Université Paris Nanterre

200 av. de la République
92001 Nanterre Cedex
www.parisnanterre.fr

ED 395
Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent

Membre de l'université Paris Lumières

Marie-Laure Pain-Caze

L'architecture monastique sous le règne de Charlemagne

Thèse présentée et soutenue publiquement le ***08/12/2017***
en vue de l'obtention du doctorat de Histoire de l'art de l'Université Paris Nanterre
sous la direction de M. Jean-Pierre Caillet (Université Paris Nanterre)

Jury :

Rapporteure :	Mme Géraldine Mallet	Professeure, Université Paul-Valéry de Montpellier
Rapporteur :	M. Michel Sot	Professeur, Université de Paris-Sorbonne
Membre du jury :	Mme Sylvie Balcon-Berry	Maître de Conférences, Université de Paris-Sorbonne
Membre du jury :	M. Rolf Große	Professeur, Université de Heidelberg
Membre du jury :	M. Jean-Pierre Caillet	Professeur, Université de Paris Ouest Nanterre la Défense

Volume I – Catalogue de notices

Table des matières - Catalogue de notices

Partie I – Catalogue

Table des matières p.2-3

Notices monographiques :

1. Aniane p.4-34
2. Centula Saint-Riquier p.35-77
3. Chelles p.78-119
4. Corbie p.120-160
5. Farfa p.161-201
6. Fulda p.202-231
7. Gellone p.239-279
8. Hersfeld p.280-304
9. Lorsch p.305-350
10. Müstair p.351-381
11. Novalaise p.382-406
12. Saint-Denis p.407-481
13. Saint-Maurice d'Agaune p.482-547
14. San Vincenzo al Volturno p.548-600
15. Werden p.601-621

Plan des notices

I. Localisation
II. Présentation des sources
    1. Sources écrites
    2. Sources iconographiques
    3. Sources archéologiques
III. Présentation des études
IV. Historique
    1. Avant le règne de Charlemagne
    2. Le règne de Charlemagne
    3. Après le règne de Charlemagne
V. Présentation monumentale
    1. La situation dans le cadre naturel
    2. L'état précarolingien
    3. Phase relative au règne Charlemagne
        a. Abbatiale
        b. Autres églises
        c. Avant-nef

d. Cloître et bâtiments conventuels
e. Cimetière
f. Village/ bourg

VI. Bibliographie

N.B : Les illustrations relatives à chaque notice se trouvent dans le volume 3. Elles sont classées par notice.

Aniane

I. Localisation

Aniane est située à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Montpellier, au nord de la rivière Corbières, anciennement appelée l'Aniane (fig.6 et 7).

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

Une partie des chartes du monastère ont été conservées et compilées dans le cartulaire d'Aniane, réalisé dans la première moitié du XIIe siècle[1]. On y trouve en position liminaire une version de la *Vita Sancti Benedicti Anianensis*, écrite vers 823 par Ardon (Smaragde) le disciple du Benoît, quelques années après la mort du saint[2]. Nous possédons notamment la charte dans laquelle Charlemagne a accordé l'indépendance et l'immunité au monastère en 787. Enfin, l'*Historia Karoli Gloriosi*[3], autrement dénommée la « Chronique d'Aniane » et rédigée à partir de 1074[4], constitue encore un foyer d'informations de taille sur la période carolingienne.

Des sources plus tardives, de l'époque des Mauristes, peuvent également être utilisées : ainsi le compte-rendu d'expertise des reconstructions et restaurations entreprises par ces derniers en 1633[5].

b. Sources iconographiques

Un plan de 1656 de l'abbaye, probablement réalisé par Robert Plouvier, est conservé aux Archives Nationales[6] et figure le monastère avant sa reconstruction de 1661 (fig.1 et 2). Notons une représentation du monastère après les reconstructions mauristes dans le *Monasticon Gallicanum* (fig.3). Un autre plan de 1786 représente le bourg d'Aniane, ses parcelles, ses rues et son enceinte (fig.4)[7]. Deux plans de cadastre ont également été levés

---

[1] *Cartulaire d'Aniane.*
[2] *Vita Benedicti*, p. 1-35.
[3] Bibliothèque nationale de France (BnF), lat. 5941, fol. 2-37.
[4] Chastang, 2001, p. 157.
[5] Archives départementales de l'Hérault, 1 H 13.
[6] Archives nationales, N III Hérault 1.
[7] Conservé à l'hôtel de ville d'Aniane.

en 1804[8] et en 1828 (fig.5)[9], ainsi qu'un plan et une coupe des bâtiments monastiques avant leur réfection en maison centrale à la fin du XIXe siècle[10].

c. Sources archéologiques

De l'abbaye carolingienne d'Aniane, il n'existe plus aucun vestige en surface. Les premiers sondages ont été menés par Laurence Ollivier en 1991 et en 1992, sous l'abbatiale mauriste Saint-Sauveur, dans l'espoir de localiser une église plus ancienne. En 1991, des substructions et les sols intérieurs d'une église plus ancienne ont été retrouvés ; néanmoins aucune datation n'a pu être proposée[11]. L'année suivante d'autres sondages ont été ouverts sous l'abbatiale : le sol et un mur d'une chapelle accolée à l'est de l'église Notre-Dame - figurée sur le plan de 1656 (fig.1 et 2) - ont été révélés.

Des fouilles sont menées depuis 2011 par Laurent Schneider sur le site de l'ancien monastère (fig.13, 20 à 24). Aujourd'hui, seul le cloître mauriste - construit entre 1660 et 1780 - demeure adossé à l'abbatiale des XVIIe-XVIIIe siècles, actuellement la paroissiale du village. Les jardins occidentaux et orientaux, visibles sur le dessin du *Monasticon Gallicanum*, ont été remplacés et réaménagés en cours (fig.3).

En 2011 et 2012, les fouilles menées par Laurent Schneider ont permis de découvrir une église à usage funéraire[12] du XIIe siècle, de 18 mètres de long hors œuvre avec une nef plus large que l'abside - de 6,50 mètres de largeur interne - sous la galerie nord du cloître mauriste[13] (fig.14, chapelle 2b). L'église mauriste Saint-Sauveur a pris appui sur le mur nord de sa nef lors de son édification. Au moins deux sujets féminins ont été inhumés pendant la phase funéraire de l'église, qui s'étendit du XIIe au XVIe siècle. Dans la cour du cloître mauriste, des fossés ont été comblés aux Xe-XIe siècles, ce qui constitue un témoignage indirect d'une occupation plus ancienne.

Un sanctuaire à absidioles (2 mètres de diamètre interne chacune), avec chapelle absidée (4,30 mètres de diamètre interne) accolée au nord, a été exploré (fig.14, église 1 et

---

[8] AD Hérault, 3 P 3412-2.
[9] AD Hérault, 3 P 3438, section B5.
[10] AD Hérault, 34, 1 Q 27-7.
[11] BSR 1991, p.61 ; BSR 1992, p.75.
[12] Du moins dans une deuxième phase.
[13] BSR, 2012, p. 125-126.

chapelle 2a) et identifié comme l'ancienne église carolingienne Saint-Sauveur[14]. La partie septentrionale de la chapelle a été entièrement détruite par un grand creusement ainsi que le chœur par l'aménagement d'une fontaine au XVIIe siècle. Au sud de l'édifice, l'amorce d'un bâtiment perpendiculaire a été repérée dans la partie méridionale du préau[15]. Un dernier sondage sous l'aile ouest du cloître mauriste a révélé les vestiges de la galerie septentrionale du cloître médiéval (fig.13, n°3). Sous les ateliers, des niveaux d'occupation des IXe-XIe siècles ont été identifiés, ainsi qu'un important cimetière des Xe-XIVe siècles à l'est du complexe (fig.14, n°4).

Entre 2012 et 2016, plusieurs autres campagnes ont été menées. Le sanctuaire du Sauveur a été davantage exploré (fig.15, n°2), son chœur quadrangulaire et son narthex (fig.15, n°2c) – ajout postérieur – ainsi que la chapelle attenante au nord (fig.15, n°2b). Enfin, les contours du cloître médiéval ont été repérés (fig.16, n°4).

III. Présentation des études

De nombreuses études ont été publiées sur le personnage de Benoît d'Aniane et sa réforme monastique[16]. S'il ne s'agit pas ici d'en répertorier la longue bibliographie, il convient néanmoins d'évoquer les recherches qui ont été menées sur l'histoire locale d'Aniane et l'architecture de son monastère. Les premiers à s'y être intéressés sont les moines mauristes Claude de Vic et Joseph Vaissette dans leur *Histoire générale du Languedoc*[17], parue au XVIIIe siècle, et Dom Du Bourg avec un article paru en 1899 dans *Mélanges de littérature et d'Histoire religieuse*[18]. Au-delà des recherches générales sur la période[19], il faut attendre les années 1980 pour voir fleurir à nouveau l'intérêt pour le monastère, avec en premier chef Werner Jacobsen[20] mais aussi René Feuillebois[21] (qui a publié un article sur

[14] L'église 1 et la chapelle 2a ne sont probablement qu'un seul et même édifice à absides échelonnées et chapelles. Voir la sous-partie sur l'église Saint-Sauveur.
[15] BSR, 2012, p.126-127.
[16] Bonnery, 1968 ; Schmid, 1983 ; Pius, 1990, p.67-103 ; Semmler, 1991, p. 21-32 ; Vogüé, 2006, p. 39-45 ; Kettemann, 1999.

[17] Vic, Vaissette, 1730-1745.
[18] Dom du Bourg, 1899, p.178.
[19] Durliat, 1987.
[20] Jacobsen, 1983.
[21] Feuillebois, 1985.

l'autel principal d'Aniane à l'époque carolingienne) et Brigitte Udhe-Stahl[22] (qui, à partir du plan du XVIIe siècle, a proposé une interprétation de ce qu'était le monastère à la période carolingienne et médiévale). Au cours des années 1990, il faut prendre en compte les études de Carol Heitz[23] sur le rôle bâtisseur de Benoît d'Aniane, celles de Laurent Schneider sur les vestiges archéologiques[24] et, enfin, celles de Geneviève Durand[25], qui a proposé en 1994 une lecture différente du plan du XVIIe siècle. Une étude du site a également été publiée en 1991 par Jean-Louis Bernard et Laurence Ollivier[26], à partir des sondages effectués dans l'église mauriste Saint-Sauveur. Outre les synthèses de Xavier Barral i Altet[27] et de Jean-Pierre Caillet[28] sur le haut Moyen Âge, il est important de mentionner les récents travaux d'André Bonnery sur le monastère et plus globalement sur la Septimanie[29] ainsi que les dernières analyses de Laurent Schneider[30]. En dehors de ces recherches, il convient d'évoquer les synthèses des découvertes archéologiques publiées dans les Bulletins Scientifiques Régionaux de la DRAC Languedoc-Roussillon pour les années 1991, 1992, et 2011 à 2015.

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

Selon la *Vita Benedicti*, il y avait à Aniane, une *domus* que les moines ont transformée en monastère[31].

b. Pendant le règne de Charlemagne

Nous pouvons compter vingt-huit monastères en Septimanie à l'époque carolingienne, si l'on ajoute aux monastères connus grâce à différents auteurs ceux

[22] Udhe-Stahl, 1989-1990.
[23] Heitz, 1989-1990.
[24] Schneider, 1998.
[25] Durand, 1994.
[26] Bernard, Ollivier, 1991.
[27] Barral i Altet, 2002.
[28] Caillet, 2005.
[29] Bonnery, 1989 ; *Ibid.*, 2010 ; *Ibid.*, 2005.
[30] Schneider, 2013² ; Schneider, 2016.
[31] *Vita Benedicti*, fol 3. v°, p. 8 : « Domus enim in eo erat loco, quo fundare moliebantur monasterium, quam auctam in honore sancte Dei genitricis consecrarunt Marie. »

mentionnés dans la *Notitia de servitio monasteriorum*[32] de 817 - qui ne recense vraisemblablement que les abbayes royales[33].

La *Vita* dit que saint Benoît (alias Witiza) a grandi au palais de Pépin et a servi en Lombardie aux côtés de Charlemagne. Puis, après s'être retiré de la vie laïque au monastère de Saint-Seine en Bourgogne vers 775, il part construire un modeste ermitage sur les terres appartenant à son père le comte goth de Maguelone (fig.6) [34]. Établi stratégiquement en marge du *pagus* de Maguelone, le monastère d'Aniane se retrouve aux confins des trois *pagi*, diocèses et comtés de Lodève, Béziers et Maguelone (Substantion) (fig.7).

Benoît s'installe ainsi vers 780 auprès d'une *ecclesia* (également appelée *oratorium*) déjà existante dédiée à saint Saturnin. Avec l'aide de Widmar, qui l'avait déjà accompagné à Saint-Seine, une petite communauté se forme[35]. Le succès est tel que Benoît entreprend la fondation d'un monastère un kilomètre en aval sur le ruisseau, *Anianus* (aujourd'hui Corbières), afin d'avoir un terrain plus large et de répondre aux nouveaux besoins de la communauté grandissante[36]. Il choisit le site d'une ancienne *domus* qu'il fait agrandir et consacre à sainte Marie, mère de Dieu, *beate Dei genitricis Marie*. Selon la *Vita*, l'ensemble était modeste et dénué de toute richesse[37].

Grâce aux dons et face à une communauté toujours croissante, l'abbaye est agrandie du temps de Benoît, et selon la *Vita*, une abbatiale dédiée à la Trinité et au Sauveur est construite à la demande du roi Charles[38]. Selon la Chronique d'Aniane, l'empereur

---

[32] Lesne, 1920, p.449-493.
[33] Feuillebois, 1985, p.19.
[34] *Vita Benedicti*, fol. 1 v°, p.3 : « Pater siquidem ejus commitatum Magdalonensem. ». Son nom n'est pas connu, voir Kettemann, 1999, p.144.
[35] *Vita Benedicti*, fol.3 r°, p.6 : « in patris suamque possessionem super rivulum, cui nomen est Anianus, necnon prope fluvium Arauris, cum prefato viro Witmare paucisve aliis juxta beati Saturnini permodicam ecclesiam cellam exiguam ob abitandum construxit. »
[36] *Ibid.*, fol.3 v°, p.8 : « Et quoniam vallis, in qua primum insederat, perangusta erat, paululum extra confinia ejus monasterium novvo opere construere cepit. »
[37] *Ibid.*, fol. 3 v° p.8 : « Non enim ornatis parietibus tegulisque rubentibus, vel pictis laquearibus, set stramine vilique maceria cooperire, vel facere domos decreverat. »
[38] *Ibid.*, fol. 5 r°, p.12 : « Nunc, opitulante Christo, ex precepto Karoli, quibus modis aliud in eodem loco cenobium hedificaverit, evidenti ratione pandamus. »

Charlemagne dote l'abbaye de reliques de la Vraie Croix[39]. Bien qu'il ne s'agisse pas ici de se pencher sur la question de la possession de ces reliques, il convient néanmoins de rappeler que la rédaction de la Chronique - notre témoin le plus ancien - fut commencée au XIe siècle[40], lors de la querelle qui opposa notre monastère à celui de Gellone, qui lui aussi prétendait détenir une relique de la Vraie Croix offerte par Charlemagne[41]. L'idée d'Aniane était ainsi de capter et détourner le flux des pèlerins de Gellone en invoquant la possession d'une relique similaire offerte par le prestigieux empereur[42]. Il faudrait sans doute que l'implication du souverain soit à reconsidérer mais, si rien ne nous permet d'infirmer l'existence de ces reliques à Aniane pour le XIe siècle, il s'agit d'être plus prudent pour la période carolingienne. En effet, nous ne sommes pas en mesure de prouver l'existence de ces reliques à Aniane sous l'abbatiat de Benoît – Ardon est par ailleurs totalement muet à ce sujet – mais nous ne pouvons pas non plus rejeter cette hypothèse ; la possession de morceaux de la Vraie Croix est tout à fait justifiée par la titulature de la nouvelle église bâtie par Benoît en l'honneur du Sauveur et qui, toujours selon la *Vita*, avait été consacrée de la sorte à la demande de Charlemagne.

Saint Benoît d'Aniane fait alors construire un nouveau *cenobium* avec l'aide des ducs et des comtes, « en l'honneur de notre Seigneur et Sauveur, la quatorzième année du règne de Charlemagne », c'est-à-dire en 782[43]. Malgré son vœu premier de pauvreté, Benoît doit assouplir ses règles – qui se fondaient sur celles de saint Benoît de Nursie - et l'abbaye a, dès lors, commencé à accepter les riches donations. Charlemagne lui accorde l'immunité dans une charte de 787[44]. D'autres privilèges de l'empereur puis de son successeur Louis le Pieux lui octroient la protection royale, la confirmation des biens et la libre élection. Selon Justin Paulinier, la cérémonie de dédicace de l'abbatiale Saint-Sauveur eut lieu en 804 et fut présidée par Nebridius, évêque de Narbonne et abbé de Lagrasse[45]. Nebridius et Benoît

---

[39] *Patrologiae*, 98, p. 1432 : « Caroli vero imperatoris […] Unam vero partem sibi reservavit, quam dedit Benedicto abbati sancti Salvatoris Anianensis archisterii, videlicet crucis Dominicae cum gemmis. »
[40] Chastang, 2001, p.157.
[41] *Vita Sancti Willelmi,* p. 79-81.
[42] Chastang, 2001, p. 158.
[43] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Anno igitur septingentesimo septuagesimo secundo, Karoli vero Magni regis quatuordecimo, adjuvantibus eum ducibus, comitibus, aliam rursus in honorem Domini et Salvatoris nostri ecclesiam pregrandem construere cepit » ; Bonnery, 1989, p.33.
[44] *Cartulaire d'Aniane*, n°1, p.41, fol. 15 r°.
[45] Paulinier, 1870, p.77.

auraient entretenu une correspondance comme l'attesterait la lettre que lui adresse Benoît à la fin de sa vie[46]. La communauté atteignait alors, sous l'abbatiat de Benoît, quelque trois cents individus[47].

L'église est bâtie en l'honneur du Sauveur et son autel principal est consacré à la Trinité[48]. Ce n'est ici que le reflet d'un contexte religieux tourmenté avec l'apparition, à la fin du VIIIe siècle, de l'adoptianisme, condamné à plusieurs reprises par Alcuin (qui, par ailleurs, mit les moines de Septimanie en garde contre cette doctrine[49]). La fondation d'Aniane et sa dédicace ne font que renforcer la doctrine trinitaire (également soutenue par Nebridius) et la maintenir dans la région puisque - et Ardon ne manque pas de le rappeler - le monastère se voit comme le chef et le modèle des autres monastères de la région et au-delà[50]. En 799 et en 800, Charlemagne aurait envoyé Benoît, Nebridius et Leidrade en mission en Septimanie pour lutter contre l'hérésie adoptianiste.

Dans un diplôme daté du 6 juin 799 et écrit à Aix-la-Chapelle, le souverain concède au monastère les terres de Juvignac (Fontagricole, là où a été fondé le prieuré de Celleneuve) et confirme la possession de deux moulins sur la rivière Leco (aujourd'hui Lez), d'un monastère appelé Assogrado/Saugras, des domaines de Cumajas (Saint-Jean de Combajargues) et de Caucino (Causse de la Celle) [51]. Ardon évoque, lui aussi, la générosité du roi qui aurait ajouté à cela une importante somme d'argent[52].

c. Après le règne de Charlemagne

L'abbaye continue de prospérer sous le règne de Louis le Pieux, alors ami de Benoît ; le souverain, en effet, multiplie les privilèges. Au début du XIIe siècle, la querelle entre Aniane et Gellone est au plus fort. La domination de la première est alors remise en cause

---

[46] Schneider, 2016, p.9.
[47] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18 : « Ita ut plus quam trecenti fierent. »
[48] *Ibid.*, fol. 5 r°, p. 13 : « sed in deifice Trinitatis […] nomine prefatam ecclesiam consecrare disposuit. »
[49] Magnou-Nortier, 1974, p.87-98.
[50] *Vita Benedicti*, fol. 5 v°, p. 12: « Cognoscat quisquis ille est, qui hanc cupit legere vel audire vitam, cunctorum hoc capud esse cenobiorum, non solum que Gotie in partibus constructa esse videntur, verum etiam et illorum que aliis in regionibus ea tempestate et deincebs per hujus exempla hedificata, atque de thesauris illius ditata, sicut inantea narratura est scedula. »
[51] *Cartulaire d'Aniane*, n°8, p.51, fol. 18 v°.
[52] *Vita Benedicti*, fol. 6v°, p.16 : « Honore autem magno ab imperatore donatus, scilicet argenti libras ferme quadraginta. »

et Aniane perd progressivement, au cours des siècles suivants, de son influence sur ce qui, à l'origine, constituait son réseau.

Pourtant, l'abbaye semble être demeurée prospère, comme le démontre les constructions entreprises au cours du Moyen Âge. Un sanctuaire (fig.14, église 2b) du XIIe siècle, en grande partie engagé sous l'aile nord du cloître mauriste, a été repéré en 2011. En 2012, les recherches ont été approfondies et Laurent Schneider a pu reconnaître ses dimensions (18 mètres hors œuvre sur 6,50 mètres de large avec une abside de 6 mètres de largeur interne[53]). C'est sur son mur nord que la nouvelle abbatiale mauriste prit appui lors de sa construction. Cette église médiévale a été édifiée entre Sainte-Marie et Saint-Sauveur. Si aucun aménagement liturgique n'a été retrouvé, les traces d'un clocher et d'une marche de chœur ont néanmoins été observées. Dans un second temps, cette église a été utilisée à des fins funéraires : en témoignent les nombreuses sépultures retrouvées dans sa nef qui permettent d'inscrire la phase d'activité funéraire entre le XIIe et le XVIe siècle. À cette époque, l'est du complexe a été transformé en cimetière ouvert aux laïcs[54]. Cette église secondaire a certainement été, elle aussi, détruite lors des guerres religieuses du XVIe siècle, puisque Notre-Dame a été le seul sanctuaire à être réaménagé avant les grandes reconstructions mauristes.

Le cloître et ses bâtiments conventuels ont, eux aussi, été remanié en partie au XIIIe siècle, comme le rapporte Dom Du Bourg[55]. En effet, celui-ci évoque la visite en 1260 de l'évêque de Béziers à Aniane afin d'y faire construire un grand dortoir et d'y relever les murs[56]. Ces modifications témoignent donc d'une activité constructrice encore vive au Moyen Âge plus tardif.

Comme nous venons de le mentionner, Aniane subit de graves bouleversements destructeurs lors des guerres de religion, dont Dom Du Bourg se fait le conteur. Il raconte la prise de l'abbaye par les protestants : « le 25 avril 1562[57], ils envahirent, pillèrent et dévastèrent l'abbaye : la basilique Saint-Sauveur, sa sacristie avec son trésor et ses précieuses

[53] BSR, 2012, p.125.
[54] BSR 2011, p.108-112 ; BSR 2012 p.124-127.
[55] Voir la sous-partie sous le cloître.
[56] Dom du Bourg, 1899, p.173-174.
[57] Dom Louis Tardy, prieur à Aniane de 1681 à 1684 place, quant à lui, ces faits en janvier 1561 : BnF, ms lat. 12660, fol. 17 v°.

reliques furent livrées aux flammes ; les archives furent enlevées et brûlées sur la place publique, les lieux réguliers renversés de fond en comble. »[58]. Geneviève Durand, à la lumière des différents témoignages contemporains de ces faits[59], évoque une période instable dans la région d'Aniane entre les années 1560 et 1580[60], au cours desquelles le monastère médiéval aurait subi de lourdes détériorations.

Après le rattachement du monastère à la congrégation de Saint-Maur, en 1636, l'abbatiale et le cloître sont réaménagés (fig.3 et 17). Deux communautés vivent alors ensemble dans l'abbaye : les réformés et les « anciens » religieux jusqu'en 1672[61]. La durée des travaux s'est étendue des années 1660 à 1790 environ pour le cloître (avec, en dernier lieu, le réaménagement de l'aile occidentale), et de 1661 à 1723 pour la nouvelle abbatiale Saint-Sauveur. Celle-ci est reconstruite sur les ruines de l'ancienne église Notre-Dame[62]. L'abbaye est ensuite entièrement reconstruite par les Mauristes entre le XVIIe et le XVIIIe siècle ; une nouvelle abbatiale Saint-Sauveur est rebâtie sur l'ancienne église Notre-Dame[63].

À la Révolution, le monastère est vendu comme bien national puis transformé en manufacture de coton en 1810[64]. L'ouest du complexe est bouleversé par l'implantation des ateliers de l'usine qui détruisent le moulin et le grenier (« *horreum »)* visibles sur le dessin du *Monasticon Gallicanum*. Rachetés en 1854 par l'Etat, des bâtiments sont à nouveau construits dans la cour d'honneur. L'abbaye est alors transformée en établissement pénitentiaire puis en maison de correction jusqu'en 1998[65].

V. Présentation monumentale

1. Situation dans le cadre naturel

[58] Dom du Bourg, 1899, p. 177.
[59] AD 34, 1H8, fol.72 v°-73 v° ; 1 H 9, fol. 605-608 ; 1 H8, fol. 81 v°-83 v°; 1 E 930 ; 1H 31.
[60] Durand, 1994, p. 147.
[61] *Ibid.*, p. 149.
[62] BSR, 2011, p.112 ; Durand, 1994, p. 153.
[63] Dom Louis Tardy le raconte, dans une histoire abrégée d'Aniane, dont un exemplaire est conservé à la BnF, ms. Lat. 12660. Fol. 13 v°. 17 v°,
[64] Durand, 1994, p. 145-179.
[65] BSR, 2011, p.111.

Le monastère a été bâti dans la vallée de l'Hérault, à une cinquantaine de kilomètres de l'île de Maguelone, au bord de la rivière *Anianus*/Aniane, appelée dans le cartulaire *Corberie*/Corbières, à partir du début du XIIe siècle (fig.7). Une chaîne de reliefs se dresse à quelques centaines de mètres, à l'est du monastère. Selon la *Vita*, le monastère aurait été victime d'inondations lors des fortes crues[66].

2. L'état précarolingien

Outre la mention d'une *domus*, c'est-à-dire d'une maison ou d'une *villa*, nous n'avons aucune information concernant un éventuel état précarolingien sur le site même d'Aniane[67]. Les fouilles archéologiques n'ont relevé aucun vestige ni aucune trace d'occupation du site pendant l'Antiquité. L'installation sur le site n'est pas antérieure au VIIIe siècle[68]. Ainsi, la *domus* évoquée dans la *Vita* serait soit un *topos* soit une *domus* carolingienne.

Avant la fondation du monastère d'Aniane, Benoît s'installe auprès d'une *ecclesia* dédiée à Saint-Saturnin et y fonde une première cellule[69]. Nous n'avons conservé aucune trace mais il est possible qu'ils aient été établis à environ 800 mètres de l'abbaye d'Aniane, près des sources de Saint-Rome et Saint-Laurent (fig.9). En effet, une charte du XIe siècle (1030-1060) évoque dans plantations dans le *terminium* de la *villa* d'Aniane près de Saint-Rome[70]. Une autre charte de 1187 mentionne le prieur de *l'ecclesia Sancti Saturnini*, qui concède une terre comprise à Saint-Rome, *in terminio Sancti Romano*[71]. Ardon liste les autels du monastère présents dans les différents sanctuaires, Saint-Sauveur, Sainte-Marie, Saint-Jean mais ne mentionne pas celui de l'église Saint-Saturnin. Cela pourrait signifier non pas la disparition de l'église mais le fait qu'elle se trouve, lors du remaniement de 782, en dehors de l'enclos monastique[72].

3. La phase relative au règne de Charlemagne

---

[66] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18.
[67] *Ibid.*, fol 3. v°, p. 8 : « Domus enim in eo erat loco, quo fundare moliebantur monasterium, quam auctam in honore sancte Dei genitricis consecrarunt Marie. »
[68] Schneider, 2016, p.57.
[69] *Vita Benedicti*, fol.3 r°, p.6 : « Juxta beati Saturnini permodiam ecclesiam cellam exiguam ob abitandum construxit »
[70] Cartulaire d'Aniane, n°56, p.197 : « ad Sanctum Romanum ».
[71] Schneider, 2016, p.18.
[72] *Ibid.*, p. 33.

a. L'abbatiale Saint-Sauveur

Ardon qualifie l'abbatiale Saint-Sauveur de *pregrandem* et la dit plus grande et plus spacieuse que Sainte-Marie[73]. Construite selon la *Vita* à la demande de Charlemagne et dotée par celui-ci de reliques de la Vraie Croix[74], elle est dédiée à la Trinité et au Sauveur[75]. Elle a été construite à partir de 782 et est dédicacée en 804[76]. Contrairement aux premières constructions, elle (et les autres bâtiments construits pendant la même phase) est recouverte de tuiles[77].

La localisation de l'abbatiale, dont il ne reste plus rien en élévation aujourd'hui, a suscité de nombreuses interrogations. Sur le plan de 1656 conservé aux Archives nationales est figurée une église avec nef unique, transept très saillant muni d'absidioles et chevet carré (fig.1 et 2)[78]. Selon Brigitte Udhe-Stahl, Carol Heitz, Elisabeth Declercq et Werner Jacobsen, l'église représentée sur ce plan serait celle du Sauveur, fondée par saint Benoît en 782[79], bien que modifiée postérieurement. Mais, Geneviève Durand a réfuté cette hypothèse ; pour elle, il s'agirait de l'ancienne église Notre-Dame[80]. Cette interprétation a été confirmée par L. Schneider dans les années 2010[81]. En effet, parmi les sources textuelles dont nous disposons, nous pouvons remarquer une histoire abrégée d'Aniane précisant que depuis les guerres de religion, l'office se fait à Notre-Dame car Saint-Sauveur n'existe plus[82]. Sur le plan de 1656, on peut cependant encore voir, au sud de l'église Notre-Dame, l'arrondi

---

[73] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « in honorem Domini et Salvatoris nostri ecclesiam pregrandem construere cepit »

[74] *Patrologiae*, 98, p. 1432 : « Caroli vero imperatoris […] Unam vero partem sibi reservavit, quam dedit Benedicto abbati sancti Salvatoris Anianensis archisterii, videlicet crucis Dominicae cum gemmis. »

[75] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Nunc, opitulante Christo, ex precepto Karoli, quibus modis aliud in eodem loco cenobium hedificaverit, evidenti ratione pandamus. »

[76] Voir plus haut la partie relative à l'histoire d'Aniane au temps de Charlemagne.

[77] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Claustra novo opere aliam cum columnis marmoreis quamplurimis, que site sunt in porticibus, non jam stramine domos set tegulis cooperuit. ». Cette supposition a été confirmée par les découvertes archéologiques. Schneider, 2016, p.35.

[78] AN. N III Hérault 1/1, « Pl. du monastère d'Aniane comme il est à présent ».

[79] Heitz, 1989-1990, p. 36.

[80] Durand, 1994, p.153.

[81] Voir plus loin la partie sur l'église Notre-Dame.

[82] BnF, ms. lat. 12660, folio 13v°-17 v°. « ses superbes bastimens, ses cloitres, réfectoir, dortoirs, églises et autres lieux réguliers furent entièrement renversés ensuitte d'un embrasement general, à l'exclusion de l'église de nostre dame qui sert à present pour y célébrer le service divin, la chapelle de st Benoist qui sert de choeur, et la chapelle petite de st Martin… ».

d'une abside semi-circulaire pris dans un mur de clôture (fig.2). Il s'agit d'un des vestiges de l'église Saint-Sauveur retrouvés en 2011/2012 (fig.14, église 1, 2a) et dont une légende du plan de 1656, « lendroit de vieile ruine de lancien batiment », fait probablement référence.

En effet, les fouilles menées jusqu'en 2016 ont permis de retrouver un édifice basilical à trois nefs terminé par un chevet quadrangulaire flanqué de deux absidioles (fig.16, n°2)[83]. Les vestiges de ce sanctuaire, alors situé à une trentaine de mètres au sud-ouest de Notre-Dame, sont à mettre en relation étroite avec l'abbatiale Saint-Sauveur - disparue depuis les guerres de religion.

L'église mesurait, hors œuvre, 15 mètres de large sur 34 mètres de long. Le chevet est profond de 8,5 mètres dans l'œuvre pour une superficie de 42 mètres². L'espace central était légèrement plus haut que celui de la nef (altimétrie à 69,22 mètres pour le chevet quadrangulaire et 68,76 mètres pour la nef). Les fouilles ont révélé qu'il s'agissait bien d'un chevet tripartite dont l'élément central n'était pas absidé mais quadrangulaire. L. Schneider précise que les preuves archéologiques sont assez ténues et qu'il est aussi possible que le retour oriental interprété comme le mur d'un chevet plat soit en fait un angle de retrait marquant le départ d'une abside moins profonde. Pour l'instant, il préfère privilégier la première hypothèse[84]. Les absidioles étaient en retrait d'environ 6 mètres sur l'extrémité orientale du chevet quadrangulaire et mesuraient environ 2 mètres de diamètre interne chacune sur un mètre de profondeur. Une tombe axiale était située devant les degrés menant au chevet quadrangulaire. D'autres tombes étaient disposées à l'extérieur de l'édifice, à l'est. La plus ancienne a été datée au radiocarbone entre 778 et 989.

L'église a subi plusieurs modifications. Entre 1020 et 1155, une chapelle absidée (4,30 mètres de diamètre interne), peut-être dédiée à Marie-Madeleine, est édifiée au nord de l'église (fig.16, n°3). Vers la fin du XIIe siècle, un long narthex a été construit sur plus de 25 mètres vers le sud (fig.16, n°2c) et un grand cloître, d'environ 28 mètres sur 33 mètres (pour la cour), a été édifié au sud (fig.16, n°4). Enfin, et avant 1149, un nouveau collatéral,

[83] L'église 1 et la chapelle 2a ne sont probablement qu'un seul et même édifice à absides échelonnées et chapelles. Voir la partie sur l'église Saint-Sauveur.
[84] Schneider, 2016, p.40.

associé à une abside, a été ajouté au nord (fig.16, n° 2b). Les murs de l'église ont ensuite été épierrés jusqu'aux fondations à la fin du XVIe siècle[85].

Ardon, dans la *Vita Benedicti*, décrit une partie du monastère. Même si l'on doit rester prudent face aux allégations d'un hagiographe parfois optimiste, certains détails n'en demeurent pas moins des éléments que seul un témoin oculaire pouvait décrire. Il évoque justement, avec précision, l'autel principal (*altare)* consacré à la Trinité[86] où trois *arae* étaient disposées[87].

Si *altare* renvoie à l'autel dans son ensemble, à quoi fait référence le terme *ara* ? Utilisé par des auteurs contemporains d'Ardon comme Eigil, Candide, Walafrid Strabon et Raban Maur, ce terme a, à chaque fois, le sens d' « autel ». Pourtant, René Feuillebois, en étudiant les livres liturgiques de la période carolingienne, a constaté l'emploi quasi inexistant du terme *ara,* que ce soit dans les *Ordines Romani*, le Sacramentaire Gélasien d'Angoulême ou le Sacramentaire de Gellone[88]. Seul le *Liber ordinum* en usage du Ve au XIe dans l'Église wisigothique y recourt pour désigner la table d'autel. Cependant au Xe siècle dans le Pontifical romano-germanique, ce mot, encore une fois très rare, est l'équivalent d'*area* – un sens alors complètement autre. Il faut néanmoins constater qu'Ardon différencie, dans son texte, l'*ara* et l'*altare*. Faut-il alors considérer qu'il s'agit de deux objets distincts ?

Il semble invraisemblable d'y voir trois autels ou trois tables d'autel, ce qui est contraire aux règles liturgiques qui préconisent que l'autel et sa table soient uniques[89] ; d'autant plus qu'Ardon fait allusion à l'*uno altare*. En réalité, il s'agirait plus vraisemblablement de trois dalles, fixées autour du pied de l'autel, en applique. Comme le dit Ardon, sur la face postérieure de l'autel était ménagée une porte qui donnait accès à la cavité de l'autel[90] qui, malgré son apparence massive, était en réalité creux pour contenir les

---

[85] Schneider, 2016, p.38.
[86] *Vita Benedicti*, fol.5 r°, p.12 : « Siquidem venerabilis Pater, Benedictus, pia consideratione preventus, non in alicujus sanctorum pretitulatione, sed in deifice Trinitatis, uti iam diximus, nomine prefatam ecclesiam consecrare disposuit. »
[87] *Ibid.*, fol.5 r°, p.12 *:* « in altare, quod potissimum ceteris videtur, tres aras censuit subponi, ut in his personalitas Trinitatis typice videatur significari. »
[88] Feuillebois, 1985, p.23.
[89] Lesage, 1958, p.13.
[90] *Vita Benedicti*, fol. 5r°, p.11: « Et mira dispositio, ut in tribus aris individua Trinitas et in uno altare essentialiter firma demonstretur deitas. Altare vero illud forinsecus est solidum, ab intus

reliques de la même manière que celui que Dieu ordonna à Moïse de construire dans l'Exode (chapitre 27, verset 1). Si pour l'autel de Moïse le fait d'être creux permettait le déplacement du mobilier liturgique, à Aniane il est en revanche creux afin d'y accueillir les reliques lorsqu'elles n'étaient pas exposées à la vénération. Ce type d'autel, appelé « Kastenaltar » par le Père Braun, se retrouve à des dates postérieures à San Giovanni in Oleo à Rome, Saint-Martin à Cividale et Saint-Etienne à Ratisbonne[91].

Ardon précise qu'il y avait trois autres autels, plus modestes, autour de celui-ci, consacrés à saint Michel, aux saints apôtres et à saint Etienne[92]. Brigitte Udhe-Stahl, malgré son erreur d'interprétation du plan de 1656, propose de manière convaincante de localiser les autels dans les absides - à savoir trois, justement retrouvées lors des fouilles de 2011/2012 - avec celui dédié au Sauveur dans celle du centre, un dans chaque absidiole et le quatrième placé dans l'axe principal de l'église, à la croisée du transept ou en haut de la nef (fig.16 et 19)[93].

En ce qui concerne le reste du mobilier liturgique de l'abbatiale, la *Vita Benedicti* rapporte que sept candélabres richement ornés, à l'instar de ceux fabriqués par Beseleël[94], étaient disposés dans le sanctuaire ; et que sept lampes comparables à celles de Salomon se trouvaient devant l'autel[95] principal ; et que sept autres lampes d'argent, en forme de couronne, pendaient au-dessus du chœur[96]. Toutes ces lampes étaient allumées aux fêtes solennelles[97]. Enfin, Ardon explique que la répétition de ce chiffre « sept » a une valeur symbolique puisqu'il s'agit de la « représentation de la grâce septiforme du Saint Esprit »[98].

---

autem cavum illud videlicet prefigurans, quod Moyses condidit in heremum, retrorsum habens hostiolum quo, privatis diebus, incluse tenentur capse, cum diversis reliquiis Patrum. »

[91] Braun, 1924, pl. 28-29.

[92] *Vita Benedicti*, fol. 5 v°, p.13: « Tria denique altaria in eadem sunt dicata ecclesia vel baselica, unum videlicet in honore Sancti Michaelis archangeli, aliud in veneratione beatorum apostolorum Petri et Pauli, tercium in honore almi prothomartiris Stephani. »

[93] Udhe-Stahl, 1989-1990, p.48.

[94] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12: « Septem scilicet candelabra fabrili arte mirabiliter product […] quod Beseleel miro composuit studio. »

[95] *Ibid.* : « Ante altare etiam septem dependunt lampades mire atque pulquerrime inestimabili fuse labore […] Salomoniaco dicuntur conflatae. »

[96] *Ibid.* : « Alie tantumdem in choro dependunt lampades argentee, in modum corone. »

[97] *Ibid.*: « morisque est precipuis in festivitatibus oleo repletos accendi. »

[98] *Ibid.* : « In septem itaque altaria, in septem candelabra, et in septem lampades septiformis gratia Spiritus Sancti intelligitur. »

b. Autres églises

- L'église Sainte-Marie/Notre-Dame

Cette église, bâtie sur une *domus* plus ancienne[99] et dédiée à la Mère de Dieu, selon la *Vita Benedicti*, se trouvait dans la partie nord de l'enclos monastique. Il y avait, à l'époque de Charlemagne, des autels consacrés à la mère du Sauveur[100], à saint Martin de Tours et à saint Benoît de Nursie[101], auxquels a été ajouté, plus tard, celui de sainte Cécile - évoqué au XVIe siècle[102].

Sa localisation a longtemps fait l'objet d'interrogations. B. Udhe-Stahl, malgré ses erreurs d'interprétation, est une des premières à relancer la question, suivie de G. Durand et enfin de L. Schneider. Selon Brigitte Udhe-Stahl, l'église se trouvait à côté de la « place de la chapelle », mentionnée sur le cadastre de 1786, à une cinquantaine de mètres au nord de l'église mauriste Saint-Sauveur. Une des maisons au sud de cette place était une ancienne chapelle sécularisée qui montait sur deux étages de la maison encore en élévation aujourd'hui. Les éléments décoratifs encore visibles indiquent qu'il s'agit d'un remaniement baroque d'une structure gothique, ayant elle-même succédé à un édifice plus ancien[103]. Cependant, Geneviève Durand, dans son article d'*Archéologie du Midi médiéval*, révèle que la « place de la chapelle » fait référence non pas à l'église Notre-Dame, mais à la « chapelle des pénitents blancs » édifiée en 1631 dans une ancienne maison en ruine[104]. Les éléments préromans repérés ne doivent donc pas être considérés comme des vestiges d'édifices religieux mais plutôt comme des reliquats d'anciennes maisons du bourg, en raison de leur voisinage d'avec l'ancien enclos monastique.

---

[99] *Ibid.*, fol. 3 v°, p.8: « Non enim ornatis parietibus tegulisque rubentibus, vel pictis laquearibus, set stramine vilique maceria cooperire, vel facere domos decreverat ». ; Paulinier, 1870, p.35-37.
[100] *Vita Benedicti*, fol. 4 v°, p.11 : « sese cum lacrimis ante beate Virginis et Dei genitricis Marie altare prostravit. »
[101] *Ibid.*, fol. 5 v°, p.13 : « In ecclesia vero beate Dei genitricis Marie, que primitus est fundata, Sancti Martini, necnon et beati Benedicti haberi videntur altaria. »
[102] AD 34, 1H13
[103] *Ibid*, p.47
[104] Durand, 1994, p.153 ; AD Hérault, 1 H 9 fol. 95-101.

L'église apparaît sur le plan de 1656 (fig.1 et 2) et est mentionnée dans l'expertise de 1633 pour le compte des Mauristes[105]. Sur le plan (fig.12) nous voyons qu'une entrée occidentale ouvrait sur la nef rectangulaire de trois travées de dix-huit pieds sur soixante-trois et au fond de laquelle avait été placé un autel, contre le mur à l'est. Sur le dessin, des parties saillantes – semblables à des voûtes - ont été figurées dans la nef. Il s'agit peut-être des vestiges d'anciennes voûtes disparues et remplacées depuis par un plafond car, contrairement à ce qui est le cas pour les salles attenantes, elles ne sont pas explicitement marquées[106]. Une autre ouverture est représentée au nord de l'édifice. Deux chapelles ont été aménagées autour de cette vaste salle ; un accès de douze pieds de large menait, au sud, à une chapelle secondaire voûtée, éclairée par deux fenêtres et pourvue d'un autel à l'est ; une autre entrée de huit pieds de large menait, au nord-est, à une chapelle plus petite, également voûtée mais dotée cette fois-ci d'une abside éclairée d'une fenêtre, et d'un autel. Au sud-est de la nef a été dessinée une vaste salle de deux travées de trente pieds par seize, voûtée et appelée « chœur ». Elle s'ouvrait sur une tour rectangulaire, vers le sud. Celle-ci possédait une ouverture vers une cour triangulaire qui donnait accès au long passage oriental. Accolée à l'est de l'église, la sacristie était légèrement désaxée par rapport à l'axe médian de la nef. Ce plan d'église révèle un manque flagrant d'unité qui n'est, en réalité, que le résultat des destructions et des reconstructions postérieures. L'édifice représenté pourrait être, en partie, celui de l'époque carolingienne, mais remanié à plusieurs reprises ; la chapelle sud, le « chœur » sud-est et la sacristie à l'est n'étaient pas d'origine.

L'église initiale possédait une nef unique, d'environ 8,5 mètres sur 17,5 mètres hors œuvre, un transept saillant de 15,6 mètres sur 7 mètres prolongé par un chevet tripartite composé d'une abside centrale à la terminaison incertaine, cantonnée de deux absidioles (seul le bras nord pourrait, sur le plan, en être un vestige)[107]. Dans ces absidioles se trouvaient certainement les chapelles Saint-Martin (fig.12, n°1) et Saint-Benoît (fig.12, n°2), respectivement au nord et au sud du maître-autel consacré à Notre-Dame ; la *Vita Benedicti*

[105] AD 34, 1H13, 3 novembre 1633. Il s'agissait de vérifier les travaux de restauration entrepris par les Mauristes depuis leur récupération du complexe.
[106] Udhe-Stahl, 1989-1990, p.46.
[107] Schneider, 2016, p.31.

d'Ardon témoigne de leur existence au IXe siècle[108]. Plus tard, entre la seconde moitié du XIIIe siècle et le début du XIVe siècle, sont rajoutés la chapelle au sud de la nef et l'autel Sainte-Cécile (fig.12, n°3)[109] ; cet ajout remplacerait une ancienne cour ou un ancien cloître[110]. Les dimensions de l'édifice concordent avec la *Vita,* qui le présente comme une église modeste et dénuée de toutes richesses, conformément à l'idéal que s'était fait Benoît de la vie monastique[111]. Ardon précise qu'il n'y avait ni ornement sur les murs, ni peinture sur les lambris, et que la toiture était recouverte de chaume.

Le plan de 1656 correspond à celui d'autres églises carolingiennes reconnues de la région, comme Saint-Genis-des-Fontaines ou Saint-André-de-Sorède avec une nef unique, un transept saillant, trois absides à l'est et un chœur rectangulaire. Il faut encore les comparer aux vestiges des deux églises carolingiennes de Caseneuve, la chapelle Saint-Michelet et Notre-Dame - toutes deux de dimensions modestes (respectivement huit mètres de long sur quatre et treize mètres de long sur six) et remplacées à l'époque romane[112].

- L'église Saint-Jean-Baptiste

L'église Saint-Jean-Baptiste était l'ancienne église cémétériale du monastère, à laquelle était donc rattaché le cimetière des moines[113]. Ardon la qualifie, dans la *Vita*, d'*oratorium*. Elle se trouvait près de la rivière, à 250 mètres en contrebas au nord-ouest des églises Sainte-Marie et Saint-Sauveur et en marge de la clôture monastique (fig.10 et 11). Elle aurait été une des portes du monastère probablement installée à proximité d'un gué ou d'un pont (fig.4)[114].

Dans cette église, il n'y avait à l'époque carolingienne qu'un seul autel, consacré à saint Jean-Baptiste. Ardon le mentionne lorsqu'il donne la liste des autels du monastère

---

[108] *Vita Benedicti*, fol. 5 v° p.13: « In ecclesia vero beate Dei genitricis Marie, que primitus est fundata, Sancti Martini, necnon et beati Benedicti haberi videntur altaria. »
[109] AD, 34, 1H13 : « La chapelle Saint-Benoît est située à droite du maître-autel ».
[110] Schneider, 2016, p.27.
[111] *Ibid.*, fol. 3 v°, p.8: « Non enim ornatis parietibus tegulisque rubentibus, vel pictis laquearibus, set stramine vilique maceria cooperire, vel facere domos decreverat ». ; Paulinier, 1870, p.35-37.
[112] Udhe-Stahl, 1989-1990 p..48.
[113] *Vita Benedicti*, fol. 5 v°, p.13: « Illa vero quae in cimiterio fundata consistit, in honorem S. Joannis Baptistae consecrata consecrate dinoscitur. »
[114] Schneider, 2016, p. 51.

présents dans les différents sanctuaires du complexe mais il ne le comptabilise pas. En effet, il évoque les sept autels du monastère qui sont une référence à « l'esprit septentiforme » mais, avec Saint-Jean-Baptiste en dernier, en cite huit. Cela pourrait signifier que, lors du remaniement de 782, l'église Saint-Jean-Baptiste s'est retrouvée en dehors de l'enclos monastique[115].

Sous le chœur de l'actuelle église Saint-Jean, une abside de 3,40 mètres de diamètre, a été mise au jour entre 2014 et 2015 (fig.18). Dans un second temps, elle a été flanquée au nord d'une absidiole de 2,20 mètres de diamètre. Grâce à une sépulture retrouvée sous l'absidiole et datée par radiocarbone des années 676-868, on peut dater cette deuxième phase de construction d'avant 868. Le premier édifice, certainement à nef unique, possédait des dimensions plus modestes. L'adjonction de l'absidiole pourrait laisser penser qu'il a ensuite été transformé en édifice de plan basilical à trois nefs terminé par un chevet tripartite[116]. Il mesurait 13,50 mètres de large (hors œuvre) sur 28,50 mètres de long et était alors un peu plus grande que l'église Sainte-Marie (fig.19). La découverte de nombreuses sépultures à l'intérieur de l'église et la présence d'un cimetière à l'extérieur confirme sa fonction d'église cémétériale[117].

L'église a été considérablement agrandie puis convertie en paroissiale au plus tard au XIIe siècle, comme l'atteste un document de 1114[118]. En partie détruite pendant les guerres de Religion, elle est reconstruite vers 1600[119].

Le cadastre de 1786 figure l'église avec son cimetière (fig.4). On constate immédiatement que son mur occidental ainsi qu'une partie de son mur méridional ont été intégrés dans l'enceinte du bourg. Le mur méridional été d'ailleurs percé d'une porte afin de pouvoir accéder, depuis l'église, à la berge. À l'angle sud-est du cimetière, la porte dite « de Saint-Jean » s'ouvrait dans la fortification. Il ne reste de roman que le mur ouest de la nef et ses murs adjacents au nord et au sud[120].

---

[115] *Ibid.*, p. 33.
[116] *Ibid.*, p.53.
[117] BSR 2015, p. 120.
[118] *Cartulaire Aniane*, n°122, p. 264: « in parrochia Sti Johannis Baptisti de Aniana. »
[119] Schneider, 2016, p.49.
[120] Schneider, Garcia, 1998, p.111.

c. Avant-nef, *atrium*

Dans une charte de Louis le Pieux de 822[121], il est fait mention des *ecclesia(e) atque atria*. Cependant, cela reste la seule occurrence de ce terme *atrium* et aucune autre information, textuelle ou archéologique, ne permet de l'interpréter. On peut le considérer comme une place devant l'église, comme l'espace consacré de l'église (avec le périmètre tout autour de celle-ci inclus), ou encore comme un cloître.

d. Cloître et bâtiments conventuels

Nous avons peu d'informations sur l'enclos monastique et les bâtiments conventuels avant la construction de l'église Saint-Sauveur. Cependant, grâce à la *Vita Benedicti*, nous savons qu'au temps où seule l'église Sainte-Marie était édifiée, il existait une *domus*, avec toit de chaume, construite par les moines eux-mêmes et qui jouxtait l'église Sainte-Marie[122]. Cette situation, à côté du sanctuaire, laisse suggérer qu'il s'agissait d'un bâtiment monastique.

Deux chartes carolingiennes évoquent le *claustrum monasterii,* c'est-à-dire l'enclos monastique. La première, de 801, fait état de l'église Sainte-Marie *infra claustra Aniani monasterii*[123] et la deuxième, de 822, mentionne le *claustrum monasterii* ainsi que d'autres *claustr(a)*, qui sont des espaces ceints de fossés ou de haies[124]. Il semblerait qu'il existait, dès l'époque carolingienne, un enclos englobant les églises et, certainement, les bâtiments conventuels. Cependant, cet enclos n'était pas nécessairement matérialisé par une enceinte.

Selon Brigitte Uhde-Stahl et Geneviève Durand, l'enclos figuré sur le plan de 1786 (fig.4) pourrait correspondre à celui de l'époque carolingienne - ce qui permettrait d'y inclure l'église Saint-Jean-Baptiste située à l'extrémité occidentale. Mais, finalement, aucun indice ne permet d'étayer leur hypothèse. En revanche, Laurent Schneider repère, grâce au cadastre napoléonien (fig.10)[125], que le parcellaire adopte au nord de l'église mauriste Saint-

---

[121] *Cartulaire Aniane*, n°6, p.49.
[122] *Vita Benedicti*, fol.4 v°, p.11 : « Ignis quodam tempore domum juxta beate Marie Virginis baselicam sitam invasit. Set cum vorax flamma stipulam lamberet siccam, concurrent dolentes fratres, domum quam non sine magno labore construxerant. »
[123] *Cartulaire Aniane*, n°254, p.379.
[124] *Ibid.*, n°6, p.49.
[125] AD Hérault, cadastre, 3 P 3438, section B5.

Sauveur un tracé curviligne qui pourrait être un reliquat de l'ancienne clôture monastique[126]. Le cas échéant, la place devant l'église Saint-Sauveur aurait alors constitué le cœur de l'espace ici délimité et l'église Saint-Jean-Baptiste se serait donc en revanche trouvée en dehors. Toujours selon le même auteur, cette dernière aurait déterminé un second pôle dans l'organisation du site et n'aurait été associée dans une même enceinte, commune au bourg et au monastère, qu'à partir du XIIe siècle, lorsqu'elle en est devenue la paroissiale.

Malgré les travaux de reconstruction menés à la fin du Moyen Âge et au XVIIe siècle[127], il a été retrouvé, à 18 mètres au sud de l'église mauriste Saint-Sauveur, sous la galerie nord du cloître, un mur d'enceinte d'axe nord-sud qui fermait une cour méridionale, dont l'usage funéraire au Moyen Âge est attesté (fig.14, n°5)[128].

Sur le plan de 1656, à l'angle sud-ouest de l'église Sainte-Marie, la chapelle Sainte-Cécile empiète sur une ancienne cour (fig.2). L. Schneider propose d'y voir là, la trace et l'emplacement d'un éventuel cloître carolingien – ou du moins une cour[129]. Pourtant celui-ci n'est pas clairement attesté dans les textes. Ardon mentionne bien un *claustra novo* mais ce terme pourrait désigner plus largement les nouveaux bâtiments conventuels (couverts de tuiles) et l'enclos monastique construits lors de la même phase que Saint-Sauveur (dès 782)[130]. Des portiques reliaient ces bâtiments et comportaient de nombreuses colonnes de marbre[131]. En 2012, la découverte d'une colonne laisse penser à un possible remaniement d'un cloître dans la seconde moitié du XIIIe siècle[132].

Les sources textuelles comme archéologiques nous permettent de reconstituer, en partie, la topographie du monastère et d'avoir connaissance de ses composantes.

Très rapidement, sous l'abbatiat de Benoît, le monastère d'Aniane connaît un important développement démographique. Ardon évoque dans la *Vita Benedicti*, la

---

[126] Schneider, Garcia, 1998, p.111-112.
[127] BSR, 2012, p.126.
[128] *Ibid.*
[129] Schneider, 2016, p.27.
[130] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Claustra novo opere aliam cum columnis marmoreis quamplurimis, que site sunt in porticibus, non jam stramine domos set tegulis cooperuit. »
[131] Selon C. de Vic et J. Vaissette, il s'agirait d'éléments venant de Nîmes (Vic, Vaissette, 1730-1745). Mais rien dans les sources ne permet de confirmer cette hypothèse.

[132] BSR, 2012, p.127.

construction par Benoît d'un grand bâtiment de cent coudées de long sur vingt (environ 50 mètres de long sur 10 mètres de large) destiné à accueillir plus de mille moines - probablement un dortoir[133]. Au sud du cloître mauriste, les archéologues ont découvert, lors des campagnes de 2011/2012, un grand bâtiment, d'axe nord-sud (fig.14, n°8). Bien qu'il soit difficile de fixer une date de construction précise, cet édifice a été clairement identifié comme « médiéval » mais est fort probable qu'il ait recouvert un corps de logis carolingien. Il est d'autant plus remarquable que le grand édifice médiéval retrouvé se trouvait être perpendiculaire à l'église du Saint-Sauveur, et formait alors l'aile orientale du cloître médiéval. D'après Dom du Bourg, il semblerait qu'en 1260 l'évêque de Béziers se rendit à Aniane et décida de faire édifier un nouveau grand dortoir (et relever, par ailleurs, les murs d'enceinte du monastère[134]). Cette dernière construction pourrait bien être celle retrouvée par Laurent Schneider en 2011/2012 (fig.14, n°8). Nous savons notamment que les dortoirs étaient généralement placés dans une des ailes du cloître, au plus près du sanctuaire principal. L'histoire relayée par Dom du Bourg vient étayer l'hypothèse d'une reconstruction des bâtiments conventuels au cours du Moyen Âge, du moins en partie. Elle assoit encore plus la proposition qui faisait de ce grand corps de logis « médiéval » une reprise d'un état plus ancien, carolingien probablement. S'il s'agit bien de ce bâtiment (d'axe nord-sud) et s'il a effectivement eu 100 coudées de long, alors il se serait développé jusqu'à la rivière. D'après le texte d'Ardon, il semblerait qu'il ait été terminé par des latrines – l'association de dortoirs avec latrines est courante à cette époque. Lors d'un épisode de forte crue de la rivière, le bâtiment des latrines, édifié à côté du dortoir et au-dessus de la rivière, manque de peu d'être emporté[135].

Des cuisines carolingiennes ont été retrouvées au nord de l'abbatiale Saint-Sauveur (sous la chapelle construite entre les XIe et XIIe siècles) (fig.16, sous le n°3)[136]. Malgré les lacunes documentaires, nous savons grâce au témoignage d'Ardon qu'il existait à Aniane, à

[133] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18 : « ob quorum eximiam congregationem talem mansionem construere jussit, que mille et eo amplius homines capere videtur, centum recipiens cubitos in longitudinem et viginti in latitudinem.[…]constituit locis congruis cellas quibus, prefectis magistris, posuit fratres. »
[134] Dom du Bourg, 1899, p.173-174. D'après BnF, ms lat. 12660.
[135] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18.
[136] Schneider, 2016, p.38.

l'époque carolingienne, une bibliothèque et une école toutes deux instituées par Benoît et qui devaient accueillir de nombreux livres (et des savants)[137]. L'existence de ses salles/bâtiments est sous-entendue dans la préface de la *Vita Benedicti,* lorsque le moine explique qu'il écrit l'ouvrage à Aniane même. Pourtant, l'archéologie n'a encore pu révéler l'existence de ces bâtiments.

Enfin, Ardon nous informe de l'existence de *cellae* soumises à Benoît et auxquelles il envoie des moines. Celles-ci sont considérées comme des dépendances du *monasterium* d'Aniane. Parmi elles, il est question de Gellone et de Menat (fig.8)[138].

Sur le plan de 1656, le monastère avait, au sud de l'église Notre-Dame, une cour pourvue d'un escalier qui desservait l'étage d'une tour située à l'est (fig.1 et 12). Une série de maisons pour les visiteurs étaient construites à l'ouest de l'église, « maisons des seculier », à côté de deux caves à vin et d'une pièce.

L'entrée du complexe se trouvait au sud de la place devant l'église, entre une « cave » et un « tinoir »[139]. On accédait alors à une cour rectangulaire où, à l'est, était ménagé un « passage pour aller a leglise ». Ce passage menait, au sud, à un grand bâtiment, au rez-de-chaussée duquel se trouvaient une salle, des caves, une prison, le réfectoire des moines, celui des « garçons », une cuisine et une réserve dite « dépense ». Par le sud on accédait au « privé et bucher », c'est-à-dire aux commodités du monastère et à la réserve de bois. À l'étage se trouvaient le dortoir des moines aménagé en cellules, une « classe », une infirmerie et une « chambre [servant] dhotellerie et dinfirmerie » et enfin un chauffoir. Ce bâtiment se trouve être situé sur le plan au même endroit que celui où a été retrouvé le grand bâtiment « médiéval » en 2011/2012 (fig.14, n°8). S'agit-il, sur le plan, de la représentation de celui-ci, ou d'un édifice encore postérieur ? Si la distribution des pièces n'est probablement pas carolingienne, certaines d'entre elles peuvent être des reliquats de cette première installation.

---

[137] *Ibid.*, fol. 5 v°, p.14 : « Instituit cantores, docuit lectores, habuit gramaticos, et scientia scripturarum peritos, de quibus etiam quidam post fuere episcopi. Adgregavit librorum multidinem. »

[138] Schneider, 2016, p.46. Voir la notice sur Gellone.

[139] La signification de ce mot demeure méconnue. Il est mentionné dans le dictionnaire sur *Le langage populaire de Macon et des environs* (1978) comme un local où étaient les cuves et les pressoirs.

La zone à l'est de l'église et des bâtiments monastiques accueillait les jardins du sacristain, des laïcs et d' « anciens religieux » ainsi que le logement « de monsieu le camari Ancien Religieux »[140].

Au sud-ouest de l'église se trouvaient le « tinoir » (évoqué précédemment) et une autre maison pour visiteurs laïcs, qui possédait son propre four et son écurie ; un escalier desservait un étage supérieur. Par ailleurs, deux fontaines et un vivier ont été dessinés à l'ouest ; et à l'extrémité sud-ouest du monastère se trouvait « lendroit de lancien logis abatial ». À l'ouest du monastère a été figuré « la monnerie », probable meunerie signalée « ancien logis abatial » et donnée en compensation à l'abbé en échange de son ancien logis situé à l'extrême sud-ouest. Non loin de cette « monnerie » avaient été aménagés deux jardins pour l'abbé et d'autres jardins qui appartenaient à des laïques et d'« anciens religieux ». Enfin, la place de l'église était fermée à l'ouest par d'autres maisons de laïcs.

e. Cimetières

Dans la cour dite d'honneur, à l'est de ce qui est considéré comme l'ancienne abbatiale Saint-Sauveur, onze sondages sur une superficie de 220 mètres carrés ont permis de retrouver un cimetière qui se développait depuis le chevet de l'église jusqu'à environ cinquante mètres de distance en direction de l'est (fig.13). Malgré sa présence à l'intérieur de l'enclos, des sépultures de femmes prouvent que les populations inhumées étaient, en partie, extérieures à la communauté monastique (fig.14). Parmi les deux phases d'inhumation repérées, l'une s'inscrirait entre les IXe et XIIe siècles : en témoignent l'absence de coffre en pierre et de dalles ainsi qu'un fragment de céramique du IXe siècle retrouvé dans une tombe[141]. Le cimetière a été abandonné tout au long des XIIIe-XVIIIe siècles avant d'être remplacé par des jardins et/ou des parcelles inoccupées.

Il y avait un second cimetière autour de l'église Saint-Jean-Baptiste par ailleurs dite « église cémétériale » du complexe (fig.11, n°9). Située en marge, son emplacement s'accorde avec sa fonction funéraire et son association avec un cimetière. En effet, aux VIIIe-IXe siècles, il était d'usage de reléguer à distance des sépultures dans le *suburbium* du

[140] Les « anciens religieux » font référence aux moines de la Congrégation dits « des exempts » présents à Aniane avant ceux de Saint-Maur. Le mot « camari » peut faire référence à la fonction de camérier.
[141] BSR, 2011, p.111 : tombe SP. 10537.

monastère. Avant 1112, le cimetière de Saint-Jean est devenu le cimetière paroissial du bourg, utilisé jusqu'en 1828.

f. Village/bourg

Un bourg s'est rapidement formé autour du monastère où les moines, selon la *Vita Benedicti*, offraient l'hospitalité ainsi que des vivres aux fidèles (fig.11). La légende rapporte qu'une famine toucha la Septimanie (chronologiquement cet événement a eu lieu avant la construction de Saint-Sauveur), si bien qu'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants vinrent se réfugier à l'abbaye. Benoît mit alors en réserve la nourriture nécessaire pour les moines jusqu'à la prochaine récolte et donna le surplus à la population[142]. Les nécessiteux établirent alors leurs résidences, sous forme de cabanes, aux portes de l'abbaye[143] et constituèrent ainsi le premier bourg.

Dans une charte de Louis le Pieux de 822, il est dit que l'immunité accordée au monastère s'étend au *claustrum monasterii* mais aussi aux *dom(us)* et *villa(e)* ceintes de fossés, de haies ou de tout autre genre de *claustrum*[144]. L'existence d'un bourg et d'habitations laïques est alors confirmée dès la période carolingienne. Grâce aux cadastres et aux plans modernes, il est possible de déterminer son développement dans les zones nord et ouest du monastère.

---

[142] *Vita Benedicti*, fol. 4 r°, p.9 : « Carnes etiam armentorum oviumque dabantur per singulos dies, lac etiam berbicum prebebat auxilium. »

[143] *Ibid.* : « Siquidem fecerant sibi tuguria congruis locis, in quibus usque ad novas habitarunt fruges. »

[144] *Cartulaire Aniane*, n°6 , p.49 : « Propter hoc volumus ut intelligatis non solum ad claustrum monasterii vel ecclesias atque atria ecclesiarum immunitatis nomen pertinere, verum etiam domos et villas et septa villarum et piscatorias manufacta vel quicquid fossis vel sepibus aut alio genere claustrum precingitur. »

Bibliographie Aniane

Sources

Cartulaire d'Aniane,
Cassan Léon et Meynal Edmond (éd.), *Le cartulaire d'Aniane*, Montpellier, 1900.

Notitia de servitio monasteriorum
Becker Petrus (éd.), « Notitia de servitio monasteriorum », dans Hallinger Kassius (éd.), *Corpus Consuetudinum Monasticarum*, 1, Siegburg, 1963, p. 483-499.

Patrologiae
Migne Jacques Paul (éd.), *Patrologiae Cursus Completus omnium SS. Oatrum, doctorum scriptorumque ecclesiasticorum sive Latinorum, sive Graecorum*, Paris, 1857-1866.

Vic, Vaissette, 1730-1745
Vic Claude de, Vaissette Joseph, *Histoire générale du Languedoc*, Paris, 1730-1745.

Vie de Benoît d'Aniane
Bonnerue Pierre et de Vogüe Adalbert (éd.), Ardon*, Vie de Benoît d'Aniane*, Bégrolles-en-Mauges, 2001.

Vita Benedicti
Vita Sancti Benedicti Anianensis, dans Cassan Léon et Meynal Edmond (éd.), *Le cartulaire d'Aniane*, Montpellier, 1900, p. 1-35.

Vita Sancti Willelmi
Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti, saeculorum quartum, 1, *Vita Sancti Willelmi Ducis, ac monachi gellonensis in Gallia,* p.70-90.

Études

Barral i Altet, 2002
Barral i Altet Xavier, *Haut Moyen Âge, De l'Antiquité tardive à l'an mil*, Paris, 2002.

Barthès, 1992
Louis Barthès, *L'abbaye et la cité d'Aniane de Saint-Benoît à la Révolution (751-1790)*, Aniane, 1992.

Bernard, Ollivier
Bernard Jean-Louis, Ollivier Laurence, « Aniane (Hérault) : découverte d'une église de l'abbaye », dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 24, 1991, p.149-157.

Bonnery, 1968
Bonnery André, « Le changement de liturgie au IXe siècle en Septimanie et dans la Marche d'Espagne », dans *Actes du Congrès de la FHLMR*, Canet-en-Roussillon, 1968, p.21-31.

Bonnery, 1989
Bonnery André, « Les églises abbatiales carolingiennes, exemples du Languedoc-Roussillon », dans *Les cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 20, 1989, p.29-56.

Bonnery, 1989²
Bonnery André, « Architecture préromane en Languedoc: Aniane et Psalmodi », dans *Bulletin monumental*, n°168, 2010, p.104-105.

Bonnery, 2005
Bonnery André, *La Septimanie au regard de l'histoire*, Portet-sur-Garonne, 2005.

Braun, 1924
Braun Joseph, *Der christliche Altar in seiner geschichtlichen Entwicklung*, 1, Munich, 1924.

BSR 1991
Laurence Ollivier, « Aniane », dans *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon 1991*, 1992, p.61.

BSR 1992
Laurence Ollivier, « Aniane », dans *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon 1992*, 1993, p.75.

BSR 2011
Schneider Laurent, « Aniane », dans *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon 2011*, 2012, p.108-112.

BSR 2012
Schneider Laurent, « Aniane », dans *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon 2012*, 2013, p.124-128.

BSR 2013
Schneider Laurent, « Aniane », dans *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon 2013*, 2014, p.109-114.

BSR 2014
Schneider Laurent, « Aniane », dans *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon 2014*, 2015, p.117-124.

BSR 2015

Schneider Laurent, « Aniane », dans *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon 2015*, 2016, p.121-124.

Caillet, 2005
Caillet Jean-Pierre, *L'art carolingien*, Paris, 2005.

Chastang, 2001
Chastang Pierre, *Lire, écrire, transcrire, Le travail des rédacteurs de cartulaires en Bas-Languedoc (XIe-XIIIe siècles)*, Paris, 2001.

Dom du Bourg, 1899
Dom du Bourg, « L'abbaye d'Aniane. Son rôle, son influence, ses destinées », dans *Mélanges de Littérature et d'Histoire religieuse*, 1, Paris, 1899, p.165-194.

Duhamel-Amado, 1992
Duhamel-Amado Claudie, « Poids de l'aristocratie d'origine wisigothique et genèse de la noblesse septimanienne », dans Fontaine Jacques, Pellistrandi Christine (dir.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique : colloque international du C.N.R.S., tenu à la Fondation Singer-Polignac (Paris, 14-16 mai 1990)*, Madrid, 1992, p.81-99.

Durand, 1994
Durand Geneviève, « L'abbaye d'Aniane en Languedoc. Des Mauristes à l'établissement pénitentiaire », dans *Archéologie du Midi médiéval*, 12, 1994, p. 145-179.

Durliat, 1987
Durliat Marcel, *Des barbares à l'an mil*, Paris, 1987

Engelbert, 1990
Engelbert Pius, « Benedikt von Aniane und die karolingische Reichsidee: zur politischen Theologie des Frühmittelalters » dans, Gregorio Penco (dir.), *Cultura e spiritualità nella tradizione monastica*, Rome, 1990, p.67-103.

Feuillebois, 1985
Feuillebois René, « Essai de restitution de l'autel érigé par Saint-Benoît dans l'abbatiale d'Aniane », dans *Archéologie du midi médiéval*, 3, 1985, p.19-26.

Geuenich, 1998
Geuenich Dieter, « Kritische Anmerkungen zur sogenannten „anianischen Reform" », dans Bauer Dieter R., Hiestand Rudolf, Kasten Brigitte, Lorenz Sönke (dir.), *Mönchtum-Kirche-Herrschaft, 750-1000, Josef Semmler zum 65. Geburtstag*, Sigmaringen, 1998, p.99-112.

Gobry, 2006
Gobry Ivan, *Les moines en Occident: de saint Benoît d'Aniane à saint Bruno (750-1100)*, Paris, 2006.

Heitz, 1989-1990
Heitz Carol, « Saint Benoît d'Aniane réformateur, bâtisseur », dans *Études sur l'Hérault*, n°5-6, 1989-1990, p.35-44.

Jacobsen, 1983
Jacobsen Werner, « Benedikt von Aniane und die Architektur unter Ludwig dem Frommen », dans *Atti del XXIV Congresso Internazionale di Storia dell'Arte*, 1, Milan, 1983, p.15-22.

Kettemann, 1999
Kettemann Walter, *Subsidia Anianensia. Überlieferungs- und textgeschichtliche Untersuchungen zur Geschichte Witiza-Benedikts, seines Klosters Aniane und zur sogenannten „anianischen Reform"*, Duisburg/Essen, 1999.

Lesage, 1958
Lesage Robert, *Objets et habits liturgiques*, Paris, 1958.

Lesne, 1920
Lesne Émile, « Les ordonnances monastiques de Louis le Pieux et la Notitia de servitio monasteriorum », dans *Revue d'histoire de l'église de France*, t.6, 33, 1920, p.449-493.

Magnou-Nortier, 1974
Magnou-Nortier Elisabeth, *La société laïque et l'église dans la province ecclésiastique de Narbonne de la fin du VIIIe à la fin du XIe siècle*, Toulouse, 1974, p.87-98.

Moyse, 1982
Moyse Gérard, « Monachisme et réglementation monastique en Gaule avant Benoît d'Aniane », dans *Sous la règle de Saint Benoît. Structures monastiques et sociétés en France du Moyen Âge à l'époque moderne. Abbaye bénédictine Sainte-Marie de Paris, 23 - 25 Oct. 1980*, Genève, 1982, p. 3-19.

Paulinier, 1870
Paulinier Justin, *Saint Benoît d'Aniane et la fondation du monastère de ce nom : fragment d'une étude historique sur la réforme monastique au IXe siècle, en Occident*, sl., 1870.

Puckert, 1899
Puckert Wilhelm, *Aniane und Gellone. Diplomatisch-Kritische Untersuchungen zur Geschichte der Reformen des Benedictinerordens im IX. und X. Jahrundert*, Leipzig, 1899.

Riché, 1983
Riché Pierre, *Les carolingiens : une famille qui fit l'Europe*, Paris, 1983.

Rouche, 1979

Rouche Michel, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes, 418-781, Naissance d'une région*, Paris, 1979.

Schmid, 1983
Schmid Alfred (dir.), *Riforma religiosa e arti nell'epoca carolingia, 1, Atti del XXIV congresso CIHA, Bologne 10-18 septembre 1979*, Bologne, 1983.

Schneider, Garcia, 1998
Schneider Laurent, Garcia Dominique, *Le Lodévois, Carte archéologique de la Gaule*, Paris, 1998.

Schneider, 2013
Schneider **Laurent** , « Aniane, saint Benoît et les gorges de l'Hérault : l'un des berceaux du monachisme médiéval occidental », dans Markiewicz Philippe (dir.), *Abbayes romanes en Languedoc: Saint-Gilles, Saint-Guilhem-le-Désert, Fontfroide, Valmagne*, Dijon, 2013, p. 22-27.

Schneider, 2013²
Schneider Laurent, « De l'horizon impérial aux sociétés locales : patrimoine monastique, spatialisation des pouvoirs et mnémotopie autour de Saint-Sauveur d'Aniane (782-1066) », dans Iogna-Prat Dominique, Lauwers Michel, Mazel Florian et Rosé Isabelle (dir.), *Cluny. Les moines et la société au premier âge féodal*, Rennes, 2013, p.329-390.

Schneider, 2016
Schneider **Laurent** , « Une fondation multiple, un monastère pluriel. Les contextes topographiques de la genèse du monastère d'Aniane d'après l'archéologie et la *Vie de saint Benoît* (fin VIIIe-IXe siècle) », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA*), en ligne, Hors-série, 10, 2016.

Semmler, 1991
Semmler Josef, « Réforme bénédictine et privilège impérial : les monastères autour de saint Benoît d'Aniane », dans *Naissance et fonctionnement des réseaux monastiques et canoniaux*, Actes du colloque international du CERCOM, Saint-Etienne, 16-18 septembre 1985, Saint-Etienne, 1991, p. 21-32.

Sous la règle de Saint Benoît, 1982
Sous la règle de Saint Benoît. Structures monastiques et sociétés en France du Moyen Âge à l'époque moderne. Abbaye bénédictine Sainte-Marie de Paris, 23 - 25 Oct. 1980, Genève, 1982

Voguë, 2006
Vogüé Adalbert de , « La "Concordia regularum" de Benoît d'Aniane : son vrai but et sa structure », dans Giovanni Spinelli (dir.), *Il monachesimo italiano dall'età longobarda all'età ottoniana (secc. VIII-X). Atti del VII Convegno di Studi Storici sull'Italia Benedettina, Nonantola (Modena), 10-13 settembre 2003*, Cesena, 2006, p. 39-45.

Udhe-Stahl, 1989-1990

Udhe-Stahl Brigitte, « Un plan inédit du monastère d'Aniane », dans *Études sur l'Hérault*, n°5-6, 1989-1990, p.45-50.

Wolff,
Wolff Philippe, « L'Aquitaine et ses marges sous le règne de Charlemagne », dans Wolff Philippe (dir.), *Regards sur le Midi médiéval*, Toulouse, 1978, p.19-67.

Centula/Saint-Riquier

I. Localisation

L'ancien monastère de Centula Saint-Riquier se trouve dans l'actuelle commune de Saint-Riquier située dans le département de la Somme en Picardie, au bord de l'affluent de la Somme, le Scardon.

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

Les premières sources écrites relatives à l'abbaye sont des hagiographies. Il s'agit de la *Vita sancti Richarii sacerdotis Centulensis primigenia*[145] datée de la seconde moitié du VIIIe siècle et sa version corrigée par Alcuin à la demande d'Angilbert, la *Vita Richarii confessoris centulensis*[146]. Au XIIe siècle, est écrite la *Vita sancti Angilberti abbatis centulensis in Gallia* par Anscher de la Ferté[147]. Nous disposons également de chartes : celle de Charlemagne émise en 797[148] et celles de Charles le Chauve rédigées entre 843 et 868[149] ; et d'un privilège de Louis le Pieux de 831 demandant l'inventaire des biens de l'abbaye[150]. Usuard cite saint Riquier dans son martyrologe du IXe siècle[151]. Enfin, nous disposons de la chronique de l'abbaye[152]. Celle-ci fut rédigée par le moine Hariulf dans la deuxième moitié du XIe siècle sous l'abbatiat de Gervin II. L'auteur s'appuie sur plusieurs sources dont il transcrit des passages comme le *De perfectione Centulensis ecclesiae libellus* d'Angilbert[153] – comprenant l'*Institutio de diversitate officiorum* - , l'inventaire des biens de l'abbaye de 831, la *Vita Richarii* composée par Alcuin, entre autres. Le *Libellus* d'Angilbert relate la consécration des nouveaux édifices de culte de Centula[154] en présence de grands prélats et légats romains ; Angilbert commence par y relater l'achèvement des sanctuaires et la consécration de ceux-ci puis il en énumère les reliques, les autels ainsi que les objets, vêtements liturgiques, livres qu'ils renferment. Après une brève transition Hariulf livre la deuxième partie du texte

---

[145] MGH, *Vita Richarii primigenia*, p.438-453.
[146] MGH, *Vita Richarii centulensis*, p.381-401.
[147] AS, *Vita Angilberti*, p.123-130.
[148] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice X, p.318-320.
[149] Actes de Charles le Chauve.
[150] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, III, Chapitre III.
[151] *Patrologiae*, 124, p. 558.
[152] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*.
[153] Également édité par les MGH : MGH, *Libellus*.
[154] Wagner, 2004.

d'Angilbert, l'*Institutio*, le règlement liturgique du monastère décrivant l'ensemble des processions à l'intérieur et à l'extérieur du complexe. Selon l'historien Georg Waitz[155], Hariulf se serait servi du manuscrit 235 du fonds de la reine Christine, aujourd'hui conservé au Vatican, mais il est contredit par Ferdinand Lot qui pense qu'il aurait eu entre les mains un manuscrit plus ancien, aujourd'hui disparu[156]. Le manuscrit original d'Hariulf, quant à lui, fut brûlé lors de l'incendie de l'abbaye en 1719. Une copie a cependant été réalisée peu avant, au début du même siècle.

b. Sources iconographiques

Une représentation de l'abbaye de Saint-Riquier au XIe siècle accompagnait le manuscrit d'Hariulf. Elle fut reproduite deux fois au XVIIe siècle sous la forme de gravures, avant la destruction de l'original : une fois dans une publication de Petau en 1613 (fig.1) et une autre fois sur commande de l'abbé d'Aligre en 1673 (fig.2). Par ailleurs, le *Monasticon gallicanum* offre une vue de l'abbaye au XVIIe siècle (fig.3). Mentionnons également un croquis de 1658 (fig.4) et un plan de 1665 (fig.5) faisant état de l'abbaye avant les reconstructions mauristes.

c. Sources archéologiques

Le 9 septembre 1685, lors de travaux menés par les Mauristes, les restes d'Angilbert ont été retrouvés à l'entrée du chœur, dans la zone correspondant à la nef carolingienne.

Du monastère carolingien, de son abbatiale, de ses églises secondaires et ses bâtiments conventuels, il ne reste quasiment rien en élévation. Aujourd'hui, subsiste l'église gothique dont la construction s'étale du XIIIe au XVIe siècle. Dans le mur oriental de la sacristie actuelle se lit encore la découpe d'une porte, probable vestige, selon Honoré Bernard, de la porte Saint-Maurice assurant la communication entre l'abbatiale et la galerie est du cloître (fig.23)[157]. Les bâtiments conventuels sont reconstruits par la Congrégation de Saint-Maur à partir de 1642[158].

---

[155] MGH, SS, p.173.
[156] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, p.XXIII-XXV.
[157] Bernard, 2009, p.70.
[158] *Ibid.*, p.111.

Sur demande de Jean Hubert et d'Ernest Will, des fouilles sont entreprises par Honoré Bernard de 1959 à 1969 puis de 1987 à 1989[159]. Le premier chantier a débuté en septembre 1959, à trois cents mètres au sud de l'abbatiale, sur l'ancien site de l'église Notre-Dame (fig.24). En 1962 y fut dégagé un des angles d'un polygone à douze pans. Celui-ci faisait vraisemblablement partie d'un édifice comprenant au centre un hexagone enfermé par ledit dodécagone, au mur épais, déterminant alors entre eux un déambulatoire d'environ deux mètres de large. À l'ouest fut mis au jour des restes de ce qui pourrait être un porche.

De 1966 à 1969, plusieurs sondages furent effectués par Honoré Bernard aux alentours du chœur gothique de l'abbatiale. En sondant le flanc nord de la chapelle d'axe, les archéologues découvrirent la crypte extérieure édifiée par l'abbé Gervin au XIe siècle (fig.20). À la lecture des vestiges retrouvés, Honoré Bernard affirme que cette construction se greffait sur des éléments carolingiens qui dessinaient un déambulatoire à angle droit inscrit, selon lui, dans un chevet plat. Il pense également avoir découvert les extrémités nord et sud du transept oriental dont les maçonneries auraient été reconnues au niveau des premières travées droites du déambulatoire gothique.

Dès 1966, la série de sondage pratiquée au pourtour ouest de l'église gothique Saint-Riquier a permis de retrouver des éléments carolingiens (fig.17). Les prospections à l'ouest reprirent en 1987 par deux sondages : un au pied de l'ancienne porte ouest, entre le collatéral sud et le cloître gothique, confirma la présence du mur latéral de l'église carolingienne et d'un escalier entre celle-ci et la cour voisine en contrebas ; un autre, au pied de la pile gothique qui délimite la deuxième et la troisième travée, révéla une maçonnerie à l'alignement oblique. D'autres investigations furent menées sur l'axe du vaisseau central de la nef, où l'on trouva un des supports du couvrement : un gros bloc de pierre cantonné de morceaux de grès. Enfin, un élément maçonné considéré comme étant l'angle d'un octogone de quatre mètres de côté fut dégagé. Autour de cet hypothétique premier polygone, un second de seize côtés, dont quelques maçonneries ont été dévoilées aux pieds d'une pile gothique, venait englober l'ensemble. Enfin, des vestiges d'une tourelle d'escalier,

[159] Voir pour l'historique des fouilles : Bernard, 2002, p.90-94.

appelées *coclea* par Angilbert dans son *Institutio*[160], furent mis au jour au sud-ouest, entre les deux polygones. Des sondages plus à l'ouest ont permis de découvrir les fondations du porche et son mur extrême sous les degrés du perron actuellement en façade de l'église gothique[161]. C'est ici que furent découverts quelques ossements dans un sarcophage[162]. D'autres restes humains furent également retrouvés sous les fondations carolingiennes occidentales. Au-delà du porche, les fouilles archéologiques n'ont été que superficielles, mais Honoré Bernard a pu donner sous le parvis actuel la position de l'aile occidentale, où se trouvait la porte Saint-Michel[163] de l'atrium.

Par ailleurs, et sans donner plus de précisions, Honoré Bernard pense avoir découvert le site de l'église Saint-Benoît non loin du Scardon, en repérant une excavation rectangulaire[164].

L'archéologue déclare également avoir délimité, grâce à des sondages, l'aile ouest du cloître, qu'il pense avoir trouvé lors de fouilles près du transept occidental (fig.16)[165] ; cette aile aurait eu la même largeur que le transept. Il situa également l'aile est du cloître, se greffant à son tour sur le bras du transept oriental mais d'une largeur moindre à celui-ci.

III. Présentation des études

Les premiers travaux notables sont ceux de Georg Waitz et Bruno Krusch pour les *Monumenta Germaniae Historica* et de Ferdinand Lot qui publient et critiquent notamment les travaux de l'abbé Angilbert et du moine Hariulf[166]. Après eux, l'un des premiers historiens à s'être intéressé de près à Saint-Riquier est Georges Durand. En 1911, il proposa

---

[160] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p. 297 : « per cocleam meridianam ascendentes, ad sanctum Salvatorem perveniant »
[161] Bernard, 2002, p.96.
[162] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, IV, chapitre XXXII, p.264-265 : « Enim sancti vero quoniam illo tempore domni et sancti Anghilberti abbatis tumulus certissime non sciebatur […]coepit perquirere ad fores ecclesiae, quo compererat illum primo tumulatum fuisse, sanctam corporis ejus glebam; et illius quidem non ibi corpus invenit, sed in eodem quo pausaverat sarcophago invenit lecticam ligneam coriatam domni Nithardi, filii ejus, abbatis et comitis […] »
[163] Bernard, 2002, p.105, note 35.
[164] Magnien, 2009, p.81.
[165] Voir la partie sur le chœur occidental.
[166] MGH, *Libellus* ; MGH, *Vita Richarii primigenia* ; MGH, *Vita Richarii centulensis ;* Lot, hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*.

une analyse architecturale et historique du complexe ainsi que de toute la ville de Saint-Riquier[167]. Un an plus tard, en 1912, Wilhelm Effmann livra une restitution de l'élévation de l'abbatiale de Saint-Riquier ainsi qu'une comparaison avec l'ensemble de Corvey, notamment entre la tour du Sauveur de Saint-Riquier et le Westwerk de Corvey[168].

Quelques décennies après, en 1957, Jean Hubert publie une étude sur Saint-Riquier[169]. Il y traite de l'architecture et de l'histoire de l'abbaye. En 1962, paraît un ouvrage collectif sur l'histoire de Saint-Riquier dans lequel nous pouvons remarquer un article d'Henri Peltier sur les relations entre Angilbert de Saint-Riquier et Adalhard de Corbie[170] et un article de Patrice Cousin sur les moines durant la réforme mauriste[171].

En 1963, Carol Heitz étudie le monastère dans le cadre de son ouvrage sur les relations entre architecture et liturgie[172]. Les recherches d'Honoré Bernard – archéologue et spécialiste de Saint-Riquier – sont les plus abondantes sur le sujet. Nous ne prétendons pas en citer l'intégralité mais nous contentons d'en présenter les plus utiles à notre présente étude. En 1965, Honoré Bernard publie dans le *Bulletin Archéologique du C.T.H.S* ses premiers rapports de fouilles sur le site de l'ancienne abbatiale de Saint-Riquier[173]. En 1966, Hans Reinhardt consacre une étude à l'église abbatiale carolingienne du monastère[174]. En 1971/1973, Robert Richard écrit un article sur l'histoire de l'abbaye de Charlemagne à Louis XIV[175]. En 1978, Honoré Bernard publie un nouvel article sur l'abbatiale d'Angilbert[176].

En 1982, Honoré Bernard consacre ses recherches à l'évolution des bâtiments monastiques de Saint-Riquier entre le IXe et le XVIIIe siècle[177]. Carol Heitz étudie à nouveau Saint-Riquier dans ses deux autres ouvrages sur l'architecture religieuse carolingienne publiés en 1980 et en 1987[178]. En 1982, Virginia M. Jansen écrit un article sur les tours de l'abbatiale carolingienne de Saint-Riquier[179]. Friedrich Möbius s'intéresse en

---

[167] Durand, 1907.
[168] Effmann, 1912.
[169] Hubert, 1957.
[170] Peltier, 1962.
[171] Cousin, 1962.
[172] Heitz, 1963.
[173] Bernard, 1965-1966.
[174] Reinhardt, 1966.
[175] Richard, 1971/1973.
[176] Bernard, 1978.
[177] Bernard, 1982.
[178] *Ibid.*, 1980 ; *ibid.*, 1987.
[179] Jansen, 1982.

1985 à l'architecture du monastère et plus précisément au *buticum* évoqué par Angilbert dans ses écrits[180]. En 1986, Carol Heitz publie un article sur l'abbaye en l'an 800[181]. La même année, Éric Balandra s'intéresse à la topographie de Saint-Riquier et à son rôle de carrefour régional[182]. En 1988, Robert Fossier publie ses recherches sur l'histoire et les propriétaires fonciers de Picardie au XIIIe siècle, dans lesquelles il étudie le cas de Saint-Riquier[183].

Honoré Bernard consacre sa thèse de doctorat à Saint-Riquier (soutenue à l'Université Paris X Nanterre, en 1992, sous la direction de Carol Heitz)[184]. En 1992, Brigitte Kasten s'intéresse à la relation entre Angilbert et Adalhard de Corbie dans son ouvrage sur ce dernier[185]. En 1995, Susan A. Rabe publie un ouvrage sur l'histoire et l'architecture de l'abbaye de Saint-Riquier dans lequel elle étudie aussi les textes et la vision de l'abbé Angilbert[186]. Jean Favier s'intéresse à Saint-Riquier et Angilbert dans son étude sur Charlemagne, parue en 1999[187].

En 2002, Jean-Pierre Caillet s'intéresse au cas de Saint-Riquier dans un article sur les massifs occidentaux[188]. La même année, Honoré Bernard publie ses récentes découvertes sur Saint-Riquier[189]. En 2004, Samuel Berger consacre un article aux reliques détenues au monastère au IXe siècle[190]. Anne Wagner étudie la chronique de Saint-Riquier dans son ouvrage de 2004 sur les sources du haut Moyen Âge[191]. Jean-Pierre Caillet a également étudié le cas de Saint-Riquier dans son ouvrage sur l'art carolingien de 2005[192]. Notons la publication en 2009 d'un important ouvrage synthétique sur Saint-Riquier de sa fondation à aujourd'hui, dirigé par Aline Magnien[193]. On y retrouve un article de Sabine

[180] Möbius, 1985.
[181] Heitz, 1986.
[182] Balandra, 1986.
[183] Fossier, 1988.
[184] Bernard, 1992.
[185] Kasten, 1992.
[186] Rabe, 1995.
[187] Favier, 1999.
[188] Caillet, 2002.
[189] Bernard, 2002.
[190] Berger, 2004.
[191] Wagner, 2004.
[192] Caillet, 2005.
[193] Magnien, 2009.

Racinet sur l'histoire de l'abbaye[194] et un d'Honoré Bernard sur le monastère au temps d'Angilbert[195].

En 2010, Werner Jacobsen étudie le cas de Saint-Riquier dans son article sur les églises du haut Moyen Âge, leurs parcours et fonctions[196]. En 2011, François Héber-Suffrin s'intéresse aux autels, aux reliques et à la structuration de l'espace monastique du monastère à l'époque carolingienne[197]. En 2013, Friedrich Möbius publie un nouvel ouvrage de synthèse sur le monastère de Saint-Riquier et son trésor de reliques[198]. En 2015, Marie-Laure Pain publie un article sur le monastère de Saint-Riquier et sa liturgie à l'époque carolingienne[199].

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

L'histoire des origines du monastère de Saint-Riquier demeure aujourd'hui encore assez méconnue. Durant tout le haut Moyen Âge et jusqu'au Xe siècle, nous savons qu'il porta le nom de *Centule/Centula*. L'abbaye doit pourtant son nom actuel au saint ermite Richarius qui évangélisa au VIIe siècle le Ponthieu[200] dont il était originaire. Il existe plusieurs récits, issus de sources diverses, sur la fondation de l'établissement. La mention la plus ancienne se trouve dans la *Vita Primigenia* recopiée par Hariulf. Le monastère est évoqué lors de la visite du roi Dagobert à Ghislemar, auquel il accorde un cens pour le luminaire[201]. Dans cette même *Vita*, Ghislemar et Mauront demandent vers 639 à Nantilde (veuve après la mort de Dagobert et régente pour Clovis II) une terre fiscale en héritage pour saint Riquier, dans le pays de Ponthieu, en forêt de Crécy[202]. Cela pourrait

[194] Racinet, 2009.
[195] Bernard, 2009.
[196] Jacobsen, 2010.
[197] Héber-Suffrin, 2011.
[198] Möbius, 2013.
[199] Pain, 2015.
[200] MGH, *Vita Richarii primigenia*, p.444.
[201] *Ibid.*, p. 447-448 : « Eo tempore Centulo vico, quem postea suus meritus condidit cenubio, Dagobertus rex illic advenerat ; quam inluster Ghislemarus ad domum suam ducebat […]Ibidem tota die et partemque noctis verbum Dei admonuit, sicque eum rex in amorem suscepit, ut censiculo ad luminariam faciendum eidem ipsa die concessit. »
[202] *Ibid.*, p. 449 : « At vir nobilis scilicet Ghyslemarus, sive et alius propinquos similiter nobilis et palatinus nec dissimilis genere Maurontusque nomine, qui postea religionem adeptus et

correspondre à la date de la fondation du monastère. La tradition établie par Alcuin[203] et Hariulf[204] attribue cette fondation au saint même qui, après s'être retiré dans une vie érémitique (peut-être à Forestmontiers comme le laisse comprendre le diplôme de Charlemagne en faveur de l'abbaye de Saint-Riquier[205]), laissa la direction du monastère à Ocialdus. Ce sont ces mêmes Ghislemar et Mauront qui offrirent au saint la terre nommée *Forestis* (Forestmontiers, Forest-Montiers ou Moûtiers de la Forêt - en latin *Cella Forestis*)[206] et qui fut son premier lieu d'inhumation. La Chronique de Centula recopie également l'épitaphe gravée sur le tombeau du saint. Il y est dit que le saint fut le pasteur de la région et que ce monastère lui est dédié[207]. Le corps du saint n'y reste pas longtemps malgré les vœux de ce dernier et aurait été déplacé à Centula. Les raisons de ce transfert restent obscures. Ocialdus, considéré comme le disciple de Riquier, aurait récupéré les reliques afin de les amener à Centula, dans un lieu plus digne de sa gloire[208]. Il est possible qu'ils aient, lui et la communauté monastique, décidé de faire de leur abbaye une fondation plus importante que celle de Forestmontiers, pourtant déjà significative[209]. Aussi la sanctification

---

monachus effectus, post obitum Dagoberti ad suam relictam Nanctilde reginae suggestionem fecerunt in nomine servi Dei, ut in fisci ditione haberet remotionem. »

[203] MGH, *Vita Richarii centulensis*, p.399 : « Conditus est, ut praedixi, miles Christi, ubi suo regi maxime militabat ; sed non multo post fratres a Centulo monasterio cum suo abbate Ocioaldo viro religioso etiam et successori venerunt et corpus sancti Richarii tulerunt et posuerunt in loco, quo et nunc cum magna meritorum gloria requiescit. »

[204] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, I, Chapitre XIX, p.31. « Verum quia ecclesia in Centulo exstructa absque abbate nec debebat esse nec poterat, hoc officio sese exonerans, unum e discipulis perfectae ac probatae sanctitatis, nomine Ocioaldum, jam dicto coenobio praefecit abbatem. »

[205] *Ibid.*, Appendice X, p.319 : « Ad notitiam serenitatis nostrae perduxit, eo quod ipse sanctus Richarius adhuc in praesenti saeculo vivens, in ipsa silva quae vocatur Forestis. »

[206] MGH, *Vita Richarii centulensis*, p. 396 : « Cui Ghislemarus vir iluster et christianae religionis devotus amator simul et Maurontus nobilis quidam vir et terrarum vel silvarum ad regem pertinentium servator praebuerunt locum manendi in silva Chrisciacense, qui et ipse Maurontus postea, saeculari habitu deposito, monachus factus est in eodemque loco. Ubi viro Dei mansionem solitariam praeparaverunt, Christo monasterium construere inchoavit. »

[207] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre XI, p.73 : « Stemmate precelso, quem Centula protulit ista, Quique loci pastor floruit egregius. »

[208] MGH, *Vita Richarii centulensis*, p.399 : « Conditus est, ut praedixi, miles Christi, ubi suo regi maxime militabat ; sed non multo post fratres a Centulo monasterio cum suo abbate Ocioaldo viro religioso etiam et successori venerunt et corpus sancti Richarii tulerunt et posuerunt in loco, quo et nunc cum magna meritorum gloria requiescit. »

[209] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, III, chapitre III, p.95 : « In Foresti Cella habentur tres ecclesiae, prima sanctae Mariae, secunda sancti Petri, tertia sancti Richarii. »

et la présence des reliques du saint au nouveau monastère expliquent le double patronyme de celui-ci : Centula-Saint-Riquier.

Saint-Riquier s'imposa de plus en plus dans le paysage politique et religieux, notamment grâce aux actions de ses abbés[210]. Certains participèrent aux grands conciles de leur temps, comme ce fut le cas pour Uuitmarus qui se rendit à Attigny en 765[211]. Ce n'est pourtant que sous l'abbatiat d'Angilbert que des modifications notables furent apportées, tant sur le plan architectural que sur le plan politique.

b. Pendant le règne de Charlemagne

Nos sources les plus sûres sur la vie d'Angilbert restent la *Vita Angilberti* d'Anscher de la Ferté[212] et la chronique du monastère rédigée par Hariulf. La vie d'Angilbert racontée par Anscher, abbé de Centula au début du XIIe siècle, met en scène les grandes actions de l'illustre abbé carolingien. Conseiller et proche de Charlemagne, il est plusieurs fois envoyé en mission à Rome pour le compte de celui-ci. Il aurait eu deux fils, Nithard et Harnid, avec Berthe, la fille de Charlemagne[213]. Nommé abbé laïc de Centula, il entreprend, dès le début de son abbatiat, en 790, et jusqu'en 799[214], la reconstruction de l'abbaye. Il fit, entre autres, réparer les murailles et édifier trois églises : une dédiée au Sauveur et à Saint-Riquier (l'abbatiale), une dédiée à la Vierge et aux saints apôtres et une troisième dédiée à saint Benoît (fig.1 et 7)[215]. Angilbert fut vite appelé le « second fondateur » de l'abbaye après saint Riquier. Du premier monastère, de son architecture et de son organisation, nous n'avons aujourd'hui aucun vestige ; Angilbert aurait, selon Hariulf, détruit l'ancien complexe, dédié à Sainte-Marie, pour en reconstruire un plus grand et plus remarquable[216] sur le tombeau de saint Riquier. Aussi, pour ne pas paraître

---

[210] *Ibid.*
[211] Monumenta Germaniae Historica, Leges, Concilia 2.1, Concilia aevi Karolini [742-842]. Teil 1 [742-817], p.73 : « Uuitmarus abbas de Centula ».
[212] AS, *Vita Angilberti*, p.123-130.
[213] Lauer, Nithard, 1926, p.138-139.
[214] Heitz, 1980, p.51.
[215] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p.56 : « Quarum major et prima est in honore sancti Salvatoris et S. Richarii; alia in honore sanctae Dei genitricis semperque virginis Mariae et sanctorum apostolorum; tertia vero, in claustro fratrum, in honore S. Benedicti abbatis et reliquorum sanctorum regularium abbatum. »
[216] *Ibid.*, p. 53 : « Angilbertus igitur, Dei fretus auxilio et domni Karoli assensu et largitate omnimoda, primo dejiciens illud antiquum a sancto Richario locatum templum, magna et insigni

irrévérencieux, il aurait fait construire une autre église dédiée à Sainte-Marie en plus de l'abbatiale[217]. Cette absence de vestige pourrait s'expliquer par le fait que le monastère, après son déplacement par Ocialdus, ait été construit en bois ou bien parce qu'Angilbert a excavé toutes les fondations des édifices précédents.

Hariulf décrit assez brièvement cette abbaye qu'Angilbert construisit, avant d'en venir au récit de la dédicace des trois églises. Pour ce faire, il choisit de recopier le *Libellus* écrit par l'abbé[218]. Angilbert y raconte l'achèvement des sanctuaires et les consécrations de ceux-ci, pour lesquelles il est possible de déterminer les dates. Comme le souligne Friedrich Möbius[219], il suffit de constater que certains des grands dignitaires ecclésiastiques présents lors de la consécration de l'abbatiale Saint-Sauveur-Saint-Riquier et de l'église Saint-Benoît, à savoir Georgius évêque d'Amiens, Gerfridus évêque de Laon ou encore Pleon évêque de Noyon, n'étaient plus à la tête de leur évêché en 800, ce qui repousse alors leur présence à Saint-Riquier au plus tard en 799. Angilbert précise également que la consécration a eu lieu le jour des calendes de janvier[220], à savoir, selon un capitulaire de Charlemagne, le 1er janvier[221]. Ce qui nous donne la date du 1er janvier 799. Il est possible de procéder de la même manière pour Sainte-Marie-et-tous-les-apôtres, consacrée le VI des ides de septembre, jour de la nativité de la Vierge[222], donc le 8 septembre 799 ; la chapelle Saint-

---

prudentia nova fundamenta conjecit. Ob hoc autem vetustum deposuit, quia sancti Richarii venerabile corpus ibidem tumulo tenebatur, et voti ejus erat super sancta ejus membra componere elegantem basilicam. »

[217] *Ibid.*, p.56 : « Enimvero quia antiqua illa sancti Richarii ecclesia in honore sanctae Mariae fuerat consecrata, ne videretur venerabilis vir Dei matrem exhonorasse, alteram ei construxit, quae citra fluviolum Scarduonem hactenus consistit. Sancto quoque Benedicto abbati unam exstruxit, quam super ripam jam dicti fluvioli collocavit. »

[218] Wagner, 2004, p. 301.

[219] Möbius, 2013, p.30-31.

[220] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VIII, p.59 : « ab eisdem jam dictis electissimis viris, condigne ac diligentissime, cum ingenti gaudio, sub die Kalendarum Januarii, fuerunt Domino consecrata. »

[221] MGH, *Karoli Magni Capitularia*, p.178-179 : « 19. Hae festivitates in anno quae per omnia venerari debent : natalis Domini, sancti Stephani, sancti Iohannis evangelistae, innocentum, octabas Domini, epiphania […]. »

[222] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VIII, p.59-60 : « In aecclesia etenim beatę Mariae virginis, altare ipsius […] VI Idus Septembris in ejus sacratissima nativitate. »

Gabriel, le 25 mars 800 ; la chapelle Saint-Michel, le 29 septembre 800 ; et la chapelle Saint-Raphaël, le 3 septembre 801[223].

Les travaux d'agrandissement et d'embellissement qu'entreprit Angilbert ont bénéficié de la générosité royale[224]. Dans son *Libellus*, l'abbé insiste sur l'implication du roi en disant qu'il lui accorda, sur ses propres trésors, des sommes d'argent si considérables qu'ils auraient plutôt manqué d'ouvriers et de matériaux, que d'argent pour les payer. Telle aurait été la générosité du souverain qui se rendit plus tard à Saint-Riquier pour les fêtes de Pâques le 19 avril de l'an 800. Selon le même Angilbert, les papes Adrien et Léon ainsi que de grands dignitaires ecclésiastiques auraient également participé en offrant des reliques au sanctuaire[225]. Dès lors, on compte dans l'ensemble du complexe de nombreux autels et reliques[226], qu'Angilbert dit avoir rassemblé avec ardeur encore une fois grâce au concours de Charlemagne qui, outre le don de reliques qu'il conservait en son palais[227], avait envoyé

---

[223] *Ibid.*, p.60 : « Sed et altare beati archangeli, Gabrihelis, quod est situm in porta meridiana, VIII Kal. Aprilis in Annuntiatione sanctę Mariae Michaelis ero, quod est in porta occidentali, III Kal. Oct., a Hildiwardo, venerabili episcopo ; Raphaelis autem altare, quod est in porta septentrionali, II Nonas Septembris, in honore isporum archangelorum, omnium virtutum cęlorum, a Jesse religioso episcopo optime est consecratum. »

[224] *Ibid.*, Chapitre VII, p. 54 : « Piissimus autem rex Karolus ex suis, ut dictum est, thesauris tantam et tam immensam eidem delegavit pecuniam, ut ad omne opus necessarium, mercede abundante, ante deficeret quis operaretur et quod operaretur, quam unde operarius remuneraretur » ; Hubert, 1957, p.293.

[225] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre IX, p. 61-62 : « magno desiderio nimioque ardoris ardore sumus accensi, ut, secundum possibilitatem nostram, eodem Domino miserante, partem reliquiarum illorum sanctorum ad ornandas easdem sanctas Dei ecclesias adipisci mereremur. Quapropter totis visceribus totaque mentis intentione laborare contendimus, qualiter per auxilium omnipotentis Dei et adjutorium gloriosi domini mei magni imperatoris, de diversis partibus totius Christianitatis, quantas et quales, vel unde allatas, recondere in hoc sancto loco valuissemus, prout in consequentibus patet, id est inprimis de sancta Romana Ecclesia, largiente bonę memorię Adriano, summo pontifice, et post eum venerabili Leone […] deinde de Italia, Germania, Aquitania, Burgundia, atque Gallia a sanctissimis patribus, patriarchis videlicet, archiepiscopis, necnon et episcopis atque abbatibus, nobis directas».

[226] *Ibid.*, Chapitre X, p.67 : « Id sunt in ęcclesia sancti Salvatoris sanctique Richarii altaria fabricata XI, et ciboria duo, lectoria auro, argento et marmoribus parata duo; in ecclesia sanctę Dei genitricis Mariae et sanctorum apostolorum, altaria fabricata XIII, ciborium I, et lectorium optime paratum I. In aecclesia sancti Benedicti altaria parata III. In ecclesiis vero sanctorum angelorum Gabrielis, Mychaelis et Raphaelis altaria III. Quae fiunt simul altaria XXX, ciboria III, et lectoria III. » ; Heitz, 1980, p. 54.

[227] Ibid., Chapitre IX, p.62 : « seu etiam de sacro palatio quę per tempora ab anterioribus regibus, et postea a jam dicto domino meo maxime sunt congregatę, per ejus elemosinam, de omnibus partem habere, atque in hoc sancto loco condigne recondere meruimus. »

des légats pour en récupérer à Constantinople et Jérusalem (doc.1)[228]. Cette multiplication des reliques et des autels serait le reflet de l'adoption de la liturgie stationnale romaine, dont Angilbert était un des promoteurs avec l'abbé Fulrad de Saint-Denis[229]. Il précise qu'il y avait trente autels, dont vingt-sept dans les trois églises, et trois autres dans les trois chapelles bordant l'atrium occidental[230]. Pour A. Häussling, il s'agirait plus d'une influence des décrets du pape Grégoire (731-741) que de la pratique de la *laus perennis*[231]. En remerciement de cette générosité, Angilbert instaure une prière quotidienne pour le pape, Charlemagne et sa famille[232]. L'abbaye semble avoir pris des proportions monumentales puisque, si l'on se fie aux allégations de l'abbé dans son *Libellus*, quelques trois cents moines vivaient au monastère, accompagnés de cent élèves[233]. Angilbert œuvra également à développer le patrimoine foncier de l'abbaye ainsi que le bourg né autour. Robert Fossier, en se fondant sur les données d'Hariulf, a compté 850 biens dans 52 localités différentes[234].

---

[228] *Ibid.*: « de Constantinopoli vel Hierosolimis, per legatos illuc a Domino meo directos, ad nos usque delatas. »

[229] Jacobsen, 2010, p. 47-79.

[230] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre X, p.67 : « Id sunt in ęcclesia sancti Salvatoris sanctique Richarii altaria fabricata XI, et ciboria duo, lectoria auro, argento et marmoribus parata duo; in ecclesia sanctę Dei genitricis Mariae et sanctorum apostolorum, altaria fabricata XIII, ciborium I, et lectorium optime paratum I. In aecclesia sancti Benedicti altaria parata III. In ecclesiis vero sanctorum angelorum Gabrielis, Mychaelis et Raphaelis altaria III. Quae fiunt simul altaria XXX, ciboria III, et lectoria III. »

[231] Voir référence dans Kasten, 1992 (Corbie), p.72.

[232] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier* : « Illud etiam observari praecipua devotione mandamus, ut nulla dies praetereat absque sacrarum missarum decantatione, videlicet ut, si non plus, vel XXX a fratribus diversorum chororum per diversa altaria missae quotidie agantur, exceptis illis duabus de conventu, quae mane et meridie solemnissime celebrantur, in quibus quotidie memoria sanctissimi papae Adriani et gloriosi domini me Augusti Karoli, conjugis et prolis ejus teneatur; qualiter, juxta verbum Apostoli, pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt constituti, Salvatori Deo nostro obsecrationum vel orationum gratias jugiter persolvamus.
Karolus, Dei gratia rex Francorum et Langobardorum ac patricius Romanorum, dilectissimo magistro, nobisque cum amore nominando Albino abbati, in Domino Jesu Christo aeternam salutem. Pervenit ad nos, etc. »

[233] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre XI, p.70-71 : « Quapropter CCC monachos in hoc sancto loco regulariter victuros, auxiliante Deo, constituimus, optantes et ordinantes ut, si non plus, istius numeri congregatio in perpetuum habeatur. Centum etiam pueros scholis erudiendos sub eodem habitu et victu statuimus, qui fratribus per tres choros divisis in auxilium psallendi et canendi intersint, ita ut chorus sancti Salvatoris centenos monachos cum XXXIV pueris habeat. Chorus sancti Richarii centenos monachos et XXXIII pueros jugiter habeat. Chorus psallens ante sanctam passionem centenos monachos, XXXIII adjunctis pueris, similiter habeat. »

[234] Fossier, 1988, p.213. L'auteur s'est appuyé sur le manuscrit latin 11733, contenant une copie du XVIIe siècle de la Chronique de Saint-Riquier par Hariulf, f.233v°-236.

En mars 814, l'abbé Angilbert décède, peu après l'empereur. Il aurait été inhumé à l'entrée du chœur de Saint-Riquier[235]. Hariulf nous raconte qu'il y aurait fait graver un poème sur le sol[236] :

« Moi Angilbert, humble abbé, mû par l'amour de Dieu,
Ai fait faire ce pavé,
Afin qu'après ma mort le Christ, ma vie et mon salut,
Daigne m'accorder le repos des saints. »

À cette époque l'abbaye jouissait, grâce à l'œuvre d'Angilbert (que ce dernier par ailleurs ne manque pas de rappeler tout au long du *Libellus*), d'une puissance territoriale et spirituelle importante. Outre la reconstruction du complexe, Angilbert avait également entrepris l'édification d'une bibliothèque ainsi que la constitution d'un important fonds de manuscrits[237].

c. Après le règne de Charlemagne

L'expansion de l'abbaye se poursuivit sous Louis le Pieux et les successeurs d'Angilbert, Héricus, Hélisachar et dès 843 son fils Nithard. Les abbés de Saint-Riquier étaient pour la plupart des proches du pouvoir royal qui cumulèrent parfois les titres d'abbé et de comte[238]. Leurs relations avec le pouvoir se manifestent également dans la visite de l'empereur Louis le Pieux en 830. L'année d'après, celui-ci demanda la rédaction de

---

[235] Racinet, 2009, p.21.
[236] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VII, p.56 : « Videtur usque hodie in pavimento chori tam pulchra et tam distincta marmoris operatio, ut quicunque illud inspicit, incomparabile opus asseveret. Sane coram altare S. Richarii fecit pingere in ipso pavimento quosdam versiculos, quos nos hic quoque necessario mittere curamus.
Hoc pavimentum, humilis abbas, componere feci
Angilbertus ego, ductus amore Dei,
Ut mihi, post obitum, sanctam donare quietem
Dignetur Christus, vita salusque mea. »
[237] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre X, p.69 « De libris, Evangelium auro scriptum cum tabulis argenteis auro et lapidibus preciosis mirifice paratum I, aliud evangelium plenarium I. De aliis libris volumina CC. »
[238] Racinet, 2009, p.23.

l'inventaire des biens et des richesses de l'abbaye[239]. Le texte qui nous est parvenu[240] détaille la profusion des domaines, des ornements et des bénéfices.

En 881, le monastère est attaqué par les Vikings qui incendient et détruisent une partie du complexe[241]. L'abbaye perdit alors de nombreuses dépendances et fut contrainte de déplacer les reliques en sa possession. C'est alors le début d'un lent déclin ponctué de reconstructions et de destructions successives. L'établissement semble avoir retrouvé quelques heures de gloire sous l'abbatiat d'Inglard[242] (981-1020), qui restaura la vie monastique (après que l'abbé laïc Herbert de Vermandois eut transformé la communauté monastique en une communauté canoniale à la fin du IXe siècle). Des modifications furent menées tout au long des XIe XIIe et XIIIe siècles : par Angelran (1020-1045) qui refit l'église Notre-Dame[243] ; Gervin I (1045-1075) qui entreprit l'édification d'une crypte dans l'enceinte du monastère ; Gervin II (1075-1095) qui reconstruisit l'abbaye, à l'époque où Hariulf rédigea sa Chronique, suite à l'effondrement de la tour du Sauveur ; Riquier II (1170-1176) après l'incendie du 28 août 1131[244] et Gilles de Machemont (1257-1292) qui agrandirent le monastère, et notamment le chœur et le transept, encore en élévation aujourd'hui[245].

Mais Saint-Riquier fut à nouveau livré aux flammes en 1475 par Louis XI ; ce qui valut de nouvelles campagnes de réparations et d'embellissements au XVe siècle par Pierre Leprêtre, Jacques de Haudrechies et Eustache le Quieux. À cette période, l'abbatiale et la salle du chapitre sont reconstruites et l'église Notre-Dame embellie. Au XVIe siècle, lors des guerres de religions, des destructions importantes ruinent le monastère. C'est alors qu'en 1642, les moines demandent l'instauration de la congrégation de Saint-Maur et que le monastère est partiellement reconstruit. De cet état il nous reste encore quelques vestiges dont l'aile ouest du cloître, le logis abbatial et l'aile des infirmeries. Le temps de répit fut

[239] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier,* III, Chapitre III.
[240] Hariulf n'en a recopié qu'une partie dans ses Chroniques, mais Ferdinand Lot l'a publié intégralement grâce à une copie du XIIIe conservée au Vatican (Rome, Vatican, Ms. 225, fonds de la Reine Christine, fol.84 verso.) voir : Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, p.306-308.
[241] Hubert, 1957, p.294.
[242] Racinet, 2009, p.25.
[243] *Ibid.*, p.300.
[244] Prarond, 1893, p. 109.
[245] Bernard, 2009, p.25-26.

bref puisqu'en 1719 un incendie ravagea les bâtiments monastiques ainsi que la bibliothèque, et que l'abbaye fut vendue en 1791[246].

V. Présentation monumentale

4. Le paysage à l'époque carolingienne

Peu d'informations concernent le paysage de la vallée du Scardon à l'époque de la construction du monastère carolingien. Celui-ci fut bâti des deux côtés de la rivière : l' abbatiale au nord de celle-ci, l'église de Saint-Benoît au bord, à l'est, et Notre-Dame-et-tous-les-apôtres de l'autre côté de la rive, au sud (fig.6 et 7).

5. Description de l'état précarolingien

Selon la *Vita Sancti Richarii*, le monastère de Centula aurait été fondé au VIIe siècle[247]. Comme il a été dit précédemment, Hariulf parle de la reconstruction mais sans décrire l'état initial qui aurait été démantelé jusqu'aux fondations afin d'être remplacé par le complexe carolingien[248]. L'abbatiale mérovingienne devrait donc se situer sous les vestiges de celle d'Angilbert. Ce vraisemblable état précarolingien ne fut pas identifié lors des fouilles ; Honoré Bernard n'a semble-t-il pas fouillé sous la couche carolingienne ou, en tout cas, ne le mentionne pas.

6. Description de la phase relative au règne de Charlemagne

Parmi les outils à notre disposition, il faut compter sur les deux copies de miniature du XVIIe siècle (fig.1 et 2). Il serait effectivement intéressant de s'appuyer sur celles-ci pour émettre ou confirmer certaines hypothèses concernant l'architecture de

---

[246] *Ibid.*, p.30.

[247] MGH, *Vita Richarii primigenia*, p. 449 : « At vir nobilis scilicet Ghyslemarus, sive et alius propinquos similiter nobilis et palatinus nec dissimilis genere Maurontusque nomine, qui postea religionem adeptus et monachus effectus, post obitum Dagoberti ad suam relictam Nanctilde reginae suggestionem fecerunt in nomine servi Dei, ut in fisci ditione haberet remotionem. »

[248] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p. 53 : « Angilbertus igitur, Dei fretus auxilio et domni Karoli assensu, et largitate omnimoda, primo dejiciens illud antiquum a sancto Richario locatum templum, magna et insigni prudentia nova fundamenta conjecit. Ob hoc autem vetustum deposuit, quia sancti Richarii venerabile corpus ibidem tumulo tenebatur, et voti ejus erat super sancta ejus membra componere elegantem basilicam. »

l'ensemble du complexe, mais leur qualité testimoniale fait débat. Une des premières réserves porte sur le fait que ces gravures sont deux copies du XVIIe siècle d'une seule miniature probablement effectuée au XIe siècle en même temps que la chronique d'Hariulf. Le degré de schématisation de chacune est différent. Notons surtout que la miniature originale a été réalisée au XIe siècle ; notre étude étant axée sur la période carolingienne, rien ne nous garantit que l'abbaye représentée est celle d'Angilbert et non celle remaniée à l'époque romane. Deux thèses s'opposent en effet ; celle qui prétend qu'Hariulf a fait dessiner l'abbaye avant ses grandes modifications sous Gervin I et II, dans le but de garder en mémoire ce qu'elle fut au temps d'Angilbert ; celle qui prétend au contraire que le moine a voulu immortaliser par ce dessin la nouvelle abbaye de Saint-Riquier telle qu'elle fut remaniée au XIe siècle.

L'archéologie nous livre aussi quelques informations, même si leur interprétation est parfois difficile. Honoré Bernard n'a pas laissé les comptes-rendus de ses investigations ; nous avons cependant sa thèse, des articles et quelques schémas qu'il publia pour prendre connaissance des restes carolingiens retrouvés. Par ailleurs, ses méthodes sont discutables ; il ne pratiqua, la plupart du temps, que des sondages n'offrant qu'une visibilité très partielle des structures carolingiennes. Les interprétations qu'il fait de ces données sont donc à considérer avec prudence. Rappelons également les zones d'ombres qui entourent les deux copies de miniature et qui ne nous permettent pas d'en tirer des conclusions ; elles peuvent néanmoins nous aider, dans les cas où les découvertes archéologiques concorderaient avec, et nous orienter.

Ces deux dessins présentent l'ensemble du complexe vu du sud (fig. 1 et 2). C'est donc la face longitudinale de l'abbatiale qui est présentée. Ainsi, on observe sur l'une comme sur l'autre un édifice basilical dominé à l'est et à l'ouest par deux transepts saillants à trois niveaux de fenêtres et surmontés chacun par une tour cylindrique à triple clocheton. Accolées à ces tours massives s'observent des tourelles plus petites, renfermant probablement des escaliers. À l'est, le chœur, semi-circulaire ou quadrangulaire, est entouré par un corps de bâtiment à un niveau. Le vaisseau central de l'édifice est doublé par des bas-côtés à un niveau. Se développe ensuite au sud de l'abbatiale un complexe triangulaire de galeries à arcades couvertes reliant à l'extrême sud l'église Notre-Dame-et-tous-les-apôtres et au sud-est l'église Saint-Benoît. L'église Notre-Dame-et-tous-les-apôtres est

présentée comme un édifice basilical surmonté à l'est d'une tour circulaire à triple clocheton, elle aussi. Elle est ceinte, à sa base, par une série de grandes arcades, portes ou niches, et au niveau supérieur par des fenêtres hautes. La nef de cette église, ajourée, est doublée de bas-côtés aveugles. Une porte est matérialisée dans la façade ouest. L'église de Saint-Benoît est la plus petite. Il s'agit d'un bâtiment rectangulaire sans étage avec l'entrée à l'ouest et ce qui s'apparente à une chapelle à l'est. Aucun autre bâtiment n'est dessiné ; l'enclos délimité par les galeries est vide.

a. Abbatiale

- Chœur occidental – La tour du Sauveur

Un soubassement entre le corridor d'entrée et le collatéral sud s'étendant sur deux travées de la nef, possédait un appareillage soigné avec chaînage d'angle de gros blocs. D'après des recherches ayant montré l'existence d'un même dispositif au nord, il s'agirait, selon Honoré Bernard, des deux extrémités du transept occidental construit sous Angilbert (fig.16)[249].

D'après l'angle retrouvé et des calculs non précisés dans ces articles, Honoré Bernard propose de reconstituer le chœur occidental et d'y voir deux polygones concentriques reposant sur de grandes arcades avec alternance des supports (les points forts étant des piles au nord et au sud) : un octogone et héxadégagone (fig.17). Ce dernier reposait certainement sur trois arcades à chacun des quatre points cardinaux ; mais seules les traces d'arrachement au niveau des murs sur lesquelles elles s'appuyaient en témoignent[250]. Cette restitution repose sur l'idée qu'un bloc de fondation supportant lesdites piles aurait dû se trouver à l'angle en question. L'hypothèse, bien que fragile au vu des vestiges à disposition, reste toutefois admissible dans la mesure où l'on observe sur les deux dessins une tour à l'ouest (fig.1 et 2). Quant à savoir s'il s'agit là d'un octogone à l'intérieur d'un hexadécagone, rien n'est moins sûr. Nous pouvons au moins retenir l'idée d'un chœur occidental à plan centré, surmonté d'une tour.

Si l'on accepte l'hypothèse des deux polygones, en reconstituant leur tracé selon l'angle trouvé, il apparaît que l'octogone était désaxé par rapport aux accès vers l'est et

[249] Bernard, 2002, p.92.
[250] *Ibid.*, p.96.

l'ouest. Au rez-de-chaussée donc, au lieu d'offrir une ouverture face à l'entrée, c'est un angle (et donc un support) qui barre le passage[251]. Ceci s'expliquerait par le fait qu'on y ait logé une niche ou une arcade afin d'accueillir la *capsa major*[252]. Ainsi, ce n'est pas le passage qui primait, mais le support et ce qu'on y avait aménagé: le réceptacle du reliquaire le plus important du sanctuaire. Pour ce qui est de la circulation, deux passages latéraux aurait été disposés de part et d'autre. Toujours selon Honoré Bernard, en superposant les deux polygones au transept, et si l'on s'en tient au principe que le grand polygone avait bien seize côtés, chaque bras du transept (ainsi que l'espace avant, à l'ouest) est articulé en 2 x 3 travées. Il est intéressant de noter, alors, que sur les dessins apparaissent bien trois travées de fenêtres au niveau des bras du transept occidental. Dans l'espace compris ,à l'ouest, entre l'octogone et la limite retrouvée par Honoré Bernard, il y avait un front occidental précédé d'un porche[253] ouvrant par trois portes sur l'octogone[254]. Les deux espaces aux extrémités du transept ainsi que celui du porche, tous trois de plan rectangulaire, pourraient avoir mesuré 5,20m sur 13,60m ; cela si on accepte les données fournies par Honoré Bernard, c'est-à-dire avec un octogone de quatre mètres de côté. L'archéologue propose ainsi de voir quatre espaces rectangulaires - le quatrième empiétant sur la nef à l'est du chœur occidental - qu'il appelle *augmenta*[255] ; ils se répartissent autour de l'octogone, formant une croix grecque (fig.17).

Les propositions de reconstitution de l'élévation de la tour du Sauveur ne peuvent être qu'hypothétiques, cette dernière ayant été totalement détruite (fig.1, 2, 8 , 10 et 18). Cependant, les textes livrent de précieux renseignements. La procession des Rameaux, racontée par Angilbert dans son *Institutio*[256], remontait jusqu'au sanctuaire du Sauveur à l'étage de la tour du même nom (fig.7). Cet espace se devait d'être suffisamment

---

[251] *Ibid.*, p.95.
[252] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre IX, p.66 : « in nomine sanctę Trinitatis cum multa diligentia preparavimus capsam majorem auro et gemmis ornatam, in qua posuimus partem supradictarum reliquiarum, quam cum ipsis, ob venerationem illorum sanctorum quorum reliquie in ea recondi videbantur, subtus cryptam Sancti Salvatoris ponere studuimus. »
[253] Bernard, 2002, p.96.
[254] *Ibid.*, 2009, p.62.
[255] *Ibid.*, 2002, p.96.
[256] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p. 297 : « per cocleam meridianam ascendentes, ad sanctum Salvatorem perveniant. »

vaste pour pouvoir accueillir la foule qui s'y réunissait au temps de Pâques (fig.22)[257]. S'il s'agit bien d'une tour, il serait logique de voir l'espace du rez-de-chaussée reproduit à l'étage et présenter la quasi-même disposition : ce que les dessins semblent montrer. Il est cependant possible d'imaginer l'incorporation des *augmenta* (autrement dit les branches de la croix grecque) pour former une vaste salle à l'étage, qui s'ouvrait peut-être en balcon vers l'est et la nef. Honoré Bernard propose de restituer, à partir des piliers découverts, l'ensemble du rez-de-chaussée couvert de voûtes d'arêtes, espace central comme *augmenta*[258]. Par ailleurs, malgré la hauteur de la tour et la place encore disponible, il ne semble pas y avoir eu d'étage supérieur. En effet, Hariulf raconte comment un ouvrier tombe d'une ouverture dans le toit de la tour du Sauveur et arrive à se rattraper à une structure en bois[259] ; s'agit-il d'un escalier courant le long de la paroi[260] ou d'un système de charpente[261] ? Si ce récit nous renseigne implicitement sur le vide qui occupe le centre de la tour à partir du niveau du sanctuaire du Sauveur, Honoré Bernard, en revanche pense qu'un dernier étage était accessible par les tourelles uniquement pour la zone des *augmenta*, fonctionnant cette fois-ci comme un déambulatoire et accueillant le chœur des enfants. Cependant, aucune indication dans les textes ne précise cette organisation.

L'étagement des trois clochetons au sommet des tours, visible sur les copies de la miniature, ne semble pas être une solution architecturale carolingienne (fig.1, 2 et 8). Les vestiges qui nous sont parvenus de ce type de structure ne remontent qu'au XIe siècle comme on peut le voir à l'église San Tomaso in Lemine à Almeno San Bartolomeo. Ce détail nous amène à penser que l'église représentée sur les gravures est celle du XIe siècle ; ce qui n'empêche pas de considérer qu'une partie de la représentation fait état du monastère

---

[257] *Ibid.*, p.298-299 : « Ordinavi enim ut in die Sanctissimo Paschę et in Nativitate Domini, fratres et ceteri omnes qui in ęcclesia Sancti Salvatoris ad missam audiendam steterint in eadem aecclesia communionem percipiant. »
[258] Bernard, 2002, p.97.
[259] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, IV, Chapitre IX, p.197-198 : « Ruit ergo, et dum terram ocius petit, a morte nigra exciperetur, nisi virtus divina, quae sui sancti domum morte hominis cruentari nolebat, eum sustulisset ; nam ut nescienti loquamur, ipsa fabrica templi porrectis in antea lapidibus ex se interius semitam facit, quam ut tutus posses tenere podiorum munimine industria prisca firmavit. Super hos igitur lapides homo cecidit, et Domini pietate sancti merito exibita suae salutis gaudia tulit. »
[260] Prarond, 1899, p. 209.
[261] Bernard, 2002, p.97.

construit par Angilbert car, comme nous l'avons expliqué précédemment, il n'y a que quelques éléments qui furent reconstruits à l'époque romane.

Enfin, Honoré Bernard invoque la similitude des modules métriques entre le sanctuaire Saint-Sauveur et l'avant-nef de Corvey[262]. Il s'inspire alors de ce dernier pour proposer une restitution de la tour : au rez-de-chaussée, au centre, un espace octogonal dont les voûtes d'arêtes retombent sur quatre colonnes disposées en carré, espace cantonné d'*augmenta* également voûtés ; et, à l'étage, une ouverture en balcon sur la nef et, des *augmenta*, dit ici *ambulatoria*, ouverts sur l'intérieur par des baies et éclairés par des *oculi* (que l'on voit sur les deux gravures) (fig.17). La toiture de la tour aurait été tronconique et se serait terminée en retrait par une couronne de fenêtres, comme à Aix. L'ensemble de cette restitution demeure hypothétique ; la comparaison avec Corvey, certes intéressante, est à considérer avec circonspection, les édifices ayant été construits avec environ 90 ans d'écart.

- Chœur oriental – Tour Saint-Riquier

Selon le témoignage d'Hariulf[263] et les gravures, la tour Saint-Riquier se trouvait à l'est (fig.16). L'auteur précise que ladite tour est identique (*aequalis*) à la tour du Sauveur située à l'ouest de l'abbatiale. Aussi, comme la tour occidentale a été sondée plus profondément, Honoré Bernard n'a pas trouvé nécessaire d'approfondir les investigations menées dans les années 60 à l'est. C'est donc sur le peu qu'a produit celles-ci, ainsi que sur les analyses de la tour du Sauveur, les témoignages d'Hariulf et des gravures, que nous devons nous appuyer pour restituer l'espace oriental de l'église.

Selon Honoré Bernard, la tour Saint-Riquier avait les mêmes proportions et le même tracé polygonal que la tour de l'ouest, bien que les bras du transept aient été plus profonds que ceux du transept occidental (fig.16 et 19). Il y aurait eu trois espaces rectangulaires de mêmes dimensions qui l'auraient flanqué au nord, au sud et à l'est ainsi que deux tourelles d'escaliers, donnant accès aux niveaux supérieurs, aux angles formés par

[262] *Ibid.*, p.97-98.
[263] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p.54 : « Haec ab oriente habet ingentem turrem post cancellum, et interposito vestibulo, alia turris versus occidentem habetur priori aequalis; illa autem quae ad orientem vergit, prope locum sita est quo sanctus Richarius sepulturam habuit. »

le transept et le déambulatoire oriental. Honoré Bernard pense, comme pour l'ouest, qu'un quatrième espace venait flanquer la tour, cette fois-ci à l'ouest en empiétant sur la nef. La *Vita Angilberti* d'Anscher[264] évoque, au rez-de-chaussée, un espace surélevé, appelé *thronus Richarii*, dédié à saint Riquier avec son autel et sa sépulture (fig.20)[265]. Hariulf, quant à lui, précise que c'est au niveau de la tour Saint-Riquier que se trouve le tombeau du saint éponyme avec à sa tête un autel dédié à saint Pierre[266] et à ses pieds un autel à sa gloire, également indiqué dans lieu plus élevé[267], ce qui nous fait inévitablement penser à un chœur (fig.16). En confrontant la *Vita Angilberti* d'Anscher[268], l'*Institutio* d'Angilbert[269] et l'inventaire des biens de l'abbaye de 831[270], il semblerait que ce chœur ait été compartimenté d'est en ouest en trois parties, au moyen de ce qui ressemble fortement à des chancels à arcades « *trabes […] sustantentes arcus* ». L'espace dédié à saint Riquier[271], où se

---

[264] AS, *Vita Angilberti*, p.127 : « tertius autem chorus decantabat in orientali parte basilicae, quae dicitur Thronus Sancti Richarii, eo quod altare ipsius Sancti in loco editiori ibidem mira honorificentia sit excultum, et ejus sepulcrum juxta positum sit.»

[265] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.297 : « In vigilia cenę Domini omne officium in aecclesia Sanctę Dei Genetricis Mariae et omnium apostolorum celebretur. In Parasceve vero vigilię in tribus choris impleantur ; quorum sit unus fratrum coram altare ipsius Sancte Crucis, alius puerorum in throno Sancti Richarii ab occidente, tertius vero infra buticum, hinc et inde, sicut jam supra scriptum est. »

[266] *Ibid.*, I, Chapitre XXIII, p.36-37 : « Sepultus est ergo Christi amicus et gloriosus confessor Richarius in ecclesia sua, quam sub honore nostrae dominae, sanctae Dei matris, Mariae dudum aedificaverat, VII idus Octobris: in quo loco a parte capitis ejus beati Petri Apostolorum primatis nunc altare habetur. »

[267] *Ibid.*, II, Chapitre VII, p.54 : « illa autem quae ad orientem vergit, prope locum sita est quo sanctus Richarius sepulturam habuit. Sepultura vero ipsa ita posita est, ut a parte pedum ipsius sancti altare sit in loco editiori, et a parte capitis sancti Petri apostoli ara persistat. Turris ergo orientalis cum cancello et butico sancto Richario dicata est…»

[268] AS, *Vita Angilberti*, chapitre VIII, p.127 : « Tertius autem chorus decantabat in orientali parte basilicae quae dicitur Thronus sancti Richarii, eo quod altare ipsius sancti in loco editiori ibidem mira honorificentia sit exultum (sic) et eius sepulcrum iuxta positum sit. »

[269] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre X, p.68 : « columnę coram altare sancti Richarii auro et argento parate VI, trabes minores cum arcubus suis argento paratę III ».

[270] *Ibid.*, III, Chapitre III, p.87 : « paries ad caput sancti Richarii, et duo ostiola parva ex argento et auro gemmisque fabricata ; ad pedes ipsius ostiola VI, ex argento auroque parata. Sunt et alia IV, similiter parata. Ante altare ejusdem sancti stant columnae VI magnae ex cupro argento et auro paratae, sustentantes trabem, unam similiter cupream argenta auroque paratam. Sunt et aliae trabes minores tres ex cupro, argento, auroque paratae in circuitu altaris vel chori, sustentantes arcus XVII, ex cupro, argento, auroque fabricatos; inter quos stant imagines bestiarum, avium, hominumque VII, ex aere circuli ad signa pendentes argentei V, reliqui ex aurichalco. »

[271] *Ibid.*, Appendice VI, p.297 : « In Parasceve vero vigilię in tribus choris impleantur; quorum sit unus fratrum coram altare ipsius Sancte Crucis, alius puerorum in throno Sancti Richarii ab occidente. »

trouvaient l'autel dédié au saint ainsi que des châsses mineures contenant des reliques et insérées dans la croix suspendue à l'arcade devant ledit autel[272], aurait été séparé de celui du centre, où se serait trouvée sa sépulture, par un chancel à six grandes colonnes en cuivre. La dernière partie, la plus à l'ouest, était réservée au chœur des enfants lors des Vendredis saints[273] et accueillait l'autel de saint Pierre[274]. Dans l'inventaire des biens que commande Louis le Pieux en 831, il est question de baldaquins richement ornés au-dessus des trois autels principaux : ceux dédiés au Sauveur et à Riquier dans l'abbatiale et celui dédié à la Vierge dans l'église Notre-Dame[275].

Le déambulatoire à angle droit dont nous avons parlé précédemment suscite quelques interrogations (fig.20). En effet, il n'est pas mentionné, lui non plus, dans le texte d'Angilbert ; ce qui signifie probablement qu'il s'agit d'une construction postérieure à son abbatiat. L'inventaire de 831 ne fait état que des pièces de mobilier, et ne fait naturellement pas non plus mention de cette articulation. Cependant, à l'époque où Hariulf écrit sa chronique, ce déambulatoire est déjà incorporé aux aménagements de la nouvelle crypte de saint Gervin. Certainement construit pour encadrer la circulation des pèlerins, il n'a donc eu qu'une existence relativement éphémère[276] (après la gouvernance d'Angilbert et avant celle de Gervin).

Dans son texte, Angilbert ne mentionne pas de niveau intermédiaire pour cette tour Saint-Riquier, qu'il appelle *buticum*[277], alors qu'il en parle pour la tour du Sauveur. Peut-

---

[272] *Ibid.*, III, Chapitre IX, p.66 : « per alias XIII capsas minores auro argentoque, vel gemmis pretiosis honestissime paratas, quas a saepe dictis venerabilibus Patribus cum eisdem reliquiis, donante Domino, adipisci meruimus, dividere, atque super trabem, quam in arcu coram altare Beati Richarii statuimus »

[273] *Ibid.*, Appendice VI, p.297 : « In Parasceve vero vigilie in tribus choris impleantur; quorum sit unus fratrum coram altare ipsius Sancte Crucis, alius puerorum in throno Sancti Richarii ab occidente»

[274] *Ibid.*, II, Chapitre VII, p.54 : « Sepultura vero ipsa ita posita est, ut a parte pedum ipsius sancti altare sit in loco editiori, et a parte capitis sancti Petri apostoli ara persistat. »

[275] *Ibid.*, III, chapitre III, p. 87 : « In quibus principalia habentur altaria III, hoc est sancti Salvatoris, sancti Richarii, et sanctae Mariae, ex marmore, auro, et argento, et gemmis, ac lapidibus diversis fabrefacta. Super illa tria altaria habentur tria ciboria ex argento et auro parata ».

[276] Bernard, 2002, p.101.

[277] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, p.297 : « In Parasceve vero vigilię in tribus choris impleantur; quorum sit unus fratrum coram altare ipsius Sancte Crucis, alius puerorum in throno Sancti Richarii ab occidente, tertius vero infra buticum, hinc et inde, sicut jam supra scriptum est. »

être pourrions-nous envisager, comme Honoré Bernard et Friedrich Möbius[278], la possibilité d'un vide ininterrompu entre le sol et les couvertures de la tour ? Hariulf raconte qu'Angilbert fit écrire un poème sur le mur intérieur de la tour Saint-Riquier[279]. Honoré Bernard propose de le voir disposé sur six murs du polygone intérieur de la tour, à raison de deux vers par panneaux (les deux panneaux à l'est de l'octogone restant vides puisqu'en partie évidés par l'arcade abritant l'autel de saint Riquier[280]). C'est là une restitution audacieuse, au vu des quelques données dont on dispose.

- Nef

Les dessins proposent une vue longitudinale de l'abbatiale où la nef est bien visible (fig.1 et 2). Bien qu'il soit tentant de s'en servir pour restituer quelques éléments, la question de leur exactitude se pose toujours. Nous ne pouvons pas nous appuyer sur cela pour statuer, notamment sur le type de couvrement et de toiture.

Le 9 septembre 1685, lors de travaux menés par les Mauristes, ont été retrouvés à l'entrée du chœur, et donc dans la zone correspondant à la nef, les restes d'Angilbert. Il semblerait, selon Honoré Bernard[281], que la tombe de l'abbé ait été installée dans ce qu'il considère être le quatrième *augmentum* de la tour Saint-Riquier (fig.16). C'est dans cette zone rectangulaire, fonctionnant à la fois avec la nef et l'espace de la tour, que l'archéologue pense que se situait l'autel de la Sainte-Croix dont parle Hariulf[282]. Honoré Bernard refuse

---

[278] Möbius, 1985.

[279] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p.55 : « Ubi etiam in gyro deintus hos versiculos scribere fecit memorabilis Angilbertus:
Omnipotens Dominus qui celsa vel ima gubernas,
Majestate potens semper ubique Deus.
Respice de solio, sanctorum gloria, summo,
Auxiliumque tuis, Rex bone, da famulis.
Principibus pacem, subjectis adde salutem;
Hostis pelle minas, et fera bella preme.
Hec quoque que statui fulgentia culmina templi
Angilbertus ego, sint tibi grata Deo.
Augusto et Karolo, cujus virtute peregi,
Concede imperii gaudia magna tui.
Quisquis et hic summas precibus pulsaverit aures.
Effectum tribuas semper habere, Deus.»

[280] Bernard, 2002, p.99.

[281] *Ibid.*, p.102.

[282] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p.59 : « altare sanctę Crucis, in quo reliquie ligni ipsius ».

de parler de cet espace comme étant une nef à cause de sa longueur trop faible. Il préfère utiliser le terme *vestibulum,* employé par Angilbert. Cependant, les fouilles ont révélé une longueur d'une quarantaine de mètres, ce qui est tout de même assez considérable. Un point intéressant est la différence de largeur intérieure reconnue entre le vaisseau central de la nef et les *augmenta* qui l'empiètent, ceux-ci étant plus larges. L'archéologue précise seulement que la différence est minime[283]. Nous savons également par Angilbert que des arcades ornaient ce *vestibulum*, « au milieu de l'église »[284] . On peut dès lors envisager plusieurs interprétations : soit il s'agit de séries d'arcades entre le vaisseau central et les collatéraux, soit d'arcs « triomphaux » marquant le passage entre la nef et les tours (fig.10 et 21).

Malgré des sources écrites relativement riches en détails, Angilbert et Hariulf ne précisent pas l'emplacement des autels au sein de l'abbatiale (doc.1). Il apparaît cependant, chez l'abbé fondateur, que certains fonctionnaient par deux. Le texte dit en effet : « Quand ils auront chanté les offices du soir et du matin au Saint-Sauveur, qu'alors un chœur descende à la Sainte-Résurrection, l'autre à la sainte-Ascension, et que là en priant ils aillent de la même manière que ci-dessus en chantant jusqu'à Saint-Jean et Saint-Martin ; là cette oraison faite, qu'ils viennent de l'un et l'autre endroit par les arcs du milieu de l'église et qu'ils prient à la Sainte-Passion. De là qu'ils parviennent à Saint-Riquier ; l'oraison achevée à cet endroit, qu'ils se divisent de la même manière qu'ils l'avaient fait auparavant, et qu'ils aillent par Saint-Etienne et Saint-Laurent en psalmodiant et en priant jusqu'à la Sainte-Croix. De là ensuite à nouveau qu'ils aillent à Saint-Maurice et par la *longania* jusqu'à Saint-Benoît »[285].

La *Vita Angilberti* d'Anscher complète ces indications en précisant que se trouvait au milieu de l'église la Sainte-Passion, dans la partie sud la Sainte-Ascension, dans la partie nord la Sainte-Résurrection et au porche d'entrée muni de portes la Sainte-Nativité (fig.11,

---

[283] Bernard, 2002, p.103.
[284] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p. 305 : « arcus mediae ecclesiae».
[285] *Ibid.*, Appendice VI, p. 305-306 : « Cum enim vesperos et matutinos ad Sanctum Salvatorem cantaverint, tunc descendat unus chorus ad Sanctam Resurrectionem, alter ad Sanctam Ascensionem, ibique orantes vadant similiter, ut supra, canendo usque ad Sanctum Johannem et Sanctum Martinum; ubi oratione facta, ingrediantur hinc et inde per arcus mediȩ ęccclesiȩ et orent ad Sanctam Passionem. Inde ad Sanctum Richarium perveniant ; ubi oratione finita, dividant se iterum sicut ante fuerant, et veniant per Sanctum Stephanum et Sanctum Laurentium psallendo et orando usque ad Sanctam Crucem. Inde vero iterum ad Sanctum Mauricium et per longaniam usque ad Sanctum Benedictum ».

12 et 16)[286]. Plusieurs restitutions sont alors possibles mais aucune ne peut être arrêtée définitivement, pour le moment. Carol Heitz propose de voir dans la disposition de ces *imagines* une croix symbolique[287], rappel de la Crucifixion et de l'Adoratio Crucis lors du Vendredi saint[288].

Carol Heitz pense qu'Angilbert s'est inspiré du Saint-Sépulcre de Jérusalem pour construire l'abbatiale Saint-Riquier. Le choix d'une tour – un plan centré – à l'Ouest pour le sanctuaire Saint-Sauveur comme on en retrouve à l'*Anastasis*, la connaissance évidente au IXe siècle qu'ont les Occidentaux de l'agencement du Saint-Sépulcre et le fait qu'Angilbert envoya des émissaires à Constantinople et à Jérusalem pour récupérer des reliques étayent cette hypothèse[289]. Il apparaît toutefois troublant qu'Angilbert, qui est un auteur précis et qui n'hésite pas à mettre en valeur ses actions et ses biens, demeure silencieux à ce sujet.

b. Notre-Dame-et-tous-les-apôtres

Lors des investigations archéologiques menées en 1962, Honoré Bernard trouva un angle qu'il attribua à un polygone à douze pans (fig.24). Celui-ci faisait partie d'un complexe architectural comprenant au centre un hexagone enfermé par ce dodécagone, au mur épais, et avec entre eux un déambulatoire d'environ deux mètres de large[290]. À l'ouest furent mis au jour des restes de ce qui pourrait être un porche (fig.25). On pourrait restituer un édifice à plan centré d'un peu plus de 16 mètres de diamètre précédé d'un porche reconnu sur 5 mètres de long. L'observation des maçonneries induit une construction en deux temps. Sont considérés comme du premier état, datant du temps d'Angilbert (790-814), les polygones à un niveau, le déambulatoire et le porche mentionnés ci-dessus. Honoré Bernard retrouva, pour cette phase, au niveau du déambulatoire, les restes d'un sol de mosaïque. Dans un deuxième temps, correspondant sûrement à l'abbatiat d'Enguerrand (1020-1045), fut ajouté un étage aux polygones, au déambulatoire, et au porche contre les flancs duquel furent ajoutés deux appentis afin d'abriter des escaliers desservant les

[286] AS, *Vita Angilberti*, p.127 : « In medio ecclesiae sancta Passio ; in australi parte santa Adsensio, in aquilonali sancta Resurrectio ; et in porticu secus januas sancta Nativitas ».
[287] Heitz, 1980, p.58.
[288] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p. 297 : « Sollemnes autem orationes et adoratio crucis per choros quatuor dividatur ».
[289] Heitz, 1980, p. 58-60.
[290] Bernard, 2002, p.90.

constructions supérieures. À l'est fut édifiée une petite construction de plan rectangulaire. La surélévation de l'édifice a, selon Honoré Bernard, amené l'hexagone central à dépasser la toiture du dodécagone, mais nous ne pouvons en rien l'affirmer. L'entrée du porche, modifié par les nouvelles constructions qu'il supporte, est marquée par des piédroits matérialisant sûrement l'emplacement d'une grande arcade.

Si l'on compare ces résultats avec les deux sources graphiques (la copie de 1612 et celle de 1673), nous sommes en mesure d'avancer quelques propositions de reconstitution (fig.1 et 2). Ces gravures montrent probablement l'abbaye reconstruite au XIe siècle. En effet, comme nous l'avons déjà signalé ci-dessus, la solution architecturale du *tristegium* – l'étagement de trois clochetons au centre de la toiture du polygone – ne semble pas carolingienne. Ainsi il est difficile de se fonder sur ces dessins pour la période carolingienne, d'autant plus qu'ils sont assez schématiques et approximatifs : Notre-Dame est représentée sous les traits d'une rotonde alors que, selon les fouilles, il s'agissait d'un polygone. Cependant, nous observons sur les deux dessins une ceinture de petites chapelles ou de grandes arcades tout autour de celui-ci. Écartant l'hypothèse des absidioles car aucune empreinte archéologique allant dans ce sens n'a été retrouvée, Honoré Bernard[291] pense à une succession de niches évidées dans le mur épais (dont nous avons constaté le caractère plus haut) et qui auraient pu accueillir les treize autels, mentionnés par Angilbert dans son *Libellus* lors de la consécration de l'église[292] ; c'est là une autre solution architecturale que l'on retrouve à San Vigolo Marchese mais qui, rappelons-le, date du XIe siècle (fig.26). Cet aménagement est-il une modification du XIe siècle ou était-il déjà présent à Notre-Dame lors de sa construction ? Si ce n'est pas le cas, où et comment auraient été disposés les treize autels ? Cette organisation est possible pour la période carolingienne ; elle répond aux

[291] *Ibid.*

[292] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p. 59-60 : « In ecclesia etenim beatę Mariae virginis, altare ipsius, in quo recondite sunt reliquie ejus et sanctarum Felicitatis, Perpetuę, Agathę, Agnetis, Lucię, Cecilię, Anastasię, Gertrudis et Petronillę; altare sancti Pauli, in quo reliquie ejus, Barnabę et Timothei; altare sancti Thomę, in quo reliquie ejus, Ambrosii et Sulpicii; altare sancti Philippi, in quo reliquie ejus, Silvestri et Leonis; altare sancti Andreę, in quo reliquie ejus, Georgii et Alexandri; altare sancti Jacobi, in quo reliquie ejus, Xisti et Apollinaris; altare beati Johannis evangelistę, in quo reliquie ejus, Lini et Cleti; altare sancti Bartholomaei, in quo reliquie ejus, Ignatii et Policarpi; altare sancti Symonis, in quo reliquie ejus, Cosmę et Damiani; altare sancti Mathei, in quo reliquie ejus, Marchi et Lucę; altare sancti Taddei, in quo reliquie ejus, Nazarii et Vitalis; altare sancti Jacobi, fratris Domini, in quo reliquie ejus, Gervasii et Protasii; altare sancti Mathię, in quo reliquie ejus, Hilarii et Augustini. »

exigences de la liturgie stationnale mise en place par Angilbert dans son abbaye. Ainsi les douze autels des apôtres, situés dans des niches aménagées dans le mur du polygone, auraient été accessibles par le déambulatoire ; et le dernier autel, dédié à la Sainte-Vierge[293] et surmonté d'un baldaquin, aurait été placé au centre de l'hexagone.

Honoré Bernard soulève la similtude dans les choix architecturaux qui caractérisent Notre-Dame-et-tous-les-apôtres et l'église palatine d'Aix[294], à savoir deux polygones de « rapport 1-2 » précédés d'un porche[295].

c. Saint-Benoît

Bien que, dans sa chronique, Hariulf nous parle des trois églises du monastère[296], Honoré Bernard pense que l'église Saint-Benoît avait disparu à l'époque du chroniqueur car il n'en trouve plus mention dans le texte de celui-ci lorsqu'il parle des événements de son temps - Hariulf n'en parle que pour attester son existence à l'époque d'Angilbert[297]. À notre avis, cela ne constitue pas une preuve formelle, surtout si on considère les dessins de la miniature : car s'ils font état de l'abbaye au XIe siècle, on y voit bien la petite église de Saint-Benoît (fig.1 et 2). Selon le chroniqueur, des trois églises construites par Angilbert, Saint-Benoît était la plus petite[298]. Les deux gravures la représentent également comme un petit édifice basilical avec à l'est ce qui ressemble à un chevet ou une chapelle semi-circulaire.

---

[293] *Ibid.*, III, Chapitre III, p. 87 : « In quibus principalia habentur altaria III, hoc est sancti Salvatoris, sancti Richarii, et sanctae Mariae, ex marmore, auro, et argento, et gemmis, ac lapidibus diversis fabrefacta. Super illa tria altaria habentur tria ciboria ex argento et auro parata ».
[294] Voir la théorie de Ludwig Falkenstein, avançant l'idée qu'il s'agit d'une collégiale et non d'une chapelle. Ludwig Falkenstein, *Karl der Große und die Entstehung des Aachener Marienstiftes*, Paderborn, 1981.
[295] Bernard, 2002, p.90.
[296] *Ibid.*, II, Chapitre VII, p.56 : « Si igitur situs loci discernatur, animadvertitur major ecclesia, quae sancti Richarii est, aquilonem tenere; secunda inferior, quae in honore nostrae dominae sanctae Mariae citra fluvium Scarduonem sita est, austrum; tertia, quae minima est, orientem »
[297] Bernard, 2009, p.80.
[298] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VII, p.56 : « Sancto quoque Benedicto abbati unam exstruxit, quam super ripam jam dicti fluvioli collocavit. Si igitur situs loci discernatur, animadvertitur major ecclesia, quae sancti Richarii est, aquilonem tenere; secunda inferior, quae in honore nostrae dominae santae Mariae citra fluvium Scarduonem sita est, austrum; tertia, quae minima est, orientem.»

Nous savons également que le cloître était un triangle avec, à chaque extrémité une église (ces églises étant reliées entre elles par des galeries[299]) (fig.1 et 7). Saint-Benoît se trouvait ainsi non loin du Scardon et était, comme le dit Angilbert dans son *Institutio*, dans le secteur est du complexe monastique[300]. D'autre part, dans son *Libellus*, Angilbert explique que l'église Saint-Benoît était renfermée dans le cloître des frères[301], concordant ainsi avec la proposition de localisation d'Honoré Bernard. Enfin, un des repères essentiels reste le cours d'eau appelé Scardon qui traversait l'abbaye au sud ; dans les textes, il est dit que l'église Notre-Dame a été construite en deçà de celui-ci, tandis que Saint-Benoît y était au bord[302]. On peut constater que, non loin de là où devait se situer l'enclos monastique, le Scardon dessine un coude, à l'endroit où il rejoignait une voie d'eau secondaire aujourd'hui à sec. C'est là qu'Honoré Bernard pense avoir trouvé le site de Saint-Benoît en y observant une excavation rectangulaire[303]. Sa localisation, à l'intérieur du cloître des frères, laisse supposer qu'il s'agissait d'une église strictement réservée aux moines – hypothèse que sa titulature tend à confirmer. C'est également le lieu où les moines s'habillent ; Angilbert l'évoque deux fois dans son *Institutio*, avant la procession du quatrième jour des fêtes de l'Ascension[304] et lors des festivités consacrées à saint Riquier[305].

d. *Atrium*

[299] *Ibid.*, chapitre III, p.56 : « Claustrum vero monachorum triangulum factum est, videlicet a sancto Richario usque ad sanctam Mariam, tectus unus; a sancta Maria usque ad sanctum Benedictum, tectus unus; itemque a sancto Benedicto usque ad sanctum Richarium, tectus unus. »
[300] *Ibid.*, chapitre XI, p.71 : « remeando veniant ad sanctum Benedictum in orientali parte claustri situm».
[301] *Ibid.*, chapitre VIII, p.58 : « tertia vero, in claustro fratrum, in honore sancti Benedicti abbatis et reliquorum sanctorum regularium abbatum. »
[302] *Ibid.*, chapitre VII, p.56 : « Enimvero quia antiqua illa sancti Richarii ecclesia in honore sanctae Mariae fuerat consecrata, ne videretur venerabilis vir Dei matrem exhonorasse, alteram ei construxit, quae citra fluviolum Scarduonem hactenus consistit. Sancto quoque Benedicto abbati unam exstruxit, quam super ripam jam dicti fluvioli collocavit. »
[303] Bernard, 2009, p.81.
[304] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.302 : « Quarto nanque Ascensionis Domini die, fratres in Sancto Benedicto vestes induant ».
[305] *Ibid.*, p.304 : « In die vero fratres post capitulum ad sanctum Benedictum vestes induant ».

L'église Saint-Riquier était précédée à l'ouest par un *atrium*, espace à ciel ouvert cantonné de trois portes[306] : Saint-Michel à l'est, Saint-Raphaël au nord et Saint-Gabriel au sud (fig.16)[307]. Honoré Bernard a retrouvé sous le parvis actuel une partie de l'aile occidentale où se trouvait la porte Saint-Michel[308]. Chacune de ces portes avait probablement à son étage une chapelle avec un autel dédié au saint éponyme (fig.9)[309] ; Angibert nous en livre, nous l'avons vu, les dates de consécration[310].

Dans son texte, Angilbert parle encore de l'espace délimité par ces portes qu'il appelle à plusieurs reprises « *paradisum* »[311]. Gilles Ménage, dans son dictionnaire étymologique, propose de voir ici l'ancienne version du mot parvis (paravisum) qui changea le « d » en « v »[312]. Nous pouvons donc y voir une place devant la façade ouest de Saint-Riquier, ponctuée par trois portes très probablement reliées entre elles par des galeries (fig.21).

e. Cloître et bâtiments conventuels

La question du cloître et des bâtiments conventuels est très certainement la plus complexe. Dans les faits, nous ne possédons que peu d'informations fiables (tant archéologiques que textuelles ou graphiques). Honoré Bernard, qui a accompli un travail considérable pendant des années sur l'abbaye, a formulé à ce sujet des interprétations intéressantes. Nous tenons cependant à les exposer ici afin de pouvoir les discuter.

L'ensemble du monastère était ceint de murailles, murs forts, comme le dit Angilbert dans son *Libellus,* et ce, afin de rassurer les fidèles et de les inciter à se rendre à

---

[306] Bernard, 2009, p.78.
[307] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VIII, p.60 : « Sed et altare beati archangeli, Gabrihelis, quod est situm in porta meridiana, VIII Kal. Aprilis in Annuntiatione sanctę Mariae Michaelis ero, quod est in porta occidentali, III Kal. Oct., a Hildiwardo, venerabili episcopo ; Raphaelis autem altare, quod est in porta septentrionali, II Nonas Septembris, in honore isporum archangelorum, omnium virtutum cęlorum, a Jesse religioso episcopo optime est consecratum. »
[308] Bernard, 2002, p.105, note 35.
[309] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre X, p.67 : « In ecclesiis vero sanctorum angelorum Gabrielis, Mychaelis, Raphaelis altaria III ».
[310] Voir la partie historique concernant l'époque de Charlemagne.
[311] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.296-297 : « Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi, tertia cantata et ramis ac palmis acceptis, per viam monasterii una cum populo accedentes, ad portam beati Archangeli Michaelis paradisum ingrediantur, et coram sancta Nativitate oratione facta, per ostium medianum et per cocleam meridianam ascendentes, ad sanctum Salvatorem perveniant […] »
[312] Ménage, 1694, p.559.

l'abbaye[313]. Il ne faut pas confondre cette muraille avec celle délimitant le cloître des moines et qui aurait été, selon les sources textuelles, un triangle formé de trois murs ponctué à ses trois angles par les églises du monastère (fig.1 et 2)[314]. Hariulf précise que ces murs étaient recouverts d'une toiture continue, ce qui nous laisse imaginer un système de galeries couvertes. L'espace intérieur qu'ils délimitaient était découvert et abritait les bâtiments conventuels. Sur ce point, Hariulf est clair : il dit que, conformément à la règle de saint Benoît, tous les arts et tous les ouvrages sont exercés dans l'enceinte triangulaire du monastère. Hélas, il ne précise rien sur ces derniers ; il ne fait état que de la présence d'un moulin dans ce clos des moines, alimenté par le Scardon - ce qui pourrait expliquer le fait que le cloître s'étende au-delà de la rivière afin de l'y intégrer et d'avoir la totalité des activités et des services dans le monastère, notamment ceux nécessitant l'usage de l'eau (fig.7). Honoré Bernard pense que ce relatif silence sur les bâtiments conventuels ne serait que le reflet de leur disparition au XIe siècle. Certainement détruits après les raids vikings de 881, ils auraient été rebâtis selon de nouvelles dispositions par Inglard de Corbie au Xe puis saint Gervin au XIe siècle. Aussi pense-t-il qu'Hariulf ne savait pas lors de sa rédaction où et comment étaient les bâtiments d'Angilbert[315]. Les gravures mêmes ne nous livrent aucun renseignement. On observe la vaste cour du cloître triangulaire ; où aucun bâtiment conventuel n'y a été dessiné, à l'intérieur comme à l'extérieur. Pourtant nous savons qu'ils existaient bien ; ils auraient donc été omis volontairement par le miniaturiste, qui cherchait plus à mettre en avant les édifices de culte. La proposition d'Honoré Bernard doit être à nouveau nuancée en rappelant qu'Hariulf précise la localisation des bâtiments communs. Est-ce là un signe de leur existence au XIe siècle, ou un simple souvenir ? Enfin, et on le

---

[313] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p.61 : « Reliqua vero menia ipsius monasterii, eodem Domino cooperante, quae actenus conspiciuntur constructa, sicuti cernuntur omnia a fundamentis, studuimus cum turribus et cappellis reformare, et, ut habitatores illius in eo missarum solemnia frequentare, et omnipotenti Deo delectentur deservire, ipso adjuvante, muro curavimus firmiter undique ambire. »

[314] *Ibid.*, chapitre III, p.56 : « Claustrum vero monachorum triangulum factum est, videlicet a sancto Richario usque ad sanctam Mariam, tectus unus; a sancta Maria usque ad sanctum Benedictum, tectus unus; itemque a sancto Benedicto usque ad sanctum Richarium, tectus unus. Sicque fit ut, dum hinc inde parietes sibi invicem concurrunt, medium spatium sub divo triangulum habeatur. Monasterium igitur secundum decretum regulae sanctissimi Benedicti ita dispositum fuit, ut omnis ars omneque opus necessarium intra loci ambitum exerceretur. Aqua autem torrentis Scarduonis ipsum claustrum praeterfluit, quae et ibi farnarium fratrum in vertiginem mittit. »

[315] Bernard, 2009, p.77.

constate dans l'ensemble de sa chronique, Hariulf semble surtout plus s'intéresser à l'abbatiale, à son trésor et à sa liturgie. Ici encore, il s'agirait plutôt d'un choix que d'une lacune documentaire.

Honoré Bernard, comme nous l'avons mentionné dans une sous-partie précédente, a délimité l'aile ouest du cloître qu'il pense avoir trouvé lors de fouilles près du transept occidental. Celle-ci avait la même largeur que le transept ; et il a repéré sous le corridor d'entrée actuel les vestiges des murs carolingiens se poursuivants vers le sud. Il a également situé l'aile est du cloître, se greffant à son tour sur le bras du transept oriental mais d'une largeur moindre que celui-ci (fig.16 et 19).

Ce qui vient bouleverser la version induite par les sources écrites et graphiques est la découverte en 1979, au pied de la façade sud et non loin de l'aile ouest, à cinq mètres de profondeur, de l'angle d'un bâtiment carolingien considérée comme une cave. Ces murs sont de la même facture que ceux de l'aile orientale carolingienne et ceux retrouvés sur le site de Notre-Dame[316]. Pour Honoré Bernard, il s'agit vraisemblablement ici des vestiges d'une des galeries, appelées *longaniae* par Angilbert[317], qui longeait au sud le corps central de l'abbatiale sans s'y adosser (fig.19)[318]. Entre les deux se trouvait une ruelle accessible par des escaliers. La galerie débouchait à l'est sur la porte Saint-Maurice située à l'extrémité du transept carolingien, souvent évoquée dans l'*Institutio* d'Angilbert[319] et dont nous pouvons voir, encore aujourd'hui, les probables traces dans le mur oriental de l'actuelle sacristie (fig.23). Pour Honoré Bernard, cette aile viendrait, avec celles de l'est et de l'ouest, former les trois côtés d'un quadrilatère et non pas d'un triangle[320]. Il propose alors de restituer un second cloître carré de 40 mètres environ de côté (fig.7 et 21).

---

[316] *Ibid.*, p.70.
[317] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p. 305-306 : « Inde vero iterum ad Sanctum Mauricium et per longaniam usque ad Sanctum Benedictum ».
[318] Bernard, 2009, p.70.
[319] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre XI, p.71 : « Matutinali etenim, seu vespertinali officio consummato, mox omnes chori ordinabiliter se ante sanctam passionem congregent, decem tantum psalmistis unicuique choro remanentibus, et sic per portam sancti Gabrielis, ac per salam domni abbatis ambulando per occidentalem claustri regionem cantando veniant ad sanctam Mariam, ubi oratione pro temporis ratione deposita, remeando veniant ad sanctum Benedictum in orientali parte claustri situm; inde per gradus arcuum intrent ad sanctum Mauricium, sicque intrantes sancti Richarii basilicam, restituantur suis choris. »
[320] Bernard, 2009, p.78.

Mais cela doit encore être prouvé, en raison de l'absence de vestiges de la dernière aile du cloître qui serait venue fermer le quadrilatère à l'extrême sud. Honoré Bernard pense néanmoins que cette dernière aile se situerait sous l'ancienne aile du cloître mauriste conservé en partie jusqu'à la Révolution[321] et qui ne serait qu'une reprise ultérieure du cloître d'Angilbert. La gravure du *Monasticon Gallicanum* (fig.3), le croquis de 1658 (fig.4) et le plan de 1665 (fig.5) représentent un cloître carré. Aujourd'hui, il reste à déterminer si cette composition correspond à un état carolingien ou à un état plus ou moins postérieur, mais non évoqué dans les textes. Hariulf et Angilbert ne parlent que du cloître triangulaire. Il faut, pour tenter de comprendre l'ensemble, analyser les parcours des processions instituées par l'abbé (fig.7). En effet, lors de la procession faite le deuxième du « temps des tribulations », les moines pénètrent par une *posterula* (petite porte) orientale dans le jardin des frères puis dans celui de l'abbé[322]. Ces espaces, au vu de la description, semblent se trouver au sud de l'abbatiale et auraient ainsi pu former un espace quadrangulaire, non construit mais aménagé, accolé à la grande église et correspondre à ce qu'on appelle aujourd'hui, et probablement à tort, « cloître ». Effectivement, il est difficile d'attribuer à ces espaces un nom différent de celui employé par leur concepteur ; cela conduirait sans doute à « forcer » l'interprétation. Ce dont nous avons la certitude est bien l'existence de ce cloître plus grand et triangulaire dont parlent les sources[323]. Selon Honoré Bernard, il serait venu se greffer à ce premier enclos quadrangulaire comprenant les jardins et la cour de l'abbé (fig.7 et 21). Vraisemblablement composé de *longaniae*, ses galeries est et ouest n'auraient commencé qu'au niveau des *posterulae* suivant un tracé parallèle sur quelques mètres de part et d'autre de l'*ascensorium*[324], pente aujourd'hui remblayée, avant de rejoindre respectivement l'église Saint-Benoît pour l'une et Notre-Dame-et-tous-les-apôtres pour l'autre. Après l'incendie du 28 août 1131, relaté par Jean de la Chapelle[325], les collatéraux de l'église Saint-Riquier sont élargis au point d'incorporer la ruelle du sud. La galerie est modifiée en aile nord du cloître[326]. Dans la procession organisée lors de la fête des Rameaux, après une cérémonie à Notre-Dame, le cortège prend deux directions (fig.7) : soit il se dirige

[321] *Ibid.*, p.112.
[322] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.303.
[323] *Ibid.*, II, chapitre III, p.56 : « Claustrum vero monachorum triangulum factum est […]. »
[324] Bernard, 2009, p.81
[325] Prarond, 1893, p. 109.
[326] Bernard, 2009, p.74.

vers la porte Saint-Michel du grand atrium situé devant l'église en empruntant la *via publica* (actuelle rue Notre-Dame) et donc à l'extérieur de l'enclos monastique dans les cas où les conditions climatiques le permettent[327] ; soit le cortège prend la *longania* intérieure et couverte. Dans cette situation, il est dit qu'il suit le *terra tenus,*à savoir un terrain plat, puis franchit un *ascensorium*, une rampe ascendante[328], avant d'arriver dans une autre *longania* par laquelle on gagnait la porte Saint-Maurice pour pénétrer dans la nef *per medium ecclesiae*[329].

À seulement deux reprises, Angilbert évoque des arcs, *arcus*[330], à l'extérieur de l'enclos des moines et par lesquels les processions passent. Ce nom, au pluriel dans le texte, renvoie certainement à un système d'arcades. Aucune autre information ne nous permet de déterminer leur fonction et leur disposition si ce n'est qu'il y en avait, au moins, à l'ouest et à l'est. L'autre point intéressant est la mention d'escaliers à arcades, *gradus arcuum*, empruntés pour rejoindre l'autel Saint-Maurice depuis l'église Saint-Benoît lors de la procession suivant les offices des matines et des vêpres[331].

Lorsqu'Angilbert parle de la procession des Rameaux, est-ce la *longania* à arcades d'axe nord-sud qui aurait été en partie aménagée en *ascensorium* ? Pourquoi, dans l'autre passage, l'abbé n'a-t-il pas parlé de *longania* mais seulement de *gradus arcuum* ? S'agit-il d'un aménagement qui ne se trouvait pas dans une galerie ? Il est fort probable que les *longaniae* aient combiné l'ensemble de ces solutions et qu'elles aient suivi la déclinité du terrain en se présentant tantôt sous la forme d'une rampe, tantôt sous la forme de degrés. Ce texte nous

---

[327] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.296-297 : « Dominica palmarum omne vespertinum et nocturnum officium in ecclesia Sancti Salvatoris et Sancti Richarii celebretur. Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi tertia cantata et ramis ac palmis acceptis, per viam monasterii iina cum populo accedentes ».

[328] La pente ici suggérée n'est plus appréhendable en raison du remblai pratiqué par les Mauristes pour aplanir leur jardin. Cependant la déclivité du terrain s'observe toujours dans l'actuelle rue Notre-Dame.

[329] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, p.296-306 : « Quod si ratio aeris hoc non permiserit, de Sancta Maria per longaniam terra tenus usque ad Ascensorium ipsius longaniae quo sursum ascenditur veniant. Quibus ibidem sursum ascendentibus per ipsam longaniam pergentes, ingrediantur per ostium Sancti Mauricii atque sic per medium ecclesiae accedant ad Sanctum Salvatorem missam ad perficiendam. »

[330] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, p.302-303 : « inde per januam occidentalem quę habetur in platea et per arcus similiter occidentales revertantur per portam beati Mychaelis usque ad gloriosam Nativitatem […] Secundo die per supradictam portam beati Mychaelis exeant, et inde per arcus orientales et per januam orientalem quę habetur in platea ingrediantur broilum. »

[331] *Ibid.*, II, Chapitre XI, p.71 : « inde per gradus arcuum intrent ad Sanctum Mauricium ».

précise ainsi une des contraintes topographiques rencontrée lors de la reconstruction du monastère et les solutions qui ont été trouvées.

À la lecture de la vision du moine Hugo retranscrite par Hariulf, il est possible de restituer, comme le propose Honoré Bernard, le dortoir des moines contre l'abbatiale. En effet, dans son rêve, le moine se lève de son lit et se rend directement à l'office dans l'église Saint-Riquier[332]. L'archéologue, dans sa volonté de reconstitution de l'ensemble, évoque la possibilité qu'un bâtiment affecté aux latrines y ait été rattaché, comme on peut le voir sur le plan de Saint-Gall. Cela est purement hypothétique puisque rien, ni dans les textes ni dans les vestiges, ne permet de l'attester. De plus, les multiples comparaisons avec le plan de Saint-Gall sont peu crédibles en raison de la distance séparant les deux monastères, mais aussi du rayonnement incertain qu'a connu ce plan. Il est vraisemblable que des latrines ont été aménagées non loin du dortoir ; mais aucune reconstitution n'est possible, d'autant que nous ne sommes pas certains de l'emplacement même du dortoir. Evidemment, le plan de Saint-Gall s'inspire de constructions antérieures similaires, mais cela n'est pas suffisant pour proposer une reconstitution des bâtiments conventuels de Saint-Riquier. Il en va de même pour les suppositions concernant le réfectoire et une salle chauffée faisant office de *balnearium* sous la salle capitulaire médiévale[333].

On retrouve dans l'*Institutio* d'Angilbert le terme *ad capitulum*[334], qui renvoie au chapitre tenu par les moines[335]. Cependant, l'auteur ne précise pas si le cortège franchit une salle appelée chapitre ou s'il se met en route après la réunion appelée le chapitre. Aussi rien ne nous permet d'affirmer l'existence d'une salle dédiée à cette fonction avérée, seulement à Saint-Wandrille sous le règne de Louis le Pieux.

---

[332] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, IV, Chapitre XX, p.226 : «His visu audituque perceptis, monachus sanus exurgit, chorum petit, atque cum caeteris altos ut poterat pro laude sancti cantus emittit. »

[333] Bernard, 2009, p.79.

[334] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.296 : « Dominica palmarum omne vespertinum et nocturnum officium in ecclesia Sancti Salvatoris et Sancti Richarii celebretur. Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi ».

[335] *Ibid.*, p.304 : « In die vero fratres post capitulum ad sanctum Benedictum vestes induant » et p.296 : «Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi».

On sait que Saint-Riquier possédait une bibliothèque, instituée par Angilbert[336]. Elle était sûrement associée à un scriptorium. En effet, au IXe siècle, l'abbaye possède ses propres relieurs, ce qui confirme le fait qu'elle produise ses propres manuscrits[337]. Les bâtiments n'ont pas été localisés.

L'*Institutio* d'Angilbert nous renseigne à la fois sur la liturgie suivie dans les édifices proprement cultuels mais aussi sur les divers bâtiments que comprenait le monastère. Si l'on regarde attentivement les processions qui fêtent les Rogations et les temps dits des tribulations[338], plusieurs indices peuvent en effet nous aider à comprendre le fonctionnement de l'ensemble.

Pour la seconde des processions, les cérémonies se déroulaient en trois jours. La procession du deuxième jour sortait à l'ouest par la porte Saint-Michel, contournait l'abbaye par le nord, chemin le plus court et, par les arcs orientaux et par la porte orientale, revenait dans l'enclos monastique, dans un espace appelé *broilum*. Puis en suivant une ligne droite[339], la procession entrait alors dans le jardin des frères, puis dans la cour de l'abbé et passait par une salle qui est dit être également une porte. On arrivait enfin à la porte Saint-Gabriel, donc par le sud de l'*atrium*, et on pénétrait dans l'abbatiale par le sanctuaire de la Nativité. La reconstitution est délicate, mais quelques indices nous permettent de penser que le bâtiment de l'abbé aurait été dans ou à côté de l'aile ouest des conventuels. Le fait que ce bâtiment soit présenté comme une porte fait également penser à la structure que l'on retrouvera à Lorsch quelques décennies plus tard. Angilbert parle probablement d'un portique avec salle à l'étage. Il évoque à nouveau une salle de l'abbé dans le *Libellus,* alors qu'après l'office des matines et des vêpres, les chœurs sortent par la porte Saint-Gabriel et

[336] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre X, p.69 « De libris, Evangelium auro scriptum cum tabulis argenteis auro et lapidibus preciosis mirifice paratum I, aliud evangelium plenarium I. De aliis libris volumina CC. »
[337] Laffitte, Denoël, 2007, p.40.
[338] *Ibid.*, p.302 : « In tempore autem illo cum pro qualibet tribulatione cruces sequendę »
[339] Bernard, 2009, p.79-80. Honoré Bernard propose de voir un chemin qui aurait traversé la cour et serait encore marqué dans le paysage actuel au pied des vestiges d'un rempart qui sert depuis la fin du XVIIe siècle de mur de soutènement au jardin mauriste. Le chemin aurait débouché rue Notre-Dame via une éventuelle autre poterne.

passent par celle-ci pour se rendre à Sainte-Marie[340]. Au troisième jour « des tribulations », le cortège commence en prenant la direction inverse au deuxième jour, à savoir par la salle puis la cour puis le jardin des frères et la poterne est. De là, il traverse ce qui est appelé le « champ de Centula » puis le *broilum* (probablement une partie boisée), en contournant la fontaine ou la source. Puis on rejoignait la *via publica* accessible par une porte, à côté de la porte sud. Enfin, le cortège passait devant les maisons des ouvriers et arrive à la porte devant l'église Notre-Dame[341] pour célébrer la messe.

Les tentatives de restitution avec pour seul outil le texte d'Angilbert demeurent toutefois hasardeuses. Aussi lorsqu'il est fait mention des maisons des ouvriers, cela ne signifie pas nécessairement qu'il s'agit de bâtiments conventuels. Il semblerait qu'on se trouve à l'extérieur de l'enclos monastique et peut-être dans une zone accessible pour d'éventuels laïcs travaillant pour le monastère.

f. Cimetière

Les fouilles pratiquées dans les années 1960 dans la cour intérieure à l'est de l'abbatiale ont révélé une vaste nécropole carolingienne dont plusieurs sarcophages et fragments ont permis la datation. Mais lors des fouilles de 1988, c'est tout un cimetière qui a été localisé sur l'ensemble de la surface de l'abbatiale[342]. Certaines sépultures suivent les fondations et ont été aménagées une fois l'église construite ; mais d'autres sont nettement plus anciennes, notamment celle qui se trouvait sous les fondations de la tour du Sauveur. Remontant à cette même période antérieure à la construction d'Angilbert, on a quelques sépultures sous l'actuelle place du parvis. Nous avons probablement affaire ici à une

---

[340] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre XI, p. 71 : « et sic per portam Sancti Gabrielis, ac per salam domini abbatis ambulando per occidentalem claustri regionem cantando veniant ad S. Mariam. »

[341] *Ibid.*, Appendice VI, p.303 : « Tertio namque die de prefata ęcclesia promoventes ipsam viam teneant quam pridie tenuerant, quousque supradictum ortum egrediantur. De quo egressi per campum Centulensem et per broilum fontem girando, recto itinere exeant per januam juxta portam meridianam. De quo loco per viam publicam coram supra dictis mansionibus fabrorum ad portam quę eis conjungitur, accedant ad Sanctam Mariam ad celebrandam missam. »
Bernard, 2009, p.80 : Honoré Bernard pense alors que l'église était comprise dans une enceinte intérieure et dont les vestiges seraient à la base du mur du collatéral sud de l'abbatiale.

[342] Bernard, 2002, p.99.

nécropole datant de la période de saint Riquier et qui aurait été installée autour du sanctuaire rasé à la période carolingienne[343].

g. Village et bourg monastique

Autour du monastère un bourg s'est développé très rapidement et dès sa fondation par saint Riquier. En effet, la *Vita Richarii* reprise par Alcuin[344] évoque plusieurs fois le terme de *Centulo vico*, à savoir le bourg de Centula. Les propos tenus par Angilbert dans son *Libellus* nous incitent à penser que le bourg se trouvait entre l'enclos monastique délimité par les *longaniae* et l'enceinte fortifiée. Il dit qu'il a fait reconstruire le reste des murs de l' abbaye avec l'aide du roi et ce, depuis les fondations. Et afin que les habitants du monastère trouvent un plus grand charme à fréquenter les offices divins et à servir le Seigneur tout puissant, il a, avec la coopération divine, clos en entier le saint lieu de fortes murailles[345]. L'évocation de la reconstruction de murs depuis leur fondation laisse penser qu'il existait dès l'époque mérovingienne une enceinte murée. Sa qualité défensive ne peut cependant pas être estimée, en raison de l'absence de vestiges.

La question se pose alors pour la période carolingienne : s'agit-il ici d'une véritable enceinte défensive, ou d'une simple clôture ? Des murs de défense ne sont attestés archéologiquement qu'aux XIe et XIIe siècles par le fragment de rempart retrouvé dans le jardin actuel de Saint-Riquier[346]. Il est vrai qu'il faut attendre le milieu du IXe siècle pour voir des monastères se fortifier en raison des raids vikings. Pourtant, cela n'exclut pas, au vu des termes employés par l'abbé Angilbert, l'existence d'une enceinte protectrice à Saint-Riquier dès sa reconstruction carolingienne.

---

[343] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p.53 : « Angilbertus igitur, Dei fretus auxilio et domni Karoli assensu et largitate omnimoda, primo dejiciens illud antiquum a sancto Richario locatum templum, magna et insigni prudentia nova fundamenta conjecit.»

[344] MGH, *Vita Richarii centulensis*, p.444 : « Christo protegente et mente iubante, de vita quondam sancti, qui nuper in gente sub rege Dagoberto ex pago Pontivo et Centulo vico confessorque Christi, Richarius miles Christi, sacerdotale decus fungebat ».

[345] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p.61 : « Reliqua vero mœnia ipsius monasterii, eodem Domino cooperante, quae actenus conspiciuntur constructa, sicuti cernuntur omnia a fundamentis, studuimus cum turribus et cappellis reformare, et, ut habitatores illius in eo missarum solemnia frequentare, et omnipotenti Deo delectentur deservire, ipso adjuvante, muro curavimus firmiter undique ambire. »

[346] Bernard, 2009, p.80.

Bibliographie Saint-Riquier

Sources

Actes de Charles le Chauve
Giry Arthur, Prou Maurice, Lot Ferdinand, Brunel Clovis, Tessier Georges (éd.), *Recueil des actes de Charles II le Chauve, roi de France*, Paris, 1943-1955.

AS, *Vita Angilberti*
d'Achéry Luc, Mabillon Jean (éd.), Anschero, *Vita sancti Angilberti abbatis centulensis in Gallia,* dans *Acta Sanctorum, Ordinis sancti benedicti*, IV, p.123-130.

Lauer, Nithard, 1926
Lauer Philippe (éd.), Nithard, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, Paris, 1926.

Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*
Lot Ferdinand (éd.), Hariulf, *Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier*, Paris, 1894.

Ménage, 1694
Ménage Gilles, *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue françoise*, Paris, 1694.

MGH, *Karoli Magni Capitularia*
MGH, Boretius Alfred (éd.), *Karoli Magni Capitularia*, dans *Leges*, *Capitularia regum Francorum*, I, Hannovre, 1883.

MGH, *Libellus*
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm (éd.), *Angilberti abbatis de ecclesia centulensi libellus*, dans *Scriptores*, 15.1, Hannovre, 1887, p.173-179.

MGH, *Vita Richarii primigenia*
MGH, Krusch Bruno, Levison Wilhelm (éd.), *Vita sancti richarii sacerdotis Centulensis primigenia,* dans *Scriptores*, SSRM, 7, Hannovre, 1920, p.438-453.

MGH, *Vita Richarii centulensis*
MGH, Krusch Bruno (éd.), *Vita richarii confessoris centulensis,* dans *Scriptores*, SSRM, 4, Hannovre, 1902, p.381-401.

Patrologiae
Migne Jacques Paul (éd.), *Patrologiae Cursus Completus omnium SS. Oatrum, doctorum scriptorumque ecclesiasticorum sive Latinorum, sive Graecorum*, Paris, 1857-1866.

Prarond, 1893
Prarond Ernest (éd.), Jean de La Chapelle, *Cronica abreviata dominorum et sanctorum abbatum Sancti Richarii*, Paris, 1893.

Prarond, 1899
Prarond Ernest (éd.), *La chronique de Centule ou de l'Abbaye de Saint-Riquier. Traduction d'Hariulfe par le marquis Le Ver*, Paris, 1899.

Études

Balandra, 1986
Balandra Éric, « Saint-Riquier : la topographie d'un carrefour au Moyen Âge », dans *Bulletin de la Société d'Émulation Historique et Littéraire d'Abbeville*, 26, 1986, p.31-48.

Berger, 2004
Berger Samuel, « Les reliques de l'abbaye de Saint-Riquier au IXe siècle », dans *Pecia*, 6, 2004, p.97-103.

Bernard, 1965-1966
Bernard Honoré, « Les fouilles de l'église Notre-Dame à Saint-Riquier », dans *Bulletin Archéologique du C.T.H.S*, Nouvelle série 1-2, Paris, 1965-1966, p.25-47.

Bernard, 1978
Bernard Honoré, « Un site prestigieux du monde carolingien : Saint-Riquier. Peut-on connaître la grande basilique d'Angilbert ? », *Cahiers archéologiques de Picardie*, 5, 1978, p.241-254.

Bernard, 1982
Bernard Honoré, « L'abbaye de Saint-Riquier : évolution des bâtiments monastiques du IXe au XVIIIe siècle », dans *Sous la règle de saint Benoît : structures monastiques et société en France du Moyen Âge à l'époque moderne (Colloque Paris : abbaye bénédictine Sainte-Marie, 23-25 octobre 1980)*, Genève-Paris, 1982, p.499-526.

Bernard, 1989
Bernard Honoré, « Saint-Riquier, une restitution nouvelle de la basilique d'Angilbert », dans *Revue du Nord*, 71, 1989, p.307-361.

Bernard, 1992
Bernard Honoré*, Saint-Riquier : archéologie et historiographie*, Thèse d'État, Paris, Université Paris X Nanterre, Carol Heitz dir., 1992.

Bernard, 2002
Bernard Honoré, « Saint-Riquier, fouilles et découvertes récentes », dans Christian Sapin (dir.), *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église, entre le IVe et le XIIe siècle*, Paris, 2002, p. 88-107.

Bernard, 2009
Bernard Honoré, « Saint-Riquier : l'abbaye carolingienne d'Angilbert », dans Magnien Aline (dir.), *Saint-Riquier : une grande abbaye bénédictine*, Paris, 2009, p.55-82.

Caillet, 2002

Caillet Jean-Pierre, « Le massif occidental en Neustrie: le point sur les caractères et la mesure des apports carolingiens », dans *Hortus Artium Medievalium, Carolingian Europe*, 8, 2002.

Caillet, 2005
Caillet Jean-Pierre, *L'art carolingien*, Paris, 2005.

Cousin, 1962
Cousin Patrice, « Les moines de Saint-Riquier sous la réforme mauriste et devant la Révolution », dans Sa*int-Riquier. Études concernant l'abbaye depuis le huitième siècle jusqu'à la Révolution*, Saint-Riquier, 1962, p.175-196.

Durand, 1907
Durand Georges, « Saint-Riquier », dans *La Picardie Historique et Monumentale*, arrondissement d'Abbeville, canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, 4, II, Amiens, 1907, p. 133-363.

Durand, 1933
Durand Georges, *L' église de Saint-Riquier*, 1933.

Effmann, 1912
Effmann Wilhelm, *Centula-Saint-Riquier. Eine Untersuchung zur Geschichte des Kirchlichen Baukunst in der Karolingerzeit*, Münster, 1912.

Favier, 1999
Favier Jean, *Charlemagne*, Paris, 1999.

Fossier, 1988
Fossier Robert, *La terre et les hommes en Picardie jusqu'à la fin du XIIIe* siècle, Paris-Louvain, 1988.

Héber-Suffrin, Wagner, 2011
Héber-Suffrin François, Wagner Anne, « Autels, reliques et structuration de l'espace monastique: l'exemple de Saint-Riquier », dans Guillouët Jean-Marie (dir.), *Le programme: une notion pertinente en histoire de l'art médiéval? Journées d'études à l'Institut National d'Histoire de l'Art de Paris, (2006-2008)*, Paris, 2011, p.27-43.

Heitz, 1963
Heitz Carol, *Recherches sur les rapports entre l'architecture et la liturgie à l'époque carolingienne*, Paris, 1963.

Heitz, 1980
Heitz Carol, *L'architecture religieuse carolingienne. Les formes et leurs fonctions*, Paris, 1980.

Heitz, 1986
Heitz Carol, « Saint-Riquier en 800 », dans *Revue du Nord*, 68, 1986, p.335-344.

Heitz, 1987
Heitz Carol, *La France pré-romane archéologie et architecture religieuse du haut Moyen Âge : IVe siècle – an mille*, Paris, 1987.

Hubert, 1957
Hubert Jean, « Saint-Riquier et le monachisme bénédictin en Gaule à l'époque carolingienne », dans Ermini Giuseppe (dir.), *Il monachesimo nell'alto medioevo e la formazione della civiltà occidentale*, Spolète, 1957, p.293-310.

Jacobsen, 2010
Jacobsen Werner, « L'église du haut Moyen Âge : parcours et fonctions », dans Paolo Piva (dir.), *Art médiéval, les voies de l'espace liturgique,* Paris, 2010, p. 47-79.

Jansen, 1982
Jansen Virginia M., « Round or Square ? The axial towers of the Abbey Church of Saint-Riquier », dans *Gesta*, 21, 1982, p.83-90.

Kasten, 1992
Kasten Brigitte, *Adalhard de Corbie : 751-826*, Düsseldorf, 1992.

Magnien, 2009
Magnien Aline (dir.), *Saint-Riquier : une grande abbaye bénédictine*, Paris, 2009.

Möbius, 1985
Möbius Friedrich, *Buticum in Centula. Mit einer Einführung in die Bedeutung der Mittelalterlichen Architektur*, Berlin, 1985.

Möbius, 2013
Möbius Friedrich, *Die karolingische Reichsklosterkirche Centula (Saint-Riquier) und ihr Reliquienschatz,* 2013.

Pain, 2015
Pain Marie-Laure, « Saint-Riquier : églises et liturgie », dans Pain Marie-Laure (dir.), *Groupes cathédraux et complexes monastiques. Le phénomène de la pluralité des sanctuaires à l'époque carolingienne. Actes de la Table ronde de l'Institut historique allemand (Paris, 19 avril 2013)*, Rennes, 2015.

Peltier, 1962
Peltier Henri, « Angilbert de Saint-Riquier et Adalhard de Corbie », dans Sa*int-Riquier. Études concernant l'abbaye depuis le huitième siècle jusqu'à la Révolution*, Saint-Riquier, 1962, p.6-15.

Peltier, 1963
Peltier Henri, « Saint Adalhard, abbé de Corbie. Son rôle politique et administratif : Service du roi – Pax carolina – De ordine palatii », dans Gaillard Louis (dir.), *Corbie, abbaye royale : volume du 13e centenaire*, Lille, 1963, p. 61-94

Perrin, Poulain
Perrin Michel, Poulain Dominique (dir.), *L'art du haut Moyen Age dans le nord-ouest de la France : actes du Colloque de Saint Riquier (22-24 sept. 1987),* Paris, 1993.

Prarond, 1897
Prarond Ernest, Histoire de cinq villes et de trois cents villages, hameaux ou fermes. Saint-Riquier et les cantons voisins, Paris, 1897.

Rabe, 1995
Rabe Susan A, *Faith, art, and politics at Saint-Riquier : the symbolic vision of Angilbert*, Philadelphie, 1995.

Racinet, 2009
Racinet Sabine, « Histoire d'une abbaye », dans Magnien Aline (dir.), *Saint-Riquier : une grande abbaye bénédictine*, Paris, 2009, p. 17-32.

Reinhardt, 1966
Reinhardt Hans, « L'église carolingienne de Saint-Riquier », dans Gallais Pierre, Riou Yves-François (dir.), *Mélanges René Crozet*, 1966, p.81-91.

Richard, 1971/1973.
Richard Robert, « L'Abbaye de Saint-Riquier de Charlemagne à Louis XIV », dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 54, 1971/1973, p.223-257.

Wagner, 2004
Wagner Anne (dir.), *Les saints et l'histoire. Sources hagiographiques du haut Moyen Âge*, Rosny-sous-Bois, 2004.

Chelles

I. Localisation

Chelles se trouve en actuelle Seine-et-Marne, à l'est de Paris, à 18 kilomètres du point zéro. Elle est bordée au sud par la Marne, important affluent de la Seine (fig.8).

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

La *Vita Balthildis* a été rédigée vers 680-690 (version A). On y retrouve des mentions de la fondation des premières églises de Chelles. Elle a été réécrite au IXe siècle (version B)[347]. Nous possédons également le récit de la translation du corps de Bathilde, la *Translatio Balthildis*[348], ainsi que la *Vita Bertilae*[349], Vie de la première abbesse de Chelles, Bertille, écrites à la fin du Xe ou au XIe siècle. Les versions les plus anciennes des trois textes ont été retrouvées, réunies, dans un manuscrit provenant de Corbie[350].

Grégoire de Tours[351] et les *Monumenta Epternacensia*[352] rapportent quelques événements qui se sont passés à Chelles à l'époque mérovingienne.

Il existait un diplôme, aujourd'hui perdu, de la reine Bathilde, dans lequel elle accorde des privilèges à l'abbaye de Chelles[353]. Une donation aurait été effectuée par le roi Childebert III (694-711) à Chelles même, le 29 juillet 710[354].

Nous sont parvenues plusieurs lettres de la correspondance d'Alcuin avec Gisèle, abbesse de Chelles au temps de Charlemagne[355]. Les *Annales Petaviani* nous renseignent sur

---

[347] MGH, *Vita Balthildis*, p.475-508 ; Laporte, 1982-1983.
[348] Le texte de référence est celui donné par Mabillon : AA.SS.OBS, saec IV, pars 1, p. 450-453.
[349] MGH, *Vita Bertilae Kalensis ;* Suhl, 1997, p.39-58.
[350] Bnf, ms. Lat. 18296.
[351] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum*
[352] MGH, *Monumenta Epternacensia.*
[353] MGH, *Diplomata deperdita.*
[354] Clément, 1979, p.2.
[355] MGH, *Alcuini Epistolae*, p.40-41 (n°15), p.73-74 (n°32), p.127 (n°84), p. 248 (n°153), p.249 (n°154), p. 267-268 (n°165), p. 292-293 (n°177), p. 322-323 (n°195), p. 323-324 (n°196), p.354-357 (n°213), p. 357-358 (n°214), p. 359-360 (n°216), p. 371-372 (n°228) et p.419-420 (n°262) ; Garrison, 2004, p.319-331.

la date de naissance de Gisèle[356]. C'est d'ailleurs probablement, à Chelles, sous son abbatiat qu'a été entreprise la rédaction des *Annales Mettenses priores*[357]. D'autres éléments biographiques relatifs à Gisèle sont donnés dans le *Codex Carolinus* et la *Vita* de Charlemagne par Éginhard[358]. Les *Annales Laureshamenses* rapportent l'enfermement, à Chelles, de la fille du duc rebelle Tassilon de Bavière, en 788[359].

Des diplômes attestent également de l'étendue des biens et de l'influence de Gisèle[360].

Le nécrologe de Chelles mentionne quelques abbesses mérovingiennes[361].

b. Sources iconographiques

Deux vues de l'abbaye ont été réalisées dans la seconde moitié du XVIIe siècle (fig. 1). En 1688, le monastère est également représenté dans le *Monasticon Gallicanum*, qui en donne deux vues, respectivement depuis le nord et depuis le sud (fig. 2). Il est aussi indiqué sur la carte de l'Abbé Delagrive en 1731 (fig. 3), celle de Cassini en 1756 (fig. 4) et dans l'atlas de Trudaine des années 1745-1780 (fig. 5). Un plan de l'abbaye a été dressé en 1794 (fig. 6). Nicolas Château a réalisé une médaille pour l'abbesse Louise-Adélaïde d'Orléans ; le revers en représente l'abbaye au XVIIIe siècle (fig. 7).

c. Sources archéologiques

En 1848, à l'occasion du creusement du canal de la Marne, sont découverts les premiers vestiges archéologiques de Chelles. Les recherches (surtout des sondages, des surveillances de travaux et des sauvetages sur de petites zones) sont ponctuelles puis

---

[356] MGH, *Annales Petaviani*, p.11.
[357] MGH, *Annales Mettenses priores* ; Nelson, 1991, p.191-194 ; McKiterrick, 2000, p.166-167 ; Wood, 2004, p.238.
[358] MGH, *Codex Carolinus* ; Sot, Veyrard-Cosme, 2014.
[359] MGH, *Annales Laureshamenses*, p.33.
[360] MGH, *Diplomata Karolinorum, Urkunde Giselas.*
[361] Molinier, 1902, 1ère partie, p.370, n°20.

deviennent plus régulières à partir de la seconde moitié des années 1960 (fig. 10, 11 et 12). En 1982, une fosse du début de l'époque romaine et du mobilier néolithique ont été mis au jour, à quelques centaines de mètres au nord-ouest du site du monastère (rue du Pont de bois). En 1983, trois sarcophages ont été retrouvés à environ 500 mètres au nord-est de l'abbaye (rue Jean Véron), et des sondages ont été pratiqués dans l'église Saint-André ainsi que dans une cave du cellier de l'abbaye du XVIIIe siècle[362]. Après la création du service archéologique de Chelles en 1984, des campagnes de fouilles sont systématiquement engagées à l'occasion de travaux de voirie et d'urbanisme prévus par la ville[363]. Elles se concentrent sur le site de l'ancienne abbaye, en raison du réaménagement du centre-ville, jusqu'au milieu des années 1990, puis s'étendent sur une plus large aire et vers la gare entre 1995 et 2005. C'est à partir de 1986 que des sondages puis des fouilles sont programmés, en trois tranches, sur le site du monastère. En 1987, débute la première tranche : on fouille la galerie occidentale du cloître, une partie du réfectoire, le cellier et le logis abbatial (soit 700 mètres^2). En 1988-1989, la deuxième tranche permet de découvrir l'aile est du cloître et le reste du réfectoire (soit 950 mètres^2). Enfin, en 1991-1992, la troisième tranche permet de fouiller une partie de la Grande Cour et d'achever la quasi-totalité des recherches dans le secteur du logis abbatial. D'autre part, des sondages ont été ponctuellement pratiqués en 1991 dans le collège Weczerka, en 1994 dans le parc du Souvenir et en 2001 dans l'église Sainte-Croix. Ils ont apportés de nouveaux indices sur le monastère. Plus récemment, la rue Gustave-Nast a fait l'objet de plusieurs fouilles entre 2005 et 2010 ; il en a été de même du secteur du centre-gare entre 2001 et 2011, du secteur Besson entre 2004 et 2011, ainsi que le long du ru des Pissottes entre 2005 et 2007, et sur le plateau derrière le Mont-Chalats entre 2002 et 2009. Enfin, en 2009, la zone entre l'hôtel de ville et le collège Weczerka a fait également l'objet de fouilles.

[362] Charamond, 2012, p.18-20.

[363] *Ibid.*, p.14-19 : des sondages sont pratiqués entre 1984 et 1986 au 28-30 rue Louis Éterlet ; des fouilles de sauvetage prorammées entre 1984 et 1988 dans l'église Saint-Georges, au lieu-dit la Côte Saint-Roch, le long du ru des Pissottes, du fossé de Travers ainsi que de la Marne entre 1985 et 1986. En 1998 et 1999 des sondages sont réalisés au 24-24bis avenue de la Résistance sur 2300 mètres^2, en 1996 au 8 rue Etienne Bourgeois sur 100 mètres^2 et enfin, sur la place du marché, en 1999, 2000 et 2007.

III. Présentation des études

On doit à Claude-Hyacinthe Berthault, en 1889-1890, un des premiers résumés chronologiques de l'histoire de l'abbaye de Chelles[364]. Charles-Marie-Clément Torchet publie également une des premières histoires du monastère, en 1889[365]. Louis Halphen évoque les tentatives de mariage de Gisèle dans son ouvrage sur Charlemagne paru en 1947 et réédité en 1968[366]. Bernhard Bischoff s'est intéressé au *scriptorium* de Chelles en 1957. Ses recherches ont été à nouveau publiées dans un article en 1966[367]. En 1967, José Ajot publie un petit recueil sur Chelles[368]. En 1968, André Clément s'est intéressé à la règle de Saint-Benoît pratiquée à Chelles[369]. José Ajot et Alain Bulard publient, en 1977, un ouvrage sur les dernières fouilles archéologiques pratiquées à Chelles[370]. En 1979, paraît un article d'André Clément sur l'histoire de l'abbaye à l'époque carolingienne[371].

Dans un article de 1981, Claude Farnoux s'intéresse à l'assassinat de Chilpéric Ier à Chelles[372]. Jacques Dubois publie ses recherches sur Bathilde en tant que reine, fondatrice de monastères et sainte[373]. Gabriel Sanders consacre un article en 1982 au remaniement carolingien de la *Vita Balthildis*[374]. Dans le B*ulletin de la Société archéologique et historique de Chelles* de 1982-1983, notons les articles de Pierre Eberhart sur les bâtiments de l'abbaye de Chelles après la Révolution[375] et de Jean-Pierre Laporte sur le remaniement carolingien de la *Vita Balthildis*[376]. L'année suivante, Jean-Pierre Laporte publie un bref article sur les monnaies carolingiennes de Chelles[377]. Hartmut Atsma et Jean Vezin se sont intéressés, en 1985, aux authentiques détenus à l'abbaye[378]. En 1986, Nadine Berthelier-Ajot publie un article sur

[364] Berthault, 1889-1890.
[365] Torchet, 1889.
[366] Halphen, 1968.
[367] Bischoff, 1957 ; Bischoff, 1966.
[368] Ajot, 1967.
[369] Clément, 1968.
[370] Ajot, Bulard, 1977.
[371] Clément, 1979.
[372] Farnoux, 1981.
[373] Dubois, 1981.
[374] Sanders, 1982.
[375] Eberhart, 1982-1983
[376] Laporte, 1982-1983.
[377] Ibid., 1984.
[378] Atsma, Vezin, 1985.

Chelles à l'époque mérovingienne[379]. La même année paraît un article d'Alain Stoclet sur Gisèle et le *scriptorium* de Chelles[380]. Le trésor de Chelles a fait l'objet d'importantes recherches de la part de Jean-Pierre Laporte, notamment, qui publie un ouvrage sur le sujet en 1988[381].

En 1991, paraît le catalogue de l'exposition sur le trésor de Chelles, dirigé par Jean-Pierre Laporte et Raymond Boyer[382]. Parmi les actes du colloque *L'Île-de-France de Clovis à Hugues Capet : du Ve siècle au Xe siècle*, publiés en 1993, nous pouvons retenir plusieurs articles : ceux de Jean-Pierre Laporte sur les reliques et l'histoire du monastère[383], et celui de David Coxall, José Ajot et Christian Charamond sur les fouilles pratiquées à Chelles au début des années 1990[384]. En 1993-1994, paraît l'ouvrage d'Annick Desthuilliers sur la seigneurie de Chelles[385]. Dans son article de 1994, Marie-France Auzépy s'intéresse à la relation entre l'empereur byzantin Constantin V et les Carolingiens, et plus particulièrement Gisèle[386]. En 1994, paraît un ouvrage collectif sur les religieuses, dirigé par Nicole Bouter[387] ; on peut y noter l'article d'Alain Dubreucq sur le monachisme féminin dans le nord de la Gaule à l'époque carolingienne. David Coxall publie, en 1994, le résumé des fouilles faites sur le site de l'abbaye entre 1991 et 1992[388]. En 1994-1995, Jacques Dubois actualise son étude sur sainte Bathilde et les fondations monastiques mérovingiennes[389]. En 1997, paraît l'article de Nicole Suhl sur la *Vita Bertilae Kalensis*[390]. Notons, en 1998, les recherches universitaires d'Isabelle Charmantier sur Chelles (qu'elle compare à Jouarre, Monkweamouth et Whitby)[391]. La même année, Pierre Gillon consacre un article à l'étude de la salle du chapitre de Chelles[392]. Rosamond McKitterick a régulièrement mentionné Chelles dans ses articles ou ses ouvrages sur les Carolingiens entre 1989 et 2009[393]. Notons en particulier son article

[379] Berthelier-Ajot, 1986.
[380] Stoclet, 1986.
[381] Laporte, 1988.
[382] Laporte, Boyer, 1991.
[383] Laporte, 1993 ; *Ibid.*, 1993².
[384] Coxall, Ajot, Charamond, 1993.
[385] Desthuilliers, 1993-1994.
[386] Auzépy, 1994.
[387] Bouter, 1994.
[388] Coxall, 1994.
[389] Dubois, 1994-1995.
[390] Suhl, 1997.
[391] Charmantier, 1998.
[392] Gillon, 1998.
[393] McKitterick, 1989 ; *Ibid.*, 2000 ; *Ibid.*, 2008 ; *Ibid.*, 2009.

de 1999 sur « Les femmes, les arts et la culture en Occident dans le haut Moyen Âge »[394]. Janet L. Nelson s'est intéressée, dans des articles de 1991 à 2002, à la place de la femme au haut Moyen Âge et a orienté une partie de ses recherches sur Gisèle[395]. En 1999, paraît un article de Michael Müller-Wille sur les sépultures mérovingiennes de femmes et notamment celles de Chelles[396].

Le lien entre Chelles et l'écriture des annales de Metz est évoqué par Yitzhak Hen en 2000[397]. En 2001 et 2002, Bénédicte de Meyer consacre son mémoire à l'étude de Chelles au haut Moyen Âge[398]. La même année, Annick Desthuilliers publie ses recherches sur les églises de Chelles[399]. En 2004, paraît un ouvrage sur Alcuin dans lequel nous pouvons noter l'article de Mary Garrison sur ses correspondants (dont faisait partie Gisèle)[400]. Ian Wood oriente ses recherches sur la famille des Pippinides et Gisèle dans un article de 2004[401]. La Société archéologique et historique de Chelles s'intéresse dans son *Bulletin* de 2004-2005 aux 5000 ans d'histoire de la ville[402]. L'important trésor de Chelles fait à nouveau l'objet d'un article par Anne Guichard, en 2007[403]. En 2008, Corinne Charamond publie un court article sur la découverte d'un port à Chelles[404]. La même année paraît un article de Matthias Untermann dans lequel il compare le monastère de Chelles à ceux de Nivelles et Jouarre.

Le *scriptorium* de Chelles et sa production de manuscrits à l'époque carolingienne a également fait l'objet d'études, parmi lesquelles on peut mentionner le récent article d'Henry Mayr-Harting, paru en 2010[405]. La Société archéologique et historique de Chelles consacre son volume de 2010-2011 aux cartes et plans relatifs à Chelles depuis le XVIe siècle[406]. En 2012, Christian Charamond résume l'ensemble des découvertes relatives à l'abbaye de Chelles[407]. En 2013, Jean-Pierre Laporte publie à nouveau un article sur la sépulture et les

---

[394] *Ibid.*, 1999.
[395] Nelson, 1990 ; *Ibid.*, 1991 ; *Ibid.*1991², *Ibid.*1996 ; *Ibid.*, 2002.
[396] Müller-Wille, 1999.
[397] Hen, 2000.
[398] De Meyer, 2001-2002.
[399] Desthuilliers, 2001-2002.
[400] Garrison, 2004.
[401] Wood, 2004.
[402] SAHC, 2004-2005.
[403] Guichard, 2007.
[404] Charamond, 2008.
[405] Mayr-Harting, 2010.
[406] SAHC, 2010-2011.
[407] Charamond, 2012.

reliques de la reine Bathilde[408]. Annick et Robert Desthuilliers axent leurs recherches sur Chelles au XVIIe siècle dans le 30e volume de la Société Historique et archéologique de Chelles, en 2014-2015[409]. Anne-Marie Helvétius actualise la recherche sur Gisèle en reprenant les éléments principaux de sa biographie dans un article paru en 2015[410].

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

Une occupation continue du site de Chelles est attestée depuis le Paléolithique. À l'époque gallo-romainoù se trouvait une agglomération (*villa*) gallo-romaine possédant un temple (fig. 12 et 13). La *Vita Bathildis* rapporte la fondation par Clothilde, vers 520, d'un *coenobiolum* associé à un oratoire dédié à saint Georges[411] ; cela témoigne de l'existence d'un premier petit monastère élevé sur le domaine royal, puisque Clothilde était l'épouse du roi Clovis[412] . Autour et dans Saint-Georges – du moins dans ce que l'on pense avoir été l'église Saint-Georges – était implantée une nécropole mérovingienne (fig. 15 et 17).

Les rois mérovingiens possédaient un palais à Chelles. L'origine de sa construction et son emplacement sont méconnus. Longtemps désigné sous le terme de *villa*, jusqu'en 1008[413], son sens est confus et peut donc désigner le palais mais aussi l'agglomération (l'ancien domaine agricole). Le palais des rois francs pourrait notamment être une récupération d'un ancien bâtiment gallo-romain. Chilpéric, roi de Soissons (à partir de 561)

---

[408] Laporte, 2015.
[409] Desthuilliers, Desthuilliers, 2014-2015.
[410] Helvétius, 2015.
[411] MGH, *Vita Balthildis*, p. 506, Chap.18, version A : « et sancti Georgii in coenobiolo virginum in Kala prima construxit.» ; il s'agit de la plus ancienne dédicace connue dédiée à saint Georges en Gaule.
[412] *Ibid.*, version B ; Laporte, 1988, p.1 ; *Ibid.*, 1982-1983, p. 125-126 ; Sanders, 1982, p.411-428.
[413] Atsma, 1981, p. 423-425.

et de Paris (à partir de 567), résidait à la *villa*[414] de Chelles, lorsqu'il fut assassiné en 584[415]. Après sa mort, Grégoire de Tours nous apprend que la reine Frédégonde, sa veuve, a fait retirer par les trésoriers du roi les trésors demeurés dans la *villa* de Chelles, dont un bassin d'or qu'elle avait précédemment fait faire[416]. Ces mentions attestent ainsi l'existence d'un palais, une résidence royale. La *villa* est dite dépendante de Paris[417]. Bien que le palais semble de moins en moins occupé au VIIe siècle, les textes évoquent quelques séjours royaux[418]. En 603-604, saint Géry rencontre le roi Clotaire dans la *villa* de Chelles.

Entre 576 et 637 – peut-être vers 580-584[419] –, des vignes sises à Thorigny sont offertes à l'église Saint-Georges par une riche franque, Ermentrude, dont le testament a été conservé[420].

Régente pendant la minorité de son fils Clotaire III, la reine Bathilde passe pour la nouvelle fondatrice du monastère double de Chelles[421]. Il aurait été construit entre 657 et 662 et possédait donc une communauté de femmes et une communauté d'hommes, placées toutes deux sous l'autorité de l'abbesse[422]. Dans la version de la *Vita Balthildis* du IXe siècle[423], l'hagiographe rapporte que celle-ci aurait en réalité agrandi le *coenobiolum* et élevé une nouvelle église dédiée à la sainte Croix[424]. Bathilde place l'abbesse Bertille à la tête de

---

[414] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum, liber VI,* chap. 46, p.319 : « ad villam Calensim, quae distat ab urbe Parisiaca quasi centum stadiis.».
[415] Laporte, 1993, p.96.
[416] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum, liber VII,* chap. 3, p.328 : « Reliquos vero thesaurus, qui apud villam Calam remanserant, in quibus erat missurium illud aureum quod nuper fecerat, thesaurarii levaverunt […] ».
[417] Ib*i*d.*, liber X,* chap. 19, p.512 : « […] thesauri eius de Calensi Parisiacae urbis villa ablate ad eundem dilate sunt ».
[418] Charamond, 2012, p.34.
[419] Barbier, 2005.
[420] Archives nationales, K4, n°1 ; Laporte, 1993, p.96.
[421] MGH, *Vita Balthildis*, p. 489, chap. 7, version A : «quod etiam et ipsa velud proprioas seu et peculiares Dei casas, id est Kala in Parisiaco, a Deo sacratas puellas, coenobium magnum virginum aedificavit, ubi Dei famulum religiosam valde puellam Berthilanem in locum matris esse primam constituit ? » ; Pour Bathilde voir : Dubois, 1984 ; *Ibid.*,1994-1995 ; Laporte, Boyer, 1991 ;
[422] Dubreucq, 1994, p.62.
[423] Laporte, 1982-1983, p. 125-126
[424]MGH, *Vita Balthildis*, p. 506, chap. 18, version A : « et sancti Georgii in coenobiolo virginum in Kala prima construxit » ; version B : « Ecclesiam quoque in honore sancti Petri, ubi religio monastici ordinis vigeret, Parisius fecit necnon et cenobiolum in honore sancti Georgii sacrarum virginum in Kala construxit. » ; Ibid., chap. 15, p. 502, version B : « Sicque, ut decentissimum erat, excubias condignas agentes, in ecclesia sanctae Crucis, quam ipsa a fundamentis construxerat, corpus beatissimum portaverunt et merito honore summaque reverential ibidem sepelierunt. »

la communauté formée de moniales venues de Jouarre. La Vie de cette dernière rapporte la création du monastère double et la prospérité grandissante qu'il connut[425]. Comme il semblerait qu'un petit monastère ait déjà existé depuis la fondation de Clothilde, la reine Bathilde n'en est pas la fondatrice *stricto sensu*. Elle aurait pu être cependant la fondatrice du monastère double et l'instauratrice de la communauté féminine à Chelles, à condition que cela n'existât pas déjà au temps de Clothilde. Toutefois, ses travaux de construction et d'agrandissement ont été si considérables qu'ils ont participé à l'instauration de la légende, pas totalement fausse somme toute, qui fait de Bathilde la fondatrice du monastère de Chelles. On suppose que la reine aurait accordé de nombreux dons et privilèges à l'abbaye. Si aucun texte ne nous est parvenu à ce propos, les largesses qu'elle octroya à sa fondation de Corbie peuvent en donner un aperçu[426]. Elle se retire à Chelles, à la fin de sa régence vers 665 ou 666 – probablement contrainte par Ebroïn[427]. Elle y aurait fait enterrer son fils Clotaire III en 673 puis son confesseur Genès, évêque de Lyon, en 658. Enfin, elle y meurt le 30 janvier 680 ou 681 et est enterrée dans l'église Sainte-Croix, selon la version carolingienne de sa *Vita*[428].

Rapidement après sa mort, le service commémoratif en l'honneur de Bathilde semble se muer en culte. En effet, d'après la première version de la *Vita Balthildis*, l'abbesse Bertille de Chelles obtient « des saints évêques des environs que la mémoire de la fondatrice [soit] évoquée dans de nombreuses églises pendant la Messe »[429]. L'hagiographe de la version B, qui écrit au premier tiers du IXe siècle, assure que cette pratique est toujours en cours à Chelles. Cela se confirme à Corbie où, dans les statuts de 822 de l'abbé Adalard, il est question au 30 janvier d'une *Missa domnae Bathildis*[430].

Les sépultures de la reine Bathilde et de l'abbesse Bertille ont été retrouvées lors de fouilles pratiquées dans les années 1980 sur le site de l'ancienne Notre-Dame. Le corps de

---

[425] Folz, 1975, p.372.
[426] *Ibid.*
[427] MGH, *Vita Balthildis*, p.495-496, chap. 10, version A : « Deductaque ab aliquibus senioribus, venit ad praefatum monasterium suum Kala, ibique ab ipsis sanctis puellis, ut decebat, honorifice et satis amabiliter in sancta congregatione recepta est. »
[428] *Ibid.*, p.502, chap. 15, version B : « sicque, ut decentissimum erat, excubias condignas agentes, in ecclesia sanctae Crucis, quam ispa a fundamentis construxerat, corpus beatissimum portaverunt et merito honore summaque reverentia ibidem sepelierunt » ; Laporte, 1988, p. 3 et p.53-54.
[429] *Ibid.*, p.502, chap.15, version A.
[430] Folz, 1975, p.375.

Bertille avait été élevé au XIIe siècle sans que l'on sache si cela avait déjà été réalisé ou non, une première fois. Les vêtements avec lesquelles Bathilde et Bertille ont été inhumées ont pu être en partie conservés et constituent des témoins uniques du costume mérovingien[431].

Le monastère a profité de son statut de fondation royale et a ainsi attiré dons et privilèges. Le 29 juillet 710, une religieuse du nom de Berthilinde y rédige une donation pour l'évêque Willibrond[432]. Thierry, fils de Dagobert II, a été élevé à Chelles[433]. Il a ensuite été retiré du monastère par Charles Martel pour être placé sur le trône de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne. Il régna de 721 à 737[434]. En 741, la concubine de Charles Martel et mère de Griffon, Sonechilde, entra au monastère de Chelles.

b. Le règne de Charlemagne

La sœur de Charlemagne, Gisèle[435], est nommée abbesse de Chelles avant 788 et le demeure jusqu'à sa mort, peut-être en 810[436]. Elle noue des relations avec les personnalités importantes de son temps comme les abbés de Saint-Denis, Fulrad, Maginaire puis Fardulphe et surtout avec Alcuin avec qui elle entretient une correspondance entre les années 793 et 801[437].

En tant que fille et sœur de roi, Gisèle a bénéficié d'une éducation particulière et a notamment appris le grec[438]. La pratique de cette langue au monastère de Chelles est

---

[431] Laporte, 1993², p.104-105.
[432] Clément, 1979, p.2 : « Actum public in loco Calae ».
[433] MGH, *Monumenta Epternacensia*, p.62 : « franci post mortem Chilperici Theodericum, Cala monasterio enutritum, filium Dagoberti iunioris, regem super se constituunt ».
[434] Clément, 1979.
[435] Voir la notice biographique plus complète dans la partie synthèse (II. 1. c. i.).
[436] Helvétius, 2015, p.161-167. Nous ne connaissons pas la date de sa mort avec exactitude. Seul Éginhard nous apprend qu'elle est morte *paucis annis* avant son frère. Sot, Veyrard-Cosme, 2014, chap.18, p.44.
[437] MGH, *Alcuini Epistolae*, p.40-41 (n°15), p.73-74 (n°32), p.127 (n°84), p. 248 (n°153), p.249 (n°154), p. 267-268 (n°165), p. 292-293 (n°177), p. 322-323 (n°195), p. 323-324 (n°196), p.354-357 (n°213), p. 357-358 (n°214), p. 359-360 (n°216), p. 371-372 (n°228) et p.419-420 (n°262). Garrison, 2004, p.319-331.
[438] Helvétius, 2015, p.165.

d'ailleurs avérée pour cette époque, comme l'atteste le sacramentaire gélasien dit *Vaticanus Reginensis 316*, réalisé à Chelles. Sous Gisèle, le *scriptorium* est particulièrement actif, et ce dès le milieu du VIIIe siècle[439], et a produit, entre autres, le manuscrit mentionné précédemment[440] et les manuscrits de Cologne (Psaumes de saint Augustin)[441].

Gisèle dirigeait ainsi le monastère de Chelles, où lui fut confiée Rotrude, la fille de Charlemagne. A. Stoclet suggère également que Gisèle aurait pu être non seulement abbesse de Chelles mais aussi de Notre-Dame de Soissons et d'Argenteuil[442].

D'après J.-M. Laporte, elle aurait été l'initiatrice de l'important rassemblement de reliques de Chelles[443]. De cette collection, transportée en 1793 dans l'église paroissiale, ont été dénombrés 138 authentiques antérieurs à l'an 800 et vraisemblablement rassemblés entre 750 et 810[444]. Autour de chaque relique était enroulée une bande de tissu puis un authentique – une bande de parchemin sur laquelle on inscrivait le nom du saint et la désignation de la relique en question. Les lambeaux de tissu utilisés étaient des soieries orientales des VIe, VIIe et VIIIe siècles[445]. En outre, le monastère possédait plusieurs objets du haut Moyen Âge comme le calice de saint Éloi (fondu à la Révolution), la « chasuble » de Chelles (certainement brodée pour la reine Bathilde entre 660 et 664) et des objets lui ayant appartenu, une « robe de dessus », une écharpe et des sandales liturgiques. Rappelons également qu'à Chelles se trouvaient les sépultures de la reine Bathilde, morte vers 680 et de la première abbesse, Bertille, morte vers 704-705, qui ont pu constituer les éléments principaux de la collection de relique. Le monastère possédait également les reliques de sainte Pétronille, fille de saint Pierre, dont Gisèle contribue à développer le culte[446]. Sainte Pétronille est depuis devenue une des saintes patronnes des Pippinides.

Gisèle fait surtout reconstruire l'abbaye à quelques centaines de mètres de la précédente (fig. 17 et 22). Nous pouvons lire dans une de ses correspondances avec Alcuin

---

[439] McKitterick, 2008, p.61-62 et p.362-363.
[440] Vatican, Bibl. apost., ms. Reg. lat. 316.
[441] Bischoff, 1957.
[442] Stoclet, 1986, p.250-270.
[443] Laporte, 1988, p.118.
[444] *Ibid.*, p.V.
[445] *Ibid.*, 1993², p.103.
[446] McKitterick, 2009.

qu'elle fait édifier dès 798-799 une nouvelle abbatiale, plus à l'est de Sainte-Croix, et dédiée à Notre-Dame. C'est d'ailleurs Alcuin lui-même qui l'encourage dans cette démarche[447].

Charlemagne aurait fait enfermer, au monastère de Chelles, la fille du duc rebelle Tassilon de Bavière, en 788[448]. Des échanges entre Chelles et la Bavière sont attestés. Le monastère envoya des manuscrits issus de son *scriptorium*, en retour, des reliques de Germanie lui ont été offertes[449]. Le roi a séjourné à Chelles en 804[450], notamment pour visiter Gisèle, malade. Cet épisode confirmerait les dires d'Éginhard qui évoque l'affection de Charlemagne pour sa sœur[451].

Après l'abbatiat de Gisèle, le monastère passe sous le régime de la commende.

c. Après le règne de Charlemagne

Comme nous l'avons évoqué ci-dessus, le culte de Bathilde s'est maintenu tant à Chelles qu'à Corbie à l'époque carolingienne. La Translation de ses reliques – dont l'initiative doit être imputée à Louis le Pieux – à Chelles le 17 mars 833, associée à deux miracles, proclame sa sainteté. Cela est relaté dans la *Translatio Bathildis* – le meilleur état du récit provient de deux manuscrits reliés, originaires de Corbie[452]. Son sarcophage a été déposé dans la « nouvelle église » de Chelles, Notre-Dame, derrière l'autel, en présence de l'évêque de Paris. On y plaça également les ossements attribués à Radegonde, filleule de Bathilde, décédée le même jour qu'elle. L'événement a lieu sous l'abbatiat d'Helvide/Hégivilde (810-833), la mère de l'impératrice Judith de Bavière (seconde épouse

---

[447] MGH, *Alcuini Epistolae*, p.249 (n°154) : « Placet mihi valde labor vester in sanctae Dei genetricis ecclesiae exaltatione et in librorum consideratione. Unde in his laboribus, quantum poterimus, vestram sollertiam adiuvare gaudemus. Et puer Fridigisus secundum temporis oportunitatem vobis ferat auxilium. Vester vero profectus in Deo adiuvante misericordia diligentissime studeas ».
[448] MGH, *Annales Laureshamenses*, p.33.
[449] Laporte, 1988, p.4.
[450] MGH, *Annales Mettenses priores*, a°804, p.92.
[451] Sot, Veyrard-Cosme, 2014, chap.18, p.44.
[452] Voir la transcription et la traduction donnée dans Laporte, 1988, p.151-160. Pour le contenu de sa tombe voir Laporte, 1988, p.56-58.

de Louis le Pieux), qui s'était fait offrir Chelles huit ans auparavant[453]. Pour J.-P. Laporte, faire reconnaître la sainteté de la reine Bathilde pouvait faire le jeu de l'empereur qui cherchait à rattacher sa dynastie à celle des Mérovingiens et ainsi conforter sa légitimité. Louis le Pieux fait également don à l'abbaye de la *villa* de Coulombs dans le *pagus* de Meaux et demande des prières pour le « salut, la conservation et la paix de l'Empire, ainsi que pour la santé de son épouse et de ses fils ». Le nom de la reine Bathilde est ainsi inscrit à plusieurs martyrologes comme ceux de Wandalbert et d'Usuard[454]. Son culte se répand également dans d'autres de ses fondations comme Jumièges et Notre-Dame de Soissons.

La femme de Charles le Chauve, Ermentrude, devient à son tour abbesse de Chelles (avant 854-869). Sous sa gouvernance, le monastère se voit autoriser la frappe d'une monnaie en son nom – ce qui accroît fortement ses revenus[455]. Entre 861 et 887, Chelles a très probablement dû subir des attaques des Vikings qui remontèrent la Marne, incendièrent Saint-Maur (en aval du monastère) puis Saint-Faron de Meaux (en amont) et plus tard prirent leur quartier à Caziacum (Chézy-sur-Marne)[456].

Chelles est toujours un centre prestigieux aux Xe-XIe siècles ; un synode s'y est tenu en 993-994 ainsi qu'un concile en 1003[457]. Le palais de Chelles est utilisé en 833 par Charles le Chauve et entre 1026 et 1028 par Robert le Pieux. À partir de 1008, les actes royaux utilisent le terme de *palatium* jusqu'à ce que la formule n'évoque plus que le monastère, à partir de 1018[458]. Il est possible que l'éventuelle intégration du palais à l'intérieur du monastère ait contraint les séjours, et que ce qui est appelé palais pouvait avoir été transformé, à la fondation du monastère, en une hôtellerie pour hôtes de prestige et utilisée de manière très ponctuelle lorsque la nécessité y poussait.

---

[453] *Ibid.*, p.152..
[454] Folz, 1975, p.376 ; Wandalbert : M.G.H., Poetae latini, t. II, p. 559 ; Usuard : PL 123 c. 710.
[455] Laporte, 1984, p.76- 77.
[456] *Ibid.*, 1988, p. 6.
[457] Charamond, 2012, p.34. Ces événements sont rapportés par le moine Richer dans son Histoire de France : Latouche, 1930, p.289-293.
[458] Ce terme peut également évoquer la cour royale qui y séjourne ponctuellement jusqu'à cette date. Il ne fait pas forcément référence au bâtiment palatial. Voir : A.N, K.18, n°13, le 17 mai 1008 : « in sancte synodo quae XVI kalendas Iunii Kale, sedis nostrae palatio collecta resedit » et A.N ; K.18, n°8,5, le 13 mai 1018 : « Actum Calae coenobio ».

Aucune abbesse n'est mentionnée dans les textes et n'est connue entre 925 et 1097 malgré la persistance de l'occupation religieuse attestée par l'archéologie[459]. On sait que la fille de Charles le Chauve et belle-mère d'Hugues le Grand, Rothilde, devient abbesse commendataire de l'abbaye au tout début du Xe siècle[460]. En 978, l'abbaye est pillée par les soldats d'Otton II. L'empereur dédommagea les moniales par la suite. Chelles passa ensuite aux mains d'Hugues Capet et fut parfois occupé par sa cour.

Au Xe siècle, les bâtiments communautaires au sud de l'abbatiale subissent des modifications notables (fig. 23). À la place des bâtiments nord-ouest et sud-ouest, au moins une cave semi-enterrée et un cloître ont été construits. La galerie occidentale du cloître mesurait 3,50 mètres de large sur plus de 21 mètres de longueur. Elle était associée à un auvent. La cave était peut-être être associée à un cellier. L'édifice nord-est semble transformé en salle capitulaire comme en témoignent l'aménagement de banquettes le long des murs[461]. Son annexe sud est détruite et remplacée par la galerie orientale du cloître, qui court tout le long de son pignon. Un nouveau bâtiment au sud-est est construit à seulement 2 mètres de celui au nord. Le réfectoire et les cuisines y ont probablement été installés. La zone artisanale entre Sainte-Croix et Notre-Dame est alors abandonnée au profit d'une exploitation agricole. Malgré ce recul de l'aire construite et habitée, l'abbaye de Chelles n'est pas abandonnée ; au contraire, des travaux y sont même entrepris[462].

Un diplôme de 1128 de Louis VI indique que l'abbaye est composée de 120 moniales[463]. La même année, le roi autorise la création de la commune de Chelles par ses habitants[464]. Ce nombre de moniales est abaissé à 80 aux XIIe-XIIIe siècles[465]. Une bulle d'Alexandre III confirme les biens de l'abbaye en 1192[466]. À Chelles, le XIIe siècle est marqué comme étant une période importante d'échange de reliques. À la demande de l'abbé de Corbie, l'abbesse Helvide lui envoie des reliques de sainte Bathilde, entre 1158 et 1172[467].

---

[459] Charamond, 2012, p.34.
[460] Clément, 1979, p.9.
[461] Gillon, 1998, p. 64-97.
[462] Charamond, 2012, p.85.
[463] Dufour, 1992, p.82-88, n°276.
[464] Dufour, 1992, p.80-82, n°275.
[465] *Lexikon*, 1999, p.1791.
[466] Migne, *Patrologia Latina, Epistolae et privilegia*, p.1189, nov.28.
[467] Laporte, 1988, p. 7.

Le 25 mai 1185, la cérémonie de translation du corps de l'abbesse Bertille a lieu en présence de l'évêque de Paris.

Au XIIe siècle, le monastère est embelli (fig. 24). Les bâtiments à l'ouest du cloître s'étendent et plusieurs édifices légers sont construits le long du mur de clôture (plus nombreux vers l'ouest). En relation avec la zone agricole, ils auraient eu pour destination le travail du raisin. À la fin du siècle, l'aire de circulation derrière la clôture a été transformée et subdivisée par des palissades et des fossés.

À une date inconnue, une crypte a été aménagée sous Sainte-Croix (fig. 20). C'est là où aurait été conservé le souvenir de la tombe de Bathilde après le transfert de ses reliques, au temps de Louis le Pieux, dans l'abbatiale Notre-Dame[468].

---

[468] Dom Florimond-Robert Racine, évoque cette crypte dans son « Histoire de l'abbaye roïale de Chelles » [Paris. Bibliothèque Mazarine. Ms. 3380. Dom Florimond-Robert Racine, *Histoire de l'abbaye Roïalle de Chelles.*]. En 1612, une description de Du Breul confirme le fait que le corps de Bathilde se trouve bien dans la crypte sous Sainte-Croix : « en la voute soubsterraine de ladicte Eglise, appellée de Saincte croix : au lieu où se void encores à présent son tombeau, avec un autre de sa fille Radegonde, ou de sa filliole Bautheur mentionnée en sa légende » [FSHAPIDF, 1982, p.54.]. Une autre description, de 1755 [Lebeuf, 1755, p.53], renseigne sur l'aménagement de cet espace : « dans le côté méridional de cette petite Eglise Paroissiale est, proche l'autel au dessous d'une trappe, un escalier par lequel on descend dans un caveau situé sous le chœur des religieux, où l'on voit le tombeau de Sainte Bathilde d'une pierre brute, rude, impolie même en dedans ; et pour en conserver la mémoire, on a mis dessus, du côté de la rue, une inscription qui en avertit, datée de l'an 1690 ». Enfin, le baron de Guillermy rapporte en 1849 que le caveau de Bathilde « existe encore probablement. Il était fort petit, suffisant à peine pour un prêtre et son acolyte. Mais comme la voûte de cette crypte formait une saillie incommode sur le passage de la porte charretière ouverte dans le mur de l'ancienne église, on eut la barbarie de l'effondrer ».
Plusieurs campagnes de fouilles, entre 1971 et 2000, ont permis de retrouver les deux états successifs de la crypte (fig. 20).
Pour le premier état, une pièce de 3,60 mètres sur 2,75 mètres a été retrouvée. Elle était accessible depuis Sainte-Croix par un escalier à vis, large de 0,75 mètre, séparé de la pièce par une porte. Un bloc calcaire circulaire de 0,40 mètre de diamètre pourrait être le support d'un autel. Aucun élément ne permet de dater précisément cette phase de construction. En revanche, ce premier état doit être mis en relation avec les piliers retrouvés dans les fondations de Saint-Georges et attribués à l'église du XIe-XIIe siècle. En revanche, l'accès qui s'effectuait dans Sainte-Croix à l'origine aurait été reporté dans Saint-Georges au XIIIe siècle.
La pièce du second état est légèrement désaxée par rapport à celle du premier état. Elle mesure 3,70 mètres sur 3,20 mètres et est voûtée en berceau. Un couloir de 22 mètres de long sur 1,30 mètre de large mène jusqu'au mur nord de l'église, qui est percé d'un soupirail laissant pénétrer la lumière. On accédait à la crypte par un escalier ménagé à l'angle sud-est de Saint-Georges, qui conduisait à un couloir voûté en berceau de 3,80 mètres de long. Il s'élargit progressivement jusqu'à la chambre, passant de 1 mètre à 1,40 mètre. Les murs de moellons disposés irrégulièrement étaient recouverts d'enduit blanc de plâtre. Le sol était également recouvert de plâtre. Trois aménagements ont été découverts : une banquette, disposée tout le long du mur oriental, de 0,40 mètre de large

Le monastère est en grande partie détruit par un incendie en 1226, mais est rapidement reconstruit. Après cela, l'abbaye acquiert des terres à l'est et à l'ouest de sa clôture et de grands travaux de reconstruction sont commencés (fig. 24b). Il semblerait que la limite de la clôture ait été repoussée plus au sud, jusqu'à un cours d'eau. Les premiers travaux concernent, dans un premier temps, l'aile orientale du cloître puis, dans la première moitié du XIIIe siècle, Notre-Dame. Celle-ci possédait alors une nef flanquée de bas-côtés, prolongée d'un transept puis d'un chevet semi-circulaire orienté, pourvu d'un déambulatoire à chapelles rayonnantes. Nous savons qu'à cette époque, il existait six chapelles dans l'abbatiale : Saint-Jacques, Saint-Barthélemy, Saint-Laurent, Saint-Denis, Saint-Thomas, Sainte-Madeleine[469]. Les bâtiments des moniales sont également reconstruits, et un long dortoir est établi dans le prolongement du bras sud du transept de Notre-Dame. Le dortoir était superposé aux salles de travail, à la salle du chapitre et à la sacristie[470]. Au sud était aménagé le réfectoire, relié aux cuisines. Celles-ci se trouvaient proches du cellier de l'aile occidentale. De grands travaux hydrauliques ont également été entrepris, comme en témoignent les bassins et le collecteur qui desservaient le dortoir. En 1240, un gisant en l'honneur de Clotaire III est posé sur ses supposés restes.

En 1254, les clercs en charge de Saint-Georges obtiennent de l'abbesse de Chelles, Mathilde de Nanteuil, de pouvoir détruire l'ancienne église, en ruines, pour en construire une nouvelle. Ils reconstruisent également leurs bâtiments communautaires. Entre 1257 et 1260, la nef de l'église a été en partie conservée et un chœur gothique lui a été ajouté – vers

---

sur 0,20 mètre de hauteur ; l'emplacement d'un sarcophage correspondant à un quadrilatère de 1,80 mètre sur 0,80 mètre ; et, l'emplacement d'un autel suggéré par un massif de fondation irrégulier de 0,50 mètre sur 1,40 mètre. Ce second état daterait des alentours du XVIe siècle.
Les faibles dimensions de la crypte et la modestie des matériaux employés (moellons et plâtre) empêchent d'y voir une crypte associée à un pèlerinage. Bien que nous ayons l'impression qu'il s'agit d'un caveau funéraire, il semblerait que la crypte ait fait l'objet d'une liturgie permanente – peut-être dès la première phase, si les vestiges du support de l'autel sont confirmés comme tels. La fonction est du moins assurée pour la seconde phase, puisqu'on a trouvé un autel et une source de lumière. Pourtant, le corps de Bathilde est transféré à Notre-Dame dès la période carolingienne. Bien que la réponse ne puisse être apportée ici, nous pouvons nous demander si une crypte, qu'il faut dès lors considérer comme une sorte de *memoria* destinée à conserver le souvenir du lieu de la première inhumation de la sainte, n'a pas été construite dès l'élévation, en 833, voire dès avant son inhumation [Charamond, 2012, p.76-79. Comme en témoignait le baron de Guillermy, seuls un prêtre et son acolyte pourraient officier dans cet espace exigu].

[469] Desthuilliers, 2001-2002, p.42.

[470] Gillon, 1998, p. 64-97.

l'est (fig. 16 et 19). Les deux espaces ainsi créés étaient séparés par un mur en forme de jubé, percé d'une porte flanquée de deux autels. L'accès à l'ancienne crypte était alors ménagé derrière l'autel sud.

L'abbaye connaît une importante période de récession aux XIVe et XVe siècles, à cause de la crise économique et de la Guerre de Cent ans. Les moniales semblent néanmoins avoir réussi à mettre à l'abri leur trésor. Leur vente a certainement permis au monastère de survivre. Sous Adelvise de Pacy (vers 1354-1361) ont été vendus des chandeliers d'argent, des calices, la couverture en or du missel de saint Eloi ainsi que la croix dite de saint Eloi[471]. Malgré cette période difficile, le monastère de Chelles se maintient. Les fouilles archéologiques ont démontré que des constructions et des aménagements avaient été réalisés (fig. 25). Enfin, le cartulaire de Chelles nous renseigne sur deux événements relatifs à Saint-Georges et Sainte-Croix. Vers 1360-1370, l'abbesse Agnès de la Queue fait faire des travaux de restauration à Saint-Georges et y fait installer une arche de pierre – peut-être entre la nef et le chœur. En 1372, Jeanne de la Forest fait construire une chapelle consacrée à sainte Bathilde au-dessus de sa sépulture[472]. Néanmoins, en 1379, l'abbaye ne compte plus que 35 moniales. Elles ne sont plus que 15 en 1420.

Bien qu'en 1411 Charles VI autorise le bourg monastique à se protéger derrière une enceinte, pour l'instant rien n'atteste archéologiquement que celle-ci ait été réalisée[473].

En 1500, l'abbaye féminine, qui ne compte plus que 12 moniales, passe aux mains de celle de Fontevrault et des travaux de construction sont entrepris jusque dans la première moitié du XVIe siècle (fig. 26a). Dès 1507, les moniales sont à nouveau 80. Les chanoines sont alors remplacés par des moines. C'est à cette époque que Saint-Georges et Sainte-Croix (le chœur) sont définitivement séparées par un mur (fig. 16 et 19). Les églises sont alors, chacune, dotées d'un maître-autel. Ainsi, ce n'est qu'au XVIe siècle que l'on peut clairement distinguer les deux édifices comme deux entités à part[474]. La crypte est remblayée à cette époque. Entre 1518 et 1521, les dortoirs sont réaménagés, des infirmeries, caves et bergeries

[471] Laporte, 1988, p.8.
[472] Charamond, 2012, p.74.
[473] *Ibid.*, p.89.
[474] *Ibid.*, p.74.

sont implantées et les bâtiments des moines sont restaurés. En 1547, les bâtiments agricoles sont reconstruits et le voûtement du cloître est refait. En 1553, le chœur de Notre-Dame est agrandi. Puis les travaux se concentrent sur le chapitre, la division du dortoir en 80 cellules, la construction d'une infirmerie, de salles d'études, de dortoir pour les novices et, à nouveau, le voûtement du cloître.

Ainsi, durant le XVIe siècle, la zone sud-ouest du monastère est restructurée. À la place des cuisines est édifié le logis abbatial. Le cellier est réduit pour permettre la construction d'une cour. Un parloir est installé.

En 1590, l'abbaye est détruite lors des Guerres de religions puis à nouveau restaurée vers 1595[475].

Au XVIIe siècle, l'enclos monastique s'est considérablement étendu, passant de 7 à 48 arpents grâce à l'acquisition de terrains au sud. Le logis abbatial est reconstruit (fig. 26b). Les terres acquises au sud de l'abbaye sont transformées en jardin[476]. Le trésor est agrandi grâce aux dons de la nouvelle abbesse Madeleine de la Porte (1629-1671), nièce de Richelieu[477].

Louise-Adélaïde d'Orléans, fille du Régent et abbesse de Chelles de 1719 à 1734, a fait entreprendre constructions et embellissements à l'abbaye. L'abbaye est démantelée en 1792 et vendue comme bien national en 1794. Ses bâtiments sont progressivement transformés en habitations[478].

Les églises Saint-Georges et Sainte-Croix ont été désaffectées en 1968 (fig. 30). De nouvelles fenêtres sont percées et les anciennes baies sont obturées. Après l'inscription des deux édifices à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1974, une campagne de restauration est lancée. Elle s'achève en 2002. Le mur du réfectoire et une partie de la galerie du cloître ont été intégrés au nouvel hôtel de ville (fig. 29b et 31).

V. Présentation monumentale

[475] *Ibid.*, p.99.
[476] *Ibid.*, p.100.
[477] Laporte, 1988, p.15-19.
[478] Eberhart, 1982-1983, p.13-102.

7. Le paysage à l'époque carolingienne

Au nord de Chelles, dans la zone correspondant au rebord du massif de l'Aulnay, se trouvent plusieurs mares ainsi que deux rus (appelés aujourd'hui rus de Chantereine et de Montfermeil). Le sol y est peu perméable. Jusqu'au haut Moyen Âge, la forêt de Bondy s'étendait jusque-là. Au sud de Chelles coule la Marne. D'un ancien méandre s'écoulait un cours d'eau, appelé « Rivière de Chelles » ou « Rivière des Dames » (aujourd'hui canalisé). Entre ces deux zones particulièrement humides se dressait une butte, haute de 70 mètres, le Mont Chalats (fig. 4 et 8)[479].

8. L'état précarolingien

L'occupation principale précarolingienne du site de Chelles s'est développée au pied du Mont Chalats (fig. 4 et 8)[480]. La Marne en a toujours été l'axe de communication le plus utilisé. Elle était franchissable par un gué, à Gournay-sur-Marne. Cela permettait d'accéder au plateau de Brie et de relier Melun (au sud) à Senlis (au nord). Un axe routier entre Paris et Meaux passe également par Chelles. L'agglomération de Chelles et de Gournay s'étendait, selon l'époque, sur 15 à 40 hectares.

Plusieurs éléments préhistoriques ont été découverts ; les plus anciens datant du Paléolithique. Au Néolithique, des installations se sont concentrées sur une zone exondée et sableuse (alors plus sèche par rapport au reste de la zone très humide). La zone la plus élevée se trouvait sous l'église Saint-Georges. Plusieurs outils du Néolithique y ont été retrouvés lors de fouilles (fig. 11). C'est surtout vers l'église Sainte-Croix, l'église Saint-Georges, le 28-30 rue Louis Éterlet et le long de la rue Gustave Nast (15 ; 30-32 ; 39-43) qu'ont été mises au jour des pièces du Néolithique moyen, récent et final, témoignent alors d'une occupation relativement importante sur le site, bien qu'aucune structure n'y ait été découverte[481].

---

[479] Charamond, 2012, p.21.
[480] *Ibid.*, p.21-33.
[481] *Ibid.*, p.22-25.

Au Bronze ancien apparaît un premier bâtiment à abside sur le site du marché (51bis avenue de la Résistance). Un autre, caractérisé par des trous de poteaux et des fosses, est repéré au 24-24bis de la même rue[482]. Du mobilier et des sépultures de cette époque ont été retrouvés, 28-30 rue Louis Éterlet, rue Gustave Nast (15-17 ; 30-32) et sous l'église Saint-Georges.

Plusieurs sites sont occupés le long du méandre de la Marne au Ier siècle avant J.-C., à la jonction entre la rivière de Chelles et la Marne, au « fossé de Travers », autour du ru des Pissottes notamment[483]. Cette implantation est à mettre en relation avec la fin de l'Indépendance gauloise et les débuts de la conquête par Rome. En effet, Chelles est à la jonction entre les territoires des *Parisii* et des *Meldii* et au bord du principal axe de communication entre ces peuples : la Marne. Son installation sur un promontoire lui offre une position dominante sur la vallée. À cette époque, le noyau principal était sous le centre-ville actuel et les zones alentours étaient drainées et remblayées (12 rue Étienne Bourgeois et 24-24bis avenue de la Résistance) (fig. 12). Lors des fouilles sous l'hôtel de ville et la rue Louis Éterlet a été dégagée une voie d'axe nord-sud, de 4 mètres de large, entourée de palissades. Une fosse dépotoir, un grenier et des structures sur poteaux prouvent que le secteur était habité. Il en va de même pour l'avenue de la Résistance où un fossé, un bâtiment et une fosse semblent indiquer la présence d'un premier sanctuaire. Ainsi, les archéologues ont pu constater qu'un habitat structuré, associé à une nécropole à incinération (localisés vers l'est, au lieu dit « La Chapelle de Souffrance »), s'étendait sur au moins 10 hectares. La nécropole était encore utilisée au début du Ier siècle après J.-C

Après cette période, nous ne connaissons pas l'emplacement des nécropoles des Haut et Bas-Empire.

L'ensemble de l'habitat du Ier siècle semble avoir été constitué de bâtiments en terre et en bois. L'un d'entre eux, sur poteaux, entourait une cour (8 rue Étienne Bourgeois) privée, utilisée comme une allée, et marquée par le passage des chariots. Le sanctuaire (24 avenue de la Résistance) était la seule construction maçonnée pour cette période (fig. 13).

[482] *Ibid.*, p.38.
[483] *Ibid.*, p.25-29.

Au milieu du IIe siècle, le sanctuaire, de type *fanum*, est entièrement remanié (fig. 13). Il est installé sur une plate-forme surélevée et seule sa partie nord-ouest a été dégagée[484].

Dans l'agglomération ont été retrouvés les vestiges d'un grand bâtiment destiné au bain – privé ou public – décoré d'enduits peints, de mosaïque et aménagé avec un système de *tubuli* et d'hypocauste (rue Louis Éterlet).

À partir du milieu du IIIe siècle, le sanctuaire (24 avenue de la Résistance) et le bâtiment sur poteaux (8 rue Étienne Bourgeois) sont abandonnés. Ces secteurs sont alors voués à l'exploitation agricole et pastorale. Dans la seconde moitié du IVe siècle, c'est le quartier sous l'Hôtel de ville qui est transformé en dépotoir (jusqu'au début du Ve siècle). L'habitat aurait ainsi perduré mais à proximité, le long de la rue Louis Éterlet. Le grand bâtiment, destiné au moins en partie au bain, est encore utilisé jusqu'à la période mérovingienne (rue Louis Éterlet). D'autres sites ont été repérés le long des axes de circulation terrestre. Le site de Gournay-sur-Marne pourrait avoir été un quartier lié à celui de Chelles et destiné à des activités artisanales (fig. 4). Aux deux endroits ont été retrouvés les traces d'activités liées au travail des peaux ainsi que des restes de *dolia* (grands vases de stockage). Au Haut Empire, ce groupement d'habitations desservi par des voies de communication et équipé d'édifices luxueux (le sanctuaire et les bains) avait certainement comme vocation première le transport des biens et des marchandises via la Marne en direction de Paris et peut-être aussi Meaux (comme le suggère C. Charamond après l'étude du petit port rue Gustave Nast)[485].

- Le palais mérovingien

[484] Il s'agit d'une première galerie-péribole, ouverte par deux accès au nord et à l'ouest (tous les deux ménagés à 25 mètres de l'angle nord-ouest). Cette galerie-péribole est large de 4,50 mètres. À l'intérieur, le temple, de 10 mètres environ de côté, est placé au centre de la cour et est, lui-même, entouré de sa propre galerie large de 2,50 à 3 mètres. Le temple est ainsi distant de la galerie-péribole d'environ 15 mètres au nord et 10,5 mètres à l'ouest. Dans la galerie, une fosse quadrangulaire au sol de mortier pourrait avoir été un bassin. Dans le temple même, a été retrouvé un puits appareillé. La fondation en silex du sanctuaire, son élévation en calcaire et ses décors intérieurs de plaquages de marbre et d'enduits peints en font un bâtiment remarquable. Ses murs étaient en pierre de taille calcaire et sa toiture en tuiles. C. Charamond propose de restituer un bâtiment de plan symétrique : un quadrilatère de 56 mètres de côté.
[485] *Ibid.*, p.32-33.

Une agglomération est attestée à Chelles depuis l'époque gallo-romaine. Encore appelée *villa* à l'époque mérovingienne, elle est confondue avec le palais des rois mérovingiens[486] qu'il faut mettre en relation avec l'installation du roi des Francs, Clovis, à Paris. L'emplacement du palais demeure hypothétique mais il est fort probable qu'il ait été à proximité immédiate du monastère. D'après J.-P. Laporte, le monastère aurait intégré le palais mérovingien dans sa clôture, lors de son agrandissement par Bathilde. Il suggère également que le palais aurait pu récupérer un bâtiment plus ancien, gallo-romain[487]. Il aurait pu être utilisé comme hôtellerie de prestige pour les souverains et les personnalités de passage.

C. Charamond résume les hypothèses relatives à son implantation. Il aurait pu se trouver sur la parcelle à l'est de l'abbaye, près du « palais des Tournelles » et de la chapelle Saint-Martin (connue du XIIIe au XVIIIe siècle) qui est vue comme une survivance de l'ancienne chapelle de la *villa* royale mérovingienne[488], là où était détenue la collection de reliques (fig. 27)[489]. Rappelons que la chapelle Saint-Martin était au XVe siècle indépendante du monastère ; ses clercs n'étaient pas élus parmi ceux de Saint-Georges, et son chapelain était seigneur du lieu des Tournelles[490]. Sa dédicace à saint Martin n'est pas sans rappeler la relation avec la royauté franque puisque le saint en était un des protecteurs. Ainsi, il aurait pu s'agir de la chapelle du palais. Nous savons que saint Géry se recueillit toute une nuit pour prier lors de sa venue à Chelles en 602-603. Le texte ne précise pas la titulature du sanctuaire dans lequel il pria : Saint-Georges, Saint-Martin ou autre. L'autre hypothèse est de voir le palais implanté rue Louis Éterlet (ancienne rue Saint-Georges) à l'emplacement de l'Hôtel-Dieu du XIIIe siècle, dont la fouille du sous-sol a révélé l'existence d'un bâtiment balnéaire romain occupé et réutilisé jusqu'au XIIe siècle. Il est proche d'une cour appelée, plus tard, « la cour du palais royal » (fig. 28)[491].

- La nécropole mérovingienne

[486] *Ibid.*, p.34 : « Villa caliensis »
[487] Laporte, 1988, p.2.
[488] D'après Dom Racine, cette chapelle remplaça en 1029 une église qui dépendait du palais royal. Notons cependant que l'auteur demeure obscur sur ses sources.
[489] Laporte, 1988, p.1.
[490] Desthuilliers, 2001-2002, p.54.
[491] Charamond, 2012, p.35. Voir la sous-partie sur le palais carolingien.

Deux nécropoles du VIe siècle attestent l'importante occupation des lieux à cette époque. Elles se trouvaient autour de l'église Saint-André – à moins de 800 mètres au nord-est du monastère – et de l'église Saint-Georges (fig. 17).

- L'église Saint-Georges

L'église Saint-Georges a été édifiée vers 520 par Clotilde lors de la fondation du *coenobiolum*. Son existence et son utilisation sont confirmées dans le testament d'Ermentrude de la fin du VIe siècle[492]. Nous ne savons que très peu de choses de son état avant sa reconstruction au XIIIe siècle[493].

Les archéologues ont pu remarquer qu'une fondation a été évitée par les sarcophages des VIe et VIIe siècles (fig. 15), alors disposés en deux rangées de part et d'autre. Elle pourrait être un vestige du premier édifice de Clotilde. Il s'agissait très probablement d'une église funéraire, associée à la nécropole, avant même la reconstruction de Bathilde au VIIe siècle.

Seuls des restes de murs de plâtre de l'édifice en usage du VIIe au Xe siècles ont été retrouvés. C. Charamond la restitue hypothétiquement comme une petite église à un vaisseau prolongé par une abside (fig. 18 et 19).

Avant la construction de Sainte-Croix (au VIIe siècle), le cimetière est abandonné et un mur d'orientation nord-sud, large d'1 mètre, le divise en deux espaces : à l'est se trouvaient des jardins et à l'ouest la zone du sanctuaire[494]. Peut-être avons-nous affaire ici à une forme de clôture visant à séparer l'espace sacré occupé par Saint-Georges de l'espace séculier des jardins.

- L'église Sainte-Croix

[492] Barbier, 2005.
[493] Desthuilliers, 2001-2002.
[494] Charamond, 2012, p.61.

L'église Sainte-Croix est édifiée par la reine Bathilde à l'occasion de la reconstruction (voire re-fondation) du monastère Saint-Georges[495]. Elle est dédicacée en 661/662[496]. Il y est affirmé qu'à cette occasion, l'ancien monastère est détruit pour être reconstruit avec une église plus grande afin d'y accueillir l'importante communauté de moniales[497].

La *Vita* rapporte que l'église possédait plusieurs autels : au centre celui de la Sainte-Croix, à droite celui en l'honneur de saint Georges et à gauche celui dédié à saint Étienne. Cette disposition laisse imaginer un édifice à trois vaisseaux mais, à défaut d'informations supplémentaires, cette hypothèse ne prévaut pas sur celle d'un édifice à nef unique dans laquelle les trois autels auraient été disposés.

Nous ne savons rien d'autre sur l'architecture et l'implantation de Sainte-Croix au moment de sa fondation. Il est peu probable qu'elle ait été construite dans le prolongement oriental de Saint-Georges, comme au XIIIe siècle (fig. 19). C. Charamond affirme qu'aucune structure antérieure aux XIe-XIIe siècles n'a été retrouvée à l'est de Saint-Georges. Cependant, la présence d'un autel dédié à saint Georges à l'intérieur de Sainte-Croix peut laisser imaginer que cette dernière a été construite par-dessus Saint-Georges, en entraînant sa destruction ou en l'intégrant à son bâti. Comme le suggère la *Vita Balthildis*, Sainte-Croix pourrait être un agrandissement de l'église préexistante. Les quelques fouilles et sondages ne permettent pas de savoir si la nouvelle église était plus large par l'adjonction de bas-côtés ou non, ou plus longue par la prolongation de la nef vers l'ouest.

Il est possible que plusieurs personnalités aient été inhumées dans Sainte-Croix : Clotaire III en 673 ; Genès, évêque de Lyon, en 658[498] ; Bathilde et sa nièce Rotrude en 680 ou 681[499] ; l'abbesse Bertille vers 704-705. Notons que leurs sépultures originelles n'ont pas été reconnues.

---

[495] MGH, *Vita Balthildis*, p. 506, version B : « Ecclesiam quoque in honore sancti Petri, ubi religio monastici ordinis vigeret, Parisius fecit necnon et cenobiolum in honore sancti Georgii sacrarum virginum in Kala construxit. »
[496] Charamond, 2012, p.70-71.
[497] MGH, *Vita Balthildis*, p. 506, chap. 18, version B : « […] Quod postea, quia ambitus ecclesiolae strictior erat ad capiendum plurimum gregem sanctimonialum, a sepe memoranda domna Balthilde eversum est, et basilica pergrandi spatio amplitudinis constructa, cuius medium altare in honore sanctae Crucis atque illud in parte dextera in honore sancti Georgii, quod vero ad levam est, in veneratione sancti Stephani protomartyris titulatur consecratum. »
[498] Tous deux sans certitude. Laporte, 2015, p.129.
[499] *Ibid.*, 1988, p. 3 et p.53-54

9. Phase relative au règne Charlemagne

a. Abbatiale

La nouvelle abbatiale carolingienne est construite vers 798 par Gisèle. Dédiée à Notre-Dame, elle est érigée à une centaine de mètres à l'est de l'église Sainte-Croix (fig. 22). Si des sondages ont permis de la localiser sous les églises romanes et gothiques, son plan n'a pu être restitué. La gravure du *Monasticon Gallicanum* la représente dans son état du XIIe siècle (fig. 2)[500].

Nous ne savons pas si elle possédait plusieurs autels. Seul celui dédié à la sainte Vierge est plus que probable.

Des sarcophages de plâtre mérovingiens ont été découverts dans la zone d'implantation de Notre-Dame[501]. Aucune interprétation n'a pu en être proposée en raison du manque d'informations récoltées. Peut-être existait-il, vers le VIIe siècle, à l'emplacement ou à proximité de la future Notre-Dame, un autre sanctuaire, funéraire, autour et/ou dans lequel des sépultures auraient été aménagées.

En 833, les reliques de sainte Bathilde sont déposées derrière l'autel de Notre-Dame. Le souvenir de sa sépulture reste célébré à Sainte-Croix.

b. Autres églises

- Sainte-Croix et Saint-Georges

Nous ne possédons quasiment aucune information quant à l'état de Saint-Georges et de Sainte-Croix à l'époque carolingienne – tout comme cela est déjà relativement le cas pour l'époque mérovingienne. Aussi, nous ne savons rien des éventuels remaniements des/de l'église(s), après leur/sa première construction aux VIe et VIIe siècles (fig. 19). Il est

[500] Desthuilliers, 2001-2002, p.42.
[501] Charamond, 2012, p.81.

possible qu'aucune modification importante n'y ait été entreprise entre le VIIe siècle et le XIe siècle. Toutefois, la nécropole qui se développe autour depuis l'époque mérovingienne est encore utilisée à l'époque carolingienne (fig.17). Outre huit sépultures carolingiennes, un denier royal émis entre 794 et 812 a été retrouvé dans le remblai d'une tombe et témoigne de l'utilisation de cet espace à cette époque[502].

Comme nous l'avons évoqué précédemment, d'après le remaniement de la *Vita* de sainte Bathilde, l'église Sainte-Croix possède des autels dédiés à la sainte Croix et aux saints Georges et Étienne. Cette affirmation évoque certainement l'état carolingien, tel qu'il était au moment de la rédaction. On pourrait imaginer, pour la période carolingienne, une seule et même église avec plusieurs autels, probablement placés dans des pôles ou des unités architecturales distinctes. C. Charamond propose ainsi de restituer une église avec l'autel Sainte-Croix dans ou devant l'abside principale et les autels saints Georges et Étienne de part et d'autre, dans d'autres absides ou des bas-côtés peut-être (comme il en existait, plus tard, aux XIe-XIIe siècles).

Nous en savons plus sur l'état postérieur. Pour les XIe-XIIe siècles, des vestiges rectangulaires ont permis de restituer une église à trois vaisseaux séparés par les rangées de piliers (fig. 19). Le mur oriental a également été retrouvé et détermine un chevet plat (rectangulaire). Plus à l'est se trouvait un mur parallèle, certainement de clôture interne. Ces vestiges indiquent que l'église était désaxée de 3° vers le sud par rapport à l'église gothique. La disposition des autels à cette époque est inconnue. Nous ne savons pas si ceux de l'époque carolingienne ont été maintenus, ni à quel(s) emplacement(s). De plus, nous ne sommes pas en mesure de dire s'il s'agissait d'une reprise d'un parti architectural plus ancien, carolingien (notamment pour la division de l'espace en trois vaisseaux).

Au XIIIe siècle, Saint-Georges et Sainte-Croix sont deux églises disposées en enfilade (fig. 19). Il est possible qu'elles n'aient pas eu de séparation jusqu'au XVIIe siècle, époque où l'arc diaphragme qui les reliait a été muré. Si l'église précédente possédait des bas-côtés, on peut envisager qu'ensuite l'église du XIIIe siècle ait été plus petite, ou en tout cas moins large. Ici encore, nous ne sommes pas en mesure de dire s'il s'agissait d'une

[502] Coxall, Ajot, Charamond, 1993, p.100.

reprise d'un parti architectural plus ancien, carolingien, avec, par exemple, une disposition en enfilade et l'existence de deux pôles liturgiques opposés.

Les deux suppositions ici évoquées (trois vaisseaux et deux pôles) ne sont pas non plus antinomiques.

- Crypte Sainte-Bathilde

Comme nous l'avons évoqué plus haut, à l'heure actuelle, nous ne savons pas si la crypte retrouvée sous la travée occidentale de l'actuelle église gothique Sainte-Croix existait dès l'élévation du corps de la sainte en 833 (fig. 20), voire avant. L'état attesté le plus ancien daterait des XIe-XIIe siècles. Il semblerait qu'avant cela, la sépulture de la reine ait été aménagée dans l'église Sainte-Croix.

c. Avant-nef

Nous ne savons pas si l'église Notre-Dame possédait une avant-nef.

d. Cloître et bâtiments conventuels

L'abbesse Gisèle, considérant les bâtiments conventuels établis autour de l'église Sainte-Croix trop petits, décide d'en construire de nouveaux plus à l'est, au sud de Notre-Dame (fig. 21 et 22). Les anciens bâtiments auraient néanmoins été laissés aux moines officiants[503].

À quelques 30 mètres au sud de l'emprise supposée de Notre-Dame, a été retrouvé un mur de clôture, large de 1,50 mètre et reconnu sur environ 200 mètres, fait de silex lié au mortier (fig. 29). Le sud du mur est bordé par une aire de circulation en gravier, de 10 mètres de large, utilisée depuis l'époque romaine, et ce jusqu'au XIe siècle. L'agrandissement du monastère plus au sud ne sera réalisé que plus tard, au XIIIe siècle, moyennant l'installation d'un système hydraulique.

[503] Pour cette sous-partie, voir Charamond, 2012, p.82-85.

Dans l'espace compris entre l'abbatiale et ce mur de clôture ont été retrouvés des bâtiments disposés sur deux lignes parallèles, séparées de passages larges de 4 à 5 mètres. On constate, ici, l'organisation rationnelle et méthodique de l'espace communautaire, malgré l'absence – d'après les données archéologiques disponibles, en tout cas – d'un cloître.

Le bâtiment situé au nord-ouest a été partiellement reconnu. Long d'environ 12 mètres sur 8,50 mètres de large, il possédait des murs faits de silex et de meulières liés au mortier, recouverts d'un enduit de chaux. Son sol en radier de silex est recouvert de mortier. Ce bâtiment pourrait avoir été le dortoir et/ou le réfectoire, en raison de sa proximité avec l'abbatiale et de sa forme longitudinale. À l'extrémité occidentale de son mur nord, deux maçonneries parallèles ont été découvertes. Séparées l'une de l'autre de 2,50 mètres et associées à un sol en terre battue, elles ont été interprétées comme un départ de galerie. Enfin, à environ 7,50 mètres plus à l'est, a été retrouvé un angle de mur dont la facture et le sol auquel il est associé sont de même nature que le bâtiment évoqué ci-dessus. Compte tenu de son léger désaxement, on peut imaginer qu'il s'agissait là d'une annexe (ou bien d'un autre bâtiment).

Le bâtiment situé au nord-est possède des murs et un sol de même qualité que le bâtiment nord-ouest. Il s'agit d'un édifice quadrangulaire de 13,50 mètres de côté. Il est divisé par un mur de refend nord-sud puis par deux murs est-ouest délimitant ce qui se présente comme des bas-côtés. Il est prolongé, à l'est, d'une abside carrée de 4,70 mètres de côté et possède, à l'angle sud-ouest, une annexe de 4 mètres sur 5 mètres (fig. 29). Pour C. Charamond, il est possible que cet édifice soit une église secondaire de Chelles, et l'annexe, une tourelle d'escalier. Il est intéressant de noter, qu'au Xe siècle, ce bâtiment est aménagé en salle capitulaire (fig. 23)[504].

Le bâtiment sud-ouest mesure 21 mètres sur 15 mètres. L'espace interne est divisé par des murs de silex liés au mortier ou des cloisons de clayonnages hourdées de plâtre. Les pièces orientales sont couvertes d'un sol de mortier tandis que les pièces occidentales n'avaient qu'un sol de glaise. Ce bâtiment est prolongé, à l'ouest, par deux pièces quadrangulaires. L'accès se faisait par un passage large de 1,70 mètre ménagé dans le mur

[504] Gillon, 1998, p. 64-97.

sud. L'emplacement de ce bâtiment, ses sols et ses divisions internes laissent imaginer un entrepôt ou un cellier.

Le dernier bâtiment retrouvé de cet ensemble se trouvait au sud-est. Il n'a été reconnu qu'en partie et a subi de nombreux remaniements postérieurs. Des trous de poteaux, des vestiges de foyers et un four laissent supposer qu'il s'agissait d'un bâtiment à destination domestique (une cuisine ?).

Dans la zone située entre Saint-Georges et les unités décrites ci-dessus, des bâtiments légers à vocation artisanale ont été implantés.

Un premier fond de cabane à quatre poteaux d'angle de 3,5 mètres sur 2 mètres était associé à une fosse dépotoir. Il a été daté de la fin du VIIIe siècle. Rapidement, dès le début du IXe siècle, il est remplacé par un bâtiment de bois et de torchis de 7,5 mètres sur 2,8 mètres. Toujours au IXe siècle, ce dernier est à nouveau reconstruit avec des cloisons de clayonnage hourdées de plâtre sur solin de silex et avec un sol en plâtre. Un foyer a été retrouvé au centre du bâtiment. Une activité métallurgique est attestée par la découverte de creusets, de plomb fondu et de fils d'or.

Un second bâtiment a été retrouvé, plus à l'est, en parallèle. De même dimension, il semble avoir eu la même destination artisanale ou domestique. On peut y voir un modèle stéréotypé d'architecture, conditionné par la fonction[505].

- Le palais

La question du palais à l'époque carolingienne se pose. Nous avons évoqué plus haut les différentes possibilités d'implantation du palais mérovingien (*villa*). Tout comme ce dernier, le palais carolingien n'a pas été localisé et nous ne sommes pas en mesure de dire si les Carolingiens ont repris l'ancien palais mérovingien à leur compte, ou s'ils en ont fait construire un autre à la même place (ou ailleurs). Nous savons simplement que des séjours royaux étaient organisés à Chelles, de manière très ponctuelle ; ce qui nous laisse imaginer qu'un lieu particulier leur était dévolu, probablement en dehors ou en marge de la clôture monastique. Seules de futures enquêtes archéologiques permettront d'en savoir davantage.

[505] Charamond, 2012, p.84.

La relative rareté des séjours royaux tient peut-être au fait que le palais a été intégré au monastère double, et donc placé à l'intérieur de sa clôture. Le palais aurait pu être, au temps de Bathilde, converti en hôtellerie de prestige. Les deux hypothèses d'implantation du palais – au nord, rue Louis Éterlet, sous l'Hôtel-Dieu (fig. 28) et au sud-est, vers la chapelle Saint-Martin et l'ancien palais puis hôtel des Tournelles (fig. 7 et 27)[506] – ne sont pas pour autant contradictoires. Nos connaissances sur les palais mérovingiens sont trop ténues pour laisser imaginer que le palais aurait pu être disséminé sur le territoire, en plusieurs entités bâties ; un parti qui aurait pu être repris à l'époque carolingienne. Rappelons qu'entre les deux points en question, il ne se trouve, tout au plus, que 300/400 mètres de distance.

Sur le site de l'ancien « palais des Tournelles », les fouilles des années 1970 ont mis au jour les vestiges d'un mur en gros moellons dont la datation incertaine vacille entre l'époque gallo-romaine et l'époque médiévale[507]. Cependant, à l'époque carolingienne, nous constatons que la zone de la chapelle Saint-Martin, à l'est de l'abbaye, était à l'extérieur de la clôture (fig. 22).

Il est probable que ce ne soit pas le cas pour l'espace où est implanté l'Hôtel-Dieu et sous lequel, rappelons-le, a été retrouvé le bâtiment balnéaire romain transformé et utilisé jusqu'aux XIe-XIIe siècles. C. Charamond suggère que la rue Louis Éterlet, anciennement Saint-Georges, ait été, à l'époque carolingienne et avant, bien plus au nord. La parcelle sur laquelle l'hypothétique palais et l'Hôtel-Dieu se trouvaient était alors peut-être englobée dans la clôture monastique. Le palais aurait alors été en marge de celle-ci, à cheval entre les deux mondes. Ensuite, la clôture aurait été progressivement déplacée vers le sud jusqu'à son positionnement actuel. Sur le cadastre, nous pouvons encore observer un léger décrochage, probable vestige selon C. Charamond de l'ancien tracé de la rue (fig. 28). Au XVIIIe siècle, il existait une arcade enjambant la rue Saint-Georges et reliant l'abbaye au bâtiment situé en face, au nord, à l'emplacement de l'ancien Hôtel-Dieu et de l'hypothétique palais (fig. 7).

e. Cimetière

[506] Berthelier-Ajot, 1986, p.349.
[507] *Ibid.*, p.350.

La nécropole mérovingienne, évoquée précédemment, a été en grande partie retrouvée sous le sol de l'église Saint-Georges (fig. 15 et 17) et est abandonnée avant la construction de Sainte-Croix (au temps de Bathilde). Elle se développe vers l'ouest et vers le nord à l'époque carolingienne, puis à l'époque romane vers l'est et vers Sainte-Croix[508]. Huit sépultures carolingiennes, retrouvées à 45 mètres à l'ouest de l'église Saint-Georges, attestent la poursuite de l'utilisation funéraire dans cette nécropole.

Au Xe siècle, le cimetière autour de Sainte-Croix et Saint-Georges s'agrandit vers l'est et le nord. Il est, à cette époque, un cimetière paroissial couvrant environ 5000 mètres².

L'église Sainte-Croix du XIIIe siècle a été fouillée en partie en 2001 (travée est). Les archéologues ont trouvé un cimetière dont les inhumations sont postérieures à la fin du IXe siècle (même si du matériel trouvé dans les remblais remonte au Ve siècle) – probablement des Xe-XIIe siècles. Les corps reposaient soit en plein terre soit en sarcophage de plâtre (coulé directement dans la fosse) et étaient enfouis à environ 0,55 mètre sous le niveau du sol. Ils étaient tous enveloppés dans un simple linceul et sans mobilier. Les sarcophages ont été plusieurs fois utilisés après réduction des ossements précédents. La population inhumée ici correspond à celle de la paroisse, et non de la communauté monastique.

À Saint-Georges, d'autres inhumations en sarcophage de plâtre coulé directement dans la fosse ont également été dégagées. Elles datent des XIe-XIIe siècles. À partir du XIIIe siècle, on voit apparaître l'utilisation de cercueil en bois.

f. Village/ bourg

Nous possédons peu de données sur l'agglomération et la topographie urbaine de Chelles au haut Moyen Âge.

À cette époque, la rivière de Chelles – autrement appelée rivière des Dames – séparait le bourg en deux : une partie était située sur les coteaux (dépendant du seigneur de

[508] Charamond, 2012, p.59-61.

Pomponne) et autour de l'église Saint-André – située à moins de 800 mètres au nord-est du monastère – (fig. 9 et 32) ; et une autre partie se trouvait au nord de l'abbaye et dépendait de celle-ci. Le village établi autour de Saint-André, au pied du Mont-Chalats, était associé à une nécropole dont l'origine remonte au VIe siècle[509]. Si l'église Saint-André n'est attestée dans les textes qu'à partir de 1160[510] (à cette époque, elle appartient à l'abbaye), la présence des sépultures témoigne de son existence à l'époque mérovingienne – ou témoigne au moins de l'existence d'un lieu de culte. Les sépultures étaient placées en pleine terre. L'une d'elle appartenait à une jeune fille de l'aristocratie franque. Au VIIe siècle, la nécropole se développe de manière excentrique et les nouvelles sépultures sont faites de sarcophages en plâtre moulé, décorés pour la plupart. Dans une fosse ménagée aux abords immédiats du village ont été retrouvés des fragments de céramique ainsi qu'un peigne en os de bonne facture[511]. À l'est se trouvait une carrière de gypse utilisée jusqu'aux XIe-XIIe siècles.

Le long de « chemin de Paris », actuelle rue du Tir, un nouvel habitat se développe au VIIe siècle et perdure jusqu'à la fin du VIIIe siècle, à l'écart de l'abbaye qui se trouvait 2 kilomètres au sud. Il s'agit certainement d'un petit hameau (ou de la périphérie d'un hameau). Un réseau de parcelles se met en place perpendiculairement au chemin (fig. 14). Les fouilles n'ont permis de trouver, en arrière des parcelles, que des petits bâtiments sur poteaux, de 10 à 20 mètres², et des fours domestiques (les bâtiments principaux étaient hors zone). C. Charamond suggère que la parcelle la plus à l'est avait une destination plus communautaire – en raison du grand four domestique retrouvé. Le site est ensuite abandonné. Si son implantation est à mettre en relation avec la construction du palais royal mérovingien au VIe siècle et surtout avec la création du monastère au VIIe siècle (palais ou monastère autour desquels le hameau aurait gravité), sa disparition ne peut être encore expliquée[512].

Sous la rue Gustave Nast (au nord-ouest de l'abbaye) ont été retrouvées les vestiges d'une habitation du IXe siècle. Mais celle-ci n'a pas pu être clairement rattachée au bourg

[509] Desthuilliers, 2001-2002, p.80-81.
[510] BnF, ms fr 16188, fol.50, n°253.
[511] Musée archéologique Val-d'Oise, 1993, p.98.
[512] Charamond, 2012, p.56-58.

abbatial[513]. Sur la parcelle au sud du monastère se trouvait une zone occupée dans le courant du IXe siècle par des bâtiments en dur. Ces quelques informations nous indiquent néanmoins qu'il existait un habitat autour du monastère, au IXe siècle.

Plus tard, pour les Xe et XIe siècles, ont été reconnues les traces d'un habitat ouvert, en périphérie de l'agglomération (à l'est de l'actuel carrefour des Déportés). Cette occupation éphémère est à mettre en lien avec la présence, non loin, de la carrière de gypse déjà évoquée. À 200 mètres à l'est de Saint-André, se trouvait un ensemble de fosses et de silos à grains. Sur place, ont été mis au jour des fragments d'enduits de plâtre sur clayonnage, de la céramique et un denier d'argent de la fin du Xe siècle[514].

[513] *Ibid.*, p.35.
[514] Musée archéologique Val-d'Oise, 1993, p.98.

Bibliographie Chelles

Sources

MGH, *Alcuini Epistolae*
MGH, Dümmler Ernst (éd.), Alcuin, « Alcuini epistolae », dans *Epistolae, Epistolae in Quart*, *Epistolae Karolini aevi* , 4, 1895, Berlin.

MGH, *Annales Laureshamenses*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), « Annales Laureshamenses » dans, *Scriptores*, 1*, Annales et chronica aevi Carolini*, Hanovre, 1826, p.19-39.

MGH, *Annales Mettenses priores*
MGH, Von Simson Bernhard (éd.), « Annales Mettenses priores », dans, *Scriptores*, SRG, 10, Hanovre/Leipzig, 1905.

MGH, *Annales Petaviani*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), « Annales Petaviani », dans Scriptores, 1, *Annales et chronica aevi Carolini*, Hanovre, 1826, p.7-18.

MGH, *Codex Carolinus*
MGH, Gundlach Wilhelm, Dümmler Ernst (éd.), « Codex Carolinus », dans *Epistolae*, *Epistolae Merowingici et Karolini aevi*, VIII, Berlin, 1892, p.469-653.

MGH, *Diplomata Karolinorum, Urkunde Giselas*
MGH*,* Mühlbacher Engelbert (éd.), « Urkunde Giselas, der Schwester Karls d. Gr. », dans *Diplomata, Diplomata Karolinorum*, Hanovre, 1906, p.483-484.

MGH, *Diplomata deperdita*
MGH, Brühl Carlrichard, Kölzer Theo (éd.), « Deperdita », dans *Diplomata*, *Die Urkunden der Merowinger*, 2, Hannovre, 2001, n°413, p.669.

MGH, *Gregorii historiarum*
MGH, Krusch Bruno, Levison Wilhelm (éd.), « Gregorii episcopi Turonensis historiarum », dans *Scriptores, SSRM*, 1,1, Hannovre, 1937-1951, p. 1-537.

MGH, *Monumenta Epternacensia*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), « Monumenta Epternacensia », dans *Scriptores*, 23, *Chronica aevi Suevici*, Hannovre, 1874, p.11-72.

MGH, *Vita Balthildis*
MGH, Krusch Bruno (éd.), « Vita Balthildis », dans *Scriptores*, SRM, 2, *Fredegarii et aliorum Chronica. Vitae sanctorum*, Hanovre, 1888, p.475-508.

MGH, *Vita Bertilae Kalensis*
MGH, Levison Wilhelm (éd.), *Vita Bertilae Kalensis*, dans *Scriptores*, SRM, 6, *Passiones vitaeque sanctorum aevi Merovingici,* IV, Hanovre/Leipzig, 1913, p.101-109.

Dufour, 1992
Dufour Jean (éd.), *Recueil des actes de Louis VI, roi de France (1108-1137)*, Paris, 1992.

Latouche, 1930
Latouche Robert (éd.), Richer, *Histoire de France*, Paris, 1930.

Lebeuf, 1755
Lebeuf Jean, *Histoire du diocèse de Paris*, VI, Paris, 1755.

Migne, *Patrologia Latina*
Migne Jacques Paul (éd.), *Patrologia Latina,* 200, Paris, 1854.

Molinier, 1902
Molinier Auguste (éd.), *Obituaires de la province de Sens*, 1, *Diocèses de Sens et de Paris*, Paris, 1902.

Sot, Veyrard-Cosme, 2014
Sot M. et Veyrard-Cosme C. (éd.), Éginhard, *Vie de Charlemagne*, Paris, 2014.

Translatio Bathildis
Acta Sanctorum, « Historia translationis S. Bathildis », Anvers, 1643, janvier, II, p.732-738.

Études

Ajot, 1967
Ajot José, *Chelles*, s.l. , 1967.

Ajot, Bulard, 1977
Ajot José, Bulard Alain, *L'archéologie à Chelles*, Chelles, 1977.

Atsma, 1981
Atsma Hartmut, « Chelles », dans Hoops Johannes (dir.), *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, 4, Berlin, 1981, p. 423-425.

Atsma, Vezin, 1985
Atsma Hartmut et Vezin Jean, *Authentiques de reliques provenant de l'ancien monastère Notre-Dame de Chelles (VIIe-VIIIe siècles) découvertes par Jean-Pierre Laporte*, Zurich, 1985.

Auzépy, 1994
Auzépy Marie-France, « Constantin V, l'empereur isaurien, et les Carolingiens », dans Redon Odile et Rosenberg Barbara (dir.), *Les assises du pouvoir : les temps médiévaux, territoires africains. Pour J. Devisse*, Paris, 1994, p.49-65.

Barbier, 2005
Barbier Josiane, « Testaments et pratique testamentaire dans le royaume franc (VIe-VIIIe siècle) », dans Bougard François (dir.), *Sauver son âme et se perpétuer : transmission du patrimoine et mémoire au haut Moyen Âge*, Rome, 2005, p.7-79.

Berthelier-Ajot, 1986
Berthelier-Ajot Nadine, « Chelles à l'époque mérovingienne », dans *Revue du Nord*, 269, 1986, p. 345-360.

Berthault, 1889-1890
Berthault Claude-Hyacinthe, *L'abbaye de Chelles : résumés chronologiques*, Meaux, 1889-1890.

Bischoff, 1957
Bischoff Bernhard, *Die Kölner Nonnenhandschriften und das Skriptorium von Chelles*, Wiesbaden, 1957.

Bischoff, 1966
Bischoff Bernhard, « Die Kölner Nonnenhandschriften und das Skriptorium von Chelles », dans Id. *Mittelalterliche Studien. Ausgewählte Aufsätze zur Schriftkunde und Literaturgeschichte*, I, Stuttgart, 1966, p. 16-34.

Bouter, 1994
Bouter Nicole (dir.), *Les Religieuses dans le cloître et dans le monde des origines à nos jours*, Saint-Etienne, 1994.

Charamond, 2008
Charamond Corinne, « Le port de Chelles. Aménagements précoces d'un méandre de la Marne », dans, *Archéopages*, 23, 2008, p. 38-39.

Charamond, 2012
Charamond Christian, *L'archéologie à Chelles, 35 après. Chelles : notre ville, notre histoire*, Chelles, 2012.

Charmantier, 1998
Charmantier Isabelle R. Odile, *Monasticism in seventh-century Northumbria and Neustria: a comparative study of the monasteries of Chelles, Jouarre, Monkwearmouth/Jarrow and Whitby*, University of Durham, 1998.

Clément, 1979
Clément André, « L'abbaye de Chelles aux temps des Carolingiens », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 1, Chelles, 1979, p.2-12.

Clément, 1968
Clément André, *La règle de Saint-Benoît et l'abbaye de Chelles*, Chelles, 1968.

Coxall, 1994

Coxall David (dir.), *Chelles : site de l'ancienne abbaye royale : fouilles préalables à l'agrandissement de l'Hôtel de ville (3e tranche), 1991-1992*, Chelles, 1994.

Coxall, Ajot, Charamond, 1993
Coxall David, Ajot José, Charamond Christian, dans « Les fouilles de l'abbaye et les églises adventices », Musée archéologique départemental du Val-d'Oise, *L'Île-de-France de Clovis à Hugues Capet : du Ve siècle au Xe siècle*, Saint-Ouen-l'Aumône, 1993, p. 98-102.

De Meyer, 2001-2002
De Meyer Bénédicte, *Le monastère de Chelles durant le haut Moyen Âge. Entre histoire et archéologie. Mémoire de licence*, Bruxelles, 2001-2002.

Desthuilliers, 1993-1994
Desthuilliers Annick, « La seigneurie de Chelles, ses fiefs, ses lieux-dits », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 12, Chelles, 1993-1994, p.23-232.

Desthuilliers, 2001-2002
Desthuilliers Annick, « Églises et culte chrétien à Chelles. Des origines à nos jours », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 17, Chelles, 2001-2002, p.18-229.

Desthuilliers, Desthuilliers, 2014-2015
Desthuilliers Annick, Desthuilliers Robert « Chelles et les Chellois à l'aube du XVIIe siècle », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 30, Chelles, 2014-2015.

Dubois, 1981
Dubois Jacques, *Sainte Bathilde (vers 625-680), reine de France, fondatrice de l'abbaye de Chelles*, s.l, 1981.

Dubois, 1994-1995
Dubois Jacques, « Sainte Bathilde et les fondations monastiques à l'époque mérovingienne », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 14, Chelles, 1995-1996, p.38-58.

Dubreucq, 1994
Dubreucq Alain, « Le monachisme féminin dans le nord de la Gaule à l'époque carolingienne », dans Bouter Nicole (dir.), *Les Religieuses dans le cloître et dans le monde des origines à nos jours*, Saint-Etienne, 1994, p. 55-71.

Eberhart, 1982-1983
Eberhart Pierre, « Les bâtiments de l'abbaye de Chelles depuis la Révolution », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 4 et 5, Chelles, 1982-1983, p.13-102.

Farnoux, 1981
Farnoux Claude, « L'assassinat du roi Chilpéric Ier à Chelles reste-t-il une énigme ? », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 3, Chelles, 1981, p.11-38.

Folz, 1975

Folz Robert, « Tradition hagiographique et culte de sainte Bathilde, reine des Francs », dans Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 119, 1975, p. 369-384.

FSHAPIDF, 1982
Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France, *Paris et Île-de-France : mémoires*, 32, Paris, 1982

Garrison, 2004
Garrison Mary, « Les correspondants d'Alcuin », dans Depreux P. et Judic B. (dir.), *Alcuin de York à Tours. Écriture, pouvoir et réseaux dans l'Europe du haut Moyen Âge*, Rennes, 2004, p. 319-331.

Gillon, 1998
Gillon Pierre, « Un cas de salle de chapitre connue et reconstituée par la fouille archéologique: Chelles (Seine-et-Marne) », dans Bautier Robert-Henri, Racinet Philippe (dir.), *Pratique et sacré dans les espaces monastiques au Moyen Âge et à l'époque moderne*, Amiens, 1998, p. 64-97.

Guichard, 2007
Guichard Anne, « Studio sull'utilizzo di un tesoro di reliquie come fonte storica. L'esempio di Chelles (Francia) », dans Benericetti Ruggero (dir.), *Colligite fragmenta*, 2, Faenza, 2007, p. 117-132.

Halphen, 1968
Halphen Louis, *Charlemagne et l'empire carolingien*, Paris, 1947, rééd. 1968.

Hartmann, 2009
Hartmann Martina, *Die Königin im frühen Mittelalter*, Stuttgart, 2009.

Helvétius, 2015
Helvétius Anne-Marie, « Pour une biographie de Gisèle, sœur de Charlemagne, abbesse de Chelles », dans Jégou Laurent (dir.), *Splendor Reginae : passions, genre et famille. Mélanges en l'honneur de Régine Le Jan*, Turnhout, 2015, p.161-167.

Hen, 2000,
Hen Yitzhak, « The Annals of Metz and the Merovingian past », dans Hen Yitzhak, Innes Matthew (dir.), *The uses of the past in the early Middle Ages*, Cambridge, 2000, p.175-190.

Hen, Innes, 2000,
Hen Yitzhak, Innes Matthew (dir.), *The uses of the past in the early Middle Ages*, Cambridge, 2000.

Laporte, 1982-1983
Laporte Jean-Pierre, « Le remaniement carolingien de la "Vita Bathildis" », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 4 et 5, Chelles, 1982-1983, p. 125-126.

Laporte, 1984
Laporte Jean-Pierre, « Monnaies carolingiennes frappées pour le monastère de Chelles », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 6, Chelles, 1984, p.76- 77.

Laporte, 1988
Laporte Jean-Pierre, *Le trésor des saints de Chelles*, Chelles, 1988.

Laporte, 1993
Laporte Jean-Pierre, « Le monastère de Chelles », dans Musée archéologique départemental du Val-d'Oise, *L'Île-de-France de Clovis à Hugues Capet : du Ve siècle au Xe siècle*, Saint-Ouen-l'Aumône, 1993, p.96-97.

Laporte, 1993²
Laporte Jean-Pierre, « Les reliques de Chelles », dans Musée archéologique départemental du Val-d'Oise, *L'Île-de-France de Clovis à Hugues Capet : du Ve siècle au Xe siècle*, Saint-Ouen-l'Aumône, 1993, p.102-105.

Laporte, 2013
Laporte Jean-Pierre, « Grab und reliquien der Königin Balthilde in Chelles-sur-Marne », dans Wamers Egon (dir.*), Königinnen der Merowinger : Adelsgräber aus den Kirchen von Köln, Saint Denis, Chelles und Frankfurt am Main : ein deutsch-französisches Ausstellungsprojekt des Archäologischen Museums Frankfurt und des Musée d'Archéologie nationale in Saint-Germain-en-Laye in Zsarb. mit der Domschatzkammer Köln,* Regensburg, 2013, p. 127-144.

Laporte, Boyer, 1991
Laporte Jean-Pierre et Boyer Raymond, *Trésors de Chelles : sépultures et reliques de la reine Bathilde († vers 680) et de l'abbesse Bertille († vers 704). Catalogue de l'exposition organisée au Musée Alfred Bonno*, Chelles, 1991.

Lexikon, 1999
Lexikon des Mittlealters, « Chelles », II, s.l., 1999, p.1790-1791.

McKitterick, 1989
McKitterick Rosamond, *The Carolingians and the Written Word*, Cambridge, 1989. (chelles p.254).

McKitterick, 1999
McKitterick Rosamond, « Les femmes, les arts et la culture en Occident dans le haut Moyen Âge », dans Lebecq S., Dierkens A., Le Jan R., Sansterre J.-M. (dir.), *Femmes et pouvoirs des femmes à Byzance et en Occident (Ve-XIe siècle),* Villeneuve d'Ascq, 1999, p.149-161.

McKitterick, 2000
McKitterick Rosamond, « Political ideology in Carolingian historiography », dans Hen Yitzhak, Innes Matthew (dir.), *The uses of the past in the early Middle Ages*, Cambridge, 2000, p.162-174.

McKitterick, 2008

McKitterick Rosamond, *Charlemagne. The Formation of a European Identity*, Cambridge, 2008.

McKitterick, 2009
McKitterick Rosamond, *Histoire et mémoire dans le monde carolingien*, Turnhout, 2009.

Mayr-Harting, 2010
Mayr-Harting Henry, « Augustinus von Hippo, Chelles und die karolingische Renaissance : Beobachtung zu Codex 63 der Kölner dombibliothek », dans Finger Heinz (dir.), *Mittelalterliche Handschriften der Kölner Dombibliothek : Drittes Symposion der Diözesan- und dombibliothek Köln zu den Dom-Manuskripten*, Köln, 2010.

Musée archéologique Val-d'Oise, 1993
Musée archéologique départemental du Val-d'Oise, *L'Île-de-France de Clovis à Hugues Capet : du Ve siècle au Xe siècle*, Saint-Ouen-l'Aumône, 1993.

Müller-Wille, 1999
Müller-Wille Michael, *Drei Frauengräber der jüngeren Merowingerzeit in den irofränkischen Klöstern von Jouarre, Chelles und Nivelles : archäologish-historische überlieferung und geistiger Hintergrund*, Göttingen, 1999.

Nelson, 1990
Nelson Janet L.., « Perceptions du pouvoir chez les historiennes du haut Moyen Âge », dans Rouche Michel et Heuclin Jean (dir.), *La femme au Moyen Âge*, Maubeuge, 1990, p.75-85.

Nelson, 1991
Nelson Janet L.., « La famille de Charlemagne », dans Dierkens Alain et Sansterre Jean-Marie (dir.), *Le souverain à Byzance et en Occident du VIIIe au Xe siècle,* Bruxelles, 1991, p.194-212.

Nelson, 1991
Nelson Janet L.., « Gender and Genre in woman historians of the early middle ages », dans Genet Jean-Philippe (dir.), *L'Historiographie médiévale en Europe*, Paris, 1991, p.149-163.

Nelson, 1996
Nelson Janet L.., « Women and the word in the earlier Middle Ages », dans Id., *The Frankish World 750-900*, Londres, 1996, p.199-221.

Nelson, 2002
Nelson Janet L.., « Charlemagne – pater optimus ? », dans Godman Peter, Jarnut Jörg, Johanek Peter, *Am Vorabend der Kaiserkrönung : das Epos "Karolus Magnus et Leo papa" und der Papstbesuch in Paderborn 799*, Berlin, 2002, p.269-281.

SAHC, 2004-2005
Société archéologique et historique de Chelles, « 5000 ans d'histoire de Chelles », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 20, Chelles, 2004-2005 (rééd. 2013 et 2015).

SAHC, 2010-2011
Société archéologique et historique de Chelles, « À travers cartes et plans du XVIe siècle à nos jours », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 26, Chelles, 2010-2011.

Sanders, 1982
Sanders Gabriel, «Le remaniement carolingien de la *Vita Balthildis* mérovingienne », dans *Analecta Bollandiana*, 100, 1982, p.411-428.

Stoclet, 1986
Stoclet Alain, « Gisèle, Kisyla, Chelles, Benediktbeuern et Kochel. Scriptoria, bibliothèques et politique à l'époque carolingienne. Une mise au point », dans *Revue bénédictine*, 96, 1986, p. 250-270.

Suhl, 1997
Suhl Nicole, « Die "Vita Bertilae Abbatissae Calensis" - eine Quelle für mögliche Unterschiede in der Religiosität von "Volk" und "Elite" im frühen Mittelalter », dans Goetz Hans Werner (dir.*), Volkskultur und Elitekultur im Frühen Mittelalter, Das Beispiel der Heiligenviten,* Krems, 1997, p. 39-58.

Torchet, 1889
Torchet Charles-Marie-Clément, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Chelles*, Paris, 1889.

Untermann, 2008
Untermann Matthias, « Chelles, Jouarre, Nivelles », dans Aillagon Jean-Jacques (dir.), *Rome and the Barbarians : the birth of a new world*, Milan, 2008, p. 551-553.

Wamers, 2013
Wamers Egon (dir.*), Königinnen der Merowinger : Adelsgräber aus den Kirchen von Köln, Saint Denis, Chelles und Frankfurt am Main : ein deutsch-französisches Ausstellungsprojekt des Archäologischen Museums Frankfurt und des Musée d'Archéologie nationale in Saint-Germain-en-Laye in Zsarb. mit der Domschatzkammer Köln,* Regensburg, 2013.

Wood, 2004
Wood Ian, « Genealogy defined by women : the case of the Pippinids », dans Brubaker Leslie et Smith Julia M. H., *Gender in the Early Medieval World. East and West, 300-900*, Cambridge, 2004, p. 234-256.

Corbie

I. Localisation

Corbie se trouve dans l'actuel département de la Somme. Elle se situe au bord du fleuve Somme et de la rivière Ancre, son affluent. Elle est à environ 60 kilomètres au sud-ouest de Saint-Riquier et à moins de 20 kilomètres à l'est d'Amiens.

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

Des sources relatives à Corbie au temps de sa fondation par la reine Bathilde (†680/681) ont été conservées : notamment la *Vita* de cette dernière (reprise à l'époque carolingienne)[515] et surtout l'acte de fondation de l'abbaye[516].

Plusieurs documents nous renseignent sur l'abbé Adalhard (780/781-815 puis 822-826) et l'abbaye de Corbie au temps de Charlemagne puis de Louis le Pieux. Deux hagiographies peuvent être mentionnées : la *Vita Adalhardi*[517] et la *Vita Walae*, toutes deux écrites par Pascase Radbert moine puis abbé de Corbie (843/844-849/853). La *Vita Adalhardi* a été réécrite au XIe siècle par le moine Gérard/Géraud de Corbie à l'occasion de l'élévation du corps d'Adalhard. La *Translatio Sancti Viti*, texte anonyme du milieu du lXe siècle, nous renseigne sur Adalhard, Wala et sur la fondation de l'abbaye de Corvey, en Westphalie, filiale de Corbie[518]. Le texte est écrit en 836, à l'occasion du transfert des reliques de saint Vite (ou saint Guy) depuis Saint-Denis jusqu'à Corvey où un autel a été aménagé pour les recevoir.

Adalhard a lui-même rédigé, en 822, les *Statuta seu Brevia*, règlement administratif de l'abbaye de Corbie, qui ne nous sont pas parvenus dans leur intégralité[519], ainsi que les *Capitula de admonitionibus in congregatione*, un traité de discipline monastique[520]. Grâce à sa

[515] MGH, *Vita Balthildis*.
[516] Levillain, 1902, n°1, p.213-217 ; Kölzer, 1998, p.97-110 ; Barbier, Morelle, 2011, p.613-654.
[517] BnF, ms. Lat. 18296, f° 36-67.
[518] MGH, *Translatio Viti*.
[519] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi*.
[520] CCM, *Capitula*.

reprise par Hincmar de Reims, on connaît également le *De ordine palatii* d'Adalhard, qui se présente comme un Miroir des princes[521].

Le livre de fraternité de Saint-Pierre de Salzbourg mentionne aussi la présence d'Adalhard à Corbie[522]. Cet abbé est également évoqué par Éginhard dans ses écrits[523]. Les *Annales Mettenses priores*[524] et les *Annales regni Francorum*[525] renseignent ponctuellement sur le contexte politique au début du règne de Charlemagne. Elles peuvent également nous éclairer sur la vie d'Adalhard et son rôle politique. Hildemar, qui a été moine à Corbie, nous renseigne également sur Adalhard et la vie monastique à Corbie à travers son commentaire sur la règle bénédictine – écrit vers 845-850[526].

Plus tard, vers le milieu / deuxième moitié du XIe siècle, le moine Gérard de Corbie rédige les *Miracula Adalhardi*[527] et le *De Radberto Paschasio abbate Corbeiensi*[528]. Le cartulaire de Corbie nous est parvenu mais de manière assez lacunaire, notamment pour les périodes mérovingiennes et carolingiennes[529].

Jacques Malbrancq, au XVIIe siècle, nous rapporte les méthodes de gestion des terres appartenant à l'abbaye au XIIe siècle[530].

b. Sources iconographiques

Il existe pour le monastère de Corbie un ensemble de 64 dessins des XVIIe et XVIIIe siècles[531]. Nous n'en exposons que quelques-uns ici car ils ne nous permettent pas de tirer de conclusions sur le monastère carolingien : ils sont en effet relatifs à la reconstruction de l'abbaye par les moines de la congrégation de Saint-Maur au XVIIe siècle. Un plan de Corbie a été dressé en 1636 par le marquis de Beaulieu (fig.1). Quelques années après, en 1658, Dom Plouvier réalise un plan de l'abbaye et de ses églises (fig.2). On peut particulièrement

---

521 MGH, Flodoard, L.III, p.531 ; MGH, Hincmar ; Prou, 1885 ; Schmidt, 1962 ; Peltier, 1963 ; Bachrach, 2001.
522 Forstner, 1974, f°7/Bb 11.
523 *Patrologia Latina*, 104, année 771, col. 392: DCCLXXl.
524 MGH, *Annales Mettenses priores.*
525 MGH, *Annales regni Francorum.*
526 MGH, *Libri memoriales et necrologia.*
527 MGH, *Miracula Adalhardi.*
528 MGH, *Radberto Paschasio.*
529 Levillain, 1902 ; Morelle, 1988.
530 Malbrancq, *De Morinis.*
531 Archives Départementales de la Somme, 9H-CP-48, n°1 à 64.

évoquer deux gravures de l'abbaye : une due à Matthäus Merian dans la première moitié du XVIIe siècle (fig.3), une publiée en 1677 dans Ie *Monasticon Gallicanum* (fig.4), et une autre due à L.-E. Chatigny en 1745 et intitulée *Corbeia renovata illustrata* (fig.5). La ville et ses fortifications apparaissent dans la carte de Cassini de 1757 (fig.7). On possède également le cadastre de la ville de Corbie au XIXe siècle (fig.8) et un plan des fouilles de sauvetage réalisées en 1979 (fig.9).

c. Sources archéologiques

Il ne reste aucun vestige carolingien en élévation. Les rares recherches archéologiques n'ont pas permis de retrouver les fondations de l'abbaye de cette époque.

De l'abbatiale gothique Saint-Pierre, il est encore possible de voir la nef et ses collatéraux. Sa façade, quant à elle, a été réalisée en 1740. De l'église Saint-Étienne sont conservés une partie du vaisseau principal ainsi que le porche roman (fig. 10). Il reste également la porte monumentale de l'entrée de l'abbaye, construite en 1750. La chapelle Saint-Martin a été localisée près du Mont Thabor (éminence à 200 mètres au nord de l'abbatiale) (fig. 7 et 9) où des sondages ont mis au jour des vestiges et des décors du bâtiment roman. En 1979, François Doubliez a entamé une campagne de fouilles rue de l'Enclos, au nord-est de l'abbatiale. Des éléments des fortifications des XIVe – XVIIIe siècles ont été ponctuellement retrouvés lors de travaux de construction et de voirie – certains sont encore en élévation. En 1993, C. de Mérindol rapporte que les sites archéologiques de l'église Saint-Jean et de son cimetière ont été détruits quelques années auparavant par de nouvelles constructions (fig. 9). Jusqu'à aujourd'hui, des sondages ont été pratiqués pour chacun des travaux entrepris dans le secteur de l'abbaye. Mais à part quelques tessons de céramique carolingienne et une pièce de monnaie, rien de substantiel n'a été retrouvé.

III. Présentation des études

L'abbaye de Corbie et surtout son *scriptorium* ont très tôt intéressé les chercheurs. Une large bibliographie leur est consacrée. Cependant, la production du *scriptorium* n'étant pas notre sujet d'étude, nous ne renverrons ici qu'à quelques références majeures.

La première histoire de Corbie est rapportée par Dom Fortet, dans la première moitié du XVIIe siècle. En 1861, Henri Dusevel écrit l'histoire abrégée du Trésor de l'abbaye de Corbie[532]. En 1873, August Enck publie la première étude biographique sur Adalhard. Dans le premier volume de *La Picardie historique et monumentale*, publié entre 1893 et 1899, Josse Hector consacre un article à l'abbaye de Corbie[533]. En 1902, Léon Levillain publie et commente une importante édition des chartes mérovingiennes et carolingiennes de Corbie[534]. En 1906, Bruno Krusch étudie les sources textuelles relatives à Corbie et analyse le travail de Levillain[535]. Les écrits de Dom Fortet sont repris en 1910 par Dom Grenier afin de constituer une nouvelle histoire de Corbie[536]. Cette même année, le père Daire et Alcius Ledieu publient l'*Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Corbie*[537] et Philippe Lauer consacre un article au *scriptorium* et à la réforme carolingienne de l'écriture latine à Corbie[538]. Dans un article paru en 1925, Émile Lesne s'intéresse à l'économie domestique de Corbie qu'il étudie d'après les Statuts d'Adalhard[539]. En 1934, Olga Antonova Dobiaš-Roždestvenskaïa publie un ouvrage sur le *scriptorium* de Corbie et le manuscrit dit *Corbeienses Leninopolotani* [540].

Henri Peltier étudie l'histoire de Corbie et de l'abbé Adalhard en 1945 dans un ouvrage publié à titre posthume en 1969[541]. Jean-François Lemarignier produit un article en 1946 sur le domaine de Corbie au VIIe siècle[542]. En 1951, Luc Dubar s'intéresse aux offices en usage à Corbie de la période carolingienne jusqu'au XIIIe siècle[543]. L'histoire de l'abbaye de Corbie, de ses églises et de ses bâtiments fait l'objet d'une étude en 1957 par

[532] Dusevel, 1861.
[533] Josse, 1893-1899.
[534] Levillain, 1902.
[535] Krusch, 1906.
[536] Grenier, 1910.
[537] Daire, Ledieu, 1910.
[538] Lauer, 1910.
[539] Lesne, 1925.
[540] Dobiaš-Roždestvenskaïa, 1934.
[541] Peltier, 1969.
[542] Lemarignier, 1946.
[543] Dubar, 1951.

Pierre Héliot[544]. La même année, est édité un article sur l'école monastique de Corbie à la fin de la période carolingienne par Otto Homburger[545].

Le *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie* de 1961-1962 consacre un article aux chartes et diplômes de l'abbaye de Corbie[546]. Un autre, dû à Simone Verfaille porte sur les reliques conservées au monastère[547]. En 1962, Henri Peltier publie un article sur Angilbert de Saint-Riquier et Adalhard de Corbie[548] et Jakob Schmidt écrit sur les *De Ordine palatii* d'Hincmar, en traitant également de ses sources[549]. Cette même année, Adriaan Verhulst et Josef Semmler publient un important article – en deux parties – sur les Statuts d'Adalhard[550]. En 1963, à l'occasion du 13e centenaire de l'abbaye, paraît un ouvrage collectif sur Corbie dirigé par Louis Gaillard. On y remarque surtout les articles de Patrice Cousin sur les origines de Corbie[551], de Jean Laporte sur l'abbé Grimo[552], d'Henri Peltier sur Adalhard et Wala[553], de Helmut Wiesemeyer sur la fondation de l'abbaye de Corvey d'après la *Translatio Sancti Viti*[554], de Marie-Louise David-Denel sur les vestiges monumentaux de l'abbaye[555], et d'Albert d'Haenens sur les invasions vikings à Corbie[556]. Lorenz Weinrich a publié, en 1963, ses recherches sur le demi-frère et successeur d'Adalhard, Wala[557]. En 1964, Paul Bauters publie un ouvrage monographique sur Adalhard[558]. Josef Semmler évoque le cas de Corbie dans son article sur Charlemagne et les monastères francs, paru en 1965[559]. En 1966, Balzer Rock publie un article sur la fondation

[544] Héliot, 1957.
[545] Homburger, 1957.
[546] SAP, 1961/1962.
[547] Verfaille, 1961/1962.
[548] Peltier, 1962.
[549] Schmidt, 1962.
[550] Verhulst, Semmler, 1962.
[551] Cousin, 1963.
[552] Laporte, 1963.
[553] Peltier, 1963 et Peltier, 1963².
[554] Wiesemeyer, 1963.
[555] David-Denel, 1963.
[556] Haenens, 1963.
[557] Weinrich, 1963.
[558] Bauters, 1964.
[559] Semmler, 1965.

du monastère de Hethis[560]. L'histoire de la ville de Corbie d'après Dom Grenier est reprise en 1968 par Maurice Blotiere[561].

Dès les années 1970, Terence Alan Martyn Bishop concentre ses recherches sur le *scriptorium* de Corbie et sa production[562]. Ursula Winter consacre, en 1972, un ouvrage sur le catalogue de la bibliothèque médiévale de Corbie[563]. En 1973, Janine Coudoux et Michel Rouche publient chacun un article sur la dotation foncière de Corbie[564]. La même année, Eugen Ewig écrit sur le privilège accordé par Berthefrid d'Amiens à Corbie (664) et sur la politique monastique de Bathilde[565]. Relevons également la recherche de Robert Folz, en 1975, sur le culte de sainte Bathilde[566]. En 1976, paraît un article de Chantal Zoller-Devroey sur le domaine de l'abbaye de Corbie en Basse-Lotharingie et en Flandre pendant la période médiévale[567].

En 1981, Jacques Dubois concentre ses recherches sur la reine Bathilde, fondatrice de Corbie[568]. Notons, pour la même année, deux articles de Bernhard Bischoff sur les manuscrits carolingiens, dans lesquels il aborde le cas du *scriptorium* de Corbie[569], et un autre de David Ganz sur la bibliothèque mérovingienne de l'abbaye[570]. Karl Heinrich Krüger s'intéresse en 1982 aux abbayes de Corvey et de Corbie à la mort d'Adalhard (en 826) ainsi qu'à la question de sa succession[571]. La même année Gabriel Sanders publie un article sur le remaniement carolingien de la *Vita Balthildis*[572]. En 1982, puis en 1988, Jean-Pierre Laporte s'intéresse à la *Vita* et la sépulture de la reine Bathilde[573]. En 1986, Brigitte Kasten écrit une importante biographie sur Adalhard[574], traduite en français par la Société des Amis

[560] Rock, 1966.
[561] Blotiere, 1968.
[562] Bishop, 1976 ; Ibid., 1978 ; Ibid., 1990.
[563] Winter, 1972.
[564] Coudoux, 1973 ; Rouche, 1973.
[565] Ewig, 1973.
[566] Folz, 1975.
[567] Zoller-Devroey, 1976.
[568] Dubois, 1981.
[569] Bischoff, 1981 ; Ibid., 1981².
[570] Ganz, 1981.
[571] Krüger, 1982.
[572] Sanders, 1982.
[573] Laporte, 1982-1983 ; Id., 1988.
[574] Kasten, 1986.

du Vieux Corbie, en 1992[575]. Carol Heitz s'est également intéressé à l'abbaye de Corbie et à son architecture dans son ouvrage sur la France préromane de 1987[576]. Notons aussi l'importante étude de Laurent Morelle, parue en 1988, sur les chartes de l'abbaye de Corbie entre 988 et 1196[577]. En 1989, dans l'ouvrage sur la Neustrie dirigé par Hartmut Asma, David Ganz produit un article sur la place de Corbie dans la culture monastique de Neustrie aux époques mérovingienne et carolingienne[578] et Alain Dierkens s'intéresse à la diffusion du monachisme dit colombanien ou iro-franc au VIIe siècle et à la politique religieuse de la reine Bathilde[579]. L'année suivante, David Ganz publie un ouvrage sur la participation de Corbie à la renaissance carolingienne[580].

En 1991, paraissent le catalogue de l'exposition sur les manuscrits de Corbie, dirigé par Christian de Mérindol et Gilbert Garrigue, ainsi qu'un article de Françoise Gasparri sur le *scriptorium* de Corbie[581]. La même année, Laurent Morelle étudie le diplôme de Louis le Pieux et Lothaire rédigé en 825 pour Corbie[582]. Jean-Pierre Laporte reprend, en 1991 avec Raymond Boyer, puis en 1993, la recherche sur les reliques de Bathilde, détenues à Chelles[583]. Notons, en 1993, la publication d'un article de Christian de Mérindol sur la topographie de Corbie[584]. En 1994, Robert Caron écrit une histoire de Corbie depuis sa fondation jusqu'en 1142[585] et Jacques Dubois actualise ses recherches sur Bathilde[586]. En 1997, sont publiés les recherches prosopographiques de Philippe Depreux sur l'entourage de Louis le Pieux (dont fait partie Adalhard)[587] ainsi que l'article de Laurent Morelle sur le statut du monastère de Corbie entre 664 et 1050[588]. La même année, Chantal Doubliez-Amman traduit et commente les Statuts d'Adalhard[589]. On peut également mentionner la

[575] Ibid., 1992.
[576] Heitz, 1987.
[577] Morelle, 1988.
[578] Ganz, 1989.
[579] Dierkens, 1989.
[580]Ganz, 1990.
[581] Gasparri, 1991.
[582] Morelle, 1991.
[583] Laporte, Boyer, 1991 ; Laporte, 1993.
[584] Mérindol, 1993.
[585] Caron, 1994.
[586] Dubois, 1994-1995.
[587] Depreux, 1997.
[588] Morelle, 1997.
[589] Ammann-Doubliez, 1997.

notice de Friedrich Prinz sur Wala dans le *Lexikon des Mittelalters*[590]. L'acte de fondation de l'abbaye a fait l'objet d'une étude par Theo Kölzer en 1998[591]. Cette même année, Élisabeth Magnou-Nortier consacre un article à la vision de l'espace monastique selon Adalhard[592]. Christian de Mérindol étudie, dans un article paru en 1999, le soin des malades au monastère de Corbie, de sa fondation jusqu'au XIVe siècle[593]. Michel Rouche écrit l'article « Corbie » dans le *Lexikon des Mittelalters*[594].

Noëlle Deflou-Leca rédige l'article « Corbie », Michel Sot celui sur Adalhard et Pierre Riché celui sur Pascase Radbert dans l'*Encyclopedia of the Middle Ages* de 2000[595]. Bernard S. Bachrach s'intéresse, en 2001, aux écrits d'Adalhard et en particulier au *De ordine palatii*[596]. Notons en 2002, la publication d'un nouvel article sur Pascase Radbert par Andrew P. Scheil dans *The rise of the medieval world*[597]. En 2007, Fabrice Foucher produit un article sur l'architecture des abbayes de Corbie et de Corvey[598]. Parmi les nombreux articles de dictionnaire, mentionnons également celui de Stephen F. Brown sur Pascase Radbert, paru dans l'*Historical dictionary of medieval philosophy and theology* en 2007[599]. Dans l'ouvrage de Marie-Pierre Laffitte et Charlotte Denoël sur les manuscrits carolingiens, un chapitre traite en partie de la production manuscrite de Corbie[600]. François Bougard s'est intéressé à la période italienne d'Adalhard de Corbie dans un article de 2008[601]. En 2009, Martina Hartmann étudie l'histoire et les fondations de la reine Bathilde[602]. La même année Paolo Chiesa s'intéresse à Adalhard et à sa production littéraire[603] tandis que Chiara Verri analyse et commente la *Vita Adalhardi* de Pascase Radbert[604].

---

590 Prinz, 1997.
591 Kölzer, 1998.
592 Magnou-Nortier, 1998.
593 Mérindol, 1999.
594 Rouche, 1999.
595 Deflou-Leca, 2000 ; Riché, 2000 ; Sot, 2000.
596 Bachrach, 2001.
597 Scheil, 2002.
598 Foucher, 2007.
599 Brown, 2007.
600 Laffitte, Denoël, 2007 ; Laffitte, 2007.
601 Bougard, 2008.
602 Hartmann, 2009.
603 Chiesa, 2009.
604 Verri, 2009.

En 2010, Michel Huglo s'intéresse à la théorie musicale à Corbie entre les VIIIe et IXe siècles[605]. Josiane Barbier et Laurent Morelle produisent un article commun, en 2011, sur le diplôme de fondation de Corbie[606]. En 2013, Jean-Pierre Laporte révise et approfondit les connaissances sur l'histoire et la sépulture de Bathilde[607]. Les Statuts d'Adalhard sont à nouveau étudiés en 2015 dans un article de Sakae Tange[608].

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

La reine Bathilde, alors régente pendant la minorité de son fils Clotaire III (657-665), fonde l'abbaye en 657/662 sur des terres du fisc royal – bien qu'elles aient appartenu, un temps, au comte Guntland/Gundoland[609]. L'implantation est opérée à 10 kilomètres au sud de la résidence mérovingienne de Baizieux. L'abbaye de Corbie est ainsi une fondation royale (construite aux frais de la royauté) et *ex nihilo*. Ce cas est assez exceptionnel pour l'époque ; jusque-là la royauté avait plutôt tendance à soutenir les projets des Grands et à participer à l'embellissement ou au développement d'une abbaye déjà existante. Pour L. Morelle, il s'agit, avec Chelles, de la première fondation monastique franque[610]. La reine dote l'abbaye des terres de Frodin (au nord d'Amiens), autour de Doullens et jusqu'à la forêt de La Vicogne, ainsi que de *villae* situées dans la *pagus* d'Amiens : Fouilloiy, Gentelles, Chipilly, Forceville et Aubigny, et d'autres situées dans le *pagus* d'Arras : Monchy-au-Bois, Wailly et Beaurains[611]. Si l'ensemble de la dotation a été estimé à 22 000 ha, L. Levillain suppose que se sont également ajoutées de nombreuses donations privées[612]. Un faux document prétendait que le monastère de Corbie avait obtenu de Clotaire III, l'immunité

[605] Huglo, 2010.
[606] Barbier, Morelle, 2011.
[607] Laporte, 2013.
[608] Tange, 2015.
[609] Levillain, 1902, n°1, p.214 : « Igitur dum nos et precelsa genitrix nostra, domna Baldehildis regina, monasterio virorum in honore sancti Petri et Pauli, principum apostolorum et sancti Stephani protomartiris super fluvium Somna, in loco qui dicitur Corbeia quem Guntlandus quondam possederat et ad fiscum nostrum pervenerat ». Voir l'édition de B. Krusch (Krusch, 1906), p.367-372.
[610] Morelle, 1997, p.211.
[611] Kasten, 1986, p.118.
[612] Levillain, 1902, p.198-199.

et des libertés vis-à-vis du pouvoir épiscopal d'Amiens[613]. En 661, il est dispensé des droits de douane dans le royaume franc par Clotaire III[614].

Le premier abbé, Théodefrid, ne prend ses fonctions qu'en 662. Originaire de l'abbaye colombanienne de Luxeuil, il est accompagné d'une soixantaine de moines (dont des copistes) venant du même monastère. Suivant les usages de Luxeuil, l'abbaye de Corbie adopte la règle de saint Colomban et de saint Benoît[615]. Selon L. Morelle et A. Dierkens, il ne s'agit pas d'une *regula mixta* mais de la règle de saint Benoît, interprétée selon la tradition colombanienne de Luxeuil[616]. La reine Bathilde fait construire à Corbie deux églises : Saints-Pierre-et-Paul et Saint-Étienne. Un *scriptorium* est établi et est actif dès le VIIe siècle comme en témoignent les manuscrits conservés de cette époque[617]. Chrodogaire, le successeur de Théodefrid, entreprend le défrichement des forêts et l'évangélisation des habitants de la région. Puis, sous Érembert, est créée l'école monastique de Corbie[618].

Un diplôme de Chilpéric II, daté du 29 avril 716, confirme le don du tonlieu de Fos alors accordé par Clotaire III lors de la fondation de l'abbaye. Ainsi l'abbaye se voit livrer des marchandises (huile, pistaches, olives, piment, épices, peaux, papyrus…) issues d'un poste de douane méditerranéen[619]. La qualité des denrées renforce la prospérité économique du monastère. Une monnaie anglo-saxonne de 730 retrouvée sur le site de l'abbaye atteste des échanges avec l'Angleterre[620].

En 664, l'évêque d'Amiens, Berthefridus, à la demande de Clotaire III et de Bathilde, accorde un privilège perpétuel à l'abbaye dans lequel il l'émancipe du pouvoir temporel de l'évêque, lui garantit l'autonomie temporelle, notamment dans l'administration de ses biens

---

[613] MGH, *Diplomata*, *Merowinger*, 1, n°86, p.220-224 ; Peltier, 1969, p.18-19.
[614] MGH, *Diplomata*, *Merowinger*, 1, n°96, p.246-248.
[615] Ibid., n°5, p.227-228 : « sub regula sancti vel sancti Columbani » ; Kasten, 1986, p.118; Morelle, 1997, p.211.
[616] Dierkens, 1989.
[617] Laffite, Denoël, 2007, p.71-72 et p.122-124. Notons le manuscrit conservé à la Bnf, ms lat. 17655, de l'histoire des Francs de Grégoire de Tours daté de la fin du VIIe siècle.
[618] Caron, 1994, p.32-38.
[619] MGH, *Diplomata, Merowinger*, 1, n°171, p.424-426 ; Caron, 1994, p.28-29.
[620] Mérindol, 1993, p.68.

et la libre élection de l'abbé[621]. L'évêque conserve toutefois l'accomplissement des fonctions sacrales, ce qui interdit de parler d'exemption totale[622].

L'abbaye de Corbie se démarque particulièrement sous Charles Martel (†741) lorsque celui-ci envoie, entre 739 et 741, l'abbé Grimon/Grimo de Corbie en ambassade à Rome, sur demande du pape Grégoire III alors menacé par le royaume lombard[623]. À cette occasion, Rome et la papauté sont placées sous la protection des Francs bien qu'aucune intervention n'ait été décidée. Grimo devient ensuite archevêque de Rouen en 744 et participe à la réforme de l'Église franque entreprise par Pépin le Bref et Chrodegang de Metz. Du temps de Grimo, la bibliothèque de Corbie possède une large collection d'ouvrages, essentiellement composée de patristique et de commentaires sur l'Écriture dont certains sont originaires de Luxeuil, l'abbaye-mère, mais aussi du sud de la Gaule et d'Italie[624].

L'abbé Leutchar/Leutchaire (751-768) est présent au concile d'Attigny de 762 ce qui témoigne de l'importance politique qu'a, à cette époque, l'abbé de Corbie. Il obtient de Pépin le Bref un diplôme confirmant les donations antérieures ainsi que l'immunité[625]. Leutchaire participe également à la réforme de l'écriture en mettant au point, dans son *scriptorium*, une nouvelle forme d'écriture dite précaroline[626].

b. Le règne de Charlemagne

Pendant le règne de Charlemagne, l'abbaye gagne en prospérité économique et accroît son influence spirituelle et intellectuelle. Maurdramne est abbé de Corbie de 772 à 781. Il est l'auteur de la première révision de la Bible. Tout comme son prédécesseur, l'abbé Leutchaire (751-768), il s'est particulièrement intéressé au développement du *scriptorium* et à la vie intellectuelle de l'abbaye. Également impliqué dans la politique de son temps, il reçoit l'ex-roi lombard, Didier, alors détrôné par Charlemagne en juin 774, et qui est relégué

[621] Levillain, 1902, n°4, p.220-226.
[622] Morelle, 1997, p.215.
[623] Laffite, Denoël, 2007, p.121 ; Cousin, 1963, p.24 ; Laporte, 1963, p.53-54.
[624] Laporte, 1963, p.50-52.
[625] Levillain, 1902, n°16, p.237-240.
[626] Laffite, Denoël, 2007, p.121.

à Corbie[627]. Enfin, il réforme la vie économique du monastère en répartissant les revenus de celui-ci en trois parts : une pour les moines, une pour les pauvres et les malades, alors accueillis au monastère, et une affectée au culte et à l'entretien des bâtiments[628].

L'abbatiat de Corbie est, en grande majorité sous le règne de Charlemagne, détenu par Adalhard (780/781-815 puis 822-826)[629]. À son époque, le rôle politique des abbés de Corbie est à son apogée. Adalhard appartient à la famille royale carolingienne. Son père, le comte Bernard, était le fils illégitime de Charles Martel et d'une saxonne[630]. Adalhard passe pour avoir grandi à la cour de Pépin, en compagnie de Charlemagne avec qui il partage les mêmes maîtres. Il devient ensuite un membre de la cour de Carloman. À la mort de ce dernier, il entre, malgré lui d'après Éginhard, au service de Charlemagne[631]. Peu de temps après, en 772, il devient moine au monastère de Corbie[632] et est affecté aux travaux des jardins[633]. Rapidement, peut-être pendant son noviciat vers 771-772, il serait parti pour le monastère du Mont-Cassin, apparemment pressé de fuir son entourage ou le roi, les « échos du royaume » l'empêchant de mener à bien sa nouvelle vie spirituelle[634]. Il est rapidement ramené à Corbie par des envoyés de Charlemagne vers 773 lorsque ce dernier se porte au secours du pape Adrien Ier, menacé par le roi lombard[635]. Adalhard est décrit comme un de ses premiers conseillers (*inter primos consiliaros*) de Charlemagne[636]. Vers la fin de la vie de l'abbé Maurdramne de Corbie, entre 780 et 781, il est nommé son coadjuteur et successeur[637]. Selon son hagiographe, il aurait été désigné régent du royaume lombard et

---

[627] Cousin, 1963, p. 24.
[628] Caron, 1994, p.33.
[629] Voir la notice biographique plus complète dans la synthèse (II. 1. c. i.).
[630] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.61, p.530.
[631] *Patrologia Latina*, 104, année 771, col. 392: DCCLXXl: Peracto secundum morem generali conventu super fluvium ScaJdiam in villa VaJentianas, rex Karlus ad hiemandum proficiscitur. Gumque ibi aliquamdiu moraretur, Karlomannus frater a. d. 2 Nonas Decembris decessit in villa Salmontiaco. Et rex ad capiendum ex integra regnum animum intendens, Carbonacum vilIam venit. Ibi Wllharium episcopum Sedunensem et Folradum presbiterum et alios plures sacerdotes, comites etiam atque primates fratris sui, inter quos vel paecipui fuere Warinus et Adalhardus ad se venientes suscepit. Nam uxor eius et filii cum parte optimatum in Italiam profecti sunt. Rex autem profectionem eorum in Italiam quasi supervacuam patienter tulit.
[632] Forstner, 1974, f°7/Bb 11.
[633] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.9, p.525.
[634] Foucher, 2007, p.75.
[635] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.12, p.525.
[636] MGH, Hincmar, chap. 3, 54.
[637] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.14, p.525.

précepteur de Pépin, fils encore mineur de Charlemagne, alors élevé à la dignité de roi d'Italie par son père, dès 781[638].

Il entretient une correspondance avec Paul Diacre[639], Lothaire Ier ou encore Dungal[640]. On lui connaît une amitié avec Alcuin et Angilbert de Saint-Riquier, monastère situé non loin de Corbie[641]. On sait qu'Alcuin manque de se rendre à Corbie en 799, en raison de son état de santé[642].

L'abbaye semble avoir été impliquée dans la christianisation et la création de monastères en Saxe, ce qui était une des volontés de Charlemagne en 800[643]. À Corbie se trouvent plusieurs moines saxons comme Warin, Bruningus[644], Anschaire qui dirige l'école monastique au temps d'Adalhard, avant de partir pour Corvey en 822 et de devenir l'évangélisateur du royaume danois, et Thiodrad ou Théodrade, qui sert d'intermédiaire auprès de ses parents afin d'obtenir leur assentiment pour fonder un monastère sur leurs terres, à Hétis en 815[645]. D'après B. Kasten, Adalhard et le monastère de Corbie, dont la rigueur était reconnue, auraient été désignés par Charlemagne pour inaugurer le mouvement de fondation monastique en Saxe.

Charlemagne a confirmé les privilèges et l'immunité qui avaient été accordés à Corbie depuis l'époque de Bathilde[646]. À l'époque d'Adalhard, l'abbaye possédait des biens patrimoniaux vers Amiens, Arras et Boulogne ainsi qu'en Alsace et dans le Wormsgau[647]. Du temps de Carloman, sa femme, Gerberge, belle-sœur de Charlemagne, avait fait d'importantes donations foncières à l'abbaye de Corbie (dans la vallée du Rhin, en Alsace et en Hesse rhénane)[648].

---

[638] Ibid., chap.16, p.525-526 ; Kasten, 1986, p.42-43.
[639] MGH, Epp IV, Epistolae variorum, n°12, p.508 ; Peltier, 1963, p.78.
[640] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.18, p.526.
[641] Peltier, 1963, p.68-77.
[642] MGH, Epp IV, n°176, p.291.
[643] MGH, *Translatio Viti,* chap.1 ; *Ibid.*, chap. 8, p.578 : « Adalhardus habuit voluntatem de constructione monasterii in Saxoniae partibus. »
[644] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi*, p.365.
[645] MGH, *Translatio Viti,* chap.8, p.579 : « in loco qui dicitur Hethis ».
[646] Kasten, 1986, p.60.
[647] Peltier, 1969, p.27 ; Kasten, 1986, p.37-38.
[648] Levillain, 1902, p.124-125 ; Cousin, 1963, p.25.

À Corbie, il a davantage développé le *scriptorium* qui devint l'un des plus importants du monde médiéval[649]. Par sa volonté de réforme de l'écriture (dont le développement de l'écriture dite a-b), il s'inscrit dans la politique de ses prédécesseurs, Leutchaire (751-768) et Maurdramne (772-781)[650]. Il agrandit la collection de manuscrits de Corbie[651]. Vers 800, la bibliothèque du monastère possédait environ 84 manuscrits[652]. Aujourd'hui, nous avons conservé plus de 800 manuscrits copiés à Corbie (toutes périodes confondues). Le monastère réalisait également ses propres reliures.

c. Après le règne de Charlemagne

Louis le Pieux confirme, dans un acte du 29 janvier 815, le privilège d'immunité concédé par Charlemagne ainsi que les autres diplômes de ses prédécesseurs[653]. Pourtant, très rapidement après la mort de Charlemagne, Adalhard est banni par Louis le Pieux au monastère Saint-Philibert de Noirmoutier. Les raisons de son bannissement seraient à imputer à des intrigues de cour, fomentées par le comte Bégon de Paris et les abbés Hélisachar et Benoît d'Aniane[654]. Adalhard et ce dernier s'étaient farouchement opposés sur la définition de la vie monastique et notamment sur l'application obligatoire de la règle bénédictine à tous les monastères, souhaitée par Benoît d'Aniane. Rappelons que Corbie partageait deux règles à ce moment-là : celle de saint Benoît et celle de saint Colomban.

Néanmoins, Adalhard est rappelé auprès de Louis le Pieux et à Corbie après la mort de son opposant en 821. Pendant cet intermède, l'abbaye a été confiée à l'abbé Adalhard (appelé Adalhard II ou « le jeune » pour éviter la confusion). C'est celui-là même qui rappela à Louis le Pieux le projet de Charlemagne de fonder un (voire des) monastère(s) en Saxe, lors de l'assemblée de Paderborn de juillet 815[655]. La première initiative qui s'ensuivit a été d'ériger un modeste monastère à Héthis dans le Solling alors dirigé par le prieur Adalbert. Si les débuts en ont été un succès, voyant même la création d'une école monastique, les

---

[649] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi*, p.367.
[650] Bischoff, 1981, p.1-4.
[651] Ibid., 1981², p.165.
[652] Winter, 1972, p.3.
[653] Levillain, 1902, n°23, p.249-251 ; MGH, *Diplomata*, *Ludwigs des Frommen,* n°52, p.135-136.
[654] Kasten, 1986, p.85. D'autres sont bannis comme le demi-frère de Louis le Pieux, Drogon, ainsi que celui d'Adalhard, Wala.
[655] Ibid., p.54-56.

difficultés économiques se sont vite accentuées. Le monastère est démantelé vers 821, au retour d'Adalhard[656].

Le monastère de Corbie est toujours aussi prospère à son retour. En 819, dans la *Notitia de servitio monasteriorum* qui énumère les monastères tenus de payer des redevances, Corbie fait partie des abbayes les plus chargées – et donc les plus puissantes économiquement[657].

C'est tout juste après son retour officiel, lors de la pénitence publique de Louis le Pieux à Attigny en 822, qu'Adalhard rédige les *Statuta seu Brevia*, règlement de la vie pratique au monastère de Corbie[658]. À ce moment-là, le monastère était peuplé d'environ 300 moines. Il précise également que 150 *provendarii* (voire plutôt 100) travaillent alors au monastère et que l'hospice des pauvres est constamment occupé par 12 personnes[659]. C'est certainement à cette même époque qu'il rédige les *Capitula de admonitionibus in congregatione*, un traité de discipline monastique[660].

Dans la première moitié de l'année 822, la fondation de Corvey est lancée, vraisemblablement sur un domaine du fisc royal, appartenant à la *villa* d'Höxter, dans l'Angau près de la Weser. D'autres sources plus tardives indiquent que les terres, proches du fisc royal, auraient appartenu à un comte Bernard (fondateur du monastère de Hameln) qui les aurait vendues à Louis le Pieux grâce à l'entremise de Wala[661]. Le choix de l'emplacement, par Adalhard et Wala accompagnés des moines de Héthis, est validé par Louis le Pieux dans deux diplômes du 27 juillet 823[662]. Les premiers moines sont arrivés dès le 6 août 822[663]. Le 25 août 822 est posée la première pierre de ce monastère appelé « Corbeia » en l'honneur de l'abbaye-mère et le 25/26 septembre, la communauté de moines s'installe. L'église est consacrée à saint Kilian (saint évangélisateur de Thuringe, †689) – le même patronage que l'église épiscopale de Wurtzbourg dont Charlemagne chargea l'évêché

[656] Son retour a été décidé lors de l'assemblée de Thionville en octobre de l'an 821.
[657] MGH, *Notitia de servitio monasteriorum,* p.350 ; Kasten, 1986, p.120.
[658] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi* ; Kasten, 1986, p. 110-111 ; Tange, 2015, p.339-352.
[659] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi*, p.365.
[660] CCM, *Capitula.*
[661] MGH, *Notitia fundationis monasterii Corbeiensis*, p.1043-1044 ; Kasten, 1986, p. 145-146.
[662] MGH, *Translatio Viti*, chap. 7 et 8, p.578-579 *;* Kasten, 1986, p.147. MGH, *Diplomata*, *Ludwigs des Frommen,* n°226, p.559-562 ; n°227, p.563-565.
[663] Foucher, 2007, p.77.

de l'évangélisation de la région de Paderborn, vers 780, avant la fondation du propre évêché de Paderborn vers 806/807[664].

En 825, Louis le Pieux et Lothaire étendent les privilèges de l'abbaye en la plaçant sous la protection royale et en lui accordant la libre élection de l'abbé (qui était une demande d'Adalhard)[665]. Après avoir soumis le projet aux évêques, comtes et nobles saxons, la mise en culture du site a commencé.

Adalhard meurt en 826 et le moine Pascase Radbert entreprend la rédaction de son hagiographie. Adalhard est remplacé à Corbie et Corvey par son demi-frère Wala (826-830). Puis, à la mort de ce dernier, Corvey est dirigé par l'abbé Warin, qui comme Adalhard serait un descendant de la famille des Ekbertiniens-Popponiens. En 843, Pascase Radbert devient le nouvel abbé de Corbie (jusqu'à ce qu'il se retire en 851).

Au plus tard à partir du règne de Charles le Simple, l'abbaye de Corbie frappe sa propre monnaie. Il en sera ainsi jusqu'au XIIIe siècle[666]. Une première grande incursion des Vikings en 881 ruine l'abbaye. Elle est ensuite fortifiée entre 892 et 901[667]. Il existait donc vraisemblablement à cette époque une enceinte pour le monastère et une autre pour le bourg.

Après un incendie dévastateur le 10 août 1025 ou 1026, les églises Saint-Pierre et Saint-Etienne sont reconstruites par le moine Gérard au temps de l'abbatiat de Foulques, entre 1050 et 1066. L'abbaye de Corbie étend ses biens en Belgique actuelle par l'acquisition des territoires de Bertem, Moli, Beeringen, Huise et Houthuist vers 1100 (et non grâce à une donation d'Adalhard comme cela a été longtemps imaginé)[668]. Son territoire s'étend encore aux XIIe-XIIIe siècles[669]. Entre 1105 et 1107, Corbie se dote d'une maladrerie à laquelle contribue l'abbé Nicolas (1097-1123)[670]. La commune de Corbie est créée par Louis VI en 1123. Pendant ce XIIe siècle, le *scriptorium* de Corbie retrouve une certaine prospérité et la gestion de l'hôpital des pauvres est confiée à des sœurs converses. L'église Saint-Pierre

[664] Kasten, 1986, p.151-152.
[665] Levillain, 1902, n°24, p.252-254 ; Morelle, 1997, p.216 ; MGH, *Diplomata*, *Ludwigs des Frommen,* n°243, p.606-610.
[666] Caron, 1994, p.157.
[667] Mérindol, 1993, p.67.
[668] Zoller-Devroey, 1976.
[669] Kasten, 1986, p.36-37.
[670] Caron, 1994, p.195.

est victime d'un incendie en 1137 (qui détruit également l'hôpital) puis à nouveau en 1151/1152[671]. D'importantes réfections sur l'église et l'hôpital sont alors entreprises. L'église Saint-Jean est également reconstruite entre 1152 et 1174[672]. En 1142, la réforme des monastères bénédictins menée par les clunisiens arrive à Corbie sous la forme de statuts appelés « Statuts d'Érembert ». Sous l'abbatiat de Gérard (1193-1196), une crypte est construite sous le chœur de Saint-Pierre. En 1226, on sait que la ville est équipée de fossés[673].

Entre les XIIIe et XVIe siècles, les bâtiments conventuels sont reconstruits, notamment le réfectoire en 1270. Au XIIIe siècle, l'église Saint-Pierre est pourvue de chapelles et décorée de nouveaux vitraux et portails[674]. Les fortifications de la ville ainsi que de l'abbaye sont refaites au XIVe siècle et les fossés évoqués en 1226 sont doublés (fig.1)[675].

Le monastère passe sous le régime de la commende en 1477. Un des personnages les plus emblématiques de cette période est sainte Colette (1381-1447), née à Corbie, fondatrice et réformatrice de monastères de clarisses. Le chœur de l'église Saint-Pierre est reconstruit au début du XVIe siècle par Pierre d'Ostrel.

En 1618, l'abbaye est réformée par la Congrégation de Saint-Maur[676]. En 1638, 400 manuscrits de la bibliothèque sont envoyés à Saint-Germain-des-Prés. Louis XIV fait détruire les fortifications de Corbie en 1670 (fig.1). Entre 1688 et 1700, les mauristes reprirent les travaux de l'abbatiale Saint-Pierre (fig.3 et 4)[677].

Les derniers travaux au monastère sont entrepris par le cardinal de Polignac qui fait ériger, vers 1740, le palais abbatial, reconstruire les bâtiments conventuels et l'église Saint-Pierre (fig.5). L'abbaye est dissoute en 1790, avant l'achèvement des travaux[678].

Aujourd'hui nous pouvons encore voir l'église Saint-Pierre, sa nef, sa façade à deux tours de 1740. Le porche sculpté de l'église Saint-Etienne (vers 1190) est encore conservé ainsi qu'une partie de son vaisseau principal (fig.10).

---

[671] Mérindol, 1993, p.70 ; Grenier, 1910, p.286.
[672] Rouche, 1999, p.226.
[673] Mérindol, 1993, p.85.
[674] Ibid., p.67.
[675] Ibid., p.85.
[676] Héliot, 1957, p.99-131.
[677] Mérindol, 1993, p.70.
[678] Héliot, 1957, p.149.

V. Présentation monumentale

10. Situation dans le cadre naturel

Quelques rares sources textuelles mentionnent le défrichement des forêts à l'époque mérovingienne[679]. L'abbaye a été fondée dans la vallée de la Somme, à 400 mètres au nord de la rivière et à environ 100 mètres à l'ouest d'un de ses affluents, l'Ancre. Le sous-sol sur lequel elle a été bâtie est crayeux et comprend des bancs de silex. Il est recouvert de dépôts meubles et d'alluvions argilo-sableux formant des tourbes, et donc déterminant un milieu susceptible de former un étang. Cette condition a vraisemblablement dû favoriser la création de viviers tels que l'évoque Adalhard dans ses *brevia*[680].

11. L'état précarolingien

Nos connaissances sur l'abbaye et plus généralement le site de Corbie avant la période carolingienne sont extrêmement lacunaires. Aucune fouille n'a permis de retrouver des traces d'occupation précarolingienne et les textes n'évoquent ni l'état de l'abbaye ni l'existence d'un quelconque habitat à Corbie avant la période carolingienne. Nos connaissances se résument à la création de l'abbaye par Bathilde au VIIe siècle sur le site d'une ancienne *villa*, comme cela a été mentionné plus haut.

D'après les textes et notamment l'acte de fondation, l'abbaye possédait déjà deux églises et un *scriptorium* à l'époque mérovingienne, en plus des bâtiments communautaires nécessaires à la vie monastique (on imagine un réfectoire, un dortoir et des cuisines). Nous n'en savons pas plus sur l'état du monastère mérovingien.

---

[679] Caron, 1994, p.32-38.

[680] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367 : « Isti uero extra monasterium : […] ad piscariam sex, […] ad uiuarium unus.».

12. Phase relative au règne Charlemagne

a. Abbatiale

L'abbatiale était dédiée depuis sa fondation aux saints Pierre et Paul[681]. On l'aperçoit dans son état postérieur sur de nombreuses représentations (mentionnées ci-dessus) comme les gravures du *Monasticon Gallicanum* (fig. 4) et de la *Corbeia renovata illustrata* (fig.5).

De l'abbatiale carolingienne nous ne possédons aucune source archéologique ; et elle n'est évoquées qu'en quelques occurrences dans les textes. Il semblerait que la dédicace à saint Paul ait été occultée par celle de saint Pierre, dès le IXe siècle – même si elle ne disparaît pas complètement comme l'atteste l'identification de l'église alors appelé Saints-Pierre-et-Paul sur l'image du *Monasticon Gallicanum* (fig.5).

Pascase Radbert rapporte qu'Adalhard a été inhumé au centre de la croisée de l'église Saint-Pierre (il ne mentionne pas le vocable Saint-Paul)[682]. Cette occurrence nous renseigne ainsi sur l'emplacement de la tombe de l'abbé mais aussi sur la forme de l'abbatiale à l'époque carolingienne. Il s'agissait vraisemblablement d'une église cruciforme formée d'une nef et d'un transept, donc. Pour Pierre Héliot et Carol Heitz, le terme *fastigium* employé par Pascase Radbert dans sa brève description du lieu fait référence à une tour de croisée[683]. L'affirmation peut être confirmée par une autre phrase de Pascase Radbert dans laquelle il mentionne le fait que l'on sonnait les cloches au-dessus du corps d'Adalhard[684]. On aurait alors affaire à une tour surmontée d'un clocher.

Dans un diplôme de 853 de Louis le Germanique, il est dit que l'abbatiale de Corvey a été construite suivant le modèle de celle de Corbie[685]. Ce diplôme est en réalité un faux, aussi nous ne pouvons pas déterminer la valeur testimoniale de cette assertion. Ce texte nous laisse imaginer que les architectures des deux édifices auraient été plus ou moins similaires. Les fouilles ont révélé que la première église de Corvey (édifiée entre 822 et 844)

---

[681] Levillain, 1902, n°1, p.214 : « monasterio virorum in honore sancti Petri et Pauli, principum apostolorum et sancti Stephani protomartiris ».
[682] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.87, p.532 : « Sepulta sunt autem decenter membra carissimi senis in basilica beati Petri Apostoli, sub fastigio inter ejusdem medioximae quatuor ecclesiae centra ».
[683] Héliot, 1957, p.23 ; Heitz, 1987, p.193.
[684] Mabillon, *Vita s. Adalhardi*, p.340 : « Senex nostra [Adalhardus] … super quem signa ad horas divini officii pulsantur » ; Héliot, 1957, p.24.
[685] MGH, *Diplomata*, *Ludwigs des Deutschen,,* n°178, p.254-257 : « Novam utique Corbeiam ad similitudinem Antiquae Corbeiae » ; Héliot, 1957, p.25.

possédait une nef tripartite et un transept prolongé par un chœur quadrangulaire avec chapelle axiale[686]. Mais seules des fouilles, pour l'instant non prévues, pourront déterminer la forme de l'abbatiale de Corbie et confirmer ou non sa ressemblance avec celle de Corvey.

b. Autres églises

L'abbatiale était associée à d'autres églises au sein du complexe monastique de Corbie. D'après l'acte de fondation du VIIe siècle, le monastère est dédié aux saints Pierre, Paul et Étienne[687]. Il existe alors au moins deux églises: l'abbatiale Saints-Pierre-et-Paul et l'église Saint-Étienne.

Une mention de martyrologe rédigé à Corbie vers 800 rapporte l'existence d'une troisième église, dédiée à saint Jean[688] – église également mentionnée par Adalhard dans ses Statuts. Bien plus tard, au XIe siècle, le moine Gérard/Géraud rapporte l'existence de trois églises au monastère : celle des saints Pierre et Paul, celle dédiée à saint Étienne et celle à l'apôtre Jean, qu'il associe toutes au mystère de la Trinité[689]. Cette référence, avérée pour le XIe siècle, n'est pas sans rappeler les considérations relatives au dogme de la Trinité professée notamment par Alcuin, le conseiller de Charlemagne et, en outre, correspondant d'Adalhard.

Comme pour l'abbatiale, nous ne possédons que peu d'informations textuelles relatives à Saint-Étienne et à Saint-Jean et quasiment aucune donnée archéologique. Nous ne connaissons que leur localisation postérieure, à proximité immédiate de l'abbatiale (fig.4 et 5).

- L'église Notre-Dame-Saint-Étienne (?)

[686] Caillet, 2004, p.48-49. Il convient de souligner que le massif occidental que l'on peut encore observer aujourd'hui devant l'abbatiale de Corvey n'a été ajouté que lors d'une deuxième phase de construction, entre 867 et 885 (il a été surélevé au XIIe siècle).
[687] Levillain, 1902, n°1, p.214 : « monasterio virorum in honore sancti Petri et Pauli, principum apostolorum et sancti Stephani protomartiris ».
[688] Foucher, 2007, p.79 ; BnF, ms. Lat. 12260, f°2.
[689] MGH, *Miracula Adalhardi*, p.859-865 ; Migne, *Patrologia latina*, 147, col.1063 : « in quibus corda fidelium sanctae Trinitatis confessio bene possit unire ».

Lors de sa fondation, l'église Saint-Étienne était uniquement dédiée au saint éponyme. Plus tard, nous avons connaissance, grâce aux *Capitula* d'Adalhard, de l'existence d'une autre église dédiée à la Vierge[690]. D'après les recherches de M. de Mérindol, il s'agirait, à l'époque carolingienne, du même édifice qui serait à double vocable donc[691]. Toutefois, nous ne savons pas si l'association des vocables Saint-Étienne et Notre-Dame dans un même édifice était déjà en vigueur à l'époque carolingienne et, le cas échéant, dans quelle mesure cela a été réalisé (existence de deux pôles liturgiques ou, au moins, présence de deux autels aux vocables en question). Actuellement, nous ne sommes pas en mesure de l'affirmer pour l'époque qui nous concerne. Si tel n'est pas le cas, il faudrait considérer qu'une autre église ou chapelle ait été dédiée à Notre Dame au temps d'Adalhard. Ces deux propositions restent des hypothèses.

Le double vocable est attesté plus tard. D'après des illustrations plus récentes, Notre-Dame-Saint-Étienne se trouvait au XVIIe siècle à quelques mètres à peine au sud-est de l'abbatiale Saints-Pierre-et-Paul (fig.4). D'après le plan de Plouvier, elles étaient reliées, avec Saint-Jean, par un système de murs ou de galeries (fig.2). À cette époque, elle est plus petite que Saints-Pierre-et-Paul mais plus grande que Saint-Jean. Elle possédait une nef à trois vaisseaux prolongée par un transept saillant puis un chevet polygonal à chapelles quadrangulaires ménagées dans l'angle entre le chevet et le transept.

L'église a été reconstruite entre la fin du Xe siècle et le XIIe siècle. Dès la fin du XIe siècle, nous savons que des chapelles lui étaient adjointes. Ses deux portails du XIIe siècle représentent l'un saint Étienne et l'autre la Vierge, laissant imaginer l'existence du double vocable de l'église au moins dès cette époque (fig.10). L'église est restaurée en 1747 puis vendue en 1792[692]. Elle devient successivement une grange, une chapelle d'orphelinat, une annexe de cuisine puis un gymnase.

- L'église Saint-Jean

L'église Saint-Jean a probablement été établie avant 800, date de sa première mention. On peut supposer qu'elle fut construite par Adalhard, voire un de ses

[690] CCM, *Capitula*, p.454 : « De sedendo in sancta Maria vel in aliis locis ».
[691] Mérindol, 1993, p.68.
[692] Ibid., p.74 ; Héliot, 1957, p.149-156.

prédécesseurs. Dans ses *Statuta*, ce dernier évoque le responsable de la surveillance (custode) de l'église Saint-Jean[693]. Elle se trouvait dans l'enceinte du monastère entre les églises Saints-Pierre-et-Paul et Saint-Étienne et était, d'après C. de Mérindol, à l'usage des serviteurs/laïcs (fig.2, 4 et 5). Autour de Saint-Jean se trouvait le cimetière des moines[694]. Plus tard, Pascase Radbert est inhumé au centre de l'église, devant l'entrée du chœur[695]. Le concept de « centre » laisse imaginer l'existence d'un transept, créant ainsi une croisée.

L'église n'a pas subi de dégâts lors de l'incendie de 1026. On y transfère les reliques d'Adalhard en 1036[696]. Après l'incendie de 1151-1152, elle est à nouveau reconstruite et consacrée en 1164. À cette époque, elle possédait deux autels latéraux dédiés à saint Grégoire et saint Jean-Baptiste. Au XIIIe siècle, des chapelles y sont construites. D'après des illustrations du XVIIe siècle, Saint-Jean se trouvait, au sud-est, entre l'abbatiale Saints-Pierre-et-Paul et l'église Saint-Étienne (fig.2, 4 et 5) auxquelles elle était reliée par un système de murs ou de galeries. À cette époque, c'est la plus petite des églises du complexe. Elle possédait une petite nef à trois vaisseaux prolongée par un transept peu saillant puis un chevet polygonal à chapelles quadrangulaires ménagées dans l'angle entre le chevet et le transept.

L'église et le cimetière ont été détruits dans la deuxième moitié du XXe siècle au profit de nouvelles constructions[697].

La proximité de ces trois églises est certainement la même qu'à l'époque carolingienne. Nous n'imaginons que difficilement leurs reconstructions sur d'autres sites que ceux prévus dès leur origine. Néanmoins, aucune interprétation relative à leur forme et à leur architecture ne peut être retenue d'après les plans et gravures de l'époque moderne. Il faut simplement souligner que l'église Saint-Jean, la troisième à être construite, avant 800, a été érigée entre les deux premières églises du monastère. En plus d'une référence à la Trinité, nous ne pouvons que constater ici une logique de construction qui voulait, à

[693] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : : « ad custodem sancti Johannis ».
[694] Mérindol, 1993, p.74.
[695] MGH, *Radberto Paschasio*, p.454 : « in ecclesia sancti Johannis euangeliste, medio loco ante introitum presbyterii ».
[696] Grenier, 1910, p.228.
[697] Mérindol, 1993, p.68.

l'époque carolingienne, relier les deux premiers sanctuaires à un troisième. Cette cohérence topographique et architecturale s'accompagnait certainement d'une cohérence liturgique. L'association des trois églises du complexe laisse imaginer qu'une liturgie de type stationnal a été mise en place entre elles comme on peut le voir, à la même époque à Saint-Riquier. On peut également y associer les autres chapelles et oratoires du monastère et du bourg.

- Les chapelles et oratoires

Il y aurait eu, au temps d'Adalhard, l'érection de quatre chapelles à Corbie, à l'intérieur de l'enclos monastique[698] : Saint-Martin[699], Saint-Jean-Baptiste[700], Saint-André[701] et Saint-Laurent[702].

La chapelle Saint-Martin aurait été fréquentée par Adalhard dans les dernières années de sa vie, alors qu'il était malade[703]. Pour cette raison, il paraît très probable qu'il s'agisse de la chapelle de l'infirmerie des moines. Elle devient église paroissiale en 1188[704]. Disparue au XVIe siècle – voire même avant lors de la reconstruction des fortifications au XIVe siècle – des fouilles réalisées à l'occasion de la construction d'un lycée ont permis d'en confirmer l'emplacement, à plus de 400 mètres au nord-ouest de l'abbaye, au pied du Mont Thabor (fig.7 et 9). Une abside arrondie mise au jour sur le site a été datée de l'époque carolingienne.

Anschaire, écolâtre à Corbie entre 814 et 822 avait pour habitude de se rendre à la chapelle Saint-Jean-Baptiste lorsqu'il faisait le chemin entre l'école et les lieux claustraux[705]. La chapelle Saint-Jean-Baptiste se trouvait d'après Dom Fortet, au XVIIe siècle, dans

---

[698] Caillet, 2004, p.43.
[699] CCM, *Capitula*, (*additio*), p.420 ; Mérindol, 1993, p.65.
[700] CCM, *Capitula*, (*additio*), p.420 : « Freskingias ad domum informorum damus a missa sancti Iohannis Babtistae usque ad missam sancti Martini ».
[701] Grenier, 1910, p.86.
[702] Ibid., p.77 et 86.
[703] AASS, *Januarii*, I, p.109 : « Quo peracto, vehementius cœpit vrgeri febribus: quotidie tamen ad oratorium B. Martini veniens, quem copioso amore in vita semper dilexerat, ibidemque Missas audiens, communionem sanctam percepit, donec vltimus dies vitæ a noctis huius eum eduxit caligine.» ; p.117 : « Quotidie tamen ad oratorium B. Martini veniebat, cuius priuilegio amoris præ ceteris cum ceteris memoriam recolebat, ibique Missas audiens sanctam communionem percipiebat. »
[704] Mérindol, 1993, p.68.
[705] Héliot, 1957, p. 27.

l'avant-cour près de la porte du monastère, à l'est (fig.9, n°6 ?). Comme l'école était ouverte aux laïcs, P. Héliot propose de considérer la chapelle comme celle de l'école mais aussi comme un baptistère destiné à l'évangélisation des populations alentours[706]. Pour D. Grenier, il s'agissait de la chapelle de l'hospice (qui accueillait les pauvres) près d'une des portes du monastère[707] et qui devient, plus tard la chapelle de l'Hôtel Dieu. Nous ne savons pas s'il s'agit de la même chapelle que celle évoquée au temps d'Anschaire et qui, ensuite, aurait été amenée à desservir non plus l'école monastique mais l'hospice des pauvres, ou bien si elle desservait déjà les deux établissements à l'époque carolingienne. Dans tous les cas, la proximité de la chapelle avec une des portes d'entrée du monastère semble manifeste. Sa fonction au sein du groupe monastique demeure méconnue.

On sait peu de choses sur la chapelle Saint-André. D. Grenier la mentionne comme une chapelle carolingienne mais elle n'est mentionnée pour la première fois qu'en 1097, lors de l'inhumation de l'abbé Foulques[708]. D. Grenier évoque également l'existence de la chapelle Saint-Laurent mais nous n'en avons pas trouvé de mention dans les textes carolingiens. Il s'appuie pour cela sur une source du XVIIe siècle, le *De Morinis et Morinorum rebus* de Jacques Malbrancq, qui les considère toutes deux comme des oratoires.

c. Avant-nef

Nous n'avons aucune information sur une éventuelle avant-nef (pour Saint-Pierre).

d. Cloître et bâtiments conventuels

Comme on l'a souligné plus haut, il existait un important *scriptorium* à Corbie qu'Adalhard fit considérablement développer[709]. Il était associé à une bibliothèque dont la collection était composée d'apports extérieurs et de productions des scribes locaux[710]. La production du *scriptorium* était si abondante, et surtout aux styles d'écriture si variés (sur une

[706] Héliot, 1957, p. 27.
[707] Grenier, 1910, p.77.
[708] Ibid., p. 261.
[709] Caron, 1994, p.45-64.
[710] Cousin, 1963, p.26-28.

même période), que l'on a supposé qu'il pourrait avoir existé plusieurs *scriptoria*, dont un indépendant de celui du monastère. Néanmoins, nous ne savons rien d'un éventuel autre *scriptorium*, ni de ses acteurs, ni de sa localisation pour laquelle plusieurs propositions ont été avancées : au monastère de Corbie même, dans un monastère de femmes installé à côté de celui des hommes, à Noirmoutiers pendant l'exil d'Adalhard ou encore à l'abbaye de Soissons (dirigée par la sœur d'Adalhard)[711].

Dans les *Statuta seu Brevia*, rédigées par Adalhard en 822, nous avons un aperçu des composantes du monastère[712]. En raison de la réforme bénédictine conduite par Benoît d'Aniane dès 817, il y avait sûrement eu, à Corbie, des changements importants dans la vie monastique. De retour d'exil, c'est d'ailleurs ce qui poussa Adalhard à rédiger ce règlement. Ce texte est pour nous une source notable pour la reconstitution, si ce n'est architecturale, au moins structurelle de l'abbaye. Adalhard évoque les différents corps de métiers détenus par des moines et des laïcs présents au monastère ; nous devons y associer une pièce, voire un bâtiment, pour l'accomplissement de leur exercice. Il y a fort à penser que l'organisation architecturale soit plus ou moins la même que celle du temps du premier abbatiat d'Adalhard sous Charlemagne bien qu'il faille imaginer que quelques modifications aient pu être apportées. Nous pouvons donc, avec prudence, nous appuyer sur son texte afin de proposer une hypothèse de reconstitution des principaux organes du monastère au temps de Charlemagne.

L'enclos est mentionné par Adalhard. Lors de ses recommandations relatives à la distribution du grain, il évoque les portes de la clôture : la porte Saint-Albin, la « seconde porte » et la « porte du milieu »[713]. Il existait également une quatrième porte. Leur entretien était à la charge des maires des domaines alentours, ce qui laisse supposer une relation entre les portes et lesdits domaines[714]. L'enclos est également suggéré à travers la fonction du portier, un des principaux moines-administrateurs de l'abbaye, mais aussi à travers la fonction de gardien de la clôture[715]. Dans cette clôture, il convient de distinguer deux espaces : un strictement réservé aux moines ; et un où les laïcs et serviteurs du monastère

[711] Laffitte, Denoël, 2007, p.124.
[712] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi* ; Kasten, 1986, p. 110 ; Tange, 2015, p.339-352.
[713] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.368.
[714] Ibid., p.380 ; Mérindol, 1993, p.87.
[715] CCM, *Capitula,* p.413 : « De custodia claustri ».

sont autorisés. Un dernier espace, hors de la clôture, regroupait d'autres bâtiments à vocation artisanale.

Dans la liste des 150 *provendarii* (laïcs) qui travaillent au monastère, Adalhard distingue 12 *pulsantes* (novices) et 7 clercs affectés à des tâches situées dans les zones interdites aux laïcs : deux au cellier, un au lavoir des moines, un à la *curticula* de l'abbé et trois à l'infirmerie[716]. Cette précision nous invite à regrouper les espaces mentionnés ci-dessus dans un même lieu réservé uniquement aux moines et donc très probablement clôturé, auquel il convient d'associer le dortoir, le réfectoire et la cuisine (dont dépend le cellier). Il y avait ainsi un autre espace dans l'enclos monastique où les laïcs et les serviteurs du monastère étaient autorisés à pénétrer, et dans lequel on trouvait les autres bâtiments liés à la vie économique du monastère.

Adalhard aurait rédigé, à part, des *brevia* pour le camérier, le cellérier, le portier et le sénéchal, qui ne nous sont pas parvenus mais dont des instructions sont répétées dans les autres *brevia* conservés[717].

Nous avons connaissance des *brevia* (à comprendre comme des prescriptions administratives) pour l'hospitalier de Corbie (*hospitalarius*) en charge de l'hospice pour les pauvres, ainsi que ceux relatifs à l'administration des jardins par les *fratres hortoiani*. L'hospice des pauvres accueillait, outre les nécessiteux, des clercs en voyage, des pèlerins et des malades. Il possédait son propre réfectoire et son dortoir pouvant accueillir douze personnes par nuit. La charité était particulièrement développée à Corbie ; le portier qui récoltait la dîme à la porte devait en donner un cinquième à l'hospice afin qu'il soit réparti entre les pauvres. Cette information suggère que l'hospice se trouvait à la marge du monastère, près de sa porte. La présence des jardins (à cultiver) à Corbie est d'autant plus attestée que l'on sait qu'Adalhard y a été affecté lors de son entrée au monastère[718]. Leur culture était néanmoins réalisée en grande partie par les serfs des domaines proches[719].

---

[716] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : « De clericis : Pulsantes duodecim, alii clerici septem. Ex his cellarium duo, ad lauendariam fratrum unus, ad curticulam abbatis unus, ad domum infirmorum tres. »
[717] Ibid., p.365 : « Et ipsi ministeriales habent inde singuli breues suos, id est camararius, cellararius et senescalcus ».
[718] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.9, p.525.
[719] Kasten, 1986, p.131.

Adalhard livre ses instructions pour la gestion du réfectoire, de la cuisine, des livraisons et du ravitaillement en céréales comme en porc ainsi qu'en vêtement. C'est le cellérier qui était en charge de la cuisine et du réfectoire, espaces alors vraisemblablement situés à proximité l'un de l'autre[720]. La cuisine des moines possédait des annexes établies hors de la clôture et dans lesquels les laïcs préparaient les légumes, les poissons, etc… « Pour les laïcs, voici la formule unique et précise : aucun d'eux ne doit entrer ni durant le temps où, en ce lieu [la cuisine], les plats sont préparés ou que, une fois préparés, ils sont servis, ni quand se restaurent d'abord les frères en général et ensuite les serviteurs. Mais s'il y a lieu d'abord de préparer, ensuite de nettoyer ou de faire des choses qui peuvent être confiées à des laïcs, il doit y avoir une ouverture, un endroit ou une porte donnant à l'extérieur de la cuisine, où les frères recevront les plats à préparer et reporteront les plats à nettoyer, où ils pourront apporter les plats ou les récupérer de sorte que les laïcs n'aient pas cependant l'occasion d'entrer dans la cuisine ». En 1983, quelques fouilles ont permis de retrouver l'emplacement du réfectoire mauriste sous lequel des tessons de céramique carolingienne ont été découverts (fig.2, 4 et 5). Mais il est difficile d'en déduire que le réfectoire carolingien se trouvait à cette même place. Il faudrait que des fouilles puissent le confirmer[721].

La grande majorité des autres *provendarii* étaient affectés aux autres activités, réparties en *camara*. Leurs activités suggèrent l'existence de bâtiments réservés à leurs fonctions : la première *camara* comprend trois cordonniers, deux palefreniers, un foulon ; la seconde, un serviteur, six forgerons, deux orfèvres, deux cordonniers, deux fabricants de boucliers, un parcheminier, un fourbisseur, trois fondeurs ; et la dernière, deux portiers dans le cellier, un dans la *dispensa* (pharmacie ?), et un pour l'infirmerie (autre que celle des moines) peut-être en tant que portier. Ils semblent avoir été sous la direction du camérier. À cela s'ajoutent un homme en charge du bûcher de la boulangerie, un autre à la porte intermédiaire, quatre charpentiers, quatre maçons, deux médecins, deux serviteurs pour la maison des vassaux. Il

[720] Foucher, 2007, p. 80.
[721] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.382-388 ; Mérindol, 1993, p.80.

est précisé qu'ils sont tous « à l'intérieur du monastère »[722]. À cela il faut encore rajouter l'existence d'une brasserie. Dans les annexes du monastère, situées à l'extérieur de celui-ci, d'autres *provendarii* étaient affectés : douze au moulin, six au vivier, deux dans l'écurie, huit dans les jardins, sept dans la remise des voitures, deux dans le verger créé par Adalhard, deux à la bergerie et encore un dans un autre vivier[723].

Adalhard évoque également les vendanges pratiquées à l'abbaye, ce qui laisse imaginer que des vignes étaient plantées non loin de là[724]. Plus tard, entre le XIIe et le XIVe siècle, des vignes sont d'ailleurs encore mentionnées au nord de l'abbaye.

Dans les *Capitula de admonitionibus in congregatione* d'Adalhard, sont mentionnés le dortoir, le réfectoire, l'infirmerie et une pièce chauffée[725]. En revanche, nous ne savons pas s'il existait un cloître à l'époque carolingienne.

e. Cimetière

Le cimetière des moines se trouvait autour de l'église Saint-Jean[726]. Aucune fouille n'y a été pratiquée, malgré les travaux engagés au XXe siècle qui permirent de le localiser.

f. Village/ bourg

À l'époque carolingienne, il y aurait eu, à l'extérieur de la clôture, des églises ou chapelles. Malgré la création de la commune de Corbie en 1123 par Louis VI, la gestion des paroisses de celle-ci demeure sous le contrôle de l'abbaye. En effet, en 1188, l'abbé Nicolas

---

[722] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367: « Ad primam camaram sex : sutores tres, [ad] caualos duo, fuJIo unus. Ad secundam camaram decem et septem : ex his ad camaram unus, fabri grossarii sex, aurifices duo, sutores duo, scutarii duo, pargaminarius unus, saminator unus, fusarii tres. Ad tertiam camaram tres : ad cellarium et dispensam portarii duo, ad domum infirmorum unus. Gararii duo, ad lignarium in pistrino unus, ad portam medianam unus, carpentarii quattuor, mationes quattuor, medici duo, ad casam uasallorum duo. Isti sunt infra monasterium.»

[723] Ibid., p. 367 : « Isti uero extra monasterium : Ad molinum duodecim, ad piscariam sex, ad stabulum duo, ad hortos octo, ad buriam septem, ad arboretam nouam duo, berbicarii duo, ad uiuarium unus.».

[724] Ibid., p. 379 : « et ad ea opera que omni anno in monasterio funt, ut sunt uendemiae » ; Mérindol, 1993, p.81.

[725] CCM, *Capitula*, p.412.

[726] Mérindol, 1993, p.68.

III de Rouais les réorganise[727]. À cette date, nous avons mention des églises Saint-Pierre-de-la-Celle, Saint-Albin-Saint-Marcellin, Saint-Éloi, Saint-Thomas-des-Prés et Saint-Sépulcre. Certaines d'entre elles sont mentionnées dans des textes plus anciens sans que l'on puisse toutefois déterminer leur date de fondation.

Le martyrologe de Corbie, rédigé en 800, mentionne bien l'église Saint-Albin[728]. Elle se serait située près de la porte de l'enceinte de l'abbaye dite porte de saint Albin.

Saint-Pierre-de-la-Celle se trouvait quant à elle près de l'enceinte de l'abbaye, au nord. Elle est mentionnée une première fois au Xe siècle[729].

Il n'est pas fait état de l'église Saint-Éloi avant 1188. En 1195, elle est associée à l'église du Saint-Sépulcre déjà évoquée en 1123[730]. Au Moyen Âge, elle se trouvait dans le bourg, près des halles.

Au XIIe siècle, Saint-Thomas-des-Prés est fondée dans les faubourgs nord-ouest de la ville[731].

[727] Ibid., p.67.
[728] Ibid., p.66 ; BnF, ms. Lat. 12260, f°9v.
[729] Mérindol, 1993, p.75 ; Grenier, 1910, p.207.
[730] Grenier, 1910, p.281.
[731] Mérindol, 1993, p.75 ; Grenier, 1910, p.340.

Bibliographie Corbie

Sources

AASS, Januarii
Société des bollandistes (éd.), *Acta sanctorum, ianuarii*, I, Bruxelles, 1965.

CCM, *Capitula*
Semmler Josepf (éd.), Adalhard, *Capitula de admonitionibus in congregatione*, dans *Corpus Consuetudinum Monasticarum*, 1, Siegburg, 1963, p.408-415.

CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi*
Semmler Josepf (éd.), Adalhard, *Statuta seu Brevia Adalhardi abbatis Corbeiensis*, dans *Corpus Consuetudinum Monasticarum*, 1, Siegburg, 1963, p.365-408.

Dom Fortet
Dom Fortet, *Histoire de l'abbaïe roiale de Corbie en France*, Bibliothèque de la Société des Antiquaires de Picardie, Corbie, ms 452.

Forstner, 1974
Forstner Karl (éd.), *Das Verbrüderungsbuch von St. Peter in Salzburg: Vollständige Faksimile-Ausgabe im Originalformat der Handschrift A 1 aus dem Archiv von St. Peter in Salzburg*, Graz, 1974.

Malbrancq, *De Morinis*
Malbrancq Jacques, *De Morinis et Morinorum rebus*, Tournai, 1639-1654.

MGH, *Annales Mettenses priores*
MGH, Von Simson Bernhard (éd.), « Annales Mettenses priores », dans, *Scriptores*, SRG, 10, Hanovre/Leipzig, 1905.

MGH, *Annales regni Francorum*
MGH, Kurze Friedrich (éd.), « Annales regni Francorum inde a. 741 usque ad 829, qui dicuntur Annales Laurissenses maiores et Einhardi », dans *Scriptores*, SRG, 6, Hanovre, 1895.

MGH, *Capitularia*
MGH, Boretius Alfred (éd.), « Capitularia regnum francorum », dans *Leges*, *Capitularia*, 1, Hannovre, 1883, p.183-184.

MGH, *Diplomata*, *Ludwigs des Frommen,* n°52
MGH, Kölzer Theo (éd.), *Die Urkunden Ludwigs des Frommen*, dans *Diplomata*, Hannovre, 2016, p.220-224.

MGH, *Diplomata*, *Merowinger* n°86

Brühl Carlrichard (éd.), *Die Urkunden der merowinger*, dans MGH, *Diplomata*, Hannovre, 2001, p.220-224.

MGH, *Diplomata*, *Merowinger* n°96
Brühl Carlrichard (éd.), *Die Urkunden der merowinger*, dans MGH, *Diplomata*, Hannovre, 2001, p.246-248.

MGH, *Diplomata*, *Ludwigs des Deutschen* n°178
Kehr Paul (éd.), *Die Urkunden Ludwigs des Deutschen*, dans MGH, *Diplomata*, Berlin 1932-1934, p.254-257.

MGH, *Diplomata*, *Ludwigs des Frommen* n°226
Kölzer Theo (éd.), *Die Urkunden Ludwigs des Frommen*, dans MGH, *Diplomata*, Hannovre, 2016, p.559-562.

MGH, *Diplomata*, *Ludwigs des Frommen* n°227
Kölzer Theo (éd.), *Die Urkunden Ludwigs des Frommen*, dans MGH, *Diplomata*, Hannovre, 2016, p.563-565.

MGH, *Diplomata*, *Ludwigs des Frommen* n°243
Kölzer Theo (éd.), *Die Urkunden Ludwigs des Frommen*, dans MGH, *Diplomata*, Hannovre, 2016, p.606-610.

MGH, Flodoard
MGH, Waitz Georg (éd.), Flodoard, « Flodoardi Historia remensis ecclesiae », dans *Scriptores*, 13, p.405-599.

MGH, Hincmar
MGH, Gross Thomas, Schieffer Rudolf (éd.), « Hincmar de Reims, De ordine palatii », dans *Leges*, *Font. Iur. Germ.*, 3, 1894, p.7-25.

MGH, *Libri memoriales et necrologia*
MGH, Autenrieth Johanne, Geuenich Dieter, Schmid Karl (éd.), « Libri memoriales et necrologia, Nova series », dans *Antiquitates*, I, Hannovre, 1979, fol.112, A2.

MGH, *Miracula Adalhardi*
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm (éd.), Géraud, « Ex Miraculis Sancti Adalhardi Corbeiensibus », dans *Scriptores*, 15,2, Hannovre, 1887, p.859-865.

MGH, *Notitia de servitio monasteriorum*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), « Notitia de servitio monasteriorum », dans *Leges, Capitularia*, Hannovre, 1835, p.349-352

MGH, *Notitia fundationis monasterii Corbeiensis*
MGH, Waitz Georg (éd.), « Notitia fundationis monasterii Corbeiensis », dans *Scriptores*, 15,2, Hannovre, 1888, p.1043-1045.

MGH, *Radberto Paschasio*
MGH,Waitz Georg (éd.), Géraud, « De Radberto Paschasio abbate Corbeiensi », dans *Scriptores*, 15,1, Hannovre, 1888, p.452-454.

MGH, *Translatio Viti*
MGH Pertz Georg Heinrich (éd.), « Translatio sancti Viti martyris », dans *Scriptores*, Hannovre, 2, 1839, p.576-585.

MGH, *Vita Adalhardi*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), Pascase Radbert, « Ex vitis Adalhardi et Walae abbatum corbeiensium », dans *Scriptores*, Hannovre, 2, 1839, p. 524-532.

MGH, *Vita Balthildis*
MGH,Krusch Bruno (éd.), « Vita Balthildis », dans *Scriptores, SRM*, 2, *Fredegarii et aliorum Chronica. Vitae sanctorum*, Hanovre, 1888, p.475-508.

Mabillon, *Vita s. Adalhardi*
Mabillon (éd.), « Vita s. Adalhardi », dans *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*, Saec. IV., I, 1677, p.308-344.

Patrologia Latina
Migne Jacques Paul (éd.), *Patrologiae cursus completus, Series Latina*, Paris, 104, 1851.

Prou, 1885
Prou Maurice (éd.), Hincmar de Reims, *De Ordine Palatii*, Paris, 1885.

Translatio Bathildis
Mabillon (éd.), « Historia translationis S. Bathildis », dans *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti,* Anvers, 1643, janvier, II, p.732-738.

Études

Amis du vieux Corbie, 1962
Amis du vieux Corbie, *Les trésors de l'abbaye royale Saint-Pierre de Corbie : Musée de Picardie*, Amiens, 1962.

Ammann-Doubliez, 1997
Ammann-Doubliez Chantal, *Les Statuta d'Adalhard de Corbie*, s.l., 1997.

Bachrach, 2001
Bachrach Bernard S., « Adalhard of Corbie's De ordine palatii: Some Methodological Observations Regarding Chapters 29-36 », dans *Cithara*, 41, 2001, p. 3-34.

Barbier, Morelle, 2011

Barbier Josiane, Morelle Laurent, «Le diplôme de fondation de l'abbaye de Corbie (657/661) : contexte, enjeux et modalités d'une falsification », dans *Revue du nord*, 93, 2011, p.613-654.

Bauters, 1964
Bauters Paul, *Adalhard van Huise: (750-826) ; Abt van Corbie en Corvey*, Oudenaarde, 1964.

Bischoff, 1981
Bischoff Bernhard, « Die karolingische Minuskel », dans Bischoff Bernhard (dir.), *Mittelalterlichen Studien*, 3, Stuttgart, 1981, p.1-4.

Bischoff, 1981²
Bischoff Bernhard, « Das benediktinische Mönchtum und die Überlieferung der klassischen Literatur », dans *Studien und Mitteilungen des Benediktinerordens und seiner Zweige*, 92, 1981, p.165-190.

Bishop, 1976
Bishop Terence Alan Martyn, « The script of Corbie: a criterion », dansGumbert Johann Peter, De Haas Max Jan Marie (dir.), *Essays presented to G. I. Lieftinck,* 1, 1976, p. 9-16
http://www.mgh-bibliothek.de//etc/dokumente/a146689.pdf

Bishop, 1978
Bishop Terence Alan Martyn, « The prototype of liber glossarum », dans *Medieval Scribes, Manuscripts and Librairies. Essays presented to N. R. Ker,* Londres, 1978, p.69-86.

Bishop, 1990
Bishop Terence Alan Martyn, « The scribes of the Corbie a-b», dans Godman Peter, Collins Roger (dir.), *Charlemagne's heir. New perspectives on the reign of Louis the Pious (814-840)*, Oxford, 1990, p. 523-536.

Blotiere, 1968
Blotiere Maurice, « Histoire de la Ville et du Comté de Corbie: le manuscrit de Dom Grenier dans sa partie non publiée », dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 53, 1968, p. 10-30.

Bougard, 2008
Bougard François, « Adalhard de Corbie entre Nonantola et Brescia (813): 'commutatio', gestion des biens monastiques et marché de terre », dans Cuozzo Errico (dir.), *Puer Apuliae. Mélanges offerts à Jean-Marie Martin*, I, Paris 2008, p. 51-67.

Brown, 2007
Brown, Stephen F., « Paschasius Radbertus (ca. 785-ca. 860) », dans *Historical dictionary of medieval philosophy and theology*, 2007, p. 208-209

Capelle, 1958
Capelle Bernard, « Le pape Léon II et le «filioque » », dans *1054-1954. L'église et les églises. Neuf siècles de douloureuse séparation entre l'Orient et l'Occident. Études et travaux sur l'unité chrétienne offerts à Dom Lambert Beauduin*, 1, Chevetogne, 1958, p.309-322.

Caron, 1994,
Caron Robert, *Corbie en Picardie : de la fondation de l'abbaye (662) à l'instauration de la commune (1124) et à l'adoption de la réforme de Cluny (1142)*, Amiens, 1994.

Chiesa, 2009
Chiesa Paolo, « Adoardo di Corbie e i lettori del De legibus in età carolingia », dans *Ciceroniana, NS*, 13, 2009, p. 101-116.

Coudoux, 1973
Coudoux Janine, « Géographie agraire de la dotation foncière de l'abbaye de Corbie », dans *Revue du Nord*, 55, 1973, p. 227-230.

Cousin, 1963
Cousin Patrice, « Les origines et le premier développement de Corbie », dans Gaillard Louis (dir.), *Corbie, abbaye royale : volume du 13e centenaire*, Lille, 1963, p. 19-46.

Daire, Ledieu, 1910
Daire père, Ledieu Alcius (dir.), *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Corbie,* Paris, 1910.

David-Danel, 1963
David-Danel Marie-Louise, « Les vestiges monumentaux de Corbie », dans Gaillard Louis (dir.), *Corbie, abbaye royale : volume du 13e centenaire*, Lille, 1963, p. 401-412.

Deflou-Leca, 2000
Deflou-Leca Noëlle, « Corbie », dans *Encyclopedia of the Middle Ages*, 1, 2000, p. 370-371.

Depreux, 1997
Depreux Philippe, *Prosopograhie de l'entourage de Louis le Pieux (781-840)*, Sigmaringen, 1997, p.76-79.

Dierkens, 1989
Dierkens Alain, « Prolégomènes à une histoire des relations culturelles entre les îles britanniques et le continent pendant le haut Moyen Âge : la diffusion du monachisme dit colombanien ou iro-franc dans quelques monastères de la région parisienne au VIIe siècle et la politique religieuse de la reine Bathilde » », dans Atsma Hartmut (dir.), *La Neustrie*, t.2, Sigmaringen, 1989, p.371-393.

Dobiaš-Roždestvenskaïa, 1934
Dobiaš-Roždestvenskaïa Olga Antonova, *Histoire de l'atelier graphique de Corbie de 651 à 830 reflétée dans les Corbeienses Leninopolotani*, Léningrad, 1934.

Dubar, 1951
Dubar Luc, *Recherches sur les offices du monastère de Corbie jusqu'à la fin du XIIIe siècle*, Paris, 1951.

Dubois, 1981
Dubois Jacques, *Sainte Bathilde (vers 625-680), reine de France, fondatrice de l'abbaye de Chelles*, s.l, 1981.

Dubois, 1994-1995
Dubois Jacques, « Sainte Bathilde et les fondations monastiques à l'époque mérovingienne », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 14, Chelles, 1995-1996, p.38-58.

Dusevel, 1861
Dusevel Henri, *Histoire abrégée du Trésor de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Corbie*, Amiens, 1861.

Ewig, 1973
Ewig Eugen, « Das Privileg des Bischofs Berthefrid von Amiens für Corbie von 664 und die Klosterpolitik der Königin Bathild », dans *Francia*, 1, 1973, p.62-114.

Folz, 1975
Folz Robert, « Tradition hagiographique et culte de sainte Bathilde, reine des Francs », dans Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 119, 1975, p. 369-384.

Foucher, 2007
Foucher Fabrice, « Adalhard et les deux Corbie : fondation et architecture raisonnée d'un monastère carolingien », dans Ripoll López Gisela, Jurkovic Miljenko (dir.), *Elites and architecture in the Middle Ages: 8e riunione del Comitato Internazionale per il Corpus delle Chiese Altomedievali*, Zagreb, 2007, p.75-85.

Gaillard, 1963
Gaillard Louis (dir.), *Corbie, abbaye royale : volume du 13e anniversaire*, Lille, 1963.

Ganz, 1981
Ganz David, « The Merovingian library of Corbie », dans Clarke Howard B., Brennan Mary (dir.), *Columbanus and Merovingian monasticism*, Oxford, 1981, p. 153-172.

Ganz, 1989
Ganz David, « Corbie and Neustrian monastic culture 661-849 », dans Atsma Hartmut (dir.), *La Neustrie*, t.2, Sigmaringen, 1989, p.339-347.

Ganz, 1990
Ganz David, *Corbie in the Carolingian renaissance*, Sigmaringen, 1990.

Gasparri, 1991
Gasparri Françoise, « Le scriptorium de Corbie », dans *Scrittura e civiltà*, 15, 1991, p. 289-305.

Grenier, 1910

Grenier Pierre-Nicolas, *Histoire de la ville et du comté de Corbie : des origines à 1400*, Amiens, 1910.

Haenens, 1963
Haenens Albert d', « Corbie et les Vikings », dans Gaillard Louis (dir.), *Corbie, abbaye royale : volume du 13e centenaire*, Lille, 1963, p. 181-190.

Hartmann, 2009
Hartmann Martina, *Die Königin im frühen Mittelalter*, Stuttgart, 2009.

Heitz, 1987
Heitz Carol, *La France préromane : archéologie et architecture religieuse du Haut Moyen Age : IVe siècle - An Mille*, Paris, 1987.

Héliot, 1957
Héliot Pierre, *L'abbaye de Corbie, ses églises et ses bâtiments*, Louvain, 1957.

Homburger, 1957
Homburger Otto, « Eine spätkarolingische Schule von Corbie », dans *Karolingische und ottonische Kunst. Werden, Wesen, Wirkung*, Wiesbaden, 1957, p. 412-426.

Huglo, 2010
Huglo Michel, « La théorie musicale à Corbie aux VIIIe et IXe siècles », dans Rainer Kleinertz, Christoph Flamm, Wolf Frobenius (dir.), *Musik des Mittelalters und der Renaissance: Festschrift Klaus-Jürgen Sachs zum 80. Geburtstag*, Hildesheim, 2010, p.15-28.

Josse, 1893-1899
Josse Hector, « L'abbaye de Corbie », dans *La Picardie historique et monumentale*, 1, 1893-1899, p. 437-473.

Kasten, 1986
Kasten Brigitte, *Adalhard von Corbie : die Biographie eines karolingischen Politikers une Klostervorstehers*, Düsseldorf, 1986.

Kasten, 1992
Kasten Brigitte, *Adalhard de Corbie : 751-826*, Düsseldorf, 1992.

Kölzer, 1998
Kölzer Theo, « Die Gründungsurkunde des Klostes Corbie (D 40) », dans Kölzer Theo, *Merowingerstudien*, 1, Hannovre, 1998, p. 97-110.

Krüger, 1982
Krüger Karl Heinrich, « Zur Nachfolgeregelung von 826 in den Klöstern Corbie und Corvey », dans
Balzer Manfred (dir.), *Tradition als historische Kraft. Interdisziplinäre Forschungen zur Geschichte des früheren Mittelalters. Festschrift Karl Hauck*, Berlin, 1982, p. 181-196.

Krusch, 1906
Krusch Bruno, « Die Urkunden von Corbie und Levillains letztes Wort », dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, 31, 1906, p. 335-375. http://www.digizeitschriften.de/dms/img/?PPN=PPN345858530_0031&DMDID=dmdlog31

Laffitte, 2007
Laffitte Marie-Pierre, « De Corbie à Soissons: quelques exemples parmi les abbayes franques du Nord de la Gaule » dans Laffitte Marie-Pierre, Denoël Charlotte, *Trésors carolingiens. Livres manuscrits de Charlemagne à Charles le Chauve*, Paris, 2007p. 121-140.

Laffitte, Denoël, 2007
Laffitte Marie-Pierre, Denoël Charlotte, *Trésors carolingiens. Livres manuscrits de Charlemagne à Charles le Chauve*, Paris, 2007.

Laporte, 1963
Laporte Jean, « Grimo, abbé de Corbie et premier archevêque de Rouen » dans Gaillard Louis (dir.), *Corbie, abbaye royale : volume du 13e centenaire*, Lille, 1963, p. 47-60.

Laporte, 1982-1983
Laporte Jean-Pierre, « Le remaniement carolingien de la "Vita Bathildis" », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Chelles*, 4 et 5, Chelles, 1982-1983, p. 125-126.

Laporte, 1988
Laporte Jean-Pierre, *Le trésor des saints de Chelles*, Chelles, 1988.

Laporte, 1993
Laporte Jean-Pierre, « Les reliques de Chelles », dans Musée archéologique départemental du Val-d'Oise, *L'Île-de-France de Clovis à Hugues Capet : du Ve siècle au Xe siècle*, Saint-Ouen-l'Aumône, 1993, p.102-105.

Laporte, 2013
Laporte Jean-Pierre, « Grab und reliquien der Königin Balthilde in Chelles-sur-Marne », dans Wamers Egon (dir.*), Königinnen der Merowinger : Adelsgräber aus den Kirchen von Köln, Saint Denis, Chelles und Frankfurt am Main : ein deutsch-französisches Ausstellungsprojekt des Archäologischen Museums Frankfurt und des Musée d'Archéologie nationale in Saint-Germain-en-Laye in Zsarb. mit der Domschatzkammer Köln,* Regensburg, 2013, p. 127-144.

Laporte, Boyer, 1991
Laporte Jean-Pierre et Boyer Raymond, *Trésors de Chelles : sépultures et reliques de la reine Bathilde († vers 680) et de l'abbesse Bertille († vers 704). Catalogue de l'exposition organisée au Musée Alfred Bonno*, Chelles, 1991.

Lauer, 1910
Lauer Philippe, « La réforme carolingienne de l'écriture latine et l'école calligraphique de Corbie », dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de* l'Institut, 13, 1923, p.417-440.

Lemarignier, 1946
Lemarignier Jean-François, « Les domaines des abbayes de Sithiu et de Corbie dans la seconde moitié du VIIe siècle », dans *Revue du Nord*, 28, 1946, p. 305-307.

Lesne, 1925
Lesne Émile, « L'économie domestique d'un monastère au IXe siècle, d'après les statuts d'Adalhard, abbé de Corbie », dans *Mélanges d'histoire offerts à Ferdinand Lot*, Paris, 1925 p. 385-420.

Levillain, 1902
Levillain Léon, *Examen critique des chartes mérovingiennes et carolingiennes de l'abbaye de Corbie*, Paris, 1902.

Magnou-Nortier, 1998
Magnou-Nortier Élisabeth , « L'espace monastique vu par Adalhard, abbé de Corbie », dans Bautier Robert-Henri (di.), *Pratique et sacré dans les espaces monastiques au Moyen Âge et à l'époque moderne,* Amiens, 1998, p. 51-71.

Mérindol, Garrigue, 1991
Mérindol Christian de, Garrigue Gilbert (dir.), *Des manuscrits de l'Abbaye de Corbie: Exposition du 10 au 16 novembre 1991*, Corbie*,* 1991.

Mérindol, 1993
Mérindol Christian de, « La topographie de Corbie d'après les textes », dans Cahiers archéologiques, 41, 1993, p.63-90.

Mérindol, 1999
Mérindol Christian de, « Le soin des malades dans un monastère de fondation franque : Corbie en Picardie (VIIe-XIVe siècles) », dans Dufour Jea, Platelle Henri (dir.), *Fondations et œuvres charitables au Moyen Âge*, Paris, 1999, p. 185-203

Morelle, 1988
Morelle, Laurent, *Les chartes de l'abbaye de Corbie (988-1196). Présentation et édition critique*, Paris, 1988.

Morelle, 1991
Morelle Laurent, « Le diplôme original de Louis le Pieux et Lothaire (825) pour l'abbaye de Corbie à propos d'un document récemment mis en vente », dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 149, 1991, p. 405-420.

Morelle, 1997
Morelle Laurent, « Le statut d'un grand monastère franc : Corbie (664-1050) », dans Bougard François (dir.), *Le christianisme en Occident du début du VIIe au milieu du XIe siècle*, Paris, 1997, p. 203-224.

Peltier, 1962
Pelter Henri, « Angilbert de Saint-Riquier et Adalhard de Corbie », dans *Saint-Riquier. Études concernant l'abbaye depuis le huitième siècle jusqu'à la Révolution*, Saint-Riquier, 1962, 1, p. 6-15.

Peltier, 1963
Peltier Henri, « Saint Adalhard, abbé de Corbie. Son rôle politique et administratif : Service du roi – Pax carolina – De ordine palatii », dans Gaillard Louis (dir.), *Corbie, abbaye royale : volume du 13e centenaire*, Lille, 1963, p. 61-94.

Peltier, 1963²
Peltier Henri, « Wala, abbé de Corbie », dans Gaillard Louis (dir.), *Corbie, abbaye royale : volume du 13e centenaire*, Lille, 1963, p. 95-104.

Peltier, 1969
Peltier Henri, *Adalhard de Corbie*, Amiens, 1969.

Prinz, 1997
Prinz Friedrich, « Wala, Abt von Corbie (826-830) und Bobbio (um 755-836) », dans *Lexikon des Mittelalters,* 8, 1997, p. 1936-1937.

Riché, 2000
Riché Pierre, « Paschasius Radbertus (late 8th c.-860/865) », dans *Encyclopedia of the Middle Ages*, 2 p. 1093.

Rock, 1966
Rock Balzer, « Das Kloster in "Hethis", das ursprüngliche Neu-Corbie », dans *Höxter-Corvey Monatsschrift*, 14,9, 1966, p. 1-3.

Rouche, 1973
Rouche Michel, « La dotation foncière de l'abbaye de Corbie (657-661) d'après l'acte de fondation », dans *Revue du Nord*, 55, p.219-226.

Rouche, 1999
Rouche Michel, « Corbie », dans *Lexikon des Mittelalters*, 3, p.223-227.

Sanders, 1982
Sanders Gabriel, «Le remaniement carolingien de la *Vita Balthildis* mérovingienne », dans *Analecta Bollandiana*, 100, 1982, p.411-428.

SAP, 1961/1962
Société des Antiquaires de Picardie, « Chartes et diplômes. L'abbaye de Corbie et ses privilèges », dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 49, 1961/1962, p. 30-35.

Scheil, 2002
Scheil Andrew P., « Radbertus, Paschasius, Saint (c. 785/795-c. 860/865) », dans *The rise of the medieval world*, 2002, p. 358-359.

Schmidt, 1962
Schmidt Jakob, *Hinkmars « de ordine palatii » une seine Quellen*, Francfort, 1962.

Semmler, 1965
Semmler Josef, « Karl der Grosse und das fränkische Mönchtum », dans Beumann Helmut, Braunfels Wolfgang (dir.), *Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben*, 2, Düsseldorf, 1965, p.255-289.

Sot, 2000
Sot Michel, « Adalard of Corbie (751-856) », dans *Encyclopedia of the Middle Ages*, 1, 2000, p. 13.

Tange, 2015
Tange Sakae, « Relire un document monastique dans les contextes sociaux : les statuts d'Adalhard de Corbie de l'an 822 », dans Kano Osamu, Lemaître Jean-Loup (dir.), *Entre texte et histoire : études d'histoire médiévale offertes au professeur Shoichi Sato*, Paris, 2015, p.339-352.

Verfaille, 1961/1962
Verfaille Simone, « Corbie, son trésor de reliques », dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 49, 1961/1962, p. 279-283.

Verhulst, Semmler, 1962
Verhulst Adriaan, Semmler Josef, « Les statuts d'Adalhard de Corbie de l'an 822 », dans Le Moyen Âge, 68, 1962, I, p.91-123 et II, 233-269.

Verri, 2009
Verri Chiara, « L'arte del ritratto. La descrizione del santo nella "Vita Adalhardi" di Pascasio Radberto », dans Goullet Monique (dir.), *Parva pro magnis munera: études de littérature tardo-antique et médiévale offertes à François Dolbeau*, Turnhout, 2009, p. 635-656.

Weinrich, 1963
Weinrich Lorenz, *Wala, Graf, Mönch, Rebell. Die Biographie eines Karolingers,* Lübeck, 1963.

Winter, 1972
Winter Ursula, *Die mittelalterlichen Bibliothekskataloge aus Corbie*, Humboldt-Universität, 1972.

Wiesemeyer, 1963
Wiesemeyer Helmut, « La fondation de l'abbaye de Corvey à la lumière de la Translatio Sancti Viti », dans Gaillard Louis (dir.), *Corbie, abbaye royale : volume du 13e centenaire*, Lille, 1963, p. 105-134.

Zoller-Devroey, 1976
Zoller-Devroey Chantal, « Le domaine de l'abbaye Saint-Pierre de Corbie en Basse-Lotharingie et en Flandre au Moyen Âge », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 54, 1976, p. 1061-1097.

Farfa

I. Localisation

L'abbaye de Farfa se trouve dans l'actuelle région du Lazio (Latium), à une cinquantaine de kilomètres au nord de Rome (fig. 5 et 6). Elle doit son nom à la rivière Farfa au bord de laquelle elle est bâtie, affluent du Tibre lui-même situé à moins de 10 kilomètres à l'ouest.

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

On doit à l'archiviste de Farfa, Grégoire de Catino (v.1060-1132), la compilation du cartulaire de l'abbaye, appelé *Regestum farfense* ou *Liber gemniagraphus sive cleronomialis ecclesiae pharphensis*[732]. Vers 1103, il rédige le *Liber largitorius vel notarius monasterii pharphensis* qui reprend l'ensemble des transactions territoriales et foncières de Farfa[733]. Plus tard, à partir de 1107-1109, il rédige le *Chronicon farfense*, qui retrace l'histoire de Farfa depuis sa deuxième fondation[734]. Le livre débute par la reproduction (parfois commentée) de deux sources plus anciennes : la *Destructio monasterii farfensis* composée par l'abbé Hughes Ier (998-1039) et le *Libellus constructionis farfensis* (*Constructio farfensis*)[735]. Grégoire de Catino rapporte le fait que la *Constructio farfensis* serait, quant à elle, basée sur un original de la seconde moitié du IXe siècle[736]. Enfin, il regroupe dans le *Liber Floriger chartarum coenobii pharphensis* des documents datés du IXe au XIIe siècle relatifs aux possessions de Farfa[737].

b. Sources iconographiques

Une aquarelle du XVIIe siècle représente une vue de Farfa et de sa vallée (fig. 1). Une vue de l'abbaye de Farfa a été réalisée en 1686 et montre les bâtiments qui la composent (fig. 2). On doit également mentionner deux cartes : une du XVIIe-XVIIIe siècle

[732] *Regesto Farfa.*
[733] *Liber Largitorius.*
[734] *Chronicon farfense.*
[735] *Chronicon farfense,* I, p.25-58.
[736] *Chronicon farfense,* I, p.1-23.
[737] *Liber Floriger ;* Feller, 1998, p.52.

représentant le monastère au sein de son territoire et du réseau routier (fig. 3) et une de la fin du XVIIIe siècle figurant le territoire abbatial de Farfa et ses limites (fig. 4).

c. Sources archéologiques

Des investigations archéologiques sont menées à Farfa depuis les années 1920 par P. Markthaler qui découvre le pôle occidental de l'abbatiale et sa crypte (fig. 12 et 21)[738]. En 1959, les archéologues découvrent sur le site de l'abbaye l'épitaphe de l'abbé Sichard (830-842) ; elle correspond mot pour mot à celle donnée par Grégoire de Catino dans le *Chronicon farfense*[739]. Entre 1959 et 1962, la *Soprintendenza per i Beni ambientali ed architettonici del Lazio* a fouillé la nef de l'abbatiale carolingienne (fig. 7). Entre les années 1978 et 1984, la *British School at Rome* dirigée par D. Whitehouse fouille le site de Farfa et se concentre sur le chœur carré oriental, la tour-clocher nord du XIe siècle et la zone sud-ouest de l'abbatiale carolingienne (fig. 8 et 9). L'équipe découvre également à cette époque que le pôle oriental est décalé par rapport au pôle occidental de l'abbatiale. Une rapide campagne d'excavation est également programmée en 1993. Elle avait pour but la révision des interprétations précédentes des vestiges notamment celles relatives à l'orientation de l'abbatiale et sa datation. Ces révisions ont été faites par O. Gilkes et J. Mitchell[740].

III. Présentation des études

Les recherches d'Ildefonso Schuster, dont il faut mentionner l'article de 1907 sur la restauration d'Hugues Ier et l'ouvrage de 1921, sont des références pour l'histoire de l'abbaye de Farfa malgré leur ancienneté[741]. En 1928, Paul Markthaler publie un important article qui résume les résultats des fouilles qu'il a pratiqué à Farfa[742]. Dans un article de 1938, Joseph Croquison s'intéresse aux résultats des fouilles archéologiques pratiquées à Farfa à partir des années 1920[743]. En 1951, Giorgio Brugnoli publie un ouvrage sur la

[738] Markthaler, 1928.
[739] *Chronicon farfense,* I, p.22.
[740] Gilkes, Mitchell, 1995.
[741] Schuster, 1907 ; *Ibid.*, 1921.
[742] Makthaler, 1928.
[743] Croquison, 1928.

bibliothèque de Farfa[744]. En 1964, paraîssent les recherches de Nicola Franciosa sur l'abbaye impériale de Farfa (après la conquête de 774)[745]. Josef Semmler s'est intéressé à la règle monastique suivie à Farfa, dans son article de 1965-1968 sur Charlemagne et les monastères francs[746].

On doit à Carlo Pietrangeli un article sur l'abbaye de Farfa, paru en 1970 dans un ouvrage sur les abbayes du Latium[747]. En 1973, Pierre Toubert publie un ouvrage sur le Latium et la Sabine entre les IXe et XIIe siècles[748]. Quelques années plus tard, Béatrice Premoli s'intéresse à l'abbatiale de Farfa et reprend les dernières interprétations archéologiques[749]. En 1976, Adriano Prandi écrit un article sur l'abbaye de Farfa à l'époque carolingienne[750].

En 1982, Franz Felten s'intéresse, dans un article, à l'histoire des monastères de Farfa et de San Vincenzo al Volturno au VIIIe siècle[751]. Les recherches archéologiques de David Whitehouse sur l'abbaye de Farfa sont parmi les plus substantielles. On doit notamment évoquer deux articles de 1983 et 1984 dans lesquels il expose ses interprétations des fouilles qu'il a menées avec la *British School at Rome*[752]. En 1985, paraît un article de Letizia Pani Ermini dans lequel elle étudie notamment le pôle occidental de l'abbatiale carolingienne[753]. En 1986, Charles Bixby McClendon publie un ouvrage, essentiel pour notre étude, sur l'abbaye médiévale de Farfa dans lequel il s'intéresse surtout à son architecture et ses décors[754]. En 1989, Farfa fait l'objet d'une notice, écrite par Herbert Zielinski dans le *Lexikon des Mittelalters*[755].

En 1993, Emilia Saracco Previdi écrit un article sur le patrimoine foncier de l'abbaye[756] et Gioacchino Francesco D'Andrea écrit sur la reconstruction de Farfa au VIIIe

[744] Brugnoli, 1951.
[745] Franciosa, 1964.
[746] Semmler, 1965-1968.
[747] Pietrangeli, 1970.
[748] Toubert, 1973.
[749] Premoli, 1974/1975.
[750] Prandi, 1976.
[751] Felten, 1982.
[752] Whitehouse, 1983.
[753] Pani Ermini, 1985.
[754] McClendon, 1986.
[755] Herbert, 1989.
[756] Saracco Previdi, 1993.

siècle[757]. Tersilio Leggio s'est essentiellement intéressé aux premiers temps de l'abbaye de Farfa et publie ses recherches sur le sujet dans un article de 1994[758]. La même année, Maria Teresa Maggi écrit un article sur les possessions de l'abbaye en Ombrie, aux VIIIe-XIIe siècles[759]. En 1995, Olivier Gilkes et John Mitchell publient un important article sur l'abbatiale de Farfa, pour laquelle ils réétudièrent les résultats des dernières fouilles[760]. En 1997, paraît un ouvrage important, écrit Mary E. Stroll, sur l'histoire de Farfa et de ses relations avec la papauté[761]. Dans son article de 1997 sur Saint-Vincent au Volturne, Federico Marazzi évoque également le cas de Farfa à l'époque carolingienne[762]. La même année, Emore Paoli s'intéresse, dans un article, à la figure de saint Laurent[763] et Eugenio Susi écrit sur les légendes hagiographiques des premiers temps du monastère[764]. En 1998, paraîssent l'ouvrage de Laurent Feller sur la région des Abbruzes au Moyen Âge entre le IXe et le XIIe siècle et dans lequel il évoque Farfa[765] et celui de Tersilio Leggio et Roberto Lorenzetti sur les cartes et la topographie de Farfa aux XVIIIe-XIXe siècles[766]. Les recherches de Marios James Costambeys sur Farfa sont parmi les plus substantielles, à commencer par son ouvrage de 1999 sur le développement de l'abbaye entre 690 et 787[767].

Umberto Longo a concentré ses recherches sur l'hagiographie relative à Farfa et en a publié un article en 2000[768]. Cette même année, sont publiés les actes du colloque *Santi e culti del Lazio* dirigés par Sofia Boesch Gajano et Enzo Petrucci[769]. On doit, toujours en 2000, à Luciena Branciani un article sur le site archéologique et l'histoire du Monte San Martino près de Farfa, là où se trouvait l'ermitage[770] et à Charles Bixby McClendon un article sur le mobilier liturgique de Farfa au haut Moyen Âge[771]. Farfa fait également l'objet

[757] D'Andrea, 1993.
[758] Leggio, 1994.
[759] Maggi, 1994.
[760] Gilkes, Mitchell, 1995.
[761] Stroll, 1997.
[762] Marazzi, 1997.
[763] Paoli, 1997.
[764] Susi, 1997.
[765] Feller, 1998.
[766] Leggio, Lorenzetti, 1998.
[767] Costambeys, 1999.
[768] Longo, 2000.
[769] Boesch Gajano, Petrucci, 2000.
[770] Branciani, 2000.
[771] McClendon, 2000,

d'une notice dans l'*Encyclopedia of the Middle Ages* de 2000, par Étienne Hubert[772]. En 2001, paraissent les actes du colloque sur l'Ombrie chrétienne entre les IVe et Xe siècles, organisé par le *Centro italiano di studi sull'alto Medioevo* de Spolète[773]. Fabio Betti reprend, en 2005, la datation du pôle ouest de l'abbatiale carolingienne dans son ouvrage sur la Sabine[774]. En 2006, Susan Boynton consacre ses recherches sur l'histoire et la liturgie de Farfa aux XIe et XIIe siècles[775]. La même année sort l'édition des actes du colloque international de Farfa (2003). Parmi eux, il convient de remarquer l'article de Tersilio Leggio sur les origines de l'abbaye[776], celui de Maria Elma Grelli sur l'étendue territoriale et les relations de Farfa entre le VIIIe et le XIe siècle[777], celui de Giancarlo Andenna sur Farfa et ses liens avec la papauté de Jean VII (705-707) à Léon IX (1049-1054)[778] et celui d'Umberto Longo sur Farfa dans l'hagiographie[779]. En 2006, paraît également un article de Jean-Marie Sansterre sur l'histoire de l'abbaye de Farfa aux Xe et XIe siècles[780]. Marios James Costambeys publie en 2007 un nouvel ouvrage sur l'histoire de l'abbaye et de son développement entre 700 et 900[781]. La même année Maria Letizia Mancinelli consacre un article à l'étude de la topographie ecclésiastique de la Sabine médiévale[782]. En 2008, paraît la thèse de Julie Enckell sur les décors peints romans de Farfa et dans laquelle elle reprend l'ensemble des recherches sur le monastère[783].

En 2012, Paola Martini Supino écrit un article sur la production du *scriptorium* de Farfa[784]. On doit à Eleonora Destefanis de récentes études archéologiques sur les monastères carolingiens d'Italie. On peut notamment citer l'article de 2015, publié dans le *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*, où il est question de Farfa et des lieux de culte monastiques secondaires, destinés aux laïcs[785].

---

[772] Hubert, 2000.
[773] *Umbria cristiana*, 2001.
[774] Betti, 2005, p.53-64.
[775] Boynton, 2006
[776] Leggio, 2006.
[777] Grelli, 2006.
[778] Andenna, 2006.
[779] Longo, 2006.
[780] Sansterre, 2006.
[781] Costambeys, 2007.
[782] Mancinelli, 2007.
[783] Enckell, 2008.
[784] Supino Martini, 2012.
[785] Destefanis, 2015.

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

La légende, rapportée par Grégoire de Catino, attribue à saint Laurent la fondation d'un premier monastère vers 554 sur le site d'une ancienne *villa* romaine. Syrien d'origine, il serait arrivé en Sabine, avec sa sœur Suzanne et ses disciples Jean et Isaac, pour effectuer un pèlerinage. Après s'être retiré un temps, Laurent aurait été nommé évêque de Spolète (Sabine)[786]. Il finit par renoncer à sa charge et fonde, à la fin de sa vie, au pied du Monte Acuziano, *in fundo qui dicitur Acutianus*, le monastère de Farfa dédié à la Vierge, à saint Jean et à saint Jean-Baptiste[787]. Cette fondation alliait *coenobium* et cellules érémitiques jusqu'au VIIe-VIIIe siècles[788]. L'église principale était dédiée à la Vierge. Les autres titulatures données par le *Chronicon farfense*, ne sont pas reprises plus tard et nous n'avons pas mention d'églises à Farfa sous ce vocable. Il est ainsi difficile de les expliquer.

Le texte le plus ancien mentionnant le saint fondateur est une lettre du pape Jean VII (705-707)[789] dont l'authenticité même est sujette à caution[790]. Pour U. Longo, cela remet en question l'existence même de ce saint Laurent, qui serait une création hagiographique du XIe siècle[791]. Pour T. Leggio, d'après des sources de l'époque de Grégoire le Grand, il serait

---

[786] Cet évêché est particulièrement mal documenté avant le XIe siècle. Boyton, 2006, p.1.
[787] *Chronicon farfense,* I, p.125 : « monasterium hoc in honore sancta Dei genitricis semperque Marie et sanctorum Iohannis Baptiste et Iohannis Evangeliste idem vir Laurentius, non de publico construxit.».
[788] Marazzi, 1997, p.187.
[789] *Regesto Farfa*, II, p.23-25, n°2 ; *Chronicon farfense,* I, p.137 : « hinc est, quod venerabile monasterium sanctae Dei genitricis semperque virginis Marie, quod Laurentius quondam episcopus venerande memorie, de peregrinis veniens, in fundo qui dicitur Acutianus territorii sabinensis constituit, et propter religiosam eius conversationem, et sedulitatem divini servitii ibidem secum conversantium, loca quedam tam emptu, quamque ex oblatione fidelium aquisivit ».
[790] Enckell, 2008, p.22.
[791] Longo, 2000.

bel et bien un évêque de Spolète, mais non syrien, ayant vécu entre 560 et 592[792]. Selon J. Enckell et E. Paoli, si l'évêque Laurent a bien existé, son origine syrienne serait effectivement une invention élaborée au moment de l'apparition de la légende des douze martyrs syriens rapportée par Grégoire le Grand dans ses Dialogues (593)[793].

Il existait depuis la fin du Ve-début du VIe siècle[794] un ermitage dédié à saint Martin, au sommet du *Monte Acuziano*[795]. Il est possible que les deux fondations soient liées et contemporaines mais nous manquons de sources à propos de l'ermitage[796]. Pour ses premiers siècles d'existence, il est possible que le monastère ait plutôt été un regroupement semi-érémitique. Le nom d'abbaye « de Farfa » n'apparaît qu'au Xe siècle. Depuis sa fondation, le monastère est désigné dans le *Regesto Farfa* comme étant le monastère « in territorio sabinensi » ou « in fundo Acutiano ».

Nous savons toutefois que, dès la fin du VIe siècle, le monastère et son église subissent d'importantes destructions causées par les Lombards. La situation politique de la région était particulièrement instable non seulement à cause de la conquête de Spolète et de son territoire par les Lombards d'Alboïn (v.560-572), mais aussi à cause des guerres de succession pour le trône lombard qui aboutirent entre autres à la soumission du duché lombard de Spolète par le roi lombard Authari (584-590) et à cause des guerres territoriales entre les Lombards, la papauté et les Byzantins plus particulièrement sous le règne de Agilulf (591-616).

Presqu'un siècle après ces destructions, le monastère bénéficie d'une seconde fondation. En 690, saint Thomas de Maurienne (en Savoie) revient d'un pèlerinage à Jérusalem, poussé par une vision de la Vierge lui enjoignant de reconstruire son église et de réhabiliter le monastère[797]. L'épisode est également raconté dans la lettre du pape Jean VII[798]. Depuis, il est considéré comme le second fondateur de l'abbaye de Farfa. Grégoire

---

[792] Leggio, 2006, p.35-39.
[793] Enckell, 2008, p.24 ; Paoli, 1997, p.39-49.
[794] Branciani, 2000, p.55.
[795] *Regesto Farfa*, IV, p.38, n°640 : « super locum qui dicitur Acutianus ». Daté d'après les fouilles pratiquées sur le site.
[796] Costambeys, 2007, p.76.
[797] *Chronicon farfense,* I, p.3 : « Fuit namque in Gallia vir vite venerabilis, Thomas nomine, ut alii fuerunt Maurigena exortus provincia. » ; *Ibid.*, p.4 : « tunque ei beatissima Dei genitrix virgo Maria per visum apparere eumque percontari dignata est dicens […] ».
[798] *Regesto Farfa*, II, p.23-25, n°2.

de Catino rapporte que, dans d'autres visions à Thomas de Maurienne, la Vierge aurait indiqué le lieu de la fondation du *coenobiolum* de saint Laurent, identifiable à ses trois cyprès et lui aurait également garantit la protection du duché lombard de Spolète[799]. Le patronage du duc lombard de Spolète, Faroaldus II, aurait été promis à la demande de ce dernier par le pape Jean VII – dont l'authenticité des textes est pourtant sujette à caution. Dans cette région, proche de Rome, les monastères sont sous le contrôle de la papauté. Farfa demeure ainsi une exception en bénéficiant de la protection lombarde[800], et ce bien que le pape conserve plusieurs droits dont celui de consacrer les abbés de Farfa[801].

Une dizaine d'années plus tard (entre 702 et 703), ce même saint Thomas de Maurienne, participa à la fondation du monastère Saint-Vincent au Volturne.

Les attaques lombardes et tentatives de soumission de la papauté ont conduit Étienne II à demander l'aide militaire de Pépin le Bref qui s'imposa à deux reprises face aux Lombards en 754 et 756. Après sa victoire, Pépin le Bref promet au pape davantage de terres. Cet événement appelé la « donation de Pépin » marque le début de la constitution de *Patrimonium Sancti Petri*. Farfa et son territoire font partie de cette donation mais le roi lombard Aistulf (749-756) ne reconnaît pas ce changement de souveraineté et maintient son autorité[802].

Un des abbés les plus notables pour le VIIIe siècle est l'abbé franc Alain d'Aquitaine (761- v. 769), auteur d'Homélies[803]. Il aurait rédigé la plupart de son œuvre dans l'ermitage qui se trouve en haut du *Monte Acuziano*, près de l'oratoire Saint-Martin[804]. C'est dans cette seconde moitié du VIIIe siècle que le monastère étend ses possessions territoriales grâce aux dons des ducs de Spolète et des nobles lombards[805].

b. Le règne de Charlemagne

[799] *Chronicon farfense,* I, p.6-7.
[800] Stroll, 1997, p.17.
[801] Boynton, 2006, p.6.
[802] Stroll, 1997, p.17-18.
[803] Enckell, 2008, p.25. Elles auraient été commencées par son prédécesseur, l'abbé Fulquandus (744-757).
[804] Costambeys, 2007, p.76.
[805] Boynton, 2006, p.6 ; Costambeys, 1999.

L'abbé Probat/Probatus (770-781), originaire de Sabine, entreprend d'importants travaux au sein du complexe monastique. Il était également l'émissaire du pape auprès du roi lombard Desiderius. Cette mission s'est interrompue avec la conquête du royaume par les Francs en 774. Sous son abbatiat, les dons augmentent considérablement qu'ils proviennent du duché de Spolète comme de l'extérieur (ex : 30 donations non-ducales et 9 ducales en 11 ans contre 12 donations non-ducales et 3 ducales en 11 ans à l'époque de son prédécesseur Alain)[806]. M. Costambeys suppose que la famine qui frappa l'Italie entre 774 et 775 a peut-être encouragé la générosité des donateurs. Mais au-delà de cela il souligne les talents d'administrateur de Probat qui parvient à obtenir les faveurs et les largeurs des grands dignitaires laïques.

Après sa victoire en 774 et son couronnement en tant que roi des Lombards, Charlemagne installe ses troupes dans la région et prend le monastère sous sa protection[807]. Pour M. Stroll, le pape aurait bien été, à cette époque, le propriétaire du territoire comme le promettait la « donation de Pépin » mais, en réalité, ce sont les Francs qui l'administraient et le contrôlaient[808]. Les Lombards du duché de Spolète, dirigé par Hildebrand/Hildeprand (774-789), se soumettent aussitôt aux Francs après la défaite de Pavie et deviennent des alliés. Hildebrand devient également le plus grand donateur de Farfa à cette époque. Le duché est repris à la mort d'Hildebrand par le franc Winigise (789-822), lieutenant proche de Charlemagne, également nommé *missus dominicus* du *Ducatus Romae*[809].

La période s'avère dès lors fastueuse pour l'abbaye de Farfa. Très tôt, en 775 et à la demande de Probat, Charlemagne lui accorde une large émancipation du pouvoir papal, épiscopal et civil en lui accordant notamment la libre élection de l'abbé (mais à confirmer par le roi)[810]. Elle devient alors abbaye royale puis impériale[811] et le premier établissement monastique italien à bénéficier de privilèges de Charlemagne[812]. En 776, Charlemagne

[806] Costambeys, 2007, p.153.
[807] Ibid., p.273-300.
[808] Stroll, 1997, p.18.
[809] MGH, *Annales Regni Francorum*, anno 789, p.175.
[810] *Regesto Farfa*, II, p.108-109, n°128 ; Boynton, 2006, p.6.
[811] MGH, *Diplomata Karolinorum*, I, p.141-142, n°98 ; Felten, 1982.
[812] Costambeys, 2007, p. 323 et suivantes.

confirme les biens que l'abbaye avait reçus auparavant[813]. Le monastère se trouve au sein du territoire lombard récemment conquis, à la frontière entre le duché de Spolète et le territoire papal et est alors utilisé par Charlemagne non seulement comme étape lors de son voyage pour son couronnement impérial à Rome mais surtout pour réaffirmer son autorité sur le territoire. L'abbaye royale devient alors un bastion franc au sein de l'ancien royaume lombard. Charlemagne aurait également offert un coffret en or et pierres précieuses pour l'autel de la Vierge[814]. En 775-780, un second diplôme de Charlemagne accorde l'immunité au monastère ce qui l'exempte de nombreux impôts[815]. Bien qu'il ait ensuite cédé la Sabine au pape Hadrien Ier, en 781, il maintient les privilèges de Farfa et renouvelle sa protection dans un acte de 803[816]. Dans les faits, le pape n'a ainsi aucun contrôle sur l'abbaye et ses terres et l'abbaye est vue comme une partie de l'empire carolingien malgré sa proximité avec Rome et ses administrateurs, les *duces* et *judices* mis en place par Léon III[817].

Pour des raisons manifestement politiques, après Probat, se succèdent des abbés francs : Ragambald de Gaule (781-786), Altbert de Paris (786-790) et Mauroald de Worms (790-802), bien que la présence de moines francs dans les monastères italiens soit courante à cette époque. Mauroald (et sûrement son successeur Benoît) a financé au nom de l'abbaye le service militaire de deux hommes pour l'armée de Charlemagne lors de sa campagne contre le Bénévent[818]. Il entretenait une relation épistolaire avec Alcuin, le conseiller de Charlemagne. Cette correspondance témoigne des rapports étroits entretenus entre l'abbaye et la cour carolingienne[819]. D'après J. Semmler, c'est sous son abbatiat que le monastère, qui suivait alors une règle mixte, adopte la règle de saint Benoît[820]. Au IXe siècle, l'abbaye de Farfa devient puissante grâce à la protection des Carolingiens. Son seul rival en Italie est

[813] *Regesto Farfa*, II, p.117-118, n° 139.
[814] *Regesto Farfa*, III, p.84, n°379 : « Capsam de auro purissimo cum gemmis mirabilibus quam carolus rex pro anima sua dedit in hoc monasterio ».
[815] *Regesto Farfa*, II, p.107-108, n° 127.
[816] *Regesto Farfa*, II, p.143-144, n° 173.
[817] Boynton, 2006, p.7-8 ; Stroll, 1997, p.20.
[818] Costambeys, 2007, p.229-230.
[819] La correspondance est mentionnée dans le *Chronicon farfense,* I, p.20, n°3.
[820] McClendon, 1986, p.6 ; Semmler, 1965-1968, p.274-277.

le monastère de Nonantola – celui du Mont-Cassin ne deviendra aussi puissant qu'au milieu du XIe siècle[821].

Grégoire de Catino évoque le tremblement de terre qui toucha l'abbaye en 801[822]. Afin de faire confirmer les privilèges accordés par Charlemagne, l'abbé Benoît (802-815) se rend deux fois à la cour franque[823]. Il meurt d'ailleurs lors de son deuxième déplacement en 815 à la cour de Louis le Pieux, alors installée à Francfort.

c. Après le règne de Charlemagne

L'abbé Ingoald (815- v. 830) est présent au synode d'Aix-la-Chapelle de 817-818[824]. S. Boynton doute que l'abbaye ait adopté la règle bénédictine à cette époque, et ce malgré l'obligation émise lors du concile[825]. Ami et proche d'Hilduin, Ingoald défend en 823 auprès de Lothaire les privilèges de l'abbaye contestés par le pape Étienne IV qui réclame le paiement d'un tribut. La querelle prend fin à la mort d'Étienne IV. Son successeur Pascal Ier confirme les privilèges de Farfa[826]. Sous Louis le Pieux puis surtout Lothaire Ier, l'abbaye obtient d'importants dons et étend davantage son territoire. Son immunité impériale et son indépendance vis-à-vis du pouvoir papal sont confirmées. Elle possède notamment un navire, donné par Lothaire Ier et exempt de toutes taxes, afin de commercer en mer Méditerranée et Adriatique[827].

L'abbaye et ses bâtiments sont reconstruits en partie sous Sichard (830-842) qui, d'après son épitaphe, a beaucoup œuvré à la restauration et l'embellissement du monastère[828]. Il a notamment fait édifier un nouveau sanctuaire dédié au Sauveur. Pourtant, sous le règne de Lothaire, le monastère perd une partie de ses privilèges. Le roi replace

---

[821] Stroll, 1997, p.17.
[822] *Regesto Farfa*, II, p.13 : « Terremotus magnus fit ».
[823] *Regesto Farfa*, II, p.143-144, n°173.
[824] Enckell, 2008, p.26.
[825] Boynton, 2006, p. 8-9.
[826] *Regesto Farfa*, II, p.186-187, n° 225.
[827] *Regesto Farfa*, II, p.217, n°266.
[828] *Chronicon farfense,* I, p.21-23 : « Hoc iacet in tumulo venerabilis abba Sichardus, / Cenobii sacrum qui bene gessit opus./ Hunc Deus adscivit materno viscere septum, / Hieremie consors vatis ut esse quaeat. / Nam genitum mundus necdum cognoverat illum, / Spondet huic templo iam sed uterque parens. / Hec loca prudenti construxit et ordine miro, / Commissumque truci cavit ab hoste gregem.[…] ».

l'abbaye sous la coupe de l'évêque de Spolète à qui elle doit payer un impôt. Malgré le fait que les moines choisissent eux-mêmes leur abbé Hildericus (vers 842-857), l'évêque obtient un droit de regard sur toute nomination abbatiale[829].

En mai 872, l'empereur Louis II et sa cour séjournent à Farfa. À son retour à Rome, Louis II confirme les biens et privilèges de l'abbaye[830]. Il s'agit du premier document officiel attestant d'une visite impériale au monastère.

Après Saint-Pierre de Rome en 846, les abbayes du Mont-Cassin et de Saint-Vincent-au-Volturne en 883, Farfa est pillée et brûlée par les Sarrasins en 891. Malgré leur résistance face aux incursions répétées, les moines sont obligés de fuir en 897 et se réfugient en partie à Rome ou à Rieti tandis que d'autres fondent un nouveau monastère à Matenato dans les Marches[831]. La *destructio* rapporte que les Sarrasins trouvèrent le monastère si beau, qu'ils n'entreprirent pas de le détruire mais de s'y installer. Ce sont des pillards chrétiens qui sont accusés d'avoir accidentellement mis le feu au monastère pendant leur larcin[832]. Les moines, alors en exil à Rome, reviennent à Farfa, dirigés par l'abbé Ratfred (930-936) qui entreprend de reconstruire et de transformer le monastère jusque-là abandonné[833]. Les travaux sont vraisemblablement achevés entre 930 et 933 avec le concours du pape qui avait réservé des poutres pour la charpente de l'église[834].

Les tentatives de réforme du monastère ont rencontré une résistance farouche de la part des moines. Lorsque le prince Albéric de Rome – qui souhaitait la réforme – force la nomination de son candidat Dagobert en tant qu'abbé en 947, celui-ci meurt empoisonné cinq ans plus tard.

Otton Ier confirme les biens de Farfa en 967. La réforme clunisienne souhaitée par le prince toscan Albéric (932-954) est finalement introduite par Hughes Ier (997-1038), après

[829] McClendon, 1986, p.9.
[830] *Regesto Farfa*, III, p.11-12, n°307.
[831] Enckell, 2008, p.28.
[832] *Chronicon farfense,* I, p.29-32.
[833] *Chronicon farfense,* I, p.33-34, n°2 ; *Chronicon farfense,* II, p.12, n°1 ; Gilkes, Mitchell, 1995, p.348.
[834] *Regesto Farfa*, IV, p.272, n°877. Il s'agit de poutres originellement destinées à Saint-Jean-du-Latran, déjà mises de côté par Anastase II (911-913).

de nombreux heurts et oppositions de la part des moines de Farfa[835]. Sous son abbatiat – qui fait suite à celui, très prospère, de Jean (966-997) –, l'abbatiale aurait été recouverte de plomb et l'autel majeur placé sous un *ciborium* en onyx. Des traces d'un nouveau bâtiment au sud de l'abbatiale ont été retrouvées, attestant l'activité constructrice survenue au Xe siècle après une période d'abandon. Hughes Ier augmente aussi la collection de livre de l'abbaye et la pourvoit notamment en ouvrages à reliure orfévrée[836]. Farfa maintient alors d'étroites relations avec l'abbaye de Cluny[837]. Otton III modifie le mode d'élection de l'abbé qui, une fois choisi par les moines, doit obtenir l'aval de l'empereur puis la consécration du pape. Le patrimoine foncier de l'abbaye se développe alors considérablement sous l'abbatiat d'Hugues Ier notamment grâce au soutien de l'empereur[838].

Au début du XIe siècle, se développe le phénomène de l'*incastellamento* et l'abbaye de Farfa, tout comme les autres grands seigneurs laïcs ou ecclésiastiques, fonde des villages fortifiés sur ses terres (57 sous Bérard Ier) et assoit davantage sa domination.

En 1047, Bérard Ier (1047-1089) est élu. Dans une lettre qu'il adresse au pape Léon IX, il affirme avoir 82 moines à Farfa et plus de 500 familiers et dans ses dépendances[839]. Sous son abbatiat, l'agrandissement de l'abbatiale est achevée et consacrée par le pape Nicolas II en 1060. J. Enckell, propose de dater des années 1050-1060 le remplacement du chœur oriental et de son abside semi-circulaire par un chœur carré flanqué de deux tours (fig. 15). Il reste aujourd'hui la tour nord encore en élévation qui était également percée d'une porte donnant accès à l'église (fig. 30 et 34)[840]. À cette époque sont mentionnées

[835] Boynton, 2006, p.9. Son abbatiat est interrompu deux fois : de 1009 à 1031 et de 1027 à 1035 par deux abbatiats de deux Guido différents. La complexe chronologie des abbatiats de l'époque est justifiée dans le *Chronicon farfense*, I, p.106-107, notes.
[836] *Chronicon farfense,* I, p.29-30 : « Ecclesia denique quam mirifice ornate erat et Officine cuncte qualiter composite, quis ad plenum valet referre [?] tamen dicamus pauca ex plurimis. Ipsa namque maior ecclesia tota plumbeo tecto coopereibatur. Altare quoque principale ciborium totum ex lapide oniccino habebat. Librorum volumina quanta et qualia vel quam diversis aureis argenteisque operibus ac gemmis lapidibusque pretiosis intesta habebantur, longum est enarrare ».
[837] Enckell, 2008, p. 29.
[838] Boynton, 2006, p.10.
[839] *Regesto Farfa*, IV, p.210-211, n°809.
[840] Enckell, 2008, p. 50-54. Elle s'appuie pour cela sur une comparaison avec les tours de l'église Santa Scolastica de Subiaco.

l'église Sainte-Croix (dès 1055) et, hors les murs, une autre chapelle Saint-Pierre associée à saint Paul, en fonction jusqu'en 1066-1067 (détruite entre 1096 et 1098)[841].

Le *scriptorium* et le rôle intellectuel de l'abbaye se développent tout particulièrement au temps de Grégoire de Catino (1062-1133) qui élabore également une écriture propre à Farfa. De récentes recherches ont démontré l'important rayonnement culturel et artistique de l'abbaye au XIe siècle, au moment de la réforme grégorienne[842] ; une situation favorisée dès Bérard Ier par les liens étroits entre Farfa et la papauté qui mènent une politique interventionniste. L'abbaye est également très liée au Saint Empire romain germanique et bénéficie des largesses de l'impératrice Agnès de Poitiers, veuve d'Henri III. Henri IV place l'un de ses neveux, Bérard II (1090-1099) à la tête de l'abbaye. Cette période est prospère pour l'abbaye qui entreprend de nouveaux travaux sur le *Monte Acuziano* et augmente son trésor.

Entre les XIe et XIIIe siècles, le mur carolingien de clôture est détruit, la cour de l'*atrium* est toujours utilisée pour des inhumations bien qu'elle serve de dépotoir pour les débris d'autres bâtiments (fig. 10 phase 9). À cette époque le sud de l'abbatiale semble avoir été aménagé en espace ouvert, il sert notamment de fonderie pour les cloches au XIIe siècle, et le bâtiment carolingien méridional avec pilastres est reconstruit en une petite chapelle (fig. 11 et 15).

Après le concordat de Worms de 1122, l'abbaye perd la protection de l'empire et passe sous domination papale. Farfa est alors considérée comme une dépendance de la cour pontificale[843]. Le nouvel abbé placé par Rome, Adenolfus (1125-1144) entretient une correspondance régulière avec Bernard de Clairvaux. Le pape Eugène III (1145-1153) est d'ailleurs sacré à Farfa. À cette époque, le monastère est encore agrandi et décoré. Adenolfus reprend les travaux de Bérard II. Le nouveau pape Innocent III (1198-1216) revendique son droit d'intervention dans les affaires de l'abbaye et son successeur Honorius III (1216-1227) se rend même à Farfa pour y faire appliquer de nouvelles réformes administratives. Ainsi, la papauté reprend progressivement le contrôle de l'abbaye.

---

[841] *Regesto Farfa*, IV, p.247, n°851 : « ecclesiae quam dicitur sanctae Crucis intus in monasterio s. dei Genitricis » ; *Regesto Farfa*, V, p.146, n°1144.
[842] Enckell, 2008.
[843] Enckell, 2008, p. 31.

Entre les XIIIe et XVe siècles, la cour de l'*atrium* n'est plus utilisée à des fins funéraires mais en tant que dépotoir domestique (fig. 10 phase 11). Les restes retrouvés (céramiques, monnaies, verres, os…) attestent du haut niveau de vie des moines de Farfa.

Au XIVe siècle, les abbés de Farfa résident dans des demeures à l'extérieur du monastère, des *castelli*[844]. La commende est instaurée en 1400 par le pape Boniface IX (1389-1404). L'église est reconstruite *a fundamentis* à la fin du XVe siècle par les abbés issus de la famille des Orsini. De l'église médiévale est conservée la partie orientale (le chœur carré flanqué de deux tours campanaires jumelées) dites *ecclesiam cum turribus*[845]. L'abbatiale est reconstruite dès 1492 et est consacrée en 1496 à l'initiative du Cardinal Giovanni Battista Orsini. Son axe est complètement changé et suis désormais une orientation nord/sud (fig. 7 et 9)[846].

En 1567, Farfa est intégrée à la congrégation du Mont-Cassin. D'autres transformations sont entreprises aux XVIe et XVIIe siècles par les familles à la tête du monastère : les Farnèse et les Barberini, notamment sur les bâtiments communautaires (fig. 2). Le cardinal Alessandro Farnese fait construire entre 1577 et 1590, un bâtiment réservé à la douane lors d'échanges commerciaux et un grand cloître, puis, entre 1598 et 1624, d'autres membres des familles Perretti, Orsini et Barberini font édifier deux réfectoires, une cuisine, deux dortoirs, de nouveaux appartements pour l'abbé, une nouvelle enceinte autour du jardin à l'est ainsi qu'une cour avec fontaine au sud de la demeure de l'abbé. Les bâtiments monastiques encore en élévation aujourd'hui sont ceux des XVIe et XVIIe siècles (fig. 33).

Au XVIIIe siècle les troupes françaises pillent l'abbaye puis la sécularisent. Au XIXe siècle, le monastère à l'abandon est légué à l'évêque de Sabine puis est vendu à un particulier en 1878. Il devient monument national en 1928.

[844] Schuster, 1921, p.329-346 ; McClendon, 1986, p.15.
[845] Voir la bulle de 1477 de Sixte IV : Farfa, ms AF 291 f°4r-5r ; Enckell, 2008, p.37.
[846] McClendon, 1986, p.19.

V. Présentation monumentale

13. La situation dans le cadre naturel

L'abbaye est implantée sur un plateau qui longe le versant nord-est du *Monte Martino* aussi appelé *Monte Acuziano*, dans les collines de la Sabine qui forment la partie occidentale de l'Apennin central (fig. 1, 3 et 4). Elle surplombe ainsi la vallée et la rivière Farfa. Sa position domine la *Via Salaria* qui conduit à Rome. Le site a été terrassé à l'Antiquité.

14. L'état précarolingien

Au nord-ouest de l'abbaye, les fouilles ont mises au jour les vestiges d'une *villa* des Ier-IIe siècles, aux murs en *opus reticulatum*. Les archéologues ont notamment retrouvés des fragments de sculpture romaine et une sépulture contenant une pièce de l'empereur Trajan (98-117) ainsi qu'une lampe à huile du IIe siècle. Aux IIe-IIIe siècles, la *villa* est remplacée par un cimetière associé à une petite construction remaniée de nombreuses fois jusqu'au IVe siècle (fig. 10 phases 2 et 3-4)[847].

Le site est toujours occupé entre les Ve et VIe siècles comme en attestent l'observation des surfaces d'occupation, la découverte de poteries du Ve siècle et d'une monnaie du temps de Justinien II (565-578)[848]. En effet, au VIe siècle, il existait à Farfa un premier *coenobiolum*. Un mur de clôture suivant un nouvel alignement suggère un remaniement complet du site à cette époque comme l'attestent également les terrassements effectués (fig. 10 phase 5)[849]. Pour J. Enckell, il est possible qu'un premier édifice cultuel occidenté (de la même manière que l'abbatiale carolingienne) ait existé entre le Ve et le VIe siècle[850]. C'est lui qui aurait influencé l'orientation des constructions ultérieures notamment l'abbatiale. Cette hypothèse manque de preuves et appelle à être vérifiée lors d'éventuelles futures fouilles.

Vers 690, Thomas de Maurienne aurait reconstruit l'abbaye qui, rappelons-le, a été détruite par les Lombards dans la seconde moitié du VIe siècle. Les fouilles pratiquées entre

[847] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.
[848] Whitehouse, 1983, p.23.
[849] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.
[850] Enckell, 2008, p.39-41.

1978 et 1983 ont effectivement révélé, pour cette période, la présence de matériaux brûlés. D'après la *Constructio* de Grégoire de Catino, il y aurait eu, en 705, un *atrium* devant l'église abbatiale. L'auteur évoque le lieu à plusieurs reprises lors de la visite du duc Faroald Ier qui y aurait déposé son convoi de bagages[851]. Les archéologues ont ainsi mis au jour des vestiges de deux murs en petit moellons qui appartenaient vraisemblablement à cet *atrium* (fig. 11 et 14). Pour McClendon, il s'agirait de l'entrée de l'église et il ne serait pas étonnant que cet *atrium* soit la reprise d'un autre plus ancien, déjà existant au temps de la *villa* romaine. Bien plus tard, au XVIIe siècle, cet espace est décrit comme la place devant les écuries.

Grégoire de Catino, affirme qu'il existait trois églises/chapelles jouxtant l'abbatiale, dès 749. Elles étaient dédiées à saint Pierre, saint Michel et saint Gétule[852].

15. Phase relative au règne Charlemagne

a. Abbatiale

L'actuelle abbatiale est celle construite à la fin du XVe siècle et consacrée en 1496 (fig. 9 et 33). Son orientation a été complètement modifiée et suit désormais un axe nord/sud. Aux extrémités est et ouest ont été conservées des parties de l'église médiévale antérieure : une tour clocher massive à l'est (fig. 34) et à l'ouest, à l'occasion de fouilles, des vestiges carolingiens (fig. 22).

On ne sait pas si le tremblement de terre de 801, évoqué par Grégoire de Catino a causé beaucoup de destructions et occasionné ensuite de nouvelles constructions. En revanche, on apprend que l'abbé Mauroald (790-802) a orné les murs de l'abbatiale d'or et

---

[851] *Chronicon farfense,* I, p.9 : « Ianuam itaque ecclesiae oppilare curaverunt. At vero hi qui honera deferebant, ante fores aecclesiae ipsa ponentes, iumenta exhonerare fecerunt. Tunc unus ex eisdem venerandi viri Dei discipulis respiciens per foramen ianue, vidit ipsum apparatum ante fores aecclesiae depositum ; revertensque nuntiavit patri atque sociis nichil mali adesse, sed e contra largissimis dapibus ciborum atque vini dorsis iumentorum hominumque humeris advectatis atrium esse repletum ».

[852] *Chronicon farfense,* I, p.149 : « nec ad monasterium ambulandi, nec infra fines qui prope designate sunt, nisi per viam que Salaria est, a Sancto Pancratio recte in pontem Sancti Viti in Sala et exinde in Textam, deinde in Scapligianum, per vias istas antiquas habeant mulieres licentiam ambulandi, similiter et de cellis pertinentibus ad hunc locum, idest de Sancto Angelo et Sancto Petro ac Sancto Gethulio constituit idem dux ut ibi nullatenus mulieres procedere aut ambulare debeant ».

d'argent[853] et que l'abbé Benoît (802-815) a, quant à lui, offert à l'abbaye de nouveaux objets liturgiques et des livres[854].

Les premières fouilles menées à Farfa par P. Markthaler ont permis de découvrir les vestiges de la partie occidentale de l'église carolingienne. Elle était composée d'une abside avec crypte annulaire et d'un transept continu (fig. 12, 14 et 18)[855]. Ces fouilles ont ensuite été étendues au reste de l'abbatiale par d'autres campagnes menées jusque dans les années 1990 (fig. 7 et 8).

L'abside semi-circulaire flanquait directement le transept (fig. 14). Le chœur était donc manifestement au niveau du transept. Les murs de fondation de l'abside avaient 0,69 mètre d'épaisseur[856]. Un mur curviligne considéré comme un déambulatoire a été mis au jour, à trois mètres environ au-delà de l'abside[857]. Plusieurs tombes ont d'ailleurs été retrouvées à proximité. On peut manifestement y voir ici une volonté des défunts d'être enterrés au plus près du chœur et de la crypte contenant les reliques. L'église était donc manifestement occidentée.

Le transept était symétrique avec des bras longs de 4,35 mètres chacun. Le bras sud a été prolongé plus tard, au Moyen Âge (fig. 19). Une partie de pavement y a été retrouvé (fig. 24). C'est l'observation de ce dernier qui a permis de reconnaître l'empreinte d'un *transenna* barrant la nef et marquant le passage vers le transept et le chœur[858]. O. Gilkes et J. Mitchell imaginent que là devait s'amorcer les premières marches d'un escalier montant au chœur surélevé en raison de la crypte (fig. 20). Cette transition semble avoir été marquée dans le pavement par un *rota* de porphyre rouge, situé à l'est du *transenna* (chancel). Ils estiment que le sol du transept aurait été 0,60 mètre plus bas que celui de la nef afin de pouvoir donner accès à la crypte annulaire du chevet – calcul réalisé selon le niveau d'un des seuils de porte qui y conduisait (fig. 17). Cet arrangement a été observé à Sainte-Marie

[853] *Chronicon farfense,* I, p.20 : « Nam in ecclesia beate Marie multum pretiosum ex auro et argento ornatum fieri iussit ».
[854] *Chronicon farfense,* I, p.21 : « devotus ad suam fratrumque salute, necnon et in exterioribus ornamentis que ad cultum ecclesiae utilia videntur, ita ut in libris et altaris vestibus atque diversis utensilibus construendis nimis sagacissimus esset, ut usque ad presens ex parte apparet ».
[855] Gilkes, Mitchell, 1995, p.348 ; Whitehouse, 1984.
[856] McClendon, 1986, p.57.
[857] Croquison, 1937.
[858] Gilkes, Mitchell, 1995, p.352.

de Vescovio, située à 16 kilomètres au nord de Farfa[859]. Pour O. Gilkes et J. Mitchell, il est possible que des portes aient été aménagées dans les murs occidentaux du transept afin d'offrir aux pèlerins un accès direct à la crypte, depuis l'extérieur, et ainsi leur permettre de contourner la nef (fig. 20 et 23). Néanmoins, l'accès principal à l'église n'était probablement pas de ce côté, mais à l'est[860].

Au haut Moyen Âge, lorsque l'enceinte romaine existait encore (fig. 10 phase 5), une mince allée d'environ 1 mètre de large courait entre le mur d'enceinte et le bras sud du transept. Aussi, l'étroitesse du passage, que O. Gilkes et J. Mitchell proposent de restituer par symétrie au nord, et l'absence de trace de porte à l'extrémité sud et nord des bras du transept empêchent d'envisager que des entrées latérales aient pu être aménagées là[861].

L'édifice (aux dimensions modestes par rapport à ce qui se faisait à Rome, au Mont-Cassin ou encore à Saint-Vincent au Volturne à cette même époque) possédait une nef unique longue de 22 mètres sur 8,30 mètres de large (fig. 14 et 19)[862]. Les murs de fondation avaient 0,59 mètre d'épaisseur[863]. P. Markthaler avait trouvé des portions de murs parallèles à ceux de la nef à une distance variant entre 1,25 et 5 mètres (fig. 12). Cependant, ces vestiges ne sont plus visibles et ne peuvent, en l'absence de nouvelles fouilles, être interprétés comme des murs de bas-côtés, d'autant plus que l'étude des murs de la nef n'a révélé la présence d'aucun support ni d'aucune colonnade[864]. Aussi, l'hypothèse d'une nef unique est maintenue. Celle-ci est légèrement désaxée (de 0,35 mètre) par rapport au chœur occidental (fig. 13).

Une portion du mur nord de la nef était décorée sur ses deux faces. La face côté sud et à l'intérieur de l'église était peinte de motifs imitant des draperies (fig. 29). La face côté nord était peinte de deux couches : celle du dessus représentait des motifs géométriques ; celle du dessous représentait une lunette avec le portrait d'un abbé coiffé d'un nimbe carré et les mains en signe de prière, à la manière des *arcosolia* paléochrétiens. D'autres lunettes

[859] Ce système s'observe également dans d'autres édifices carolingiens comme à Paderborn et à Seligenstadt.
[860] Voir les sous-parties suivantes sur les sanctuaires et les cryptes occidentales et orientales.
[861] Gilkes, Mitchell, 1995, p.355.
[862] Enckell, 2008, p.43 ; Gilkes, Mitchell, 1995, p.362.
[863] McClendon, 1986, p.57.
[864] McClendon, 1986, p.56.

semblent avoir été peintes à côté mais il n'en reste que des fragments. Une inscription accompagnait la première lunette : VIR VEN[E]R[ABILIS] ABB[AS] L(?) … S[AN]C[T]O COENOBIO ANN[OS] /… [OBII] IT IN PACE XVIII. D. Whitehouse a supposé qu'il s'agissait là d'une représentation de saint Laurent, le fondateur légendaire de l'abbaye, et que, en raison des traces de fumée et de l'altération rosâtre de l'enduit, le décor aurait été réalisé avant l'incendie des pillards (ou des Sarrasins selon les versions) en 897, dans le premier quart du IXe siècle. U. Longo et C. McClendon ont proposé une datation plus haute. Pour U. Longo, la légende de saint Laurent n'existait pas à l'époque carolingienne ; il s'agit d'une invention bien plus tardive. C. McClendon estime que le chiffre XVIII fait référence à la date de décès de l'abbé Albert, en 790, dix-huit jours avant les calendes de janvier[865]. Afin de conforter cette datation, il a également rapproché la graphie de l'inscription, en minuscule caroline, de celle des manuscrits écrits à Farfa à cette époque – les Homélies d'Alain de Farfa notamment. Les peintures fourniraient ainsi un *terminus ante quem* pour la construction de la nef, achevée autour 790-800 donc.

Ces peintures côté nord ne semblent pas avoir été dans l'église mais en dehors de celle-ci, sur son mur extérieur nord. Pour les chercheurs O. Gilkes, J. Mitchell et C. McClendon, l'espace au nord de l'église n'était pas ouvert. Il aurait pu s'agir d'une aile d'un cloître ou d'une chapelle flanquant l'église et qui aurait été un lieu d'inhumation pour les abbés de Farfa. On ne sait pas si cette aire nord était également un lieu de sépulture comme on l'a découvert pour la zone tout juste au sud de l'église qui, elle, a révélé la présence de plusieurs sépultures, malheureusement très mal documentées (fig. 7 et 8)[866]. Il semblerait que cet espace funéraire nord ait été marqué, à l'intérieur de l'église, par un autel entouré d'un *ciborium* comme l'attesterait la découverte d'une base de colonne à proximité (fig. 24). Cette mise en valeur a été maintenue lors de la reconstruction à la Renaissance (fig. 29)[867].

Dans le transept sud, on a retrouvé des fragments de décors peints présentant des motifs géométriques ; ils ont été remplacés dans un second temps par des lignes horizontales rouge orangé[868].

---

[865] McClendon, 1986, p.55.
[866] McClendon, 1986, p.55-57.
[867] Gilkes, Mitchell, 1995, p.360.
[868] Enckell, 2008, p.42.

L'église possédait également un pavement décoratif en *opus alexandrinum* de granit et de marbre (fig. 19)[869]. Son agencement linéaire conduisait les fidèles et les célébrants le long de la nef tel un chemin de cérémonie (fig. 20). Il est comparable avec les sols carolingiens romains de Santa-Maria in Cosmedin (réalisé par le pape Hadrian Ier, 772-795), de la chapelle Saint-Zénon de Sainte-Praxède à Rome (réalisé par le pape Pascal Ier, 817-824), de Saint-Georges-de-Vélabre (réalisée par le pape Grégoire IV, 827-844) ou de la basilique des Quatre-Saints-Couronnés (réalisée par le pape Léon IV, 847-855). Pour C. McClendon, il faudrait davantage rapprocher le style du sol de Farfa des décors réalisés sous Pascal Ier et Grégoire IV et donc le dater des environs de 817-844[870].

- La crypte occidentale

Dans sa *Destructio monasterii farfensis*, Hughes Ier (997-1038) mentionne un nouveau sanctuaire dédié au Saint-Sauveur et associé à une crypte, construits tous deux par l'abbé Sichard (830-842), à côté du sanctuaire dédié à la Vierge[871]. Sichard y fit placer les reliques des saints Valentin et Hilaire. Vers 830, le corps de saint Alexandre est amené à Farfa par le pape Grégoire IV (827-844) qui consacre alors l'oratoire dédié au Sauveur[872].

Une crypte annulaire occidentée a été retrouvée lors des fouilles entreprises sur le site, en-dessous de l'abbatiale (fig. 20). Son architecture s'est manifestement inspirée de celle de Saint-Pierre de Rome datée de la fin du VIe siècle ou encore de celle de Saint-Pancrace (entre 625 et 638) à Rome. Elle doit également être mise en relation avec celles de Saint-Denis (deuxième moitié du VIIIe siècle – avant 775) et de Saint-Maurice d'Agaune (IXe

[869] Enckell, 2008, p.43.
[870] McClendon, 1986, p.57.
[871] *Chronicon farfense,* I, p.21-22 : « Ad augmentum quoque huius loci atque habitantium sicut spiritualia studebat edificia construere, ita et temporalia diligenter accomodare non neglebat. Nam oratorium hoc quod cernimus in honorem Domini Salvatoris, adjunctum aecclesie sancta Marie, ipse construxit cum cripta ».
[872] *Chronicon farfense,* I, p.22 : «Supradicta vero martyrum corpora, Valentini videlicet et Hilarii, de eodem loco in que usque ad tempora Gregorii quarti Apostolicae Sedis praesulis requieverant, cum debito honore levavit Sicardus abbas venerabilis monasterii sanctae Dei genitricis et semper virginis Marie sito Savinis, et conlocavit in oratorio quem ipse construxit, et conjunxit aulae eiusdem Dei genitricis et semper virginis Mariae, partier cum corpore sancti Alexandri filii sanctae Felicitatis, quod denique corpus sancti Alexandri, concedente praefato domno Gregorio papa, de Roma adduxerat. Cuius scilicet oratorii dedication ibidem celebrator III kalendas ianuarias ad laudem et gloriam domini et salvatoris nostril Ihesu Christi cui honor et Gloria in saeculorum ».

siècle)[873]. La crypte occidentée était accessible par deux escaliers latéraux, longeant les murs ouest du transept. Ils menaient à un couloir annulaire qui conduisait à un autre couloir, médian, où les reliques étaient vraisemblablement déposées.

Les fouilles de la crypte ont permis de découvrir les enduits qui ornaient les murs de son couloir annulaire (fig. 22). Les décors étaient faits scènes narratives sur deux registres encadrées de bordures noires et rouges ainsi que d'un *velum* dans leur partie basse. Leur mauvaise conservation contraint les tentatives d'interprétation ; seule demeure en bon état une scène où deux hommes, l'un en tunique courte renversé au sol dans un geste de surprise (fig. 22 A et 26) fait face à un homme en manteau rouge debout devant son trône (fig. 22 B et 26). Deux autres panneaux, plus au sud, représentaient l'un un homme marchant près d'un ruisseau (fig. 22 C et 27) et l'autre probablement un ou des personnages dont on ne peut discerner que les vêtements et les sandales (fig. 22 D). C. McClendon, O. Gilkes et J. Mitchell ont supposé qu'il s'agissait là d'un épisode de la vie d'un saint dont les reliques étaient conservées là[874].

La datation de ce pôle occidental fait toujours débat. G. Croquison avait émis la possibilité que le chœur occidental et sa crypte aient été édifiés au temps de Thomas de Maurienne (680-720) et, dans un second temps, un second chœur aurait été formé par la construction d'un sanctuaire dédié au Sauveur, à l'est[875]. Depuis, cette hypothèse a été contestée.

C. McClendon a rapproché le style des peintures de celui du décor du campanile de Sainte-Praxède à Rome, daté lui de 820 environ. Pour lui, la nef et le transept associés au chœur occidental n'ont pas été construits en même temps comme le prouverait la différence de largeur de leurs murs de fondations ; 0,59 mètre pour la nef et 0,69 mètre pour le transept et l'abside. Il propose également de voir dans l'épaississement du mur oriental du transept un moyen de contrebutement lors de l'adjonction de la nef. Enfin, le désaxement de la nef par rapport au pôle occidental serait la preuve que la nef et le pôle ouest résultent de deux campagnes de construction différentes. Il compare alors la forme de la crypte aux cryptes romaines de Sainte-Cécile (817-824), de Saint-Marc (827-844) ou des Quatre-Saints-

[873] Whitehouse, 1983, p.85-86.
[874] Enckell, 2008, p.40 ; Gilkes, Mitchell, 1995, p.358 ; McClendon, 1986, p.31.
[875] Croquison, 1938.

Couronnés (847-855) et à Sainte-Marie de Vescovio (province de Rieti – IXe siècle) afin de proposer une datation autour de la première moitié / moitié du IXe siècle. Cependant, il oublie d'évoquer la crypte de Saint-Denis, également similaire, et qui s'inspire de la crypte de Saint-Pierre de Rome. La crypte de Saint-Denis aurait été construite avant 775. Il existe également des cryptes annulaires depuis le VIIe siècle comme Saint-Pancrace ou du VIIIe siècle comme Saint-Chrysogone (730)[876].

Pour lui, il s'agirait de l'oratoire construit par l'abbé Sichard (830-842) et dédié au Sauveur (fig. 14). Il rappelle également que les sanctuaires dédiés au Sauveur se trouvent la plupart du temps, à l'ouest. Les scènes représentées seraient donc celles de la vie de Valentin ou d'Hilaire dont les reliques ont été déposées dans la crypte. Cela laisse imaginer que l'autel du Sauveur se trouvait dans le chœur surélevé et non la crypte. L'église aurait ainsi possédé, sous Sichard, deux pôles liturgiques : celui à l'est dédié à Sainte-Marie et celui à l'ouest dédié au Sauveur. L'entrée se serait ainsi trouvée à l'ouest.

Au contraire, pour O. Gilkes et J. Mitchell, cette crypte occidentale aurait été édifiée dans les dernières décennies du VIIIe siècle, sous Probat (770-781)[877], et ne serait donc pas celle du Sauveur mais celle associée au sanctuaire de la Vierge. Ils notent que le style des peintures trouvées dans la crypte – qui accentue l'effet de tridimensionnalité notamment au niveau du pied de l'homme prostré sortant du panneau (fig. 26) – est très différent de celui des peintures retrouvées dans la nef (l'abbé en médaillon). Bien que l'iconographie du juge devant son trône et de l'homme prostré peut effectivement être comparée aux scènes de jugement et de martyre de Sainte-Praxède de Rome (transept nord), datées d'environ 820, le style trop raide de ces dernières empêche tout rapprochement stylistique et donc chronologique. La scène de l'homme et du ruisseau est proche stylistiquement de la scène du martyre des saints Quiricus et Julitta dans l'oratoire de Thedotus à Santa Maria Antiqua datée autour de 750. Le dépassement du pied hors du cadre de l'homme prostré rappelle quant à lui les enluminures de manuscrit de Godescalc, réalisé pour Charlemagne en Italie en 781-783. Il est fort probable que ce style souple et cette approche de la tridimensionnalité soit à imputer à un courant italien du VIIIe siècle.

Sur le mur occidental de la volée d'escalier sud conduisant à la crypte, ont été retrouvés des restes de peintures imitant un motif de tuiles ou d'écailles arrondies

[876] Sapin, 2014, p.71.
[877] McClendon, 1986, p.31 ; Gilkes, Mitchell, 1995, p.358

superposées (fig. 28). On retrouve ce type de décoration sur la façade de Sainte-Sophie de Bénévent – église lombarde construite par le duc Arichis II dans les années 760 – et à Saint-Vincent au Volturne, vers 800. O. Gilkes et J. Mitchell proposent d'y voir pour les décors de Saint-Vincent au Volturne et de Farfa, l'influence de l'art des cours lombardes de Bénévent et de Salerne. À cette époque l'abbé Probat (770-781) dirigeait l'abbaye, époque où l'abbaye de Farfa, à la frontière entre le duché de Rome et le duché de Spolète, était en lutte avec le duc lombard de Spolète pour le contrôle de la Sabine. Après la conquête de Charlemagne en 775, l'abbaye a bénéficié de privilèges favorisant l'entreprise de nouvelles constructions comme l'aqueduc mentionné dans le *Regeste Farfense*. Cette place à cheval entre les deux entités politiques se ressent dans la reconstruction de l'abbatiale qui s'inspire des formes architecturales romaines et des décors peints lombards.

Ainsi, la crypte et toute la partie occidentale de l'église (chœur et transept) dateraient des dernières décennies du VIIIe siècle et appartiendraient à un même programme de construction (fig. 19 et 20). Il s'agirait là peut-être d'un des premiers chantiers italiens s'inspirant des églises paléochrétiennes de Rome et plus particulièrement de Saint-Pierre et de son occidentalisation. La nef aurait été construite peu de temps après, vers 790-800, d'après les datations des peintures retrouvées.

- La crypte orientale

Contrairement à C. McClendon qui imaginait l'entrée et la crypte de Sichard à l'ouest ainsi que le sanctuaire de la Vierge à l'est, T. Leggio, O. Gilkes, J. Mitchell et J. Enckell supposent, à l'inverse, que l'entrée et la crypte de Sichard étaient à l'est et que le sanctuaire de la Vierge et sa crypte étaient à l'ouest.

Lors des fouilles de la partie orientale de l'abbatiale par la British School at Rome, deux découvertes substantielles ont été faites. Ils ont constaté que le sol était 0,80 mètre plus élevé que celui de la nef et ont découvert un mur incurvé sous les fondations du chœur quadrangulaire roman (fig. 13). Pour T. Leggio, O. Gilkes et J. Mitchell, il s'agit du mur oriental semi-circulaire d'une crypte qui a nécessité la surélévation du chœur. Cette crypte pourrait alors être de celle de Sichard (830-842), dédiée au Sauveur. P. Markthaler a retrouvé dans cette zone (derrière les tours de façade du XIe siècle) des sépultures. L'abbé Sichard

aurait ainsi édifié la crypte et le sanctuaire à l'est, non seulement pour y déposer les reliques des saints qu'il avait fait venir, mais aussi selon O. Gilkes et J. Mitchell pour y installer sa sépulture comme cela a déjà pu être observé à Centula-Saint-Riquier avec Angilbert ou à Saint-Vincent au Volturne avec Joshua.

J. Enckell a analysé les trois couches de décor peint présentes sur le revers du mur oriental du chœur quadrangulaire, successivement datées des XIIe, XIIIe puis XIVe siècles. Leur étude peut aider à déterminer l'orientation de l'église abbatiale et l'emplacement supposé de l'entrée. Les deux couches les plus récentes représentent un Jugement dernier. J. Enckell, O. Gilkes et J. Mitchell précisent que ce thème ne se trouve que très rarement sur le mur d'une abside et ailleurs que sur la contre-façade d'une église[878]. Pour J. Enckell, cela l'amène à imaginer que l'extrémité orientale de l'église était considérée comme une façade et que c'est là où se trouvait l'entrée dans l'église, au moins à l'époque de la construction du chœur quadrangulaire au XIe siècle (fig. 19 et 30). Ainsi, pour elle, il est difficile de concevoir que le premier chœur dédié à la Vierge ait été de ce côté, à l'est, comme le supposait C. McClendon. Le sanctuaire de la Vierge aurait donc été à l'ouest. Notons, cependant, que la première couche de décor peint représentait une Annonciation mais ce choix n'est en rien surprenant puisque c'est l'église toute entière qui était dédiée à la Vierge. O. Gilkes et J. Mitchell précisent néanmoins que lors des fouilles aucune trace substantielle d'une porte ou d'un accès n'a été retrouvée sur la façade orientale du XIe siècle. L'entrée au XIe siècle semblait se faire par la tour nord, via une porte ménagée dans son mur oriental (fig. 30). Elle a été murée dans un second temps. Les deux chercheurs proposent d'imaginer une entrée identique ménagée dans la tour sud, de manière symétrique. Du temps de Sichard, l'entrée dans l'abbatiale se serait donc fait par l'est grâce aux tours latérales. Le fait qu'aucune entrée véritable n'ait été retrouvée dans toute la zone occidentale de l'abbatiale carolingienne (transept inclus) favorise l'hypothèse que l'entrée ait été aménagée, dès cette époque, à l'est.

[878] Gilkes, Mitchell, 1995, p.351 ; Enckell, 2008, p.48. L'auteure en profite pour rappeler qu'il s'agit bien d'un Jugement dernier, tiré de la Vision de Matthieu et non d'une scène de l'Apocalypse qui, elle, peut se retrouver dans le chœur comme, par exemple, à l'église Sant'Anastasio à Castel Sant'Elia près de Nepi (début XIIe siècle).

Si la crypte de Sichard est alors coté est, cela pourrait apporter un argument supplémentaire à la thèse de O. Gilkes et J. Mitchell qui considèrent la crypte annulaire occidentale comme une construction de Probat (770-781). Avec l'édification de son sanctuaire dédié au Sauveur, à l'est, Sichard a créé une église à double pôle liturgique – un événement jusqu'alors sans précédent en Italie et qu'il faudrait imputer à l'influence franque. Enfin, rappelons que les sanctuaires sont toujours bien distincts au XIe siècle puisque le Pape Nicolas II consacre à nouveau les deux autels dédiés au Sauveur et à la Vierge, le 6 juillet 1096[879].

b. Autres églises

Dans sa *Destructio monasterii farfensis*, Hughes Ier (997-1038) mentionne l'existence de six églises à Farfa, au IXe siècle (avant les destructions de 898)[880]. Selon lui, en plus de l'abbatiale dédiée à la Vierge, une autre était dédiée à Saint-Pierre. Elle était, au XIe siècle, réservée aux chanoines. Deux églises sont affectées au service hospitalier : la première est réservée aux malades et aux infirmes et la seconde aux mourants. Une quatrième église se trouve à l'intérieur du palais impérial. La dernière, qui se trouve à l'extérieur de l'enclos monastique, est réservée aux femmes et est également dédiée à la Vierge[881].

Bien évidemment, nous ne pouvons déterminer avec précision si le complexe monastique et ses composantes évoqués par Hugues Ier étaient ainsi sous le règne de Charlemagne. Il est bien probable que d'autres constructions soient plus tardives ; seules des investigations archéologiques permettraient d'en savoir davantage. C'est en tout cas à

---

[879] Gilkes, Mitchell, 1995, p.362.

[880] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Basilice alie absque maiore quinque ibi errant, quarum una, que adhuc stat, in honorem sancti Petri constructa, in usu canonicorum habebatur, secunda vero et tertia ad opus errant infirmorum monachorum. Harum vero duarum una erat pro infirmis qui iam convalescebant, alia vero pro illis qui proximabant morti, simul adiunctis domibus et balneis, que ad utrorum ordinum utilitatem composite habebantur. Quarta autem in palatio regali constituta erat, quod ibi honorificum satis edificateum erat, in quo imperatores hospirabantur, quando illuc visitandi gratia veniebant ».

[881] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quinta vero ecclesia extra muros ipsius monasterii edificata in honore sancte Marie, parva quidem sed mirifice constructa, ubi mulieres conveniebant orationis causa et visitationis, quia, ut senum refert relatio, antiquitus nulla mulierum intra muros illius ingrediebatur monasterii ; sed quotiescumque regine aut alie mulieres causa qua supra diximus illuc properabant, in basilica parvula quam predicimus faciebant ad se venire abbatem ipsius loci aut fratres quos volebant, ut cum eis de spiritualibus agerent que oporterent ».

l'époque carolingienne que de nouveaux sanctuaires sont érigés et les bâtiments dégradés consolidés[882].

Au sud du chevet de l'abbatiale a été découvert une construction rectangulaire, avec abside orientée, datée du milieu du XIe siècle au plus tard (fig. 11, n°10 et fig. 15). Elle a remplacé une autre plus ancienne dont un mur d'orientation est-ouest, décoré de peintures et manifestement carolingien, a été retrouvé (fig. 11, n°9). O. Gilkes et J. Mitchell ont daté ce mur carolingien du VIIIe siècle, grâce à de la céramique retrouvée sur place[883]. D. Whitehouse a supposé qu'il s'agissait d'une annexe au palais impérial situé juste à côté, peut-être le réfectoire[884]. Aujourd'hui, deux éléments laissent imaginer qu'il s'agissait d'un édifice cultuel : la présence de décors peints et la reconstruction de l'édifice au XIe siècle avec une forme absidée rappelant l'abside d'un sanctuaire (fig. 10 phase 9)[885]. Deux pilastres ont également été retrouvés sur la face méridionale du mur. D'après C. McClendon, leur présence ainsi que l'épaisseur du mur laissent imaginer un édifice de grande dimension, en tout cas suffisamment haut pour nécessiter l'utilisation de pilastres. Les décors présents de manière très lacunaires (le drapé d'un personnage, une tête nimbée, des inscriptions et un *clavus*) suggèrent à C. McClendon une datation à cheval entre les périodes lombarde et carolingienne, soit entre le VIIIe et le IXe siècle. Il est probable qu'il s'agisse d'une chapelle ou petite église carolingienne mentionnée par Hugues Ier, voire celle du palais comme l'avait suggéré D. Whitehouse. En effet, elle se situe, en marge du *claustrum*, dans le secteur où l'on suppose que se trouvait le palais. E. Destefanis rappelle que la tour massive s'élevant immédiatement à l'ouest de la chapelle (fig. 31), et encore en élévation, aurait fait partie de cet ensemble[886]. J. Enckell, elle, pense qu'il s'agirait de l'église Sainte-Croix (mentionnée dès 1055) ou de Saint-Benoît (construite en 999)[887]. Sa proposition n'est pas contradictoire avec

[882] *Chronicon farfense,* I, p.22 : « Multasque alias aecclesias per diversa loca istius monasterii et antiquas studuit reedificare destructas, et noviter plures construere ceu usque hodie apparet. Alia quoque multa bona huic loco acquisivit lucra scilicet terras, ornamenta diversa aecclesiastica et alia innumerabilia, ita ut pene nullus suorum predecessorum illum in hoc supergrederetur, quemadmodum in epitaphio illius memorie sciri potest ».
[883] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.
[884] Whitehouse, 1983, p.254.
[885] McClendon, 1986, p.71-72 ; Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.
[886] Destefanis, 2015.
[887] Enckell, 2008, p.42 ; *Regesto Farfa*, III, p.146, n°433 : « anno 999 ».

celle de D. Whitehouse. E. Destefanis suppose que, bien que l'église Saint-Benoît soit dite *infra ipsum coenobium*, et que l'église Sainte-Croix soit située *intus in monasterium sanctae Dei genitricis*, elles se trouvaient peut-être en marge du monastère. Elle invoque pour cela deux textes des Xe et XIe siècles mentionnant la présence de femmes dans ou devant les édifices, ce qui exclue l'implantation de ces églises à l'intérieur de l'enclos monastique, du moins pour cette époque[888]. On peut imaginer que la chapelle palatiale soit, plus tard du moins, l'église appelée Sainte-Croix (en 1055). Rappelons que la chapelle que l'on considère comme la chapelle du palais a été reconstruite au XIe siècle, époque où apparaît la première mention de l'église Sainte-Croix. Elle aurait été construite sur l'ancienne chapelle palatiale – qui pouvait tout aussi bien avoir été placée sous un autre vocable.

C. McClendon suggère également qu'une chapelle funéraire ait été bâtie à l'époque carolingienne tout contre le mur nord de l'abbatiale. Elle aurait été décorée de portraits en médaillon des abbés (voir la sous-partie relative à l'abbatiale) datés des années 790-800[889].

La tour-clocher médiévale a été édifiée sur un bâtiment carolingien (fig. 30 et 34). Dans son soubassement, un mur d'1,20 mètre, d'axe est-ouest présente un décor floral (fig. 25). Un autre pan de mur, formant un angle droit à l'ouest du premier, possède des peintures représentant notamment un *velum* et un paon. O. Gilkes et J. Mitchell ont daté ces décors des VIIIe-IXe siècles. Pour C. McClendon il s'agit des vestiges carolingiens d'une cellule de moine[890]. En revanche, O. Gilkes et J. Mitchell les interprètent comme ceux d'une chapelle ou d'une petite église avec son sanctuaire à l'ouest, séparé de la nef par un panneau de pierre de type *transennae* dont l'empreinte verticale est restée dans le mur peint[891]. L'édifice aurait été juste au nord de l'extrémité orientale de l'abbatiale. O. Gilkes et J. Mitchell pensent que s'il s'agissait d'une église occidentée qui suivait alors l'axe de l'abbatiale à côté de laquelle elle était tout juste construite.

La chapelle mariale évoquée par Hugues Ier est dite en dehors des murs, petite mais magnifiquement décorée et surtout réservées aux femmes qui, selon une coutume antique,

---

[888] *Regesto Farfa*, III, n° 433, p. 146 (a. 999) IV, n° 851, p. 247 (a. 1055).
[889] McClendon, 1986, p.55-57.
[890] McClendon, 1986, p.40 ; Gilkes-Mitchell, 1995, p.350-351.
[891] Gilkes, Mitchell, 1995, p.351.

ne pouvait pas pénétrer dans le monastère[892]. E. Destefanis suppose qu'il s'agirait d'une référence à une mesure lombarde, mise en place, en 749, par le duc de Spolète, Lupo. Il y est dit que les femmes ne peuvent aller prier au monastère en traversant librement son territoire, et qu'elles doivent suivre un parcours (voire même plusieurs parcours possibles) défini et indiqué (dans le texte même)[893]. E. Destefanis a situé cette chapelle à l'ouest du monastère, en marge du complexe abbatial et de son territoire (fig. 3 et 4). Les lieux évoqués par le texte de 749 ont ainsi été identifiés[894] : la *via Salaria* est un embranchement de la *via Salaria* principale, qui (vers Viconovo) se dirige vers l'Ombrie (Terni et Rieti) ; l'église Saint-Pancrace, peut être localisée au nord-est de ce parcours ou au nord de Farfa, le long de la *via* ; l'église Saint-Guy (*Sanctus Vitus*) *in Sala* se trouve tout près de l'actuel *Ponte Granica*, qui permet de traverser Farfa en direction de l'abbaye ; et, *Scappligianum* est une localité située à environ 1 kilomètre au sud-ouest du monastère, près de Scaccialupo.

La chapelle Saint-Pierre était probablement la chapelle de l'hôpital (*senodochium*)[895].

c. Avant-nef/*atrium*

On sait qu'il existait un *atrium* en 705 devant l'église abbatiale lorsque le duc Faroald Ier vint à Farfa et y déposa son convoi de bagages (fig. 14)[896]. En revanche, la date de sa construction est incertaine. Un premier *atrium* aurait pu exister – d'après les sépultures retrouvées – dès le VIe siècle, à l'ouest de l'abbatiale, et aurait été manifestement reconstruit

---

[892] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quinta vero ecclesia extra muros ipsius monasterii edificata in honore sancte Marie, parva quidem sed mirifice constructa, ubi mulieres conveniebant orationis causa et visitationis, quia, ut senum refert relatio, antiquitus nulla mulierum intra muros illius ingrediebatur monasterii ; sed quotiescumque regine aut alie mulieres causa qua supra diximus illuc properabant, in basilica parvula quam predicimus faciebant ad se venire abbatem ipsius loci aut fratres quos volebant, ut cum eis de spiritualibus agerent que oporterent ».

[893] Destefanis, 2015 ; *Codice diplomatico longobardo* , doc. n° 8, p. 22-23 : « nullam habeant amodo licentiam ambulandi nisi per viam que Salaria est, a Sancto Pancratio recte in pontem Sancti Viti in Sala et exinde in Textam, de Texta in Scappligiano : per vias istas antiquas habeant mulieres licentiam ambulandi. »

[894] Mancinelli, 2007, p.47 ; Destefanis, 2015, note 68.

[895] Voir la partie sur les bâtiments claustraux.

[896] *Chronicon farfense,* I, p.9 : « Ianuam itaque ecclesiae oppilare curaverunt. At vero hi qui honera deferebant, ante fores aecclesiae ipsa ponentes, iumenta exhonerare fecerunt. Tunc unus ex eisdem venerandi viri Dei discipulis respiciens per foramen ianue, vidit ipsum apparatum ante fores aecclesiae depositum ; revertensque nuntiavit patri atque sociis nichil mali adesse, sed e contra largissimis dapibus ciborum atque vini dorsis iumentorum hominumque humeris advectatis atrium esse repletum ».

à l'époque carolingienne. Pour O. Gilkes et J. Mitchell, l'*atrium* carolingien serait donc une reconstruction d'un état plus ancien et serait contemporain de toute la partie occidentale de l'abbatiale qui daterait des dernières décennies du VIIIe siècle[897].

D'après les fouilles du début des années 1980, l'abside occidentale était doublée vers l'extérieur d'un autre mur curviligne (fig. 10 phase 6)[898]. Ce mur était, à l'origine, percé en son centre pour laisser un passage large de 2,30 mètres et était recouvert sur sa face extérieure d'enduit de plâtre blanc. Aussi, peut-on penser ici à la galerie orientale de l'*atrium* qui flanquait alors l'église à l'ouest. O. Gilkes et J. Mitchell supposent que d'autres entrées se trouvaient sur les côtés, à la jonction avec le mur du transept (fig. 14 et 20)[899]. Un petit canal en pierre longeait le mur et laisse imaginer un système de récupération des eaux de pluie (fig. 10 phase 6). Il y avait vraisemblablement un toit en appentis au-dessus de ce déambulatoire (fig. 18). Comme le mur ne mesurait que 0,50 mètre de haut, il semblerait qu'un système de colonnettes et d'arcades ait été mis en place afin de supporter la toiture. C. McClendon mentionne la présence de fenêtres dans la crypte semi-enterrée qui ouvraient ainsi sur l'extérieur. Il suggère qu'avec la présence de l'aile curviligne de l'*atrium* flanquant la crypte, les ouvertures de celles-ci alors occultées auraient été inutiles. Aussi, il suggère que l'aile curviligne (et non pas l'*atrium* tout entier) ait été un ajout postérieur à la construction de la crypte. Sa datation nous renvoie alors à la même problématique rencontrée précédemment : selon la datation de la crypte occidentale sera déterminée ou proposée une datation pour cette aile de l'*atrium* – à condition que l'argument des fenêtres, avancé par C. McClendon, soit suffisant pour se positionner. Au sud de l'aile curviligne, deux murs parallèles du IXe siècle et distants d'environ 3 mètres ont été retrouvés. (fig. 11, n°3 et 5). Ils étaient reliés à l'aile curviligne et formaient une galerie sud, peut-être supportant aussi des colonnettes en bois ou en pierre[900]. Le mur le plus au sud (n°5) aurait été bâti sur l'ancien mur de clôture du Ve-VIe siècle, évoqué précédemment (fig. 10 phase 5) ; mais si C. McClendon et P. Markthaler l'ont reconnu, O. Gilkes et J. Mitchell, lors de

[897] Gilkes, Mitchell, 1995, p.356. Voir la partie relative à l'abbatiale et à la crypte occidentale pour la datation de celles-ci.
[898] McClendon, 1986, p.66-67.
[899] Gilkes, Mitchell, 1995, p.352.
[900] McClendon, 1986, p.68.

la reprise des fouilles, n'ont pas pu déterminer si ce mur avait bien été repris à l'époque carolingienne (fig. 10 phase 6). Les ailes nord et ouest n'ont pas été retrouvées.

À l'intérieur du canal de récupération des eaux (fig. 10 phase 6), des débris de bois et de tuiles carbonisés ont été retrouvés. Les morceaux de bois ont été datés au carbone 14 autour de 780 (à plus ou moins 80 ans près)[901]. Cette méthode nous renseigne sur le moment de la coupe du bois mais pas sur le moment de son exploitation ni sur celui de sa carbonisation. Néanmoins, avec la découverte de tessons de céramique de la fin du VIIIe siècle – IXe siècle, on peut émettre l'hypothèse que l'incendie qui aurait détruit ce bois – vraisemblablement de construction (une charpente pour le couvrement de l'*atrium* ?) – serait celui de la fin du IXe siècle (vers 898), le seul incendie mentionné dans les sources. McClendon explique par ailleurs que la longue période d'abandon qui suivit l'incendie de 898 explique le fait que le canal n'ait finalement pas été déblayé. Cela signifie aussi que le canal de récupération existait avant 898 de même que la structure à laquelle il était associé.

Est-ce que cette aile orientale offrait un accès direct à l'intérieur de l'église et faisait ainsi office de déambulatoire comme à Saint-Castor de Koblenz ? Il est aussi possible qu'il n'y ait pas eu de connexion comme à Seligenstadt ou, bien plus proche, comme à Saint-Vincent-au-Volturne (église sud). Toutefois, O. Gilkes et J. Mitchell remarquent sur le mur sud du transept une trace d'une éventuelle porte condamnée avec seuil donnant accès à l'aile orientale de l'*atrium* (fig. 23). En revanche, rien de tel n'a été observé au nord.

L'*atrium* délimitait un espace funéraire où de nombreuses tombes ont été découvertes (fig. 20). Aucune tombe antérieure au Xe siècle n'a été retrouvée dans l'aile orientale à l'exception d'un sarcophage placé dans sa partie nord, sur son niveau de fondation. On peut imaginer que d'autres sarcophages y avaient été disposés hors-sol, dès l'époque de la construction de l'*atrium*[902]. Il est fort probable que les inhumations à l'intérieur de l'aile orientale aient été réservées aux élites et que cette pratique ait déjà existé lors de la construction de l'*atrium*. En effet, les tombes postérieures au Xe siècle étaient occupées par des individus présentant un niveau de vie de qualité.

[901] McClendon, 1986, p.67.
[902] Gilkes, Mitchell, 1995, p.355.

Les sépultures situées à l'intérieur de la cour étaient disposées en trois couches distinctes au-dessus de celles du VIe siècle. Les tombes les plus anciennes de cette nouvelle phase ont été datées du VIIIe siècle, grâce aux tessons de céramiques retrouvés[903]. C. McClendon fait remarquer que les tombes situées au plus proche de la crypte étaient de meilleure confection (en brique et mortier ou en pierre), tandis que les tombes les plus éloignées du chœur occidental étaient plus simples. Pour C. McClendon, ces tombes prestigieuses seraient celles des abbés de Farfa – bien qu'il imagine qu'une chapelle funéraire réservée aux abbés ait été érigée au nord de l'abbatiale. Cette supposition n'est pas contradictoire avec ce qu'il a avancé auparavant. On observe ce cas-là à Saint-Maurice d'Agaune où de petites chapelles funéraires étaient aménagées au nord de l'abbatiale. Elles étaient destinées à seuls quelques membres prestigieux – tous les abbés de Saint-Maurice d'Agaune n'ont pu y être inhumés. Aussi, à Farfa, il est possible que la petite chapelle nord (si elle a bien existé) ait été réservée à quelques abbés, les autres ayant été inhumés à l'ouest de l'abbatiale par exemple. Pour O. Gilkes et J. Mitchell, il s'agirait ici aussi des laïcs hommes et femmes bienfaiteurs de l'abbaye, membres de l'élite locale et régionale. La chose est avérée pour les sépultures du Xe siècle comme pour celles de la période carolingienne dont les individus avaient bénéficié d'un haut niveau de vie[904]. Ils étaient ainsi inhumés dans un lieu privilégié, en accord avec leur statut social – les personnages les plus importants étant enterrés dans l'aile orientale/le déambulatoire.

Dans la cour de l'*atrium*, des fosses ont été associées (grâce aux céramiques retrouvées) au travail des constructeurs du VIIIe siècle et à l'édification de l'église. Un nouveau mur de clôture a été érigé plus à l'ouest (fig. 10 phase 6)[905]. L'entrée se faisait par un porche ménagé dans ce mur occidental. Il a été transformé en portique au IXe siècle (fig. 20)[906].

À partir de l'incendie de 898 et durant les siècles qui suivirent, la cour de l'*atrium* se transforme progressivement en dépotoir (fig. 10 phases 8 et 9). Cet abandon est pour O.

[903] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347. Il s'agit de fragments de céramiques sigillées claires africaines.
[904] Gilkes, Mitchell, 1995, p.355.
[905] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.
[906] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347. Datation réalisée grâce à l'association avec de la céramique dite *ceramica vetrina a pesante*.

Gilkes et J. Mitchell un argument appuyant l'hypothèse que l'entrée principale de l'église n'était pas de ce côté, à l'ouest, mais à l'opposé, à l'est.

d. Cloître et bâtiments conventuels

Le monastère possédait une enceinte dont le porche d'entrée des VIIIe-IXe siècles, retrouvé à l'ouest de l'*atrium,* faisait partie (fig.15). Il a été remanié plusieurs fois et était le seul accès connu à l'époque[907]. D'après le *Chronicon farfense,* l'enceinte aurait été composée de murs de pierres et de tours, à la manière d'une ville, *ad instar fortis et civitatis*[908].

L'abbé Probat (770-781) entreprend, entre 777 et 778, d'importants travaux hydrauliques au sein du complexe monastique. Il fait notamment construire un aqueduc entre l'abbaye et la source de Saint-Alexandre (près de Toffia)[909].

Dans sa *Destructio monasterii farfensis*, Hughes Ier (997-1038) mentionne les officines (les pièces de travail voire plus généralement les bâtiments non cultuels à l'intérieur de la clôture monastique) et leurs décors fastueux, au IXe siècle[910]. Elles étaient reliées entre elles par des voies pavées[911]. À l'intérieur du monastère, des portiques à arcades étaient réservés à la stricte utilisation des moines alors que ceux à l'extérieur des murs étaient accessibles aux laïcs. Cela laisse imaginer la présence de galeries de circulation construites afin de relier les édifices du monastère.

Depuis le IXe siècle, l'abbaye possède un important *scriptorium*[912] et une bibliothèque par ailleurs généreusement pourvue par l'abbé Benoît (802-815).

---

[907] Destefanis, 2015.
[908] *Chronicon farfense,* I, p.30-31 : «Foris vero claustrum totius monasterii ex omni parte erat fortiter munitum et turritum ad instar fortis et civitatis » ; « Placita quoque et iudicia nunquam ibi exercebantur ; sed habebant unum palatium ultra rivum qui Riana dicitur, ubi hec gerebantur ».
[909] *Regesto Farfa*, II, p.91, n°99 : « cooperuit os fontis aque manantis ab evo, et traxit aquam a pristino cursu suo, ab hoc loco miliarios tres. Porro hanc fabricari iussit formam, per montis huius latera hesam. Sub terra decurrens constricta, opitulante Christi gratia, hoc loco honeste fluit aqua » ; Enckell, 2008, p.25.
[910] *Chronicon farfense,* I, p.30-31 : «Officine cuncte laterculis cooperte habebantur, pavimenta vero lapidibus quadratis et septis omnia strata erant, ut usque hodie ex parte apparent ».
[911] *Chronicon farfense,* I, p.30-31 : « Arcus deambulatorii per totum circuitum habebantur intus et foris, quia ut intra erant claustra ad utilitatem monachorum, ita erant extra laicorum.».
[912] Enckell, 2008 ; Brugnoli, 1951 ; Supino Martini, 2012.

On sait qu'il existait un palais impérial à Farfa, destiné à accueillir l'empereur et sa cour. C'est à nouveau l'abbé Hugues Ier (997-1038) qui l'évoque lorsqu'il parle des églises du monastère. L'une d'entre elles en aurait été la chapelle[913]. Nous ne savons pas quand il fut construit mais il est probable qu'il ait existé ou ait été construit sous Charlemagne qui y séjourne à l'occasion de son voyage à Rome en 800 – bien que le premier texte officiel d'une visite impériale au monastère date de 872[914].

Dans la *Destructio*, Hugues Ier rappelle l'interdiction faite aux femmes de pénétrer dans le monastère. Pour cela, une chapelle mariale leur a été construite en marge du monastère. Il précise que, lors des visites de reines ou de femme de l'aristocratie, l'abbé ou des moines pouvaient sortir du monastère et aller les rencontrer[915]. E. Destefanis précise que ces mesures répondent à un besoin spirituel, mais aussi à une nécessité de bien accueillir des hôtes de marques. Il faudrait aussi envisager que des structures d'accueil aient été réalisées pour ces visiteurs prestigieux, féminins.

On sait qu'il existait dès 768 une hôtellerie pour les pauvres et les pèlerins[916] bien que la première mention d'une *domus hospitum* date seulement de 1119. Celle-ci était associée à une maison (*casale*) qui la jouxtait et recevait une dîme. On ne peut situer cet hôpital qu'à partir du dernier quart du XVIe siècle, à l'extrême nord-ouest de l'abbaye, près de la douane pour les marchandises (fig. 3). Cette position excentrée, à la lisière du domaine monastique est déjà en emplacement privilégié à l'époque carolingienne. I. Schuster et E. Destefanis associent la chapelle Saint-Pierre à cet hôpital. Les chanoines qui la desservaient avaient certainement la charge de l'assistance. Un document du XIe siècle mentionne bien que l'église est tout proche de l'hôpital[917]. Le texte évoque la présence d'une femme ce qui laisse penser que la structure d'accueil est à l'extérieur de l'enclos strictement réservé aux moines.

---

[913] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quarta autem in palatio regali constituta erat, quod ibi honorificum satis edificateum erat, in quo imperatores hospirabantur, quando illuc visitandi gratia veniebant ».
[914] *Regesto Farfa*, III, p.11-12, n°307.
[915] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quinta vero ecclesia extra muros ipsius monasterii edificata in honore sancte Marie, […] sed quotiescumque regine aut alie mulieres causa qua supra diximus illuc properabant, in basilica parvula quam predicimus faciebant ad se venire abbatem ipsius loci aut fratres quos volebant, ut cum eis de spiritualibus agerent que oporterent ».
[916] *Regesto Farfa*, II, n° 75, p. 72 : «pro nostra anima orent et pro nobis, et peregrinos vel minus potentes ibi suscipiant, et *senodochias ibidem faciant in ipso sancto monasterio ».*
[917] *Regesto Farfa*, IV, n° 607, p. 6 (a. 1010) : « iuxta ipsum suprascriptum monasterium ante ecclesiam sancti Petri » *et* n° 623, p. 21 (a. 1012).

Cependant, d'autres textes contemporains situent clairement l'église Saint-Pierre à l'intérieur du monastère. Il faudrait donc le voir implanté en marge de la clôture monastique, toujours dans le domaine de l'abbaye mais dans une zone où les laïcs peuvent se rendre[918]. L'église Saint-Pierre n'existe plus à la fin du XIe siècle. Elle est remplacée par une cour[919].

e. Cimetière

Nous l'avons vu précédemment, l'*atrium* et plus particulièrement sa cour ont été des zones d'inhumations (fig. 20). O. Gilkes et J. Mitchell pensent également que les espaces à l'extérieur des bras du transept aient également été utilisés à des fins funéraires. Au haut Moyen Âge, lorsque l'enceinte romaine existait encore (fig. 10 phase 5), une mince allée d'environ 1 mètre de large courait entre le mur d'enceinte et le bras sud du transept. Ils suggèrent d'y voir là une zone funéraire qui fut remplacée dans le courant du Moyen Âge par une extension du bras du transept sud alors transformée en chapelle funéraire (fig. 7). Ils supposent que le schéma ait pu être répété au nord[920].

f. Village/ bourg

Nous ne possédons pas d'information sur un éventuel bourg monastique à l'époque carolingienne. Les seules mentions que nous avons sont celles d'une chapelle extérieure au complexe, dédiée à la Vierge et réservées aux femmes. Cela laisse imaginer que des populations s'étaient déjà installées à proximité du monastère et avaient besoin de lieux de culte[921].

---

[918] *Regesto Farfa*, IV, n° 609, p. 8 (a. 1011), doc. n° 625, p. 22 (a. 1012).
[919] *Regesto Farfa*, V, n° 1144 (a. 1096 ou 1098) *:* « *intro ipsa curte ubi etiam fuit æcclesia sancti Petri.* »
[920] Gilkes, Mitchell, 1995, p.355.
[921] Destefanis, 2015

Farfa bibliographie

Sources

Chronicon Farfense
Balzani Ugo (éd.), Grégoire de Catino, *Il Chronicon Farfense*, 1903.

Codice diplomatico longobardo
Brühl Carlrichard (éd.), *Codice diplomatico longobardo*, IV/1, Rome, 1981.

Liber Floriger
Maggi Bei (éd.), *Liber Floriger chartarum coenobii pharphensis*, Rome, 1984.

Liber largitorius
Zuchetti G (éd.), *Liber largitorius vel notarius monasterii pharphensis*, Rome, 1913-1932.
MGH, *Diplomata Karolinorum*
MGH, Mühlbacher Engelbert (éd.), *Diplomata Karolinorum*, dans *Diplomata*, I, Hannovre, 1906.

Regesto Farfa
Balzani Ugo, Giorgi Ignazio (éd.), Grégoire de Catino, *Il regesto di Farfa*, 1914.

Études

Andenna, 2006
Andenna Giancarlo, « Farfa e il papato da Giovanni VII a Leone IX », dans Dondarini Rolando (dir.), *Farfa abbazia imperiale : atti del convegno internazionale, Farfa-Santa Vittoria in Matenano, 25-29 agosto 2003*, San Pietro in Cariano, 2006, p. 101-130

Betti, 2005 (datation ouest)
Betti Fabio, *La diocesi di Sabina*, Spolète, 2005.

Boesch Gajano, Petrucci, 2000
Boesch Gajano Sofia, Petrucci Enzo (dir.), *Santi e culti del Lazio : istituzioni, società, devozioni : atti del Convegno di studio, Roma, 2-4 maggio 1996*, Rome, 2000.

Boynton, 2006
Boynton Susan, *Shaping a monastic identity. Liturgy and history at the imperial abbey of Farfa*, 1000-1125, Ithaca New-York, 2006.

Branciani, 2000
Branciani Luciena, « Il monte S. Martino in Sabina. Siti archeologici e storia », dans Lombardozzi Patrizia (dir.), *Eremitismo a Farfa : origine e storia. Per una ricostruzione archeologico-ambiantale del complesso eremitico del Monte S. Martino in Sabina*, Poggio Mirteto, 2000, p.31-103.

Brugnoli, 1951
Brugnoli Giorgio, *La Biblioteca dell'abbazia di Farfa*, Roma, 1951.

Costambeys, 1999
Costambeys Marios James, *Piety, property and power in 8th-century central Italy: the rise of the abbey of Farfa in its social and political context, c.690-787*, Cambridge, 1999.

Costambeys, 2007
Costambeys Marios James, *Power and patronage in early medieval Italy: local society, Italian politics and the Abbey of Farfa, c. 700 - 900*, Cambridge, 2007.

Croquison, 1938
Croquison Joseph, « I problemi archeologici Farfensi », dans *Rivista di archeologia cristiana*, 15, 1938, p. 37-71.

D'Andrea, 1993
D'Andrea Gioacchino Francesco, « La ricostruzione di Farfa nell'VIII secolo e l'opera di S. Faroaldo », dans *Benedictina*, 40, 1993, p. 497-502.

Destefanis, 2015
Eleonora Destefanis, « Le monastère face aux laïques au haut Moyen Âge : lieux de culte secondaires et accueil aux limites de l'espace monastique dans le contexte italien », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*, Hors-série, 8, 2015 [en ligne].

Dondarini, 2006
Dondarini Rolando (dir.), *Farfa abbazia imperiale : atti del convegno internazionale, Farfa-Santa Vittoria in Matenano, 25-29 agosto 2003*, San Pietro in Cariano, 2006.

Enckell, 2008
Enckell Julie, *Au seuil du salut: les décors peints de l'avant-nef de Farfa en Sabine*, Rome, 2008.

Feller, 1998
Feller Laurent, *Les Abbruzes médiévales : territoire, économie et société en Italie centrale du IXe au XIIe siècle*, Rome, 1998.

Felten, 1982
Felten Franz J., « Zur Geschichte der Klöster Farfa und S. Vincenzo al Volturno im achten Jahrhundert », dans *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, 62, 1982, p. 1-58.

Franciosa, 1964
Franciosa Nicola, *L'abbazia imperiale di Farfa*, Naples, 1964.

Gilkes, Mitchell, 1995
Gilkes Oliver, Mitchell John, « The early medieval church at Farfa : its orientation and date » dans *Archeologia medievale*, 22, 1995, p.343-364.

Grelli, 2006
Grelli Maria Elma, « I monaci benedettini di Farfa nel Piceno: signoria territoriale e rapporti di potere tra VIII e XI secolo », dans Dondarini Rolando (dir.), *Farfa abbazia imperiale. Atti del Convegno Internazionale Farfa – Santa Vittoria in Matenano (25-29 agosto 2003)*, San Pietro in Cariano, 2006, p. 69-100.

Hubert, 2000
Hubert Étienne, « Farfa », dans *Encyclopedia of the Middle Ages*, 1, 2000, p. 533.

Leggio, 1994
Leggio Tersilio, « L'abbazia di Farfa tra « Longobardia » e « Romania ». Alcune congetture sulle origini », dans *Rapporti tra le comunità monastische benedettine italiane tra alto e pieno Medioevo*, Vérone, 1994, p.157-178.

Leggio, 2006
Leggio Tersilio, « Le origini dell'abbazia di Farfa: ulteriori riflessioni », dans Dondarini Rolando (dir.), *Farfa abbazia imperiale. Atti del Convegno Internazionale Farfa – Santa Vittoria in Matenano (25-29 agosto 2003)*, San Pietro in Cariano, 2006, p. 35-67.

Leggio, Lorenzetti, 1998
Leggio Tersilio, Lorenzetti Roberto, *Le carte di Farfa. Le carte topografiche del territorio di Farfa (secc. XVIII-XIX)*, Farfa, 1998.

Longo, 2000
Longo Umberto, « Agiografia e identità monastica a Farfa tra XI e XII secolo », dans *Cristianesimo nella storia*, 21, 2000, p.311-341.

Longo, 2006
Longo Umberto, « Farfa e l'agiografia », dans Dondarini Rolando (dir.), *Farfa abbazia imperiale. Atti del Convegno Internazionale Farfa – Santa Vittoria in Matenano (25-29 agosto 2003)*, San Pietro in Cariano, 2006, p. 233-253.

Maggi, 1994
Maggi Maria Teresa, « I possessi dell'Abbazia di Farfa in Umbria nei secoli VIII-XII », dans Bollettino per l'Umbria, 91, 1994, p. 47-87.

Mancinelli, 2007
Mancinelli Maria Letizia, *Il « Registrum omnium ecclesiarum diocesis sabiniensis » 1343. Una fonte per la conoscenza della topografia ecclesiastica della Sabina medievale*, Rome, 2007.

Marazzi, 1997
Marazzi Federico, « Saint-Vincent au Volturne au IXe siècle : la création d'une cité monastique et son arrière-plan politique et économique » dans Bougard François (dir.), *Le christianisme en Occident, du début du VIIe siècle au milieu du XIe siècle*, Paris, 1997, p. 187-201.

Markthaler, 1928

Markthaler Paul, « Sulle recenti scoperte nell'abbazia imperiale di Farfa », dans *Rivista di archeologia cristiana*, 5, 1928, p.37-88.

McClendon, 1986
McClendon Charles Bixby, *The medieval abbey church at Farfa*, s.l., 1986.

McClendon, 1986
McClendon Charles Bixby, « Liturgical furniture at Farfa Abbey and its Roman sources in the early and high middle ages », dans *Mededelingen van het Nederlandsch Historisch Instituut te Rome*, 59, 2000, p. 195-208.

Pani Ermini, 1985 (datation ouest)
Pani Ermini Letizia, « L'abbazia di Farfa », dans Righetti Tosti-Croce Marina (dir.), *La Sabina medievale*, Milan, 1985, p. 34-59.

Paoli, 1997
Paoli Emore, « I santi siri dell'Umbria e della Sabina », dans Paoli Emore (dir.), *Agiografia e strategie politico-religiose. Alcuni esempi da Gregorio Magno al Concilio di Trento*, Spolète, 1997, p.3-49.

Pietrangeli, 1970
Pietrangeli Carlo, « L'abbazia di Farfa », dans D'Onofrio Cesare, Pietrangeli Carlo (dir.), *Abbazie del Lazio*, Rome, 1970, p.141-175.

Prandi, 1976
Prandi Adriano, « Osservazioni sull'abbazia di Farfa », dans *Roma e l'età carolingia, Atti delle giornate di studio (3-8 mai 1976)*, Rome, 1976, p. 357-367.

Premoli, 1974/1975
Premoli Beatrice, « La chiesa abbaziale di Farfa », dans *Rivista dell'istituto nazionale d'archeologia e storia dell'arte*, XXI-XXII, 1974-1975, p.5-77.

Sansterre, 2006
Sansterre Jean-Marie, « "Destructio" et "diminutio" d'une grande abbaye royale: la perception et la mémoire des crises à Farfa au Xe et dans les premières décennies du XIe siècle », dans Bougard François, Feller Laurent, Le Jan Régine (dir.), *Les élites au haut Moyen Âge. Crises et renouvellements*, Turnhout, 2006, p. 469-485.

Saracco Previdi, 1993
Saracco Previdi Emilia, « Il patrimonio fondiario dei monaci farfensi nelle Marche » dans Laudadio Valter (dir.), *Offida: dal monachesimo all'età comunale. Atti del II Convegno del Centro di Studi Farfensi (6 - 7 - 8 settembre 1991),* Vérone, 1993, p. 93-104.

Schuster, 1907
Schuster Ildefonso, « L'abbaye de Farfa et sa restauration au XIe siècle sous Hugues I » dans *Revue bénédictine*, 24, 1907, p. 17-35, 374-402.

Schuster, 1921
Schuster Ildefonso, *L'imperiale abbazia di Farfa*, Rome, 1921.

Semmler, 1965 – 1968
Semmler Josef, « Karl der Grosse und das fränkische Mönchtum », dans Beumann Helmut, Braunfels Wolfgang (dir.), *Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben*, II, Düsseldorf, 1965 – 1968, p.255-289.

Stroll, 1997
Stroll Mary E., *The medieval abbey of Farfa: Target of papal and imperial ambitions*, Leiden, 1997.

Supino Martini, 2012
Martini Supino Paola, « La produzione libraria negli 'scriptoria' delle abbazie di Farfa e di S. Eutizio » dans Supino Martini Paola (dir.), *Scritti romani: scrittura, libri e cultura a Roma in età medievale*, Rome, 2012 , p. 115-140 .

Susi, 1997
Susi Eugenio, « Strategie agriografiche altomedioevali in un leggendario di Farfa », dans *Cristianesimo nella storia*, XVIII/2, 1997, p.277-302.

Toubert, 1973
Toubert Pierre, *Les structures du Latium méridional et la Sabine du IXe siècle à la fin du XIIe siècle*, Rome, 1973.

Umbria cristiana, 2001
Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, *Umbria cristiana. Dalla diffusione del culto al culto dei santi (secc. IV-X). Atti del XV congresso internazionale di studi sull'alto medioevo*, Spolète, 2001.

Whitehouse, 1983
Whitehouse David, « Farfa : l'abbazia medieval attraverso gli scavi archeologici », dans *Farfa nella Sabina*, Farfa, 1983, p. 17-30.

Whitehouse, 1984
Whitehouse David, « Farfa Abbey: the eighth and ninth centuries », dans *Arte medievale*, 2, 1984, p. 245-256.

Zielinski, 1989
Zielinski Herbert, « Farfa », dans *Lexikon des Mittelalters*, 4, p. 295-297.

Fulda

I. Localisation

Le monastère de Fulda a été établi dans la région de la Hesse en Allemagne actuelle, au bord de la rivière Fulda. Il se trouve à une centaine de kilomètres au nord-est de Francfort et à un peu plus de 30 kilomètres au sud du monastère de Hersfeld.

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

Plusieurs sources nous documentent sur le monastère. Les *Annales necrologici*, c'est-à-dire le nécrologe, et les *Annales Fuldenses antiquissimi*, la chronique relatant les événements qui ont concerné le monastère mais aussi la cour du roi, ont commencé à être rédigés sous l'abbatiat de Sturm[922]. Le *Catalogus Abbatum Fuldensium*, écrit au début du Xe siècle, énumère les principales actions des premiers abbés de Fulda[923]. Plusieurs lettres de Boniface au pape dans lesquelles il présente et discute du monastère de Fulda[924] ont été conservées. Un catalogue, écrit autour de 800, recense les livres conservés au monastère[925].

Le *Supplex libellus*, qui ne nous est connu que grâce à l'édition du XVIIe siècle du jésuite allemand Christopher Brouwer/Brower, est la liste des plaintes des moines à l'encontre de l'abbé Ratgar en 816/817[926].

De nos jours, il existe encore trois diplômes originaux datant des années 750-770 et faisant référence à Fulda : la donation de Deiningen en 760, puis celle d'Umstadt en 766 par Pépin et celle de Hünfeld par Charlemagne en 777[927]. D'autres chartes ont été recopiées dans un cartulaire du IXe siècle, dans un rouleau du Xe siècle et dans le *Codex Eberhardi* du XIIe siècle[928].

Outre la *Vita Bonifatii* écrite par le disciple de Boniface, Willibald, entre 754 et 769, nous possédons également le martyrologe de Fulda, écrit autour de 900[929]. Deux sources hagiographiques sont particulièrement importantes : la *Vita Sturmi* qui a été rédigée à la fin

---

[922] Raaijmakers, 2012, p. 54.
[923] MGH, *Catalogus*, p.272-274.
[924] MGH, *Bonifatii Epistolae*, p.1-289.
[925] CLA, VII, n°842.
[926] Brower, 1612.
[927] UBF, n°34, 43, 77, p. 59-63, 74-76, 140-147.
[928] UBF, p.xvii. Notons que le codex a souvent abrégé les textes des chartes.
[929] MGH, *Martyrologio*, p.59-61.

des années 810[930] et qui s'attache également à relater la fondation du monastère; la *Vita Eigilis* qui a été écrite par Candide dans le courant des années 840[931] et qui semble s'être basée sur une tradition orale encore vivace à Fulda. Plusieurs éléments de la vie de Sturm y sont évoqués de même que l'histoire des premiers temps du monastère et de sa construction.

b. Sources iconographiques

Il existe une gravure de l'abbaye de 1550 réalisée par Hans Rudolf Manuel (fig. 1). Matthäus Merian a également représenté la ville sur une gravure en 1655 (fig. 2). Une peinture à l'huile, datée entre 1647 et 1651 (fig. 3), et une gravure de 1669 (fig. 4), présentant toutes deux une vue du monastère depuis le sud, sont conservées au Dommuseum de Fulda. Friedrich Lange a esquissé au XIXe siècle une vue du nord de l'église d'après un tableau de 1691, aujourd'hui perdu (fig. 5). Schlereth recopie en 1826 trois dessins d'époque indéterminée de l'abbatiale de Fulda (fig. 6).

c. Sources archéologiques

Le monastère de Fulda fait l'objet de fouilles archéologiques depuis le début du XXe siècle. Les premières investigations sont menées par Joseph Vonderau en 1908-1910 sur le site du cloître à l'ouest de l'abbatiale et en 1913 sur celui de l'ancienne chapelle royale à l'est de l'abbatiale[932]. Dans les années 1919-1924, il fouille l'ouest de l'abbatiale et son transept, ainsi que la partie orientale : l'abside et la crypte. En 1929, il pousse ses recherches au niveau de la chapelle Saint-André, des deux cryptes et sur l'extrémité occidentale de ce qu'il pense être la première église de Sturm. Il fouille encore le site en 1931 et en 1941 à l'angle sud-est de l'abbatiale[933]. Heinrich Hahn reprend le chantier en 1950 et se concentre sur le collatéral méridional[934] avant de fouiller le « paradis » oriental en 1953 et en 1977. Dans un troisième temps, Gregor Stasch opère de nouvelles fouilles en 1989, en coopération avec

[930] Raaijmakers, 2012, p.27.
[931] Krönert, 2012, p.49-65 ; Becht-Jördens, 1992.
[932] Vonderau, 1913.
[933] Müller, 1996.
[934] Il n'y a pas eu de publication.

l'archéologue Matthias Müller qui se joint au chantier en 1991 et 1992. D'autres fouilles sont actuellement programmées : dans la partie occidentale de la nef, dans la chapelle de saint André et à l'est du parvis[935].

Depuis le XIXe siècle, plusieurs plans de l'abbatiale ont été dressés. Nous pouvons mentionner celui de Friedrich Lange en 1850 (fig. 7) et celui de Richter de 1905 (fig. 8). Vonderau a réalisé des plans de ses fouilles entre 1919 et 1931, notamment du chevet occidental (fig. 9) et oriental (fig. 10, 11 et 12) et de l'*atrium* (fig. 13). Hahn a fourni également des plans de ses fouilles à l'est (fig. 14) ainsi qu'une reconstitution de la crypte occidentale (fig. 15), ainsi que de l'abbatiale pour chaque étape de construction (fig. 16, 17, et 18). Il a également tracé un plan général du site avec les constructions antérieures au monastère (fig. 19), et cela pour chaque étape (fig. 20, 21, 22 et 23). Oswald, Schaefer et Sennhauser publient un plan général de l'abbatiale en 1966-1971, d'après les recherches de Vonderau et Preiss (fig. 24 /A). Une réédition en est proposée en 1991 par Jacobsen, Schaefer et Sennhauser (fig. 24/B). Krause reprend l'ensemble des données précédentes en 2002 et présente toute une série de reconstitutions du chevet oriental et de sa crypte (fig. 25), de l'*atrium* (fig. 26 et 27), du chevet occidental (fig. 28) et du transept (fig. 29), de la nef (fig. 30), de l'ancien cloître (fig. 31) ainsi que deux plans généraux de l'abbatiale (fig. 32 et 33). Thomas Platz propose à son tour des reconstitutions, en 2009 et 2010, des différentes phases de construction de l'abbatiale au Moyen Âge (fig. 34), de la crypte occidentale (fig. 35), des fouilles réalisées sur l'abbatiale (fig. 36) et sur les bâtiments pré-monastiques (fig. 37) et de l'évolution de l'*atrium* (fig. 38 et 39).

III.Présentation des études

Richter est un des premiers historiens à s'intéresser à Fulda et à la tombe de Boniface[936]. Quant aux archéologues Vonderau et Hahn, ils sont parmi les premiers à publier sur le monastère et ses constructions[937]. Krautheimer prend également en compte le monastère de Fulda dans ses études sur l'architecture carolingienne[938]. Wehlt, en 1970, s'attache à la place de Fulda en tant que monastère royal et reconstitue les premiers temps

[935] Platz, 2009, p.71.
[936] Richter, 1905.
[937] Vonderau, 1913 et 1944 ; Hahn, 1954 et 1985
[938] Krautheimer, 1942.

de son histoire[939]. Le monastère fait l'objet d'une notice en 1966-1971 par Oswald dans les *Vorromanische Kirchenbauten* d'Oswald, Schaefer et Sennhauser, notice révisée en 1991 par Jacobsen. Ce dernier écrit également un article en 1996 sur l'abbatiale à l'époque de Sturm, Baugulf, Ratgar et Eigil[940]. Il faut aussi noter les recherches de Schieffer sur Boniface[941] et de Weidinger sur le pouvoir économique de Fulda et ses structures établies dans la région[942]. Rathsack s'est intéressé aux privilèges pontificaux du monastère[943]. La *Vita Eigilis* a fait l'objet d'une édition critique de la part de Becht-Jördens en 1992[944]. Schrimpf s'est intéressé à l'histoire de la bibliothèque de Fulda et de ses livres[945]. Patzold étudie l'histoire des querelles des moines de Fulda[946]. Eva Krause, dans sa thèse sur l'église de Ratgar publiée en 2002, remet en question les interprétations de ses prédécesseurs, mais ses analyses ne font pas l'unanimité[947]. Untermann et surtout Platz proposent d'autres lectures des vestiges et des phases de construction de l'abbatiale[948]. En 2006, Gaillard étudie la communauté monastique de Fulda à l'époque carolingienne[949]. En 2007, Kind livre un article sur le monastère à l'époque carolingienne[950]. Raaijmakers publie en 2012 sur les premiers temps de l'histoire du monastère et de sa communauté[951]. Krönert écrit un article sur le rôle d'Eigil à Fulda et l'impact de sa *Vie* dans notre perception de l'histoire du monastère[952]. Récemment, ce sont les sources textuelles de Fulda qui font l'objet de recherches par Freudenberg en 2013[953] et Zwies en 2014[954].

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

[939] Wehlt, 1970.
[940] Jacobsen, 1996.
[941] Schieffer, 1972.
[942] Weidinger, 1989 ; Weidinger, 1991.
[943] Rathsack, 1989.
[944] Becht-Jördens, 1992.
[945] Schrimpf, 1992.
[946] Patzold, 2000.
[947] Krause, 2002.
[948] Untermann, 2006 ; Platz, 2009 et 2010.
[949] Gaillard, 2006.
[950] Kind, 2007.
[951] Raaijmakers, 2012.
[952] Krönert, 2012.
[953] Freudenberg, 2013.
[954] Zwies, 2014.

Saint Boniface est connu comme l'évangélisateur de la Germanie et surtout le réformateur de l'Église franque. Il concentra ses missions sur les régions de la Hesse, de Thuringe et de Bavière[955], où il tissa un véritable réseau de monastères. D'après la *Vita Sturmi* d'Eigil, Fulda aurait été fondé en 744 par Sturm, sur l'ordre de saint Boniface, sur le site d'un ancien village abandonné[956]. Il s'agirait de la dernière fondation monastique du saint ; fondation qu'il souhaitait, comme pour les autres, être un centre pour l'évangélisation des populations et une école pour l'instruction du clergé local. Sturm, son disciple, est issu d'une famille noble de la région de Freising, en Bavière. En 736, il fonde une *cella* à Buchonia (une forêt qui couvrait la vallée entre les collines de Vogelsberg à l'ouest et le Rhin à l'est)[957], puis dans le courant des années 730, il fonde plus au sud, dans le *pagus* de Grapfeld[958], le long de la même rivière et toujours à Buchonia sur un site appelé Eihloha, le monastère de Fulda sur les ruines d'une ancienne *villa* alors entourée de collines et proche des routes commerciales. Selon la *Vita Sturmi*, les moines ne purent s'installer de suite[959] et Boniface dut alors demander auprès de Carloman (742/747 – 754), maire du palais d'Austrasie, d'Alémanie et de Thuringe, la cession de la parcelle de terre[960] afin d'y bâtir le monastère. La véritable installation des moines serait alors plus tardive : le 12 mars 744[961]. Rappelons qu'aucune charte évoquant ce don de Carloman n'a été conservée et que nous sommes, pour cet événement, tributaire d'une seule source : la *Vita Sturmi*.

En novembre 751, le pape prend le monastère sous sa juridiction grâce à l'intervention de saint Boniface[962], dont une copie de la lettre est conservée à la Bayerische

---

[955] Raaijmakers, 2012, p.20.
[956] *Vita Sturmi*, p.370 : « Habemus enim in solitudine quae Bochonia nuncupatur, iuxta fluvium qui dicitur Fulda locum aptum servis Dei inhabitandum repertum, qui ad vestram pertinet ditionem. »
[957] Raaijmakers, 2012, p.27; Wehlt, 1970, p.257.
[958] UBF, n°25, p. 48-50.
[959] *Vita Sturmi*, p.370 : « Sturmi autem postquam ad suos pervenit in solitudinem socios, et se ad locum quem repererat cum fratribus voluisset conferre, et nono iam tunc ex quo in eremo habitare coeperat anno ab Hersfelt regressus est, invidus omnium bonarum rerum diabolus, pertimescens servorum Dei in solitudine conversationem, malorum hominum mentes instigabat, ut sanctum servis Christi contradicerent locum. »
[960] Ibid. : « Locus quidem quem petis, et qui – ut adseris – Eihloha nuncupatur, in ripa fluminis Fuldae […]. »
[961] Raaijmakers, 2012, p.30.
[962] Jakobs, 1978, p.351.

Staatsbibliothek de Munich[963]. Cela protège ainsi le monastère des évêchés de Mayence et de Würzburg et de leurs éventuelles tentatives de prise de contrôle. Lorsque Boniface se rendait à Fulda, il se retirait sur une colline située plus au nord, appelée *Mons-episcopi* dans la *Vita Sturmi*[964]. Il est possible qu'il y ait eu une maison depuis laquelle il pouvait prier et observer la construction du premier monastère. Le statut de Boniface par rapport à Fulda n'est pas clairement défini dans les textes. Boniface conservait une forme d'autorité sur les fondations qu'il dirigeait et qui formaient alors un vaste réseau, sans pour autant avoir la charge abbatiale[965]. D'après Schieffer, il aurait été propriétaire du monastère[966]. Outre son action de co-fondateur, il fut également son donateur, dotant le monastère de quelques villages, terres et vignobles[967]. La première communauté alors établie suivait la règle de saint Benoît[968]. En ce qui concerne Fulda, un texte du pape Etienne II, daté du 25 avril 753, appelle Sturm « abbé du monastère »[969].

À la mort de Boniface, en 754, la communauté monastique de Fulda obtint que son corps soit amené et inhumé dans le monastère[970]. Cet événement a été à l'origine de la création d'un pèlerinage à Fulda, qui a profité du flux de pèlerins attirés par le prestige de l'abbaye de Lorsch et de sa relique de saint Nazaire[971]. Cependant, dès la mort du saint, la lutte pour le contrôle du monastère entre l'épiscopat de Mayence et le monastère de Fulda même fut vive – et ce malgré la protection du pape en 751[972]. Fulda garda son autonomie jusqu'à ce que Pépin le Bref envoie Sturm en exil en 763 et place Fulda sous la juridiction de Lullus, évêque de Mayence. Cependant, face à la contestation des moines, Pépin dut rappeler Sturm de Jumièges, deux ans plus tard, et le replaça à la tête du monastère[973]. Il

[963] Cette version daterait de la fin du VIIIe siècle ou du début du IXe siècle. Il existe une seconde version, plus longue, mais plus tardive (vers 822-823).
[964] *Vita Sturmi*, p.371.
[965] Raaijmakers, 2012, p.38.
[966] Jakobs, 1978, p.351.
[967] Ibid., n°11 et 18, p.16-17 et 35-36.
[968] Raaijmakers, 2012, p.36.
[969] UBF, n°19, p.36-39 : « filio Sturmioni venerando abbati monasterii sancti salvatoris ».
[970] Caillet, 2004, p.45.
[971] Raaijmakers, 2012, p. 49.
[972] Raaijmakers, 2012, p.36-44.
[973] *Vita Sturmi*, p.373 : « in exilium cum paucis suis mittere clericis, id est ad magnum coenobium quod dicitur Iumedica. »

semblerait qu'à cette occasion, Pépin le Bref prit le monastère sous sa protection[974]. Fulda pourrait donc être considérée comme une abbaye royale à partir de ce moment. Néanmoins, il convient de garder une certaine réserve car la libre élection de l'abbé, qui témoigne en général de ce statut particulier, n'a été accordée que par Charlemagne.

À son retour d'exil, Sturm entreprit à nouveau des travaux sur l'église et le monastère[975]. Celle-ci était vraisemblablement consacrée au Saint-Sauveur comme l'atteste une charte des années 760[976]. Cependant, avec l'arrivée des reliques de son co-fondateur, le monastère de Fulda a été très tôt associé à saint Boniface et appelé *monasterium sancti Bonifatii* ou encore *monasterium sancti Salvatoris et sancti Bonifatii martyris Christi*[977].

b. Le règne de Charlemagne

Charlemagne accorda l'immunité au monastère de Fulda le 24 septembre 774[978]. Il prit cette mesure pour d'autres monastères de régions bordant la Saxe comme Hersfeld, en 775. L'idée du monarque était alors de placer les monastères les plus importants de cette zone périphérique sous son contrôle[979]. Les moines obtinrent notamment le droit d'élire eux-mêmes leur abbé – élection que le roi se réservait de confirmer ou non[980]. Charlemagne dota le monastère de Fulda d'importantes terres[981] : le territoire d'Hammelburg en 777[982], le *campus* d'Hünfeld et ses bois en décembre 781[983], ainsi que deux propriétés royales,

---

[974] Ibid., p. 375 : [Pépin] « quod etiam causam suam et monasterii defensionem a nullo alio quaereret, nisi a rege, imperavit. » ; Wehlt, 1970, p.259.
[975] Ibid., p.375 : « templum, id est ecclesiam, quod tunc habebant, ornare, ed domos omnes monasterii recentibus columnis et grandibus tradibus novisque tectorum structuris corroboravit. »
[976] UBF, n°34, p. 61 : « ad monastirio noncupante Fulda, qui est constructus in honore sancti salvatoris, quem sanctus Bonefatius a novo construxit opere, ubi ipse praeciosus martyr corpore requie[scit] »
[977] Ibid., n°19, p.37-38, n°25, p.48-50 ; n°33, p.58, n°61, p.103-104.
[978] L'original de ce texte n'existe plus. Il a été recopié dans le Codex Eberhardi (UBF, n°68, p.121) ; Wehlt, 1970, p. 261.
[979] Semmler, 1965-1968, p.271.
[980] UBF, n°67, p.120 : « […] quando [quidem] ipse abba de ipso monasterio [de] hac luce migraverit, licentiam habeant pastorem vel abbatem cum dei gratia et nostro consensu ex semet ipsis eligendi, qui secundum regulam sanctam ipsos monachos regere et gubernare possit […]. »
[981] *Catalogus*, p.272: « Qui Magnum Karolum monasterio vocatum susceptione et dato honoravit, et apud eum Achaz villam et Dienenheim adquisivit. »
[982] UBF, n°77, p.140-147.
[983] Ibid., n°146, p.206-208.

Dienheim et Echzell en juillet 782[984]. Ses dons permirent au monastère d'asseoir sa position économique et politique dans la région[985].

Le successeur de Sturm, Baugulf (779-802), était d'une riche famille franque de l'est de la Francie[986]. Baugulf entretenait une correspondance avec Alcuin[987]. Sous sa gouvernance, l'abbaye devint l'une des plus importantes du royaume franc[988].

En 791, au temps de l'abbatiat de Baugulf (779-802), fut entamée la construction de l'église abbatiale, sous la direction du moine architecte Ratgar[989]. Il acheva les travaux lorsqu'il devint abbé (802-817), après que Baugulf se soit retiré dans la *cella* de Wolfsmünster qu'il avait fondée, non loin de la riche possession d'Hammelburg.

Raaijmakers a évalué, pour les années 780, qu'au moins 364 moines étaient attachés à Fulda – dépendances comprises[990]. L'ensemble de la communauté devait se réunir lors des grandes fêtes liturgiques au monastère de Fulda. Aussi, en plus du flux de pèlerins autour de la sépulture de Boniface, le nombre important de moines à accueillir aurait manifestement été une des motivations de Baugulf pour faire agrandir l'abbatiale.

Le *supplex libellus*[991] rapporte que les moines de Fulda considéraient l'église immense et superflue, ce qui entraîne un conflit ouvert avec l'abbé Ratgar[992]. Charlemagne puis Louis le Pieux durent intervenir et la querelle ne fut réglée que par la déposition de l'abbé Ratgar en 817 et son remplacement par Eigil[993].

---

[984] Ibid., n°149, p.214-221.
[985] Raaijmakers, 2012, p.74-75.
[986] Vita *Eigilis*, p.224.
[987] *Alcuini Epistolae*, n°250, p.405.
[988] Untermann, 2006, p.144.
[989] *Catalogus*, p.272: « Orientale etiam illud templum mirificum artificiose constructum studio Ratgeres strenuissimi viri honorabiliter extruxit. Per annos igitur 25 idem coenobium nobiliter provectum, monasteriolum, quod ex suo nomine construxit, perrexit. »
[990] Raaijmakers, 2012, p.90. D'après la liste de Baugulf.
[991] *Supplex libellus*, chap.12, p.324 : « Ut aedificia immensa atque superflua et cetera inutilia opera omittantur, quibus fratres ultra modum fatigantur et familiae foris dispereunt. »
[992] Raaijmakers, 2012, p.99-100. Voir la notice biographique dans la partie synthèse (II. 1. c. i.).
[993] Gaillard, 2006, p.137-136 ; Krönert, 2012, p. 49-65. Notons que les rapports entre Ratgar et les moines n'étaient pas aussi désastreuses que l'auteur de la Vita Eigilis a bien voulu faire croire. Louis le Pieux a rapidement rappelé Ratgar d'exil pour le placer à la tête de la communauté de Frauenberg situé à quelques minutes de marche de Fulda.

Hahn soulève la question de l'hébergement du monarque à Fulda[994]. En effet, il est attesté que Charlemagne s'est rendu plusieurs fois à Fulda avec son entourage. Pour l'instant, nous ne savons pas si un bâtiment spécial a été conçu afin de l'accueillir ni où il aurait pu être établi. Les bâtiments mérovingiens retrouvés dans les fouilles auraient pu être utilisés à cet effet, notamment la *villa* à l'extrême est, jusqu'à leur disparition à l'époque de Ratgar.

c. Après le règne de Charlemagne

L'église de Ratgar fut consacrée en 819 par l'archevêque de Mayence, Heistulf[995]. C'est à ce moment que la sépulture de Boniface a été déplacée, comme l'atteste la *Vita Eigilis*[996]. Raban Maur ainsi que le martyrologe précisent bien que le corps du saint repose, depuis, dans l'abside occidentale pour l'un et dans la partie occidentale pour l'autre[997]. Le successeur de Ratgar, Eigil (818-822), reprit les travaux au sein du monastère[998] et fit construire deux autres églises dépendantes de Fulda : une à Frauenberg et une à Johannesberg[999]. Il construisit également un dortoir à Fulda, refit les pavements, décora d'or et d'argent la tombe de Boniface[1000], embellit les autels quadrangulaires de plaques de pierre polie et chargea le moine Racholf/Rachulf de conduire la construction des cryptes orientales et occidentales[10011002].

---

[994] Hahn, 1985, p. 188.
[995] *Vita Eigilis*, p.230.
[996] Ibid., p.230 : « Et translatum est corpus martyris Christi Bonifacii in locum quem praeparaverat ei pater Aeigil una cum fratribus suis, sicut in sequenti libro manifestissime continetur. »
[997] *Carmina*, p.207 : « In absida occidentali ubi martyr Bonifacius quiescit.» ; MGH, Martyrologio, p.61 : « Eodem die in Fulda monasterio dedicatio aecclesiae sancti Bonifatii episcopi et martyris et translatio corporis eius in occidentalem partem eiusdem basilicae.»
[998] Caillet, 2004, p.45.
[999] Raaijmakers, 2012, p.115 ; *Chronicon Laurissense,* p.37-38.
[1000] *Catalogus*, p.272 : « et tumulum statuens auro argentoque paravit et corpus sancti Bonifacii ibi requiescendum transtulit. »
[1001] *Vita Eigilis*, p.229-230 : « Pavimenta refundi constituit ; altaria nihilominus locis congruis fieri demandavit, in summo lapidibus cooperta politis. In eadem vero ecclesia duas cryptas magnifico opere conlocavit, unam quae respicit solis ortum, alteram quae solis occasum intendit. » ; « quadrata locans altaria circum fixerat in summon petris contecta politis. Arcubus – idem Racholpho dictante magistro. » ; Platz, 2010, p.87.
[1002] Peu d'informations tangibles sur ces cryptes sont parvenues jusqu'à nous en raison des importantes destructions causées par l'édification de l'église baroque au début du XVIIIe siècle. Il semblerait que l'aménagement de ces cryptes ait amené les constructeurs à surélever les chœurs. Hahn propose ainsi de voir l'accès au chœur oriental par deux volées droites d'escaliers placées

Sous Eigil, fut édifié un second sanctuaire en forme de rotonde, à vocation cimétériale[1003] et dédicacé le 15 janvier 820 en l'honneur de saint Michel ainsi que de saint

dans l'alignement de la nef tandis que deux volées latérales donnaient accès au chœur occidental (fig. 18) (Hahn, 1985, p.187). Plusieurs reconstitutions ont été proposées pour les deux cryptes d'Eigil et de Rachulf.

La crypte orientale est d'après Hahn, une crypte halle de 10,20 mètres de côté, quasi quadrangulaire, et divisée en trois nefs par des colonnades – seize colonnes au total (fig. 12). Chacune des nefs de la crypte mesurerait 3,20 mètres de large et se terminerait par une abside (Hahn, 1985, p.186-187 ; Krause, 2002, p.59-61 et 94-98). Selon Jacobsen, il n'y a aucune donnée textuelle et archéologique relative à l'idée d'une crypte orientale à plusieurs nefs et colonnades. Il laisse donc de côté cette hypothèse et ne prend en compte que la découverte d'une petite abside large de 2 mètres (fig .24/B). Pour Platz, la datation de cette abside étroite à l'intérieur d'une niche rectangulaire demeure problématique ; elle aurait pu être construite sous Baugulf, Ratgar ou Eigil (Platz, 2009, p.80). Selon lui, la crypte orientale aurait été une crypte annulaire avec une nef centrale, une galerie nord et une galerie sud pourvues d'une fenêtre chacune (Ibid., p.80-81).

La *Vita Eigilis* mentionne les voûtes et les colonnes des cryptes (*Vita Eigilis*, p.229). Hahn a alors considéré que la crypte occidentale était une crypte-halle plus grande que l'orientale avec 16,20 mètres de large et cinq nefs qui se terminent par cinq absides (fig. 15) (Hahn, 1985, p.187 ; Krause, 2002, p.59-61 et 94-98). Elle aurait eu une entrée au nord et une au sud ainsi qu'une fenêtre à chaque abside. Il aurait à ce propos retrouvé les traces de deux fenêtres comblées de briques – cela a probablement été fait lors de l'édification du cloître. Néanmoins, la proposition d'une crypte à cinq nefs manque tout particulièrement de preuves archéologiques. Jacobsen imagine que la crypte occidentale aurait été plus apparentée à une crypte à deux ou quatre supports comme celles de Saint-Gall ou d'Esslingen plutôt qu'à une crypte-halle à nefs multiples (Jacobsen, 1991, p. 133). D'après les recherches de Platz, la crypte occidentale possédait une terminaison orientale rectangulaire aménagée en *confessio*, un escalier septentrional et un méridional (fig. 35). La partie occidentale de la crypte était une salle avec au moins deux supports pour sa voûte – des colonnes ou des piles (Platz, 2009, p. 81). Mais c'est alors que se pose le problème du deuxième emplacement de la tombe de saint Boniface car, pour Platz, la sépulture de Boniface aurait été placée dans la nef centrale de la crypte et serait observable depuis la *confessio* à l'est grâce à une *fenestella*. Cependant, son corps semble avoir été placé en 819 dans le chœur occidental et non dans la crypte comme en témoigne Raban Maur ainsi que le martyrologe (Krause, 2002, p.153 ; Krönert, 2012, p. 49-65; MGH, *Martyrologio*, p.61). Ce n'est que plus tard que son corps fut transféré dans la crypte et donc la *confessio* aménagée.

La question de la finalité de ces cryptes à l'époque d'Eigil se pose alors. D'après Eva Krause, les cryptes ne sont pas en lien avec le culte du saint patron, notamment celle à l'ouest, mais ont plutôt été construites pour y abriter des autels (Krause, 2002, p.14-15 et 153-154). Nous savons que l'autel de la crypte est était dédiée aux saints pères du désert : Antoine le Grand, Paul de Thèbes, Anastasius, Sabas et Theodosius ; et que l'autel de la crypte ouest était dédié aux premiers saints du monachisme occidental : Benoît, Honorat et Colomban (Raaijmakers, 2012, p.138-140 ; *Carmina*, p.205-208). Aussi, Raaijmakers suggère que les deux cryptes – consacrées le lendemain du transfert du corps de Boniface à l'ouest − ont été construites par Eigil non pas pour être associées au culte de saint Boniface mais plutôt afin d'offrir un monument à la gloire du monachisme (Ibid., p.137).

[1003] *Vita Eigilis*, p.230 ; MGH, *Catalogus*, p.272 : « sed et aliam aecclesiam in cymeterio rotundam mira arte typice composuit ».

Jean l'évangéliste, saint Abundius et saint Amand[1004][1005]. Au XIe siècle, devaient lui être ajoutés une nef et un transept[1006].

C'est également sous l'abbatiat d'Eigil qu'a été construit le grand cloître occidental, greffé sur le transept de l'église (fig. 18 et 22)[1007], bien que Hahn propose de voir l'abbé Ratgar à l'origine de sa conceptualisation. D'après la *Vita Eigilis*, le cloître aurait été achevé sous l'abbatiat de son successeur, Raban Maur (822-840)[1008][1009]. D'après le *Catalogus Abbatum Fuldensium,* Raban Maur aurait fait construire un « sacrarium » à savoir un sanctuaire ou une chapelle et fit faire des objets liturgiques en or et en argent comme des vases ainsi qu'une réplique de l'arche d'Alliance avec ses chérubins et ses guirlandes[1010]. L'arche était ensuite portée en procession le dimanche des Rameaux. Raban Maur mentionne, dans les *Carmina*, les trente autels de son abbatiale[1011]. Après 820, les autels de Jacob et Philippe, de la Sainte-Croix et d'Ignace ont été ajoutés au milieu de la nef.

L'année 937 a été marquée par un incendie qui consuma le monastère et l'église[1012]. Les restaurations ont aussitôt été entreprises par l'abbé Hadamar (927-956) et la nouvelle

---

[1004] Voir la thèse d'Ellger, 1989.
[1005] L'église qui s'élevait sur deux niveaux avait une abside à l'est, une crypte voûtée et un déambulatoire (fig. 40) (Caillet, 2004, p.46 ; Raaijmakers, 2012, p.169). Elle a été édifiée au nord de l'abbatiale (fig. 22 et 23). Au milieu de sa crypte, une colonne soutenait le voûtement. Au niveau supérieur étaient disposées en cercle huit colonnes. L'autel majeur qui se trouvait dans l'abside était consacré au Christ. Il était flanqué de deux autres autels dédiés aux saints martyrs à sa gauche et aux saints confesseurs à sa droite et dont les emplacements demeurent incertains – soit dans l'abside, soit dans le déambulatoire (Raaijmakers, 2012, p.169).
[1006] Oswald, 1966, p.88.
[1007] Hahn, 1985, p.187.
[1008] *Vita Eigilis*, p. 231.
[1009] Hahn livre les dimensions suivantes : les ailes nord, sud et ouest avaient une largeur intérieure de 13 mètres. Un mur les divisait sur leur longueur pour créer deux couloirs. Le couloir côté cour était large de 3,50 mètres. La cour, quasi quadrangulaire, avait une largeur de 52 mètres de large pour 57,55 mètres de long. L'aile orientale, celle qui était accolée à l'église abbatiale, était plus étroite avec une largeur intérieure de 7,45 mètres (Hahn, 1985, p.187). Selon Hahn, le complexe abbatial de Ratgar mesurait au total 190,97 mètres lorsque le cloître a été achevé sous Raban Maur (Ibid., p.188).
[1010] MGH, *Catalogus* , p.273 : «Fecit arcam instar arcae Mosaicae cum circulis et vectibus ex omni parte auratam, propitiatorium, cherubim gloriae, candelabrum ductile ex toto auratum. Hic constituit processionem iocundissimam in palmis fieri ipsamque arcam cum predicto decore et magna gloria deferri ; fecit et sacrarium, quod sacris vasis aureis et argenteis mira arte fabricatis pene replicuit. »
[1011] *Carmina*, p.205-209. Voir le point « mobilier » de la sous-partie sur l'abbatiale au temps de Charlemagne.
[1012] *Annales Sangallenses*, p. 69 : « Monasterium sancti Bonifacii et sancti Galli igne consumuntur. »

église fut consacrée en 948 par l'évêque Ulrich d'Augsbourg en présence d'Otton le Grand[1013]. Hahn pense que c'est à ce moment-là que des chapelles secondaires ont été construites (celles qui seront connues comme les chapelles Saint-André et Saint-Jean)[1014].

L'abbé Wernher (968-982), quant à lui, fit ériger un nouveau « paradis » à l'est de l'abbatiale[1015].

En 1120-1121, la tourelle sud de la partie orientale de l'église s'effondra et entraîna non seulement sa reconstruction mais également celle de la crypte (fig. 34). La consécration de cette dernière eut lieu en 1157 sous l'abbatiat de Marquard (1150-1165) en présence de l'empereur Barberousse[1016]. Une nouvelle chapelle dédiée à saint Etienne fut consacrée en 1168.

En 1286 et en 1298, de nouveaux incendies se déclarèrent dans l'abbatiale.

L'abbé Conrad d'Hanau (1372-1382) fit construire la chapelle royale sur la façade orientale du paradis. Un nouveau plafond fut installé dans l'abbatiale entre 1431 et 1476. Au XVe siècle, le corps de saint Boniface, sans la tête, a été déplacé dans la crypte occidentale[1017] ; c'est probablement à ce moment-là que la crypte devint une *confessio*, du moins en partie. En 1500, l'église fut prolongée d'un nouveau porche, au sud.

L'abbatiale médiévale fut démolie et remplacée par une nouvelle église, entre 1704 et 1712. Les travaux furent menés par Johann Dientzenhofer.

[1013] Si la crypte n'a pas subi de bouleversements, en revanche le chœur oriental a été modifié et la nouvelle abside semi-circulaire orientale a désormais acquis un rayon de 6,35 mètres. D'après Hahn, les deux tours rondes orientales construites sous Ratgar ont été transformées en tours quadrangulaires de 6,56 mètres de côté (Hahn, 1985, p.188.).
[1014] Ibid.
[1015] Brower, 1612, p.120-123. La cour était large de 24 mètres et profonde de près de 40 mètres (fig. 13, 27 et 39). Les ailes possédaient un étage. L'aile sud était deux fois plus étroite que l'aile nord qui atteignait presque 10 mètres de large. Cette dernière était d'après Hahn une aile résidentielle (Hahn, 1985, p.189). L'aile est était un bâtiment large de 9 mètres. D'après une gravure de 1550 (fig. 1), Hahn pense que sa façade extérieure était composée de grands arcs au rez-de-chaussée et de grandes fenêtres à l'étage. En son centre, a été construit une salle quadrangulaire saillante terminée par une abside semi-circulaire (fig. 39). Néanmoins, il convient de rester prudent car la gravure a été réalisée six siècles environ après la construction du paradis et de nombreux changements ont pu être opérés entre temps. Il est ainsi préférable de s'en tenir aux découvertes archéologiques.
[1016] Ibid., p.190.
[1017] Raaijmakers, 2012, p.137.

V. Présentation monumentale

16. Le paysage à l'époque carolingienne

Le cours de la rivière Fulda, au bord de laquelle le monastère était implanté, formait un corridor de faible élévation favorable au transport entre les massifs de la région. Le monastère était près de deux routes commerciales importantes : l'Antsanvia, d'axe nord-sud, qui était fréquemment utilisée par les voyageurs et marchands de longue distance traversant la Thuringe en direction de Francfort et de Mayence ; et l'Ortessveca qui reliait les régions de Wetterau et de Grabfeld. La route dite *semita antiqua* reliait Fulda à ces deux routes[1018]. D'après les sources, le paysage à l'époque carolingienne était fortement boisé ; le monastère a été construit à proximité de la forêt *Buchonia*[1019].

17. L'état précarolingien

Une *villa rustica* du VIIe siècle[1020] existait avant la construction du monastère (fig.20). Retrouvée dans les fouilles de 1953 par Hahn, il s'agit d'un bâtiment d'axe oblique (par rapport à l'abbatiale future) et rectangulaire, de 32,75 mètres de long sur 17,65 mètres (fig. 14, 19 et 37). Il était constitué de six pièces et probablement d'un étage. La partie principale de la *villa* s'articule autour d'une pièce centrale de 18 mètres de long sur 8,35 mètres de large. Précédée de ce que Hahn appelle une « pergola » aux dimensions quasi similaires, elles sont toutes les deux flanquées de deux salles rectangulaires. Cette *villa* aurait été abandonnée après un incendie vers 700[1021]. Sa structure s'apparente à d'autres connues dans la partie occidentale du royaume franc – il n'y a que de rares exemples de ce type à l'est du Rhin. La richesse des objets trouvés à l'intérieur et autour des bâtiments lors des fouilles de Vonderau a amené les chercheurs à considérer qu'il s'agissait là d'une habitation aristocratique. Elle aurait pu appartenir à la famille franc-thuringeoise des Heden qui avait sa résidence à Würzburg, à quelques cent kilomètres à l'est de Fulda. Après avoir tenu un

[1018] *Vita Sturmi*, p.139-140. Wehlt, 1970, p. 234-235.
[1019] Raaijmakers, 2012, p.27 ; Wehlt, 1970, p.257.
[1020] Hahn, 1985, p.181-182 ; Staab, 2001.
[1021] Raaijmakers, 2012, p.28.

duché, la famille disparaît du paysage politique vers 717[1022]. Il est possible que la progressive prise de pouvoir par les Carolingiens dès Charles Martel lui ait porté préjudice. La destruction de la *villa* pourrait avoir eu lieu lors des campagnes militaires de Charles Martel qui souhaitait alors assurer son contrôle sur la Germanie centrale. Pour Raaijmakers, si la terre appartenait encore aux descendants de la famille Heden, cela expliquerait la difficulté qu'eurent les moines de Sturm pour s'installer et la nécessaire intervention de Boniface auprès de Carloman[1023]. Lors de l'installation de Sturm et de ses moines dans les années 740, les ruines étaient encore présentes. Il est possible qu'ils s'y soient installés un certain temps car les fouilles ont révélé des signes d'occupation de certaines zones de la *villa* au IXe siècle[1024] qui ont également été restaurées par les moines[1025]. Sippel propose ainsi de voir dans ses édifices désaxés les premiers bâtiments monastiques du temps de Sturm et Boniface[1026]. La *solitudo*, invoquée par Boniface dans sa description du site de Fulda au pape, mériterait donc d'être nuancée sur ce point. Il s'agit probablement d'un choix délibéré de sa part. Cette référence aux pères du désert lui permet de mettre en valeur la communauté monastique alors installée afin de s'attirer d'éventuelles faveurs papales[1027].

Lors des fouilles de 1908-1924, sous la partie sud-est de l'*atrium* et de l'abbatiale carolingiens, a été repéré un premier bâtiment longitudinal de 4,40 mètres de large, composé d'une succession d'au moins trois pièces de 6 et 8 mètres de long pour les deux premières et dont la longueur de la troisième ne peut être évaluée car l'extrémité sud-ouest n'a pas été repérée. Le sol de ce bâtiment était constitué de tuiles et de granito. Les murs étaient recouverts d'enduit et, dans la deuxième pièce, des vestiges d'un système de chauffage ont été trouvés. En 1941, au bord du canal, les archéologues découvrirent un second bâtiment, en équerre, composé de six pièces. Quelques-unes de ces pièces possédaient un chauffage par le sol. D'une largeur évaluée à 8,50 mètres par Hahn, son aile nord aurait mesuré environ 33 mètres de long et son aile ouest, 28,50 mètres (fig. 19). Il a pu être daté de la période mérovingienne notamment grâce à la découverte de restes de poteries. Il fut incendié probablement pendant une incursion saxonne avant d'être reconstruit, peut-être par les

[1022] Ibid., p.29.
[1023] Voir la partie historique précédente.
[1024] Hahn, 1954, p.641-643.
[1025] Jacobsen, 1991, p.132.
[1026] Sippel, 1993, p.256.
[1027] Raaijmakers, 2012, p.29.

moines de Sturm. Son sol a été recouvert de dalles à l'époque carolingienne[1028]. Ces deux bâtiments ont été ainsi datés de la période mérovingienne, du VIIe siècle plus précisément, et doivent manifestement être associés à la *villa rustica*. Néanmoins, malgré la réoccupation par les moines de Sturm de ces bâtiments, ceux-ci ont été démolis au plus tard dans la deuxième moitié du IXe siècle comme en témoigne un denier de Louis le Pieux retrouvé dans les débris de démolition du bâtiment en équerre[1029].

D'après la *Vita Sturmi*, Boniface fit venir des ouvriers à Fulda afin qu'ils puissent aider les moines à défricher. Il est également rapporté dans le *Catalogus abbatum fuldensium* que Sturm fit construire un canal dérivé de la rivière Fulda pour amener l'eau jusqu'au monastère (fig. 21)[1030] et fit venir pour cela des terrassiers[1031]. Sur une dénivellation de plus de 4 mètres, le canal mesurait environ 1500 mètres de longueur pour 1,40 mètre de profondeur et une largeur entre 1,45 mètre et 1,80 mètre[1032].

La question du premier sanctuaire chrétien à Fulda fait encore l'objet de débats. Si Hahn pensait avoir trouvé les vestiges d'une église franque datant d'avant l'arrivée des moines en 744[1033], cette proposition est depuis remise en question[1034]. En effet, ce qu'il a interprété comme une église-halle rectangulaire pourvue d'un chœur oriental quadrangulaire surélevé (fig. 16) a été infirmé par Platz qui y voit les vestiges d'une crypte extérieure ajoutée quelque temps après la construction de l'église de Sturm (fig. 34).

Depuis, la première église est communément considérée comme étant celle de Sturm. La construction de cette église a pu débuter dès la fondation en 744[1035]. Elle se serait achevée entre 754, première année officielle de l'abbatiat de Sturm et 765, année de son

---

[1028] Hahn, 1985, p.181.
[1029] Jacobsen, 1991, p.132.
[1030] MGH, *Catalogus*, p.272: « sed et inter alia multa utilia partem fluminis Fuldae monasterio per aquaeductum introduxit ».
[1031] *Vita Sturmi*, p.375 : « ne forte propter aliquam necessitatem foris vagandi fratribus opus fieret, congregatis quantis potuit fossatoribus, et ut ipse erat acer ingenio, explorato passim cursu fluminis Fuldae, non parvo spatio a monasterio ispius amnis fluenta a proprio abduxit cursu, et per non modica fossata monasterium influere fecit, ita ut fluminis impetus laetificaret coenobium.»
[1032] Lohrmann, 1990, p. 44
[1033] Hahn, 1985, p. 182-183
[1034] Krause, 2002; Platz, 2009, p.75.
[1035] Jacobsen, 1991, p.132.

retour d'exil. À cette date, l'église semble effectivement achevée puisque l'abbé fit orner la tombe de Boniface d'un ciborium d'or et d'argent[1036]. Il fit installer de nouvelles colonnes et de grandes poutres dans toutes les maisons du monastère afin de renforcer les toitures[1037]. La *Vita Sturmi* précise également qu'un autel d'or dédié à saint Boniface fut ajouté, mais sans préciser s'il s'agit de l'œuvre de Sturm ou de l'un de ses successeurs, Baugulf (779-802) ou Ratgar (802-817)[1038].

La reconstitution de l'église de Sturm a également posé de nombreux problèmes. Les informations lacunaires ont laissé le champ libre à différentes interprétations. Selon Hahn, qui a approfondi les recherches de Vonderau et retrouvé des vestiges du mur extérieur de la nef dans l'angle nord-est de la nef actuelle, il s'agissait d'une basilique à trois nefs avec une abside semi-circulaire à l'est, d'une largeur totale de 22 mètres pour une longueur de 39,90 mètres (fig. 17). La nef centrale mesurait 11 mètres de long. Une portion de son mur occidental a été retrouvée (fig. 36)[1039]. Les murs avaient une épaisseur d'1,10 mètre. Le rayon de l'abside a été évalué à 5,50 mètres. L'entrée de l'église aurait pu être le long d'un des grands côtés[1040]. Hahn a également retrouvé les vestiges des piliers quadrangulaires de la nef mesurant 80 centimètres de côté. Aucune trace archéologique n'atteste l'existence d'un transept, avant celui construit par Ratgar.

Jacobsen reprend et confirme les analyses de Hahn et d'Oswald (qui s'était aligné sur les interprétations de Hahn). Si, pour lui aussi, l'église de Sturm était bien une basilique à trois nefs, les dimensions qu'il en donne diffèrent quelque peu (fig. 24). Il s'agirait d'une église de 38,10 mètres de long pour 19,80 mètres de large – épaisseur des murs comprise. Il considère lui aussi que la nef centrale avait une largeur de 11 mètres et a proposé une largeur de 3,60 mètres pour les bas-côtés. Cependant, il estime que le tracé de l'abside orientale ne peut être clairement déterminé, en l'état des vestiges à disposition. Seule son existence est plus que probable[1041].

[1036] *Vita Sturmi*, p. 375 : « Super sepulcrum vero beati martyris Bonifacii auro argentoque compositam statuit arcam, quam nos solemus requiem appelare ; quam - ut tunc moris erat – pulcro opere condidit ; quae usque hodie super tumulum ipsius Christi martyris cum altari aureo perseverat. »
[1037] Ibid.: « templum, id est ecclesiam, quod tunc habebant, ornare, ed domos omnes monasterii recentibus columnis et grandibus tradibus novisque tectorum structuris corroboravit. »
[1038] Voir la sous-partie sur l'église abbatiale.
[1039] Sur le plan n°V/3/1.
[1040] Hahn, 1985, p.183.
[1041] Jacobsen, 1991, p.132.

Selon Krause, l'église de Sturm était une église-halle ou bien de type basilical dont la terminaison orientale est inconnue (fig. 33 et 41)[1042]. Les dimensions de la nef auraient été de 26,50 mètres de long pour 17 mètres de large. La largeur interne de la nef aurait atteint, au plus, les 15,40 mètres[1043]. Cette première église, aux dimensions très réduites, aurait accueilli les restes de saint Boniface dans un second temps. Cette proposition va à l'encontre de ce qui ressortait des recherches menées par Vonderau, Hahn, Jacobsen, Fischer et Oswald[1044] et à présent de ce qui résulte de celles de Platz[1045].

En effet, en 2009, ce dernier propose une nouvelle lecture de l'ensemble des données. Il constate que l'édifice le plus ancien, et donc attribué à Sturm d'après les textes, était une basilique sans transept à trois nefs avec des collatéraux très étroits (de 2,50 mètres de large) et une abside semi-circulaire orientée (fig. 34). Cependant, la question de l'abside orientale demeure en partie irrésolue à cause des problèmes de datation des trois absides retrouvées par Vonderau (fig. 10). Sur les trois absides retrouvées, il est possible que celle de Sturm soit la plus étroite car ses murs s'alignent sur ceux de la nef centrale, datée de son abbatiat (fig. 24/B). Cependant, Platz constate également que la largeur de son mur (1 mètre) est supérieure à celle des murs de la nef (80 centimètres) et que c'est le mur de l'abside indiquée « B » sur le plan qui présente la même épaisseur. S'agirait-il alors de celle de l'église de Sturm ? Aussi, à l'heure actuelle l'emplacement et les dimensions de l'abside demeurent incertains[1046]. Platz estime que la largeur de l'église aurait atteint les 21 mètres et sa longueur entre 42 et 43 mètres[1047].

En 1929, Vonderau a dégagé une chambre funéraire, placée dans l'axe central de l'église (est-ouest). Elle mesurerait 2,47 mètres de longueur sur 60 centimètres de large. Il s'agit vraisemblablement du premier emplacement de la sépulture de saint Boniface[1048]. D'après les données archéologiques, la sépulture se serait trouvée tout juste à l'entrée

[1042] Raaijmakers s'appuie sur les données archéologiques fournies par Krause.
[1043] Krause, 2002, p.161-164 ; Raaijmakers, 2012, p.87.
[1044] Fischer,Oswald, 1968.
[1045] Platz, 2010, p.83-87.
[1046] Ibid., 2009, p.74, p.77.
[1047] Ibid., p.74.
[1048] Richter, 1905, p. 27 ; Vorromanische, p.84.

occidentale de l'église (fig. 17 et 24), à environ 3,60 mètres à l'est du mur ouest (fig. 36)[1049]. Les recherches de Platz confirment cette donnée. Il la nuance cependant en estimant que le lieu de sépulture se trouvait à une distance entre 3,60 et 6,20 mètres du mur[1050].

La portion de mur qui se trouve actuellement sous le sol ouest de la nef a fait l'objet de plusieurs interprétations. Hahn et Staab ont proposé d'y voir les vestiges d'une église antérieure à l'arrivée des moines de Boniface et de Sturm (fig. 16)[1051], une petite église-halle avec un chœur quadrangulaire comme l'église de Willibrord à Echternach qui date de 706 ou celle de Pirmin à Reichenau construite en 724 ; Parsons y voit un *atrium* édifié autour de la tombe de Boniface[1052] ; Lobbedey et Jacobsen, une structure plus ancienne du haut Moyen Âge[1053]. Pour Platz, après l'analyse de l'agencement des murs entre ces différentes composantes, il s'agirait d'une adjonction, réalisée dans un second temps à l'ouest d'une salle quadrangulaire qu'il interprète comme une crypte extérieure, notamment en raison du niveau de son sol situé 2,22 mètres plus bas que celui de l'église actuelle, et reliée à celle-ci par deux murs (fig. 34)[1054]. Les deux murs de jonction créent un espace de 9,35 mètres de large dont le sol se trouve à 2,06 mètres de profondeur sous l'église actuelle. De plus, l'idée que ces deux espaces aient été antérieurs à l'église de Sturm lui paraît difficile à expliquer. Il lui paraît invraisemblable que les constructeurs aient fait l'effort de creuser plus de deux mètres dans la roche pour finalement, quelque temps plus tard, construire une église sur un plan plus élevé. Aussi, l'ensemble s'apparente plus à une église première à laquelle a été ajoutée une crypte en contre-bas[1055]. Il est possible qu'elle ait été construite une fois les reliques de saint Boniface arrivées à Fulda, sous l'abbatiat de Sturm. Elle aurait été en étroite relation avec le culte et le pèlerinage qui s'y sont alors développés.

L'existence des bâtiments conventuels est attestée dès l'époque de Boniface où il est question, dans une de ses lettres, des moines travaillant à la cuisine ou encore à la

[1049] Sur le plan : V/3/1 est le mur ouest ; V/3/3 est l'emplacement de la première sépulture de Boniface.
[1050] Platz, 2009, p.74.
[1051] Hahn, 1985.
[1052] Parsons, 1983, p.298-306.
[1053] Lobbedey, 1986, p.404 ; Jacobsen, 1991, p.132.
[1054] Platz, 2010, p. 86.
[1055] Ibid., 2009, p.75-76.

construction de la maison dite *domuncula*[1056]. La *Vita Eigilis* situe ces bâtiments au sud du monastère[1057]. En effet, un premier cloître carolingien, édifié vers 750 et rénové vers 765 d'après Jacobsen, se trouvait au sud de l'église de Sturm (fig. 24 et 37)[1058]. Une partie des murs est et ouest de ce cloître a été retrouvée sous l'actuelle abbatiale[1059]. Son mur oriental se trouve dans le prolongement du mur oriental de l'église de Sturm tandis que le mur ouest déborde légèrement celui de l'extrémité occidentale de l'église (fig. 24/B). Il s'agit d'un édifice composé d'au moins trois pièces encadrant soit une quatrième salle soit une cour. Lors de récentes fouilles au sud de l'abbatiale, de nouvelles analyses dendrochronologiques y ont été pratiquées. Si certains éléments ont été datés du milieu du IXe siècle, d'autres sont des remplois de la deuxième moitié du VIIIe siècle (fig. 31)[1060]. Cela signifie alors que cet édifice a été habité par les moines au VIIIe siècle puis effectivement réparé dans un second temps[1061]. Dans l'angle sud-ouest de ce cloître, Krause repère par ailleurs les vestiges d'une salle quasi-quadrangulaire qui aurait fait office de salle chauffée. Selon elle, elle serait antérieure au XIIe siècle et probablement même de la fin de la période carolingienne[1062].

18. Phase relative au règne de Charlemagne

a. Abbatiale

L'église abbatiale a manifestement été construite en plusieurs étapes à l'époque carolingienne. Il est généralement admis qu'après la première construction de Sturm, Baugulf, son successeur, fit ériger une nouvelle église par son moine architecte, Ratgar, qui commença par la partie orientale, puis fit la nef et le transept massif. La partie occidentale fut achevée dans un second temps, lorsque Ratgar devint abbé à son tour, en 802[1063].

[1056] Boniface, *Epistolae*, n°40, p.289.
[1057] *Vita Eigilis*, p.231 : « in quo loco aedificatio claustri congruentius potuisset aptari. Quidam dederunt consilium, contra partem meridianam basilicae iuxta morem prioris ».
[1058] Jacobsen, 1991, p.132.
[1059] Oswald, 1966, p.85 ; Vonderau, 1924, p. 40.
[1060] Sur l'image : DD/3/176, DD/3/182, DD/3/196, DD/3/230, DD/3/237.
[1061] Krause, 2002, p.165.
[1062] Ibid., p.166.
[1063] MGH, *Catalogus*, p.272 : « Orientale etiam illud templum mirificum artificiose constructum studio Ratgeres strenuissimi uiri honorabiliter extruxit […]. Tertius abbas Ratgar, sapiens architectus, occidentale templum iam accepta potestate, mira arte et immensa magnitudine alteri copulans, unam fecit ecclesiam. »

Cependant, Platz a prouvé l'existence d'une étape intermédiaire entre les constructions des églises de Sturm et de Baugulf. L'église de Sturm a été effectivement agrandie entre temps par l'adjonction d'une crypte extérieure. Il remarque que, au temps de Baugulf, les murs de la nef principale ont été considérablement prolongés (fig. 34) et ce, par-dessus les murs de la crypte extérieure. Il en conclut que la prolongation de Baugulf est postérieure à la construction de la crypte. Celle-ci aurait été vraisemblablement réalisée sous l'abbatiat de Sturm.

Comme il a été mentionné ci-dessus, l'église a été ensuite considérablement agrandie, sous l'abbatiat de Baugulf puis sous celui de Ratgar. La question du parti initial se pose alors. Est-ce que la construction de la partie occidentale, réalisée dans un second temps, avait déjà été décidée sous Baugulf ? Ou s'agit-il d'une initiative propre à Ratgar une fois celui-ci abbé ? À l'heure actuelle, il est difficile de déterminer si un plan global de construction avait été établi par Baugulf et Ratgar, bien que cela soit envisageable. Le chantier de l'abbatiale s'arrêta certainement entre août 816 et août 817 lorsque Louis le Pieux priva Ratgar de son statut d'abbé. C'est son successeur Eigil (817-822) qui acheva les travaux. La nouvelle église a finalement été consacrée le 1er novembre 819[1064].

La reconstitution de l'abbatiale de Ratgar et Baugulf et de ses dimensions a fait l'objet de plusieurs hypothèses (fig. 7, 8, 18, 24, 32 et 34). L'abbatiale était alors, comme vraisemblablement celle de Sturm, une basilique à trois nefs.

Vonderau, qui s'est inspiré des recherches textuelles et du plan de Friedrich Lange (fig. 7), a estimé, également d'après ses propres recherches archéologiques, qu'elle avait une largeur totale de 35,50 mètres (33,40 mètres = pour Oswald) avec une nef centrale large d'environ 17 mètres pour une longueur de 72 mètres.

Selon Hahn, les travaux de la zone orientale auraient été effectués entre 791 et 802 (fig. 18)[1065]. Ses résultats présentent une abbatiale d'une largeur totale de 35,80 mètres sur environ 93,50 mètres de longueur intérieure, une nef centrale de 15,80 mètres de large et environ 7,90 mètres pour les nefs latérales. Hahn suppose ainsi qu'il s'agit d'une nef centrale possédant deux rangées de douze colonnes, espacées de 4,10 mètres– proposition déjà émise par Krautheimer et Oswald qui suggèrent que les trois nefs de l'église étaient séparées

[1064] Raaijmakers, 2012, p.84.
[1065] Hahn, 1985, p.185-186.

par de grandes arcades avec architraves, d'après le texte recopié par Browers évoquant les « super epistylia columnarum »[1066]. Le plafond de la nef centrale aurait culminé à 21,10 mètres (8,75 mètres pour les bas-côtés). L'abside orientale aurait eu un rayon de 7,50 mètres. La partie occidentale – achevée selon Hahn en 817 – était constituée d'un large transept de 78 mètres de longueur extérieure terminé par une large abside semi-circulaire qui, d'après Oswald, était probablement plus large que la nef. Oswald suppose que les longs côtés du transept possédaient des fenêtres[1067] − trois grandes fenêtres d'après Hahn[1068].

Jacobsen a nuancé quelques données de Vonderau et de Hahn insuffisamment documentées, selon lui. S'il suit les propositions de Hahn tant pour la datation que les dimensions de l'église, il préfère considérer que la largeur de la nef de 16,70 mètres avancée par Vonderau paraît la plus plausible, notamment si l'on prend en compte la largeur de l'abside, les proportions des trois nefs et l'épaisseur des murs[1069]. En ce qui concerne l'hypothèse de Hahn (voir dans la nef une architrave avec les grandes arcades), il préfère rester prudent, puisqu'il n'y a aucun élément tangible allant dans ce sens.

Dans les années 2000, Krause révise ces résultats. Mais nous tenons à préciser que ses données sont probablement faussées par une erreur d'interprétation. En effet, Krause pense que la basilique de Sturm était une église-halle. Aussi, d'après elle, les premiers vestiges de la basilique à trois nefs dateraient de Baugulf et de Ratgar et non de Sturm – ce qui ne fait pas l'unanimité. Elle attribue de nouvelles mesures à l'abbatiale qu'elle considère alors de Baugulf et Ratgar : une largeur totale d'environ 20 mètres (avec la largeur de la nef centrale entre 11 et 12,90 mètres), pour 68 mètres de long (fig.30)[1070]. Pour elle, l'abside orientale que Vonderau pensait être de Ratgar serait en réalité plus tardive. Celle déterminée comme la véritable abside orientale de Ratgar aurait une largeur comprise entre 11 et 12,70 mètres (fig.25)[1071]. Krause a évalué la longueur interne du transept à 75 mètres et sa largeur interne à 13,60 mètres (fig. 29). Sa hauteur aurait pu atteindre les 7 ou 8 mètres. L'abside occidentale aurait mesuré 12,20 mètres de large (fig. 28)[1072].

[1066] Oswald, 1966, p.85-86 ; Brower, 1612, p.120-121.
[1067] Ibid., p.85
[1068] Hahn, 1985, p.186.
[1069] Jacobsen, 1991, p.132.
[1070] Krause, 2002, p.164.
[1071] Ibid., p.138-139.
[1072] Ibid., p.149-152.

Cette révision des données ne convainc pas Platz et Untermann[1073]. Platz détermine clairement la phase de construction relative à l'abbatiat de Baugulf (fig. 34). Si la nef centrale de l'église de Sturm a été conservée, ce sont les collatéraux qui ont été élargis, passant de 2,50 mètres à 3,60 mètres de large, et considérablement prolongés vers l'ouest sur presque 30 mètres. La question de l'abside orientale pose problème. Comme mentionné précédemment, trois absides ont été retrouvées par Vonderau et il demeure encore difficile de les attribuer à une étape de construction précise (fig. 10). Celle de Baugulf serait vraisemblablement semi-circulaire. D'après Platz, il pourrait s'agir soit de la plus petite soit de la médiane[1074]. La largeur de la nef centrale aurait été de 10,90 mètres[1075] – ce qui se rapproche des données de Krause. En ce qui concerne les ajouts au temps de Ratgar, Platz calcule qu'entre les absides est et ouest, la longueur de l'église aurait atteint environ 94 mètres. Cependant, comme Krause, il reconnaît que les largeurs de la nef centrale et du transept de l'église de Ratgar ont certainement été surévaluées. Il estime alors que la largeur de 17 mètres pour le transept avancée par Vonderau est exagérée, en raison du manque de supports au soutien des couvrements[1076]. Il est possible que les bouleversements et reconstructions baroques aient faussé l'interprétation de Vonderau. Si les nefs collatérales ne semblent pas avoir été modifiées depuis le temps de Baugulf, on sait qu'elles furent élargies sous Louis le Pieux[1077]. Platz propose de voir, avec prudence, ce nouvel élargissement comme résultant d'une conceptualisation antérieure, du temps de Ratgar. L'emplacement de l'abside occidentale peut être déterminé en fonction des murs ouest du transept retrouvés dans les fouilles. Platz a également souligné l'existence de vestiges de tourelles d'escaliers à l'ouest, contre l'abside (fig. 35) probablement ultérieures mais qui ont permis de délimiter la largeur de l'abside à 12,20 mètres comme l'a proposé Krause[1078].

Chaque extrémité du transept aurait été aménagée en salle séparée du reste de l'espace par un mur ou une colonnade (fig. 29)[1079]. Si Richard Krautheimer pense qu'il s'agit de colonnes comme à Saint-Pierre[1080], les études d'Eva Krause incitent à penser qu'il s'agit

[1073] Platz, 2010 et Untermann, 2006.
[1074] Voir la sous-partie relative à l'église de Sturm ; Ibid., 2009, p.77.
[1075] Ibid., 2010, p.86.
[1076] Ibid., 2009, p.78.
[1077] Ibid., p.73.
[1078] Voir sur le plan : BU/WB/4 et DIV/2.
[1079] Oswald, 1966, p.85.
[1080] Krautheimer, 1942, p.10.

de murs, érigés du temps de Raban Maur. Selon elle, ces salles auraient pu être la bibliothèque et le *sacrarium*, évoqués dans la *Gesta abbatum*[1081]. À la fin du Moyen Âge, ces pièces étaient au nord la salle du chapitre et au sud la sacristie[1082]. Platz, quant à lui, suggère plus de prudence à propos de ces supposées salles notamment en raison des données archéologiques qu'il estime insuffisantes[1083].

Flanquées à l'abside orientale, deux tours manifestement d'escaliers ont été attribuées par Platz à cette troisième phase de construction – celle de Ratgar (fig. 24, 34 et 36)[1084]. Ces tours desservaient un second niveau. Aucune donnée ne nous permet de savoir s'il aurait pu s'agir d'une tribune ou d'une chapelle. Elles ont été détruites par un incendie et reconstruites au XIe siècle sur la base d'anciens murs.

Avec ces agrandissements, la sépulture de Boniface se trouve alors au centre de la nef de la grande église de Ratgar. Il est possible que Baugulf ait envisagé la construction du second chœur à l'ouest afin d'y transférer le corps du saint[1085] ; construction qui n'est réalisée que par Ratgar, son successeur à la tête du monastère. Dans le martyrologe de Fulda, une entrée de 819 précise que le corps du saint fut inhumé dans la partie occidentale de l'abbatiale[1086]. La *Vita Eigilis* évoque elle aussi ce transfert qui eut lieu le 1er novembre 819 lors de la consécration de la nouvelle église par l'archevêque de Mayence[1087]. Cet événement témoigne de la vivacité de son culte qui, manifestement, a conduit au déplacement de sa sépulture à des fins pratiques. Le déroulement de la liturgie afférente à saint Boniface ainsi que la gestion du flux des pèlerins étaient plus commodes depuis un pôle opposé, à l'ouest donc. Rappelons que le 23 mars 789, Charlemagne avait demandé à ce que les moines prient à l'écart du lieu où se trouvait le corps du saint[1088]. Cela semble ainsi avoir été appliqué à

[1081] MGH, *Catalogus,* p.273 : «Rhabanus […] fecit et sacrarium, quod sacris vasis aureis et argenteis mira arte fabricates pene replicuit ; fecit et bibliothecam (quam) tanta librorum multitudine ditvit […].»
[1082] Oswald, 1966, p.85.
[1083] Platz, 2010, p.86.
[1084] Ibid., p.87.
[1085] Jacobsen, 1996, p.116-117.
[1086] *Martyrologio*, p.61 : « Eodem die in Fulda monasterio dedicatio aeclesiae sancti Bonifatii episcopi et martyris et translatio corporis eius in occidentalem partem eiusdem basilicae. »
[1087] *De Vita Aeigili*, p.111 : « His ita perceptis gressum porrexit ad aram / Pontificalis apex, magno comitatus honore / In parte occidua Romano more peractum [peractam]. Elevat interea populari voce repente advena plebs […]. »
[1088] *Duplex legationis edictum*, p. 63 : « Ut ubi corpora sanctorum requiescunt aliud oratorium habeatur, ubi fratres secrete possint orare. »

Fulda. Plus tard, un autel dédié à la sainte Croix est érigé à l'emplacement de l'ancienne sépulture du saint (fig.)[1089].

Comme l'a relevé Richard Krautheimer, on a affaire à un plan en T, inspiré des basiliques romaines[1090]. Malgré cette éventuelle révision à la baisse des dimensions de l'édifice, celui-ci demeure un des plus imposants du royaume. La volonté de Baugulf était certainement de créer une véritable abbaye royale, détentrice de prestigieuses reliques de martyrs. En définitive, dès la fin de l'abbatiat de Ratgar, l'église possède deux pôles liturgiques. La concordance des dimensions entre la nef de Baugulf et le transept de Ratgar atteste plus fermement l'idée que l'ensemble architectural fut planifié dès le début de la reconstruction de l'abbatiale. On pourrait y voir ici un seul projet monumental réalisé en une vingtaine d'années[1091].

- Mobilier

Comme nous l'avons précédemment évoqué, la *Vita Sturmi* évoque l'installation d'un autel d'or dédié à saint Boniface[1092] sans préciser s'il s'agit de l'œuvre de Sturm, de Baugulf (779-802) ou de Ratgar (802-817)[1093]. Cette installation signifie que la tombe du saint a été intégrée à la liturgie de l'église et a créé un autre pôle liturgique. Au début du IXe siècle, les moines se rendaient tous les lundis sur la tombe du saint[1094].

Platz suppose qu'une crypte carolingienne extérieure a été édifiée à l'ouest de la sépulture du saint et de l'église de Sturm – probablement pendant l'abbatiat de celui-ci (fig. 34). Pour Raaijmakers, il s'agit d'un bâtiment étroitement associé au culte du saint notamment en raison de l'importance grandissante de son pèlerinage. Ce bâtiment aurait

[1089] Krause, 2002, p.159 ; Platz, 2009, p.76.
[1090] Krautheimer, 1942, p.2.
[1091] Platz, 2009, p.80.
[1092] *Vita Sturmi*, p. 375 : « Super sepulcrum vero beati martyris Bonifacii auro argentoque compositam statuit arcam, quam nos solemus requiem appelare ; quam - ut tunc moris erat – pulcro opere condidit ; quae usque hodie super tumulum ipsius Christi martyris cum altari aureo perseverat. »
[1093] Comme le texte manque de clarté et que la *Vita* a été rédigée vers 820, il est possible que le scribe fasse référence à un autel installé après l'abbatiat de Sturm.
[1094] *Supplex Libellus*, p. 321.

précédé la partie occidentale, plus tardive, et dans laquelle a été transféré le corps de Boniface en 819[1095].

Raban Maur évoque sous son abbatiat la présence de trente autels[1096]. Il est fort probable que la plupart d'entre eux étaient déjà présents sous l'abbatiat de Ratgar. Dans les *Carmina*, il est alors question de[1097] : celui du saint Sauveur dans l'abside orientale, d'Etienne à sa droite dans le bas-côté nord associé à d'autres saints, de Clément à sa gauche dans le bas-côté sud et associé aux premiers papes sanctifiés de la chrétienté. Au croisement, lieu de la première sépulture de Boniface, se trouvaient des reliques de la Passion et de saints romains, tandis que les extrémités du transept accueillaient les autels de saintes romaines : notamment dédiés à sainte Agathe, sainte Praxède ou encore sainte Pudentienne dans la partie nord et notamment dédiés à sainte Agnès, sainte Suzanne ou encore sainte Scolastique dans la partie sud. À gauche et à droite de l'arc triomphal oriental se trouvaient les autels dédiés aux saints évangélistes Luc et Marc associés notamment aux saints Pierre et Paul. Enfin, dans l'abside occidentale, deuxième lieu où repose le corps de saint Boniface, se trouvait son autel associé aux saints Sylvestre et Denis entre autres. La crypte occidentale accueillait l'autel de saint Benoît, Honorat et Colomban notamment tandis que celle à l'est comprenait celui dédiés aux pères du désert : Antoine, Paul, Anastasius notamment.

- Sépultures

Dans la zone occidentale de l'actuelle nef, autour de la tombe du saint, Vonderau découvrit douze cercueils de bois et des ossements humains[1098]. Ces inhumations témoignent de l'importance de la vénération du saint, auprès duquel ces personnes, peut-être des moines, ont souhaité être enterrées. D'autres sépultures ont été retrouvées contre l'abside occidentale (fig. 36).

b. *Atrium*

[1095] Raaijmakers, 2012, p. 48.
[1096] *Carmina*, p.205-209.
[1097] *Carmina*, p.205-209.
[1098] Krause, 2002, p.206.

À l'est de l'abbatiale est édifié un *atrium* (*paradisus*) dont l'aile orientale est surmontée à l'étage d'une chapelle (fig.13 et 24)[1099]. Aujourd'hui, il n'en reste plus rien en surface. Dans le *Catalogus abbatum fuldensium*, il est fait mention sous l'abbatiat de Thioto (856-869) d'un « porticus » inférieur, c'est-à-dire un *atrium*, un cloître à portique[1100]. Cette précision pourrait signifier qu'il existait deux « portici ». On peut ainsi voir dans l'utilisation du terme « inferiores » l'allusion à l'*atrium* oriental par opposition au second « porticus », par déduction supérieur, autrement dit le cloître, à l'ouest. La restauration et l'agrandissement du paradis sont attestés sous l'abbatiat de Wernher/Werinhari (968-982).

Vonderau a fouillé en 1913 sous la chapelle royale à l'est de l'église afin de trouver les vestiges de l'*atrium* oriental (fig. 13). Celui-ci a, en effet, connu deux états (fig. 26 et 27 ; 38 et 39). Les fondations des bas-côtés nord et sud ont été utilisées pour la prolongation de la structure.

Le passage de l'*atrium* à l'église se faisait par l'intermédiaire des galeries nord et sud qui étaient directement greffées au chevet oriental, de part et d'autre de l'abside, et ce dès le premier état[1101]. Dans les plans inclus dans les deux éditions des *Vorromanische Kirchenbauten* (fig. 24), les murs extérieurs de l'*atrium* sont dans l'exact prolongement des murs gouttereaux de l'abbatiale. Vonderau a calculé que la largeur interne de ces galeries étaient de 6,60 mètres. La longueur du premier *atrium* aurait été de 30,63 mètres et d'environ 44 mètres pour le second. Les angles des galeries sud-est et nord-est auraient été, selon lui, aménagés en salles rectangulaires voûtées (fig. 13) – ce qui paraît invraisemblable pour l'époque carolingienne.

Le plan d'Oswald, Schaefer et Sennhauser restitue, pour le premier état de ces galeries, une largeur interne de 3,40 mètres et une longueur de 36 mètres. Les deux galeries parallèles étaient associées à une troisième à l'est, perpendiculaire, sur laquelle se trouvait la chapelle centrale (fig. 24). La titulature de celle-ci demeure encore inconnue. Elle a été conservée et amplifiée lors de l'agrandissement de l'*atrium*.

[1099] Caillet, 2004, p.46.
[1100] MGH, *Catalogus*, p.273 : « Hic inter cetera bonitatis suae opera studio Sibigelti strenuissimi viri sanctos Antonium et Eonium martires monasterio gloriose advocavit et porticos inferiores adornavit ibidemque honorifice requiescere fecit.»
[1101] Krause, 2002, p.56. Données déjà évoquées par Vonderau et Hahn.

Mais contrairement aux hypothèses de Vonderau, il n'y avait vraisemblablement pas de salles aux angles des galeries – celles-ci formaient un simple coude à 90°. Le second état aurait atteint les 60 mètres et la galerie septentrionale aurait été élargie à 6,40 mètres (fig. 24). La galerie orientale et la chapelle auraient également été élargies.

Pour Hahn, l'*atrium* avait 24 mètres de large pour 27 mètres de long (fig. 14 et 18). Il interprète le bâtiment quadrangulaire à l'est comme une entrée de 5 mètres de large. Des vestiges d'une structure circulaire de 4,70 mètres ont été découverts en son centre. Ce même bâtiment aurait été flanqué de deux tours d'escaliers quadrangulaires qui desservaient alors son ou ses étages[1102]. D'après Hahn, le complexe abbatial de Ratgar mesurait 123,67 mètres une fois l'*atrium* construit[1103].

D'après Krause, le premier état de celui-ci serait contemporain de l'église de Ratgar. À l'angle nord-est du paradis, elle interprète les vestiges, antérieurs à la construction de Wernher, comme ceux d'une tour quadrangulaire (comme l'avait également interprété Hahn) (fig. 26) – structure qu'Oswald, Schaefer et Sennhauser attribuaient à la superposition des deux états successifs. Pour Krause, il n'y aurait pas de tour au sud : l'angle sud-est de l'*atrium* était formé par la galerie qui se retourne en coude à 90°. La largeur interne des galeries atteindrait plutôt les 3 mètres – deux fois moins que les dimensions avancées par Vonderau. Si, pour Krause aussi, la longueur approximative du premier *atrium* (chapelle centrale incluse) aurait été d'environ 30 mètres, elle considère que le second était un peu plus grand, presque de 50 mètres (fig. 27).

c. Cloître et bâtiments conventuels

Le premier cloître se trouvait initialement au sud de l'église et est contemporain de l'église de Sturm (fig. 24 et 31). Ce n'est qu'après l'achèvement du pôle occidental de l'abbatiale qu'il a été progressivement abandonné[1104]. Un nouveau cloître est alors reconstruit après la consécration de l'église en 819 (fig. 18)[1105], à l'ouest de l'abbatiale, à l'opposé de l'*atrium* oriental donc, et ce afin d'être au plus près de la sépulture de saint

[1102] Hahn, 1985, p.186.
[1103] Ibid., p.188.
[1104] Voir la sous-partie relative aux constructions pré-carolingiennes. Jacobsen, 1991, p.132-133 ; Krause, 2002, p. 165.
[1105] Ibid., p.165.

Boniface[1106]. Ses ailes nord et sud se greffent directement sur le transept occidental de l'abbatiale.

À Fulda, il semblerait qu'une bibliothèque et un *scriptorium* se soient rapidement constitués. On note entre 750 et 778 l'arrivée d'un manuscrit liturgique contenant les tables dites de Pâques (destinées à déterminer la date de Pâques) et le *De temporum ratione* de Bède[1107]. Cela pourrait être dû à une intervention de Boniface ou encore de Lullus, qui entretenaient des liens avec les communautés de York et de Wearmouth. Le *scriptorium* est actif dès l'époque de Sturm (744/754-779) et de Baugulf (779-802). Nous pouvons noter le début de la rédaction du nécrologe et des *Annales Fuldenses antiquissimi* sous la gouvernance du premier. Les scribes de Fulda débutèrent leur travail de copie à cette époque, comme en témoigne le manuscrit de Munich, commencé en 779, et qui comprend les tables de Pâques, les annales de Lindisfarne et les *Annales Fuldenses antiquissimi* ainsi que la liste des empereurs romains[1108].

Ses activités se déployaient certainement, dans les premiers temps, dans les anciens bâtiments de la *villa rustica* et des premières constructions récupérées par les moines ainsi que dans les ailes du premier cloître (fig. 19 et 24)[1109]. En revanche, l'installation de ce *scriptorium* au sein du nouveau complexe occidental reste particulièrement difficile à déterminer en raison de l'important manque de sources textuelles et archéologiques. Krause pense néanmoins que l'ancien bâtiment du cloître était encore en bon état au moment de la construction du nouveau et qu'il était encore utilisé par les moines. Si ce nouveau cloître est une construction d'Eigil (817-822) achevée par Raban Maur (822-840), il est possible qu'il se soit inscrit dans le programme général de construction du monastère initié par Baugulf et Ratgar et poursuivi par Eigil et Raban Maur[1110].

d. Cimetière

[1106] Caillet, 2004, p.46.
[1107] Raaijmakers, 2012, p.55.
[1108] Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14641.
[1109] Voir la sous-partie sur l'état pré-carolingien.
[1110] Voir pour le nouveau cloître la sous-partie relative aux constructions postérieures au règne de Charlemagne.

En 820, Eigil ordonna la construction de l'église cimétériale Saint-Michel. Puisqu'elle a été construite au nord de l'abbatiale, nous supposons que le cimetière carolingien se trouvait alors dans cette même zone (fig. 22).

e. Village/ bourg

Le bourg monastique de Fulda s'est essentiellement développé au Moyen Âge tardif au sud-ouest du monastère (fig. 23).

- Conclusion

En définitive, au temps d'Eigil (817-822), l'église carolingienne possédait deux chœurs opposés qui surmontaient chacun une crypte. L'église était pourvue d'un transept occidental (inspiré de Saint-Pierre de Rome)[1111] et la sépulture de saint Boniface fut aménagée à l'extrémité ouest. Alors que le chevet oriental consacré au Sauveur demeura assez simple dans ses dimensions, c'est le chevet occidental, accueillant les célèbres reliques, qui revêtit une monumentalité particulière grâce au transept auquel il était associé. Ce vaste transept qui s'interpose entre les deux chevets reprend le même schéma et les mêmes dimensions que celui de Saint-Pierre de Rome. Les sources insistent par ailleurs sur le caractère *more romano* de l'édifice[1112]. Ainsi le saint local bénéficiait du même emplacement prestigieux que saint Pierre à Rome[1113]. La bipolarisation de l'église a permis la pratique du rituel romain, les cérémonies se déroulant alors en direction de l'est.

[1111] Caillet, 2004, p.46.
[1112] *Vita Eigilis*, p.231 : « quidam dederunt consilium, contra partem meridianam basilicae iuxta morem prioris ; quidam autem, Romano more contra plagam occidentalem satius poni, confirmant, propter vicinitatem martyris, qui in ea basilicae parte quiescit. »
[1113] Caillet, 2004, p.73.

Bibliographie Fulda

Sources

Alcuini Epistolae
MGH, Dümmler Ernst (éd.), Alcuin, « Alcuini epistolae », dans *Epistolae, Epistolae in Quart*, *Epistolae Karolini aevi* , 4, 1895, Berlin, p.18-481.

Annales Sangallenses
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), « Annales Sangallenses, Augienses et Weingartenses », dans *Scriptores*, 1, Hannovre, 1826, p. 61-71.

Bonifatii epistolae
MGH, Tangl Michael (éd.), « Bonifatii epistolae », dans *Epistolae, Epistolae selectae*, 1, *Die Briefe des heiligen Bonifatius und Lullus*, Berlin, 1916, p.1-289.

Brower, 1612
Brower Christoph, *Fuldensium Antiquitatum*, 1612.

Carmina
MGH, Dümmler Ernest (éd.), « Hrabani Mauri Carmina » dans *Antiquitates*, *Poetae Latini medii aevi,* 2, *Poetae Latini aevi Carolini,* Berlin, 1884, p.205-209.

Catalogus
MGH, Waitz Georg (éd.), « Catalogus abbatum fuldensium », dans *Scriptores*, 13, Hannovre, 1881, p.272-274.

CLA
Lowe E. A. (éd.), *Codices Latini antiquiores : a palaeographical guide to Latin manuscripts prior to the ninth century*, Oxford, 1935-1971.

Chronicon Laurissense
Schnorr von Carolsfeld Hans (éd.), *Das Chronicon Laurissense breve*, Hannover, 1911.

Duplex legationis edictum
MGH, Boretius Alfred (éd.), « Duplex legationis edictum » dans *Leges*, *Capitularia regnum francorum*, 1, *Karoli Magni Capitularia,* IV, Hannovre, 1883, p. 62-64.

Jakobs, 1978
Hermann Jakobs (éd.), *Germania Pontificia, t. 4: Provincia Maguntinensis, partie 4: S. Bonifatius, archidioecesis Maguntinensis, abbatia Fuldensis*, Göttingen, 1978.

Martyrologio
MGH, Levison Wilhelm (éd.), « E Martyrologio Fuldensi » dans *Scriptores*, *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi*, 57, *Vitae sancti Bonifatii archiepiscopi Moguntini*, Hannovre/Leipzig, 1905, p.59-61.

Reuter, 1994
Reuter Timothy (dir.), *The Annals of Fulda*, Manchester, 1994.

Supplex Libellus
Semmler Josef (éd.),« Supplex Libellus monachorum Fuldensium Carolo imperatori porrectus », dans Hallinger Kassius (éd.), *Corpus Consuetudinum Monasticarum*, 1, Siegburg, 1963, p.319-322.

Vita Bonifatii
MGH, Levison Wilhelm (éd.), « Vita Bonifatii auctore Willibaldo » dans *Scriptores*, *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi*, 57, *Vitae sancti Bonifatii archiepiscopi Moguntini*, Hannovre/Leipzig, 1905, p.1-58.

Vita Eigilis
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm (éd.) Candidus, « Vita Eigilis abbatis Fuldensis », dans *Scriptores*, 15/1, Hannovre, 1887, p. 221-233.

Vita Sturmi
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), Eigil, « Vita Sturmi », dans *Scriptores*, 2, Hannovre, 1829, p.365-377.

UBF
Stengel Edmund E. (éd.), *Urkundenbuch des Klosters Fulda*, I, Sigmaringen, 1958.

Études

Becht-Jördens, 1992
Becht-Jördens Gereon, *Die Vita Aegil abbatis Fuldensis des Brun Candidus ein Opus geminum aus dem Zeitalter der anianischen Reform in biblisch-figuralem Hintergrundstil*, Francfort, 1992.
Caillet, 2004
Caillet Jean-Pierre, *L'art carolingien*, Paris, 2004.

Ellger, 1989
Ellger Otfried, *Die Michaelskirche zu Fulda als Zeugnis der Totensorge : zur Konzeption einer Friedhofs- und Grabkirche im karolingischen Kloster Fulda*, Fulda, 1989.

Fischer, Oswald, 1968
Fischer Manfred F, Oswald Friedrich, « Zur Baugeschichte der Fuldaer Klosterkirchen. Literatur und Ausgrabungen in kritischer Sicht » , dans *Beiträge zur Archäologie des Mittelalters*, 1, Cologne, 1968, p. 268-280

Freudenberg, 2013
Freudenberg Sebastian, *Trado atque dono. Die frühmittelalterliche private Grundherrschaft in Ostfranken im Spiegel der Traditionsurkunden der Klöster Lorsch und Fulda (750 bis 900)*, Stuttgart, 2013.

Gaillard, 2006
Gaillard Michèle, *D'une réforme à l'autre (816-934) : les communautés religieuses en Lorraine à l'époque carolingienne*, Paris, 2006.

Hahn, 1954
Hahn Heinrich, « Die Ausgrabungen am Fuldaer Domplatz im 1953 », dans Raabe Cuno (éd.), *Sankt Bonifatius, : Gedenkgabe zum zwölfhundertsten Todestag*, Fulda, 1954, p.641-686.

Hahn, 1980
Hahn Heinrich, « Eiloha, Sturm und das Kloster Fulda », dans *Fuldaer Geschichtsblätter*, n°56, 1980, p.50–82.

Hahn, 1984
Hahn Heinrich, « Von der Benediktuskrypta zur Bonifatiusgruft », dans *Fuldaer Geschichtsblätter*, n°60, 1984, p.49-117.

Hahn, 1985
Hahn Heinrich, « Die drei Vorgängerbauten des Fuldaer Domes », dans *Fuldaer Geschichtsblätter*, n°61, 1985, p.180-202.

Innes, 2000
Innes Matthew, *State and Society in the Early Middle Ages : The Middle Rhine Valley 400-1000*, Cambridge, 2000.

Jacobsen, 1991
Jacobsen Werner, Oswald Friedrich, Schaefer Leo, Sennhauser Hans Rudolf, *Vorromanische Kirchenbauten : Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen, Nachtragsband*, Munich, 1991.

Jacobsen, 1996
Jacobsen Werner, « Die Abteikirche in Fulda von Sturmius bis Eigil : kunstpolitische Positionen und deren Veränderungen », dans Schrimpf Gangolf (dir.), *Kloster Fulda in der Welt der Karolinger und Ottonen*, Francfort, 1996, p.105-127.

Jäger, 1996
Jäger Berthold (dir.), *Fulda im Alten Reich*, Fulda, 1996.

Kehl, 1993
Petra Kehl, *Kult und Nachleben des heiligen Bonifatius im Mittelalter (754 - 1200)*, Fulda, 1993.

Kind, 2007
Kind Thomas, « Das karolingerzeitliche Kloster Fulda : ein „monasterium in solitudine". Seine Strukturen und Handwerksproduktion nach den seit 1898 gewonnenen archäologischen Daten », dans Henning Joachim (ed.), Post-Roman Towns, Trade and Settlement in Europe and Byzantium, vol.1, Berlin/New-York, 2007, p.367-410.

Krause, 2002
Krause Eva, *Die Ratgerbasilika in Fulda : eine forschungsgeschichtliche Untersuchung*, Fulda, 2002.

Krautheimer, 1942
Krautheimer Richard, « The Carolingian revival of early Christian architecture », dans *The Art Bulletin*, n°24, 1942, p.1-38.

Krönert, 2012
Krönert Klaus, « Réformer la vie monastique ou réformer l'Empire ? La Vie d'Eigil de Fulda par Brun Candidus (vers 840). », *Médiévales,* 1/2012, n° 62 , p. 49-65.

Lobbedey, 1986
Lobbedey Uwe, « Zu eingetieften Räumen in früh- und hochmittelalterlichen Kirchen», dans *Frühmittelalterliche Studien*, n°20, 1986, p. 390–413

Lohrmann, 1990
Lorhmann Dietrich, « Travail manuel et machines hydrauliques avant l'an Mil », dans Hamesse Jacqueline, Muraille-Samaran Colette, *Le Travail au Moyen Âge : une approche interdisciplinaire, Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve, 21-23 mai 1987*, Louvain-la-Neuve, 1990, p. 35-48.

McKitterick, 1977
McKitterick Rosamond, *The Frankish Church and the Carolingian Reform*, 798-895, Londres, 1977.

Müller, 1996
Müller Matthias, « Die Ausgrabungen des Joseph Vonderau 1898-1941 », dans *Fuldaer Geschichtsblätter*, n°72, 1996, p.27-52.

Oswald, 1966
Oswald Friedrich, Schaefer Leo, Sennhauser Hans Rudolf , *Vorromanische Kirchenbauten : Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen*, Munich, 1966.

Palazzo, 1994
Palazzo Éric, *Les sacramentaires de Fulda : étude sur l'iconographie et la liturgie à l'époque ottonienne*, Münster, 1994

Parsons, 1983
Parsons David, « Sites and monuments of the Anglo-Saxon mission in central Germany », dans *Archaeological Journal*, n°140, 1983, p.280-321.

Patzold, 2000
Patzold Steffen, « Konflikte im Kloster Fulda zur Zeit der Karolinger», dans *Fuldaer Geschichtsblätter*, n°76, 2000, p.69-162.

Platz, 2009
Platz Kai Thomas, « Fulda und Lorsch im archäologischen Vergleich karolingischer Klosteranlagen
», dans *Geschichte der Stadt Fulda, I: Von den Anfängen bis zum Ende des Alten Reiches*, Fulda, 2009, p.69–126.

Platz, 2010
Platz Kai Thomas, «Die karolingischen Klosterkirchen von Fulda und Lorsch im archäologischen Vergleich », dans Untermann Matthias (dir.), *Befund und Rekonstruktion*, Paderborn, 2010, p. 83-92.

Raaijmakers, 2012
Raaijmakers Janneke, *The making of de monastic community of Fulda, c.744-c.900*, Cambridge, 2012.

Rathsack, 1989
Rathsack Mogens, *Die Fuldaer Fälschungen. Eine rechtshistorische Analyse der päpstlichen Privlegien des Klosters Fulda von 751 bis ca. 1158*, Stuttgart, 1989.

Richter, 1905
Richter Gregor, *Beiträge zur Geschichte der Grabeskirche des hl. Bonifatius in Fulda*, Fulda, 1905.

Schieffer, 1972
Schieffer Theodor, *Winfrid-Bonifatius und die christliche Grundlegung Europas*, Darmstadt, 1972

Schlereth, 1826
Schlereth Franz Bernhard, *Der Dom und die vorigen Hauptkirchen in Fulda ; Urschrift eine für die Fuldaische Landesbibliothek bestimmten Handschrift*, Hanau, 1826.

Schrimpf, 1992
Schrimpf Gangolf, *Mittelalterliche Bücherverzeichnisse des Klosters Fulda und andere Beiträge zur Geschichte der Bibliothek des Klosters Fulda im Mittelalter*, Frankfurt am Main, 1992.

Semmler, 1965-1968
Semmler Josef, « Karl der Grosse und das fränkische Mönchtum », dans Bischoff Berhard et Braunfels Wolfgang (dir.), *Karl der Grosse : Lebenswerk und Nachleben*, 2, Düsseldorf, 1965-1968, p. 255-289.

Sippel, 1993
Sippel Klaus, « Zum Katalog der vorromanischen Kirchenbauten in Mitteleuropa », dans *Hessisches Jahrbuch für Landesgeschichte*, n° 43, 1993, p.249–269,

Staab, 2001
Staab Franz, « Fulda », dans *Die deutschen Königspfalzen, 1: Hessen*, Göttingen, 2001, p. 511–611.

Untermann, 2006
Untermann Matthias, « Krause, Eva, Die Ratgerbasilika in Fulda : Eine forschungsgeschichtliche Untersuchung, Fulda, 2002– Rezension», dans *Deutsche Gesellschaft für Archäologie des Mittelalters und der Neuzeit: Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft für Archäologie des Mittelalters und der Neuzeit*, n°17, 2006, p.144-147.

Vogtherr, 1991
Vogtherr Thomas, « Die Reichsklöster Corvey, Fulda und Hersfeld », dans Weinfurter Stefan (dir.), *Die Reichskirche in der Salierzeit*, Sigmaringen, 1991, p.429-464.

Vonderau, 1913
Vonderau Joseph, « Vorläufer Bericht über die Ausgrabungen am Dom zu Fulda », dans *Fuldaer Geschichtsblätter*, n°12, p.129-144.

Vonderau, 1919
Vonderau Joseph, *Die Ausgrabungen am Dome zu Fulda in den Jahren 1908-1913*, Fulda, 1919.

Vonderau, 1924
Vonderau Joseph, *Die Ausgrabungen am Dome zu Fulda in den Jahren 1919 - 1924: (Fortsetzung und Schluss des Berichtes über die in den Jahren 1908 - 1924 vorgenommenen Ausgrabungen)*, Fulda, 1924.

Vonderau, 1944
Vonderau Joseph, *Die Gründung des Klosters Fulda und seine Bauten bis zum Tode Sturms ,* Fulda, 1944.

Wehlt, 1970
Wehlt Hans-Peter, *Reichsabtei und König, dargestellt am Beispiel der Abtei Lorsch mit Ausblicken auf Hersfeld, Stablo und Fulda*, Göttingen, 1970.

Weidinger, 1989
Weidinger Ulrich, « Untersuchungen zur Grundherrschaft des Klosters Fulda in der Karolingerzeit », dans Rösener Werner (dir.), *Strukturen der Grundherrschaft im frühen Mittelalter*, Göttingen, 1989, p.247-265.

Weidinger, 1991
Weidinger Ulrich, *Untersuchungen zur Wirtschaftsstruktur des Klosters Fulda in der Karolingerzeit*, Stuttgart, 1991

Zwies, 2014
Zwies Sebastian, *Das Kloster Fulda und seine Urkunden. Moderne archivische Erschließung und ihre Perspektivien für die historische Forschung*, Freiburg, 2014.

Gellone

I. Localisation

Situé dans l'arrière-pays languedocien, dans une région fortement dominée par les falaises du sud du Massif central, le monastère a été bâti au confluent de l'Hérault et du Verdus dans un escarpement de la montagne Séranne (fig.1 et 2)[1114]. Il se trouve aujourd'hui dans le diocèse de Lodève, au cœur d'un bourg, à moins de dix kilomètres d'Aniane.

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

L'acte authentique le plus ancien, à notre connaissance, date du 15 décembre 804. Il s'agit de la version anianaise de la dotation du monastère de Gellone par le comte Guilhem[1115]. En revanche, nous disposons d'une longue liste de « faux », dont une charte d'origine gellonaise, du 14 décembre 804[1116] ; selon Gellone, il s'agirait de la vraie charte de dotation du monastère qui a été, en réalité, créée au XIe siècle[1117]. Cette même fausse charte de dotation est confirmée par un faux diplôme de Louis, roi d'Aquitaine, daté de 807, dans lequel d'autres possessions sont ajoutées[1118].

La plupart de ces chartes sont compilées dans le cartulaire de Gellone, qui a été publié par la Société archéologique de Montpellier en 1898 et, qui constitue, aujourd'hui, le recueil principal des chartes relatives à l'abbaye. Il est composé de deux parties : la première a été rédigée vers 1070-1072, puis complétée entre 1077 et 1102 par deux cahiers lacunaires. Au XIIe siècle, entre 1120 et 1130, les moines ont rajouté dix-neuf cahiers parmi lesquels on trouve la version gellonaise de la charte de dotation et le précepte de Louis, roi d'Aquitaine, précédemment mentionnés.

Outre cette liste de chartes, il faut prendre en compte le prestigieux sacramentaire gélasien de Gellone, rédigé vers 790-800, peut-être à Meaux[1119]. Il est l'un des textes les plus

---

[1114] Schneider, 1996, Livre I, Espaces et pouvoirs, p.46 ; Vial, p. 345-346.
[1115] Archives départementales de l'Hérault, 1 J 1015 ; *Gallia Christiana*, *Dotatio monasterii*.
[1116] Archives départementales de l'Hérault, 1 J 1014 ; Le cartulaire de Gellone, n°160, p.144-146.
[1117] Tisset, 1933. L'auteur avait souligné plusieurs incohérences dans le texte prouvant que ce dernier un faux ; Chastang, , 2000, p.65-74 ; Chastang, 2001.
[1118] Le cartulaire de Gellone, n°249, p.209-210.
[1119] Laffitte, Denoël, 2005 ; Palazzo, 1993, p.70.

anciens qui témoignent des origines de l'abbaye. Il évoque au 14 décembre la *dedicatio baselice sancti Salvatoris in Gellone*[1120].

Nos dernières sources écrites sont hagiographiques ; il s'agit de la *Vita Sancti Benedicti Anianensis*[1121], rédigée par Ardon vers 822-823, de la *Vita Karoli gloriosi*[1122] datée des dernières décennies du XIe siècle et de la *Vita Sancti Wilhelmi*[1123], rédigée tardivement après la mort Guilhem, vers 1120-1130[1124].

b. Sources iconographiques

La première représentation du monastère est un plan établi en 1656 par Robert Plouvier[1125], moine de la congrégation de Saint-Maur, installée depuis 1644 à Saint-Guilhem (fig.5 et 6). Il y fait apparaître les deux niveaux du complexe abbatial et en nomme les différentes pièces qui les composent.

c. Sources archéologiques

De l'abbaye de Gellone, ont été conservés l'église abbatiale médiévale (fig.21 et 23) qui a remplacé l'église carolingienne, une partie du cloître des XIe-XIVe siècles (fig.25 et26)et les bâtiments monastiques romans en grande partie reconstruits au XVIIe siècle. Si ces vestiges sont composés de quelques éléments carolingiens, ce sont surtout les fouilles menées en 1962, sans la présence d'archéologue, qui ont révélé la « crypte » carolingienne sous l'abside actuelle, seule structure conservée du monastère primitif (fig.24). Il s'agit d'un espace semi-enterré, divisé en deux nefs, dont les voûtes retombaient sur cinq piliers, et éclairé par deux fenêtres axiales, dont subsistent les ébrasements intérieurs de l'une d'elles. Le massif occidental, incorporé à la nef de l'église romane, serait également une construction carolingienne, de même que la tour Saint-Martin (légèrement postérieure au massif).

[1120] Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, Latin 12048, *Sacramentarium gelasianum*, f°276.
[1121] *Vita Sancti Benedicti Anianensis*, p. 1-35.
[1122] BNF, ms lat. 5941.
[1123] *Vita Sancti Willelmi.*
[1124] Chastang, 2004, p.29.36.
[1125] Archives nationales, section N III, Hérault 2, Arrondissement de Montpellier, canton d'Aniane, 1086 : monastère de Saint-Guilhem-le-Désert.

III.Présentation des études

Emile Bonnet a été le premier à s'intéresser à l'architecture de Gellone, en rédigeant en 1907 une première notice scientifique pour les Actes de la 73e session du Congrès de la Société Française d'Archéologie[1126]. Pierre Tisset a étudié dès 1933 les chartes et l'histoire de l'abbaye[1127] de même que Ferdinand Lot en 1936[1128]. En 1940, Maurice Oudot de Dainville étudie les églises romanes du diocèse de Montpellier dont celle de Saint-Guilhem-le-Désert[1129]. En 1947, Pierre Jourda et de Jean Rudel s'intéressent au site de l'abbaye de Saint-Guilhem[1130]. En 1950, Jean Vallery-Radot publie des articles sur l'église de Saint-Guilhem-le-Désert et sur le Pont du Diable[1131].

En 1973 et 1976, Robert Saint-Jean écrit des articles sur la crypte et le cloître de Saint-Guilhem-le-Désert[1132]. En 1974, Paul Marres publie un ouvrage sur Saint-Guilhem et sa région[1133]. Pierre Riché s'est intéressé à Gellone dans sa publication de 1983 sur les Carolingiens[1134]. En 1982, Victor Saxer écrit un article sur le culte et la légende hagiographique de saint Guillaume de Gellone[1135]. Marcel Durliat a étudié également l'ensemble et resitué chronologiquement le cloître dans son ouvrage de 1982 sur l'art roman et dans un article de 1989 sur la Catalogne et le premier art roman[1136]. Entre 1988 et 1990, André Bonnery publie plusieurs articles sur les églises abbatiales carolingiennes du Languedoc et sur celle du monastère de Gellone[1137].

En 1990, R. Saint-Jean consacre un ouvrage à l'étude des sculptures du cloître de Gellone[1138]. En 1992, Claudie Duhamel-Amado, s'intéresse à l'aristocratie septimanienne à

[1126] Bonnet, 1907.
[1127] Tisset, 1933.
[1128] Lot, 1936.
[1129] Oudot de Dainville, 1940.
[1130] Jourda, Rudel, 1947.
[1131] Vallery-Radot, 1950² ; Ibid., 1950.
[1132] Saint-Jean, 1973 ; Ibid., 1976.
[1133] Marres, 1974.
[1134] Riché, 1983.
[1135] Saxer, 1982.
[1136] Durliat, 1982 ; Ibid., 1989.
[1137] Bonnery, 1988 ; *Ibid.*, 1989 ; *Ibid.*, 1990 ; *Ibid.*, 1990².
[1138] Saint-Jean, 1990.

l'époque carolingienne[1139]. En 1993, Éric Palazzo étudie le sacramentaire de Gellone dans son ouvrage sur l'histoire des livres liturgiques[1140]. Dans le numéro 10 des *Études Héraultaises : Les cloîtres de l'abbaye de Gellone*, paru en 1994, on retiendra surtout l'article de Jean-Claude Richard qui résume les dernières recherches et hypothèses sur le sujet[1141]. Il convient également de mentionner les BSR (Bilan Scientifique Régional) du Languedoc-Roussillon – et notamment celui de 1995 – dans lesquels il est question des fouilles menées à Saint-Guilhem-le-Désert[1142]. Dans les actes du colloque *Saint-Guilhem-le-Désert au Moyen Âge : nouvelles contributions à la connaissance de l'abbaye de Gellone*, organisé par les Amis de Saint-Guilhem-le-Désert en 1995[1143], on notera les contributions de Xavier Barral i Altet sur l'autel[1144], d'André Bonnery sur l'église abbatiale[1145], de Richard Bavoillot-Laussade sur les développements architecturaux de l'abbaye[1146], de Philippe Lorimy sur la réutilisation du monastère carolingien en l'an mil[1147], de Brigitte Udhe-Stahl sur l'architecture carolingienne[1148] et enfin de Gabriel Vignard et Suzanne Raynaud sur le substrat de l'abbaye de Gellone[1149]. En 1996, Laurent Schneider consacre sa thèse aux monastères, villages et réseaux d'Aniane et de Gellone au Moyen Âge[1150]. La même année, R. Bavoillot-Laussade publie un article sur les reliques de Guilhem[1151]. En 1999, Christian Pioch étudie les deux seigneuries ecclésiastiques d'Aniane et de Gellone à l'époque carolingienne[1152].

Dans le colloque de 2000, *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age,* dirigé par Claudie Duhamel-Amado et Xavier Barral i Altet[1153], on remarquera les articles de X. Barral i Altet sur la sculpture préromane[1154], de R. Bavoillot-Laussade sur la famille

[1139] Duhamel-Amado, 1992.
[1140] Palazzo, 1993.
[1141] Richard, 1994.
[1142] Massy, 1995.
[1143] Saint-Guilhem, 1996.
[1144] Barral i Altet, 1996.
[1145] Bonnery, 1996.
[1146] Bavoillot-Laussade, 1996.
[1147] Lorimy, 1996.
[1148] Uhde-Stahl, 1996.
[1149] Vignard, Raynaud, 1996.
[1150] Schneider, 1996.
[1151] Bavoillot-Laussade, 1996².
[1152] Pioch, 1999.
[1153] Duhamel-Amado, Barral i Altet, 2000.
[1154] Barral i Altet, 2000.

de Guilhem, les Wilhelmides, et sur l'autel de l'abbatiale[1155], de Pierre Chastang sur les origines de Gellone[1156], de C. Duhamel-Amado sur l'histoire de la fondation de l'abbaye[1157], de Dominique Iogna-Prat sur la fondation monastique au IXe siècle[1158], de Géraldine Mallet sur les pièces sculptées à décor d'entrelacs[1159], de Patrick Perry sur les éléments et chapiteaux sculptés de Saint-Guilhem antérieurs au XIIe siècle[1160] et de L. Schneider sur les établissements ruraux du haut Moyen Âge dans les périphéries monastiques de Saint-Sauveur d'Aniane et de Saint-Sauveur de Gellone[1161].

En 2000, Dominique Labrosse propose une reconstitution du pilier sud-est de l'ancien cloître de Saint-Guilhem-le-Désert[1162]. En 2001, P. Chastang publie un ouvrage sur les cartulaires en Bas-Languedoc entre les XIe et XIIIe siècles et dans lequel il est question de celui de Gellone[1163]. En 2003, Julien Vial écrit la notice sur Saint-Guilhem-le-Désert dans le volume sur le Montpelliérais de la *Carte archéologique de la Gaule*[1164]. Enfin, dans les actes du colloque de 2004, *Saint-Guilhem-le-Désert : le contexte de la fondation, l'autel médiéval de Saint-Guilhem,* dirigé par Xavier Barral i Altet et Christian Lauranson-Rosaz[1165], on soulignera surtout les investigations d'Alain Dubreucq sur le contexte historique de la fondation de Gellone[1166], d'Edina Bozoky sur la relique de la vraie Croix dans la légende de la fondation de Gellone[1167], de P. Chastang sur la dotation de l'abbaye par le comte carolingien de Toulouse[1168] et de G. Mallet sur les autels et vestiges d'autels à Gellone[1169]. Marie-Pierre Laffitte et Charlotte Denoël s'intéressent au sacramentaire de Gellone, dans leur publication sur les livres et manuscrits carolingiens[1170]. En 2009, paraît un ouvrage collectif sur le cloître

[1155] Bavoillot-Laussade, 2000 ; *Ibid.*, 2000².
[1156] Chastang, 2000.
[1157] Duhamel-Amado, 2000.
[1158] Iogna-Prat, 2000.
[1159] Mallet, 2000 ; *Ibid.* 2000².
[1160] Perry, 2000 ; *Ibid.* 2000².
[1161] Schneider, 2000.
[1162] Labrosse, 2000.
[1163] Chastang, 2001.
[1164] Vial, 2003.
[1165] Barral i Altet, Lauranson-Rosaz, 2004.
[1166] Dubreucq, 2004.
[1167] Bozoky, 2004.
[1168] Chastang, 2004.
[1169] Mallet, 2004.
[1170] Laffite, Denoël, 2007.

de Gellone, dirigé par Hélène Palouzié et Géraldine Mallet[1171]. On y notera notamment l'article de Laurent Hugues sur l'histoire de l'abbaye au temps de Mérimée[1172].

En 2013, G. Mallet étudie à nouveau l'abbaye de Gellone[1173] et écrit un article sur la réappropriation de l'Antiquité à Gellone à l'époque romane[1174]. En 2015, elle publie un nouvel article sur la sculpture du cloître[1175].

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

Il y aurait eu à Gellone, avant la fondation du monastère par Guilhem, plusieurs habitations semi-troglodytes[1176], probablement occupées par des ermites.

b. Le règne de Charlemagne

À l'origine de cette fondation, il y aurait eu un homme, Guilhem[1177]/Willelmus, cousin de Charlemagne[1178], membre d'une famille dirigeante du Midi, les Guilhemides[1179]. Comte de Toulouse en 789/790, il était l'un des principaux défenseurs des terres de Charlemagne, face aux Basques et aux musulmans d'Espagne – la Septimanie n'ayant été conquise par les Francs que vers 750. La région n'était pas totalement soumise aux francs et, en 793, le duc Guilhem a subi une défaite contre les Sarrasins à Orbieu (Aude) avant de les battre dix ans plus tard, en 803 à Barcelone[1180]. À ce moment-là, la région est à nouveau passée sous domination chrétienne.

[1171] Palouzié, Mallet, 2009.
[1172] Hugues, 2009.
[1173] Mallet, 2013.
[1174] Mallet, 2013².
[1175] Mallet, 2015.
[1176] Lorimy, 1996, p.96.
[1177] *Vita Sancti Willelmi.*
[1178] Riché, 1983.
[1179] Duhamel-Amado, 1992.
[1180] Bavoillot-Laussade, 2000.

Selon Laurent Schneider, Guilhem a fondé avant Gellone le sanctuaire de Caseneuve en Uzège[1181]. Son amitié avec Benoît d'Aniane[1182] lui a fait entreprendre la construction d'une *cella*[1183], alors qu'il était encore comte. Il s'est progressivement éloigné de la vie civile en fréquentant cet établissement et a finalement pris l'habit monastique. Il s'est retiré, à une date inconnue (le 29 juin 806, selon la *Vita Karoli gloriosi*[1184]), dans le monastère qu'il venait de fonder[1185] et qu'il avait doté le 15 décembre 804[1186] de possessions dans le Lodévois (fig.2 et 3). Deux actes de cette même dotation ont été conservés : celui figurant dans le Cartulaire de Gellone[1187], daté du 14 décembre 804 mais qui a été commencé en 1066 par l'abbé Pierre désireux de recueillir les chartes encore conservées à la suite d'un incendie destructeur[1188] ; et celui[1189] provenant du monastère d'Aniane, daté du 15 décembre 804. Le premier fait de Gellone un *monasterium* autonome tandis que le second le réduit à une *cella* pourvue d'une basilique. C'est ici un aperçu de ce que Pierre Tisset a appelé « la guerre des faux »[1190], querelle du XIe siècle qui opposait Aniane et Gellone. Pierre Chastang démontre que le texte produit par l'abbaye de Gellone[1191] est un faux[1192]. Lors de sa fondation, Gellone était véritablement une *cella* à laquelle a été ajoutée une basilique et non un *monasterium* comme les moines faussaires de Gellone avaient tenté de l'imposer. Son fondateur, Guilhem, unit son établissement à Aniane[1193] dans le but de garantir son existence. Dans la *Vita Sancti Benedicti*, c'est Benoît d'Aniane qui a envoyé, parmi ceux de

---

[1181] Schneider, 1996, p.162.
[1182] ADH, 1 J 1015 : « in illa cella Gellonis quem ego superius nominatus Vuilhelmus per consilio domni abbatis Benedicti, seu cum suo adiutorio edificavi. »
[1183] *Vita Sancti Benedicti Anianensis*, p.23 : « vallis vero a beati viri Benedicti monasterio ferme quatuor milibus, cui nomen est Gellonis, in qua construere prefatus comes, in dignitate adhuc seculi positus, cellam jusserat. »
[1184] BNF, ms lat. 5941, fol.41 v° : « Anno DCCVI° ab incarnatione Domini. »
[1185] *Vita Sancti Benedicti Anianensis*, p.23 : « illo se vite sue tempore Christo tradidit serviturum. »
[1186] ADH, 1 J 1015 ; Chastang, 2004, p.29.30.
[1187] ADH, 1 J 1014.
[1188] Le cartulaire de Gellone, n°1 : « Unde, quia beatissimus confrater noster Rostagnus, Lutevensis episcopus, significavit sancte apostolice sedi quedam munimina privilegiorum Gellonensis monasterii, ubi corpus sancti Wilelmi requiescit, igne esse consumpta. » La véracité historique de cet évènement est contredit par Pierre Chastang qui pense qu'il s'agit plutôt d'un topos rhétorique. Chastang, 2004, p.29.30.
[1189] ADH, 1 J 1015 ; *Gallia Christiana*, *Dotatio monasterii*, col. 263.
[1190] Tisset, 1933, p. 42-59.
[1191] ADH, 1 J 1014.
[1192] Chastang, 2004, p.29.31.
[1193] ADH, 1 J 1015 : « dummodo sic ipsa cella subgecta est ad Aniana monasterio sicut odie esse videtur. »

son monastère, les premiers religieux à Gellone[1194]. Guilhem a ensuite confié, dans sa dotation, la direction du monastère à des *rectores*, qui étaient très certainement les abbés même d'Aniane[1195], faisant de Gellone une dépendance du monastère d'Aniane, et ce dès sa fondation. On constate qu'avec la création de faux, Gellone a très rapidement tenté de contester cette réalité, notamment au XIe siècle lorsqu'Aniane a commencé à revendiquer un pouvoir de sujétion. Au-delà de cette guerre pour l'indépendance de Gellone, c'est également une lutte territoriale qui aurait été au cœur de la querelle entre les deux monastères[1196]. Ainsi, Pierre Chastang le rappelle dans son article[1197], cette querelle (et l'entreprise des monastères dans la reproduction et re-création des chartes) avait déjà commencé avant le fameux incendie de 1066, entre la fin du Xe siècle et les années 1030. Dès lors, les événements relatés dans la *Vita Willelmi* sont à considérer avec prudence, puisque l'auteur cherchait à minimiser l'action de Benoît au profit de celle de Guilhem (effacée par les auteurs de la *Vita Benedicti Anianensis* et de la *Vita Karoli gloriosi)*. L'histoire racontée dans les folios de cette *Vita Karoli gloriosi* est aussi à prendre avec circonspection puisqu'il s'agit d'un texte du XIe siècle rédigé par Aniane dans l'espoir de reprendre l'initiative dans la querelle qui l'opposait à Gellone[1198].

La première abbatiale, appelée *basilic(a)* dans l'acte de dotation et placée sous le vocable du Sauveur, a été dédicacée un 14 décembre[1199], en 804 ou 805[1200]. C'est, aujourd'hui, une date qui continue à faire débat car aucun texte contemporain de la dédicace n'en précise l'année. Pourtant, selon les recherches de Richard Bavoillot-Laussade, le XVIIIe des calendes de janvier[1201] n'est tombé un dimanche qu'en 800, 805 et 811. Parmi

---

[1194] *Vita Sancti Benedicti Anianensis*, p.23 : « Etenim in cellam prefatam venerabilis Pater Benedictus suos jam posuerat monachos. »
[1195] ADH, 1 J 1015 : « Precamus ut ipse abbas de Aniana benigniter ut misericorditer regat ipsa cella Gellonis seu fratres ibidem morantes ; Ista omnia superius nominata pro nos supradictos ad ipsa casa Die vel ad suos rectores dono, trado, adque transfundo ab hodierno die ad ipsa casa Die, dummodo sic ipsa cella subgecta est ad Aniana monasterio sicut odie esse videtur. »
[1196] Schneider, , 1996, p.164-165.
[1197] Chastang, 2000, p.65-74.
[1198] *Ibid.*, 2004, p.32.
[1199] BNF, ms. Lat. 12048, f° 276 r : « XVIII Kl. ian. […] dedicatio basilicae sancti saluatoris in gellone. »
[1200] Bavoillot-Laussade, 1996, p.27.
[1201] La date est inscrite dans le manuscrit de la Bibliothèque Municipale de Montpellier, Ms. n°12 f° 8 r, à la fin de la ligne 12 : « F. XVIII Kl. ian. antiochia drusi zozimi in gellon. dedicat. eccle.

ces trois dates, seule celle de 805 lui apparaît plausible car en 800 le monastère n'a vraisemblablement pas encore été fondé et la date de 811 est trop tardive. Pierre Chastang, lui, pense que l'église aurait été consacrée la veille de la dotation par Guilhem, à savoir le 14 décembre 804[1202]. Dans ce texte, la basilique Saint-Sauveur est mentionnée – et donc déjà dédicacée. L'auteur invoque le fait que la dotation n'a pu survenir que très peu de temps après la consécration, la même année tout au plus[1203]. Ainsi, puisque nous connaissons la date et l'année de la dotation, nous pouvons être quasiment certains de l'année de la dédicace. Reste à élucider le problème de calendrier posé par Richard Bavoillot-Laussade.

Celui-ci avance l'idée que la basilique aurait été construite à partir de 802[1204]. Julien Vial pense qu'elle aurait été achevée en 806[1205] lors de l'entrée présumée de Guilhem au monastère et du dépôt de la relique de la Croix, donnée, selon la *Vita Sancti Willelmi*, à Guilhem par Charlemagne[1206] vers 801. Cependant, dans l'ouvrage d'Hélène Palouzié et de Géraldine Mallet[1207], il est proposé de voir un achèvement progressif des travaux qui auraient duré jusqu'à la fin du IXe siècle.

La *Vita Sancti Wilhelmi* raconte que Guilhem, toujours laïque à cette époque[1208], amena des « maîtres » pour collaborer avec les artisans locaux qui devinrent alors leurs adjoints[1209]. Guilhem est clairement présenté comme le maître d'ouvrage lorsqu'il discute

---

sci. Salvatoris », ainsi que dans le calendrier martyrologe du Sacramentaire de Gellone, BNF, ms. Lat. 12048, f° 276 r : « XVIII Kl. ian. […] dedicatio basilicae sancti saluatoris in gellone. »

[1202] Chastang, 2004, p.29.31.

[1203] ADH, 1 J 1015 : « pro nos omnibus superius nominatos dono ad sacrosanctae basilice, qui est constructa in honore sancto Salvatore et sanctae Mariae semper virginis, seu S. Petri et S. Pauli, et S. Andrea, et S. Michaëlis, vel omnium apostolorum, in illa cella Gellonis. »

[1204] Un acte (datant des environs du XVIe siècle et aujourd'hui perdu) appelé la *pervetusta Charta Fundationis* affirme que le monastère a été créé en 802. Citée dans Bavoillot-Laussade, 1996, p.27.

[1205] Vial, 2003, p. 345-346, notice « Saint-Guilhem-le-Désert » ; BNF, ms lat. 5941, fol.41 v° : « Anno DCCVI° ab incarnatione Domini. »

[1206] *Vita Sancti Willelmi*, p.81 : « Haec dicens beatus Willelmus, et cunctis vale faciens, seque propere ab omnibus ac fortiter excutiens, exit de civitate, bajulans crucem in aenigmate, crucem vero Jesu-Christi in veritate, Rege Carolo dilecto suo domino diutius illum cum lacrymus deducente, Francorum exercitu cum dolore et gemitu, cunctaque multitudine cum longius, quoulque oportuit, prosequente. »

[1207] Palouzié, Mallet, 2009, p.22.

[1208] *Vita Sancti Willelmi*, p.81 : « ipse Dux ad opus rediit. »

[1209] *Ibid.*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat. »

avec les responsables du chantier[1210] ; telle est du moins l'image que veut imposer l'hagiographie en contestation de celle laissée par la *Vita Sancti Benedicti Anianensis* où le rôle de fondateur de Guilhem est minimisé, au profit de l'image de Benoît. La première composante construite, selon la *Vita Sancti Wilhelmi*, a été le sanctuaire[1211]. Benoît d'Aniane, ami de Guilhem, lui envoya plusieurs moines afin de constituer la première communauté du monastère qui allait suivre la règle bénédictine nouvellement réformée. C'est là la seule mention de l'influence de Benoît d'Aniane ; le reste du texte hagiographique passe sous silence l'implication de ce dernier, et fait de Guilhem l'unique acteur de la fondation de Gellone. Le texte évoque également la relation étroite qui unit le comte à Charlemagne et à ses sœurs, qui passent alors pour être les seules personnes dans son entourage à avoir influencé les décisions de Guilhem tant dans sa volonté de fondation que de conversion[1212]. Nous savons qu'il s'agit là d'une invention gellonaise et que les véritables acteurs ont été Guilhem, Benoît d'Aniane et dans une plus large mesure le roi Louis d'Aquitaine, futur Louis le Pieux. Il ne convient pas ici de discuter de la part d'implication de chacun, qui par ailleurs demeure difficilement quantifiable, mais de rétablir, comme le fit Pierre Chastang, la vérité sur l'histoire des origines du monastère.

Selon la *Vita Sancti Willelmi*, Guilhem a apporté à Gellone la relique de la sainte Croix que lui avait offerte Charlemagne[1213]. La présence de cette relique, toujours à Gellone aujourd'hui, a été l'élément déterminant de la constitution d'un pèlerinage, évoqué dans le Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle[1214]. Pourtant, la légende n'est avérée dans les textes qu'au XIIe siècle[1215] dans la *Vita Sancti Wilhelmi*. Le récit de ce don royal est une invention des moines de Gellone désireux d'amplifier l'histoire de leur relique, et qui vient nourrir la rivalité qui les opposait à Aniane qui prétendait détenir, elle aussi, un morceau de

---

[1210] *Ibid.* : « Hiis ita dispositis et congrue atque regulariter designatis, ipse Dux ad opus rediit, operarios ponit, artifices praeponit ; qui quibus insistant operibus, quaeve exerceant studia diligenter et opportune disponit. »
[1211] *Ibid.* : « Et sic quidem incipiens a capite, sicut dicitur, a sanctuario meo incipite. »
[1212] Chastang, 2004, p.29.33.
[1213] *Vita Sancti Willelmi*, p.81 : « bajulans crucem in aenigmate, crucem vero Jesu-Christi in veritate, Rege Carolo dilecto suo domino diutius illum cum lacrymus deducente. »
[1214] Guide du pèlerin, p.48 : « Sanctissimus namque Guillelmus […] lignumque dominicum apud vallem Gelloni secum detulit, in qua scilicet valle, heremiticam vitam duxit, et beato fine Xpisti confessor in ea honorifice requiescit. »
[1215] *Vita Sancti Willelmi*, p.79-80 et Chapitre 16-17 ; Le cartulaire de Gellone, n°518.

la Vraie Croix offert par Charlemagne[1216]. Cependant, selon Edina Bozoky[1217], si cet épisode est en effet fictif, il n'y a en revanche aucune raison de douter de la détention d'une telle relique à Gellone dès sa fondation, d'autant plus que la possession des fragments de la Vraie Croix devient de plus en plus courante dès le IXe siècle. Des textes du cartulaire mentionnent la double titulature de l'abbatiale de Gellone, appelée dès le Xe siècle *ecclesie Sancti Salvatoris Gellonensis Sancteque Crucis*[1218] ; ce qui, avec la dédicace faite au Sauveur, nous pousse à considérer comme réelle l'arrivée des reliques dès la dotation du monastère par Guilhem. Dans ce récit, il n'y a donc que l'intervention de Charlemagne à reconsidérer.

Enfin, notons qu'aucune charte de fondation ni de copie de celle-ci n'a été retrouvée. La fondation de Gellone par Guilhem pourrait donc être légendaire, ce qui n'empêchait en rien l'ancien comte de Toulouse d'avoir doté généreusement une *cella* monastique déjà existante et de l'agrandir.

c. Après le règne de Charlemagne.

Si plusieurs thèses l'ont affirmé[1219], aujourd'hui nous en avons la certitude : aucun édifice « préroman » du Xe siècle n'a été construit à Gellone. Cette confusion sur la date d'édification de la première abbatiale a été conditionnée par la sanctification de Guilhem au Xe siècle[1220]. À cette époque, la crypte, son accès et le transept ont été modifiés afin d'accueillir le corps de Guilhem, récemment sanctifié[1221]. Jusque-là déposés au rez-de-chaussée du massif occidental (fig.10), ces restes ont été exposés dans l'ancienne salle basse du sanctuaire, construite au IXe siècle pour recevoir les reliques de la Croix. À l'angle sud-est de cette pièce a été retrouvé un massif maçonné, haut de soixante-trois centimètres pour une longueur de deux mètres cinquante-cinq sur une largeur de quatre-vingt-dix centimètres, qui est certainement le podium où a été placé le corps de saint Guilhem lors

[1216] Palouzié, Mallet, 2009, p.21.
[1217] Bozoky, 2004, p.79-84.
[1218] Le cartulaire de Gellone, n°9.
[1219] Saint-Jean, 1974 ; Tisset, 1933.
[1220] Bavoillot-Laussade, 1996, p.27 (+ note 10).
[1221] ADH, série 5H6 : le transfert des reliques est dit « e sacello Sancti Michaelis in majorem Basilicam. »

de sa translation au XIe siècle[1222]. Le tombeau qui accueillait les reliques du saint était fait de dalles assemblées dont les traces se lisent dans le mortier laissé sur ce fameux massif. Ainsi, on peut calculer que le caisson mesurait entre deux mètres quinze et deux mètres dix-sept de longueurs sur cinquante-trois (voire cinquante-cinq) centimètres de largeur. Un autel a également été installé dans la crypte au moment de cette translation à l'angle nord-est ; subsiste son emmarchement. Ainsi une messe pouvait être dite *ad caput*, à proximité des reliques du saint nouvellement élevé. L'acte 518[1223] du Cartulaire de Gellone mentionne l'autel de Guilhem près des reliques de la Sainte Croix, ce qui vient conforter l'hypothèse de l'installation de l'autel dans la crypte au XIe siècle, dès lors appelée « Confession »[1224]. La liturgie christique semble y avoir été maintenue au moins jusqu'à la fin du Moyen Âge. Dom Sort cite le *Liber Consuetudine* de Gellone du XVe siècle, aujourd'hui perdu, dont une des phrases, *in loco qui dicebatur Confessio… et fiebat adoratio Crucis,* nous informe sur la pratique de l'adoration de la Croix par les moines dans l'espace dit de la Confession. L'accès à la crypte a été profondément remanié dans le premier quart du Xe siècle. Le niveau du sol a été remonté jusqu'au seuil du sanctuaire supérieur, supprimant ainsi le système d'escalier ainsi que les chapelles annexes du transept. À la place aurait été érigé un podium. L'accès à la crypte se faisait alors par deux escaliers droits étroits encore visibles[1225] ménagés au nord et au sud. L'hypothétique grand escalier carolingien qui descendait vers la crypte aurait été comblé et remplacé par un grand degré large de huit mètres soixante ascendant, qui desservait le sanctuaire supérieur. Il était soutenu par un couloir-tunnel voûté en plein cintre d'orientation nord/sud de cinq mètres quatre-vingt de long sur deux mètres de large.

Le corps a été, à nouveau, déplacé en 1045 dans l'église récemment reconstruite (fig.20) au pied du sanctuaire avant d'être ramené en 1077 dans l'abside, à droite du nouveau maître-autel. Ce n'est qu'en 1139 que le corps a été transféré d'un sarcophage ou caisson pour être enfoui dans le sol sous l'autel qui lui fut alors consacré[1226]. Le culte de Guilhem et de la Croix se développa[1227] alors progressivement. Ce qui est devenu un sanctuaire

---

[1222] Bavoillot-Laussade, 1996, p.30 ; Saint-Jean, 1974.
[1223] Cartulaire de Gellone, fol. 196 r°,acte 518 : « super altare SAncti Confessoris Guilelmi et super sanctam Crucem dextris superpositis. Année 1124. »
[1224] Bavoillot-Laussade, 1996, p.31.
[1225] *Ibid.*
[1226] Bavoillot-Laussade, 1998.
[1227] Saxer, p. 565-589.

familial s'est imposé sur le territoire non seulement en tant qu'important centre de dévotion et de mémoire, mais aussi en tant que puissance économique. Gellone est cité par Aimery Picaud dans *le Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle,* qui incite les fidèles à se rendre sur la sépulture du saint fondateur où se trouvent également les reliques de la Croix[1228].

La basilique subit de forts remaniements au XIe siècle[1229] ; les travaux de cette première phase s'étalèrent de 1010 à 1050, avec une pause entre 1025 et 1030 (fig. 16 et 20). Ainsi, le maître d'œuvre, appelé Maître Z, a intégré l'ancienne église carolingienne, son sanctuaire oriental et son massif occidental dans un édifice plus grand. Les limites topographiques l'ont empêché de s'étendre de manière significative vers l'est. La nef a été quelque peu élargie et prit surtout de la longueur grâce à l'éventrement du massif occidental, qui doubla ses dimensions. Le transept a également été agrandi. Vers 1070-1075, le sanctuaire haut a été englobé dans une grande abside avant d'être détruit lors de l'achèvement de celle-ci[1230] et de la consécration du nouveau maître-autel en 1076.

Le cloître roman de Gellone est sans conteste la partie architecturale de l'abbaye qui a fait le plus parler d'elle (fig.18, 25 et 26)[1231]. Cet attrait est dû à l'histoire de ses sculptures et à leur qualité. Il connut au moins quatre phases de construction : une première carolingienne, une deuxième aux XIe-XIIe siècles, une troisième entre le XIIe et le début du XIIIe et, une dernière, l'étage, qui date de la première moitié du XIVe siècle. Détruit entre 1791, lors de sa vente comme bien national à un maçon qui le démantela, et le premier quart du XIXe siècle, il reste aujourd'hui seulement une galerie et demie au rez-de-chaussée : celle du nord et celle de l'ouest. Celles-ci sont probablement les premières à avoir été reconstruites, juste après la réédification du bras sud du transept de l'abbatiale, un peu avant le milieu du XIe siècle[1232]. À la fin du XIIe siècle, des claires-voies ont été sculptées et plus tard un étage gothique ajouté. Aujourd'hui tous deux ont disparu ; seules ont été conservées celles des galeries du rez-de-chaussée sud et est[1233].

[1228] Le guide du pèlerin, p.48.
[1229] Vial, 2003, p. 345-346, notice « Saint-Guilhem-le-Désert ».
[1230] Le guide du pèlerin, p.54.
[1231] Palouzié, Mallet, 2009.
[1232] Labrosse, p.155.
[1233] Ces éléments sont visibles au musée des Cloisters à New York.

Peu avant la troisième phase de construction du cloître, vers 1140, a été édifiée la tour (jamais achevée) dite du Gimel (fig.20)[1234].

L'abbaye subit ensuite, au cours des siècles plusieurs modifications et dégradations. Elle fut pillée pendant les Guerres de Religion avant d'être récupérée par les Mauristes qui reconstruisirent une partie des bâtiments conventuels (plan Plouvier). Gellone fut vendue comme bien national après la Révolution française et inscrite aux Monuments historiques en 1840. Après plusieurs restaurations, le collectionneur américain George Grey Barnard acheta, en 1906, des éléments sculptés du cloître, aujourd'hui présentés au musée The Cloisters à New York[1235]. D'autres sont toujours visibles au dépôt lapidaire situé dans l'ancien réfectoire mauriste.

V. Présentation monumentale

19. La situation dans le cadre naturel

Le site sur lequel est bâti le monastère de Gellone est mentionné dans la *Vita Sancti Wilhelmi* comme un lieu isolé, un désert de falaises et de montagnes où une rivière, le Verdus, coule à 50 mètres plus au sud (fig.2 et 3) et où seules quelques habitations semi-troglodytes ont été retrouvées[1236]. Encore une fois, la *Vita Sancti Willelmi* a cherché à minimiser l'influence de Benoît d'Aniane dans le choix du site, qu'il connaissait certainement très bien, puisque son monastère était implanté à quelques kilomètres de là. Dans le texte, ce n'est donc pas sur les conseils de Benoît, mais parce qu'il a été guidé par Dieu, par l'intermédiaire d'un ange, que Guilhem a choisi le lieu de l'établissement du monastère – qui, rappelons-le, était peut-être déjà occupé.

Avant sa construction, la vallée du Verdus était une zone marécageuse[1237]. Des travaux d'aménagements ont donc été nécessaires, comme le draînage et l'assainissement du site. Cette domestication du paysage (découpage du tuf calcaire, apprivoisement des cours d'eau) a été entreprise avant la période carolingienne et poursuivie au temps de Guilhem[1238]. Le vallon de Gellone était ainsi propice au développement de la vie érémético-

[1234] Palouzié, Mallet, 2009, p.27.
[1235] Hugues, 2009, p.45-59.
[1236] Lorimy, 1996, p.96.
[1237] Vignard, Raynaud, 1996, p.160.
[1238] Duhamel-Amado, 2000, p.11.

cénobitique[1239] . Ce relatif isolement est nuancé par la proximité avec le monastère d'Aniane (fig.4) qui, aux premiers temps de Gellone, pouvait aider la communauté en cas de besoin, favorisant alors les échanges spirituels, matériels et même démographiques.

20. L'état précarolingien

Il n'y avait vraisemblablement aucune construction précarolingienne avant les habitations semi-troglodytes et la fondation par Guilhem de la *cella* de Gellone au tout début du IXe siècle.

21. La phase relative au règne de Charlemagne

a. L'abbatiale Saint-Sauveur

De l'église préromane demeurent aujourd'hui quelques vestiges dont ce qui est communément appelé la « crypte » (fig.12 et 24), le massif occidental, la tour Saint-Martin (fig.22) et la travée la plus occidentale de la nef actuelle. Les études pratiquées sur le matériau, l'appareillage, le ciment et le jointement, le mode d'assemblage, la dimension des murs et la structure des maçonneries ont confirmé l'appartenance de ces trois vestiges à la même phase de construction[1240]. Les travaux de Philippe Lorimy[1241] ont également étayé cette affirmation en mettant au jour l'alignement orthogonal exact de ces éléments (fig.10 et 11).

C'est là l'un des grands sujets de controverse à propos de Saint-Guilhem-le-Désert : la phase de construction préromane date-t-elle du Xe siècle, comme l'admet Robert Saint-Jean[1242], ou est-elle carolingienne et contemporaine de Guilhem ? Si l'on admet que la fondation a été faite par Guilhem, alors il est légitime de penser, comme les *Vitae* et la charte de dotation le relatent, que les constructions ont été menées en son temps ; par ailleurs, si le monastère existait et fonctionnait dès le IXe siècle, alors les éléments

[1239] Schneider, 1996, p.162.
[1240] Bavoillot-Laussade, 1996, p.27 ; Saint-Jean, 1974, p.281. L'auteur est le premier à relier ces trois éléments à la même phase (même s'il se trompe dans leur datation de presque deux siècles).
[1241] Lorimy, 1996, p.95-128.
[1242] Saint-Jean, 1974, p.267-289.

préromans retrouvés remonteraient, sans doute, au IXe siècle[1243]. Rappelons enfin que rien ne permet de penser qu'une nouvelle église a été construite au Xe siècle lors de l'élévation du corps de Guilhem[1244]. Il n'y a donc pas de phase intermédiaire entre celle de l'époque carolingienne et celle du XIe siècle. André Bonnery en fait la démonstration. Il compare l'appareillage carolingien du monument avec ceux d'autres sites avérés du Xe siècle. Il a fait observer que si, partout, est utilisé de l'*opus incertum* pour les élévations et des gros blocs grossièrement débités pour les zones à renforcer, à Saint-Guilhem, un appareillage moyen a été employé dans les fondations, soigneusement taillé et jointoyé – technique avérée pour l'Espagne wisigothique[1245]. Aucune église n'aurait donc été construite au Xe siècle ; il y aurait eu, en revanche, des modifications structurelles depuis la fondation et jusqu'à cette période.

Les observations qui ont été faites à Gellone ont permis d'établir les dimensions de cette première abbatiale Saint-Sauveur (vocable carolingien modifié au XIe siècle en Saint-Guilhem, et parfois accompagné de celui de Sainte-Croix). Construite dans le secteur nord de l'enclos monastique, elle mesurait hors-œuvre 38,60 mètres de long sur une largeur maximale (au niveau des bras du transept) de 19,30mètres. Constitués de tuf calcaire érigés en moyen appareil, les murs avaient une épaisseur variant entre 90 et 100 cm[1246].

1. Le sanctuaire oriental

Découvert en 1962, le sanctuaire quadrangulaire oriental était en réalité divisé en deux salles superposées (fig.9, 10 et 11). La *Camera Sancta*, appelée « crypte » par ses découvreurs et leurs successeurs, se trouvait en bas ; et un éventuel *Altarium* à l'étage, où a été aménagé l'autel principal (probablement au centre).

Comme la grande majorité des bâtiments du monastère, l'abbatiale a subi de nombreux changements et la crypte a été probablement arasée à la fin du XVIe siècle, à la suite des dégâts causés par les Calvinistes. En effet, le plan de Plouvier de 1656 (fig.5) ne fait pas apparaître les accès et les escaliers menant à la crypte, ce qui confirme alors cette

[1243] Palouzié, Mallet, 2009, p.22. Bien que là encore il est impossible de nier ou d'affirmer catégoriquement s'il s'agit des vestiges originaux construits du vivant de Guilhem.
[1244] Bonnery, 1996, p.201.
[1245] *Ibid.*
[1246] Bavoillot-Laussade, 1996, p.28.

hypothèse ; nous savons par ailleurs que cette salle basse était encore utilisée au XVe siècle par les moines la nuit du Vendredi Saint[1247].

a. La *Camera Sancta*.

Si plusieurs hypothèses relatives à la fonction de cette salle ont été avancées depuis sa découverte en 1962, dont celles qui prétendaient qu'il s'agissait d'un oratoire précarolingien, d'une chapelle annexe ou du lieu de sépulture de Guilhem, nous pensons aujourd'hui que cette salle était destinée à recevoir les reliques de la Sainte-Croix offertes, selon la *Vita Sancti Willelmi*, par Charlemagne[1248].

Richard Bavoillot-Laussade a calculé les dimensions de cette salle basse, qui aurait donc mesuré trois mètres quatre-vingt-dix sur cinq dans œuvre (fig.12 et 13). Cet espace rectangulaire affiche ainsi presque la même superficie que les chapelles annexes du transept. À l'origine, la pièce était haute de 3,60 mètres environ. Divisée en deux vaisseaux, les deux voûtes en berceau retombaient sur cinq piliers : un au centre et quatre[1249] disposés aux points cardinaux, tandis que des pilastres s'élevaient aux angles de la salle. L'hypothèse d'un couvrement par de petites croisées est rejetée par Richard Bavoillot-Laussade qui soutient celle du voûtement en berceau qui, malgré sa rareté pour la période carolingienne, se retrouvait au monastère Suso de San Millàn de la Cogolla et à San Juan de la Peña en territoire ibérique.

Le reliquaire de la Croix aurait ainsi été situé dans le pilier central de la crypte (fig.12), c'est-à-dire juste en-dessous de la localisation présumée de l'autel du Sauveur dans la salle haute. Deux arcades aveugles, profondes de quarante-cinq centimètres, ont été construites contre chaque mur latéral et à l'intérieur desquelles ont été logées de petites niches. Ces *loculi* étaient destinés à accueillir d'autres reliquaires de moindre importance, qui encadraient ainsi la relique principale de la Croix. Ce dispositif de logettes dans les murs et piliers se retrouvait également dans la crypte de San Felice de Pavie (VIIIe-IXe siècle), tandis

[1247] *Annales Gellonenses,* (*Liber Consuetudinum* de Gellone) : « in loco qui dicebatur Confessio … et fiebat adoratio Crucis. »
[1248] Voir la sous-partie historique „Pendant le règne de Charlemagne".
[1249] Un pilier et trois pilastres plus exactement.

que la manière d'installer des reliques autour d'une plus importante était aussi avérée à Notre-Dame-et-tous-les-apôtres de Centula.

Deux petites fenêtres orientales éclairaient la pièce : larges de soixante centimètres, elles étaient placées dans l'axe des vaisseaux. L'ensemble de la salle est encore recouvert d'enduit peint et on peut voir sur la paroi sud, en relief, une croix pattée et hampée. Cet enduit n'est probablement pas celui d'origine car une première couche, sans doute peinte, semble avoir préexisté[1250]. Le couloir qui mène à la salle est, lui, recouvert d'un badigeon plus grossier, peut-être fait de chaux et de pierre tendre[1251]. Plusieurs croix y ont été gravées, peintes ou dessinées au charbon, certainement par les pèlerins (on retrouve ces marques sur les colonnettes-chapiteaux du chevet roman, probables remplois carolingiens).

L'accès à la *Camera Sancta* se faisait donc par le transept, en descendant les marches d'un large escalier central (fig.10 et 14). Le passage alors ouvert pour entrer dans la crypte était large de trois mètres trente-cinq. Du fait de l'absence de corniches latérales, Richard Bavoillot-Laussade propose de voir un tympan porté par un linteau et dont l'appui aurait disparu lors des nombreuses modifications ultérieures. Cette éventuelle structure était précédée à l'ouest d'un grand arc d'un mètre de large et haut d'un mètre quarante, soutenu par des corniches encore visibles sur un mètre environ de long. C'est sur cet arc que reposait l'éventuel balcon du sanctuaire haut.

Enfin, la crypte possédait des contreforts extérieurs qui devaient, sans doute, davantage étayer le voûtement de la salle supérieure que celui de la crypte même.

La question de la datation de ces a été longuement débattue. Une chose est certaine : il s'agit d'une construction préromane. Il faudrait des fouilles plus approfondies des parties anciennes pour la dater plus précisément du IXe ou du Xe siècle. Les constructeurs romans ont rebâti l'église autour de cette crypte (et de l'ancienne église) en tentant de s'adapter à la topographie accidentée. En effet, l'édifice roman est en dévers, et l'implantation du mur de la partie nord du transept et de l'absidiole est en distorsion à cause de la planimétrie. Il a été en partie construit sur du substrat dolomite plus difficile à creuser que le dépôt travertineux qui se trouve moins de deux mètres plus loin[1252]. Mais malgré cet avantage, il s'agissait de

[1250] Selon les observations de Richard Bavoillot-Laussade.
[1251] Bavoillot-Laussade, 1996, chapitre I, note 37.
[1252] Vignard, Raynaud, 1996, p.161.

ne pas s'éloigner de la crypte ; au contraire, il s'imposait manifestement de construire autour de celle-ci, même s'il fallait en subir les désagréments de la topographie.

b. Le sanctuaire haut – *l'Altarium*

Dans cette salle haute se trouvait certainement l'autel principal dédié au Sauveur (fig.11 et 14)[1253]. Sa relation avec la salle basse est accentuée par la présence dans cette dernière des reliques de la Sainte-Croix. Richard Bavoillot-Laussade a estimé la hauteur de l'*Altarium* à environ huit mètres. Les claveaux peints d'une fenêtre qui, selon l'emplacement des contreforts orientaux, était probablement axiale, ont été retrouvés. Les calculs pratiqués à partir des vestiges retrouvés indiquent qu'elle aurait mesuré un mètre de large pour un ébrasement intérieur d'un mètre quarante. Sa hauteur, en revanche, reste inconnue ; elle peut être estimée entre un mètre quatre-vingt et deux mètres quarante.

La présence de contreforts extérieurs contre la crypte suggère qu'ils venaient soutenir la voûte de l'*Altarium*, peut-être en plein cintre, comme il est courant aux Asturies[1254].

Une décoration murale embellissait ce sanctuaire ; plusieurs éléments de tuf stuqué ont été retrouvés. Leur datation est incertaine et pourrait être estimée aux temps carolingiens. Mais, comme le sanctuaire a été fortement remanié, les propositions relatives à un éventuel décor architectonique restent à l'état d'hypothèses. Richard Bavoillot-Laussade pense que les colonnes antiques placées à l'extérieur de l'abbatiale venaient, à l'origine, orner cet espace. Au total, on trouve dans l'abbaye douze colonnes monolithiques en marbre[1255]. Si celles-ci ont bel et bien été utilisées pour le premier sanctuaire de Gellone, nous aurions affaire à une formule déjà répandue dans les Asturies comme à San Miguel de Lillo et à San Salvador de Priesca (le nombre douze étant symboliquement en accord avec la dédicace christique de l'autel principal). Patrick Perry et Géraldine Mallet ont inventorié les éléments sculptés antérieurs au XIIe siècle[1256] : le premier a eu en charge les chapiteaux, les consoles, les reliefs et les éléments divers présents dans l'ancien réfectoire ; la deuxième

---

[1253] *Vita Sancti Willelmi*, p.81. Voir la sous-partie sur les autels.
[1254] Bavoillot-Laussade, 1996, chapitre I, note 43.
[1255] Il y en a six au chevet, trois à la tour du Gimel et trois autres sont représentées dans le décor de la galerie ouest du cloître.
[1256] Perry, 2000, p.87-108 ; *Ibid.*, 2000², p.121-146 ; Mallet, 2000, p.108-119.

s'est occupé des décors d'entrelacs dont la datation, bien qu'elle soit à considérer avec prudence en raison du manque d'indices archéologiques et historiques suffisants, se situerait au IXe siècle, pour la totalité des fragments conservés[1257]. La structure architecturale interne était peu favorable à l'emploi de chapiteaux ; ainsi l'église carolingienne arborait un décor sculpté foisonnant, mais essentiellement regroupé à l'extérieur[1258]. Notons qu'il s'agit là de déplacements, la plupart des chapiteaux et des colonnes toujours insérés dans les murs de l'édifice n'étaient pas au même endroit à l'origine.

2. Le massif occidental

À l'ouest de l'abbatiale a été érigée une tour quadrangulaire de huit mètres quatre-vingt sur neuf mètres quatre-vingt-dix hors-œuvre et dont l'épaisseur des murs a été calculée en moyenne à un mètre soixante (fig.10, 11 et 14). Sa hauteur a pu être mesurée à environ dix-sept mètres[1259].

L'entrée principale, pour les fidèles, se trouvait-elle dans ce massif ? Nous savons qu'une des portes qui ouvrait sur le collatéral sud était réservée à Guilhem, qui y avait accès depuis sa cellule ; les autres moines pénétraient dans l'abbatiale par une autre porte du flanc sud. En ce qui concerne l'accès aux fidèles, l'hypothèse la plus vraisemblable est celle d'une porte au nord (un accès aurait pu être ménagé à l'ouest mais jusqu'ici aucune étude des maçonneries n'a pu être réalisée en raison des escaliers qui couvrent ledit mur). Cette proposition est étayée par la présence d'une voie d'accès, entre le flanc nord de l'église et le rocher, qui reliait l'Hérault au bourg s'étant formé au nord-est du monastère. Richard Bavoillot-Laussade propose de la voir sur le mur nord du massif ouest[1260].

Alors, si les entrées principales se trouvaient au niveau des collatéraux sud et nord, il faudrait envisager une autre fonction que celle de « narthex » à ce massif occidental. Plusieurs hypothèses ont été avancées : il pourrait s'agir, pour le rez-de-chaussée, d'un espace funéraire ; ou bien tout simplement d'une chapelle avec autel. C'est pourtant la première hypothèse qui retient le plus l'attention ; cette pièce était probablement le premier

[1257] Mallet, 2000², p.143-146.
[1258] Perry, 2000², p. 121.
[1259] Bavoillot-Laussade, 1996, p.28.
[1260] *Ibid.*, note 17.

lieu où Guilhem a été inhumé[1261] en présence des membres de sa famille, dont ses sœurs. Richard Bavoillot-Laussade rappelle, à juste titre, que la famille des Wilhelmides ne possède pas de nécropole dynastique connue avant le début du Xe siècle[1262].

À l'intérieur du massif ont été aménagés trois niveaux (fig.14)[1263] : un rez-de-chaussée quasi aveugle à l'exception d'une fenêtre à pénétration sur la face nord ; une salle intermédiaire où a été installé plus tard un oratoire dédié à saint Michel ; et une salle supérieure à la fonction indéterminée. Cette dernière pièce n'était accessible que de l'extérieur[1264] et une seule baie, sur la face nord, est encore conservée. Selon Richard Bavoillot-Laussade, la spécificité de l'accès à celle-ci induit une fonction particulière ou une construction postérieure. Dans le premier cas, la salle aurait pu être le premier oratoire Saint-Michel avant son déplacement, un étage plus bas, au XIe siècle (lorsque le plancher entre ces deux niveaux a été détruit); la salle intermédiaire, ouverte sur la nef par une arcade, aurait pu abriter à l'époque carolingienne des fonts baptismaux, comme c'était le cas à Reims à cette époque. Cette proposition se fonde sur la présence d'un autel dédié à saint Jean-Baptiste dans une chapelle de ce niveau à l'époque romane[1265]. Une autre hypothèse veut y voir une tribune princière, mais nous préférons la rejeter face aux lacunes documentaires pouvant étayer cette supposition. Couvertes en plein cintre, les salles supérieures et intermédiaires[1266] sont hautes de quatre mètres vingt et la salle du rez-de-chaussée de cinq mètres quarante.

L'observation des restes du fronton occidental du massif, encore visibles sur la tour du Gimel romane (fig.17), indique que le massif carolingien a été couvert en bâtière axiale. Un comble charpenté d'environ 1,50m séparait probablement la voûte sommitale du

---

[1261] Rappelons qu'en 794 Charlemagne, dans un capitulaire, interdit les sépultures dans les églises. L'idée d'une sépulture dans ce massif devant l'église est tout à fait envisageable. MGH, *Capitularia* p.174, n°20: « Ut mortui in ecclesia non sepeliantur, nisi episcopi aut abbates vel fideles et boni presbiteri ».
[1262] Bavoillot-Laussade, 1996, note 20.
[1263] *Ibid.*, p.28.
[1264] Pour cela a été ménagée une porte à l'est de la tour Saint-Martin donnant à l'extérieur sur un pallier de 4-5 m². De là, l'accès au massif se faisait par une porte ouverte dans sa façade sud. Bavoillot-Laussade, 1996, note 21.
[1265] *Ibid.*, p.50.
[1266] *Ibid.*, note 19 : cette voûte intermédiaire a été détruite au XIe siècle.

couvrement. Avec la construction de la tour du Gimel au XIIe siècle[1267] contre le flanc ouest du massif carolingien, tous les éventuels décors et fenêtres ont été détruits. Seule demeure une bande en tuf à dents d'engrenage sous le larmier des façades sud et nord. Quatre chapiteaux carolingiens, au style antiquisant, ont été remployés dans cette tour romane[1268].

3. La tour Saint-Martin

Une tourelle carrée de quatre mètres dix de côté et haute de dix-huit mètres environ, appelée tour Saint-Martin (fig.22), était dès l'époque carolingienne plaquée contre le flanc sud du massif (fig.10, 11 et 17). Le fait qu'elle soit légèrement encastrée dans ce dernier suscite quelques interrogations : s'agit-il d'une construction légèrement postérieure[1269] ? Comme le souligne Géraldine Mallet, sa datation est difficile à établir. Selon elle, il est peu probable qu'elle ait été construite au temps de Guilhem ; en revanche, elle aurait pu l'être dans le courant du IXe, voire même du Xe siècle[1270].

Au rez-de-chaussée, une petite pièce voûtée plein cintre d'un mètre quatre-vingt-dix sur deux mètres vingt s'ouvrait au sud sur le cloître[1271] par une porte, aujourd'hui disparue, mais dont une petite fenêtre matérialise encore l'axe. Cette petite pièce, qui ne communique pas avec la salle du rez-de-chaussée du massif, aurait pu être une chapelle Saint-Martin de Tours – ce qui expliquerait alors le nom donné à celle-ci.

Au premier étage de la tour, se trouve le départ d'un escalier hélicoïdal voûté et appareillé en bloc de tuf. Il ne mène pas directement à l'étage supérieur mais à un promenoir, en partie voûté[1272], qui, lui, conduit à la salle intermédiaire du massif occidental (le passage est muré depuis le XVIIIe siècle). Les premières marches sont droites et la cage, ainsi que le noyau de la vis, mesurent quatre-vingt centimètres de large. L'accès à l'escalier se faisait très certainement par l'extérieur, à l'est, via une série de marches prises dans le

[1267] Perry, 2000², p. 121-146.
[1268] *Ibid.*
[1269] Bavoillot-Laussade, 1996, p.29.
[1270] Palouzié, Mallet, 2009, p.22.
[1271] Pour les questions relatives au cloître, voir la sous-partie correspondante plus loin.
[1272] Bavoillot-Laussade, 1996, p.29. Ce couloir était d'abord voûté un tunnel puis couvert de charpentes et de dalles, correspondant au passage entre la tour Saint-Martin et le massif.

mur sud de la nef[1273] puis par un palier. Au sud s'ouvrait une deuxième porte (actuellement murée) qui menait probablement à l'une des ailes du cloître (fig.22).

4. La cellule de Guilhem

De la petite pièce située au rez-de-chaussée de la tour Saint-Martin, un accès menait juste à l'est de celle-ci dans un local réduit de deux mètres vingt sur un mètre trente (fig.9). Malgré les modifications entreprises à l'époque romane, le constructeur a laissé, au sud, une fente verticale pour que la lumière pénètre. Reconnue comme la cellule primitive de Guilhem, elle communiquait avec l'église par une porte (aujourd'hui murée)[1274].

5. La nef

La nef carolingienne était composée de trois vaisseaux ; à l'extérieur, le long du collatéral sud, une coursière avait probablement été construite pour abriter l'escalier droit qui desservait l'étage de la tour Saint-Martin (fig.10, 14 et 16).

Les structures architectoniques des nefs carolingiennes sont inconnues et les seules propositions envisageables sont celles qui supposent que les constructions romanes se sont alignées sur les plus anciennes. Ainsi, les quatre travées construites au XIe siècle et larges d'environ trois mètres soixante (voir trois mètres quatre-vingt-dix) reprennent très certainement la disposition carolingienne. Les arcs qui séparaient les vaisseaux reposaient sur des colonnes monolithes[1275] dont la hauteur (base non comprise) a été estimée à trois mètres cinquante pour trente à trente-cinq centimètres de diamètre[1276]. La nef centrale carolingienne aurait eu, selon Richard Bavoillot-Laussade, une largeur de quatre mètres soixante-dix pour neuf mètres de hauteur, et les bas-côtés auraient mesuré, environ, deux mètres cinquante de large.

[1273] *Ibid.*, chapitre II, note.17, disposition que l'on rencontre à Centula (dont l'escalier suit le mur gouttereau sud mais aussi à Aix-la-Chapelle.
[1274] *Ibid.*, note.25.
[1275] La réutilisation de colonnes antiques est envisageable comme on le constate au portail de la tour romane du Gimel de Gellone.
[1276] Bavoillot-Laussade, 1996, notes I, n°28.

Malgré la mention, dans le *Libellus de Miraculis Sancti Willelmi*[1277], d'un plafond charpenté et plafonné, *laquearia*, aucun vestige ni aucune source contemporaine de la construction ne vient conforter cette information.

- Le chancel

Parmi les éléments préromans conservés, ceux d'un chancel de type « pergola » ont été identifiés grâce au décor caractéristique de grands cercles dessinés au compas, perlés ou ornés de petites feuilles juxtaposées, de tresses, d'entrelacs, de rinceaux contenant des végétaux divers en léger relief sur fonds plats, dont la datation carolingienne ne fait aucun doute[1278]. Au total on comptabilise : une dalle entière[1279] et des fragments d'une ou plusieurs autres, des piliers pour les tenir, des colonnettes monolithes à fût bombé avec leur chapiteau à décor végétal simplifié (qui étaient érigées sur les piliers) et des fragments de frises, probables vestiges d'un entablement posés sur celles-ci[1280]. Richard Bavoillot-Laussade pense que le chœur monastique clos par ce chancel se trouvait en haut de la nef centrale (fig.9 et 10)[1281]. Cette disposition, au regard du plan hypothétique de l'église carolingienne, fonctionne bien. L'enrichissement du décor sculpté propre au renouveau artistique carolingien se retrouve donc, ici à Gellone, dans le chancel. D'autres fragments sont peut-être attribuables à des aménagements liturgiques de types ambon, baldaquin voire deuxième clôture. Cette utilisation de clôture de chœur renvoie à l'idée paléochrétienne d'une église riche en mobilier sculpté entourant (et sublimant) l'autel tout en l'isolant des fidèles[1282].

6. Le transept

Là encore, pour le transept, nous ne pouvons avancer que des suppositions à partir des maçonneries romanes subsistantes. Si l'on sait que son sol était un mètre soixante-dix plus bas que celui de la nef, nous pensons que sa hauteur égalait celle de la nef et formait une toiture continue (fig.14 et 15). Richard Bavoillot-Laussade propose une longueur hors

[1277] *Libellus Willelmi*, p.568 : « campanam argenteam ad templi laquearia suspensam. »
[1278] Palouzié, Mallet, 2009, p.23.
[1279] Mallet, 2000, p.109.
[1280] Palouzié, Mallet, 2009, p.23.
[1281] Bavoillot-Laussade, 1996, p.30.
[1282] Barral i Altet, 2000, p.83-86.

œuvre de dix-neuf mètres trente et intérieure de dix-sept mètres quarante pour une largeur d'environ cinq mètres quatre-vingt[1283]. Le passage entre la nef et le transept était matérialisé par un arc triomphal aux piliers dégagés.

L'espace du transept aurait été divisé en trois parties avec deux chapelles aménagées dans les deux espaces latéraux, de quatre mètres quarante sur cinq mètres quatre-vingt. Au nord se trouvait celle dédiée à la Vierge et au sud celle dédiée aux apôtres Pierre et Paul[1284]. L'incertitude relative à l'éventuelle structure qui aurait été installée au centre du transept plane encore. Le changement de niveau entre la nef et le transept incite à imaginer qu'un escalier à plusieurs degrés (sept selon Richard Bavoillot-Laussade) avec palier intermédiaire y était aménagé, comme on peut l'observer à Santa Maria de Naranco[1285]. Occupant toute la largeur de l'espace central délimité par la grande arcade et les chapelles latérales, ce dispositif aurait relié la nef au transept et offrait un passage vers la crypte.

Si un sanctuaire haut est avéré pour la période carolingienne, Richard Bavoillot-Laussade propose de le voir surélevé d'un mètre soixante-dix par rapport au transept ; d'après lui, son accès se serait effectué par deux escaliers ménagés dans l'épaisseur des murs des passages latéraux, où deux couloirs voûtés (de deux mètres de large sur deux mètres de haut) étaient percés, en-dessous, afin de permettre l'accès aux chapelles latérales. Chacun de ces deux escaliers menait aux extrémités d'un palier qui donnait accès au sanctuaire, moyennant un ou deux degrés afin de compenser la légère différence de niveau. Ce palier aurait constitué, selon Richard Bavoillot-Laussade**,** un balcon large d'environ un mètre vingt-cinq qui s'appuyait sur l'arc d'entrée de la crypte.

Derrière les arcades secondaires qui entouraient la large arcade reliant la nef au transept, ont été retrouvées les traces de petits escaliers larges de cinquante-cinq centimètres. Perpendiculaires au grand degré, ils descendaient au palier intermédiaire, et on pense alors qu'il devait exister dans leur prolongement quelques degrés offrant un autre accès aux chapelles latérales. Si le chœur des moines était en haut de la nef, la clôture interdisait alors aux fidèles d'avoir accès, depuis la nef, aux larges marches du grand degré

[1283] Bavoillot-Laussade, 1996, p.29.
[1284] Voir la sous-partie sur les autels.
[1285] Bavoillot-Laussade, 1996, chapitre I, note 32.

central et aux chapelles du transept. Ce dispositif pourrait être une solution envisagée dès la construction de la première *basilic(a)*.

7. Les autels

Grâce à la *Vita sancti Willelmi* et à la charte de dotation, nous savons que plusieurs autels prenaient place à Gellone à l'époque carolingienne, et ce bien que leur nombre et leur emplacement soit difficile à définir pour cette période[1286]. Il y avait à Gellone au moins cinq autels, six peut-être[1287]. L'autel majeur était dédié au Sauveur et se situait dans la zone orientale de l'église, très certainement dans l'*Altarium*, la partie haute du sanctuaire, au-dessus de la crypte et des reliques de la Croix. L'autel Saint-Michel était, lui, à l'ouest, dans une des chapelles supérieures du massif occidental[1288]. S'il est ainsi possible de proposer des emplacements pour ceux-ci, cela n'est pas envisageable pour les autres autels (celui sous le vocable de sainte Marie, celui de Saint-Jean-l'Évangéliste, celui de Saint-André-et-tous-les-apôtres et celui (ou ceux) dédiés aux saints Pierre et Paul – en effet, les textes ne nous permettent pas d'affirmer si ces deux apôtres partageaient le même autel ou non). Le plan de l'église carolingienne demeurant, *in fine*, trop inexactement connu et les textes n'étant pas assez explicites, il serait trop hasardeux de tenter une quelconque proposition de restitution. Cependant, Géraldine Mallet[1289] soumet l'idée que les autels primitifs de Marie et de Pierre auraient pu se trouver à l'endroit où devaient se dresser par la suite les chapelles partageant ces mêmes noms, Marie dans l'absidiole nord et Pierre dans l'absidiole sud – le nom de Paul disparaissant des textes après le Moyen Âge. En effet, les titulatures du Moyen Âge se retrouvent dans des textes du XVIIe siècle. Le premier date du 6 juillet 1611[1290] et transcrit le compte-rendu d'une visite d'un envoyé du sénéchal de Béziers. Il mentionne, parmi d'autres autels, les cinq déjà existants à l'époque carolingienne. Il précise que l'autel de

---

[1286] Mallet, 2004, p.104.

[1287] ADH, 1 J 1015 : « in honore sancto Salvatore et sancte Mariae semper Virginis seu sancti Petri et sancti Pauli et sancti Andreae et sancti Micahel, vel omnium apostolorum » ; ADH, 1 J 1014 : « in honore Domini, et Salvatoris nostri Jhesu Christi, et sancte Maria semper Virginis, et Sancti Michaelis archangeli, seu apostolorum gloriosorum Petri et Pauli, necnon et Sancti Andree, omniumque apostolorum » ; *Vita Sancti Willelmi*, chap. 9, p.76: « in nomine Salvatoris, id est Jesu-Christi, qui est verè Salvator mundi […] Sancta Regina caelorum et Princeps Archangelorum, Petrus Pastor ovium, et Paulus Doctor gentium, cum Joanne Theologo et Andrea Apostolo, cum omni duodeno Apostolorum numero. »

[1288] Voir la partie sur le massif occidental.

[1289] Mallet, 2004, p.104.

[1290] ADH, 5 H 19.

Michel se situait dans la tribune occidentale – l'ancien massif. Le second texte date du 27 septembre 1624 et transcrit l'état des lieux mené par Dom Robert Clutin[1291]. Il mentionne les mêmes autels que précédemment et précise que l'autel de saint Michel se trouvait « dans l'église supérieure sur les tribunes », que l'autel du Sauveur était « dans l'église inférieure » et qu'« à l'opposé de l'autel majeur dans l'angle droit de la croix, était disposé l'autel de la très sainte Vierge Marie […] et de l'autre côté dans le coin gauche, il y avait l'autel de saint Pierre. Dans la partie inférieure de la nef de l'église, dans l'angle gauche, l'autel de saint André apôtre ».

b. Autres églises

Il n'y a pas eu, selon les sources textuelles et archéologiques, d'autres églises au sein du complexe monastique.

c. Cloître et conventuels

Le monastère aujourd'hui connu est celui qui a été essentiellement reconstruit à partir du XIe siècle (fig.5 et 19). Pourtant, Géraldine Mallet[1292] pense que l'organisation générale de l'abbaye médiévale s'appuierait sur des éléments déjà en place à l'époque carolingienne. Ainsi on aurait eu, et ce malgré l'irrégularité du terrain, une implantation ordonnée autour de deux cloîtres desservant les bâtiments liés à la vie communautaire. Selon Richard Bavoillot-Laussade[1293], le mur qui ferme le préau à l'est (et qui est toujours visible aujourd'hui) est préroman si ce n'est carolingien (fig.26). Il est construit avec le même type de blocs de tuf calcaire que ceux de la crypte, du massif et de la tour Saint-Martin et quatre baies géminées ponctuent sa façade. Ce témoignage archéologique de l'existence d'un cloître à l'époque carolingienne est conforté par les textes.

La *Vita Sancti Willelmi,* dont la valeur testimoniale a déjà été discutée précédemment, évoque plusieurs bâtiments qui auraient existé dès la construction du monastère par Guilhem[1294]. Ainsi, il y aurait eu, en plus de l'église abbatiale, un cloître, une maison pour le

[1291] ADH 5H1, Inventaire, fol. 36 v° et 295 v°.
[1292] Palouzié, Mallet, 2009, p.23.
[1293] Bavoillot-Laussade, 1996, p.35.
[1294] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum

dortoir et le réfectoire - sûrement sur deux niveaux -, une maison pour l'infirmerie, une pour les novices, un vestibule ou une antichambre pour les invités, et un hôpital pour les pauvres à côté de la boulangerie et du moulin (fig.18). Plusieurs points sont ici intéressants : tout d'abord l'auteur emploie le terme *domus* pour désigner les bâtiments qui abritent le réfectoire et le dortoir ainsi que l'infirmerie ; mais il parle de *cella* quand il s'agit de celui destiné aux novices ; ensuite, il utilise le terme *proaul(a)* pour celui des invités. Cette variété de termes est le reflet d'une réalité fonctionnelle ; chacun des bâtiments mentionnés a une fonction particulière mais aussi, et certainement, un volume et une localisation qui lui sont propres. On peut alors avancer l'hypothèse qu'une *domus* est un bâtiment plus imposant qu'une *cella* tandis que la *proaul(a)* est clairement une salle ou un bâtiment situé non loin de l'entrée du monastère, comme l'indique le préfixe *pro*. Philippe Lorimy propose une restitution du cloître et des bâtiments conventuels attenants[1295].

La ligne suivante du texte indique que ces bâtiments sont correctement et régulièrement disposés, et ce malgré les contraintes topographiques évoquées : *Hiis ita dispositis et congrue atque regulariter designatis*[1296] ; cela laissant deviner une organisation ordonnée.

L'observation, par Philippe Lorimy et Richard Bavoillot-Laussade, de l'ancienne salle capitulaire romane, située dans l'aile est du cloître, a révélé plusieurs anomalies. En effet, la voûte a été ajoutée au XIIe siècle en couvrement d'une pièce plus ancienne dont l'entrée a été désaxée lors de remaniements postérieurs. Le long bâtiment formant l'aile est de la galerie était probablement déjà construit à l'époque carolingienne et a été transformé lors de la reprise romane du cloître[1297]. Finalement, ils proposent pour ce cloître primitif de voir un quadrilatère bordé par deux façades de bâtiments, à l'est et au sud, et deux galeries de circulation, au nord et à l'ouest. Les quatre murs ont probablement tous été percés des mêmes baies géminées que les quatre encore présentes sur la façade est[1298]. Le plan du cloître à l'époque carolingienne n'était pas strictement carré (fig.18) ; d'après Richard

---

et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »

[1295] Lorimy, 1996, p.109.

[1296] *Vita Sancti Willelmi*, p.76.

[1297] Bavoillot-Laussade, 1996, p.35.

[1298] *Ibid.*

Bavoillot-Laussade, trois des côtés du préau mesuraient vingt-et-un mètres soixante-dix, et le quatrième dix-huit mètres dix. Il était bordé au nord par la basilique et sur les trois autres côtés de longs bâtiments rectangulaires. Il semblerait que les ailes est et ouest aient été prolongées vers le sud afin de former une seconde cour, certainement à usage domestique. Cette proposition est confortée par le plan de Plouvier (fig.5 et 6) et la présence de maçonneries carolingiennes à l'angle sud-est de l'enclos monastique, près du Verdus[1299]. Le plan de Plouvier montre que l'entrée au monastère se faisait, au XVIIe siècle, par cette cour méridionale, entre les deux ailes est des deux cloîtres. Pour Richard Bavoillot-Laussade l'organisation du monastère en deux cloîtres pourrait donc également être un aménagement carolingien, avec le regroupement des activités artisanales et agricoles au sud de l'enclos. Cette porte communiquait alors avec le village-bas de Gellone.

La *proaula hospitum*, espace d'accueil à vocation publique donc, évoquée dans la *Vita sancti Willelmi*, aurait pu être située dans l'aile ouest du cloître, à proximité de l'entrée de la basilique et de l'éventuel *atrium*, aujourd'hui place de la Liberté. Le mur encore conservé donnant dans la cour du cloître ne présente aucun vestige de communication, ce qui laisse penser qu'elle se trouvait de l'autre côté, sur une des façades extérieures du bâtiment, au nord comme le propose Philippe Lorimy. Dans l'angle sud-ouest du cloître médiéval est visible une trace de porte qui donnait accès à l'aile ouest. Cette *proaula hospitum* a été transformée en réfectoire entre le XIe et le XIIe siècle.

Le réfectoire primitif aurait donc pu être dans l'aile sud du premier cloître (avec probablement le dortoir à l'étage). La cuisine, comme nous l'observons toujours sur le plan de Plouvier, n'a peut-être pas été déplacée depuis l'époque carolingienne. À l'angle des bâtiments occidental et méridional, elle a pu alimenter en tout temps le réfectoire qu'il soit au sud comme à l'ouest. Aujourd'hui détruit, cet éventuel bâtiment des cuisines de cinq mètres soixante-dix de côté[1300] a été remplacé par une petite cour et un couloir au temps des Mauristes. Des éléments carolingiens, des traces d'ouvertures et des ajouts postérieurs se lisent encore, tout comme l'emplacement d'un four.

Le bâtiment carolingien - d'une dimension calculée à dix-huit mètres dix sur cinq mètres soixante-dix - qui formait l'aile orientale du cloître (là où se trouvait la salle capitulaire) a très certainement été amputé d'un quart de sa longueur par l'agrandissement

[1299] *Ibid.*, p.37.
[1300] *Ibid.*, p.39.

du transept de l'église à l'époque romane. La porte d'accès au corps de logis a été dès lors désaxée. Richard Bavoillot-Laussade propose avec Philippe Lorimy d'y voir la salle de l'*auditorium*[1301], avérée au plus tôt dans la *Vita Sancti Willelmi*, lieu où se réunissaient les moines pour la lecture. En dessous, il y aurait peut-être eu un premier niveau composé d'une succession de pièces, liées à l'activité liturgique, qui a été ensuite enterré au XIe siècle[1302]. Cet éventuel *auditorium* a été, à l'époque romane, aménagé en salle capitulaire. À l'angle de l'aile orientale et méridionale se trouvait une pièce d'environ cinq mètres soixante-dix de côté et qui était peut-être le *scriptorium* avec à son étage le chartrier, incendié selon l'auteur du cartulaire de Gellone au XIIe siècle. Des traces de rubéfaction et de chaulage de la maçonnerie ont été relevées par Jean-Luc Massy[1303]. Cependant, Pierre Chastang a envisagé l'éventuelle invention de cet événement.

Une question intéressante à soulever ici est l'hypothèse de Richard Bavoillot-Laussade selon laquelle il existait, entre ces différentes salles de petites pièces non aménagées, utilisées uniquement pour faciliter la circulation entre les salles principales des ailes du cloître et celui-ci[1304] (autrement dit des couloirs) (fig.18).

À ce propos, peut-on envisager un étage à ce premier cloître carolingien comme c'est le cas en 1656 (fig.6) ? C'est la question que pose à nouveau Richard Bavoillot-Laussade. Ces niveaux aménagés en galeries de circulation auraient pu relier le cloître (et ses salles supérieures dont le dortoir) avec la basilique, le massif occidental et sa chapelle Saint-Michel. Cette hypothèse est confortée par la présence, sur le palier du premier étage de la tour Saint-Martin, d'une porte murée donnant accès à un escalier, qui ne démarre qu'à ce niveau (fig.22)[1305]. Comment aurait-pu se faire l'accès à cette porte et à ce palier à l'époque carolingienne ? Un escalier droit orienté est-ouest, plaqué à l'intérieur du gouttereau sud de la basilique ou placé sur une coursière parallèle à ce mur, pourrait être envisagé. Cette

[1301] *Vita Sancti Willelmi*, chapitre 22, p.82: « Completa vero oratione , factaque cunctis altaribus sua cuique digna veneratione (ingentia namque munera in singulis Deo obtulit et ea deauratis et decenter gemmatis ornamentis operuit) itur in auditorium, et osculatis fratribus, lectaque ex more lectione, factoque pro tempore brevi sermone de animae aedificatione. »
[1302] Bavoillot-Laussade, 1996, p.42.
[1303] Massy, 1995, p.139-140.
[1304] Bavoillot-Laussade, 1996, p.43.
[1305] Voir la partie sur la tour Saint-Martin.

hypothèse ne pourrait être confirmée qu'à condition que la largeur de la nef carolingienne avec ses coursières en annexes soit égale à celle de la nef romane qui se serait greffée dessus.

Dans le flanc méridional de l'actuelle basilique, trois portes murées encore visibles peuvent être envisagées comme des restes ou des indications de vestiges carolingiens (fig.27). Celle qui donne accès à l'église depuis le cloître est désaxée par rapport aux constructions romanes mais se retrouvait au centre de la nef carolingienne. S'agit-il d'une reprise romane d'une communication antérieure ? La deuxième porte également romane, près de l'angle nord-est, est ornée de remplois carolingiens (probablement ceux de la porte précédente) insérés au XIe siècle dans le nouveau mur. La dernière, s'ouvrant dans le mur nord du transept méridional, aurait pu remplacer une plus ancienne, carolingienne donc, et aurait ainsi relié le cloître au transept abritant l'autel des saints apôtres Pierre et Paul.

La sculpture qui décorait l'ensemble de ces galeries et façades à l'époque carolingienne fait encore débat. Une colonnette-chapiteau de la deuxième arcade orientale de l'actuelle galerie nord est un probable remploi carolingien que Richard Bavoillot-Laussade propose d'intégrer à une hypothétique série disparue qui aurait orné l'ensemble des baies du cloître. La démolition du cloître carolingien a amené la dissémination et redistribution d'une vingtaine de colonnettes-chapiteaux de style corinthisant dans l'ensemble du monastère roman, abbatiale et galeries du nouveau cloître[1306]. Le maître de la deuxième phase de construction du cloître n'avait pas l'intention de tout détruire pour rebâtir mais de modifier les éléments déjà en place, dans un souci d'homogénéité esthétique des façades.

d. Cimetière

Nous ne possédons pas d'informations relatives à un cimetière carolingien.

e. Village et réseau

[1306] Bavoillot-Laussade, 1996, p.36.

L'installation du monastère de Gellone non loin de celui d'Aniane amène à reconsidérer l'existence de réseaux (fig.4). Rompant avec la tradition de la solitude érémético-cénobitique, ces fondations s'ancraient dans un paysage déjà occupé par d'autres cellules monastiques. Si l'exemple de la Gaule du nord est mieux connu dans les cas où un monastère a aidé à l'installation d'ermitages, il y avait pour le sud de la Gaule l'exemple de Saint-Michel-de-Cuxa, plus tardif, où une petite communauté érémitique s'est établie non loin du monastère. Enfin, nous ne pouvons que constater l'éclosion de ces communautés à Goudargues, Caunes et Gellone dans la zone d'influence du monastère d'Aniane[1307], nuançant alors l'idée répandue par la légende du désert.

Autour de Gellone, probablement bâti sur le site d'une ancienne *villa*, s'est développé un bourg, essentiellement au nord, à l'est et à l'ouest du complexe (fig.7)[1308]. Il est possible d'envisager que ce qui est actuellement une place devant l'église était, à l'époque carolingienne, si ce n'est un *atrium* au moins une place publique. Le type d'occupation des parcelles accolées au sud et à l'est du monastère ne nous est pas connu. Il pourrait s'agir de jardins, de prairies ou encore d'habitations ou dépendances éparses.

[1307] Schneider, 1996, p.162.
[1308] Lorimy, 1996, p.103.

Bibliographie Gellone

Sources

ADH : Archives départementales de l'Hérault

Annales Gellonenses
Dom Joseph Sort (éd.), *Annales Gellonenses*, (Montpellier, Archives départementales de l'Hérault, Ms. 5 H 6), 1705.

De Sancto Willelmo
Acta Sanctorum, « De Sancto Willelmo duce postea monacho Gellonensi in Gallia », 6 Mai, t. VI, p. 798-822.

Gallia Christiana, Dotatio monasterii
Gallia Christiana, VI, *Instrumenta ecclesiae Leutevensis*, col. 263-264, n°1 : « Dotatio monasterii Gellonensis a Guillelmo comite ».

Guide du pèlerin
Vieillard Jeanne (éd.), *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, Paris, 1997 (5e édition).

Le cartulaire de Gellone
Alaus Paul, Cassan Léon, Meynal Edmond (éd.), *Le cartulaire de Gellone*, Montpellier, 1898.

Libellus Willelmi
Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti, *Libellus de Miraculis Sancti Willelmi Ducis ac monachi gellonensis, Saeculorum* 4, 2.

MGH, *Capitularia*
MGH, Boretius Alfred (éd.), « Capitularia regnum francorum », dans *Leges*, Capit., 1, Hannovre, 1883, p.183-184.

Vita Sancti Benedicti Anianensis
Cassan Léon, Meynal Edmond (éd.), « Vita Sancti Benedicti Anianensis », dans *Cartulaire d'Aniane*, Montpellier, 1900, p. 1-35.

Vita Sancti Willelmi
Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti, saeculorum quartum, 1, *Vita Sancti Willelmi Ducis, ac monachi gellonensis in Gallia,* p.70-90.

Études

Barral i Altet, 1996
Barral i Altet Xavier, « Le devant d'autel majeur de Saint-Guilhem-le-Désert », dans Les amis de Saint-Guilhem-le-Désert, *Saint-Guilhem-le-Désert au Moyen Âge : nouvelles contributions à la connaissance de l'abbaye de Gellone*, *table ronde mai 1995*, Saint-Guilhem-le-Désert, 1996, p.249-252.

Barral i Altet, 2000
Barral i Altet Xavier, « La sculpture antérieure à l'époque romane», dans Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000, p.83-86.

Barral i Altet, Lauranson-Rosaz, 2004
Barral i Altet Xavier, Lauranson-Rosaz Christian (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert : le contexte de la fondation, l'autel médiéval de Saint-Guilhem : table ronde d'août 2002,* Montpellier, 2004.

Bavoillot-Laussade, 1996
Bavoillot-Laussade Richard, « Les développements architecturaux de l'abbaye de Gellone » dans Les amis de Saint-Guilhem-le-Désert, *Saint-Guilhem-le-Désert au Moyen Âge : nouvelles contributions à la connaissance de l'abbaye de Gellone*, *table ronde mai 1995*, Saint-Guilhem-le-Désert, 1996, p.23-94.

Bavoillot-Laussade, 1996²
Bavoillot-Laussade Richard, « Les avatars du corps de Guilhem et le culte du fondateur de Gellone », dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, n°29, 1998, p.189-216.

Bavoillot-Laussade, 2000
Bavoillot-Laussade Richard, « Évocation de Guilhem et des Wilhelmides. Une famille princière franque dans la 'Gallia gothica' des VIIe et IXe siècles », dans Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000, p.31-46.

Bavoillot-Laussade, 2000²
Bavoillot-Laussade Richard, « Note relative à l'autel gellonais dit 'autel de Saint Guilhem' », dans Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000, p. 147-156.

Bonnery, 1988
Bonnery André, « Architecture et liturgie à l'époque carolingienne », dans *Études sur l'Hérault*, 1988, I, p.47-52.

Bonnery, 1989

Bonnery André, « Églises abbatiales carolingiennes. Exemples du Languedoc Roussillon », dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1989, 20, p.29-60.

Bonnery, 1990
Bonnery André, « Les premières manifestations de l'architecture romane en Languedoc méditérannée. Les églises abbatiales » dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1990, 21, p.75-100.

Bonnery, 1990²
Bonnery André, « Les premières manifestations de l'architecture romane en Languedoc méditérannée. Les églises abbatiales » dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1990, 21, p.75-100.

Bonnery, 1996
Bonnery André, « Quelques observations sur l'église abbatiale de Saint-Guilhem », dans Les amis de Saint-Guilhem-le-Désert, *Saint-Guilhem-le-Désert au Moyen Âge : nouvelles contributions à la connaissance de l'abbaye de Gellone*, *table ronde mai 1995*, Saint-Guilhem-le-Désert, 1996, p.201.

Bonnet, 1907
Bonnet Emile, « L'église abbatiale de Saint-Guilhem-le-Désert », dans *Congrès archéologique de France, 73e session, Carcassonne et Perpignan 1906*, Paris, 1907, p. 384-440.

Bozoky, 2004
Bozoky Edina, « Le comte et la croix. La relique de la vraie croix dans la légende de la fondation de Gellone », dans Barral i Altet Xavier, Lauranson-Rosaz Christian (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert : le contexte de la fondation, l'autel médiéval de Saint-Guilhem : table ronde d'août 2002,* Montpellier, 2004, p.79-84.

Chastang, 2000
Chastang Pierre, « Entre histoire et reconstruction des origines. Les actes anciens (IXe siècle) des cartulaires de Gellone », dans Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000, p. 65-74.

Chastang, 2001
Chastang Pierre, *Lire, écrire, transcrire, Le travail des rédacteurs de cartulaires en Bas-Languedoc (XIe-XIIIe siècles)*, Paris, 2001.

Chastang, 2004
Chastang Pierre, « La dotation de l'abbaye de Gellone par le comte carolingien de Toulouse : documents et récits », dans Barral i Altet Xavier, Lauranson-Rosaz Christian (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert : le contexte de la fondation, l'autel médiéval de Saint-Guilhem : table ronde d'août 2002,* Montpellier, 2004, p.29.36.

Dubreucq, 2004
Dubreucq Alain, « Le contexte historique de la fondation de Gellone », dans Barral i Altet Xavier, Lauranson-Rosaz Christian (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert : le contexte de la fondation, l'autel médiéval de Saint-Guilhem : table ronde d'août 2002,* Montpellier, 2004, p.17-28.

Duhamel-Amado, 1992
Duhamel-Amado Claudie, « Poids de l'aristocratie d'origine wisigothique et genèse de la noblesse septimanienne », dans Fontaine Jacques, Pellistrandi Christine (dir.), *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique, : colloque international du C.N.R.S., tenu à la Fondation Singer-Polignac (Paris, 14-16 mai 1990)*, Madrid, 1992, p.81-99.

Duhamel-Amado, 2000
Duhamel-Amado Claudie, « La fondation de Gellone », dans Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000, p.11-15.

Duhamel-Amado, Barral i Altet, 2000
Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000.

Durliat, 1982
Durliat Marcel, *L'art roman*, Paris, 1982.

Durliat, 1989
Durliat Marcel, « La Catalogne et le premier art roman », dans *Bulletin Monumental*, 1989, 147, p.209-238.

Hugues, 2009
Hugues Laurent, « L'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert au temps de Mérimée : les aléas d'une conscience patrimoniale naissante» dans Palouzié Hélène, Mallet Géraldine (dir.), *Le cloître de Saint-Guilhem-le-Désert*, Arles, 2009, p.45-59.

Iogna-Prat, 2000
Iogna-Prat Dominique, « La fondation monastique au IXe siècle », dans Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000, p. 21-22.

Jourda, Rudel, 1947
Jourda Pierre, Rudel Jean, *Saint-Guilhem-le-Désert, vallée inspirée du Languedoc: son site, son abbaye, son cloître, son héros de légende, son saint*, Montpellier, 1947.

Labrosse, 2000

Labrosse Dominique, « Essai de reconstitution du pilier sud-est de l'ancien cloître de Saint-Guilhem-le-Désert (Hérault) », dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 31, 2000, p.155-159.

Laffitte, Denoël, 2007
Laffitte Marie-Pierre, Denoël Charlotte (dir.), *Trésors carolingiens : livres manuscrits de Charlemagne à Charles le Chauve*, Paris, 2007.

Lorimy, 1996
Lorimy Philippe, « Un exemple de réutilisation du patrimoine carolingien en l'an 1000 », dans Les amis de Saint-Guilhem-le-Désert, *Saint-Guilhem-le-Désert au Moyen Âge : nouvelles contributions à la connaissance de l'abbaye de Gellone*, *table ronde mai 1995*, Saint-Guilhem-le-Désert, 1996, p.95-128.

Lot, 1936
Lot Ferdinand, « L'Abbaye de Gellone des origines au XIIIe siècle », dans *Journal des Savants,* 1936, p.19-25.

Macé, 2006
Macé Laurent (dir.), *Entre histoire et épopée: les Guillaume d'Orange (IXe - XIIIe siècles)*, *Hommage à Claudie Amado*, Actes du colloque (29 et 30 octobre 2004), Toulouse, 2006.

Mallet, 2000
Mallet Géraldine, « Les pièces sculptées à décor d'entrelacs et assimilés antérieures à l'époque romane », dans Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000, p. 108-119.

Mallet, 2000²
Mallet Géraldine, « Sur les éléments à décor d'entrelacs et assimilés de Saint-Guilhem-le-Désert », dans Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000, p.143-146.

Mallet, 2004
Mallet Géraldine, « Autels et vestiges d'autels à Gellone aux époques préromane et romane », dans Barral i Altet Xavier, Lauranson-Rosaz Christian (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert : le contexte de la fondation, l'autel médiéval de Saint-Guilhem : table ronde d'août 2002,* Montpellier, 2004, p.103-114.

Mallet, 2013
Mallet Géraldine, « L'abbaye de Gellone à Saint-Guilhem-le-Désert » dans Markiewicz Philippe (dir.), *Abbayes romanes en Languedoc : Saint-Gilles, Saint-Guilhem-le-Désert, Fontfroide, Valmagne*, Dijon, 2013, p. 28-39.

Mallet, 2013²
Mallet Géraldine, « L'Antiquité réappropriée: l'exemple du monastère de Gellone à Saint-Guilhem-le-Désert (Hérault) aux âges romans », dans Blondeau Chrystèle, Boissavit-Camus Brigitte, Boucherat Véronique, Volti Panayota (dir.), '*Ars auro gemmisque prior'. Mélanges Jean-Pierre Caillet*, Turnhout, 2013, p. 285-292

Mallet, 2015
Mallet Géraldine, « Le cloître de Gellone à Saint-Guilhem-le-Désert (France, Hérault): pour une nouvelle approche de la sculpture à travers les représentations végétales et figurées », dans Quintavalle Arturo Carlo (dir.), *Medioevo, natura e figura: atti del convegno internazionale di studi, Parma, 20 - 25 settembre 2011*, Milan, 2015, p. 437-446.

Marres, 1974
Marres Paul, *Saint-Guilhem-le-Désert et sa région*, Saint-Guilhem-le-Désert, 1974.

Massy, 1995
Massy Jean-Luc, « Saint-Guilhem-le-Désert – abbaye de Gellone », dans *Bilan Scientifique régional du Languedoc-Roussillon 1994*, Paris, 1995, p.139-140.

Palouzié, Mallet, 2009
Palouzié Hélène, Mallet Géraldine (dir.), *Le cloître de Saint-Guilhem-le-Désert*, Arles, 2009.

Oudot de Dainville, 1940
Oudot de Dainville Maurice, *Les églises romanes du diocèse de Montpellier*, Montpellier, 1940.

Palazzo, 1993
Palazzo Éric, *Histoire des livres liturgiques, Le Moyen Âge, des origines au XIIIe siècle*, Paris, 1993.

Perry, 2000
Perry Patrick, « Catalogue des éléments sculptés de Saint-Guilhem-le-Désert antérieurs au XIIe siècle », dans Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000, p. 87-108.

Perry, 2000²
Perry Patrick, « Les chapiteaux de Saint-Guilhem-le-Désert antérieurs au XIIe siècle », dans Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000, p.121-142.

Pioch, 1999
Pioch Christian, *La Septimanie carolingienne et les abbayes bénédictines d'Aniane et Gellone (Saint-Guilhem-du-Désert) : deux seigneuries ecclésiastiques des gorges de l'Hérault*, Carcassonne, 1999.

Richard, 1994

Richard Jean-Claude, « 1985-1994 : incertitudes, hypothèses et recherches en cours », dans *Études Héraultaises : Les cloîtres de l'abbaye de Gellone (Saint-Guilhem-le-Désert,Hérault)*, 10, 1994, p.19-52.

Riché, 1983
Riché Pierre, *Les carolingiens : une famille qui fit l'Europe*, Paris, 1983.

Rouche, 1979
Rouche Michel, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes, 418-781, Naissance d'une région*, Paris, 1979.

Saint-Guilhem, 1996
Les amis de Saint-Guilhem-le-Désert, *Saint-Guilhem-le-Désert au Moyen Âge : nouvelles contributions à la connaissance de l'abbaye de Gellone*, *table ronde mai 1995*, Saint-Guilhem-le-Désert, 1996.

Saint-Jean, 1973
Saint-Jean Robert, « Un monument préroman : la crypte de Saint-Guilhem-le-Désert », dans *Mélanges André Dupont*, Montpellier, 1973, p.267-289.

Saint-Jean, 1976
Saint-Jean Robert, « Le cloître supérieur de Saint-Guilhem-le-Désert, essai de restitution », dans *Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, 7, 1976, p.45-68.

Saint-Jean, 1990
Saint-Jean Robert, *Saint-Guilhem-le-Désert, la sculpture du cloître de l'abbaye de Gellone*, Montpellier, 1990.

Saxer, 1982
Saxer Victor, « Le culte et la légende hagiographique de Saint-Guillaume de Gellone », dans *La chanson des geste et le mythe carolingien, Mélanges René Louis, t. II*, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, p. 565-589.

Schneider, 1996
Schneider Laurent, *Monastères, villages et peuplement en Languedoc central : les exemples d'Aniane et de Gellone (VIIIe-XIIe siècle),* Thèse de doctorat sous la direction de Michel Fixot - Université de Provence, Aix-en-Provence, 1996.

Schneider, 2000
Schneider Laurent, « Sites sacrés, sites profanes. Recherches récentes sur les établissements ruraux du haut Moyen Âge dans les périphéries monastiques de Saint-Sauveur d'Aniane et Saint-Sauveur de Gellone (Ve-XIe s.) », dans Duhamel-Amado Claudie, Barral i Altet Xavier (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du Haut Moyen Age : table ronde d'août 1998*, Montpellier, 2000, p. 47-64.

Tisset, 1933
Tisset Pierre, *L'abbaye de Gellone au diocèse de Lodève : des origines au XIIIe siècle,* Paris, 1933.

Uhde-Stahl, 1996
Uhde-Stahl Brigitte, « Un oratoire préroman à Saint-Guilhem-le-Désert », dans Les amis de Saint-Guilhem-le-Désert, *Saint-Guilhem-le-Désert au Moyen Âge : nouvelles contributions à la connaissance de l'abbaye de Gellone*, *table ronde mai 1995*, Saint-Guilhem-le-Désert, 1996, p.193-200.

Vallery-Jadot, 1950
Vallery-Radot Jean, « L'église de Saint-Guilhem-le-Désert », dans *Congrès archéologique de France*, 108, 1950, p.146-155.

Vallery-Jadot, 1950²
Vallery-Radot Jean, « Le Pont du Diable », dans *Congrès archéologique de France*, 108, 1950, p.181-185.

Vial, 2003
Vial Julien, « Saint-Guilhem-le-Désert », dans *Carte archéologique de la Gaule, Le Montpelliérais*, Paris, 2003, p. 345-346.

Vignard, Raynaud, 1996
Vignard Gabriel, Raynaud Suzanne, « Le substrat de l'abbaye de Gellone et ses relations avec les édifices » dans Les amis de Saint-Guilhem-le-Désert, *Saint-Guilhem-le-Désert au Moyen Âge : nouvelles contributions à la connaissance de l'abbaye de Gellone*, *table ronde mai 1995*, Saint-Guilhem-le-Désert, 1996, p.159-170.

Hersfeld

I. Localisation

Hersfeld est dans l'actuel Land de Hesse en Allemagne. Le monastère a été construit au bord de la rivière Fulda et de ses affluents le Meisebach et le Geisbach. À vol d'oiseau, il se trouve à environ 160 kilomètres de Mayence et à environ 40 kilomètres du monastère de Fulda.

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

De nombreux diplômes attestent des donations de Charlemagne au monastère en terre comme en dîme[1309].

Le *Breviarium Sancti Lulli* est un polyptique qui fait état des possessions du monastère et des dons de Charlemagne à l'époque de l'abbé Lullus. Écrit à partir de la seconde moitié du IXe siècle, il n'est connu que par une copie du XIIe siècle[1310].

Plusieurs sources hagiographiques sont à prendre en compte pour cette étude : la *Vita Sturmi*, rédigée à la fin des années 810[1311], qui mentionne les temps de la première occupation à Hersfeld, la *Lupi Vita Wigberti abbatis Friteslariensis* composée par Loup de Ferrières (v.805-862) à la demande de l'abbé Bun et la *Vita Lulli archiepiscopi Mogontiacensis* écrite par Lampert d'Hersfeld entre 1063 et 1073.

b. Sources iconographiques

Wilhelm Dilich représente la ville d'Hersfeld depuis l'est en 1591 (fig.1) puis en 1605 (fig.2). Joist Moers dessine Hersfeld depuis le sud en 1592/1597 (fig.3). La ville est également figurée en 1615 sur un carton de tapisserie mettant en scène les actes du Landgrave Philippe le Magnanime, attribué à Peter Lenhardt ou Christoph Jobst (fig.4). En 1623, elle apparaît sur un tract de Jacob Steinfelder (fig.5). Une carte du XVIIe siècle, conservée à la Bibliothèque nationale de France, montre la ville d'Hersfeld et sa région

[1309] MGH, Diplomata, KI, n°89, 90, 103-105, 121, 126, 129, 144, 153.
[1310] Weirich, 1936, p.68-74.
[1311] Raaijmakers, 2012, p.27.

(fig.6)[1312]. Matthäus Merian a représenté une vue de la ville et du monastère d'Hersfeld vers 1655 (fig.7). Il existe également deux gravures de 1850 : une de Karl Christian Köhler (fig.8) et une d'August Wenderoth et de Jens Gray (fig.9).

c. Sources archéologiques

Le monastère a été fouillé par Joseph Vonderau entre 1921 et 1922. Il met au jour des vestiges carolingiens considérés comme ceux des anciennes phases de l'abbatiale (notifiées A, B et C sur la fig.10)[1313]. Hans Feldtkeller reprend le chantier en 1955, en 1957 avec Otto Bramm et en 1963 avec Günther Binding. Lors de cette dernière investigation, ils pensent découvrir une basilique carolingienne à trois nefs (qu'ils intitulent alors église X et qui serait une étape intermédiaire entre l'église C et l'église D) (fig.11). De 1979 à 1981, des fouilles sont menées aux abords de l'actuelle porte sud de l'enceinte romane (fig. 12 et 13). Des salines carolingiennes y ont été découvertes.

III. Présentation des études

Si dès le début du XXe siècle, le monastère fait l'objet de l'attention de chercheurs comme Louis Demme[1314], c'est surtout à partir des découvertes archéologiques de Joseph Vonderau en 1921-1922 que le site suscite l'intérêt de la communauté scientifique. Vonderau publie ses résultats en 1925[1315]. Ses recherches alimentent les discours des historiens de l'art et archéologues Georg Weise[1316], Gottfried Ganβauge[1317], Ottheinz Münch[1318] et Dieter Groβmann[1319] ainsi que de l'historien Wilhelm Neuhaus[1320]. En 1928 puis 1939, Elisabeth Ziegler publie à son tour sur l'histoire du monastère et de son territoire, de sa fondation jusqu'au XIXe siècle[1321]. Hans Feldtkeller rend ses conclusions de fouilles

---

[1312] « Abbatia Heresfeldensis vulgo t'Stift Hirsfeldt », 1600-1699, Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, CPL GE DD-2987 (4199).
[1313] La communauté scientifique a pris l'habitude de reprendre ces dénominations pour les différentes étapes de construction de l'abbatiale d'Hersfeld. Nous poursuivrons donc cette tradition en s'efforçant d'être plus le précis possible.
[1314] Demme, 1901.
[1315] Vonderau, 1925.
[1316] Weise, 1920.
[1317] Ganβauge, 1938.
[1318] Münch, 1940.
[1319] Groβmann, 1955.
[1320] Neuhaus, 1954.
[1321] Ziegler, 1928 ; *Idem*, 1939.

archéologiques sur le site monastique en 1956 et 1964[1322]. Friedrich Oswald s'est intéressé à l'histoire de la construction du monastère et à son architecture en 1965 puis en 1966 – dans son ouvrage *Vorromanische Kirchenbauten (…)*[1323]. Hans-Peter Wehlt étudie le cas de Hersfeld dans son ouvrage sur les abbayes royales[1324]. Il y résume l'histoire du monastère depuis sa fondation jusqu'au XIIIe siècle. Günther Binding s'intéresse en 1971 au monastère d'Hersfeld à l'époque carolingienne et salienne[1325]. Otto Bramm en 1980[1326] puis Rolf Gensen en 1985[1327] publient à leur tour sur les vestiges de l'abbaye. Dans les années 1990, Dieter Handtke se concentre sur le passé mérovingien et carolingien d'Hersfeld et de sa région[1328]. Il faut également compter sur la publication de Karl Heinemeyer en 1991 sur Hersfeld au haut Moyen Âge[1329]. La même année, Joachim Kuhles publie un ouvrage sur les biens et les donations de Charlemagne à Hersfeld[1330] ; Thomas Voggtherr livre un article sur les abbayes royales de Corvey, Fulda et Hersfeld[1331] et Werner Jacobsen actualise la notice sur Hersfeld d'Oswald dans la réédition des *Vorromanische Kirchenbauten*[1332]. Le catalogue de ce dernier ouvrage est brièvement critiqué et commenté en 1993 par Klaus Sippel[1333]. En 2002, Frank Löbbecke rédige un article sur les fouilles menées à l'est de l'abbatiale[1334]. L'ensemble de toutes les découvertes depuis Vonderau a été analysé et synthétisé par Thomas Ludwig en 2002[1335]. En 2004, Kneipp Jürgen publie le résultat de ses récentes découvertes archéologiques à Hersfeld - notamment celle d'une citerne[1336]. L'histoire d'Hersfeld est à nouveau reprise en 2004 par Ludwig Unger[1337]. Matthias Untermann aborde le cas de Hersfeld dans un article sur les églises et les monastères de

[1322] Feldtkeller, 1956 ; *Idem*, 1964.
[1323] Oswald, 1965 ; *Idem*, 1966.
[1324] Wehlt, 1970.
[1325] Binding, 1971.
[1326] Bramm, 1980.
[1327] Gensen, 1985.
[1328] Handtke, 1991 ; *Idem*, 1992.
[1329] Heinemeyer, 1991.
[1330] Kuhles, 1991.
[1331] Voggtherr, 1991.
[1332] Jacobsen, 1991.
[1333] Sippel, 1993.
[1334] Löbbecke, 2002.
[1335] Ludwig, 2002 ; *Idem*, 2002[1]
[1336] Kneipp, 2004.
[1337] Unger, 2004.

Hesse, en 2005[1338]. En 2007, enfin, Ursula Braasch-Schwersmann reprend l'ensemble des connaissances sur la ville d'Hersfeld et le monastère de sa fondation à aujourd'hui[1339].

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

Deux sources textuelles parlent du site d'implantation du monastère comme du « domaine d'Hariulf » : « Haerculfisfeldi » et « Haireulfisfelt »[1340]. Certains ont suggéré l'existence d'une étable ou de bâtiments fermiers mérovingiens[1341]. Ainsi, le site ne semble pas avoir été inoccupé avant l'arrivée des moines. Néanmoins, il est difficile de dire s'il l'était encore au moment de l'implantation.

En 736, Sturm, le disciple de Boniface fonde un ermitage (*cella*) à *Buchonia* (une forêt qui couvrait la vallée entre les collines de Vogelsberg à l'ouest et le Rhin à l'est), à quarante-cinq kilomètres au sud-est de Fritzlar, sur la rive gauche de la rivière Fulda[1342]. D'après Wehlt, Sturm, malgré ses réticences, dut se résigner à partir pour fonder un monastère sur ordre de Boniface. Aussi, il quitte son ermitage quelques temps après pour fonder celui de Fulda[1343]. Si l'on a évoqué la pression saxonne comme motivation à ce départ, celui-ci semble surtout être le résultat de l'intervention de Boniface[1344]. Néanmoins le contexte conflictuel entre Francs, Thuringiens et Saxons doit être pris en compte dans l'étude du monastère d'Hersfeld notamment depuis que Charlemagne a entrepris les campagnes saxonnes (772-804). Dans la *Vita Sturmi*, le lieu indiqué comme étant appelé Hersfelt[1345] est décrit comme un endroit vallonné, proche de l'eau et où la terre est de bonne qualité[1346].

[1338] Untermann, 2005.
[1339] Braasch-Schwersmann, 2007.
[1340] MGH, Diplomata, KI, n°89 : « eo quod cenubium aliquo infra regna nostra vasto in loco que dicitur Haireulfisfelt » ; n°90 : « monasterio cuius vocabolum est Haerculfisfeldi ».
[1341] Handtke, 1991.
[1342] Raaijmakers, 2012, p.27; Wehlt, 1970, p.160 ; Vita Sturmi, p.367: « Quapropter vobis remotiorem et inferiorem in solitudine requirite habitationem, quam sine periculo vestri colere queatis ».
[1343] Pour Fulda et Sturm, voir la notice sur le monastère de Fulda.
[1344] Wehlt, 1970, p.161.
[1345] Vita Sturmi, p. 367 : « qui usque hodie Hersfelt dicitur ».
[1346] Vita Sturmi, p. 367 : « loci positionem et terrae qualitatem, et aquae decursum, et fontes et valles, et omnia quae ad locum pertinebant ».

Les sources sont muettes sur la période qui couvre le départ de Sturm jusqu'à la fondation de Lullus[1347].

b. Le règne de Charlemagne

L'archevêque de Mayence Lullus entreprend de fonder sur le site de l'ermitage un monastère bénédictin entre 765[1348] et 775[1349]. C'est probablement en 765, après avoir échoué à intégrer la gérance du monastère de Fulda à son archevêché, qu'il décide la création du monastère d'Hersfeld. Sa lutte contre Sturm pour l'héritage de Boniface fut probablement une de ses motivations dans la fondation de ce monastère. Lullus est le premier abbé d'Hersfeld, et ce jusqu'à sa mort en 786. Pour Hörle, l'installation d'une communauté monastique à Hersfeld permet à Lullus de pallier la perte que représente Fulda mais également d'avoir une nouvelle base pour l'expansion en Thuringe[1350]. Ce dernier rôle est confirmé par l'intérêt du souverain pour Hersfeld. Charlemagne accorde effectivement sa protection et l'immunité au monastère le 5 janvier 775[1351] – grâce à l'intervention de Lullus à Quierzy lors de l'assemblée des Grands préparant l'attaque de la Saxe. Charlemagne prend aussi cette mesure pour d'autres monastères de régions bordant la Saxe comme Fulda, en 774. Le monarque souhaite placer les monastères les plus importants de cette zone périphérique sous son contrôle[1352]. Hersfeld devient alors un bastion et un centre missionnaire de la christianisation de la Thuringe et de la Saxe. Le monarque offre également des parts de la *villa* Salzungen (possédant des salines)[1353] et les dîmes de Zimmern, Gotha et Hassla[1354] en 775. Dans la dépendance directe d'Hersfeld, il y aurait eu en tout au moins vingt fermes d'environ trente arpents chacune[1355]. Nous savons qu'elles étaient dans le voisinage immédiat du monastère mais leur localisation demeure inconnue. En 1943, Hörle propose de les situer près de la porte méridionale du monastère de l'époque romane, la porte Saint-Pierre[1356]. Le 13 mai 779, le roi offre au monastère l'église royale de

[1347] Wehlt, 1970, p.161.
[1348] Heinemeyer, 1991, p.26.
[1349] Oswald, 1966, p.113.
[1350] Hörle, 1960, p.30 ; Wehlt, 1970, p.162.
[1351] Wehlt, 1970, p. 261. MGH, Diplomata, KI, n°89.
[1352] Semmler, 1965-1968, p.271.
[1353] MGH, Diplomata, KI, n°90.
[1354] MGH, Diplomata, KI, n°105.
[1355] Braasch-Schwersmann, 2007, p.9.
[1356] Hörler, 1943, p.85.

Lupnitz et ses droits de dîme[1357], la moitié de ses biens à Wölfis avec l'intégralité de la dîme qui y était associée ainsi que la moitié des biens et de la dîme de Hochheim. Ces dons continuent jusqu'en 786, en terre[1358] comme en droit de dîme. Le monastère reçoit également la villa de Dorndof qui lui permet d'agrandir son domaine en direction de la Thuringe. Le *Brevarium Sancti Lulli* mentionne l'ensemble de ces donations. Au total, il fait état de possessions d'environ 60 000 arpents réparties dans les régions d'Hersfeld, de Niederaula, Bebra, Fritzlar, Kassel, Salzungen, Wetterau et surtout localisées en Thuringe[1359].

Les moines ont alors construit les routes et les étapes qui reliaient Hersfeld à ses possessions en Thuringe ainsi qu'à Mayence[1360].

En 780, Lullus récupère les reliques de saint Wigbert de Fritzlar, ancien disciple et missionnaire de saint Boniface probablement décédé vers 732/736[1361]. Elles sont transférées à Hersfeld dans un espace de l'église qualifié de magnifique et sont placées dans un reliquaire d'or et d'argent[1362]. Un pèlerinage se développe alors. Malgré l'apport de ces reliques, la dédicace de l'abbatiale aux saints Simon et Jude Thadée reste inchangé[1363]. Le monastère se dote d'une bibliothèque et d'un *scriptorium* où des annales sont régulièrement écrites[1364]. Le roi Charlemagne se rend à Hersfeld en 782[1365]. Le monastère n'était pas une résidence royale mais plutôt une étape sur la route vers la Saxe.

D'après les chercheurs, environ 150 moines vivaient au monastère à l'époque de Lullus[1366]. À la mort de celui-ci le 16 octobre 786, il est enterré au monastère, très

---

[1357] MGH, Diplomata, KI, n°121.
[1358] MGH, Diplomata, KI, n°103-105, 121, 126, 129, 144, 153.
[1359] Unger, 2004, p. 590.
[1360] Wehlt, 1970, p. 162.
[1361] Oswald, 1966, p.113.
[1362] Vita Wigberti, p.43 : « Ergo prefati fratres munus amplissimum sibi ab episcopo traditum monasterio Herolfesfeld celeres invexerunt, et a reliquis Dei servis illic exceptum, magnifice principe loco est in aecclesia conditum. Atque Lullus, annuente Magno Karlo, monumentum illius, quo more per Gallias Germaniamque ceterorum sanctorum visuntur, auro et argento necnon reliquis congruentibus metallis exornandum curavit […].»
[1363] Plusieurs diplômes de Charlemagne concernant le monastère d'Hersfeld ne mentionnent que cette dédicace. Il n'est fait nullement mention d'une dédicace à saint Wigbert : MGH, *Diplomata*, KI, n°144, p.195-196 (diplôme de 782) et n°153, p.207-208 (diplôme de 786).
[1364] Les annales d'Hersfeld relatives à la période carolingienne ont été depuis perdues.
[1365] Unger, 2004, p.590.
[1366] Unger, 2004, p.590 ; Braasch-Schwersmann, 2007, p.9.

certainement dans l'église[1367]. Richulf (786-813) devient son successeur à la tête du monastère d'Hersfeld et de l'archevêché de Mayence. Cet étroit lien entre les deux entités prend fin à la mort de ce dernier[1368].

c. Après le règne de Charlemagne

Le 10 juillet 831, la pose de la première pierre d'une nouvelle église – appelée église-D (fig.10 et 14) – a lieu sous l'abbatiat de Bun (v.820-840), un ancien moine de Fulda[1369]. Le 28 octobre 850, elle est consacrée par l'archevêque Raban Maur sous l'abbatiat de Brunwarts II[1370] et deux fêtes sont instituées : celles de saint Simon et de saint Jude Thadée. La question du partage de la titulature demeure complexe. Si les saints Simon et Jude Thadée sont mentionnés dans les sources, un sceau du monastère du troisième tiers du IXe siècle ne fait apparaître que saint Wigbert. Il est possible que la titulature ait été partagée entre les trois saints mais que le prestige de Wigbert ait éclipsé les deux autres, sans pour autant les faire définitivement disparaître[1371]. En effet, si un sceau du monastère, daté du troisième quart du IXe siècle, ne représente que Wigbert, nous savons qu'au XIe siècle, les saints Wigbert, Lullus, Simon et Jude Thadée étaient toujours vénérés[1372]. En 852, le corps de saint Lullus est transféré dans cette nouvelle abbatiale[1373].

[1367] Vita Lulli, p.335 : « Ubi cum ad funeris officium frequens de toto episcopatu populus occurrisset, magnifice susceptus, per terram in Herveldense monasterium est translatus.»
[1368] Unger, 2004, p.590.
[1369] Lamperti annales, p. 22 : « DCCCXXXI. Bun et Raban abbates fundamentum aecclesiae sancti Wigberti foderunt VI. »
[1370] Lamperti annales, p.26 : « DCCCL. Dedicata est aecclesia sancti Wigberti V. Kal. Novembris a Rabano Mogonciacensi archiepiscopo. » ; Pour Unger, l'église de Bun serait similaire à l'église romane construite plus tard : une longue nef tripartite, un transept continu avec absides latérales, une abside orientale avec une crypte et à l'ouest un porche. Des chapiteaux composites conservés dans le musée municipal passent pour être des éléments de décors de l'église de Bun. Plusieurs autels auraient été installés dans l'abbatiale comme l'autel Sainte-Croix à la croisée du transept et l'autel Saint-Jean-Baptiste sur une estrade à l'ouest (Unger, 2004, p.606). Il ne s'agit-là que de simples hypothèses qui ne se fondent sur aucune preuve archéologique ou textuelle tangible. Aussi, même si elles demeurent probables, il convient de rester prudent dans l'attente de nouvelles éventuelles fouilles archéologiques.
[1371] Braasch-Schwersmann, 2007, p.6.
[1372] Weirich, 1936, p.172, n°94: « in honorem beatorum apostolorum Simonis et Tathei et ob spem patrocinii Lulli et Vuicberti electorum die. »
[1373] Annales altahenses, p.6 : « 852. Translatio sancti Lulli archiepiscopi in cena Domini VII. Kal. April. »

Dans son ouvrage *Antiquitates Fuldenses*, Brower évoque les reliques détenues à Hersfeld. Il fait ainsi mention de celles de saints romains comme saint Maurice, saint Constantin, saint Cyrille, saint Decentius et de saints locaux comme saint Lullus, saint Wigbert, saint Laurent, saint Florent, saint Justin et saint Juvinianus[1374]. Il n'est pas fait mention de l'époque à laquelle il est fait référence, bien que nous puissions reconnaître quelques saints carolingiens comme Lullus et Wigbert.

D'après une source textuelle, l'ensemble de l'église est consumé par les flammes sous l'abbatiat de Thiuthards (901-927)[1375]. Pour Braasch-Schwersmann, un des vestiges de sa reconstruction pourrait être l'abside retrouvée enchâssée à l'intérieur de l'abside méridionale de l'église-X (fig.) – qu'elle considère être l'église de Bun (fig.11). Cette hypothèse mérite d'être étudiée avec prudence[1376].

En 925, l'abbé Thiuthards (901-927) fortifie par des murs de pierre le monastère pour le protéger des raids hongrois. Une saline datant au moins du Xe siècle a été retrouvée dans les fouilles, à l'extérieur de la porte sud de l'actuelle fortification[1377]. En 966, l'abbé Egilolf obtient par décret la protection du pape. Un nouvel incendie se déclare en 1038[1378] et ravage le monastère. L'abbé Meginher (1036-1049) entreprend de reconstruire l'ensemble des bâtiments et l'église[1379]. La tradition rapporte qu'une nouvelle consécration aurait eu lieu en 1040 en présence de l'empereur Henri III et que les corps de Wigbert et de Lullus auraient été placés dans la nouvelle crypte, sous le chœur oriental. En 1044, un don d'Henri III au monastère renseigne sur les saints patrons encore vénérés : Simon, Jude Thadée, Lullus et Wigbert[1380]. Il est probable que l'abside orientale, le long chœur et le transept de cette nouvelle église ont été achevés vers 1050[1381].

[1374] Brower, 1612, p.153 ; MGH, *Vita Lulli*, *Appendix*, p.356-357.
[1375] Ex miraculis sancti Wigberhti, p.226 : « tota eiusdem oratorii structura quadam nocte cum omni supellectili intus retenta, grassantibus incendii flammis, absumitur. » ; Georges Waitz ne sait pas en revanche s'il s'agit de l'abbatiat de Thiuthard senior (901-927) ou iunior (927-928).
[1376] Voir la sous-partie sur la présentation monumentale de l'abbatiale à l'époque de Charlemagne.
[1377] Braasch-Schwersmann, 2007, p.9.
[1378] Oswald, 1966, p.113.
[1379] Ludwig, 2002, p.2.
[1380] Weirich, 1936, p.172, n°94: « in honorem beatorum apostolorum Simonis et Tathei et ob spem patrocinii Lulli et Vuicberti electorum die. »
[1381] Braasch-Schwersmann, 2007, p.7.

Des éléments, retrouvés en 1976, à 60 mètres à l'est des vestiges de l'actuelle église romane, ont été interprétés comme une *aula*. Elle serait associé à un palais royal de la fin du IXe siècle ou du début du Xe siècle. Pour Erdmann, il s'agirait d'un bâtiment défensif, appelé « Volksburg », construit par Henri I en 926, à quelques mètres de l'enceinte monastique, afin de servir de refuge à la population en cas de raid hongrois (fig. 15 n°1)[1382].

En 1071, il est fait mention des funérailles de Liupolds de Merseburg « in medio ecclesiae ». Durant la querelle des investitures, le monastère d'Hersfeld se range aux côtés de l'empereur Henri IV. Celui-ci se rend plusieurs fois au monastère et y fait baptiser son fils, le futur Conrad II d'Italie, ce qui témoigne du rayonnement du monastère au XIe siècle et de sa relation toute particulière avec le pouvoir royal. La dernière consécration connue de l'église a lieu en 1144 en présence du roi Conrad III. Entre 1244 et 1279, des modifications sont apportées à la partie occidentale de l'église.

En 1371, le bourg qui s'était développé autour du monastère s'émancipa de la domination de celui-ci pour se placer sous la protection du Landgrave de Hesse.

En 1513, l'abbé Volpert Riedesel quitte sa fonction. L'empereur Maximilien autorise alors l'abbaye de Fulda à absorber celle d'Hersfeld. Celle-ci est fermée en 1525 et l'église utilisée pour le service protestant. Après de vaines tentatives du pape pour récupérer Hersfeld, le monastère devient un fief impérial et est sécularisé en 1648 lors de la conclusion de la Paix de Westphalie. L'église est détruite par le feu en 1761 lors de la guerre de Sept ans[1383]. Aujourd'hui, les ruines de l'église protoromane sont encore visibles (fig.13 et 16).

V. Présentation monumentale

22. Le paysage à l'époque carolingienne

Le monastère a été établi dans la vallée de la Fulda, à 200 mètres à l'ouest du Meisebach, affluent de la Fulda. Un important remblai sur une grande partie de la zone nord du monastère (puis après de la ville) a été aménagé[1384]. Le site est entouré des collines

[1382] Braasch-Schwersmann, 2007, p.39 ; Erdmann, 1943, p.66.
[1383] Oswald, 1966, p.113 ; Ludwig, 2002, p.6.
[1384] Braasch-Schwersmann, 2007, p.3.

Tageberg et Hoherot à l'ouest et au nord-ouest, Gellenberg au nord-est, et Höhenberg au sud-est. D'après Braasch-Schwersmann, les vallées entre ces collines étaient inondables et peu fertiles – malgré les dires de la *Vita Sturmi*[1385]. Autour d'Hersfeld il était donc possible d'emprunter des voies navigables ou des routes en partie construites par les moines qui reliaient le monastère à d'autres villes et implantations plus au sud. La route est-ouest appelée *Kurzen Hessen* ouvrait la voie vers la Thuringe.

23. L'état précarolingien

C'est à partir de la *cella* de Sturm qu'a été construit le monastère d'Hersfeld. Eigil, dans la *Vita Sturmi*, raconte que les premières habitations des moines étaient en bois[1386]. Sturm n'y serait resté qu'environ huit ans, soit entre 736 et 744, avant de partir pour Fulda.

La première église, dont les vestiges ont été retrouvés, était vraisemblablement une église-halle avec abside (dite église-A) (fig. 10, 11 et 17)[1387]. Seuls son mur oriental et quelques parties de l'abside ont été dégagés ainsi que les substructures de trois autels[1388]. Les murs de la nef ont été détruits par les constructions ultérieures. La terminaison occidentale demeure inconnue. Le diamètre de l'abside est de 2,40 mètres. La largeur de l'église est de 5,60mètres. Les murs mesurent 0,70 mètres d'épaisseur. Cette église a été considérée comme celle de Sturm par Vonderau[1389]. Pour Oswald et Jacobsen, cette structure daterait bien d'avant la seconde moitié du VIIIe siècle[1390].

En revanche, pour Braasch-Schwersmann, elle serait postérieure à 769 et donc de l'époque de Lullus[1391]. Comme deux sépultures ont été retrouvées sous un de ses murs, cette église en pierre n'est probablement pas la première[1392]. Il est donc probable qu'une petite église, peut-être en bois, l'a précédée. Cela n'empêche pas de suggérer que l'église en pierre ait été construite du temps de Sturm, juste avant son départ pour Fulda (au plus tard en 744).

[1385] Vita Sturmi, p. 367 : « loci positionem et terrae qualitatem, et aquae decursum, et fontes et valles, et omnia quae ad locum pertinebant ».
[1386] Vita Sturmi, p.367 : « parva arborum corticibus tecta instruunt habitacula »
[1387] Oswald, 1966, p.114; Ludwig, 2002, p.2.
[1388] Oswald, 1966, p.114.
[1389] Vonderau, 1925, p.113-116.
[1390] Oswald, 1966, p.114 ; Jacobsen, 1991, p. 179.
[1391] Braasch-Schwersmann, 2007, p.6.
[1392] Sippel, 1993, p.259.

24. Phase relative au règne Charlemagne

a. Abbatiale

À l'époque de Charlemagne et de l'abbé Lullus, l'abbatiale était dédiée aux saints Simon et Jude Thadée[1393].

Vonderau a mis au jour dans les années 1920, au niveau du bras sud du transept de l'église protoromane, des vestiges considérés dès lors comme carolingiens. Pourtant de nombreuses interprétations divergentes ont depuis été proposées. Si certains chercheurs y voient les restes de l'église carolingienne de Bun, d'autres pensent que celle-ci n'a pas encore été découverte et que les éléments retrouvés correspondent à d'autres bâtiments carolingiens. Nous ne présenterons que les interprétations faites à partir des années 60 car elles reprennent et corrigent les hypothèses et lectures souvent erronées de Vonderau et de Groβmann notamment[1394]. Aujourd'hui encore, la question de la reconstitution de l'abbatiale carolingienne fait l'objet de débats.

D'après Oswald, l'église de Lullus serait une église-halle (dite église-C) associée à un bâtiment quadrangulaire (dit église-B) (fig. 10, 11 et 17) dont la construction serait advenue après celle de l'église-A[1395]. Les restes des murs gouttereaux de la nef de l'église B ont été dégagés de même que la partie méridionale de l'abside. La terminaison occidentale est inconnue. Les fondations du mur de séparation – probable arc triomphal – entre l'abside et le chœur auraient été en partie retrouvées. La largeur de cette église est évaluée par Oswald à 8,50 mètres pour une épaisseur des murs de 1,20 mètre. Son abside aurait mesuré 6,30 mètres de diamètre. Sur la nef de l'église A, a été construit un bâtiment quadrangulaire à l'extérieur et circulaire à l'intérieur (fig.11 et 17) (église-B), avec un accès ouvert vers la salle et l'abside de la première église (église-A). Le cercle intérieur a un rayon de 2,37 mètres et les parois extérieures ont une épaisseur de 0,65 mètres aux points les plus étroits. Vonderau

[1393] MGH, *Diplomata*, KI, n°121, p.169 : « Quapropter donamus ad monasterium Hariulfisfelt, quod est in honore beatorum apostolorum Symonis et Thathei in uualdo Bochonia constructum ». ; MGH, *Diplomata*, KI, n°144, p.195 ; MGH, Diplomata, KI, n°89, p.128-129.
[1394] Groβmann, 1955, p.28-38.
[1395] Voir la sous-partie sur l'état précarolingien.

a interprété ce bâtiment comme les vestiges d'un baptistère même si aucune trace de bassin n'a été décelée. Oswald pense qu'il s'agit plus vraisemblablement d'une tour de clocher appartenant à une église postérieure – hypothèse que nous préférons également retenir. En effet, la forme de cette structure rappelle celle des tours d'escaliers.

Si Vonderau a interprété cette église (C) comme celle de Lullus, pour Oswald, en revanche, elle serait trop petite pour être celle de Lullus. Il suppose alors qu'il s'agirait d'une seconde église, construite avant 770 donc[1396]. Cependant, les textes ne mentionnent pas d'église intermédiaire, construite entre celle qui aurait existé au temps de l'installation de Sturm en 736 (église-A) et celle de la fondation monastique de Lullus vers 770/775 (église-C).

Une troisième église aurait été construite quelques années plus tard et aurait remplacé les précédentes. Si remaniement il y a eu, on peut imaginer qu'il aurait été opéré à l'arrivée des reliques de Wigbert en 780 ou bien lors de l'inhumation de Lullus après sa mort en 786.

D'après les reconstitutions d'Oswald, il s'agit d'une église à trois nefs (dite église-X) (fig.11) – à ne pas confondre avec l'église imputée à Bun et appelée église D, construite d'après Oswald après celle-ci. Les murs de la nef présentent de grandes différences avec ceux du porche occidental, ce qui lui laisse penser à deux phases de construction bien distinctes. Les murs extérieurs de la nef sont particulièrement épais (environ 2 mètres). D'après Ludwig, les bas-côtés étaient séparés de la nef centrale par des rangées de colonnes[1397]. Le transept bas se trouvait à l'articulation d'un chevet triparti. De cette terminaison orientale seule aurait été retrouvée la partie méridionale : une abside semi-circulaire à l'intérieur d'un "augment" quadrangulaire en fort dévers par rapport aux murs latéraux de la nef. L'enveloppe maçonnée autour de l'abside se révèle particulièrement épaisse à certains endroits (environ 4 mètres au maximum). Pour Oswald, cette disposition se répétait au nord. Les fondations d'un mur de jonction entre les deux absides latérales ont été retrouvées ; elles délimitent une éventuelle croisée du transept. Notons cependant que la probable abside axiale demeure inconnue. Thomas Ludwig suppose que sous cette abside

[1396] Oswald, 1965.
[1397] Ludwig, 2002, p.4.

se trouvait une crypte[1398]. Dans une phase ultérieure, une nouvelle abside aurait été installée à l'ouest mais rien n'est assuré. Dans l'axe médian de l'église, derrière le mur de façade, une sorte de bassin légèrement ovale, tapissé de briques, a été creusé. Feldtkeller propose d'y voir une cuve baptismale[1399] mais les informations relatives à ces structures occidentales sont beaucoup trop ténues pour faire l'objet d'une interprétation crédible. Il conviendrait d'entreprendre de nouvelles recherches archéologiques. Quoi qu'il en soit, l'idée que ces éléments appartiennent à une seule et même entité (l'église abbatiale carolingienne X en l'occurrence) est également à considérer avec prudence ; il est possible qu'il s'agisse de plusieurs bâtiments distincts. Feldtkeller estime que le niveau du sol de l'église à trois nefs (église-X) serait identique à celui de la première petite église (église-A). Mais, selon Oswald, il y a 0,50 mètres d'écart entre les deux.

Aussi, proposent-ils des datations différentes pour cette troisième église (église-X) : pour Feldtkeller, il s'agirait de l'église construite par l'abbé Bun (v.820-840) alors qu'Oswald et Ludwig y voient l'église de Lullus, construite vers 770/775[1400]. Lobbedey et Jacobsen ont remis en question ces interprétations. L'existence même de l'église X – à trois nefs – est sujette à caution. En effet, d'après eux, la découverte et l'analyse qui ont été faites de ces vestiges demeurent peu fiables. Aussi, il est probable que les restes fouillés ne correspondent pas à une des abbatiales carolingiennes mais peut-être simplement à des annexes de celle-ci. L'existence de l'église-B doit également être remise en cause comme l'avait suggéré Oswald. Il paraît, en effet, peu vraisemblable que la rotonde retrouvée (dite église-B) ait été un sanctuaire. La forme restituée par Vonderau laisse plutôt imaginer une tourelle d'escalier. En 2001/2002 des fouilles sous l'abside orientale romane ont permis la découverte d'une nouvelle salle[1401]. Celle-ci a été fortement endommagée lors de la construction de l'abbatiale au XIe siècle. Il pourrait alors s'agir d'un vestige carolingien, peut-être même appartenant à l'église de Bun. Il conviendrait alors de fouiller à nouveau le site au sud de l'abbatiale protoromane mais également sous celle-ci afin de retrouver et mieux définir les phases carolingiennes. À l'heure actuelle, devant le peu d'informations concrètes à disposition, nous ne pouvons que proposer de considérer l'église A comme

[1398] Ludwig, 2002, p.4
[1399] Feldtkeller, 1956, p. 243
[1400] Oswald, 1966, p.114 ; Ludwig, 2002, p.3.
[1401] Untermann, 2005, p.36 ; Löbbecke, 2002, p.321-326.

celle Sturm et l'église C comme celle Lullus du moins en partie. Il paraît cependant peu vraisemblable que Lullus ait fait construire une église si petite[1402], lui qui fit d'Hersfeld un centre économique et missionnaire de grande envergure qui devait notamment rivaliser avec Fulda. Peut-être n'avons-nous dans ce vestige dit église-C qu'une partie de l'église de Lullus. Si l'église B ne semble pas avoir existé, il conviendrait d'entreprendre de nouvelles fouilles afin de confirmer ou d'infirmer l'existence de l'église X.

Les vestiges d'un bâtiment considéré comme carolingien ont été retrouvés à l'ouest de l'église protoromane (fig.11 et 18). Deux structures massives quadrangulaires d'environ 11 mètres carré cantonnaient ce qui serait l'entrée d'une église. Les deux blocs étaient reliés par trois murs de 2,10/2,90 mètres de large. Oswald propose de le dater des années 831-850 et de l'identifier comme un vestige de la nouvelle construction de Bun (église-D)[1403]. D'après lui, il demeure impossible de l'interpréter comme un *Westwerk*, bien qu'il n'en explique pas les raisons.

Lorsque Lullus transfère les reliques de Wigbert à Hersfeld, nous savons qu'il les place dans l'église et plus précisément dans un « lieu magnifique ». Braasch-Schwersmann a suggéré d'y voir ici le bâtiment quadrangulaire dont l'intérieur a été aménagé en salle circulaire (dit église-B)[1404]. Il aurait été construit sur l'ancienne église de pierre (dite église-A). Celle-ci ayant été alors en grande partie occupée par un bâtiment dédié à la vénération des reliques du saint, Lullus aurait entrepris la construction d'une église adjacente, au nord (dite église-C). Mais, cette proposition ne peut être retenue, car comme nous l'avons évoqué plus haut, ce bâtiment dit église-B semble être une tourelle d'escalier. Il ne peut donc pas être un sanctuaire. Deux tombes ont été retrouvées à l'ouest de l'hypothétique église-C[1405]. S'il l'on peut imaginer là la probable sépulture de Lullus, il est difficile de l'affirmer faute d'informations plus concrètes (nous ne savons pas précisément où sa sépulture a été aménagée dans l'église)[1406]. Nous savons seulement, d'après la *Vita Lulli* de Lampertus, que

[1402] Unger, 2004, p. 606.
[1403] Oswald, 1966, p.114.
[1404] Braasch-Schwersmann, 2007, p. 6.
[1405] Grossmann, 1955, p.28-38.
[1406] Braasch-Schwersmann, 2007, p.7.

l'élévation des reliques de Lullus s'est déroulée en 852[1407]. Sa sépulture a donc certainement été transférée de l'église de Lullus vers la nouvelle abbatiale de Bun.

a. Avant-nef

L'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas de savoir s'il y avait une avant-nef à l'abbatiale carolingienne de Lullus.

b. Autres églises

Nous n'avons pas connaissance de l'existence d'autres églises que l'abbatiale à l'époque carolingienne.

c. Cloître et bâtiments conventuels

Une des premières mentions de l'enceinte est celle qui concerne l'abbé Diethart (912-927) qui, en 925, fortifie par des murs de pierre le monastère pour le protéger des raids hongrois. Cependant, le monastère semble avoir été doté d'une enceinte bien avant cette période.

D'après Heinemeyer, une portion d'enceinte, construite selon lui dès la fondation de Lullus, a été retrouvée sur environ 800 mètres de long. Elle devait être haute de 4 ou 5 mètres, large de 10 mètres et profonde de 4/5 mètres. Ce mur fait de bois, de pierre et de terre était ce qu'on appelle un *murus gallicus*[1408]. L'enceinte a été reprise et reconstruite entre le IXe et le Xe siècle puis à nouveau vers le milieu du XIe siècle, probablement lors de la construction de la nouvelle abbatiale. Il en demeure aujourd'hui des vestiges au sud (fig.13).

La surface du monastère carolingien a été évaluée à 4,5 hectares. À la période romane, il aurait été de 5,2 hectares grâce à une extension à l'ouest. Dans les fouilles de 1975-1981, au sud du complexe, une porte a été retrouvée dans les vestiges de la première

[1407] Vita Lulli, p.336 : « Post traditum sepulture corpus beati Lulli sexagesimus iam fluxerat annus, et fratribus, qui tum temporis in monasterio Herveldensi divinas agebant excubias, incidit in animum, ut sacra ossa levarent et loco celebriori componerent.»
[1408] Gensen, 1985 ; Heinemeyer, 1991, p.26-27.

enceinte (fig.13). Elle a été renforcée dans un second temps par une large tour maçonnée de 6 mètres x 5,5 mètres de côté. Si une entrée semble alors avoir été ménagée au sud, il demeure probable que l'entrée principale a toujours été dans l'axe de l'église, à l'ouest donc. Des fouilles entreprises en 2006 par Jürgen Kneipp au nord du complexe laissent penser qu'une autre porte aurait pu se trouver également dans cette zone. Cependant, les résultats n'ont pas été assez concluants pour faire office de preuve[1409]. D'après Unger, l'abbatiale aurait été au centre de l'enceinte monastique qu'il estime quasi circulaire[1410]. Si l'on regarde un plan actuel d'Hersfeld, il est facile de repérer le premier découpage urbain. En effet, autour des ruines de l'abbatiale on décèle, grâce aux vestiges de l'enceinte reconstruite à l'époque romane, un premier tracé circulaire (fig. 13 et 15).

Nous ne savons que très peu de choses sur les bâtiments conventuels. Quasiment à l'angle extérieur sud-ouest de ce qui a été considéré comme l'église-X, a été retrouvé un départ de mur d'axe nord-sud, perpendiculaire (fig. 11). Il s'agirait peut-être d'un mur des bâtiments monastiques carolingiens, du cloître probablement[1411]. Évidemment, en raison de l'ancienneté des données archéologiques et des erreurs d'interprétations qui ont été faites à leur propos, cette hypothèse demeure fragile. Cependant, cet emplacement est tout à fait plausible ; la rivière coulant à l'ouest, il ne serait pas étonnant que les bâtiments monastiques et artisanaux se soient développés en direction de celle-ci. Nous savons que le monastère s'est doté, à l'époque carolingienne, d'une école ainsi que d'un *scriptorium*[1412]. Rappelons ici que le roi Charlemagne se rend à Hersfeld en 782, comme l'attestent plusieurs diplômes rédigés à l'abbaye[1413]. Il y a donc fort à penser que des bâtiments réservés au roi et à sa suite alors en déplacement vers la Saxe ont été construits dans l'enceinte du monastère ou aux abords de celui-ci. Notons que les vestiges retrouvés (fig. 15−n°1) et interprétés par Erdmann comme un « Volksburg » d'Henri Ier témoignent, peut-être, de la présence d'importants bâtiments laïques à proximité du monastère – présence qui serait assurée depuis la fondation du monastère.

[1409] Braasch-Schwersmann, 2007, p.8.
[1410] Unger, 2004, p. 606.
[1411] Oswald, 1966, p. 114.
[1412] Struve, 1971.
[1413] Unger, 2004, p.590.

Une saunière a été découverte au sud du monastère ; elle daterait de l'époque carolingienne ou ottonienne, et témoigne de l'importance de l'activité économique au monastère[1414].

d. Cimetière

Nous n'avons pas de données relatives au cimetière du monastère.

e. Village/ bourg

Il est fait mention par Lampert dans la *Vita Lulli* de l' « aecclesia sanctae Mariae sita in monte qui proximus monasterio imminet »[1415]. Il s'agit ici de l'église de Frauenberg, édifiée à environ 600 mètres au nord-ouest du bourg et vraisemblablement utilisée par la population locale dès 800[1416]. Celle-ci n'était pas intégrée au monastère. Si dans un premier temps, il est probable qu'elle a été en bois, elle aurait été reconstruite en pierre entre la seconde moitié du Xe siècle et la première moitié du XIe siècle (fig.19)[1417]. Aujourd'hui encore demeurent en élévation les vestiges de cette seconde église d'environ 7 mètres de long sur 6 mètres de large, pourvue d'une abside à l'est. L'importante activité économique du monastère – riche propriétaire foncier possédant notamment des salines – depuis sa fondation par Lullus a manifestement conduit au rapide développement d'un bourg au nord-est de l'abbatiale, dès l'époque carolingienne. En 1170, le bourg est appelé *civitas*[1418].

Trois sites d'occupation carolingienne ont été retrouvés dans les années 1980 à Hersfeld, dans la vieille ville (fig.15). Entre 1986 et 1987, au nord-est de l'abbatiale (Markt 5 et Markt 14 – n°1 et 2 sur le plan) sont découverts des vestiges de bâtiments très lacunaires mais dont les trouvailles de céramiques ont permis de préciser une période d'occupation allant entre la seconde moitié du VIIIe siècle à la première moitié du IXe siècle. En juin 1988 a été retrouvé, à 3,40 mètres en dessous du niveau actuel, les vestiges d'un bâtiment d'une

[1414] Gensen, 1985, p.14-16.
[1415] Vita Lulli, p.338.
[1416] Braasch-Schwersmann, 2007, p.9.
[1417] Jacobsen, 1991, p.180.
[1418] Handtke, 1992, p. 221.

largeur de 5,20 mètres (Pfeiffergasse 7 – n°3 sur le plan). D'après les tessons mis au jour et la technique de construction, Handtke le date du VIIIe/IXe siècle[1419]. Il note également que la couche dans laquelle ont été trouvés les tessons présente des traces d'incendie, mais sans en préciser l'étendue[1420]. Handkte pense qu'il s'agit des vestiges du premier bourg monastique qui se serait formé entre 750 et 850. Selon lui, l'important chantier du monastère et de son église (reconstruite plusieurs fois depuis sa fondation) a amené, dès les premiers temps, à Hersfeld, les artisans et leur famille[1421].

[1419] Handkte, 1992, p.221-225.
[1420] Ainsi, nous ne pouvons déterminer si ces traces témoignent d'un incendie du bâtiment à un moment donné ou s'il s'agit de marques attestant l'utilisation de fours à des fins artisanales.
[1421] Bien qu'il suppose que la main d'œuvre a pu être trouvée dans des villages proches du monastère, il maintient qu'il était nécessaire de faire venir et installer des ouvriers spécialisés tels les maçons, les charpentiers et les forgerons.

Hersfeld bibliographie

Sources

Annales altahenses
MGH, von Oefele Edmund (éd.), « Annales Altahenses maiores », dans *Scriptores, SSRG*, 4, Hannovre, 1891, p.1-86.

Brower, 1612
Brower Christoph, *Fuldensium Antiquitatum*, 1612.

Dilich, 1605
Dilich Wilhelm, *Hessische Chronica*, Kassel, 1605, (rééd. 1961)

Ex miraculis sancti Wigberhti
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), «Ex miraculis sancti Wigberhti », dans *Scriptores,* 4, *Annales, chronica et historiae aevi Carolini et Saxonici,* Hannovre, 1841, p.224-228.

Lamperti annales
MGH, Holder-Egger Oswald (éd.),« Lamperti Hersfeldensis Annales », dans *Scriptores, SSRG*, 38, *Lamperti monachi Hersfeldensis Opera,* Hannovre/Leipzgi, 1894, p.1-304.

Merian, 1655
Matthäus Merian Martin Zeiller, *Topographia Hassiae et regionum vicinarum, Topographia Germaniae*, Francfort, 1655

Vita Bonifatii
MGH, Levison Wilhelm (éd.), « Vita Bonifatii auctore Willibaldo » dans *Scriptores*, *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi*, 57, *Vitae sancti Bonifatii archiepiscopi Moguntini*, Hannovre/Leipzig, 1905, p.1-58.

Vita Lulli
MGH, Holder-Egger Oswald (éd.), «Vita Lulli archiepiscopi Mogontiacensis auctore Lampert », dans *Scriptores, SSRG* , 38, Hannovre/Leipzig, 1894, p.305-340.

Vita Sturmi
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), Eigil, « Vita Sturmi », dans *Scriptores*, 2, *Scriptores rerum Sangallensium. Annales, chronica et historiae aevi Carolini*, Hannovre, 1829, p.365-377.

Vita Wigberti
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm (éd.), « Lupi Vita Wigberti abbatis Friteslariensis », dans *Scriptores*, 15,1, Hannovre, 1887, p.36-43.

Études

Binding, 1971
Binding Günther, « Die karolingische-salische Klosterkirche Hersfeld », dans *Aachener Kunstblätter*, n°41, 1971, p.189-201.

Braasch-Schwersmann, 2007
Braasch-Schwersmann Ursula, *Hessischer Städteatlas, I,2, Bad Hersfeld*, Marburg, 2007.

Bramm, 1980
Bramm Otto, *Das Alter der Stiftsruine in Bad Hersfeld und die Lösung des Bauhüttengeheimnisses : eine kunstgeschichtliche Untersuchung nach Bau-Befund und -geschichte, zugleich Bestätigung der Anwendung geometrischer Baugesetze*, Bad Hersfeld, 1980.

Braumann, 2014
Braumann Uwe, *Repertorien des Hessischen Staatsarchivs Marburg, Urkunden 56, Reichsabtei Hersfeld, Stiftisches Archiv : Orts- und Personenindex*, Marburg, 2014.

Demme, 1901
Demme Louis, *Nachrichten und Urkunden zur Chronik von Hersfeld. Gesammelt und verzeichnet von Louis Demme,...*, Hersfeld, 1891-1901.

Eifert, 2011
Eifert Manfred, « Breviarium sancti Lulli episcopi: Güterverzeichnis des Klosters Hersfeld », dans *Hessischer Gebirgsbote*, n°112, 2011, p. 86

Erdmann, 1943
Erdmann Carl, « Die Burgenordnung Heinrichs I.», dans *Deutsches Archiv für Geschichte des Mittelalters,* n° 6, 1943, p. 59-101.

Feldtkeller, 1956
Feldtkeller Hans, « Vorbericht über eine Grabung auf dem Stiftsplatz südlich der Stiftsruine in Hersfeld im Herbst 1955 », dans *Kunstchronik*, vol. 9, 1956, p. 241-244.

Feldtkeller, 1964
Feldtkeller Hans, « Eine bisher unbekannte karolingische Grosskirche im Hersfelder Stift », dans *Deutsch Kunst und Denkmalpflege*, 1964, p.1-19.

Fleck, 2012
Fleck Michael, « Kaiser und Könige in Hersfeld: zur Enthüllung der Herrscherbüsten im Stiftsbezirk »,dans *Mein Heimatland*, n°51, 2012, p. 25-28

Ganβauge, 1938
Ganβauge Gottfried, *Die Stiftsruine zu Hersfeld*, Melsungen, 1938.

Gensen, 1985
Gensen Rolf, *Der Stiftsbezirk von Hersfeld : Archäologie des mittelalterlichen Klosterbereichs von Bad Hersfeld, Kreis Hersfeld-Rotenburg*, Wiesbaden, 1985

Groβmann, 1955
Groβmann Dieter, *Die Abteikirche zu Hersfeld: der grösste Karolingerbau*, Kassel, 1955.

Handtke, 1991
Handtke Dieter, « Ein merowingisches Stallgebäude im Hersfelder Stiftsbezirk », dans *Bad Hersfelder Jahresheft*, 37, 1991/92, p. 30-35.

Handtke, 1992
Handkte Dieter, « Karolingerzeitliche Fundplätze in der Altstadt von Bad Hersfeld », dans *Zeitschrift des Vereins für Hessische Geschichte und Landeskunde,* n° 97, 1992, p.221-228.

Heinemeyer, 1991
Heinemeyer Karl, « Hersfeld im frühen Mittelalter », dans *Zeitschrift des Vereins für Hessische Geschichte und Landeskunde* , 96, 1991, p. 17-34.

Lück, 2005
Lück Heiner, « Das Hersfelder Zehntverzeichnis - eine wichtige Quelle für die frühmittelalterliche Geschichte des Saalkreises und seiner Umgebung », dans *Heimat-Jahrbuch Saalkreis,* n° 11, 2005, p. 12-18

Hölk, 1933
Hölk Erwin*, Zehnten und Zehntkämpfe der Reichsabtei Hersfeld im frühen Mittelalter*, Marburg, 1933.

Hörle, 1943
Hörle Josef, « Das Rathaus in Hersfeld und die sechs alten Märkte und Plätze », dans *Die Stiftsruine*, n° 33, 1943, p. 85-87, 89-91.

Hörle, 1960
Hörle Josef, « Breviarium sancti Lulli - Gestalt und Gehal », dans *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, 12, 1960, p. 18–52.

Jacobsen, 1991

Jacobsen Werner, Oswald Friedrich, Schaefer Leo, Sennhauser Hans Rudolf, *Vorromanische Kirchenbauten : Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen, Nachtragsband*, Munich, 1991.

Kneipp, 2004
Kneipp Jürgen, « Eine mittelalterliche Zisterne in der Altstadt von Bad Hersfeld: Kreis Hersfeld-Rotenburg: archäologische Fundgrube im Bad Hersfelder kirchlichen Rentamt », dans *Hessen-Archäologie*, 2004, p.144-147.

Kuhles, 1997
Kuhles Joachim*, Vom Königsgut Karls des Großen zum Hersfelder Klosterbesitz*, 1997, s.l.

Löbbecke, 2002
Löbbecke, Frank, « Der Wiederaufbau der Klosterkirche Hersfeld im 11. und 12. Jahrhundert. Aktuelle bauarchäologische Untersuchungen in der Ostapsis », dans Helmig Guido, Scholkmann Barbara, Untermann Matthias (dir.), *Centre, Region, Periphery. Medieval Europe Basel 2002*,
3rd international conference of medieval and laterarchaeology, Basel (Switzerland) 10. 15. september 2002, Hertingen, 2002, p.321-326.

Löbbecke, 2002²
Löbbecke, Frank, « Ausgrabungen in fünf Meter Höhe - bauarchäologische Untersuchungen in der Stiftsruine Hersfeld: Bad Hersfeld, Landkreis Hersfeld-Rotenburg », dans *Hessen-Archäologie,* 2002, p.152-155

Ludwig, 2002
Ludwig Thomas, *Stiftsruine Bad Hersfeld: Geschichte und Architektur ; Gründung des Klosters um 769, Baubeginn der Kirche 1038 unter Abt Meginher, Weihe 1144* , Regensburg, 2002.

Ludwig, 2002²
Ludwig Thomas, *Die Stiftsruine in Bad Hersfeld: Geschichte und Architektur*, Regensburg, 2002.

Münch, 1940
Münch Ottheinz, *Die Stiftskirche zu Hersfeld*, Heidelberg, 1940.

Neuhaus, 1954
Neuhaus Wilhelm, *Geschichte von Hersfeld : von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Bad Hersfeld, 1954.

Oswald, 1965
Oswald Friedrich, « Zur Stellung der neugefundenen Kirche in Hersfeld in der Baugeschichte des Klosters », dans *Deutsch Kunst und Denkmalpflege*, 1965, p.29-34.

Oswald, 1966

Oswald Friedrich, Schaefer Leo, Sennhauser Hans Rudolf , *Vorromanische Kirchenbauten : Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen*, Munich, 1966.

Sippel, 1993
Sippel Klaus, « Zum Katalog der vorromanischen Kirchenbauten in Mitteleuropa», dans *Hessisches Jahrbuch für Landesgeschichte*, 43, 1993, p. 249-269.

Struve, 1971
Struve Tilman, « Zur Geschichte der Hersfelder Klosterschule im Mittelalter », dans *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, n°27, 1971, p. 530-543.

Theuner, 1902
Theuner, Emil (dir.), *Wilhelm Dilichs Ansichten hessischer Städte aus dem Jahre 1591*, Marburg, 1902.

Unger, 2004
Unger Ludwig, « Hersfeld », dans *Germania Benedictina,* 7, 2004, p.589-629.

Untermann, 2005
Untermann Matthias, « Kirchen und Klöster, Beobachtungen zum archäologischen Forschungsstand in Hessen », dans *Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters*, n° 33, 2005, p.33-48.

Vogtherr, 1991
Vogtherr Thomas, *Die Reichsklöster Corvey, Fulda und Hersfeld,* dans Weinfurter Stefan (dir.), *Die Salier und das Reich*, vol.2, *Die Reichskirche in der Salierzeit*, Sigmaringen, 1991, p.429-464.

Vonderau, 1925
Vonderau Joseph, *Die Ausgrabungen an der Stiftskirche zu Hersfeld in den Jahren 1921 und 1922,* Fulda, 1925.

Wehlt, 1970
Wehlt Hans-Peter, *Reichsabtei und König, dargestellt am Beispiel der Abtei Lorsch mit Ausblicken auf Hersfeld, Stablo und Fulda*, Göttingen, 1970.

Weirich, 1936
Weirich Hans, « Urkundenbuch der Reichsabtei Hersfeld », dans *Veröffentlichung der historischen Kommission für Hessen und Waldeck*, n°19, vol. 1, Marburg, 1936, p.68-74.

Weise, 1920
Weise Georg, *Beiträge zur Baugeschichte der Stiftskirche zu Hersfeld*, Marburg, 1920.

Ziegler, 1928
Ziegler Elisabeth, *Das Territorium des Reichsabtei Hersfeld von seinen Anfängen bis zur hessischen Kreisordnung von 1821. Teildruck : Die Vorgeschichte des Territoriums*, Marburg, 1928.

Ziegler, 1939
Ziegler Elisabeth, *Das Territorium der Reichsabtei Hersfeld von seinen Anfängen bis 1821. Mit einem Atlas,* Marburg, 1939.

Lorsch

I. Localisation

Lorsch se trouve en Allemagne actuelle, dans le sud du Land de Hesse. La ville s'est développée non loin de Worms sur la rive droite du Rhin.

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

Les deux sources textuelles qui nous documentent le plus sur l'histoire de l'abbaye de Lorsch sont conservées dans le *Codex Laureshamensis* dit Codex de Lorsch : une chronique dont la rédaction a débuté entre 1170 et 1175, et un cartulaire écrit à partir de 1183–1195 qui répertorie, entre autres, les actes de donations et de propriétés du monastère[1422]. La chronique et le cartulaire ont notamment recopié des textes et relaté des événements qui se sont passés bien avant le XIIe siècle et remontent ainsi aux temps de la fondation carolingienne. Notons enfin les actes pontificaux des X-XIIe siècles relatifs à Lorsch et compulsés dans la *Germania Pontificia*[1423].

Il existe également un compte-rendu du XVIIe siècle des visites de Marquard Freher et de Georg Helwich au monastère de Lorsch avant les destructions de la guerre de Trente Ans[1424].

b. Sources iconographiques

Plusieurs sources iconographiques peuvent être convoquées pour l'étude du monastère de Lorsch. Une gravure de Matthäus Merian figure une vue de Lorsch au XVIIe siècle (probablement en 1621) (fig.20). On y aperçoit l'église Saint-Nazaire, la clôture du monastère, le bourg composé de maisons et d'églises. Un dessin et un plan de 1724 représentent la *Torhalle* (fig.24). Le premier plan du monastère encore conservé date de 1744 ; il présente l'ensemble des bâtiments encore en élévation au XVIIIe siècle (fig.23). Il peut être associé à deux autres plans établis au plus tard en 1749. Un autre plan de 1817 par F. Goth confirme le délabrement du monastère et surtout de l'église au XIXe siècle (fig.25). Cette dernière ainsi que la *Torhalle* ont par ailleurs été dessinées en 1812 par Lambert von

---

[1422] Scholz, 2011, p.382.
[1423] Germania pontificia, p.219-236.
1424 Falk, 1866.

Babo (fig.26), en 1817 par Johann Heinrich Schilbach (fig.27) et en 1859 par August Lucas (fig.29). Mentionnons également le cadastre de 1840/1842 (fig.28) et un plan réalisé par Grimm en 1889 (fig.29) pour confirmer l'état de conservation des bâtiments du site au XIXe siècle. En 1907/1908, Heinrich Giess esquisse le plan des premières fouilles du site (fig.1). En 1931 et 1935, des photographies de l'église Saint-Nazaire et de la *Torhalle* ont été prises (fig.31). Enfin, notons qu'une peinture de la première moitié du XXe siècle offre une vue du site monastique après la Première Guerre mondiale (fig.30).

c. Sources archéologiques

Du monastère médiéval, il ne reste encore en élévation que la *Torhalle* carolingienne et la partie occidentale de l'église Saint-Nazaire dont les éléments hors-sol ont été datés entre les XIe et XIIe siècles. Depuis la fin du XIXe siècle, de nombreux vestiges ont été mis au jour afin de compléter notre connaissance du site.

Rudolf Adamy a été le premier archéologue à fouiller le site monastique de Lorsch en 1890. Il a publié la première monographie sur le monastère[1425] et proposé une reconstitution (fig.13). Des fouilles ont également été menées par Heinrich Giess en 1896, 1902, 1907 (fig.1) et 1908 (dans les bourgs alentours) puis par Christian Rauch en 1920 (sur la zone septentrionale et méridionale de Saint-Nazaire). Friedrich Behn fut l'un des archéologues les plus actifs à Lorsch pour cette première moitié de XXe siècle. Il œuvra notamment entre 1927 et 1936. L'ensemble des vestiges et fondations découverts ont donné lieu à plusieurs publications dont : *Die karolingische Klosterkirche von Lorsch an der Bergstrasse nach den Ausgrabungen von 1927-1928 und 1932-1933*, publié en 1934 et *Kloster Lorsch,* publié en 1949. Behn fournit alors de nombreux plans au sol et reconstitutions d'élévation de l'église Saint-Nazaire, église sur laquelle il a concentré ses travaux jusqu'en 1933, avant d'entreprendre des fouilles sur l'ensemble des bâtiments du complexe (fig.2 et 4). De 1998 à 2008, de nouvelles recherches archéologiques menées par l'université de Bamberg avec Ingolf Ericsson et Markus Sanke et Thomas Platz ont été engagées (fig.5). Malgré les nombreuses excavations de Friedrich Behn, il restait encore suffisamment de matériel archéologique pour clarifier certaines questions et surtout vérifier les interprétations jusque-là proposées. Les équipes ont d'abord procédé à quelques sondages à partir de 1998 à l'est

[1425] Adamy, 1891.

de l'église, au sud-est du cloître et sur le site de l'ancien cimetière[1426]. De 2002 à 2008, les fouilles ont pu se concentrer sur l'enceinte du monastère avant d'être redirigées sur l'église Saint-Nazaire (fig.5)[1427].

Dès 2008, de nouvelles campagnes furent engagées par la ville de Lorsch et le Land de Hesse sous la direction de Manfred Schüller. De 2010 à 2013, les murs encore en élévation de l'église et de la *Torhalle* ont été observés afin de pouvoir dégager une chronologie des différentes phases de constructions[1428]. Parmi les travaux menés sur les restes de l'église Saint-Nazaire, nous pouvons mentionner le percement des grandes arcades nord et sud jusqu'alors murées (fig.27). En 2012, des sondages ont été pratiqués à l'emplacement de l'ancien mur du clôture (fig.6).

III.Présentation des études

Outre les études de Rudolf Adamy[1429] et de Friedrich Behn[1430] mentionnées ci-dessus, il faut également compter, pour la première moitié du XXe siècle, sur les recherches d'Heinrich Walbe[1431]. Notons également la publication du Codex de Lorsch par Karl Glöckner entre 1929 et 1936[1432]. Dans les années 70, Hans Peter Wehlt publie sur les abbayes royales de Lorsch, Hersfeld, Stablo et Fulda et les relations entre le monastère et la royauté[1433]. L'ouvrage de Friedrich Knöpp de 1973 regroupe plusieurs contributions sur l'histoire du monastère pendant sa période bénédictine essentiellement et l'histoire économique et foncière de Lorsch[1434] ; Josef Semmler y présente un article sur les trois-cent-cinquante premières années du monastère et Knöpp un autre sur l'abbé Richbod[1435]. Sebastian Scholz travaille sur les inscriptions à Lorsch ainsi que sur son histoire et sa construction[1436]. Nous devons également à Hermann Schefers une étude sur le nécrologe de Lorsch et d'autres confrontant l'apport des sources textuelles et archéologiques[1437]. En

[1426] Platz, 2010, p.88.
[1427] Platz, 2007, p. 38.
[1428] Papajanni, 2013, p.13.
[1429] Adamy, 1891.
[1430] Behn, 1934 et 1949.
[1431] Walbe, 1950.
[1432] Glöckner, 1929.
[1433] Wehlt, 1970.
[1434] Knöpp, 1973.
[1435] Semmler, 1973, Knöpp, 1973².
[1436] Scholz 1994, 2004, 2011.
[1437] Schefers, 2004, 2007.

ce qui concerne la *Torhalle,* mentionnons les recherches de Heinrich Walbe et de Werner Meyer-Barkhausen[1438], de Werner Jacobsen[1439], de Matthias Exner[1440], et plus récemment de Thomas Ludwig[1441]. Plusieurs ouvrages collectifs plus récents concentrent l'ensemble de l'actualité de la recherche sur le monastère. En 2004, Ingolf Ericsson et Markus Sanke[1442] publient sur les résultats des fouilles menées entre 1998 et 2002. Remarquons les articles de Stefan Kirchberger, de Markus Sanke et de Jakob Müller présentant les dits résultats, ceux d'Hermann Schefers[1443] et de Hans Rudolf Sennhauser[1444] à propos de l'apport des sources textuelles notamment en ce qui concerne la clôture et les bâtiments claustraux, et celui de Thomas Ludwig[1445] qui propose une reconstitution de Lorsch à l'époque carolingienne.

En 2007, un deuxième ouvrage collectif est à relever : « Das verlorene Kloster »[1446]. Ina Gerbig y évoque les problèmes que posent les reconstitutions proposées dans les années 1930 par Friedrich Behn et soumet de nouvelles hypothèses notamment en ce qui concerne le Westwerk. Thomas Platz propose une nouvelle vision de l'abbaye d'après les recherches précédentes mais aussi d'après les résultats des fouilles depuis 1998[1447]. Joyce Wittur, quant à elle, présente ses recherches sur l'*ecclesia varia*, connue grâce aux sources textuelles[1448] et Sascha Köhl présente celles sur le Westwerk et les fondations dégagées par Behn à l'ouest de Saint-Nazaire[1449].

En 2011, un troisième ouvrage collectif est à considérer « Kloster Lorsch. Vom Reichskloster Karls des Großen zum Weltkulturerbe ». Sebastian Scholz y présente l'histoire du monastère depuis sa fondation[1450]. Thomas Platz résume les résultats des

[1438] Walbe, Meyer-Barkhausen, 1952.
[1439] Jacobsen, 1985.
[1440] Exner, 1993.
[1441] Ludwig, 2011.
[1442] Ericsson, Sanke, 2004.
[1443] Schefers, 2004.
[1444] Sennhauser, 2004.
[1445] Ludwig, 2004.
[1446] Untermann, 2007.
[1447] Platz, 2007.
[1448] Wittur, 2007.
[1449] Köhl, 2007.
[1450] Scholz, 2011.

fouilles entreprises depuis 1998 sur le site[1451] et Maxi Maria Platz[1452] et Bernhard Pinsker[1453] offrent leurs réflexions sur le cloître. Matthias Exner[1454], Matthias Untermann[1455] et Thomas Ludwig[1456] se sont attachés à restituer et actualiser - grâce aux nouvelles découvertes - nos connaissances sur la *Torhalle*.

Enfin, en 2013, un autre ouvrage collectif sur Lorsch[1457] rassemble les articles de Katarina Papajanni[1458], de Dieter Lammers[1459] et d'Ilona Dudzinski[1460] sur les fouilles entreprises, et celle de Tina Schöbel[1461] sur l'enceinte, notamment.

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

Les origines du monastère remontent à la deuxième moitié du VIIIe siècle. D'après la chronique de Lorsch, dans la copie d'un document qui aurait été initialement écrit le 12 juillet 764, il aurait été fondé par le comte du Rheingau, Cancor, et sa mère, la veuve Williswinth qui l'offrirent à Chrodegang de Metz en 764[1462]. Le mot employé dans ce texte est *transfundimus*, qu'il faudrait traduire par « nous avons transféré » plutôt que par « nous avons fondé ». Il est alors possible qu'en 764, le monastère existait déjà et n'aurait été que transféré dans le giron de Chrodegang. Ce dernier, parent du comte et de sa mère, était également un proche du roi Pépin et un des principaux acteurs de la réforme de l'Église franque. Ce transfert permettait alors à Cancor et Williswinth de protéger le monastère de

[1451] Platz, 2011.
[1452] Platz, 2011².
[1453] Pinsker, 2011.
[1454] Exner, 2011.
[1455] Untermann, 2011.
[1456] Ludwig, 2011.
[1457] Wittur, Schreiber, 2013.
[1458] Papajanni, 2013.
[1459] Lammers, 2013.
[1460] Dudzinski, 2013.
[1461] Schöbel, 2013.
[1462] Glöckner, 1929, chap.1, p. 267 : « Anno duodecimo regnante d(om)no nostro Pippino rege, sub die quarto idus iulii, ego Williswinda deo sacrata et filius meus Cancor comes, […] ideoque nos in dei nomine donamus ad sacrosanctam ecclesiam sancti Petri seu ceterorum sanctorum, que est constructa in loco nuncupato Lauresham in pago rhenense […] ubi preest uir uenerabilis Rudgangus archiepiscopus et abbas, donatumque in perpetuum esse uolumus […]atque transfundimus, ita ut ab hac die iam dictus d(om)nus Rudgangus […].»

Lorsch de l'emprise des évêques voisins de Mayence et de Worms. D'après le même document, une église dédiée à saint Pierre, et érigée auparavant par Cancor et Williswinth, existait déjà à Lorsch à ce moment-là[1463]. Il pourrait s'agir de la première église du monastère[1464]. Sebastian Scholz pense ainsi que le monastère aurait été fondé au plus tard en 763[1465].

L'histoire de sa fondation illustre parfaitement les relations étroites qu'entretenaient certains établissements monastiques avec les grandes familles aristocratiques franques. Une fois à la tête du monastère, Chrodegang a instauré la règle bénédictine et a entrepris d'y faire venir, depuis Rome, des reliques non seulement pour Lorsch mais aussi pour les monastères de Gorze et de Saint-Avold[1466]. Le pape Paul Ier (757–767) lui a alors envoyé les reliques de saint Nazaire, saint Nabor et saint Gorgon[1467]. Celles de saint Nazaire sont arrivées à Lorsch le 11 juillet 765[1468]. À la suite de cet événement, le monastère est devenu l'un des premiers du royaume franc à posséder des reliques d'un saint martyr romain dont le prestige a été rehaussé par le fait qu'il s'agissait d'un cadeau papal. Grâce à cela, les donateurs se sont montrés très généreux dès la période carolingienne, en offrant champs, vignes, domaines[1469] − comme l'atteste le nécrologe de Lorsch[1470]. Le nombre de dons a atteint les quatre-vingt entre mars et décembre 766 et n'a cessé d'augmenter ; ils ont doublé en 768 puis se stabilisent autour de cent-vingt, cent-trente jusqu'en 780[1471]. C'est certainement l'ensemble de ces conditions − le nombre important de dons, le succès du pèlerinage alors amorcé par l'arrivée des prestigieuses reliques et la communauté des moines dont le nombre allait croissant – qui a favorisé l'entreprise de nouvelles constructions. Cela a été rapidement rendu possible par le don d'une terre par Thurinkbert, frère du comte Cancor, en 767[1472].

[1463] *Ibid.*
[1464] Voir la sous-partie sur l'église Saint-Nazaire.
[1465] Scholz, 2011, p.382.
[1466] *Ibid.*
[1467] Glöckner, 1929, p. 271: « Expetiuit a Paulo papa corpora sanctorum martyrum, in quorum honore constructas a se monasteriorum consecraret ecclesias. Cuius deuotionem ac meritum erga romanam ecclesiam apostolicus pontifex debito fauore prosequens, transmisit ei sanctum Nazarium, Naborem, et Gorgonium, per Williharium sedunensem episcopum, delatos ad gorziense monasterium. »
[1468] Glöckner, 1929, p. 271, n.4.
[1469] Scholz, 2011, p.382.
[1470] Schefers, 2007.
[1471] Glöckner, 1929, p.66–141.
[1472] *Ibid.*, p. 3–4 : « […] ego Turincbertus propter deum, et reuerentiam sancti Nazarii dono ad ispum sanctum locum ubi ipse domnus in corpore requiescit, seu ad ipsos fratres qui ibidem sub

La construction de la nouvelle église a alors débuté, selon Sebastian Scholz, sous l'abbatiat de Gundeland (765-779), frère de l'évêque Chrodegang de Metz[1473]. Ce dernier aurait d'ailleurs été à cette charge avant l'arrivée des reliques à Lorsch – vers 765 − et sur la demande de Cancor et Williswinth[1474], qui soulignons-le, a maintenu son contrôle sur les affaires du monastère.

b. Le règne de Charlemagne

À la mort de Cancor, en 771, Charlemagne dut intervenir en faveur de l'abbé Gundeland dont le monastère était menacé par les prétentions du fils du défunt, Heimerich, qui souhaitait récupérer Lorsch et ses domaines. Le souverain plaça alors Lorsch sous sa protection et lui accorda l'immunité ainsi que la libre élection de l'abbé[1475]. En 773 et 774, il offrit les *villae* d'Heppenheim et d'Oppenheim au monastère afin d'en renforcer l'économie[1476]. Le roi fut d'ailleurs invité en 774 par l'abbé Gundeland à la consécration de la nouvelle église, cérémonie dirigée par l'évêque de Mayence, Lullus (754-786), en présence d'autres évêques[1477]. Entre le don de terre de Thurinkbert et la consécration de l'église, la construction de celle-ci, du gros œuvre du moins, aurait duré moins de dix ans. Gundeland transféra ensuite les reliques de saint Nazaire de l'ancien vers le nouveau sanctuaire[1478]. À la mort de l'abbé le 18 décembre 779, c'est Helmerich (779-784) qui devint son successeur, probablement un proche de la famille du comte Cancor, et qui entreprit des travaux

---

uenerabili Gundelando abbate deo deseruire uidentur, donatumque in perpetuum […]. Hoc est mansum unum qui ibidem proprisus est ad illud claustrum faciendum circa sanctum Nazarium et quantumcumque ibidem debetur mee possessioni, de iure meo in ius et dominationem sancti N. dono, trado, atque transfundo, ita ut ab hac presenti die et deinceps ad ipsum sanctum locum, vel ad agentes ipsius omni tempore proficiat in augmentum. »

[1473] Heuclin, 1998, p.253.

[1474] Rappelons que Chrodegang est décédé peu de temps après, en mars 766.

[1475] MGH, *Caroli Magni Diplomata*, n°67 et 72. La charte accordant l'immunité à Lorsch est datée du mois de mai 772.

[1476] *Ibid.*, n°73 et 82.

[1477] Glöckner, 1929, chap. 7, p. 282 : « Gundelandus abbas, perfecta iam templi fabrica, et ut domum dei decebat omni specie decoris exornata […] Cui pius rex benigne assenties, cum regina Hildigarda, filiisque Karolo, Pippino, Ludewico, ac plurimis regni principibus, per Lullum magontine sedis archiepiscopum, et beati Bonifacii episcopi et mris. successorem, atque per episcopos, Megingozum, Wiomudum, Angilrammum, Waldricum. »

[1478] *Ibid.* : « dedicationem eiusdem ecclesie celebrauit, corpusque beati mrsi. Nazarii [...] in eam maximo deuotionis honore transtulit. »

d'embellissement dans l'église[1479]. Pour Richbod (784-804) en revanche, le lien avec les fondateurs est moins certain. Il était surtout l'élève d'Alcuin à la cour de Charlemagne et le conseiller du souverain vers 782, se faisant appeler « Macharius ». Il fut archêveque de Trèves de 791 à 793. La chronique de Lorsch et le nécrologe lui attribuent la construction d'une grande partie du monastère. Richbod semble avoir quitté le monastère vers l'an 800 pour fonder un autre monastère (néanmoins il n'a été remplacé dans sa fonction abbatiale qu'à sa mort en 804)[1480]. À cette époque, l'économie du monastère était plutôt positive à en constater les donations et les marchandises qui étaient acheminées depuis les terres possédées, entre autres, en Alsace, en Breisgau, Speyergau, Wormsgau, Lobdengau, Anglachgau ou encore en Alémanie[1481]. D'après Sebastian Scholz, l'abbaye produisait certainement avant 774 son propre verre dans des ateliers, afin de pouvoir en équiper la nouvelle église. L'utilisation et l'artisanat d'os et de bois de cervidés est attesté pour le IXe siècle à Lorsch et les moines semblent avoir pratiqué la viticulture ainsi que le tissage d'ouvrages de manufacture assez simple.

C'est certainement sous l'abbatiat de Richbod (784-804) que le *scriptorium* a vu le jour. Quatre catalogues de la bibliothèque du IXe siècle ont été conservés et témoignent alors du rôle prépondérant de l'abbaye de Lorsch dans la production de manuscrits mais aussi dans la conservation et la transmission des savoirs[1482]. La rédaction d'un livre de médecine à Lorsch suggère à Sebastian Scholz ainsi qu'à Adelheid Platte et Gundolf Keil qu'un hôpital pour les moines et les laïcs a existé dans l'enceinte du monastère[1483]. En plus du *scriptorium*, une école est attestée au plus tard dans la seconde moitié du IXe siècle, comme en témoigne une épitaphe d'un enseignant du monastère[1484].

Après la mort de Richbod, le 1er octobre 804, ce fut un autre proche de Charlemagne, Adalung, qui hérita de la charge abbatiale et œuvra à son tour à la décoration de Saint-

[1479] Schmatz, 2007, p. 61. ; voir la sous-partie sur l'église Saint-Nazaire.
[1480] Scholz, 2011, p.384.
[1481] Staab, 1989, p. 328-331.
[1482] McKitterick, 1989, p.185-191.
[1483] Scholz, 2011, p.385 ; Keil, Platte, 1990, p.11-20.
[1484] Scholz, 1994, p.7, n°3, Abb.10 : « Hic […] O/ nullo stomachan/te veneno / nis binos annos / rexerat hic pueros / moribus et monitis / tribuens pia dog/ma[ta c]unctis […]. »

Nazaire[1485]. Il a été compté sous son abbatiat la présence de presque soixante moines[1486]. Après cela, les sources textuelles demeures muettes quant aux éventuelles modifications structurelles ou embellissements du monastère, et ce jusqu'à la gouvernance de Gerbod (951-972)[1487].

c. Après le règne de Charlemagne

À Lorsch, un document de 830 faisant état de possessions privées détenues par des moines atteste, outre le fait que la règle bénédictine n'était pas nécessairement suivie à la lettre, que le monastère et ses moines bénéficiaient encore d'un statut économique important[1488]. Les biens et les dons continuèrent d'affluer même après le règne de Charlemagne. On remarque notamment celui d'Eginhard, sous le règne de Louis le Pieux et l'abbatiat d'Adalung, constitué de l'importante *cella* de Michelstadt – vaste propriété qui fut agrandie au XIe siècle[1489].

Entre les IXe et XIIe siècles, le monastère a subi de nombreuses modifications. L'hypothèse voulant que la *Torhalle* de Lorsch ait été construite à l'occasion de la consécration de l'église Saint-Nazaire en 774 pour accueillir le roi Charlemagne est désormais rejetée[1490]. Sa datation fait toujours débat et a été évaluée entre la fin du VIIIe siècle et, au plus tard, la seconde moitié du IXe siècle[1491].

Un massif occidental fut élaboré en plusieurs phases entre la période carolingienne et la période romane (voir la sous-partie consacrée à l'étude de ses vestiges). Récemment, les fouilles pratiquées par l'université de Bamberg ont permis de dater l'abside orientale oblongue de Saint-Nazaire du XIe siècle[1492].

[1485] Schefers, 2007, fol.91r., p.125 : « Adalungi abbatis. Hic auream crucem cum preciosissimis lapidibus preornans, altare dominicum inclusit IIII tabulis argenteis et alia V fecit eiusdem operis. »
[1486] Staab, 1989, p.9-10.
[1487] Schefers, 2004, p. 13.
[1488] Schmatz,, 2007, p. 60–61.
[1489] Glöckner, 1929, p.301-302, n°20.
[1490] Scholz, 2011, p.382.
[1491] Exner, 1993. Voir la sous-partie sur l'*atrium* et le porche.
[1492] Voir à ce propos la sous-partie sur l'*ecclesia varia*.

Le 21 mars 1090, un important incendie dévasta le monastère[1493] et aurait conduit à une campagne de restaurations notamment sur la partie ouest de l'église Saint-Nazaire[1494]. L'abbé Anselme aurait alors entrepris de déplacer les reliques du saint de la zone occidentale vers la zone orientale. La basilique et ses arcades ont été restaurées cinquante ans plus tard (il s'agit alors de la cinquième phase de construction), certainement en même temps que le plafond des nefs latérales. Plusieurs bâtiments monastiques ont été construits entre le XIIe et le XVIIIe siècle comme une infirmerie, des latrines, une grange dîmière et le palais des princes électeurs (fig.7)[1495]. La communauté bénédictine a été remplacée par des cisterciens entre 1226-1256, ce qui engendra probablement quelques modifications structurelles[1496]. En 1232, l'abbaye a été intégrée à l'électorat de Mayence. Une communauté cistercienne remplaça la bénédictine avant d'être à son tour substituée par un groupe de prémontrés. Des travaux de grande ampleur avaient été envisagés par ces derniers mais n'ont pas été réalisés − certainement en raison de leur coût trop élevé[1497]. Après l'incendie de 1358, les deux tours du massif occidental ont été enlevées (phase 6) et la façade remodelée par un portail gothique surmonté d'une fenêtre, tous deux encore visibles aujourd'hui (fig.12 et 32). À la fin du Moyen Âge, un long chœur gothique à contreforts et pans multiples a été édifié (fig.21)[1498]. À la même époque, juste derrière l'entrée occidentale, a été installée dans la première travée de la nef centrale une salle rectangulaire ouverte au nord, au sud et à l'est. Cette salle présentait des murs « T » étudiés par Platz qui a suggéré qu'il s'agissait là d'une structure supportant l'orgue (fig.9 et 11). En 1461, l'abbaye fut rattachée au Palatinat avant de retourner dans le giron de Mayence en 1623. Si les sources indiquent qu'un important incendie ravagea l'église en 1621, lors de la guerre de Trente Ans, sur le terrain ce sont plusieurs traces d'incendies qui ont été remarquées notamment à l'intérieur du mur ouest de l'église actuelle[1499]. Bien que les arcades de la nef aient été touchées, il semblerait que l'incendie se soit essentiellement concentré sur la partie occidentale de l'église. Une

[1493] Glöckner, 1929, chap. 134b., p. 404 : « repentino ac miserabili incendio tota laureshamensis ecclesia conflagrauit (…] turres quoque cum porticibus flamma uictrix obtinuit, ad extremum bulliente plumbi deliquio ».
[1494] Platz, 2011, p.167.
[1495] Platz, 2011, p. 176.
[1496] Voir la sous-partie sur le massif occidental.
[1497] Schefers, 2004, p. 7.
[1498] Platz, 2011, p.176.
[1499] *Ibid.*, p. 169.

campagne de travaux de rénovation a alors été entreprise du côté de la façade (phase 7). Dès 1718/1719, les nefs latérales ont été modifiées pour accueillir plusieurs étages ; l'église servit alors de grenier (phase 8). Le doute demeure quant à la réalisation d'une nouvelle toiture entre 1621 et cette date-ci. L'église a pu rester sans toiture jusque-là[1500].

Plusieurs travaux ont, depuis, entrepris de détruire l'ensemble du complexe au XVIIIe siècle[1501]. Les trois plans des années 1740 laissent apparaître un état d'abandon généralisé (fig.23). Il ne reste déjà sur ces plans plus que l'église basilicale, la *Torhalle*, les murs de clôture, la maison des électeurs et quelques dépendances. Tous les autres bâtiments monastiques ont disparu. En 1803, le monastère a été incorporé à l'électorat de Hesse. Malgré cette nouvelle affectation, l'état d'abandon généralisé a perduré comme le présentent les illustrations du XIXe siècle (fig.25, 26 et 28). On y voit l'église Saint-Nazaire en grande partie détruite et dont seule la partie occidentale subsiste ainsi que la *Torhalle*. En 1956, une dernière campagne de travaux a été engagée (phase 9) : les arcades de la nef ont été murées (fig.33), les murs à pans de bois de l'abside orientale remplacés par des murs en brique et en ciment. Enfin, les étages du XVIIIe siècle ont été retirés et le toit reconstruit[1502]. Au XXe siècle, des contreforts sur le pignon oriental de l'actuelle église ont été ajoutés et, au début des années 2010, des travaux de restaurations entreprirent de percer les anciennes arcades romanes de ce qui reste de Saint-Nazaire (fig.33 et 35).

V. Présentation monumentale

25. Le paysage à l'époque carolingienne

Le monastère de Lorsch a été établi sur un terrain en légère déclivité ouest-est, couvert d'une couche végétale repéré lors des fouilles de 1998-2008 en raison des traces de brûlis (technique alors utilisée pour préparer le terrain à la construction)[1503]. L'enceinte du monastère longeait une partie du Weschnitz[1504], affluent du Rhin, appelé *Wisgoz* dans la chronique de Lorsch[1505].

[1500] *Ibid.*
[1501] *Ibid.*, 2010, p.87.
[1502] *Ibid.*, 2011, p. 39.
[1503] *Ibid.*, 2010, p. 89 ; Platz, 2011, p.162.
[1504] Ibid., 2011, p. 176.
[1505] Glöckner, 1929, chap. 5, p. 276 : « super fluuium Wisgoz ».

26. L'état précarolingien

Lors des campagnes menées par Bamberg, un petit nombre de fragments de céramiques romaines a été retrouvé dispersé sur l'ensemble du site monastique suggérant alors une première occupation à l'époque romaine.

Les études relatives à un état antérieur à la fondation de 763-764[1506] sont rares en raison du manque de sources textuelles comme archéologiques. Avant la consécration de 774, seul le document du 12 juillet 764 – déjà évoqué ci-dessus – mentionne l'existence d'une église dédiée à saint Pierre et qui aurait été érigée par Cancor et Williswinth avant que ceux-ci ne cèdent Lorsch à Chrodegang de Metz pour qu'il y fonde un monastère[1507]. Les fouilles archéologiques pratiquées jusqu'à aujourd'hui n'ont pas permis de retrouver les vestiges de cette éventuelle première église[1508].

En 2004, Thomas Platz a retrouvé à une centaine de mètres au nord-est du monastère des vestiges de poteaux de bois associés à quelques planches et panneaux. Il s'agirait de l'ancien quai qui surplombait le cours d'eau, *Wisgoz*, qui passait alors au VIIIe siècle au bord du monastère[1509]. L'analyse dendrochronologique montre que les arbres ont été abattus dans la première moitié du VIIIe siècle − soit avant la fondation du monastère[1510]. Cette datation est également attestée par les céramiques retrouvées dans cette même zone. Au sud-est de ces vestiges des fragments de torchis, briques, grès et charbon ont été retrouvés. Bernhard Pinsker suggère de voir ici de probables vestiges d'habitations et peut-être l'indication de la présence, proche du monastère, de la cour de Cancor et de son bourg[1511]. Cette supposition demeure bien évidemment très hypothétique en raison du manque de sources exploitables à ce sujet. Pour l'instant, ces découvertes confirment que le site était occupé à l'époque carolingienne peu avant la fondation du monastère.

27. Phase relative au règne de Charlemagne

[1506] Scholz, 2011, p.382.
[1507] Glöckner, 1929, chap.1, p. 267 : « ideoque nos in dei nomine donamus ad sacrosanctam ecclesiam sancti Petri seu ceterorum sanctorum, que est constructa in loco nuncupato Lauresham in pago rhenense […]».
[1508] Voir cependant la sous-partie sur l'église Saint-Nazaire.
[1509] Pinsker, 2011, p. 97.
[1510] Platz, 2011, p. 160.
[1511] Pinsker, 2011, p.97.

a. Église Saint-Nazaire

La construction de la nouvelle église Saint-Nazaire[1512] était quasiment achevée en 774, comme en témoigne la consécration par l'archevêque de Mayence Lullus et à laquelle Charlemagne fut convié[1513]. Cependant, la chronique de Lorsch et le nécrologe attribuent à Richbod, abbé seulement à partir de 784, la construction de l'*ecclesia triplex,* considérée alors comme l'église carolingienne Saint-Nazaire, en raison de ses trois nefs[1514]. Comment interpréter ces dix années de décalage ? Il faudrait probablement comprendre par-là que Richbod a agrandi l'église ou a achevé sa construction. Bien évidemment, il convient de demeurer prudent face à la valeur testimoniale de la chronique. Une erreur de scribe n'est pas à exclure.

Dans quelques textes relatifs au règne de Charlemagne, l'église est également consacrée en l'honneur des saints Nazaire, Pierre et Paul[1515]. Ainsi, sa titulature exacte à l'époque carolingienne n'est pas certaine. Le patronage de saint Nazaire semble évident mais le doute peut persister quant à celui des saints Pierre et Paul – moins souvent évoqués. Pourtant, comme nous l'avons déjà présenté plus haut, une église Saint-Pierre – manifestement fondée en premier lieu par le comte – est mentionnée à quelques reprises dans la chronique de Lorsch. Un passage de celle-ci est tout à fait remarquable[1516]. Il y est dit que Helmerich alors abbé de Lorsch après Gundeland, entre 778 et 784, fit recouvrir l'église Saint-Nazaire d'un plafond charpenté – probablement à caissons – et fit aménager le pavement devant l'autel. Il paya pour l'installation d'un chancel d'or et d'argent autour de la tombe de saint Nazaire et embellit aux mêmes frais l'autel. Toujours d'après la même source, cet autel a été ensuite transféré dans l'église Saint-Pierre d'*Altenmunster* (*Altenmunster* signifie « le vieux monastère »). Or, nous savons qu'il n'y a pas plusieurs monastères à Lorsch et que cette église Saint-Pierre se trouvait, d'après un autre texte de la chronique, à

[1512] Glöckner, 1929, chap. 8, p.284 : « concessimus ad monasterium quod est constructum in honore sancti Nazarii » ; p.286 : « ecclesie sue sancti Nazarii ».
[1513] Scholz, 2011, p.384
[1514] Glöckner, 1929, chap. 12, p.289 : « ecclesia triplici fecit. »
[1515] *Ibid.*, chap.5, p. 276 : « monasterium quod dicitur Lauresham quod est constructum in honore beatorum apostolorum Petri et Pauli, vel ceterorum sanctorum, et ubi preciosus domnus et sanctus preclarus martyr Nazarius in corpore requiescit »
[1516] *Ibid.*, chap. 9, p. 285 : « Hic ecclesie laquearia fecit, pauimentum strauit, cancellos circa tumbam sancti Nazarii auro argentoque decorauit, altare etiam simili inpensa et opera mirificauit, quod postea ad ecclesiam sancti Petri que dicitur Altenmunster translatum est. »

Lorsch[1517]. C'est probablement dans cette église-ci que l'autel a été déplacé. Néanmoins, et malgré les nombreuses fouilles pratiquées jusqu'en 2014, cette église qui devrait être dans le complexe abbatial, n'a pas été retrouvée. De même, elle demeure absente des plans et des images du monastère jusqu'ici conservés (fig.22). Plusieurs hypothèses relatives à l'emplacement de cette église sont alors envisageables. La première serait de suggérer l'existence de Saint-Pierre en tant qu'église indépendante et peut-être bâtie au nord de l'abbatiale Saint-Nazaire, dans le cimetière donc – zone encore peu fouillée. En revanche, la seconde hypothèse proposerait de considérer l'église Saint-Pierre comme l'église originelle du monastère qui fut alors reconstruite et agrandie en 774 sous le vocable Saint-Nazaire ou Saints-Nazaire-Pierre-et-Paul[1518]. Bien qu'à la lecture du texte nous pouvons plutôt considérer l'existence de deux églises strictement indépendantes, le terme *ecclesia* peut être également compris dans sa définition la plus large, c'est-à-dire désignant un sanctuaire. Il pourrait donc s'agir d'un pôle liturgique dédié à saint Pierre intégré dans le nouvel édifice qu'est Saint-Nazaire qui, rappelons-le, est aussi placé, dans certains textes, sous la titulature des saints Pierre et Paul[1519]. Dans le texte relatif au déplacement de l'autel, il est possible d'envisager un transfert depuis le pôle oriental qui serait alors dédié à saint Nazaire vers le pôle occidental quant à lui dédié à saint Pierre.

L'église Saint-Nazaire était associée à un *atrium* située à l'ouest de celle-ci. La longueur de ce complexe abbatial peut être estimé, pour l'époque carolingienne, entre cent-cinquante et deux-cents mètres[1520] – selon que l'on prenne en compte ou non la crypte oblongue[1521] (fig.4). Les fouilles ont révélées que l'église a été bâtie sur un terrain recouvert de végétation qui nécessita d'imposants terrassements. Les terres et remblais utilisés étaient essentiellement formés de sables locaux, d'éclats de grès et de mortier en calcaire. Pour Platz, ces éléments proviendraient de la récupération de bâtiments en pierre qui devaient exister non loin de là. Malgré l'impossibilité de définir une datation, il pourrait s'agir de

[1517] *Ibid.*, chap. 1, p. 267 : « sacrosanctam ecclesiam sancti Petri seu ceterorum sanctorum, que est constructa in loco nuncupato Lauresham in pago rhenense […] »
[1518] Voir la question de la titulature de l'église à l'époque carolingienne plus haut dans le texte.
[1519] Comme c'est déjà le cas dans l'*Institutio* d'Angilbert relatif à la construction de Centula.. Voir la notice sur Centula/Saint-Riquier.
[1520] Heitz, 1980, p.43.
[1521] Voir la sous-partie sur l'*ecclesia varia*.

bâtiments romains ou du haut Moyen Âge. Au total sept couches de sol ont été déterminées à l'intérieur de l'église et ont pu être attribuées aux différentes phases de constructions. Les sols des phases 1 à 3 sont plus anciens que les arcades romanes encore en élévation du XIIe siècle qui, elles, concordent avec le sol de la phase 4 (fig.8, 10 et 33)[1522].

À partir de 2005, les remblais des fouilles de Behn furent dégagés et il fut alors possible de relever, sur l'ancien site de l'église, une succession de couches stratigraphiques ininterrompue[1523]. La première phase de construction a été repérée et révéla que le premier plancher de l'église reposait alors sur une couche de mortier en calcaire. Au cours des fouilles de 2007 et 2008, le sol de la phase 1 a été associé à des vestiges retrouvés dans la zone sud-ouest de la portion d'église encore en élévation. Ils ont alors été interprétés comme les restes du mur du collatéral sud de la phase 1 de l'église (fig.8)[1524]. Édifié au-dessus de ces anciennes structures, un autre mur a été clairement identifié comme le bas-côté méridional de la période romane. Si les vestiges du bas-côté nord n'ont pu être clairement mis en lumière[1525], Platz remarque plusieurs excavations sur des photos de Behn qu'il associe à un bas-côté antérieur aux vestiges romans.

Les deux archéologues s'accordent sur le fait que l'église carolingienne avait une nef centrale quasiment de la même largeur que celle encore en partie en élévation, à laquelle deux nefs latérales furent greffées. D'après les fouilles de Behn, l'église carolingienne Saint-Nazaire mesurait quarante-cinq mètres cinquante de longueur pour une largeur de vingt-et-un mètres soixante-quinze (fig.2 et 4)[1526]. Ces résultats ont depuis été remis en question par Platz qui, grâce aux vestiges observés lors des fouilles des bas-côtés, a pu calculer que la largeur du collatéral sud carolingien atteignait deux mètres vingt[1527]. Bien que cela semble très étroit en comparaison de la largeur de la nef centrale évaluée à dix mètres quatre-vingt-dix, Platz précise qu'à l'époque carolingienne les notions de proportions n'étaient pas les mêmes que celles de l'époque romane et que cette découverte correspond alors totalement aux pratiques carolingiennes. Cela expliquerait alors l'élargissement à la période romane des

[1522] Platz, 2011, p. 166-167.
[1523] *Ibid.*, 2010, p.88.
[1524] *Ibid.*, 2011, p.163.
[1525] *Ibid.*, p.165.
[1526] Behn, 1949, p.7.
[1527] Platz, 2011, p. 163. Les murs de fondation de ce collatéral avaient une épaisseur équivalente à soixante centimètres.

dits collatéraux (fig.8)[1528]. En définitive, selon Platz, l'église Saint-Nazaire aurait eu une largeur totale approchant les quinze mètres trente.

Le nombre de travées de la nef n'a pu être clairement défini dans les fouilles[1529]. Behn se réfère alors au rythme des arcades de la partie occidentale encore en élévation, et l'a appliqué à la nef orientale. Il a pu ainsi proposer que cette dernière possédait six travées (fig.4). Néanmoins, comme il se base sur une partie restaurée à l'époque romane pour déterminer un état plus ancien à l'est, la prudence est de mise.

L'église Saint-Nazaire ne possédait manifestement pas de transept (fig.2 et 8).

L'extrémité orientale de l'église carolingienne demeure encore méconnue. Behn aurait retrouvé lors des fouilles un mur de fondation d'orientation nord-sud et qui formait un angle droit. D'après lui, il s'agirait d'un vestige de l'abside rectangulaire de l'église carolingienne dont il a évalué la profondeur à trois mètres quarante. Comme il n'a pas pu retrouver, pour la partie orientale de Saint-Nazaire, des traces de modifications ultérieures, Behn pense que l'abbatiale a en grande partie conservé son aspect carolingien et ce, jusqu'à sa destruction à partir du XVIIe siècle[1530]. Deux éléments viennent contredire ses propositions. Pour Ina Gerbig, l'élément retrouvé sur lequel il se fonde est bien trop infime pour permettre d'interpréter la forme de l'abside[1531]. De plus, sur le dessin de Matthäus Merian du XVIIe siècle, on aperçoit une église de style gothique avec une abside polygonale à cinq pans (qui reprendrait selon Thomas Platz les cinq pans d'un octogone) (fig.21). Si l'église n'a pas subi de bouleversements majeurs, comme l'a suggéré Behn, alors le dessin de Matthäus Merian vient contredire son interprétation car il est clair que ce n'est pas l'abside carolingienne mais une construction postérieure qui a été représentée. Nous savons également que plusieurs destructions ont eu lieu et ont été suivies par des reconstructions[1532]. Finalement, vu l'état général de nos connaissances à ce propos, nous sommes dans l'incapacité de déterminer le type d'abside que possédait Saint-Nazaire à l'époque carolingienne (fig.8)[1533]. L'abside orientale oblongue en forme de U retrouvée dans

[1528] *Ibid.*
[1529] *Ibid.*, p. 176.
[1530] Behn, 1949, p.14.
[1531] Gerbig, 2007, p.29.
[1532] Voir la sous-partie historique.
[1533] Ludwig, 2007, p. 20.

les fouilles ne daterait, d'après Platz, que du XIe siècle et coïnciderait avec la troisième phase de construction du massif occidental[1534].

- Le mobilier liturgique

Dans la chronique de Lorsch, il semblerait que l'église ait possédé un autel dédié à saint Nazaire et associé à sa sépulture à l'époque d'Helmerich (779-784)[1535]. Il y est également précisé que, sous l'abbatiat d'Adalung (804-837), l'église possédait, en plus de l'autel majeur, quatre autels : un dédié à la sainte Croix, un à saint Jean-Baptiste, un à la Vierge Marie et un dernier dédié à saint Pierre installé dans l'*ecclesia triplex*[1536]. Cette deuxième occurrence ne mentionne pas l'autel saint Nazaire qu'il faudrait donc considérer comme l'autel majeur. L'autel de saint Paul n'est pas non plus mentionné alors que d'après certains textes l'église semble aussi placée sous son patronage[1537]. Ceci pourrait s'expliquer par le phénomène courant aux temps carolingiens qui voit le partage d'un même autel entre les saints Pierre et Paul. Un autre texte précise que l'église Saint-Nazaire fut à nouveau embellie sous l'abbatiat d'Adalung (804-837) qui offrit notamment une croix gemmée et décora le maître autel de plaques d'argent[1538].

Outre la décoration des autels, il est fait mention à plusieurs reprises dans la chronique ainsi que dans le nécrologe de décorations et de chancels orfévrés autour des reliques de saint Nazaire et autour de son autel. Le nécrologe mentionne les décorations d'or et d'argent du *ciborium* de l'autel principal commandées par l'abbé Gundeland et son

---

[1534] Platz, 2010, p.90. Les deux constructions utilisent des pierres de taille similaires. Voir également la sous-partie sur l'*ecclesia varia*.

[1535] Glöcker, 1929, chap. 9, p. 285 : « cancellos circa tumbam sancti Nazarii auro argentoque decorauit, altare etiam simili inpensa et opera mirificauit ».

[1536] *Ibid.*, chap.17, p. 298 : « Quippe altare dominicum ut nunc est quatuor ex partibus fabulis argenteis inclusit, nec minus altare ad crucem, atque sancti Iohannis Baptiste, sancte quoque Marie virginis, preterea altare sancti Petri in ecclesia triplici, mirifice perornauit, auream quoque crucem et opere et materia aliis preciosiorem fabrefieri iussit. »
extrinsecus, nobilius quoque templum intrinsecus vario venustauit decore.

[1537] *Ibid.*, chap.5, p. 276 : « monasterium quod dicitur Lauresham quod est constructum in honore beatorum apostolorum Petri et Pauli (…) ».

[1538] Schefers, 2007, fol.91r., p.125 : « Adalungi abbatis. Hic auream crucem cum preciosissimis lapidibus preornans, altare dominicum inclusit IIII tabulis argenteis et alia V fecit eiusdem operis. »

successeur Helmerich (779-784)[1539]. En plus d'un *ciborium*, il est fait mention d'un *cancellum*, c'est-à-dire d'un chancel. C'est la chronique de Lorsch qui témoigne de cette installation. Néanmoins, elle se contredit à deux reprises en n'attribuant pas au même abbé l'aménagement de cet élément. Dans un premier texte, c'est Helmerich qui aurait fait installer un chancel d'or et d'argent autour de la tombe de saint Nazaire. Il aurait embelli « aux mêmes frais » l'autel – sous-entendu de saint Nazaire[1540]. Pourtant la même chronique évoque, sous l'abbatiat de Richbod (784-804), l'installation d'un même chancel d'or et d'argent autour des reliques de saint Nazaire[1541]. Nous pouvons donc mettre en doute l'exactitude de ces témoignages qui n'attribuent pas au même abbé l'installation du chancel autour des reliques de saint Nazaire. Soit il s'agit d'une erreur des scribes du XIIe siècle soit les reliques étaient conservées en deux endroits distincts, une partie dans un autel et le reste du corps dans une sépulture, comme on peut le voir dans l'abbatiale Saint-Riquier à Centula où des reliques du saint titulaire sont conversées dans son autel et le reste de son corps dans sa tombe. Pourtant, dans les deux textes de la chronique de Lorsch, le chancel semble encercler le même élément, c'est-à-dire la sépulture du saint, appelée *tumba* (tombe) dans l'un et *requies* (repos) dans l'autre. La question de ce chancel demeure donc encore irrésolue. Il ne paraît pourtant pas surprenant que de somptueuses décorations aient été installées dans ce qui était un monastère royal et qui plus est des plus puissants économiquement du royaume[1542]. Cependant, l'état actuel de nos connaissances ne permet pas de définir avec exactitude quand le chancel d'or et d'argent a été installé, ni même par qui. En raison du peu de fiabilité des sources, son existence même peut être remise en question pour l'époque carolingienne comme le suggère Schefers[1543].

La chronique de Lorsch mentionne de nouvelles installations comme la pose d'un marbre de couleur sous Helmerich, au-devant de l'autel – probable autel saint Nazaire[1544]. Schefers pense que cela aurait entraîné le rehaussement du sol en face de l'autel et donc une

---

[1539] Schefers, 2007, fol.66v., p.71 : « Helmerici abbatis. Hic pauimentum strauit et ciborium a domino Gudelando inceptum perficiens cum principali altari auro et argento decorauit. »
[1540] Glöcker, 1929, chap. 9, p. 285 : « Hic ecclesie laquearia fecit, pauimentum strauit, cancellos circa tumbam sancti Nazarii auro argentoque decorauit, altare etiam simili inpensa et opera mirificauit, quod postea ad ecclesiam sancti Petri que dicitur Altenmunster translatum est."
[1541] *Ibid.*, chap. 12, p.289 : « cancellos circa requiem beati Nazarii ex auro argentoque mirifice uestiens, pauimentum etiam coram altari uario stratum marmore sublimauit. »
[1542] Schiavone, 2011, p. 270.
[1543] Schefers, 2004, p.12.
[1544] Glöckner, 1929, chap. 12, p.289.

restructuration du chœur. Il suggère d'y voir, à ce moment-là, l'aménagement d'une estrade pour les chœurs de chanteurs ou encore d'une crypte au niveau inférieur[1545].

Parmi les quatre-cent-cinquante fragments de sculptures découverts pendant l'ensemble des campagnes de fouilles du site, des éléments carolingiens en grès rouge ont été mis au jour dont des chapiteaux à feuilles d'acanthe, des bases de colonnes au profil attique, des frises de rosettes et des piliers sculptés de rinceaux, de cannelures et de rosettes (fig.40). Cet ensemble a amené les chercheurs à supposer l'existence d'un chancel de chœur en grès à l'époque carolingienne[1546] - à ne pas confondre avec l'éventuel chancel d'or et d'argent qui encerclait la tombe du saint. R. Schiavone a notamment daté les chapiteaux à feuilles d'acanthe de la fin du VIIIe siècle, voire du début du IXe siècle tandis que des piliers ornementaux de grès rouge ont été datés de la seconde moitié du IXe siècle. L'emplacement de cet hypothétique chancel en grès sculpté à l'intérieur de l'église demeure énigmatique en raison de l'absence de données archéologiques. Par ailleurs, il est même tout à fait envisageable que ces éléments sculptés aient été utilisés à d'autres fins. L'archéologue F. Behn pense avoir retrouvé l'emplacement d'un chancel entre la troisième et la quatrième travée mais I. Gerbig rejette cette proposition au vu des vestiges sur lesquels il se repose et qui s'avèrent insuffisamment déterminants[1547]. Il pourrait d'ailleurs s'agir d'une installation moderne (fig.8 et 11).

Au XVIIe siècle, un sarcophage était toujours en place dans la nef centrale de l'église. D'après Helwig et plus récemment Thomas Meier, il s'agirait du sarcophage détenant les reliques de saint Nazaire[1548]. Néanmoins, l'emplacement carolingien de cette tombe ainsi que de l'autel fait toujours débat. Comme Sascha Köhl et Uwe Lobbedey supposent que l'église Saint-Nazaire aurait eu, à l'époque carolingienne, deux pôles liturgiques, un à l'est et un à l'ouest, ils proposent de voir l'autel du saint (à qui l'église est dédiée) et sa sépulture dans la partie orientale de l'église[1549], comme c'est souvent le cas à l'époque carolingienne lorsque l'église possède deux chœurs (le second chœur aurait été associé au culte de saint Pierre). La sépulture aurait été déplacé plus tard dans la nef.

[1545] Schefers, 2004, p.12.
[1546] Schiavone, 2011, p.268-281.
[1547] Gerbig, 2007, p.29.
[1548] Wittur, 2007, p.40.
[1549] Köhl, 2007, p.32 ; Lobbedey, 2002, p.176-178.

- Avant-nef ou second chœur

Les vestiges encore en élévation aujourd'hui correspondent aux trois travées occidentales de la nef de l'ancienne église Saint-Nazaire (fig.2 et 33).

Cette partie de l'église conservée, initialement construite derrière la façade occidentale, aurait subie d'importants dégâts lors de l'incendie de 1090 et dont F. Behn avait repéré des traces. Il interprète ces vestiges comme les restes calcinés d'une antéglise et propose de voir, dans un premier temps, deux grosses tours isolées à l'ouest de l'église qui délimitaient alors, avec l'église à l'est, un espace alors appelé *paradisum* (fig.3, encadré rouge)[1550]. Pour F. Behn, il s'agissait là de l'ancien *atrium*. D'après I. Gerbig, avant que l'ensemble ne soit construit comme nous pouvons l'observer aujourd'hui, il s'agissait bien d'un espace à ciel ouvert, entre les tours de façade et Saint-Nazaire, et qui pourrait être la transformation d'une basse-cour antérieure[1551]. Il aurait été couvert dans un second temps et aurait alors formé une antéglise. Les propositions de datation de F. Behn à propos de l'avant-nef sont confuses, comme le démontre habilement I. Gerbig[1552]. Dans un premier temps, il suppose que l'avant-nef a été construite après l'incendie de 1090 car il a pu en observer des traces sur les vestiges des deux tours retrouvés dans les fouilles. Puis, dans un second temps, il suggère que l'avant-nef fut réalisée avant l'incendie de 1090. Il étaye cette proposition en affirmant que c'est l'avant-nef qui a permis au feu d'atteindre les tours occidentales[1553]. Il ajoute également, en guise d'argument, que s'il n'y avait pas eu d'avant-nef avant 1090, l'église Saint-Nazaire aurait été trop petite pour accueillir la nouvelle liturgie clunisienne, composée de multiples processions, en vigueur alors sous l'abbatiat de Bruno (950-954 ?). L'agrandissement de l'église aurait donc été une nécessité liturgique du Xe siècle ; la transformation du *paradisum* en antéglise serait donc advenue à l'époque de l'abbatiat de Bruno. Les tours occidentales jusqu'ici isolées architecturalement auraient alors perdu leur autonomie et auraient été intégrées, par la construction d'une nef intermédiaire, à l'espace liturgique de Saint-Nazaire[1554].

[1550] Glöckner, 1929, n°69, p.353 : « paradisum totum plumbo operuit »
[1551] Gerbig, 2007, p.27.
[1552] *Ibid.*, p.28.
[1553] Behn, 1934, p.57.
[1554] *Ibid.*, 1949, p.9.

Ina Gerbig et Thomas Platz ne considèrent pas les arguments relatifs à la propagation de l'incendie comme la preuve de l'absence ou de la présence d'une avant-nef. Le feu aurait pu se propager dans les deux cas aux tours. L'autre argument faisant des réformes monastiques une date butoir est désormais désuet. Non seulement la réforme a été introduite à Lorsch par l'abbé Gerbod en 961 mais surtout il y eut des églises associées à cette réforme qui n'ont pas eu besoin de construire une avant-nef, comme ce fut le cas de l'église Saint-Maximin de Trèves et Saint-Pantaléon de Cologne. Pour Thomas Platz, et tout en restant prudent face à ce qui demeure de la spéculation, l'avant-nef repérée par Behn ne serait qu'une restauration de l'époque romane. Les pierres de taille du côté sud ont été endommagées par le feu tandis que celles du côté nord, plus petites, sont restées intactes. Cette observation ne permet pas de dire si le feu n'a atteint que le côté sud ; le nord a pu être reconstruit à la suite de l'incendie, ce qui expliquerait la présence de pierres intactes. La question de cet incendie et des bouleversements structurels qu'il engendra demeure ainsi encore irrésolue. On peut cependant affirmer, d'après les fouilles menées par Thomas Platz, que l'ouest de l'église, et ce jusqu'aux fondations, a été reconstruite au XIIe siècle[1555]. L'observation de structures plus anciennes est alors rendue très difficile.

L'est de l'avant-nef a fait l'objet de fouilles par Behn. Il y aurait découvert les vestiges d'un réseau de fondations qu'il appelle « Fundamentgitter », fondations en treillis, en raison du recoupement perpendiculaire de plusieurs murs qui auraient existés à cet endroit (fig.3). D'après les plans de Behn, on peut compter les vestiges de quatre murs d'axe nord-sud recoupant six autres d'axe est-ouest. L'ensemble laisse deviner un grand compartiment rectangulaire divisé en trois parties flanqué au nord et au sud par deux autres petits compartiments. Behn a interprété les trois espaces délimités par les axes L1, L2, L5 et L6 comme les trois nefs de l'église carolingienne. Ce réseau étonne à la fois par sa régularité – à l'exception de quelques ruptures notamment la partie orientale de l'axe L4 – et par la différence d'épaisseur des excavations. Les fondations de l'axe Q4 semblent avoir été plus larges que les autres (environ un mètre soixante-dix voire quatre-vingt) tandis que celles de l'axe Q1 étaient plus profondes de quatre-vingt centimètres. D'après les fouilles de 1998, l'excavation et le remblai de ces fondations dateraient des XVIIIe-XIXe siècles[1556]. Il est possible de voir, au centre du grand compartiment (entre Q1 et Q4 et L2 et L5), une grande

[1555] Platz, 2011, p.167.
[1556] Kirchberger, 2004, p.38.

salle dont la voûte aurait été supportée par des colonnes ou piliers alors placés aux croisements des axes sur le plan[1557]. Cette salle aurait été flanquée de deux annexes au nord et au sud (au nord, délimitée par Q3,Q4, L1 et L2 ; au sud, délimitée par Q3,Q4, L5 et L6), manifestement intégrées aux collatéraux. La profondeur de l'axe Q1 peut s'expliquer par la nécessité de s'adapter à une pente. Le sol de cette salle aurait été plus élevé que la zone occidentale adjacente. Behn a proposé de localiser la tombe de saint Nazaire ainsi que le maître autel à l'ouest de l'église, peut-être dans cet espace – proposition qui a été réfutée par Sascha Köhl et Uwe Lobbedey, comme nous l'avons évoqué précédemment. Friedrich Behn s'appuie sur le document du 12 juillet 764[1558] qui mentionne l'église Saint-Pierre à Lorsch pour avancer l'idée que l'église Saint-Nazaire aurait été à double chœur. Pour lui, l'autel de saint Pierre aurait été à l'est alors que la tombe de saint Nazaire ainsi que son autel auraient été placés dans ce qui aurait constitué le chœur occidental, et ce pour faciliter la circulation des pèlerins[1559]. Il pensait avoir retrouvé le lieu de la tombe du saint qui aurait alors été déplacée après l'incendie de 1090 dans la partie orientale de l'église, non touchée par les flammes[1560]. Il semblerait que, comme nous l'avons évoqué plus haut, si un double chœur occidental avait existé, il aurait probablement accueilli un autel différent de celui de saint Nazaire (qui aurait été à l'est), peut-être celui de saint Pierre. Notons, pour conclure, qu'à aucun moment, dans les sources textuelles, il n'est fait référence à l'emplacement précis de l'autel (ni même de plusieurs autels) ou de la tombe et que l'archéologie n'a pu, pour l'heure, résoudre cette énigme.

Behn pensait que le réseau de fondations marquait la terminaison occidentale de l'église carolingienne. Ses propos ont depuis été nuancés par les résultats des fouilles menées par l'université de Bamberg[1561]. Édifiée à l'est d'une façade monumentale occidentale (plus tard transformée en massif) et d'un espace intermédiaire où des sépultures des premiers

---

[1557] Pour ce paragraphe, voir Köhl, 2007, p.30-32.

[1558] Glöckner, 1929, chap.1, p. 267 : « Anno duodecimo regnante d(om)no nostro Pippino rege, sub die quarto idus iulii, ego Williswinda deo sacrata et filius meus Cancor comes, […] ideoque nos in dei nomine donamus ad sacrosanctam ecclesiam sancti Petri seu ceterorum sanctorum, que est constructa in loco nuncupato Lauresham in pago rhenense […] ubi preest uir uenerabilis Rudgangus archiepiscopus et abbas, donatumque in perpetuum esse uolumus […]atque transfundimus, ita ut ab hac die iam dictus d(om)nus Rudgangus »

[1559] Behn, 1934, p. 23.

[1560] *Ibid.*, 1949, p.12.

[1561] Platz, 2011, p.165. Voir la sous-partie sur le massif occidental.

temps carolingiens ont été aménagées[1562], cette salle surplombant le réseau de fondations serait venue marquer l'entrée dans l'espace sacré de l'église Saint-Nazaire (fig.3). Pour Thomas Platz, la nef se serait alors étendue après cet espace, soit plus de vingt-cinq mètres après la façade occidentale. L'avant-nef, alors délimitée par la façade à l'ouest et l'espace marqué par le réseau de fondations à l'est, serait une salle pour les laïcs (fig.3 et 14)[1563]. Dans le niveau de la phase 1, les archéologues ont retrouvé une installation maçonnée circulaire qui pourrait avoir été un bassin d'ablutions ou une cuve baptismale (fig.37). Thomas Platz affirme que cette avant-nef, dans sa première phase de construction (la phase 1, donc), pourrait bel et bien avoir été un *atrium* – comme l'avait suggéré Behn, qui aurait été couvert dans un second temps, indéterminé. Cet *atrium* qui faisait office de salle des laïcs aurait été séparé du chœur des moines à l'est par l'espace reposant sur le réseau de fondations perpendiculaires que l'on peut imaginer avoir été une salle à plusieurs colonnades perpendiculaires (fig.3 et 14). Nous ne sommes cependant pas en mesure de proposer une datation pour cet aménagement. Sascha Köhl remarque, à propos de ce réseau de fondations, une nette ressemblance avec celui à l'ouest de l'église Saint-Pantaléon de Cologne, que l'on a daté de 965-980 (fig.19)[1564]. Il ne manque pas de rappeler que le fondateur de l'église colonaise, l'archevêque Brunon de Cologne, était également commandataire du monastère de Lorsch jusqu'en 951. Si cette concordance doit retenir notre attention, la datation de cet espace est encore, à l'heure actuelle, indéterminée.

Malgré l'existence d'un probable *atrium* (plus tard couvert) entre la façade ouest et l'entrée dans le sanctuaire matérialisée par la salle à colonnades, on peut imaginer que la terminaison occidentale de l'église carolingienne de Lorsch se serait trouvée à la même hauteur que la façade romane (fig.8 et 11).

- La façade et le massif occidental

La façade occidentale de l'église carolingienne se tenait en avant du pignon ouest de l'actuelle église (fig.8, 10 et 32). La façade médiévale a connu plusieurs phases de constructions et plusieurs formes que les archéologues peinent encore à établir.

[1562] *Ibid.*
[1563] *Ibid.*
[1564] Köhl, 2007, p.35.

Comme aucun texte ne mentionne la construction du massif occidental, Friedrich Behn suggère qu'il aurait été édifié en même temps que l'église Saint-Nazaire, vers 774, et aurait perdu sa fonction d'avant-poste avec la construction plus tardive de l'*atrium* occidental (celui où fut construite la *Torhalle*)[1565]. Cette hypothèse est en partie réfutée par Platz. D'après celui-ci, il y aurait eu deux phases pendant les temps carolingiens (fig.10). La phase 1, sur les plans de Platz, doit être considérée comme celle de 774, c'est-à-dire contemporaine à la construction de l'église. Si les traces de cette première façade sont quasi inexistantes, Thomas Platz a pu affirmer que, lors d'une deuxième phase, un bâtiment constitué de trois éléments (deux annexes encadrant une partie intermédiaire d'une hauteur inférieure et dont seuls les vestiges du mur oriental ont été préservés (fig.32)) a été édifié (fig.12, a)[1566]. La deuxième phase serait, selon Platz, une modification datant du règne de Louis le Pieux, vers 815-825. Il s'appuie pour cela sur sa similitude avec les églises contemporaines de Kornelimünster et de Steinbach (fig.20)[1567]. Il précise également que l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas d'observer de façade occidentale similaire antérieure à Louis le Pieux. En revanche, pour Katarina Papajanni, il n'y aurait eu qu'une seule phase carolingienne[1568]. Sascha Köhl de son côté, admet qu'une datation des environs du règne de Charlemagne est précoce, bien que possible, pour la deuxième phase.

L'édifice avait au moins deux étages, chacun ouvert sur la nef centrale par un grand arc (fig.12, 32 et 34)[1569]. D'après Friedrich Behn, le mur extérieur oriental de ce massif était en empattement, ce qui l'isolait des autres constructions et notamment de l'église qui serait venue s'y greffer dans un second temps, par l'intermédiaire de l'avant-nef (fig.3)[1570]. Ainsi, les fondations retrouvées lors des fouilles ont été interprétées par Behn comme celles de deux tours quadrangulaires, autrefois autonomes d'après l'empattement qui les cernait. Pourtant, les recherches engagées par l'université de Bamberg ont révélé qu'il n'y avait pas d'empattement autour des tourelles d'églises mais seulement à la base du corps intermédiaire (fig.36)[1571]. Platz précise qu'en réalité les deux annexes nord et sud étaient des

[1565] Behn, 1934, p. 45-47.
[1566] Platz, 2010, p.90.
[1567] Platz, 2011, p.166.
[1568] Papajanni, 2013, p. 19.
[1569] *Ibid.*, 2010, p.90.
[1570] Behn, 1949, p.8.
[1571] Platz, 2011, p.166.

tourelles abritant les cages d'escalier destinées à desservir les étages du corps de bâtiment intermédiaire (fig.10 et 12). Il contredit alors l'hypothèse de Behn faisant de cette façade un bâtiment autonome ; l'observation des murs et des joints encore en élévation ont permis de constater des traces d'arrachements – attestant dès lors l'intégration de la façade à l'église[1572]. D'après Thomas Platz, la galerie intermédiaire aurait eu une couverture en appentis fait de tuiles de pierre. Il semblerait que le sol de cet espace ait été en contrebas par rapport au reste de l'église. De forme quadrangulaire, l'espace intérieur était plus étroit que la nef centrale (fig.10). D'après les observations faites sur les vestiges des tourelles nord et sud, cette partie centrale était en saillie à l'ouest (fig.8 et 10, bleu ciel)[1573].

Au-dessous du mur oriental de l'actuelle Saint-Nazaire, à l'entrée de l'avant-nef, des vestiges (auparavant interprétés par Behn comme romans) ont été attribués par Platz à une phase carolingienne et correspondrait soit à une structure ayant fait office d'escalier soit à l'amorce d'un autre chœur[1574]. L'accès à l'avant-nef depuis la façade se faisait bel et bien par la galerie intermédiaire et le grand arc qui la perçait. En revanche, il est tout aussi possible que les tours annexes de la façade n'aient pas été en lien avec l'avant-nef et aient été isolées de celle-ci – leur rôle se cantonnant à desservir les étages de la galerie de façade[1575]. Finalement, l'harmonie entre la façade, l'avant-nef et la nef à trois vaisseaux des phases 1 à 3 est encore difficile à déterminer.

Platz refuse d'interpréter ce bâtiment de la deuxième phase comme un massif puisqu'il ne présente qu'une galerie cantonnée au nord et au sud par des tourelles d'escaliers. Ce n'est que lors d'une troisième phase de construction, datable des environs du XIe siècle[1576], que les annexes abritant les escaliers ont été détruites et remplacées par des clochers à l'architecture plus imposante. Pour Platz, la forme même du massif occidental aurait donc vu le jour à Lorsch au XIe siècle.

Parmi la quinzaine d'inhumations retrouvées dans cette portion occidentale (entre la façade et la salle à colonnades (fig.3)), deux d'entre elles (les tombes 8 et 5) coïncident avec

[1572] *Ibid.*, 2007, p.39.
[1573] *Ibid.*, 2011, p. 166.
[1574] *Ibid.*
[1575] *Ibid.*, p.167.
[1576] Platz se base sur l'utilisation de pierre de taille et sur le traitement de surface de celles-ci pour conclure à cette datation.

le plancher de la première phase de construction (fig.9)[1577]. Illona Dudziński et Kristian Kaffenberger confirment également que ces deux sépultures dateraient d'avant la fin du VIIIe siècle[1578]. La tombe 8 se trouve au centre du corps intermédiaire de la façade tandis que la tombe 5 est à l'intérieur de l'avant-nef, à l'angle des murs nord-ouest. En somme, ces deux sépultures sont à l'entrée de l'église. Selon Thomas Platz, il s'agirait probablement des sépultures des fondateurs du monastère, le comte Cancor et sa mère Williswinth[1579].

La partie occidentale de l'église et son massif ont subi plusieurs modifications structurelles au cours des siècles qui suivirent. Le 21 mars 1090, un incendie brûla la partie occidentale de l'église ainsi que le massif d'après les traces d'incendie relevées. Les tours ont été reconstruites de même que la partie intermédiaire, que l'on voit toujours en partie en élévation aujourd'hui et qui a été datée par Katarina Papajanni des années 1140 (fig.12). De cette période dateraient également la réduction du portail occidental, le percement de l'arc qui le surplombe et probablement aussi celui de la fenêtre du niveau supérieur (fig.12 et 32)[1580]. Les deux tours qui formaient ce massif ont été détruites à cette époque. Cela a longtemps été considéré comme la conséquence d'un incendie causé par la foudre en 1358 mais Thomas Platz propose d'y voir une destruction plus ancienne, peut-être entamée à l'époque de la domination cistercienne à Lorsch entre 1226-1256. En ce qui concerne le percement du portail gothique et de la fenêtre à trois lancettes le surplombant sur la façade occidentale, Schuller et Papajanni proposent de les dater des environs de 1300 (fig.32)[1581].

b. *Atrium*, porche d'entrée et *Torhalle*

À l'ouest de l'église carolingienne Saint-Nazaire, existait vraisemblablement une vaste cour à portiques, un *atrium* – à ne pas confondre avec celui qui aurait précédé l'avant-nef (fig.7). Dans la chronique de Lorsch, il est fait référence, sous l'abbatiat de Gerbod (951-972) au couvrement en plomb du *paradisum*[1582]. Il s'agit certainement ici de l'*atrium* en question dont au moins les ailes nord et sud auraient été couvertes d'une toiture (fig.13).

[1577] Platz, 2010, p.90.
[1578] Dudzinski, Kaffenberger, 2011, p. 185.
[1579] Platz, 2011, p.176.
[1580] Papajanni, 2013, p. 21.
[1581] Platz, 2011, p.168 ; Papajanni, 2013, p.21.
[1582] Glöckner, 1929, n°69, p.353 : « paradisum totum plumbo operuit ; pulpita ante portas eiusdem paradisi fabricauit »

Bien qu'il s'agisse là de la première mention de cette structure, il est fort probable que l'*atrium* occidental existe déjà, au moins du temps de la construction de la *Torhalle.* qui daterait, au plus tard, de la deuxième moitié du IXe siècle[1583]. Il ne s'agit manifestement pas ici de la construction *stricto sensu* du *paradisum* mais seulement de l'installation de son couvrement – voire de sa rénovation –, ce qui suggère que le *paradisum* ait été une structure plus ancienne. Ce texte fait aussi référence à un nouvel aménagement qui aurait été intégré à l'*atrium* préexistant, à l'extrémité est ou ouest de celui-ci[1584]. En effet, il est dit que des *pulpita* (à savoir une estrade, des gradins, une charpente ou bien un ambon[1585]) ont été fabriqués par Gerbod, *ante portas*, c'est-à-dire devant les portes. Si l'on n'en sait pas plus sur ces *pulpita*, en revanche le texte nous renseigne sur l'existence de portes qui, vraisemblablement, donnaient accès à ce *paradisum/atrium*. Il s'agirait alors soit de portes situées à l'est, et il évoquerait ici très certainement le massif occidental, soit il s'agit de portes à l'ouest, et là, il y a fort à penser qu'il s'agit de la *Torhalle* et/ou du portail la précédant (fig.7 et 22).

Selon le plan de Behn, un premier portail occidental ouvrait sur l'*atrium* (fig.4). Il aurait pu être constitué de deux tours quadrangulaires encadrant un passage. Ina Gerbig confirme cette hypothèse en supposant que l'accès à l'*atrium* se faisait depuis l'ouest par un porche à étage qui s'est maintenu jusqu'en 1849 (fig.23)[1586].

Le bâtiment appelé *Torhalle* est l'un des rares éléments carolingiens encore conservé en élévation (bien qu'il ait subi plusieurs restaurations) (fig.38). S'inspirant de la forme d'un arc de triomphe antique, le porche se développe sur deux niveaux : au rez-de-chaussée, trois grandes arcades et, à l'étage, une salle accessible par deux tourelles d'escaliers. Les motifs géométriques de son parement externe reprennent une composition tripartite où se superposent en différents registres les ordres composites et ioniques : au rez-de-chaussée les trois grandes arcades sont flanquées de colonnes engagées à chapiteaux composites ; le rez-de-chaussée est séparé de l'étage par une plate-bande décorée de feuilles d'acanthe et d'astragale ; à chaque arcade du rez-de-chaussée correspondent, à l'étage, trois arcades

[1583] Exner, 1993. Voir la sous-partie sur l'*atrium* et le porche.
[1584] Schefers, 2004, p.14.
[1585] *Ibid.* Schefers propose également de voir dans le terme *pulpita* une référence aux deux tours du Westwerk.
[1586] Gerbig, 2007, p .28.

aveugles, coiffées d'arcs de mitre, composées de pilastres ioniques cannelés. Ainsi, en conformité avec le principe antique de Vitruve, les formes décroissent et se multiplient au fur et à mesure que s'élèvent les étages. La qualité plastique de l'édifice se retrouve également dans le jeu de bichromie de ses matériaux. La salle à l'étage était peinte d'un décor en trompe l'œil qui imite des placages de marbres de différentes couleurs et emprunte au répertoire issu de l'antiquité classique.

Matthias Untermann s'est livré à l'exercice de sa datation et reprend point par point les cinq dates jusqu'ici proposées pour la construction de la *Torhalle* : 774[1587], autour de 800, vers 830/840, autour de 880 et le XIIe siècle[1588]. L'hypothèse qui en faisait un porche triomphal construit en l'honneur de Charlemagne en 774, ou bien une salle royale, est, pour lui, désuète[1589]. Outre le fait que la visite du souverain à Lorsch ait été imprévisible[1590], l'écart chronologique entre le règne du souverain et la date approximative de la construction de la *Torhalle*, basée sur la datation des peintures évaluée par Matthias Exner, au plus tôt, à la moitié du IXe siècle[1591], rend difficilement concevable cette proposition. Cette donnée éliminerait également l'année 800 et donc une construction sous l'abbatiat de Richbod (784-804). Pourtant, pour Thomas Schauerte ce bâtiment aurait pu être l'œuvre de cet abbé, également archevêque de Trèves, qui aurait souhaité ériger dans son monastère un édifice représentatif de sa dignité archiépiscopale[1592]. Mais Thomas Ludwig rappelle, à juste titre, que d'autres abbés auraient pu se prêter à ce rôle comme Samuel, abbé de 837 à 856 et également évêque de Worms. Notons aussi que les textes, pourtant bavards au sujet de Richbod (784-804), ne mentionnent sous sa gouvernance que la construction de l'*ecclesia triplex*, de la tombe de saint Nazaire, de la maison des moines et du mur du monastère. L'étude des peintures à l'étage de la *Torhalle* nous permettrait de poser un *terminus ante quem*. Si la question de leur datation est encore en cours, les spécialistes s'accordent à les attribuer à la période carolingienne – ce qui élimine alors le XIIe siècle comme date probable de construction. À ce sujet, les résultats livrés par Matthias Exner doivent être observés avec précaution. Sa méthode de datation repose sur une analyse stylistique. Il rapproche le rouge,

[1587] Behn, 1936, p.15.
[1588] Untermann, 2011, p.208-209.
[1589] Fuchs, 1929.
[1590] Ludwig, 2011, p.403.
[1591] Exner, 1993.
[1592] Schauerte, 2009, p. 60-66.

l'ocre et le gris utilisés dans les formes géométriques de Lorsch des peintures de la crypte de Saint-Maximin de Trèves et qui ont été datées vers 900. Il constate également que l'architrave antiquisante de la *Torhalle* présente des similitudes avec un élément géométrique peint de la paroi occidentale de la crypte de Saint-Magne de Füssen, daté vers 845 et associe également le traitement des fûts peints avec les peintures de la crypte de Saint-Germain d'Auxerre (vers 857). La comparaison avec les peintures de Saint-Jean de Müstair (qu'il pense être des années 820-830 mais dont la datation fait également l'objet de débats) et avec celles de Corvey (vers 885) lui ont permis de relever des différences dans le traitement de rendu des faux-marbres notamment. Si ces associations ont conduit Matthias Exner à considérer que les peintures de la *Torhalle* dateraient de la deuxième moitié du IXe siècle, le caractère illusionniste de celles-ci l'incitent même à en approcher la date d'avant le milieu du IXe siècle[1593]. Néanmoins, ses études stylistiques ont depuis été révisées par John Mitchell et Gian Pietro Brogiolo qui remettent en doute la pertinence de ces comparaisons[1594]. En effet, les éléments géométriques de Lorsch et surtout l'absence de figuration (les restes peints d'un saint Michel sur le mur oriental de l'étage supérieur ne sont pas exploitables en raison de leur aspect fortement lacunaire) ne permettent pas une analyse stylistique approfondie. Ils ont par ailleurs présenté pour d'autres édifices des datations différentes, comme pour les décors peints de Saint-Jean de Müstair qui auraient été réalisés, selon eux, non pas vers 820-830 mais dans les années 780-790. Les peintures carolingiennes de la *Torhalle* pourraient donc avoir été exécutées à la fin du VIIIe siècle, voire début du IXe. Ainsi, à l'heure actuelle et vue le peu d'informations tangibles que nous possédons, il paraît difficile de statuer fermement sur une datation précise.

En définitive, l'édifice aurait été soit bâti entre les années 830 et 850 – sous le règne de Louis le Pieux (814–840) ou de Louis le Germanique (840–876)[1595] –, soit à une date plus haute – peut-être sous l'abbatiat de Richbod (784–804) et donc sous le règne de Charlemagne (768–814). L'identification du constructeur, de même que sa motivation demeurent inconnues et empêchent toute tentative de datation plus précise. La *Torhalle* n'était alors vraisemblablement pas la première porte d'entrée du monastère à proprement parler, puisqu'elle était déjà précédée d'un premier porche (fig.7 et 22). Sa fonction demeure

[1593] Exner, 2011, p.318-321.
[1594] Brogiolo, 2010, p. 227-228.
[1595] Ludwig, 2011, p.402.

énigmatique. Il aurait très bien pu s'agir d'un porche d'entrée solennel, avec une salle de réception à l'étage ou une chapelle[1596]. Nous rappelons également que les fonctions de l'édifice ont très bien pu évoluer au fil des siècles.

c. Ecclesia varia

Le Codex et le nécrologe de Lorsch évoquent à plusieurs reprises une église qu'ils appellent *ecclesia varia* et dont l'identité est encore méconnue. Il y est mentionné que le fils de Louis le Germanique, Louis le Jeune (876−882), a entrepris la construction de cet *ecclesia* afin d'y amener les sépultures de son père, de son fils Hugo (seulement évoqué dans la chronique de Regino de Prüm[1597]) ainsi que la sienne[1598]. Plus tard, vers 877, le comte Werinher et ses vassaux Engilhelm et Moda y furent enterrés ainsi que, après 915, la reine Cunégonde, épouse de Conrad Ier[1599]. Ces mêmes sources rapportent également les divers dons faits à l'*ecclesia varia* − le dernier date de 1320[1600]. L'année 1052 a été marquée par la consécration de cette église par le pape Léon IX[1601]. Néanmoins, et comme l'*ecclesia varia* semble avoir existé dès le IXe siècle, Joyce Wittur relativise cette donnée et pense que les moines de Lorsch auraient profité de la présence du pape dans la région pour organiser soit un changement de titulature soit une nouvelle consécration[1602]. Dans le texte de la consécration de 1052, il est également précisé que les prêtres étrangers avaient pour interdiction de célébrer la messe sur l'autel principal ; ce qui suggère qu'il existait, au moins pour le XIe siècle, plus d'un autel dans cette *ecclesia varia*.

[1596] Untermann, 2011.
[1597] MGH Regionis, p.114-116 : « Rex diluculo consurgens, cum filium extinctum reperisset, nimio dolore afficitur ; corpus eius in loculo compositum ad Loresheim monasterium imperat deferri ibique tumulari ».
[1598] Glöckner, 1929, chap. 44, p.326 : « Ludouuico rege Germanie filio Ludouuico defuncto, et iuxta patrem apud Lauresham in ecclesia que dicitur Uaria quam ipse huius rei gratia construxerat sepulto ».
[1599] Wittur, 2007, p.40.
[1600] Schefers, 2007, fol.98 v., p.141 : « Hic contulit fratribus quinque solidos et totidem varie ecclesie ad opus pro remedio anime sue ».
[1601] *Ibid.*, fol.74v., p.90: « Hic obitus sancti Leonis pape. Leo papa VIIII kalendas Nevembri consecrans uvariam ecclesiam cum villa Bettenkircha dotatam ; interdixit ut nullus exceptis fratribus nostris ad medium altare missam caneret nisi prius licenciam ab abbate uel decano acciperet. » ; Germania Pontificia, p.230, n°6 : « Leo IX consecrate variam ecclesiam et interdicit, ne ullus exceptis fratribus Laureshamensibus ad medium altare missam canat […]».
[1602] Wittur, 2007, p.40.

Au XVIIe siècle, Marquard Freher et Georg Helwich ont visité Lorsch et ce, avant les destructions de la guerre de Trente Ans. Leurs comptes-rendus ont été recopiés par Franz Falk au XIXe siècle[1603]. Ils y décrivent et mentionnent tous les deux une crypte qui se trouvait alors derrière le maître-autel et à l'intérieur de laquelle se trouvait un sarcophage en porphyre. D'après Falk, il s'agirait de la sépulture de Cancor ou d'un des premiers abbés, Gundeland[1604]. En revanche, pour Thomas Meier, c'est la dépouille de Louis le Germanique qui y aurait été déposée – conformément aux textes évoqués ci-dessus[1605]. Cette dernière hypothèse semble également la plus plausible puisque Thomas Platz pense avoir retrouvé la sépulture de Cancor dans la partie occidentale de Saint-Nazaire[1606]. Lors de ses fouilles à l'est de l'abside de Saint-Nazaire, Behn a retrouvé les fondations d'une crypte de forme oblongue, en « U » et qui s'enfonçait jusqu'à environ six mètres en-dessous du niveau du sol (fig.2 et 4). Le mur de son abside alors semi-circulaire avait une épaisseur d'environ cinq mètres dix. Cette largeur imposante invite Joyce Wittur a suggérer l'existence d'un étage à la crypte, bien qu'elle demeure prudente face à cette supposition[1607].

Ainsi, trois hypothèses relatives à l'identification de l'*ecclesia varia* ont été proposées. L'une des premières hypothèses, soutenue par Behn, a alors été de considérer qu'il s'agissait de la crypte extérieure en « U » (fig.2, 4 et 7) – précédemment évoquée – et qui aurait été le lieu de sépulture, depuis le IXe siècle, des quelques membres de la famille carolingienne inhumés à Lorsch[1608]. Thomas Platz doute que ce soit le cas car, d'après ses observations de l'appareil, la crypte daterait plutôt du XIe siècle. Le lieu d'inhumation des carolingiens, appelé *ecclesia varia*, ne peut donc, à première vue, être cette crypte. Cependant, il est possible que les sépultures des carolingiens aient été disposées ailleurs dans l'église Saint-Nazaire et amenées dans la crypte à partir du XIe siècle. Comme les sources textuelles, et notamment la chronique, ont été rédigées au XIIe siècle, il est tout à fait possible que les scribes évoquent bel et bien cette crypte en tant qu'*ecclesia varia*, qui existait déjà de leur temps. Il nous est difficile d'émettre l'hypothèse d'un bâtiment carolingien remplacé au XIe par la crypte car aucun vestige antérieur n'a été découvert sous ses fondations. Notons, cependant,

[1603] Falk, 1866.
[1604] *Ibid.*, p.191.
[1605] Meier, 2002, p.231.
[1606] Platz, 2011, p.176. Voir la sous-partie relative au massif occidental.
[1607] Wittur, 2007, p.41.
[1608] Behn, 1949, p.14-16.

qu'il s'agit d'une conclusion basée sur les résultats des fouilles de Behn qui n'a pas nécessairement cherché d'autres vestiges puisqu'il pensait déjà que la crypte était carolingienne. Ce sont les fragments d'enduits peints, qu'il a trouvés à l'est de la crypte, qui l'ont conduit à penser que celle-ci était la fameuse église colorée (*ecclesia varia*) des textes et appelée ainsi certainement en raison de l'enduit peint qui recouvraient ses murs[1609]. Il faut néanmoins souligner qu'aucun fragment d'enduit peint n'a été retrouvé à l'intérieur de la crypte même. L'existence d'un décor peint doit encore être prouvée.

L'autre hypothèse fait de cette *ecclesia varia* un édifice autonome, érigé ailleurs dans le complexe monastique. Notons qu'aucun vestige n'a encore été retrouvé afin d'appuyer cette proposition[1610].

Enfin, la dernière hypothèse possible est celle qui propose de voir dans l'*ecclesia varia* des textes, une autre appellation pour l'église carolingienne Saint-Nazaire même. Le scribe du XIIe siècle aurait pu évoquer sous ce nom ce qu'il imagine ou sait de l'ancienne église carolingienne[1611]. Les fragments d'enduits peints retrouvés par Behn à l'extérieur de la crypte ont été analysés par Matthias Exner, qui a également étudié les peintures de la *Torhalle*, et ce dernier a conclu que ces fragments dataient de la première moitié du IXe siècle. Il convient cependant de préciser ici que les analyses et les datations de Matthias Exner font l'objet de discussions au sein de la communauté scientifique. Les chercheurs John Mitchell et Gian Pietro Brogiolo ont à plusieurs reprises proposés des datations plus hautes notamment pour les peintures murales de Saint-Jean de Müstair et de Saint-Sauveur de Brescia[1612]. Comme la crypte oblongue daterait du XIe siècle, ces enduits auraient recouverts soit une éventuelle crypte antérieure alors située sous celle du XIe siècle, soit ils décoraient l'église Saint-Nazaire même[1613]. Néanmoins, conclure que l'*ecclesia varia* est en réalité Saint-Nazaire demande des recherches archéologiques encore plus approfondies notamment du côté de la crypte oblongue. Les enduits peints de la première moitié du IXe siècle ne viennent que confirmer que l'église a été embellie à cette époque. Ils ne peuvent pas attester de l'existence d'une nouvelle construction.

[1609] *Ibid.*, 1934, p.62.
[1610] Wittur, 2007, p.41.
[1611] *Ibid.*, p. 40-43.
[1612] Brogiolo, 2010.
[1613] Exner, 1993, p.46-48.

d. Enceinte, cloître et bâtiments conventuels

- L'enceinte

La chronique de Lorsch évoque le don de terres autour de Saint-Nazaire par Thurinkbert, un proche de la famille du comte en 767. Sur ces terres auraient été bâtis les bâtiments conventuels[1614].

La superficie bâtie du complexe a été évaluée à 25 000m², d'après les fouilles pratiquées (fig.7)[1615]. Il semblerait que, dans les premiers temps carolingiens, seul un petit fossé ait délimité le territoire du monastère. La première source que nous possédons à ce propos mentionne le *claustrum*, enceinte construite par l'abbé Richbod (784-804)[1616]. L'interprétation de ce texte fait toujours débat. Outre le fait que l'on puisse y lire la mention d'une clôture ceinturant l'ensemble du monastère, on pourrait aussi comprendre que cette enceinte encerclait seulement la partie méridionale du monastère[1617]. Cela sous-entend que la partie septentrionale n'était pas comprise dans cet enclos. Hermann Schefers soulève alors la relative étroitesse de cet hypothétique enclos méridional qui semble, selon sa lecture du texte, ne pas enserrer le dortoir[1618]. Cette supposition demeure cependant très fragile.

L'utilisation du mot « muris » suggère à ce propos une structure maçonnée mais, pour l'instant, aucune fouille n'a pu le confirmer pour l'abbatiat de Richbod (784-804). Dans le Codex de Lorsch, il est dit qu'en 1151, l'abbé Heinrich (1151-1167) fit entièrement réparer l'enceinte, alors à l'état de ruines[1619]. Il y est précisé que le tracé de l'enceinte de Richbod n'était déjà plus visible[1620]. Ainsi, il est tout à fait possible d'envisager qu'un autre tracé que celui de l'époque de Richbod ait été choisi.

[1614] Glöckner, 1929, t..II, p. 3–4 : « […] ego Turincbertus propter deum, et reuerentiam sancti Nazarii dono ad ispum sanctum locum ubi ipse domnus in corpore requiescit, seu ad ipsos fratres qui ibidem sub uenerabili Gundelando abbate deo deseruire uidentur, donatumque in perpetuum […]. Hoc est mansum unum qui ibidem proprisus est ad illud claustrum faciendum circa sanctum Nazarium et quantumcumque ibidem debetur mee possessioni, de iure meo in ius et dominationem sancti N. dono, trado, atque transfundo, ita ut ab hac presenti die et deinceps ad ipsum sanctum locum, vel ad agentes ipsius omni tempore proficiat in augmentum. »
[1615] Heitz, 1980, p.43.
[1616] Glöckner, 1929, T.I, chap. 12, p.289 : « claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc videtur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit »
[1617] Schöbel, 2013, p.31.
[1618] Schefers, 2004, p. 10.
[1619] Glöckner, 1929, chap. 155c, p.438 : « circa exteriora tam uigilis fuit efficatie, ut edificiis exstruendis, restaurandis, ampliandis, exornandis multam et impensam impertiretur et operam. »
[1620] Schöbel, 2013, p.31.

Les vestiges de l'enceinte dont les trois-quarts de la hauteur ont été conservés sur une longueur de près de cinq-cents mètres sont les éléments les mieux conservés du monastère avec la *Torhalle*. Les recherches menées à la fin des années 2000 et au début des années 2010 sur les vestiges d'enceinte au sud-est du monastère, ont révélé que plusieurs phases de construction ont ponctué son édification et que certaines d'entre elles dateraient du règne de Louis le Pieux[1621] (fig.5, 6 et 39)[1622]. Cette clôture a été, au cours du Moyen Âge, augmentée de nouveaux fossés puis de remparts – que l'on observe par ailleurs sur la gravure de Matthäus Merian (fig.21)[1623] avant d'être rénovée à plusieurs reprises – et dont au moins deux fois à la période romane[1624]. Malgré son caractère maçonné, l'enceinte n'avait manifestement pas de vocation défensive et ne peut être qualifiée de fortification[1625]. Si nous considérons que le texte décrit une enceinte maçonnée encerclant uniquement la partie méridionale, alors nous pouvons envisager l'existence d'une seconde enceinte, plus large, qui aurait encerclé l'ensemble du territoire du monastère. Le plan de 1744 laisse entrevoir la possibilité que, à l'intérieur d'une grande enceinte, des murs aient séparés les différents espaces du complexe monastique et ainsi formés d'autres enclos (fig.22). Il faudrait alors programmer de nouveaux sondages au sud de l'église Saint-Nazaire afin de retrouver l'hypothétique petite enceinte méridionale. Cependant, il faut demeurer très prudent face à ce texte écrit au XIIe siècle et relatant des faits du VIIIe siècle ; le scribe a pu commettre des erreurs et raconter ce qui relève plus de la tradition que de l'histoire.

À l'observation des vestiges de l'enceinte encore en élévation, nous pouvons constater la présence de deux anciennes portes murées qui se trouvaient à l'est et au sud (fig.39). Celle du sud aurait été percée au XIIe siècle. Tina Schöbel pense, d'après ses observations, que cette enceinte n'englobait pas seulement les bâtiments monastiques. Ses dimensions assez importantes suggèrent une forte expansion – bien que ses limites nord et ouest n'aient pas été clairement définies[1626]. Dès la période romane, l'enceinte, alors percée de plusieurs portes, était également étroitement associée aux constructions qu'elle

[1621] Platz, 2011, p.176.
[1622] Schöbel, 2013, p.30. L'utilisation de tuiles dans la maçonnerie et la présence de deniers retrouvés dans la portion de mur au nord de l'infirmerie ont conduit à cette datation.
[1623] Platz, 2011, p.158.
[1624] Schöbel, 2013, p.32.
[1625] *Ibid.*,, p.30.
[1626] *Ibid.*, p.32.

renfermait et avec qui, pour certaines, elle avait des murs en commun – c'est le cas des latrines du XIIe siècle[1627].

- Cloître et bâtiments conventuels

L'association de bâtiments conventuels à un cloître n'est attestée que pour la période romane, au sud de Saint-Nazaire (fig.7). Sur la gravure de Matthäus Merian, nous pouvons d'ailleurs constater qu'au XVIIe siècle, un grand nombre de bâtiments monastiques se trouvait au sud de l'église, à l'intérieur de la clôture (fig.21).

La chronique de Lorsch attribue à Richbod (784-804) la construction des nouveaux bâtiments monastiques en pierre[1628]. Il les aurait fait construire au sud de l'église, à l'intérieur des murs du *claustrum* qu'il fit ériger, après avoir, au préalable, détruit les anciennes demeures des moines – probablement en bois – alors aménagées au nord. Enfin, il aurait fait construire le dortoir des moines, vraisemblablement en même temps que l'église, *dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit*. Ainsi, un lien structurel entre le dortoir et l'*ecclesia triplex* apparaît ici très clairement. Il est possible que le dortoir ait été si ce n'est directement relié à l'église au moins très proche. D'après les fouilles menées par Thomas Platz, la construction du *claustrum* (comprendre par là, la clôture) et des bâtiments conventuels au sud de l'église – et dont les vestiges ont été retrouvés – aurait été réalisée en deux temps. La phase la plus ancienne ne remonte qu'aux environs de l'an mil et concerne l'aile ouest. Celle-ci comprenait une salle à deux nefs au rez-de-chaussée. Les ailes orientales et méridionales sont plus récentes (fig.15, 16, 17 et 18)[1629]. La reconstitution de l'espace quadrangulaire alors délimité par les quatre galeries du cloître aurait mesuré quarante mètres sur quarante. Pour l'instant, aucun vestige carolingien n'a été retrouvé au sud de l'église, ce qui apparaît alors à l'heure actuelle en contradiction avec le texte qu'il faut alors considérer avec prudence. Ainsi, l'emplacement des bâtiments monastiques carolingiens est encore incertain. Il est possible que le scribe du XIIe siècle ait attribué, à tort, à Richbod (784-804) la construction du cloître méridional des Xe-XIe siècles. Il est alors tout à fait probable que, dans les faits,

[1627] *Ibid.*, 2013, p.36.
[1628] Glöckner, 1929, chap. 12, p.289 : « Qui statim in primordio destructis ligneis domibus in quibus fratres eatenus commanebant, in aquilonali uidelicet parte, claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc uidetur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit. »
[1629] Platz, 2011, p. 177.

le cloître carolingien – s'il y en a eu – ainsi que les bâtiments conventuels soient demeurés au nord et que, seulement vers l'an mil, ils aient été déplacés au sud sous la gouvernance d'un autre abbé.

D'après les sources textuelles, un important *scriptorium* a été actif à Lorsch, au plus tard dès l'abbatiat de Richbod (784-804)[1630]. Il s'agissait surtout de produire et collecter des bibles et des livres pour l'usage liturgique dans le but d'assurer la mise en œuvre correcte du service, voulue par la réforme carolingienne[1631].

Les fouilles menées par Thomas Platz entre 2002 et 2004 ont confirmé la présence de quelques bâtiments conventuels post-carolingiens. Au nord-est du complexe, ont été mis au jour un bâtiment pour les latrines du XIIe siècle ainsi que des cuisines et une infirmerie du XIIIe siècle (fig.5 et 7)[1632]. Il semblerait que l'infirmerie ait été détruite lors de la guerre de Trente Ans. Pour l'instant, les résultats des fouilles ne nous permettent pas d'envisager le fait que ces bâtiments aient succédé à d'autres plus anciens. En effet, il n'a toujours pas été trouvé de vestiges de bâtiments conventuels carolingiens. Nous savons, toujours d'après la chronique de Lorsch, que l'abbé Gerbod (951-972) a agrandi le réfectoire, rénové le dortoir et construit de nouvelles toilettes[1633] – ce qui suggèrerait qu'ils existaient déjà auparavant et peut-être déjà au sud, où les vestiges de bâtiments conventuels (l'aile ouest du cloître) datant de l'an mil ont été retrouvés. Une autre mention révèle que sous l'abbatiat d'Heinrich (1153-1167), la salle capitulaire, le réfectoire et le solarium ont été décorés de peintures murales. Enfin, dans le nécrologe, il est rapporté, pour la période post-carolingienne, que dans le cloître se trouvaient une fontaine[1634] et une infirmerie[1635].

e. Cimetière

[1630] Des catalogues de la bibliothèque monastique de Lorsch compilés vers 830-860 font état des codex produits et conservés au monastère depuis l'abbatiat de Richbod. (Vatican, BAV, Pal. lat. 1877, fol. 1r-34r, 44ra-66vb et 67ra-79vb; Pal. lat. 57, fol. 1r-7v).
[1631] Scholz, 2011, p.383.
[1632] Platz, 2010, p. 88.
[1633] Glöckner, 1929, n°69, p.353 : « refectorium augmentauit ; dormitorium renouauit, edificium necessariorum prominens aptauit, domum lapideam in castello Michlenstat edificauit »
[1634] Schefers, 2007, fol.72v., p.87 : « In circuitu fontem»
[1635] *Ibid.*, fol.96v., p.137 : « infirmarie nostre »

Le cimetière des moines se trouvait au nord de l'église Saint-Nazaire (fig.7). En 1999, les équipes de Thomas Platz et de Michael Jandejsek engagèrent des fouilles dans l'ancien cimetière, précédemment localisé par Behn qui avait déjà démontré la forte densité des inhumations. Les nouvelles investigations ont mis au jour l'étendue minimale de ce cimetière monastique. Un trou de poteau isolé a été découvert dans le cimetière sans qu'il ait été possible d'en expliquer l'origine[1636].

f. Village/ bourg

Nous n'avons pas connaissance de bourg monastique à Lorsch pour l'époque carolingienne. Il est fort probable, étant donné l'impact économique et politique du monastère, qu'il y en ait eu un mais les sources textuelles demeurent muettes. Nous savons que l'abbaye possédait de nombreuses terres et des fermes, en grande partie obtenues grâce aux dons, mais ne nous pouvons déterminer si elles ont constitué un bourg monastique[1637]. Jusqu'ici les campagnes archéologiques se sont concentrées sur le site même du monastère et n'ont donc livrées aucune donnée relative à un éventuel bourg carolingien.

g. Conclusion

En raison de la particulière complexité de cette étude, liée aux nombreuses études et découvertes réalisées jusqu'à aujourd'hui, il apparaît nécessaire de présenter ici une conclusion d'ensemble.

Le monastère de Lorsch, fondé vers 763 par le comte Cancor et sa mère Williswinth, a connu un vif succès dès l'installation des reliques de saint Nazaire en 765. À une éventuelle première église dédiée à Saint-Pierre a succédé l'église Saint-Nazaire (parfois « Saints-Nazaire-Pierre-et-Paul » dans les textes), consacrée en 774. À l'heure actuelle, il n'a pas été possible de déterminer si l'on avait alors affaire à un deux édifices distincts ou si la première église a été ensuite reconstruite. Dans une aire d'enceinte d'environ vingt-cinq mille mètres carrés, se succédaient ainsi, d'ouest en est, un grand *atrium*, la façade de Saint-Nazaire qui devint monumentale sous le règne de Louis le Pieux, un second petit *atrium* qui semble avoir été rapidement couvert, l'entrée dans l'église Saint-Nazaire matérialisée par une salle à colonnades puis la nef tripartite. L'église ne semble pas avoir eu de transept. Ses premières

[1636] Platz, 2011, p. 157.
[1637] Scholz, 2011, p.384.

extrémités orientales et occidentales demeurent méconnues. Entre la fin du VIIIe siècle et la deuxième moitié du IXe siècle, le porche d'entrée monumental, appelé *Torhalle*, a été construit dans l'enclos du grand *atrium*. À l'est de Saint-Nazaire fut adjointe, au XIe siècle, une vaste crypte funéraire de forme oblongue.

À l'époque romane, les bâtiments communautaires et le cloître étaient installés au sud de l'église mais aucune trace de ceux de l'époque carolingienne n'a été trouvée. Il est alors possible qu'ils aient été en bois. Ils auraient pu être alors au nord comme au sud de Saint-Nazaire. Leur existence est toutefois attestée dans les sources qui mentionnent également un *scriptorium* sous l'abbatiat de Richbod (784-804) et une école, au plus tard dans la deuxième moitié du IXe siècle. Au Xe siècle, il est question de l'agrandissement du réfectoire et de la rénovation du dortoir.

Bibliographie Lorsch

Sources

Germania pontificia,
Jakobs Hermannus, Büttner Heinrich (éd.), *Germania pontificia*, vol. IV, Provincia Maguntinensis, Pars IV : S. Bonifatius, Archidioecesis Maguntinensis, Abbatia Fuldensis, p.219-236.

Glöckner, 1929
Glöckner Karl (éd.), *Codex Laureshamensis*, vol.1 et 2, Darmstadt, 1929.

MGH, *Caroli Magni Diplomata*
MGH, Mühlbacher Engelbert (éd.), « Caroli Magni Diplomata », dans *Diplomata, Diplomata Karolinorum*, 1, Pippini, Carlomanni, Caroli Magni Diplomata Hannovre, 1906, p.77-478.

MGH, Regionis
MGH, Kurze Friedrich (éd.), « Regionis abbatis Prumiensis Chronicon cum continuatione Treverensi », dans *Scriptores, SRRGM*, 50, Hannovre, 1890.

Schefers, 2007
Schefers Hermann, *Das Lorscher Necrolog-Anniversar. Totengedenken im Kloster Lorsch*, 1, *Einführung und Edition*, Darmstadt, 2007.

Études

Adamy, 1891
Adamy Rudolf, *Die fränkische Thorhalle und Klosterkirche zu Lorsch an der Bergstrasse : Im Auftrage des historischen Vereine für das Grossherzogthum Hessen untersucht und beschrieben*, Darmstadt, Historischen Verlag für das Gross. Hessen, 1891.

Behn, 1932
Behn Friedrich, « Lorscher studien », dans *Korrespondenzblatt des Gesamtvereins der deutschen Geschichts- und altertumsvereine*, 80, 1932.

Behn, 1933
Behn Friedrich, « Neue Ausgrabungen in Lorsch », dans *Forschungen und Fortschritte*, 20/21, 1933.

Behn, 1934
Behn Friedrich, *Die karolingische Klosterkirche von Lorsch an der Bergstrasse nach den Ausgrabungen von 1927-1928 und 1932-1933*, Berlin, 1934.

Behn, 1936
Behn Friedrich, *Kirche und Torhalle des Klosters Lorsch. Ergebnisse der Ausgrabungen*, Darmstädter Adressbuch, 1936.

Behn, 1949
Behn Friedrich, *Kloster Lorsch*, Mainz, 1949.

Behn, 1973
Behn Friedrich, « Die Ausgrabungen im Kloster Lorsch », dans *Die Reichsabtei Lorsch : Festschrift zum Gedenken an ihre Stiftung 764,* Darmstadt, 1973.

Brogiolo, 2010
Brogiolo Gian Pietro, Gheroldi Vincenzo, Ibsen Monica, Mitchell John, "Ulteriori ricerche sul San Salvatore II di Brescia", dans *Hortus atrium medievalium*, n°16, 2010, p.209-232.

Caillet, 2004
Caillet Jean-Pierre, L'art carolingien, Paris, 2004.

Degen, 1964
Hans Degen, *Laurissa Jubilans. Festschrift zur 1200-Jahrfeier von Lorsch*, Mainz, 1964.

Dudzinski, 2013
Dudzinski Ilona, « Bauforschung im Kloster Lorsch 2008 : Die Fundamentzone des Kirchenfragments », dans Wittur Joyce, Schreiber Carolin (dir.), *Pergament und Stein : neue Forschungen zum Kloster Lorsch*, Lorscher Studien 2, Lorsch, 2013, p.24-29.

Dudziński, Kaffenberger, 2011
Illona Dudziński, Kristian Kaffenberger, « Bauforschung in Lorsch. Die Fundamentzone des Kirchenfragments », dans *Kloster Lorsch. Vom Reichskloster Karls des Großen zum Weltkulturerbe*, Petersberg, 2011, p.180-191.

Ericsson, Sanke, 2004
Ericsson Ingolf, Sanke Markus (dir.), *Aktuelle Forschungen zum ehemaligen Reichs- und Königskloster Lorsch*, Darmstadt, 2004

Exner, 1993
Exner Matthias, « Die Reste frühmittelalterlicher Wandmalerei in der Lorscher Torhalle. Bestand, Ergebnisse, Aufgaben », dans Jülich Theo (dir.), *Kloster Lorsch, Kunst in Hessen un dam Mittelrhein,* vol. 32/33, Darmstadt, 1993, p.43-63.

Exner, 2011
Exner Matthias, « Mittelalterliche Wandmalerei im Kloster Lorsch », dans *Kloster Lorsch. Vom Reichskloster Karls des Großen zum Weltkulturerbe*, Petersberg, 2011, p.312-329.

Falk, 1866

Falk Franz, *Geschichte des ehemaligen Klosters Lorsch an der Bergstrasse. Nach den Quellen und mit besonderer Hervorhebung der Thätigkeit des Klosters auf dem Gebiete der Kunst und Wissenschaft dargestellt*, Mainz, 1866.

Fuchs, 1929
Fuchs Alois, *Die Königshalle des Klosters Lorsch*, Paderborn, 1929.

Gerbig, 2007
Gerbig Ina, « Die Klosterkirche: Probleme der Rekonstruktion von Friedrich Behn », dans Untermann Matthias (dir.), *Das verlorene Kloster : Studien zur Archäologie und Baugeschichte*, Insingen, 2007, p. 27-29.

Heitz, 1980
Heitz Carol, *L'architecture religieuse carolingienne : les formes et leurs fonctions*, Paris, 1980.

Heuclin, 1998
Heuclin Jean, *Hommes de Dieu et fonctionnaires du roi, en Gaule du Nord du Ve au IXe siècle*, Villeneuve-d'Ascq, 1998.

Jacobsen, 1985
Jacobsen Werner, « Die Lorscher Torhalle. Zum Problem ihre Datierung und Deutung. Mit einem Katalog der bauplastischen Fragmente als Anhang », dans Jahrbuch des Zentralinstituts für Kunstgeschichte, vol. 1, 1995, p. 9-75.

Keil, Platte, 1990
Gundolf Keil, Adelheid Platte, « Zur Heilkunde im frühen Mittelalter », dans *Das Lorscher Arzneibuch*, Lorsch, 1990, p.11-20.

Kirchberger, 2004
Kirchberger Stefan, « Archäologische Ausgrabungen im ehemaligen Reichs- und Königskloster Lorsch I: Die Befunde der Ausgrabungskampagne », dans Ericsson Ingolf, Sanke Markus (dir.), *Aktuelle Forschungen zum ehemaligen Reichs- und Königskloster Lorsch,* Darmstadt, 2004, p. 35-44.

Köhl, 2007
Köhl Sascha, « Westchor ? Westwerk ? Das Loscher „Fundamentgitter" », dans Untermann Matthias (dir.), *Das verlorene Kloster : Studien zur Archäologie und Baugeschichte*, Insingen, 2007, p. 27-29.

Knöpp, 1973
Knöpp Friedrich (dir.), *Die Reichsabtei Lorsch. Festschrift zum Gedenken an ihre Stiftung 764*, Darmstadt, 1973-1977, 2 vol.

Knöpp, 1973²

Knöpp Friedrich (dir.), « Richbod, (Erz-)Bischof von Trier 791(?)-804 », dans *Die Reichsabtei Lorsch. Festschrift zum Gedenken an ihre Stiftung 764*, Darmstadt, 1973-1977, 2 vol., p. 247-252.

Lammers, 2013
Lammers Dieter, « Die aktuellen archäologischen Ausgrabungen im Kloster Lorsch », dans Wittur Joyce, Schreiber Carolin (dir.), *Pergament und Stein : neue Forschungen zum Kloster Lorsch*, Lorscher Studien 2, Lorsch, 2013, p.37-40.

Lobbedey, 2002,
Lobbedey Uwe, « Westwerke und Westchöre im Kirchenbau der Karolingerzeit », dans Godman Peter, Jarnut Jörg, Johanek Peter (dir.), *Am Vorabend der Kaiserkrönung. Das Epos „Karolus Magnus et Leo papa" und der Papstbesuch in Paderborn 799*, Berlin, 2002, p. 163-191.

Ludwig, 2004
Ludwig Thomas, « Ein authentisches Bild des karolingischen Klosters Lorsch?: Beiträge zu einer Theorie der Rekonstruktion », dans Ericsson Ingolf, Sanke Markus (dir.), *Aktuelle Forschungen zum ehemaligen Reichs- und Königskloster Lorsch*, Darmstadt, 2004, p. 17-34.

Ludwig, 2011
Ludwig Thomas, « Die "Torhalle" im Kloster Lorsch und die Rezeption antiker Architektur im frühen Mittelalter », dans *Kloster Lorsch. Vom Reichskloster Karls des Großen zum Weltkulturerbe*, Petersberg, 2011, p. 402-427.

McKitterick,
McKitterick Rosamond, The Carolingians and the written world, 1989, Cambridge.

Meier, 2002
Meier Thomas, *Die Archäologie des mittelalterlichen Königsgrabes im christlichen Europa*, Stuttgart, 2002.

Müller, 2000
Müller Jakob, « Neue Ausgrabungen im ehemaligen Reichskloster Lorsch 1998-2000 », dans *Denkmalpflege und Kulturgeschicht, 2*, 2000, p.23-27.

Papajanni, 2013
Papajanni Katarina, « Bauforschung im Kloster Lorsch 2010-2012 : Kirchenfragment, Torhalle, Klostermauer », dans Wittur Joyce, Schreiber Carolin (dir.), *Pergament und Stein : neue Forschungen zum Kloster Lorsch*, Lorscher Studien 2, Lorsch, 2013, p.13-23.

Pinsker, 2011
Pinsker Bernhard, « Kloster Lorsch, Kloster Altenmünster und Kloster Hagen. Eine Forschungsgeschichte », dans *Kloster Lorsch. Vom Reichskloster Karls des Großen zum Weltkulturerbe*, Petersberg, 2011, p.90-115.

Platz, 2007

Platz Thomas, « Neue Forschungen zum Kirchenrest in Lorsch », dans Untermann Matthias (dir.), *Das verlorene Kloster : Studien zur Archäologie und Baugeschichte*, Insingen, 2007, p.38-39.

Platz, 2010
Platz Thomas, « Die karolingischen Klosterkirchen von Fulda und Lorsch, im archäologischen Vergleich », dans *Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft für Archäologie des Mittelalters und der Neuzeit,* 22, 2010 (Befund und Rekonstruktion), p. 83-92.

Platz, 2011
Platz Kai Thomas, « Archäologische Forschungen und ihre Ergebnisse im ehemaligen Reichskloster Lorsch », dans *Kloster Lorsch. Vom Reichskloster Karls des Großen zum Weltkulturerbe*, Petersberg, 2011, p.144-179.

Platz², 2011
Platz Maxi Maria, « Auf der Suche nach dem vergessenen Kloster Lorsch auf der Insel », dans *Kloster Lorsch. Vom Reichskloster Karls des Großen zum Weltkulturerbe*, Petersberg, 2011, p.134-143.

Schauerte, 2009
Schauerte Thomas, Richbod von Trier, « Beiträge zu Leben und Werk. Mit einem Exkurs zur Lorscher Torhalle », dans *Kurtrierisches Jahrbuch*, n°49, 2009, p. 35-66.

Schefers, 2004
Schefers Hermann, « Einige Fragen zur Lorscher Baugeschichte und Archäologie », dans Ericsson Ingolf, Sanke Markus (dir.), *Aktuelle Forschungen zum ehemaligen Reichs- und Königskloster Lorsch*, Darmstadt, 2004, p. 7-16.

Schmatz, 2007
Schmatz Monika, *Das Lorscher Necrolog-Anniversar. Totengedenken im Kloster Lorsch, 2, Prosopographische Untersuchung*, Darmstadt, 2007.

Schöbel, 2013
Schöbel Tina, « Die Kloster- und Stiftsmauer in Lorsch », dans Wittur Joyce, Schreiber Carolin (dir.), *Pergament und Stein : neue Forschungen zum Kloster Lorsch*, Lorscher Studien 2, Lorsch, 2013, p.30-36.

Scholz, 1992/1993
Scholz Sebastian, « Die frühe Baugeschichte des Klosters Lorsch im Spiegel der schriftlichen überlieferung », dans Jülich Theo (dir.), *Kloster Lorsch. Kunst in Hessen und am Mittelrhein*, vol. 32/33, Darmstadt, 1993, p.65-70.

Scholz, 1994
Scholz Sebastian, *Die Inschriften des Landkreises Bergstraße*, Wiesbaden, 1994.

Scholz, 2004

Scholz Sebastian, « Lorsch. Geschichtlicher Überblick », dans *Germania Benedictina*, vol. 7, 2004, p. 768-798.

Scholz, 2011
Scholz Sebastian, « Das Kloster Lorsch von seinen Anfängen bis zu seiner Aufhebung 1557 », dans *Kloster Lorsch. Vom Reichskloster Karls des Großen zum Weltkulturerbe*, Petersberg, 2011, p. 382-401.

Semmler, 1973
Semmler Josef, « Die Geschichte der Abtei Lorsch von der Gründung bis zum Ende der Salierzeit 764 bis 1125 », dans Knöpp Friedrich (dir.), *Die Reichsabtei Lorsch. Festschrift zum Gedenken an ihre Stiftung 764*, vol.1, Darmstadt, 1973-1977, p. 75-174.

Sennhauser, 2004
Sennhauser Hans Rudolf, « Schriftliche Nachrichten zum Baubetrieb süddeutscher und nordschweizerischer Klöster im frühen und hohen Mittelalter », dans Ericsson Ingolf, Sanke Markus (dir.), *Aktuelle Forschungen zum ehemaligen Reichs- und Königskloster Lorsch*, Darmstadt, 2004, p. 283-296.

Staab, 1989
Staab Franz, « Aspekte der Grundherrschaftsentwicklung von Lorsch vornehmlich aufgrund der Urbare des Codex Laureshamensis », dans Rösener Werner (dir.), *Strukturen der Grundherrschaft im Frühen Mittelalter*, Göttingen, 1993, p.285-334.

Untermann, 2007
Untermann Matthias (dir.), *Das verlorene Kloster : Studien zur Archäologie und Baugeschichte*, Insingen, 2007.

Untermann, 2011
Untermann Matthias, « Die „Torhalle“ », dans *Kloster Lorsch. Vom Reichskloster Karls des Großen zum Weltkulturerbe*, Petersberg, 2011, p.194-215.

Walbe, 1950
Walbe Heinrich, *Das Kloster Lorsch*, Heppenheim, 1950.

Walbe, Meyer-Barkhausen, 1952.
Walbe Heinrich, Meyer-Barkhausen Werner, *Die Torhalle in Lorsch in kultur- und kunstgeschichtlicher Schau*, Heppenheim, 1952.

Wehlt, 1970
Wehlt Hans Peter, *Reichsabtei und König : dargestellt am Beispiel der Abtei Lorsch mit Ausblicken auf Hersfeld, Stablo und Fulda*, Göttingen, 1970.

Wittur, 2007

Wittur Joyce, « Aυβenkrypta und ecclesia varia in Lorsch », dans Untermann Matthias (dir.), *Das verlorene Kloster : Studien zur Archäologie und Baugeschichte*, Insingen, 2007, p.40-43.

Wittur, Schreiber, 2013
Wittur Joyce, Schreiber Carolin (dir.), *Pergament und Stein : neue Forschungen zum Kloster Lorsch*, Lorscher Studien 2, Lorsch, 2013.

Müstair

I. Localisation

Müstair est en Suisse actuelle, dans le canton des Grisons au cœur des Alpes.

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

Les premières sources écrites relatives au monastère de Müstair sont les livres de confraternité de Reichenau et de Saint-Gall[1638]. Si l'on sait que l'écriture était pratiquée au monastère[1639], les archives produites au début du Moyen Âge ont été perdues (soit à cause d'incendies, de pillages ou au moment du départ des moines lors de la reconversion du site en monastère féminin au XIIe siècle). Aujourd'hui parmi les fragments médiévaux conservés, seuls quatre sont carolingiens[1640] (datés autour de 800). L'un d'eux est un polyptyque inventoriant les biens de l'empire pendant la gouvernance épiscopale de Remedius.

b. Sources iconographiques

Nous ne possédons pas de sources iconographiques sur le monastère.

c. Sources archéologiques

L'année 1896 a été marquée par la découverte, par Josef Zemp et Robert Durrer, de fresques carolingiennes à Saint-Jean. Elles ont été en partie restaurées à partir de 1947 par Walther Sulser et Linus Birchler. Des campagnes de fouilles archéologiques et de restaurations ont été lancées à partir de 1969, menées par Andreas Urweider, Diego Calderara, François Guex, Jürg Goll, Hans Rudolf Courvoisier et Hans Rudolf Sennhauser[1641], et sont toujours en cours. Du monastère carolingien, ont été fouillées : l'église Saint-Jean avec son annexe et les salles septentrionales dans leur intégralité ainsi que la partie occidentale de son annexe sud, la chapelle Sainte-Croix, les ailes nord et est dans leur intégralité, les ailes sud et ouest en partie (il manque encore l'angle sud-ouest à

[1638] MGH, Livre de Confraternité de Reichenau, p.226 ; MGH, *Libri Sancti Galli*, p. 33, p. 174, p. 394.
[1639] Voir la sous-partie sur les bâtiments conventuels et le *scriptorium*.
[1640] Ackermann, 2008, p.294–306.
[1641] Sennhauser, 2003, p. 135.

explorer), la cour du cloître, la partie septentrionale de la basse-cour à l'ouest du cloître dont l'aile nord de ce qui aurait formé un second cloître. Aujourd'hui, un important dépôt lapidaire de plus de mille trois cents fragments de décor sculpté et de mobilier liturgique en marbre sont conservés et exposés au musée de l'abbaye (fig.27).

III.Présentation des études

Dès le début XXe siècle, les historiens Josef Zemp et Robert Durrer[1642] se sont intéressés à la région de la Rhétie au haut Moyen Âge et au monastère de Müstair. L'intérêt porté au site a été relancé dans les années 1960 grâce aux campagnes de restaurations de l'église Saint-Jean. On peut dès lors, pour cette période, noter les travaux de Linus Birchler[1643] et d'Iso Müller[1644] ainsi que les rapports de Walther Sulser[1645]. Wolfgang Metz[1646] et Otto Paul Clavadetscher [1647] se sont également intéressés à l'histoire de la région au haut Moyen Âge. À ce propos, il faut cependant surtout compter sur les recherches plus récentes de Reinhold Kaiser[1648].

Les analyses archéologiques se sont poursuivies au-delà des années 1980 et pour cela, il convient de mentionner les travaux de Gudrun Schneider-Schnekenburger[1649]. Les investigations les plus développées sur le site archéologique de Müstair, son architecture et ses peintures ont été menées par Hans Rudolf Sennhauser[1650], Matthias Exner[1651] et Jürg Goll[1652]. Pour ce dernier nous pouvons mentionner sa récente contribution à l'ouvrage *Die Zeit Karls des Grossen in der Schweiz*. Plusieurs colloques qui se sont tenus à Müstair même ont

[1642] Zemp, Durrer, 1906.
[1643] Birchler, 1953, p.12–17 ; *Ibid.*, 1954, p.167–252.
[1644] Müller, 1956, p.34−39 ; *Ibid.*, 1964 ; *Ibid.*, 1982 ;
[1645] Sulser, 1957, p.2–11.
[1646] Metz, 1959, p.194−211.
[1647] Clavadetscher, 1979, p. 159−178.
[1648] Kaiser, 1998.
[1649] Schneider-Schnekenburger, 1980.
[1650] Sennhauser-Girard, Sennhauser, Rutishauser, 2003 ; Courvoisier, Sennhauser, 1996, p.15-65 ; Sennhauser, 1996, p.283-300 ; *Ibid.*, 2002, p.17–29 ; *Ibid.*, 2003, p. 135−139.
[1651] Goll, Exner, Hirsch, 2007, p.13.
[1652] Goll 2001, p.87–98 ; Goll, Exner, Hirsch, 2007 ; Goll, 2007, p.27–42 ; *Ibid.*, 2007², p.47−79 ; *Ibid.,* 2008, p.288–293 ; *Ibid.*, 2013, p. 58−65.

contribué à améliorer nos connaissances du site, *Wohn- und Wirtschaftsbauten frühmittelalterlicher Klöster*[1653], en 1995, *Pfalz – Kloster – Klosterpfalz St. Johann in Müstair*[1654], en 2009, et *Wandel und Konstanz zwischen Bodensee und Lombardei zur Zeit Karls des Grossen, Kloster St. Johann in Müstair und Churrätien,* en 2012, dans lequel il faut surtout signaler les contributions de Hans Rudolf Sennhauser sur la fondation et l'architecture de Müstair, celles d'Harald Siems sur le capitulaire de Remedius, celles d'Irmtraut Heitmeier sur les routes à travers les Alpes et celles de John Mitchell sur les peintures de l'église Saint-Jean[1655]. Nous pouvons également mentionner les travaux de Katrin Roth-Rubi sur la sculpture et l'histoire de la fondation du monastère[1656].

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

L'abbaye a été bâtie sur un ancien site d'occupation datant de l'âge du bronze et de la fin de l'époque romaine[1657]. D'après les recherches d'Hans Rudolf Sennhauser et de Katrin Roth-Rubi, le monastère fut fondé à l'emplacement d'une ancienne chapelle des VIe–VIIe siècle[1658].

b. Le règne de Charlemagne

Le monastère était un des avant-postes de la Rhétie, région proche de la frontière lombarde (fig.1 et 2)[1659]. Peu de temps avant, les routes antiques de Septime, Julien et Albula ont été réunies pour alors bifurquer sur la rive droite du Rhin, dans la vallée de Domleschg, en direction de Coire[1660]. Müstair, à sa fondation après 774[1661], était un des plus jeunes monastères de la région – Cazis, Mistail, Disentis et Pfäfers l'ayant précédé. Le monastère était alors non loin de la Via Claudia Augusta, qui reliait Vérone à Augsbourg via le col de

---

[1653] Sennhauser, 1996..
[1654] *Ibid.*, 2010 ; *Ibid.*, 2010², p.372-381.
[1655] *Ibid.*, 2013 ; *Ibid.*., 2013², p.83–108.
[1656] Roth-Rubi, Sennhauser, 2007 ; *Ibid.*, 2013, p. 403–425 ; *Ibid.*, 2013².
[1657] Sennhauser, 2003, p. 135.
[1658] Roth-Rubi, 2013², p.454.
[1659] Le plus ancien d'entre-eux était celui de Cazis, fondé en 700, au cœur des possessions épiscopales de Coire.
[1660] Heitmeier, 2013, p.143–176.
[1661] Voir la sous-partie sur l'église Saint-Jean.

Resia, et était également à proximité du col de l'Umbrail qui menait à la région de la Valteline (aujourd'hui le nord de l'Italie).

La tradition veut que le monastère ait été fondé par Charlemagne[1662] lorsqu'il revint d'Italie, après son couronnement en tant que roi des Lombards (fig.26). Il serait passé par la région de la Valteline puis par le col de l'Umbrail et aurait promis de fonder un monastère dans cette région s'il se sortait indemne de son voyage[1663]. Aucun texte carolingien relatif à cette fondation n'a cependant été conservé.

On a proposé que l'achèvement de l'église Saint-Jean soit advenu en 774 (fig.29)[1664]. En effet, outre le fait que la légende situe la fondation après le couronnement de Charlemagne en Lombardie − en 774 donc −, l'analyse dendrochronologique de la plus ancienne pièce de bois présente dans l'église a confirmé cette datation. Il paraît peu probable que le souverain ait été à Müstair mais cela n'exclut pas pour autant sa participation à la fondation. Il faut néanmoins nuancer ; Josef Semmler suivi de Rosamond Mc Kitterick pensent, au contraire, que Charlemagne n'en est pas à l'origine mais qu'il s'est lié le monastère soit en se le faisant offrir comme cadeau soit en lui accordant de nombreux privilèges. Cette théorie retient plus notre attention. Müstair est devenu une étape importante sur la voie, un lieu d'accueil pour les voyageurs de haut rang mais aussi un point d'ancrage stratégique entre la Bavière, ambitionnée par le souverain franc, et la Lombardie qu'il vient de conquérir[1665]. Établi dans une zone de tension récemment dominée par le pouvoir carolingien, le monastère se révélait être un élément important dans le réseau royal à l'extrême orient de son empire et sur la route reliant les Alpes nord et sud (fig.1). Il s'insère également dans le réseau constitué par l'épiscopat de Coire, dont l'évêque était alors le premier *missus* de la région[1666], détenteur du pouvoir spirituel et temporel. La participation de ce dernier à la fondation fait désormais l'unanimité et c'est d'ailleurs ce que tend à confirmer la présence d'une résidence palatiale épiscopale au sein du monastère[1667]. Au VIIIe siècle, plusieurs monastères ont d'ailleurs été fondés dans le diocèse, comme Mistail

[1662] Sur la voûte de l'église Saint-Jean de Müstair fut écrit en 1492, à propos de Charlemagne, qu'il fut *fundator et edificator primus*. L'effigie sculptée du souverain placée dans l'église rappelle cette tradition.
[1663] Goll, 2013, p. 58.
[1664] Roth-Rubi, 2013², p. 451.
[1665] Goll, 2007, p.31.
[1666] Fischer, s.d., s.l., p.5−6.
[1667] Voir la sous-partie relative au cloître.

ou encore Disentis. Une lettre de l'évêque Victor à Louis le Pieux évoque à ce propos les deux-cents trente églises et chapelles ainsi que les cinq monastères du diocèse[1668]. L'implantation d'un monastère à Tubrensis, au-delà des Alpes, représentait aussi un intérêt pour l'évêque de Coire qui pouvait alors séjourner dans la zone méridionale de son diocèse. Le monastère acquis le rôle de centre administratif de la vallée. Bien que la question de la personnalité à l'origine de la fondation demeure irrésolue, nous pouvons néanmoins évoquer l'évêque Constantinus, nommé recteur de la province par Charlemagne en 773[1669]. Son successeur Remedius, sans doute franc, correspondait avec Alcuin[1670]. Il aurait poursuivi si ce n'est les travaux de gros œuvre, au moins ceux de décoration du monastère et de ses églises. On situe le début de son épiscopat vers les années 780 voire 790[1671]. À sa mort (autour de 805/806), Charlemagne nomma un comte, dont les pouvoirs et les biens étaient distincts de ceux de l'évêque. Il semblerait qu'à partir de cette époque, l'évêque de Coire ne soit plus également abbé de Müstair. Charlemagne réduisit ainsi l'autonomie politique de la Rhétie comme le confirme le polytpyque rhétique des années 840 répertoriant les biens et les droits de l'empire dans la région, conservé aux archives du monastère[1672] de même que les plaintes déposées par l'évêque Victor III à Louis le Pieux (avant 831) relatives aux nombreuses pertes de biens qu'il subit – il évoqua également celles d'après 805 (soit environ 200 églises et trois abbayes)[1673]. Müstair a été affilié, jusqu'en 843, à l'archidiocèse de Milan avant d'être rattaché à celui de Mayence par le traité de Verdun[1674].

c. Après le règne de Charlemagne

Les premières mentions du monastère datent cependant du milieu du IXe siècle. Il apparaît dans le livre de confraternité de Reichenau, élaboré en 826, sous le nom de *Tuberis*[1675] et dans le livre de la confraternité de Saint–Gall en tant que *monasterium sancti*

[1668] MGH, Lettre évêque Victor, ch.VII, p.310.
[1669] Goll, 2007, p.31.; Archives du diocèse de Coire, dossier 220.01,n° 011.0001.
[1670] MGH, *Alcuini Epistolae,* n °76, p.118 ; n°77, p.118-119 ; n°208, p.345-346 ; n°263, p.420-421 ; n°310, p.478-479.
[1671] Sennhauser, 2013², p.92.
[1672] Archives du monastère de Müstair, XX 48/15.
[1673] *Historisches Lexikon der Schweiz*, 2004, « Churrätien », p. 392-394.
[1674] Goll, 2013, p. 60.
[1675] MGH, Livre de Confraternité de Reichenau, p.226 : *Nomina fratrum de monasterio qui vocatur Tuberis*

Johannis Tobrensis[1676]. Il doit alors cette nomination à une localité située à moins de deux kilomètres. Il y est mentionné, à une date inconnue mais que l'on estime aux trois premières décennies du IXe siècle, l'existence d'un groupe de trente-trois moines vivant à Müstair et gouverné par le moine Domnus. La liste a été, semble-t-il, complétée par d'autres noms dans un second temps[1677]. Il en va de même pour l'autre liste donnée par ce livre de confraternité ; au milieu du IXe siècle, sous l'abbatiat de Rihpert, vivaient quarante-cinq moines à Müstair[1678]. C'est à ce moment-là que l'adoption de la règle bénédictine a pu se faire, lors de la tentative de réforme engagée par Benoît d'Aniane et Louis le Pieux[1679].

Le polyptyque rhétique conservé aux archives du monastère recensait les biens appartenant à l'empire dans l'évêché de Coire vers 840. Il s'agit probablement d'une *descriptio* réalisée dans l'optique du partage de Verdun de 843. Le comte eut en plus des terres attachées à sa fonction d'autres tenues en bénéfice royal par les vassaux d'Empire[1680]. Ce document atteste de la disctinction opérée entre l'administration du domaine royal et celle du comté. Il confirme en outre l'existence d'une organisation royale des transports notamment pour la route de l'Engadine passant par le val de Müstair.

Charles III a donné Müstair à Liutward entre 878 (Liutward était alors chancellier) et 880 – date de l'attribution du diocèse de Verceil. Peu de temps après, un troc avec l'évêque de Coire a été approuvé le 4 janvier 881: 150 manses en Alsace et les chapelles de Schlettstadt, de Kinsheim, de Breitenheim et de Winzenheim contre Müstair et les églises de Rankweil, de Nüziders et de Flums, acte confirmé le 22 janvier 888 par Arnulf, roi de Germanie (887–899), à l'évêque de Coire Théodolf (aussi appelé Diotolf). Dans un diplôme de Charles III, daté de 881, le monastère de *Tuberis* est appelé monastère royal, *res proprietatis nostrae*[1681]. Depuis, le monastère semble en déclin. Le *Liber Viventium* de Pfäfers mentionne pour la fin du IXe siècle seulement huit moines à Müstair et ce, sans abbé à leur tête[1682].

[1676] MGH, *Libri Sancti Galli*, p. 394, p. 33 : *Incipiunt nomina Fratrum Tobrensium.*
[1677] *Ibid.*, p. 33 : *Incipiunt nomina Fratrum Tobrensium.*
[1678] *Ibid.*, p. 174 : *Nomina fratrum de monasterio qui vocatur Tuberis.*
[1679] Goll, 2013, p. 60.
[1680] *Historisches Lexikon der Schweiz,* 2004, « Churrätien », p. 392-394.
[1681] MGH, Diplôme Charles III, p.50.
[1682] MGH, *Libri Sancti Galli*, p.394.

C'est la première occurrence du vocable Saint-Jean, *nomina de monasterio sancti Johannis Tobrensis.*

En 957/958 une puissante tour d'habitation de trois étages a été bâtie au nord de l'église Saint-Jean (fig.4, 8 et 29). Elle fut appelée tardivement « la tour de Planta » en référence à l'abbesse Angelina Planta (1478-1509) qui en fit sa résidence.

D'après la dendrochronologie, le palais épiscopal semble avoir subi une première modification en 1035 (fig.4)[1683]. Un nouveau complexe de quatre ailes enfermant une cour rectangulaire a été ajouté à la tour de Planta au nord-ouest de l'église. Sa construction au nord du premier cloître a nécessité la destruction de l'aile septentrionale de ce dernier. L'aile orientale cette nouvelle édification possédait au moins deux étages. Les bâtiments résidentiels étaient situés dans l'aile occidentale. Une tour d'habitation et une chapelle à deux niveaux dédiée à saint Ulrich et saint Nicolas y ont été aménagées, en forte saillie sur la cour. Entre ces deux structures furent aménagés deux rampes d'escaliers qui donnaient accès à leurs étages.

Selon les témoignages croisés de Johannes Rabustan et de l'inscription retrouvée dans l'abside principale de Saint-Jean, le 14 août 1087 l'évêque Norbert (1079-1088) aurait à nouveau consacré l'église *in honore domini nostri Iesu Christi et victoriosissime crucis dei et genitricis Marie et sancti Johannis Baptiste et sanctorum apostolorum Petri, Pauli, Andree, Thome et Bartholomei, sanctorum martirum Georii, Desiderii, Uigilii, Laurencii, Uictoriani, Marcelli, Cassiani, sanctorum confessorum Benedicti, Florini et Zenonis sanctarumque virginum Eulalie, Verene, quorum reliquie altari sunt imposite*[1684]. Cela signifie que celle-ci a pu être restructurée, du moins en partie[1685]. Au milieu du XIIe siècle, sous l'épiscopat de Conrad I (1123-1144) ou bien de Conrad II (environ 1145-1150), les moines ont été envoyés dans un autre monastère. Néanmoins, la conversion en monastère de femmes n'est attestée qu'à partir de 1163. C'est l'évêque Adelgott (1151-1160), cistercien et élève de Bernard de Clairvaux, qui a mis le projet à exécution. À leur entrée au monastère en 1163, Irmengard et Heilwig ont apporté de riches

[1683] Sennhauser, 2003, p. 137.
[1684] Müller, 1956, p.34-39.
[1685] Sennhauser, 2003, p. 135 ; *Ibid.*, 2002², p. 373 : Notar Hans Rabustan (environ 1460) : *post reformacionem et reconciliacionem combustionis memorati monasterii hoc monasterium primo.*

cadeaux avec elles de la part du seigneur de Tarasp (Engadin). Associés aux dons de l'évêque Egino (1163-1170), ils permirent la rénovation du palais épiscopal[1686].

Avant le XIIIe siècle, l'évêque déplaça sa résidence de Müstair à Fürstenburg (fig.3). Cela s'est peut-être fait sous l'épiscopat d'Heinrich III de Montfort (1251-1272). Une autre résidence fortifiée vit le jour à Churburg. La concentration de résidences épiscopales dans la vallée témoigne de l'importance stratégique de celle-ci encore au XIIIe siècle.

Entre 1487 et 1492, sous l'abbatiat d'Angelina von Planta, l'église abbatiale fut transformée en église-halle, peut-être à la suite d'un incendie[1687]. Les armes de l'abbesse accompagnées de la date de rénovation ont été retrouvées lors de la campagne de restauration de l'église de 1947-1953. Le XVIe siècle a été pour le monastère une nouvelle période de construction. Une galerie des nonnes a été aménagée à l'ouest puis une tour édifiée entre 1500 et 1510 au sud de Saint-Jean, complétée par un clocher en 1557 (fig.29 et 30)[1688]. Depuis les constructions sont plus ponctuelles. En 1758, une chapelle du Saint-Sang a été édifiée à l'intérieur de Saint-Jean.

V. Présentation monumentale

28. La situation dans le cadre naturel

Müstair a été fondé dans l'actuel canton suisse des Grisons, au cœur des Alpes. Le relief montagneux a, depuis l'époque antique, contraint les déplacements ; seules quelques routes à travers les cols permettait de relier les terres de la péninsule italienne à celles de l'autre côté de la chaîne (fig.2). Ainsi le monastère dominait la partie inférieure de la vallée dans laquelle il fut implanté, contrôlant alors le col de l'Umbrail (vers l'Italie) et celui d'Ofen (vers le nord et la Basse-Engadine). Il se trouvait à environ 300 mètres au nord-ouest de la rivière Rom/Rambach.

29. L'état précarolingien

[1686] Sennhauser, 2003, p. 135.
[1687] Courvoisier, Sennhauser, 1996, p. 45.
[1688] Sennhauser, 2003, p. 135.

Selon les recherches de Hans Rudolf Sennhauser, il semblerait que le monastère de Müstair ait été fondé sur un ancien site de l'âge du bronze (fig.4). Les vestiges archéologiques retrouvés ont prouvé que, depuis, il a été occupé sans interruption[1689]. À un premier bâtiment, en bois, à l'ouest, et dont les trous de poteaux des supports ont été localisés, a été ajouté un second au IVe siècle[1690].

Dans la zone orientale du complexe, les vestiges d'une ancienne chapelle des VI-VIIe siècles, reconstruite à la fin du VIIIe siècle et alors consacrée à la sainte Croix, ont été retrouvés (fig.13). Les moines s'en seraient d'ailleurs servis dans les années 760 lors de la construction en dur du monastère. C'est à cette même période qu'ils auraient construit un bâtiment résidentiel de bois, à l'ouest de la chapelle (fig.17). Les phases les plus récentes de cette unité coïncident avec les phases carolingiennes de l'aile orientale construite par-dessus, ce qui vient confirmer la thèse d'une occupation continue. Construit sur un canal d'axe nord-sud, ce bâtiment de bois était certainement provisoire – édifié dans l'attente de la construction en dur[1691].

30. Phase relative au règne Charlemagne

a. Abbatiale Saint-Jean

L'église Saint-Jean était au nord-est du complexe abbatial (fig.5 et 29)[1692]. Il s'agissait d'une église-salle à trois absides flanquée sur toute la longueur de ses côtés nord et sud d'annexes absidées (fig.6 et 7). L'analyse dendrochronologique a daté des pièces de bois du pignon de l'église entre 775 et 776. Ils correspondent à des éléments mis en place à la fin des travaux. D'après celles-ci on peut donc supposer que le gros œuvre a été entrepris vers 774. Ainsi, la planification serait à reporter plus avant, vers 772-773[1693].

Des trois absides, celle du centre était la plus grande, semi-circulaire et en saillie sur les deux autres absides attenantes qui étaient, elles, en forme de fer à cheval. Elles étaient toutes trois percées d'une fenêtre centrale. Si l'on sait que l'abside centrale possédait une couverture conique, en revanche nous sommes moins certains de celles des absides

[1689] *Ibid.*, 2010², p.7.
[1690] *Ibid.*
[1691] *Ibid.*, 2013², p.88.
[1692] *Ibid.*, 2003, p. 136.
[1693] Roth-Rubi, 2013², p. 451.

latérales. Hans Rudolf Sennhauser propose d'éventuels toits en pente sur celles-ci. L'autel principal, placé au niveau de l'abside centrale, avait une largeur d'un mètre quatre-vingt-six sur un mètre quarante-six. Une niche de quarante-six centimètres de profondeur sur un mètre sept de haut y fut aménagée. Le chœur était surélevé par un grand degré de trois marches qui séparait alors l'espace du chœur de la nef sur toute la largeur de l'édifice. Le sol était certainement recouvert de dalles de marbre[1694].

La nef salle – sans support donc – mesurait douze mètres soixante-dix de large sur dix-neuf mètres cinquante de long. Ses murs étaient hauts de quatre mètres huit et larges de deux mètres soixante-sept. Les voûtes et les colonnes encore visibles aujourd'hui sont un réaménagement de l'époque gothique. La largeur a été portée au maximum supportable, à savoir douze mètres, pour les solives de la charpente[1695]. Deux fenêtres cintrées furent aménagées dans chacun des murs longitudinaux de l'église ainsi que trois autres dans son mur occidental (fig.9). Le sol de la nef était recouvert d'un mortier de couleur rouge.

Bien que seule l'annexe nord ait été intégralement fouillée, les fondations de son homologue méridional furent partiellement retrouvées (fig.5 et 7). Ces deux annexes ont été construites en même temps que la nef et les absides principales. Il ne s'agit donc pas d'ajout mais bel et bien d'une construction d'ensemble. Elles mesuraient entre quatre mètres et quatre mètres dix de large pour une longueur de dix-neuf mètres soixante. Elles étaient chacune ouvertes sur l'église par un grand arc percé dans le tiers oriental des murs de la nef. L'annexe septentrionale était éclairée par une petite fenêtre percée dans l'abside. Son sol de mortier rouge était vraisemblablement, vers la chapelle absidale, recouvert d'une estrade en bois. Dans un second temps, un sol de marbre a été installé avec probablement un chancel[1696].

L'accès à l'église se faisait à partir de l'annexe sud (celle du nord ne donnait accès qu'à de petites pièces secondaires situées au nord de l'église) et par une porte étroite percée dans le coin sud-ouest de celle-ci, ouverte sur l'angle des galeries nord-ouest du cloître (fig.6 et 7).

[1694] Goll, 2013, p. 62.
[1695] *Ibid.*
[1696] *Ibid.*

Lors des offices, les moines se réunissaient certainement dans la nef de l'église, en bas des trois marches la séparant du chœur (fig.6 et 7). Celui-ci semble trop restreint pour pouvoir y accueillir la quarantaine de moines du début du IXe siècle. Les dimensions assez imposantes de l'église pour la période carolingienne ont amené Jurg Göll à considérer que, peut-être, il pourrait s'agir d'un sanctuaire non-strictement conventuel, partagé entre les moines et les laïcs[1697]. Bien que des vestiges de ce qui pourrait être un chancel en marbre – vraisemblablement coudé (fig.7 et 28) – aient été mis au jour, cela ne confirme pas la présence des laïcs[1698]. En effet, l'installation des fidèles dans la nef ou dans les annexes qui conduisaient aux salles de préparation de l'office, au cloître et à l'aile résidentielle des religieux est difficilement envisageable, notamment à cause de la trop grande promiscuité avec les moines. De plus, il est important de rappeler que les informations que nous possédons sur le mobilier liturgique de Saint-Jean et les éléments de clôture sont trop ténues pour conduire à une interprétation favorisant le statut d'église à la fois conventuelle et accessible aux laïcs. Jürg Goll, lui-même, en définitive, convient néanmoins que, vu l'état de nos connaissances, on doit tout de même plutôt considérer que l'église était totalement conventuelle et que les laïcs avaient une église paroissiale à Tubres.

Une des principales caractéristiques de l'église Saint-Jean de Müstair est l'abondance de son décor peint[1699]. Celui-ci recouvre l'intégralité des murs et lui a valu l'appellation de reliquaire[1700]. La question de sa date d'exécution pose encore problème.

Pour Matthias Exner, le cycle pictural aurait été réalisé entre les années 20 et les années 40 du IXe siècle. Il s'appuie pour cela sur l'analyse stylistique des peintures de Saint-Jean qu'il compare aux cycles peints de l'église San Martino ai Monti in Rom (844-847), à ceux de la crypte de l'abbé Epiphanius (824-842) à San Vincenzo al Volturno, et à ceux de l'église San Salvatore in Brescia qu'il propose de dater autour du deuxième tiers du IXe siècle[1701]. Un autre rapprochement stylistique, entre Müstair et les peintures de Mistail, conduit Matthias Exner à confirmer cette datation. Le monastère de Mistail, également dans les Grisons, s'apparenterait stylistiquement au portrait de l'évêque Martin (810-817), réalisé

[1697] *Ibid.,* p. 61.
[1698] *Ibid.*, p. 62.
[1699] *Ibid.*, 2007², p.155-225 ; Boscani, 2008.
[1700] Goll, 2013, p. 62.
[1701] Goll, Exner, Hirscher, 2007, p.109-111.

dans l'église Saint-Vital de Ravenne, ce qui permet à Matthias Exner de suggérer que les peintures de Mistail ait été réalisé peu de temps après le portrait. L'écart entre cette datation tardive (entre 820 et 840) et l'hypothétique année d'achèvement de Saint-Jean vers 774 (toujours d'après l'analyse dendrochronologique évoquée plus haut), amène Matthias Exner à considérer que les murs auraient été, entre environ 774-775 et le milieu du IXe siècle, recouverts d'une couche provisoire d'enduit à la chaux, un *arricio* laissé tel quel sans l'application de la surcouche *intonaco* destinée à recevoir les pigments[1702]. Une couche de saleté entre ce premier enduit, *arricio*, et le deuxième, *intonaco*, a été constatée et a suggéré à Matthias Exner qu'un laps de temps assez important a été ménagé entre ces deux phases d'application. L'application de la dernière couche qui a été peinte, l'*intonaco*, ne serait intervenue que dans les années 820-840 donc. Enfin, il conclut que le cycle représentant l'histoire du roi David et notamment la révolte de son fils Absalom fait directement référence à la révolte des fils de Louis le Pieux de 830. Ainsi, pour Matthias Exner, ce choix iconographique est un des éléments qui l'incite à proposer les années 840, au plus tard, comme date d'exécution des peintures.

En revanche, John Mitchell et Gian Pietro Brogiolo ne partagent pas le même point de vue. Ils considèrent que les styles de Saint-Jean de Müstair et de San Salvatore de Brescia, notamment, sont différents en plusieurs points. Les arrière-plans architecturaux, les ouvertures des bâtiments, le traitement des rideaux ainsi que la forme des visages des figures représentées sont dissemblables entre les deux cycles. Le style de Müstair est qualifié de plus rigide et de plus stéréotypé que celui de San Salvatore de Brescia et amène John Mitchell et Gian Pietro Brogiolo à proposer une datation plus haute. De plus, et toujours selon eux, la première couche d'enduit à la chaux, l'*arriccio*, sous l'*intonaco*, en dépit de l'accumulation d'une certaine quantité de saleté, ne doit pas nécessairement être interprétée comme une surface indépendante, restée sans décor pour un demi-siècle ou plus ; il pourrait avoir fait partie d'une phase initiale prolongée de finition et de décoration, comme ce fut le cas à Brescia[1703]. Enfin, John Mitchell et Gian Pietro Brogiolo ne retiennent pas l'interprétation de Matthias Exner pour le cycle de David. Il n'y aurait, selon eux, aucune référence à la politique contemporaine. Cet argument est également repris et développé par

[1702] *Ibid.*, p.83-84.
[1703] Brogiolo, Gheroldi, Ibsen, Mitchell, 2010, p.209-232 (227-228).

Jenny Kirsten Ataoguz[1704]. Par ailleurs, ils considèrent que l'emplacement du cycle, au cinquième registre, est bien trop éloigné des yeux pour revêtir un sens politique aussi important. John Mitchell et Gian Pietro Brogiolo concluent que les peintures de Saint-Jean de Müstair auraient été réalisées dans les années 780-790, à peine quelques années après l'achèvement de l'église. Le style des peintures s'explique par l'influence artistique de la cour lombarde qui rayonnait dans la région depuis le milieu du VIIIe siècle et qui, d'ailleurs, a continué à rayonner même après l'annexion franque et ce, pendant plusieurs décennies.

Hans Rudolf Sennhauser suppose également que le décor peint ait été appliqué immédiatement après la construction du gros œuvre, c'est-à-dire entre la fin des années 770 et le début des années 780[1705]. L'évêque de Coire, Remedius, aurait été, selon lui, à l'origine de ces décors peints.

Il s'agissait d'un programme très complexe de la théologie chrétienne (fig.10). Le cycle commençait dans le registre supérieur au sud-est de la nef par des scènes de la vie de David qui se déroulaient ensuite sur le mur ouest puis nord. À partir des registres inférieurs des murs sud et nord (fig.24) ont été représentés successivement la jeunesse du Christ, sa vie publique (fig.23) puis les épisodes de la Passion et enfin de la Résurrection. Le mur oriental était peint de l'Ascension et les absides des figures du Christ souverain du monde, vainqueur de la mort et fondateur de l'Église chrétienne. Les registres inférieurs du mur occidental figuraient la Jérusalem céleste, le Jugement dernier puis l'Apocalypse (fig.25).

Ces décors peints offrent également aux chercheurs des informations relatives aux autels et aux différents patronymes carolingiens de l'église que les rares textes contemporains taisent. Nous savons qu'au XIe siècle, elle a été à nouveau consacrée *in honore domini nostri Iesu Christi et victoriosissime crucis dei et genitricis Marie et sancti Johannis Baptiste et sanctorum apostolorum Petri, Pauli, Andree, Thome et Bartholomei, sanctorum martirum Georii, Desiderii, Uigilii, Laurencii, Uictoriani, Marcelli, Cassiani, sanctorum confessorum Benedicti, Florini et Zenonis sanctarumque virginum Eulalie, Verene, quorum reliquie altari sunt imposite*[1706]. Selon Iso Müller et Hans Rudolf Sennhause, l'acte de consécration alors inscrit dans l'église au XIe

[1704] Ataoguz, 2007.
[1705] Sennhauser, 2013², p.92.
[1706] Müller, 1956, p.34-39.

siècle serait la copie de l'acte carolingien[1707]. Les nombreuses titulatures évoquées se retrouvent en partie dans les peintures murales carolingiennes de l'église : le Christ est représenté dans la voûte en cul-de-four de l'abside centrale (fig.20), les saints Pierre et Paul dans la *traditio legis* figurée sur celle de l'abside nord (fig.21) et la croix victorieuse dans celle de l'abside sud (fig.22). Ainsi, nous pourrions, avec toute la prudence requise étant donné le peu d'informations que nous avons à disposition, proposer la consécration de l'autel de l'abside centrale à saint Jean-Baptiste, celui de l'abside nord aux saints Pierre et Paul et celui de l'abside sud à la sainte Croix. Un fragment de stuc peint représentant la mort de saint Martin a été retrouvé dans l'annexe nord de l'église. Nous pouvons ainsi supposer que la chapelle qui y était aménagée était consacrée à saint Martin. Celle de l'annexe sud, quant à elle, était peut-être dédiée à saint Benoît selon l'acte de réconciliation de 1404 dit « la donation de Mastino »[1708].

Des vestiges de plaques de marbre ont également été retrouvés correspondant certainement à un chancel. Quelques mille trois cents fragments de décor sculpté et de mobilier liturgique en marbre ont été retrouvés et sont stockés à l'abbaye même (fig.27). Leur reconstitution et leur datation sont en cours mais confirment déjà l'existence de bancs et de sièges (probablement jadis installés dans la nef), en plus du chancel et des autels déjà évoqués, à l'époque carolingienne (fig.6, 7). Parmi les aménagements liturgiques retrouvés figure une base en fonte, mise au jour dans l'abside sud[1709].

Le sol de l'église était recouvert de dalles de marbre clair ; les absides et la nef étaient recouverts de bardeaux. Les ouvertures étaient décorées d'une imitation d'alternance bicolore de pierre et les montants des fenêtres étaient peints.

À l'extérieur, les façades est et ouest étaient en légère saillie (fig.11). Les murs de la nef enduits et recouverts de chaux étaient ornés sur leur moitié supérieure d'une série d'arcades aveugles, en faible relief. On retrouve ses arcs plein-cintre aveugles sur les frontons est et ouest. Une frise de zigzags rouges et blancs soulignait les corniches des toitures de l'église et une frise de denticules peinte imitant l'alternance de pierre blanche et de brique bordait l'arrondi des arcades et des fenêtres. Les annexes, en revanche, ne

[1707] Sennhauser, 2013², p.94.
[1708] Archives du diocèse de Coire, dossier 220.04, n°014.0744.
[1709] Sennhauser, 2003, p. 136.

semblent pas avoir été décorées de la sorte à l'exception des arcades aveugles. Le fronton a par ailleurs été conçu comme celui d'un temple antique avec une corniche saillante.

Dans un second temps mais toujours dans cette même période de construction, ont été ajoutées trois pièces au nord de l'église (fig.6)[1710].

La pièce la plus à l'est et la plus grande est considérée par Hans Rudolf Sennhauser comme une probable salle du chapitre (rappelons que l'espace réservé à cette fonction n'est assurée qu'à partir des constructions d'Anségise à Saint-Wandrille, dans les années 820). Cette pièce ainsi que celle plus à l'ouest étaient chacune accessibles par une porte ouvrant sur l'annexe nord de l'église. L'ouverture de la salle orientale était également alignée sur la grande arcade qui donnait accès depuis l'annexe à l'église.

La salle mitoyenne n'avait d'accès que depuis cette pièce orientale. Le long du mur ouest a été retrouvé une embase dans lequel était creusé un grand ovale, probable réservoir d'eau. Il est alors possible de considérer que cette pièce était réservée au lavage des pieds des moines et à leur préparation avant les offices.

La salle la plus à l'ouest, de forme presque carrée, était chauffée. Hans Rudolf Sennhauser propose d'y voir une cellule pour les moines extérieurs logés à Müstair.

Une grande salle, moins longue que l'ensemble au nord (à cause du départ de la galerie orientale du cloître), a été accolée à l'annexe sud de l'église (fig.5 et 6). Comme seul son angle sud-est a été fouillé, nous ne connaissons pas la totalité de sa longueur; cependant une forme analogue à l'annexe nord, avec une abside orientale en fer à cheval est retenue. À son extrémité orientale les archéologues ont retrouvé un large trou avec, au fond, un puisard. Y voir un lieu de préparation des officiants paraît superflu étant donné que cette fonction est déjà assurée par les pièces septentrionales. Peut-être faut-il y voir un rapport avec le cimetière situé juste à l'extérieur, au sud-est du complexe.

b. Avant-nef

Il n'y avait pas d'avant-nef à l'abbatiale Saint-Jean de Müstair. L'espace occidental de celle-ci étant occupé par une aile du cloître.

[1710] *Ibid.*

c. La chapelle Sainte-Croix

La chapelle secondaire Sainte-Croix a été reconstruite – selon les recherches de Sennhauser et Roth-Rubi– à l'angle sud-est du complexe monastique (fig.5) entre les années 765 et 788, d'après les analyses dendrochronologiques de la charpente de la moitié orientale du plafond[1711]. Le plan de l'édifice carolingien est celui d'une longue nef rectangulaire dont l'extrémité orientale était cantonnée à l'est, au nord et sud de trois absides en forme de fer à cheval largement saillantes (fig.12 et 30)[1712]. La nef comprend deux travées quadrangulaires. D'après les fouilles menées par Hans Rudolf Sennhauser, le premier édifice était de plan basilical, à nef unique prolongée par une abside orientale (fig.13). Il semblerait que cette construction ait été interrompue ; après quoi seulement l'abside orientale a été réduite, celles du nord et du sud ajoutées[1713] et la nef écourtée afin d'obtenir un édifice à plan centré. Sur la base de ces analyses et de la forme du premier plan, il avance la possibilité que la chapelle ait existé dès les Ve- VIe siècles sous un patronyme inconnu. Celle de l'époque carolingienne serait donc la reconstruction d'un édifice plus ancien. Cela pose alors la question de la véritable fondation de Müstair. Faut-il considérer que cette première chapelle ait été l'édifice de culte d'un monastère également plus ancien ? La seule trace de bâtiments monastiques précédents la construction en pierre du VIIIe siècle demeure l'aile orientale en bois. Celle-ci, légèrement antérieure à la fondation, était certainement provisoire et édifiée dans l'attente de la fin des travaux ; elle ne pourrait alors venir confirmer l'existence d'une occupation monastique pré-carolingienne[1714]. L'ensemble de la chapelle carolingienne, richement décoré, ne présente pas la même qualité d'exécution que Saint-Jean que ce soit dans les fresques et les stucs comme dans la maçonnerie. Cette constatation trahit l'existence d'une autre équipe, différente de celle de l'église principale, ayant œuvré à la construction de la chapelle et qui, selon Jürg Goll, pourrait également

[1711] Goll, 2013, p. 63−64. Cette analyse révèle que la construction a été achevée entre 785 et 788. Sennhauser et Roth-Rubi ont donné la date de 765 pour le début des travaux.
[1712] Il s'agit d'un type que l'on rencontre déjà à Coire au Ve siècle avec l'église funéraire Saint-Etienne où étaient inhumés les évêques.
[1713] Sennhauser, 2013², p.85.
[1714] Voir la sous-partie sur le cloître et les bâtiments conventuels.

signifier qu'un autre client (différent du supposé évêque Remedius) eût été le commanditaire.

La chapelle comprenait deux niveaux. Au niveau inférieur, un caveau funéraire probablement réservé à l'inhumation de personnes de haut rang a été retrouvé dans le sol de l'abside orientale, à la place d'un autel (fig.13). Cette découverte suggère une destination funéraire pour ce niveau. Sennhauser constate également que la tombe, qui était recouverte de planches de bois, s'adaptait parfaitement aux dimensions de l'abside rétrécie à l'époque carolingienne. Cette considération pourrait amener à dater l'inhumation de cette deuxième phase de construction. Notons cependant que cette forme se retrouve souvent dans des édifices à vocation funéraire, et ce dès le IVe siècle à Rome[1715].

À l'étage, a été aménagée une chapelle dont le sol était recouvert d'un mortier (fig.31). Le plan cruciforme de la chapelle rappelle la nature des reliques (de la sainte Croix) détenues et logées dans l'autel placé au fond de l'abside orientale. Celle-ci était précédée d'en emmarchement en marbre (fig.12). Les absides latérales étaient percées sur le côté oriental d'une petite fenêtre qui ont également accueillis des autels comme en témoigne la niche à relique pratiquée dans leur rebord. Pour celles-ci, un marche-pied semi-circulaire surélevait le célébrant à la hauteur nécessaire. L'ensemble des fenêtres des absides et de la nef étaient cintrées. Des fouilles à l'extérieur du site ont confirmé qu'elles étaient ornées de vitraux colorés. La nef et la partie orientale ont été séparées par une clôture de marbre. L'absidiole nord avait aussi son propre accès ménagé dans son flanc occidental dont les jambages étaient en marbre.

L'extérieur de la chapelle a été décoré d'arcades aveugles : trois sur chaque mur de la nef, trois pour chaque abside et trois sur le pignon oriental (fig.30). Il faut noter certaines irrégularités dans leur construction et notamment dans leur largeur, leur profondeur et la réalisation de leur *intrados*. Malgré cela, la chapelle demeure une réalisation de qualité. L'encadrement des ouvertures était peint d'une imitation de brique réalisée avec de l'ocre rouge ou avec du minium de plomb orange. Les corniches des absides ont été soulignées d'une frise peinte en zig-zag comme à Saint-Jean. Enfin, des traces de décorations peintes ont été retrouvées sur l'ensemble des parois extérieures. Leur état de conservation empêche

[1715] Krautheimer, 1986, p.24.

néanmoins toute interprétation. Il n'y a que sur le pignon oriental que l'on a pu décerner des motifs figuratifs.

L'ouest de la chapelle a brûlé lors d'un incendie avant 1021 mais a été, d'après les recherches de Jürg Goll, reconstruit à l'identique à l'extérieur comme à l'intérieur[1716]. Les poutres occidentales de la charpente, alors remplacées, furent préalablement recouvertes d'une substance visant à les protéger contre les micro-organismes avant de recevoir un décor peint.

Il est important de noter que cette chapelle se trouve bien intégrée au complexe monastique (fig.5). Au sud-est de celui-ci, elle se trouve sur le même axe que l'église Saint-Jean. Elle était accessible par les galeries de circulation méridionale et orientale qui la reliait également à l'église principale. Elle donnait également sur le cimetière. Si son soubassement est indéniablement à vocation funéraire, son étage richement décoré et pourvu de trois autels laisse dubitatif. La reconstruction de la chapelle s'est faite à peine quelques années après celle de Saint-Jean, en 788. On peut supposer qu'elle a été motivée par l'arrivée des reliques de la sainte Croix dont elle porte la titulature ; ainsi la chapelle a été reconstruite comme un écrin. Néanmoins, aucun texte ne nous renseigne sur la liturgie qui y était pratiquée ni même sur la nature de ceux qui assistaient aux offices. La chapelle était-elle réservée aux moines, à l'abbé ou était-ce la chapelle palatiale où se rendaient les hôtes de marques logés dans les ailes nord et ouest, comme le laisse entendre Jürg Goll ? Le seul point qui viendrait nuancer son interprétation demeure l'éloignement entre cette chapelle et les logements de l'évêque ou des hôtes de marque. Leurs bâtiments se trouvent à l'opposé du complexe. Les lacunes documentaires empêchent pour l'instant toute interprétation. Il semblerait que la reconstruction de la chapelle, qui s'est achevée en 788, soit pour le monastère la dernière activité constructrice de cette phase carolingienne.

d. Cloître et bâtiments conventuels

- Le cloître

[1716] Goll, 2013, p.64-65.

L'ensemble des bâtiments conventuels a subi d'importantes transformations depuis l'époque carolingienne et c'est grâce aux investigations archéologiques que nous connaissons ceux édifiés à la fin du VIIIe siècle. Ce qui constitue l'originalité première de Müstair demeure la disposition régulière des bâtiments autour d'une cour à angle droit. À partir de ce constat, les archéologues et historiens de l'art dont Hans Rudolf Sennhauser[1717] et Jürg Goll[1718] proposent que le complexe monastique carolingien ait été bâti d'un seul tenant selon un programme architectural préalablement pensé et défini. Ainsi – et en prenant comme repère chronologique le récit traditionnel de la fondation du monastère et l'analyse dendrochronologique réalisée sur un élément de charpente à Saint-Jean précédemment évoqués –, Hans Rudolf Sennhauser estime la date du projet de construction aux années 772 – 774[1719]. Jürg Goll suppose néanmoins qu'après une première construction ordonnée dans les années 770, le monastère ait été agrandi lors du changement d'archidiocèse en 843.

Contrairement à ce qu'avait supposé Joseph Zemp au début du XXe siècle[1720], nous savons depuis les fouilles menées que le monastère primitif n'était pas au nord de l'église mais au sud-ouest (fig.5)[1721]. Le mur occidental de Saint-Jean a d'ailleurs été prolongé vers le sud pour former l'aile de la galerie orientale du cloître. Celui-ci est encadré par quatre ailes à deux niveaux. Le monastère dans son ensemble présentait des dimensions supérieures à ceux de Pfäfers et Disentis, plus ancien.

La cour mesurait 30,50 mètres sur environ 38 mètres[1722] ; l'épaisseur des murs variait entre 0,70 et 0,80 mètres[1723]. Les galeries intérieures avaient une largeur de 2,60/2,70 mètres et encerclaient la cour ouverte (fig.5). Elles possédaient toutes les quatre un étage comme le confirme l'escalier retrouvé au pied de la galerie méridionale du cloître. Autour de celles-ci étaient construites les ailes d'habitation, sur deux niveaux. Les premières maçonneries ont été construites sur un banc de pierre recouvert d'argile. L'appareil mis en place était régulier et établi avec soin et les murs recouverts d'enduit.

[1717] Sennhauser, 2013², p.90.
[1718] Goll, Exner, Hirsch, 2007, p. 47.
[1719] Sennhauser, 2013², p.92.
[1720] Zemp, Durrer, 1906.
[1721] Sennhauser, 2003, p. 135.
[1722] Goll, 2007², p. 47.
[1723] Sennhauser, 2003, p. 135.

La longueur de l'aile septentrionale a pu être mesurée entre soixante mètres et soixante-six mètres pour une largeur de seize mètres (fig.14). Divisée en trois salles, elle était la résidence secondaire de l'évêque de Coire. Cette partie est par ailleurs nommée palais-monastère[1724] et a connu cinq étapes de constructions successives du VIIIe au XVIIe siècle. Un inventaire du XVe siècle évoque cet aménagement[1725]. Il déclare que le monastère de Müstair était la résidence d'origine de l'évêque avant que celui-ci n'en fasse construire une autre à Fürstenburg au XIIIe siècle. Cette résidence à Müstair était totalement intégrée au programme architectural et organisationnel du complexe[1726]. Formant une des quatre ailes du quadrilatère, elle était séparée de l'église à l'est et de l'aile occidentale par des couloirs. Ainsi, elle était tout autant liée et isolée du reste du monastère. Des trois salles aménagées qui se divisent son espace, les deux localisées aux extrémités étaient rectangulaires et séparées en trois nefs par des supports. La salle centrale s'apparentait plus à une chambre quadrangulaire dont le couvrement était retenu par quatre supports placés au centre. La salle la plus orientale possédait un escalier ménagé derrière un panneau, conduisant aux niveaux supérieurs de l'église et de son annexe nord. Le sol du rez-de-chaussée de cette aile était constitué de mortier posé sur un lit de pierre solide à l'exception de celui de la salle la plus occidentale qui possédait le même revêtement argileux que l'aile méridionale à vocation économique. Il s'agissait peut-être ici d'une cuisine, bien que le four ou la cheminée ait été disposé dans la salle centrale (fig.16)[1727]. Sennhauser propose de voir pour la salle la plus orientale une écurie (en raison de son pavage grossier). Il propose d'autres fonctions possibles pour ces trois salles comme celles d'arsenal, d'entrepôt, de relai ou encore d'hospice[1728].

La forme de la pièce centrale, similaire à une tour et dont la couverture est supportée par des piliers, laisse supposer la présence d'un étage avec peut-être une toiture à deux pans (fig.15). Bien que la division et l'aménagement des chambres à l'étage ne sont pas connues,

---

[1724] *Ibid.*, 1996², p.288-292.
[1725] *Ibid.*, 2010², p.3 ; Muoth, 1898, p.17.
[1726] Sennhauser, 2010², p.7.
[1727] H.R. Sennhauser a établi un parallèle entre l'aménagement de ce four et ceux retrouvés à Deventer et à Paderborn. Les détails de son fonctionnement sont encore inconnus. Nous ne savons pas s'il chauffait le sous-sol, le rez-de-chaussée ou l'ensemble des niveaux.
[1728] Sennhauser, 2013², p.84.

nous pouvons avancer le fait, qu'étant donné la largeur des pièces, des supports intermédiaires ont également dû être prévus aux niveaux supérieurs. Leur accès pouvait se faire depuis un escalier hypothétiquement aménagé dans le large couloir qui sépare les ailes septentrionale et occidentale. Bien qu'il faille reconnaître que les lacunes documentaires puissent fausser nos interprétations, ce palais épiscopal demeure une exception dans la région ainsi que pour son époque. Pour l'instant, les exemples similaires d'aile tripartite avec foyer central que nous connaissons sont ceux appartenant à la royauté et non intégré dans des monastères.

L'aile méridionale n'a pas été complètement explorée mais semble avoir eu une longueur plus ou moins équivalente à celle du nord, soit une soixantaine de mètres (fig.5)[1729]. En revanche, elle était deux fois moins large, environ huit mètres. Elle fut endommagée par le feu ; les restes des poutres avec les vestiges du sol en mortier de l'étage supérieur ont été dégagés lors des fouilles.

Le rez-de-chaussée, accessible depuis la galerie intérieure du cloître, était probablement divisé en une série de cinq pièces (fig.18). Les deux les plus orientales étaient chauffées par des cheminées tandis que les deux salles du milieu l'étaient par le sol grâce à un four souterrain alimenté depuis l'extérieur et à partir duquel des canaux conduisaient l'air chaud jusqu'à l'étage supérieur. Au rez-de-chaussée furent certainement installées des salles de travail, sans aucune fonction représentative (son sol était le seul des trois ailes à ne pas être recouvert de mortier) mais dont l'usure du sol argileux confirme la forte fréquentation. Celle-ci s'explique par le confort qu'offraient les lieux grâce au chauffage. Dans la salle la plus orientale de l'aile sud – et donc la plus proche de l'aile des moines –des stylets, des serrures de porte en métal, des éléments de vannerie et de menuiserie ainsi qu'un fragment de marbre gravé d'un psaume ont été retrouvé[1730]. Malgré ces découvertes, Jürg Goll ne pense pas que cette salle orientale était un *scriptorium* ; les vestiges de stylets et le confort d'une salle chauffée ne peuvent être les seuls éléments déterminants pour cette identification[1731]. Pour l'instant, cette salle semblerait avoir été à vocation artisanale. On

[1729] Mesures données par : Goll, 2013, p. 58.
[1730] *Ibid.*, 2008, p.292-293.
[1731] La seule constante qu'il relève est celle de son voisinage direct avec la bibliothèque, qu'il s'agisse d'une pièce à part ou d'une simple armoire à livre.

pourrait aussi imaginer un espace d'écriture réservé à l'archivage et à l'administration du monastère (éventuellement associé à d'autres fonctions), plutôt qu'un *scriptorium* destiné à recopier et enluminer des manuscrits. Enfin, d'après Josef Ackermann, les quatre fragments carolingiens retrouvés aux archives de Müstair ne suffisent pas non plus à affirmer le fait qu'ils aient été produits sur place[1732]. Les autres salles de l'aile sud auraient pu servir d'espace de stockage.

Dans un second temps, toujours à l'époque carolingienne, l'étage supérieur fut doublé dans sa largeur par une loggia qui débordait alors sur la cour du cloître. Jürg Goll qualifie cette substructure de *piano nobile*. En effet, des vestiges de peinture murale à motifs floraux y ont été découverts[1733]. Cet étage était desservi par un escalier particulier. La richesse de ce niveau ainsi que le voisinage avec la chapelle Sainte-Croix laisse supposer qu'il s'agissait de la résidence de l'abbé, qui était – rappelons-le distinct de l'évêque à partir de la mort de Remedius vers 805/806.

L'aile orientale était la plus étroite avec ses quelques sept mètres cinquante de large (fig.5)[1734]. Son mur occidental était une prolongation de celui de l'église et était ouvert sur la galerie du cloître par quatre larges ouvertures. Selon Hans Rudolf Sennhauser et Jürg Goll, les ailes orientale et méridionale ont probablement été réservées aux moines, du moins les rez-de-chaussée. La première salle directement au sud de l'église n'était pas divisée à l'origine et était ainsi d'une longueur importante (fig.17). Depuis 1995, Sennhauser propose d'y voir le réfectoire dont une porte ménagée dans le mur donnait un accès direct à l'annexe sud de l'église Saint-Jean. Si on la croit postérieure à la première construction carolingienne il est susceptible qu'elle ait remplacé une plus ancienne[1735]. En direction du sud ont été aménagés un passage (que Jurg Göll propose de voir comme un éventuel auditorium) puis une salle carrée équipée d'un four et de canalisations d'eau froide – peut-être la cuisine[1736] et enfin une salle d'eau traversée par des canalisations souterraines. L'étage aurait été le

[1732] Ackermann, 2008, p.306.
[1733] Goll, 2007², p. 48.
[1734] Mesures données par : Goll, 2013, p. 58.
[1735] Sennhauser, 1996², p.285.
[1736] Notons que la multiplicité de foyers et de fours retrouvés indique certainement les différents changements d'emplacement des cuisines dans le temps.

dortoir des moines avec à l'extrême sud, peut-être une salle de travail. Les moines pouvaient ainsi rejoindre directement l'église depuis le dortoir pour suivre les offices. Hans Rudolf Sennhauser propose de voir dans l'annexe sud un escalier aménagé qui aurait relié les deux espaces.

L'aile orientale en dur remplaçait une plus ancienne en bois et qui, tout en étant sur le même axe, était légèrement plus à l'ouest. Son mur oriental s'alignait presque sur le canal creusé en-deçà – et qui existait depuis l'époque du bâtiment en bois. Hans Rudolf Sennhauser propose de voir, pour cette première aile monastique en bois, une construction provisoire qui aurait été remplacée par l'aile maçonnée une fois l'abbatiale Saint-Jean achevée. Cela vient alors confirmer l'hypothèse d'un programme architectural élaboré où chaque étape de construction a été pensée et organisée en amont[1737].

L'aile occidentale était aussi large que celle du nord, environ seize mètres (fig.18 et 19). Composée de deux niveaux comme en témoignent les supports en bois aménagé au milieu de la salle du rez-de-chaussée, elle aurait servi d'hôtellerie. Son étage était accessible par un escalier situé au coin sud du cloître dans un passage[1738]. Au rez-de-chaussée, en plus des murs recouverts d'enduits, les archéologues ont retrouvés une bande peinte en rouge à leur base et des traces d'un mortier soigneusement appliqué au sol sur lit de pierres. Avec ceci et en considérant les deux fours présents dans la pièce, les trois traces de supports alignés au nord (supposant l'existence d'une tribune), la grande salle semble avoir été un réfectoire pour hôtes. L'aile se terminait au sud par des entrepôts ou une cuisine avec foyer. Elle était strictement isolée de l'aile septentrionale et de l'aile méridionale par des passages étroits.

Des éclats de verre provenant de vitraux ont été retrouvés dans l'ensemble des espaces de vie du cloître. Il semblerait également, d'après certains éléments de poterie mis au jour, que Müstair en eut importé d'Italie – à ce jour fait unique dans les Alpes[1739].

[1737] Sennhauser, 2013², p.91.
[1738] *Ibid.*, 2003, p. 135.
[1739] Terzer, 2011, p. 362.

À l'intérieur du cloître, dans la cour, furent ajoutés en plusieurs étapes des bâtiments de service tels une cave, une boulangerie ou encore une citerne reliée au réseau des canaux souterrains (fig.5). Dans celle-ci, un épais mortier rouge recouvrait les murs.

- La basse-cour et les bâtiments à vocation économique

La basse-cour à l'ouest du cloître était délimitée par un système de portes au nord et par des bâtiments de ferme (fig.4). Elle s'étendait au minimum sur trente mètres à l'ouest du cloître, voire peut-être cinquante mètres. Seule la zone nord-est ainsi que la partie orientale de l'aile nord de cet ensemble ont été fouillées, le reste ayant été détruit par les excavations ultérieures. On suppose que les bâtiments des ailes nord, ouest et sud ont été aménagés afin d'accueillir diverses activités artisanales et agricoles, notamment des écuries et des enclos pour le bétail[1740]. En effet, des ateliers y ont récemment été localisés où des objets en os et en métal non-ferreux ont été retrouvés (fig.5)[1741].

Finalement, le complexe (en incluant l'église et les bâtiments conventuels) mesurait à l'extérieur du nord au sud cinquante-quatre mètres cinquante et d'est en ouest quarante-huit mètres cinquante.

Le monastère ne semble pas avoir eu de clôture murée[1742], ce qui n'est pas une exception pour l'époque carolingienne. Les clôtures deviennent plus courantes pour les monastères ainsi que pour les palais royaux à partir de la seconde moitié du IXe siècle.

a. Cimetière

[1740] Sennhauser, 1996², p.288.
[1741] *Ibid.*, 2003, p. 135.
[1742] *Ibid.*, 2010², p.11.

D'après les fouilles et les études d'Hans Rudolf Sennhauser, le cimetière actuel au sud-est de l'église Saint-Jean semble avoir été le premier lieu de sépulture depuis les temps carolingiens (fig.4 et 5)[1743].

b. Village/ bourg

Ce n'est qu'en 1157 qu'advint la première distinction entre *Tuberis* le village et le *monasterium* Müstair/Münster[1744]. Jusque-là, les deux étaient confondus dans les textes. Au Xe siècle, le monastère était entouré de domaines seigneuriaux dont un a été donné à l'évêque de Coire par les Ottoniens. Au XIIIe siècle, un marché aux draps est mentionné pour la première fois. Le village a adhéré à la Ligue de la Maison-Dieu en 1367. Il a subit d'importantes destructions en 1499, causées par des troupes autrichiennes puis plus tard, au XVIIe siècle, lors des Troubles des Grisons. Un hospice y a été construit en 1709 par les capucins. L'évêque de Coire a vendu la vallée à l'Autriche en 1728 avant de la racheter en 1762. Le village de Müstair est devenu une commune en 1854.

Au haut Moyen Âge, l'activité du monastère et les défrichements pratiqués donnèrent naissance aux premières fermes du val. La chapelle épiscopale Sainte-Marie (à quatre kilomètres de Saint-Jean), attestée vers 1167/1170, était un lieu de pèlerinage renommé. Elle a été donnée en 1294 au monastère de Müstair.

[1743] *Ibid.*, 2003, p. 136.
[1744] *Historisches Lexikon der Schweiz,* 2011, « Santa Maria Val Müstair », p.772 et *Historisches Lexikon der Schweiz,* 2010*,* « Müstair », p.43-45.

Bibliographie Müstair

Sources :

Archives du diocèse de Coire, dossier 220.04, n°014.0744

Archives du diocèse de Coire, dossier 220.01,n° 011.0001

Archives du monastère de Müstair, XX 48/15

MGH, *Alcuini Epistolae*
MGH, Dümmler Ernst (éd.), Alcuin, « Alcuini epistolae », dans *Epistolae*, 4, Berlin, 1895.

MGH, Diplôme Charles III
MGH, Kehr Paul (éd.), « Karoli III Diplomata », dans *Diplomata*, 1906, p.50.

MGH, Lettre évêque Victor
MGH, Dümmler Ernst, Hampe Karl (éd.), « Lettre de l'évêque Victor à Louis le Pieux », dans *Epistolae, Epistolae in Quart*, 5, Berlin, 1899, p.310.

MGH, *Libri Sancti Galli*
MGH, Piper Paul (éd.), « Libri confraternitatum Sancti Galli, Augiensis, Fabariensis, Confraternitates Sangallenses », dans *Antiquitates*, *Necr.*, *Suppl.*, Berlin, 1884.

MGH, Livre de Confraternité de Reichenau
MGH, Autenrieth Johanne, Geuenich Dieter, Schmid Karl (éd.), « Das Verbrüderungsbuch der Abtei Reichenau », dans *Antiquitates*, *LMNS*, 1, Hannovre, 1979.

Études :

Ackermann, 2008
Ackermann Josef, « Fragmente frühmittelalterlicher Handschriften im Klosterarchiv Müstair » , dans Eisenhut Heidi, Fuchs Karin, Graf Martin Hannes, Steiner Hannes, *Schrift, Schriftgebrauch und textsorten im frühmittelalterlichen Churrätien*, (actes du colloque des 18–20 mai 2006, Coire), Bâle, 2008, p.294–306.

Ataoguz, 2007
Ataoguz Jenny Kirsten, *The apostolic commissioning of the monks of Saint John in Müstair, Switzerland : painting and preaching in a Churraetian monastery*, thèse soutenue en 2007 à l'université de Harvard, Cambridge.

Birchler, 1953
Birchler Linus, « Die karolingischen Fresken in Münster/Müstair », dans *Schweizer Journal*, 1953, p. 12–17.

Birchler, 1954
Birchler Linus, « Zur karolingischen Architektur und Malerei in Münster-Müstair in Josephi Kemp (1869-1942) piam memoriam », dans Birchler Linus, Pélichet Edgar (dir.), *Frühmittelalterliche Kunst in den Alpenländern*, (actes du congrès des 9–14 septembre 1951), Olten, 1954, p.167–252.

Boscani, 2008
Boscani Leoni Simona, *Essor et fonctions des images religieuses dans les Alpes : l'exemple de l'ancien diocèse de Coire (1150-1530 env.)*, Bern/Berlin/Bruxelles, 2008.

Brogiolo, Gheroldi, Ibsen, Mitchell, 2010
Brogiolo Gian Pietro, Gheroldi Vincenzo, Ibsen Monica, Mitchell John, « Ulteriori ricerche sul San Salvatore II di Brescia », dans *Hortus artium medievalium*, 16, 2010, p.209-232 (227-228).

Clavadetscher, 1979
Clavadetscher Otto Paul, «Churrätien im Übergang von der Spätantike zum Mittelalter nach den Schriftquellen », dans Werner Joachim, Ewig Eugen (dir.), *Von der Spätantike zum frühen Mittelalter*, Sigmaringen, 1979, p. 159−178.

Courvoisier, Sennhauser, 1996
Courvoisier Hans Rudolf, Sennhauser Hans Rudolf, « Die Klosterbauten - eine Übersicht », dans *Müstair, Kloster Sankt Johann, Zur Klosteranlage, Vorklösterliche Befunde*, vol. 1, Zürich, 1996, p.15–65.

Fischer, s.d
Fischer Albert, *Abriss der Geschichte des Bistums Chur von den Anfängen bis heute*, *1. Von den Anfängen bis zum Vertrag von Verdun (843),* s.d., s.l.

Goll, 2001
Goll Jürg, « Frühmittelalterliche Fenstergläser aus Müstair und Sion », dans Francesca Dell'Acqua, Romano Silva (dir.), *Il colore nel medioevo. Arte simbolo tecnica. La vetrata in occidente dal IV all'XI secolo*, (actes du colloque des 23–25 septembre 1999, Lucques), Lucques, 2001, p.87–98.

Goll, 2007
Goll Jürg, « Das Kloster St. Johann in Müstair seit Karl dem Grossen », dans Goll Jürg, Exner Matthias, Hirsch Susanne, *Müstair : die mittelalterlichen Wandbilder in der Klosterkirche : UNESCO-Welterbe*, Munich, 2007, p.27–42.

Goll, 2007²
Goll Jürg, « Die Wandbilder in Raum und Zeit », dans Goll Jürg, Exner Matthias, Hirsch Susanne, *Müstair : die mittelalterlichen Wandbilder in der Klosterkirche : UNESCO-Welterbe*, Munich, 2007, p.47−79.

Goll, 2008

Goll Jürg, « Archäologische Überlegungen zu einem Skriptorium in Müstair », dans Eisenhut Heidi, Fuchs Karin, Graf Martin Hannes, Steiner Hannes, *Schrift, Schriftgebrauch und textsorten im frühmittelalterlichen Churrätien*, (actes du colloque des 18−20 mai 2006, Coire), Bâle, 2008, p.292−293.

Goll, 2013
Goll Jürg « Müstair, Architektur im Dienst von Glaube und Herrschaft », dans Riek Markus, Goll Jürg, Descoeudres Georges (dir.), *Die Zeit Karls des Grossen in der Schweiz*, Zurich, 2013, p. 58−65.

Goll, Exner, Hirsch
Goll Jürg, Exner Matthias, Hirsch Susanne, *Müstair : die mittelalterlichen Wandbilder in der Klosterkirche : UNESCO-Welterbe*, Munich, 2007.

Heitmeier, 2013
Heitmeier Irmtraut, «*Per Alpes Curiam* – der rätische Straßenraum in der frühen Karolingerzeit – Annäherung an die Gründungsumstände des Klosters Müstair », dans Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Wandel und Konstanz zwischen Bodensee und Lombardei zur Zeit Karls des Grossen, Kloster St. Johann in Müstair und Churrätien*, (actes du colloque des 13–16 Juin 2012, Müstair), Zürich, 2013, p.143–176.

Historisches Lexikon der Schweiz, 2004
« Churrätien » dans, *Historisches Lexikon der Schweiz,* vol. 3, Bâle, 2004, p. 392–394.

Historisches Lexikon der Schweiz, 2010
« Müstair », dans *Historisches Lexikon der Schweiz,* vol. 9, Bâle, 2010, p.43–45.

Historisches Lexikon der Schweiz, 2011
« Santa Maria Val Müstair », dans *Historisches Lexikon der Schweiz,* vol. 10, Bâle, 2011, p.772.

Kaiser, 1998
Kaiser Reinhold, *Churrätien im frühen Mittelalter. Ende 5. bis Mitte 10. Jahrhundert*, Vaduz-Bâle, 1998.

Krautheimer, 1986
Krautheimer Richard, *Architettura paleocristiana e bizantina*, Turin, 1986.

Metz, 1959
Metz Wolfgang, « Zur Stellung und Bedeutung des karolingischen Reichsurbars aus Churrätien », dans *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 15, 1959, p.194−211.

Müller, 1956
Müller Iso, « Die Inschrift von 1087 », dans Heinrich Büttner, Iso Müller, *Das Kloster Müstair im Früh- und Hochmittelalter, Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte*, 50, 1956, p.34–39.

Müller, 1964

Müller Iso, *Die churrätische Wallfahrt im Mittelalter*, Basel, 1964.

Müller, 1982
Müller Iso, *Geschichte des Klosters Müstair : von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Disentis, 1982.

Muoth, 1897
Muoth Jakob Caspar, « Zwei sogenannte ämterbücher des Bistums Chur aus dem Anfang des XV. Jahrhunderts», dans *Jahresbericht der Historisch-antiquarische Gesellschaft von Graubünden*, 17, Chur, 1897, p.1–255.

Roth-Rubi, Sennhauser, 2007
Roth-Rubi Katrin, Sennhauser Hans Rudolf, *Karolingische Flechtwerk-Skulptur. Kataloge der Stücke aus Müstair, Schänis und aus dem Tessin*, version digitale, 2007.

Roth-Rubi, 2013
Roth-Rubi Katrin, « Zum Motivschatz der churrätischen Marmorskulptur im Frühmittelalter », dans Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Wandel und Konstanz zwischen Bodensee und Lombardei zur Zeit Karls des Grossen, Kloster St. Johann in Müstair und Churrätien*, (actes du colloque des 13–16 Juin 2012, Müstair), Zurich, 2013, p. 403–425.

Roth-Rubi, 2013²
Roth-Rubi Katrin, « Zur Gründung des Klosters St. Johann in Müstair. Recapitulatio von Argumenten » dans Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Wandel und Konstanz zwischen Bodensee und Lombardei zur Zeit Karls des Grossen, Kloster St. Johann in Müstair und Churrätien*, (actes du colloque des 13–16 Juin 2012, Müstair), Zurich, 2013, p.451–459.

Schneider-Schnekenburger, 1980
Schneider-Schnekenburger Gudrun, *Churrätien im Frühmittelalter : auf Grund der archäologischen Funde*, Munich, 1980.

Sennhauser, 1996
Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Wohn- und Wirtschaftsbauten frühmittelalterlicher Klöster,* (actes du colloque des 26 septembre–1er octobre 1995, Zurzach), Zurich, 1996.

Sennhauser, 1996²
Sennhauser Hans Rudolf « Funktionale Bestimmung von Trakten und Räumen der karolingischen Klosteranlage von Müstair », dans Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Wohn- und Wirtschaftsbauten frühmittelalterlicher Klöster*, (actes du colloque des 26 septembre–1er octobre 1995, Zurzach), Zurich, 1996, p.283–300.

Sennhauser, 2002
Sennhauser Hans Rudolf, « Baugeschichte und Bedeutung des Klosters Müstair », dans Wyss Alfred, Rutishauser Hans et Nay Marc Antoni (dir.), *Die mittelalterlichen Wandmalereien im Kloster Müstair. Grundlagen zu Konservierung und Pflege,* (actes du colloque des 9–11 septembre 1998), Zurich, 2002, p.17–29.

Sennhauser, 2002²

Sennhauser Hans Rudolf, « Müstair », dans *Reallexikon der germanischen Altertumskunde,* vol.20, p. 372–381.

Sennhauser, 2003
Sennhauser Hans Rudolf, *Frühe Kirchen im östlichen Alpengebiet : Von der Spätantike bis in ottonische Zeit,* Munich, 2003.

Sennhauser, 2010
Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Pfalz - Kloster - Klosterpfalz St. Johann in Müstair. Historische und archäologische Fragen,* (actes du colloque des 20–22 septembre 2009, Müstair), Zurich, 2010.

Sennhauser, 2010²
Sennhauser Hans Rudolf, « St. Johann in Müstair als Klosterpfalz », dans Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Pfalz - Kloster - Klosterpfalz St. Johann in Müstair. Historische und archäologische Fragen,* (actes du colloque des 20–22 septembre 2009, Müstair), Zurich, 2010, p.3-28.

Sennhauser, 2013
Sennhauser Hans Rudolf, (dir.), *Wandel und Konstanz zwischen Bodensee und Lombardei zur Zeit Karls des Grossen, Kloster St. Johann in Müstair und Churrätien*, (actes du colloque des 13–16 Juin 2012, Müstair), Zurich, 2013.

Sennhauser, 2013²
Sennhauser Hans Rudolf, « Bemerkungen zur Gründung und zur Frühgeschichte des Klosters St Johann in Müstair », dans Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Wandel und Konstanz zwischen Bodensee und Lombardei zur Zeit Karls des Grossen, Kloster St. Johann in Müstair und Churrätien,* (actes du colloque des 13–16 Juin 2012, Müstair), Zurich, 2013, p.83–108.

Sennhauser-Girard, Sennhauser, Rutishauser, 1986
Sennhauser-Girard Marese, Sennhauser Hans Rudolf, Rutishauser Hans, *Das Benediktinerinnenkloster Sankt Johann in Müstair, Graubünden*, Berne, 1986.

Sulser, 1957
Sulser Walther, « Über einige Restaurierungen diesseits und jenseits der Schweizer Alpen », dans *Deutsche Kunst und Denkmalpflege*, 1, 1957, p.2–11.

Terzer, 2011
Terzer Christian, « Keramik- und Lavezgefässe der Zeit von 800 bis 1200 aus Müstair GR – Kloster St. Johann », dans Niffeler Urs (dir.), *Siedlungsbefunde und Fundcomplexe der Zeit zwischen 800 und 1350*, (actes du colloque des 28–29 juin 2010, Frauenfeld), Bâle, 2011, p. 361–368.

Zemp, Durrer, 1906
Zemp Josef, Durrer Robert, *Das Kloster Sankt Johann zu Münster in Graubünden*, Genève, 1906.

Novalaise

I. Localisation

Novalaise se situe dans la région du Piémont, à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Turin et à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Suse (fig.1 et 5). L'abbaye se trouve dans la vallée de Cenise (Cenischia), du nom de l'affluent Cenise qui prend sa source sur le plateau du lac du Mont-Cenis et se déverse vers le sud-est dans la Doire Ripaire (Dora Riparia) à Suse – elle-même affluent du Pô.

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

La charte de fondation de l'abbaye en 726 a été conservée[1745]. Le testament d'Abbon daté de 739 nous livre des informations sur l'abbaye à son époque ; il nous est connu grâce à la confirmation des biens par Charlemagne[1746]. Nous disposons également de plusieurs chartes, de nécrologes et de textes liturgiques de l'époque carolingienne.

Outre ces sources, nous pouvons compter sur la chronique de l'abbaye, écrite au milieu du XIe siècle par un auteur anonyme[1747]. Elle nous renseigne non seulement sur l'histoire de l'abbaye mais aussi sur ses composantes architecturales à l'époque carolingienne[1748].

Nous pouvons également mentionner quelques *Vitae* dont celle lacunaire d'Abbon, écrite entre la fin du Xe et le début du XIe siècle, et celle d'Eldrade, abbé de Novalaise (825/827-844), composée entre le Xe et le XIe siècle[1749].

[1745] *Monumenta Novaliciensia*, I, p.7-13.
[1746] *Monumenta Novaliciensia*, I, p. 18-38.
[1747] Plusieurs éditions sont disponibles : celle des MGH de G.H. Pertz (1846), celle de C. Cippola (1898-1901) et celle de G. C. Alessio (1982).
[1748] MGH, *Chronicon Novaliciense,* II, chap.2, p.8 ; chap.4, p.4-5 ; et V, chap.44, p.83-84 (pour Sainte-Marie) ; Id., II, chap.1, p.5-6 (pour Saint-Sauveur) ; Id., II, chap.1, p.5-8 (pour la résidence de l'abbé) ; Id., V, chap.46, p.85 (pour la reconstruction du XIe siècle et la consécration des quatre chapelles) ; Id., IV, chap.3, p.56 (pour la construction du clocher par l'abbé Eldrade).
[1749] Cantino Wataghin, 2014, p.261.

Enfin, au XVIIe siècle, une histoire de l'abbaye a été rédigée par Jean-Louis Rochex[1750]. Ce *Liber cappellarum monasteri Sancti Petri Novalicii*, écrit en 1664, compile en regestes plusieurs documents (acte de fondation, dons, transactions etc.)[1751].

b. Sources iconographiques

À la fin du XIXe siècle, Alfredo d'Andrade a dessiné les chapelles du monastère de Novalaise (fig.3).

c. Sources archéologiques

Les fouilles du site sont menées depuis 1978 par la Soprintendenza ai Beni Ambientali e Architettonici del Piemonte, accompagnée de la communauté bénédictine de l'abbaye, de l'Administration Provinciale de Turin et de l'Université de Turin. Les fouilles se sont d'abord concentrées sur la chapelle Sainte-Marie (fig.16)[1752]. Aujourd'hui l'abbatiale, le cloître, les bâtiments communautaires autour de celui-ci ainsi que la chapelle Saint-Eldrade ont été fouillés (fig. 8, 9 et20). G. Cantino Wataghin qui dirige les recherches projette de fouiller la chapelle Saint-Michel.

III.Présentation des études

En 1781, Eugenio de Levis s'intéresse aux fragments de stèles romaines retrouvés sur le site de l'abbaye[1753].

À partir des années 1960, Giovanni Tabacco oriente ses recherches sur l'histoire de l'abbaye de Novalaise et notamment sur son rôle politique[1754]. En 1966, Maria Clotilde Magni produit un article sur les chapelles à chevet quadrangulaire des Alpes, antérieures à

[1750] Rochex, 1670.
[1751] Cantino Wataghin, 2014, p.258, n.4. L'ouvrage n'a pas été édité. Il est consultable aux Archivio di Stato de Turin, fondo Abbazia di Novalesa, mazzo 15, già 14, fasc.18.
[1752] Micheletto, Pittarello, Wataghin Cantino, 1979, p.45-62.
[1753] Levis, 1781.
[1754] Tabacco, 1966.

l'an mil (typologie attestée à Novalaise)[1755]. En 1973, Severino Savi s'intéresse à l'architecture et à la sculpture carolingiennes et romanes de Novalaise[1756]. En 1979, Egle Micheletto, Liliana Pittarello et Gisella Cantino Wataghin publient leurs recherches sur la chapelle de Sainte-Marie[1757].

On doit à G. Cantino Wataghin l'essentiel des études et des analyses de fouilles archéologiques à Novalaise. On ne mentionnera cependant ici que les articles les plus utiles pour notre étude. En 1981, elle livre un article sur la vallée du Mont-Cenis et sa place dans le réseau routier à l'époque romaine[1758]. En 1988, dans un ouvrage collectif sur Novalaise et l'étude de ses sources textuelles et archéologiques, nous pouvons remarquer les articles de L. Pittarello sur l'histoire récente de l'abbaye[1759] et de Giuseppe Sergi sur les origines de la communauté monastique de Novalaise[1760]. En 1994, G. Cantino Wataghin et Mariachristina Colonna Durando livrent une étude sur les fragments d'enduits peints retrouvés à Novalaise[1761]. En 1996, G. Cantino Wataghin publie un article sur l'abbaye de Novalaise au haut Moyen Âge[1762].

En 2000, dans l'ouvrage collectif « Novalesa. Una storia tra fede e arte », nous pouvons relever les articles de Gian Carlo Alessio sur la chronique de Novalaise[1763], de Guido Gentile sur les reliques et les reliquaires de Novalaise[1764] et de Giovanna Saroni sur le reliquaire en os de Novalaise[1765]. Luigi Provero a produit, en 2001, une étude sur l'abbatiat d'Eldrade[1766]. En 2003, Giovanni Lunardi consacre un ouvrage sur la construction de l'abbaye de Novalaise[1767]. On doit, en 2004, à Guy Barruol et Henri Falque-Vert, un article sur les biens d'Abbon en 739[1768]. En 2004 également, paraît un important ouvrage collectif

[1755] Magni, 1966.
[1756] Savi, 1973.
[1757] Micheletto, Pittarello, Wataghin Cantino, 1979.
[1758] Cantino Wataghin, 1981.
[1759] Pittarello, 1988.
[1760] Serfi, 1988.
[1761] Cantino Wataghin, Colonna Durando, 1994.
[1762] Cantino Wataghin, 1996.
[1763] Alessio, 2000.
[1764] Gentile, 2000.
[1765] Saroni, 2000.
[1766] Provero, 2001.
[1767] Lunardi, 2003.
[1768] Barruol, Falque-Vert, 2004.

sur Novalaise, dirigé par Maria Grazia Cerri. Nous pouvons y noter les articles de G. Cantino Wataghin qui actualise la recherche sur le site à la lumière des derniers résultats de fouilles[1769], celui de G. Sergi sur l'historiographie de l'abbaye[1770] et celui de Sophie Uggé sur le répertoire sculpté de Novalaise au haut Moyen Âge[1771]. G. Cantino Wataghin résume ses conclusions sur l'abbaye dans un article de 2007[1772]. Dans l'important colloque de 2006 « Carlo Magno e le Alpi », publié en 2007, il faut évoquer l'article de Giuseppe Albertoni sur la politique alpine de Charlemagne[1773], celui de Matthias Exner sur la peinture murale carolingienne dans la région des Alpes[1774], celui de Patrick Joseph Geary sur l'histoire de la présence franque dans les Alpes[1775], celui de Saverio Lomartire sur l'architecture et la sculpture du haut Moyen Âge dans la partie occidentale des Alpes[1776] et celui de Hans Rudolf Sennhauser sur l'architecture et la sculpture dans la région centre-orientale des Alpes[1777]. En 2008 paraît l'ouvrage collectif « Attraverso le Alpi. S. Michele, Novalesa, S. Teofredo e altre reti monastiche ». On y notera l'article de G. Cantino Wataghin et d'Eleonora Destefanis sur l'évolution de l'abbaye de Novalaise entre les XIe et XIIIe siècles[1778] et celui de Laurent Ripart sur la place de l'abbaye dans la région aux VIIIe-XIIe siècles[1779].

En 2012, G. Cantino Wataghin publie un nouvel article sur l'architecture et les décors carolingiens et romans du monastère de Novalaise[1780]. Elle actualise à nouveau sa recherche dans un article de 2014 reprenant l'histoire et l'évolution architecturale de l'abbaye de sa fondation à aujourd'hui[1781]. Laurent Ripart consacre, en 2015, un article sur

[1769] Cantino Wataghin, 2004.
[1770] Sergi, 2004.
[1771] Uggé, 2004.
[1772] Cantino Wataghin, 2007.
[1773] Albertoni, 2007.
[1774] Exner, 2007.
[1775] Geary, 2007.
[1776] Lomartire, 2007.
[1777] Sennhauser, 2007.
[1778] Cantino Wataghin, Destefanis, 2008.
[1779] Ripart, 2008.
[1780] Cantino Wataghin, 2012.
[1781] Cantino Wataghin, 2014.

le patrimoine provençal de Novalaise[1782]. En 2016, G. Cantino Wataghin s'intéresse plus particulièrement aux origines antiques de Novalaise[1783].

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

La vallée et le passage du Mont-Cenis sont régulièrement fréquentés dès l'époque romaine, notamment à partir du règne de Claude qui désirait conquérir la Bretagne. En effet, il s'agit du passage le plus direct vers le nord et le centre de la Gaule (fig.5). Il est possible qu'une *statio* ou une *villa* ait été implantée sur le site, bien qu'aujourd'hui aucune source textuelle ou archéologique ne puisse l'attester. G. Cantino Wataghin fait remarquer que le nom du monastère « Novalaise/Novalicii » vient du latin *novalis* qui signifie « terre récemment mise en culture » et qui pourrait témoigner de la récente implantation romaine dans la vallée[1784].

Abbon, aristocrate d'origine gallo-romaine et grand propriétaire foncier, fonde, en 726, l'abbaye Saint-Pierre de Novalaise sur une de ses terres, en un lieu appelé *locus nunccopans Novalicii*[1785]. L'acte nous est connu et a notamment été signé par l'évêque de Turin Walchunus, probablement membre de la famille d'Abbon. Abbon est *rector* de Suse et de la Maurienne pour le compte de Charles Martel[1786], puis il est nommé patrice de Vienne par celui-ci en 722. Il demeure un fidèle de Charles Martel, y compris durant la rébellion de Mauronte, duc de Provence et de Viennoise, dans les années 730 ; ce qui lui vaut en récompense, en 739, le titre de patrice de Provence. Abbon est sans héritier à sa mort, et ses fonctions sont alors reprises par Pépin le Bref[1787]. Dans son testament daté de 739, Abbon léguait ses possessions foncières dans la région à l'abbaye (du côté français des Alpes : le long du Rhône, de la Durance et en Provence ; ainsi que quelques possessions

[1782] Ripart, 2015.
[1783] Cantino Wataghin, 2016.
[1784] Cantino Wataghin, 2016.
[1785] *Monumenta Novaliciensia*, I, n°1, p.7 : « monastheriolo virorum in loco nunccopante Novelicis in ipso pago Segucinu in rem proprietatis nostre » ; n°2, p. 18-19 : « ex monasterio quod est constructum in honore sanctorum principum apostolorum, loco nuncupato Novalicis ».
[1786] *Monumenta Novaliciensia*, I, n°1, p.7 : « […] una cum consensum pontefecum vel clerum nostrorum Mauriennate vel Segucine civitate, in quibus nos Deus rectorem esse instituit ».
[1787] *Monumenta Novaliciensia*, I, n°2, p.13-18.

côté italien) (fig.4). Ainsi, Novalaise est loin d'être une abbaye isolée comme le *topos* du désert monastique pourrait le laisser imaginer. Au contraire, ce legs permet à l'abbaye de devenir une importante puissance économique régionale. Elle se situe non loin de la *via Francigena* franchissant les Alpes (fig. 5). Elle tient ainsi une position clé, sur une voie de passage assez bien fréquentée[1788]. Surtout, cela lui permet de tenir un rôle central dans les relations politiques entre les Carolingiens et la Péninsule italienne. D'après la Chronique, le monastère et l'abbatiale sont dédiés à saint Pierre[1789].

Dès sa fondation, l'abbaye est étroitement liée à la dynastie carolingienne, comme cela a été évoqué plus haut à travers les relations entre Abbon, le fondateur, et Charles Martel puis Pépin le Bref[1790]. Il est possible qu'Abbon ait rapidement envisagé de léguer quasiment tous ses biens à l'abbaye mais on ne saurait dire si un événement particulier entre 726 et 739 l'y aurait conduit. Pour G. Cantino Wataghin, il faudrait voir dans la fondation de Novalaise une stratégie familiale ainsi qu'une stratégie « de politique franque de gestion de la frontière »[1791]. L'abbaye assure ainsi la continuité familiale et sa position clé dans la région alpine en fait un atout stratégique pour le royaume franc.

Forte de ces riches donations, l'abbaye bénéficie rapidement d'un certain prestige. L'abbé de Novalaise, Asinarius, assiste au concile d'Attigny entre 760 et 765[1792].

b. Le règne de Charlemagne

Les donations faites par Abbon à sa mort sont confirmées par Carloman, à Nimègue, le 26 juin 770[1793], et par Charlemagne à Quierzy, le 25 mars 773. Charlemagne érige l'abbaye de Novalaise en abbaye royale et la prend sous sa protection. Son voyage à

[1788] Cantino Wataghin, 2016.
[1789] *Monumenta Novaliciensia*, I, n°2, p.34 : « Ualchuni episcopus ab initio incoationis opere fundamentum ecclesie sancto Petro monasterie Novalicis heredem meam posuit, et usque ad culminis consumationis fabrica perduxit, et in omne opere edifitiorum adiutor et gubernator stetit ».
[1790] Cantino Wataghin, 2014, p.260.
[1791] Ripart, 2015, p.64.
[1792] MGH, *Capitularia regum francorum*, p.222.
[1793] MGH, *Diplomata Karolinorum*, n°52, p.72 : « in honore beatorum apostolorum Petri et Andree seu ceterorum sanctorum in loco nuncupante Novalicis […] vir Asinarius abbas ».

travers les Alpes vers l'Italie est évoqué dans la chronique de Novalaise[1794]. On y rapporte que Charlemagne fit don à l'abbaye des reliques de Côme et Damien[1795]. On sait, toujours d'après le même texte, que l'abbaye détenait d'autres reliques dans un reliquaire cruciforme, fait d'or, d'argent et orné de pierres précieuses – trésor accumulé par l'abbé Frodoinus et attesté en 773[1796].

Au VIIIe siècle, il y avait environ 500 moines à l'abbaye de Novalaise. Pourtant, et même dans ses reconstructions du IXe siècle, le complexe ne revêt pas de proportions monumentales, à commencer par ses églises. Ainsi, il est difficile de parler ici de projet d'envergure. G. Cantino Wataghin souligne le décalage entre la réputation de puissance territoriale de Novalaise, transmise par le *Chronicon*, et l'architecture du complexe et de ses composantes, qu'elle qualifie de « décevante ». Un parti pris monumental pourrait ne pas avoir été envisagé en raison de la position excentrée du monastère par rapport à ses possessions et de sa situation au cœur des Alpes – bien que proche d'une route de passage. En outre, on a adopté pour les églises de Novalaise une typologie courante dans la région alpine (nef unique et chevet quadrangulaire de dimensions modestes).

c. Après le règne de Charlemagne

À Aix-la-Chapelle, en 814, Louis le Pieux confirme à nouveau les donations d'Abbon, à la demande de l'abbé Frodoinus. L'abbaye connaît manifestement une situation économique très confortable. En effet, elle est citée dans la *Notitia de servitio monasteriorum*

[1794] Alessio, 1981, III, n°7, p.145 : « Movens interea idem rex ingentem exercitum suum pervenitque in montem Geminum, sive ianuam regni Italie dici potest. In quo olim templum ad honorem cuiusdam cacodeo scilicet Iovis, ex quadris lapidibus, plumbo et ferro valde conexis, mire pulchritudinis, quondam constructum fuerat. In eo quoque montem due consurgunt fontes, una ex uno latere montis, alia ex alio sicque in convallibus suis descendentes et paulatim crescentes, magna efficiunt flumina ».
[1795] Alessio, 1981, III, n°15, p.160 : « sanctum quoque Vualericum […] atque aliorum sanctorum pignoribus ».
[1796] MGH, *Chronicon Novaliciense*, III, chap.16, p.46 : « Cum quo etiam thesauro fecit crucem in eodem loco, auro argentoque, nec non gemmis preciosissimis oppido operatam » ; Gentile, 2000, p.123-129.

de 817[1797]. Elle fait partie du premier groupe, celui des monastères les plus riches devant service militaire et dons annuels.

Après être entré au monastère de Novalaise en 814[1798], Eldrade en devient l'abbé vers 825/827. Après sa mort, avant 840, il est inhumé au monastère et sa sépulture fait rapidement l'objet d'un culte. L'église érigée au-dessus de celle-ci lui est consacrée. Il est d'ailleurs canonisé vers 844 et bénéficie d'une notice dans le martyrologe d'Adon rédigé vers 855.

D'après le *Chronicon*, les moines s'enfuient du monastère en 906, par crainte des raids sarrasins, et emportent avec eux toute leur collection de manuscrits. Ils se réfugient à Turin, dans le monastère Saint-André-hors-les-murs puis à Breme (à 50 kilomètres à l'ouest de Pavie). Mais les raisons de leur départ seraient plutôt politiques, voire économiques. En effet à cette période, la vallée, qui dépendait du royaume de Bourgogne, est rattachée au royaume d'Italie[1799]. Les moines reviennent néanmoins à la fin du Xe siècle. Novalaise est alors un prieuré dépendant du monastère de Breme. Malgré cela, il récupère progressivement ses possessions foncières et parvient à retrouver un statut politique fort.

L'abbatiale et le cloître ont été reconstruits à la période romane (fig.7). Le *Chronicon* mentionne l'intervention d'un moine dénommé Bruningus, en tant que maître d'œuvre[1800]. L'abbatiale est rebâtie sur un plan à trois vaisseaux et trois absides. La nef était couverte d'une charpente et l'absidiole nord supportait une tour-clocher. Le chœur était séparé de la nef par une barrière. Les parois extérieures des murs étaient articulées de lésènes. À la fin du XIe siècle, une chapelle quadrangulaire voûtée d'arêtes est ajoutée au nord, adossée à la barrière de chœur et à un des piliers du vaisseau central[1801]. Seule demeure sa paroi nord sur laquelle a été peint le martyre de saint Étienne. Notons surtout que son étude a démontré que deux phases de constructions précédaient celle-ci. Bien qu'on ne puisse déterminer avec précision la nature de ces premiers éléments, G. Cantino Wataghin propose

---

[1797] Notitia de servitio monasteriorum (817), p.350 : "Monasterium Novalicium".
[1798] Provero, 2001, p.381-404.
[1799] Ripart, 2008, p.107.
[1800] MGH, *Chronicon Novaliciense,* V, chap.25, p.75 : « Tale opus egit Bruningus, excellentissimus vir et admodum castus sobriusque, et monasterium Novelucis sepissime considerabat, et opum instrumenta largitus, ut reaedificaretur ».
[1801] *Liber cappellarum*, chap. 28-29 : « capella sive altare SS. Trinitatis ac sanctorum Stephani et Laurentii ex parte bisie intrando in choro ».

d'y voir un espace particulièrement sacré depuis l'époque carolingienne et qui, au plus tard à partir de la fin du XIe siècle, est devenu une chapelle[1802].

Entre les XIe et XIIe siècles, une avant-nef à deux étages est ajoutée à l'abbatiale et remplace l'enclos funéraire qui s'y trouvait (fig.7 et 11). Des inhumations y sont encore pratiquées au XIVe siècle. Entre la fin du XIe siècle et le début du XIIe siècle, de grandes campagnes d'embellissement sont menées à Novalaise, avec la pose d'un riche décor pictural. L'abbatiale et les chapelles Saint-Eldrade, Saint-Sauveur et Saint-Michel en bénéficient.

Entre les XIVe et XVe siècles, l'intérieur de l'abbatiale est entièrement remodelé : son couvrement en charpente est remplacé par des voûtes, sa façade est démolie, son sol est remplacé, son clocher est reconstruit et des chapelles sont ajoutées dans les bas-côtés. Au milieu du XVe siècle, l'abbaye perd en autonomie en se voyant imposer des administrateurs, puis un abbé commendataire. Cela n'empêche pas de nouvelles campagnes d'embellissement à la fin du XVe siècle, en partie à l'initiative des abbés commendataires. À cette phase appartient la pose de fresques dans l'abbatiale et dans l'abside de la chapelle Sainte-Marie, dédiée alors à sainte Marie-Madeleine[1803].

Progressivement l'abbaye se vide et se dégrade. Au XVIe siècle, il n'y a plus que deux moines à Novalaise. Au XVIIe siècle, l'abbaye est reprise par une communauté cistercienne[1804] qui entreprend une grande campagne de travaux, notamment sous Jean Laurent de S. Cesareo (1657-1669)[1805]. L'abbatiale est reconstruite selon son plan roman et son décor pictural est refait[1806]. Un nouveau porche est construit devant l'église Saint-Eldrade (fig.19) et, d'après J.-L. Rochex, l'enceinte est reconstruite[1807].

Entre 1710 et 1719, l'abbatiale est à nouveau rebâtie, selon cette fois un plan à nef unique avec deux chapelles de chaque côté. Au XVIIIe siècle, le monastère passe aux mains de l'État avant d'être réoccupé, au XIXe siècle, par une nouvelle communauté. Après la

---

[1802] Cantino Wataghin, 2014, p.270.
[1803] *Liber cappellarum*, chap.26 : « pro altare sancte Marie Madallene sito in capella […] sita extra muros abbatiae novaliciensis ».
[1804] Rochex, 1670 ; Cantino Wataghin, 2014, p.261.
[1805] Rochex, 1670, p.150 (éd.2004, p.358).
[1806] Cantino Wataghin, 2014, p.257.
[1807] Rochex, 1670, p.149 (éd.2004, p.356).

confiscation du monastère en 1855, et sa vente à des particuliers qui le transformèrent en établissement hydro-thérapeutique puis en maison de vacances, le Convitto Nazionale Umberto I de Turin le rachète et en fait une résidence. Ce n'est qu'en 1973 qu'une communauté bénédictine, originaire du monastère San Giorgio Maggiore de Venise, se réinstalle à Novalaise. Aujourd'hui, nous pouvons encore voir les chapelles et l'abbatiale (fig.13, 14, 17, 18 et 19).

V. Présentation monumentale

1. La situation dans le cadre naturel

L'abbaye est implantée au pied du col du Mont-Cenis. Elle est séparée par le torrent Cenise (Cenischia) de la route assurant le passage, à travers les Alpes, entre l'Italie et la France. Cette voie mène de Turin à Lyon (fig.1, 2 et 5)[1808]. L'abbaye tient une position stratégique. Elle est au fond de la vallée, établie sur un faux-plat tout près de la pente qui conduit au col. Ainsi logée sur un éperon, elle est protégée sur trois côtés.

2. L'état précarolingien

Le site aurait été occupé dès la période romaine. Parmi les vestiges archéologiques dégagés lors des fouilles, on compte des petites têtes en marbre, des tessons de poterie impériale ou encore des fragments de frises, de chapiteaux et de corniches appartenant à un ou plusieurs monuments funéraires du Ier siècle, des stèles funéraires des Ier et IIe siècles, ainsi que des tuiles de l'Antiquité tardive[1809]. Dans les bâtiments mérovingiens, carolingiens et romans, aucun élément de remploi (à part quelques tuiles) n'a été retrouvé. Des éléments romains ont parfois été remployés dans des murs du XVIIIe siècle ou jetés dans des remblais du XVIIe siècle. G. Cantino Wataghin l'explique par le fait que les constructions du XVIIIe

[1808] Cantino Wataghin, 2014, p.255 ; Cantino Wataghin, 1981, p.27-33.
[1809] Cantino Wataghin, 2016.

siècle ont de profondes fondations (plus que les constructions antérieures) qui ont très bien pu atteindre les couches antiques et en dégager des éléments architecturaux alors remployés.

Le site semble avoir été continuellement occupé, comme en témoignent des tuiles datées par thermoluminescence des IVe-Ve siècles remployées dans les maçonneries romanes ou encore un peigne et un fragment de gaine de peigne en os, tous deux datés des VI-VIIe siècles et découverts lors des fouilles du XXe siècle. Il faudrait les replacer dans un contexte funéraire. Notons également que le reliquaire en os qui se trouvait dans la châsse de saint Eldrade date du VIIe siècle. G. Cantino Wataghin souligne que cela ne signifie pas pour autant que l'objet se trouvait à Novalaise à ce moment-là[1810].

Sous les ailes sud et ouest du cloître roman ainsi que devant l'abbatiale, des vestiges de bâtiments datés de l'Antiquité tardive ou du tout début du haut Moyen Âge ont été retrouvés (fig.7). Ils ont été récupérés au début du VIIIe siècle par les moines qui s'y installèrent. Il s'agit de bâtiments rectangulaires et allongés sûrement flanqués sur un long côté d'un couloir ou d'une galerie[1811]. Ils sont désaxés par rapport à l'abbatiale, construite plus tard (les bâtiments monastiques futurs reprennent ensuite l'axe de l'abbatiale). Sous l'aile sud du cloître, un sol en mortier sur radier a été retrouvé sans que l'on puisse le dater fermement. La fonction de ces bâtiments avant l'arrivée des moines est inconnue.

Les fouilles de la chapelle Sainte-Marie ont révélé, sous le bâtiment carolingien, une structure plus ancienne (fig.15 et 16). Son plan n'a pu être restitué mais son association à une sépulture laisse imaginer qu'il s'agissait d'un édifice à vocation cultuelle et funéraire[1812].

3. Phase relative au règne de Charlemagne

a. Abbatiale

L'église abbatiale, de même que les bâtiments communautaires, se trouve sur un faux-plat, au pied du col (fig.2 et 6). Comme toutes les églises du complexe, elle est orientée.

[1810] Cantino Wataghin, 2014, p.264 ; Saroni, 2000, p. 107-109.
[1811] Cantino Wataghin, 2014, p.263 ; Cantino Wataghin, 1996, p.17-26.
[1812] Cantino Wataghin, 2014, p.274.

Dédiée à saint Pierre, elle a été construite entre 726, date de la fondation du monastère, et 739, date de la rédaction du testament d'Abbon. Dans celui-ci, il est dit que cette abbatiale a été édifiée à l'initiative de l'évêque de Turin Ualchumus/Walchunus – également souscripteur de l'acte de la fondation de l'abbaye.

Il s'agit d'un édifice à nef unique et chevet rectangulaire d'environ 20 mètres de long pour 11 de large (fig.7, 9 et 10). Ce dernier est plutôt large par rapport à la nef, certainement afin de pouvoir y accueillir la communauté monastique[1813]. Le chevet était percé d'au moins une fenêtre, similaire à celle de l'extrémité orientale de Sainte-Marie. L'accès à l'abbatiale se faisait par une porte, ménagée au nord non loin du chevet.

Dans un second temps, entre les VIIIe et IXe siècles, une chapelle à nef unique et chœur quadrangulaire est construite sur le côté nord de l'église (fig.7 et 21). Elle mesurait environ 6 mètres de large pour 12 mètres de long. À l'extérieur, contre le côté est de la chapelle, a été retrouvée une sépulture privilégiée. Certains blocs présentent un décor d'entrelacs sculptés d'un côté et des inscriptions de l'autre. G. Cantino Wataghin suppose que la chapelle pourrait avoir abrité de célèbres reliques. En effet, le *Chronicon* rapporte que Charlemagne fit don à l'abbaye des reliques de Côme et Damien[1814]. Il est possible que la chapelle ait été construite afin de les abriter, elles ou d'autres reliques comme celles renfermées dans la croix orfévrée. Le souvenir de cet espace sacré semble avoir été maintenu jusqu'à l'époque romane par la construction d'une petite chapelle quadrangulaire dans la nef (fig.7)[1815].

Au début du IXe siècle, de nouveaux aménagements sont opérés. Le chevet rectangulaire se voit adjoindre une abside semi-circulaire (fig.7). Son ouverture sur la nef était encadrée de deux colonnes (au moins), sur plinthes. Manifestement, il s'agissait de remplois antiques. Plusieurs fragments de dalles sculptées ont été dégagés lors des fouilles. Ils appartenaient probablement à un autel, ou à un chancel[1816]. Le sol était recouvert de

[1813] Cantino Wataghin, 2014, p.280.
[1814] MGH, *Chronicon Novaliciense*, III, chap.15, p.46 : « sanctum quoque Walericum […] atque aliorum sanctorum pignoribus ».
[1815] Cantino Wataghin, 2014, p.270.
[1816] Uggé, 2004, p.59-71.

mortier de tuileau. À cette époque, l'église est par ailleurs prolongée à l'ouest par un avant-corps s'apparentant à un massif occidental (fig.11)[1817].

b. Autres églises

- La chapelle Sainte-Marie

La chapelle Sainte-Marie se situe au nord du complexe monastique, près de l'ancienne entrée de l'enclos (fig.6)[1818]. Sa position, en marge de l'espace monastique, en fait une chapelle d'entrée. Elle a été construite au cours des VIIIe-IXe siècles. Elle conserve encore aujourd'hui une grande partie de son élévation d'origine (fig.14 et 15). Les fouilles de cette chapelle Sainte-Marie ont révélé, sous le bâtiment carolingien, l'existence d'une structure plus ancienne, dont la datation n'a pas pu être effectuée à l'heure actuelle (fig.15). Son plan n'a pu être restitué, mais son association à une sépulture laisse imaginer qu'il s'agissait là d'un édifice à vocation cultuelle et funéraire.

Comme toutes les églises du complexe, la chapelle carolingienne Sainte-Marie est orientée. Il s'agit d'un édifice à nef unique et chevet quadrangulaire (fig.16 et 21). L'église Sainte-Marie de Novalaise mesurait un peu plus de 4 mètres de large pour environ 12 mètres de long.

Les parois extérieures des murs étaient animées de grandes arcades aveugles en plein cintre. Elles sont encore visibles dans la zone du chevet. Celle située à l'extrémité orientale était percée d'une petite fenêtre (obstruée au XVe siècle) (fig.14). À l'intérieur, l'édifice était décoré d'enduits peints[1819].

Après avoir été en partie détruite au début du Xe siècle, la chapelle fait l'objet de reconstructions à la fin du même siècle, lors du retour des moines à Novalaise. Le mur nord, fragilisé par la pente, et la partie haute de la façade sont rebâtis. Les arcades du mur

---

[1817] Voir la sous-partie relative à l'avant-nef.
[1818] *Liber cappellarum*, chap.26 : « pro altare sancte Marie Madallene sito in capella […] sita extra muros abbatiae novaliciensis».
[1819] Cantino Wataghin, Colonna Durando, 1994, p.135-155.

sud sont divisées en de plus petits arcs. La porte d'accès est décalée. De nouvelles fresques ont été peintes dans l'abside au XVe siècle. La charpente est également remaniée à plusieurs reprises, sans qu'il soit possible d'en déterminer la datation.

- La chapelle Saint-Michel

La chapelle Saint-Michel se situe au sud du complexe monastique, au bord de l'escarpement descendant au torrent, proche des églises Saint-Sauveur et Saint-Eldrade (fig.6). Sa position au sommet de l'éperon rocheux concorde avec sa dédicace à l'archange saint Michel. Il s'agirait de l'édifice le plus ancien conservé aujourd'hui sur le site. Aucune fouille archéologique n'y a été réalisée.

La chapelle a vraisemblablement été construite dans les premiers temps du monastère, au VIIIe siècle (fig.17)[1820]. Comme toutes les églises du complexe, elle est orientée. Il s'agit d'un édifice à nef unique et chevet quadrangulaire, décoré à l'intérieur d'enduits peints (fig. 21). Le plus ancien repéré date du XIe siècle mais cela n'exclut pas qu'il y en ait eu précédemment.

- La chapelle Saint-Sauveur

La chapelle Saint-Sauveur se situe au sud du complexe monastique, au bord de l'escarpement descendant au torrent, proche des chapelles Saint-Michel et Saint-Eldrade (fig.6). D'après le *Chronicon*, cette chapelle existait à l'époque carolingienne et était associée à la résidence de l'abbé[1821]. Elle aurait été construite hors les murs selon le *Liber cappellarum*[1822]. Contrairement à la chapelle Sainte-Marie qui est particulièrement excentrée, Saint-Sauveur était peut-être juste à la limite de la clôture. Cette proposition doit être examinée avec prudence tant qu'aucun vestige de l'enceinte ne sera retrouvé et ne pourra l'étayer.

[1820] Magni, 1966, p. 47-63 ; Savi, 1973, p.88.
[1821] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap.1, p.5-8.
[1822] *Liber cappellarum*, p.68.

La chapelle Saint-Sauveur est reconstruite au milieu du XIe siècle et à nouveau consacrée (fig.18)[1823]. L'édifice que nous voyons aujourd'hui est, comme toutes les églises du complexe, orienté. On note toutefois un léger dévers vers le nord. Il s'agit d'un édifice à nef unique et chevet absidé. Peut-être qu'à l'époque carolingienne, si elle a bien existé à ce moment-là comme l'affirme la Chronique, elle suivait le même plan que toutes les églises du complexe, à savoir une nef unique et un chœur quadrangulaire. Malgré un plan comparable aux autres chapelles du monastère, Saint-Sauveur a une élévation plus considérable. Certaines parties de murs sont en *opus spicatum*. Dans la chapelle, les murs sont articulés de pilastres à ressauts (séparant les deux travées). On y observe une alternance des matériaux employés (pierre et brique). Le couvrement est une voûte d'arêtes à doubleaux. Les parois extérieures des murs sont animées d'arcatures sur consoles.

La chapelle est flanquée à l'ouest d'un bâtiment quadrangulaire, décoré de lésènes et qui a été abaissé lors d'une phase ultérieure. Pour S. Savi, cela ne peut être un clocher ou une tour de défense, en raison de sa position[1824]. G. Cantino Wataghin suppose qu'il s'agirait d'une tour de monastère, avec peut-être oratoire ou résidence aux étages supérieurs[1825].

- La chapelle Saint-Eldrade

La chapelle Sainte-Eldrade se situe au sud du complexe monastique, au bord de l'escarpement descendant au torrent, proche des chapelles Saint-Michel et Saint-Sauveur (fig.6). Cette chapelle a été construite vers le milieu du IXe siècle (fig.19). Il s'agit de l'église funéraire de l'abbé Eldrade, mort avant 840, à qui elle est dédiée.

Comme toutes les églises du complexe, elle est orientée. Il s'agit d'un édifice à nef unique et chevet quadrangulaire (fig.20 et 21). Une sépulture soigneusement exécutée (tombe maçonnée et enduite à l'intérieur) a été retrouvée dans l'aire du chœur. Il s'agissait très probablement de celle d'Eldrade (mort avant 840). Elle est accessible sans qu'il soit nécessaire de franchir la clôture. En effet, un chemin secondaire à l'est du monastère conduisait certainement les pèlerins venus se recueillir sur les reliques du saint.

[1823] Cantino Wataghin, 2014, p.278.
[1824] Savi, 1973, p.91.
[1825] Cantino Wataghin, 2014, p.278 ; Cantino Wataghin, 1996, p.22.

La chapelle est reconstruite au début du XIe siècle. Le chevet se voit adjoindre une abside semi-circulaire percée de fenêtres. Un autel est placé au fond de l'abside et suit l'alignement de la tombe principale. La chapelle est entièrement décorée de fresques à la fin du siècle. Au XVIIe siècle, les cisterciens lui ajoutent un porche en façade (fig.20)[1826].

- Conclusion

G. Cantino Wataghin souligne l'importante similitude des plans des églises du complexe au VIIIe siècle (fig.21). L'abbatiale, sa chapelle septentrionale, Saint-Michel, Sainte-Marie, Saint-Eldrade (plus tardive de quelques années) et peut-être la première phase de Saint-Sauveur étaient des édifices à nef unique prolongée par un chœur quadrangulaire. Cette forme est commune dans le milieu alpin et transalpin (moins au sud des Alpes, toutefois)[1827]. En revanche, on ne saurait associer cela à une chronologie plus précise.

c. Avant-nef

Au début du IXe siècle, alors que de nouveaux aménagements liturgiques sont opérés dans l'abbatiale, cette dernière est prolongée à l'ouest par un avant-corps constituant une sorte de massif occidental (fig.7 et 11)[1828].

Seule une partie des fondations a pu en être reconnue, mais il est fort probable qu'il ait couru sur toute la largeur de la façade. Deux tombes privilégiées carolingiennes y ont été retrouvées. D'autres sépultures y sont installées entre l'époque romane et le XIVe siècle.

d. Cloître et bâtiments conventuels

À l'heure actuelle, aucune trace d'enceinte carolingienne n'a été retrouvée lors des fouilles. Si le site offre au monastère plusieurs limites et protections naturelles (escarpements…), le côté nord était en revanche exposé (fig.6). Il est probable que, si

[1826] Cantino Wataghin, 2014, p.278.
[1827] Lomartire, 2007, p.299-336.
[1828] Cantino Wataghin, 2014, p.269.

enceinte il y a eu, elle a été de ce côté[1829]. Même si aucun vestige de l'enceinte n'a été retrouvé, la notion de clôture était bien présente à Novalaise à l'époque carolingienne puisqu'à plusieurs reprises les églises Sainte-Marie et Saint-Sauveur sont dites « hors les murs »[1830]. La Chronique évoque l'enceinte du XIe siècle, composée de plusieurs matériaux[1831]. G. Cantino Wataghin fait remarquer, grâce à des vues aériennes, l'implantation à peu près circulaire de certains arbres autour de l'actuelle enceinte polygonale ; cela correspondrait peut-être au dernier vestige visuel de l'ancienne enceinte qui, d'ailleurs, passe à proximité de la chapelle Sainte-Marie (fig.1).

Comme nous l'avons évoqué précédemment, sous les ailes sud et ouest du cloître roman (fig. 22) ainsi que sous la cour devant l'abbatiale ont été retrouvés des bâtiments datés de l'Antiquité tardive ou du début du haut Moyen Âge (fig.7). Il s'agit de bâtiments rectangulaires et allongés sûrement flanqués, sur un long côté, d'un couloir ou d'une galerie[1832]. Ils sont désaxés par rapport à l'abbatiale, construite plus tard (les bâtiments monastiques futurs reprennent ensuite l'axe de l'abbatiale).

Au IXe siècle, sûrement en même temps que sont opérées les modifications dans le chœur de l'abbatiale, des bâtiments sont construits au sud de cette dernière (fig.7)[1833]. Il s'agissait d'édifices de plan rectangulaire allongé, disposés autour d'une cour quadrangulaire (plus exactement rectangulaire – celle-ci étant plus allongée vers l'ouest que celle de l'époque romane). Organisés rationnellement et axés sur l'abbatiale, ils forment les prémices du cloître roman. Leur disposition témoigne de la volonté d'organiser la vie communautaire selon des critères fonctionnels. G. Cantino Wataghin suppose qu'il existait des portiques ou des galeries le long de ces bâtiments, et ce même si aucune trace n'en a été encore retrouvée. Peut-être pouvons-nous imaginer des galeries en bois. Le bâtiment au nord, remployé à l'époque romane, conserve une partie de son élévation. Une sépulture a été retrouvée accolée au bâtiment. Pour G. Cantino Wataghin cela témoignerait de la sacralité

[1829] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap. 2, p.9 : « Ergo ex uno latere rupis excelsa atque saxea preminet, in cuius cacumine sunt ecclesie a predictis fratribus fabricate ; ex altera vero parte, montem excelsum atque nemorosum, nomine Panarium, qui in sua summitate pascua dicitur retinere uberrima ».
[1830] *Liber cappellarum*, chap.26 et 68.
[1831] Ibid., p.8-9 : « Erat enim ipse locus ita in circuitu suo oppido premunitus, ut cum modicis obstaculis possit undique protegi, aut cum stipitibus, maceriave, vel peribol ».
[1832] Cantino Wataghin, 2014, p.263 ; Cantino Wataghin, 1996, p.17-26.
[1833] Cantino Wataghin, 2014, p.282-283.

de l'espace. En effet, les cloîtres et les *atria*, et notamment les zones proches des abbatiales, ont souvent accueilli, à l'époque carolingienne, des inhumations de personnes relativement prestigieuses ou du moins d'un niveau social assez élevé. Le bâtiment à l'ouest, plus proche de l'extérieur de la clôture, aurait eu une fonction utilitaire (fig.23). Formant un grand corps longitudinal, il avait une largeur d'environ 9 mètres et a été reconnu sur plus de 30 mètres. Le bâtiment méridional était le réfectoire des moines et mesurait environ 17 mètres de long. Sur un sol en mortier en tuileau, les traces des bancs des moines le long des murs ainsi que l'emplacement de l'estrade du lecteur à l'angle sud-ouest ont été retrouvés (fig.24). Par ailleurs, l'aile occidentale fut reconstruite dans un second temps[1834].

Outre ces bâtiments au sud de l'abbatiale, la chronique de Novalaise nous indique qu'à l'époque carolingienne, plusieurs moines étaient logés dans des cellules, des petites cabanes dispersées dans l'enclos monastique, autour des églises car leur trop grand nombre les empêchait d'être tous installés au même endroit [1835].

Le cloître est reconstruit aux XIe-XIIe siècles à partir des anciennes structures présentes. Les travaux commencent par l'aile nord et est et l'aménagement d'une salle capitulaire. À ce moment-là, le réfectoire dans le bâtiment sud est encore utilisé. Ce dernier est reconstruit au XIIe siècle. Le réfectoire roman est encore en élévation aujourd'hui, malgré les nombreuses reprises notamment au XVIIe siècle. L'aile ouest est transformée au XVIIe siècle en palais abbatial.

La Chronique mentionne la présence d'une *domus* dans le monastère, tout près de la chapelle Sainte-Marie ; elle accueillait « toutes les femmes qui se rendaient là-bas pour adorer Dieu »[1836]. La chapelle était donc associée à une hôtellerie, toutes deux réservées aux femmes. C'est à partir de cette chapelle que commençait le chemin menant au cœur du monastère. Il s'agissait là de la limite infranchissable pour les femmes qui souhaitaient se

---

[1834] Cantino, Wataghin, 2014, p.282.

[1835] MGH, Chronicon Novalicense, p.82 : « vel separati manere cum aliquantis senis senioribus ad aecclesiam domini Salvatoris. Aliorum autem caterva senum, quorum multitudo in unum habitare non quibat, in diversis cellulis in circuitu manebant ecclesiarum, de quibus tuguriolis, nisi cum nimia infirmitas obstitisset, oportunis horis ad capitulum et ad mensam pariter occurrebant. Turba vero iuvenum fratrum regularium omnis summa cum custodia infra claustra inclusi retinebantur monasterii ».

[1836] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap. 2, p.8 : « : « domus, in qua hospitabantur omnes femine, quæ ad adorandum Deum ibi veniebant ».

recueillir sur les saintes reliques[1837]. Pour qu'elles puissent y voir accès, et ce sans pénétrer dans l'enceinte monastique, une croix de pierre et de chaux était érigée à cet endroit et renfermait des reliques.

e. Cimetière

Nous n'avons pas mention de la présence d'un cimetière carolingien. Aucun vestige pouvant être interprété en ce sens n'a été retrouvé pour l'instant, à l'exception des quelques inhumations découvertes devant l'abbatiale. Cette zone est davantage utilisée à des fins funéraires entre les XIe et XIVe siècles.

f. Village/ bourg

Nous n'avons pas mention de la présence d'un bourg monastique. Aucun vestige pouvant être interprété en ce sens n'a été retrouvé.

[1837] Ibid. : « Eratque crux ibi Deo sacrata iuxta viam, muro et calce composita, que adhuc in odiernum permanet diem, in qua, ut opinor, erant preciose reliquie collocate ; quam nulla feminarum ultra eandem audebat vel quippiam progredi, ut ad seniorem aliquando perveniret monasterium ».

Bibliographie Novalaise

Sources

Alessio, 1981
Alessio Gian Carlo (éd.), *Cronaca di Novalesa*, Turin, 1981.

Levis, 1781
Levis Eugenio (de), *Raccolta di diverse antiche iscrizioni e medaglie epitalamiche ritrovate negli stati di S.S.R.M. il Re di Sardegna, e due dissertazioni sopra un antico turibolo, e campanello*, Turin, 1781.

MGH, *Chronicon Novaliciense*
MGH, Pertz Georgius Heinricus (éd.), « Chronicon Novaliciense », dans *Scriptores, SSRG*, 21, Hannovre, 1846.

Monumenta Novaliciensia
Cipolla Carlo (éd.), *Monumenta Novaliciensia vetustoria*, Rome, 1898-1901.

Rochex, 1670
Rochex Jean-Louis, *La Gloire de l'abbaye et vallée de la Novalese, située au bas du Montcinis, du côté d'Italie, ensemble un discours de la Savoye et de la ville de Chambéry... enrichi de quantité de remarques... tirées de divers autheurs...*, Chambéry, 1670.

Études

Albertoni, 2007
Albertoni Giuseppe, « La politica alpina dei Carolingi », dans Crivello Fabrizio (dir.), *Carlo Magno e le Alpi: atti del XVIII Congresso Internazionale di Studio sull'Alto Medioevo, Susa, 19 - 20 ottobre 2006, Novalesa, 21 ottobre 2006,* Spolète, 2007, p.49-74.

Alessio, 2000
Alessio Gian Carlo, « Novalesa nel medioevo : storia e leggenda (la Cronaca di Novalesa) », dans *Novalesa : una storia tra fede e arte: atti del convegno parrocchiale di Novalesa (1999),* Suse, 2000, p.33-50.

Barruol, Falque-Vert, 2004
Barruol Guy, Falque-Vert Henri, « Les biens du patrice Abbon en 739 », dans Jourdain-Annequin C et Le Berre M (dir.), *Atlas culturel des Alpes occidentales*, Paris, 2004, p. 248-249.

Cantino Wataghin, 1981

Cantino Wataghin Gisella, « Il valico del Moncenisio in età romana : dati archeologici e ipotesi di lavoro », dans Palluel-Guillard André (dir.), *Le réseau routier en Savoie et en Piémont. Aspects historiques et contemporains*, Chambéry, 1981, p. 27-33.

Cantino Wataghin, 1996
Cantino Wataghin Gisella, « L'abbazia dei SS. Pietro e Andrea di Novalesa : gli edifici nell'alto medioevo », dans Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Wohn- und Wirtschaftsbauten frühmittelalterlicher Klöster, Internationales Symposium, 1995, in Zurzach und Müstair, im Zusammenhang mit den Untersuchungen im Kloster St. Johann zu Müstair,* Zürich, 1996, p.17-26.

Cantino Wataghin, 2004
Cantino Wataghin Gisella, « L'abbazia dei Santi Pietro e Andrea di Novalesa : il contributo delle indagini archeologiche al recupero della sua memoria », dans Cerri Maria Grazia*, Novalesa : nuove luci dall'Abbazia*, Milan, 2004, p.35-57.

Cantino Wataghin, 2007
Cantino Wataghin Gisella, « Novalesa, abbazia dei Santi Pietro e Andrea», dans Brogiolo Gian Pietro, Chavarria Arnau Alexandra (dir.), *I Longobardi. Dalla caduta dell'Impero all'alba dell'Italia, Catalogo della Mostra (Torino 27 settembre 2007- 6 gennaio 2008)*, Milan, 2007 p. 305-310.

Cantino Wataghin, 2012
Cantino Wataghin Gisella, « Architecture et décor peint de la Novalaise, du carolingien au roman », dans Vergnolle Éliane, Bully Sébastien (dir.), *Le "premier art roman" cent ans après la construction entre Saône et Pô autour de l'an mil ; études comparatives ; actes du colloque international de Beaume-les-Messieurs et Saint-Claude, 17 - 21 juin 2009*, Besançon, 2012, p. 239-259.

Cantino Wataghin, 2014
Cantino Wataghin Gisella, « L'établissement et l'histoire de l'abbaye de Novalaise », dans Lauwers Michel (dir.), *Monastères et espace social. Genèse et transformation d'un système de lieux dans l'Occident*, Turnhout, 2014, p. 255-287.

Cantino Wataghin, 2016
Cantino Wataghin Gisella , « *Locus Novalicii* : avant l'abbaye bénédictine de Novalaise », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*, Hors-série n° 10, 2016, en ligne.

Cantino Wataghin, Colonna Durando, 1994
Cantino Wataghin Gisella, Colonna Durando M., « Classement et études des fragments d'enduits peints trouvés en fouille à l'abbaye de Novalesa (Italie) », dans Sapin Christiant (dir.), *Édifices et peintures aux IVe-XIe siècles. Actes du colloque du CNRS (Auxerre 1992)*, Auxerre, 1994, p.135-155.

Cantino Wataghin, Destefanis, 2008

Cantino Wataghin Gisella, Destefanis Eleonora, « L'abbazia di Novalesa tra il secolo XI e il XIII nel quadro delle istituzioni monastiche contemporanee: fonti scritte e fonti archeologiche » dans Arneodo Frederi, Guglielmotti Paolo (dir.), *Attraverso le Alpi. S. Michele, Novalesa, S. Teofredo e altre reti monastiche ; atti del convegno internazionale di studi (Cervére-Valgrana, 12 - 14 marzo 2004)*, Bari, 2008, p. 73-94.

Cerri, 2004
Cerri Maria Grazia (dir.)*, Novalesa : nuove luci dall'Abbazia*, Milan, 2004.

Destefanis, 2015
Destefanis Eleonora , « Le monastère face aux laïques au haut Moyen Âge : lieux de culte secondaires et accueil aux limites de l'espace monastique dans le contexte italien », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA), e*n ligne, hors-série, 8, 2015.

Exner, 2007
Exner Matthias, « La pittura murale carolingia in ambito alpino », dans Crivello Fabrizio (dir.), *Carlo Magno e le Alpi: atti del XVIII Congresso Internazionale di Studio sull'Alto Medioevo, Susa, 19 - 20 ottobre 2006, Novalesa, 21 ottobre 2006,* Spolète, 2007, p.353-384.

Geary, 2007
Geary Patrick Joseph, « I Franchi sull'area alpino », dans Crivello Fabrizio (dir.), *Carlo Magno e le Alpi: atti del XVIII Congresso Internazionale di Studio sull'Alto Medioevo, Susa, 19 - 20 ottobre 2006, Novalesa, 21 ottobre 2006,* Spolète, 2007, p.1-16.

Gentile, 2000
Gentile Guido, « Reliquie e reliquiari nelle fonti novaliciensi », dans *Novalesa : una storia tra fede e arte: atti del convegno parrocchiale di Novalesa (1999),* Suse, 2000, p.123-129.

Lomartire, 2007
Lomartire Saverio, « Architettura e scultura dell'alto medioevo nell'arco alpino occidentale », dans Crivello Fabrizio (dir.), *Carlo Magno e le Alpi: atti del XVIII Congresso Internazionale di Studio sull'Alto Medioevo, (Suse, Novalaise 2006)*, Spolète, 2007, p. 299-336.

Lunardi, 2003
Lunardi Giovanni*, I costruttori dell'abbazia di Novalesa*, Novalaise, 2003.

Magni, 1966
Magni Maria Clotilde, « Cappelle ad abside quadra anteriori al Mille nell'arco alpino », *Bollettino della Società Piemontese di Archeologia e Belle Arti*, 20, 1966, p.47-63.

Micheletto, Pittarello, Wataghin Cantino, 1979
Micheletto Egle, Pittarello Liliana, Wataghin Cantino Gisella, « Restauri e ricerche alla cappella di S. Maria dell'abbazia di S. Pietro di Novalesa », dans *Bollettino d'Arte*, 4, 1979, p.45-62.

Pittarello, 1988
Pittarello Liliana, « L'abbazia della Novalesa negli ultimi cent'anni : dai primi riconoscimenti di interesse storico artistico ai lavori attuati e in corso », dans Novalesa. Fonti documentarie – Ricerche archeologiche – Restauri. Atti del Convegno-dibattito (Abbazia della Novalesa 1981), Suse, 1988, p.397-432.

Provero, 2001
Provero Luigi., « L'abbaziato di Eldrado a Novalesa e il confronto con la società valsusina (secolo IX) », dans *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, 99, 2001, p.381-404.

Ripart, 2008
Ripart Laurent, « La Novalaise, les Alpes et la frontière (VIII-XII siècle) », dans Arneodo Frederi, Guglielmotti Paolo (dir.), *Attraverso le Alpi. S. Michele, Novalesa, S. Teofredo e altre reti monastiche, atti del convegno internazionale di studi (Cervére-Valgrana, 2004)*, Barri, 2008, p. 95-114.

Ripart, 2015
Ripart Laurent, « L'abbaye de la Novalaise et son patrimoine provençal », dans *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, 2015, p. 63-76.

Saroni, 2000
Saroni Giovanna, « Cofanetto reliquiario in osso », dans *Novalesa. Una storia tra fede e arte. Convegno (1999)*, Sant'Ambrogio di Torino, 2000, p.107-109.

Savi, 1973
Savi Severino, « Architettura preromanica e romanica a Novalesa », dans *Novalesa e la sua abbazia, Segusium*, 10, 1973, p.80-103.

Sennhauser, 2007
Sennhauser Hans Rudolf, « Architettura e scultura nelle Alpi centro-orientali e il caso di Müstair », dans Crivello Fabrizio (dir.), *Carlo Magno e le Alpi: atti del XVIII Congresso Internazionale di Studio sull'Alto Medioevo, Susa, 19 - 20 ottobre 2006, Novalesa, 21 ottobre 2006,* Spolète, 2007, p.337-351.

Sergi, 1988
Sergi Giuseppe, « Origini, crisi e rinascita della Comunità monastica novalicense (secolo VIII-XIII) », dans Novalesa. Fonti documentarie – Ricerche archeologiche – Restauri. Atti del Convegno-dibattito (Abbazia della Novalesa 1981), Suse, 1988, p.13-23.

Sergi, 2004
Sergi Giuseppe, « Novalesa fra storia e storiografia », dans Cerri Maria Grazia (dir.), *Novalesa : nuove luci dall'Abbazia*, Milan, 2004, p.21-33.

Tabacco, 1966
Tabacco Giovanni, « Dalla Novalesa a S. Michele della Chiusa », dans *Monasteri in Alta Italia dopo le invasioni saracene e magiare (secc. X-XII), XXXII Congresso Storico Subalpino, III Convegno di Storia della Chiesa in Italia (Pinerolo, 1964)*, Turin, 1966, p.479-526.

Uggé, 2004
Uggé Sophie, « I reperti scultorei di epoca altomedievale », dans Cerri Maria Grazia (dir.), *Novalesa : nuove luci dall'Abbazia*, Milan, 2004, p.59-71.

Saint-Denis

I. Localisation

L'abbaye de Saint-Denis se trouve à moins de 10 kilomètres au nord du centre de Paris. Elle a été construite sur un éperon à l'est d'une boucle de la Seine.

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

De nombreuses hagiographies constituent notre premier socle de sources écrites. La première qu'il convient de mentionner est celle de sainte Geneviève, considérée comme la fondatrice de la première basilique. Écrite vers 520, à la demande de la reine Clotilde, veuve de Clovis, la *Vita sanctae Genovefae* évoque notamment des épisodes de la vie de saint Denis ainsi que la fondation du premier sanctuaire qui lui était dédié[1838]. La *Vita Eligii*, du VIIe siècle et remaniée au VIIIe siècle, évoque les travaux entrepris par saint Éloi et Dagobert à Saint-Denis[1839]. Dans la *Vita Bathildis*, écrite vers la fin du VIIe siècle, il est question de la fondation d'un monastère régulier à Saint-Denis par la reine Bathilde[1840].

Trois Passions de saint Denis nous sont parvenues : la *Gloriosae*, la *Post beatam et gloriosam* et la *Post beatam ac salutiferam*[1841]. D'après Levillain[1842], Heinzelmann et Poulin, la première version écrite de la *Gloriosae* daterait du début du VIe siècle et aurait été rédigée d'après une tradition orale. Elle aurait été contemporaine de la *Vita sanctae Genovefae* et aurait ainsi servi à l'auteur de celle-ci. Anne-Marie Helvétius date notre plus ancienne version de la *Gloriosae* de la fin du VIe siècle, en rappelant qu'il s'agit d'une réécriture d'un texte plus ancien (aujourd'hui perdu)[1843]. Parmi les neuf manuscrits conservés de la *Gloriosae*, cinq datent du IXe siècle[1844]. La Passion *Post beatam et gloriosam* qui remanie la légende du saint a été rédigée avant les années 780[1845]. La Passion *Post beatam ac salutiferam* a été écrite par l'abbé

[1838] MGH, *Vita Genovefae*.
[1839] MGH, *Vita Eligii*.
[1840] MGH, *Vita Bathildis*.
[1841] Levillain, 1921, p. 6-58.
[1842] Levillain, 1921, p. 6-7 ; Heinzelmann, Poulin, 1986, p. 134-137.
[1843] Helvétius, 2015, p.29.
[1844] Les plus anciens sont conservés à l'École de médecine de Montpellier, ms. 55 et à la bibliothèque de Saint-Gall, ms. 230. Cette Passion a été éditée dans le tome IV d'octobre des *Acta sanctorum Bollandiana* ainsi que dans le tome 83 de la Patrologie latine de l'abbé Migne.
[1845] Helvétius, 2015, p.32 ; Cette datation corrige celle de Loenertz, 1951, p. 217-237. Ce dernier proposait la date de 826.

Hilduin, vers 840, à la demande de Louis le Pieux[1846]. Nous en conservons aujourd'hui plus de deux cents manuscrits. Cette dernière Passion affirme que saint Denis serait Denys l'Aréopagite d'Athènes et l'auteur des écrits néo-platoniciens (Pseudo-Denys).

Grégoire de Tours évoque saint Denis et l'abbaye dans son *Histoire des Francs*[1847], commencée en 575.

Des actes diplomatiques nous renseignent sur l'abbaye à l'époque mérovingienne et carolingienne. Aux temps mérovingiens des diplômes évoquent d'abord une communauté de clercs desservant l'église Saint-Denis[1848] puis, plus tard, le monastère même[1849]. Des chartes mérovingiennes renseignent également sur ses biens[1850] ainsi que sur certains bâtiments qui le composent[1851]. À l'époque carolingienne, des actes attestent les possessions détenues par l'abbaye[1852]. Il convient de prendre également en compte les actes des monarques qui ont régné après Charlemagne : Louis le Pieux (814-840)[1853], Charles II le Chauve (843-877)[1854], Eudes (888-898)[1855], Charles III le Simple (898-922)[1856], Philippe Ier (1059-1108)[1857] et Louis VI le Gros (1108-1137)[1858]. Les actes pontificaux nous renseignent également sur Saint-Denis aux époques mérovingienne et carolingienne[1859]. Notons cependant que l'acte du pape Léon III, plaçant – en 798 – les biens de l'abbaye sous la juridiction de l'église romaine, est un faux[1860].

Une description de 799 nous renseigne sur l'abbatiale de Saint-Denis à l'époque carolingienne. Une copie a été conservée dans un manuscrit de 830 environ, envoyé par les

---

[1846] Wyss, 1996, p.21 ; Helvétius, 2015, p.32.
[1847] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum*, I, 30, p.22-23.
[1848] MGH, *Diplomata Merowinger,* 1, n° 22, p. 62-64 ; MGH, *Diplomata Merowinger,* 1, n° 28, p. 75-77 ; Semmler, 1989.
[1849] MGH, *Diplomata Merowinger,* 1, n° 85, p. 216-220.
[1850] Chartae latinae antiquiores, n°558 ; Peters, 1993.
[1851] MGH*, Concilia*, p.196 ; MGH*, Diplomata spuria,* n°36, p.154.
[1852] Parmi plusieurs sources, nous noterons : Sonzogni, 2015, II, n°140, p.14 et n°136, p.7-8 ; Chartae latinae antiquiores, n°595.
[1853] Kölzer, 2016.
[1854] Tessier, 1952.
[1855] Bautier, 1967.
[1856] Lauer, Lot, 1940.
[1857] Prou, 1908.
[1858] Bautier, Dufour, 1992.
[1859] Groβe, 1998, p.31-33.
[1860] Id., n°148, p.26-27.

moines de Saint-Denis à l'abbaye de Reichenau. Il est actuellement conservé à la bibliothèque de Karlsruhe[1861].

D'autres sources peuvent être convoquées : un poème de Fardulfe évoquant un palais dans l'abbaye[1862] et une lettre de Louis le Pieux de 835 nous renseignant sur l'*augmentum* construit sous son père Charlemagne[1863]. Deux ouvrages attribués à Hincmar de Reims nous renseignent sur saint Denis et la première basilique : les *Miracula sancti Dionysii*[1864] rédigés vers 834 et les *Gesta Dabogerti regis* commencés vers 830-835[1865]. La vie et l'histoire du saint et du monastère de Saint-Denis font l'objet d'une nouvelle rédaction entre 1233 et 1238, alors intitulée *Vita et actus beati Dionysii*[1866]. Un texte d'Hilduin nous renseigne sur un autel de l'abbatiale[1867].

Guibert de Nogent (1055-1125) relate dans son autobiographie un miracle qui se produisit à Saint-Denis, entre 1075 et 1087, au moment de l'effondrement de la tour construite par Guillaume le Conquérant[1868]. Helgaud de Fleury évoque une résidence royale à Saint-Denis[1869].

Suger évoque l'église carolingienne (qu'il pensait à tort construite par Dagobert) et son *augmentum* au moment des modifications et embellissements qu'il souhaite apporter ; cela dans ses ouvrages *De consecratione ecclesiae Sancti Dionysii* et *De rebus in administratione sua gestis*, rédigés entre 1145 et 1149.

b. Sources iconographiques

[1861] Karlsruhe, Badische Landesbibliothek, Aug. Perg. CCXXXVIII, f°159v°-160r°.
[1862] MGH, *Fardulfi abbatis carmina,* p.353.
[1863] MGH, *Epistolae Karolini*, 5, n°19, p. 326.
[1864] Hincmar, *Miracula* Dionysii ; Levillain, 1921 ; Wyss, 1996, p.38.
[1865] Hincmar, *Gesta Dagoberti* ; Levillain, 1921 ; Wyss, 1996, p.38.
[1866] Voir pour la version française : Liebman, 1942. Cette Vie est partiellement reprise par Jacques de Voragine dans la Légende dorée (vers 1255).
[1867] MGH, *Ex Hilduini abbatis,* p.2.
[1868] Labande, 1981, p.466-469.
[1869] Helgaud de Fleury, p.96.

Plusieurs sources iconographiques, bien que postérieures à l'époque qui nous concerne, peuvent être invoquées afin d'éclairer nos connaissances sur l'architecture de l'abbaye, sa topographie et son organisation[1870].

Un manuscrit de la Bibliothèque nationale de France, du XVe siècle, le « Livre des faiz monseigneur saint Loys », représente l'abbaye et le Croult dans une scène relatant le sauvetage de sainte Marote (fig. 1). Vers 1500, le Maître de saint Gilles peint l'intérieur de l'abbatiale et l'autel matutinal dans son tableau *La Messe de saint Gilles* (fig. 2). Un des premiers plans de la cité de Saint-Denis est celui de Belleforest, dressé en 1575 (fig. 3)[1871]. Il dessine également une coupe de l'abbatiale au XVIe siècle (fig. 4). L'artiste Duviert a produit une vue de Saint-Denis en 1610 (fig. 5), suivi par Chastillon au début du XVIIe siècle (fig. 6). D'autres artistes ont réalisé des vues de Saint-Denis à l'époque moderne comme Israël Sylvestre (fig.7), Manesson-Mallet (fig.8) et François de La Pointe (fig.9).
Depuis le XVIIe siècle et jusqu'au XIXe siècle nous pouvons compter sur une importante production de dessins détaillés de l'abbatiale, de sa façade ouest notamment par Martellange (fig.10 a), Martinet (fig. 10 b) et Chapuy (fig. 10 c) ; et de sa façade nord par Chapuy (fig. 11 a), Percier (fig. 11 b) – qui dessina également une vue de l'escalier nord de l'intérieur de l'abbatiale (fig. 12) – et Debray (fig. 11 c). On doit à Howlett et Anderson deux vues de l'abbatiale avant 1805 (fig.13)[1872]. En 1820, John Gendall peint une vue de Saint-Denis depuis l'ouest (fig. 14). Notons, enfin, une représentation du déambulatoire et de la chapelle de la Vierge par Allom, réalisée dans les années 1830 (fig. 15).

L'abbaye de Saint-Denis est représentée sur une gravure du *Monasticon Gallicanum* vers 1690 (fig. 16). Plusieurs plans furent dressés à l'occasion de projet de reconstruction. Mentionnons ceux de Hardouin-Mansart et de de Cotte, vers 1700 (fig. 17).
Parmi les autres plans réalisés pour des projets de reconstruction notons celui de Gabriel en 1737 (fig. 18), celui de 1795 pour le futur hôpital militaire de Saint-Denis et celui de Legrand en 1806 (fig. 19 a et b). Les Archives nationales possèdent un plan de l'abbaye vers

[1870] Nous n'avons pas la prétention de réunir ici l'intégralité des sources qui ont illustré l'abbaye de Saint-Denis du Moyen Âge à nos jours. Il s'agit d'une sélection. Le lecteur pourra notamment compléter ce panorama en consultant *l'Atlas historique de Saint-Denis* de Michaël Wyss (Wyss, 1996) et *Saint-Denis, dans l'éternité des rois et reines de France*, de P. Delannoy (Delannoy, 2015).
[1871] Belleforest, 1575.
[1872] Howlett, 1812.

1700 (fig. 20). Inselin réalise un plan de l'abbatiale ainsi que de la ville en 1705 (fig. 21). Un autre plan détaillé de l'abbatiale a été dressé, en 1752, à l'occasion des funérailles d'Henriette de France, fille de Louis XV (fig. 22).
Des plans de la crypte de Saint-Denis ont également été dressés au XIXe siècle par Rossignol, Debret et Viollet-le-Duc (fig. 23 a, b, c et d). Ce dernier en a également réalisé un à propos des fouilles qu'il avait pratiquées dans la partie orientale de l'abbaye entre 1854 et 1868 (fig. 24).
Enfin, un plan communal a été réalisé en 1854 (fig. 25).

À partir des années 1930, les fouilles archéologiques s'intensifient à Saint-Denis. Parmi les nombreux plans qui en ont été produits dans les années 1950, nous retenons ceux d'É.Salin, issus de ses recherches sous le bras nord du transept (fig. 25) et sous la croisée du transept (fig. 26) et celui de M. Fleury, provenant de sa fouille sous la nef (fig. 27). Dans les années 60, J. Formigé a dressé un plan d'ensemble de la basilique au XVe siècle (fig. 28). Il a également proposé une reconstitution de la basilique carolingienne (fig. 29 et 30). Enfin, nous pouvons mentionner un plan de ses fouilles pratiquées sous le chœur, le transept et la nef (fig. 31). Présent sur le site depuis les années 30, Sumner McKnight Crosby a publié jusque dans les années 80. Nous retiendrons une reconstitution des deux édifices précédant celui de Fulrad (fig. 32) ainsi qu'un plan schématique des différentes étapes de construction de l'abbatiale avant 1137 (fig. 33). Il a également dressé des plans relatifs à la localisation de ses interventions (fig. 34) ainsi que des résultats de ses fouilles menées à Saint-Denis (fig. 35). Enfin, deux photographies de ses fouilles au niveau du bras sud du transept (fig. 36) et du massif occidental (fig. 37) ont été prises.

À partir des années 1990 et jusqu'à aujourd'hui, nous pouvons compter sur les recherches et les fouilles de M. Wyss[1873]. Dans son *Atlas historique* de 1996, il publie, entre autres, des plans de l'abbatiale de Saint-Denis au Bas-Empire (fig. 38) ainsi qu'une reconstitution de la basilique mérovingienne (fig. 39) et une de l'espace liturgique dans l'église au début du XIIIe siècle (fig. 40). Il localise l'ensemble des interventions en centre-ville (fig. 41). Il propose un plan de l'ensemble monumental pour les périodes médiévale et moderne (fig. 42) ainsi que

[1873] Les plans et reconstitutions sont constamment actualisés par l'auteur depuis les années 90. Ils sont souvent repris et modifiés d'un article à l'autre. Nous nous efforçons d'en évoquer ici les versions les plus récentes et/ou celles illustrant au mieux nos propos.

d'autres, plus généraux, du site de Saint-Denis et de ses environs au Bas-Empire (fig. 43), au début de l'époque carolingienne (fig. 44), au XIe siècle (fig. 45), au XIIIe siècle (fig. 46), au début du XVe siècle (fig. 47), au milieu du XVIIIe siècle (fig. 48) et à la fin du XIXe siècle (fig. 49). Pour la période moderne, il dresse des plans schématiques des différentes enceintes (fig. 50), situant les églises, chapelles, couvents et établissements hospitaliers dans la ville et ses proches abords (fig. 51) ou encore du réseau hydraulique (fig. 52).

En 2001, il dresse un plan sur la topographie du *castellum* de Saint-Denis (fig. 53) et des fouilles opérées porte de la Boucherie (fig. 54). Il propose un schéma d'évolution de l'ensemble architectural civil situé au nord de l'abbatiale (fig. 55) ainsi qu'une reconstitution du deuxième bassin carolingien (fig. 56). Dans un article de 2004, il propose une reconstitution de l'évolution de l'ensemble monumental de Saint-Denis, au VIe siècle (fig. 57), entre le VIIe et le début du VIIIe siècle (fig. 58), entre la deuxième moitié du VIIIe siècle et le début du XIIe siècle (fig. 59), au XIIe siècle (fig. 60) et au XIIIe siècle (fig. 61). En 2009, il dresse un plan de Saint-Denis et de ses environs au haut Moyen Âge (fig. 62). Dans l'ouvrage sur Saint-Denis dirigé par P. Delannoy en 2015, plusieurs plans et restitutions de M. Wyss et J.-P. Marie ont été publiés : un plan de l'ensemble abbatial au Moyen Âge (fig. 63) ; un plan de la nécropole et de l'ensemble monumental à l'époque mérovingienne (fig. 64) ; un plan de la nécropole et de l'ensemble monumental à l'époque carolingienne (fig. 65) ; une restitution graphique de la nef à l'époque carolingienne (fig. 66) ; une restitution axonométrique du chevet carolingien (fig. 67) ; une restitution des étapes de construction de la basilique entre les VIIIe et XIIe siècles (fig. 68) ; une restitution axonométrique du chevet de Suger (fig. 69) et une restitution de l'aménagement de l'abbatiale en 1330 (fig. 70). En 2016, M. Wyss publie un nouveau plan prenant en compte l'état des connaissances sur l'agglomération de l'Antiquité tardive (fig. 71). Sur le site internet de Saint-Denis, des plans et restitutions de l'ensemble monumental de l'abbaye à différentes époques ont été postées : l'état au début du VIe siècle (fig. 72) ; celui au début du IXe siècle (fig. 73) ; celui au XIIe siècle (fig. 74) ; et celui à la fin du XVIe siècle (fig. 75). Nous pouvons également nous appuyer sur les photographies des vestiges retrouvés lors des fouilles, notamment ceux d'un chancel du VIe siècle (fig. 76), des fondations de l'abbatiale mérovingienne et de la base d'une colonne carolingienne (fig. 77), d'un chapiteau du VIIe siècle (fig. 78), des sarcophages de pierre retrouvés par M. Fleury sous l'abbatiale (fig. 79) et d'autres retrouvés aux abords de l'église Saint-Barthélemy (fig. 80), de

l'emplacement supposé de la tombe de saint Denis et de la crypte carolingienne (fig. 81), de fragments d'antéfixes en terre cuite des Ve-VIe siècles (fig. 82), des fragments d'enduit peint provenant de la galerie de l'église Saint-Pierre datés des VIe-VIIe siècles (fig. 83), ceux en stucs de plâtre mis au jour à proximité de l'église Saint-Barthélemy, datés de la même époque (fig. 84), et de l'ébrasement d'une fenêtre de la crypte annulaire carolingienne (fig. 85).

c. Sources archéologiques

Dès 1683, à l'occasion de la construction du caveau des Bourbons, des tombeaux ont été découverts sous la croisée du transept (fig. 21 et 22)[1874]. Néanmoins, les premières fouilles archéologiques ont réellement été programmées en 1793 afin de retrouver les sépultures royales de Saint-Denis[1875]. À l'occasion de la construction du perron devant la basilique en 1812, une tombe est retrouvée en avant du portail occidental central, dans l'axe de l'église[1876]. En 1814, le caveau des Bourbons est réaménagé et donne lieu à des investigations du côté oriental de l'église (fig. 23). Ainsi sont découvertes les absides des basiliques mérovingienne et carolingienne[1877], de même que les nombreuses sépultures qui y avaient été enfouies autour et à l'intérieur[1878]. En 1816, Debret sonde le sous-sol du bras nord du transept, sous la chapelle Saint-Hippolyte (fig. 23 b et c). L'ancien mur gouttereau nord de la nef de Suger (inachevée) est retrouvé ainsi que plusieurs sarcophages de pierre et de plâtre[1879]. En 1833, de nouvelles fouilles sont entreprises autour de la crypte. Plusieurs sépultures sont retrouvées avec leur mobilier[1880]. « Plusieurs squelettes » sont dégagés lors des fouilles au pied du clocher en 1838[1881]. En 1847, les premiers sondages du massif occidental sont pratiqués. Viollet-le-Duc reprend les fouilles en 1859, du côté oriental et découvre, à proximité de l'abside mérovingienne, des sarcophages de pierre avec parfois, à

[1874] Wyss, 1996, p.25.
[1875] Guilhermy, 1848, p.55-83.
[1876] Gilbert, 1815, p. 83 ; Wyss, 1996, p.25. Archives nationales, série F21 1451, p.20-21.
[1877] Bibliothèque historique de la ville de Paris, NA, ms.84, p.131.
[1878] Archives nationales, série F21 1451, p.14.
[1879] Wyss, 1996, p. 27.
[1880] BNF, Nouv. acq. fr. 6121, f°17 (Notes sur l'abbaye de Saint-Denis de de Guillhermy) ; voir le rapport de François Debret : Archives nationales, série F13 1296.
[1881] BNF, Nouv. acq. fr. 6121, f°17 (Notes sur l'abbaye de Saint-Denis de de Guillhermy).

l'intérieur, de petits objets tels des anneaux, agrafes, plaques de ceinture etc[1882] … Il publie en 1868 un plan de ses fouilles (fig. 24).

L'américain Sumner McKnight Crosby dirige, à ses frais, des fouilles dans la basilique à partir de 1938 (fig. 34 et 35). Il se concentre en premier lieu sur le massif occidental, puis sur la nef, le collatéral méridional et enfin la crypte (fig. 36 et 37). Il dégage l'angle sud-ouest de l'église carolingienne ainsi que la nef dite de raccordement de Suger (entre l'église et le nouveau massif)[1883]. Une nouvelle campagne est menée de 1946 à 1948 sous la nef, le bas-côté septentrional et les bras du transept. Les vestiges de l'agrandissement de l'église mérovingienne ainsi que le vestibule et la contre-abside polygonale de l'église carolingienne sont mis au jour (fig. 32). S. Crosby retrouve, sous la nef, les bases de deux colonnades ainsi que la façade sud du transept carolingien[1884] (fig. 33).

Jules Formigé, architecte du monument, reprend les recherches en 1952 (fig. 29, 30 et 31). Alors qu'il entreprend la destruction de l'abside du caveau des Bourbons restauré par Viollet-le-Duc, il retrouve l'abside semi-circulaire de la chapelle d'Hilduin. Il découvre également un puits et un puisoir à l'intérieur du dit caveau[1885]. En 1953-1954, Édouard Salin découvre plusieurs tombes à mobilier sous le bras nord du transept (fig. 25 et 26). Les sondages sont également approfondis sous le massif occidental où une tombe est retrouvée[1886]. Le caveau impérial de Viollet-le-Duc est détruit par J. Formigé en 1957. À cette occasion, il met au jour la paroi intérieure de la crypte *martyrium* carolingienne. É. Salin, lui, retrouve les fondations de ce qu'il appelle l'édifice « paléochrétien »[1887]. De 1957 à 1960, Michel Fleury poursuit les fouilles en direction de l'ouest, ce qui lui permet de compléter le tracé de l'église mérovingienne ainsi que de mettre au jour une base d'un support de l'église carolingienne. C'est à cette occasion que la tombe de la reine Arnégonde est découverte (fig. 27)[1888]. Entre 1967 et 1971, S. Crosby reprend ses sondages du côté de la nef de raccordement de Suger puis sous le collatéral nord pour repérer de nouveaux indices sur les églises mérovingienne et carolingienne (fig. 34 et 35). En 1976, Fleury fouille la nécropole.

[1882] Viollet-le-Duc, 1861.
[1883] Crosby, 1942 ; Crosby, 1947 ; Crosby, Blum, 1987.
[1884] Crosby, 1953 ; Crosby, Blum, 1987 ; Wyss, 1996, p.27.
[1885] Formigé, 1960, p.169.
[1886] Salin, 1957, p.124-126.
[1887] Wyss, 1996, p.27 ; Salin, 1958.
[1888] Fleury, 1962 ; Fleury, France-Lanord, 1979 ; Fleury, 1984.

En 1977, S. Crosby entreprend sa dernière fouille sous le collatéral méridional. Olivier Meyer fouille de 1973 à 1974 au nord de l'abbatiale, après que cette zone de 2 ha ait été classée « périmètre archéologique », en vue de sa protection lors de la rénovation du centre historique de la ville et du percement d'une ligne de métro[1889]. Il a poursuivi les sondages jusqu'en 1976. À la suite de ce premier diagnostic, un projet de recherche en sauvetage programmé a été décidé en 1977 et s'est poursuivi jusqu'en 1992 (fig. 41). Enfin, de 1973 à 2006, 160 opérations d'archéologie préventive ont été menées (45 surveillances de travaux, 82 sondages et diagnostics, et 33 fouilles)[1890]. Depuis, certains vestiges sont visibles dans la crypte archéologique.

III. Présentation des études

Les premiers historiens à s'être intéressés à l'abbaye de Saint-Denis sont Jacques Doublet, Jean Mabillon et Michel Félibien. Au XVIIe siècle, Jacques Doublet, a ainsi composé une des premières histoires de l'abbaye et a également édité des textes du chartrier[1891]. On doit également à Jean Mabillon une importante édition des textes de Saint-Denis en 1681[1892]. En 1706, Félibien propose aussi une « histoire » à laquelle il joint des pièces justificatives dont plusieurs inédites (certaines n'existent plus aujourd'hui et ne sont connues que grâce à ses éditions)[1893].

Pour le XIXe siècle, notons la description de l'abbatiale en 1815 par Antoine Pierre Marie Gilbert[1894] ainsi que la monographie de 1848 de Guilhermy sur Saint-Denis, qui résume le rapport des fouilles de 1793[1895]. Parmi les publications de Viollet-le-Duc, nous retenons celle sur « l'église impériale de Saint-Denis » qui résume, en 1861, son intervention à Saint-Denis. Achille Luchaire dans son étude sur les manuscrits de Rome et de Paris de 1899, a également travaillé sur les écrits d'Hincmar[1896].

[1889] Wyss, 1996, p.12.
[1890] http://www.saint-denis.culture.fr/
[1891] Doublet, 1625.
[1892] Mabillon, 1681.
[1893] Félibien, 1706.
[1894] Gilbert, 1815.
[1895] Guilhermy, 1848.
[1896] Luchaire, 1899.

Dans les deux premières décennies du XXe siècle, Léon Levillain s'est intéressé aux sources narratives et diplomatiques de Saint-Denis[1897]. En 1936 et 1937, Max Büchner publie les résultats de ses recherches sur la question de l'identité des deux Denis : Denys l'Aréopagite et disciple de saint Paul et Denis, martyr de Paris et patron de l'abbaye de Saint-Denis[1898]. La légende de Denys l'Aréopagite est reprise quelques années plus tard par Raymond-Jospeph Loenertz[1899]. Charles Joseph Jr Liebman a, quant à lui, étudié la vie en prose de saint Denis[1900]. En 1950, Jean Hubert s'est penché sur le cas de la tour occidentale de Saint-Denis et sur la topographie du site à l'époque carolingienne[1901]. Les publications et les recherches de Sumner McKnight Crosby sont une des contributions majeures à la connaissance de l'abbaye et surtout de l'abbatiale. Des années 40 aux années 80, il publie plusieurs articles rendant compte de ses dernières découvertes archéologiques[1902] ainsi que plusieurs synthèses, en 1942, 1953, 1981 et enfin avec Pamela Z. Blum en 1987[1903]. Il convient également de mentionner les articles de Michel Fleury, publiés entre les années 60 et 80, dans lesquels il rapporte les résultats de ses fouilles de l'abbatiale et notamment de sa découverte de la tombe de la reine Arnégonde[1904]. D'autres architectes interviennent à Saint-Denis à cette époque comme Édouard Salin qui fouille les sépultures gallo-romaines et mérovingiennes de la basilique[1905] et Jules Formigé à qui l'on doit un ouvrage synthétisant, en 1960, les dernières découvertes faites à l'abbaye[1906]. La question du trésor de Saint-Denis a également beaucoup intéressé les chercheurs dont Blaise de Montesquiou-Fezensac qui écrivit un article sur le crucifix d'or de Suger en 1959[1907]. Avec Danielle Gaborit-Chopin, ils publient ensemble un ouvrage sur le trésor de l'abbaye[1908]. En 1971, Jacques Dubois a publié un article sur les évêques de Paris et s'est naturellement penché sur

[1897] Levillain, 1909 ; Id., 1921.
[1898] Büchner, 1936-1937.
[1899] Loenertz, 1951.
[1900] Liebman, 1942.
[1901] Hubert, 1950 ; Id., 1950².
[1902] Crosby, 1947 ; Id., 1965 ; Id., 1966 ; Id., 1967 ; Id., 1968 ; Id., 1968² ; Id., 1970 ; Id., Blum, 1973.
[1903] Crosby, 1942 ; Id., 1953 ; Id., 1981 ; Id., Blum, 1987.
[1904] Fleury, 1962 ; Id., France-Lanord, 1979 ; Fleury, 1984.
[1905] Salin, 1957 ; Id., 1958.
[1906] Formigé, 1960.
[1907] Montesquiou-Fezensac, 1959
[1908] Montesquiou-Fezensac, Gaborit-Chopin, 1973-1977

le cas de saint Denis[1909]. En 1975, Alain Erlande-Brandenburg étudie les sépultures et les tombeaux des rois de France à Saint-Denis, de l'époque mérovingienne à la fin du XIIIe siècle[1910]. En 1976, puis en 1995 avec Catherine Grodecki, Louis Grodecki publie ses recherches sur les vitraux de l'abbatiale du temps de Suger[1911]. Otto Gerhard Oexle, dans son ouvrage de 1978 sur les communautés monastiques de l'est du royaume franc, s'est intéressé à l'exemple de Saint-Denis[1912].

En 1980, Alain Stoclet a proposé une transcription et une interprétation de la description de 799[1913]. Elles ont été reprises en 1981 par Bischoff[1914]. On doit une importante monographie sur l'abbatiale gothique à Caroline Bruzelius, ancienne élève de Sumner McKnight Crosby[1915]. Dans la publication de 1986, *Abbot Suger and Saint-Denis : an international symposium* dirigé par Paula Gerson, William Clark écrit un article sur l'église de Suger[1916]. Les origines de Saint-Denis intéressent particulièrement Martin Heinzelmann et Joseph-Claude Poulin dans leur ouvrage sur les Vies de sainte Geneviève de 1986[1917]. On doit également mentionner plusieurs articles d'un ouvrage collectif paru en 1988 et dirigé par Jean Cuisenier et Rémy Guadagnin « *Un village au temps de Charlemagne : moines et paysans de l'abbaye de Saint-Denis, du VIIe siècle à l'An Mil* ». Dans celui-ci, Josiane Barbier s'est intéressée aux possessions de l'abbaye (étude qu'elle poursuit dans un article de 1993)[1918] et Alain Stoclet au patrimoine foncier de l'abbaye dans le *Parisis* entre le VIIe et le Xe siècle[1919]. Josef Semmler publie en 1989 un article sur le statut de Saint-Denis et de son abbatiale aux temps mérovingien et carolingien[1920]. Depuis le début des années 90, Patrick Périn a publié plusieurs articles sur les dernières découvertes archéologiques dans la nécropole de Saint-Denis ainsi que dans le bourg monastique (plus particulièrement sur les vestiges de

[1909] Dubois, 1971.
[1910] Erlande-Brandenburg, 1975.
[1911] Grodecki, 1976 ; Id., Grodecki, 1995.
[1912] Oexle, 1978.
[1913] Stoclet, 1980.
[1914] Bischoff, 1981.
[1915] Bruzelius, 1985.
[1916] Clark, 1986.
[1917] Heinzelmann, Poulin, 1986
[1918] Barbier, 1988 ; Id., 1993.
[1919] Stoclet, 1988.
[1920] Semmler, 1989.

l'artisanat qui y était pratiqué)[1921]. En 1990, Edward Foley s'est intéressé à la liturgie à Saint-Denis[1922]. En 1991, Danielle Gaborit-Chopin publie un nouvel ouvrage sur le trésor de Saint-Denis[1923]. Claude Héron présente dans un article de 1992, deux inscriptions carolingiennes découvertes à Saint-Denis[1924]. On doit à Nicole Meyer-Rodrigues un article sur la céramique dite « de Tating » retrouvée dans le bourg de l'abbaye[1925]. Dans son article de 1993 sur les monastères d'Île-de-France du Ve au Xe siècle, Jean-Charles Picard étudie la *laus perennis* pratiquée au monastère[1926]. En 1993, Ralf Peters publie une étude sur les biens immobiliers de Saint-Denis aux temps mérovingien et carolingien[1927]. Alain Stoclet publie la même année un ouvrage consacré à l'abbé Fulrad de Saint-Denis[1928]. Véronique Gallien présente dans un article de 1994, le résultat de ses recherches sur le cimetière du monastère et de la place que les femmes y avaient[1929]. Un des ouvrages majeurs sur l'abbaye de Saint-Denis est l'*Atlas historique de Saint-Denis*, dirigé par Michaël Wyss, et qui reprend en 1996, l'état des connaissances historiques, architecturales et archéologiques sur l'abbaye, de ses origines jusqu'au XVIIIe siècle[1930]. Carlrichard Brühl s'est intéressé aux faux actes relatifs à Saint-Denis et attribués à Dagobert[1931]. En 1996, Jean-Michel Leniaud publie un ouvrage sur Saint-Denis de 1760 à nos jours[1932]. En 1998, sont éditées par Rolf Groβe, les actes pontificaux relatifs au diocèse de Paris auquel est rattaché Saint-Denis[1933].

En 2001, Michaël Wyss fait état dans un article de ses découvertes au nord de la basilique et notamment du grand bâtiment civil carolingien[1934]. La même année Françoise Gasparri publie les lettres, les chartes et la Vie de Suger, traduits et commentés[1935]. Signalons aussi la monographie publiée par Elizabeth A. R. Brown en 2001, qui remonte

[1921] Périn, 1991 ; Id., 1993.
[1922] Foley, 1990.
[1923] Gaborit-Chopin, 1991.
[1924] Héron, 1992.
[1925] Meyer-Rodrigues, 1993.
[1926] Picard, 1993.
[1927] Peters, 1993.
[1928] Stoclet, 1993.
[1929] Gallien, 1994.
[1930] Wyss, 1996.
[1931] Brühl, 1998.
[1932] Leniaud, 1996.
[1933] Groβe, 1998.
[1934] Wyss, 2001.
[1935] Gasparri, 2001.

aux origines haut-médiévales de l'abbatiale[1936]. Dans l'ouvrage sur les avants-nefs et les espaces d'accueil de 2002, dirigé par Christian Sapin, Werner Jacobsen et Michaël Wyss se sont intéressés à la genèse du massif occidental de Saint-Denis[1937]. En 2004, Patrick Périn et Michaël Wyss synthétisent, dans un article, les connaissances collectées sur la nécropole et le quartier de la basilique au haut Moyen Âge[1938]. La même année, Michaël Wyss publie un article sur la description de la basilique de 799. Entre 2002 et 2004, Rolf Große publie plusieurs études sur l'abbaye de Saint-Denis et notamment sur Suger[1939]. En 2005, Patrick Périn et Thomas Calligaro proposent une nouvelle étude de la tombe d'Arégonde[1940]. En 2009, Michaël Wyss approfondit les recherches sur Saint-Denis, à la lumière des dernières découvertes archéologiques, dans un article paru dans l'ouvrage collectif *Pfalz-Kloster-Klosterpfalz St. Johann in Müstair. Historische und archäologische Fragen* dirigé par Hans Rudolf Sennhauser[1941]. En 2012, Jean-Michel Leniaud publie un ouvrage sur la basilique de Saint-Denis au XIXe siècle[1942]. En 2013 et 2014, Rolf Große écrit deux articles sur la place de l'abbatiale de Saint-Denis en tant que cimetière des rois[1943]. En 2015, un ouvrage collectif sur Saint-Denis est publié sous la direction de Pascal Delannoy[1944]. Plusieurs articles reprennent et approfondissent les recherches sur le monastère. Notons les articles de Claudine Billot sur le bourg monastique[1945], d'Anne-Marie Helvétius sur les premières sources écrites[1946], de Patrick Périn sur la basilique mérovingienne[1947], de François Héber-Suffrin sur celle des temps carolingiens[1948], et de Philippe Plagnieux sur les travaux entrepris par Suger[1949] (ces trois derniers en collaboration avec Michaël Wyss), un article introductif de Michaël Wyss [1950], de Françoise Gasparri sur les abbés les plus notables de Saint-

[1936] Brown, 2001.
[1937] Jacobsen, Wyss, 2002.
[1938] Périn, Wyss, 2004.
[1939] Große, 2002; Große, 2004 ; Große, 2004².
[1940] Périn, Calligaro, 2005.
[1941] Wyss, 2009.
[1942] Leniaud, 2012.
[1943] Große, 2013/2014 ; Große, 2014.
[1944] Delannoy, 2015.
[1945] Billot, 2015.
[1946] Helvétius, 2015.
[1947] Périn, Wyss, 2015.
[1948] Hébert-Suffrin, Wyss, 2015.
[1949] Plagnieux, Wyss, 2015.
[1950] Wyss, 2015.

Denis[1951], de Daniel Sonzogni sur les archives du monastère au haut Moyen Âge[1952], de Rolf Große sur la diffusion du culte de saint Denis en Europe[1953] et de Claire Maître sur la liturgie[1954]. La même année 2015, Daniel Sonzogni publie, en plusieurs volumes, un nouveau catalogue des actes du chartrier de Saint-Denis et analyse les sources allant du VIe au Xe siècle[1955]. En 2016, Michaël Wyss actualise l'ensemble des connaissances sur les églises qui ont composé le monastère à l'époque carolingienne[1956].

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

Selon la *Vita sanctae Genovefae* et la *Gloriosae,* saint Denis a été envoyé en Gaule pour évangéliser les *Parisii*[1957]. Les deux textes le placent sous le pontificat de Clément (90-100), alors disciple de saint Pierre. Cette date est à réviser puisqu'on estime que la mort de saint Denis remonte aux environs de 250. Bien qu'il faille alors considérer ces sources avec prudence – notamment l'implication du pape Clément qui serait une invention des premiers rois mérovingiens[1958] –, elles délivrent des informations intéressantes. Dans la *Vita Genovefae*, il y est dit que le saint, qui aurait été le premier évêque de Paris, a été martyrisé puis inhumé à quatre lieues de Paris, dans un lieu appelé le *vicus Catulacensis*. Geneviève, aristocrate parisienne, serait, d'après le texte, la fondatrice du premier sanctuaire de Saint-Denis. En effet, elle aurait fait construire sur la tombe du saint une basilique avec l'aide des prêtres de Paris. D'après le récit cette édification daterait de 451-459 environ mais, depuis, sa datation a été abaissée par M. Heinzelmann et J.-C. Poulin aux alentours de 475[1959]. L'auteur de la *Vita* raconte avoir trouvé ces données dans une Passion de saint Denis et

[1951] Gasparri, 2015.
[1952] Sonzogni, 2015.
[1953] Große, 2015.
[1954] Maître, 2015.
[1955] Sonzogni, 2015.
[1956] Wyss, 2016.
[1957] Ses compagnons Rustique et Éleuthère ne sont mentionnés pour la première fois qu'en 600 environ, par le martyrologe hiéronymien. Voir, Dubois, 1971 ; Martyrologe hiéronymien, t.2, 1e partie, p.130.
[1958] Wyss, 1996, p.19.
[1959] Heinzelmann, Poulin, 1986.

dans un récit sur le pape Clément[1960]. Dans la *Gloriosae*, il est raconté que Denis serait venu à Paris et y aurait construit une église avec ses compagnons Rustique et Éleuthère. Après avoir été martyrisé, leurs corps auraient été récupérés par une femme dénommée Catulla qui les auraient inhumés dans un champ à 6 milles de la capitale. Elle aurait érigé un mausolée au-dessus de leurs tombes, remplacé ensuite par une première basilique à l'initiative de chrétiens[1961].

Grégoire de Tours affirme que Denis était un évêque envoyé en Gaule avec six autres prélats par un pape inconnu, au temps de l'empereur Dèce (249-251)[1962]. Cette date paraît plus plausible que celle le plaçant au temps de Dèce. Néanmoins, pour J. Dubois et M. Wyss, elle semble trop haute car l'évêché de Paris a dû être fondé au plus tôt dans la deuxième moitié du IVe siècle – après l'édit de Milan de 313[1963]. Il est également possible que Denis n'ait pas été le premier évêque de Paris mais seulement un missionnaire envoyé pour christianiser la Gaule. La *Gloriosae* ne mentionne effectivement pas cette fonction épiscopale. Son statut d'évêque est peut-être une invention du diocèse de Paris qui souhaitait ainsi affirmer son origine apostolique (saint Denis aurait été envoyé après avoir été ordonné évêque par le pape Clément, lui-même disciple de saint Pierre). Ainsi, selon cette hypothèse, il aurait très bien pu être envoyé, en tant qu'évangélisateur, à Paris au temps de Dèce et martyrisé vers 250.

Grégoire de Tours évoque également la basilique mérovingienne. Du temps du roi Chilpéric (561-584), il rapporte une altercation entre des gens d'armes à l'intérieur de la basilique, jusque devant l'autel, ainsi que l'inhumation d'un de ses fils du roi à l'intérieur de celle-ci[1964]. D'après lui, en 574 et en 579, se tiennent des plaids (l'autel est mentionné de même que le « sépulcre ») dans l'église qui semble déjà richement ornée (une tapisserie de

---

[1960] *MGH, Vita Genovefae*, p.221-222: « ut conperi iuxta tradicionem seniorum vel relationem Passionis sue, a sancto Clemente, filio in baptismo sancti Petri apostoli, Romae episcopus ordinatus et in hac provincia ab eo directus est. Docet nos leccio, quod primus episcopus Rome Linus […] tercius vero Clemens […]. ».
[1961] Wyss, 1996, p.19 ; *Gloriosae*, p.104-105.
[1962] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum*, t.1, 30, p.22-23.
[1963] Wyss, 2016, p.11 ; Dubois, 1971, p.33-97.
[1964] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum*, V, chap. 32, p. 237 : « Tunc inito placito ad basilicam martyris sancti [Dionisi martyris] conveniunt ; elevatisque pater manibus super altarium […] His ergo altercantibus, evaginatis gladiis in se invicem proruunt atque ante ipsum altarium se trucidantur. » ; chap. 34, p.240 : « Post haec infantulus iunior, dum nimio labore tabescit, extinguetur. […] ad basilicam sancti Dionisi sepelire mandaverunt ».

soie brodée d'or et de perles recouvrait la tombe du saint, et une colombe d'or décorait l'église). Dès 574, Grégoire de Tours mentionne la présence de religieux à Saint-Denis, alors chargés de la desserte de l'église[1965].

Le culte de saint Denis est déjà très répandu à la fin du VIe siècle[1966]. L'église devient très tôt un lieu d'inhumation pour les membres de la famille royale ou ayant un statut privilégié, comme en témoigne la découverte de la tombe de la reine Arnégonde († vers 577 – entre 572 et 583)[1967].

La question de la fondation du monastère de Saint-Denis est complexe. En effet, les sources textuelles qui ont été conservées sont assez obscures à ce propos et proposer une date de fondation demeure donc délicat. En effet, avant même de trouver des mentions relatives à un *monasterium*, ordonné par Bathilde vers 650, les premiers termes que l'on retrouve dans les textes évoquent un abbé *abba* à Saint-Denis. Dans un diplôme royal de Clotaire II, daté entre 584 et 628 (années de règne du monarque), celui-ci confirme, à la demande de Dodo, abbé de la basilique de Saint-Denis, des dispositions testamentaires[1968]. Il s'agit-là du premier abbé connu et mentionné à Saint-Denis et ce, avant même que le monastère ne soit évoqué. Puis, en 625, un diplôme royal du 14 juin – 1er juillet établi à Etrépagny stipule que Clotaire II, à la demande du même abbé Dodo, confirme aux moines *monachis* desservants de la basilique de Saint-Denis, la donation d'un terrain à Paris[1969]. Il s'agit là de la première mention de moines à Saint-Denis, avant même l'institutionnalisation du monastère par la reine Bathilde vers 650 (voir plus loin)[1970]. Il

[1965] Périn, Wyss, 2015, p.40.
[1966] Große, 2015, p.347-349.
[1967] Fleury, France-Lanord, 1979 ; Périn, Wyss, 2004 ; Périn, Calligaro, 2005.
[1968] MGH, *Diplomata Merowinger,* 1, n° 22, p. 62-64 : « n]oster [Do]do, abba de basileca sancti Domni D[io]ninsio martheris ».
[1969] MGH, *Diplomata Merowinger,* 1, n° 28, p. 75-77 : « sancti domni Dioninsis peculiares patroni nostri [...] generaliter confirmamus adque stabeli dignetate durare iobemus. Ideo uir uenerabilis, pater noster Dodo, abba, epistolam donaciones relegendam, in qua tenetur insertum area, quod est infra murus Parisius ciu[i]tatis, quem ex sucessionem genetore suo Baddone quondam ad basilecam sancti domni Dioninsis martheris, ubi Dodo abba deseruire uedetur, nuscetur contulisse. Qui uiro petiit ut hoc in ipsa basileca [plini]us confirmare deberimus. Cui nos hunc beneficium, pro diuino intueto uel referencia ipsius loci sancti libente animo praes[titisse …] ipso inlustri uiro Daoberctho area ipsa ad supradicta basileca per inspecta donacione legaliter fuisse condonatum, huius [.....]us cum Dei et nostra gracia ad ipsa basileca uel monachis ibidem deseruientebus proficiat in perpetuo. »
[1970] Sonzogni, 2015², cat.I, p. 6-9 ; Semmler, 1989.

semble alors que dès le règne de Clotaire II une communauté de clercs se faisant appelés moines était établie à Saint-Denis et dirigée par un abbé. Bien que le mot *monasterium* ne soit pas mentionné, cela ne prouve pas l'absence d'une communauté monastique reconnue à Saint-Denis. L'emploi du terme *monachis*, plutôt que *fratres* précise ici la nature et le statut. Pour D. Sonzogni, il faut ainsi retenir qu'une « communauté de moines – sans monastère désigné – était présente à Saint-Denis au plus tard dès le premier quart du VIIe siècle » et desservait la basilique : « C'est l'institution du monachisme basilical qui est révélée, et il convient parfaitement de considérer qu'à défaut d'être une basilique de monastère, c'est le monastère qui est basilical »[1971]. Pourtant, la situation de Saint-Denis à cette époque demeure contradictoire puisqu'une communauté cléricale ne devient véritablement monastique qu'après l'institution d'un ordre monastique régulier et celui-ci ne semble avoir été décidé que vers 650 par la reine Bathilde. La question du statut de Saint-Denis avant cette date ne peut donc aujourd'hui être clairement résolue.

D'après la *Gesta Dagoberti regis*, le roi Dagobert (629-639) a fait édifier une nouvelle église à Saint-Denis à l'occasion de la découverte, lors d'une chasse au cerf, des reliques des saints Denis, Rustique et Éleuthère dans une petite église prieurale[1972]. L'archéologie a révélé que les travaux entrepris sous Dagobert n'étaient pas aussi importants que le texte laisse penser. Il s'agissait plutôt d'un réaménagement liturgique de l'église[1973]. Cette légende est une invention dont le but était de placer l'église prieurale dans une filiation cultuelle avec l'abbatiale[1974].

Dagobert aurait accordé de nombreux biens et privilèges commerciaux. L'auteur des *Gesta Dagoberti* en a mentionné plus de vingt. Mais certaines de ses donations ont été considérées suspectes ou fausses. En réalité, il se serait servi de documents qui existaient dans les archives à cette époque pour constituer ceux qu'il évoque. Bien que ces pièces ne soient pas authentiques elles demeurent des sources documentaires importantes. La possession de ces biens par l'abbaye entre les VIIe et IXe siècles est avérée, seule l'identité

[1971] Sonzogni, 2015², cat.I, p. 8.
[1972] Hincmar, *Gesta Dagoberti*, p.406 : « sanctorum martyrum Dyonisii, Rustici et Eleutherii corpora requirens, digesta eorum in sarcofagis nomina repperit, quae et in alium eiusdem vici locum […] transtulit […]. Et quamvis ecclesiam, quam ipse a fundamine construxerat […]. »
[1973] Voir la sous-partie sur l'état précarolingien.
[1974] Wyss, 2015, p.26.

du bienfaiteur serait à reconsidérer[1975]. À sa mort, Dagobert a été enterré dans la basilique. Il inaugure ainsi la longue série d'inhumations des rois de France à Saint-Denis. Sa veuve Nantilde et son fils Clovis II (639-657) y sont également inhumés.

Clovis II instaure la foire d'automne à Saint-Denis, le jour même de la fête du saint, le 9 octobre, et accorde une charte d'immunité à la communauté[1976]. Les rois Clotaire II (584-628), Dagobert Ier puis Clovis II séjournaient dans leur palais (*villa regalis*) de *Clippiacum* (ancien village de Saint-Ouen dans le domaine de Clichy), à proximité de l'église dans laquelle se trouvaient les reliques vénérés[1977]. Vers 650, la reine Bathilde (†680), épouse de Clovis II, institue à Saint-Denis un ordre monastique régulier *sanctus ordo regularis*[1978]. C'est cette décision qui officialise le cadre institutionnel régulier de la communauté déjà présente et active à Saint-Denis. Le mot *monasterium* et ainsi le *monasterium*-institution[1979] apparaît alors dans les sources textuelles à partir d'un diplôme royal de Clovis II, daté du 22 juin 654[1980]. Dans ce diplôme royal, le roi confirme le privilège d'exemption – partielle – accordé, à sa demande, à la basilique de Saint-Denis par Landry, évêque de Paris. C'est également dans ce texte qu'il réintroduit la *laus perennis* déjà instaurée à Saint-Denis par Dagobert, calquée sur celle de Saint-Maurice d'Agaune[1981]. Cette nécessaire « reprise » indique qu'elle n'a été que peu appliquée par les moines[1982].

C'est peut-être à cette occasion que les autres églises du complexe ont été construites[1983]. Il semble alors que l'église était déjà desservie par un petit groupe de clercs et de moines dirigés par un abbé mais placés sous la tutelle de l'évêché parisien. Cette communauté fut augmentée sous Dagobert, émancipée sous Clovis II et put alors se constituer en monastère régulier[1984]. L'abbaye accroît son patrimoine grâce aux donations,

---

[1975] Brühl, 1998, p.148-149 ; Sonzogni, 2015, p. IV.
[1976] Chartae latinae antiquiores, n°558.
[1977] Barbier, 1993, p.41-46.
[1978] MGH, *Vita Bathildis*, p.482-508 ; Sonzogni, 2015², cat. I, p. 8, n.26 ; Maître, 2015, p.376.
[1979] Terme emprunté à D. Sonzogni : Sonzogni, 2015², cat. I, p. 8, n.26
[1980] MGH, *Diplomata Merowinger,* 1, n° 85, p. 216-220 : « quoquo ordene de loco ipso alequ[i]d auferre aut alequa potestate sibi in ipso mona[s]thi[rio […]et i[n]tegra uolontate, uise fuemus pres[t]etisse, e[o] scilecit ordene, ut, sicut [tem]po[re] domni et genetoris nostri ib[i]dem psallencius p[er] turmas fuit instetutus uel sicut ad monasthirium Sancti Mauricii Agaunis, die noctoque, tenetur, ita in loco ipso celebretur. »
[1981] Picard, 1993, p.69-82; Helvétius, 2012, p. 33-47.
[1982] Wyss, 1996, p.138.
[1983] Voir la sous-partie sur les autres églises du monastère.
[1984] Wyss, 2016, p.12.

achats et échanges[1985]. Dès le VIIe siècle, elle possède des terres du fisc royal notamment en région parisienne, comme Rueil et Luzarches et entretient des relations avec le palais royal de Clichy. Plus de 25 chartes royales mérovingiennes attestent de la haute considération que les souverains avaient pour l'abbaye. Ils appelaient saint Denis « patron particulier »[1986]. Cette tradition a alors été reprise par les Carolingiens.

Le neveu de Charles Martel, Hugues de Rouen, devient abbé de Saint-Denis en 718, et ce jusqu'à sa mort en 730. Charles Martel est lui-même inhumé en 741 dans l'abbatiale.

Fulrad (né vers 710- mort vers 784), proche de Pépin le Bref (qui a été éduqué à Saint-Denis), obtient la charge d'abbé de Saint-Denis vers 750, qu'il conserve jusqu'à sa mort en 784[1987]. En 751, il se rend à Rome avec Burchard, évêque de Wurtzbourg, pour rencontrer le pape Zacharie afin de légitimer l'accession de Pépin le Bref au trône des Francs. En 751, après réclamation, Pépin le Bref lui restitue quarante-huit biens jadis sécularisés, principalement entre la Somme, l'Oise, la Seine et la Manche[1988]. Le nouveau monarque est également à l'origine de la reconstruction de l'abbatiale.

C'est à Saint-Denis que Pépin le Bref ainsi que ses deux fils Carloman et Charles sont sacrés en 754 en présence du pape Étienne II. Après cet événement inédit, Pépin offre à Fulrad la ville de Taverny et les droits du fisc royal sur les marchandises de la foire de Saint-Denis[1989]. Étienne II délègue six diacres à l'abbaye afin d'assurer une prière perpétuelle.

b. Le règne de Charlemagne

En tant que son grand aumônier, Fulrad, était plutôt attaché à Carloman qui exonère Saint-Denis d'impôts. Charlemagne offre à cette époque des biens à l'abbaye dont le monastère de Saint-Dié dans les Vosges ainsi que des terres dans le Beauvaisis et à Senlis. Carloman meurt après 3 ans de règne (768-771). Son corps est transporté à Saint-Denis (après avoir été un bref moment inhumé à Saint-Remi de Reims). Fulrad se rend alors à

[1985] Stoclet, 1988.
[1986] Helvétius, 2015, p.30.
[1987] Voir dans la partie synthèse, I.b.i., le paragraphe relatif à Fulrad.
[1988] *Chartae latinae antiquiores*, n°595 ; Wyss, 1996, p.402.
[1989] Gasparri, 2015, p.360.

Corbeny pour y reconnaître Charlemagne qui lui offre en retour la charge d'archichapelain. Fulrad (abbé v. 750-784) poursuit la reconstruction de l'église abbatiale dès 768-769, juste après la mort de Pépin qui aurait pu être l'instigateur des travaux[1990]. Cependant, comme l'autel des saints Pierre et Paul est consacré en 754, il est possible que les premiers travaux (de la crypte peut-être) aient commencé à cette époque. La nouvelle abbatiale est consacrée le 25 février 775[1991]. Pourtant, d'après la description de 799, cette initiative serait due aux deux fils de Pépin : Carloman et Charlemagne[1992]. Si nous ne savons pas avec exactitude qui a commandé les travaux, nous savons en revanche qu'ils ont été menés par Fulrad et achevés du temps de Charlemagne. Aucun inventaire des biens de l'abbaye à l'époque carolingienne n'a été conservé. Néanmoins grâce aux différents témoignages de Fulrad, qui légua tous ses biens à Saint-Denis, nous savons que l'abbaye possédait à son époque, outre des terres en région parisienne, des terres dans le nord de la France mais aussi en Moselle, en Alémanie, en Angleterre (dont une place dans le port de Londres)[1993], dans le Brabant, dans la Valteline et en Espagne[1994]. Ses possessions où l'agriculture est prospère lui rapportent d'importantes richesses et denrées – tels des céréales, du vin, des légumes, du fromage et des volailles[1995]. La liturgie à Saint-Denis au temps de Fulrad est assez méconnue. Pourtant, il ne fait guère de doute qu'elle a été romanisée par celui qui a été le principal médiateur entre les Carolingiens et la papauté, comme en témoignent ses nombreuses missions à Rome. Les Carolingiens se sont d'ailleurs positionnés en tant que « promoteurs de cette romanisation »[1996]. Cette évolution liturgique a pris un réel tournant lors de l'arrivée à Saint-Denis du pape Étienne II avec ses liturgistes et ses chantres. Nuançons cependant que le culte voué à saint Denis relève plutôt du caractère gallican de la liturgie alors menée[1997].

Le succès du culte de saint Denis amena notamment la réécriture de la *Passion* du saint à l'époque carolingienne. Rédigée avant les années 780, probablement sous le règne

---

[1990] *Ibid.*, p.362.
[1991] *Ibid.*
[1992] Description 799 : « et Pippino regi Francorum, qui tale ecclesia per sua iussione post mortem suam fecerunt filii sui domnus rex Carolus et Carlemannus ».
[1993] Sonzogni, 2015, II, n°140, p.14.
[1994] Id., n°136, p.7-8.
[1995] Stoclet, 1989 ; Wyss, 1996, p.402.
[1996] Maître, 2015, p.377.
[1997] Foley, 1990, p.270-271.

de Charlemagne, la Passion *Post beatam et gloriosam* enrichit la légende de saint Denis en l'identifiant à Denys d'Athènes, converti par l'apôtre Paul. Il s'agit d'une stratégie visant à justifier la remarquable place de l'abbaye dans l'empire puisque son patron, assimilé au Pseudo-Denys, ne serait autre que le disciple de l'apôtre Paul[1998] et l'envoyé du pape Clément, disciple de saint Pierre. Le saint représente ainsi l'union entre les traditions romaines et byzantines – rappelons que Charlemagne entretenait des relations avec l'Empire chrétien d'Orient, notamment lors de sa tentative de mariage de sa fille Rotrude à Constantin VI. Ainsi le culte du saint s'étend à toute la chrétienté. Pour la première fois, il y est transcrit le miracle de la céphalophorie. En effet, après avoir été décapité sous l'empereur Domitien (81-96), Denis se serait relevé et aurait marché avec sa tête dans les bras jusqu'à Saint-Denis. Cette nouveauté ajoutée au récit permet de confirmer le droit qu'avaient les moines de Saint-Denis sur les reliques du saint, puisque celui-ci aurait alors manifesté sa volonté d'y être inhumé[1999].

Maginaire succède à Fulrad en 789. Il était le chapelain et aumônier du roi et fut envoyé à Rome et au Bénévent pour régler plusieurs questions territoriales avec le pape[2000].

Son successeur Fardulfe (797-806) était un lombard, ancien favori du roi Didier, qui devint un proche de Charlemagne après avoir dénoncé la conspiration menée par Pépin le Bossu, ce qui lui valut sa nomination à Saint-Denis et l'héritage des biens de Gisèle, la sœur du roi. En 800, sous son abbatiat, le souverain fait construire un *augmentum* à l'ouest de l'abbatiale, au-dessus de la tombe de son père, Pépin le Bref. Sa localisation est précisée *ante limina basilicae* dans une lettre de Louis le Pieux de 835[2001]. Fardulfe aurait également fait construire une demeure pour Charlemagne – il pourrait s'agir du bâtiment retrouvé au nord-ouest de l'abbatiale[2002].

[1998] Wyss, 1996, p.21-23. Cette identification est ponctuellement rejetée dès le IXe siècle, par Adon de Vienne notamment puis par Abélard au XIIe siècle, ce qui ne l'empêche pas d'être invoquée et prônée par Suger.
[1999] Helvétius, 2015, p.30.
[2000] Sonzogni, 2015, II, n°138, p.11-12.
[2001] MGH, *Epistolae Karolini*, 5, n°19, p. 326 : « Quique [scil. Pippinus] cum quanta se humilitate ante limina basilicae sanctorum martyrum ...sepeliri preceperit, titulus etiam ipsius conditorii innotescit.»
[2002] Voir la sous-partie relative au cloître et aux bâtiments conventuels.

Après l'avoir nommé évêque de Pavie et de Bâle en 791, Charlemagne nomme Waldo (ou Valton) ancien abbé de Reichenau, à la tête de Saint-Denis (806-813)[2003]. Ce dernier réforme le monastère et tente d'y rétablir la discipline. La situation avec les moines semble si complexe qu'il doit entrer avec des hommes d'armes dans le chapitre pour y rétablir l'ordre.

c. Après le règne de Charlemagne

L'identification de saint Denis à Denys l'Aréopagite d'Athènes est reprise dans la Passion *Post beatam ac salutiferam* d'Hilduin (815-841). En tant que Pseudo-Denys l'Aréopagite, le saint était aussi astronome, philosophe et auteur d'œuvres savantes. Sa promotion s'inscrivait alors dans le programme de renaissance culturelle et intellectuelle mis en place par les souverains carolingiens et leur entourage. Mais, contrairement à la *Post beatam et gloriosam*, Hilduin prétend que Denis a été baptisé et consacré évêque par Paul et que le pape Clément ne lui confia pas un épiscopat mais un « apostolat ». Saint Denis devient ainsi l' « apôtre de toute la Gaule » et n'est plus seulement le « premier évêque de Paris ». Ainsi, l'abbaye gagne en prestige et peut prendre ses distances avec le pouvoir épiscopal parisien[2004].

Ancien élève d'Alcuin, Hilduin obtient la charge d'abbé de Saint-Denis vers 815. Pendant ses années de gouvernance il réforme le monastère. En effet, en 816 après le concile d'Aix-la-Chapelle, la majorité des moines de Saint-Denis refuse de se soumettre à l'ordre de saint Benoît malgré l'intervention de Benoît d'Aniane en personne. Ils choisissent la règle des chanoines. Cet état ne dure que quelques années puisqu'Hilduin (815-841) impose la règle monastique en 829. En 832, il fait agrandir la crypte orientale par une nouvelle crypte hors-œuvre. Félibien l'évoque en ces termes : *criptam ante pedes sanctissimorum martyrum*[2005]. Elle est dédiée à la sainte Vierge, à saint Jean-Baptiste, aux apôtres et à quelques martyrs. Des moines y étaient assignés pour assurer une prière perpétuelle. C'est dans cette crypte qu'étaient conservées les reliques de la Passion[2006]. Cet agrandissement a certainement été motivé par la nécessité d'avoir plus d'espace pour la circulation des pèlerins autour du tombeau de saint Denis. En raison de reconstructions successives de la

[2003] Gasparri, 2015, p.362.
[2004] Helvétius, 2015, p. 33.
[2005] Félibien, 1706, LVI.
[2006] Wyss, 1996, p.44.

crypte (par Suger, puis en 1610 lors de l'aménagement du caveau des Bourbons, puis, à nouveau, en 1859 par Viollet-le-Duc pour la construction du caveau impérial), les vestiges de la crypte d'Hilduin sont aussi ténus que difficiles à interpréter. La seule certitude demeure dans l'orientation désaxée par rapport à l'abbatiale (fig. 33 et 68). Les motivations d'un tel parti demeurent inconnues. On peut imaginer, avec toute la prudence requise, que la crypte reprend l'axe d'autres bâtiments, comme les bâtiments conventuels carolingiens qui n'ont pas encore été retrouvés. Quant à la forme exacte de la crypte, Formigé soutient la thèse d'une crypte à nef unique[2007] tandis que S. Crosby et Heitz défendent celle d'une crypte à trois nefs[2008]. La question fait encore débat[2009]. Plusieurs rois ont été inhumés à proximité d'un autel consacré à la Sainte Trinité[2010] (appelé « autel matutinal » à partir du XIIIe siècle) ajouté par Hilduin dans la partie ouest de l'abbatiale, dont Hugues Capet, Philippe Auguste et Louis IX (fig. 70). D'après Erlande-Brandenburg, il était un élément de premier ordre liant l'abbaye à la monarchie française[2011].

Plusieurs sources écrites nous permettent d'évaluer le nombre de moines présents à Saint-Denis à l'époque carolingienne. La mense conventuelle de 832 a été établie dans le but de subvenir aux besoins de 150 moines ainsi que de leurs serviteurs et leurs hôtes[2012]. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un chiffre exact, on peut toutefois imaginer que le nombre de moines s'en approchait. En 837, une liste donne le nom de 127 moines vivants à Saint-Denis[2013].

À l'époque carolingienne, deux annexes sont construites de part et d'autre dans les angles du transept et de la nef (fig. 59). La découverte de plusieurs sarcophages à l'intérieur laisse imaginer une fonction funéraire[2014]. Charles le Chauve (843-877) fait orner l'autel principal d'un devant d'autel en or repoussé et gemmé (complété ensuite par trois autres panneaux par Suger)[2015]. À partir de 845, le monastère subit les incursions vikings. Les moines ont été contraints de se racheter en 857 avant de fuir en 859 à Nogent-sur-Seine.

[2007] Formigé, 1960.
[2008] Crosby, 1942 ; Crosby, Blum, 1987 ; Heitz, 1987.
[2009] Wyss, 1996, p.44.
[2010] Wyss, 1996, p.80 ; Suger, p.148 : « sepulturam ejus ante altare sanctae Trinitatis ».
[2011] Erlande-Brandenburg, 1975.
[2012] Levillain, 1909., p.79-90 ; Sonzogni, 2015, II, n°173, p.62-63.
[2013] Oexle, 1978, p.112-119.
[2014] Périn, Wyss, 2004, p.46.
[2015] Wyss, 1996, p.80. Le devant d'autel est monté en retable probablement au cours du XVe siècle.

Le monastère est occupé le 20 octobre 865 pendant vingt jours. En 869, Charles le Chauve commande alors la construction d'une fortification à Saint-Denis, appelée *castellum*, afin de protéger le monastère (fig. 53). Enfermant environ 8 hectares, centré sur l'abbatiale, il était composé (de l'extérieur vers l'intérieur) d'un fossé d'eau irrigué par le Croult (avec système de drainage) et parfois doublé d'un avant-fossé, d'une levée de terre puis d'un mur (fig. 54). Derrière le rempart, une voie empierrée semble avoir été utilisée comme chemin de ronde. Le rempart était percé de trois portes et d'une poterne qui perdurèrent jusqu'au XVIIe siècle. La route venant de Paris (large de 6 mètres) franchissait les fortifications sur une digue (dont la chaussée était peut-être en bois)[2016]. Cet aménagement défensif ne semble pas avoir suffi puisque les moines quittèrent l'abbaye en 876.

Le titre d'abbé de Saint-Denis a subi une progressive laïcisation à l'époque carolingienne, dès lors que Charles le Chauve se l'attribua. Il est ensuite repris par les Robertiens et Hugues Capet. Cette pratique provoqua la perte de biens temporels, aux dépends de l'abbaye. Néanmoins, en 898, les moines récupérèrent de Charles le Simple (898-922) des terres à l'intérieur du *castellum* (fig. 53)[2017].

L'abbaye devient une possession des Robertiens dans la dernière décennie du IXe siècle. Robert Ier lui accorde le droit de haute justice sur la ville et son territoire en 1008. Le monastère devient alors une seigneurie banale. Le roi confie également à Odilon de Cluny la charge de rétablir l'observance monastique à Saint-Denis. À cette époque, une partie des moines s'installe à l'église Saint-Paul (fig. 59 et 60). Les souverains ont conservé une résidence à l'abbaye jusqu'au règne d'Hugues Capet[2018]. L'identification de cette résidence soulève quelques incertitudes. Helgaud de Fleury nous rapporte que Robert le Pieux passa les fêtes de Pâques « à Saint-Denis dans sa demeure »[2019] - et ce malgré la mention d'un diplôme de 998 par Félibien dans lequel le roi renonce à venir avec sa cour à l'abbaye trois fois par an (lors des grandes fêtes religieuses). L'historien du XVIIe siècle, Jacques Doublet, localise la demeure du roi au sud de l'abbatiale[2020]. Plus tard, c'est le roi Philippe Ier (1059-1108) qui offrit une *domus* à Saint-Denis comprenant maison, cour, hôtes et

[2016] Wyss, 2001, p. 195-196 ; Wyss, 1996, p.229.
[2017] Lauer, Lot, 1940, p.15-17 ; Wyss, 1996, p.189.
[2018] Wyss, 2001, p.198.
[2019] Helgaud de Fleury, p.96 : « ad domum suam apud Sanctum Dyonisium ».
[2020] Doublet, 1625, p.1274.

dépendances[2021]. Cette *domus* nous est connue grâce à un acte de Louis VI qui rapporte vouloir renouveler cette concession de son père qu'il tenait de Robert Ier. Ainsi, la royauté semble avoir possédé un fief dans le monastère comme l'atteste Suger lorsqu'il achète une « terre du domaine royal »[2022] près de l'église Saint-Michel. Les vestiges de cette église auraient été retrouvés près du mur de clôture du cimetière (fig. 60). Il semblerait alors que l'emplacement à l'ouest de l'abbatiale (tout juste à son entrée) ait été un lieu propice à l'établissement de bâtiments laïcs et ce, dès la période carolingienne (fig. 59 et 60)[2023].

La détention des reliques de saint Denis par l'abbaye a été plusieurs fois contestée : vers le milieu du XIe siècle par l'abbaye Saint-Emmeran de Ratisbonne qui prétendit les avoir découvertes[2024], puis par les cisterciens de Longpont et par les chanoines de Notre-Dame de Paris. D'après Félibien, le pape Innocent III envoya le corps de Denys de Corinthe (qui était d'après Abélard le véritable Denys l'Aréopagite) à Saint-Denis afin qu'il n'y ait plus de contestation quant à la détention, ou non, des reliques de saint Denis à l'abbaye[2025].

D'après Guibert de Nogent (1055-1125), sous l'abbatiat d'Yves (1075-1094), Guillaume le Conquérant (†1087) finance la construction d'une tour[2026] – vraisemblablement réalisée entre 1075 et 1087. L'emplacement de la dite tour fait encore l'objet d'une controverse. S. Crosby l'avait signalée et rapportée contre la façade occidentale, devant sa porte nord (fig. 33). À 600 mètres à l'ouest de l'abbatiale, près de la voie antique sont construites deux églises : l'église Saint-Martin au début du XIe siècle (appelé *monasteriolum*) qui était destinée aux moines malades de Saint-Denis et l'église Saint-Denis-de-l'Estrée dans laquelle se trouvait l'école monastique au XIe siècle (fig. 45)[2027].

[2021] Prou, 1908, p. XLIII, cet acte a été perdu mais il est confirmé par un autre acte de Louis VI: Bautier, Dufour, 1992, I, n°74, p.134 : « domum quandam apud Sanctum Dyonisium sitam, quoe fuit atavi nostri, domni Roberti Francorum regis, quam pater noster, domnus Philippus, Beato Dyonisio donavit, et nos cum curte ejusdem domus et hospitibus et ceteris universis, quoe ad eandem domum pertinent, […] concessimus ».
[2022] Suger, p.224 : « plateam quandam cimeterio collimitantem juxta acclesiam sancti Michaelis, quam quater viginti libris a Willelmo Corneilensi emeramus » ; p.357 : « terram regiae domus, quam quater viginti libris a Willelmo Cornillonensi favore filiorum et parentum locandam et hospitandam comparavimus, ad luminaria ipsorum oratoriorum in perpetuum confirmassemus. »
[2023] Voir la sous-partie sur le cloître et les bâtiments conventuels.
[2024] Große, 2015, p. 347.
[2025] Félibien, 1706, p.219.
[2026] Labande, 1981, p.466-469.
[2027] Wyss, 1996, p.138.

Aux XIe et XIIe siècles, l'abbatiale carolingienne subit d'importants remaniements. Les fenêtres de la crypte-*martyrium* sont dotées de châssis. L'abbé Suger (1122-1151), en plus d'une réforme économique, morale et spirituelle de Saint-Denis, entreprend des travaux tout en s'efforçant de ménager l'abbatiale carolingienne, qu'il pensait de Dagobert. Il les évoque dans le *De consecratione ecclesiae Sancti Dionysii* et le *De rebus in administratione sua gestis* dans lequel il présente également ses nouvelles mesures économiques pour la gestion de l'abbaye[2028]. Vers 1130, la chapelle d'Hilduin est remplacée par une crypte romane constituée de trois vaisseaux parallèles associés à une allée transversale à l'ouest (fig. 68 et 69). L'accès se faisait par deux descentes de part et d'autre de l'abside axiale. L'église Saint-Michel-du-Degré est fondée vers 1137 (fig. 60)[2029]. De 1137 à 1140, Suger fait construire une nouvelle façade à trois portes surmontée de deux tours, à la place du massif occidental de Charlemagne considéré comme exigu (fig. 68 et 74). Il place dans ce massif trois oratoires qui sont consacrés le 9 juin 1140[2030]. De 1140 à 1144, il fait bâtir un nouveau chevet avec double déambulatoire divisé par des colonnes monolithes et entouré de sept chapelles rayonnantes ornées de vitraux[2031]. Cette construction englobe l'ancien chevet carolingien et sa crypte[2032]. Il fait agrandir en même temps la crypte à laquelle il ajoute des collatéraux et des chapelles rayonnantes (fig. 69). Il fait ériger de nouveaux autels : à saint Hippolyte dans le massif occidental, des Corps-Saints dans le chœur. Enfin, il fait bâtir une nef de raccordement pou relier l'est à l'ouest (fig. 68) mais doit alors différer la construction de la seconde tour de la façade occidentale – S. Crosby suppose que seule la tour sud a été édifiée. Ces derniers travaux sont restés inachevés. Dans ses fouilles, S. Crosby a remarqué que seules les fondations de deux murs gouttereaux, dans le prolongement des murs de façade du transept carolingien, avaient été commencées. L'idée de Suger était de doubler les collatéraux de l'église carolingienne pour en conserver l'âme et surtout pour ne pas altérer la nef qu'il pensait consacrée par le Christ même[2033]. Il embellit également l'abbatiale de sculptures, de mosaïques, d'objets précieux comme la grande croix d'or devant l'autel

[2028] La nouvelle administration qu'il met en place permet de quadrupler les biens de l'abbaye. Il augmente également les revenus de l'hôtellerie et de l'infirmerie.
[2029] Wyss, 1996, p.191.
[2030] Wyss, 1996, p.53-55.
[2031] Voir les études sur les vitraux de : Grodecki, 1976 ; Grodecki, Grodecki, 1995.
[2032] Clark, 1986.
[2033] Suger, chap. 29, p.191.

des Corps-Saints[2034] et de riches pavements. Il fait aménager des stalles de bois à la place de celles en marbre et en cuivre, probablement à côté du lutrin en forme d'aigle qu'il fait redorer dans la partie médiane du nouveau chœur[2035]. Il fait restaurer le réfectoire et le dortoir et construire une hôtellerie[2036]. Après la consécration du nouveau chevet, les reliques des saints Denis, Rustique et Éleuthère ont été déposées dans le nouveau chœur.

La tour nord, celle que Suger n'a pas eu le temps de construire, a été édifiée dans la seconde moitié du XIIe siècle[2037]. En 1219, la foudre détruit le « clocher » de Saint-Denis[2038]. Wyss suppose qu'il s'agit-là de la tour nord de la façade qui avait été reconstruite et ornée d'une flèche à son sommet[2039]. En 1231, sous l'abbatiat d'Eudes Clément (1228-1245), le rond-point du chœur est surélevé, ses supports sont remplacés par des piles maçonnées. La nef carolingienne, qui existe toujours puisque Suger n'a pas terminé son projet, menace ruine[2040]. Eudes Clément entreprend alors sa reconstruction, depuis le chœur, jusqu'au cinquième pilier. Sous l'abbatiat de Guillaume de Massouris (1245-1254), le transept et le voûtement du chœur sont refaits. Les travaux se terminent au temps de Mathieu de Vendôme (1258-1286), en 1281 (fig. 40). Pendant les travaux de reconstruction de l'abbatiale, les bâtiments communautaires sont également refaits et ceints d'une muraille (fig. 46). Au XIIIe siècle, la plupart des sépultures royales de Saint-Denis sont modifiées et/ou déplacées (fig. 70)[2041]. Entre 1284 et 1342, plusieurs travaux d'embellissements sont entrepris, comme le pavement des chapelles du chevet et de l'espace entre les deux autels (1302-1303) ainsi que la pose d'une peinture pour décorer les autels. Un nouveau jubé, en pierre, est installé entre 1285 et 1293[2042] et, en 1287, les stalles de Suger sont refaites[2043]. Entre 1299 et 1303, la chapelle Saint-Louis est édifiée. Entre 1320 et 1324, de nouvelles

---

[2034] Montesquiou-Fezensac, 1959, p.150-158.
[2035] Wyss, 1996, p.80 ; Suger, p.204 : « Aquilam vero in medio chori ammirantium tactu frequenti dedeauratam reaurari fecimus. »
[2036] Suger, p.336 : « in aedificatione magnae et caritativae domus hospistum, in reparatione et renovatione dormitorii et refectorii ».
[2037] Wyss, 1996, p.59.
[2038] Delaborde, 1882, p. 319-320 : « in campanariam turrim Beati Dionysii, que mire erat altitudinis ».
[2039] Wyss, 1996, p.59.
[2040] Félibien, 1706, p. 227.
[2041] Wyss, 1996, p.81.
[2042] Il est détruit entre 1698 et 1709 et remplacé par une grille. Wyss, 1996, p.86.
[2043] Archives nationales, série LL, 1240, f°65.

chapelles sont construites : les six du collatéral nord de l'abbatiale, d'après Wyss [2044]. Charles VI offre une châsse pour les reliques de saint Louis qui est alors montée sur le *ciborium*, placé derrière l'autel majeur en 1398[2045]. L'analyse des comptes de la commanderie de Saint-Denis par Philippe Bernardi révèle le nombre assez élevé de bâtiments appartenant à l'abbaye (dans et hors enclos) entre 1229 et 1327[2046]. La plupart des bâtiments conventuels, quant à eux, sont reconstruits au début du XIVe siècle[2047]. En plus du cloître, plusieurs cours composaient le monastère. On y trouvait au sud et à l'est de l'abbatiale un dortoir, des chapelles (Saint-Clément à l'est et Saint-Cucuphas à l'ouest), un réfectoire, un lavabo, une cuisine, le logis du prévôt de la Garenne, des latrines, une hôtellerie, un trésor, des infirmeries avec chapelle, le logis du grand prieur, celui de la commanderie, celui du sous-prieur, la maison de l'Aumône, les logis du prévôt portier, du courtillier, du cénier et du trésorier et, enfin, au sud-est la tour dite de Salut (fig. 42 et 63). En 1356, la ville de Saint-Denis est fortifiée (fig. 1 et 3)[2048].

L'abbaye décline après la guerre de Cent Ans. Elle passe sous le régime de la commende lors du concordat de 1516. Elle devient une possession de la Congrégation mauriste en 1633 et perd la plupart de ses revenus en 1686 lors de la fondation royale de Saint-Cyr. En 1691, la dignité et le titre d'abbé sont supprimés[2049]. En plus des pillages et dégradations (notamment d'autels et de gisants) lors des guerres de religion, l'abbaye et son espace liturgique subissent d'importants remaniements aux XVIIe et XVIIIe siècles (fig. 4 – 9 ; 75) . Le premier d'entre eux intervient en 1610, à l'occasion du couronnement de Marie de Médicis. À ce moment-là, l'autel majeur est détruit et sa fonction est récupérée par l'autel matutinal (celui de la Trinité). L'autel des Corps-Saints est démoli en 1626-1628 et remplacé par un nouveau[2050]. Les vantaux du portail central sont incendiés en 1652. En 1663, plusieurs mesures de réparations sont opérées sur les portes, les murs du parvis, les piliers et les marches devant les grandes portes de la façade occidentale. En 1683, le caveau des

[2044] Wyss, 1996, p.76.
[2045] Id., p.81 ; Archives nationales, série LL 1240, f°284, 297.
[2046] Id., p.142-150.
[2047] Id., p.139.
[2048] Id., p.195.
[2049] Id., p.169.
[2050] D'autres autels ont été ajoutés depuis le XIIe siècle. Nous invitons le lecteur à consulter l'atlas de Saint-Denis dirigé par Michaël Wyss (Wyss, 1996).

Bourbons est agrandi. En 1686, la « grande tour » est réparée (fig. 10 a)[2051]. À partir de 1701, les bâtiments communautaires sont détruits et reconstruits sur les plans de Robert de Cotte et de Jacques Gabriel puis de Charles de Wailly (fig. 17 et 18)[2052]. En 1771, d'importants travaux de restauration sont entamés sur l'abbatiale et notamment sur le parvis, la tour nord, les portes nord et sud du portail qui sont modifiés et les statues de la façade occidentales qui sont arrachées[2053]. Pendant la Révolution, en 1792, l'église devient une paroissiale. Peu après, en 1793, les sépultures sont profanées. En 1794, les toitures de plomb sont démontées ; elles sont remplacées par d'autres en tuiles en 1796[2054]. En 1797, Alexandre Lenoir enlève les retables et démonte, en 1799, les vitraux des chapelles. L'abbatiale a servi de théâtre pendant huit ans ; ce dernier est démonté en 1802. Les bâtiments communautaires sont utilisés comme dépôt de farine en 1790 puis, en 1791, comme bureau du district de la Franciade. En 1795, ils deviennent un hôpital militaire (fig. 19). Enfin, en 1809, Napoléon Ier y installe la seconde maison d'éducation de la Légion d'honneur.

Au XIXe siècle, l'abbatiale de Saint-Denis (fig. 13) est sujette à d'importants travaux, dont nous n'énumérerons ici que les principales interventions[2055]. Notons que les restaurations de Debret et de Viollet-le-Duc, que nous évoquons ci-après, ont partiellement dénaturés l'édifice – à l'exception de la remise en l'état des tombeaux et des vitraux du chevet. En 1805, l'église subit ses premiers remaniements de grande ampleur – à la demande de Napoléon Ier qui avait à l'esprit d'y établir sa sépulture – avec la pose de nouveaux vitraux, la surélévation du chœur de 30 centimètres, le remplacement des colonnes des chapelles et la modification de celles du déambulatoire, sous la maîtrise de l'architecte Jacques Legrand. Il entame également des travaux dans la crypte en 1806 (fig. 23 a). Après sa mort en 1807, Jacques Cellérier reprend les travaux et fait notamment relever l'ensemble du sol et incruster de nouvelles bases de pilier. Il modifie les accès à la crypte, ajoute une nouvelle tribune d'orgue, une chapelle latérale et une nouvelle sacristie. François Debret dirige les travaux de 1813 à 1846. Il fait restaurer le caveau des Bourbons qui avait été

[2051] Wyss, 1996, p.59.
[2052] Id., p.169-171.
[2053] Pour une liste plus détaillée de ces travaux, nous invitons le lecteur à consulter l'atlas de Saint-Denis de Wyss, 1996, p.59-61.
[2054] Voir, pour ces dernières notes, le témoignage de Ferdinand-Albert Gautier : Archives de l'archevêché de Paris (4°r R 4), citées dans Wyss, 1996, p.87-89.
[2055] Leniaud, 2012.

saccagé à la Révolution, fait remonter le tombeau de Dagobert dans le narthex et élever un nouveau trésor (fig. 23 b et c). En 1832 et 1833, Debret lance la restauration de la chapelle Saint-Louis ainsi que la réfection de l'extérieure de l'église. Il entame une re-décoration de la crypte et des chapelles du déambulatoire (fig. 15), qui fut rapidement enlevée par Viollet-le-Duc, en 1848. En 1837, la foudre détruit en partie la flèche (nord) (fig. 10 et 14). Malgré les réparations de Debret entre 1838 et 1840, la flèche et la tour nord qui menacent ruine sont démontées en 1846 et 1847 par Viollet-le-Duc, nouvel architecte de Saint-Denis. La tour sud est, en revanche, conservée et restaurée en 1888 et 1889. En 1859, Viollet-le-Duc fait construire un caveau pour la famille impériale, sur ordre de Napoléon III (fig. 23 d). D'importantes restaurations sont engagées à partir de 1860, dont l'abaissement du sol de l'église (sauf celui du narthex), la restauration de l'ancien état des accès au chœur et à la crypte, la réinstallation des gisants et des tombeaux dans le transept et la réinstallation du maître-autel (ainsi que l'ajout de l'autel des Saints-Martyrs) dans le chœur. L'église est rendue au culte en 1875[2056].

Lors de la Seconde Guerre mondiale le caveau impérial est détruit[2057].

V. Présentation monumentale

4. Le paysage à l'époque carolingienne

L'abbaye a été établie dans la vallée du Croult, sur un éperon entouré de marécages, à l'est de la Seine. Un cours d'eau, appelé le ru de Montfort, serpente en contre-bas de l'éperon, au sud et à l'est du monastère (fig. 43). La région autour de Saint-Denis s'est révélée propice à la construction puisqu'on pouvait rapidement s'approvisionner en calcaire, sable, grès et gypse. Les terrains relativement calcaires favorisaient la mise en culture et les collines sableuses étaient occupées par des massifs forestiers, fournissant alors du bois[2058].

5. L'état précarolingien

[2056] Wyss, 1996, p.99.
[2057] Id., p. 18.
[2058] Id., p.397.

Des traces d'occupation au Néolithique ont été découvertes sur les versants de l'éperon où se trouve l'abbaye[2059]. Deux voies romaines ont été identifiées aux abords de Saint-Denis : la chaussée Jules César du Ier siècle qui longe la Seine et relie Paris à Rouen, et la voie d'Estrée d'axe nord-sud qui passe à 600 mètres du site de l'abbaye (fig. 43).

L'emplacement de la tombe du saint a été retrouvée sous l'abbatiale même (fig. 31 et 81). En effet, sous la démolition du caveau des Bonaparte, les archéologues ont mis au jour une fosse, correspondant à l'emplacement d'un sarcophage, juste en-dessous du maître-autel, entourée d'une centaine de tombes (cercueils et sarcophages mérovingiens) dont deux grandes, en sarcophage taillé dans la pierre calcaire de Creil[2060]. Cette fosse vide pourrait être celle de saint Denis et les deux tombes les plus grandes et les plus proches, celles des saints Rustique et Éleuthère. Ces trois tombes étaient enfouies à presque 2 mètres. L'ensemble aurait formé la première nécropole *ad sanctos* du site. Il est fort probable qu'un édifice funéraire (voire trois ; un pour chaque tombe) ait marqué leur emplacement. Malheureusement, la construction du caveau des Bonaparte par Viollet-le-Duc a totalement arasé les niveaux supérieurs à ces tombes.

Les archéologues ont ainsi tenté de retrouver les traces du premier mausolée évoqué dans la *Gloriosae* et dont la légende rapporte qu'il aurait été construit par Catulla[2061]. Si É. Salin affirmait avoir retrouvé un cimetière du Haut-Empire dans lequel aurait été inhumé saint Denis, les preuves sur lesquelles il se fondait ont été révisées. La tombe qu'il datait, grâce à sa céramique, du Ier voire du début du IIe siècle est, finalement, considérée par P. Périn de la seconde moitié du IIIe siècle[2062]. Néanmoins, M.Wyss s'accorde avec É. Salin sur sa découverte d'un cimetière du Bas-Empire (sous l'abbatiale) et dont des sépultures de la même époque ont été retrouvées à une cinquantaine de mètres au nord-est de la basilique, le long d'une voie (mais sans pour autant affirmer qu'elles appartiennent à la même nécropole) (fig. 38 ; 71 et 72)[2063]. Bien qu'aucun édifice funéraire n'y ait été retrouvé, il est néanmoins possible qu'il y en ait eu, comme en témoignent les antéfixes (plaquettes en terre

[2059] Id., p.187.
[2060] Périn, Wyss, 2015, p.36.
[2061] *Gloriosae*, p.104-105.
[2062] Périn, 1991, p.609.
[2063] Wyss, 1996, p.28.

cuite placées en-dessous des versants de toits couverts de tuiles) découverts sur le site et ornés pour certains d'une croix pattée (fig. 82)[2064].

Enfin, Jules Formigé a retrouvé des fondations qu'il attribue à l'église de sainte Geneviève (vers 475) (fig. 31). Il s'agit d'un édifice à nef unique, peut-être du IVe siècle, d'une longueur de plus de 19,70 mètres sur 9 mètres de large, axé sur la tombe supposée de saint Denis (fig. 39 et 64). Le mur en petits moellons occidental est supposé être le mur de façade. Les murs de fondations des murs gouttereaux sont faits de blocs de réemplois antiques (provenant d'anciens mausolées de militaires gallo-romains)[2065]. Associé à la tombe du saint, il s'agit bien d'un *martyrium*. D'après Wyss, l'église a été construite dans une zone funéraire préexistante ; mais les tombes du Bas-Empire qui ont été trouvées sur le site sont postérieures à ces murs. En effet, elles suivent l'alignement de ceux-ci tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'édifice qui daterait donc d'une époque antérieure à celle de sainte Geneviève (Ve siècle). Néanmoins, il paraît difficile de dire qu'il s'agit du mausolée construit par Catulla sur la tombe du saint et évoqué dans la *Gloriosae* car le martyre de saint Denis aurait eu lieu vers 250. Si Catulla a fait ériger un mausolée, cela aurait été relativement impossible avant l'édit de Constantin de 313. M. Wyss et A-M. Helvétius supposent alors que le souvenir de la tombe du saint aurait été conservé (et, peut-être, aurait déjà fait l'objet d'une dévotion) jusqu'à ce que l'érection d'un premier sanctuaire soit possible – soit une soixantaine d'années plus tard, dans le courant du IVe siècle. Notons, également, qu'il y a fort à penser que l'épisode et le personnage de Catulla soient une légende. L'intervention même de sainte Geneviève dans la construction du premier mausolée est sujette à caution d'autant que, depuis ces découvertes archéologiques, les dates du premier édifice et de l'époque à laquelle a vécu la sainte ne correspondent plus. Les hagiographes de Saint-Denis ont par ailleurs accordé peu de foi à cette version[2066]. Parmi les sépultures retrouvées dans ce premier mausolée, la tombe mérovingienne (considérée comme telle en raison de son mobilier) la plus ancienne date de la seconde moitié du Ve siècle.

Rapidement, ce premier édifice a été agrandi, sûrement afin de répondre à une nécessité funéraire (fig. 77). Il est alors prolongé à l'est par une abside de la même largeur

[2064] Périn, Wyss, 2015, p.36.
[2065] Id., p.38.
[2066] Helvétius, 2015, p. 30.

que la nef et d'une pièce (fig. 57 et 64). À 11,50 mètres plus à l'ouest ont été découverts des fondations d'un mur perpendiculaire, correspondant peut-être à la nouvelle façade. Le sol de cette nouvelle pièce est environ 20 centimètres plus bas que celui de l'église primitive. Il s'agirait plutôt d'un *augmentum* que d'un véritable prolongement de la nef. Dans cet *augmentum*, des tombes fournissent un *terminus ante quem* grâce à leur mobilier funéraire daté du dernier tiers du Ve siècle, ou du début du VIe siècle[2067]. – ce qui correspond à la période de sainte Geneviève (fig. 27, 31 et 39). En définitive, si intervention de la sainte il y a eu, cela aura été, non pas pour le premier mausolée, mais pour son agrandissement[2068]. À ce premier agrandissement mérovingien peuvent être associés les restes d'un chancel (utilisé en tant que remploi dans le deuxième agrandissement de la basilique) : un pilier sculpté sur une face d'entrelacs peints en ocre jaune et rouge et creusé sur ses trois autres faces de rainures visant à le sceller entre des panneaux (fig. 76 et 77)[2069]. D'une hauteur de 90 centimètres, ce chancel encadrait peut-être le tombeau du saint pour le protéger de l'afflux des pèlerins. Il daterait du VIe siècle[2070].

Le plus ancien nom connu de Saint-Denis est le *vicus Catulacensis*. Il est possible que le saint ait été inhumé dans un domaine privé qui aurait pu appartenir à un certain Catullus[2071]. Nous savons aujourd'hui que le site du cimetière du Bas Empire et de ce premier mausolée était habité comme en témoignent un puits en rondins de bois et des bâtiments en pierre du IVe siècle découverts au nord-est et au nord-ouest du mausolée (fig. 38, 43, 71 et 72) ; l'un d'eux est considéré comme un bassin[2072]. Un fossé à proximité de ces bâtiments contenait des restes d'épingles en os – les vestiges d'un atelier produisant des épingles à cheveux en os pour les coiffures des femmes[2073]. Dans les couches de démolition d'un autre de ces bâtiments ont été retrouvés des débris d'un riche décor mural de stucs et de fresques attestant la présence d'une maison de maître[2074]. On peut alors imaginer qu'un *vicus* gallo-romain, petite agglomération rurale, soit né autour du IVe siècle dans ce secteur, proche de Lutèce.

[2067] Périn, 1991, p. 619.
[2068] Périn, Wyss, 2015, p.38.
[2069] Périn, Wyss, 2015, p.38.
[2070] Wyss, 2016, p.16.
[2071] Wyss, 1996, p.188.
[2072] Wyss, 1996, p.188.
[2073] Périn, Wyss, 2015, p.36.
[2074] Wyss, 2016, p.14.

Les *Gesta Dagoberti regis* rapportent l'invention des reliques des saints Denis, Rustique et Éleuthère découvert par le roi Dagobert. Retrouvées à l'intérieur d'un petit bâtiment abandonné, le roi les aurait faites transférer dans un autre lieu, dans une église construite par lui-même (la future abbatiale)[2075]. L'édifice mérovingien, alors attribué à Dagobert y est décrit. Un tronc pour les offrandes ainsi que la grande croix d'or de saint Éloi y sont mentionnées de même que les riches tentures et les couvrements en argent (pour l'abside) et en plomb (pour le reste de l'église)[2076].

Lors de fouilles archéologiques, il a été constaté que l'église a fait l'objet d'un deuxième agrandissement vers l'ouest, comme l'attestent les murs de fondation retrouvés dans la continuité de la nef préexistante et de son *augmentum* (fig. 39, 58 et 64). Elle atteint ainsi une longueur totale d'environ 60 mètres. La terminaison occidentale a été reconnue ; il s'agit d'un massif composé d'un vestibule rectangulaire, probablement percé d'une porte axiale, ouvert sur la nef. Cette prolongation est flanquée au nord d'une galerie de 3,50 mètres de largeur intérieure. Seul ce portique nord a été retrouvé dans les fouilles ; le portique sud est supposé par S. Crosby mais rien ne l'atteste. Il est probable que l'on ait affaire à un seul portique comme à Saint-Maurice-d'Agaune. Il ne faut donc pas nécessairement chercher la symétrie dans ce type de dispositif. Enfin, le sol en tuileau rouge de l'église primitive et de son premier augment a été relevé d'une dizaine de centimètres afin d'y installer de nouvelles sépultures[2077].

S. Crosby suppose, notamment d'après la *Vita Eligii*, que cette nouvelle construction est due à Dagobert (629-639) et à l'intervention de saint Éloi (†659) (fig. 32)[2078]. Il y est dit

---

[2075] Hincmar, *Gesta Dagoberti*, p.406 : « sanctorum martyrum Dyonisii, Rustici et Eleutherii corpora requirens, digesta eorum in sarcofagis nomina repperit, quae et in alium eiusdem vici locum […] transtulit […]. Et quamvis ecclesiam, quam ipse a fundamine construxerat […]. »

[2076] Hincmar, *Gesta Dagoberti*, p.406 : « Gazofilacium quoque ante cornu altaris eiusdem ecclesiae ex argento fieri iussit […]. Crucem etiam magnam, quae retro altare aureum poneretur, ex auro puro et pretiosissimis gemmis insigni […]. Nam et per totam ecclesiam auro textas vestes […]. » ; Hincmar, *Gesta Dagoberti*, p.419.

[2077] Wyss, 2016, p.16.

[2078] MGH, *Vita Eligii*, p.688-689 : «Praeterea Eligius fabricavit et mausoleum sancti martiris Dionisii Parisius civitate et tugurium super ipsum marmorem miro opere de auro et gemmis. Cristam quoque et species de fronte magnifice conposuit necnon et axes in circuitu throni altaris auro operuit et posuit in eis poma aurea, retundiles atque gemmatas. Operuit quoque et lecturium et ostia diligenter de metallo argenti ; sed et tectum throni altaris axibus operuit argenteis. Fecit quoque et repam in loco anterioris tumuli et altare extrinsecus ad pedes sancti martiris fabricavit ; tantumque illic, suppeditante rege, sua exercuit industria atque ita suum defudit specimen, ut

que le saint réaménagea le tombeau de saint Denis, y plaça dessus un *ciborium* en marbre, or et pierres précieuses. Le chœur était fermé par un chancel de bois recouvert d'or, percé de portes et orné de pierreries. À l'intérieur, se trouvait l'autel, le pupitre recouvert d'argent, le trône de l'autel au-dessus duquel était installé un dais lui aussi recouvert d'argent. L'ancien lieu de la sépulture du saint fut marqué par un baldaquin et un nouvel autel est aménagé aux pieds du saint martyr[2079]. Pourtant, dans la seconde couche de l'église primitive et de l'augment a été découvert un grand nombre de sépultures alignées dans l'axe de l'église et particulièrement bien conservées (fig. 27 et 39). Celles-ci ont permis d'affiner les propositions de datation pour ce nouvel état. L'une d'elle est la célèbre tombe de la reine Arnégonde, épouse de Clotaire I[er][2080]. Fleury date la tombe d'Arnégonde des années 565-570[2081] ; il suggère alors que ce dernier état de la basilique mérovingienne serait de la seconde moitié du VIe siècle. Mais, depuis, la tombe d'Arnégonde a été de nouveau étudiée et sa mort abaissée aux environs de 577 (entre 572 et 583)[2082]. Elle serait une des premières à avoir été enterrées dans ce dernier état de la basilique mérovingienne[2083]. Ainsi la proposition de Crosby de faire de Dagobert l'instigateur de cette phase est à reconsidérer[2084] ; celle-ci serait antérieure au règne du monarque. Cela n'empêche pas d'imaginer, comme en témoigne la *Vita Eligii*, que leur intervention, à lui et à saint Éloi, se soit portée sur l'aménagement liturgique de l'espace avec l'installation des éléments évoqués précédemment (un *ciborium*, un autel, un nouvel emplacement pour la tombe de saint Denis etc…). En effet, son intervention coïncide plus ou moins avec la période supposée de la fondation du monastère. Des bâtiments communautaires ont certainement été construits, peut-être au sud de l'abbatiale. Les *Gesta Dagoberti* mentionne notamment un hospice à Saint-Denis (fig. 44)[2085].

---

paene singulare sit in Galliis ornamentum et in magna omnium admiratione usque in hodiernum diem. ».

[2079] Voir aussi la traduction française de l'extrait dans : Gaborit-Chopin, 1991, p.42.

[2080] Fleury, 1962 ; Fleury, France-Lanord, 1979 ; Fleury, 1984.

[2081] Fleury, France-Lanord, 1979. La datation de cette tombe a été révisée par Périn et rapportée aux années 580-590. Périn, 1991.

[2082] Périn, Calligaro, 2005, p.196-199.

[2083] Wyss, 2016, p.16.

[2084] Wyss, 1996, p.30.

[2085] Hincmar, Gesta Dagoberti, p.411.

O. Meyer et M. Wyss ont retrouvé les vestiges de deux bâtiments mérovingiens au nord-ouest de l'abbatiale (fig. 53, zone n°2, bâtiments non figurés ici). Leur état très lacunaire, en raison de la récupération quasi-totale de leurs fondations maçonnées, ne facilite guère les interprétations. Cependant, il a été possible de récupérer, dans la première couche de démolition, des fragments d'enduit de plâtre peint qui provenaient alors soit d'un mur soit d'un plafond (de type clayonnage). Cet enduit (rouge) semble avoir été posé *a secco* sur le plâtre. L'observation attentive des fragments permet de déduire que le décor était essentiellement géométrique, bien que M. Wyss n'exclue pas qu'il y ait eu des inscriptions (fig.)[2086]. D'après la stratigraphie, le bâtiment serait postérieur au VIIe siècle.

6. Phase relative au règne Charlemagne

a. Abbatiale

La description de 799 évoque une abbatiale aux dimensions imposantes et au décor resplendissant (doc. 1). Michael Wyss pense néanmoins – et à juste titre quand on compare cela aux découvertes archéologiques – que le moine, auteur de la lettre, a quelque peu exagéré, dans le but d'impressionner ses lecteurs et de diffuser une image grandiose de l'abbatiale. Il y est dit que la basilique faisait plus de 80 mètres de long (contre 64 mètres en réalité), environ 35 mètres de large et plus de 21 mètres de hauteur (soit 6 mètres de plus que l'avant-nef érigée par Suger)[2087]. Elle possédait un clocher sur la tour de la croisée du transept qui culminait à plus de 43 mètres[2088]. L'église aurait eu 101 fenêtres et 90 colonnes à l'intérieur, tandis que le portique en possédait 103[2089]. Elle aurait possédé 1250 luminaires,

[2086] Wyss, 2001, p. 192.
[2087] Description 799 ; Bischoff, 1981 : « Basilica sancti Dyonisii,/ ubi beatissimus corpus suus requiescet,
/ habet de longo pedes CCXLV. / De latus habet pedes CIII. / De alto usque ad camerato habet pedes LXXV. »
[2088] Id. : « et illa casubula habet pedes de alto XXXIII ».
[2089] Id. : «Habet ipsa ecclesia fenestras CI […]/ In summo
sunt intus illa ecclesia columnas / inter totum XC […] In summo sunt columnas deforas per ipsos
/ porticos CXXX ».

4 grandes portes *portas* faites d'or, d'argent et d'ivoire et trois autres plus petites *hostia* faites d'ivoire et d'argent[2090].

Crosby[2091] (fig. 33 et 35) et Formigé (fig. 29 et 30) ont mis au jour les vestiges de l'abbatiale carolingienne de Fulrad. Formigé les avaient attribués à tort à Dagobert. Fulrad (v.750-784) a pris le parti de reconstruire entièrement l'église mérovingienne. Pourtant, le plan de la nouvelle église carolingienne est demeuré tributaire de l'ancienne. Il s'agit d'une église à trois vaisseaux – une nef principale longue de neuf travées et deux collatéraux, séparés par des colonnades – précédée d'un étroit massif occidental (deux tours flanquant un vestibule barlong percé d'un portail), associée à un transept continu peu saillant et une vaste abside semi-circulaire. M. Wyss suggère que deux chapelles flanquaient l'abside (fig. 65)[2092]. Elle mesurait 64 mètres de long au total.

La construction a sûrement débuté par les murs extérieurs de la nef qui ont été érigés autour de l'ancienne église. Ceux-ci ont été en partie conservés dans la crypte visible aujourd'hui (fig. 81). Il s'agit de blocs cyclopéens parementés à l'extérieur en assises régulières. Les jointures sont faites de mortier de chaux blanc et de mortier de tuileau hydrofuge[2093]. À l'intérieur, l'appareillage est plus irrégulier et les pierres assez sommairement dégrossies (un acte volontaire afin d'assurer une meilleure accroche de l'enduit). Dans un second temps, les bases des colonnes des grandes arcades séparant la nef et les bas-côtés ont été montées sur les murs de la nef mérovingienne (fig. 77). Les supports cylindriques ou quadrangulaires de ces arcades, dont on a retrouvé des fragments, étaient emboîtés dans des creusements pratiqués dans des bases cubiques. Celles-ci étaient sculptées de fleurons juxtaposés, de rinceaux à grappes de raisin, de vases ou encore, pour l'une d'entre elles, d'animaux broutant des végétaux. Quelques chapiteaux ont été découverts : deux corinthiens (fig. 78) en corbeille au style antiquisant et au décor schématisé exécuté en méplat (peut-être peints), et un cubique, au décor végétal associé à une tête de cheval. Néanmoins, leur association avec les arcades de la nef est peu plausible

[2090] Id. : «Habet ipsa ecclesia / luminaria mille CCL […] Et habet in illa ecclesia portas paratas / de auro et argento II. Alias portas habet / paratas de iborio et argento II. /
Excepto habet hostia parata I de iborio et de / argento et excepto habet alia hostia II / paratas de argento. Dagoberto regis / bone memoriae ».
[2091] Crosby, 1947 ; Ib., 1953 ; Crosby, Blum 1987.
[2092] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p. 44.
[2093] Périn, Wyss, 2004, p. 46 ; Wyss, 2016, p.22.

en raison de leur taille trop réduite. Ainsi, leur appartenance de même que le couronnement des supports des grandes arcades demeurent une énigme. L'église était recouverte d'un sol en mortier de tuileau, couleur rouge brique. En raison de la faible épaisseur de ses murs, la nef était certainement charpentée (fig. 66) [2094].

L'abside carolingienne est encore visible dans la crypte actuelle. Une crypte annulaire y était aménagée dessous (fig. 67)[2095] si bien que le sol du chœur a dû être surélevé d'1,30 mètre environ par rapport au sol de la nef[2096]. Il formait une plate-forme s'avançant jusqu'à minimum 5 mètres au-delà de l'abside, accessible par une volée d'escalier ménagée dans l'axe de la nef. L'abside avait un mur épais de 1,80 mètre et était certainement voûtée en cul-de-four (fig. 66). À la base de son mur ont été retrouvées des traces d'un enduit peint imitant le drapé. Il est difficile de dater de décor avec précision. Nous savons néanmoins qu'il date d'avant le XIIe siècle. L'extérieur de l'abside était également décoré mais d'un badigeon blanc peint d'un réseau de faux-joints rouges. Deux passages latéraux, coudés, larges d'1,30 mètre et équipés de trois marches, donnaient accès à la crypte depuis le transept, situé 0,55 mètre plus haut (fig. 67). Le couloir hémicirculaire n'a pratiquement pas été conservé à l'exception de restes de son couvrement en dalles encastrées dans le mur de l'abside[2097]. On sait qu'il mesurait 2 mètres de hauteur[2098]. La partie centrale n'existe plus mais il s'agissait très certainement d'une confession abritant les reliques des saints patrons de l'église. Le couloir annulaire était éclairé par sept fenêtres rectangulaires (fig. 85). Il s'agissait d'ouvertures rampantes au fort ébrasement allant en se rétrécissant vers l'extérieur jusqu'à n'être que des fentes et dont le côté intérieur était divisé par un meneau supportant un linteau[2099]. Deux niches voûtées en cul-de-four étaient ménagées dans l'épaisseur de ce mur, certainement pour des luminaires. Le mur extérieur de l'abside était scandé de pilastres à imposte chanfreinées. La crypte était décorée d'un enduit peint imitant les veinures du marbre (fig. 85).

[2094] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p. 46-47.
[2095] Une crypte qui s'inspire de celle de Saint-Pierre de Rome édifiée sous Grégoire le Grand (590-604).
[2096] Wyss, 1996, p.56.
[2097] Comme dans la crypte de Sant'Apollinare in Classe de Ravenne.
[2098] Wyss, 2016, p.22.
[2099] Crosby, 1987.

La présence d'une tour-clocher au-dessus de la croisée du transept est mentionnée dans la description de 799 ainsi que, peut-être, dans les *Miracula sancti Dionysii*[2100]. En effet, dans celles-ci, le récit d'un miracle rapporte la chute d'un homme depuis le sommet d'une tour clocher construite une fois les travaux de l'abbatiale achevée[2101]. Il s'agit peut-être ici d'une tour élevée à la croisée du transept ; mais dont nous n'en possédons que ces quelques informations. La question du transept pose également problème. En effet, la reconstitution de ses dimensions et surtout de son mur oriental n'est pas certaine. Déjà E. Viollet-le-Duc le restituait quasiment aussi long que celui de l'église gothique (fig. 24) – tracé que confirme M. Wyss[2102]. J. Formigé a alors reconstitué un transept d'environ 26 mètres de long sur 12 de large (fig. 29 et 30). Mais S. Crosby, qui a retrouvé le mur occidental du transept et la façade de son bras méridional, propose un transept moins large et surtout une abside plus allongée (fig. 33 et 35). Comme pour la nef, en raison de la faible épaisseur de ses murs, le transept était certainement charpenté (fig. 66).

L'église mesurait 64 mètres de longueur, ce qui correspond quasiment à la longueur de l'église précédente qui en faisait 60 mètres (fig. 39 et 64). Les 4 mètres supplémentaires sont dus au massif occidental, composé d'un vestibule barlong encadré de deux tours, qui s'étendait sur toute la largeur de la façade. Une porte a été ménagée dans ce vestibule offrant alors un passage axial spacieux vers la nef.

À l'extrémité orientale du bas-côté septentrional a été découvert une porte donnant sur l'*atrium*. Une seconde, symétrique, était percée dans le bas-côté sud et donnait accès aux bâtiments communautaires (fig. 59). Il s'agit peut-être ici des *portas* richement ornées de la description de 799.

Les *Miracula sancti Dionysii*, vraisemblablement écrits par Hincmar de Reims vers 834[2103] (voire un peu avant) du temps où il était moine à Saint-Denis[2104], livrent des informations sur le monastère, son abbatiale et sa topographie à l'époque carolingienne. La dernière phase de construction de l'abbatiale de Fulrad est également relatée. Il y est dit que c'est le roi Pépin qui entama les travaux tandis que Charlemagne les achevait avec plus de

[2100] Hincmar, I, chap.14 et 15.
[2101] Hincmar, I, chap.14 et 15.
[2102] Wyss, 1996 p. 33.
[2103] Levillain, 1921, p.62-64.
[2104] Levillain, 1921, p.72-102.

magnificence. C'est dans le massif occidental alors nouvellement construit qu'a été enterré Pépin le Bref.

Les *Miracula sancti Dionysii* nous renseignent également sur le couvrement charpenté de l'abbatiale lorsqu'il est question du vol d'un des clous qui tenaient les planches du toit (fig. 66). Le malfaiteur, alors rapidement pris de « torpeur », alla boire l'eau du puits situé à côté de l'église. Ce récit atteste ainsi la présence d'un puits à proximité immédiate de l'abbatiale. Enfin, il est dit que plusieurs portes, par ailleurs desservies par des portiers, étaient aménagées dans l'abbatiale.

Suger évoque deux portes dont on a retrouvés les traces à l'extrémité orientale des bas-côtés, mentionnées ci-dessus. Celle du côté nord donne accès au cimetière et aux églises du complexe. Il l'appelle la « porte d'airain ». Celle au sud, dite la « porte Saint-Eustache » mène aux bâtiments monastiques[2105]. Elles étaient associées à des marches montant à l'église. À l'extérieur, elles étaient flanquées de niches plates[2106]. La description de l'abbatiale (celle d'avant ses modifications romanes) faite par Suger est, en fait, reprise de celle des *Gesta Dagoberti regis* – l'abbé pensait, à tort, qu'il avait l'église de Dagobert sous les yeux. Aussi, devons-nous considérer avec prudence son récit bien qu'il en garde une valeur testimoniale importante. Il précise d'ailleurs que les colonnes de l'abbatiale sont faites de marbres, comme le rapporte aussi la description de 799[2107]. Il évoque également le *ciborium* installé par l'abbé Fardulfe (797-806) au-dessus de l'autel majeur situé devant l'abside[2108], sur la plate-forme du chœur surélevé (fig. 67).

La question des autels à Saint-Denis à l'époque carolingienne est complexe. Il est difficile d'établir le nombre et l'emplacement exact de ceux-ci. Nous savons que le 28 juillet 754, un autel situé devant le tombeau de saint Denis est consacré par le pape Étienne II en personne aux saints Pierre et Paul[2109]. Il aurait pu se trouver dans la nouvelle crypte (à

[2105] Suger, p.223-224. Suger est amené à mentionner les deux portes lors de sa description des processions menant les cortèges à l'intérieur puis à l'extérieur de l'abbatiale : « revenant par une porte qui ouvre sur le cimetière sacré, la porte d'airain […] » ; Suger, p.187-188 : « une seule et glorieuse procession sortait par la porte Saint-Eustache ».
[2106] Wyss, 1996, p.33.
[2107] Description 799 : « et sunt in totum illo monasterio sancti Dyonisii columnas marmoreas CCXLV ».
[2108] Wyss, 1996, p.34.
[2109] MGH, *Ex Hilduini abbatis,* p.2 : « in venerabili monasterio sancti martiris subtus campanas, et vidi ante altare bonum pastorem domnum Petrum et magistrum gentium domnum Paulum ».

condition que celle-ci ait déjà été construite). D'après Hincmar, il existait un autel dédié au Sauveur ; il s'agit de l'autel principal[2110]. Il serait l'autel placé derrière le *gazofilacium* (le tronc à offrandes)[2111].

Nous savons qu'au Moyen Âge, l'autel des Corps-Saints (comprendre des saints Denis, Rustique et Éleuthère) était à l'entrée de l'hémicycle du chevet et que le maître-autel était plus avant vers la nef (Saint-Denis fig. 70). On pourrait imaginer qu'ils reprenaient l'emplacement des autels carolingiens. Au XIIe siècle, Suger mentionne ce *sancti salvatoris altare* dans le *De consecratione*[2112], le *sanctorum martyrium altarae*[2113] dans sa Vie de Louis VI le Gros, et le *principale beati Dionysii altare* dans le *De administratione*[2114].

Dans le *De administratione*, il évoque un « mur sombre » qui divisait la nef carolingienne et qu'il dut abattre[2115]. On peut alors imaginer ici un mur de chancel, une séparation entre le chœur et la nef, antérieur à Suger. En revanche, nous ne pouvons préciser à quel moment il a été aménagé. Il aurait été installé entre la troisième et la quatrième travée de la nef. S. Crosby a proposé d'en voir le vestige dans sa découverte d'une base de colonne isolée, retrouvée dans le collatéral septentrional, au niveau de la quatrième travée. Deux autres jubés lui auraient succédé, dont un construit probablement à la période romane (après la clôture détruite par Suger) et un du XIIIe siècle dont les fondations puissantes auraient effacées les traces des deux précédents (fig. 40)[2116]. Suger rapporte l'aménagement qu'il fit faire de stalles de bois à la place de plus anciennes qui était en marbre et en cuivre. Wyss suppose qu'elles étaient dans la partie médiane du nouveau chœur, non loin du lutrin en forme d'aigle qu'il fait redorer[2117]. Nous savons ainsi que des stalles et un lutrin existaient avant Suger, mais nous ne savons pas à quel moment ils avaient été installés.

Les *Miracula sancti Dionysii* évoquent également le décor de l'abbatiale à l'époque carolingienne. Il y est dit qu'au temps d'Hilduin (815-841) la tombe de saint Denis était

---

[2110] Hincmar, I, chap.5 : «altare quod primum in honore(m) Domini Salvatoris dicatum est ».
[2111] Hincmar, *Gesta Dagoberti*, p.406 : « Gazofilacium quoque ante cornu altaris eiusdem ecclesiae ex argento fieri iussit […].
[2112] Suger, p.234.
[2113] Suger, p.148.
[2114] Suger, p.196.
[2115] Suger, p.204 : « quo medium ecclesiae muro tenebroso secabatur ».
[2116] Crosby, 1970.
[2117] Wyss, 1996, p.80 ; Suger, p.204 : « Aquilam vero in medio chori ammirantium tactu frequenti dedeauratam reaurari fecimus. »

illuminée en permanence[2118] et l'espace alentour embellit d'objets précieux tel le reliquaire du doigt de saint Denis[2119] – installations peut-être déjà en place avant son abbatiat. En effet, vers 768, Pépin le Bref aurait fait suspendre les bracelets du duc Guaifre d'Aquitaine qu'il venait de vaincre[2120]. Deux autels sont distinctement mentionnés : celui du Saint-Sauveur considéré comme le principal[2121] et celui de la Sainte-Trinité, attribué à Hilduin[2122]. La basilique était pavée de marbre[2123].

b. Avant-nef et *atrium*

Charlemagne entreprend à nouveau des travaux sur l'abbatiale. Suger nous apprend qu'il fait agrandir l'église vers l'ouest afin d'y intégrer la tombe de son père, Pépin, inhumé depuis plusieurs années déjà, juste devant l'église (fig. 39 et 59)[2124]. Il faudrait situer cette construction vers 783 (voire un peu après), année de la mort de Bertrade, mère de Charlemagne et épouse de Pépin le Bref (†768) ; celle-ci a, en effet, été enterrée à ses côtés. Suger a décrit cet aménagement au moment de sa démolition dans le *De consecratione*. Il décrit le « porche étroit des portes [qui] était de part et d'autre rétréci par des tours jumelles qui n'étaient ni élevées ni très adaptées mais qui menaçaient ruine »[2125]. Cette information fait inévitablement penser à un massif occidental.

Deux retours de fondation ont été retrouvés avec, entre eux, deux murs obliques – attribués à une abside polygonale ouverte sur la nef par S. Crosby (fig. 33) et à une porte axiale à ébrasement intérieur par J. Formigé (fig. 30)[2126]. M. Wyss et S. Crosby remarquent que la facture de ces éléments est de qualité moindre par rapport aux autres parties de l'église carolingienne. Cet ajout a alors été vraisemblablement réalisé avec moins de soin et/ou de moyen mais semble avoir été dans la continuité du chantier mené par Fulrad. Cet *augmentum* prolonge l'abbatiale d'une travée supplémentaire d'environ 6 mètres de long vers l'ouest et remplace le vestibule percé d'un passage axial par une pièce en abside à pans

[2118] Hincmar, II, chap.32. ; Luchaire, 1899.
[2119] Hincmar, I, chap.23.
[2120] Gasparri, 2015, p.362.
[2121] Hincmar, I, chap.5 : «altare quod primum in honore(m) Domini Salvatoris dicatum est ».
[2122] Hincmar, II, chap.32.
[2123] Hincmar, II, chap.32 : « marmoreum pavimentum ».
[2124] Jacobsen, Wyss, 2002 ; Suger, p.187-188.
[2125] Suger, p.217-224.
[2126] Wyss, 1996, p.33.

coupés (fig. 59 et 65). Si cela a été considéré comme une contre-abside, M. Wyss a depuis réfuté cette hypothèse. En effet, son sol était plus bas que la nef de 0,65 mètres. Il fallait donc y descendre, contrairement à une contre-abside qui doit être plus élevée[2127].

Une deuxième phase de construction a été repérée (fig. 65). L'abside à pans coupés a été remplacée par une pièce rectangulaire placée dans l'axe de la nef. Son sol était inférieur de 0 ,65 mètres à celui de la nef. À l'intérieur de cette pièce ont été inhumées plusieurs personnes. Parmi les différents sarcophages et coffrages maçonnés retrouvés, un coffrage double, vide, était décoré à l'intérieur d'un enduit rouge. Ce type d'inhumation (double) signifie que les deux défunts avaient un lien de parenté. Au vu de ses informations et de son emplacement privilégié à l'entrée de l'église, il y a fort à penser qu'il s'agit ici de l'ancienne sépulture de Pépin le Bref et de Bertrade, déplacés ensuite dans un autre lieu[2128].

Cependant, il est également possible que la terminaison occidentale de l'abbatiale soit plus longue encore comme en attesteraient les quelques fondations retrouvées par S. Crosby jusqu'à environ 7 mètres à l'ouest et qu'il a daté d'avant les modifications de Suger. Ainsi – et seulement si les vestiges constatés par S. Crosby sont à nouveau étudiés – soit cet *augmentum* était plus grand qu'on ne l'a supposé dès sa construction, soit il a été agrandi entre 800 et 1137/1140.

Hincmar évoque dans les *Miracula sancti Dionysii*, un vestibule au-devant de l'église abbatiale où les fidèles plaçaient des *ex-voto*[2129]. L'interprétation de ce passage demeure problématique. Doit-on imaginer un *atrium* attenant à l'*augmentum*, comme l'avait imaginé S. Crosby en 1942[2130] ? S'agit-il d'une avant-nef comme le suggérait Hubert en 1950[2131] ? Ou bien est-ce qu'il est question ici de l'*augmentum*, de son vestibule ou notamment de la pièce qui l'a prolongé dans un second temps ? La question demeure encore ouverte et pourrait certainement trouver des réponses dans le cadre de nouvelles investigations archéologiques encore trop lacunaires malgré les fouilles de S. Crosby.

[2127] Wyss, 2016, p.22.
[2128] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p.47-48.
[2129] Hincmar, I, chap. 18 : « persicum in vestibulo domus de pariete suspensum » ; Hincmar, I, chap. 8 : « cornu ante fores basilicae appensum ».
[2130] Crosby, 1942.
[2131] Hubert, 1950.

c. Autres églises

La description de 799 mentionne brièvement les autres églises du monastère, où l'auteur y dénombre 52 colonnes[2132]. Il n'est pas précisé dans quel type de structure ont été installées ces colonnes : dans la nef, dans des portiques ou dans des *atria* par exemple. Une église dédiée à la sainte Vierge est citée dans un texte relatif au concile de Clichy du 27 septembre 626 ou 627 et dans laquelle se sont réunis les évêques. D'après la source, elle se serait trouvé dans l'*atrium* de Saint-Denis mais rien n'a été trouvé à ce propos ni dans les fouilles ni dans les textes postérieurs[2133]. Le sujet reste donc en suspens.

En revanche, lors des fouilles menées entre 1977 et 1992, trois églises, espacées d'environ 25 mètres les unes des autres ont été retrouvées au nord de la basilique – une quatrième est supposée (fig. 57, 58, 64 et 65). Reliées entre elles par des galeries, elles semblent former d'est en ouest une clôture légèrement courbe. À l'heure actuelle, il n'est pas possible d'affirmer avec certitude que les galeries communiquaient avec les églises. Aux abords extérieurs de l'enceinte ainsi formée, les constructions antiques qui s'y trouvaient ont été progressivement abandonnées avant de laisser la place à des ateliers d'artisans[2134].

- Saint-Pierre

Au nord-est de l'abbatiale a été construite l'église Saint-Pierre (fig. 64). Les *Miracula sancti Dionysii* l'évoquent à deux reprises, dès 834[2135]. Le récit de l'inhumation d'un *miles* de famille noble en ses murs ne nous permet pas d'affirmer si l'église n'était réservée qu'aux inhumations de nobles ou s'il s'agit là d'un cas exceptionnel[2136]. L'église a été fouillée dès 1824-1844. L'équipe de M. Wyss a repris les investigations au niveau de l'angle sud-est de la nef et du chevet – bien que les murs aient été arasés jusqu'à la première assise de fondation lors des premières fouilles. Le premier état de cette église est une abside quadrangulaire de

---

[2132] Wyss, 1996, p.35. Bischoff, 1981 : «Excepto habet per illas alias eccle-/ sias infra monasterio LXX columnas ».
[2133] *MGH, Concilia*, p.196 : « in basilicam dominae Mariae matris Domini, quae in atrium sancti Dyonisii martyris site est ».
[2134] Périn, Wyss, 2015, p.38.
[2135] Hincmar, I, chap. 4 et 15.
[2136] Hincmar, I, chap. 4.

5 mètres de largeur intérieure sur 6,20 mètres (supposés) de longueur. Elle daterait du VIe siècle. Son mur sud était adossé à une galerie. Elle était manifestement prolongée à l'ouest par une nef, elle aussi certainement adossée à cette galerie. M. Wyss suppose que la nef primitive avait les mêmes dimensions que celle du Moyen Âge (fig. 60 et 61). Au nord de l'abside a été découvert ce qui s'apparente à une annexe de 5 mètres de longueur sur minimum 4 mètres de large. M. Wyss a retrouvé des sablières basses laissant imaginer une élévation en bois[2137]. Si dans le premier état de l'église Saint-Pierre, aucune tombe n'a été retrouvée, la galerie, elle, renfermait des tombes en sarcophages de plâtre de la fin du VIe siècle - première moitié du VIIe siècle. La galerie mesurait 4 à 4,40 mètre de largeur intérieure et a été reconnue sur 23 mètres de long. Elle se dirigeait à l'est vers Saint-Paul et à l'ouest vers Saint-Barthélemy. Son élévation est méconnue mais, au regard de la solidité des fondations et du fait que certains sarcophages qui y ont été découverts, ceux placés le long des parois intérieures de celle-ci, présentaient des traces d'érosion plus importantes que les autres, laissent imaginer un portique couvert avec des ouvertures sur au moins un côté – des arcades par exemple.

Dans un deuxième temps, au VIIe siècle (la datation a été possible grâce à la découverte d'un sarcophage en plâtre moulé dans son sous-sol), l'abside de l'église et son annexe sont agrandies (fig. 64). L'annexe a été subdivisée par un mur de refend en deux pièces de dimensions inégales (fig. 58)[2138]. Sa vocation funéraire pour ce deuxième état ne fait guère de doutes en raison du nombre d'inhumations retrouvées dans le sous-sol de l'abside, de l'annexe ainsi que de la galerie (sur deux niveaux).

- Saint-Barthélemy

L'église Saint-Barthélemy – dont le vocable n'est connu qu'à partir du XIIIe siècle – a été construite sur des ateliers de fondeurs datés du VIe siècle[2139], à l'ouest de Saint-Pierre (fig. 57 et 64). Plusieurs sarcophages en plâtre ont été retrouvés autour tandis qu'à l'intérieur, ils sont presque exclusivement en pierre. Les sarcophages en plâtre proviennent

[2137] Wyss, 2016, p.18.
[2138] Id., 1996, p.114.
[2139] Périn, 1993.

vraisemblablement du même atelier, qui les a produit en série et qui se situait dans les environs. Les sépultures du chevet ont été datées grâce à leur mobilier du début du VIe siècle[2140], période à laquelle l'église a dû être édifiée. Elle avait une vocation funéraire et ce, dès sa construction, comme en témoigne une tombe d'enfant (n°3435) placée sous l'autel, dans l'abside, en même temps que sa construction. À en constater l'emplacement de celle-ci, il est fort probable que l'église ait été construite pour rendre un culte à cet enfant.

Grâce aux fouilles archéologiques, il a été possible de retracer le déroulement de son chantier de construction. Les maçons ont marqué l'alignement des murs grâce à des cordes tendues entre des piquets et dont les empreintes ont été retrouvées. Ils ont ensuite creusé des tranchées d'un mètre de profondeur pour y monter les fondations (alternance de pierres sèches et de couches de remblai). Ils ont ensuite monté un chevet en bois (de clayonnage et torchis) vraisemblablement triparti, puis la nef en petits moellons – à l'exception de certains angles et têtes de piédroits en pierre d'appareil remployées. Le chevet en bois fut démonté puis l'abside de pierre construite[2141].

L'église possédait une nef unique, un chevet plat constitué d'une abside semi-circulaire centrale, flanquée de deux annexes rectangulaire, elles-mêmes divisées en deux pièces inégales par un mur de refend (fig. 64)[2142]. Un portique bordait les trois côtés de la nef. Deux petits massifs carrés ont été retrouvés en façade et laisse supposer l'existence d'un porche. À l'est, un mur de fondation oblique, accolé au chevet peut être considéré comme les vestiges d'une galerie reliant Saint-Barthélemy à Saint-Pierre. L'église mesurait 7 mètres sur 13 mètres. Le chœur mesurait 5 mètres sur 5,70 mètres. Il était terminé par une abside semi-circulaire ouverte sur la nef par un arc triomphal d'une largeur de 3 mètres environ reposant sur des piédroits. Il était pris dans un chevet plat qui englobait également les deux annexes qui le flanquaient. La porte de la façade mesurait 2,20 mètres de large. Dans un second temps, des portes ont été percées entre l'abside et les annexes. Quelques murs ont conservé l'amorce de leur élévation : la façade de la nef, le piédroit sud de l'arc triomphal et la moitié sud de l'abside. Ils étaient ornés, à l'intérieur, d'un enduit. Celui de l'abside était peint en imitation de marbre[2143]. Le premier sol de l'église se trouvait à 0,50

[2140] Id.
[2141] Wyss, 2016, p.17-18.
[2142] Id., 1996, p.114.
[2143] Id.

mètre en-dessous du niveau de l'abside et du seuil de la porte de façade. Il y avait donc quelques marches pour y accéder de part et d'autre. Un premier niveau de sarcophages y a été découvert dans l'ensemble de l'église à l'exception des annexes. L'église a été agrandie dans un second temps vers l'est et l'ouest. Puis, le sol a été relevé au même niveau que l'abside et le seuil, ce qui a permis la mise en place d'un deuxième niveau de sarcophage – y compris dans les annexes cette fois-ci. M. Wyss a retrouvé les traces de ce qui semble avoir été une barrière de chœur, au niveau du piédroit méridional de l'arc triomphal – lui aussi remanié plusieurs fois – et dont les piédroits ont été remplacés par des colonnes adossées. Ce chancel témoigne de la nécessaire séparation entre les moines et les fidèles. On peut imaginer ici une organisation quasi paroissiale du bourg par l'abbaye ; les abords des églises ayant été progressivement occupés par des habitations en bois à partir du IXe siècle[2144].

Si des sarcophages ont été retrouvés dans la nef, dans l'abside, dans les galeries sud et ouest ainsi que dans l'annexe sud, en revanche, l'état de conservation de l'annexe septentrionale empêche toute constatation.

Une autre galerie, postérieure – selon des sarcophages qu'elle abritait – à la seconde moitié du VIIe siècle, et large de 3,50 mètres, partait du porche occidental de Saint-Barthélemy et se poursuivait vers l'est sur 29,50 mètres jusqu'à un petit bâtiment isolé, non identifié à l'heure actuelle (fig. 58 et 64). Cette galerie servait probablement de clôture entre le cimetière et le bourg artisanal. Ainsi elle n'était peut-être ouverte par des arcades que du côté du cimetière. Enfin, à son extrémité occidentale, des vestiges d'un bâtiment (un mur en retour d'équerre vers le sud) ont été découverts, et datés de la seconde moitié du VIIe siècle ou du début du VIIIe siècle[2145]. Plus tard, à l'époque carolingienne, fut construit à cet emplacement le grand bâtiment civil qui fut relié à la galerie (fig. 55)[2146].

Les églises et leurs galeries étaient également décorées de stuc en plâtre dont les vestiges de torsades, méandres et chevrons semblent avoir formé des bordures décoratives pour des arcs ou des baies, ainsi que d'enduit peint imitant les plaques de marbres,

[2144] Id., 2016, p.23.
[2145] Id., p.18-19.
[2146] Voir la sous-partie sur le cloître et les bâtiments conventuels ; Wyss, 2016, p.23.

représentant des bandes colorées, des motifs d'écailles imbriquées, voire peut-être des images figurées (fig. 83 et 84). Une tête d'agneau sculptée dans le stuc en demi-ronde bosse y a également été retrouvée. Les annexes de ces deux églises ont été progressivement supprimées dès la fin du IXe siècle (fig. 59). Puis des murs ou des palissades ont été construits entre les édifices et des habitations sont venues s'y greffer[2147].

À l'époque carolingienne, les églises Saint-Barthélemy et Saint-Pierre sont reliées par un mur de clôture, sur lequel prenait appui la galerie de Saint-Pierre (fig. 65). Il s'étend vers les églises Saint-Paul et Saint-Jean et mesure ainsi de plus de 50 mètres[2148]. Comme ses fondations étaient peu profondes, M. Wyss suggère que celui-ci ne devait pas être très élevé. Il est possible qu'il ait été dressé afin de séparer les églises du cimetière et surtout du monastère, celles-ci ayant peut-être déjà été employées à des fins paroissiales par les habitants du bourg (fig. 59). Cette mesure pourrait être contemporaine de l'érection du *castellum* par Charles le Chauve ; la présence des hommes d'armes à proximité du monastère aurait pu contraindre les moines à construire une séparation entre eux, tout en leur laissant accès aux églises secondaires.

- Saint-Paul et Saint-Jean

L'église Saint-Paul est attestée pour le début du XIe siècle (fig. 59). Il s'agissait d'une grande église basilicale à trois vaisseaux et chevet semi-circulaire saillant (fig. 60). Lors des fouilles pratiquées par O. Meyer et M. Wyss, sont apparus, dans le secteur de Saint-Paul, une cour bordée d'un portique, un bâtiment maçonné et, une dizaine de mètres plus au nord, un puits. Cet ensemble pourrait être le premier cloître collégial carolingien de Saint-Paul qui, d'après M. Félibien, a été créé autour d'une église plus ancienne, datant peut-être d'après la réforme d'Hilduin (à la suite du concile d'Aix-la-Chapelle de 816-817), pour être affectée aux moines qui optèrent pour la vie de chanoines[2149]. Suger évoque, en 1138, l'église

[2147] Id., 1996, p.114 ; Id., 2016, p.19.
[2148] Périn, Wyss, 2015, p.39; Wyss, 2016, p. 13.
[2149] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p.48 ; Große, 2002, p.201-205.

Saint-Paul du monastère, son cloître, les ateliers qui se trouvent à l'intérieur et les bâtiments que les chanoines possèdent à proximité[2150].

Pourtant, l'église Saint-Paul ainsi que l'église Saint-Jean sont probablement des églises fondées bien avant, à l'époque mérovingienne (fig. 57, 58 et 64). En fouillant le sous-sol de Saint-Paul, entre 1842 et 1844, François Debret n'avait pas retrouvé de structures attribuables à l'époque mérovingienne ou carolingienne. Mais récemment, des tombes du début du VIe siècle retrouvées aux abords nord de l'église laissent imaginer qu'une église devait se trouver à proximité immédiate. Il en va de même pour Saint-Jean, dont l'emplacement est supposé. Des tombes mérovingiennes retrouvées sur le site suggèrent l'existence d'un édifice les ayant abritées[2151].

Plus tard, à partir du XIIe siècle, de nouvelles églises sont ajoutées à ce réseau et viennent compléter cette file d'édifice (fig. 60 et 61). Elles ont toutes été ouvertes au sud sur le cimetière et au nord vers le bourg. Il s'agit là d'une mutation de l'organisation de l'agglomération et de la vie spirituelle des habitants par l'abbaye de Saint-Denis[2152].

d. Cloître et bâtiments conventuels

Dès le VIIe siècle, il est question d'un *atrium* à Saint-Denis. En effet, lors du concile de Clichy du 27 septembre 626 ou 627, les évêques se sont réunis dans l'église dédiée à la sainte Vierge, elle-même située dans l'*atrium* de Saint-Denis[2153]. Dans une charte de Dagobert du 18 juillet 635, il est question d'une demeure des pauvres employés et serviteurs affectés à l'entretien de l'église qui se trouvait dans l'*atrium*[2154]. Un *atrium* est également mentionné dans la vie de saint Éloi quand ce dernier passe de l'église à l'*atrium*[2155]. Pourtant, si au premier abord nous sommes amenés à imaginer un *atrium* sous la forme d'une cour à

[2150] Suger: « Claustrum siquidem ecclesiae ejusdem, officinas in claustro, et domos claustri quas habent et quas circum claustrum habere poterunt ».
[2151] Wyss, 2016, p.18.
[2152] Id., p.23.
[2153] MGH, *Concilia*, p.196 : « in basilicam dominae Mariae matris Domini, quae in atrium sancti Dyonisii martyris site est ».
[2154] MGH, *Diplomata spuria,* n°36, p.154 : « qui ad ipsa basilica vel infra eius atrio ad matriculas residere videntur ».
[2155] *MGH, Vita Eligii*, p.642 : « egressus Eligius temple deambulabat in atrio ».

portique au-devant de l'abbatiale, la présence de bâtiments (comme l'église dédiée à la Vierge et la maison des serviteurs) à l'intérieur suggère plutôt un enclos.

La description de 799 mentionne plusieurs églises à l'intérieur du monastère, ce qui suggère que l'enclos était suffisamment vaste pour les y intégrer. Il y est également question de portiques ou de porches attenants à l'abbatiale et comprenant 59 grandes colonnes et 37 plus petites[2156]. Juste après l'auteur de la description rapporte qu'il y a, à l'extérieur, dans les portiques, un total de 103 colonnes[2157]. Stoclet propose même de traduire ce passage comme suit : « il y a à l'extérieur, le long de ces portiques, 103 colonnes »[2158]. Les *Miracula sancti Dionysii* évoquent les différents éléments qu'il conviendrait d'associer à la clôture du temps de Fulrad (puis d'Hilduin), à savoir un vestibule, un portique ou encore une fois un *atrium*. D'après Wyss, ils auraient tous les trois la même acception[2159]. Il y aurait eu un *vestibulum*, situé en-avant de l'abbatiale, et qui accueillait les *ex-voto* des fidèles[2160]. Il pense qu'il y aurait eu plusieurs *atria* et/ou cloîtres. Notons enfin, que l'*atrium* en question peut désigner une zone au-devant de l'abbatiale (la zone doit encore faire l'objet de fouilles afin de pouvoir le déterminer) mais aussi celle au nord. Les églises secondaires qui s'y trouvaient semblent avoir été reliées par des galeries, probablement à arcades, et auraient ainsi formées le dit *atrium* (fig. 58 et 59).

Au temps de l'abbé Fulrad, une clôture de bois a été élevée pour encercler le monastère[2161] et le séparer du *vicus*. Son tracé pour cette période nous est méconnu. L'enceinte monastique englobait certainement les églises secondaires, le cimetière et les bâtiments civils au nord/nord-ouest. Son étendue, au sud (elle englobait certainement les bâtiments communautaires, mais leur localisation reste à découvrir), à l'ouest comme à l'est sont inconnues. L'observation des rues et du parcellaire peut nous permettre d'en imaginer la forme à l'époque carolingienne (fig. 50 ; deuxième image ; fig. 44 et 45).

Elle a été doublée par celle érigée en bois et en pierre sur ordre de Charles le Chauve en 869 et dont aucun vestige de mur ou de talus n'a été retrouvé (seuls les fossés d'eau ont

---

[2156] Description 799 : « Excepto habet foras per illo porticos de illa ecclesia columnas capitales LVIIII, alias columnas minores XXXVII ».
[2157] Id. : « In summo sunt columnas deforas per ipsos porticos CXXX ».
[2158] Stoclet, 1980, p.105.
[2159] Wyss, 1996, p.39 ; 110.
[2160] Hincmar, I, chap. 18 : « persicum in vestibulo domus de pariete suspensum » ; Hincmar, I, chap. 8 : « cornu ante fores basilicae appensum ».
[2161] Id., I, chap. 14. : « ligneus murus quo Fulradus abba ambitum monasterii porrexerat ».

été mis au jour) (fig. 54). La disparition de cette enceinte a été progressive. Son tracé est plus large que celui de l'enceinte monastique ; il s'agit d'un ovale de 500 mètres sur 400 de diamètre (un fossé en eau, doublé au sud-ouest, avec certainement une levée de terre surmontée d'une palissade). Il encercle ce qu'on appelle le *castellum* (fig. 53). Cet aménagement, dans lequel Charles le Chauve plaça une garnison de militaires, a été une des motivations des moines pour construire une véritable clôture monastique à la place des portiques reliant les églises secondaires au nord de l'abbatiale (fig. 59)[2162]. Quatre portes y avaient été ménagées à environ 20 mètres en retrait du fossé : la porte Basoin, la porte de la Boucherie, la porte Compoise et la poterne Saint-Jacques (fig. 53). Il est possible qu'elles se soient substituées à des portes plus anciennes et qu'elles ouvraient sur des chemins déjà existants (fig. 44). Suger mentionne cet enclos, en 1138, dans une charte relative à l'église Saint-Paul du monastère ; il correspondrait à l'aire au nord de l'abbatiale dans lequel se trouve le cimetière[2163]. Dans cette même charte, il évoque le cloître de l'église Saint-Paul, les ateliers qui se trouvent à l'intérieur et les bâtiments que les chanoines de l'église possèdent autour[2164].

Nous ne possédons aucune information sur le cloître carolingien. Il y a fort à penser qu'il en existait un et qu'il se soit trouvé, comme celui du XIIe-XIIIe siècle, directement au sud de l'abbatiale (fig. 63) ; notons que ce dernier n'est pas strictement perpendiculaire à l'église et qu'il dévie légèrement. L'organisation spatiale des bâtiments conventuels carolingiens est donc particulièrement méconnue. Il est possible que ceux de l'époque romane puis moderne aient repris un schéma plus ancien (et finalement assez courant). Ceux-ci étaient disposés comme suit : le dortoir et la salle capitulaire à l'est, le réfectoire au sud et l'hôtellerie à l'ouest. M. Wyss reprend l'analyse de ces bâtiments grâce à la description de Doublet (fig. 42)[2165].

[2162] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p.48.
[2163] Gasparri, 2001 : « Adhuc autem eidem ecclesiae Sancti Pauli ecclesiam concedimus Sancti Johannis, quae est in atrio Sancti Dionysii sita ».
[2164] *Ibid.* : « Claustrum siquidem ecclesiae ejusdem, officinas in claustro, et domos claustri quas habent et quas circum claustrum habere poterunt ».
[2165] Wyss, 1996, p.151-168.

D'après Hincmar, le monastère était doté, dès l'époque de Dagobert, d'un hospice appelé *senodochium*, probablement destiné à accueillir les pèlerins (fig. 45)[2166]. La description de 799 ne donne pas de précision à propos des bâtiments conventuels appelés *monasterium*. Les *Miracula sancti Dionysii* évoquent le réfectoire des moines ainsi que la table (*lignea mensa*) installée près de l'entrée de la salle[2167]. La mense conventuelle de 832 mentionne le dortoir, le noviciat, le réfectoire, la cuisine, la salle chauffée et la salle de bains, ainsi que l'atelier de cordonnier et la boulangerie[2168]. Le précepte de Charles le Chauve de 862 évoque plusieurs de ces bâtiments tels : le réfectoire[2169], le dortoir, un vestiaire pour les moines (*camera fratrum*), une salle chauffée (*caminata*), une cuisine pour les moines (*coquina fratrum*), un noviciat, des bains, des ateliers, une boulangerie et un cellier[2170]. La plupart d'entre eux existaient certainement à l'époque de Charlemagne.

Nous savons également qu'un *scriptorium* existait au temps de Charlemagne et même avant comme en témoignent certains manuscrits encore conservés aujourd'hui, dont les Évangiles en onciale réalisés au début du VIIIe siècle[2171].

Notons enfin qu'un diplôme de Charles le Simple de 898 mentionne deux bâtiments distincts : un hôpital pour les pauvres (*hospitale pauperum*), futur Hôtel-Dieu, et une hôtellerie (*cella hospitum*)[2172]. Il semblerait que l'hospice attribué à Dabogert et évoqué par Hincmar soit l'Hôtel-Dieu. Le texte de Charles le Simple rapporte que cet hôpital des pauvres de même que « la terre dépendant du four et le petit enclos des frères » se trouvaient près d'une porte du *castellum* : « dans l'espace entre la porte de l'enceinte (donnant sur la chapelle de Saint-Remi) et la porte établie anciennement établie devant l'hôpital » (fig. 46 et 53). Il précise ensuite que, l'hôtellerie, elle, a été instituée « anciennement », de l'autre côté du Croult. La fonction de ces deux établissements se confond ; ils ont tous deux vocation à accueillir et porter assistance aux malades, aux pauvres et aux voyageurs[2173]. L'Hôtel-Dieu

---

[2166] Hincmar, *Gesta Dagoberti*, p.411.
[2167] Id., I, chap. 27 : « generalis refectio » ; « ante fores refectorii ».
[2168] Levillain, 1909, p.79-90.
[2169] Mentionné à nouveau dans un autre diplôme de 875 : Tessier, 1952, n°379.
[2170] Tessier, 1952, n°247.
[2171] Paris, BnF, latin 256.
[2172] Lauer, Lot, 1940, p.15-17, n°10 : « la porte établie anciennement devant l'hôpital des pauvres – comprenant cet hôpital, la terre dépendant du four et le petit enclos des frères (avec la poterne qui permet de sortir pour accomplir diverses activités) […] et de l'autre côté du Croult entre l'hôtellerie instituée anciennement et la cordonnerie ».
[2173] Wyss, 1996, p.216.

de Saint-Denis a été reconstruit plusieurs fois ; il perdure jusqu'en 1902, mais le bâtiment est détruit en 1907 (fig. 47, 48 et 49).

Nous en venons ainsi à la question de l'accueil des laïcs à l'abbaye de Saint-Denis. Plusieurs personnalités y ont séjourné à l'époque carolingienne : le pape Étienne II en 754 et la reine Bertrade, notamment. Les *Miracula* rapportent le séjour de la mère de Charlemagne[2174]. Il y a fort à penser qu'un bâtiment était alors réservé à l'accueil des hôtes de marque à l'intérieur du monastère (à ne pas confondre avec celui édifié plus tard par Fardulfe entre 797 et 806 et retrouvé dans les fouilles). Le texte rapporte que les hôtes de marques (en l'occurrence ici un chevalier du roi Pépin – celui qui fut enterré à Saint-Pierre) étaient accueillis dans un bâtiment de bois qui n'a pas encore été retrouvé[2175]. Cet hôtel possédait un foyer, alimenté par un serviteur du monastère et une couverture en bois. Le séjour de la reine ainsi que l'entrée dans les ordres d'une miraculée de Saint-Denis, Bernundis, ont laissé imaginer que Saint-Denis était un monastère double. Cette hypothèse manque néanmoins de preuves[2176]. En revanche, il convient de souligner que Saint-Denis possédait le monastère féminin d'Argenteuil – ce qui explique très certainement l'épisode de la moniale Bernundis[2177]. Aussi, la reine était-elle probablement logée dans les bâtiments réservés aux hôtes.

Plusieurs vestiges de bâtiments ont été retrouvés, vraisemblablement à l'intérieur de l'enclos monastique, lors des fouilles menées de 1973 à 1992 par O.Meyer puis exploitées par M. Wyss (fig. 53)[2178]. Parmi eux a été découvert un premier bâtiment en pierre construit dans le courant du VIIIe siècle (fig. 55 n°1). S'il n'a pas été reconnu dans son intégralité, il est clair qu'il possédait au moins deux pièces séparées par un mur de refend perpendiculaire au mur de façade (qui est exposé au nord). L'épaisseur du mur de fondation de 0,70 mètre laisse penser qu'il s'agissait d'un édifice élevé. Dans la couche de démolition des restes d'enduit peint polychrome (technique *a fresco*) ont été retrouvés et sont la preuve de la présence d'un décor intérieur riche.

[2174] Hincmar, I, chap. 16 : «Betrada clarissima regina matre magni Karoli vitam in monasterium beatorum martyrum degente ».
[2175] Hincmar, I, chap. 4.
[2176] Wyss, 1996, p.39.
[2177] Id., p.40.
[2178] Pour l'étude des trois bâtiments énumérés ci-dessous, voir Wyss, 2001, p.191-200.

De la même phase de construction, tout juste au nord de cet édifice, une construction en bois a été découverte (fig. 55 n°2). Mais il ne reste que quelques fragments de mur de clayonnage et la trace d'une tranchée de sablière. Eu égard à la structure et à la forme des constructions, nous savons que nous n'avons pas affaire ici à d'autres églises mais plutôt à des bâtiments résidentiels, probablement civils.

Un important bâtiment civil (fig. 55 n°3) a été construit dans le prolongement des églises Saint-Barthélemy et Saint-Pierre, jouxtant l'église (plus tardive) Saint-Michel-du-Degré (fig. 59 et 60). Il s'appuyait sur une galerie au nord-est et communiquait avec elle et donc avec les églises situées à l'est[2179]. Il est à l'origine de la destruction du bâtiment en bois n°2. La construction de pierre n° 1 elle, a subsisté. Ce nouvel édifice (n°3) daterait de la fin du VIIIe ou du début du IXe siècle. Il mesurait 14 mètres de large et sa longueur a été estimée à 50 mètres (25 mètres ont été réellement reconnus et 25 mètres plus à l'ouest a été découvert un tronçon de fondation éboulé qui aurait pu appartenir à la structure). Les fondations mesuraient 1 mètre d'épaisseur et les murs en élévation, 0,70 mètre. Au moins deux pièces en enfilade ont constitué le corps central du bâtiment. La pièce située à l'est mesure 17,50 mètres de longueur intérieure sur 6,10 mètres de large. Seule une partie de son mur septentrional est demeuré en élévation jusqu'au XIIIe siècle. D'étroites annexes de 2,10/2,50 mètres de large (intérieur) s'étendent le long de la façade sud et vraisemblablement nord. M. Wyss suppose qu'il s'agissait d'annexes et non de galeries en raison du mur de refend qui les divisait dans le sens de la longueur. Aucun aménagement n'a été retrouvé pour la pièce orientale. Cependant dans la pièce occidentale ont été découverts des vestiges et des traces de cinq coffres et un tonneau. Ils avaient été enfouis à 1 mètre de profondeur. Aucun élément ne nous permet d'identifier leur contenu et leur fonction. Cependant, M. Wyss propose d'y voir une cache établie à la hâte au IXe siècle. La pièce occidentale a été modifiée dans un second temps. Il semblerait que des portes aient été percées pour donner accès aux annexes. Le bâtiment est flanqué à l'angle sud-est d'une construction carrée de 8 mètres carrés (intérieur) soutenue par des contreforts. Il s'agit probablement d'une tourelle d'escalier ou d'un soubassement de balcon – ce qui induit que l'édifice avait au moins un étage. Il est possible qu'une autre tourelle ait été construite à l'angle nord-est. M. Wyss suppose qu'à l'étage il n'y avait qu'une pièce unique (sans annexe

[2179] Wyss, 2016, p.23.

donc). La date d'abandon de ce bâtiment soulève encore quelques questions mais pourrait dater du XIe siècle. Un chapiteau en calcaire décoré de feuilles d'acanthe a été retrouvé dans le remblai d'une fosse à proximité du bâtiment. On peut supposer qu'il s'agit d'un élément de décor du grand bâtiment carolingien.

Il semblerait que ces trois bâtiments aient été à l'intérieur de l'enclos monastique ou – au moins – à la périphérie de celui-ci (fig. 65). Ce dernier emplacement serait tout à fait logique puisqu'il est en adéquation avec la fonction même d'un bâtiment réservé aux laïcs à l'intérieur d'un monastère, à cheval entre deux mondes. M. Wyss suppose que sa relative proximité avec l'*augmentum* de Charlemagne a été une des motivations dans le choix de l'emplacement de sa construction. Ainsi, la demeure du souverain était proche d'un lieu hautement symbolique (qui accueillait la sépulture de Pépin le Bref). Cette zone à l'ouest de l'abbatiale, et donc proche de l'entrée de l'abbatiale, semble même avoir été un fief royal[2180], du moins pendant les siècles qui suivirent. Le grand bâtiment civil pourrait être celui réalisé par l'abbé Fardulfe (797-806) pour Charlemagne[2181] et dont l'utilisation autour de 800 est assurée. Plus tard, nous savons également que Charles le Chauve, et ce dès 867, choisit Saint-Denis comme lieu de résidence de Pâques. Il est possible qu'il ait utilisé ce bâtiment pour y résider. La « terre du domaine royal » que rachète Suger en 1140 se trouve à une « place voisine du cimetière près de l'église Saint-Michel » (fig. 59 et 60)[2182]. S'il s'agit bien de l'église Saint-Michel-du-Degré, alors le grand bâtiment civil carolingien qui a été retrouvé dans les fouilles juste à côté était vraisemblablement une demeure royale. Les souverains Robert le Pieux, Philippe Ier et Louis VI ont conservé une même demeure à Saint-Denis, comme en témoignent la charte de Louis VI ainsi que Suger et Helgaud de Fleury[2183]. S'agit-il pour autant du même bâtiment que celui de Fardulfe pour Charlemagne, de Charles le

[2180] Doublet, 1625, p.1274 ; Wyss, 2001, p.199.
[2181] MGH, *Fardulfi abbatis carmina*, p. 353 :
« Inter quae sancti Dionysi rector ut aulae
Fieret , indulsit pacificus Carolus 1 .
Hanc benefactori construxit providus aedem ,
In qua cum famulis gaudeat ipse suis . »
[2182] Suger, p.224 : « plateam quandam cimeterio collimitantem juxta acclesiam sancti Michaelis, quam quater viginti libris a Willelmo Corneilensi emeramus » ; p.357 : « terram regiae domus, quam quater viginti libris a Willelmo Cornillonensi favore filiorum et parentum locandam et hospitandam comparavimus, ad luminaria ipsorum oratoriorum in perpetuum confirmassemus. »
[2183] Helgaud de Fleury, p.96 : « ad domum suam apud Sanctum Dyonisium ».

Chauve mais aussi de Robert le Pieux et Philippe Ier[2184] ? Notons cependant que J. Doublet a localisé la demeure de Robert Ier au sud de l'abbatiale, à l'emplacement des logis du courtillier et du trésorier (fig. 42)[2185]. En définitive, il semblerait qu'il y ait une relative continuité dans l'occupation par les souverains et leur cour de ce large espace à l'ouest de l'abbatiale dans lequel ils firent construire des demeures et des dépendances. On pourrait imaginer qu'ils étaient au nord-ouest pour l'ensemble des bâtiments civils ou bien au nord-ouest pour les bâtiments carolingiens et au sud-ouest pour ceux des capétiens – propositions à vérifier archéologiquement. Quoi qu'il en soit, on peut d'ores et déjà affirmer qu'ils étaient implantés à l'ouest de l'abbatiale. Cette zone s'étendait peut-être du nord jusqu'au sud (fig. 42). La nécropole au nord et l'*atrium* formé par les églises secondaires ont dû progressivement perdre leur fonction funéraire à mesure que les bâtiments communautaires carolingiens ont débordé sur cette zone (comme on l'a constaté avec les bâtiments évoqués précédemment). La fonction de cet espace a également muté en même temps que les églises secondaires ont été affectées en paroisse pour le bourg[2186].

Au plus tard en 1130, de nouvelles constructions défensives ont remplacés ces bâtiments civils carolingiens du nord-ouest: une maison quadrangulaire de 7,50 mètres de côté sur 8 mètres soutenue par des contreforts, un mur fort de clôture édifié entre cette maison et l'église Saint-Barthélemy et une tour de 9 mètres carrés (fig. 55, 60, 61, 74 et 75).

De vastes travaux hydrauliques ont été réalisés dès l'époque carolingienne (fig. 53). Un des plus importants constitue en la canalisation de la rivière artificielle appelée le Croult. C'est son bras sud qui alimentait le monastère et recueillait les eaux du ru naturel de Montfort (fig. 44). Celui-ci était également aménagé mais il n'était pas assez puissant pour que des moulins y soient installés, d'où la création et la dérivation du Croult[2187]. Déjà en 832, le curage annuel de cette rivière est prolongé témoignant alors d'une existence plus

[2184] Voir la sous-partie relative à l'histoire de l'abbaye après le règne de Charlemagne.
[2185] Doublet, 1625, p.1274.
[2186] Wyss, 2016, p.24.
[2187] Id., 1996, p. 319.

ancienne[2188]. La première mention d'un moulin sur le Croult, près du pont de Trecine, date de 894[2189].

Un aqueduc et trois bassins ont été découverts plus au nord (à une trentaine de mètres des églises Saint-Pierre et Saint-Barthélemy) (fig. 44 et 53). L'aqueduc, dont le conduit était enfoui à plus de 2 mètres de profondeur, a été reconnu sur 240 mètres de long et conduisait vraisemblablement l'eau de la source Saint-Remi située à 700 mètres environ à l'est de l'abbaye[2190]. L'aqueduc comme les bassins étaient faits de dalles jointoyées (fig. 56). Chaque bassin était accessible par un escalier droit qui descendait alors à environ 1,80 mètre en-dessous du niveau du sol, ce qui correspondait alors au rebord des bassins[2191]. Le très bon état de conservation de l'aqueduc ainsi que l'absence de dalles sur le dernier tronçon amène M. Wyss à suggérer que celui-ci ne fut pas terminé. Dans les couches d'abandon des bassins ont été retrouvés de nombreux fragments d'éléments architecturaux comme des tuiles de toitures (*tegulae/imbrices*), des *tubuli* de chauffage et des plaques de marbre d'*opus sectile* ainsi que des fragments de mobiliers dont des morceaux de verres à boire et de céramique dite « de Tating »[2192]. Tous ces éléments attestent la présence d'occupants au rang social privilégié. Les tessons de céramique dite « de Tating » ont été très rarement retrouvés dans cette région. En effet, Saint-Denis est la zone la plus méridionale où cette poterie a été découverte. On la rencontre généralement en Allemagne du Nord, en Rhénanie en Grande-Bretagne et en Scandinavie. Ces fragments sont la preuve d'un commerce florissant entre l'abbaye et la Saxe et la Frise dont les textes carolingiens mentionnent la présence de marchands à la foire de Saint-Denis[2193]. Ils ont été datés du dernier quart du VIIIe siècle. Aussi, comme ils ont été retrouvés dans les couches de démolition, on peut donc avancer le fait que l'aqueduc et les bassins ont été construits à une date antérieure – vraisemblablement dans le courant du VIIIe siècle. Les fonctions de l'aqueduc et des trois

---

[2188] Tessier, 1952, p.63 : « annualis etiam mundatio Crodoldi fluminis de villis ad hoc ex multo tempore ordinatis inexcusabiliter fiat ».
[2189] Bautier, 1967, n°36 : « molendinum juxta monasterium super fluvium Chrodoldi super pontem Tricine ».
[2190] Wyss, 2001, p.194-195. Il mesurait environ 0,25-0,30 mètre de large sur 0,25-0,45 mètre de hauteur. Sa pente était de 2 mètres au kilomètre.
[2191] M. Wyss a calculé que les bassins avaient une profondeur qui variait entre 0,60 mètre et 1,20 mètre – ce qui correspondait à 1400-1800 litres.
[2192] Ces tessons de céramique dite « de Tating » font ici figure d'exception. En effet, Saint-Denis est la zone la plus méridionale où cette poterie a été retrouvée.
[2193] Meyer-Rodrigues, 1993, p.267-274.

bassins demeurent méconnues. En raison de leur taille, M. Wyss a écarté l'hypothèse faisant d'eux de simples réserves pour l'artisanat. Il suppose que le premier bassin aurait pu être un bassin de décantation (car isolé sur le canal). Les deux autres bassins, relativement proches (une trentaine de mètres) doivent certainement être associés au groupe architectural civil carolingien de l'abbaye (évoqué ci-dessus). Ils auraient pu y alimenter des bains[2194] (déjà mentionnés dans des textes carolingiens en 832[2195] et en 862[2196]) et plus généralement le monastère et ses infrastructures – on peut imaginer ici viviers, latrines, lavoirs, égoûts etc… Notons, enfin, que l'aqueduc constitue la première étape de l'organisation spatiale du bourg. M. Wyss constate en effet que son tracé a dû rester suffisamment de temps visible pour avoir commandé celle-ci (fig. 43, 52 et 54)[2197].

e. Cimetière

Les sources écrites ne mentionnent pas le cimetière situé au nord de l'abbatiale. Elles ne mentionnent que les inhumations à l'intérieure de l'abbatiale et celle du chevalier dans l'église Saint-Pierre[2198]. Pourtant, grâce aux fouilles archéologiques, cette aire funéraire a été évaluée à plus ou moins un hectare – elle s'étend au nord au-delà des églises secondaires (fig. 64 et 65)[2199]. Les premières sépultures (à l'extérieure de l'abbatiale) de ce qui s'est révélé être une véritable nécropole ont été retrouvées en 1847 au nord du massif occidental puis en 1900-1901 à l'intérieur et autour de l'église dite des Trois-Patrons (au nord elle aussi) (fig. 38 et 71) [2200]. J. Formigé découvre à son tour une trentaine de sarcophages en 1948. Nous ne savons pas si cette nécropole s'est étendue au sud de l'abbatiale comme l'avait suggéré J. Hubert[2201].

Son origine est certainement à mettre en correspondance avec la présence de la tombe du martyr Denis que l'on soupçonne se trouver dans la « fosse des martyrs » retrouvée en 1957 par J. Formigé (mais dont la trouvaille demande encore à être exploitée)

[2194] Wyss, 2001, p.195.
[2195] Levillain, 1909, p.79-90.
[2196] Tessier, 1952, n°247.
[2197] Wyss, 1996, p. 265.
[2198] Hincmar, I, chap. 4.
[2199] Wyss, 1996 , p.112.
[2200] Id., p.110.
[2201] Hubert, 1950², p.176-177.

(fig. 81)[2202]. Des sépultures du Bas-Empire ont depuis été retrouvées à une cinquantaine de mètres au nord-est de l'abbatiale. Cette aire isolée a été abandonnée au Ve siècle puis remblayée et réoccupée – des foyers et des fosses à déchets témoignent de la présence d'habitations. Cet espace au nord a été isolé de l'abbatiale (et d'une importante zone mitoyenne) par une palissade. L'église Saint-Pierre est construite dès le VIe siècle le long de cette délimitation (fig. 64).

Outre la basilique, la nécropole s'étendait jusque dans les églises secondaires (évoquées précédemment). La présence de femmes dans les sépultures empêche d'affirmer que la nécropole de Saint-Denis était réservée à ses seuls moines[2203]. En effet, dans la basilique, les archéologues ont remarqué une certaine prédominance de tombes féminines alors qu'à l'intérieur des églises secondaires et de leurs galeries ils ont constaté une large majorité d'inhumations masculines (71 hommes reconnus sur 105 individus). Certains restes humains présentaient des signes d'obésité, caractéristiques d'un niveau de vie confortable[2204]. Un sarcophage, retrouvé dans le portique occidental de Saint-Barthélemy, a été identifié, grâce à son inscription et aux obituaires, comme celui du moine Hunus, mort entre 838 et 845, mais d'autres sépultures lui sont antérieures. L'ensemble de ces éléments conduit P. Périn et M. Wyss à supposer qu'il s'agit ici, en partie, du lieu de sépulture des moines de la première communauté monastique[2205]. En effet, dès le VIe siècle, les tombes sont venues se masser autour du chevet de cette église et de la tombe de l'enfant inhumé sous l'autel. Si au total, plus de 200 sarcophages ont été retrouvés, M. Wyss et P. Périn supposent que la nécropole en comportait, dès l'époque mérovingienne, dix fois plus. La nécropole s'est alors étendue vers l'ouest et la zone artisanale abandonnée sans organisation définie. D'après leur mobilier funéraire, les personnes inhumées dans ces secteurs avaient un niveau de vie relativement aisé, bien que cela ne soit pas comparable avec les inhumations de la basilique. La plupart des cuves ont été pillées à l'époque mérovingienne, laissant imaginer qu'elles étaient marquées à la surface (par une croix, un édicule etc…).

[2202] Wyss, 1996, p.112. Nous renvoyons le lecteur à la sous-partie relative aux temps mérovingiens et aux premières occupations du site.
[2203] Wyss, 2016, p.21.
[2204] Gallien, 1994 ; Héron, 1992.
[2205] Périn, Wyss, 2015, p.40 ; Wyss, 2016, p.21.

f. Village/ bourg

Le bourg qui s'est développé autour du monastère est appelé *vicus* dans les *Miracula* d'Hincmar (parfois *vicus Catulliacus* ou *vicus sanctorum martyrum*) (fig. 44)[2206]. Il est essentiellement peuplé de paysans et d'artisans (un homme non libre y est par ailleurs évoqué). Autour du groupement d'églises secondaires et du bâtiment civil carolingien, ont été mises au jour les traces d'habitation rurales. Sur des parcelles oblongues étaient construites des maisons à poteaux de bois et parois en clayonnage recouvert de plâtre dans ou auprès desquelles ont été trouvés des fonds de cabane, des foyers, des fours, des silos à céréales et des puits. Au VIIIe siècle, un cimetière se développe sur cette zone d'habitation. Cette phase est éphémère et les occupants semblent revenir aux IXe-Xe siècles. Déjà vers le milieu du VIIe siècle, des monnaies étaient frappées à Saint-Denis, par Ebregisilus. Cette frappe monétaire est également attestée sous Pépin le Bref. Le bourg accueillait aussi des artisans spécialisés dans le travail du fer, la fonte de plaques-boucles et la broderie d'or comme en attestent les chutes de fil d'or retrouvés dans les combles de bassins à l'ouest du site. Dans les couches d'abandon de l'aqueduc[2207], ont été retrouvés des fragments de tuiles de type *tegula* et *imbrex*, des briques d'hypocauste (attestant un système de chauffage), des plaquettes de marbre pour des revêtements de murs ou de sols, des verres à boire et des poteries ornées de décor en étain. L'ensemble de ces éléments ainsi que les éclats de céramique d'importation dite « de Tating » retrouvés sur le site témoignent du niveau de vie aisé de ses habitants mais aussi de la force du commerce à Saint-Denis à l'époque carolingienne[2208]. Le bourg est progressivement fortifié (dès 869 par Charles le Chauve) (fig. 53). Il devient alors un lieu de refuge pour la population notamment lors des raids vikings. En 1008, l'abbaye de Saint-Denis obtient le droit de haute justice sur le bourg et son territoire (à l'exception de la terre de Saint-Marcel) (fig. 45)[2209]. Aux XIIe et XIIIe siècles,

[2206] Hincmar, I, chap. 6, 16, 17, 18, 19.
[2207] Voir la sous-partie relative au cloître et bâtiments conventuels.
[2208] Wyss, 1996, p.189. Pour la céramique "de Tating" voir la sous-partie sur les bâtiments conventuels. Des tessons ont été retrouvés dans le comblement de bassins.
[2209] Id., p. 189.

l'urbanisation à Saint-Denis croît davantage, notamment grâce aux privilèges royaux et aux exemptions (fig.46).

Plusieurs routes traversent le bourg en direction du monastère (fig. 44) : la *via* qui mène à Paris vers le sud[2210] ; celle en direction de Merville, vers l'est[2211] ; celle empruntée par un chevalier bavarois en direction du monastère et qui coupe le jardin des moines[2212]. A. Stoclet relève dans les *Miracula sancti Dionysii* la mention de plusieurs ponts, sans que ceux-ci ne puissent être précisément rattachés au bourg. Il s'agit du pont de Trécine[2213], d'un pont étroit[2214] et d'un troisième pont plus imposant[2215]. Les deux derniers étaient certainement jetés sur le même cours d'eau que le moulin évoqué dans les *Miracula*[2216]. L'organisation spatiale du bourg a suivi le tracé de l'aqueduc carolingien et de ses canalisations[2217] qui alimentaient le monastère en eau.

Le bourg qui s'est développé autour de l'abbaye semble s'être organisé en paroisse entre le VIIIe et le XIIIe siècle.

Une église Saint-Marcel, *extra-monasterium*, est mentionnée dans les *Miracula sancti Dionysii* à l'occasion de l'inhumation en ses murs du comte Bertrandus, obtenue avec l'accord des moines (fig. 44). Le texte ne précise pas s'il s'agit des moines de Saint-Denis (on peut alors imaginer comme Stoclet que le comte serait décédé sur les terres de Saint-Denis) ou des moines de Saint-Marcel[2218]. Elle a été localisée à quelques centaines de mètres à l'ouest de l'abbaye et a été associé à un cimetière paroissial. Son mur gouttereau nord et l'angle nord-est ont été mis au jour en 1982. Cette église était rattachée directement à l'épiscopat de Paris.

Des nécropoles et d'autres noyaux de peuplement se sont groupés autour des églises Saint-Martin-de-l'Estrée (plus tardive et mentionnée pour la première fois au Xe siècle[2219]), où est située la maison de repos pour les moines malades, et Saint-Denis-de-l'Estrée (qui

[2210] Hincmar, I, chap. 11 et 19.
[2211] Id., I, chap. 16.
[2212] Id., I, chap. 18 : « via, fratrum horti ».
[2213] Id., I, chap. 10..
[2214] Id., I, chap. 28 : « pons qui in ulteriorem partem continuabat iter ».
[2215] Id., I, chap. 28 : « publicus subliciusque ».
[2216] Id., I, chap. 28.
[2217] Wyss, 1996, p. 305.
[2218] Id., p.39-40 ; Hincmar, I, chap. 10.
[2219] Id., p.211.

est une fondation mérovingienne et qui passe pour être le lieu de la première sépulture des martyrs) où se trouve l'école monastique (du moins du temps de Suger qui y a été élève[2220]), implantées à moins d'un kilomètre à l'ouest du monastère (fig. 45). Saint-Denis-de-l'Estrée est mentionnée par Hincmar, de même que son prêtre Martinianus[2221].

De l'église Saint-Remi, à quelques 500 mètres à l'est de l'abbaye, nous ne savons que peu de choses. Sa première mention date de 898[2222]. Elle y est appelé *capella*. M. Wyss suppose qu'elle aurait été fondée à l'époque mérovingienne[2223]. Elle tombe en ruine en 1808.

Plus tard, au XIIe siècle, les églises de Saint-Denis-de-l'Estrée, Saint-Remi, Saint-Martin-de-l'Estrée et Saint-Quentin (plus tardive) ont été intégrées dans les parcours de processions partant de l'abbatiale (fig. 46)[2224]. Les origines de cette pratique sont peut-être bien antérieures. L'abbaye possédait un droit de patronage sur certaines de ces églises (celles implantées dans l'étendue de son immunité) comme Saint-Remi et, évidemment, celles du centre monumental (Saint-Pierre, Saint-Barthélemy, Saint-Paul).

[2220] Suger, p.339 : « In Strata […] quas ibidem per decennium commoratus juvenis aetate et moribus commisi […] ».
[2221] Hincmar, *Miracula Dionysii,* p.351 : « ecclesia beati Dionysii quae strata dicitur […] presbyter loci, nomine Martinianus ».
[2222] Lauer, Lot, 1940, p.15-17 : « nul ne pourra élever de dispute […] dans l'espace entre la porte de l'enceinte (donnant sur la chapelle Saint-Remi) et la porte établie anciennement […] ».
[2223] Wyss, 1996, p.189.
[2224] Id., p.208-215.

Bibliographie Saint-Denis

Sources

Bautier, 1967
Bautier Robert-Henri (éd.), *Recueil des actes d'Eudes, roi de France (888-898)*, Paris, 1967.

Bautier, Dufour, 1992
Bautier Robert-Henri, Dufour Jean (éd.), *Recueil des actes de Louis VI, roi de France (1108-1137)*, Paris, 1992.

Belleforest, 1575
Belleforest François de, *La cosmographie de tout le monde*, Paris, 1575.

Chartae latinae antiquiores
Atsma Hartmut, Vezin Jean (éd.), *Chartae latinae antiquiores*, XV, Zurich, 1986.

De Lasteyrie, 1887
De Lasteyrie Robert (éd.), *Cartulaire général de Paris, 1 (528-1180)*, Paris, 1887.

Delaborde, 1882
Delaborde Henri-François (éd.), Rigord, Guillaume le Breton, *Œuvres de Rigord et de Guillaume le Breton, historiens de Philippe-Auguste*, Paris, 1882.

Description 799
Karlsruhe, Badische Landesbibliothek, Aug. Perg. CCXXXVIII, f°159v°-160r°.

Doublet, 1625
Doublet Jacques, *Histoire de l'abbaye de S. Denys en France*, Paris, 1625.

Félibien, 1706
Félibien Michel, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis en France. Recueil de pièces justificatives*, Paris, 1706 (rééd.1973).

Gasparri, 2001
Gasparri Françoise (éd.), *Lettres de Suger, chartes de Suger, vie de Suger par le moine Guillaume*, Paris, 2001.

Gautier, s. d.
Gautier Ferdinand-Albert, *Supplément à l'histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis en France, pour faire suite à celle de dom Félibien*, Archives de l'archevêché de Paris, 4°r R 4.

Grégoire de Tours
Robert Latouche (éd.), Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, Paris, t.1, 1963, t.2, 1965.

Groβe, 1998

Groβe Rolf (éd.), *Papsturkunden in Frankreich*, Neue Folge, 9, *Diözese Paris*, II, Göttingen, 1998.

Helgaud de Fleury
Bautier Robert-Henri et Labory Gillette (éd.), Helgaud de Fleury, *Vie de Robert le Pieux*, 1965, Paris.

Hincmar, *Miracula Dionysii*
Mabillon Jean (éd.), Hincmar, *Miracula sancti Dionysii*, Paris, 1672.

Hincmar, *Gesta Dagoberti*
MGH, Krusch Bruno (éd.), « *Gesta Dagoberti »*, dans *Scriptores, SSRM*, 2, Hannovre, 1888, p.396-425.

Howlett, 1812
Howlett Bartholomew, *Plan and views of the Abbey Royal of St. Denys, the ancient mausoleum of the kings of France : Engraved on six plates by B. Howlett, from drawings by Major G. Anderson : with an historical account*, Londres, 1812.

Kölzer, 2016
Kölzer Theo (éd.), *Die Urkunden Ludwigs des Frommen*, Wiesbaden, 2016.

Labande, 1981
Labande Edmond René (éd.), Guibert de Nogent, *Autobiographie*, Paris, 1981.

Lauer, Lot, 1940
Lauer Philippe, Lot Ferdinand (éd.), *Recueil des actes de Charles III le Simple, roi de France*, Paris, 1940.

Mabillon, 1681
Mabillon Jean (éd.), *De re diplomatica libri*, VI, Paris1, 1681.

Martyrologe hiéronymien
Peeters Paul, Delehaye Hippolyte, Coens Maurice (éd.), *Acta Sanctorum*, Novembris, II, Bruxelles, 1931, p.521-522.

MGH*, Concilia*
MGH, Maassen Fridericus (éd.), *Concilia*, 1, *Concilia aevi Merovingici*, 1893, p.1-223.

MGH, Gloriosae
MGH Krusch Bruno (éd.), « Gloriosae. Passio sanctorum martyrum Dionisii, Rustici et Eleutherii », dans *Auctores antiquissimi,* 4,2, Berlin, 1885, p.101-105.

MGH, *Diplomata Merowinger,* n°22
MGH, Kölzer Theo (éd.), « Diplomata Merowinger », dans *Diplomata*, Hannovre, 2001, p. 62-64.

MGH, *Diplomata Merowinger,* n°28
MGH, Kölzer Theo (éd.), « Diplomata Merowinger », dans *Diplomata*, Hannovre, 2001, p. 75-77.

MGH, *Diplomata Merowinger,* n°85
MGH, Kölzer Theo (éd.), « Diplomata Merowinger », dans *Diplomata*, Hannovre, 2001, p. 216-220.

MGH, *Diplomata spuria,* n°36
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), *« Diplomata spuria »*, dans *Diplomata, Diplomata Merowinger*, Hannovre, 1872, p.154

MGH, *Epistolae Karolini,* 5
MGH, Dümmler, Hampe (éd.), « Epistolae Karolini », 5, dans *Epistolae*, *Epistolae in Quart*, Berlin, 1899.

MGH, *Ex Hilduini abbatis*
MGH, Waitz Georg (éd.), « Ex Hilduini abbatis libro de sancto Dionysio », dans *Scriptores*, 15.1, Hannovre, 1887, p. 2-3.

MGH, *Fardulfi abbatis carmina*
MGH, Dümmler Ernst (éd.), « Fardulfi abbatis carmina », dans *Antiquitates, Poetae Latini*, 1, Berlin, 1881 , p. 352-353.

MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum*
MGH, Krusch Bruno, Levison Wilhelm (éd.), « Gregorii episcopi Turonensis historiarum », dans *Scriptores, SSRM*, 1,1, Hannovre, 1937-1951, p. 1-537.

MGH, *Vita Eligii,*
MGH*,* Krusch Bruno (éd.), « Vita Eligii episcopi noviomagensis », dans *Scriptores*, *SSRM.,* 4, Hannovre/Leipzig, 1902, p. 634-761.

MGH*, Vita Genovefae*
MGH, Krusch Bruno (éd.), « Vita Genovefae virginis parisiensis », dans *Scriptores*, *SSRM,* 3*,* Hannovre, 1896, p.204-238.

MGH, Vita Bathildis
MGH, Krusch Bruno (éd.), « Vita Balthildis », dans *Scriptores*, SRM, 2, *Fredegarii et aliorum Chronica. Vitae sanctorum*, Hanovre, 1888, p.475-508.

Migne, 1851
Jacques-Paul Migne, *Patrologia Latina*, t. 83, 1851.

Prou, 1908
Prou Maurice (éd.), *Recueil des actes de Philippe Ier, roi de France (1059-1108)*, Paris, 1908.

Tessier, 1952

Tessier Georges, Giry Arthur, Prou Maurice, Lot Ferdinand (éd.), *Recueil des actes de Charles II le Chauve, roi de France*, Paris, 1952

Études

Barbier, 1988
Barbier Josiane, « Le fisc en Parisis et les dotations sandionysiennes », dans Cuisenier Jean et Guadagnin Rémy (dir.), *Un village au temps de Charlemagne : moines et paysans de l'abbaye de Saint-denis, du VIIe siècle à l'An Mil*, Paris, 1988, p.82-89.

Barbier, 1993
Barbier Josiane, « Palais royaux et possessions fiscales en Île-de-France », dans Musée archéologique départemental du Val-d'Oise (dir.), *L'Île-de-France de Clovis à Hugues Capet, du Ve siècle au Xe siècle*, Valhermeil, 1993, p.41-46.

Billot, 2015
Billot Claudine, « Le bourg monastique à la fin du Moyen Âge », dans Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis, dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015, p. 387-389.

Bischoff, 1981
Bischoff Bernhard, « Eine Beschreibung der Basilika von Saint-Denis aus dem Jahre 799 », dans *Kunstchronik*, n°34, 1981, p. 97-103.

Brown, 2001,
Brown A. R. Elizabeth, *Saint-Denis, la basilique*, Paris, 2001.

Brühl, 1998
Brühl Carlrichard, « Dagobert-Fälschungen für die Abtei Saint-Denis», dans Kölzer Theo et Brühl Carlrichard (dir.), *Studien zu den merowingischen Königsurkunden*, Vienne, 1998, p. 148-149.

Bruzelius, 1985
Bruzelius Caroline, *The 13th-century church at St-Denis*, New Haven, 1985.

Büchner, 1936-1937
Büchner Max, , « Die Areopagitika des Abtes Hilduins von Saint-Denis und ihr kirchenpolitischer Hintergrund », dans *Historisches Jahrbuch*, n°56, 1936, p.441-480 et n°57, 1937, p.31-60.

Clark, 1986

Clark William, « Suger's church at Saint-Denis : the state of research », dans Gerson Paula (dir.), *Abbot Suger and Saint-Denis : an international symposium*, New York, 1986.

Crosby, 1942
Crosby Sumner McKnight, *The Abbey of Saint-Denis, 475-1122*, New Haven, 1942.

Crosby, 1947
Crosby Sumner McKnight, « Fouilles exécutées récemment dans la basilique de Saint-Denis », dans *Bulletin monumental*, n°105, 1947, p.167-181.

Crosby, 1953
Crosby Sumner McKnight, *L'abbaye royale de Saint-Denis*, Paris, 1953.

Crosby, 1965
Crosby Sumner McKnight, « The inside of Saint-Denis' West Facade », dans Kühn Margarete, Grodecki Louis (dir.), *Gedenkschrift Ernst Gall*, München, 1965, p.59-68.

Crosby, 1966
Crosby Sumner McKnight, « Crypt and choir plans at Saint-Denis », dans *Gesta*, n°5, 1966, p.4-8.

Crosby, 1967
Crosby Sumner McKnight, « Sous le dallage de l'abbaye royale de Saint-Denis », dans *Archéologia*, n°14, 1967, p.34-38, n°15, 1967, p.71-75.

Crosby, 1968
Crosby Sumner McKnight, « Excavations at Saint-Denis : July, 1967 », dans *Gesta*, n°7, 1968, p.48-50.

Crosby, 1968²
Crosby Sumner McKnight, « The Plan of the Western Bays of Suger's New Church at Saint-Denis », dans *Journal oft he Society of Architectural Historians*, n°27, vol.1, 1968, p.39-43.

Crosby, 1970
Crosby Sumner McKnight, « A carolingian pavement at Saint-Denis : Preliminary Report », dans *Gesta*, n°9, vol.1, 1970, p.42-45.

Crosby, 1981
Crosby Sumner McKnight, *The royal abbey of Saint-Denis in the time of abbot Suger (1122-1151)*, New York, 1981.

Crosby, Blum, 1973
Crosby Sumner McKnight, Blum Pamela Z., « Le portail central de la façade occidentale de Saint-Denis », dans *Bulletin monumental*, n°131, 1973, p.209-266.

Crosby, Blum, 1987
Crosby Sumner McKnight, Blum Pamela Z., *The royal abbey of Saint-Denis from its beginnings to the death of Suger (475-1151)*, New Haven, 1987.

Delannoy, 2015
Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis: dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015.

Dubois, 1971
Dubois Jacques, « Les évêques de Paris, des origines à l'avènement de Hugues Capet », dans *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, n°96, 1969, tiré à part, 1971, p.33-97.

Erlande-Brandenburg, 1975
Erlande-Brandenburg Alain, *Le roi est mort : étude sur les funérailles, les sépultures et les tombeaux des rois de France jusqu'à la fin du XIII*e *siècle*, Genève, Paris, 1975.

Fleury, 1962
Fleury Michel, « Das Grab der Arnegundis in Saint-Denis », dans *Germania*, n°40, 1962, p.341-359.

Fleury, France-Lanord, 1979
Fleury Michel, France-Lanord Albert, « La tombe d'Arégonde », dans *Dossiers de l'Archéologie*, n°32, 1979, p.27-47.

Fleury, 1984
Fleury Michel, « Les sépultures mérovingiennes de la basilique de Saint-Denis », dans *Cahiers de la Rotonde*, n°7, 1984, p.37-69.

Foley, 1990
Foley Edward B., *The first ordinary of the royal abbey of Saint-Denis in France : Paris, Bibliothèque Mazarine 526*, Fribourg, 1990.

Formigé, 1960
Formigé Jules, *L'abbaye royale de Saint-Denis : recherches nouvelles*, Paris, 1960.

Gaborit-Chopin, 1991
Gaborit-Chopin Danielle, *Le trésor de Saint-Denis. Paris, 12 mars - 17 juin 1991*, Paris, 1991.

Gallien, 1994
Gallien Véronique, « La femme : témoin de l'évolution du cimetière de la basilique à Saint-Denis, durant le haut Moyen Âge » dans Buchet Luc (dir.), *La femme pendant le Moyen Âge et l'Époque moderne : actes des sixièmes journées anthropologiques de Valbonne (9-11 juin 1992)*, Paris, 1994, p.69-86.

Gasparri, 2015
Gasparri Françoise, « Les abbés de Saint-Denis, hommes d'Église et d'État », dans Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis, dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015, p. 360-365.

Gilbert, 1815
Gilbert Antoine Pierre Marie, *Description historique de l'église royale de Saint-Denys, avec des détails sur la cérémonie de l'inhumation de Louis XVI et de Marie-Antoinette*, Paris, 1815.

Grodecki, 1976
Grodecki Louis, *Les vitraux de Saint-Denis : étude sur le vitrail au XIIe siècle*, Paris, 1976.

Grodecki, Grodecki, 1995
Grodecki Louis, Grodecki Catherine (dir.), *Études sur vitraux de Suger à Saint-Denis (XIIe siècle)*, Paris, 1995.

Große, 2002
Große Rolf, *Saint-Denis zwischen Adel und König. Die Zeit vor Suger (1053-1122)*, Stuttgart, 2002.

Große, 2004
Große Rolf (dir.), *Suger en question. Regards croisés sur Saint-Denis*, Munich, 2004.

Große, 2004²
Große Rolf, « Saint-Denis avant Suger. Le pape, le roi, l'évêque et la noblesse » dans *Les Dossiers de l'Archéologie*, 297, 2004, p. 64–69.

Große, 2013
Große Rolf, « Saint-Denis, die Gegenwart der toten Könige » dans Berndt Rainer (dir.), *Wider das Vergessen, für das Seelenheil : Memoria und Totengedenken im Mittelalter*, Münster, 2013, p.227-250.

Große, 2013/2014
Große Rolf, « Saint-Denis : Friedhof der Könige » dans *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*, 115/116, 2013-2014, p. 111-138.

Große, 2015
Große Rolf, « La diffusion en Europe du culte de saint Denis » dans Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015, p. 347–349.

Guilhermy, 1848
Guilhermy Ferdinand de, *Monographie de l'église royale de Saint-Denis : tombeaux et figures historiques*, Paris, 1848.

Hébert-Suffrin, Wyss, 2015
Hébert-Suffrin François, Michaël Wyss, « La basilique carolingienne, VIIIe-IXe siècles », dans Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis, dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015, p. 43-50

Heinzelmann, Poulin, 1986
Heinzelmann Martin, Poulin Joseph-Claude, *Les Vies anciennes de sainte Geneviève de Paris*, Paris, 1986.

Helvétius, 2012
Helvétius Anne-Marie, « Hagiographie et réformes monastiques dans le monde franc du VIIe siècle », dans *Médiévales*, 62, 2012, p. 33-47.

Helvétius, 2015
Helvétius Anne-Marie, « Saint Denis d'après les premiers textes », dans Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis, dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015, p.29-33.

Héron, 1992
Héron Claude, « Deux inscriptions d'époque carolingienne découvertes à Saint-Denis », dans *Archéologie médiévale*, 22, Paris, 1992, p.357-366.

Howlett, 1812
Howlett Bartholomew, *Plan and views of the Abbey Royal of St. Denys, the ancient mausoleum of the kings of France : Engraved on six plates by B. Howlett, from drawings by Major G. Anderson : with an historical account*, Londres, 1812.

Hubert, 1950
Hubert Jean, « La tour occidentale de Saint-Denis », dans *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1945-1947, Paris, 1950, p.137-140.

Hubert, 1950^{2}
Hubert Jean, « La topographie de l'abbaye de Saint-Denis à l'époque carolingienne », dans *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1945-1947, Paris, 1950, p.176-177.

Jacobsen, Wyss, 2002
Jacobsen Werner, Wyss Michaël, « Saint-Denis : essai sur la genèse du massif occidental », dans Sapin Christian (dir.), *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église entre le IVe et le XIIe siècle. Actes du colloque international du CNRS, Auxerre 17-20 juin 1999*, Paris, 2002, p.76-87.

Leniaud, 1996
Leniaud Jean-Michel, *Saint-Denis, de 1760 à nos jours*, Paris, 1996.

Leniaud, 2012

Leniaud Jean-Michel, *La basilique royale de Saint-Denis : de Napoléon à la République*, Paris, 2012.

Levillain, 1909
Levillain Léon, « Un état de redevances dues à la mense conventuelle de Saint-Denis (832) », dans *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 36, 1909, p.79-90.

Levillain, 1921
Levillain Léon, *Les sources narratives. Études sur l'abbaye de Saint-Denis à l'époque mérovingienne*, Paris, 1921.

Liebman, 1942
Liebman Charles Joseph Jr, *Études sur la vie en prose de saint Denis*, Genève, New-York, 1942.

Loenertz, 1951
Loenertz Raymond-Joseph, « La légende parisienne de saint Denys l'Aréopagite : sa genèse et son premier témoin », dans *Analecta Bollandiana*, vol.69, 1951, p.217-237.

Luchaire, 1899
Luchaire Achille, *Études sur quelques manuscrits de Rome et de Paris*, Paris, 1899.

Maître, 2015
Maître Claire, « Liturgie et musique », dans Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis, dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015, p. 376-378.

Meyer-Rodrigues, 1993
Meyer-Rodrigues Nicole, « Tessons de céramique dite " de Tating " découverts à Saint-Denis », dans *Travaux du Groupe de recherches et d'études sur la céramique dans le Nord-Pas-de-Calais, Actes du colloque La Céramique du V*e *au X*e *siècle dans l'Europe du Nord-Ouest, Nord-Ouest Archéologie*, hors-série, 1993, p.267-274.

Montesquiou-Fezensac, 1959
Montesquiou-Fezensac Blaise de, « Les derniers jours du crucifix d'or de Suger », dans *Nouvelles archives de l'art français*, 22, Paris, 1959, p.150-158.

Montesquiou-Fezensac, Gaborit-Chopin, 1973-1977
Montesquiou-Fezensac Blaise de, Gaborit-Chopin Danielle, *Le trésor de Saint-Denis*, Paris, 1973-1977.

Oexle, 1978
Oexle Otto Gerhard, *Forschungen zu monastischen und geistlichen Gemeinschaften im westfränkischen Bereich : Bestandteil des Quellenwerkes Societas et fraternitas*, Münich, 1978.

Périn, 1991
Périn Patrick, « Quelques considérations sur la basilique de Saint-Denis et sa nécropole à l'époque mérovingienne », dans Duvosquel Jean-Marie, Dierkens Alain (dir.), *Villes et campagnes au Moyen Âge. Mélanges Georges Despy*, Liège, 1991, p.599-624.

Périn, 1993
Périn Patrick, « Les moules de fondeurs de Saint-Denis », dans Musée archéologique départemental du Val-d'Oise (éd.), *L'Île-de-France de Clovis à Hugues Capet, du Ve siècle au Xe siècle*, 1993, p.279-281.

Périn, Calligaro, 2005
Périn Patrick, Calligaro Thomas, « La tombe d'Arégonde. Nouvelles analyses en laboratoire du mobilier métallique et des restes organiques de la défunte du sarcophage 49 de la basilique de Saint-Denis », dans *Antiquités Nationales*, 37, 2005, p.181-206.

Périn, Wyss, 2004
Périn Patrick, Wyss Michaël, « La nécropole du haut Moyen Âge, du quartier de la basilique et son cadre architectural », dans *Dossiers d'Archéologie*, n°297, 2004, p.38-49.

Périn, Wyss, 2015
Périn Patrick, Wyss Michaël, « La basilique mérovingienne, Ve-VIIe siècles », dans Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis, dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015, p. 35-40

Peters, 1993
Peters Ralf, *Die Entwicklung des Grundbesitzes der Abtei Saint-Denis in merowinger und karolingisher Zeit*, Aachen, 1993

Picard, 1993
Picard Jean-Charles, « Les monastères de l'Île-de-France », dans Musée archéologique départemental du Val-d'Oise (dir.), *L'Île-de-France de Clovis à Hugues Capet, du Ve siècle au Xe siècle*, Valhermeil, 1993, p.69-82.

Plagnieux, Wyss, 2015
Plagnieux Philippe, Wyss Michaël, « Les grands travaux de Suger », dans Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis, dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015, p. 51-64.

Salin, 1957
Salin Édouard, *Les tombes gallo-romaines et mérovingiennes de la Basilique de Saint-Denis : (fouilles de janvier-février 1957)*, Paris, 1958.

Salin, 1958

Salin Édouard, « Sépultures gallo-romaines et mérovingiennes dans la basilique Saint-Denis », dans *Monuments et mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Fondation Eugène Piot*, n°49, 1957, p.93-128.

Semmler, 1989
Semmler Josef, « Saint-Denis : Von der bischöflichen Coemeterialbasilika zur könichlichen Benediktinerabtei », dans Atsma Hartmut (dir.), *La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de 650 à 850*, Sigmaringen, 1989, p.75-123.

Sonzogni, 2015
Sonzogni Daniel, « Les archives du haut Moyen Âge », dans Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis, dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015, p. 366-367.

Sonzogni, 2015²
Sonzogni Daniel, *Les actes du fonds d'archives de Saint-Denis, VIe-Xe siècle : étude critique et catalogue raisonné*, Paris, 2015.

Stoclet, 1980
Stoclet Alain J., « La „Descriptio basilicae sancti Dyonisii" : premiers commentaires », dans *Journal des savants*, 1980, 1-2, p.103-117.

Stoclet, 1988
Stoclet Alain, « Le temporel de Saint-Denis du VIIe au Xe siècle : la constitution du patrimoine foncier dans le Parisis », dans Cuisenier Jean et Guadagnin Rémy (dir.), *Un village au temps de Charlemagne : moines et paysans de l'abbaye de Saint-denis, du VIIe siècle à l'An Mil*, Paris, 1988, p.94-103.

Stoclet, 1993
Stoclet Alain, *Autour de Fulrad de Saint-Denis (v.710-784)*, Genève, 1993.

Viollet-le-Duc, 1861
Viollet-le-Duc Eugène, « L'église impériale de Saint-Denis », dans *Revue archéologique*, n°3, 1861, p.301-310 et 345-353.

Wyss, 1996
Michaël Wyss (dir.), *Atlas historique de Saint-Denis. Des origines au XVIIIe siècle*, Paris, 1996.

Wyss, 2001
Wyss Michaël, « Un établissement carolingien mis au jour à proximité de l'abbaye de Saint-Denis : la question du palais de Charlemagne », dans Renoux Annie (dir.), *Aux marches du palais*, Le Mans, 2001, p. 191-200.

Wyss, 2004

Michaël Wyss, « La description de la basilique de Saint-Denis en 799 », dans *Dossiers d'Archéologie*, 2004, n° 297, p. 54-55.

Wyss, 2009
Wyss Michaël, « Die Klosterpfalz Saint-Denis im Spiegel der Archäologie », dans Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Pfalz-Kloster-Klosterpfalz St. Johann in Müstair. Historische und archäologische Fragen. Tagung 20-22 September 2009 in Müstair*, Zürich, 2009, p. 147-150.

Wyss, 2015
Wyss Michaël, « De la légende à l'histoire », dans Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis, dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015, p. 25-27.

Wyss, 2016
Wyss Michaël, « Saint-Denis : de l'hypothétique mausolée antique à l'ensemble monumental du premier Moyen Âge», dans Pain Marie-Laure (dir.), *Groupes cathédraux et complexes monastiques : le phénomène de la pluralité des sanctuaires à l'époque carolingienne*, Rennes, 2016, p. 11-25.

Saint-Maurice d'Agaune

I. Localisation

L'abbaye Saint-Maurice d'Agaune est située en Suisse dans l'actuel canton de Valais.

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

Parmi les sources écrites relatives aux premiers temps chrétiens d'Agaune, nous devons évoquer en premier lieu la *Passio Acaunensium martyrum* écrite par l'évêque Eucher de Lyon entre 443 et 450[2225] ainsi qu'une lettre qu'il envoya à l'évêque d'Octodurum (Martigny), Salvius, et qui témoigne du culte de saint Maurice dès les années 450[2226]. Le récit du martyre de la légion thébaine est également repris dans la *Passion anonyme* qui daterait au plus tard du début du VIe siècle (après 534)[2227] et dans la notice du martyrologe hiéronymien[2228].

La *Vita Severini*, relatant la vie de l'ancien *abbas* Séverin de Saint-Maurice[2229] au VIe siècle, est certainement un faux carolingien mais qui se serait basé sur un texte plus ancien[2230]. La Vie des Pères du Jura, *Vita patrum iurensium Romani, Lupicini, Eugendi*, rédigée entre 512 et 515 mentionne le pèlerinage qui existait à Agaune au Ve siècle[2231].

En ce qui concerne les sources relatives à la fondation du monastère par Sigismond, il convient de mentionner les copies de l'acte de fondation de Saint-Maurice[2232] – qui est d'ailleurs un probable faux de la fin du VIIIe siècle voire du début du IXe siècle[2233] – , la

[2225] MGH, *Passio Acaunensium*, p.20-40; Coutaz, 2015, p.13.
[2226] *Ibid.*, p.39-40.
[2227] Chevalley, Roduit, 2015, p.34-36. Plus de deux-cents manuscrits nous sont parvenus. Voir l'analyse et l'édition de Chevalley, 1990.
[2228] *Acta Sanctorum novembris*, Martyrologe hiéronymien.
[2229] MGH, *Vita Severini*, p.166-170.
[2230] Theurillat, 1954.
[2231] MGH, *Vita Romani, Lupicini, Eugendi,* p.125-166 ; Chevalley, Roduit, 2015, p.42.
[2232] *Acta Sanctorum septembris*, p.353 ;
[2233] Cartulaire de Turin, fol. 1-3 ; *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Maurice*, (fin XIVe) reproduit dans *Acta Sanctorum septembris* t.VI, p.353 ; Bibliothèque municipale de Besançon, ms. 1112, à la fin du manuscrit de Dom J. Delisle, *Histoire de l'ancienne et royalle abbaye de Saint-Maurice d'Agaune* (XVIIe) ; ASM, tiroir 1, paquet 1, n°1 (fin XIIe) ; Helvétius, 2015, p.122.

Vita abbatum Acaunensium[2234] et l'homélie *In innovatione monastirii* de l'évêque Avit de Vienne prononcée le 22 septembre 515[2235] – toutes deux contemporaines de l'événement. La *Vita abbatum Acaunensium* qui fournit également la liste des premiers abbés date dans sa première version des années 523-526 puis est reprise dans les années 620[2236]. Plus tard, la *Passio sancti Sigismundi regis* renseigne à son tour sur certains événements de la fondation[2237]. Grégoire de Tours, dans son *Histoire des Francs*[2238], et l'évêque Marius d'Avenches[2239] évoquent également la fondation de l'abbaye. Nous est également parvenue pour cette époque une chronique composée au début du IXe siècle qui résume la fondation du monastère, donne une liste des premiers abbés et transcrit les privilèges pontificaux[2240]. Cette chronique a notamment été retranscrite dans le Cartulaire de Turin qui est le seul à avoir copié (et ainsi conservé) le cartulaire de l'abbaye et donc la quasi-totalité des sources diplomatiques qui la concernent.

Une bulle d'Eugène Ier évoque le privilège d'exemption accordé au monastère au VIIe siècle – il s'agit d'un faux carolingien encore une fois, manifestement fondé sur des documents authentiques cependant[2241]. La chronique de Frédégaire, écrite à partir de 655 et dont les Continuations ont été rédigées dans la deuxième moitié du VIIIe siècle[2242], raconte quelques anecdotes relatives à Saint-Maurice comme l'intervention de Gontran pour délivrer l'abbaye des lombards au VIe siècle ou encore la tentative d'assassinat de l'évêque de Sion Agricola[2243].

En ce qui concerne les sources relatives à la période carolingienne, nous pouvons évoquer les *Annales regni Francorum*[2244] ainsi qu'une fausse bulle d'Adrien Ier qui, vers 790,

---

[2234] MGH, *Vita abbatum Acaunensium*, p.171-183.
[2235] MGH, *Homalia*, p.145-146 ; Theurillat, 1954, p.31-32.
[2236] Coutaz, 2015 p.13.
[2237] MGH, *Passio sancti Sigismundi regis*, p.329-340.
[2238] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum X*, p.100-102.
[2239] MGH, *Marii episcopi Aventicensis chronica*, p.234.
[2240] Le texte nous est connu par trois copies : dans le Cartulaire de Turin, Turin, Archivio di Stato, Bénéfices delà des Monts, paquet 10, n°2 ter, fol° 3r° - 5v° ; ASM, tiroir 1, paquet 1, n°3 et n°3 bis. Pour les privilèges pontificaux voir : Brackmann, 1927, p.135-147.
[2241] Recopiée dans le Cartulaire de Turin. Brackmann, 1927, p.139, n°1.
[2242] Collins, 2007.
[2243] MGH, *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii scholastici*, III et IV.
[2244] MGH, *Annales regni francorum*, p.32.

confirmait les donations faites par Charlemagne à l'abbaye[2245]. Les *Gesta Dagoberti*, commencées vers 830-835, mentionnent brièvement l'abbaye et son culte ainsi que les donations qu'aurait faites Dagobert[2246]. La chronique d'Adon de Vienne relate des épisodes de la vie de l'abbé Willicaire (abbé entre 762 au plus tard et 785 au plus tôt)[2247]. Le nom de ce dernier apparaît dans plusieurs sources notamment dans les souscriptions du concile d'Attigny de 762, dans le *Codex Carolinus* et dans le *Liber Pontificalis*[2248]. On retrouve quelques mentions de l'abbaye dans des hagiographies ; l'une d'elle, la *Vita Boniti*, évoque la reconstruction de la basilique d'Agaune au VIIIe siècle au moment du transfert du corps de saint Bonnet de Clermont[2249]. La charte de la donation d'Ayroenus est le seul acte privé du VIIIe relatif à l'abbaye. Il s'agit d'un don à l'abbaye, en 765, d'une colonge sise à Torny[2250]. Il mentionne également le système de la *laus perennis* toujours en vigueur à Agaune. Une fausse bulle du pape Eugène II (824-827) évoque la mutation de la communauté monastique d'Agaune en communauté de chanoines réguliers[2251].

Des diplômes plus tardifs nous renseignent sur les possessions de l'abbaye et son bourg, comme l'acte de Rodolphe III de 1018[2252].

Dans les archives de l'abbaye, un texte du XVIIe siècle donne une brève description de la crypte occidentale carolingienne[2253].

b. Sources iconographiques

Sur une carte du Valais, dressée en 1544 par Sebastian Münster, on a une vue schématique de l'abbaye (fig.1). Nous possédons une gravure faite par Matthäus Merian en

---

[2245] Recopiées dans le Cartulaire de Turin. Brackmann, 1927, p.140, n°2.
[2246] MGH, *Gesta Dagoberti,* chap.35, p.414 ; chap.44, p.421.
[2247] MGH, *Ex Adonis chronico*, p.319.
[2248] MGH, *Concilium Attiniacense* p.72-73 ; MGH, *Epitolae*, VIII, *Codex Carolinus*, p.644 ; *Liber pontificalis*, I, p.446.
[2249] MGH, *Vita Boniti*, chap.33, p.135.
[2250] ACV, « Charte d'Ayroenus ».
[2251] *Gallia Christiana*, « Bulle d'Eugène II ». La copie la plus ancienne de cet acte date du XIIIe-XIVe siècle et se trouve dans le Cartulaire de Turin, f. 5v-6v. Brackmann, 1927, p.140, n°3.
[2252] MGH, *Rudolf III,* p. 276
[2253] ASM, tiroir 62, n°127.

1642 sur Saint-Maurice d'Agaune et le bourg (fig.2)[2254]. Elle fut associée à une gravure de Hans Ludolff, publiée en 1653 dans le complément de la *Topographie* de Matthäus Merian (fig.3). En 1775, une carte topographique de Saint-Maurice et de ses environs a été réalisée (fig.4). Notons également la représentation du clocher de l'abbatiale en 1840 par R. Ritz (fig.5). Enfin, nous possédons un plan du rez-de-chaussée de l'abbaye, exécuté par Voutaz vers 1870 (fig.6).

c. Sources archéologiques

Les premières campagnes de fouilles (1896-1920) ont été menées par le chanoine Pierre Bourban et Jules Michel (fig.7 et 8)[2255] qui avaient déjà découvert en 1890 la stèle du Bon Pasteur, une borne miliaire et un fragment d'ambon mérovingien[2256]. En 1899, ils découvrent deux absides et une crypte (au pied du clocher). Ils ont notamment mis au jour l'abside de la basilique du VIe siècle et des sarcophages mérovingiens dans la cour dite du Martolet. Mais c'est surtout en 1906 que P. Bourban fait l'une des découvertes majeures de l'histoire du site en révélant le chœur occidental, sa crypte et son tombeau[2257]. En 1922, Nicolas Peissard a fouillé plus en détail la crypte ouest et a proposé d'y voir le lieu de sépulture de saint Maurice qu'il pensait, à tort, dater de l'époque de Théodore d'Octodure, tandis que la crypte, toujours d'après lui, aurait été construite par Sigismond[2258].

C'est après la chute d'un rocher en 1942, qui abîma la basilique, qu'une importante réfection fut programmée. Elle donna alors la possibilité à Louis Blondel d'engager trois campagnes de fouilles entre 1944 et 1948 (fig.9)[2259]. Celles-ci lui permirent de proposer une nouvelle interprétation de l'ancien édifice et de dater la crypte occidentale, ainsi que son pendant oriental, de l'époque carolingienne. Plus encore, il découvrit que l'abbatiale n'était pas isolée mais comprise dans un ensemble plus vaste avec baptistère et chapelles funéraires. En 1947, l'abbatiale est agrandie et de nouvelles recherches sont menées dans les espaces alentour. Louis Blondel découvre ainsi au nord-est du clocher une vaste nécropole. En 1948, les vestiges de l'ancien baptistère sont retrouvés sous le cloître.

[2254] Merian, 1642-1643.
[2255] Michel, 1897, p.174–185.
[2256] Antonini, 2015, p.27.
[2257] Blondel, 1948, p.9.
[2258] Peissard, 1922.
[2259] Blondel, 1948, p.10.

Après une trentaine d'années, les travaux de recherches à Saint-Maurice furent repris par Werner Stoeckli entre 1974 et 1978, sur la façade nord du monastère[2260], et entre 1994 et 1996 par Hansjörg Lehner.

Depuis, il faut surtout compter sur les analyses archéologiques faites par Alessandra Antonini et son équipe entre 2001 et 2006 et la découverte en 2012–2013 d'une seconde église sous le parvis actuel, ainsi que d'une *aula* et d'autres bâtiments secondaires[2261]. Depuis, le site a été recouvert d'un toit de protection.

III. Présentation des études

L'histoire de Saint-Maurice d'Agaune a longtemps suscité l'intérêt des chercheurs, tant historiens qu'archéologues. Néanmoins, les premiers à s'y être intéressés sont les abbés même de l'abbaye tels Jean Miles (1550-1572), Jean-Jodoc Quartéry (1657-1669)[2262], Louis-Nicolas Charléty (1719-1736)[2263] et le chanoine François Boccard (1808-1865)[2264]. Adrien de Riedmatten (1587-1604) rédige en 1588, un ouvrage sur les droits de la maison abbatiale[2265] et Guillaume Bérody un sur l'histoire de l'abbaye[2266]. On doit au chanoine Hilaire Charles (1717-1782), l'un des premiers inventaires des archives du monastère[2267].

Dès 1896-1897, Jules Michel a publié les résultats de fouilles archéologiques menées sur le site de l'abbaye dans les revues *Archiv für Schweizerisches Abgaberecht* et *Revue de la Suisse catholique*[2268]. En 1909, Marius Besson s'intéressait aux chartes et sources écrites de Saint-Maurice d'Agaune en publiant un article sur la donation d'Ayroenus[2269]. Entre 1912 et 1918, la revue *Archiv für Schweizerisches Abgaberecht* édite les résultats des fouilles de Pierre

[2260] Stöckli, 1978.
[2261] Antonini, 2015, p. 27-30.
[2262] Il rédige une chronique universelle allant de la naissance du Christ jusqu'au XVIIe siècle : ASM CHA 62/5/27.
[2263] Il réalise des recueils de textes : ASM, LIB 0/0/15-17.
[2264] Coutaz, 2015. Ils ont notamment laissés des notes et des listes d'abbés.
[2265] ASM, DIV 11/1/1.
[2266] ASM, DIV 1/2/13.
[2267] ASM, LIB 0/0/25 ; Coutaz, 2015, p.19-20.
[2268] Michel, 1896 ; Ibid., 1897.
[2269] Besson, 1909.

Bourban[2270]. Nicolas Peissard consacre, en 1922, un ouvrage à la découverte du tombeau de saint Maurice[2271].

Il faut surtout évoquer les travaux du chanoine Jean-Marie Theurillat sur les sources relatives à l'abbaye, qu'il publia entre les années 50 et 80[2272].

Nous pouvons ensuite surtout compter sur les recherches de Louis Blondel, archéologue sur le site de Saint-Maurice entre 1944 et 1949. Il a présenté des études très complètes sur l'abbaye, le baptistère et les bâtiments conventuels ou encore la chapelle Notre-Dame-sous-le-bourg[2273]. En 1949, Sigfried Jan L. De Laet publie ses travaux sur l'organisation douanière des Romains pendant le Haut-Empire et notamment dans la région de Saint-Maurice d'Agaune[2274].

Dans les années 1960, d'autres historiens se sont intéressés à l'étude de la *Passio* des martyrs d'Agaune, comme Louis Dupraz[2275] et Henri de Riedmatten[2276]. Marcel Dietler, lui, propose une analyse de la *laus perennis* d'Agaune en 1965[2277].

Léon Dupont-Lachenal s'intéresse à la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Maurice d'Agaune, dans un article de 1973[2278]. En 1975, Hans Hubert Anton publie une étude sur les privilèges accordés à l'abbaye[2279]. En 1976, François-Olivier Dubuis sort un article sur la cure de Saint-Sigismond[2280]. Carol Heitz s'est également intéressé au monastère et à sa place dans l'empire carolingien, en 1978[2281]. Cette même année Werner Stöckli rendait le résultat des fouilles menées sur le site de l'abbaye (déposé aux Archives des Monuments Historiques du Valais)[2282].

Notons également les notices sur l'abbaye et ses sanctuaires publiées dans les *Vorromanische Kirchenbauten*, en 1990[2283]. En 1992, Daniel Thurre consacre un ouvrage à

[2270] Bourban,1912 ; Ibid. 1916; Ibid., 1917 ; Ibid., 1918.
[2271] Peissard, 1922.
[2272] Theurillat, 1952 ; Ibid., 1954 ; Ibid., 1982.
[2273] Blondel, 1948 ; Ibid., 1949 ; Ibid.,1953
[2274] De Laet, 1949.
[2275] Dupraz, 1961.
[2276] Riedmatten, 1961–1962, p.331–348.
[2277] Dietler, 1965.
[2278] Dupont Lachenal, 1973.
[2279] Anton, 1975.
[2280] Dubuis, 1976.
[2281] Heitz, 1978.
[2282] Stöckli, 1978.
[2283] Oswald, Schaefer, Sennhauser, 1990, p.297-301.

l'atelier roman d'orfèvrerie de l'abbaye[2284]. Frederick Paxton a étudié le culte de saint Sigismond dans un article de 1993[2285]. En 1997, un article collectif de Laurent Auberson, Georges Descœudres , Gabriele Keck et Werner Stöckli s'intéresse à la chapelle des Martyrs située à Vérolliez[2286], et un autre de Gilbert Coutaz, publié dans la revue *Vallesia*, propose une étude de l'abbaye vers l'an mil[2287]. La même année Remo Becci soutient sa thèse sur le chartrier de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune[2288]. Jean Favier, dans son ouvrage de 1999 sur Charlemagne, évoque à plusieurs reprises l'abbaye et son rôle à l'époque du souverain carolingien[2289]. La même année, Germain Haussmann étudie la constitution du patrimoine de l'abbaye de sa fondation au XIIe siècle[2290].

Barbara Rosenwein publie dans un article de 2001 ses recherches sur le statut et la place de Saint-Maurice d'Agaune au haut Moyen Âge[2291]. Une notice de Saint-Maurice d'Agaune sur le monastère a été intégrée en 2004 dans le *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, dirigé par Johannes Hoops[2292].

Récemment, l'abbaye, son histoire et sa liturgie fait l'objet de plusieurs colloques. Les actes du colloque de Fribourg de 2003 sur Saint-Maurice et la légion thébaine ont été publiés en 2005 sous la direction d'Otto Wermelinger[2293]. Parmi les études alors présentées, nous pouvons évoquer celle d'Otto Wermelinger même sur l'invention du martyre de la légion[2294], celle d'Eric Chevalley, de Justin Favrod et de Laurent Ripart sur la « Passion de Saint-Maurice »[2295], celle de Beat Näf sur les textes d'Eucher de Lyon et de Théodore d'Octodure[2296] et celle de Joachim Szidat sur la province de Saint-Maurice d'Agaune, au temps du martyre de la légion thébaine[2297]. Roger Collins publie une nouvelle étude sur la Chronique de Frédégaire et ses Continuations qui évoquent ponctuellement l'histoire

---

[2284] Thurre, 1992.
[2285] Paxton, 1993.
[2286] Auberson, Descœudres, Keck, Stöckli, 1997.
[2287] Coutaz, 1997.
[2288] Becci, 1997.
[2289] Favier, 1999.
[2290] Haussmann, 1999.
[2291] Rosenwein, 2001.
[2292] Hoops, 2004, p.138-143.
[2293] Wermelinger, 2005.
[2294] Wermelinger, 2005².
[2295] Chevalley, Favrod, Ripart, 2005, p.423-438.
[2296] Näf, 2005.
[2297] Szidat, 2005.

d'Agaune[2298]. En 2009, à Besançon/Saint-Maurice, un nouveau colloque intitulé Autour de Saint-Maurice est organisé. Les actes sont publiés sous la direction de Nicole Brocard en 2011[2299]. Parmi ceux-ci nous retenons les articles d'Anne-Marie Helvétius[2300] sur l'abbaye au haut Moyen Âge ainsi que celui de Manuel Tramaux sur les *Litaniae Carolinae* du « Psautier de Charlemagne »[2301]. En 2006, Philippe Bernard a publié un article sur la *laus perennis* d'Agaune pendant l'Antiquité tardive[2302].

Enfin, il convient de regarder le tout à la lumière des dernières analyses d'Alessandra Antonini qui, grâce à plusieurs campagnes de fouilles approfondies à partir des années 2000 (fig.10), a livré deux articles sur l'évolution du site de Saint-Maurice d'Agaune en 2012 et 2013[2303] ; dont l'un, notamment, figure dans un ouvrage collectif sur Charlemagne et la Suisse dirigé par Markus Riek, Jürg Goll et Georges Descœudres[2304]. Dans celui-ci nous pouvons également relever un article de Peter Cornelius Claussen sur les reliquaires et pièces d'orfèvrerie du monastère[2305].

En 2014, à l'occasion d'une exposition au Louvre en est publié le catalogue, dirigé par Elisabeth Antoine-König, et réunissant également quelques articles sur le trésor et l'abbatiale[2306]. En 2015, paraît un imposant ouvrage en deux volumes, à l'occasion du 1500e anniversaire de la (re)fondation de l'abbaye. Le premier volume dirigé par Bernard Andenmatten et Laurent Ripart est consacré à l'histoire et l'archéologie de Saint-Maurice. On retiendra l'article de Gilbert Coutaz sur l'historiographie et les archives de l'abbaye[2307], celui d'Eric Chevalley et Cédric Roduit sur le culte des saints d'Agaune et les premiers textes hagiograhiques[2308], celui d'Anne-Marie Helvétius sur l'histoire de l'abbaye de la fondation de Sigismond au règne de Charlemagne (515-814)[2309] et ceux de Laurent Ripart sur l'histoire de l'abbaye aux IXe et Xe siècles[2310] et de l'an mil au XIIIe siècle. Il faut surtout mentionner

[2298] Collins, 2007.
[2299] Brocard, 2011.
[2300] Helvétius, 2011, p.113-131.
[2301] Tramaux, 2011, p.55-63.
[2302] Bernard, 2006.
[2303] Antonini, 2012, p.353-358. ; Ibid., 2013, p. 100-108.
[2304] Riek, Goll, Descœudres, 2013.
[2305] Claussen, 2013.
[2306] Antoine-König, 2014.
[2307] Coutaz, 2015.
[2308] Chevalley, Roduit, 2015.
[2309] Helvétius, 2015.
[2310] Ripart, 2015.

les travaux d'Alessandra Antonini, archéologue du site, qui reprend, outre l'histoire des fouilles menées à Agaune[2311], toute l'histoire du site des origines au Xe siècle[2312], mais aussi celle de son bourg, des transformations romanes et gothiques ainsi que celle de sa reconstruction au XVIIe siècle[2313].

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

À *Acaunus* (Agaune, actuellement Saint-Maurice), site naturellement fortifié entre les falaises et le Rhône, il existait un ancien poste de douane antique[2314], situé à trois heures de marche d'*Octodurus* (Martigny) et à trois kilomètres de *Tarnaiæ* (Massongex), exploité avant les Romains par les Celtes Nantuates (fig.10)[2315]. L'occupation du site s'explique par sa position près de la route du Grand Saint-Bernard, passage à travers les Alpes et le col du Mont-Joux qui reliait déjà les provinces de la péninsule Italienne à celles au nord de la chaîne de montagnes (fig.11)[2316]. Les fouilles menées par Alessandra Antonini ont révélé la présence à Agaune d'une première nécropole d'époque romaine (fig.12)[2317]. Sous l'empereur Claude, la route a été rendue entièrement carrossable de Genève jusqu'à Aoste et un forum a été établi à côté d'Octodure, le *Forum Claudii Vallensium*. Les sanctuaires gaulois de la région ont été remplacés par d'autres voués aux divinités romaines. Ainsi, à Agaune, outre un autel consacré aux nymphes (dont un fragment a été retrouvé dans l'abbatiale) (fig.15), c'est un sanctuaire dédié à Mercure, dieu du commerce, qui a été édifié. *Tarnaiæ* était une *statio* militaire, un carrefour entre la route du col et le Rhône dont elle contrôlait l'accès et le pont qui le traversait. Agaune, en amont, était certainement une *statio* commerciale destinée à prélever les taxes sur les marchandises[2318].

Les premiers temps chrétiens du site remontent à la fin du IVe siècle, vers 380, lors de l'invention des corps de Maurice et de ses compagnons thébains par le premier évêque

[2311] Antonini, 2015.
[2312] Antonini, 2015[2].
[2313] Antonini, 2015[3] ; Antonini, 2015[4] ; Antonini, 2015[5].
[2314] De Laet, 1949, p. 144-173 ; Helvétius, 2015, p.111.
[2315] Antonini, 2013, p. 100.
[2316] Paxton, 1993, p.104-105.
[2317] Antonini, 2012, p.353-358.
[2318] Helvétius, 2015, p.112.

d'Octodure, Théodore – vénéré sous le nom de Théodule[2319]. La tradition rapporte que saint Maurice et ses compagnons de la légion thébaine auraient été massacrés, vers la fin du IIIe siècle, par les Romains de Maximien après leur refus d'exécuter les chrétiens d'Octodure[2320]. Ces épisodes sont rapportés par Eucher de Lyon dans la *Passio Acaunensium martyrum*[2321], rédigée entre 443 et 451[2322], par la *Passion anonyme* qui daterait au plus tard du début du VIe siècle (après 534)[2323] et dans la notice du martyrologe hiéronymien[2324].

Eucher déclare dans son texte qu'une basilique a alors été édifiée. C'est ainsi que le sanctuaire précédent (fig.14), qui était alors païen, a été converti et reconstruit par l'évêque Théodore en un mausolée chrétien vers lequel les pèlerins se dirigeaient en masse pour se recueillir auprès des reliques du saint (fig.16). Cette récupération du sanctuaire, situé sur cette importante voie et à une dizaine de kilomètres de l'évêché, permettaient ainsi la christianisation des populations locales ; mais aussi celle des voyageurs comme, l'atteste notamment la présence d'un baptistère au début du Ve siècle sur le chemin conduisant au tombeau-reliquaire (fig.19 et 23)[2325]. Le pèlerinage est évoqué dans les sources à plusieurs reprises : Eucher le mentionne tout d'abord dans la *Passio Acaunensium martyrum* à travers le récit d'une femme paralysée se faisant conduire à Agaune où vivaient déjà de nombreux « familiers »[2326], certainement les séculiers attachés au sanctuaire ; ensuite, dans sa lettre à Salvius où il évoque directement l'important pèlerinage qui attirait les foules à Agaune[2327]. La réalité de ce pèlerinage dès la fondation de la première basilique est étayée par la *Vita patrum iurensium Romani, Lupicini, Eugendi*, dans laquelle saint Romain de Condat (mort entre 460 et 473) entreprit un voyage pour Agaune[2328]. Ainsi les nombreux récits du martyre de

---

[2319] Wermelinger, 2005², p.163-171.
[2320] Szidat, 2005, p.47-56.
[2321] MGH, *Passio Acaunensium*, p.38 : « At vero beatissimorum Acaunensium martyrum corpora post multos passionis annos sancto Theodoro eiusdem loci episcopo revelata traduntur. In quorum honorem cum exstrueretur basilica, quae vastae nunc adiuncta rupi, uno tantum latere adelinis incet. »
[2322] Chevalley, Favrod Ripart, 2005, p.423-438.
[2323] Chevalley, Roduit, 2015, p.34-36 et 45. Plus de deux-cents manuscrits nous sont parvenus. Voir l'analyse et l'édition de Chevalley, 1990.
[2324] *Acta Sanctorum novembris*, Martyrologe hiéronymien.
[2325] Voir la sous-partie relative à l'état précarolingien.
[2326] MGH, *Passio Acaunensium*, p.39 : « Materfamilias Quinti […] ut Acaunum per multum itineris spatium […] famulantium minibus. »
[2327] Ibid., p.40 : « Itaque cum alii ex diversis locis adque provinciis. »
[2328] MGH, *Vita Romani, Lupicini, Eugendi,* p.139-140 : « Basilicam sanctorum, immo, ut ita dixerim, castra martyrum in Acaunensium locum, sicut passionis isporum relatio digeta testatur,

la légion thébaine ont très tôt entretenu l'importance toute particulière du site qui devint, dès cette haute époque, un lieu de culte et de pèlerinage de premier ordre dans la région. Plus tard, la tradition lui a associé d'autres saints tels saint Amé (moine et fondateur de l'abbaye de Remiremont), saint Séverin (personnage semi-légendaire qui aurait été à la tête de la communauté d'Agaune avant 515[2329]) ou encore saint Sigismond (premier « saint roi » de l'Occident médiéval)[2330], renforçant le prestige et le rayonnement spirituel de Saint-Maurice.

La fondation du monastère – accompagnée d'une reconstruction de l'église (fig.24) – reviendrait, selon plusieurs sources, au prince et futur roi burgonde Sigismond[2331] qui le dota généreusement[2332]. Un témoignage unique issu de la *Vita abbatum Acaunensium* fait part de la décision, en 515, du fils du roi Gondebaud, Sigismond, de supprimer « l'habitation mêlée d'une population indistincte » établie à Saint-Maurice. Il s'agissait probablement de femmes et de serviteurs séculiers vivant autour du sanctuaire et qui furent remplacés par la *familia* de Dieu, les moines[2333]. B. Rosenwein propose de voir dans la fondation religieuse de Théodore d'Octodure un monastère double composé d'une communauté d'hommes et d'une communauté de femmes[2334] ; cette dernière aurait donc été expulsée, en 515, lors de ce que B. Rosenwein interprète comme la refondation de l'abbaye par Sigismond, au profit d'un groupe de moines exclusivement masculin. La démonstration de B. Rosenwein s'appuie sur l'homélie *In innovatione monasterii* de l'évêque Avit de Vienne qui a salué la participation du prince, le 22 septembre 515 dans l'enceinte de l'église Saint-Maurice[2335] et

---

quae sex milia et sescentos viros ne dicam ambire corpore in fabricis, sed nec ispo, ut reor, campo illic potuit consepire, fidei ardore succensus deliberavit expetere. »

[2329] Si son existence est déjà fortement discutée, sa fonction à la tête d'une communauté à Agaune, avant la fondation de Sigismond est rejetée par E. Chevalley et C. Roduit ; Chevalley, Roduit, 2015, p.50-51.

[2330] Chevalley, Roduit, 2015, p.45-52.

[2331] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum*, III, chapitre VIII-IX. Il semblerait en revanche que la fondation ait eu lieu en 515 soit deux ans avant l'accession au trône de Sigismond, alors qu'il n'était encore que prince. ; MGH, *Marii episcopi Aventicensis chronica*, p.234 : « a. 515 Florentio et Anthemio. His consulibus monasterium Acauno a Sigismundo constructum est. »

[2332] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum*, II, p.87 : « Ibique psallentium cotidianum instituit locumque tam in territuriis quam in reliquis rebus affluentissime dotavit. »

[2333] MGH, *Vita abbatum Acaunensium*, p.176 : « et de loco illo… promiscui vulgi commixta habitatio tolleretur…ut omnes mulieres de loco eodem tollerentur, et remotis familiis secularibus, Die inibi, hoc est monachorum, familia locatur. »

[2334] Rosenwein, 2001, p.272.

[2335] MGH, *Homelia*, p. 146 : « illud gloriosum innovari. »

plus précisément le mot *innovatio* pour justifier l'idée de refondation. Mais déjà, J.-M. Theurillat avait considéré que le terme d'*innovatio* ne devait pas être compris comme « rénovation ». Au contraire, il prendrait le sens de « dédicace » ou « inauguration » ; il se réfère pour cela au canon 10 du concile d'Orléans de 511[2336]. Ainsi s'opposent deux théories : celle proposant la première fondation du monastère – double de surcroît – aux IVe-Ve siècles et celle soutenant sa création en 515. A.-M. Helvétius reprend également la question et suppose qu'on avait plutôt affaire à une communauté de séculiers formée de clercs et de diaconesses. Elle souligne justement qu'en 517, soit deux ans après l'établissement du monastère, le concile d'Epaone interdisait la consécration des diaconesses[2337]. Ainsi il semblerait qu'il faille, pour l'instant, privilégier l'hypothèse, malgré tout plus plausible, d'une fondation monastique en 515 et non du temps de Théodore d'Octodure (soit à la fin du IVe siècle). Grégoire de Tours livre également un court récit de la fondation de Sigismond ; fondation qui, selon l'auteur, ne fut réalisée que pour expier l'assassinat de son fils[2338]. Malgré l'intérêt de ce témoignage, nous constatons que les dates ne concordent pas puisque le meurtre du prince aurait eu lieu en 522[2339], soit sept ans après. Le motif de la fondation n'est donc manifestement pas celui d'une rédemption.

Le discours d'Avit de Vienne fournit d'autres informations. Dans celui-ci, il s'avère évident que l'archevêque lui-même ainsi que l'évêque de Genève, Maxime, ont été impliqués dans la fondation[2340]. B. Krusch puis B. Näf pensent que l'évêque Maxime aurait eu un rôle prépondérant en conseillant à Sigismond – qui reste l'instigateur – d'entreprendre la construction d'un monastère sur les reliques de saint Maurice (originaire d'Égypte, le berceau du monachisme) et ce, afin de placer son royaume sous la protection du saint et de lui garantir, grâce aux nouveaux rites, intégrité et prospérité jusqu'à la fin des temps[2341]. Sigismond convoque par ailleurs un concile d'évêque afin que cette audacieuse fondation soit validée[2342].

[2336] MGH, *Concilium Aurelianense*, p.5, X. Dans celui-ci, il est décidé que les églises ariennes seront converties. Le mot alors utilisé pour évoquer cette reconversion est « innovari : et ecclesias simili, quo nostrae innovari solent, placuit ordine consecrari. »
[2337] Helvétius, 2015, p.114.
[2338] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum,* III, chapitre VIII-IX.
[2339] Antonini, 2013, p. 101.
[2340] Ibid.
[2341] Näf, 2005, p.100 ; Helvétius, 2015, p.117.
[2342] Helvétius, 2015, p.118.

Avit de Vienne évoque également le changement qui s'opère au sanctuaire avec, en même temps que la fondation du monastère, l'institution de la prière perpétuelle[2343]. Les desservants pouvaient alors, grâce à une dispense de travail, chanter des psaumes sans discontinuer pour la louange de Dieu[2344]. Le sanctuaire « ne sera alors jamais vide, les portes resteront ouvertes jour et nuit et la lumière brillera sans interruption »[2345]. Il convient de souligner ici la générosité de la fondation de Sigismond. En effet, l'instauration de cette prière perpétuelle nécessite un grand nombre de moines afin d'organiser un relais constant dans la basilique, un éclairage permanent de l'édifice et enfin des terres et de la main d'œuvre pour entretenir les moines qui ne pouvaient donc pas accomplir de travaux manuels. Enfin, malgré les coûts déjà importants qu'ils engendraient, des aménagements adaptés à la vie communautaire ont dû être engagés. Bien que l'évêque souligne son caractère innovateur, la louange perpétuelle était déjà pratiquée en Gaule au Ve siècle[2346] ; Saint-Maurice d'Agaune fait néanmoins office de pionnier dans la pratique de la *laus perennis / psalmisonum sollemne* qui sera copiée par d'autres monastères, dont Saint-Denis[2347]. Cependant, malgré le fait qu'ils se soient inspirés de la liturgie du monastère constantinopolitain des Acémètes, il ne s'agit pas ici d'une pratique dans le seul intérêt des religieux locaux, puisqu'elle était destinée au bénéfice du monde entier[2348]. Dans l'acte de fondation de 515[2349], il semblerait que les moines aient été organisés par groupes et se soient ainsi relayés jour et nuit à l'office pour chanter sans discontinuer. Bien que J.-M. Theurillat ait démontré que ce texte ne fut pas rédigé au moment de la fondation mais plus tard, à l'époque carolingienne, il considère que celui-ci conserve une certaine valeur documentaire : le texte témoignerait effectivement d'une pratique instaurée dès les premiers temps du monastère. Ces groupes de moines, appelés *turmae*, et dirigés par leurs abbés qui ont quitté leur monastère pour rejoindre

---

[2343] Dietler, 1965, p.9-33.
[2344] MGH, *Homelia*, p. 146 : « cui inter divinas laudes, omnis operis necessitate seclusa, sola erit requies sinceritas actionis […] Mundum quidem fugitis, sed orate pro mundo, excluso a vobis saeculo, cuius actum, sanctum vigilare vestrum cunctis invigilet. »
[2345] Ibid. : « cuius aditus nocte non clauditur ; quia non habet noctem ; cuius fores semper paratas, iustis patulas. »
[2346] Bernard, 2006, p.39-69.
[2347] La liturgie est décrite « ad instar monasterii Agaunensium » dans la Geste de Dagobert. MGH, *Gesta Dagoberti,* p.414, chapitre 35.
[2348] Bernard, 2006, p.42-43.
[2349] *Acta Sanctorum septembris*, p.353 : « succedentes sibi in officiis canonicis id est nocturnis, matutinis, prima, secunda, tercia, sexta, nona, vespertina in pace die noctuque indesinenter Domino famulentur. »

Agaune, ont été constitués afin d'assurer le service constant de la *laus perennis*. Pour J.-M. Theurillat, la *turma domni Probi* fut certainement formée d'une partie des anciens desservants du sanctuaire, déjà présents avant la fondation du monastère. Pour A.-M. Helvétius, il s'agissait d'un groupe dirigé par le prêtre Probus de Grenoble[2350]. La *turma Granensis* était formée par un groupe de moines venus du monastère de Grigny conduit par l'abbé Hymnemode (qui deviendra le premier abbé de Saint-Maurice d'Agaune), la *turma Islana/Insolana* par des moines de l'Ile-Barbe conduits par l'abbé Ambroise (qui succède ensuite à Hymnemode), la *turma Jurensis* par des moines du Jura (de Condat certainement), et la *turma Meluensis* ou *Valdensis* par un groupe de moines vaudois, certainement venus de Romainmôtier[2351].

Ainsi, cette fondation revêt une dimension symbolique. D'abord, la référence au rite des Acémètes permet à Sigismond d'affirmer sa foi romaine chalcédonienne et de mettre en avant son intérêt bienveillant pour Constantinople (où les moines Acémètes ont leur monastère principal). La liturgie de ces moines était un rite ouvert à tous. Celle alors appliqué à Agaune est une synthèse entre rite monastique (chants de louange à Dieu), faisant écho aux chœurs des anges, et rite public pratiqué dans les martyriales. De plus, les *turmae* des moines font référence aux milices célestes des anges. Comme le fait comprendre Avit de Vienne dans son homélie, c'est Sigismond qui fait d'Agaune le lieu où les trois « armées » du Christ ont été appelés au profit de tous les chrétiens : les martyrs de la légion thébaine dont fait partie saint Maurice, les moines et les anges. Enfin, le roi fait également d'Agaune un lieu de réconciliation entre les Églises d'Orient (grâce au rite oriental) et d'Occident[2352].

On compte, pour le VIe siècle, et donc peu de temps après la fondation monastique, deux événements destructeurs : en 523, un incendie de l'abbatiale par les Francs qui conquirent définitivement le royaume burgonde en 534 ; et, en 574, une attaque des Lombards (qui séjournèrent d'ailleurs pendant un temps au monastère)[2353]. Dès lors, une reconstruction entre le troisième quart et la fin du VIe siècle s'est imposée (fig.27)[2354], sous

[2350] Helvétius, 2015, p.118.
[2351] Theurillat, 1954, p.102.
[2352] Helvétius, 2015, p.117.
[2353] MGH, *Marii episcopi Aventicensis chronica*, p.239 : « eo anno (574) iterum Langobardi in Vallem ingressi sunt … et in monasterium sanctorum Acaunensium diebus multis habitaverunt. »
[2354] Oswalf, Schaefer, Sennhauser, 1990, p.297.

le règne du roi Gontran (561-592) qui, outre la dispense de privilèges et de bienfaits au monastère, délivra le territoire de l'abbaye des Lombards et reconquit la principale route vers l'Italie[2355]. Au cours de ces VIe et VIIe siècles, le monastère est devenu un centre religieux et politique de premier plan. Mais, avec la chute du royaume burgonde et son annexion au royaume des Francs, son étroite association avec son fondateur Sigismond était devenue problématique. De plus, sa référence aux Acémètes ne pouvait plus être promue, ceux-ci ayant été condamnés pour nestorianisme en 534. Saint Maurice, dont la réputation de sainteté était largement répandue, avait acquis le statut de saint patron de la dynastie burgonde. L'abbé Venerandus a alors cherché à se rapprocher du souverain mérovingien Theudebert. Il lui demanda le rapatriement du corps de Sigismond (exécuté près d'Orléans en 523) en l'église Saint-Jean l'Evangéliste d'Agaune afin de promouvoir son culte en tant que saint martyr et de l'associer aux martyrs thébains. Ainsi, le monastère pouvait honorer son fondateur et s'accorder une nouvelle mission spirituelle et cultuelle, tandis que Theudebert se plaçait comme le réconciliateur des peuples francs et burgondes autour de la sainte figure de Sigismond[2356].

Les successeurs des rois burgondes, les rois mérovingiens, et surtout Gontran, ont particulièrement démontré leur intérêt pour la route d'Italie et pour l'abbaye. Gontran a notamment inauguré dans ses monastères bourguignons la *laus perennis* « comme à Agaune »[2357]. D'après la chronique de Frédégaire, Gontran s'était inspiré de Saint-Maurice pour sa fondation de Saint-Marcel de Chalon-sur-Saône en 584-585 qui était, par ailleurs, protégée de toute tentative d'usurpation (notamment épiscopale).

Le culte des martyrs thébains et de saint Sigismond s'est répandu en Gaule et est devenu au VIe siècle l'un des plus importants du royaume franc. Le monastère étant située sur la route des pèlerins et des voyageurs, sa propagation n'en était que plus rapide. Pourtant, la liturgie et le mode de vie des moines (sans travaux manuels) ont été contestés et les ont conduit à subir diverses pressions visant à les réformer. Ils ont été amenés à se

[2355] MGH, *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii scholastici*, III, p.111 ; Helvétius, 2015, p.122.
[2356] Helvétius, 2015, p.120.
[2357] MGH, *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii scholastici*, IV, p.124 : « ad instar institutionis monasterii sanctorum Agauninsium […]monasterium Sancti Marcelli Gunthramnus institucionem firmandam curavit. »

défendre par la création de faux actes de fondation, affirmant l'incompatibilité de la prière perpétuelle avec les travaux manuels[2358].

Le déplacement, dans la seconde moitié du VIe siècle, de l'évêché d'Octodure (Martigny) à Sion, une localité voisine, témoigne des tensions qui existaient entre les deux institutions. L'attentat perpétré par les moines quelques années auparavant contre l'évêque Agricola[2359] – certainement pour défendre quelques privilèges ou en contestation face à une tentative de réforme – en est l'illustration. Le pseudo-Frédégaire relate également comment la révolte matée des Grands de Bourgogne, menée par Aletheus et l'évêque de Sion Leudemundus[2360], amena le roi franc Clotaire II à consolider sa position en accordant d'importants privilèges à Saint-Maurice afin de contrebalancer le pouvoir de l'évêque[2361]. Ainsi la « coutume des moines » (il faut y voir ici le mode de vie et de prière spécifique à Agaune – la *laus perennis*) pouvait être conservée.

L'abbaye semble également avoir bénéficié des largesses du roi Dagobert, comme le suppose le récit de la délivrance de l'âme du roi par les saints Denis, Martin et Maurice[2362]. L'auteur précise que c'est dès lors à leurs églises que sont allées les faveurs du roi. D'autres documents relatifs aux divers privilèges obtenus par Saint-Maurice attestent l'importance spirituelle et politique de celui-ci. La bulle d'exemption fulminée par Eugène Ier (655-657)[2363] est manifestement fausse mais évoque un privilège réel du VIIe siècle, qui par ailleurs est mentionné dans la chronique du IXe siècle[2364]. Cet acte scellait l'indépendance politique et religieuse du monastère vis-à-vis de l'évêché. Enfin, la chronique du IXe siècle mentionne d'autres confirmations de privilèges accordés par les rois Thierry III, Dagobert III et Chilpéric II[2365]. Leur nature nous est en grande partie inconnue. Quelques historiens ont proposé plusieurs identifications de privilèges à partir de ceux obtenus par d'autres

---

[2358] Helvétius, 2015, p.122.
[2359] MGH, *Marii episcopi Aventicensis chronica*, p.237 : « Hoc anno [565] monachi Agaunensi iracundiae spiritu incitati noctis tempore episcopum suum Agricolam cum clero et cives, qui cum ipso erant, occidere nitentes domum ecclesiae effregerunt, et dum episcopum suum clerici vel cives defensare conati sunt, graviter ab ipsis monachis vulnerati sunt. »
[2360] MGH, *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii scholastici*, IV, p.142.
[2361] Deux privilèges accordés par Clotaire II sont mentionnés dans la chronique du IXe siècle (Turin).
[2362] MGH, *Gesta Dagoberti*, chap.44, p.421.
[2363] Recopiée dans le Cartulaire de Turin. Brackmann, 1927, p.139, n°1.
[2364] Anton, 1975.
[2365] Copie également aux ASM, tiroir 1, paquet 1, n°3 et n°3 bis.

monastères au VIIe siècle et qui se prévalaient d'obtenir les mêmes avantages qu'Agaune[2366]. Les possessions de l'abbaye demeurent également méconnues jusqu'à la période carolingienne. Germain Hausmann parvint ainsi à proposer une liste des possessions et des revenus de Saint-Maurice avant le règne de Charlemagne, en s'appuyant sur des sources postérieures[2367].

La *Passion de saint Sigismond*, écrite au VIIe siècle, témoigne du rayonnement du culte de Sigismond. Des messes célébrées en son honneur ont été incluses dans le missel de Bobbio au début du VIIIe siècle ainsi que l'histoire de son martyre dans les martyrologes carolingiens. Le culte de saint Maurice et de ses compagnons thébains a, quant à lui, pris davantage d'ampleur sous les premiers carolingiens comme on peut le voir dans de nombreux écrits (litanies, *passio*, hymnes…)[2368]. Il est certain que le monastère a reçu de nombreux dons et privilèges des rois carolingiens mais aucun acte n'a été conservé.

L'hagiographe de l'évêque Bonnet de Clermont (dont la *Vie* a été écrite vers 720) raconte que le saint était un important donateur de Saint-Maurice où il séjourna un temps. Il fit embellir l'église qui était alors détériorée. Après sa mort, à Lyon vers 705, les moines d'Agaune décidèrent de récupérer son corps et de le déposer dans leur église[2369].

Après quelques années de révoltes contre le pouvoir franc, la Bourgogne fut organisée dès 737 par le frère de Charles Martel, Childebrand, qui plaça à la tête de Saint-Maurice l'un de ses proches, Norbert[2370]. Appelé *dux* dans la chronique du IXe siècle, il est probablement l'un des premiers abbés laïques de l'abbaye. Cette condition semble avoir eu un effet néfaste sur l'indépendance du monastère, qui devint bénéfice royal.

L'année 753 fut marquée par la visite du pape Etienne II, qui fit une halte à Saint-Maurice lors de son voyage auprès du roi Pépin le Bref[2371]. Il fut accueilli à l'abbaye par

---

[2366] Fabre, 1892, p.31–35 ; McLaughlin, 1935, p.158–161.
[2367] Haussmann, 1999, p.205−215.
[2368] Helvétius, 2015, p.125.
[2369] MGH, *Vita Boniti*, chap. 33, p. 135 : « Nam cum beati Mauricii, basilicam omni ex parte repperisset incultam atque ipsius edis nonnulla diruta, miro modo non solum ad statum pristinum revocavit, sed etiam sublimus actu, et praeclarius inminere fecit. Moxque consilium ipsum cum sacerdotibus atque civibus fuit, ut iterata vice ad deferendum beati viri corpus mitteretur, ut ex eius adventu urbs munita maneret, et beati martiris nobilitando ditesceret aula.» ; chap. 41, p. 138.
[2370] Theurillat, 1954, p.113.
[2371] ASM. Copie du XVe-XVIIIe siècle, LIB 0/0/15/70.

l'abbé Fulrad de Saint-Denis et le duc Rotard[2372]. Adon de Vienne rapporte qu'à cette époque, l'abbé de Saint-Maurice était Willicaire[2373]. Sa présence à Agaune en tant qu'*episcopus de monasterio sancti Mauricii* est attestée, au plus tard vers 762, par les souscriptions au concile d'Attigny[2374] et par la charte de donation d'Ayroenus[2375] de 765. Également ambassadeur de Charlemagne à Rome, il est mentionné comme le vingt-neuvième abbé de Saint-Maurice et cumule cette charge avec celle d'évêque de Sion[2376]. En 766, il récupère le siège métropolitain de Sens. Willicaire est peut-être aussi à l'origine du faux acte de fondation du monastère qui justifie le mode de vie des moines et ce, afin d'assurer la pérennité de la *laus perennis*[2377]. Il est possible qu'il ait été encore abbé lors de la conquête du royaume lombard par Charlemagne.

b. Le règne de Charlemagne

Althée, également évêque de Sion, passait pour être un parent du souverain[2378]. Il aurait faire reconstruire la basilique[2379] – entreprise dont les prémices doivent être également imputés à Willicaire[2380] (fig.30). Aucun texte ne permet d'assurer cette paternité avec certitude mais Louis Blondel accepte volontiers la possibilité que ces renseignements aient été puisés dans des documents disparus. Charlemagne aurait enrichi l'établissement de dons et de privilèges – notamment après l'épisode de sa vision : les saints martyrs thébains lui seraient apparus en songe alors qu'il séjournait à l'abbaye[2381]. En effet, le Trésor de Saint-Maurice contient une aiguière qui aurait été offerte par l'empereur et des chartes mentionnent aussi une table d'autel en or – aujourd'hui disparue[2382]. La charte d'Adrien Ier

[2372] Favier, 1999, p.493.
[2373] MGH, *Ex Adonis chronico*, p.319. Voir sa biographie dans la partie synthèse II. 1. c. i.
[2374] MGH, *Concilium Attiniacense* p.72-73.
[2375] ACV, « Charte d'Ayroenus » et Cartulaire Turin : « ubi Wilcarius episcopus preesse videtur pontifex. »
[2376] *Annales regni francorum*, p.32 : *Wilcharius archiepiscopus*. Voir la note à ce propos dans l'édition. Voir aussi son épitaphe le mentionnant comme abbé de Saint-Maurice et évêque de Sion, dans Pierre Bourban, *L'épitaphe de saint Vulchaire*, Fribourg, 1900.
[2377] Helvétius, 2015, p.128.
[2378] ASM. Copie du XVe-XVIIIe siècle, LIB 0/0/15/70, LIB 0/0/15/72.
[2379] MGH,*Annales regni francorum*, p.32.
[2380] Oswalf, Schaefer, Sennhauser, 1990, p.297.
[2381] ASM. Copie du XVe-XVIIIe siècle, LIB 0/0/15/72.
[2382] Thurre, 1992 ; Claussen 2013, p.172-193 ; Antoine-König, 2014.

confirmant la dotation de Charlemagne à Saint-Maurice d'Agaune est réputée fausse[2383]. Cependant, elle témoignerait d'une documentation plus ancienne confirmant la cession de privilèges par le roi à l'abbaye et, implicitement, l'intérêt qu'il portait à l'établissement.

Malgré le fait qu'aucune des fonctions n'ait été subordonnée à l'autre, la réunion de la gouvernance du monastère et de l'évêché de Sion dans les mains d'un même homme (Willicaire puis Althée) a progressivement privé Saint-Maurice de son indépendance et de ses libertés, et ce malgré les divers privilèges jusque-là octroyés[2384]. Nous savons que la *laus perennis* était toujours en vigueur à Agaune au temps de Willicaire, comme en témoigne l'acte de donation d'Ayroenus, du 8 octobre 765[2385]. Il y est précisé qu'à Agaune les moines étaient répartis en *turmae*, c'est-à-dire en groupes qui se partageaient les offices, et à la tête desquels était placé un *turmarius* (l'un d'eux s'appelait Matulphus)[2386]. L'abbaye suivait alors toujours son mode de fonctionnement originel, celui du VIe siècle. Ce texte nous révèle également qu'à cette époque le monastère était déjà en partie sécularisé, et le temporel divisé[2387].

En 804, le deuxième fils de Charlemagne, Charles le Jeune (v.772-811), se rendit à Saint-Maurice afin d'y rencontrer le pape Léon III, ce qui atteste une fois de plus le rôle prédominant du monastère dans la région.

L'abbatiale est à nouveau modifiée au IXe siècle : un chœur est construit à l'ouest (fig.33).

c. Après le règne de Charlemagne

Après le règne de Charlemagne, l'histoire de Saint-Maurice a encore connu de nombreux bouleversements. Louis le Pieux jugea que la *laus perennis* était incompatible avec le statut monastique, surtout depuis la grande réforme bénédictine. Mais les moines n'embrassèrent pas la règle de saint Benoît et choisirent de devenir chanoines. Au IXe siècle, une bulle du pape Eugène II (824-827) confirme la mutation de la communauté monastique

[2383] Blondel, 1948, p.13 ; ASM, CHA 2/1/1. Elle daterait du XIIe siècle. Brackmann, 1927, p.140, n°2.
[2384] Theurillat, 1954, p.126.
[2385] ACV, « Charte d'Ayroenus » et Cartulaire de Turin.
[2386] Ibid. *:* « ad turmam Valdensis ubi Matulphus monachus turmarius preesse videtur. » ; Besson, 1909, p.293.
[2387] ACV, « Charte d'Ayroenus »*:* « quitquit exinde ipsi clerici vel ipsi monachi […] facere voluerint. » ; Theurillat, 1954, p.120.

en communauté de chanoines réguliers[2388]. Dans ce document, qui est un faux de la fin du Xe siècle ou du début du XIe siècle, il est dit que les moines furent chassés et remplacés par des *canonici* à cause de la dégénérescence de leurs mœurs. La raison de la réforme est toute autre. Proposer l'alternative du mode de vie canonial permettait au roi de ne pas se mettre à dos l'évêque de Sion qui aurait perdu l'abbaye (dans le cas où la règle de saint Benoît aurait été choisie). De plus, le mode de vie canonial permettait à Saint-Maurice de maintenir son pèlerinage et une vie religieuse ouverte autour du culte public des martyrs[2389]. Ainsi, la vie religieuse régulière ne pouvait convenir à Agaune constamment visitée par les rois, les papes, les pèlerins, les marchands etc… La Règle de saint Benoît ainsi que les mutations qu'elle imposait ont alors été rejetées au profit de l'établissement d'un monastère de *canonici* placés sous la direction d'abbés séculiers, et éventuellement proches du pouvoir royal et de l'épiscopat de Sion.

En 888, Rodolphe Ier fonda le royaume de Haute-Bourgogne et s'installa à Saint-Maurice, où il fut proclamé roi. Cet événement témoigne de l'importance du monastère pour la royauté ; il s'agissait d'un lieu qui, déjà à cette époque, bénéficiait d'une longue tradition monastique et royale. Les reliques des saints thébains y étaient vénérées mais aussi, dans le bourg monastique, celles du roi Sigismond dont les os ont été conservés dans l'église Saint-Jean (anciennement Saint-Sigismond) (fig.8). Les reliques de l'évêque Théodore étaient, depuis l'époque carolingienne au moins, à Sion[2390].

L'abbatiale fit l'objet de nouvelles modifications. Au plus tard à la fin du IXe siècle, le chevet oriental fut transformé en « narthex » funéraire[2391]. Bien que le monastère ait été attaqué après 937 par les Sarrasins, la mention d'une restauration ne date que du temps de Burkard/Bouchard II, archevêque de Lyon et abbé de Saint-Maurice (1001-1030/31)[2392].

L'année 1128 marqua un nouveau tournant pour la communauté de chanoines, qui se plaça sous la règle de saint Augustin[2393] et récupéra une partie de ses biens aliénés. Une

---

[2388] *Gallia Christiana*, « Bulle d'Eugène II ». La copie la plus ancienne de cet acte date du XIIIe-XIVe siècle et se trouve dans le Cartulaire de Turin, f. 5v-6v. Brackmann, 1927, p.140, n°3.
[2389] Ripart, 2015, p.138.
[2390] Antonini, 2013, p. 101.
[2391] Ibid., 2012, p.358.
[2392] Oswalf, Schaefer, Sennhauser, 1990, p.297.
[2393] D'après une bulle papale d'Honorius II. Une copie du XIIIe-XIVe siècle se trouve dans le Cartulaire de Turin ; Dupont Lachenal, 1973.

nouvelle consécration de l'église, par le pape Eugène III, eut lieu en 1148[2394]. C'est à cette époque et peut-être sous la gouvernance de Rudolf (1153-1169) que le « narthex » fut à nouveau transformé, cette fois en clocher-porche (fig.38 et 39)[2395]. Enfin, sous l'abbé Burkard/Bouchard IV (1170-1178), une clôture de chœur en fer fut installée.

Malgré cette dynamique constructrice, la crypte occidentale a été abandonnée dès 1225 et l'abbatiale se trouvait en ruine en 1237. Un nouvel incendie nécessita la reprise de campagnes de restaurations entre 1250 et 1365 puis de 1344 à 1345. Entre 1440 et 1445, une nouvelle chapelle-reliquaire fut construite.

Dans l'histoire de l'abbatiale, on compte une fois de plus un nouvel incendie destructeur en 1560 ainsi qu'une réfection en 1571. À la suite de plusieurs catastrophes qui dégradèrent l'église – un tremblement de terre en 1584 et des chutes de pierre en 1595 et 1611 – une reconstruction de la basilique fut entreprise, un peu plus loin de la falaise. Cette septième église a été édifiée de 1614 à 1624 et consacrée en 1627. Les bâtiments conventuels ont été reconstruits en 1639 (fig.43 et 44).

Après un incendie en 1693, l'église et les bâtiments monastiques ont dû faire l'objet de nouvelles restaurations, en 1706.

Enfin, de nouvelles et importantes restaurations ont été menées, une fois encore à la suite d'une importante chute de pierre le 3 mars 1942 ; cette chute avait en effet détruit la flèche de la tour et le bas de la nef avec les orgues. La réfection, entreprise entre les années 1946 et 1949, a été conduite par Claude Jacottet accompagné de l'archéologue Louis Blondel. La basilique a alors été agrandie de trois travées vers le nord et de plusieurs chapelles latérales à l'est (fig.38 et 45).

V. Présentation monumentale[2396]

7. Le paysage à l'époque carolingienne

Le site de Saint-Maurice se trouve au pied de la falaise, sur un plateau surélevé, à l'entrée de la haute vallée du Rhône (fig.11).

[2394] Brackmann, 1927, p.144, n°14.
[2395] Antonini, 2012, p.358.
[2396] Pour cette partie nous nous sommes essentiellement appuyés sur les récents travaux d'Alessandra Antonini ; ceux de Louis Blondel doivent être considérés avec prudence, étant donné l'exactitude toute relative de ses interprétations, mise en lumière par Alessandra Antonini.

Eucher, évêque de Lyon, en fit la description au Ve siècle : « Agaune est distante de Genève d'environ soixante milles ; quatorze milles la séparent du lac Léman vers lequel coule le Rhône. Elle est située dans une vallée, au milieu des sommets des Alpes ; le chemin qui y conduit est étroit et escarpé, il n'offre au voyageur qu'un passage difficile ; le Rhône, en effet, gêné par les rochers du pied des montagnes, laisse à peine aux passants un chemin praticable. Mais dès que l'on a franchi les gorges du défilé, on voit s'ouvrir devant soi une plaine assez ouverte entre les rochers »[2397].

8. L'état précarolingien

a. La nécropole du IIe siècle/première moitié du IIIe siècle (phase 1) et le premier sanctuaire du deuxième quart du IVe siècle (phase 2)

Les traces d'occupation les plus anciennes sont de l'époque romaine (phase 1). Une nécropole datée entre le IIe siècle et la première moitié du IIIe siècle s'était développée à proximité d'une source sacrée (fig.12) comme l'atteste l'autel dédié aux nymphes retrouvé en remploi sur le site (fig.15)[2398]. Une quinzaine de sépultures ont été dégagées par L. Blondel[2399] puis par A. Antonini. Celles-ci ne semblent pas avoir été placées selon une organisation précise : elles sont perpendiculaires ou parallèles à la pente, dans un espace séparé par des enclos, suivant une orientation variable (sept sépultures ont la tête à l'ouest ; cinq à l'est ; trois au nord), tantôt dans des coffres en bois (quatre), à même la terre (deux), dans des coffres faits *tegulae* (six) ou dans des coffres formés de grandes dalles carrées (trois)[2400]. Les individus étaient inhumés habillés mais rarement avec du mobilier. Parmi elles ont été découvertes trois tombes de la première moitié du IIIe siècle au plus tard[2401], sur le replat sommital de la falaise, une position topographiquement privilégiée. L'emplacement de la sépulture principale (T423), qui renfermait le squelette d'un homme enseveli à 2,05 mètres de profondeur, était d'ailleurs marqué par une maçonnerie couvrant la surface de la fosse d'inhumation composée d'au moins trois lits de pierres liées au mortier

[2397] Traduction de Theurillat, 1954 p.94 ; MGH, *Passio Acaunensium*, p.34.
[2398] Antonini, 2012, p.353.
[2399] Blondel, 1948, p.18-20.
[2400] Antonini, 2015², p.60-61.
[2401] Sur l'image les tombes : T423, T303 et T448.

(fig.13)[2402]. La présence d'un muret orienté nord-sud, au sud de cette tombe, évoque l'existence d'un tombeau dont la maçonnerie recouvrant la sépulture principale aurait pu constituer le socle d'un autel funéraire. Manifestement, il existait donc à cet emplacement un monument funéraire qui fut ensuite remplacé par un autre petit bâtiment (fig.14) qui perdura malgré les églises et reconstructions postérieures.

Ce petit édifice du deuxième quart du IVe siècle (Phase 2), aurait mesuré 8,60 mètres sur 7,50 mètres hors œuvre et possédait des murs de 0,50 mètres d'épaisseur[2403]. Il englobait alors les trois tombes principales. En partie sur le replat et en partie sur la pente, se sont ses murs sud et est qui ont été les mieux préservés. Son mur occidental chevauchait l'extrémité de la tombe majeure. Sa toiture devait être à deux pans avec le faîte parallèle au rocher (axe est-ouest). Son entrée n'a pas été trouvée mais elle était probablement vers l'ouest (un replat offrait un accès plus pratique)[2404]. L'édifice a été agrandi au nord, à l'est et à l'ouest par des annexes, au milieu du IVe siècle (fig.14 B et C)[2405]. Le mur de la façade sud du bâtiment a alors été prolongé vers l'ouest afin de délimiter une terrasse et agrandir l'espace devant l'entrée. À l'est, une annexe divisée par un ou deux murs de refend se prolongeait jusqu'au rocher. On peut y imaginer trois pièces : une pièce carrée d'environ 4,1 mètres de côté, flanquée de deux locaux d'environ 2,6 mètres de largeur. A. Antonini propose de voir dans la pièce la plus au nord un vestibule pour les deux pièces du sud, qui étaient, elles, probablement à étage. Ainsi le bâtiment occupait une surface de 13 mètres par 10,6 mètres. Il est possible d'affirmer, grâce à plusieurs sépultures retrouvées, qu'il fut un lieu de culte funéraire. Dans un premier temps, les tombes qui ont été aménagées autour des tombes primitives suivaient un axe nord-sud puis, signe de réorganisation, les suivantes ont été placées selon un axe ouest-est. Les tombes situées contre le mur oriental laissent libre un espace rectangulaire. Elles marquent peut-être la place d'un ancien autel. Il est possible que le changement d'orientation des sépultures soit contemporain de l'agrandissement du bâtiment et de sa transformation en oratoire. La terrasse pourrait avoir été un lieu de rassemblement devant le nouveau sanctuaire. La fonction des annexes orientales demeure

[2402] Antonini, 2012, p.354.
[2403] Ibid., 2015², p.66. Une monnaie datée de 335 après J.-C a été trouvée dans le remblai effectué avant son édification.
[2404] Antonini, 2015², p.62-63.
[2405] Antonini, 2012, p.356 et Ibid., 2015², p.63-64.

inconnue. La pièce au nord qui renfermait une sépulture avait peut-être une vocation funéraire et les deux autres, plus au sud, auraient pu être réservées au culte.

Au sud du bâtiment, dans le même remblai que l'annexe orientale a été retrouvé l'angle d'un bâtiment maçonné (fig.14 D).

Un peu plus à l'est, une autre construction adossée à la falaise a été repérée et daterait du IIe ou du début du IIIe siècle (fig.14 E). À 5 mètres du rocher a d'abord été construit le mur sud puis les maçonneries latérales d'un petit enclos. Son sol était en terre battue et pentu. Il mesurait 5,8 mètres sur 5,5 mètres et soutenait le côté d'un autre enclos en bois remplacé plus tard par des murets maçonnés. Une tombe d'enfant, contemporaine des premières tombes de la nécropole[2406], a été retrouvée à l'intérieur de l'enclos et trois autres à l'extérieur (à l'est). A. Antonini suppose que les lieux aient été utilisés pour des cérémonies de commémoration en l'honneur des défunts[2407]. Dès la deuxième moitié du IIIe siècle/première moitié du IVe siècle, les tombes ont été remblayées et le lieu transformé en bâtiment alors réaffecté pour un usage domestique ; trois foyers et une épaisse couche de cendres ont été retrouvés à l'intérieur ou à proximité[2408]. L'édifice n'était pas isolé : d'autres vestiges maçonnés d'éventuelles annexes ou autres locaux ont été découverts au sud et à l'est. Leur fonction et leur relation avec le bâtiment principal sont inconnues, mais la présence d'un foyer induit une destination similaire. Le bâtiment et ses annexes étaient vraisemblablement couverts d'une toiture en appentis dont le pan prenait appui sur le rocher.

Enfin, une deuxième transformation importante est attestée pour la deuxième moitié du IVe siècle : les sols furent alors remaniés à plusieurs reprises, et des cloisons ajoutées. Les restes d'ossements de boucherie attestent, au plus tard pour cette phase, sa fonction de cuisine. A. Antonini propose d'y voir des locaux destinés à préparer les repas funéraires ou commémoratifs – ce rituel était encore pratiqué au VIe siècle par les païens comme les chrétiens. L'ensemble de ces remaniements a été intégré plus tard à la nouvelle église[2409].

[2406] Sur l'image : T471. Elle daterait de la première moitié du IIIe siècle, au plus tard.
[2407] Antonini, 2015², p.64-65.
[2408] Ibid., p.356.
[2409] Ibid., 2013, p. 101 ; Ibid., 2015², p.65.

b. La première église (phase 3) du 4e quart du IVe siècle

La fonction de lieu de culte du bâtiment quadrangulaire (avec terrasse et annexe) est quasiment assurée – et ce malgré l'absence de vestiges d'autel – lors de la phase de construction suivante, à la fin du IVe siècle, pendant laquelle fut édifiée, par-dessus, une église absidée à l'est, avec une nef unique légèrement trapézoïdale (fig.16) (Phase 3). Elle est appelée église du Martolet pour la différencier des autres églises du complexe. Elle mesurait 25,60 mètres de long sur 12,30 mètres de large, hors œuvre. L'abside possédait un large épaulement. La façade sud était rythmée d'étroites lésènes peu saillantes (fig.17)[2410]. La zone du premier mausolée (phase 2) a été conservée et aucune nouvelle sépulture n'y a été aménagée ; quelques-unes ont été placées dans la nef mais la zone de l'édifice primitif a été respectée. Lors du réaménagement des lieux et de la construction de l'église, les tombes ont été remblayées à l'exception de la tombe principale (T423). À l'est de celle-ci, un piédroit crépi, de 0,7 mètre de large sur 1,70 mètre de long, d'orientation nord-sud, a été retrouvé. Son extrémité nord a été arrachée mais on sait qu'il était accolé à la paroi de l'église. A. Antonini suppose qu'il s'agissait de la base d'un autel votif ou du socle oriental d'un arc qui surplombait la tombe principale. Cet aménagement aussi méconnu soit-il, témoigne néanmoins de l'importance de cette sépulture, certainement à l'origine de la construction de l'église et du culte qui y était alors rendu.

Un passage couvert, menant depuis la route au complexe, avait été aménagé entre la roche et l'ouest de l'église et faisait le tour du sanctuaire par le sud. Son existence confirme les dires d'Eucher de Lyon dans la *Passio Acaunensium martyrum*[2411], où il rapporte que la basilique n'était accessible que d'un côté – l'autre étant quasiment adossé à la falaise. Cette galerie, qui conduisait les fidèles au lieu de culte, suggère l'existence d'un pèlerinage depuis la fin du IVe siècle, hypothèse confirmée par la *Vita patrum iurensium Romani, Lupicini, Eugendi*[2412]. À l'angle sud-est de l'église, la première lésène marque l'entrée du couloir. Celui-

[2410] Hoops, 2004, p.138-143 ; Antonini, 2015², p.66-67.

[2411] *Passio Acaunensium*, p.38 : « At vero beatissimorum Acaunensium martyrum corpora post multos passionis annos sancto Theodoro eiusdem loci episcopo revelata traduntur. In quorum honorem cum exstrueretur basilica, quae vastae nunc adiuncta rupi, uno tantum latere adelinis incet. »

[2412] MGH, *Vita Romani, Lupicini, Eugendi*, p.139-140 : « Basilicam sanctorum, immo, ut ita dixerim, castra martyrum in Acaunensium locum, sicut passionis isporum relatio digeta testatur, quae sex

ci était soutenu, le long de la façade sud, par un mur de terrasse qui le surélevait d'environ 1,5 mètre (par rapport au contrebas). Les fidèles suivaient le couloir qui longeait ensuite la façade occidentale où il fallait franchir un escalier qui menait à l'entrée de l'église, probablement à l'angle nord-ouest de la nef. Le couloir était certainement couvert d'un appentis. Comme il n'a pas été conservé, A. Antonini suppose qu'il était en bois.

La datation de cette église a été confirmée par l'analyse au radiocarbone pratiquée sur les éléments de deux tombes retrouvées dans la nef et ainsi placées entre 381 et 414, ainsi que par une monnaie datée entre 383 et 402 et dégagée du remblai extérieur qui avait servi à surélever l'abside[2413]. Ainsi, l'église et ce groupement de locaux avec foyers auraient été contemporains, au moins au IVe siècle[2414]. Les locaux en question, ainsi que leurs transformations successives, peuvent confirmer l'importance grandissante du bâtiment funéraire voisin. L'église absidée construite à la fin du IVe siècle correspond certainement à celle construite par l'évêque Théodore après sa découverte des ossements de saint Maurice et de ses compagnons de la légion thébaine.

c. La deuxième église, du début du Ve siècle (phase 4)

Une deuxième église absidée a été construite sur le tracé de la première vers le début du Ve siècle (fig.18 et 19)[2415]. Elle en reprend tout le soubassement à l'exception de l'abside, plus large et renforcée de quatre lésènes (phase 4a), ce qui atteste la présence d'une voûte. Des pierres de remploi et notamment un autel funéraire antique (fin du IIe – début du IIIe siècle) portant l'inscription dédiée à Acaunensia, la fille du percepteur du péage, ont été utilisées pour construire les pilastres des lésènes.

Des annexes ont été édifiées, à la même époque, entre l'abside et la falaise (fig.20). Dans un premier temps, il s'agissait d'un édicule en bois remplacé par une structure maçonnée, plus grande. Elle était divisée par un mur de refend oblique et était semi-

milia et sescentos viros ne dicam ambire corpore in fabricis, sed nec ispo, ut reor, campo illic potuit consepire, fidei ardore succensus deliberavit expetere. »

[2413] Ibid., p.358.

[2414] Antonini, 2012, p.357.

[2415] Ibid., 2015², p.73. L'utilisation funéraire du couloir est contemporaine de cette deuxième église. Comme les sépultures trouvées à l'intérieur du couloir y ont été placées avant le milieu du VIe siècle, pour A. Antonini l'église existait sûrement au début du Ve siècle.

enterrée. À l'intérieur, des tombes et des coffres en dalles ou maçonnés ont été mis au jour. Des murets mettaient en valeur la tombe la plus au nord, celle contre le rocher. On peut facilement imaginer ici un lieu de sépulture particulièrement privilégié qui perdura jusqu'à la fin du XIVe siècle, et cela malgré les reconstructions de l'église. Il semblerait qu'une petite cour ait été aménagée devant cette annexe funéraire. La personne inhumée ici était certainement un haut dignitaire, peut-être ecclésiastique.

Le couloir au sud de l'église est maintenu (fig.21). Non seulement il demeure un lieu de passage mais devient aussi un espace funéraire. Cette dernière utilisation, attestée avant le milieu du VIe siècle (d'après l'étude des sépultures), a été brève. Cependant, de nombreuses sépultures (19 au total dans une faible surface explorée) y ont été aménagées, serrées contre les parois, dans un souci d'optimisation du peu d'espace disponible. Les tombes ont ensuite été remblayées puis recouvertes d'un sol de mortier (phase 4b). La façade sud du couloir est alors érigée en un mur maçonné percé de quatorze baies larges d'environ 1 mètre. Séparées par des piliers quadrangulaires soutenant la toiture en appentis, ces ouvertures étaient dépourvues de vitrage. L'ensemble était orné d'enduits peints à décor géométrique[2416]. Le couloir a été rallongé (son sol constituait alors une rampe) et aménagé de bancs maçonnés recouverts de planches. Une sacristie a ensuite été construite au sud de l'abside. D'étroites maçonneries renforçant l'accès à la rampe du couloir laissent imaginer que celui-ci était, à cet endroit du moins, un portique voûté et surmonté d'un étage (fig.22). Cette nouvelle pièce à l'étage aurait permis d'agrandir la sacristie et offrait aussi un accès au chœur (probablement aux membres du clergé qui habitaient au sud de l'église).

Au sud du couloir, en contrebas, ont été installées de nouvelles sépultures, perpendiculaires au bâtiment (peut-être sous appentis). Au-dessus de certaines d'entre elles ont été percées dans le mur des niches qui ont servi d'ossuaires ou contenu des épitaphes. Au sud-ouest, une petite annexe flanque le couloir. Elle est prolongée vers l'ouest, dans un second temps, par une autre annexe plus étroite. Celle-ci est alors contemporaine des derniers ajouts apportés à la deuxième église (phase 4b) ou de la troisième église (phase 5a – voir plus loin), soit entre le deuxième quart du Ve siècle et le troisième quart du VIe siècle. L'annexe était peut-être une chapelle funéraire dont le local occidental abritait l'entrée.

[2416] Antonini, 2015², p.70.

- Le baptistère du début du Ve siècle

À la suite des travaux entrepris à partir de 1947, les substructions d'un baptistère furent mises au jour par Louis Blondel[2417] (fig.19 et 23). Il se trouvait au sud-est de l'abbatiale, en amont donc sur le chemin qui menait les fidèles et les pèlerins aux tombeaux de saint Maurice et de ses compagnons. Son rôle primordial dans la christianisation de la région en fait un bâtiment essentiel du complexe du haut Moyen Âge ; en témoigne son emplacement central, entre les églises du site (fig.42). Son orientation, vers l'est, était différente de celle de l'église principale (et de l'église du Parvis[2418]).

La piscine se trouvait au centre d'un édifice rectangulaire de 12,7 mètres sur 9,7 mètres. Le carré oriental du baptistère est construit sur une proéminence. Le sol à l'intérieur du bâtiment est 1,5 mètre plus haut qu'à l'extérieur. Les murs ont été faits de pierres assisées de bonne qualité. La minceur des murs de fondation (entre 0,65 et 0,70 mètres) suggère une couverture en charpente. L. Blondel pensait que le baptistère était un bâtiment quadrangulaire entouré de galeries. Depuis les dernières fouilles archéologiques, ses propositions doivent être révisées. Il était en réalité bordé d'annexes au nord et au sud qui délimitaient une cour (fig. 42)[2419].

La piscine baptismale, en mortier mélangé à de la brique pilée, était de forme quasi circulaire (entre 1,50 mètre et 1,55 mètre selon l'axe) et d'une profondeur de 0,65 mètre. Elle était recouverte d'un enduit au tuileau étanche. La cuve était insérée dans un massif de maçonnerie circulaire large d'environ 1 mètre et comprenant, au nord et au sud, deux alvéoles quadrangulaires. Celle du nord, de 0,55 mètre de long sur 0,46 mètre de large, pouvait correspondre à l'entrée des néophytes dans le bassin. Celle du sud, plus petite, de 0,25 mètre de long sur 0,46 mètre de large, était recouverte d'une plaque de marbre blanc. Selon L. Blondel, c'est là que se tenait le prêtre. Il est aussi possible qu'il s'agisse de l'entrée puis de la sortie du catéchumène dans la cuve. Un trou d'évacuation, à l'ouest, et des marches pour descendre dans la piscine ont également été retrouvés. Le massif circulaire autour du bassin supportait peut-être un *ciborium*. La piscine fut rétrécie dans un second temps avant d'être définitivement comblée à une date inconnue.

[2417] Blondel, 1949, p. 15-28.
[2418] À voir plus loin dans la sous-partie relative aux églises secondaires du site.
[2419] Antonini, 2015², p.94-96.

L. Blondel pense ainsi qu'un premier baptistère existait au temps du sanctuaire de Théodore, au Ve siècle donc, et qu'il fut remanié suivant l'état que l'on connaît après la fondation du monastère par Sigismond (ou après les destructions lombardes de 574)[2420]. Dans la région du Valais, d'autres baptistères ont été fouillés, comme celui du complexe cathédral de Martigny du IVe siècle (cuve trapézoïdale) et celui de l'église de Glis (cuve rectangulaire à bord octogonal), du Ve ou début du VIe siècle – tous deux aménagés dans des annexes. Malgré son diamètre assez moyen pour une cuve baptismale, la cuve d'Agaune est la plus grande de celles découvertes dans la région. Sa forme circulaire détonne par rapport à l'usage plus fréquent de cuves octogonales. Les accès latéraux, plutôt reconnus pour les cuves hexagonales ou octogonales, sont attestés entre les IVe et VIe siècles. Aussi, A. Antonini propose de considérer le baptistère d'Agaune comme contemporain de l'église du début du Ve siècle.

d. La troisième église du VIe siècle (phase 5) : l'église de l'abbaye

L'église est en partie reconstruite au VIe siècle (phase 5a) (fig.24)[2421]. Elle mesure désormais 35,4 mètres sur une largeur de 16 mètres (épaulements de l'abside et couloir inclus). L'abside a été développée vers l'est ; son tracé extérieur a été restructuré en polygone à sept pans (de 2,2 mètres de longueur chacun) et sa forme intérieure est légèrement modifiée ; elle est désormais outrepassée. Le chevet est ainsi allongé de 6 mètres. L'abside a une ouverture de 5,7 mètres et une profondeur de 4,8 mètres. L'extérieur était enduit de crépi blanc. Les puissantes maçonneries attestent l'existence d'une abside voûtée qu'elles supportaient, et qui était doublée d'un arc à ressaut (le décrochement repéré au nord marque sa présence). On constate alors que ce nouveau chevet est légèrement décalé vers le sud (par rapport à l'ancien) et définit donc un nouvel axe pour l'église. Celle-ci, également reconstruite, semble englober, dans sa nef, le couloir méridional dont les ouvertures ont été murées mais qui semble demeurer dans sa fonction de passage. Au sud, l'épaulement de l'abside (en partie arraché) enjambe le couloir par un arc. L'église avait ainsi plusieurs niveaux de sol ; ceux du couloir et de l'abside avaient

[2420] Blondel, p. 24.
[2421] Pour l'ensemble de cette phase voir : Antonini, 2015², p.73-76.

3,20 mètres d'écart (l'abside étant plus haute). Le niveau du sol du couloir remonte progressivement vers l'ouest. Il semblerait que la façade occidentale de l'église n'ait pas été modifiée. En définitive, avec l'écart des sols et l'obturation des ouvertures du couloir, on pourrait imaginer que celui-ci ait été surélevé d'un étage. La ou les pièces qui s'y seraient trouvées auraient eu leur sol à seulement trois marches plus haut que le sol de l'église. Au nord de l'église, l'épaulement de l'abside remplace l'ancienne cloison oblique de l'annexe septentrionale qu'il amplifie en largeur. Les deux pièces qui se trouvaient de chaque côté sont conservées.

On constate ainsi que le bâti de l'église précédente a été respecté. Les constructeurs ont également su s'adapter à l'inclinaison du terrain. En effet, les différences de niveau dans et autour de l'église sont importantes : l'est de l'abside se situe un mètre plus bas que le nord de l'église, et trois mètres plus bas que le chœur. Dans le sol de la nef de cette troisième église ont été retrouvées plusieurs sépultures datées, par leur typologie, du VIe siècle – ce qui a permis A. Antonini de situer l'église à cette même époque. Notons qu'à nouveau, aucune tombe n'a été aménagée dans l'espace de l'ancien oratoire ; elles sont toutes situées autour.

Les annexes au nord-est subissent également de nouvelles modifications (fig.25) (phase 5b). La pièce la plus à l'est est dotée d'une absidiole orientée, placée en face d'une des anciennes tombes. Une nouvelle sépulture est ajoutée – certainement celle d'un personnage important, à en juger par la qualité de son tombeau maçonné et peint, qui était marquée au niveau du sol. Aucun ossement n'y a été retrouvé mais du crépi peint a été relevé dans son remblai. Les murs de la pièce étaient richement ornés de scènes figuratives : un homme barbu et tonsuré et un arbre fruitier y étaient représentés. Ensuite, un autre tombeau a été aménagé sur ce remblai. Il dépassait significativement du sol. A. Antonini propose d'y voir une fosse reliquaire. L'autre pièce, la plus à l'ouest, était également à vocation funéraire comme en attestent les quatre tombes qui y ont été découvertes. Deux d'entre elles (au sud-est de la pièce) étaient peut-être marquées par un *arcosolium* – en effet, le mur oriental est légèrement renfoncé à leur niveau. Enfin, le couloir est prolongé vers l'est par un mur adossé à l'abside et par un nouveau sol en mortier dont la pente est plus forte (fig.26). Il constitue certainement un des éléments d'un réseau de portiques reliant les différents édifices du complexe monastique.

Ces modifications sont à mettre en relation avec la fondation du monastère en 515 par Sigismond et la nouvelle organisation du pèlerinage. Les constructions semblent avoir été achevées sous l'abbatiat d'Ambroise (516-520)[2422] qui fut considéré comme l'abbé fondateur[2423], malgré le fait que les constructions aient été certainement commencées sous la gouvernance du premier abbé d'Agaune, Hymnémode, mort prématurément.

- Le remaniement du baptistère

Le baptistère du Ve siècle a été agrandi, à l'est, par une abside circulaire insérée dans un massif de maçonnerie quadrangulaire. Si dans un premier temps, A. Antonini pensait à un remaniement carolingien (fig.37), elle se ravise et pense qu'il aurait été réalisé en même temps que la construction de la nouvelle église abbatiale[2424] (phase 5) (fig. 42). Cette abside a été ainsi construite sur la galerie orientale du baptistère. Les espaces laissés libres au nord et au sud ont été interprétés par L. Blondel comme de petites sacristies, mais rien ne permet de le prouver. La paroi extérieure nord du baptistère était recouverte de plâtre blanc et non de crépissage, ce qui suggère qu'au nord fut aménagée une nouvelle salle, et non un espace ouvert sur l'extérieur. Bien qu'aucune trace n'ait été décelée, l'emplacement d'un autel dans la nouvelle abside est plus qu'envisageable. En effet, l'espace était surélevé par rapport à celui du baptistère – L. Blondel retrouva les traces d'un emmarchement y conduisant.

e. La quatrième église de la fin du VIe siècle (phase 6)

La basilique a subi une reconstruction complète vers 580 selon L. Blondel[2425], probablement à cause de l'incendie de 523 par les troupes franques et des destructions causées par les Lombards en 574 (fig.27) (phase 6). Les recherches archéologiques nous permettent aujourd'hui de situer son édification entre le troisième quart et la fin du VIe

[2422] MGH, *Passio Acaunensium,* p.38: «sed nunc iubente praeclaro meritis Ambrosio huius loci abbate denuo aedificata biclinis esse dinoscitur. » Il s'agit là d'une interpolation et non du texte d'Euscher.
[2423] Son épitaphe souligne cette considération en indiquant : « meruit primam abbatis nomine palmam », dans MGH, *Vita abbatum Acaunensium*, p.180.
[2424] Blondel, 1949, p. 15-28.
[2425] Ibid., 1948, p.12 ; Antonini, 2012, p.358.

siècle (voir plus bas), c'est-à-dire sous le règne de Gontran (561-592). Bien que l'opération ait nécessité la construction de nouvelles fondations, la forme générale demeura la même : une abside orientale polygonale à l'extérieur (sept pans), épaulée de trois contreforts disposés de manière asymétrique, avec des chambres funéraires établies contre la falaise, une nef unique élargie sans support, un accès monumental à l'ouest, décentré. C'est cette quatrième église qui servit de base pour les futures constructions carolingiennes[2426].

Seul le mur nord reprend l'alignement de l'ancienne église, contraint par le rocher. Désormais, un nouveau couloir au sud passe sous la nef. En effet, en créant une plate-forme au-dessus de son voûtement, le couloir permet aux constructeurs d'élargir la nef. L'église mesure alors 44 mètres sur 22 mètres hors œuvre (sans l'escalier à l'ouest). Contrairement aux édifices antérieurs, les murs de cette nouvelle construction sont nettement plus massifs et intègrent de nombreux éléments antiques en remploi.

La nef était couverte d'un dallage de marbre – essentiellement de remplois antiques. L'abside s'ouvre à l'intérieur de l'église sur 8,4 mètres. Aucun élément de son sol n'a pu être constaté. En revanche, une fondation large d'1,8 mètre sur 2 mètres de profondeur traverse le segment de l'abside. Il pourrait s'agir du soubassement de l'autel ou de l'écrin maçonné qui entourait le tombeau-reliquaire placé derrière l'autel[2427]. À cette époque, de nombreuses sépultures ont été aménagées dans le sol de l'église, par rangées, de manière ordonnée et systématisée. Les coffres contigus sont ainsi placés, dans le sens du cheminement, devant l'abside, dans les zones de la nef qui viennent d'être remblayées (l'ancien couloir sud et l'ancien escalier ouest). Ils sont tous maçonnés à l'exception du remploi antique de la chapelle nord (voir plus bas). Une tombe, située à l'entrée de la nef et analysée au carbone 14, nous indique que les inhumations dans cette église ont perduré jusqu'au début du VIIIe siècle.

L'accès à l'église se faisait au sud, en passant par un portail à l'antique ouvrant sur le couloir, large de 3 mètres (fig.28). Au bout du couloir, à l'ouest, un second arc fait de remplois antiques soutenait la façade occidentale. Le tiers oriental du couloir était aveugle ; un bâtiment y était, en effet, accolé. Le reste du couloir était faiblement éclairé par six baies étroites. Le sol était une chape de mortier. Ensuite, il fallait gravir le dénivelé (3,65 mètres) vers le nord grâce à un escalier pour arriver au même niveau que la nef. Aucune porte

[2426] Ibid., 2013, p. 102.
[2427] Ibid., 2015², p.77.

n'ayant été retrouvée sur le mur nord, l'entrée se faisait par une porte percée à l'extrémité septentrionale du mur ouest. A. Antonini propose de restituer, en face de cette porte, une seconde qui donnait accès à l'espace funéraire aménagé à l'ouest de l'abbatiale[2428].

En effet, à l'ouest, deux terrasses ont été réalisées afin de pallier la dénivellation. Dans ces zones, des bâtiments indépendants ont été édifiés. Un premier mur, perpendiculaire au rocher, délimitait la zone funéraire qui s'étendait sur tout le côté nord de l'abbatiale, le long du rocher. Il est possible qu'il ait soutenu, à l'ouest, un petit bâtiment adossé au rocher dont les traces d'un foyer ont été retrouvées à l'intérieur. Sur la seconde terrasse, inférieure (c'est-à-dire plus basse car un peu plus au sud), les restes d'une chape de mortier couverte d'une finition rouge laissent imaginer qu'on avait ici un bâtiment couvert. Il se trouve à l'emplacement d'une ancienne annexe occidentale.

L'espace au sud de l'abbatiale était délimité à l'ouest par un mur adossé au couloir et à l'est par un bâtiment orienté comme le baptistère.

La chapelle funéraire au nord-est de l'église a été reconstruite, son sol surélevé et de nouvelles tombes y ont été placées. Parmi elles, un sarcophage antique en remploi se trouvait à côté de deux niches funéraires (*loculi*). Contrairement aux anciens aménagements, cette nouvelle construction semble avoir été ouverte sur le chœur de l'église (les deux sols sont au même niveau). À l'intérieur, une inscription funéraire en l'honneur de l'évêque de Sion Vultcherius nous informe qu'en ce lieu étaient enterrés et commémorés de hauts dignitaires ecclésiastiques[2429]. C'est dans une tranchée de fondation de cette chapelle, contemporaine de cette quatrième église (phase 6), qu'a été retrouvé un précieux élément de datation : une monnaie frappée entre 565 et 578. L'église daterait ainsi au plus tôt, du troisième quart du VIe siècle. La typologie de l'abside amènerait d'ailleurs à avancer cette date à la fin du VIe siècle.

Directement dans l'angle nord-est de l'abside a été édifiée une petite annexe quadrangulaire, de 2,60 mètres par 2,90 mètres, dont le sol de mortier était au même niveau que le sol à l'extérieur du chevet (c'est-à-dire, 2 mètres plus bas que la nef). Son sol a ensuite

[2428] Ibid., p.76-77.

[2429] Ibid., p.81. Il n'est possible de déterminer avec exactitude la date de cette inscription, qui serait peut-être de la fin du Xe siècle voire début du XIe siècle. Par ailleurs, l'identité même de cet évêque est sujette à caution. Il paraît complexe de l'assimiler à l'évêque Willicaire du VIIIe siècle.

été surélevé de 0,40 mètre. Cette annexe aurait pu avoir un étage, accessible depuis le chœur (fig.29).

Enfin, tout un dispositif de drainage des eaux de pluie constitué de puits et de caniveaux enterrés ont été mis au jour[2430].

9. La phase relative au règne de Charlemagne

a. Abbatiale

- Le chœur oriental : la cinquième église du VIIIe siècle (phase 7).

Vers le VIIIe siècle[2431], probablement sous les abbatiats de Willicaire (abbé entre 762 au plus tard et 785 au plus tôt) puis d'Althée (vers 786-804), a été entreprise, en plusieurs étapes, la construction d'une nouvelle basilique (fig.30). La *Vita Boniti episcopi arverni* évoque la restauration et l'embellissement de la basilique d'Agaune dans la première moitié du VIIIe siècle, par l'évêque de Clermont Procule, lors du transfert du corps de saint Bonnet de Clermont[2432]. Il est possible que sa sépulture ait été installée dans les annexes au nord de l'église.

Dans un premier temps, ces modifications ont concerné l'abside orientale - toute la section ouest demeurant inchangée (fig.30). Il s'agit ici de la cinquième église (phase 7). Le nouveau chœur oriental était toujours sur le même axe est-ouest que l'ancien, mais a cependant été décalé vers le sud. Selon L. Blondel, le déplacement aurait été réalisé afin d'éviter les constructions plus anciennes accolées à la falaise[2433]. Ce nouveau chevet a été réalisé afin de coexister avec la nef de l'édifice précédent. À ce stade il n'était donc pas prévu de reprendre le reste de l'église – seul l'escalier d'accès occidental et l'inclinaison de sa rampe ont été légèrement modifiés[2434].

[2430] Ibid., p.79.
[2431] Ibid., p. 106.
[2432] MGH, *Vita Boniti*, chap.33, p.135.
[2433] Blondel, 1948, p.28.
[2434] Antonini, 2015², p.82.

La nouvelle abside reprend les alignements intérieurs et les épaulements de l'ancienne abside. L'abside était chemisée à l'extérieur par un épais mur au tracé probablement trapézoïdal – si on se réfère aux restes de parement et, de manière analogique, à la forme qui doit être retenue pour le chevet occidental construit dans un second temps. Des maçonneries en saillie renforçaient les angles du chevet à pans coupés. L'une d'elle était construite sur l'ancien contrefort sud, et une seconde au nord de l'ancien contrefort oriental. Il est possible qu'une fenêtre axiale ait été percée entre ces épaulements. Ils soutenaient le chevet et surtout l'écart des sols. À l'extérieur du chevet, le sol est 2,3 mètres plus bas que celui de la crypte (à voir dans le paragraphe suivant) soit 4,5 mètres plus bas que celui de l'abside.

Découverte en 1899 par P. Bourban, la crypte avait été manifestement créée en même temps que le chœur. Il s'agissait d'une crypte à couloir semi-circulaire dont l'accès se faisait par des escaliers latéraux, eux-mêmes adossés aux épaulements de l'abside. Sur les photos de P. Bourban prises lors des fouilles, on peut voir la partie sud du déambulatoire de la crypte avec les quelques marches en éléments de remploi donnant accès à la nef (fig.31)[2435]. Le couloir était large d'1,10 mètre. Le sol était couvert d'un mortier très dur avec une forte inclinaison à l'est, et les murs ont été recouverts d'un enduit peint imitant le marbre. L. Blondel décrivit les fragments de décors qu'il retrouva ; il s'agissait de panneaux rectangulaires (large de 1,05 mètre sur environ 0,95 mètre de hauteur), faisant alterner une dalle marbrée grise et rouge et une dalle ornée de deux rosettes. De cette crypte, il ne subsiste aujourd'hui que quatre gros fragments du mortier du sol (lequel avait été renouvelé deux fois). Leur étude a démontré qu'il s'agissait – pour les deux phases les plus anciennes – d'un mortier de couleur rouge obtenu grâce à de la poussière de brique ; la couche plus récente était composée de mortier blanc, et deux incrustations y ont été retrouvées : l'une en marbre et l'autre en brique.

Nous savons que cette crypte annulaire, placée sous le chœur, avait pour but de favoriser la circulation des fidèles et des pèlerins qui se rendaient auprès des précieuses reliques. En revanche, l'emplacement de ces dernières dans la crypte ne peut être clairement déterminé. En effet, malgré les suppositions sur l'analogie entre les cryptes est et ouest, il

[2435] Une tombe du VIe siècle fut notamment utilisée.

semblerait que l'emplacement des reliques ait été distinct d'un pôle à l'autre. D'après l'étude du sol du déambulatoire de la crypte orientale par A. Antonini, il n'y avait pas (comme à l'ouest) de passage médian menant vers un éventuel tombeau-reliquaire. Seule l'existence d'un déambulatoire semi-circulaire est attestée. L'archéologue propose alors d'envisager les reliques dans un aménagement de la paroi du déambulatoire, une niche par exemple.

Au nord du chœur, il existait déjà une petite pièce annexe qui a été reprise à la même époque que le chevet oriental[2436] et qui possédait un sol en mortier (fig.29). Il est possible qu'elle ait eu son pendant au sud. Au sud-est et à l'est on été retrouvés deux angles alors associés à cet aménagement. L. Blondel les a considérés comme des restes de chapelles de chœur mais leur fonction nous est encore inconnue. Les prétendues chapelles auraient pu s'élever sur deux niveaux et avoir leur étage à la même hauteur que l'abside. Cependant, A. Antonini suggère avec prudence que ces éléments pourraient très bien être des restes de supports et de contrebutements, puisqu'aucun lien avec le chœur n'a pour l'instant pu être démontré.

Un porche a été ajouté devant le couloir voûté sud comme l'atteste son pilastre nord-est retrouvé dans le mur de l'abside.

Une autre pièce, au nord du chœur, adossée à la falaise, a été reprise à la période carolingienne ; et peu de temps après la construction du chœur, une tombe y a été creusée dans la paroi sud, comme un enfeu. Il s'agissait certainement d'une chambre funéraire, bien que sa fonction de chapelle ne soit pas totalement exclue. Comme le niveau du sol était plus bas que celui de la nef (au même niveau que la crypte annulaire) il est probable qu'elle a été accessible par l'extérieur. Il faut également prendre en compte la possibilité qu'un étage ait existé au-dessus de la tombe, étage qui aurait pu être ouvert sur le chœur. Compte tenu de la situation privilégiée de cette chambre funéraire (fig.32) dans le voisinage immédiat des reliques, elle a peut-être tenu lieu de sépulture pour un personnage important en lien avec la construction de l'église.

Comme la construction du chœur occidental s'est faite quelques années après celle de la crypte orientale, A. Antonini doute que le chœur oriental ait continué à être utilisé tel

[2436] Antonini, 2015², p.84.

quel, comme l'avançait L. Blondel dans une hypothèse d'un double chœur carolingien. En effet, les reliques avaient très tôt été transférées dans la nouvelle crypte occidentale et l'abside orientale percée pour former la nouvelle entrée de la basilique. La typologie de la crypte orientale rappelle fortement le parti de Saint-Denis en 775. Aussi, A. Antonini propose de dater celle de Saint-Maurice d'Agaune de la même époque. L'ambon retrouvé dans les murs du chevet polygonal de la chapelle gothique et daté de la deuxième moitié du VIIIe siècle pourrait avoir été un des aménagements liturgiques de cette nouvelle église[2437].

Les fouilles d'A. Antonini ont permis de retrouver, tout juste devant le seuil de celle-ci, des sépultures ordonnées et, d'après l'une d'elles retrouvée dans le mur du chevet oriental, le chœur aurait déjà commencé à être détruit au milieu du IXe siècle – soit très peu de temps avant ou après la construction de son pendant occidental.

- Le chœur occidental : la sixième église, du IXe siècle (phase 8)

C'est donc après l'édification du chœur oriental et avant sa réfection en entrée principale qu'une nouvelle abside avec crypte à déambulatoire a été créée à l'ouest et que la petite église fut remplacée par une basilique à trois nefs (fig.33, 34 et 37). Les tracés de la façade nord et la chambre funéraire au pied de la falaise ont été conservés. Les constructeurs se sont inspirés de la forme du chœur oriental pour élever celui à l'ouest. Avec cet aménagement, l'église (la sixième – phase 8) mesure 51,6 mètres sur 20,6 mètres[2438]. Ce nouveau chœur détermine un nouvel axe alors décalé vers le sud (par rapport à celui de l'ancienne église) et entraîne la reconstruction de la nef. Dans un premier temps, c'est le socle et notamment le soubassement sud du chœur, au pied de la pente, qui a été construit. Ensuite, le tombeau-reliquaire est mis en place puis les parois du couloir de la crypte et l'*arcosolium* au-dessus de la tombe (fig.35).

Le chœur occidental a été construit en plusieurs étapes, au-delà de l'ancienne rampe d'accès. Selon les fouilles pratiquées dans les années 2000[2439], il semblerait que les sols aient été en premier lieu terrassés ; ensuite, les murs de fondation de la galerie de la crypte ont

[2437] Ibid., p.90.
[2438] Ibid., p.83.
[2439] Ibid., 2013, p. 104.

été levés et ceux de l'église préexistante ont été détruits ; enfin, les murs de la galerie furent dressés. Les écarts dans la composition du mortier et les alignements des murs confirment cette progression dans la construction. Malgré cela, le chœur occidental, les galeries de la crypte et le tunnel central aboutissant au tombeau-reliquaire, ainsi que la niche rectangulaire opposée, forment un ensemble cohérent.

En construisant ce nouveau chœur, les bâtisseurs ont dû tenir compte de la pente. Ainsi, les parties occidentale et septentrionale du chœur se situent environ 4 mètres plus haut que la zone au sud de celui-ci. L'abside intérieure est semi-circulaire et inscrite dans un massif trapézoïdal. Il est épaulé au nord et à l'ouest de contreforts. Un mur de clôture percé d'un portail à vantail s'appuyait perpendiculairement au sud de l'abside. Il délimitait le cimetière qui se développait sur le replat ouest de l'église. À l'intérieur le chœur forme une estrade surélevée – à cause de la crypte en-dessous – qui s'avance jusqu'au milieu de la première travée de la nef. Une maçonnerie du reste de son parement nord a été retrouvée. Son extrémité orientale était percée d'un passage central qui permettait d'avancer jusqu'à une niche aménagée au-dessus de la *confessio* et du tombeau-reliquaire de la crypte. À cet endroit le sol était une seule et grande dalle. L'accès à l'estrade n'a pas été conservé mais A. Antonini propose de reconstituer deux escaliers de sens opposés placés de part et d'autre du passage central (comme à l'église Saint-Théodule de Sion).

La crypte ouest se révèle plus vaste que celle de l'est. Il s'agit d'une crypte à couloir semi-circulaire donnant accès à une chambre funéraire en forme de tunnel menant au tombeau-reliquaire (fig.33 et 35). La largeur de l'escalier pour y descendre est de 0,90 mètre, le tombeau-reliquaire est large de 1,20 mètre et le tunnel central qui y donne accès a une largeur comprise entre 1,50 et 1,75 mètre.

Dans une description de la crypte au XVIIe siècle[2440], alors que celle-ci était visible depuis l'éboulement du rocher qui détruisit les voûtes du chœur, il est dit que l'accès était double. On y parvenait du côté du rocher, au nord donc, par une entrée ouverte sur le chœur, et une autre du côté du vivier. D'après les fouilles, l'entrée dans cette crypte se faisait

[2440] ASM, tiroir 62, n°127, Jean-Jodoc de Quartéry : « De altaribus in alma Ecclesia Sancti Mauritii Agaunensis olim existentibus : Sub ipso magno altari illud erat oratorium versus originem fontis in capite catacumbarum positum, lapis illius altaris erat marmoris rubri ; duplex erat ingressus a parte rupis chori et viviarii. »

par les bas-côtés en franchissant trois marches de marbre de remploi. De l'enduit recouvrait le sol du déambulatoire, et les murs étaient percés de quelques fentes pour l'éclairage. Les fouilles ont également permis de découvrir les traces de l'une de ces ouvertures au nord, et d'une autre au nord-ouest. Selon leur emplacement, il est fort probable que deux autres aient été disposées, de manière symétrique, au sud. Une autre ouverture pouvait avoir existé juste en face des reliques, à l'ouest donc, peut-être au-dessus de la niche. La fonction de cette niche demeure cependant incertaine. L. Blondel pensait, selon les maçonneries encore conservées, qu'il aurait pu s'agir d'un autel. Le fait que les ouvertures aient été percées assez bas dans le mur laisse imaginer un couloir de faible hauteur. Ses parois étaient crépies et décorées par un damier blanc et rouge.

Le tunnel ou chambre funéraire qui donnait accès au tombeau-reliquaire était large, à son entrée, d'1,80 mètre et, à l'opposé, d'1,45 mètre.

Le tombeau-reliquaire, alors installé au fond du tunnel central de la crypte, contenait un sarcophage du VIe siècle en grès coquiller renforcé aux angles[2441] et dont les traces d'un couvercle – en général légèrement bombé pour ce type de sarcophage – ont été retrouvées. Des traces d'abrasion témoignent d'une utilisation antérieure. Le sarcophage a été partiellement enterré (il ne dépasse que de 0,20 mètre du sol) et fermé sur les côtés avec du mortier. Il était aménagé dans une tombe de type *arcosolium* : une niche semi-circulaire creusée au-dessus de la sépulture. Le voûtain de l'*arcosolium* est posé sur deux dalles insérées dans les maçonneries latérales. Son diamètre, adapté à la largeur du tunnel, est d'1,45 mètre.

La niche de l'*arcosolium* a été reprise plusieurs fois. La première modification a consisté à briser le mur tout contre la tombe jusqu'au niveau du sol, et de le remplacer par une tablette maçonnée et enduite. La cuve est surélevée par un lit de pierre. Ensuite, les bords du sarcophage ont été relevés avec des fragments de tuiles, et l'intérieur de la niche enduit d'un mortier de couleur rouge. Les traces de cette couleur rouge ont été retrouvées au fond du sarcophage, ce qui prouve que celui-ci était ouvert et vide lors des travaux. Puis, la tombe fut scellée de nouveau ; le couvercle a laissé sur l'enduit une décoloration brunâtre. Plus tard, la maçonnerie devant l'*arcosolium* fut enlevée et un « canal » fut creusé verticalement dans la paroi sud du tunnel. Nous pouvons donc constater qu'à chaque modification, la tombe-reliquaire semble avoir été ouverte. Le changement le plus récent

[2441] Antonini, 2013, p. 104 : Dimensions intérieures : longueur 189cm, largeur 56−44cm, profondeur 33cm.

date de 1225, lors de l'élévation des reliques et de leur translation dans la châsse de saint Maurice (fig.). La tombe – qui est elle-même devenue une relique en tant que telle – est restée un lieu de culte.

Au sommet de l'*arcosolium*, à environ un mètre au-dessus du sol de la crypte, une ouverture rectangulaire a été percée. Cette *fenestella* relie symboliquement le tombeau à la *confessio* située au niveau de la nef et à l'autel situé au niveau du chœur. Sur les parois du tunnel central menant au tombeau-reliquaire, à quatre-vingt centimètres du sol, on distingue des empreintes rectangulaires de 0,20 mètre sur 0,10 mètre – probablement les vestiges de consoles latérales ou d'un linçoir[2442]. A. Antonini suggère également l'existence d'une grille au-dessus de la crypte, qui permettait au visiteur de contempler la tombe.

Ce chœur occidental, construit sur de nouvelles fondations, diffère légèrement – dans sa structure – de celui de l'est. Le plan de la crypte, avec aménagement des reliques au bout d'un tunnel central, correspond à un type plus tardif que celui du chœur opposé, et date probablement du IXe siècle. Il est alors caractéristique des églises de pèlerinage, et les nombreuses reprises de l'*arcosolium* témoignent d'une volonté constante de modernisation et d'adaptation aux flux des pèlerins. La crypte à couloir est également un parti courant dans le Valais à l'époque carolingienne[2443] - d'ailleurs les deux chœurs de l'abbatiale ont chacun été associés à une crypte à couloir. L'église Saint-Sigismond dans le bourg de Saint-Maurice a également été dotée d'une crypte de ce même type ainsi que celle de Saint-Théodule à Sion. Cette forme a ainsi été utilisée dans la région afin d'assurer le culte de saint Maurice et de ses promoteurs. On peut y voir une initiative ou un sérieux soutien de la part de l'abbé de Saint-Maurice d'Agaune, également évêque de Sion à partir de la moitié du VIIIe siècle.

Comme nous l'avons précédemment évoqué, la construction du chevet occidental bouleverse alors l'accès originel à l'église. Désormais une nouvelle entrée est percée à la place du chevet oriental et de sa crypte, arasés, devant laquelle on a construit un narthex ou un porche abritant des sépultures (crépies et, pour la majorité, jumelles ou simples, anthropomorphes). L'une d'entre elles a été datée au carbone 14 du milieu du IXe siècle.

[2442] Ibid., p. 105.
[2443] Les deux chœurs de Saint-Maurice ont en effet été associés à une crypte à couloir. Notons aussi que l'église Saint-Sigismond dans le bourg de Saint-Maurice a également été dotée d'une crypte de ce même type ainsi que celle de Saint-Théodule à Sion.

Elle fournit ainsi un *terminus ante quem* pour la destruction du chevet oriental. L'emplacement de deux tombes en particulier – perpendiculaires aux autres, le long de ce qui devait être la façade orientale – laisse imaginer l'aménagement d'un passage central, restitué comme un escalier de cinq marches qui permettait de franchir l'écart de niveau entre l'extérieur et la nef. L'aménagement de cette nouvelle entrée directement à l'est a permis d'allonger et d'élargir la nef et d'améliorer l'accès à l'église – ce qui évitait de faire le tour du bâtiment. De plus, avec ce nouveau chœur, l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune imitait le parti de Saint-Pierre de Rome et rappelait ses relations étroites avec l'Église romaine.

- La nef

Si le chœur oriental s'est adapté, lors de sa reconstruction, à l'ancienne nef, l'édification du chœur occidental a été l'occasion d'un remaniement conséquent de la nef (fig.33 et 36).

Elle est élargie et divisée en trois vaisseaux de sept travées par des piliers. Seul le vaisseau sud a survécu en élévation et est aujourd'hui intégré dans la façade baroque du monastère actuel. Le vaisseau central était large de 10 mètres et les bas-côtés mesuraient 3 mètres de large au sud et entre 3,3 et 4 mètres au nord. De nouveaux murs sont dressés au nord sur les anciennes fondations mais reposent sur de nouvelles au sud. L'élargissement de la nef dans la nouvelle basilique a été tel que l'ancien couloir du sud –appelé couloir « des catacombes » en raison des nombreuses inhumations qui y avaient été pratiquées – a été totalement recouvert et s'est alors retrouvé sous la moitié méridionale de la nef (fig.37 et 42)[2444]. Pour ce faire, il a été nécessaire de réaliser un soubassement important au sud afin d'égaliser le niveau de la nef. Le soubassement est alors voûté et double vers l'extérieur l'ancien couloir « des catacombes ». Ses voûtes s'adossaient aux extrémités du couloir à de puissantes maçonneries transversales. Le couloir « des catacombes » reste néanmoins toujours accessible malgré la fermeture de son accès occidental.

De la nef ont été conservés cinq des sept piliers de l'arcade sud (intégrés dans la façade du bâtiment actuel) maçonnés, rectangulaires, élevés sur des socles et sommés par des impostes (fig. 36)[2445]. D'une hauteur de 3,75 mètres, ils étaient composés d'un mélange

[2444] Antonini, 2015², p.89.
[2445] Antonini, 2015², p.89.

de marbres romains en remploi et de fragments de blocs de tuf taillés qui furent ensuite enduits. Les piliers étaient distants d'environ 3,25 mètres et le dernier pilier, à l'ouest, était lui à 7 mètres de l'épaulement de l'abside occidentale. Il faut alors restituer ici une arcade plus grande qui marque la croisée du transept. A. Antonini propose d'y voir un transept non saillant. D'après les restes d'une fenêtre, il semblerait que des ouvertures aient été pratiquées entre les supports. La nef possédait vraisemblablement une couverture en charpente ouverte ou un plafond de bois.

Le chœur occidental était réservé aux moines et séparé du reste de la basilique. A. Antonini a découvert, à l'ouest du vaisseau central de la nef, entre deux piliers, les traces du mur de traverse qui délimitait ce chœur des moines.

À cette époque, les chapelles funéraires au nord de l'abbatiale sont à nouveau reprises[2446]. À la chapelle au nord-est est ajoutée une absidiole orientée. Au nord-ouest, une nouvelle chapelle absidée est construite. Elle est accessible depuis le bas-côté grâce à une large ouverture pratiquée dans le mur nord de l'abbatiale et depuis le nord, par le couloir qui longe la nef. Les bases de deux colonnes ont été retrouvées adossées au rocher. Elles soutenaient une arcade de deux travées et un plafond. Son abside était surélevée de deux marches.

b. Les autres sanctuaires du complexe

Parmi les découvertes de la décennie 2010, une des plus substantielles est celle d'une seconde église à l'est de l'abbatiale (fig.41 et 42). Pourtant, aucune archive ne mentionne l'existence de plusieurs églises dans le complexe monastique de Saint-Maurice d'Agaune. La seule occurrence que nous possédons à ce sujet est ténue ; elle nous vient de Grégoire de Tours qui, dans son *Histoire des Francs*, précise que Sigismond fit construire plusieurs *basilic(ae)* à Saint-Maurice d'Agaune[2447]. Ici, le terme *basilica* doit être compris au sens large, à savoir désignant un édifice religieux, même modeste.

[2446] Ibid., p.89-90.
[2447] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum*, III, p.100 : « regnum eius Sigismundus filius obtenuit, monasteruimque Acaunensim sollerti cura cum domibus basilicisque aedificavit. »

1. L'église dite « du Parvis »

Déjà en 1947, L. Blondel avait retrouvé, sans le savoir, les annexes funéraires de l'angle nord-ouest de l'église[2448]. Il pensait avoir affaire ici à une chapelle autonome. Il s'agit en réalité d'un des ajouts carolingiens à l'ancienne église du Parvis. Dans cette chapelle, qui mesurait 3,50 mètres de côté, ont été retrouvées, entre autres, deux tombes au nord et à l'est. Celle du nord était nichée dans un *arcosolium* dont l'intérieur était décoré d'une fresque figurant une grande croix gemmée sur fond de losanges rouges et jaunes (fig.47) ; le sarcophage était maçonné et probablement enterré. La tombe de l'est était apparemment moins ancienne. L'archéologue date la chapelle de la fin du VIIIe siècle ou du début du IXe siècle.

C'est véritablement en 1974 et 1975 que l'équipe Stöckli mit au jour une partie de l'église du Parvis : le nord de son abside et l'est de l'annexe funéraire. En 2004, à l'occasion de fouilles dans l'actuelle basilique, son mur occidental a été reconnu. C'est ensuite, en 2012/2013, qu'A. Antonini a pu fouiller toute l'abside et une partie de la nef de cette deuxième église, construite dans l'alignement de Saint-Maurice, à l'est (fig.42).

L'église possédait, dans un premier temps, vers le VIe siècle[2449], une vaste nef avec abside inscrite dans un chevet polygonal (à sept pans) à un contrefort (fig.46). Elle mesurait 30 mètres sur 16 mètres. Ses dimensions sont assez similaires de la troisième église du Martolet (la martyriale)[2450]. Les murs est, ouest et sud étaient plus épais à la base (1,2 mètre) en raison d'un socle en saillie. Le long de ces murs, la saillie forme un ressaut profond de 0,4 mètre qui laisse imaginer des « banquettes » maçonnées. Néanmoins leur hauteur à environ 1 mètre exclut une utilisation en tant que véritable banc – notamment pour les moines – sauf si un emmarchement en bois était placé devant. Les murs étaient rythmés d'arcatures aveugles.

Deux chancels subdivisaient l'espace (fig.46 et 48) : le premier, au sol recouvert de mortier rouge et percé de deux portes latérales, séparait le chœur liturgique de l'espace laïc

[2448] Blondel, 1948, p.40-43.
[2449] Antonini, 2015², p. 96-100. L'ensemble des différentes étapes de constructions de la nef sont datées par A. Antonini d'après l'examen des formes du bâtiment et l'analyse des sépultures retrouvées dans les différentes couches.
[2450] Ibid., p.97. Elle est plus courte de 5 mètres et l'arc de son abside est plus large (6,7 mètres).

; le deuxième délimitait le *presbyterium* devant l'abside, incluant le sanctuaire avec l'autel au centre. Les deux chancels ont existé ensemble. Les portes du premier chancel qui délimitait le chœur liturgique ont ensuite été obturées par un muret. On peut imaginer qu'une porte centrale les a remplacées. A. Antonini suppose que plusieurs autels avaient pu être installés dans ces deux zones.

Sous la chape du chœur et de la nef, des sépultures ont été aménagées. Elles attestent ainsi l'existence d'un premier niveau d'utilisation avant celui-ci. L'église avait vraisemblablement dans un premier temps une vocation funéraire. La rangée devant le chancel transversal était réservée aux inhumations privilégiées. L'analyse des inhumations pratiquées dans l'église – et notamment celle de la tombe du moine Rusticus (fig.49) – a permis de dater cette première période du VIe siècle.

L'église était entourée d'annexes ajoutées progressivement. Au nord, a été aménagée une chapelle accessible depuis le presbytère (celle avec l'*arcosolium* trouvée par L. Blondel). Une seconde, au nord-est, était divisée par un mur de refend et était aussi accessible depuis le presbytère. Son sol, plus haut de la nef d'une marche, recouvrait des sépultures. Une autre chapelle a été retrouvée au sud. Son sol plus bas que la nef cette fois-ci (de 0,50 mètre) recouvrait aussi des sépultures. La destination funéraire de ces deux annexes ne fait donc aucun doute. L. Blondel aurait retrouvé une chapelle à abside à l'ouest de l'église. Enfin, à environ 4,5 mètres à l'ouest de la façade de l'église a été repéré un mur attribué au soubassement d'un portique qui semblait courir également au sud de l'église. Il y était délimité par un mur avec banquette de 0,45 mètre de large.

À l'époque carolingienne, vers le VIIIe siècle, l'abside et la première travée de la nef ont été remaniées, et la vocation funéraire n'a plus eu cours dans cette zone (fig.50)[2451]. Du côté de la nef, les anciens coffres ont été, en partie, réutilisés. Un nouveau sol a été disposé 40 centimètres plus haut. Le chancel de chœur a été détruit. D'après l'épaisse maçonnerie retrouvée à l'intérieur de la nef, au sud, et si l'on en restitue une similaire au nord, il semblerait que deux murs aient été dressés dans le sens de la longueur de la nef afin de créer un passage central (*solea*) menant au presbyterium. Ils auraient pu constituer les bancs des moines. On observe cet aménagement dans l'église nord du groupe épiscopal de Genève

[2451] Antonini, 2015², p.99.

aux VI-VIIe siècles. Le petit chancel, lui, a été préservé. Cette église avait manifestement vocation à être régulièrement, voire exclusivement, utilisée par la communauté monastique. Sa vocation funéraire est devenue secondaire.

Au IXe siècle, un plancher a été posé, mais il fut incendié à une date inconnue. L'église disparaît vers l'an mil, peut-être en raison de la construction du clocher et du terrassement à l'est de Saint-Maurice (fig.42 et 43). Un bâtiment adossé au nord du chœur est encore occupé entre le IXe et le XIIe siècle – comme l'attestent les deux foyers retrouvés.

Sa titulature et sa destination exacte demeurent donc méconnues. Il semblerait qu'après les modifications entreprises dans l'église « du Parvis », la fonction funéraire ait été transférée dans les nouvelles chapelles construites sur le pourtour de l'édifice qui, quant à lui, est probablement devenu l'église monastique.

2. Le baptistère à l'époque carolingienne

Nous ne savons pas précisément quand la piscine du baptistère a été comblée, mais c'est l'époque carolingienne qui demeure l'hypothèse la plus probable. En effet, d'importants changements avaient été entrepris non seulement sur la basilique mais aussi sur les bâtiments annexes − dont le baptistère. Notons qu'un tel aménagement n'exclut nullement le fait que ce dernier édifice ait conservé la même fonction. Au contraire, il est fort probable que des fonts baptismaux ont été installés au-dessus de la piscine condamnée. Celle-ci a en effet été recouverte d'une grande dalle par-dessus laquelle furent disposés des blocs de pierres. L. Blondel pense qu'ils supportaient les nouveaux fonts baptismaux[2452].

Le bâtiment en question a été transformé en cloître, au plus tard au XIVe siècle[2453], mais les fonts ont manifestement subsisté à l'angle de celui-ci. Malgré cette transformation radicale, la fonction baptismale a été maintenue, comme en témoigne d'ailleurs le baptême dans le cloître dit de Sainte-Catherine mentionné dans un acte notarié du 12 mars 1574[2454].

[2452] Blondel, 1948, p. 22.
[2453] ASM, CHA 55 4, tiroir 55, 4e paquet : « Illud altare et navis erant super claustra. »
[2454] ASM, LIB 0/0/8/41, f° 51r-53r : « in Sancto Mauritio Agaunensi in claustro de pie beate Catherine. »

c. Cloître, bâtiments conventuels et palais

1. L'*aula*

L'autre grande découverte des fouilles de 2012/2013 est celle d'une *aula* du Ve siècle, remaniée jusqu'au VIIIe siècle, retrouvée à l'occasion de travaux d'édilité[2455]. Elle n'a été fouillée qu'en surface. Ainsi, les informations qui lui sont relatives concernent essentiellement le dernier état d'occupation. Néanmoins, l'analyse des murs restants et la réouverture de la tranchée d'égout attestent l'existence de plusieurs phases et ont permis aux archéologues d'étudier une partie de la stratigraphie. Jusqu'à cinq sols superposés sur 1,1 mètre de hauteur ont été reconnus.

L'*aula* mesurait 22 mètres de large sur, au moins, 30 mètres de long (fig.42 et 51). Sa façade orientale était proche de la voie publique, et sa façade occidentale près du baptistère – notons que, pour cette dernière, il s'agit d'une supposition puisqu'elle n'a pas encore été reconnue. Elle était bordée le long de son mur sud par un portique de 4 mètres de largeur. L'entrée se faisait du côté nord. Des restes de pavage y ont été découverts.

À l'époque carolingienne, qui est donc sa dernière phase d'utilisation et la seule clairement analysée, l'édifice a été divisé en deux dans la largeur par un mur auquel les constructeurs ajoutèrent une abside axée nord-ouest et un passage de service. Dans la salle d'apparat, un podium était installé, adossé à la paroi occidentale. C'est la présence de cet aménagement qui a permis d'identifier le bâtiment comme une *aula*.

La salle alors délimitée à l'ouest mesurait 21 mètres par, au moins, 10 mètres. Cette salle à l'ouest était séparée de l'annexe nord par une cloison qui a ensuite été détruite. Des traces d'un poteau qui soutenait le plafond ont été retrouvées sous les chapes qui ont successivement recouvert le sol. L'accès se faisait par une porte ménagée dans le mur nord. Près de cette entrée ont été retrouvées deux des marches d'un escalier menant à l'étage. Cet escalier était déjà présent lors du percement de la porte nord. L'abside implantée sur le mur séparant l'*aula* en deux pièces était également percée d'une petite porte. On y accédait par une rampe qui reliait le niveau de la salle occidentale à celui du podium surélevé. A. Antonini

[2455] Antonini, 2015², p.100-104.

précise que les deux portes et l'abside résultent tous de remaniements différents[2456]. La rampe a été réalisée après la suppression du mur de refend entre la salle occidentale et son annexe septentrionale.

La salle orientale, quadrangulaire, mesurait 21/17,5 mètres par 22,5/20 mètres[2457]. Aucun de ses murs n'est parallèle. Le mur nord prolonge celui de la salle occidentale. La voirie a certainement influencé le tracé des murs sud et est. Comme pour la salle occidentale, seule sa phase finale est connue.

Le niveau d'utilisation le plus récent (sur cinq), c'est-à-dire le niveau carolingien, est constitué d'une chape de mortier rouge d'une épaisseur de 20 centimètres (fig.53). En-dessous, une première chape qu'il remplace a été reconnue, également teintée de rouge. Le sol ainsi constitué recouvrait des dalles posées sur des socles maçonnés de 45 centimètres de haut (mais aux dimensions variables) laissant passer des conduits de chauffage (fig.52). Ce système a été installé en même temps que le dernier niveau de sol. Il fait donc partie de l'aménagement le plus récent de la salle. Les socles ont percés les sols plus anciens afin d'être posé sur le quatrième sol. Des cheminées ont été ménagées dans les murs.

De l'aménagement de l'espace n'ont été conservés que la base d'un pilier et le podium. Le pilier était à 5 mètres de la paroi ouest et à 7 mètres de celle du nord. On doit l'associer à un pilier ou une colonne qui soutenait le couvrement, certainement un plafond. Le podium était à l'ouest de la salle et mesurait 5,3 mètres de côté sur 0,10 mètre de haut. Son origine remonte jusqu'au quatrième sol (sur les cinq reconnus). Il a été agrandi dans un second temps par l'adjonction de l'abside (placée après le dernier sol). Celle-ci avait également un sol de mortier peint en rouge. Aucune implantation de dispositif cultuel (autel ou chancel), n'a été constatée. Le cinquième sol, le plus ancien, était aménagé sur un vide sanitaire à l'exception de la zone du podium. Peut-être prévoyait-on déjà l'aménagement du podium à cet endroit.

Les fouilles ont permis la mise au jour d'un couloir au sud de l'*aula*. Le mur qui le délimite est constitué de maçonneries d'époques différentes. La faible épaisseur du mur et l'étude des sols successifs du couloir laissent imaginer un portique dont le mur était le

[2456] Ibid., p.101.
[2457] Ibid., p.101-103.

soubassement. Ses sols étaient percés par des canalisations de bois (il y a eu au total trois réfections du système). D'après leur installation, l'eau s'écoulait vers l'est. Ils devaient récolter les eaux usées provenant de l'*aula*.

Quelques éléments ont permis de fournir des éléments de datation[2458]. Dans la salle occidentale une planche retrouvée sous la fondation de l'abside a été datée entre le Ve et le VIe siècle avec un pic de probabilité maximale pour le milieu du VIe siècle. L'étude du poteau qui a remplacé le mur de refend a livré une date oscillant entre le IIIe siècle et le début du Ve siècle, avec un pic de probabilité maximale au IVe siècle. Pour A. Antonini, la construction de l'*aula* au Ve siècle ou VIe siècle est très probable.

Le dernier sol de l'*aula*, quant à lui, a pu être daté entre la seconde moitié du VIIe et la première moitié du VIIIe siècle. La première canalisation en bois du couloir sud a été réalisée à partir d'un arbre abattu en 734. L'*aula* avait disparu vers le Xe siècle ; les traces d'incendie repérées en sont peut-être la cause, mais nous ne sommes pas en mesure d'affirmer s'il s'agit du même incendie qui toucha également l'église « du Parvis ».

Les sources textuelles sont muettes quant à cette *aula*. Néanmoins, son emplacement, son système de chauffage, son estrade et ses dimensions monumentales suggèrent qu'il s'agissait d'un édifice destiné à accueillir des personnalités de haut rang, peut-être l'abbé de Saint-Maurice, l'évêque de Sion ou encore le roi (burgonde puis franc) lors de ses visites. Son association au complexe monastique est évidente et son emplacement près de la route, en bordure ou à l'extérieur de l'espace monastique, en fait un lieu de réception et/ou de résidence idéal. On peut ici imaginer l'existence d'une salle publique, d'apparat, comme l'était certainement la pièce orientale et de salles privées comme celles qui devaient se trouver à l'étage. À l'époque carolingienne, le monastère devient un instrument de pouvoir. L'abside ajoutée à cette époque atteste de la sacralisation de ce lieu de pouvoir[2459]. L'*aula* est ainsi à considérer, après l'abbatiale, comme un des bâtiments les plus importants du complexe.

[2458] Antonini, 2015², p.104.
[2459] Renoux, 2010, p.81-98.

Le site s'est ainsi révélé être un complexe monumental capable d'accueillir non seulement une grande communauté monastique, mais aussi les cours des évêques et des rois en visite, tout comme des pèlerins et des marchands[2460].

2. Les deux bâtiments avec salles chauffées

Au sud de l'abbatiale (non loin de la place proche de la Procure), un grand bâtiment a été découvert (fig.41 E)[2461]. Il est composé d'une grande salle de 12,5 mètres de large sur environ autant de longueur et de plusieurs petites pièces alignées. Elles sont toutes séparées par des murs presque tous perpendiculaires à un grand mur sud. Ce dernier pourrait bien avoir été le mur de clôture du complexe monastique. Les petites pièces ont un sol en terre battue ou en mortier tandis que la grande salle a un sol peint au tuileau. Surélevé, ce dernier est constitué d'une chape de mortier et d'un radier épais de 0,15 mètre qui recouvrent un dallage irrégulier placé au-dessus de piles. Le vide sanitaire est haut de 0,40 mètre. Ce système correspond à un réseau de caniveaux destinés à chauffer la pièce. Il est similaire au dernier niveau d'utilisation de l'*aula* et a été détruit par le feu (comme l'*aula* et l'église du Parvis). Une tombe d'enfant installée après l'incendie a été datée du début du XIe siècle, au plus tard.

Entre ce grand bâtiment et l'*aula*, un second bâtiment, beaucoup plus petit et contemporain de ces deux édifices, a été retrouvé (fig.41 F et 54). Il possède une pièce avec son système de chauffage et une annexe, au nord, avec un foyer. Il convient de restituer ici une maison d'habitation avec sa cuisine.

Le sol de la pièce chauffée est une chape de mortier qui recouvre un dallage posé sur des piles de tuiles et de carreaux de terre cuite. Le vide sanitaire est haut de 0,60 mètre. Un canal bordé de briques conduit la chaleur dans cette zone. On a pu constater une ouverture voûtée dans le mur est qui permettait le chargement du bois. Il faut alors imaginer qu'un local de service était construit à l'est et affecté à l'entretien du chauffage (*praefurnium*).

[2460] Antonini, 2015, p.30.
[2461] Antonini, 2015², p.104-105.

La cuisine a eu deux niveaux de sols successifs, chacun avec un foyer au nord-ouest. Dans le foyer du premier niveau, un os de la fin du VIIe – début du VIIIe siècle a été découvert.

Cette maison faisait également partie du complexe monastique.

3. Le cloître et les bâtiments conventuels

Du fait du quasi mutisme des textes et des trop ponctuelles données de l'archéologie, nos connaissances sur les bâtiments conventuels sont lacunaires.

Grégoire de Tours évoque l'existence d'une école monastique à Agaune à travers le récit d'une femme offrant son fils en oblat au monastère afin qu'il y soit instruit pour devenir clerc. Il est dit que le fils progressa, avant de mourir, dans l'apprentissage des lettres spirituelles et chantait au chœur[2462]. Il existait donc manifestement une école et au moins un édifice (ou une pièce) destiné à l'enseignement et aux études. L'épitaphe de l'abbé Tranquillus (†526) évoque son activité auprès des lépreux. Il faut donc imaginer qu'un hospice leur était destiné à l'intérieur de l'enclos monastique ou non loin, au moins au VIe siècle[2463]. Les rois mérovingiens ont également accordé au monastère, à une date inconnue, le droit de posséder un atelier monétaire. A.-M. Helvétius propose de l'associer au tonlieu et à la reconquête du territoire au temps de Gontran[2464]. Enfin, il semblerait que l'abbaye ait possédé une chancellerie, comme en témoigne la production d'actes dès la période carolingienne[2465]. Cependant, le texte le plus ancien conservé de la chancellerie du monastère date de 878. Celle-ci aurait existé en parallèle à celle des rois de Bourgogne, qui l'utilisèrent d'ailleurs épisodiquement[2466]. Un acte d'Amédée IV confirma ce droit en 1245, alors déclaré comme une ancienne coutume de l'abbaye[2467].

[2462] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum*p.88 : « Mulier quaedam filium suum unicum ad hoc monasterium adducens, abbati tradidit erudiendum, videlicet ut factus clericus sanctis manciparetur officiis. Verum cum iam spiritalibus eruditus esset in litteris et cum reliquis clericis in choro canentium psalleret. »
[2463] MGH, *Vita abbatum Acaunensium*, p.180.
[2464] Helvétius, 2015, p.123.
[2465] ACV, cote CIa, chancellerie des rois de Bourgogne ; Coutaz, 2015, p.13.
[2466] Coutaz, 1996, p.9.
[2467] ASM, CHA 1 2/007~01.

Nous savons qu'au XIVe siècle, le cloître médiéval se trouvait au sud de l'abbatiale (fig.44 et 45). En effet, en 1382, l'évêque de Sion, Edouard de Savoie, fonda une chapelle Sainte-Catherine au-dessus de ce cloître[2468], cloître dont la fonction baptismale perdura encore au XVIe siècle[2469]. Mais, la date de construction de ce cloître nous est inconnue. L. Blondel suggère qu'il aurait pu déjà exister aux temps carolingiens[2470].

À l'époque médiévale, l'ancien baptistère a été transformé ou remplacé par un cloître. Le baptistère semble, dès son origine, avoir déterminé l'implantation des bâtiments conventuels. D'après les observations de L. Blondel, ceux-ci ont ainsi été construits en diagonale par rapport à l'abbatiale, selon un axe est-ouest. Cette orientation a subsisté tout au long de la période carolingienne, jusqu'aux modifications du XIe siècle. Les dernières découvertes d'A. Antonini, à savoir l'église du Parvis, l'*aula* et le grand bâtiment du sud muni d'un système de chauffage, montrent qu'ils suivaient cet axe convergent vers le baptistère et l'église abbatiale[2471].

Un corps de bâtiment, a été fouillé au sud de l'église (fig.42) et était vraisemblablement contemporain de l'église du VIe siècle (la troisième – phase 5). Suivant un axe transversal divergent, il était adossé et relié au chœur oriental de l'église. On peut imaginer qu'à l'étage ont été aménagés les communs des moines, à savoir le dortoir, le réfectoire et la salle chauffée mentionnés dans l'acte de fondation de 515[2472]. Ils y auraient été reliés par un passage construit au-dessus de la rampe d'accès sud. Dans cet acte, les moines sont dits accepter le dortoir commun. Notons que la fonction de ce bâtiment et de ses niveaux a pu évoluer au fil des siècles. Entre le VIIe et le IXe siècle, son rez-de-chaussée avait une fonction funéraire comme l'attestent les tombes maçonnées disposées sur deux niveaux. Enfin, au début du XIe siècle, des foyers laissent penser que les lieux étaient utilisés à des fins artisanales. Aujourd'hui, il ne subsiste que quelques murs de fondation

[2468] ASM, CHA 55 4, tiroir 55, 4e paquet : « Illud altare et navis erant super claustra. »
[2469] Un baptême dans le cloître Sainte-Catherine est mentionné dans acte notarié du 12 mars 1574, conservé aux ASM, LIB 0/0/8/41, f° 51r-53r : « in Sancto Mauritio Agaunensi in claustro de pie beate Catherine. »
[2470] Blondel, 1959, p. 24.
[2471] Antonini, 2015², p.105. Le petit bâtiment du sud, avec son système de chauffage, ne suit pas cet axe.
[2472] Ibid., p.107. L'information ici fournie peut être prise en compte, avec prudence, bien qu'il s'agisse probablement d'un faux carolingien. Il décrit alors très probablement un état, au plus tard, carolingien.

d'orientation oblique découverts par L. Blondel et visibles dans les caves parallèles au passage des catacombes.

Ainsi, la topographie du site ainsi que ces bâtiments préexistant ont contraint les constructeurs à établir le cloître médiéval à cet endroit, seule surface plane et voisine de l'abbatiale. Il fut reconstruit perpendiculairement à l'église après l'aménagement du clocher-porche du XIe siècle et les incendies successifs du XIIe siècle.

En définitive, nous sommes assez peu renseignés sur les bâtiments conventuels de l'époque carolingienne. L'emprise de l'enclos monastique carolingien semble s'être étendue au-delà du cloître Sainte-Catherine comme le suggère le grand bâtiment retrouvé plus au sud (fig.41 E). À l'heure actuelle, rien ne permet d'avancer l'hypothèse d'un cloître carolingien. Il ne semble pas y avoir eu d'ordonnance des bâtiments conventuels préconçue, à l'époque carolingienne. Elle s'est plutôt faite selon les contraintes topographiques et de manière progressive. Il en résulte une multiplication des couloirs, petites pièces et cours contrastant avec la régularité du plan des nouvelles constructions du XIe siècle.

Les bâtiments conventuels aujourd'hui encore en élévation, et toujours occupés par une communauté de chanoines, datent quant à eux du XVIIe siècle. Nous pouvons cependant évoquer une gravure de 1642 réalisée par Merian (fig.2) où l'abbaye est représentée dans son état médiéval - avant l'incendie de 1693 qui donna lieu à de nouvelles reconstructions - avec deux grandes cours et un préau.

d. Cimetière

Plusieurs concentrations de sépultures de l'époque carolingienne ont été retrouvées : devant l'entrée orientale de l'abbatiale, à l'ouest de celle-ci ainsi que plus au sud, à l'emplacement du bâtiment conventuel du VIe siècle[2473].

e. Le bourg

[2473] Blondel, 1948, p.41.

Le bourg est situé entre l'abbaye et la rive gauche du Rhône, au pied de la falaise (fig.12 et 55). Pour la période romaine, nous avons la mention d'un village, *Tarnaias* dans l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger[2474]. Il s'agissait probablement du site antique de l'actuel village de Massongex établi plus en aval sur le Rhône et non d'une éventuelle bourgade attenante à l'ancien temple dédié aux nymphes et à Mercure, lieu correspondant au futur monastère. Cependant, des récits laissent entendre l'existence d'habitations aux portes de ce dernier. L'évêque de Valais, à qui appartenait au VIe siècle la petite église Saint-Sigismond, possédait également une demeure près de celle-ci. Le récit de l'attaque du prélat Agricola par les moines de l'abbaye en 565 en témoigne[2475] : en plus de membres blessés de l'entourage de l'évêque, Marius d'Avenches rapporte que les moines détruisirent sa *domus* (à ne pas confondre avec l'*aula*). Il y a donc fort à penser qu'un bourg s'était développé au pied de l'abbaye ; suffisamment grand pour y accueillir l'évêque, ses clercs et ses gens.

Bien que nos connaissances relatives au bourg carolingien soient ténues, il semblerait qu'il y ait eu une continuité dans l'occupation du lieu, et ce même à la période carolingienne – qui, rappelons-le, demeure une phase de développement des plus importantes dans l'histoire du monastère avec la reconstruction de l'abbatiale. Le bourg est mentionné plus tard, en 1018, lorsque le roi de Bourgogne, Rodolphe III, confirma les droits de l'abbaye sur la moitié de celui-ci (c'est-à-dire les parcelles à l'ouest de la rue principale)[2476]. L. Blondel rappelle également que les maisons des chanoines situées à l'extérieur de la clôture monastique furent vendues à des particuliers lorsque les chanoines adoptèrent la règle de saint Augustin en 1128[2477].

1. La chapelle Saint-Amé / Notre-Dame du Scex

À l'origine de cette église, située à moins de 500 mètres de l'abbaye, se trouvait un moine, Amatus – le futur saint Amé –, désireux de se retirer totalement du monde. Pour ce faire, en l'an 611, il quitta le monastère et construisit un ermitage non loin de là, à l'abri de

[2474] Mis de Fortia d'Urban, 1845.
[2475] MGH, *Marii episcopi Aventicensis chronica*, p.237 : « Hoc anno [565] monachi Agaunensi iracundiae spiritu incitati noctis tempore episcopum suum Agricolam cum clero et cives, qui cum ipso erant, occidere nitentes domum ecclesiae effregerunt, et dum episcopum suum clerici vel cives defensare conati sunt, graviter ab ipsis monachis vulnerati sunt. »
[2476] MGH, *Rudolf III,* p. 276 : *et dimidium burgum ipsius loci et ibidem furnum cum molendinis.*
[2477] Blondel, 1948*,* p.46.

la falaise, ermitage qu'il occupa jusqu'en 614 (il part ensuite fonder le monastère de Remiremont avec saint Romaric et y instaure la *laus perennis*)[2478]. Le rocher, en surplomb à cet endroit, couvrait totalement l'ermitage (fig.56 et 57). Si cette première occupation était certainement en bois (*antrum*), l'auteur de sa *Vita Sancti Amatis Confessoris* rapporte qu'Amé avait à sa disposition une meule pour moudre le grain d'orge provenant d'un petit champ non loin de là ainsi qu'une citerne en plomb pour recueillir l'eau d'une source[2479].

Les fouilles de L. Blondel[2480] sur le site de l'actuelle Notre-Dame du Scex révélèrent l'existence d'un ermitage et d'une chapelle carolingienne, alors datés d'entre la fin du VIIIe siècle et le Xe siècle. Il ne semble pas y avoir eu d'édifices antérieurs à cet ermitage et à cette chapelle. Les contraintes topographiques ont incité les constructeurs à orienter la petite chapelle absidée vers le nord. C'est le rocher même qui constituait son mur occidental. La nef mesurait 6 mètres 25 mètres et le chœur 2,15 mètres de profondeur, soit une longueur totale de 8,40 mètres et une largeur approximative de 2,75 mètres. Les vestiges de l'entrée de la chapelle ont été reconnus sur le mur oriental, à la jonction de la nef et du chœur.

Les restes d'un petit bâtiment ont été retrouvés au nord de cette chapelle, à 2,50 mètres de celle-ci. Il s'agissait manifestement de l'ermitage du saint, qui mesurait 3 mètres sur 2 mètres. Une terrasse large d'environ 1 mètre avait été aménagée le long du précipice afin de relier les deux édifices.

Pourtant, la première mention de Notre-Dame du Scex ne date que de 1317. Aucun texte ne l'évoque avant cela, y compris les bulles pontificales de la fin du XIIe siècle et du XIIIe siècle qui font état des possessions de l'abbaye Saint-Maurice. En effet, la bulle de 1178 d'Alexandre III[2481] ne mentionne que « le lieu même où toutes ses appartenances, l'église Saint-Sigismond, l'église Saint-Laurent, l'église Notre-Dame et celle de l'hôpital Saint-Jacques, qui sont situées dans la localité de Saint-Maurice ».

[2478] Chevalley, Roduit, 2015, p.49; Helvétius, 2015, p.123-124.
[2479] ASM, DIV 3/0/50, *Vita Sancti Amatis Confessoris*, manuscrit du XVe siècle (une copie du XVIIIe siècle donne la version complète de ce même texte (LIB 0/0/15/60)). Traduction de Cédric Roduit dans, Notre-Dame du Scex, Les échos de Saint-Maurice, n°23, 2011, p.123 : chapitre 5, « Quelque temps après, on lui construit un petit abri. » ; chapitre 6, « il en jaillit aussitôt une source intarissable ; Amé y fit fabriquer une citerne de plomb. » ; chapitre 7, « Plus tard, découvrant sur ce même rocher une parcelle de terre, il la défricha et en fit un petit champ capable d'accueillir un quart de muid, dans lequel il prit l'habitude de semer de l'orge (…) Il possédait encore une meule, au pied de sa cellule, qu'il actionnait de la main. ».
[2480] *Notre-Dame du Scex, Les échos de Saint-Maurice*, n°23, 2011, p.25.
[2481] ASM, CHA 2/1/9/1. Brackmann, 1927, p.145, n°17.

S'agit-il d'une lacune documentaire ou cela signifie-t-il que la chapelle et son ermitage avaient été abandonnés dès avant le XIIe siècle ? Pourtant, la chapelle fut depuis les temps carolingiens reprise plusieurs fois (et ce jusqu'au XVIIIe siècle) et subit d'importantes restaurations, dont plusieurs agrandissements au XXe siècle (fig.57).

2. L'église Notre-Dame en Condémines

L'église-salle de Notre-Dame en Condémines a probablement été construite au VIe siècle, au bord du Rhône (fig.55). Elle possédait des annexes orientales. Son chevet a ensuite été détruit. Lors d'une seconde phase de construction, des annexes ont été rajoutées à l'ouest. Cette église était certainement, à ses débuts, un sanctuaire à vocation funéraire comme l'attestent les tombes retrouvées à l'intérieur et datées des VIe–XIIe siècles[2482].

3. L'église Saint-Sigismond/Saint-Jean

L'église était dédiée à saint Jean l'Évangéliste, avant qu'elle ne reçoive vers 535-536 les corps du roi burgonde Sigismond et de son fils[2483] (fig.41 et 58). Dès lors, elle prit pour vocable Saint-Sigismond. Elle a appartenu, un temps, à l'évêché de Sion qui la céda à l'abbaye en 1163[2484]. L'église Saint-Jean était peut-être une des « églises/basiliques » d'Agaune évoquées par Grégoire de Tours dans son *Histoire des Francs*[2485].

Bien que l'édifice actuel soit celui de 1714, l'excavation partielle de l'église entre 1960 et 1962 a permis la découverte d'une crypte à couloir transversal – comme on peut déjà voir à l'abbatiale Saint-Maurice. D'après son plan, elle daterait de l'époque carolingienne[2486]. Des

---

[2482] Hoops, 2004, p.142 ; Blondel, 1953, p.5−18 ; Antonini, 2015[3], p.185.
[2483] MGH, *Passio Sancti Sigismundis*, p. 339 : « Tum cum magna admiratione sancta corpora de puteo abstracta, cum psallentium choris Augauni monasterio in ecclesia quae est in honore beatissimi Iohannis apostoli et euvangelistae dignissimae sepulturae tradiderunt. » *;* Dubuis, 1976, p.196.
[2484] Gremaud, 1863, p. 363, n°15 : « (année 1162-1163) Amédée évêque de Sion cède l'église de Saint-Sigismond, à Saint-Maurice, à l'abbaye de ce lieu, qui lui donne en échange l'église de Nendaz et plusieurs dîmes. »
[2485] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis historiarum, III*, p.100 : « regnum eius Sigismundus filius obtenuit, monasteruimque Acaunensim sollerti cura cum domibus basilicisque aedificavit. »
[2486] Hoops, 2004, p.141.

tombeaux portant des inscriptions des Ve-VIIIe siècles confirment l'existence d'une église pré-carolingienne. En 1624, un baptistère y est attesté[2487].

À l'heure actuelle, aucun élément ne permet d'affiner la datation de cette crypte dont l'accès fut condamné lors de la reconstruction de l'église au XVIIIe siècle.

4. La chapelle des martyrs (Vérolliez)

Selon la tradition monastique, un sanctuaire aurait été érigé sur le lieu du martyre de saint Maurice et de ses compagnons[2488] (fig.55). L'évêque Théodore d'Octodure aurait eu une révélation lui indiquant l'emplacement des corps des martyrs, qu'il aurait fait exhumer ensuite et transporter à Agaune[2489]. Cette chapelle est évoquée dans la chronique de Quartéry et le *Liber Actorum Monasterii Acaunensium*[2490] lorsqu'il est fait mention des restaurations entreprises par le prévôt Wido/Guido autour de 1100[2491]. L'église actuelle correspond à celle des années 1739-1746 et les fouilles archéologiques de 1982 ont révélé qu'elle était construite à l'emplacement d'une église plus ancienne, déjà remaniée à l'époque romane (fig.59 et 60)[2492].

Sous le sol de la chapelle romane, des fragments d'un mur de 0,80 mètre de large et de 8 mètres de long ont été dégagés[2493]. Ils se trouvent à 0,40 mètre au nord du mur sud de la chapelle actuelle. Ce mur était certainement le mur sud d'un édifice qui aurait été détruit par la crue d'un des deux torrents voisins, le Saint-Barthélémy ou le Mauvoisin. Il s'agirait ainsi des vestiges de la chapelle primitive, datée de l'époque carolingienne au plus tôt, dont l'orientation aurait été conservée jusque dans les reconstructions postérieures.

[2487] Antonini, 2015[3], p.185.
[2488] Theurillat, 1954, p.97.
[2489] MGH, *Passio Acaunensium*, p.38 : « at vero beatissimorum Acaunensium martyrum corpora post multos passionis annos sancto Theodoro eiusdem loci episcopo revelata traduntur. In quorum honorem cum exstrueretur basilica, quae vastae nunc adiuncta rupi, uno tantum latere adclinis iacet, quid miraculi tunc apparuerit, nequaquam tacendum putavi. »
[2490] ASM, LIB 0/0/15/130.
[2491] Theurillat, 1982, p.226−234.
[2492] Auberson, Descœudres , Keck , Stöckli, 1997, p. 355-434.
[2493] Idem , p. 359.

Bibliographie Saint-Maurice d'Agaune

Sources

Acta Sanctorum septembris
Stiltingh Jean, Suyskens Constantin, Périer Jean, Clé Jean (éd.), *Acta Sanctorum, Septembris, VI,* Bruxelles, 1970, p.353.

Acta Sanctorum novembris, Martyrologe hiéronymien
Peeters Paul, Delehaye Hippolyte, Coens Maurice (éd.), *Acta Sanctorum*, Novembris, II, Bruxelles, 1931, p.521-522.

ACV, « Charte d'Ayroenus »
Archives cantonales vaudoises, Ad 29, f. 14r°-v°.

Brackmann, 1927
Brackmann Albert (éd.), *Germania Pontificia, 2, partie II : Helvetia Pontificia*, Berlin, 1927, p.135-147.

Gallia Christiana, « Bulle d'Eugène II »
Gallia Christiana, 12, 1899, col. 425-426, n° 3.

Liber pontificalis
Duchesne Louis (éd.), *Le Liber pontificalis : texte, introduction et commentaire*, Paris, éditions 1955-1970.

MGH, *Annales regni francorum*
MGH, Kurze Friedrich (éd.), « Annales regni francorum inde a. 741 usque ad 829, qui dicuntur Annales Laurissenses maiores et Einhardi », dans *Scriptores, SSRG*, 6, Hannovre, 1895.

MGH, *Codex Carolinus*
MGH, Gundlach Wilhelm, Dümmler Ernst (éd.), « Codex Carolinus », dans *Epistolae*, *Epistolae Merowingici et Karolini aevi*, VIII, Berlin, 1892, p.469-653.

MGH, *Concilium Attiniacense*
MGH, Werminghoff Albert (éd.), « Concilium Attiniacense », dans *Leges, Concilia*, 2/1, Hannovre/Leipzig, 1906, p.72-73.

MGH, Concilium Aurelianense
MGH, Maassen Fridericus (éd.), « Concilium Aurelianense », dans *Leges*, *Concilia,* 1, Hannovre, 1893, p.1-14.

MGH, *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii scholastici*
MGH, SSRM, 2, *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii scholastici,*p .1-193.

MGH, *Ex Adonis chronico*,
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), « Ex Adonis archiepiscopi Viennensis chronico usque ad a. 869 », dans *Scriptores*, 2, Hannovre, 1829, p. 315-326.

MGH, *Gregorii episcopi Turonensis libri historiarum*
MGH, Krusch Bruno, Levison Wilhelm (éd.), « Gregorii episcopi Turonensis historiarum », dans *Scriptores, SSRM*, 1,1, Hannovre, 1937-1951, p. 1-537.

MGH, *Gesta Dagoberti*
MGH, Krusch Bruno (éd.), « Gesta Dagoberti », dans *Scriptores, SSRM*, 2, Hannovre, 1888, p.396-425.

MGH, *Homalia*
MGH, Peiper Rudolf (éd.), « Homalia », dans *Scriptores, Auctores Antiquissimi*, 6/2, *Alcimi Ecdicii Aviti Viennensis episcopi Opera quae supersunt*, Berlin, 1883, p.145-146.

MGH, *Marii episcopi Aventicensis chronica*
MGH, Mommsen Theodor (éd.), « Marii episcopi Aventicensis chronica », dans *Scriptores, Auctores Antiquissimi*, 11, Berlin, 1894, p.234.

MGH, *Passio Acaunensium*
MGH, Krusch Bruno (éd.), « Passio Acaunensium martyrum », dans *Scriptores, SSRM*, 3, Hannovre, 1896, p.20-40.

MGH, *Passio sancti Sigismundi regis*
MGH, Krusch Bruno (éd.), « Passio sancti Sigismundi regis *»,* dans *Scriptores, SSRM*, 2, Hannovre, 1888, p.329-340.

MGH, *Rudolf III*
MGH, Schieffer Theodor (éd.), « Rudolf III Diplomata », dans *Diplomata*, 2, *Regum Burgundiae e stirpe Rudolfina Diplomata et acta*, 1977, p. 54-66.

MGH, *Vita abbatum Acaunensium*
MGH, Krusch Bruno (éd.), « Vita abbatum Acaunensium », dans *Scriptores, SSRM*, 3, Hannovre, 1896, p.171-183.

MGH, *Vita Boniti*
MGH, Krusch Bruno, Levison Wilhelm, « Vita Boniti episcopi arverni », dans *Scriptores, SSRM*, 6, Hannovre/Leipzig, 1913, p.110-189.

MGH, *Vita Romani, Lupicini, Eugendi*
MGH, Krusch Bruno (éd.), « Vita patrum iurensium Romani, Lupicini, Eugendi », dans *Scriptores, SSRM*, 3, Hannovre, 1896, p.125-166.

MGH, *Vita Severini*
MGH, Krusch Bruno (éd.), « Vita Severini abbatis Acaunensis », dans *Scriptores, SSRM*, 3, Hannovre, 1896, p.166-170.

Abréviations :

ASM
Archives de l'abbaye Saint-Maurice

ACV
Archives cantonales vaudoises

Études

Andenmatten, Ripart, 2015
Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015.

Antoine-König, 2014.
Antoine-König Elisabeth (dir.), *Le trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, Paris, 2014.

Anton, 1975
Anton Hans Hubert, *Studien zu den Klosterprivilegien der Päpste im frühen Mittelalter, unter besonderer Berücksichtigung der Privilegierung von St. Maurice d'Agaune*, Berlin-New York, 1975.

Antonini, 2012
Antonini Alessandra, « Saint-Maurice d'Agaune : de l'aire funéraire romaine au lieu de culte chrétien », dans *Hortus Artium Medievalium*, 18/2, 2012, p.353-358.

Antonini, 2013
Antonini Alessandra, « Karolingische Gangkrypten im Wallis », dans Riek Markus, Goll Jürg, Descœudres Georges (dir.), *Die Zeit Karls des Grossen in der Schweiz*, Sulgen, 2013, p. 100-108.

Antonini, 2015
Antonini Alessandra, « La découverte du passé archéologique », dans Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015, p. 27-31.

Antonini, 2015[2]
Antonini Alessandra, « Archéologie du site abbatial (des origines au Xe siècle », dans Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015, p. 59-109.

Antonini, 2015[3]

Antonini Alessandra, « L'abbaye et son bourg », dans Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015, p. 185-189.

Antonini, 2015[4]
Antonini Alessandra, « L'église romane et ses transformations gothiques », dans Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015, p. 151-155.

Antonini, 2015[5]
Antonini Alessandra, « La reconstruction de l'abbaye au XVIIe siècle : histoire, architecture et archéologie », dans Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015, p. 341-347.

Auberson, Descœudres, Keck, Stöckli, 1997
Auberson Laurent, Descœudres Georges, Keck Gabriele, Stöckli Werner, « La chapelle des Martyrs à Vérolliez », dans *Vallesia*, 1997, p. 355-434.

Becci, 1997
Becci Remo, *Le chartrier de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune (1128-1296)*, thèse de l'Ecole des Chartes, 1997.

Bernard, 2006
Bernard Philippe, « La *laus perennis* d'Agaune dans la Gaule de l'antiquité tardive : état des questions et éléments d'un bilan », dans Franco Bernabei et Antonio Lovato (dir.), *Sine musica nulla disciplina : Studi in onore di Giulio Cattin*, Padoue, 2006, p.39-69.

Besson, 1909
Besson Marius, « La donation d'Ayroenus à Saint-Maurice », dans *Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte*, 3, 1909, p. 293-296.

Blondel, 1948
Blondel Louis, *Les anciennes basiliques d'Agaune, Etude archéologique*, 1948.

Blondel, 1949
Blondel Louis, « Le baptistère et les édifices conventuels de l'abbaye d'Agaune », dans *Vallesia*, 1949, p.15−28.

Blondel, 1953
Blondel Louis, « La chapelle Notre-Dame Sous-le-Bourg à Saint-Maurice d'Agaune », dans *Vallesia*, 8, 1953, p.5−18.

Bourban, 1912
Bourban Pierre, «Les fouilles de Saint-Maurice », dans *Archiv für Schweizerisches Abgaberecht*, 14, 1912, p. 194-214.

Bourban, 1916

Bourban Pierre, «Les fouilles de Saint-Maurice », dans *Archiv für Schweizerisches Abgaberecht*, 18, 1916, p. 269-285.

Bourban, 1917
Bourban Pierre, «Les fouilles de Saint-Maurice », dans *Archiv für Schweizerisches Abgaberecht*, 19, 1917, p. 252-263.

Bourban, 1918
Bourban Pierre, «Les fouilles de Saint-Maurice », dans *Archiv für Schweizerisches Abgaberecht*, 20, 1918, p. 23-25.

Brocard, 2011
Brocard Nicole (dir.), *Autour de Saint-Maurice*, Actes du colloque Politique, société et construction identitaire : autour de saint Maurice, (29 septembre – 2 octobre 2009) Besançon/Saint-Maurice, Saint-Maurice, 2011.

Chevalley, 1990
Chevalley Eric, *La Passion anonyme de saint Maurice d'Agaune, édition critique*, s.l., 1990.

Chevalley, Favrod, Ripart, 2005
Chevalley Eric, Favrod Justin, Ripart Laurent, « Eucher et l'Anonyme : les deux Passions de saint Maurice », dans Wermelinger Otto (dir.), *Saint-Maurice et la légion thébaine* (actes du colloque, 17-20 septembre 2003, Fribourg-Saint-Maurice-Martigny), Fribourg, 2005, p.423-438.

Chevalley, Roduit, 2015
Chevalley Eric, Roduit Cédric, « La naissance du culte des saints d'Agaune et les premiers textes hagiograhiques », dans Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015, p.33-57.

Claussen, 2013
Claussen Peter Cornelius, « Gold und Edelstein : die Schätze der heiligen. Reliquiare und andere sakrale goldschmiedekunst aus dem frühmittelalter », dans Riek Markus, Goll Jürg, Descœudres Georges (dir.), *Die Zeit Karls des Grossen in der Schweiz*, Zürich, 2013, p.172-193.

Collins, 2007
Collins Roger, *Die Fredegar-Chroniken*, Hannovre, 2007.

Coutaz, 1997
Coutaz Gilbert, « L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune autour de l'an mil », dans *Vallesia*, 51, 1996, p.3-34.

Coutaz, 2015
Coutaz Gilbert, « Historiographie et archives », dans Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015, p.13-24.

De Laet, 1949
De Laet Sigfried Jan L., *Portorium : étude sur l'organisation douanière chez les Romains, surtout à l'époque du Haut-Empire*, Bruges, 1949, p. 144-173.

Dietler, 1965
Dietler Marcel, « Laus perennis ou la psalmodie angélique à Saint-Maurice », dans *Échos de Saint-Maurice*, cahier spécial, 63, 1965, p.9-33.

Dubuis, 1976
François-Olivier Dubuis, « La cure de Saint-Sigismond à Saint-Maurice », dans *Vallesia*, 31, 1976, p.193-224.

Dupont Lachenal, 1973
Dupont Lachenal Léon, « La Congrégation des chanoines réguliers de Saint-Maurice d'Agaune », dans *Echos de Saint-Maurice*, 69, 1973, p.89-95.

Dupraz, 1961
Dupraz Louis, *Les Passions de saint Maurice d'Agaune*, Fribourg, 1961.

Fabre, 1892
Paul Fabre, *Étude sur le liber censuum de l'Église romaine*, Paris, 1892.

Favier, 1999
Favier Jean, *Charlemagne*, Paris, 1999.

Gattlen, 1987
Gattlen Anton, *L'estampe topographique ou valais 1548-1850,* Martigny-Brig, 1987.

Gremaud, 1863
Gremaud Jean, « Chartes sédunoises », dans *Mémoires et Documents de la Société d'histoire de la Suisse romande*, t.18, Lausanne, 1863.

Haussmann, 1999
Haussmann Germain, « La constitution du patrimoine de Saint-Maurice, 515-1128 », dans *Vallesia*, 1999, p.205−215.

Heitz, 1978
Heitz Carol, *L'architecture religieuse carolingienne : les formes et leurs fonctions*, Paris, 1978.

Helvétius, 2011
Helvétius Anne-Marie, « L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune dans le haut Moyen Âge », dans Brocard Nicole (dir.), *Autour de Saint-Maurice*, Actes du colloque Politique, société et construction identitaire : autour de saint Maurice, (29 septembre – 2 octobre 2009) Besançon/Saint-Maurice, Saint-Maurice, 2011, p.113-131.

Helvétius, 2015
Helvétius Anne-Marie, « L'abbaye d'Agaune, de la fondation de Sigismond au règne de Charlemagne (515-814) », dans Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015, p.111-133.

Hoops, 2004
Hoops Johannes (dir.), « Saint-Maurice d'Agaune », dans *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, Berlin, 2004, p.138-143.

McLaughlin, 1935
McLaughlin Terence P., *Le très ancien droit monastique de l'Occident: étude sur le développement général du monachisme et ses rapports avec l'Église séculière et le monde laïque de saint Benoît de Nursie à saint Benoît d'Aniane*, Paris, 1935, p.158–161.

Merian, 1642-1643
Merian Matthaüs, « Saint-Maurice im Wallis », dans *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae*, Francfort, 1642-1643.

Michel, 1896
Michel Jules, « L'abbaye de Saint-Maurice en Valais. Premiers résultats des fouilles sur l'emplacement des anciennes basiliques de Saint-Maurice d'Agaune », dans *Archiv für Schweizerisches Abgaberecht*, 29, 1896, p.103.

Michel, 1897
Michel Jules, « L'abbaye de Saint-Maurice en Valais. Premiers résultats des fouilles sur l'emplacement des anciennes basiliques de Saint-Maurice d'Agaune », dans *Revue de la Suisse catholique*, 28, 1897, p.174–185.

Mis de Fortia d'Urban, 1845
M. le Mis de Fortia d'Urban, *Recueil des itinéraires anciens : comprenant l'Itinéraire d'Antonin, la Table de Peutinger et un choix de périples grecs* , Paris, 1845.

Näf, 2005
Näf Beat, « Eucherius von Lyon, Theodor von Octodurus und ihre Legionäre : zu den historischen Bedingungen einer hagiographischen Geschichtsdeutung », dans Wermelinger Otto (dir.), *Saint-Maurice et la légion thébaine : actes du colloque international, Fribourg, Saint -Maurice, Martigny, 17 - 20 septembre 2003*, Fribourg, 2005, p.95-118.

Notre-Dame du Scex, 2011
« Notre-Dame du Scex », dans *Les échos de Saint*-Maurice, 23, 2011.

Oswalf, Schaefer, Sennhauser, 1990
Oswald Friedrich, Schaefer Leo, Sennhauser Hans Rudolf, *Vorromanische Kirchenbauten : Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen*, Munich, 1990, p.297-301.

Paxton, 1993

Paxton Frederick, « Power and the power to heal. The cult of St Sigismund of Burgundy », dans *Early medieval Europe*, 2, 1993, p.104-105.

Peissard, 1922
Peissard Nicolas, *La découverte du tombeau du saint Maurice martyr d'Agaune à Saint-Maurice en Valais,* 1922.

Renoux, 2010
Renoux Annie, « Palais et monastères : la question des Klosterpfalzen en France du nord (IXe – XIe siècle) », dans Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Pfalz-Kloster-Klosterpfalz St. Johann in Müstair. Historische und archäologische Fragen. Tagung 20-22 September 2009 in Müstair*, Zürich, 2009,p.81-98.

Riedmatten, 1961-1962
Riedmatten Henri de, « L'historicité du martyre de la Légion Thébaine, Simples réflexions de méthodologie », dans *Annales Valaisannes*, 2e série, 11, 1961–1962, p.331–348.

Riek, Goll, Descœudres, 2013
Riek Markus, Goll Jürg, Descœudres Georges (dir.), *Die Zeit Karls des Grossen in der Schweiz*, Zürich, 2013.

Ripart, 2015
Ripart Laurent, « Les temps séculiers (IXe-Xe siècles) », dans Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015, p. 135-149.

Ripart, 2015²
Ripart Laurent, « Le temps des réformes (de l'an mil au début du XIIIe siècle », dans Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015, p. 157-183.

Rosenwein, 2001
Rosenwein Barbara, « One site, many meanings : Saint-Maurice d'Agaune as a place of power in the Early Middle Ages », dans de Jong Mayke, Theuws Frans et van Rhijn Carine (dir.), *Topographies of Power in the Early Middle Ages*, Leiden-Boston-Köln, 2001, p.271-290.

Stöckli, 1978
Stöckli Werner*, Investigations archéologiques en 1978 à la façade nord des bâtiments conventuels au lieu-dit le Martolet*, rapport de 1978, Archives des Monuments Historiques du Valais, cote OMH, C125/2602.

Szidat, 2005
Szidat Joachim, « Reichs- und Provinzverwaltung während der Ersten Tetrarchie und das Martyrium der Thebäischen Legion », dans Wermelinger Otto (dir.), *Saint-Maurice et la légion thébaine : actes du colloque international, Fribourg, Saint -Maurice, Martigny, 17 - 20 septembre 2003*, Fribourg, 2005, p.47-56.

Theurillat, 1952
Theurillat Jean-Marie, « L'acte de fondation de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune », dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 110, 1952, p.57-88.

Theurillat, 1954
Theurillat Jean-Marie, « L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, Des origines à la réforme canoniale, 515-830 », dans *Vallesia*, 9, Sion, 1954.

Theurillat, 1982
Theurillat Jean-Marie, « La chapelle des Martyrs à Vérolliez : notes en cours de restauration », dans *Echos de Saint-Maurice*, 78, 1982, p.226−234.

Thurre, 1992
Thurre Daniel, *L'atelier roman d'orfèvrerie de l'Abbaye de Saint-Maurice*, Sierre, 1992.

Tramaux, 2011
Tramaux Manuel, « Saint Maurice et ses compagnons dans les Litaniae Carolinae du " Psautier de Charlemagne " », dans Brocard Nicole (dir.), *Autour de Saint-Maurice*, Actes du colloque Politique, société et construction identitaire : autour de saint Maurice, (29 septembre – 2 octobre 2009) Besançon/Saint-Maurice, Saint-Maurice, 2011, p.55-63.

Wermelinger, 2005
Wermelinger Otto (dir.), *Saint-Maurice et la légion thébaine : actes du colloque international, Fribourg, Saint -Maurice, Martigny, 17 - 20 septembre 2003*, Fribourg, 2005.

Wermelinger, 2005²
Wermelinger Otto, « Die invention martyrum bei Theodorus und Ambrosius : Die Frage der Priorität », dans Wermelinger Otto (dir.), *Saint-Maurice et la légion thébaine : actes du colloque international, Fribourg, Saint -Maurice, Martigny, 17 - 20 septembre 2003*, Fribourg, 2005, p.163-171.

San Vincenzo al Volturno

I. Localisation

San Vincenzo al Volturno est situé à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau au nord-ouest d'Isernia dans l'actuel Molise (fig.1 et 2). Il se trouve à environ 180 kilomètres au sud-est de Rome et à environ 100 kilomètres au nord de Naples. Il a été construit à une trentaine de kilomètres au nord-est du monastère du Mont-Cassin. Le monastère est établi sur la rive droite du fleuve Volturne à un kilomètre de sa source, au sud de la chaîne de l'Apennin central (fig.3).

II. Présentation des sources

a. Sources écrites

Notre principale source écrite pour le monastère carolingien est le *Chronicon Vulturnense*, un ouvrage rédigé à partir des années 1130 par le moine Jean[2494] et qui emprunte à la fois au cartulaire et à la Chronique[2495].

Le pape Hadrien Ier écrit une lettre à Charlemagne, en 784, à propos du monastère[2496]. Charlemagne a confirmé les biens et les privilèges de l'abbaye en 787[2497]. Paul Diacre, dans son *Histoire des Lombards* écrite dans les années 790, mentionne le monastère San Vincenzo al Volturno[2498]. Il convient également de faire état du « fragment Sabatini », du nom de son propriétaire, daté des environs de l'an mil[2499]. Il s'agit d'un fragment d'une plus ancienne Chronique dont il ne reste que quatre pages : deux présentant une liste d'abbés de San Vincenzo al Volturno et deux relatant une visite de Charlemagne au monastère.

Nous pouvons également compter sur quelques hagiographies comme la *Vita Paldonis, Tatonis et Tasonis Vulturnensium* (les légendaires moines fondateurs du monastère) qui a été rédigée par Ambroise Autpert (777-778), moine et abbé de San Vincenzo al

[2494] Il s'agit peut-être de l'abbé Jean (1139-1144/1153).
[2495] *Chronicon Vulturnense*.
[2496] MGH, *Codex Carolinus*, n°66, p.593-594.
[2497] MGH, *Diplomata Karolinorum*, I, n°157, p.212-213.
[2498] MGH, Paul Diacre, p.179.
[2499] Bibl. Vat., lat. 10 646, ff.48r-51v ; Braga, 2003.

Volturno[2500] ; ainsi que la *Vita Deoderici episcopi Mettensis* écrite vers 1050 par Sigebert de Gembloux, moine à Saints-Pierre-et-Exupère de Gembloux et à Saint-Vincent de Metz[2501]. Il y relate le transfert des reliques de saint Vincent de Saragosse de l'Espagne jusqu'en France en passant par le monastère San Vincenzo al Volturno.

b. Sources iconographiques

Nous ne possédons pas de source iconographique du monastère des VIIIe-IXe siècles – certainement en raison de sa destruction dès le XIe siècle.

c. Sources archéologiques

La crypte d'Épiphane (abbé de 827 à 842), construite dans l'église nord (dite église de la crypte), est découverte fortuitement en 1832, sous une ferme du XVIIe siècle. Le site de San Vincenzo al Volturno a été peu étudié pendant la première moitié du XXe siècle. Notons cependant la restauration des fresques de la crypte en 1935 par la Soprintendenza dell'Aquila. Entre 1955 et 1965, des travaux de restauration sont entrepris par Angelo Pantoni sur les vestiges de l'abbaye romane dite nouvelle, située de l'autre côté du fleuve, et endommagée par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. En 1972, la « Soprintendenza ai Beni Artistici, Archeologici et Ambientali » du Molise dirigée par Bruno d'Agostino entreprend des travaux sur le site. Depuis 1980, de nouvelles fouilles autour de la crypte d'Épiphane sont confiées par la Soprintendenza à l'équipe de Richard Hodges et John Mitchell (fig.4). De 1980 à 1986, elles se concentrent sur la partie septentrionale du site (autour de la crypte d'Épiphane et de l'église sud) (fig.5). De 1989 à 1993, est menée une deuxième campagne d'envergure puisqu'elle permet la mise au jour de l'abbatiale carolingienne San Vincenzo Maggiore et des ateliers environnants. De 1993 à 1996 R.

[2500] MGH, *Vita Paldonis.*
[2501] MGH, *Vita Deoderici.*

Hodges concentre ses recherches sur la zone de San Vincenzo Maggiore (fig.6). De 1999 à 2003, les fouilles sont menées par l'université Sœur Ursule Benincasa de Naples (Università degli Studi Suor Orsola Benincasa) et dirigées par Federico Marazzi. Elles se sont concentrées sur le complexe de San Vincenzo Maggiore (l'abbatiale caroligienne), étudié dans les années 90, et sur la zone située entre les anciennes fouilles des années 80 et le complexe de San Vincenzo Maggiore. La zone de fouilles a ainsi été triplée pendant cette période (fig.7 et 8). Entre 2000 et 2005, la zone entre les pôles nord (constitué des églises dites nord et sud) et sud (constitué de l'église San Vincenzo Maggiore et de l'*atrium*) a été fouillée ainsi que le pourtour du Colle della Torre (l'éminence naturelle auprès de laquelle le monastère s'est implanté).

Aucune technique de datation au C14 n'a été pratiquée (par manque de matériau) et quasiment aucune pièce de monnaie n'a été retrouvée sur le site. Les tentatives de datation des bâtiments et des différentes phases de construction se basent ainsi sur l'étude stylistique des peintures murales retrouvées (celles de la crypte d'Épiphane de l'église nord et de la crypte annulaire de l'abbatiale San Vincenzo Maggiore notamment). Le résultat de ces études est encore sujet à de vifs débats entre les spécialistes du monastère.

III.Présentation des études

La littérature relative à San Vincenzo al Volturno est particulièrement abondante. Nous ne présentons ici qu'un résumé de l'état de la recherche.

Les premiers historiens de l'art à s'intéresser à San Vincenzo al Volturno sont Oderisio Piscicelli Taeggi en 1896 et Émile Bertaux en 1900 et 1904. Ce dernier se concentre sur les peintures retrouvées à cette époque sur le site, celles de la crypte d'Épiphane[2502]. On doit à Vincenzo Federici, l'éditeur du *Chronicon Vulturnense,* plusieurs articles sur la Chronique, parus entre 1939 et 1949[2503]. En 1955, l'historienne de l'art Maria Barosso mène une enquête sur les peintures de San Vincenzo al Volturno et sur leur documentation

[2502] Bertaux, 1900 ; Id., 1904-1978.
[2503] Federici, 1939-1949.

photographique. La même année, Mario Del Treppo s'intéresse à l'histoire économique du monastère[2504]. En 1968, Hans Belting publie un ouvrage sur la peinture bénéventaine dans lequel il étudie la décoration peinte de la crypte d'Épiphane[2505].

Angelo Pantoni publie en 1980 ses recherches sur l'abbaye San Vincenzo al Volturno et ses différentes composantes architecturales[2506]. Il a également orienté ses études sur les inscriptions lapidaires retrouvées sur le site. Franz Felten s'est intéressé à l'histoire de San Vincenzo al Volturno au VIIIe siècle, qu'il compare à l'histoire de Farfa[2507].

Richard Hodges et John Mitchell, de la British School at Rome, découvrent le site de l'abbaye du haut Moyen Âge lors de fouilles pratiquées entre 1980 et 1986. Dès 1985, leurs premières interprétations sont éditées[2508]. Richard Hodges publie en deux volumes les résultats de ses campagnes de fouilles entre 1993 et 1995, et auxquels participent John Mitchell et Chris Wickham. Ce dernier produit un article sur le rôle dominant de l'abbaye sur son territoire[2509]. Puis en 1995, Richard Hodges et Federico Marazzi présentent les données récoltées lors des fouilles précédentes[2510] ; la même année, un article de Richard Hodges et de John Mitchell sur la basilique de Josué, résume la situation historique et archéologique du monastère[2511] ; simultanément paraît un article écrit collectivement par Richard Hodges, Federico Marazzi, John Mitchell et Franco Valente sur les découvertes de 1994[2512]. En 1998, Ann R. Christys s'intéresse à la légende entourant les reliques de saint Vincent de Saragosse (ou dit de Cordoue) détenues un temps à San Vincenzo al Volturno[2513].

À partir de la fin des années 1990, l'équipe italienne qui a repris les fouilles depuis 1999 publie des interprétations différentes de celles de l'équipe anglaise dirigée par Richard Hodges. Federico Marazzi publie, en 1996, un ouvrage sur les vestiges de San Vincenzo al

[2504] Del Treppo, 1955.
[2505] Belting, 1968.
[2506] Pantoni, 1980.
[2507] Felten, 1982.
[2508] Hodges, Mitchell, 1985.
[2509] Hodges, 1993 ; Id., 1995 ; Wickham, 1995.
[2510] Hodges, Marazzi, 1995.
[2511] Hodges, Mitchell, 1995.
[2512] Hodges, Marazzi, Mitchell, Valente, 1995.
[2513] Christys, 1998.

Volturno[2514] et, en 1997, un article comparant sources archéologiques et sources textuelles – inclus dans l'ouvrage collectif de François Bougard sur le christianisme en Occident[2515].

John Mitchell consacre un article à San Vincenzo al Volturno dans le volume collectif de 2000, *Il futuro dei Longobardi*, dirigé par Gian Pietro Brogiolo et Carlo Bertelli[2516]. L'année suivante, en 2001, il produit à nouveau un article sur l'abbaye et ses peintures, dans un ouvrage collectif sur Rome et son influence, dirigé par Claudia Bolgia, Rosamond McKitterick et John Osborne[2517]. En 2002, Richard Hodges, Karen Francis et John Mitchell publient leurs recherches sur la datation de l'*atrium* de San Vincenzo Maggiore[2518] – datation qui va à l'encontre des propositions de Federico Marazzi. Cette même année, ce dernier publie un court ouvrage sur les techniques et l'histoire des fouilles à San Vincenzo al Volturno[2519]. Diane Bowes Kimberley, Karen Francis et Richard Hodges comparent, dans une étude de 2006, les vestiges retrouvés dans les fouilles aux sources écrites[2520]. Federico Marazzi produit, en 2002, le rapport préliminaire des fouilles pratiquées au monastère entre 2000 et 2002[2521]. Gabriella Braga publie une étude sur le « fragment Sabatini » en 2003[2522]. En 2008, paraît un important ouvrage collectif sur les monastères en Europe occidentale entre les VIIIe et XIe siècles, dirigé par Federico Marazzi et Flavia de Rubeis. La seconde partie y est entièrement consacrée à l'actualité de la recherche archéologique à San Vincenzo al Volturno[2523]. On y trouve un article de Flavia de Rubeis et d'Elena Banterla sur les inscriptions retrouvées sur les murs et les pavements[2524] ; un de Maria Giorleo et de Rita Luongo sur les marbres[2525] ; un d'Annalisa Gobbi sur les techniques de constructions employées[2526] ; un de Caroline Goodson, très utile pour la présente étude, sur la crypte

[2514] Marazzi, 1996.
[2515] Id., 1997.
[2516] Mitchell, 2000.
[2517] Id., 2001.
[2518] Hodges, Francis, Mitchell, 2002.
[2519] Marazzi, 2002.
[2520] Bowes, Francis, Hodges, 2006
[2521] Marazzi, *et al.,* 2002.
[2522] Braga, 2003.
[2523] De Rubeis, Marazzi, 2008.
[2524] De Rubeis, Banterla, 2008.
[2525] Giorleo, Luongo, 2008.
[2526] Gobbi, 2008.

annulaire de San Vincenzo Maggiore[2527] ; un de Federico Guidobaldi et d'Annalisa Gobbi sur les pavements de marbre[2528] ; et surtout celui de Federico Marazzi sur le monastère, son architecture et ses composantes entre le VIIIe siècle et le XIe siècle[2529]. Dans la première partie de l'ouvrage, retenons également pour notre étude l'article d'Alfonz Zettler livrant ses interprétations sur les bâtiments communautaires[2530]. Notons pour 2008 la parution d'un article d'Aurélie Thomas sur Hildeprand de Spolète face à l'avènement du pouvoir franc en Italie[2531]. John Mitchell écrit en 2009 une synthèse sur San Vincenzo al Volturno dans le volume *Benoît et son héritage* dirigé par Roberto Cassanelli[2532].

En 2010, John Mitchell, Richard Hodges, Sarah Leppard et Alessandro Sebastiani rédigent un article sur les ateliers de l'abbaye à l'époque carolingienne[2533]. En 2011, Silvio Carella publie une étude sur les églises, construites entre le début du VIIe siècle et le premier quart du IXe siècle dans le Bénévent ; une notice très développée y est consacrée à San Vincenzo al Volturno[2534]. La même année Richard Hodges, Sarah Leppard, John Mitchell reprennent l'étude de San Vincenzo Maggiore, de son *atrium* et des ateliers et publient un ouvrage de synthèse sur le monastère et ses différentes phases de construction[2535]. Un an après, en 2012, ils s'intéressent au *claustrum* de la fin du VIIIe siècle[2536]. En 2013, Federico Marazzi dirige un volume collectif sur la crypte d'Épiphane ; on y trouve des articles d'Angelo Pantoni[2537] et de John Mitchell[2538] ainsi que des articles réédités d'Oderisio Piscicelli Taeggi, d'Émile Bertaux et de Maria Barosso. Federico Marazzi publie en 2014 une nouvelle étude sur San Vincenzo Maggiore et le résultat des fouilles de 2000-2007[2539]. Eleonora Destefanis produit un article en 2015 sur l'accueil des laïcs en milieu monastique au haut Moyen Âge ; elle y évoque le cas de San Vincenzo al Volturno[2540].

[2527] Goodson, 2008.
[2528] Guidobaldi, Gobbi, 2008.
[2529] Marazzi, 2008.
[2530] Zettler, 2008.
[2531] Thomas, 2008.
[2532] Mitchell, 2009.
[2533] Mitchell, Hodges, Leppard, Sebastiani, 2010.
[2534] Carella, 2011.
[2535] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011.
[2536] Id., 2012.
[2537] Marazzi, 2013.
[2538] Mitchell, 2013.
[2539] Marazzi, 2014.
[2540] Destefanis, 2015.

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

Le site est occupé depuis le VIIe siècle avant J.-C[2541]. Les vestiges retrouvés lors des fouilles attestent la présence d'un sanctuaire depuis l'époque samnite[2542]. Devenu un *vicus* pendant la République romaine, le site est transformé en *villa* durant l'Antiquité tardive (fig.10 et 18).

Le *Chronicon Vulturnense* raconte que l'empereur Constantin, en chemin pour Constantinople, aurait vu en rêve les saints Étienne, Laurent et Vincent alors qu'il s'était arrêté sur les bords du Volturne[2543]. Ils lui ordonnèrent d'ériger un *templum* à proximité de la source de la rivière. La légende raconte que l'empereur s'exécuta et fonda le premier oratoire de San Vincenzo al Volturno[2544]. Dans la Chronique, le monastère est notamment appelé *cenobio/ oratorium martyris Christi Vincencii nomine dicatum / venerabili monasterio Sancti Vincencii martiris*[2545] .

Après avoir conquis la vallée du Liri et étendu son duché vers le nord, le duc de Bénévent, Gisulf Ier (689-706), gratifie les nobles bénéventains Paldo, Tato et Taso (trois frères moines à Farfa) de concessions foncières importantes (toute la haute vallée du Volturne)[2546] pour l'établissement d'un monastère sous le patronage de Thomas de Maurienne[2547]. La fondation du monastère daterait alors de 703, et celui-ci aurait été établi à l'emplacement du premier *oratorium* attribué à Constantin[2548]. Proche de la nouvelle frontière du duché, cette fondation lombarde est un point stratégique dans l'affirmation du pouvoir ducal sur ses terres. Dès les débuts de son existence et pendant tout le VIIIe siècle,

---

[2541] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011 ; Carella, 2011, p.148.
[2542] Voir plus bas la sous-partie relative à l'état précarolingien.
[2543] *Chronicon Vulturnense*, I, p. 111-113.
[2544] *Chronicon Vulturnense*, I, p. 145-148.
[2545] *Chronicon Vulturnense*, I, p. 149.
[2546] Id., p.134-136 ; Marazzi, 1997, p.199.
[2547] Carella, 2011, p.147; MGH, *Vita Paldonis,* chap.1, p.548 et surtout chap.6, p.550.
[2548] Mitchell, 2009, p.81 ; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.13 ; *Chronicon Vulturnense*, I, p.111.

le monastère jouit d'un certain prestige auprès des élites lombardes et bénéficie de leurs largesses.

D'après le *Chronicon Vulturnense*, on sait que vers 730, au plus tard, les moines suivaient la règle bénédictine[2549]. Bien que de taille modeste, le monastère possédait manifestement un *scriptorium* actif sous l'abbatiat d'Ato (739-760), comme en témoigne le *Codex Beneventanus*[2550].

b. Le règne de Charlemagne

Après la conquête du royaume lombard par les Francs, San Vincenzo al Volturno attire de nouveau l'attention du duc du Bénévent, dont le duché ne fut pas annexé par Charlemagne (fig.1). Cet intérêt renouvelé est certainement motivé par l'implantation du monastère tout près de la frontière nord-est du territoire[2551]. En effet, après la chute de Pavie, l'empire carolingien a désormais une frontière commune avec le duché qui, depuis, s'érige en principauté. Celle-ci est maintenue par Charlemagne afin de servir de zone tampon entre l'empire carolingien et l'empire byzantin qui possède encore les terres du sud de la Péninsule (fig.2). Les luttes d'influences entre factions de moines lombards et francs se multiplient, comme l'illustre la brève nomination du moine franc Ambroise Autpert (777-778) à la tête du monastère. Élu avec l'appui de Charlemagne et du pape Étienne III, il est très tôt contesté, et sa mort, en 783[2552] au cours d'un voyage à Rome, passe pour un assassinat. Ambroise Autpert était un intellectuel prolifique, à qui l'on doit d'importants travaux d'exégèse dont un commentaire sur l'Apocalypse, des sermons et des prédications morales (inspirées du poète latin Prudence) et surtout la *Vita Paldonis, Tatonis et Tasonis Vulturnensium*[2553].

Le monastère bénéficie très tôt des largesses de Charlemagne. En 787, le monarque accorde à San Vincenzo al Volturno, alors dirigé par l'abbé Paul (783-792), l'immunité et la

[2549] Id., p.26.
[2550] Mitchell, 2009, p.81 ; Londres, British Library, Add., ms 5463.
[2551] Marazzi, 1997, p.187 ; Carella, 2011, p.147.
[2552] Thomas, 2008, p.84. Date revue d'après le témoignage du fragment Sabatini.
[2553] MGH, *Vita Paldonis*.

libre élection de l'abbé, le prend sous sa protection[2554]et confirme ses biens[2555]. Les dons sont ainsi de nature juridique et non foncière ; ils permettent au monastère de capitaliser ses revenus et de s'émanciper davantage du pouvoir lombard bénéventain et du pouvoir épiscopal. Entre 780 et 830, le monastère développe ses possessions foncières le long des principaux axes de circulation et de la côte, à travers le duché de Bénévent et dans la partie méridionale du duché de Spolète (fig.2)[2556]. La communauté monastique s'agrandit également à cette époque ; dans une lettre du pape Hadrien Ier à Charlemagne, en date de 784, le monastère *sancti Christi martiris Vincentii* est désigné *tam magnam congregationem*[2557]. Paul Diacre, dans son *Histoire de Lombards* rédigée dans les années 790, écrit que le monastère San Vincenzo al Volturno possède une grande communauté de moines : *nunc magna congregatione refulget*[2558]. Il reprend également la légende de Paldo, Tato et Taso qu'il dit tenir d'Ambroise Autper. À cette époque, peut-être sous l'abbatiat de Paul (783-792), de nouveaux travaux sont entrepris au monastère (phase 3c)[2559].

Le franc Josué, abbé de 792 à 817, est présenté dans le *Chronicon Vulturnense* comme un proche parent de Charlemagne. Cette relation ainsi que son origine franque sont contestées par certains historiens, qui y voient une invention du rédacteur de la Chronique[2560]. Il est élu après une nouvelle période de vives tensions entre les factions de moines lombards et francs. Le monastère connaît à cette période une prospérité économique importante qui permet aux abbés, Paul (783-792) pour éventuellement la phase 3c, et surtout Josué (792-817) pour la phase 4, d'entreprendre une grande campagne de reconstruction du monastère et surtout l'édification d'une nouvelle abbatiale, San Vincenzo Maggiore. D'après R. Hodges, ce projet aurait pu être motivé par l'acquisition des reliques de saint Vincent[2561] et n'aurait pu être réalisé sans le mécénat d'une personnalité influente,

---

[2554] *Chronicon Vulturnense*, I, p.140-144.
[2555] MGH, *Diplomata Karolinorum*, I, n°157, p.212-213. Il est appelé dans le texte « monasterio sancti Vincentii martyris, quod est constructum in loco qui dicitur Samnii fluvium Vulturnum » ; *Chronicon Vulturnense*, I, p.183-185 ; p.186-189 ; p.211-212 ; p.212-216.
[2556] Marazzi, 1997, p.198.
[2557] MGH, *Codex Carolinus*, n°66, p.593-594.
[2558] MGH, Paul Diacre, p.179 : « Monasterium vero beati Vincentii martyris, quod iuxta Vulturni fluminis fontem situm est, et nunc magna congregatione refulget, a tribus nobilibus fratribus, hoc est [Tato Taso et Paldo], iam tunc aedificatum sicut viri eruditissimi Autperti eiusdem monasterii abbatis in volumine, quod de hac re conposuit, scripta significant ».
[2559] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.430.
[2560] Bougard, 2008, p.553-554.
[2561] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.10.

tel le duc de Bénévent ou encore un prince[2562]. Notons enfin que les donations de la part des membres de la cour bénéventaine étaient très nombreuses jusqu'en 800 et qu'elles ont fortement diminué entre les années 800 et 819 jusqu'à être nulles entre 819 et 830[2563]. Le « fragment Sabatini » mentionne une visite de Charlemagne à San Vincenzo al Volturno. F. Marazzi précise que cette dernière n'est nullement assurée mais, si elle est vraiment advenue, elle aurait eu lieu vers 800. Dans le texte, il est dit que Charlemagne fut conduit par les moines dans l'église *usque in æcclesia perduxerunt* et qu'il pria devant la croix[2564].

Le monastère comptait environ 350 moines au début du IXe siècle[2565] et était un complexe à plusieurs sanctuaires. Le *Chronicon Vulturnense* rapporte une visite de Louis le Pieux à San Vincenzo al Volturno[2566]. Selon les études de F. Marazzi, cette rencontre avec Josué eu lieu non pas en 808 comme l'indique la Chronique mais en 793, à l'occasion du dernier séjour de Louis en Italie[2567]. Dans la traduction que donne l'archéologue, on peut lire que : « tous les frères […] le prièrent à toute force de leur concéder un temple de la plus haute antiquité dans le territoire de Capoue, que les anciens avaient construit avec d'énormes colonnes et diverses pierres au lieudit " Demeure de l'Empereur ", ou " de la

---

[2562] Id., p.430.
[2563] Wickham, 1995, p. 138-152.
[2564] Marazzi, 2014, p.21.
[2565] Bougard, 2008, p.555.
[2566] *Chronicon Vulturnense*, I, p.220-221 : « cum maxima dona eidem sancto monasterio idem imperator contulisset, optutibus illius venerandus pater Iosue simul cum universis fratribus se Supplices exhibentes,
cum obnixe deposcunt, ut illis concederet templum antiquissimum in territorio Capuano, quod maximis colupmnis et diversis lapidibus ab antiquis fuerat institutum in locum, ubi Edes Imperatoris, vel Cripte dicebantur. et quia tantis patribus in unum congregatis esse illis parva oracionis domus videbatur, sue pietatis auxilio ecclesia in eodem monasterio ad honorem summi Dei, et eius preciosi martyris vocabulo Vincencii tante congregacioni competens sublimior et celsior edificaretur […]ut non multo tempore preclaro opere et maximis colupmnis ecclesia levaretur, in cuius ecclesie fronte ita, deauratis litteris, legebatur :
Queque vides, ospes, pendencia celsa, vel ima,
Vir Domini Iosue struxit cum fratribus una.
[…]erat enim ipsa ecclesia in longitudine habens passus triginta sex, et in latitudine cum ipsas porticus passus sedecim, <in altitudine passus XII. usque ad trabes> cameras quoque iuxta sacras edes firmissimas habens. perfectis igitur edificiis, invitatur ad eiusdem ecclesie sollepmnia dedicacionis Augustus, quique gaudens et letus cum sua regina, eiusdem felicissimi abbatis Iosue germana sorore, ac magna multitudine utriusqe condicionis et sexus advenit. per singulas denique colupmnas singulas palliorum cortinas pendere iussit regina, que colupmne hinc et inde simul fuerunt triginta due. ab incarnacione Domini tunc agebatur annus octingentesimus octabus, et indiccio prima. »
[2567] Marazzi, 1997, p.196-197.

Crypte " et, puisque le lieu du culte semblait petit pour un rassemblement de tant de pères, de prêter le concours de sa piété pour que fût édifié dans ce monastère, en l'honneur de Dieu très-haut et sous le vocable de son précieux martyr Vincent, une église plus belle et plus haute, adaptée à une si grande congrégation. […] [celle-ci] fut élevée en peu de temps, avec une structure admirable et de très fortes colonnes. Sur sa façade, on lisait en lettre dorées : " Tout ce que tu vois, hôte du plus élevé au plus profond,/l'homme du Seigneur Josué l'a construit avec ses frères. "

[…] La construction achevée, l'Auguste [Louis] est invité aux solennités de la dédicace de l'église ».

Le « fragment Sabatini » mentionne des églises secondaires du complexe : l'église Sainte-Marie et l'église San Vincenzo Minore[2568]. La Chronique évoque aussi l'existence de trois églises reconstruites au XIe siècle par l'abbé Harius (1011-1045) : Sainte-Marie-Majeure fondée par l'abbé Taso (729-739) ; Saint-Pierre construite par l'abbé Ato (739-760) et enfin Saint-Michel construite par l'abbé Talaricus (817-823/824)[2569]. Ce dernier aurait également fondé une église Saint-Sauveur[2570]. Notons que ce passage n'évoque pas la grande église San Vincenzo Maggiore. La Chronique mentionne également l'église Sainte-Marie dite Mineure, en précisant qu'elle se trouvait près du fleuve[2571]. Selon la Chronique, il y aurait donc deux églises Sainte-Marie dans le complexe : Sainte-Marie-Majeure et Sainte-Marie-Mineure. Le complexe monastique possédait ainsi plusieurs sanctuaires à l'époque carolingienne, sans que l'on puisse tous les mettre avec certitude en correspondance avec les vestiges retrouvés et présentés ci-après.

Les historiens débattent encore sur les instigateurs à l'origine de cette vaste phase de construction (regroupant les phases 3c, 4 surtout, et 5) et si l'on doit y voir une influence franque et l'application de modèles carolingiens (avec Josué dans le rôle fondateur) ou plutôt le résultat d'une « renaissance économique générale et […] de la principauté de

[2568] Marazzi, 2014, p.23 ; Braga, 2003, p.2 et 20-22.
[2569] *Chronicon Vulturnense*, III, p.77 : « restauravit vero ecclesias infrascriptas Sancte Marie, que Marior dicta est, Sancti Petri et Sancti Michaelis ».
[2570] *Chronicon Vulturnense*, I, p.287 : « Talaricus abbas iste construxit ecclesiam in honore Domini Salvatoris in eodem monasterio, et ecclesiam Sancti archangeli Michaelis ».
[2571] *Chronicon Vulturnense*, I, p.204 : « ecclesia Sancte Marie, iuxta flumen, que Minor vocabatur ».

Bénévent en particulier »[2572]. La générosité des Carolingiens envers San Vincenzo al Volturno – et ce même si cela s'est borné à confirmer des biens déjà existants – rapproche le monastère de la sphère d'influence franque. Quelques années auparavant, la nouvelle église Saint-Sauveur du Mont-Cassin a également bénéficié des largesses de Charlemagne. Pourtant, les travaux y ont été entrepris par une personnalité de la cour bénéventaine. Comme le rappelle F. Bougard, San Vincenzo est le monastère le plus méridional ayant reçu l'immunité de la part de Charlemagne. Pour lui, il ne s'agit que d'une mise en conformité avec les autres monastères, et non d'une manœuvre politique[2573] ; et l'influence carolingienne sur la vie culturelle de l'abbaye (et notamment l'architecture) serait ici nulle. Cependant, F. Bougard admet que les moines ont très bien pu se servir de cette protection et de ce lien avec l'empire carolingien pour se protéger juridiquement face au duché ou à l'évêché bénéventain. Dans tous les cas, le monastère San Vincenzo al Volturno est intégré dans cette sphère d'influence et est connu (et reconnu) par le pouvoir carolingien. Rappelons que Charlemagne se serait peut-être rendu au monastère selon le texte du « fragment Sabatini ». Pour F. Marazzi, l'architecture de San Vincenzo Maggiore (église à trois nefs et trois absides) et ses décors sont certes d'inspiration bénéventaine, campanienne voire romaine, mais l'aspect monumental et la conception du complexe doivent être mis en rapport avec la politique et l'influence carolingienne, ayant permis au monastère de renforcer sa position sur le territoire. Josué (et peut-être son prédécesseur Paul) aurait ainsi amorcé cette ambitieuse campagne de transformation, alors poursuivie par ses successeurs. Dans tous les cas, le gigantisme de l'abbatiale (associée à l'*atrium*) est une volonté du monastère de marquer le territoire et de traduire architecturalement sa puissance et son hégémonie.

Le monastère possédait à l'époque carolingienne les précieuses reliques de saint Vincent de Saragosse. Pourtant, l'arrivée de celles-ci demeure un mystère – la Chronique ne mentionnant aucunement leur présence. La présence des reliques à San Vincenzo al Volturno est mentionnée dans un texte d'Aimoin, moine au monastère parisien Saint-Vincent (Saint-Germain-des-Prés), daté des années 858-896[2574]. Il raconte comment un

[2572] Marazzi, 1997, p.195.
[2573] Bougard, 2008, p.555.
[2574] Christys, 1998, p. 199-216.

groupe de moines francs à la recherche des reliques du saint en Espagne apprirent que celles-ci avaient déjà été récupérées par des Bénéventains[2575]. Pour R. Hodges, qui a étudié les relations diplomatiques entre l'empire franc et le califat de Cordoue, ce voyage n'aurait pu être réalisé qu'entre 812 et 815 ou 816-820, périodes de trêve[2576]. Au chapitre 16 de la *Vita Deoderici episcopi Mettensis*, Sigebert de Gembloux relate comment Thierry de Metz s'est procuré, en 970/972, les reliques du saint alors détenues au monastère de San Vincenzo al Volturno[2577]. Le saint faisait l'objet d'un culte très répandu en Gaule, en Italie, en Espagne mais aussi en Afrique du nord et en Dalmatie. Rappelons cependant que ses reliques étaient également prétendument détenues à Ravenne, en 550[2578]. R. Hodges suppose que c'est leur acquisition, avant le voyage des moines de Saint-Vincent de Paris entre 812 et 820, qui aurait motivé la construction de San Vincenzo Maggiore. Elles auraient ensuite été installées dans la crypte achevée dans les années 820. Cependant, comme le souligne R. Hodges, il aussi possible que les reliques aient été détenues par le monastère bien avant la construction de la nouvelle abbatiale et placées dans l'ancienne abbatiale.

D'après la Chronique, l'abbé Josué aurait été enterré devant la nouvelle abbatiale[2579]. R. Hodges pense qu'il était dans l'*atrium*, comme l'abbé Talaricus, mais que sa tombe a ensuite été transportée dans l'abbatiale romane, de l'autre côté du Volturne – ce qui expliquerait le fait que sa sépulture n'a pas pu être identifiée lors des fouilles[2580].

c. Après le règne de Charlemagne

[2575] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.13.
[2576] Id., p.15.
[2577] MGH, *Vita Deoderici*, p.475 : « Iuxta Capuam siquidem monasterium iam pene dirutum nomine sancti Vincentii reperimus, quod grandi et miro opere quondam a fratribus tribus nobilibus constructum, veterani qui ibi tunc pauci visebantur monachi dixerunt, et corpus sancti Vincentii postea a duobus monachis ex Hispania ibi clam deportatum, atque deinceps multis temporibus maxima veneratione habitum, donec a paganis eodem monasterio vastato, corpus sanctum inde sublatum et ad praedictam Cordunensem civitatem esse translatum ».
[2578] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.13.
[2579] *Chronicon Vulturnense*, I, p.287 : « cuius sanctum corpus ante eandem ecclesiam, in dextera parte, sepultum est in pace ».
[2580] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.103-104.

Les travaux conduits par l'abbé Josué sont poursuivis par ses successeurs, les francs Talaricus (817-823/824) et Epiphanus/Épiphane (827-842)[2581]. À cette époque, les édifices de la zone septentrionale du monastère sont encore modifiés. À l'église le plus au nord, est ajoutée une crypte funéraire dite « la crypte d'Épiphane » - dont la datation est toujours discutée[2582].

Il est fait mention dans la Chronique, en 848, d'un important tremblement de terre qui endommage le monastère. Des travaux de reconstruction sont alors entrepris (phase 5b) ; l'église sud – devenue, entre-temps, une résidence – est remplacée. Mais, en 881, une incursion arabe incendie et détruit le monastère ; lors des fouilles archéologiques, une importante couche de brûlé a été relevée sur tout le site et des pointes de flèches ont été retrouvées[2583]. Les moines fuient et se réfugient pendant une trentaine d'années à Capoue. Cet épisode, qui marque la fin de l'apogée de San Vincenzo al Volturno, est rapporté dans le *Chronicon Vulturnense* mais aussi dans la *Vita Deoderici episcopi Mettensis*[2584]. Dans le récit de la visite de Thierry de Metz en 970/972, le monastère est décrit comme un établissement en ruine où ne vivent plus que quelques vieillards. À partir de 881 et jusqu'au milieu du XIe siècle, il n'y a quasiment plus d'activités ni de construction, à l'exception de la transformation d'un atelier en logement composé de deux pièces (dont une avec latrines) reliées par un couloir, au sud de San Vincenzo Maggiore[2585].

Le monastère connaît ainsi une période de déclin jusqu'à l'abbatiat de Gérard (1076-1109) qui décide de reconstruire l'abbaye tout entière sur l'autre rive du Volturne (fig.7). La reconstruction a très probablement été poursuivie par ses successeurs directs[2586]. Malgré sa destruction, l'ancienne abbatiale semble encore posséder des éléments en élévation dans le 2e tiers du XIIe siècle puisqu'on en retrouve une description dans le *Chronicon Vulturnense*. Le déplacement de l'abbaye a permis de sauvegarder les vestiges lombards et carolingiens de la première abbaye. La nouvelle abbatiale est consacrée en 1115 par le pape Pascal II qui

[2581] Carella, 2011, p.147.
[2582] Voir la sous-partie relative aux églises secondaires.
[2583] Carella, 2011, p.148.
[2584] MGH, Scriptores, IV, p.475 : « atque deinceps multis temporibus maxima veneratione habitum, donec a paganis eodem monasterio vastato ».
[2585] Marazzi, 1997, p.195.
[2586] Marazzi, 2014, p. 29.

y redépose les reliques de saint Vincent (ainsi que celles d'autres saints)[2587]. Cette mention étaye le récit de leur acquisition par Thierry de Metz en 970/972, et donc l'hypothèse de leur sortie du monastère pendant presque un siècle et demi. Cette refondation s'accompagne de la mise en défense et de la fortification de la nouvelle abbaye.

Au XIIe siècle, la conquête normande des Abruzzes affaiblit la puissance économique et politique de l'établissement sur son territoire. En 1349, un nouveau tremblement de terre détruit le monastère. Quelques moines demeurent mais leur nombre diminue progressivement. En 1669, le monastère et toutes ses possessions sont attribués au Mont-Cassin.

Enfin, le monastère est gravement endommagé pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce n'est qu'en 1989 qu'une nouvelle communauté bénédictine s'y installe.

V. Présentation monumentale

10. La situation dans le cadre naturel

Le premier monastère est implanté sur la rive droite du Volturne (fig.3). L'aire plane qu'il occupe, large d'environ 200 mètres, est flanquée au nord-ouest par les parties basses du massif rocheux appelé Corre della Torre et à l'ouest par le cours du Volturne (fig.5 et 6).

11. L'état précarolingien

Le Corre della Torre a été plusieurs fois nivelé en terrasses, et ce dès la haute Antiquité (fig.10). Les traces d'une ferme et d'une tour résidentielle, datant du début du IVe moitié du Ve siècle, y ont été retrouvées (1ère phase d'occupation) (fig.18). À cette même époque, divers locaux ont été construit au sud de l'emplacement qui allait être celui de l'église sud (une des premières du pôle monastique).

[2587] *Chronicon Vulturnense*, I, p.20.

Sous l'église sud, des vestiges d'éléments appareillés provenant soit d'un bâtiment soit d'un mur de clôture pour le cimetière ont été retrouvés. Leur datation est incertaine[2588] ; il n'est pas possible de définir s'il s'agit de vestiges tardo-antiques (car leur mise en œuvre est différente des vestiges tardo-antiques du Colle della Torre) des Ve-VIe siècles ou de vestiges lombards du VIIIe siècle (phase 3). Sous l'église nord, un bâtiment quadrangulaire considéré comme un ancien sanctuaire samnite, rectangulaire et absidé à l'ouest, a été retrouvé (fig.28) [2589]. Il est remplacé vers 450-550 par un édifice allongé et absidé (certainement une église). L'édifice était associé à une nécropole utilisée entre la deuxième moitié du Ve siècle et la deuxième moitié du VIe siècle (phase 2).

Les fouilles ont révélé que le site était faiblement fréquenté durant le VIIe siècle[2590]. Les premiers moines du début du VIIIe siècle, Paldo, Tato et Taso notamment, se sont certainement installés dans les anciens bâtiments antiques que R. Hodges suppose encore en partie en élévation[2591]. La tour résidentielle antique serait devenue le centre du cimetière des moines tandis que les bâtiments au sud de l'église sud auraient servis d'hébergement à la communauté.

Le monastère est construit à partir du début du VIIIe siècle (et jusqu'au milieu de celui-ci) (3e phase d'occupation) (fig.11). Cette première installation monastique a rapidement été limitée dans son développement par la topographie locale (avec à l'est le Volturne et à l'ouest le massif). Le monastère ne pouvait guère s'étendre au-delà de ces deux premiers hectares[2592].

12. Phase relative au règne Charlemagne

a. Abbatiale

[2588] Hodges, 1993, p.179.
[2589] Carella, 2011, p.147-149.
[2590] Carella, 2011, p.148.
[2591] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.2.
[2592] Marazzi, 1997, p.192.

Une nouvelle abbatiale aux dimensions monumentales est construite à quelques mètres de l'ancien centre monastique, cette fois-ci le long du flanc sud du Colle della Torre (fig.12), toujours sur la rive gauche du Volturne. L'église se trouve surélevée sur une terrasse et davantage visible depuis la *via Numicia*[2593]. Le terrain est particulièrement dénivellé entre les parties orientales et occidentales (fig.5 et 56).

Le *Chronicon Vulturnense* fait le récit de la construction de la nouvelle abbatiale du monastère. Cette source textuelle est majeure, bien qu'il faille la considérer avec précaution : on y trouve en effet des incohérences chronologiques, notamment pour l'année 808 où il est dit que Louis le Pieux était empereur et que le pape était Pascal Ier. En revanche, les précisions architecturales ont pu, en majorité, être confirmées par l'archéologie – à savoir l'origine antique des lieux et une partie de la description architecturale de l'abbatiale. D'après cette Chronique, la nouvelle abbatiale a été construite à l'initiative de l'abbé Josué (792-817) et a été consacrée en 808, à l'occasion d'une visite de Louis le Pieux – mentionnée plus haut[2594]. Or, en reprenant l'hypothèse de l'éditeur de la Chronique, Vincenzo Federici, F. Marazzi rappelle que la dernière visite de Louis le Pieux en Italie serait plutôt advenue en 793 et non en 808, alors qu'il était encore roi d'Aquitaine[2595]. On pourrait alors douter de la date de consécration de l'abbatiale et l'avancer à 793, c'est-à-dire au tout début de

---

[2593] Marazzi, 1997, p.192.

[2594] *Chronicon Vulturnense*, I, p.220-221 : « cum maxima dona eidem sancto monasterio idem imperator contulisset, optutibus illius venerandus pater Iosue simul cum universis fratribus se Supplices exhibentes,
cum obnixe deposcunt, ut illis concederet templum antiquissimum in territorio Capuano, quod maximis colupmnis et diversis lapidibus ab antiquis fuerat institutum in locum, ubi Edes Imperatoris, vel Cripte dicebantur. et quia tantis patribus in unum congregatis esse illis parva oracionis domus videbatur, sue pietatis auxilio ecclesia in eodem monasterio ad honorem summi Dei, et eius preciosi martyris vocabulo Vincencii tante congregacioni competens sublimior et celsior edificaretur […]ut non multo tempore preclaro opere et maximis colupmnis ecclesia levaretur, in cuius ecclesie fronte ita, deauratis litteris, legebatur :
Queque vides, ospes, pendencia celsa, vel ima,
Vir Domini Iosue struxit cum fratribus una.
[…]erat enim ipsa ecclesia in longitudine habens passus triginta sex, et in latitudine cum ipsas porticus passus sedecim, <in altitudine passus XII. usque ad trabes> cameras quoque iuxta sacras edes firmissimas habens. perfectis igitur edificiis, invitatur ad eiusdem ecclesie sollepmnia dedicacionis Augustus, quique gaudens et letus cum sua regina, eiusdem felicissimi abbatis Iosue germana sorore, ac magna multitudine utriusqe condicionis et sexus advenit. per singulas denique colupmnas singulas palliorum cortinas pendere iussit regina, que colupmne hinc et inde simul fuerunt triginta due. ab incarnacione Domini tunc agebatur annus octingentesimus octabus, et indiccio prima. »

[2595] Marazzi, 1997, p.196-197.

l'abbatiat de Josué. Pour F. Marazzi, il est possible que le projet de construction de l'ensemble monumental ait été conçu en 793, mais que la consécration ait bien eu lieu en 808. Néanmoins, plus qu'une erreur du chroniqueur, il s'agirait là d'une volonté d'associer le monastère à une initiative des Carolingiens. On dit que les moines se servirent des pierres et colonnes d'un ancien temple de Capoue : « […] lieu dit " Demeure de l'Empereur " , ou " de la Crypte " […] pour que fût édifié dans ce monastère, […] une église plus belle et plus haute, adaptée à une si grande congrégation. […] [celle-ci] fut élevée en peu de temps, avec une structure admirable et de très fortes colonnes. Sur sa façade, on lisait en lettre dorées :

" Tout ce que tu vois, hôte du plus élevé au plus profond,/l'homme du Seigneur Josué l'a construit avec ses frères. "

L'église avait en effet 36 pas de long, 16 pas de large en comptant les portiques, 12 pas de haut jusqu'aux poutres, avec des voûtes très solides à hauteur du sanctuaire sacré. La construction achevée, l'Auguste [Louis] est invité aux solennités de la dédicace de l'église. Il vient dans la joie et l'allégresse avec sa reine, sœur germaine du très heureux abbé Josué […] la reine ordonna de suspendre des tentures à chaque colonne – il y en avait en tout 32 […] ».

Pour R. Hodges ce grand projet n'aurait été possible qu'avec l'intervention d'un architecte, *sapiens architectus*[2596]. Celui-ci aurait choisi le lieu de la construction, à savoir en hauteur afin que l'abbatiale soit visible de loin et notamment des pèlerins. L'église marque ainsi le paysage non seulement par sa monumentalité mais aussi par sa position dominante – un emplacement qui a nécessité toute une série de terrassements depuis l'Antiquité (fig.5). L'architecte aurait utilisé une grille modulaire, de quatre carrés d'environ un *passus* de côté (une mesure bénéventaine correspondant environ à 1,76 mètre et probablement mise au point par l'architecte de Josué) soit 7,20 mètres de côté par grille, pour définir le plan de l'abbatiale (fig.37). D'après les vestiges retrouvés, la nouvelle abbatiale était occidentée et mesurait 63,5 mètres de long sur 28,2 mètres de large[2597]. F. Marazzi rapporte que sans

[2596] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.6.
[2597] Carella, 2011, p.160 ; Hodges, Mitchell, 1995, p.34-35 ; 32 *passi* sur 16, d'après la chronique citée plus haut, soit 36 pas de long sur 16 de large et 12 de haut).

prendre en compte la longueur des absides, l'église mesurerait 56,75 mètres de long pour 28,2 mètres de large, soit un rapport 1/2[2598].

Les travaux auraient commencé par la partie occidentale[2599]. De forme basilicale, sans transept, l'église possédait trois vaisseaux prolongés par trois absides surmontant une crypte annulaire (fig.38). Les trois absides sont surélevées par rapport à la nef, celle du centre étant plus grande (15 mètres de diamètre) que les absides latérales qui, elles, étaient accessibles par des volées de deux marches. Le niveau de leur sol était supérieur de 0,40 mètre par rapport à la nef. Selon F. Marazzi, le chœur surélevé (et l'abside médiane) était accessible par un corridor de 2 mètres de large qui conduisait à deux volées de marches se faisant face (une dirigée vers le nord et l'autre vers le sud). Il était fermé par un chancel constitué de piliers et de panneaux (fig.45)[2600]. Cette proposition va à l'encontre de celle de R. Hodges qui restitue un accès direct via deux volées de marches mais orientées est-ouest et un chœur sans chancel (fig.44). Un espace a été ménagé entre l'abside centrale et l'abside méridionale et conduisait directement derrière le mur occidental. À l'intérieur de celui-ci ont été découverts des épingles en argent et en cuivre, plusieurs imitations en verre de pierres précieuses, des fragments de lampes et de verre de fenêtres notamment. R. Hodges suppose qu'il s'agissait d'un petit « trésor », conservé lors de l'attaque arabe de 881 ou à la démolition de l'abbaye au XIe siècle[2601].

Le vaisseau central mesurait 15,3 mètres de large, le bas-côté nord 5,5 mètres de large et le bas-côté sud 5,7 mètres de large (fig.37). La Chronique donne plusieurs chiffres à propos du nombre de colonnes. Dans la description de l'abbatiale de Josué, il est question de 32 colonnes, tandis qu'une description plus tardive de l'abbatiale romane (celle construite de l'autre côté du Volturne) rapporte que l'église d'avant, dite *antea* – donc très probablement celle de Josué –, en possédait 24[2602]. Effectivement, lors de ses fouilles, R. Hodges a découvert que les vaisseaux étaient séparés par deux rangées de douze colonnes, de 0,68 mètre de diamètre et d'un entrecolonnement d'4,1 mètres. Des fragments de colonnes de marbre rose et de granit noir ont été retrouvés. Elles proviendraient d'après la

[2598] Marazzi, 2008, p.328.
[2599] Id., p.325.
[2600] Marazzi, 2014, p.85-86.
[2601] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.42.
[2602] *Chronicon Vulturnense*, III, p.106 : « Loquens de maiori venerabili ecclesia monasterii Sancti Vincentii : nam antea vigintiquattuor columnas » .

Chronique du démantèlement d'un temple romain de Capoue[2603]. On suppose que ces colonnes étaient surmontées de grandes arcades en plein cintre (fig.44). D'après le *Chronicon* qui rapporte que la hauteur des murs gouttereaux atteignait 21 mètres (12 pas de haut), le faîte de la toiture, certainement charpentée, a été estimé à environ 24 mètres. La hauteur des murs des bas-côtés aurait été de 12 mètres.

Les murs ont une épaisseur variant entre 0,55 mètre pour le mur gouttereau nord, 1,17 mètre pour celui du sud et 1,5 mètre pour le mur de façade. La crypte mesurait neuf carrés de long sur quatre de large soit 16,20 mètres environ sur 7,20 mètres (voir la description plus bas) (fig.41 et 42).

Les murs de fondation de l'église sont constitués de gros galets issus du fleuve, enserrant un terre-plein, sur lesquels ont été monté des murs à bain de mortier. Les murs de l'élévation étaient faits de grands moellons parfois prélevés sur les bâtiments antiques.

L'église était décorée d'un pavement en *opus sectile* (fig.47)[2604]. Des fragments datés du IXe siècle ont été retrouvés à l'entrée de la crypte[2605]. Quelques fragments de chapiteaux antiques ont été retrouvés ponctuellement[2606]. S. Carella suppose que la plupart des décors sculptés de l'abbatiale ont été démontés puis réutilisés pour la construction de la nouvelle abbatiale romane, de l'autre côté du Volturne. Des trompe-l'œil imitant des panneaux de marqueterie de marbres (losanges, disques etc.) étaient peints sur les parties inférieures des murs. Il est probable que l'ensemble de l'église a ainsi été orné de décors peints[2607]. Sur le mur nord et le mur occidental, des traces en ont été retrouvées mais il n'est pas possible d'affirmer s'ils datent de la phase de construction de l'abbatiale ou de travaux d'embellissement du XIe siècle[2608]. Au nord-ouest de l'église, un bloc de porte antique sculptée a été remployé pour constituer un bassin recueillant l'eau bénite. Le *Chronicon* rapporte que sur la façade de l'église courait une inscription : « Tout ce que tu vois, hôte du plus élevé au plus profond,/l'homme du Seigneur Josué l'a construit avec ses frères »

[2603] *Chronicon Vulturnense*, I, p.220-221 : « ut illis concederet templum antiquissimum in territorio Capuano, quod maximis colupmnis et diversis lapidibus ab antiquis fuerat institutum in locum [...].»
[2604] Guidobaldi, Gobi, 2008, p.443-446
[2605] Carella, 2011, p.161 ; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.33.
[2606] Giorleo, Luongo, 2008, p.511-514.
[2607] Hodges, Mitchell, 1995 ; Mitchell, 2000, p.353-355.
[2608] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.33.

(fig.48). Il s'agissait de lettres métalliques incrustées dans la façade. Des pierres portant encore les marques de ces incrustations ont été retrouvées dans l'abbatiale romane (réutilisées dans l'*opus sectile*)[2609].

La nouvelle abbatiale était reliée à l'église sud par un long corridor (fig.12, 13, 49 et 50)[2610]. Une porte encadrée de pilastres était percée dans son mur nord (fig.38)[2611]. Pour R. Hodges, les pilastres seraient contemporains de ceux retrouvés sur la façade orientale de l'*atrium*, construit vers 800-817 (phase 4a7)[2612]. La porte nord ouvrait sur un chemin qui, après une volée d'escaliers montant vers le nord, bifurquait vers l'ouest. On ne connaît pas, pour la phase 4, d'autre entrée à l'abbatiale que celle au nord. Cela laisse imaginer que les pèlerins empruntaient les corridors contournant les bâtiments claustraux puis arrivaient par l'entrée latérale nord.

Grâce aux peintures de la crypte de l'abbatiale[2613], il a été possible de proposer une datation pour les premiers travaux de cette église monumentale dont la consécration eut lieu en 808 (fig.43). Elles ont été comparées aux fresques du mur de liaison, à celles des églises et bâtiments situés au nord mais se rapprochent davantage stylistiquement de celles de la crypte d'Épiphane (abbé de 827 à 842) (fig.33)[2614]. F. Marazzi et R. Hodges proposent de dater l'achèvement de la crypte vers 820. La fin de la construction de l'abbatiale – construite en premier – devrait ainsi être antérieure de quelques années. Son concepteur se serait inspiré de Saint-Pierre de Rome, de San Salvatore de Brescia et de San Salvatore de Spolète ainsi que, dans des proportions moindres, de San Giovanni et Saint-Sauveur du Mont-Cassin (fig.62 et 64)[2615].

[2609] Pantoni, 1980 ; De Rubeis, Banterla, 2008, p.477-484.
[2610] Voir la sous-partie relative au cloître et aux bâtiments conventuels.
[2611] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.19.
[2612] Hodges, Francis, Mitchell, 2002, p.557-560 ; Mitchell, Hodges, Leppard, Sebastiani, 2010, p.107.
[2613] Voir ci-après.
[2614] Marazzi, 1997, p.193.
[2615] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.124.

D'après F. Marazzi, une grande partie de l'église aurait été reconstruite, selon le même plan, au XIe siècle (fig.9 et 38). Cette affirmation est réfutée par R. Hodges et J. Mitchell qui considèrent qu'il ne s'agit que d'un simple embellissement, sans reprise complète du gros œuvre[2616]. On sait que des interventions ont effectivement été entreprises aux Xe-XIe siècles comme la pose d'un nouvel *opus sectile*[2617] mais, à l'heure actuelle, aucune des deux propositions ne peut être écartée. En revanche, le mur de façade aurait été détruit entre la fin du XIe siècle et le début du XIIe siècle[2618].

- La crypte

Une crypte a été construite sous le chœur occidental de l'abbatiale[2619]. Sa forme combine deux variantes : la crypte annulaire de tradition romaine et la crypte à couloir transversal plus courante dans la région (fig.41 et 42)[2620]. Deux escaliers orientés nord-sud et accessibles depuis les bas-côtés y conduisent. Ils mènent à deux passages qui, après un angle droit, débouchent sur le couloir annulaire (fig.44). Celui-ci dessert le couloir central d'axe est-ouest et la chambre funéraire de plan cruciforme. Celle-ci comporte deux niches, se faisant d'un bras latéral à l'autre vis-à-vis. Au fond du couloir, à l'est, se trouve une tombe en *arcosolium* éclairée par une *fenestella* de 0,22 mètre, ouverte sur la nef[2621]. La crypte était par ailleurs éclairée par quatre fenêtres de 0,90 mètre de large (leur largeur s'amenuisant vers l'extérieur).

L'intérieur de la crypte était aussi éclairé par des lampes – une chaîne en cuivre et des fragments de verres ont été retrouvés[2622]. Elles avaient manifestement été fabriquées dans les ateliers du monastère (fig.40 et 50). Les marches conduisant à la crypte étaient recouvertes de dalles de marbre – enlevées lors de la destruction de l'abbatiale à la fin du XIe siècle. Le couloir annulaire de la crypte était, comme pour l'église, orné dans sa partie

[2616] Id., p. 2.
[2617] Guidobaldi, Gobbi, 2008, p.446-452.
[2618] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 36.
[2619] Marazzi, 2014, p.87-98.
[2620] Carella, 2011, p.192-193.
[2621] Id., p.160.
[2622] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 37-39.

basse de décors peints en trompe-l'œil, imitant l'*opus sectile*. Il s'agissait de panneaux rectangulaires à motifs géométriques variés (disques, chevrons, losanges tridimensionnels etc.) (fig.46). Ici les effets visuels ont été travaillés avec soin, l'accent étant porté sur le relief et la tridimensionnalité des formes[2623]. Les voûtes étaient peintes de scènes figurées et les sols recouverts de dallage de marbres de couleur, de porphyre et de serpentine.

Le couloir transversal, conduisant à la sépulture en *arcosolium* était richement décoré. Dans sa partie haute, étaient peintes des files de saints en habits de cour ou d'ecclésiastiques. Il est fort probable que des tentures avaient été suspendues sur les parties basses des murs qui étaient restées blanches comme l'attesterait la découverte d'une agrafe *in situ*[2624]. Autour de la *fenestella*, deux anges étaient représentés. Les niches sont décorées d'un portrait d'abbé, en posture d'orant, la tête ornée d'un nimbe carré (fig.43). Elles abritaient sûrement des reliques placées dans des urnes. Celles de saint Vincent se seraient peut-être trouvées dans une châsse, en-dessous de la *fenestella* afin d'être visible depuis le chœur. Les abbés représentés dans ces portraits sont très certainement Josué (792-817), au sud, et son successeur Talaricus (817-823/824), au nord[2625]. La sépulture de ce dernier a été identifiée dans la zone située devant l'abbatiale (voir la partie sur l'*atrium*).

Le style des peintures de la crypte de l'abbatiale se rapproche de celui de la crypte d'Épiphane (abbé de 827 à 842)[2626]. R. Hodges et F. Marazzi proposent ainsi de dater l'achèvement de la crypte vers 820/830 (à la phase 5 donc), soit quelques années après la mort de Josué (792-817). Elle aurait donc été construite après l'abbatiale que l'on sait consacrée en 808, et insérée dans le bâti déjà existant comme ce fut le cas à Saint-Pierre de Rome (où l'adjonction de la crypte n'a pas causé de modification de l'extrémité occidentale)[2627]. R. Hodges souligne que l'escalier nord est d'une qualité d'exécution médiocre, et ainsi dénote l'adjonction postérieure – manifestement contraignante pour les constructeurs[2628]. Il imagine cependant qu'une première crypte avait déjà pu être construite dès le début des travaux. Cela reste une hypothèse.

[2623] Mitchell, 2009, p.85.
[2624] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 39.
[2625] La tombe de ce dernier a été découverte dans l'*atrium* ; Marazzi, 1997, p.193.
[2626] Id., p.193 ; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, chapitre 3.
[2627] Krautheimer *et al.*, 1937-1977, V, p.259-261.
[2628] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 43-44 et p.413.

b. Autres églises

- L'église sud

Le « fragment Sabatini » mentionne des églises secondaires du complexe : l'église Sainte-Marie et l'église San Vincenzo Minore[2629]. Il est possible que l'une de ces titulatures corresponde à l'église sud (voir la fin de ce chapitre). La Chronique mentionne également d'autres églises, du moins celles reconstruites au XIe siècle par l'abbé Harius (1011-1045) : Sainte-Marie-Majeure fondée par l'abbé Taso (729-739) ; Saint-Pierre construite par l'abbé Ato (739-760) et enfin Saint-Michel construite par l'abbé Talaricus (817-823)[2630] . Il est fort probable que l'église sud est l'un de ces édifices mentionnés par les sources.

L'église sud occidentée, a été édifiée entre le début et le milieu du VIIIe siècle (phase 3a) notamment grâce au remploi des structures paléochrétiennes présentes sur le site (phase 1b et 1c) (fig. 18 et 22)[2631]. Elle est bâtie sur le terrain d'une ancienne nécropole de la deuxième moitié du Ve – deuxième moitié du VIe siècle. Il n'a pas pu être déterminé si cette église sud a également été bâtie sur un ancien sanctuaire antique antérieur à la phase 1 (comme pour l'église nord), les vestiges appareillés étant trop minces pour être interprétés et surtout datés.

L'église est à nef unique (fig.22 et 24). Elle mesure 17,6 mètres de long sur 7,05 mètres de large dans œuvre. À l'ouest se retrouve une abside semi-circulaire de 4,7 mètres de large pour une profondeur de 2,47 mètres, certainement voûtée en cul-de-four. Une fenêtre d'un mètre de large environ était ménagée au centre de cette abside. Il est possible que d'autres fenêtres aient été percées dans les murs gouttereaux et en façade.

[2629] Marazzi, 2014, p.23 ; Braga, 2003, p.2 et 20-22.
[2630] *Chronicon Vulturnense*, III, p.77 : « « restauravit vero ecclesias infrascriptas Sancte Marie, que Marior dicta est, Sancti Petri et Sancti Michaelis » ».
[2631] Carella, 2011, p.148.

L'accès principal se faisait par une porte, d'1,3 mètre de large, au centre de la façade (fig.23). Un second accès de 0,93 mètre de large se trouvait dans le mur sud (fig.19). Il assurait la communication entre l'église, le réfectoire et le jardin.

Le sol de l'abside était surélevé de 0,70 mètre par rapport à celui de la nef. On y accédait par un degré de trois marches. D'après les maçonneries retrouvées, il semblerait qu'une banquette ait couru, à l'intérieur de l'église, le long du mur méridional (phase 3a). La façade, côté extérieur, était aussi bordée de banquettes (fig.24).

S. Carella propose de considérer l'espace interne oriental de l'église comme un endo-narthex (fig.23). En effet, R. Hodges avait trouvé une portion de mur qu'il datait de l'Antiquité tardive, mais S. Carella pense qu'elle appartient plutôt à l'église du VIIIe siècle[2632].

L'église sud se voit adjoindre un déambulatoire semi-circulaire contre son abside, pour S. Carella entre 750 et 780, au moment de l'édification de l'église nord (phase 3b), et pour R. Hodges entre 780 et 792 (phase 3c) (fig.20, 22 et 24)[2633]. Deux ouvertures sont alors percées dans l'abside pour offrir un accès à l'église. Celle-ci est d'autre part est isolée par un mur, érigé contre la pente du massif rocheux (fig.25). Cette nouvelle construction est à mettre en parallèle avec l'essor de la communauté monastique. Pour R. Hodges, le déambulatoire pourrait avoir été inspiré de la forme de la crypte de Saint-Pierre de Rome, construite sous Grégoire le Grand (590-604). Il s'agirait d'une version primitive de ce type de crypte annulaire[2634].

S. Carella imagine que le mur entre l'abside et le déambulatoire était ajouré, comme à Prata. Le chevet aurait pu être formé d'une grande arcade en plein cintre ouvrant sur l'abside flanqué de deux petits arcs ouvrant sur le déambulatoire, formule également présente à Prata ainsi qu'à Pratola Serra – églises lombardes du IXe siècle[2635].

L'église subit à nouveau des modifications, peut-être dans le troisième quart du VIIIe siècle, entre 780 et 792 (phase 3c) ou sous l'abbatiat de Josué (792-817) (phase 4)[2636]. La

[2632] Id., p.159.
[2633] Hodges, 1993, p.32.
[2634] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.124.
[2635] Carella, 2011, p.158-159.
[2636] Id., p.148.

datation mérite d'être précisée, comme le rappellent R. Hodges et S. Carella, puisque la stratigraphie pour cette phase est très incertaine et se confond avec celle de la phase 4. R. Hodges remarque que les méthodes, les matériaux comme le mortier et les qualités de mises en œuvre du déambulatoire détonnent très nettement à l'égard de celles de la phase précédente, plus « rustique » selon ses termes. Il évoque la probable intervention d'un *sapiens architectus* à partir de cette période (ce qui faisait jusqu'alors défaut sur les chantiers de construction de San Vincenzo al Volturno)[2637].

Les accès pratiqués dans l'abside sont alors bouchés (fig.22). Pour accéder au déambulatoire, il ne restait plus que l'accès par le côté sud. Le socle d'un autel a été découvert dans l'abside (phase 3c pour R. Hodges)[2638]. Composé de pierres appareillées et de fragments de matériaux cuits, il mesurait 1 mètre sur 0,75 mètre et était percé, sur sa face occidentale, d'une niche profonde de 0,25 mètre. Des traces de décors peints ont été retrouvées à sa base. Ils attestent la présence d'un décor dans l'église au plus tôt pour la phase 3c/phase 4.

Au début du IXe siècle, une grande campagne de restructuration est menée par l'abbé Josué (phase 4) (fig.21, 25 et 26). Pour F. Marazzi, elle serait contemporaine de la construction de San Vincenzo Maggiore et de celle du triconque de l'église nord.

Les deux tiers orientaux de l'église sud sont transformés en résidence – une hôtellerie pour les visiteurs de prestige selon R. Hodges et F. Marazzi, et la demeure de l'abbé selon A. Zettler – partitionnée en deux niveaux. La fonction de la partie occidentale demeure inconnue. Jusque-là, les spécialistes s'accordaient à la maintenir dans ses fonctions religieuses. Pourtant, la découverte d'un badigeon blanc recouvrant les peintures laisse R. Hodges imaginer qu'elle aurait été utilisée comme pièce de service[2639]. L'ancienne nef est divisée en trois pièces de service par des maçonneries. La pièce centrale sert d'étable. Deux couloirs communicants sont aménagés à l'intérieur de l'église : il s'agit d'abord d'un couloir oblique qui la traverse du nord au sud et permet de relier les bâtiments qui se trouvent de part et d'autre de l'édifice ainsi que d'accéder à la partie absidée ; puis d'un couloir en forme de « L » qui longe les murs sud et est de l'église. Ce dernier couloir dessert plusieurs accès :

[2637] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.6.
[2638] Id., p.4.
[2639] Id., p.414.

un à l'est, sur l'ancienne façade ; deux autres ouvrent sur les pièces de la nef ; deux donnent accès au sud ; et le dernier permet la jonction avec le couloir oblique. La façade orientale aurait été aménagée en portique. Le précédent accès méridional a été bouché lors de ces travaux. Des fragments de décors peints à motifs géométriques et datés de la fin du VIIIe siècle ont été retrouvés dans les couloirs ainsi que dans les pièces centrale et orientale du rez-de chaussée. Celui-ci devait avoir un couvrement un charpente, du fait du plancher aménagé pour le second niveau. Ce dernier était la partie résidentielle à proprement parler[2640].

S. Carella propose de voir l'élévation de ce nouvel édifice comme un portique (pour le couloir « L ») surmonté d'un niveau de galeries. Il est possible que l'étage ait été pareillement organisé avec la présence d'une balustrade au sud. On y accédait par un escalier dont le premier emmarchement se trouve au sud du couloir oblique (fig.25 et 26).

La proposition d'y voir une hôtellerie pour les hôtes de marque est tout à fait plausible. L'aspect résidentiel de la transformation est avéré et la qualité de son décor laisse imaginer qu'elle était destinée à accueillir des hôtes prestigieux. Alfons Zettler a cependant proposé d'y voir la demeure de l'abbé avec son jardin attenant, ce qui est tout aussi possible[2641]. Notons toutefois que le caractère excentré de la demeure (associée à une cour avec jardin et à un réfectoire) par rapport au nouveau complexe monastique (de la phase 4) s'accorde tout à fait à l'idée d'une hôtellerie pour laïcs – que l'on sait généralement implantée en marge des monastères (fig.13 et 14).

L'église est à nouveau remaniée entre 824 et 842 (phase 5a2) (fig.21, 22 et 27). Son abside est reconstruite et une petite tour la flanque au nord. La pièce centrale qui servait d'étable est murée et l'accès vers le cloître est agrandi. Après le tremblement de terre de 848, le bâtiment est enseveli et remplacé par une nouvelle structure dont les fonctions n'ont pu être établies[2642].

[2640] Id., p. 8-9.
[2641] Zettler, 2008, p.259-274.
[2642] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.148.

- L'église nord, dite « de la crypte »

Le « fragment Sabatini » mentionne aussi l'église Sainte-Marie et l'église San Vincenzo Minore, construites à côté l'une de l'autre[2643]. Puisque les églises nord et sud sont les seules églises du complexe implantées côte à côte, nous pouvons imaginer avoir affaire ici à San Vincenzo Minore et à Sainte-Marie. La Chronique, quant à elle, mentionne les églises reconstruites au XIe siècle par l'abbé Harius (1011-1045) : Sainte-Marie-Majeure fondée par l'abbé Taso (729-739) ; Saint-Pierre construite par l'abbé Ato (739-760) et enfin Saint-Michel construite par l'abbé Talaricus (817-823)[2644]. Il est fort probable que l'église nord était l'un de ces édifices mentionnés par les sources.

L'église nord aurait été reconstruite entre 750 et 780 (phase 3b) sur un ancien sanctuaire antique chrétien (phase 1 – fig.17) qui remplaçait lui-même un sanctuaire samnite païen (avant la phase 1) (fig.27)[2645]. Elle reprend le plan de la structure précédente, à savoir un édifice rectangulaire, légèrement trapézoïdal, à nef unique flanquée d'une abside à l'ouest. L'abside, aussi large que la nef et probablement voûtée en cul-de-four, suit un tracé légèrement irrégulier (fig. 18). Cette forme très simple évoque les partis architecturaux paléochrétiens et constitue quasiment un *unicum* pour l'Italie lombarde du VIIIe siècle (à l'exception d'une église à Olevano et de la cathédrale de Venosa – d'ailleurs, cette dernière ne suit pas exactement le même schéma)[2646].

Les dimensions internes de l'église sont de 16,44 mètres de longueur (à partir du sommet de l'abside) pour 6,71 mètres de largeur. Les murs gouttereaux mesurent 13,42 mètres de long (sans la partie absidiale)[2647]. La construction a été réalisée en *opus incertum*. Les archéologues ont découvert à la base de la façade deux gros blocs, sûrement antiques, de remploi.

[2643] Marazzi, 2014, p.23 ; Braga, 2003, p.2 et 20-22 : « aedificavit in eodem loco eacclesia Sanctae Mariae iuxta aecclesia Sancti Vincentii qui nominatur minor ».
[2644] *Chronicon Vulturnense*, III, p.77 : « restauravit vero ecclesias infrascriptas Sancte Marie, que Marior dicta est, Sancti Petri et Sancti Michaelis ».
[2645] Carella, 2011, p.148-149.
[2646] Id., p.153 ; Percival, 1976.
[2647] Carella, 2011, p.150-151.

L'accès se faisait soit par une porte ménagée au centre de la façade orientale (supposée à la phase 3) soit par une porte ménagée dans la partie ouest du mur méridional (fig.18 et 27) (phase 3b). Le seuil et les montants de cette dernière étaient constitués de grands blocs de pierre ; celui du seuil mesurait 1,10 mètre de large. Un autre accès existait dans le tiers nord de l'abside, au plus tard pour la phase 3c, et aurait été condamnée lors de modifications ultérieures (phase 4 ou 5 ; fig.20). Cet accès dans le tiers nord de l'abside, peu commode, répondait cependant à une nécessité fonctionnelle ; cela menait aux structures de l'Antiquité tardive située sur le Colle della Torre.

L'abside était peinte de bandes de couleur bleu-gris, rouge, orangé, crème et jaune ainsi que de lignes blanches, comme en témoignent des fragments retrouvés lors des fouilles (phase 3c)[2648].

R. Hodges suppose que le couvrement de l'église était un toit en bâtière (dont des tuiles ont été retrouvées lors des fouilles) supporté par une charpente. Il estime la hauteur des murs de la nef à environ 7 mètres (10 mètres au faîte du toit). Ce couvrement a dû être maintenu jusqu'à l'incendie de 881, d'après S. Carella (phase 5c)[2649].

L'abside semi-circulaire de l'église est transformée en abside triconque à une date encore non déterminée (phase 4 ou 5) (fig.27 et 28).

Pour R. Hodges, ce triconque aurait été construit au temps de l'abbé Épiphane (phase 5), en même temps que la crypte en-dessous. La construction de celle-ci ayant nécessité un rehaussement du sol de l'abside, il en conclut que le triconque (et son sol) a été réalisé en même temps que la crypte qu'il attribue à Épiphane (827-842), d'après l'étude stylistique des peintures et en raison de la présence de l'abbé sur une des fresques. Il estime également que la forme du triconque serait une importation carolingienne et donc postérieure à 774 (date de la conquête franque du royaume lombard). En outre, il constate une différence de mortier entre le triconque et la nef, induisant deux campagnes de constructions.

Pour S. Carella, la construction du triconque pourrait dater du VIIIe siècle (phase 4). Il évoque plusieurs cas en Italie méridionale d'églises à abside en triconque comme celles de Policastro Bussentino, de Cimitile en Campanie ou de Casaranello dans les Pouilles,

[2648] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.4.
[2649] Carella, 2011, p.150.

toutes des VIIe-VIIIe siècles[2650]. Toutes ces églises auraient pu être influencées par l'architecture de l'église de la Nativité à Bethléem, datée du milieu du VIe siècle. La différence de couleur de mortier entre le triconque et la nef n'est pas déterminante pour lui. Il pourrait s'agir de modifications dues à des facteurs climatiques ou encore correspondre à deux recettes de mortiers exploitées pendant le même chantier – ce qui nous paraît moins probable.

Pour F. Marazzi, le triconque aurait été réalisé sous l'abbatiat de Josué (792-817) (4e phase d'occupation). L'observation des matériaux et de leur mise en œuvre laisse penser que ces travaux seraient contemporains de la construction de San Vincenzo Maggiore (l'abbatiale carolingienne) et de la transformation de l'église sud (appelée par R. Hodges et F. Marazzi San Vincenzo Minore) en résidence de luxe.

S. Carella suppose que l'on accédait au triconque par une volée de marches, même si celles-ci auraient condamnées la *fenestella confessionis* de la crypte située en-dessous (fig.29). Il aurait pu s'agir en réalité de deux volées de marches encadrant la *fenestella confessionis* afin de ne pas l'obstruer[2651]. En effet, déjà dans son article de 1955, M. Barosso évoquait l'existence de deux maçonneries parallèles présentant des traces de marches et de peinture. R. Hodges a lui aussi trouvé l'empreinte de ces éléments disparus depuis les fouilles et les excavations de la Soprintendenza en 1972.

Le triconque était décoré de fresques, dont au moins deux campagnes ont été reconnues (fig.31). Le décor de la deuxième phase est essentiellement composé, pour la partie basse du mur, de motifs géométriques et de tentures. La seule représentation figurée retrouvée est celle d'un saint vers le mur nord de la nef.

L'accès depuis le tiers nord de l'abside a été bouché, certainement lors de l'établissement du triconque ; et un autre accès large d'environ 2 mètres alors aménagé, cette fois-ci au centre de la façade orientale (fig.27 et 28). L'entrée par le mur méridional est décalée vers le centre. Ce nouvel accès est totalement aligné à l'ouverture pratiquée juste en face dans l'église sud (fig.35).

. La crypte et l'*atrium*

[2650] Id., p.154.
[2651] Carella, 2011, p.152 ; Barosso, 1955, p.164-167.

Une crypte et un *atrium* sont ajoutés à l'église nord. Comme il a été mentionné plus haut, la crypte étant assez peu enfouie, le triconque, établi au-dessus est très élevé par rapport au sol de la nef (fig.28 et 29).

La crypte a été en partie creusée dans la couche géologique. Le reste de son élévation est en *opus incertum*. On accédait à la crypte située sous le triconque par le sud, au moyen d'un escalier d'axe est-ouest (fig.30). La crypte est composée d'un couloir transversal d'axe nord-sud qui s'étend sur toute la largeur de la nef de l'église. À l'extrémité nord de ce couloir, le mur n'est pas plat mais légèrement incurvé (sans pour autant former une abside). Il est percé sur les côtés de deux niches (sur les murs est et ouest, donc), sûrement pour abriter un autel et/ou des reliques. Un second couloir, d'axe est-ouest, traverse le premier en son centre. Plus court, il est clos à l'ouest par une abside semi-circulaire, et par une profonde niche rectangulaire à l'est, dans laquelle une tombe en *arcosolium* était ménagée[2652]. La crypte était couverte en berceau, à l'exception du croisement des deux couloirs voûté en arêtes et de la partie occidentale voûtée en cul-de-four. Un grand bloc de pierre a été retrouvé à côté de la tombe centrale, contre le mur ouest de la partie nord du couloir transversal. Il s'agissait peut-être d'un banc.

À l'extérieur de la crypte, sur le mur oriental, une *fenestella confessionis* rectangulaire a été percée au centre d'un enfeu à arc en plein cintre (appareillé). L'arc était destiné à mettre en valeur la tombe qui se trouve de l'autre côté, à l'intérieur de la crypte (fig.29).

Cette crypte, alors appelée « crypte d'Épiphane », est célèbre pour son décor peint (fig.30 et 32). Celui-ci se compose essentiellement de panneaux à motifs géométriques (parfois associés à des entrelacs ou des oiseaux) couvrant, telle une bande, tous les murs depuis le sol jusqu'à environ 1 mètre de haut. Les panneaux sont encadrés de bandes décoratives sombres.

Au-dessus de ces panneaux, plusieurs scènes figurées sont représentées : à l'entrée de la crypte, le long des côtés sud et ouest du couloir longitudinal nord-sud, des processions de vierges nimbées (fig.30 n°3) et, en face, du côté est du même couloir une Vierge à l'Enfant dans une mandorle se faisant baiser les pieds par un diacre agenouillé (fig.30 n°4)

[2652] Carella, 2011, p.151.

; à l'extrémité nord du couloir transversal, sur le mur occidental, des scènes des martyres de Laurent (fig.30 n°20) et d'Étienne (fig.30 n°21 et fig.32), de part et d'autre de la niche ; dans celle-ci se trouve un diacre en posture d'orant (fig.30 n°22) ; en face sur le mur oriental, les saintes femmes au tombeau, une allégorie de Jérusalem (fig.30 n°16) et une Crucifixion au pied de laquelle est représenté l'abbé Épiphane (fig.30 n°14 et fig.31) ; dans la niche orientale, une représentation du Christ (fig.30 n°17) avec les saints Étienne (fig.30 n°18) et Laurent (fig.30 n°19) ; dans le couloir perpendiculaire d'axe est-ouest, dans l'enfeu central, de chaque côté de la *fenestella*, une Annonciation (fig.30 n°10 et 11) ; sur le mur sud de l'enfeu, le Christ se faisant laver les pieds par des femmes (fig.30 n°13) et sur le mur nord, une Nativité (fig.30 n°12) ; dans la partie occidentale du couloir est-ouest, quatre archanges sont disposés de part et d'autre sur les murs nord et sud (fig.30 n°9) ; à l'extrémité ouest de ce même couloir, au centre, un ange entouré d'une double mandorle est assis sur un globe (fig.30 n°7) ; sur les voûtes, à l'extrémité nord du couloir transversal nord-sud, la main de Dieu (fig.30 n°23) ; au croisement des deux couloirs, le Christ Cosmocrator (fig.30 n°5) ; sur le cul-de-four, à l'extrémité ouest du couloir perpendiculaire est-ouest, la Vierge Marie, reine des Cieux (fig.30 n°6, fig.32) ; au niveau de l'escalier d'accès, un personnage trônant dans une double mandorle (fig.30 n°1)[2653].

La datation de la crypte (et de l'*atrium* – qui est d'ailleurs contemporain de cette dernière) fait encore débat. La présence de l'abbé Épiphane aux côtés de Laurent et Étienne dans le décor nord de la crypte permet à R. Hodges et F. Marazzi de dater la crypte, au plus tôt, du temps d'Épiphane (827-842) (phase 5). Pour R. Hodges, comme nous l'avons évoqué ci-dessus, le triconque et la crypte seraient contemporains et du temps d'Épiphane. Pour F. Marazzi la crypte aurait été bâtie après le triconque, ce qui induit une surélévation postérieure du sol de l'abside. Le triconque serait donc légèrement antérieur (peut-être phase 4) à la crypte et à ses décors (phase 5).

S. Carella émet l'hypothèse que la crypte et l'*atrium* aient pu être construits avant ou en même temps que le triconque, au VIIIe siècle (phase 4)[2654]. Il estime également que les peintures représentants Étienne, Laurent et Épiphane ne sont pas forcément contemporaines de celles représentants les vierges, plus hiératiques, à l'entrée de la crypte,

[2653] Id., p. 152-153.
[2654] Id., p.148.

ou encore du Christ et des archanges, plus grands. Rappelons toutefois que, sur cette dernière proposition, les proportions supérieures du Christ et des archanges peuvent simplement correspondre à une volonté du même peintre d'accentuer leur supériorité symbolique par rapport aux saints et aux diacres. Enfin, S. Carella précise surtout que si le cycle pictural a pu être réalisé sous Épiphane (827-842) (phase 5), cela ne veut pas forcément dire que la construction de la crypte ait été une réalisation de ce même abbé. Il suppose alors que la crypte, tout comme le triconque, serait de la phase 4. Il la compare à la crypte à couloir transversal de la cathédrale de Bénévent, dont le type se répand entre les VIIe et VIIIe siècles.

Six sépultures ont été retrouvées devant la façade orientale de l'église (fig.28) : une dans l'axe de l'entrée au plus près de l'église, puis quatre côte à côte dans l'*atrium*, et enfin encore une dans l'axe de l'entrée[2655]. S. Carella propose d'y voir des sépultures des abbés voire des fondateurs du monastère. Cette disposition dans l'*atrium* ou devant la façade se retrouve déjà au Mont-Cassin et correspond à une tendance lombarde. En étudiant les inscriptions présentes sur les sépultures, J. Mitchell les a pourtant datées de la première moitié du IXe siècle, ce qui viendrait nuancer cette proposition – les fondateurs ayant vécu dans la première moitié du VIIIe siècle[2656]. On pourrait toutefois imaginer qu'il s'agirait d'une réinhumation des fondateurs du monastère, ou bien de l'inhumation d'importants donateurs ou abbés du IXe siècle. Les données sont encore trop insuffisantes pour conduire à une interprétation solide.

- San Vincenzo Minore : église sud ou église nord ?

Le « fragment Sabatini » est la seule source textuelle à mentionner l'église San Vincenzo Minore[2657]. Il y est dit que l'église se trouvait juste à côté de Sainte-Marie (sans préciser s'il s'agit de l'église Sainte-Marie-Mineure ou Sainte-Marie-Majeure). Puisque les

[2655] Id., p. 153-156.
[2656] Hodges, 1993, p.61-62.
[2657] Marazzi, 2014, p.23 ; Braga, 2003, p.2 et 20-22 : « aedificavit in eodem loco eacclesia Sanctae Mariae iuxta aecclesia Sancti Vincentii qui nominatur minor ».

églises nord et sud sont les seules églises du complexe implantées côte à côte, nous pouvons imaginer avoir affaire ici aux églises San Vincenzo Minore et à l'une des églises Sainte-Marie.

Pour R. Hodges, l'église sud est la plus ancienne du complexe et donc la première abbatiale du monastère, dite San Vincenzo Minore[2658]. Il s'appuie entre autres sur la datation et l'analyse des peintures de la crypte de l'église nord mais qui, depuis, ont été contestées (voir la partie sur l'église nord). R. Hodges invoque également le fait que l'église a été transformée en résidence (une hôtellerie en l'occurrence pour lui), au même moment que la nouvelle abbatiale est construite. Pour lui, cela renforce l'idée que l'église sud était la première abbatiale qui a perdu son statut, et a été transformée au moment même où la nouvelle est édifiée pour accueillir les reliques de saint Vincent. De plus, et malgré la perte de ce statut, elle aurait été reliée directement à San Vincenzo Maggiore par un grand corridor de liaison[2659]. L'église nord serait une église secondaire à vocation funéraire, ainsi que l'église la plus récente. Elle serait ensuite devenue, au moment de la construction du triconque, l'église pour les hôtes de marque ou pour l'abbé résidant dans l'ancienne église sud transformée.

Pour S. Carella, le fait que l'église sud soit en grande partie transformée en résidence (qu'il considère également comme une hôtellerie) empêche de la considérer comme le premier édifice religieux du complexe et l'ancienne abbatiale. Cette dernière serait plutôt l'église nord qui, elle, a conservé sa fonction religieuse. Cependant, étant donné que la nouvelle abbatiale est construite à cette époque, il est possible que les moines n'aient pas eu autant de scrupules à remanier l'ancienne abbatiale pour en faire une résidence. Rappelons également que nous ne savons même pas si la partie absidée de l'église sud a conservé ses fonctions religieuses ou non. S. Carella cite également le *Chronicon Vulturnense* dans lequel il est dit que les trois frères fondateurs de l'abbaye avaient fait construire l'abbatiale sur un ancien sanctuaire[2660]. C'est sous l'église nord qu'ont été relevés les vestiges d'un sanctuaire samnite. L'église sud, elle, a été construite sur un édifice plus récent – paléochrétien. Pour S. Carella, l'église nord serait alors l'ancienne abbatiale puisque construite sur le sanctuaire

[2658] Hodges, 1993, p.179.
[2659] Hodges, Leppard, Mitchell, p. 10-13.
[2660] *Chronicon Vulturnense,* I, p.145.

le plus ancien. Pourtant rien n'indique, dans le *Chronicon,* si cet ancien sanctuaire est samnite ou paléochrétien[2661]. Surtout, pour S. Carella, les vestiges appareillés observés sous l'église sud sont trop lacunaires pour que l'on puisse conclure à l'existence d'un sanctuaire (fig.22, phases 1b-c) et donc antérieur au VIIIe siècle.

F. Marazzi pense également que l'église sud n'est pas la première abbatiale mais plutôt l'église Sainte-Marie-Mineure. Il s'appuie pour cela sur la Chronique qui rapporte que l'église Sainte-Marie-Mineure est construite près du fleuve[2662]. Pour F. Marazzi, il s'agirait de l'église sud, qui a sa façade orientale plus proche du fleuve que l'église nord et qui est reliée au pont le traversant (fig.13). Notons cependant que la différence entre les églises est ténue, et que l'église nord associée à son *atrium* était presque aussi proche du fleuve (fig.21). Enfin, le chroniqueur a très bien pu donner là une simple indication géographique ; il dit qu'elle était proche du fleuve, et non la plus proche. Pour F. Marazzi, la présence des saints Étienne et Laurent dans les décors de la crypte de l'église nord fait référence à la vision de Constantin qui aurait fondé la première église du site, appelée dans le texte *oratorium martyris Christi Vincencii nomine dicatum*[2663]. L'église nord serait donc la première abbatiale San Vincenzo Minore. Cependant, il convient de relever les nombreuses figurations de la Vierge dans le décor de la crypte de l'église nord, la plupart à des emplacements privilégiés : une Annonciation et une Nativité autour de la tombe principale et une Vierge trônante, reine des cieux, sur la voûte en cul-de-four de la crypte (en face de la tombe), en plus d'une Vierge à l'Enfant. Peut-être pouvons-nous y voir la preuve qu'elle était dédiée à la Vierge Marie (fig.31 et 33), tandis que l'église sud était dédiée à saint Vincent.

- L'église de la terrasse 3

Sur la terrasse 3, des vestiges attribués à une ancienne église ont été retrouvés (fig.36). Leur datation n'a pas été clairement déterminée ; R. Hodges pense que ces vestiges

[2661] Carella, 2011, p.155 ; *Chronicon Vulturnense,* I, p.145.
[2662] *Chronicon Vulturnense*, I, p.204 : « ecclesia Sancte Marie, iuxta flumen, que Minor vocabatur ».
[2663] *Chronicon Vulturnense*, I, p. 147-148.

pourraient être du IXe siècle[2664]. Il propose de la considérer comme l'une des églises reconstruites au XIe siècle par l'abbé Harius (1011-1045) et évoquées dans la Chronique : Sainte-Marie-Majeure, Saint-Pierre ou Saint-Michel dite construite par l'abbé Talaricus (817-823/824)[2665] ; peut-être qu'il s'agit de cette dernière (la date de la Chronique concorderait avec la proposition de R. Hodges) mais nous ne possédons pas assez de données pour le déterminer.

Elle aurait comporté trois vaisseaux, avec une nef centrale de 7 mètres de large et des vaisseaux latéraux de 2 mètres de large, soit une largeur totale d'environ 12 mètres. Elle était accessible par le corridor supérieur (Upper Thoroughfare). Elle aurait été remaniée au XIe siècle et son sol recouvert d'*opus sectile*.

- L'église du Colle della Torre ?

Au sommet du Colle della Torre, des maçonneries ont été retrouvées lors des fouilles (fig.6 et 10). Une première structure (peut-être un sanctuaire) existait déjà dans l'Antiquité tardive. Sa construction a nécessité d'importants travaux de terrassement[2666]. R. Hodges propose d'y voir, éventuellement, une église qui a ensuite été utilisée aux VIIIe-IXe siècles. Elle était associée à cette époque à un cimetière (fig.58).

- L'église Sainte-Marie-Majeure

Il semble avoir existé à San Vincenzo al Volturno deux églises Sainte-Marie. L'église Sainte-Marie-Majeure n'est connue que par les textes. Le « fragment Sabatini » mentionne une église Sainte-Marie sans préciser s'il s'agit de l'église majeure ou mineure – mais il est fort probable qu'il s'agit de l'église mineure (voir plus haut la partie sur l'église nord et sud)[2667]. La Chronique mentionne sa fondation au VIIIe siècle par l'abbé Taso (729-739) et

[2664] Hodges, 1993, p.95.
[2665] *Chronicon Vulturnense*, III, p.77 : « restauravit vero ecclesias infrascriptas Sancte Marie, que Marior dicta est, Sancti Petri et Sancti Michaelis ».
[2666] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.6.
[2667] Marazzi, 2014, p.23 ; Braga, 2003, p.2 et 20-22.

sa reconstruction au XIe siècle par l'abbé Harius (1011-1045)[2668]. Toujours d'après la Chronique, l'église Sainte-Marie-Majeure possédait trois autels, dédiés à la Vierge et aux saints Benoît et Pancrace[2669]. Pour F. Marazzi, cela supposerait une église à trois vaisseaux et surtout trois absides dans lesquels les autels auraient été installés. Sa dénomination d'église « majeure » laisse également imaginer qu'elle avait des proportions ou un statut plus important que l'église Sainte-Marie-Mineure ; peut-être accueillait-elle la communauté monastique avant la construction de l'abbatiale San Vincenzo Maggiore[2670].

c. Avant-nef / *atrium*

L'église San Vincenzo Maggiore était précédée, à l'est, d'un *atrium* carré composé, selon la grille modulaire déjà utilisée pour dresser le plan de l'abbatiale, de quatre carrés, soit 7,20 mètres de côté (fig. 12 et 36). Il a été construit après l'édification de l'abbatiale et prolonge sa terminaison orientale de 33 mètres environ[2671]. Il était en réalité composé de trois ailes, au nord, au sud et à l'est. Sa façade est était décorée de pilastres dont des fragments ont été retrouvés[2672].

Cet *atrium* était accessible, au nord, par un escalier qui conduisait au grand corridor (Upper Thoroughfare, selon la dénomination de R. Hodges) et aux bâtiments du nord (notamment les églises nord et sud) (fig.13 et 51). Il est possible qu'il ait existé un autre escalier, au sud. Il ne semble pas y avoir eu d'entrée dans la façade orientale.

En 1996, la tombe de l'abbé Talaricus (817-823/824) a été découverte dans l'*atrium* (fig.51 et 52)[2673]. À l'intérieur de la tombe était écrit : *ego talaricus / [cr]edo s(an)c(t)am resurrectione(m)*. Son alignement exact avec le portrait de l'abbé représenté dans la niche nord

---

[2668] *Chronicon Vulturnense*, III, p.77 : « restauravit vero ecclesias infrascriptas Sancte Marie, que Marior dicta est, Sancti Petri et Sancti Michaelis ».
[2669] *Chronicon Vulturnense*, I, p.155 : « edificavit vero in eodem monasterio ecclesiam Sancte Dei genitricis Marie que Maior vocabatur cum altario S. Pancracii et S. Benedicti ».
[2670] Marazzi, 2014, p.24
[2671] Marazzi, 1997, p.193.
[2672] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.19, 95-98.
[2673] Marazzi, 1997, p.193 ; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.98-104 et p.120. L'intérieur de la sépulture renfermait les squelettes de six individus ; elle a donc été plusieurs fois réutilisée comme les autres tombes retrouvées dans l'*atrium*.

de la crypte a induit les archéologues à identifier l'abbé en question comme Talaricus. D'autres sépultures contemporaines ont été retrouvées dans la partie occidentale de l'*atrium*[2674]. R. Hodges suppose que Josué devait être enterré au sud de l'entrée principale, de la même manière que Talaricus.

Un mince bâtiment flanquait le mur nord de l'*atrium* (fig.51). Il a été construit juste après celui-ci, associé à une tour de 2,5 mètres sur 2,95 mètres. Un mur partait de l'ouest de cette tour et se prolongeait sur plus d'un mètre vers l'ouest. Du mortier a été retrouvé à l'intérieur de la structure, ainsi que les traces d'une *fenestella* et de décors peints. Enfin, le chemin nord (Upper Route, selon la dénomination de R. Hodges) qui reliait les églises nord et sud à l'abbatiale (via la Terrace 3) aurait également pu conduire (comme le Upper Thoroughfare, selon la dénomination de R. Hodges) jusqu'à ce bâtiment (fig. 13). Ces éléments ont conduit R. Hodges et J. Mitchell à suggérer qu'il s'agissait d'un mausolée dont la tombe n'a pas été retrouvée. Il pourrait s'agir du mausolée d'une personnalité importante, peut-être un donateur[2675]. Le mausolée aurait été associé à des escaliers menant à l'*atrium*. En effet, des escaliers réalisés à une date ultérieure (phase 5a2 selon R. Hodges toujours) ont été retrouvés au sud de l'*atrium* (fig.51). En revanche, le mausolée a été interprété comme un contrefort du XIe siècle par F. Marazzi[2676].

Dans un second temps, l'*atrium* s'est vu ajouter des portiques à l'intérieur de la cour qu'il délimitait (fig.51). Pendant cette période, à 28 mètres à l'est de la façade de l'église, est construit un grand porche à un étage flanqué de deux tours d'escalier (fig.53 et 55) ; celle du nord abritait ce que l'on considère comme la loge, richement décorée, du portier. Sa construction a nécessité le déplacement du mur oriental de l'*atrium*. Ce porche était relié au grand corridor (Upper Thoroughfare, selon la dénomination de R. Hodges) desservant les bâtiments de la zone nord du complexe (fig.14, 50 et 52a). Des rampes étaient aménagées devant le porche pour combler la forte dénivellation (fig.5). Un seul accès – celui de la tour nord dont la pièce du rez-de-chaussée est appelée loge du portier – menait à un narthex ou vestibule surélevé qui aurait pu accueillir une chapelle ou une tombe particulière[2677]. Juste

[2674] Marazzi, 1997, p.193-195.
[2675] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.419.
[2676] Marazzi, 2002, p.249.
[2677] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.94 et 120.

derrière le porche, un passage voûté – à la manière d'un cryptoportique – servait de soubassement et prolongeait le grand couloir en reliant les zones nord et sud du monastère[2678]. Le porche est remanié à plusieurs reprises. Il aurait notamment été incendié lors du sac de 881.

La datation à la fois de l'*atrium* et du porche est encore discutée. R. Hodges suppose que l'édification de l'*atrium* remonterait au premier quart du IXe siècle, à l'époque où le monastère connaît une prospérité remarquable sous l'abbatiat de Josué (qui débute dès la phase 4 et s'achève à la phase 4a7 – vers 800-817) (fig.53)[2679]. Il s'appuie sur l'étude des sépultures retrouvées dans l'*atrium* (dont celle de Talaricus) pour avancer cette datation ; à la mort de Talaricus vers 823/824, l'*atrium* et le cimetière existaient déjà. La plupart des sépultures retrouvées ici ont été datées, d'après leurs décors et leurs inscriptions, de la fin de la phase 4/début de la phase 5 ; mais quelques-unes ne dateraient que du Xe ou XIe siècle. Puis, le porche monumental a été construit à l'est de l'*atrium*, dans un second temps, sous l'abbatiat de Talaricus (817-823/824) et/ou d'Épiphane (827-842) (phase 5a1 – vers 824-842). Il aurait été brûlé dans le sac de 881. C'est notamment l'analyse des restes de peintures et de poteries qui ont permis à R. Hodges de proposer cette datation, et surtout la découverte d'une pièce du Prince Guaimar (880-901) et d'une pointe de flèche dans la couche associée à cette phase[2680]. Il a également relevé des traces du tremblement de terre de 848 à travers l'observation de courbures, fissures et de renforcements du bâti – notons qu'il avance cet argument avec prudence puisque la région est régulièrement sujette à ce type de phénomène[2681]. Pour lui, il faudrait considérer l'ensemble (*atrium* et porche) comme un seul et même projet, débuté par Josué avec la construction de San Vincenzo Maggiore et poursuivi par ses successeurs. Pour R. Hodges, la forme du porche évoque les massifs occidentaux carolingiens, malgré la précocité apparente de cette solution architecturale ici en territoire bénéventain : un massif de ce type constituerait en effet un *unicum* dans cette partie méridionale de l'ancien territoire lombard. Il rappelle que le monastère a bénéficié du soutien de Charlemagne et s'est enrichi en partie grâce aux privilèges accordés par celui-ci.

[2678] Voir la sous-partie relative au cloître et aux bâtiments conventuels.
[2679] Hodges, Francis, Mitchell, 2002, p.557-560 ; Mitchell, Hodges, Leppard, Sebastiani, 2010, p.107.
[2680] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 18, p.114, p.408.
[2681] Id., p.19, p. 44-47.

C'est aussi à l'instigation de l'abbé franc Josué que des travaux de grande ampleur ont été entrepris ; l'abbatiale, l'*atrium* et le porche revêtant tous trois le même caractère monumental feraient ainsi partie du même projet. L'*atrium* et le porche ont été reconstruits au XIe siècle.

Cependant, pour F. Marazzi, la construction de l'*atrium* est bien plus tardive (fig.8 et 17)[2682]. Il affirme que ses fondations ont été érigées sur une couche de cendre, résultat de l'assaut des Sarrasins en 881. Entre cette couche et les fondations, des tessons de céramique des Xe-XIe siècles ont été retrouvés[2683]. Il évoque également la présence de blocs de pierre recouverts de plâtre peint du IXe siècle et réutilisé dans la construction de l'*atrium*[2684]. Il suppose que la tombe de Talaricus aurait été à l'origine dans un autre endroit et déplacée dans l'*atrium*, bien après sa mort, et attribue davantage de sépultures aux Xe ou XIe siècles[2685]. Enfin, l'absence d'entrée dans la façade de l'église pour le IXe siècle empêche également de considérer l'existence d'un *atrium* à cette époque – celui-ci étant systématiquement associé à un accès en façade[2686]. Il faudrait ainsi repousser la date de construction à la fin du Xe siècle pour l'*atrium* et au début du XIe siècle pour le porche, période qui voit également le remaniement des parties orientales des murs gouttereaux (fig. 38 et 49). La découverte de pavements des Xe-XIe siècles atteste que des travaux ont été entrepris à cette époque. Néanmoins, F. Marazzi précise qu'il n'est pas exclu qu'un porche même monumental ait pu exister au IXe siècle[2687]. L'*atrium* et le porche seraient le résultat d'une intervention ottonienne (que l'on retrouve à cette époque à Farfa) qui cherchait à cette époque à rattacher le duché de Bénévent à l'Empire[2688].

Ces points sont, à nouveau, réfutés par R. Hodges et J. Mitchell qui estiment que les blocs recouverts de plâtre du IXe siècle pourraient appartenir à la phase 3c ou 4 et ont été utilisés lors de la construction du porche qui lui, daterait de la phase 5. La couche de brûlé retrouvée sous la fondation serait le résultat des activités des ateliers provisoires, présents devant l'abbatiale pendant sa construction lors de la phase 4, et avant que ne soit édifié

[2682] Marazzi, 2008, p.334-338.
[2683] Marazzi, Filippone, Petrone, Fattore, Galloway, 2002, p.227-228.
[2684] Id., p.218-219.
[2685] Marazzi, 2002, p.229.
[2686] Id., 2008, p.338-343.
[2687] Id., p.343-345.
[2688] Bougard, 2008, p.554.

l'*atrium* (fig.40 et 50). R. Hodges maintient le fait que la tombe de Talaricus a été découverte *in situ*, au vu de la qualité de sa préservation et notamment de ses peintures[2689].

d. Cloître et bâtiments conventuels

Dans le troisième quart du VIIIe siècle, la communauté monastique s'agrandit et de nouvelles constructions sont entreprises (phase 3c) (fig.11)[2690]. Parmi elles, un ensemble de bâtiments claustraux est édifié au sud de l'église sud (fig.19), dont un réfectoire de 21 mètres de long sur 11,6 mètres de large pouvant accueillir une centaine de moines. Ce bâtiment était associé à une cuisine avec fours. Selon R. Hodges, il est possible qu'un petit cloître ait déjà existé à cette époque, peut-être sous la forme d'une cour avec jardin et portiques.

Plusieurs passages sont également établis : un au sud de l'église sud (supposé pour la phase 3c et avéré pour la phase 4) reliant le Ponte della Zingara (qui traverse le Volturne) courant au nord de la cour avec jardin jusqu'au déambulatoire de l'église sud (fig.11) ; et un d'axe nord-sud partant de la porte sud de l'église sud, courant à l'ouest de la cour avec jardin jusqu'au réfectoire. Ce dernier reprend probablement le tracé d'une clôture antique du cimetière des Ve et VIe siècles. La partie basse de ses murs était décorée de peintures murales imitant l'*opus sectile*.

Enfin, il faudrait aussi associer à cette phase (phase 3c) les bâtiments en pisé, au sud de la future abbatiale San Vincenzo Maggiore (fig.11 et 50). L'ensemble mesure 28 mètres de long sur environ 9 mètres de large et est composé de deux pièces. Ces bâtiments pourraient être les témoins de la rapide expansion de la communauté à cette période, et avoir ainsi constitué une réponse temporaire aux nécessités d'hébergement de cette dernière. Légèrement désaxés par rapport à l'abbatiale, ils lui sont certainement antérieurs et suivaient, selon R. Hodges, l'axe défini par le grand corridor d'axe nord/sud. Ils ont été installés entre la phase 3c et la phase 4a1 (fig.49 et 51)[2691].

[2689] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 19.
[2690] Id., p. 2-4.
[2691] Id., p.158-192.

Pendant la construction de l'abbatiale San Vincenzo Maggiore et avant que ne soit construit l'*atrium* et la façade, des ateliers se succédèrent dans la zone orientale devant l'église : un four à briques puis un atelier métallurgique (pour des objets en cuivre) et enfin une verrerie et une fonderie pour les cloches (fig.39)[2692].

Au début du IXe siècle, l'ensemble du monastère est restructuré sous l'égide de l'abbé Josué (phase 4), et la première étape se concentre sur le premier ensemble monastique situé au nord du complexe (fig.12). L'ancienne église sud est transformée en résidence[2693]. Durant les trois premiers quarts du IXe siècle, le monastère aurait été composé, d'après J. Mitchell, d'une centaine de bâtiments[2694].

Le réfectoire du VIIIe siècle est agrandi, au début du IXe siècle, d'une dizaine de mètres et peut désormais recevoir jusqu'à 300 personnes dans deux nefs séparées par un muret supportant des colonnes (fig.13 et 34). Il est associé à une cuisine au nord-ouest. À l'est de la cour avec jardin et portique, un étroit bâtiment rectangulaire a été retrouvé. Il était richement décoré de peintures et des fragments de verrerie ont été découverts dans une couche de démolition attribuée par R. Hodges au sac de 881. Il suppose ainsi qu'il s'agissait du réfectoire réservé aux hôtes de marque logés dans l'ancienne église sud[2695]. F. Marazzi souligne que cette association d'un bâtiment de réception (type *tricliunium*) (celui des hôtes) et d'une cour à jardin se retrouve également dans les demeures de l'aristocratie campanienne (Salerne, Gaète)[2696]. Notons cependant la récente proposition de A. Zettler de voir, pour la nouvelle fonction de l'église sud, la demeure de l'abbé.

Un hall d'entrée situé au sud de l'église sud conduisait à un vestibule et, de là, à plusieurs corridors et chemins possibles (fig.13) : un grand corridor d'axe nord-sud, divisé en deux ; et une voie conduisant au terrassement supérieur, à l'est du Colle della Torre (fig.13 Lower Thoroughfare, Upper Thoroughfare, Terrace 3 Upper Route). Le grand corridor est construit entre l'abside de l'église sud et l'angle nord-est de la façade de la nouvelle San Vincenzo Maggiore, à savoir entre l'ancien centre monastique et le

[2692] Marazzi, 1997, p.193 ; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.128-156.
[2693] Marazzi, 1997, p.192.
[2694] Mitchell, 2009, p.81
[2695] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 415.
[2696] Marazzi, 1997, p.194.

nouveau[2697]. Cette construction s'apparente à un mur séparant deux couloirs : celui du côté ouest était, pour F. Marazzi, réservé aux laïcs (Upper Thoroughfare) et celui du côté est, en contrebas de 2,50 mètres environ, aurait été réservé aux moines (Lower Thoroughfare). R. Hodges pense plutôt que c'est le chemin contournant les bâtiments communautaires (Upper Route via la terrasse 3) qui était utilisé par les laïcs[2698]. La première section du grand corridor est intégrée à un bâtiment composé de plusieurs pièces (fig.33) : une salle chaude, au nord, à partir de laquelle court le corridor (fig.12, J) et, au nord-ouest, une grande pièce considérée par R. Hodges et F. Marazzi comme la demeure de l'abbé (fig.33 salle W/A et fig.12, L). Dans la salle chaude se trouvaient des bancs ainsi que des niches contenant peut-être des brasiers ou des casiers pour le rangement. La grande pièce (éventuelle demeure de l'abbé) était associée à deux autres de service situées au nord. Au nord également, des escaliers en bois conduisaient à un étage et peut-être à la terrasse supérieure (Terrasse 3). Des fragments de panneaux de verre bleu, un foyer à l'angle sud-ouest et d'importants piliers supportant le couvrement témoignent de sa destination prestigieuse[2699]. Plus bas, le couloir est flanqué, à l'est, d'un nouveau grand bâtiment long de 48 mètres (fig.12, M) que R. Hodges propose d'identifier comme le dortoir. Plus tard, à l'ouest de ce couloir, entre les zones nord et sud du monastère seront été établis les bâtiments claustraux et le cloître (fig.8 et 59).

Enfin, il faudrait aussi associer à cette phase 4 le remaniement des bâtiments en pisé, au sud de l'abbatiale San Vincenzo Maggiore alors en construction (fig.49 et 50)[2700]. Ils sont agrandis d'une troisième pièce quadrangulaire d'environ 10 mètres de côté. Cette pièce suit l'alignement de l'abbatiale, et est donc désaxée par rapport au bâtiment primitif sur lequel elle se greffe. Cette orientation pourrait confirmer l'hypothèse qu'elle fut construite au plus tôt en même temps que l'abbatiale (phase 4). La découverte de trous de poteaux à environ 3,4 mètres au sud de la pièce occidentale laisse imaginer la présence d'un porche ou d'un portique en bois. Pour l'instant, leur fonction ne peut être envisagée, à défaut de matériaux

[2697] Id., p.192-193.
[2698] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 410 et p.419.
[2699] Marazzi, 2002, p.264.
[2700] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.158-192. Ils sont notamment détruits et reconstruits en dur.

suffisants. Il a été proposé d'y voir des ateliers, une réserve ou encore une hôtellerie pour les artisans ambulants[2701]. Ces bâtiments sont reconstruits en dur lors de la phase 5.

Plus tard, au plus tôt lors de la phase 5, en face du réfectoire, un bâtiment aux murs décorés de peintures géométriques est construit ; on le considère comme la salle d'assemblée des moines[2702].

e. Cimetière

Plusieurs lieux d'inhumation ont été retrouvés dans l'enclos du monastère.

Une grande concentration de sépultures du IXe siècle a été retrouvée sous le portique occidental de l'*atrium* de San Vincenzo Maggiore (fig.52 et 54)[2703]. Les tombes étaient alignées devant l'abbatiale[2704].

Au sommet du Colle della Torre, ont été découverts un cimetière (terrasse 5) (fig.60) et une église remontant à l'Antiquité tardive – tous deux encore utilisés à la période carolingienne (fig.6 et 16).

Enfin, plusieurs sépultures ont été retrouvées à proximité et à l'intérieur des églises sud et nord, notamment devant cette dernière dans l'*atrium*. Si certaines tombes sont datées de la deuxième moitié du Ve siècle et deuxième moitié du VIe siècle (fig.18 et 24 – phase 1), on sait que cet espace sert toujours pour des inhumations ponctuelles pendant la phase 5 (fig.21 et 28).

f. Village/ bourg

[2701] Id., p.133-135.
[2702] Id., p.9.
[2703] Voir la sous-partie relative à l'*atrium*.
[2704] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.98-104.

Au moins quatre ponts reliait le monastère à la rive est du Volturne. Au milieu du IXe siècle, un bourg y était établi (fig.7)[2705]. Sur cette rive est étaient construits des bâtiments à vocation artisanale telles que les forges mais aussi les fermes et les maisons des serviteurs du monastère (la *familia*)[2706]. Plus tard, au XIe siècle, c'est là qu'est construite la nouvelle abbaye.

[2705] Id., p.6.
[2706] Mitchell, 2009, p.81.

Bibliographie San Vincenzo al Volturno

Sources

Chronicon Vulturnense
Federici Vincenzo (éd.), *Chronicon Vulturnense del Monaco Giovanni*, Rome, 1925.

MGH, *Codex Carolinus*
MGH, Gundlach Wilhelm, Dümmler Ernst (éd.), « Codex Carolinus », dans *Epistolae, Epistolae in quart*, *Epistolae Merowingici et Karolini aevi*, Berlin, 1892, p.469-653.

MGH, *Diplomata Karolinorum*,
MGH, Mühlbacher Engelbert (éd.), « Diplomata Karolinorum », dans *Diplomata*, I, Hannovre, 1906.

MGH, Paul Diacre
MGH, Waitz Georg (éd.), Paul Diacre, « Historia Langobardorum », dans *Scriptores*, *SS rer. Lang.*, Hannovre, 1878, p.12-187.

MGH, *Vita Paldonis*
MGH, Waitz Georg (éd.), Autpert, « Vita Paldonis, Tatonis et Tasonis Vulturnensium », dans *Scriptores*, *SS rer. Lang.,* 1, *Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum saec. VI-IX*, Hannovre, 1878, p.546–554.

MGH, *Vita Deoderici*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), Sigebert de Gembloux, « *Vita Deoderici episcopi Mettensis* », dans *Scriptores*, 4, 1839, p. 462-483.

Études

Barosso, 1955
Barosso Maria, « L'abbazia di San Vincenzo Martire alle fonti del Volturno », dans *Palladio*, 5, 1955, p.164-167.

Bertaux, 1900
Bertaux Émile, « Gli affreschi di San Vincenzo al Volturno e la prima scuola d'artefici benedettini nel IX secolo », dans *Rassegna Abruzzese di Storia ed Arte*, IV, 11/12, 1900, p. 105-126.

Bertaux, 1904-1978
Bertaux Émile, *L'art dans l'Italie méridionale*, Rome, 1904-1978.

Belting, 1968
Belting Hans, *Studien zur beneventanischen Malerei (des 8.-10- Jahrhunderts)*, Hamburg, 1968.

Bowes, Francis, Hodges, 2006
Bowes Kimberley Diane, Francis Karen, Hodges Richard, *Between text and territory : survey and excavations in the "terra" of San Vincenzo al Volturno*, Londres, 2006.

Braga, 2003
Braga Gabriella, *Il frammento Sabatini, Un documento per la storia di San Vincenzo al Volturno*, Rome, 2003.

Carella, 2011
Carella Silvio*, Architecture religieuse haut-médiévale en Italie Méridionale: le diocèse Bénévent*, Turnhout, 2011.

Christys, 1998
Christys Ann R., « St-Germain-des-Prés, St Vincent and the martyrs of Cordoba », dans *Early medieval Europe*, 7, 1998, p. 199-216.

De Rubeis, Marazzi, 2008
De Rubeis Flavia, Marazzi Federico (dir.), *Monasteri in Europa occidentale (secoli VIII-XI) : topografia e strutture. Atti del Convegno internazionale, Museo archeologico di Castel San Vincenzo, 23-26 settembre 2004*, Rome, 2008.

De Rubeis, Banterla, 2008
De Rubeis Flavia, Banterla Elena, « Scrivere sui pavimenti, scrivere sui muri : materiali originali e riuso architettonico », dans De Rubeis Flavia, Marazzi Federico (dir.), *Monasteri in Europa occidentale (secoli VIII - XI): topografia e strutture, atti del convegno internazionale, Museo Archeologico di Castel San Vincenzo, 23 - 26 settembre 2004*, Rome, 2008, p.477-488.

Del Treppo, 1955
Del Treppo Mario, « La vita economica e sociale in una grande abbazia del mozzogiorno : San Vincenzo al Volturno nell'alto medioevo », dans *Archivio sotrico per le province napoletane*, 75, 1955, p.31-110.

Destefanis, 2015
Destefanis Eleonora, « Le monastère face aux laïques au haut Moyen Âge : lieux de culte secondaires et accueil aux limites de l'espace monastique dans le contexte italien », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série, 8 ,2015.

Federici, 1939-1949

Federici Vincenzo, « Ricerche per l'edizione del "Chronicon Vulturnense" del monaco Giovanni », dans *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il medio evo*, 53, 1939, p. 147-236 ; Id., 57, 1941, p. 71-114 ; Id., 61, 1949, p. 67-124 et p.173-180.

Felten, 1982
Franz J. Felten, « Zur Geschichte der Klöster Farfa und San Vincenzo al Volturno im achten Jahrhundert », dans Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken, 62, 1982, p.1-58.

Giorleo, Luongo, 2008
Giorleo Maria, Luongo Rita, « Marmora romana da San Vincenzo al Volturno », dans De Rubeis Flavia, Marazzi Federico (dir.), *Monasteri in Europa occidentale (secoli VIII - XI): topografia e strutture, atti del convegno internazionale, Museo Archeologico di Castel San Vincenzo, 23 - 26 settembre 2004*, Rome, 2008, p.509-522.

Gobbi, 2008
Gobbi Annalisa, « Tecniche costruttuve e cantieri edilizi nel monastero vulturnense », dans De Rubeis Flavia, Marazzi Federico (dir.), *Monasteri in Europa occidentale (secoli VIII - XI): topografia e strutture, atti del convegno internazionale, Museo Archeologico di Castel San Vincenzo, 23 - 26 settembre 2004*, Rome, 2008, p.401-424.

Goodson, 2008
Goodson Caroline, « La cripta anulare di San Vincenzo Maggiore nel contesto dell'architettura di epoca carolingia », dans De Rubeis Flavia, Marazzi Federico (dir.), *Monasteri in Europa occidentale (secoli VIII - XI): topografia e strutture, atti del convegno internazionale, Museo Archeologico di Castel San Vincenzo, 23 - 26 settembre 2004*, Rome, 2008, p.425-442.

Guidobaldi, Gobbi, 2008
Guidobaldi Federico, Gobbi Annalisa, « I pavimenti marmorei di San Vincenzo Maggiore e Santa Restituta », dans De Rubeis Flavia, Marazzi Federico (dir.), *Monasteri in Europa occidentale (secoli VIII - XI): topografia e strutture, atti del convegno internazionale, Museo Archeologico di Castel San Vincenzo, 23 - 26 settembre 2004*, Rome, 2008, p.443-476.

Hodges, 1993
Hodges Richard (dir.), *San Vincenzo al Volturno, 1 : the 1980-1986 excavations*, Londres, 1993.

Hodges, 1995
Hodges Richard (dir.), *San Vincenzo al Volturno, 2 : the 1980-1986 excavations*, Londres, 1995.

Hodges, Marazzi, 1995

Hodges Richard, Marazzi Federico, *San Vincenzo al Volturno : sintesi di storia e archeologica*, Rome-Castel San Vincenzo, 1995.

Hodges, Mitchell, 1985
Hodges Richard, Mitchell John (dir.), *San Vincenzo al Volturno : the archeology, art and territory of an early medieval monastery*, Oxford, 1985.

Hodges, Mitchell, 1995
Hodges Richard, Mitchell John, *La basilica di Giosue a San Vincenzo al Volturno*, Mont-Cassin, 1995.

Hodges, Marazzi, Mitchell, Valente, 1995
Hodges Richard, Marazzi Federico, Mitchell John, Valente Franco, « San Vincenzo al Volturno, scavi 1994 : la scoperta del San Vincenzo Maggiore », dans *Archeologia Medievale*, 22, 1995, p.37-93.

Hodges, Francis, Mitchell, 2002
Hodges Richard, Francis Karen, Mitchell John, « Contro la nuova interpretazione dell'atrio di San Vincenzo Maggiore » , dans *Archeologia medievale*, 29, 2002, p.557-560.

Hodges, Leppard, Mitchell, 2011
Hodges Richard, Leppard Sarah, Mitchell John (dir.), *San Vincenzo Maggiore and its Workshops*, London, 2011.

Hodges, Leppard, Mitchell, 2012
Hodges Richard, Leppard Sarah, Mitchell John, « Reconstructing the later eighth-century 'claustrum' at San Vincenzo al Volturno », dans *Papers of the British School at Rome*, 80, 2012, p. 145-155.

Krautheimer *et al.*, 1937 - 1977
Krautheimer Richard, Frankl Wolfgang, Frazer Alfred K., Corbett Spencer (dir.), *Corpus Basilicarum Christianarum Romae. Le Basiliche cristiane antiche di Roma (sec. IV-IX)*, Vatican, 1937 – 1977.

Marazzi, 1996
Marazzi Federico (dir.), *San Vincenzo al Volturno : cultura, istituzioni, economia*, Mont-Cassin, 1996.

Marazzi, 1997
Marazzi Federico, « Saint-Vincent au Volturne au IXe siècle : la création d'une cité monastique et son arrière-plan politique et économique », dans Bougard François (dir.), *Le christianisme en Occident : du début du VIIe siècle au milieu du XIe siècle. Textes et documents*, Paris, 1997.

Marazzi, 2002
Marazzi Federico, *San Vincenzo al Volturno : introduzione ad un cantiere di archeologia medievale*, Naples, 2002.

Marazzi, 2008
Marazzi Federico, « San Vincenzo al Volturno. L'impianto architettonico fra VIII e XI secolo », dans De Rubeis Flavia, Marazzi Federico (dir.), *Monasteri in Europa occidentale (secoli VIII - XI): topografia e strutture, atti del convegno internazionale, Museo Archeologico di Castel San Vincenzo, 23 - 26 settembre 2004*, Rome, 2008, p.323-390.

Marazzi, 2013
Marazzi Federico (dir.), *La cripta dell'abate Epifanio a San Vincenzo al Volturno : un secolo di studi…*, Cerro al Volturno, 2013.

Marazzi, 2014
Marazzi Federico (dir.), *La « basilica maior » di San Vincenzo al Volturno (scavi 2000-2007)*, Cerro al Volturno, 2014.

Marazzi, *et al.,* 2002
Marazzi Federico, Filippone C., Petrone P.P., Fattore L., Galloway T., « San Vincenzo al Volturno. Scavi 2000-2002, rapporto preliminare », dans *Archeologia medievale*, 29, 2002, p.209-274.

Mitchell, 2000
Mitchell John, « San Vincenzo al Volturno », dans Brogiolo Gian Pietro, Bertelli Carlo (dir.), *Il futuro dei Longobardi: l'Italia e la costruzione dell'Europa di Carlo Magno*, Milan, 2000, p.353-355.

Mitchell, 2001
Mitchell John, « Giudizio sul Mille: Rome, Montecassino, S. Vincenzo al Volturno, and the beginnings of the Romanesque », dans Bolgia Claudia, McKitterick Rosamond, Osborne John (dir.), *Rome across time and space: cultural transmissions and the exchange of ideas c. 500 - 1400*, Cambridge, 2011

Mitchell, 2009
Mitchell John, « San Vincenzo al Volturno pendant le haut Moyen Âge », dans Cassanelli Roberto (dir.), *Benoît et son héritage artistique*, Paris, 2009, p.81-94.

Mitchell, 2013
Mitchell John, « The crypt reappraised », dans Marazzi Federico (dir.), *La cripta dell'abate Epifanio a San Vincenzo al Volturno : un secolo di studi…*, Cerro al Volturno, 2013, p.409-467.

Mitchell, Hodges, Leppard, Sebastiani, 2010

Mitchell John, Hodges Richard, Leppard Sarah, Sebastiani Alessandro, « Le officine di San Vincenzo al Volturno: fasi di produzione e dinamiche di un monastero di IX secolo », dans Quintavalle Arturo Carlo (dir.), *Medioevo. Le officine atti del Convegno internazionale di studi Parma, 22 - 27 settembre 2009,* Milan, 2010, p. 105-117.

Pantoni, 1980
Pantoni Angelo, *Le chiese e gli edifici del monastero di San Vincenzo al Volturno*, Montecassino, 1980.

Pantoni, 2013
Pantoni Angelo, « La cripta e la tricora dell'abate Epifanio » Marazzi Federico (dir.), *La cripta dell'abate Epifanio a San Vincenzo al Volturno : un secolo di studi*…, Cerro al Volturno, 2013, p.269-297.

Piscicelli Taeggi, 1896
Piscicelli Taeggi Oderisio, « Pitture cristiane del IX secolo esistenti nella cripta della badia di San Vincenzo alle Fonti del Volturno », dans Marazzi Federico (dir.), *La cripta dell'abate Epifanio a San Vincenzo al Volturno : un secolo di studi*…, Cerro al Volturno, 2013 [rééd. de 1896), p. 51-78.

Thomas, 2008
Thomas Aurélie, « Hildeprand de Spolète, un duc lombard face à l'avènement du pouvoir franc en Italie (774-788) », dans Cuozzo Errico, Déroche Vincent, Peters-Custot Annick, Prigent Vivien (dir.) *Puer Apuliae, Mélanges offerts à Jean-Marie Martin*, II, Paris, 2008, [version en ligne], p.75-90.

Wickham, 1995
Wickham Chris, « Monastic lands and monastic patrons », dans Hodges Richard (dir.), *San Vincenzo al Volturno, 2: The 1980-86 Excavations*, Londres, 1995, p. 138-152.

Zettler, 2008
Zettler Aflons, « Public, collective and communal spaces in early medieval monasteries : San Vincenzo and the Plan of Saint Gall », dans De Rubeis Flavia, Marazzi Federico (dir.), *Monasteri in Europa occidentale (secoli VIII - XI): topografia e strutture, atti del convegno internazionale, Museo Archeologico di Castel San Vincenzo, 23 - 26 settembre 2004*, Rome, 2008, p.259-274.

Werden

I. Localisation

Werden est situé dans la vallée de la Ruhr, à 250 mètres du fleuve, et est aujourd'hui un quartier méridional de la ville d'Essen, dans le Nordrhein-Westfalen. L'ancien monastère se trouvait ainsi à une cinquantaine de kilomètres de Cologne et à moins de 80 kilomètres de Münster.

II. Présentation des sources

a. Sources textuelles

Deux sources hagiographiques doivent être mentionnées : la *Vita Gregorii* de Liudger écrite vers 790[2707] et la *Vita Liudgeri* dite *prima* d'Altfrid[2708], neveu de Liudger, écrite entre 825 et 849 – plus probablement après 840. Cette *Vita* a été reprise après 850 puis au XIIe siècle. Par ailleurs, plusieurs faux ont été réalisés : un des plus notables est le privilège accordé par Liudger au monastère[2709]. Il s'agit d'une falsification du IXe siècle[2710]. Aussi, un texte de Walafrid Strabon évoque la chapelle Saint-Étienne de Werden[2711]. Enfin, nous possédons une lettre de l'abbé Hildegrim II, écrite entre 876 et 877 et qui mentionne la construction d'une tour au monastère de Werden[2712].

b. Sources iconographiques

Werden est représentée dans un dessin de Braun et Hogenberg en 1581 (fig.1). Matthaüs Merian dessine la ville en 1647 (fig.2), ainsi que Helmstedt (autre bourg proche de l'abbaye) en 1654 (fig.3).

c. Sources archéologiques

Plusieurs restaurations sont entreprises : en 1820-1840 sur le Westwerk ainsi que sur l'ensemble de l'église en 1884-1893 puis en 1907. Les premières fouilles archéologiques

---

[2707] *Vita Gregorii.*
[2708] *Vita Liudgeri* ; Diekamp, 1881.
[2709] *Privilegium Werthinense,* p.165-168.
[2710] Diekamp, 1883.
[2711] MGH, Strabon, p.393, n°43.
[2712] MGH, *Epistolae variorum*, n°30, p.195.

menées par Effmann se font simultanément à ces phases de restauration. En 1898, ce dernier découvre les vestiges de la chapelle Saint-Etienne. Une nouvelle campagne est menée par Jordan en 1910-1911. Des sondages sont pratiqués dans l'église en 1934 lors de l'installation du chauffage. Le Westwerk est fouillé en 1955 par Hugo Borger qui procède également à des investigations dans la crypte avec Zimmermann en 1959 puis à des sondages partiels dans l'église en 1973, 1974 et 1982. Binding étudie le sol du chœur en 1969 et Schaefer la zone méridionale de ce chœur en 1973. En 1979, l'installation d'un nouveau chauffage oblige à conduire une fouille de sauvetage dirigée par Gechter[2713]. En 1997, Hopp Detlef entreprend des fouilles sur le site du monastère ainsi que dans l'ancien bourg (fig.8). Entre juin 2010 et avril 2011 enfin, de nouvelles fouilles ont été réalisées à l'occasion de la construction de la nouvelle bibliothèque de l'université Folkwang (à quelques mètres de l'abbatiale)[2714].

III.Présentation des études

En 1883, Wilhelm Diekamp publie un article sur le faux privilège de Liudger au monastère de Werden[2715]. Wilhelm Effmann (d'ailleurs originaire de Werden) est l'un des premiers historiens de l'art et archéologue à s'intéresser au monastère et à fouiller le site à la fin du XIXe siècle[2716]. En 1948, Max Bierbaum et Heinrich Börsting publient sur Liudger et ses successeurs[2717]. Un congrès international sur Werden et sa région aux époques carolingienne et ottonienne s'est tenu en 1954. Parmi ses actes publiés en 1957[2718], nous retenons l'article de Richard Drögereit qui écrit sur la place alors détenue par Werden (et Essen)[2719]. Quelques années plus tard, en 1961, Viktor Heinrich Elbern s'intéresse à la relation entretenue entre Charlemagne et le monastère de Werden[2720]. La même année Friedrich Wilhelm Oediger publie les regestes de l'archevêché de Cologne (au sein duquel se trouve Werden)[2721]. En 1966, une notice sur le monastère est publiée dans la première

[2713] Oswald, 1966, p.396 ; Jacobsen, 1991, p.453.
[2714] Brand, 2013, p.28-31.
[2715] Diekamp, 1883. *Privilegium Werthinense,* p.165-168.
[2716] Effmann, 1899.
[2717] Bierbaum, Börsting , 1948.
[2718] Schnitzler, 1957
[2719] Drögereit, 1957.
[2720] Elbern, 1961
[2721] Oediger, 1961.

édition des *Vorromanische Kirchenbauten* d'Oswald, Schaefer et Sennhauser[2722]. Johannes Rüschen s'est, quant à lui, intéressé à l'histoire de l'abbaye à l'époque moderne[2723]. Michael Gechter publie en 1980 le résultat de ses investigations archéologiques[2724]. La même année, Wilhelm Stüwer publie un volume consacré à l'abbaye de Werden dans la *Germania Sacra* ; qui recense l'ensemble des sources relatives à Werden mais aussi des archives et livres détenus par le monastère[2725]. En 1990, Stéphane Lebecq reprend la *Vita Liudgeri* d'Altfrid et propose une nouvelle traduction des premiers chapitres[2726]. Le monastère fait l'objet d'une nouvelle notice par Werner Jacobsen dans les *Vorromanische Kirchenbauten* de 1991[2727]. Un ouvrage collectif dirigé par Jan Gerchow est publié en 1999 et compile plusieurs articles de spécialistes, à l'occasion du millénaire de la fondation du monastère[2728] ; parmi les études qui nous ont été les plus utiles, nous pouvons évoquer celle d'Hermann Burghard sur la relation entre le monastère et les bourgs de Werden et d'Helmstedt[2729], celle d'Heinz Dohmen sur la crypte de Liudger[2730], celle d'Heinz Finger sur les prévôts du bourg de Werden[2731], celle de Jan Gerchow sur les relations entre Liudger, Werden et les anglo-saxons[2732], celle de Detlef Hopp sur les fouilles archéologiques pratiquées dans le bourg de Werden[2733], celle de Gabriele Isenberg sur l'église abbatiale carolingienne et ottonienne[2734], celle de Gerhard Karpp sur la bibliothèque et le *scriptorium* du monastère[2735], celle de Werner Rösener sur le pouvoir seigneurial de Werden au Moyen Âge[2736], et celle d'Eva Winkler sur l'histoire de la construction du monastère[2737]. En 1999, Michael Buhlmann étudie l'histoire carolingienne de Werden et plus particulièrement l'époque de sa fondation par Liudger[2738].

[2722] Oswald, 1966.
[2723] Rüschen, 1970.
[2724] Gechter, 1980.
[2725] Stüwer, 1980.
[2726] Lebecq, 1990.
[2727] Jacobsen, 1991.
[2728] Gerchow, 1999.
[2729] Burghard, 1999.
[2730] Dohmen, 1999.
[2731] Finger, 1999.
[2732] Gerchow[1], 1999.
[2733] Hopp, 1999.
[2734] Isenberg, 1999.
[2735] Karpp, 1999.
[2736] Rösener, 1999.
[2737] Winkler, 1999.
[2738] Buhlmann, 1999, 1999[2].

Un deuxième ouvrage collectif est publié en 2005 sous la direction de Gabriele Isenberg et de Barbara Rommé pour commémorer la date de l'élection de Liudger à la tête de l'épiscopat de Münster[2739], nous en retenons plus particulièrement les articles d'Otfried Ellger sur l'archéologie des églises dans la région (Saxe, Frise)[2740], celui d'Eckhard Freise sur le monastère de Werden et son fondateur Liudger[2741] et celui de Lutz E. von Padberg sur l'activité missionnaire de Liudger[2742]. En 2009, un troisième ouvrage collectif dirigé par Rudolf Ludger Schütz est publié à l'occasion du 1200e anniversaire de la mort de Liudger. Arnold Angenendt y écrit un article sur la vie du saint[2743] et Michael Buhlmann y consacre à nouveau une étude sur la fondation du monastère et sur Liudger[2744]. Cordula Brand s'est tout récemment intéressée aux dernières découvertes archéologiques à Werden et sur le site de l'abbaye[2745], elle en a notamment rédigé un article avec Uwe Schoenfelder[2746]. Enfin, en 2013, Detlef Hopp publie un petit ouvrage collectif résumant les dernières investigations archéologiques menées à Werden[2747], notamment à l'emplacement des anciens murs de l'abbaye et du bourg[2748].

IV. Historique

a. Avant le règne de Charlemagne

Plusieurs indices archéologiques ont établi qu'Essen et ses environs étaient occupés depuis la Préhistoire[2749]. En 2011, un étang carolingien a été découvert dans l'enceinte du monastère[2750]. Il était associé à un bâtiment en bois, probablement un moulin, daté au carbone 14 du VIIIe siècle[2751]. Il atteste ainsi la présence à Werden (et avant la fondation du monastère) d'habitants qui utilisaient vraisemblablement l'étang et ses ressources.

[2739] Isenberg, Rommé, 2005.
[2740] Ellger, 2005.
[2741] Freise, 2005.
[2742] Padberg, 2005.
[2743] Angenendt, 2009.
[2744] Buhlmann, 2009.
[2745] Brand, 2013.
[2746] Brand, Schoenfelder, 2011
[2747] Hopp, 2013.
[2748] Hopp, 2013[1] et Hopp, 2013[2].
[2749] Hopp, 2013[3], p.14-15.
[2750] Brand, Schoenfelder, 2011, p.151-153.
[2751] Brand, 2013, p.29.

b. Le règne de Charlemagne

L'abbaye de Werden a été fondée en 799 par Liudger (744-809)[2752]. Né à Utrecht, il est formé par Grégoire d'Utrecht puis Alcuin. Liudger commence ses missions d'évangélisation de la Frise avec la construction de l'église de Deventer (sur la tombe de Lebuin). Ordonné prêtre en 777, il poursuit son activité missionnaire en direction de la Saxe jusqu'en 784, année du soulèvement de Widukind. Après un pèlerinage à Rome puis au Mont-Cassin entre 784 et 786/787, Charlemagne le charge de l'évangélisation de la moyenne Frise en 787 puis le nomme évêque missionnaire de la Saxe en 792.

D'après les *Vitae* de Liudger, en 796, celui-ci se procure des reliques du Sauveur, de la Vierge[2753] ainsi que de l'apôtre Pierre (et, peut-être, de Paul) lors d'un voyage à Rome – voyage contesté par A. Angenendt[2754]. Liudger tente alors à plusieurs reprises de fonder des monastères, notamment à Wierum et Wichmond, en vain.

Il se procure des terres à Werden le 18 janvier 799 et y fonde alors un monastère dont il devient le premier abbé[2755]. D'après les sources, la région était boisée et a dû être défrichée[2756]. Dans les premiers temps, la *Vita Liudgeri prima* raconte que les moines essuyèrent une tempête et durent se réfugier dans des tentes, attestant peut-être de l'état provisoire de cette installation[2757]. En mai 801, nous savons que les reliques sont déjà installées à Werden. La première église du monastère est consacrée le 9 juillet 808[2758]. D'après la *Vita Liudgeri*, elle était consacrée au Sauveur, à la sainte Vierge, à saint Pierre, saint Étienne, saint Laurent et saint Martin[2759]. Le 30 mars 805, Liudger est nommé premier

---

[2752] Angenendt, 2009, p. 164.
[2753] Oswald, 1966, p.368.
[2754] Angenendt, 2009, p.164.
[2755] Gerchow, 1999, p.27.
[2756] Angenendt, p.164-165.
[2757] Winkler, 1999, p.273.
[2758] Oswald, 1966, p.368 ; Oediger, 1961, n°253 : « Basilicam sancti Liudgeri confessoris in Werthina ab ipso quidem primum oncohatum sed a nepotibus suis quinque episcopis Hildegrimo, Thidegrimo, Gerfrido, Altfrido et Hildegrimo fratre suo honore sancti Salvatoris et sanctae dei genetrecis Mariae et sanctorum apostolorum Petri et Pauli, Stephani protomartyris, Laurentii diaconi, Martini confessoris constructam cum Hildegrimo episcopo dedicavi».
[2759] *Vita Liudgeri*, p.414 : « ut in loco nuncupato Werthina, ubi in hereditate propria ob habitaculum monachorum in honore sancti Salvatoris, sanctae Dei genitricis sanctique apostolorum principis Petri ipse construxit ecclesiam, eius sepeliretur corpus ».

évêque de Münster, placé sous l'autorité de l'archevêché de Cologne[2760]. Il meurt en 809. Son corps est dans un premier temps transporté à Münster pour l'embaumement avant d'être inhumé, selon sa volonté, le 26 avril 809 à Werden[2761]. L'hagiographe de Liudger, Altfrid, rapporte qu'il a été inhumé là où il avait vécu et comme il l'avait décidé dans un acte d'humilité, en dehors de l'église, à l'est[2762]. Dans un autre extrait de la *Vita*, le même auteur évoque l'église située à l'ouest de l'arbre − qui avait alors été coupé − à la place duquel Liudger a été enterré[2763]. Le passage évoque le « monument » construit pour le saint, appelé *locus arboris*. Le lieu de sépulture était vraisemblablement une crypte hors œuvre, *extra ecclesiam*, avec un autel consacré au saint. Michael Buhlmann suppose, que certaines plaques du reliquaire portatif de Werden étant carolingiennes (fig.12), elles auraient appartenu à un autel portatif de cette même époque[2764]. Cette piste mériterait d'être explorée, mais les informations demeurent ténues.

c. Après le règne de Charlemagne

Le culte de Liudger s'est rapidement développé. On le retrouve mentionné en tant que *sanctus* dans les anciens calendriers carolingiens d'Essen ainsi que dans une litanie du début du IXe siècle. Néanmoins, son culte semble perdre progressivement son importance dans la région entre les Xe et XIe siècle[2765].

Entre 819 et 827, une chapelle (trilobée selon Effmann) dédiée à saint Étienne est édifiée. Des vestiges de son abside nord ont été retrouvés sous le bras sud du transept de l'abbatiale du XIIIe siècle[2766]. Néanmoins, cette interprétation a été récemment remise en question par Winkler. Il s'agirait plutôt d'un bâtiment rectangulaire avec une abside semi-circulaire[2767]. D'après un texte de Walafrid Strabon, ce *templum Stephani* a été érigé sous

[2760] Gerchow, 1999, p.27.
[2761] Weinfurter, Engels,1982, p. 115 ; Gerchow, 1999, p.27.
[2762] Diekamp, 1881, p.38 : « in loco ubi ipse vivus decreverat, sanctum illius conderetur corpus, extra ecclesiam in parte orientis ».
[2763] *Vita Liudgeri*, p.420 : « […] arborem quamdiu ibi stetit, diligenter observavit ; sed cum postea in usum ecclesiae quae ad occidentalem eius partem construebatur, praecisa esset, lapidem in eodem loco nemine alio sciente, pro signo huius rei infodit; qui ibidem, cum postea monumentum sancto viro foderetur, inventus et effosus est.»
[2764] Buhlmann, 2005, p.166.
[2765] Drögereit, 1957, p.62-63.
[2766] Oswald, 1966, p.372.
[2767] Winkler, 1999.

l'épiscopat d'Hildegrim d'Halberstadt (809-827), le frère de saint Liudger, et consacré par l'archevêque de Cologne Hadabald (819-841)[2768].

En 847, Liudger est mentionné pour la première fois comme saint patron de l'abbaye de Werden. Ses successeurs Hildegrim (809-827), son frère, puis ses neveux Gerfrid (827-839), Thiadgrim (839) et Altfrid (839-849)[2769] sont enterrés auprès de lui dans ce qu'Altfrid nomme la *cripta nova necdum peracta*[2770]. En effet, pendant l'abbatiat de ce dernier, soit entre 839 et 849, est reconstruite une nouvelle église à trois nefs achevées à l'est par une abside chacune, avec une crypte-halle qui accueille la sépulture de Liudger (fig.4 et 5)[2771]. Cette nouvelle église, alors prolongée à l'est, englobe la crypte primitive de Liudger[2772] dans son chœur semi-circulaire, lui-même inséré dans un chevet à cinq pans (fig.6). Une crypte-halle avec confession est alors bâtie pour accueillir les reliques du saint ; elle est directement accessible par les bas-côtés[2773]. Chacun des bas-côtés de la nef est élargi et compartimenté en cinq espaces par des murs (fig.5). Le compartiment le plus à l'ouest est nettement plus court. Le 10 novembre 875 est consacrée cette nouvelle abbatiale en l'honneur de saint Liudger, du Sauveur, de sa sainte Mère Marie, des saints apôtres Pierre et Paul, du protomartyr Etienne, du diacre Laurent, du confesseur Martin et de l'évêque Hildegrim.

Dans une lettre de l'abbé Hildegrim le Jeune, datée de la fin de l'année 876 ou du début de 877, il est question de l'achèvement de la construction d'une tour[2774]. On retrouve des mentions de cette tour, dite Sainte-Marie, lors de la consécration du Westwerk, le 31 août 943, notamment dans les calendriers de Werden du XIe siècle, *XII. kal. sept. Dedicatio ecclesiae s. Mariae sive turris*[2775]. Pour Jacobsen, il semblerait, en effet, que deux tours occidentales aient été construites à l'ouest sur un plan rectangulaire au temps de l'abbé Hildegrim (et ce, bien qu'une seule soit mentionnée dans les sources) mais n'auraient pas

[2768] MGH, Strabon, p.393, n°43.
[2769] Weinfurter, Engels, 1982, p.116-117.
[2770] Diekamp, 1881, p.48.
[2771] Gerchow, 1999, p.27.
[2772] Jacobsen, 1991, p.454.
[2773] Les débats sur la reconstitution de cette première crypte sont toujours d'actualité. Ils sont résumés dans l'article Isenberg, 1999, p.259-260.
[2774] MGH, *Epistolae variorum*, n°30, p.195 : « propterea aedificio turris sine intermissione insistere iubemus, quatenus […] hoc etiam nostris temporibus perficiatur ».
[2775] Oediger, 1961, n°333, p.109.

perduré après la construction du Westwerk en 943[2776]. Pourtant, la tour est toujours mentionnée au XIe siècle. Peut-être devons-nous voir ici la perdurance de la fonction et de la titulature des tours grâce à leur récupération par le Westwerk.

À la mort d'Altfried, les liens avec l'évêché de Münster se rompent et les conflits entre le monastère et la famille laïque de Liudger commencent[2777]. Sous Hildegrim II (864-886), le monastère obtient d'importants droits de dîme ainsi que, en 877, la protection royale. C'est sous sa gouvernance qu'est construit l'imposant Westwerk à l'ouest de l'abbatiale. À la mort d'Hildegrim II, les moines obtiennent la libre élection de l'abbé. En 943, l'archevêque de Cologne consacre le nouveau Westwerk, plus tard placé sous le vocable de Saint-Pierre. En 980, le monastère acquiert les reliques de sainte Ida. En 995, est construite dans le bourg, à environ 600 mètres de l'abbatiale, l'église Saint-Lucien, première fille du monastère (consacrée en 1063). Elle fait office de paroissiale.

En 1012 ou 1017, l'empereur Henri II est venu en visite à Werden.

L'abbé Géron (1050-1063) entreprend une nouvelle reconstruction de la crypte de Liudger qui s'était effondrée, et en fait une monumentale crypte extérieure (fig.7). Elle est consacrée en 1059. À cette époque sont produits dans les ateliers monastiques de riches objets comme le Psautier de Werden[2778], un crucifix en bronze[2779], ainsi que des reliefs[2780].

Le successeur de Géron, Adalvic (vers 1066-1080), fait modifier la crypte de Liudger[2781] et fait fabriquer une châsse en électrum[2782] pour y conserver les reliques de celui-ci, qu'il place dans le maître-autel de l'église[2783]. Une procession annuelle des reliques de Liudger est probablement instaurée par l'abbé Bernhard, entre 1125 et 1138. Depuis le XIIIe siècle elle se déroule le premier dimanche de septembre. En 1110, est construit le portail avec tympan du paradis[2784] ; mais en 1119, un important incendie se déclare et détruit une partie de l'église et des bâtiments conventuels. Le paradis, quant à lui, est reconstruit

[2776] Jacobsen, 1991, p.454.
[2777] Gerchow, 1999, p.27.
[2778] Staatsbibliothek zu Berlin, Preußischer Kulturbesitz, Ms. theol.lat.fol. 358
[2779] Conservé au Trésor de l'église de Werden.
[2780] Stüwer, 1980, p.30
[2781] Oswald, 1966, p.369.
[2782] Alliage naturel d'or et d'argent.
[2783] Gerchow, 1999, p.27. La châsse a disparu au XVIIe siècle.
[2784] Oswald, 1966, p.369.

en 1150. C'est probablement sous l'abbatiat de Gerhard von Grafschaft (1226-1249) que l'édification d'une nouvelle abbatiale est commencée. Cependant, un incendie se déclare en 1256 pendant les travaux et la consécration n'a lieu qu'en 1275. En 1391, le bas-côté nord de l'église abbatiale s'effondre.

En 1474, alors que le monastère est dans une situation économique critique, est élu à sa tête Adam Meyer von Groβ qui fait entrer Werden dans la Congrégation de Bursfeld. Sous les abbatiats de Dietrich Hagedorn (1476-1484), Anton Grimholt (1484-1517) puis Johannes V von Groningen (1517-1540), les terres aliénées du monastère sont rachetées et l'église abbatiale reconstruite. À cette époque, la bibliothèque et l'école monastique de Werden connaissent un nouveau rayonnement, notamment en la personne de Johannes Cincinnius, bibliothécaire de 1505 à 1552/55[2785]. En 1549, un orgue est installé dans une tribune ouest de l'église. En 1553, le monastère et l'église de Werden sont en grande partie détruits par les bourgeois de Helmstedt qui accusent le monastère d'avoir créé une mine de vitriol. À la fin du XVIe siècle et avec l'avancée progressive du protestantisme (y compris parmi la population de Werden), le monastère replonge à nouveau dans des difficultés économiques importantes.

Pendant, la guerre de Trente ans, il subit à nouveau des destructions et des pillages. Puis sous l'abbé Heinrich Dücker (1646-1667), le monastère connaît une nouvelle période de croissance économique et de rayonnement culturel et spirituel grâce à son école. De 1706 à 1718, sous la gouvernance de Coclestin, l'abbatiale est modifiée dans un style baroque. Jusqu'en 1794, les bâtiments conventuels sont progressivement reconstruits. En 1760, la chapelle Saint-Etienne est démolie. En 1780, le niveau du sol est rehaussé puis, de 1783 à 1786, d'importantes modifications sont entreprises dans la crypte. En 1787, un orfèvre d'Essen, Schiffer, réalise une nouvelle châsse pour la procession. De juin 1802 à mars 1803, les Prusses occupent l'abbaye, forçant le dernier abbé Beda Savels à quitter les lieux. Le monastère est sécularisé en novembre 1802 ; l'église sert désormais de paroissiale[2786] (fig.10 et 11) et les bâtiments conventuels sont convertis en prison[2787]. Le

[2785] Gerchow, 1999, p.28.
[2786] *Ibid.*.
[2787] Brand, 2013, p.28.

paradis est en grande partie détruit en 1810. Après la seconde guerre mondiale, le monastère devient une université. L'aile sud du cloître est détruite en 1969.

V. Présentation monumentale

13. La situation dans le cadre naturel

Le monastère a été fondé sur la rive gauche de la Ruhr. Outre le fait de la proximité avec le fleuve, le site a certainement été choisi – du moins en partie – en raison de son altitude relativement élevée, à l'abri des inondations.

14. L'état précarolingien

Bien que le site est occupé depuis la Préhistoire, nous n'avons que très peu d'informations sur les premières occupations. À l'heure actuelle, seuls les vestiges de ce qui a été interprété comme un moulin ont été retrouvés aux abords d'un étang carolingien. Si les aménagements de celui-ci datent de la moitié du IXe siècle, le moulin, lui, a été daté au carbone 14 du VIIIe siècle[2788].

15. Phase relative au règne Charlemagne

a. Abbatiale

L'interprétation des vestiges retrouvés lors des campagnes archéologiques a constamment évolué notamment entre W. Effmann[2789], F. Oswald[2790], M. Gechter[2791] et, enfin, W. Jacobsen[2792]. Les différentes phases de construction de l'abbatiale ont souvent été confondues et leur restitution rendue d'autant plus délicate. Si l'on se réfère à la *Vita Liudgeri*, le saint a été inhumé en 809 à l'est de l'église. Cette information signifierait que l'église – ou, du moins, sa partie orientale – était achevée à cette époque.

En dessous du transept ainsi que de la partie occidentale de la nef de l'église romane, ont été retrouvés quelques vestiges de l'abbatiale carolingienne de Liudger : les parties est

[2788] Brand, 2013, p.29.
[2789] Effmann, 1899.
[2790] Oswald, 1965, p.368-371.
[2791] Gechter, 1980.
[2792] Jacobsen, 1991, p.453-455.

et ouest de la nef centrale ainsi que son mur pignon et une partie du bas-côté nord[2793] (fig.4). En 1936, le mur extérieur méridional a été retrouvé sous le transept sud de l'église romane. En 1955, des parties du bas-côté nord sont retrouvées sous le Westwerk. Au niveau du chœur ont été découverts des vestiges de la terminaison orientale, sans cependant qu'ils puissent être exactement interprétés. D'après la *Vita Liudgeri*, la sépulture de Liudger se trouvait juste à l'est de l'église, à l'extérieur, tout près du chœur donc. Les vestiges carolingiens de deux murs de fondations parallèles ont été interprétés comme ceux de la chambre funéraire de Liudger, appelé *locus arboris* (fig.6). Ils délimitent un espace large de 1,60-1,80 mètres[2794] et, si l'on croit la *Vita*, donnent également la limite maximale de l'extension de l'église à l'est. Nous savons que l'église a été intégralement reconstruite une cinquantaine d'années après cette première phase – à partir de 850 donc. Cette deuxième église présentait trois nefs ponctuées à l'est par une abside chacune (fig.5). Les absides latérales étaient plus petites. Bien que cela reste hypothétique et demande à être vérifié par l'archéologie, il est possible que l'église de Liudger ait eu le même type de terminaison orientale.

La question de la séparation entre la nef et les bas-côtés de l'église de Liudger demeure irrésolue. En effet, si Jacobsen n'a pas trouvé de trace de colonnes ou de piliers, il affirme qu'il n'y avait pas pour autant de murs qui cloisonnaient ces espaces – comme il y en a eu lors de la deuxième phase. Seules de nouvelles recherches archéologiques nous permettraient d'avancer sur ce point.

Pour l'église de Liudger, W. Jacobsen nous donne les dimensions suivantes (fig.5). Les murs avaient une largeur d'1 (voire 1,20) mètre. La longueur de la nef a été évaluée à 31 mètres pour une largeur totale de 20,30 mètres environ soit 9,50/9,70 mètres pour la nef centrale, 2,90/3,10 mètres pour le bas-côté méridional et 3,20/3,40 mètres pour le bas-côté septentrional, plus large donc. W. Jacobsen se base sur les fouilles de M. Gechter qui estimait la largeur intérieure de la nef centrale à 9,30 mètres et 2,60 mètres pour les bas-côtés. La longueur totale de l'église était évaluée à 38 mètres – en s'appuyant pour cela sur l'emplacement de la première tombe de Liudger, le *locus arboris* (fig.6). Comme le suppose A. Angenendt, il est fort probable que Liudger ait suivi de près la construction du monastère

[2793] Pour ce paragraphe, il convient de s'en tenir aux analyses de Werner Jacobsen.
[2794] Isenberg, 1999, p.258.

et de l'abbatiale de Werden – et ce malgré son élection à la tête de l'épiscopat de Münster. Il connaissait très bien les lieux, à en juger par la précision de ses indications pour l'emplacement de sa sépulture[2795].

Il est fait mention dans la *Vita Liudgeri* d'un portique devant la porte de la basilique et qui entoure la tombe de Liudger[2796]. Cela supposerait qu'une porte *ianua* se trouvait à l'est de l'abbatiale, peut-être réservée aux pèlerins et accessible depuis le *porticus*, c'est-à-dire une sorte d'*atrium*. Cet aménagement daterait plutôt du temps d'Altfrid (840-849) qui, on le sait, a entamé la reconstruction de l'abbatiale et de la crypte de Liudger dans les années 839-849.

b. Autres églises

Nous n'avons pas connaissance d'autres églises dans le monastère.

c. *Atrium* et avant-nef

Il est fait mention dans la *Vita Liudgeri* d'un portique situé devant la basilique et en-dessous duquel serait la tombe de saint Liudger[2797] (fig.6). Dans une autre lecture de la *Vita*, il est dit que le porche se trouve devant la porte de la basilique et qu'il entoure la tombe de Liudger[2798]. Si le portique comme on l'entend, à savoir une galerie couverte, un *atrium* ou un narthex, se trouve à l'entrée de l'église généralement à l'ouest, ici la mention de l'emplacement de la tombe de Liudger (que l'on sait à l'est de l'abbatiale) bouleverse cette interprétation. Le mot *porticus* peut également être considéré comme l'abside ou le déambulatoire du chœur du côté oriental d'une église et désigner ici l'aménagement réalisé au-dessus de la tombe du saint. Cela supposerait également qu'une porte *ianua* se trouvait à l'est de l'abbatiale. Il est alors probable qu'une porte réservée aux pèlerins a été aménagée à l'est, accessible depuis *porticus*. Cet aménagement daterait plutôt du temps d'Altfrid (840-

[2795] Angenendt, 2009, p.166-167.
[2796] *Vita Liudgeri*, Diekamp, p.45 : « in ea porticu quae est ante basilicae ianuam et sancti sacerdotis ambit sepulchrum ».
[2797] *Ibid.*, p. 416 : « in ea porticu, quae est ante basilicae ianuam, infra quam sancti sacerdotis sepulcrum suspectum es ».
[2798] *Ibid.*, p.45 : « in ea porticu quae est ante basilicae ianuam et sancti sacerdotis ambit sepulchrum ».

849) qui, on le sait, a entamé la reconstruction de l'abbatiale et de la crypte de Liudger dans les années 839-849.

d. Cloître et bâtiments conventuels

Nous n'avons que très peu d'informations relatives aux bâtiments conventuels et au cloître de l'époque de Liudger (799-809) et de son successeur et frère Hildegrim (809-827). Nous pouvons supposer que les bâtiments conventuels étaient situés au sud de l'abbatiale, proche de l'eau pour l'approvisionnement[2799], comme le furent ceux des époques romane et moderne (fig.9) ; cela bien qu'à l'heure actuelle, aucun vestige carolingien tangible de ces structures n'ait été retrouvé. E. Winkler évoque rapidement la découverte de deux fondations de murs parallèles, d'axe nord-sud, dans le sud-ouest du cloître d'aujourd'hui. Malgré l'étroitesse de l'espace qu'ils délimitent, elle suppose qu'il pourrait s'agir du premier cloître (sans fournir d'autres explications). Elle mentionne ensuite la présence de la chapelle Saint-Jean-Baptiste, érigée vers 1080 dans l'angle sud-est du cloître. Puisque la chapelle Saint-Étienne était aussi du côté sud de l'abbatiale, nous pouvons effectivement imaginer que les bâtiments conventuels étaient également de ce côté-ci de l'église. Enfin, E. Winkler évoque les bâtiments mentionnés dans les sources après la fondation du monastère : l'hôpital, la cuisine, la brasserie, la boulangerie, les écuries, la maison d'hôtes et un établissement de bains pour l'abbé. Mais, nous ne savons pas quand ces bâtiments ont été construits, ni où pour la plupart.

Il est très probable que Liudger avait un espace dédié à sa bibliothèque dans le monastère ou l'abbatiale, pour conserver les livres qu'il possédait et qu'il avait rapportés (en partie) de son séjour à York[2800]. Gerhard Karpp suggère d'ailleurs que le *scriptorium* était déjà actif vers 800[2801], soit dès la fondation du monastère.

En 2011, un étang carolingien (mentionné plus haut déjà) d'environ 10 mètres de large sur 20 mètres de long a été découvert dans l'enceinte du monastère[2802]. Comme nous le signalions, il était associé à un bâtiment en bois, probablement un moulin, daté au carbone

[2799] Winkler, 1999, p.273-274.
[2800] Angenendt, 2009, p. 166.
[2801] Karpp, 1999, p. 242.
[2802] Brand, Schoenfelder, 2011, p.151-153.

14 du VIIIe siècle et donc d'avant la fondation du monastère[2803]. Dans un second temps, des barrages ont été installés à l'extrémité sud de l'étang[2804]. Les restes de clôtures en bois tressé à l'intérieur même de l'étang ont été retrouvés. L'une de ces clôtures faisait 2 mètres de hauteur et couvrait toute la largeur de l'étang – soit 10 mètres. Cela laisse imaginer que les moines avaient installé un vivier, compartimenté par ces barrages en bois. La plupart de ces cloisons ont été datées, par dendrochronologie, des années 837-842. Plusieurs objets ont également été retrouvés au fond de l'étang : des céramiques, du verre, des éléments de ferronnerie ou encore de cordonnerie et de vannerie.

e. Cimetière

Nous n'avons pas d'informations relatives au cimetière carolingien.

f. Village/ bourg

Il semblerait que deux bourgs se soient constitués autour du monastère. Un premier, directement au pied de celui-ci, qui donna naissance à la ville de Werden, et un second, plus loin, et appelé dès le Xe siècle « Helmonstede », Helmstedt[2805]. Si l'on se réfère aux anciennes illustrations de la ville, les bourgs semblent s'être développés à l'ouest du monastère et de son abbatiale (fig.1, 2 et 3). Mais nous n'avons en fait que peu de données relatives au(x) bourg(s) carolingien(s). La troisième *Vita* de Liudger mentionne un prévôt du nom de Bothold[2806]. Un autre prévôt, appelé Meinhard, est mentionné dans un texte pour la période de 841-847. Néanmoins, la valeur testimoniale de ces sources doit être considérée avec prudence[2807].

D'après Burghard, le bourg de Werden aurait atteint les 700/800 habitants vers la fin du Moyen Âge – abbaye comprise[2808] – et était moins développé que le complexe urbain d'Helmstedt, qui s'était progressivement émancipé de la tutelle de l'abbé et avait obtenu des droits urbains en 1247 (contre 1317 pour celui de Werden[2809]). Les sources mentionnent

[2803] Brand, 2013, p.29.
[2804] Brand, Schoenfelder, 2011, p.152.
[2805] Burghard, 1999, p.119.
[2806] Diekamp, 1881, p.85-109, 109.
[2807] Finger, 1999, p.100.
[2808] Burghard, 1999, p.119.
[2809] Hopp, 2013², p.34.

aussi la fondation d'un marché à Werden au milieu du XIe siècle[2810], et pour Helmstetd dans la première moitié du XIIe siècle[2811]. Les deux bourgs ont rapidement été dotés d'enceintes, probablement construites au moment de l'acquisition du statut de *civitas*[2812]. Quelques rares vestiges du bourg de Werden ont été retrouvés[2813].

Une église dédiée à saint Clément a été bâtie à environ 500 mètres au sud de l'abbatiale. Il est probable que son premier état date de l'abbé Wigger (930-940). Elle a été reconstruite plusieurs fois, sous Wigo (940-943) puis sous Reinher (945-962)[2814].

En 995, sous l'abbatiat de Werinbert, les travaux de construction de l'église Saint-Lucius débutent. Celle-ci est consacrée en 1063 par l'archevêque Anno II de Cologne. Elle est située à environ 500 mètres au nord-ouest de l'abbatiale[2815].

L'église Saint-Liudger édifiée par les évêques Louis Ier de Wippra (1169–1173) et Hermann II de Katzenelnbogen (1174–1203) au sud de la ville est l'un des sanctuaires dédiés à Liudger. Un *Libellus Monasteriensis de miraculis sancti Liudgeri*, composé par les premiers prêtres de cette église vers 1170, organise le culte de autour d'un crucifix miraculeux et des reliques de Liudger.

[2810] Burghard, 1999, p.122.
[2811] *Ibid.*, p.120.
[2812] Hopp, 2013², p.34.
[2813] *Ibid.*, 2013¹, p.32.
[2814] *Ibid.*, 1999, p. 308.
[2815] *Ibid.*.

Bibliographie Werden

Sources

Diekamp, 1881
Diekamp Wilhelm, *Die Vitae Sancti Liudgeri*, Münster, 1881

MGH, *Epistolae variorum*
MGH, Dümmler Ernst (éd.), « Epistolae variorum inde a saeculo nono medio usque ad mortem Karoli II. (Calvi) imperatoris collectae », dans *Epistolae, Epistolae in Quart, Epistolae Karolini aevi*, IV, Berlin, 1925, p.127-206.

MGH, Strabon
MGH, Dümmler Ernst (éd.), « Walahfridi Strabi carmina », dans *Antiquitates*, *Poetae Latini aevi Carolini*, 2, Berlin, 1884, p.259-422.

MGH, *Vita Gregorii*
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm (éd.), Liudger, « Vita Gregorii abbatis Traiectensis », dans *Scriptores*, 15,1, Hannovre, 1887, p.63-65.

MGH, *Vita Liudgeri*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), « Vita Sancti Liudgeri », dans *Scriptores*, 2, Hannovre, 1829, p.403-419.

Oediger, 1961
Oediger Friedrich Wilhelm, *Die Regesten der Erzbischöfe von Köln im Mittelalter*, vol. 1 (313-1099), Bonn, 1961.

Privilegium Werthinense
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm (éd.), « Documentum discipulorum sancti Liudgeri de fundatione huius monasterii werthinensis », dans *Scriptores*, 15,1, Hannovre, 1887, p.164-168.

Études

Angenendt, 2009
Angenendt Arnold, « Liudger: Lehrer - Missionar - Klostergründer - Bischof - Heiliger », dans Schütz Rudolf Ludger (dir.), *Heiliger Liudger: Zeuge des Glaubens, 742 - 809 ; Gedenkschrift zum 1200. Todestag*, Essen, 2009, p.51-64.

Bierbaum, Börsting , 1948
Bierbaum Max, Börsting Heinrich (dir.), *Liudger und sein Erbe : dem siebzigsten Nachfolger des heiligen Liudger, Clemens August Kardinal von Galen, Bischof von Münster zum Gedächtnis*, Münster, vol.1 et 2, 1948-1950

Brand, 2013
Brand Cordula, « Ausgrabungen an der alten Abtei Werden », dans Hopp Detlef (dir.), *Spuren - entdecken, lesen und verstehen: neues von der Archäologie in Essen*, Essen, 2013, p.28-30.

Brand, Schoenfelder, 2011
Brand Cordula, Schoenfelder Uwe, « Die Ausgrabung eines unbekannten karolingerzeitlichen Teiches der Abtei Werden », dans *25 Jahre Archäologie im Rheinland*, 2011, p. 151-153

Buhlmann, 1999
Buhlmann Michael, « Das Kloster Werden in den karolingischen Reichsteilungen », dans *Das Münster am Hellweg. Mitteilungsblatt des Vereins für die Erhaltung des Essener Münsters*, n°52, 1999, p.75-91.

Buhlmann, 1999²
Buhlmann Michael, « Die älteste Immunitätsurkunde für das Kloster Werden a. d. Ruhr », dans *Das Münster am Hellweg. Mitteilungsblatt des Vereins für die Erhaltung des Essener Münsters*, n°52, 1999, p.55-74.

Buhlmann, 2009
Buhlmann Michael, «Liudger und seine Klostergründung Werden », dans Schütz Rudolf Ludger (dir.), *Heiliger Liudger: Zeuge des Glaubens, 742 - 809 ; Gedenkschrift zum 1200. Todestag*, Essen, 2009, p.162-167.

Burghard, 1999
Burghard Hermann, « Stadt und Kloster : Die Abteistädte Werden und Helmstedt », dans Gerchow Jan (dir.), *Das Jahrtausend der Mönche : Kloster Welt Werden, 799-1803*, Köln, 1999, p.119-126.

Diekamp, 1883
Diekamp Wilhelm, « Das angebliche Privileg des h. Liudger für das Kloster Werden », dans *Zeitschrift für vaterländische Geschichte und Altertumskunde (Westfalen)*, n°41, 1883, p.148-164.

Dohmen, 1999
Dohmen Heinz, « Die Krypten der Werdener Abteikirche », dans Gerchow Jan (dir.), *Das Jahrtausend der Mönche : Kloster Welt Werden, 799-1803*, Köln, 1999, p.264-267.

Drögereit, 1957
Drögereit Richard, «Zur Einheit des Werden-Essener Kulturraumes in karolingischer und ottonischer Zeit », dans Schnitzler Hermann (dir.), *Karolingische und ottonische Kunst. Werden, Wesen, Wirkung. 6. Internationaler Kongreß für Frühmittelalterforschung. Deutschland, 31 Aug. - 9. Sept. 1954*, Wiesbaden, 1957, p.60-83.

Effmann, 1899
Effmann Wilhelm, *Die karolingisch-ottonischen Bauten zu Werden*, Strasbourg, 1899.

Elbern, 1961
Elbern Viktor Heinrich, « Eine Erinnerung an Karl den Grossen aus dem Kloster Werden », *Das Münster am Hellweg. Mitteilungsblatt des Vereins für die Erhaltung des Essener Münsters*, n°14, 1961, p.15-22.

Ellger, 2005
Ellger Otfried, «Kirche und Christentum in archäologischen Funden und Befunden », dans Isenberg Gabriele, Rommé Barbara (dir.*), 805: Liudger wird Bischof. Spuren eines Heiligen zwischen York, Rom und Münster,* Mayence, 2005, p.55-62.

Finger, 1999
Finger Heinz, « Das Kloster und die Vögte. Die „Schutzherren" von Werden », dans Gerchow Jan (dir.), *Das Jahrtausend der Mönche : Kloster Welt Werden, 799-1803*, Köln, 1999, p.99-105.

Freise, 2005
Freise Eckhard, « Liudger und das Kloster Werden: Gründervater, Gründerjahre und Gründungstradition » , dans Isenberg Gabriele, Rommé Barbara (dir.), *805. Liudger wird Bischof. Spuren eines Heiligen zwischen York, Rom und Münster*, Mainz, 2005, p. 133-140.

Gechter, 1980
Gechter Michael,« Neue Ausgrabungen in der Abteikirche Essen-Werden. (Vorbericht der Ausgrabungen des Jahres 1979) », dans *Beiträge zur Geschichte von Stadt und Stift Essen*, n°95, 1980, p.25-29.

Gerchow, 1999
Gerchow Jan (dir.), *Das Jahrtausend der Mönche : Kloster Welt Werden, 799-1803*, Köln, 1999.

Gerchow, 1999[1]
Gerchow Jan, « Liudger, Werden und die Angelsachsen », dans Gerchow Jan (dir.), *Das Jahrtausend der Mönche : Kloster Welt Werden, 799-1803*, Köln, 1999, p.49-58.

Hopp, 1999
Hopp Detlef, « Stadtarchäologie in Werden », dans Gerchow Jan (dir.), *Das Jahrtausend der Mönche : Kloster Welt Werden, 799-1803*, Köln, 1999, p.307-312.

Hopp, 2013
Hopp Detlef (dir.), *Spuren. Entdecken, lesen und verstehen. Neues von der Archäologie in Essen*, Essen, 2013.

Hopp, 2013[1]
Hopp Detlef, « Mittelalterliche Abteimauer am Werdener Markt ? », dans Hopp Detlef (dir.), *Spuren. Entdecken, lesen und verstehen. Neues von der Archäologie in Essen*, Essen, 2013, p.31-33.

Hopp, 2013[2]

Hopp Detlef, « Alte Mauern neu entdeckt », dans Hopp Detlef (dir.), *Spuren. Entdecken, lesen und verstehen. Neues von der Archäologie in Essen*, Essen, 2013, p.34-37.

Hopp, 2013[3]
Hopp Detlef, « Spuren der ersten Ackerbauern », dans Hopp Detlef (dir.), *Spuren. Entdecken, lesen und verstehen. Neues von der Archäologie in Essen*, Essen, 2013, p.14-15.

Isenberg, 1999
Isenberg Gabriele, « Die karolingischen und ottonischen Bauten der Werdener Abteikirche », dans Gerchow Jan (dir.), *Das Jahrtausend der Mönche : Kloster Welt Werden, 799-1803*, Köln, 1999, p.257-263.

Isenberg, Rommé, 2005
Isenberg Gabriele, Rommé Barbara (dir.*), 805: Liudger wird Bischof. Spuren eines Heiligen zwischen York, Rom und Münster,* Mayence, 2005.

Jacobsen, 1991
Jacobsen Werner, Oswald Friedrich, Schaefer Leo, Sennhauser Hans Rudolf, *Vorromanische Kirchenbauten : Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen, Nachtragsband*, Munich, 1991.

Karpp, 1999
Karpp Gerhard, « Die Bibliothek der Benediktinerabtei Werden im Mittelalter », dans Gerchow Jan (dir.), *Das Jahrtausend der Mönche : Kloster Welt Werden, 799-1803*, Köln, 1999, p.241-247.

Lebecq, 1990
Lebecq Stéphane, « La famille et les apprentissages de Liudger, d'après les premiers chapitres de la *Vita Liudgeri* d'Altfrid », dans Lepelley Claude, Sot Michel (dir.), *Haut Moyen Âge : culture, éducation et société ; études offertes à Pierre Riché*, La Garenne-Colombes, 1990, p.283-299.

Oswald, 1966
Oswald Friedrich, Schaefer Leo, Sennhauser Hans Rudolf , *Vorromanische Kirchenbauten : Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen*, Munich, 1966.

Padberg, 2005
Padberg Lutz E. von, «Liudger als Missionspraktiker », dans Isenberg Gabriele, Rommé Barbara (dir.*), 805: Liudger wird Bischof. Spuren eines Heiligen zwischen York, Rom und Münster,* Mayence, 2005, p.105-120.

Rösener, 1999
Rösener Werner, « Das Kloster und die Bauern. Die Grundherrschaften von Werden und Helmstedt im Mittelalter », dans Gerchow Jan (dir.), *Das Jahrtausend der Mönche : Kloster Welt Werden, 799-1803*, Köln, 1999, p.113-118.

Rüschen, 1970

Rüschen Johannes, « Das Kloster Werden vom ausgehenden Mittelalter bis zum Beginn des Dreissijährigen Krieges », dans *Das Münster am Hellweg. Mitteilungsblatt des Vereins für die Erhaltung des Essener Münsters*, n°23, 1970, p.121-128.

Schnitzler, 1957
Schnitzler Hermann (dir.), *Karolingische und ottonische Kunst. Werden, Wesen, Wirkung. 6. Internationaler Kongreß für Frühmittelalterforschung. Deutschland, 31 Aug. - 9. Sept. 1954*, Wiesbaden, 1957.

Schütz, 2009
Schütz Rudolf Ludger, *Heiliger Liudger : Zeuge des Glaubens, 742-809 ; Gedenkschrift zum 1200. Todestag*, Essen, 2009.

Stüwer, 1980
Stüwer Wilhelm, « Das Erzbistum Köln, Die Reichsabtei Werden an der Ruhr », vol.3, dans *Germania Sacra*, n°12, *Die Bistümer der Kirchenprovinz Köln*, Berlin, 1980.

Weinfurter, Engels, 1982
Weinfurter Stefan, Engels Odilo (dir.), *Series episcoporum ecclesiae catholicae occidentalis, ab initio usque ad annum MCXCVIII, Series V, Germania, T.1, Archiepiscopatus coloniensis*, Stuttgart, 1982.

Winkler, 1999
Winkler Eva , « Die Baugeschichte der Werdener Abteigebäude », dans Gerchow Jan (dir.), *Das Jahrtausend der Mönche : Kloster Welt Werden, 799-1803*, Köln, 1999, p.273-280..

Université Paris Nanterre

200 av. de la République
92001 Nanterre Cedex
www.parisnanterre.fr

ED 395
Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent

Membre de l'université Paris Lumières

Marie-Laure Pain-Caze

L'architecture monastique sous le règne de Charlemagne

Thèse présentée et soutenue publiquement le ***08/12/2017***
en vue de l'obtention du doctorat de Histoire de l'art de l'Université Paris Nanterre
sous la direction de M. Jean-Pierre Caillet (Université Paris Nanterre)

Jury :

Rapporteure :	Mme Géraldine Mallet	Professeure, Université Paul-Valéry de Montpellier
Rapporteur :	M. Michel Sot	Professeur, Université de Paris-Sorbonne
Membre du jury :	Mme Sylvie Balcon-Berry	Maître de Conférences, Université de Paris-Sorbonne
Membre du jury :	M. Rolf Große	Professeur, Université de Heidelberg
Membre du jury :	M. Jean-Pierre Caillet	Professeur, Université de Paris Ouest Nanterre la Défense

Volume II – Synthèse

Table des matières

Volume I - Catalogue

Partie I – Catalogue

Notices monographiques :

1. Aniane
2. Centula Saint-Riquier
3. Chelles
4. Corbie
5. Farfa
6. Fulda
7. Gellone
8. Hersfeld
9. Lorsch
10. Müstair
11. Novalaise
12. Saint-Denis
13. Saint-Maurice d'Agaune
14. San Vincenzo al Volturno
15. Werden

Plan des notices

I. Localisation
II. Présentation des sources
    1. Sources écrites
    2. Sources iconographiques
    3. Sources archéologiques
III. Présentation des études
IV. Historique
    1. Avant le règne de Charlemagne
    2. Le règne de Charlemagne
    3. Après le règne de Charlemagne
V. Présentation monumentale
    1. La situation dans le cadre naturel
    2. L'état précarolingien
    3. Phase relative au règne Charlemagne
        a. Abbatiale
        b. Autres églises

c. Avant-nef
d. Cloître et bâtiments conventuels
e. Cimetière
f. Village/ bourg

VI. Bibliographie

Volume II – Synthèse

Table des matières p.2-10

Remerciements p.11-12

Introduction p.13-22

I. Implantations nouvelles et modifications de l'existant p.23-126
A. État des lieux lors de l'accession de Charlemagne au pouvoir p.23-48
1.La Gaule et la Germanie p.23-35
2.La péninsule italienne p.35-46
3.Conclusion p.46-48
B. Implantations nouvelles p.49-91
1.Personnalités impliquées p.49-75
a. Ecclésiastiques p.50-68
i. Alcuin et son réseau p.50-55
ii. Fulrad p.56-58
iii. Sturm p.58-59
iv. Benoît d'Aniane p.59-63
v. Liudger p.63-65
vi. Lull/Lullus p.65-66
vii. Archevêques et évêques p.66-67
viii. Abbés, moines, missionnaires et prêtres p.67-68
b. Aristocrates p.69-75
i. Tassilon III de Bavière p.69-70
ii. Guillaume de Toulouse / Saint Guilhem p.71-73
iii. Autres membres de l'aristocratie p.73-75
2.Chronologie relative aux implantations nouvelles p.76-91
a. Proposition de chronologie relative aux implantations monastiques nouvelles p.76-85
b. Fondations incertaines pour le règne de Charlemagne p.85-87
c. Cas particuliers p.87-88
d. Conclusion p.89-91
C. Modifications de complexes plus anciens p.92-126
1.Personnalités impliquées p.92-
a. Ecclésiastiques p.92-

i. Angilbert p.92-94
ii. Adalhard p.95-100
iii. Gisèle p.100-104
iv. Les abbés de Fulda Baugulf et Ratgar p.104-107
- Baugulf p.104-106
- Ratgar p.106-107
v. Leidrade p.107-109
vi. Les abbés de Saint-Maurice d'Agaune : Willicaire et Althée p.110-112
- Willicaire p.110-111
- Althée p.111-112
vii. Les abbés de Fontenelle/Saint-Wandrille : Gervold et Anségise p.112-114
- Gervold p.112-113
- Anségise p.113-114
viii. Évêques et papes p.114-115
ix. Abbés et moines p.115-116
b. Aristocrates p.116-117
2. Chronologie relative aux modifications de complexes plus anciens p.116-126
a. Proposition de chronologie relative aux modifications de complexes plus anciens p.116-122
b. Reconstructions incertaines pour le règne de Charlemagne p.123-124
c. Conclusion p.125-126

II. Caractérisation architecturale p.127-421
A. Implantations nouvelles p.127-213
1. Incidence de la topographie locale sur la configuration générale des complexes p.127-133
a. Les routes p.127
b. La déclivité du terrain p.128-129
c. Les cours d'eau p.129-130
d. Les éléments éphémères de la topographie locale p.131
e. L'absence apparente de contraintes topographiques p.131-133
2. Nature et nombre des unités architecturales connues p.134-156
a. Les sanctuaires et leurs annexes p.134-141
i. Les sanctuaires p.134-139

- Les complexes à sanctuaire unique p.134-135
- Les complexes à sanctuaires multiples p.135-137
- Cas particulier p.137-139

ii. *Atrium* et avant-nef p.139-140

iii. Conclusion p.140-141

b. Les bâtiments conventuels, artisanaux et autres p.142-156

i. Les bâtiments conventuels p.142-149

- Cloître et cour p.142-143
- Dortoir, réfectoire, cuisine p.143-145
- *Scriptorium*/bibliothèque/chartrier p.145-146
- Infirmerie p.147
- Salle des moines/salle capitulaire p.147
- Demeure de l'abbé p.148
- Latrines p.149
- Autres bâtiments p.149

ii. Les bâtiments artisanaux p.150-151

- Moulins, viviers et installations hydrauliques p.150
- Autres bâtiments p.150-151

iii. Espaces et aménagements de circulation p.151

iv. Hôtellerie, *xenodochium*, *aula* et palais p.152

v. Clôture p. 152-153

vi. Cimetière p.153-154

vii. Conclusion p.154-156

3.Caractéristiques architecturales et fonctionnelles des différentes unités et de leurs composantes p.157-213

a. Les sanctuaires et leurs annexes p.157-195

i. Les sanctuaires p.157-170

- Les dimensions générales des édifices p.157-158
- La titulature des sanctuaires p.158-159
- L'implantation des sanctuaires p.159-160
- Chevet et chœur p.160-163
  - Orientation du chevet et nombre de chœurs p.160
  - Chevet plat p.160-161

♦ Chevet à absides multiples p.161-163
- Échelonnées p.161-163
- En triconque p.163
♦ Crypte p.164-165
• Transept p.165-167
♦ Avec transept p.165-166
♦ Sans transept p.167
• Nef et collatéraux p.167-170
♦ Vaisseau unique p.167-168
♦ Vaisseaux multiples p.168-170
ii. *Atrium* et avant-nef p.170-176
• *Atrium* et portail d'entrée p.170-172
• Avant-nef, massif p.172-176
iii. Les accès au sanctuaire p.176-177
iv. Les autels, les chancels et autres aménagements liturgiques p.178-185
• Les autels p.178-182
• Les chancels et aménagements liturgiques p.182-185
♦ Chancels p.182-184
♦ Autres mobiliers et aménagements liturgiques p.184-185
v. Les décors p.185-187
vi. Conclusion p.188-195
b. Les bâtiments conventuels, artisanaux et autres p.195-213
i. Les bâtiments conventuels p.195-204
• Cloître et cour p.195-197
• Dortoir, réfectoire, cuisine p.197-200
• *Scriptorium*/bibliothèque/chartrier p.200-201
• Infirmerie p.201
• Salle des moines/salle capitulaire p.201-202
• Demeure de l'abbé p.202-203
• Latrines p.203-204
• Autres bâtiments p.204
ii. Les bâtiments artisanaux p. 205-206
• Moulins et viviers p. 205
• Autres bâtiments p.205-206
iii. Espaces et aménagements de circulation p.207-208

iv. Hôtellerie, *aula* p. 208-209
v. Clôture p.209-210
vi. Conclusion p.211-213

B. Modifications de complexes plus anciens p.214-421
1. Incidence de la topographie locale et de l'existant sur la configuration générale des nouveaux complexes p.214-226
a. La déclivité du terrain p.214-215
b. Les cours d'eau p.215-217
c. Les reliefs accidentés p.217-221
d. Des évolutions contraintes par le manque d'espace p.222-225
e. L'absence apparente de contraintes topographiques p.226
2. Nature et nombre des unités architecturales connues p.227-275
a. Les sanctuaires et leurs annexes p.227-244
i. Les sanctuaires p.227-239
- Les complexes à sanctuaire unique p.227-228
- Les complexes à sanctuaires multiples p.228-
  - L'agrandissement ou la reconstruction de sanctuaires plus anciens p.229-230
  - La reconstruction de sanctuaires plus anciens et l'ajout d'un ou de plusieurs nouveaux édifices p.230-236
  - Cas particuliers p.236-239

ii. *Atrium* et avant-nef p.239-241
iii. Conclusion p.242-244
b. Les bâtiments conventuels, artisanaux et autres p.244-275
i. Les bâtiments conventuels p.244-255
- Cloître et cour p.244-245
- Dortoir, réfectoire, cuisine p.246-248
- *Scriptorium*/bibliothèque/chartrier p.249-251
- Infirmerie p.251
- Salle des moines/salle capitulaire p.252-253
- Demeure de l'abbé p.253-254
- Latrines/salles de bains/lavoirs p.254
- Autres bâtiments p.255

ii. Les bâtiments artisanaux p.256-259
- Moulins, viviers et installations hydrauliques p.256-257

- Autres bâtiments et espaces p.257-259

iii. Espaces et aménagements de circulation p.260-261

iv. Hôtellerie, *xenodochium*, *aula* et palais p.261-265

- Les espaces pour les hôtes de marque p.261-263
- Les hospices pour les pauvres et autres hôtelleries p.264-265

v. Clôture p.265-267

vi. Cimetière p.268-269

vii. Conclusion p.270-275

3. Caractéristiques architecturales et fonctionnelles des différentes unités et de leurs composantes p.276-391

a. Les sanctuaires et leurs annexes p.276-351

i. Les sanctuaires p.276-309

- Les dimensions générales des édifices p.276-278
- La titulature des sanctuaires p.278
- L'implantation des sanctuaires p.278-280
- Chevet et chœurs p.281-299
  - ♦ Orientation du chevet et nombre de chœurs p.281
  - ♦ Chevet plat/rectangulaire p.281-285
  - ♦ Chevet à abside simple p.286-291
  - ♦ Chevet à absides multiples p.291-292
    - Échelonnées p.291-292
  - ♦ Cas particuliers p.293-294
  - ♦ Chevet inconnu p.294
  - ♦ Crypte p.295-299
- Transept p.300-303
  - ♦ Avec transept p.300-303
  - ♦ Sans transept p.303
- Nef et collatéraux p.303-309
  - ♦ Vaisseau unique p.303-304
  - ♦ Vaisseaux multiples p.304-309

ii. Mausolée, chapelle et chambre funéraire p.309-311

iii. *Atrium* et avant-nef p.311-319

- *Atrium* et portail d'entrée p.311-316

- Avant-nef, massif p.316-319

iv. Les accès au sanctuaire p.319-323

v. Les autels, les chancels et autres aménagements liturgiques p.323-332

- Les autels p.323-327
- Les chancels et autres aménagements liturgiques p.327-332
  - Chancels p.327-329
  - Mobilier, reliquaires et autres aménagements liturgiques p.330-332

vi. Les décors et les inscriptions p.332-337

- Peintures murales p.332-335
- Éléments sculptés p.335
- Inscriptions p.335-336
- Pavements p.336-337
- Autres p.337

vii. Conclusion p.338-351

b. Les bâtiments conventuels, artisanaux et autres p.352-391

i. Les bâtiments conventuels p.352-362

- Cloître et cour p.352-354
- Dortoir, réfectoire, cuisine p.354-358
- Salle des moines/salle capitulaire p.358-p.359
- Demeure de l'abbé p.359-360
- Autres bâtiments p.360-362

ii. Les bâtiments artisanaux p.362-367

- Moulins, viviers et installations hydrauliques p.362-364
- Autres bâtiments p.364-367

iii. Espaces et aménagements de circulation p.367-371

iv. Hôtellerie, *xenodochium*, *aula* et palais p.371-379

- Les espaces pour les hôtes de marque p.371-378
- Les hospices pour les pauvres et autres hôtelleries p.378-379

v. Clôture p.379-383

vi. Conclusion p.383-391

C. Bilan. Le règne de Charlemagne, une étape décisive ? p.392-421

III. Interprétation politico-religieuse p.422-474
A. Interprétation du choix des implantations et adjonctions p.422-448
1. L'évangélisation des territoires p.422-428
2. Le contrôle économique et politique du territoire p.428-441
3. S'approprier les grandes fondations p.441-448
B. Fonction religieuse des monastères sous le règne de Charlemagne p.449-468
1. Le maintien de la vraie foi et la querelle des adoptianistes p.449-457
2. Le culte des reliques p.457-468
C. Un rayonnement culturel d'envergure p.469-474

Conclusion p.475-478

Bibliographie générale p.479-514

Volume III – Illustrations et annexes

Illustrations des notices

1. Aniane
2. Centula Saint-Riquier
3. Chelles
4. Corbie
5. Farfa
6. Fulda
7. Gellone
8. Hersfeld
9. Lorsch
10. Müstair
11. Novalaise
12. Saint-Denis
13. Saint-Maurice d'Agaune
14. San Vincenzo al Volturno
15. Werden

Illustrations de la synthèse

Annexes

Tableau des monastères carolingiens (fondés ou modifiés sous Charlemagne)

Remerciements

À ma grand-mère, Denise, qui m'a donnée le goût de l'histoire
À ma mère, qui a été mon plus fervent soutien
À ma famille et à mes amis, sur qui j'ai toujours pu compter

Ces six années de travail et de recherche ont été une réelle satisfaction tant intellectuelle que personnelle. Mon sujet de recherche sur l'architecture sous le règne de Charlemagne m'a captivée et je suis ravie d'avoir pu mener cette thèse de doctorat à son terme. Évidemment, cette période a également été semée d'embûches et de doutes et je me dois de remercier toutes les personnes qui ont eu la gentillesse – et parfois même le courage – de m'aider, de m'épauler ou encore de m'écouter.

Mes premiers mots sont pour mon directeur de thèse Jean-Pierre Caillet qui m'a été d'un grand secours durant toute cette période. Je m'estime chanceuse de l'avoir eu comme directeur. Il a toujours su se montrer disponible et a été particulièrement attentif à mon travail, et ce jusqu'à la fin. Je le remercie sincèrement pour ses remarques et ses corrections sans lesquelles je n'aurais pu produire un tel travail et mener à bien cette recherche.

Je remercie Mesdames Géraldine Mallet et Sylvie Balcon-Berry ainsi que Messieurs Michel Sot et Rolf Große d'avoir accepté d'être membres de mon jury de soutenance.

J'ai une profonde reconnaissance pour l'Institut Historique Allemand de Paris au sein duquel j'ai eu l'honneur d'être accueillie pendant trois ans dans le cadre d'un contrat doctoral. Je remercie surtout Rolf Große qui a été un chef exceptionnel. Il s'est toujours montré disponible et bienveillant à mon égard, notamment dans les moments difficiles que j'ai pu traverser. Je le remercie aussi pour ses nombreuses remarques constructives ainsi que pour m'avoir tant aidée à traduire et comprendre les textes latins mais aussi allemands avec lesquels je me débattais parfois.

À ce titre, ma reconnaissance va également à mes deux chers collègues de l'IHA, Amélie Sagasser avec qui j'ai partagé le même bureau pendant trois ans, et Julian Führer. Ils m'ont également apporté une aide précieuse tout au long de cette période de recherche, qu'elle soit scientifique, linguistique ou amicale. Je n'oublierai jamais nos échanges d'articles en français et en allemand pour que l'on se corrige mutuellement. Merci à Julian de m'avoir tant aidé à la lecture du latin. Plus que deux collègues, je suis heureuse de les avoir désormais comme amis.

J'adresse de sincères remerciements à tous les collègues de l'IHA : à Dagmar, à Kaja, à Luna, à Mareike, à Marie, à Veronika, à Andreas, à Guillaume, à Roger, à Sven, à Messieurs Maissen, Martens et Babel. Ils ont été, en tous instants, d'une incroyable gentillesse à mon égard et m'ont toujours chaleureusement accueillie même après mon départ. Grâce à eux, je me suis toujours sentie chez moi à l'IHA.

Pendant ces années de travail, j'ai eu le plaisir et l'honneur de pouvoir échanger avec des historiens, historiens de l'art et archéologues au sujet des monastères de mon corpus lors de conférences ou de rencontres. Je remercie ainsi Alessandra Antonini, Christian Charamond, Eleonora Destefanis, Daniel Sonzogni et Michaël Wyss pour nos discussions enrichissantes et pour leurs conseils éclairés.

Ma gratitude va également à mes amis de la « Ligue apocryphe » et plus particulièrement à Marie Striebel et à Louis-Gabriel Bonicoli. Merci à Marie d'avoir été ma correctrice attitrée. La tâche n'a pas été facile, ni toujours plaisante, et pourtant ton aide et ton courage n'ont pas failli. Merci aussi à Louis-Gabriel pour ses relectures, ses précieux conseils et pour son incroyable soutien, surtout dans les derniers mois précédant la fin de cette thèse. Mes amis, vous m'avez été d'un grand secours et pour cela je vous en remercie chaleureusement.

Enfin, je tiens à saluer la patience et la compréhension de mon mari, de ma famille et de mes amis qui ont enduré six années de conversations focalisées sur Charlemagne et les monastères : mon mari Paul, mes parents Micheline et Érick, mes grands-mères Denise et Marinette, mes frères Frédéric et Cédrick et mes belles-sœurs Karen et Marion, ma sœur Jennifer et mon beau-frère Jérôme, mon oncle Joël, mes amis chéris Clémence, Carmen, Guillaume, Jennifer et tout le groupe des copines. Si le fait de me lancer dans une si longue quête vous a parfois surpris ou inquiétés, je vous suis reconnaissante d'avoir toujours su vous montrer respectueux de ce choix et toujours bienveillants voire intéressés ! J'ai une pensée émue pour ma mère. Maman, tu as été mon plus grand soutien, comme toujours. Tu as passé des heures à m'écouter attentivement te parler d'abbayes, de Carolingiens, de christianisme et même de mise en page. Merci d'avoir cru en moi, comme toujours.

Et, pour finir, merci à tous ceux qui m'ont aidée ou encouragée au cours de cette aventure : Valérie Fauvinet-Ranson, Justine Gourbière et mes collègues de l'OPR Claire, Bernadette et Léonore, en espérant n'avoir oublié personne. Merci à tous !

Introduction

À l'occasion du 1200e anniversaire de la mort de Charlemagne, l'Institut Historique Allemand de Paris a organisé, en 2014, un colloque intitulé « Charlemagne. Les temps, les espaces, les hommes. Construction et déconstruction d'un règne ». L'optique était d'entreprendre une relecture des sources tant textuelles qu'archéologiques afin de rétablir l'histoire du règne de Charlemagne dans toute sa complexité chronologique et spatiale, et surtout dans la stricte réalité à laquelle il a correspondu. Pour cela, il fallait se défier de cette constante historiographique qui privilégiait toujours la même vision d'un homme dont le règne avait été le point de départ de nombreuses initiatives, et dont les orientations ont débouché sur ce que l'on a appelé la Renaissance carolingienne. Il s'agissait ainsi d'explorer de nouvelles perspectives, et notamment d'étudier ce qui pouvait être considéré comme une influence des traditions et des solutions antérieures (antiques et paléochrétiennes surtout), à bien distinguer de ce qui relevait vraiment d'évolutions et d'innovations propres à son gouvernement. Il convenait aussi, au passage, d'ouvrir la recherche aux espaces périphériques du royaume, également territoires d'expérimentations, ainsi que de s'interroger sur les réseaux de l'État franc. Ainsi, en rapport avec l'axe de recherche défini par le colloque en question, nous avons proposé un sujet de thèse portant sur l'architecture monastique au temps de Charlemagne – recherche qui a bénéficié du soutien de l'Institut Historique Allemand de Paris par le biais d'un contrat doctoral.

Dans cette étude, il s'agit de se focaliser sur les complexes construits – ou du moins dont les constructions ont débuté, ou qui ont fait l'objet de modifications de leurs structures ou de leurs dispositifs cultuels – pendant le règne de Charlemagne. Ces recherches doivent essentiellement mettre en lumière ce qui a trait à la représentativité du pouvoir carolingien de ce temps précis et de son affirmation politico-religieuse à travers le *medium* du monumental.

Le colloque d'Aix-la-Chapelle, *Charlemagne. Œuvre, rayonnement et survivances*, de 1965 a fait état d'un véritable effort de construction durant le règne du monarque puisque deux cents trente-deux nouveaux monastères auraient été fondés à cette période[1]. Malheureusement, une large majorité de ces édifices a souffert des destructions et reconstructions postérieures. Aussi, ne conservons-nous aujourd'hui que quelques unités

[1] Colloque Charlemagne, 1965

architecturales présentant encore leur forme carolingienne. L'archéologie ainsi que l'étude des sources textuelles et figurées viennent alors compléter nos connaissances sur ce sujet. Malgré cela, une grande partie de celles-ci reste trop lacunaire.

À la lumière de ces données, il est possible d'établir une liste, hélas non exhaustive cependant, de ces ensembles monastiques. Parmi ceux-ci, certains feront l'objet d'investigations complémentaires. Ils ont été choisis en raison de leur lien plus ou moins direct avec le pouvoir carolingien de l'époque et parce que suffisamment de sources textuelles ou archéologiques en ont été conservées. Surtout, l'ensemble de ces établissements nous permet d'explorer quasiment toutes les régions du royaume de Charlemagne. Il s'agit des monastères d'Aniane, de Centula-Saint-Riquier, de Chelles, de Corbie, de Farfa, de Fulda, de Gellone, d'Hersfeld, de Lorsch, de Müstair, de Novalaise, de Saint-Denis, de Saint-Maurice d'Agaune, de San Vincenzo al Volturno et de Werden.

Ce sujet a de multiples enjeux. Déjà aux temps de la dynastie mérovingienne et plus encore pendant la période qui nous concerne, les fondations monastiques ont joué un rôle essentiel en tant que centres spirituels. Mais rapidement, elles ont aussi acquis, sur leur territoire d'implantation, un rôle économique important – certains établissements constituant de puissantes propriétés foncières – et le pouvoir central, élaboré progressivement par Charlemagne et ses conseillers, les a établis comme de véritables relais de l'autorité royale puis impériale. Ces monastères permettaient, en effet, de quadriller le royaume et ses extensions. Certains sont placés au cœur de la Neustrie, région la plus peuplée du royaume (Chelles, Centula-Saint-Riquier, Corbie et Saint-Denis) tandis que les autres sont implantés auprès ou au sein des terres nouvellement conquises (Aniane, Gellone, Hersfeld, Saint-Maurice d'Agaune, San Vincenzo al Volturno et Werden) ou sur d'importantes voies de communication (Müstair et Novalaise). Ainsi stratégiquement positionnés, ils constituaient autant de lieux d'ancrage et d'affirmation du pouvoir central. Notons que la direction de ces établissements était assurée par des abbés qui entretenaient des rapports étroits avec le pouvoir royal. Ainsi, Fulrad de Saint-Denis, Angilbert de Centula-Saint-Riquier et Adalard de Corbie ont été conseillers de Charlemagne. Nous reviendrons attentivement sur les avantages présentés par les lieux en question puis sur le rôle et les impacts spirituels, politiques, économiques et sociaux qui sont aussi advenus dans les zones en question. Ces fonctions multiples ont eu une traduction architecturale et

structurelle qu'il conviendra d'envisager tout aussi minutieusement. Notre intérêt portera là sur la configuration générale des complexes puis sur leurs composantes, à savoir : les abbatiales, les autres édifices à vocation cultuelle et les divers autres bâtiments conventuels et artisanaux. Les liens entre ces unités renforçaient le rapport entre le monastère et le pouvoir royal et a conduit l'État franc à plus ou moins s'impliquer, en quelque sorte, dans l'organisation de la vie matérielle et spirituelle de ces établissements. Cette intervention a induit des modifications structurelles et architecturales qui feront ici l'objet d'une étude attentive.

En effet, à la suite de son élection, Pépin le Bref eut pour objectif politique l'association de l'institution de l'Église à son État. Ainsi, il ajouta une dignité quasi sacerdotale à son pouvoir, considéré par certains Grands comme usurpé. Les liens avec la papauté et Rome furent entretenus par la suite par Charlemagne. Contrairement aux souverains mérovingiens, les Carolingiens prétendaient tenir leur pouvoir de Dieu, et se sont dès lors considérés investis d'une mission divine. Ainsi, l'unification cultuelle et liturgique fut une de leurs priorités, et participait à l'unité politique du royaume. Elle constitua le cœur de ce qui fut appelé la Renaissance carolingienne. Des sources textuelles attestent l'implication personnelle de Charlemagne dans cette réforme, qu'il désirait *more romano*. Cette uniformisation des usages liturgiques eut une influence directe sur l'architecture des monastères, sur leurs unités cultuelles et leurs aménagements comme sur leur organisation générale.

Nos recherches porteront également sur les dédicaces des composantes cultuelles de chaque complexe monastique. Car on observe, par la suite de la réforme cultuelle de Charlemagne, une mutation des vocables. Les dévotions au Sauveur, à la Vierge et aux saints spécifiques (saints patrons, saints locaux, saints dont l'église possède des reliques) s'équilibrent entre les différents édifices religieux ainsi qu'au sein d'un même édifice comportant plusieurs autels. Ce changement conditionne le développement d'une liturgie stationnale, plus ou moins sur le modèle de ce que l'on sait avoir été pratiqué à Rome. Nous enquêterons alors sur la complémentarité de ces dédicaces ainsi que sur leur emplacement dans le complexe monastique, et leur importance au sein de la liturgie.

Enfin, un des enjeux majeurs de notre investigation repose sur l'analyse de la morphologie des complexes (et principalement de leurs composantes majeures) ; cela pour

mener une réflexion sur ces établissements en tant que « marqueurs » du pouvoir royal (et/ou éventuellement de ses relais) dans le paysage, du dogme professé par ce pouvoir mais aussi, plus généralement, de la puissance du christianisme. Nous nous intéressons ainsi au caractère monumental de certains édifices soit parce qu'ils présentent des dimensions imposantes soit parce qu'ils possèdent un massif ou une contre-abside en façade. Bien que l'idée de la *Kaiserkirche* soit désormais difficilement recevable (voir les récentes investigations de Von Schönfeld de Reyes et de Suzanne Braun), nous pouvons cependant penser que, malgré les différents usages et fonctions propres à chaque unité, il persiste un souci commun de représentativité du pouvoir royal (par le biais de ses représentants locaux, du moins).

Pour répondre à ces questionnements, nous avons donc constitué un corpus de notices monographiques – évoquées ci-dessus – dont les données sont ensuite confrontées, dans un second temps, aux quelques éléments dont on dispose pour d'autres complexes monastiques construits ou modifiés pendant le règne de Charlemagne. Ces deux catégories seront traitées séparément dans notre synthèse. Il a semblé nécessaire, par ailleurs, d'établir un premier état des lieux des monastères avant l'accession de Charlemagne au pouvoir, afin d'évaluer le nombre et la répartition de ces établissements monastiques sur le territoire mais aussi afin d'appréhender les réseaux préexistants. Ces antécédents ainsi posés, il s'agira de présenter les personnalités ayant vécu au temps de Charlemagne et qui ont été instigatrices de fondations de monastères ou de travaux dans ceux-ci – ce qui nous permettra également de dresser un premier bilan du réseau d'acteurs qu'ils constituaient autour du roi et de ses plus proches conseillers. Ensuite, il sera possible d'établir des chronologies relatives de ces implantations et modifications, et de produire un panorama de ce que devait être leur répartition géographique.

La deuxième partie de notre synthèse est la plus importante ; il s'agit de la caractérisation architecturale de ces implantations nouvelles et de ces transformations de monastères plus anciens. Cette analyse a pour but l'évaluation d'éventuelles tendances propres au règne de Charlemagne. Il faudra successivement s'attacher à l'influence de la topographie locale sur le développement monumental et sur l'organisation des établissements monastiques, de relever le nombre et la nature des unités architecturales qui

les composent, puis, d'étudier dans le détail les caractéristiques architecturales et fonctionnelles de celles-ci. Cette synthèse s'achèvera alors par une partie consacrée à l'interprétation politico-religieuse de ces données, dans laquelle il s'agit de discuter des choix d'implantation et d'adjonction dans le cadre de ces monastères, de leur poids religieux ainsi que de leur rayonnement culturel au temps de Charlemagne.

L'étude des monastères carolingiens a soulevé plusieurs questions qui ont été brillamment travaillées par les chercheurs allemands tant que français et (indépendamment de travaux bien antérieurs comme ceux de Wilhelm Effmann ou d'Étienne Fels) surtout à partir des années soixante. Cependant, aucune d'entre elles n'a spécifiquement concerné les monastères construits ou modifiés pendant le seul règne de Charlemagne. On doit cependant à Wolfgang Braunfels l'ouvrage collaboratif *Karl der Grosse, Lebenswerk und Nachleben*, publié en 1965-1967, et qui développe une investigation d'envergure sur Charlemagne, sa personnalité et son règne, la vie spirituelle et la production artistique à son époque, ainsi que sur l'image qu'il laissa à la postérité. Surtout, la même année, en 1965, l'exposition d'Aix-la-Chapelle, *Charlemagne. Œuvre, rayonnement et survivances,* a également donné lieu à une publication. Charlemagne y est présenté comme le père de l'Europe, celui qui a œuvré à la paix et à l'unité du royaume et à qui l'on doit l'initiative de la Renaissance carolingienne. L'exposition mettait ainsi l'accent sur l'art au temps de Charlemagne, considéré comme un âge d'or. F. Oswald, L. Schaefer et H. R. Sennhauser ont produit entre 1966 et 1971 trois importants volumes de notices monographiques sur l'ensemble des églises préromanes essentiellement localisées dans les régions germaniques et ses marges, comprenant un résumé historiographique et une présentation des différentes phases de construction qui se sont succédées. Certaines de ces notices sont accompagnées de plans. Cela a notamment été réactualisé par un volume complémentaire en 1991, auquel a participé W. Jacobsen. Ainsi ces volumes, *Vorromanische Kirchenbauten : Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen* et leur *Nachtragsband*, constituent encore aujourd'hui la base de nos recherches. En 1980, C. Heitz a ouvert de nouvelles perspectives avec la publication de *L'architecture religieuse carolingienne. Leurs formes et leurs fonctions*. Il y a repris l'étude des grands complexes cathédraux et monastiques (mais aussi palatiaux) de l'époque et, comme son titre l'indique, a visé à l'interprétation des formes architecturales à la lumière de leurs

fonctions religieuses. Il a ainsi mis l'accent sur l'étude de liturgie pratiquée dans ces églises, et qui explique les choix de position, de forme ou d'orientation. Surtout, il a approfondi la question du *more romano* et celle des *Westwerke* (qui, selon lui, relevaient plus d'une pratique religieuse focalisée sur le Christ que d'une volonté de représentation de la puissance de l'empereur). M. Durliat dans sa publication de 1985, *Des barbares à l'an mil*, a aussi abordé les grands édifices de notre époque qu'il a catégorisé selon leur région d'implantation. Surtout, il a tendu à démontrer qu'une certaine unité culturelle commençait à s'instaurer à l'époque carolingienne ; cela malgré la variété des formes que l'on peut constater, mais aussi du fait de la prééminence du christianisme même et de l'héritage de l'Antiquité mis en avant par l'Église de Rome. On doit également mentionner, bien que l'aire d'étude soit géographiquement plus limitée, l'ouvrage de C. Sapin, *La Bourgogne préromane. Construction, décor et fonction des édifices religieux*, paru en 1986. L'auteur y a démontré qu'à l'époque carolingienne avaient été mis en place des complexes au programme architectural très structuré, en rapport avec la liturgie pratiquée et avec la personnalité des hommes à l'origine de ces projets – en l'occurrence des clercs ayant bénéficié d'une riche formation intellectuelle ; les édifices bourguignons y apparaissent avoir réalisé une synthèse de plusieurs solutions antérieures, inaugurées dans diverses régions du royaume (notamment en territoire germanique). W. Jacobsen, dans son ouvrage de 1992, *Der Klosterplan von St Gallen und die karolingische Architektur. Entwicklung und Wandel von Form und Bedeutung im fränkischen Kirchenbau zwischen 751 und 840*, dépasse lui aussi le parti d'une analyse strictement architecturale des édifices au profit d'une approche qui prend en compte l'influence de la liturgie et de la politique. Il considère alors l'architecture carolingienne non pas comme une accumulation de grands complexes religieux isolés, mais comme un mouvement artistique en constante recherche de l'unité, influencé toutefois par des apports divers et caractérisé par l'expérimentation des solutions architecturales. En 1999, à Paderborn, est organisée une grande rétrospective sur le règne de Charlemagne qui donne lieu à une exposition et à un ouvrage collectif, *799 : Kunst und Kultur der Karolingerzeit*. La production artistique carolingienne y est replacée dans le contexte théologique, liturgique et politique de l'époque. L'implication de Charlemagne dans la gouvernance politique et religieuse de son royaume y fait également l'objet de nouvelles recherches. C'est surtout ce qui a constitué la mission principale du souverain, à savoir consolider la foi chrétienne et assurer son expansion

territoriale, qui est au cœur de cette approche. À ce titre, l'accent est mis sur la conquête de la Saxe, l'activité missionnaire et le développement de l'architecture religieuse qui y est opéré. La réforme religieuse inspirée des pratiques romaines, de même que l'influence de l'art antique, y sont replacés au centre de ce qui a été appelé la Renaissance carolingienne. Quelques années après, le colloque organisé à Porec et à Split par M. Jurkovic et A. Milosevic, *Carolingian Europe*, se concentre sur l'architecture de toute l'époque carolingienne et sur l'ensemble des régions qui ont été soit intégrées au royaume franc soit dans sa sphère d'influence. Les divers collaborateurs y actualisent la recherche, en faisant part des dernières découvertes archéologiques. En 2005, J.-P. Caillet publie *L'art carolingien*, ouvrage dans lequel, notamment, il repose la question des influences qu'ont exercé sur l'art carolingien des foyers artistiques comme l'Italie et l'Angleterre haut-médiévales, en plus de celle de l'Antiquité. Il s'y agit aussi d'évaluer le rayonnement de l'art carolingien au-delà des frontières du royaume franc (Dalmatie ; Bénévent ; péninsule Ibérique – du moins pour l'actuelle région de Catalogne). Il y traite également de l'impact des formes expérimentées pendant cette période, qui se ressent bien après le IXe siècle, et bénéficie pour cela de l'aura que conservait Charlemagne, en tant que restaurateur de l'Empire d'Occident. La question des monastères en Europe occidentale pendant les VIIIe-XIe siècles fait par ailleurs l'objet d'un colloque en 2004 et d'une publication en 2008, dirigée par F. de Rubeis et F. Marazzi, *Monasteri in Europe occidentale (secoli VIII-XI) : topografia e strutture*. Y sont regroupées plusieurs contributions qui participent à une nouvelle actualisation de la recherche, tant pour l'organisation générale des complexes monastiques que pour la fonction de leurs composantes ; la troisième partie s'y concentre sur le monastère de San Vincenzo al Volturno. Le colloque de 2006 *Carlo Magno e le Alpi*, dont les actes ont été publiés en 2007, focalise la recherche sur la production artistique dans les régions alpines, précisément pendant le règne de Charlemagne. C'est ainsi l'occasion de mesurer l'impact de l'art carolingien et de ses formes dans cette région tournée à la fois vers l'Italie, la Gaule et la Germanie. Ce thème est enfin repris en 2013 par le colloque *Die Zeit Karls des Grossen in der Schweiz*. Signalons encore, pour compléter cet état général de la question, que les actes du colloque de 2014 mentionné en tête de cette introduction, *Charlemagne. Les temps, les espaces, les hommes. Construction et déconstruction d'un règne*, sont toujours attendus à l'heure de l'écriture de la présente thèse.

Il nous paraît d'autre part important de faire état des études qui se sont davantage concentrées sur certaines composantes des monastères, et notamment des églises. On mentionnera à cet égard la publication des actes de la table-ronde de Grenoble de 1994, par la revue *Antiquité Tardive,* portant sur les églises doubles et les familles d'églises de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge ; la typologie et la fonction de ces édifices y sont redéfinies. C'est également la question que pose Marie-Laure Pain dans son ouvrage collectif de 2015 sur les groupes cathédraux et les complexes monastiques à l'époque carolingienne. Il s'y agissait d'analyser la morphologie, la fonctionnalité et les éventuelles complémentarités de ces unités au sein d'un même groupe, mais aussi de déterminer la part des emprunts aux formes plus anciennes et celle que l'on pourrait considérer comme des innovations carolingiennes. En remontant le temps, on ne devra pas non plus négliger la publication dirigée par H. R. Sennhauser des actes du colloque de 1995, *Wohn- und Wirtschaftsbauten frühmittelalterlicher Klöster*, parus en 1996. Y sont réunies plusieurs contributions focalisées sur les bâtiments conventuels et artisanaux des monastères, à côté de celles relatives à des groupes épiscopaux au haut Moyen Âge. En 2002 sont publiés, sous la direction C. Sapin, les actes du colloque d'Auxerre *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église entre le IVe et le VIIe siècle*, abordant la question des avant-nefs, des massifs occidentaux et des *Westwerke* ; l'étendue chronologique qui y a été choisie a forcément révélé une importante diversité des formes, mais a surtout permis de retracer la genèse de cette solution architecturale à laquelle on a été largement confronté tout au long de notre travail sur les monastères à l'époque de Charlemagne. En 2004 paraît l'ouvrage collectif dirigé par P. K. Klein, *Der mittelalterliche Kreuzgang. Architektur, Funktion und Programm* qui met l'accent, comme son titre l'indique, sur le cloître à l'époque médiévale. Nous y noterons surtout les articles qui proposent de restituer les origines du cloître et d'en étudier la fonction (W. Jacobsen ; J.-P.Caillet). On notera enfin la parution en 2014 de l'ouvrage de C. Sapin, *Les cryptes en France, pour une approche archéologique, IVe-XIIe siècle*, reprenant l'histoire de l'évolution des formes de crypte en Europe occidentale et qui, avant de dresser un catalogue sur celles présentes sur le territoire français, s'attarde sur les partis choisis à l'époque carolingienne et sur l'influence de la liturgie dans leur conception.

Pour terminer, on ne saurait manquer de prendre en compte l'apport des dernières recherches archéologiques sur certains sites-clés et qui nous permettent d'inscrire, nous l'espérons, notre étude dans la véritable actualité. Ainsi, on mentionnera les travaux de L. Schneider sur Aniane, de H. Bernard sur Centula/Saint-Riquier, de C. Charamond sur Chelles, d'O. Gilkes et J. Mitchell pour Farfa, de T. Platz pour Fulda et Lorsch, de C. Amado, X. Barral i Altet, Philippe Lorimy et R. Bavoillot-Laussade pour Gellone, de H. R. Sennhauser et de J. Goll pour Müstair, de G. Cantino Wataghin pour Novalaise, de M. Wyss pour Saint-Denis, de A. Antonini pour Saint-Maurice d'Agaune ainsi que de S. Carella, R. Hodges, F. Marazzi, et J. Mitchell pour San Vincenzo al Volturno.

I. Implantations nouvelles et modifications de l'existant

A. État des lieux lors de l'accession de Charlemagne au pouvoir

a. La Gaule et la Germanie

C'est en Neustrie qu'ont été fondés les monastères de Ligugé (361) et de Marmoutier (372) par saint Martin qui, dès la seconde moitié du IVe siècle, évangélise les campagnes et répand la forme de vie religieuse communautaire en Gaule. Des décennies plus tard, le monastère de Lérins est fondé par Honorat sur uneîle au large de Cannes[2] (vers 410) et celui de Saint-Victor est établi à Marseille par Jean Cassien (vers 415). À la fin du Ve siècle au plus tard est construit le monastère Saints-Côme-et-Damien (Saint-Marien) d'Auxerre[3]. D'après les notices de la « topographie chrétienne des cités de la Gaule », il y avait, avant 500, 24 monastères en Gaule[4]. Ces premiers monastères sont alors quasiment tous implantés en dehors des villes (sauf trois) et complètent le premier maillage ecclésiastique composé d'églises et de cathédrales citadines. Ils sont les principaux centres religieux des territoires ruraux. Plusieurs règles définissent leur mode de vie spirituel et matériel et sont écrites ou traduites entre le IVe et le VIIe siècle. Parmi ces quelques trente codes monastiques, on trouve la règle de saint Augustin écrite par le saint vers 397, de saint Pacôme traduite par Jérôme en 404, la règle dite des Quatre Pères que l'on doit aux premiers abbés du monastère de Lérins, la *Regula virginum* et la *Regula monachorum* de Césaire d'Arles qu'il rédige entre 512-534 pour l'une et 534-542 pour l'autre, la règle dite du Maître – rédigée dans le premier quart du VIe siècle et inspirée des *Institutiones* de Jean Cassien – qui sera reprise par Benoît de Nursie pour écrire celle du Mont-Cassin. Cette dernière, dite règle de saint Benoît, est progressivement adoptée et s'impose comme la règle principale au VIIIe siècle.

Aux Ve et VIe siècle, la plupart des fondateurs sont des laïcs, à la recherche d'un nouveau mode de vie basé sur l'érémitisme comme c'est le cas de Ménélée qui s'installe à Menat, de Mart qui part vivre dans une grotte près de Royat, de Marien qui se retire dans une forêt près d'Evaux et d'Émilien qui s'isole dans un champ à Pionsat. Ils nous sont

[2] Codou, 2014, p.293-310.
[3] Gaillard, Sapin, 2012.
[4] Décompte donné dans Gaillard, Sapin, 2012, en annexe.

essentiellement connus grâce à Grégoire de Tours. La renommée de ces ermites et les miracles qui leurs sont attribués attirent des compagnons qui se joignent à ce mode de vie ascétique et s'organisent alors en communauté monastique[5].

Aux VIe et VIIe siècles, les fondations monastiques se multiplient (Synthèse fig.21). Dans un élan de piété mais aussi parce que les monastères contribuent à renforcer leur assise territoriale, les rois et reines de la dynastie mérovingienne participent à la création de ce type d'établissement. On retiendra la fondation de Sainte-Geneviève de Paris par Clovis et Clothilde (en 511 ?). La légende attribue également à cette dernière la fondation d'un *coenobiolum* à Chelles, près d'une *villa* royale, vers 520[6]. Plus tard, en 543, Childebert fonde le monastère Saint-Vincent-Sainte-Croix (futur Saint-Germain-des-Prés) et Clotaire Ier celui de Saint-Médard de Soissons en 557. Les reines Radegonde et Brunehaut fondent respectivement Sainte-Croix à Poitiers en 558 et Saint-Martin à Autun vers 589. Les débuts de l'abbaye de Saint-Denis sont encore méconnus. Sa fondation doit avoir eu lieu soit sous le règne de Clotaire II (584-628) soit sous celui de Clovis II et serait alors à imputer à la reine Bathilde, vers 650[7].

De nombreuses fondations monastiques ont été attribuées à Dagobert, à tort[8]. Aujourd'hui, nous pouvons évoquer avec certitude le monastère de Solignac (instauré par Éloi et généreusement doté par Dagobert) en 632 et celui de Saint-Martial à Paris[9]. Ce même roi favorise la fondation de l'abbaye de Saint-Amand en 638/639 par le moine Amand de Maastricht qu'il avait nommé évêque en 629 (sans siège fixe) afin d'évangéliser les populations du nord de la Gaule. C'est sous la régence de son épouse Nanthilde qu'est fondé Saint-Maur-des-Fossés[10]. La reine Bathilde, épouse de Clovis II, est à l'origine des fondations des abbayes de Chelles (féminine) et de Corbie entre 657 et 662[11]. Elle impose que les communautés monastiques s'organisent autour de règles, le *sanctus regularis ordo*, probablement inspiré de celles de saint Benoît et de saint Colomban. Les prières des moines

[5] Dubreucq, Lauranson-Rosaz, 2003, p.280.
[6] Voir notice.
[7] *Ibid.*
[8] Périn, 2002, p.120.
[9] *Ibid.*, p.120.
[10] Lebecq, 1990 ; Theis, 1987.
[11] Voir notices.

sont alors davantage orientées vers le salut de la monarchie et de ses membres et plus largement du royaume tout entier.

Outre les fondations de la dynastie franque, il convient de mentionner celle de Saint-Maurice d'Agaune, au cœur des Alpes, en 515 par Sigismond futur roi de Burgondie – effectuée en guise d'acte de pénitence, après qu'il ait ordonné l'assassinat de son fils[12].

Mais les monarques n'ont pas été les seuls instigateurs de fondations monastiques pendant la période mérovingienne. Un nouvel essor naît de l'initiative de moines, abbés mais aussi évêques inspirés de saint Colomban et du monachisme irlandais. Cette période est féconde puisqu'on ne dénombre pas loin de 300 fondations au cours du VIIe siècle[13].

Saint Colomban quitte l'Irlande et arrive sur les côtes bretonnes vers 590. Jusqu'à sa mort il entreprend l'évangélisation de la Gaule, de la Germanie, des régions alpestres et de l'Italie. Il introduit une nouvelle forme de spiritualité basée sur l'ascétisme et oriente davantage le monachisme vers des missions d'évangélisation qu'il transmet notamment dans deux règles : la *regula monachorum* et la *regula coenobium*. Colomban instaure alors un rôle nouveau pour les monastères qui ne sont plus seulement des lieux de prière et d'ascèse mais qui deviennent des centres d'évangélisation, de promotion et de rayonnement du christianisme. Colomban bénéficie de l'appui du roi de Bourgogne Gontran et fonde lui-même Luxeuil vers 595/596[14] et Fontaines en 595. Après avoir été chassé par la reine Brunehaut et le roi Thierry III, il poursuit ses missions d'évangélisation en Alémanie et en Italie où il fonde Bregenz vers 610 et, avec le soutien de la reine lombarde Théodelinde, Bobbio en 614[15].

Les compagnons et disciples de Colomban, Léobard, Desle et Gall, fondent respectivement Marmoutier (Alsace) vers 589, Saint-Lure en 611 et Saint-Gall vers 612. L'abbaye de Remiremont est fondée vers 620 par saint Amé, un moine venu d'Agaune. Romaric, son disciple, fonde à son tour l'abbaye Saint-Mont (Habend) vers 620.

---

[12] Voir notice.
[13] Bührer-Thierry, Mériaux, 2010, p.240.
[14] Gaillard, 2011, p.17-18.
[15] Destefanis, 2012.

Les monastères sont également fondés par des aristocrates locaux alors inspirés par cette mouvance colombanienne et gagnés d'une piété nouvelle[16] ; ils créent des abbayes afin de s'y retirer eux-mêmes ou pour y installer un ou des membres de leur famille[17]. La dimension politique ne doit pas être oubliée pour autant. Si certaines fondations répondent à un besoin religieux et à un élan de piété, elles sont aussi des instruments dans la domination et la gestion d'un territoire alors gardé sous le contrôle étroit de la famille[18]. M. Gaillard a recensé pour le nord et l'est de la Gaule, entre 590 et 720, 46 fondations d'abbayes féminines, toutes créées par des membres de l'aristocratie, essentiellement des femmes[19]. Les deux tiers de ces fondations étaient implantés en zone rurale. Nous pouvons ainsi évoquer le monastère de Jouarre par Adon au début des années 610, celui de Rebais par son frère Dadon vers 635 et celui de Reuil-en-Brie par le troisième frère Radon. Dadon, qui devient ensuite évêque de Rouen et prend le nom d'Ouen, favorise l'essor du monachisme colombanien en Neustrie.[20] Il aide saint Wandrille à fonder l'abbaye de Fontenelle en 649 et, avec Anségise, crée celle de Fécamp vers 658. Il appuie aussi Condède, moine de Saint-Wandrille, dans la fondation de Belcinac, sur une terre donnée par Thierry III (654-691), et saint Philibert dans l'établissement du monastère de Jumièges en 631 – acte rendu possible grâce à une importante donation de Clovis II et de Bathilde. Saint Philibert fonde également les abbayes de Pavilly en 662, de Noirmoutier vers 677 et de Montivilliers vers 682-684[21]. Toujours dans cette même mouvance, sainte Fare, fille du comte de Meaux, crée le monastère de Faremoutiers vers 620. Audomar, futur saint Omer, séjourne un temps à Luxeuil avant d'être nommé évêque de Thérouanne par Dagobert et de fonder le monastère de Sithiu/Saint-Bertin/Saint-Omer en 648. C'est également saint Remacle, un moine de Luxeuil qui fonde les abbayes de Stavelot et de Malmédy vers 647/648 avec l'appui de Sigebert III d'Austrasie et du maire du palais pippinide, Grimoald.

Cet essor du monachisme au VIIe siècle est également dû à l'initiative des évêques, alors au zénith de leur pouvoir[22]. L'épiscopat du sud de la Gaule, qui est moins influencé

[16] Gaillard, 1990, p.11.
[17] Werner, 1976, p.68-69.
[18] Helvétius, 2008, p.40-41.
[19] Gaillard, 1990, p.11.
[20] Bührer-Thierry, Mériaux, 2010, p.240.
[21] Atsma, 1989, II, p.8-9.
[22] Dubreucq, Lauranson-Rosaz, 2003, p.281.

par Colomban, contrôle plus fortement la vie monastique et reste attaché aux usages lériniens et provençaux[23]. En 656, l'évêque Aubert de Cambrai établit le monastère de Saint-Vaast sur le site de l'église construite par le saint lui-même. On remarque pour le début du VIIe siècle plusieurs monastères à Autun, tous évoqués par Grégoire de Tours : Sainte-Marie et Saint-Symphorien puis, un peu plus tard, Saint-Étienne[24]. Notons également la fondation de Moissac vers 640, probablement par l'évêque de Cahors, Didier, et avec l'appui de Dagobert ; et celle de Fleury (Saint-Benoît-sur-Loire) avant 650. Des textes attestent l'existence de plusieurs nouveaux monastères à Auxerre, au VIIe siècle : Saint-Martin, Saint-Julien et Notre-Dame-la-D'Hors[25]. L'évêque de Spire, Dragobodo, fonde en 660 le monastère de Wissembourg (Alsace). En Auvergne, les évêques de Clermont fondent plusieurs monastères dans leur diocèse : Genès (†662) et Priest (†675) installent une communauté à Chamalières ainsi que deux autres non identifiées ; Genès fonde également Saint-Sébastien de Manglieu ; Avit II (†689) crée une abbaye sur le tombeau de saint Priest à Clermont[26].

Plus tard, saint Évroult, un proche de Childéric II, se retire de la vie laïque et fonde les monastères d'Ouche (abbaye Saint-Évroult) puis de Saint-Martin de Séez au début du VIIIe siècle. D'autres moines irlandais se rendent sur le continent et fondent des monastères, comme saint Fursy qui installe à Lagny-sur-Marne l'abbaye Saint-Pierre, et Feuillen et Ultain, les frères du précédent, qui fondent l'abbaye du Mont Saint-Quentin à Péronne afin d'y déposer le corps de Fursy, mort vers 650.

L'ensemble des fondations de Fursy, Feuillen et Ultain ont été réalisées avec le soutien du maire du palais de Neustrie, Erchinoald (641-658)[27]. Ébroïn, maire du palais de Neustrie puis d'Austrasie (658-681), notamment pendant la régence de Bathilde, installe à Soissons le monastère Sainte-Marie. La famille des Pippinides fonde plusieurs monastères, celui de Nivelles crée par Itte, la femme de Pépin Ier de Landen et leur fille Gertrude en 549,

[23] *Ibid.*, p.287.
[24] Gaillard, Sapin, 2012. La première mention de Saint-Pierre l'Étrier se trouve dans un diplôme de Charles le Chauve de 843. Notons cependant un authentique de reliques qui mentionne l'église Saint-Pierre au VIIe-VIIIe siècle.
[25] Gaillard, Sapin, 2012.
[26] Dubreucq, Lauranson-Rosaz, 2003, p.281.
[27] Bührer-Thierry, Mériaux, 2010, p.240.

celui de Fosses soutenus par les frères de Fursy alors chassés de Péronne par Erchinoald, ou encore celui d'Andenne vers 690[28]. C'est à Nivelles, monastère privé et familial (Eigenklöster) des Pippinides donc, que furent inhumées Itte, Gertrude, Vulfetrude (la nièce de Gertrude et deuxième abbesse du monastère) ainsi que Pépin Ier. Plus tard, y sera inhumé Himiltrude, épouse de Charlemagne[29]. Vers 640, le duc d'Alsace, Gondoin, fonde le monastère de Moutier-Granval – monastère qui sera pris sous la protection de Carloman, frère de Charlemagne, et obtiendra de ce dernier l'immunité. Dans la deuxième moitié du VIIe siècle, les sœurs Aldegonde et Waudru, issues de l'aristocratie austrasienne fondent respectivement les abbayes féminines rurales de Maubeuge et de Mons[30].

Tous ces monastères ne suivent pas nécessairement et strictement la règle de saint Colomban. Nombreux sont ceux qui suivent la règle de saint Benoît. Surtout, les usages adoptés dans ces établissements devaient autant à l'une qu'à l'autre règle. Ainsi, le monachisme irlandais ne gomme pas la règle de saint Benoît ; au contraire, il la ravive.

L'autre apport irlandais a été sur le plan des relations entre les monastères et l'aristocratie. Colomban n'a pas cherché à écarter les familles fondatrices des monastères qui en avaient gardé le contrôle, notamment en plaçant à leur tête certains de leurs membres. Ainsi, l'aristocratie continue de soutenir financièrement les fondations qu'elle dote généreusement, fondations qui demeurent sous leur gouvernance. On peut, à ce propos, évoquer le cas du monastère familial de Jouarre. L'intérêt n'est pas uniquement politique ou économique mais aussi spirituel. Les monastères agissent en intermédiaire entre les familles aristocrates et Dieu ; leurs prières leur sont directement profitables et assurent leur salut.

Colomban favorise également l'indépendance des monastères vis-à-vis des autorités politiques et religieuses. Dans le cadre d'octroi d'immunité, le souverain renonce à exercer les droits publics sur l'abbaye et ses possessions[31]. Il en va de même pour les évêques qui accordent des privilèges de libertés notamment pour les monastères de Rebais en 637, de

[28] Gaillard, 1990, p.11.
[29] Le Jan, 1995, p.48.
[30] Gaillard, 1990, p.8.
[31] Bührer-Thierry, Mériaux, 2010, p.242.

Saint-Maur-des-Fossés en 645, de Saint-Denis en 653, de Saint-Pierre-le-Vif à Sens en 660 et de Corbie en 664. Les évêques ont ainsi moins de contrôle sur ces établissements.

Pépin de Herstal, dit Pépin II, maire du palais d'Austrasie depuis le début des années 680, soutient les moines missionnaires qui, dès la fin du VIIe siècle, tentent l'évangélisation de l'Alémanie, de la Thuringe et de la Bavière. Cette alliance avec les moines a également une visée expansionniste puisqu'ils permettent aussi à ce même Pépon de christianiser la Frise qu'il convoite et dont il charge le moine de Fontenelle/Saint-Wandrille, Vulfran, de l'évangélisation. Pour favoriser les implantations, Pépin dote généreusement les églises de la région[32]. Les résultats de cette première entreprise ne sont guère positifs. Ce projet est donc à nouveau confié à Willibrord, anglo-saxon (†739), qui parcourt la Frise. Il y fonde l'évêché d'Utrecht (695) et le monastère d'Echternach (698) avec le soutien de l'aristocrate locale[33]. Ce monastère reçoit de nombreuses donations et devient rapidement le centre missionnaire de la Frise. L'évangélisation se fait avec le soutien de la papauté qui, en 695, fait de Willibrord l'« évêque des Frisons ». Ainsi détenteur du *pallium*, Willibrord est à la fois un envoyé de Pépin II et du pape. La mission qu'il incarne crée la première coopération entre Rome et les Francs[34]. La veuve de Pépin de Herstal, Plectrude, est réputée avoir fondé le monastère féminin Notre-Dame de Cologne[35]. A.-M. Helvétius souligne l'étroite corrélation entre l'ascension spectaculaire des Pippinides et leur politique « patiente » de fondations et d'appropriation des monastères. La famille intègre peu à peu les monastères à sa sphère d'influence par le biais de généreuses fondations ou en plaçant des membres de son entourage à leur tête. Pépin II prépare ainsi ses futures conquêtes militaires en faisant passer les communautés monastiques sous son contrôle, lui garantissant de véritables assises territoriales[36].

La lutte pour l'héritage de Pépin II et pour la charge de maire du palais s'est soldée par une victoire de Charles Martel, fils issu du mariage de Pépin avec Alpaïde, sa seconde

[32] Werner, 1976, p.70.
[33] Voir tableau.
[34] Bührer-Thierry, Mériaux, 2010, p.293.
[35] Gaillard, 1990, p.8.
[36] Helvétius, 2008, p.41.

épouse. Bien qu'il soit – non sans difficultés – reconnu *princeps Francorum*, son autorité est encore contestée dans les régions au sud de la Loire : l'Aquitaine, la Bourgogne et la Provence. En échange de la fidélité de ceux qui allaient devenir ses vassaux et pour assurer son autorité, Charles Martel confie des terres prises sur le fisc royal et sur le patrimoine de l'Église. Processus également mis en place en réponse aux révoltes contre lui, il s'empare d'une partie du temporel de l'Église et spolie ainsi évêques et aristocrates en se saisissant de nombreux monastères, notamment privés. Ce sont essentiellement les évêchés d'Orléans, de Sens, d'Auxerre, d'Autun, de Mâcon et de Lyon qui sont concernés ; il en destitue les évêques et nomme à leur place des comtes choisis parmi ses fidèles ou des membres de sa famille. Il destitue également les abbés de Saint-Wandrille et de Saint-Pierre de Gand[37]. Ces confiscations lui ont été farouchement reprochées au IXe siècle, notamment par Hincmar de Reims. Pourtant, elles doivent être replacées dans leur contexte : il s'agit pour lui d'une récupération de biens « publics », de terres fiscales, qui avaient été autrefois cédées par le roi à l'Église en échange de services et qui sont désormais affectées à d'autres pour servir de nouvelles missions[38]. Au final, elles ont permis à Pépin le Bref puis à Charlemagne, ses successeurs, de bénéficier d'un important réseau de monastères formant ainsi la première structure ecclésiastique solide sur lesquels ils purent s'appuyer. Charles Martel récupère notamment plusieurs abbayes du sud de la Gaule lors de ses campagnes militaires contre le patrice Mauronte et ses alliés musulmans de Septimanie, achevées en 739. Il confie une partie des terres confisquées dans les Alpes de Haute-Provence à Abbon, membre d'une famille gallo-romaine qui l'avait soutenu ; ce même Abbon avait fondé l'abbaye de Novalaise quelques années auparavant, abbaye qui, à sa mort, est reprise par Pépin le Bref[39].

Charles Martel soutient à l'instar de son père, Pépin II, les missionnaires, majoritairement anglo-saxons, dans leur évangélisation des païens. Au VIIIe siècle, leurs interventions se sont davantage concentrées sur la Frise et la Germanie, territoires que cherche à contrôler le maire du palais. L'activité missionnaire vise à renforcer les actions militaires qu'il y mène et à assurer sa domination. Parmi les moines qu'il soutient se trouvent Willibrord, déjà soutenu par son père, Pirmin (†739) et Winfrid, futur Boniface[40].

[37] Fouracre, 2000, p.123.
[38] Bührer-Thierry, Mériaux, 2010, p.301.
[39] Voir notice.
[40] Fouracre, 2000, p.127-129.

Les origines de saint Pirmin sont méconnues. L'historiographie lui impute une origine tantôt wisigothique, tantôt irlandaise. Il concentre ses missions d'évangélisation en Alsace et en Bavière, et est à l'origine de la fondation de plusieurs monastères, parfois avec le soutien de l'aristocratie locale[41] : Reichenau en 724, sur le lac de Constance avec l'appui de Charles Martel ; Gengenbach en 725, dans la vallée de la Kinzig, Murbach en 727/728, peut-être Amorbach, vers 734, dans la vallée du Neckar et, vers 740, Neuweiler, Niederaltaich avec l'aide d'Odilon, duc de Bavière, et Herbitzheim. Il réforme l'abbaye de Marmoutier en Alsace vers 728. Il fonde Hornbach (dans le diocèse de Metz) en 742 (où il meurt en 753 et y est enterré), ainsi que Schuttern après 746[42]. Le monastère de Pfäfers est réputé avoir été fondé vers 731 par des moines de Reichenau et saint Pirmin.

Boniface (Winfrid) a particulièrement œuvré pour l'évangélisation des populations païennes de Germanie. D'origine anglo-saxonne, il a commencé en tant que moine à Exeter. Après un voyage missionnaire en Frise, il se rend à Rome en 719 pour obtenir l'appui du pape. De retour en Germanie centrale, il repart à Rome en 722 où le pape Grégoire II le fait évêque. Il entreprend ensuite l'évangélisation de la Frise puis de la Hesse, de la Thuringe et enfin de l'Alémanie et de la Bavière, non sans retourner régulièrement à Rome pour rendre compte de ses actions. Soutenu par le pape qui le fait alors archevêque de Mayence en 732, Boniface a l'autorisation de Charles Martel de s'appuyer sur toutes les structures administratives mais aussi militaires des Francs afin de poursuivre la christianisation des régions visées[43]. Il réorganise notamment l'Église bavaroise avec l'accord du duc Odilon, installé au pouvoir par Charles Martel lui-même. Le premier réseau ecclésiastique de Germanie centrale et méridionale est ainsi mis en place par Boniface qui fonde, outre quatre diocèses en Bavière et trois en Hesse et Thuringe, plusieurs monastères comme Fritzlar, Ohrdruf et Fulda. Ce réseau est toutefois régulièrement menacé par les raids saxons, et son maintien en terre païenne ne se fait pas sans heurts.

Dans les dernières années de sa vie, Boniface entreprend la réforme de l'Église franque. Il rencontre assez rapidement de nombreuses résistances, tant du côté du clergé, réticent à la réforme que Boniface souhaite également morale, que des aristocrates, inquiets

[41] Voir ci-dessous.
[42] Angenendt, 2001, p.477.
[43] Bührer-Thierry, 2015, p.15.

de l'influence croissante de l'Église. De plus, l'intervention d'un moine anglo-saxon dans les affaires franques n'est guère acceptée. Plusieurs conciles et synodes, toutefois soutenus par Carloman et Pépin le Bref, sont organisés. Carloman réunit un premier concile en 742/743 pour sa partie du royaume et Pépin fait de même en 744 à Soissons. Les évêques y statuent sur les obligations canoniques du clergé mais aussi des fidèles. Si les mesures évoquées au concile de Carloman sont nettement radicales (destitution des prêtres indignes, renforcement de l'autorité de l'évêque et du métropolitain, et restitution de toutes les terres prises à l'Église), celles prises au concile de Pépin sont plus souples (peu de destitutions). Conscient que la restitution des biens confisqués au temps de Charles Martel allait fragiliser son réseau de fidèles (alors bénéficiaires des terres usurpées), Carloman réunit un nouveau concile en 744 à Les Estinnes et instaure le système de la « précaire sur ordre du roi »[44]. Malgré l'assouplissement, l'opposition suscitée n'a permis que de rares destitutions, et l'érection en archevêché de trois métropolitains seulement (pour Rouen, Sens et Reims). Face à cet échec, Boniface reprend ses activités missionnaires mais meurt en Frise en 754, assassiné avec ses compagnons par des Saxons.

Après la retraite de Carloman en 747[45], Pépin continue à soutenir la réforme qu'il souhaite être l'œuvre des Francs, et non celle de la papauté ou de moines insulaires comme l'était Boniface. Cette réforme lui permet de s'allier plus étroitement à l'Église franque et de la contrôler. Reconnu par le pape comme roi des Francs et oint en 754, il devient le protecteur de l'Église qui est désormais à son service. La réforme est portée par deux personnages : les francs Fulrad, abbé de Saint-Denis depuis 750 et conseiller de Pépin[46], et Chrodegang, évêque de Metz de 742 à 766. Pour ce faire, Pépin réunit plusieurs conciles dont ceux de Ver en 755 et d'Attigny en 762. Fulrad renforce le pouvoir des évêques métropolitains en leur assignant le titre d'archevêque ; ce qui signifie leur attribuer une véritable autorité sur les évêques[47]. Il fonde, en 757, son premier monastère à Salonnes (en Lorraine) sous le vocable Sainte-Marie.

---

[44] L'Église redevient propriétaire du territoire mais celui qui l'avait reçu en bénéfice en conserve la jouissance moyennant une redevance. Il doit également s'acquitter d'un service militaire au roi.
[45] Heidrich, 1989, p.227.
[46] Voir la notice biographique dans II. 1. c. i.
[47] Heuclin, 1998, p.291.

Issu d'une famille austrasienne alliée des Pippinides, Chrodegang est reconnu en 754 par le pape Étienne II comme son représentant. Chrodegang rétablit la discipline ecclésiastique en encadrant davantage le rôle et le statut de l'évêque, désormais à la tête de chaque diocèse et dont l'autorité s'exerce autant sur son territoire que sur les membres de son clergé. Il tente également d'empêcher le plus possible l'intrusion des laïcs dans les affaires de l'Église et du clergé. Toujours dans le cadre de la réforme avant tout morale et disciplinaire, il élabore une règle destinée aux chanoines afin d'organiser la vie communautaire autour de l'évêque[48]. Les évêques deviennent ainsi un atout précieux pour le nouveau roi Pépin, qui n'hésite pas à s'appuyer sur eux comme sur des administrateurs territoriaux. Au concile de Ver, il est décidé que les monastères récalcitrants dans l'application de la règle bénédictine seraient jugés et condamnés[49]. On doit également à Chrodegang l'instauration de la dîme, en échange de quoi les clercs devaient prier en permanence pour le salut du roi, de la dynastie et du royaume carolingiens. Il fonde aussi deux monastères qui seront des piliers de la réforme : Saint-Avold et Gorze en 748. Gorze obtient en dotation de nombreuses terres prélevées dans le patrimoine de la cathédrale de Metz ainsi que des libéralités vis-à-vis de l'autorité épiscopale, comme la libre élection de l'abbé (à valider, cependant, par l'évêque).

Cette réforme, il l'a également voulu sur le plan liturgique en s'orientant davantage vers le modèle romain. L'importance était d'avoir une liturgie uniforme partout sur le territoire ; et pour cela il choisit de s'inspirer de celle de Rome, de faire *more romano*. Le pape participe en envoyant des manuscrits et des professeurs de chant. Centralisée à Metz, sous l'épiscopat de Chrodegang, la réforme s'étend au nord de la Gaule puis à la Germanie. Il institue l'*ordo ecclesiae romanae*, la liturgie stationnale inspirée de celle en usage à Saint-Jean du Latran. Chrodegang maintient néanmoins certains rites propres à la Gaule comme l'adoration de la Croix. La réforme n'a pourtant pas la diffusion escomptée. Elle se heurte notamment à un manque de ressources ; pas assez de manuscrits n'étaient produits pour couvrir l'ensemble du territoire visé.

[48] *Ibid.*, p.253.
[49] *Ibid.*, p.254.

À l'est, c'est le nouvel archevêque de Mayence, Lullus, successeur de Boniface et également anglo-saxon, qui poursuit la mise en place de la réforme et mène l'organisation de l'Église de Germanie[50].

Les évêques, également, favorisent l'établissement de communautés monastiques, notamment dans leur propre cité épiscopale. Ainsi, en ce qui concerne Saint-Germain d'Auxerre, église restaurée par Clothilde vers 530, les premiers moines semblent s'installer dans la première moitié du VIIIe siècle, sous l'épiscopat d'Ainmarus[51].

Encore au VIIIe siècle, les familles aristocratiques sont à l'origine de nombreuses fondations ; c'est le cas des Étichonides, famille ducale d'Alsace depuis le troisième quart du VIIe siècle[52]. Le duc Éticho/Étichon était le père de sainte Odile à qui l'on doit les fondations de Niedermünster et d'Hohenbourg vers 720. Son fils et successeur, Adalbert, aurait fondé, vers 720, le monastère de Honau en offrant une de ses terres. Le comte Eberhard, fils d'Adalbert, fonde avec saint Pirmin le monastère de Gengenbach en 725 et Saint-Léger de Murbach en 728/727 puis, peut-être, celui de Saint-Léger de Masevaux (Masmünster), en 750. La famille des Mattonen compte parmi ses membres saint Gumbertus, évêque de Würzburg et fondateur en 748 d'Ansbach, ainsi que Hadeloga, fondatrice et première abbesse de Kintzingen vers 745, deux monastères implantés en Bavière dans l'évêché de Würzburg. La famille des Alaholfings/Ahalolfings, originaire d'Alémanie, possédait de nombreuses terres en Alémanie, en Bavière, en Franconie et en Italie. Les comtes Berthold et Hnabi[53], tous deux de cette même famille, participent à la fondation de l'abbaye de Reichenau en 724 par saint Pirmin. Les membres de la famille des Huosi, de l'aristocratie bavaroise, établissent plusieurs monastères au VIIIe siècle : Benediktbeuern (739/740) par Lantfrid soutenu par Charles Martel, Polling (vers 750), Staffelsee (vers 750), Tegernsee (746 ou 765), Ilmmünster (762), Scharnitz (763/772) par Reginperht, et Irminfried déplacé et reconstruit après un incendie à Schlehdorf (769/772) par Arbeo de Freising, abbé de Scharnitz et évêque de Freising.

[50] Voir la notice biographique dans II. 1. b. i.
[51] Sapin, 2015, p.105.
[52] Pour ce paragraphe, voir tableau.
[53] Grand-père d'Hildegarde, la deuxième femme de Charlemagne.

À l'arrivée de Charlemagne au pouvoir, la Bavière bénéficie ainsi d'un réseau d'églises et de monastères fondés en grande partie par des membres de la famille des Agilolfings, à la tête du duché de Bavière depuis le VIe siècle, et dont font partie les ducs Odilon puis Tassilon III. Notons les fondations de Niedernburg en 739, de Schäftlarn en 762 sur une terre que Tassilon III cède à Waltrich premier abbé du monastère et futur évêque de Langres[54], Metten entre 763 et 768 (également sur une terre offerte par Tassilon), de Pfaffenmünster, de Moosburg, de Chiemsee et de Berg im Donaugau, avant 770. Odilon, duc de Bavière de 736 environ à 748, est considéré comme le fondateur des monastères de Niederaltaich (avec Pirmin) en 741 et de Mondsee en 748. Tassilon III duc de Bavière (748-788) fonde lui-même les abbayes d'Innichen vers 769, de Münchsmunster avant 770, de Kremsmünster en 777, de Frauenchiemsee en 782 et de Mattsee avant 783[55]. Il s'appuie sur son réseau de monastères (et notamment Kremsmünster) pour développer les missions de conversion des Slaves de Carinthie.

Avant sa mort, Pépin fait de nombreuses donations et octroie des privilèges aux abbayes de Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers et Saint-Denis. Il lègue à ses fils un territoire allant de la Thuringe à la Frise jusqu'à l'Aquitaine et la Septimanie en passant par la Provence et l'Alémanie.

b. La péninsule italienne

Notre connaissance des monastères précarolingiens en Italie est fortement limitée par les lacunes documentaires, tant textuelles qu'archéologiques. Leur conservation est très aléatoire tant du point de vue chronologique que géographique ; et parfois, ce sont des régions entières et des siècles qui demeurent méconnus : le nord de l'Italie en est un

[54] La famille des Waltriche était apparentée aux Pippinides (probables descendants illégitimes de Charles Martel).
[55] Voir tableau.

exemple[56]. Les monastères urbains sont pour la plupart inconnus pour le haut Moyen Âge, à l'exception de ceux de Rome.

Pourtant, il apparaît que dès la deuxième moitié du IVe siècle, les évêques encouragent ou fondent eux-mêmes des monastères, certainement dans l'orbe de leur cathédrale. Ainsi, à Verceil, avant 355, l'évêque Eusèbe organise la vie des clercs autour de la cathédrale selon un mode de vie monastique. Il est suivi par saint Ambroise de Milan vers 384-387, à qui l'on doit également la fondation de nouveaux diocèses[57]. Ce dernier mentionne plusieurs monastères dans ses écrits, bien qu'ils n'aient pas été identifiés, à l'heure actuelle. D'autres villes diocésaines s'équipent à leur tour de monastères comme Vérone, Bologne et Aquilée[58].

Comme c'est également le cas en Gaule, certains monastères ne sont connus que grâce aux écrits ; et là aussi, la question de la terminologie vient semer le doute quant à l'identification d'une communauté[59]. Les mots *monasterium* ou *monasteriolum* ne sont pas systématiquement utilisés et les termes *cellula*, *abba* n'indiquent pas nécessairement un mode de vie monastique. La différence entre les modes de vie érémitique et monastique n'était pas toujours claire ; dans les faits, on constate d'ailleurs que ces deux pratiques n'étaient pas antinomiques.

En effet, certaines implantations semblent associer ascétisme et vie communautaire dès la fin du IVe siècle, notamment dans les îles autour de la péninsule. Grégoire le Grand évoque les monastères implantés sur les îles de Capraia, Gorgona, Montecristo et dans ce qu'il appelle l'*Etruscum mare*. Sulpice Sévère rapporte que saint Martin se serait installé sur l'île Gallinaria en 359 (avant son départ pour Poitiers) où une communauté aurait vu le jour[60]. Aux Ve et VIe siècles, plusieurs oratoires certainement utilisés par des communautés se trouvent sur les îles de Bergeggi, du Tuni et du Tinetto. Ce phénomène se retrouve également à *Vivarium*, monastère fondé par Cassiodore après 555 dans les environs de

[56] Jenal, 1995.
[57] *Ibid.*, p.17-18 ; Cantino Wataghin, 2000, p.210.
[58] Cantino Wataghin, 2000, p.229.
[59] Bully, 2016.
[60] *Vita Martini*, I, p.266-267.

Squillace (*Scolacium*), où une communauté se regroupe autour d'un ascète[61]. La *Vita Antoni* d'Ennode de Pavie mentionne la communauté de Samolaco réunie autour de saint Antoine de Lérins. Le saint adopte une vie solitaire mais, rapidement, des frères se rassemblent autour de lui. Il ne semble pas pour autant avoir abandonné son statut d'anachorète et laisse par ailleurs la communauté en place lorsqu'il quitte les lieux[62].

L'érémitisme est aussi particulièrement répandu au Ve siècle, inspiré de l'exemple d'Isaac, moine syrien. Mais là aussi, on observe un amalgame entre ascétisme et vie communautaire. En effet, Isaac, déjà, fut rejoint dans sa retraite par plusieurs frères. Au VIe siècle, ce phénomène prend de l'ampleur ; plusieurs vallées en Ombrie, la Val Nerina et la Valle Castoriana notamment, ont accueilli des ermites accompagnés de communautés. Ces installations ont donné naissance à plusieurs monastères comme celui initié par Spes et ses disciples Euthicius et Florentius[63].

Un grand nombre de monastères, connus seulement par les écrits de Grégoire le Grand, n'a toujours pas été localisé, comme c'est le cas de l'établissement réputé fondé par Honorat au début du Ve siècle et qui se trouverait peut-être près de Fondi (aucune structure du haut Moyen Âge n'a été retrouvée). Il en va de même pour le monastère fondé vers 533 par le patrice Libère ou encore celui de *Pinetum* mentionné par Rufin d'Aquilée et Paulin de Nole au début du Ve siècle[64]. G. Cantino Wataghin précise qu'aujourd'hui aucun des monastères évoqués par Grégoire le Grand dans ces vallées n'a été identifié et localisé. Au début du VIe siècle, à Subiaco dans le Latium, c'est l'installation érémitique de saint Benoît de Nursie dans une grotte qui suscite l'éclosion d'une douzaine de monastères. Après cette première expérience, il fonde au début du VIe siècle, le monastère du Mont-Cassin sur le lieu d'un ancien ermitage, ainsi que celui de Terracine[65]. Au VIe siècle, le moine syrien Laurent (†576), futur évêque de Spolète, s'installe en Italie et fonde, selon la légende, le monastère de Farfa. Plusieurs autres moines syriens seraient venus s'installer dans la péninsule, poussés par les persécutions d'Anastase[66].

---

[61] Cantino Wataghin, 2016.
[62] MGH, *De vita Beati Antoni*, p.187.
[63] Grégoire le Grand, *Dialogues*, 3, 1980, p.44-49.
[64] Cantino Wataghin, 2016.
[65] Carella, 2010, p.73-86.
[66] Cantino Wataghin, 2016.

Des fondations monastiques doivent également être imputées à l'aristocratie, comme le monastère du Saint-Archange de l'île de Mégaris[67]. Certaines personnalités sont mentionnées dans les sources comme fondateurs de monastères, telles Antonina Patricia et Decia (monastère anonyme mentionné dans une lettre du pape Pélage I en 559)[68], Capitulina à Syracuse, Libère que l'on a mentionné plus haut en Campanie, Labinia en Corse[69] ou encore le patrice Vénance qui fonde le monastère de Fondi dans la première moitié du VIe siècle[70].

Évaluer le nombre de monastères et leur répartition sur le territoire italien est aussi contraint par le caractère éphémère de ceux-ci. Comme le soulignent A. Diem et G. Cantino Wataghin, le VIe siècle semble avoir été marqué par une importante crise des communautés monastiques, entraînant pour une grande partie leur disparition ; pour d'autres, les lacunes tant archéologiques que textuelles nous empêchent de déterminer si ces fondations ont été maintenues, abandonnées ou si elles ont évolué[71]. Ce contexte difficile explique la rédaction de plusieurs règles visant à rétablir une organisation stable : la règle du Maître, la règle de saint Benoît ou encore les *Institutiones* de Cassiodore.

Le pape Grégoire le Grand (590-604) cherche à discipliner les communautés monastiques implantées sur quasiment toutes les îles de la Méditerranée occidentale ainsi que sur celles de la mer Tyrrhénienne. Il est ainsi à l'origine d'une importante réforme de l'Église qui vise non seulement les évêchés mais aussi les monastères. Il encourage l'uniformisation du mode de vie monastique qu'il souhaite basé sur la règle de Benoît de Nursie. Il livre d'ailleurs dans son ouvrage *Dialogues* plusieurs informations biographiques sur le saint. Il raffermit la discipline ecclésiastique, réorganise l'administration et lutte contre la simonie. Son pouvoir s'émancipe progressivement de la domination byzantine, empire duquel il dépendait politiquement. Il soutient également l'évangélisation des Anglo-Saxons comme la conversion des Lombards ariens à la doctrine nicéenne. Son projet pastoral vise à répandre la culture et la liturgie romaines. Ses écrits ont été copiés et diffusés pendant

[67] Judic, 1996, p.10.
[68] Jenal, 1995, p.191.
[69] *Ibid.*, p.302.
[70] *Ibid.*, p.203 ; Richards, 1980, p.256 et 289 ; Cantino Wataghin, 2016.
[71] Cantino Wataghin, 2016.

tout le Moyen Âge. C'est d'ailleurs une version de son Livre des sacrements qui est envoyé en 785-786 par Hadrien Ier à Charlemagne, à la demande expresse de celui-ci.

On doit à Grégoire le Grand plusieurs fondations monastiques dont Saint-André à Rome (à sa mort converti en San Gregorio Magno al Celio), Saint-Pancrace (hors les murs de Rome), le monastère de l'abbesse Flora à l'ouest du Viminal, et la plupart des monastères de Palerme (Saint-Hermas, le *monasterium Praetoritanum*, et le monastère connu dans les textes par son abbé : Marinien)[72]. Notons que toutes les fondations de cette période n'ont pas nécessairement donné lieu à des constructions nouvelles ; certaines communautés s'installent dans des bâtiments abandonnés comme celui de l'abbesse Flora qui occupe la maison de la défunte patricienne Campana[73].

Les *Dialogues* dont Grégoire est l'auteur nous renseignent essentiellement sur les implantations monastiques du centre-sud de la péninsule italienne (fig. Jenal), c'est-à-dire les territoires non lombards essentiellement, à l'exception de ceux de Spolète et de Rieti[74]. Il mentionne les monastères présents à son époque à Rome (sans toujours les nommer précisément) : celui dirigé par l'abbesse Bona entre le Panthéon et le Largo Argentina[75], celui du Latran (dans lequel les moines du Mont-Cassin se réfugièrent après le sac de leur monastère par les Lombards)[76], celui de Saint-André-Sainte-Lucie (peut-être situé sur l'Esquilin), celui de Saint-Simmetrius (à l'est des thermes de Caracalla), celui d'Euprepia (peut-être sur l'Aventin). Hors les murs de la ville notons celui situé près de Saint-Pierre du Vatican et celui de Saint-Leucius (au nord)[77]. Rajoutons également les monastères Saint-Laurent hors les murs, Saint-Sébastien, Saint-Étienne, Saint-Aristus connus par d'autres sources[78].

Dans ses lettres, le pape évoque encore des monastères situés dans l'exarchat de Ravenne : Saint-Jean et Saint-Étienne de Classe, ceux de Cesena, Rimini, Pesaro, Ascoli, Orvieto (qui en possède plusieurs d'après une lettre de l'évêque Candidus à Grégoire le Grand) et Luni ; ou encore des monastères implantés dans les terres byzantines du sud de

[72] Judic, 1996, p.13.
[73] MGH, *Gregorii I papae Registrum epistolarum*, I, n°II, 17, p.175-176 ; Judic, 1996, p.22.
[74] Grégoire le Grand, *Dialogues* ; Judic, 1996, p.4.
[75] MGH, *Gregorii I papae Registrum epistolarum*, II, n°IX, 137, p.135-136.
[76] Ferrari, 1954, p.245-247.
[77] Judic, 1996, p.17-20.
[78] Ferrari, 1954, p.58-59, 182-185, 254-259.

l'Italie comme ceux de Naples (le monastère *in via Furcillense* et celui fondé par un certain Romanus auquel sont rattachés les monastères abandonnés dits *monasterium Gratterense* de Plaia (Chiaia) et *monasterium Falcidis* de Pouzzoles), celui du *Castrum Lucullanum*, et celui évoqué plus haut du Saint-Archange de l'île de Mégaris[79]. Il y aurait eu d'après les *Dialogues* de Grégoire au moins deux monastères féminins et cinq masculins dans les environs de Naples. Toujours en Campanie, Grégoire le Grand mentionne les monastères de Nole, Misène, Tropae. La plupart de ces établissements sont des monastères urbains. On relève également une forte implantation dans les villes de Sicile, à Syracuse et à Palerme qui en possèdent au moins respectivement deux et sept, à Lilybée, à Messine, à Catane, à Léontini et près de Taormina. En Sardaigne, on compte au moins six monastères à Cagliari ou dans les environs.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, les sources – et cela malgré les dernières recherches – ne nous permettent pas de savoir si ces établissements étaient encore en fonction à l'arrivée de Charlemagne en Italie. En effet, la situation politique en Italie, aux VIIe et VIIIe siècles, est complexe[80]. La péninsule est divisée entre différentes dominations : le royaume lombard au nord, les terres de la papauté autour de Rome, les duchés autonomistes de Bénévent et de Spolète au sud, également aux mains des lombards, les terres autour de Ravenne, de Pérouse et l'extrémité sud de la péninsule tenues par Byzance[81].

Les témoignages de Grégoire le Grand et de Paul Diacre à propos de la conquête violente des Lombards méritent d'être étudiés avec prudence. À l'arrivée de ce nouveau peuple, les communautés monastiques étaient déjà en crise, notamment sur le plan économique ; aussi, leur brutalité n'est pas le seul élément à mettre en cause dans ce phénomène. Il semblerait que leurs moyens de subsistance (notamment leurs possessions terriennes) aient été insuffisants pour permettre leur maintien dans le temps. Dès le VIe siècle, les aristocrates, fondateurs comme donateurs et donc potentiels pourvoyeurs de terres, pâtirent des guerres qui ravageaient déjà le nord de l'Italie avant les invasions

[79] Judic, 1996, p.6-8.
[80] Wickham, 2007 ; Wickham, Neil, 2009.
[81] Verhoeve, 2006, p.21-36.

lombardes[82]. Pourtant, l'historiographie a longtemps attribué aux Lombards un bouleversement dramatique des institutions monastiques, des destructions massives et une rupture radicale avec la culture romaine. Cette image de ravageur d'églises et de monastères avec comme célèbre illustration la destruction du Mont-Cassin vers 580 par Zotto, duc lombard de Bénévent, a depuis été nuancée[83].

C'est à partir de la moitié du VIIe siècle que les rois lombards se rattachent aux décisions du concile de Nicée. En 614, Colomban fonde le monastère de Bobbio sur des terres octroyées par le roi lombard Agilulf récemment converti au dogme nicéen[84]. San Frediano est fondé à Lucques dès 685 et le Mont-Cassin est refondé en 718. Entre la fin du VIIe siècle et le début du VIIIe siècle, les fondations monastiques, royales comme aristocratiques, se multiplient. Elles illustrent la nécessité d'étendre et de d'ancrer fermement le christianisme dans les campagnes, encore soumises aux pratiques païennes. Les monastères renforcent ainsi le maillage déjà existant des paroisses rurales[85].

Le roi Liutprand (712-744) initie une politique en faveur des églises et des monastères dont les constructions vont croissantes[86]. Souhaitant unifier la péninsule sous la domination lombarde, il mène plusieurs assauts contre la papauté et l'exarchat de Ravenne. Il s'attaque également aux duchés de Spolète et de Bénévent, notamment lors des rébellions de Transamund II, soutenu par les Byzantins, et d'Audelahis (vers 731/2). Ses interventions dans des duchés ne relevant pas de son autorité, car extérieurs au *regnum,* illustrent bien sa volonté de les y associer. Il affirme sa domination par des mariages et en remplaçant à Spolète Transamund II par son neveu Agiprand. Mais le royaume lombard, dont le principe héréditaire n'est pas systématique, souffre régulièrement de guerres de successions. Malgré le renforcement des prérogatives royales face aux ducs et l'accroissement du rayonnement du royaume lombard sur ses voisins, il demeure fragile, comme en témoignent les révoltes permanentes. La politique unificatrice vise également à protéger les frontières du royaume contre les menaces byzantines[87]. Liutprand s'empare

[82] Cantino Wataghin, 2016.
[83] Carella, 2010, p.214-215.
[84] Destefanis, 2002 ; Destefanis, 2012.
[85] Cantino Wataghin, 2002, p.234.
[86] Mitchell, 2000, p.348-349.
[87] Verhoeve, 2006, p.21-36.

alors de plusieurs villes comme Classe et Bologne et manque de soumettre Ravenne en 734, réduisant considérablement les territoires byzantins. Son successeur, Ratchis, poursuit une politique favorable envers le monachisme et, en 745, aide sa femme Tasia et leur fille Ratruda dans la fondation (généreusement dotée) du monastère Sainte-Marie di Piumarola[88].

Ce projet d'unification est repris par le roi Aistolf (749-756) qui réussit à conquérir en 751 l'Exarchat de Ravenne. Comme Liutprand, il est fermement opposé à la papauté, mais non pas au christianisme nicéen et au monachisme, comme l'atteste sa fondation du monastère Saint-Pierre de Pagno[89]. Ses nombreuses tentatives de domination, notamment en voulant imposer une taxe à Rome, poussent le pape Étienne II à demander le secours des Francs et de Pépin le Bref. Ce dernier se rend ainsi en Italie et défait l'armée d'Aistolf en 754 puis en 756. Le territoire de Ravenne et son ancien exarchat est donné au Pape par Pépin. L'aide des Francs ayant été obtenue grâce à la médiation de l'abbé Fulrad de Saint-Denis, le pape Étienne II fonde à Rome un monastère en l'honneur des saints Denis, Rustique et Éleuthère près de la voie Flaminienne et du mausolée d'Auguste ; celui-ci est achevé par son successeur Paul Ier (757-767).

Au VIIIe siècle, on compte plusieurs fondations monastiques d'envergure : celle de l'abbaye de Farfa au tout début du siècle (voire dès la fin du VIIe siècle) puis celle de Saint-Vincent-au-Volturne par Thomas de Maurienne[90], celle de Nonantola, en 752, par Anselme de Frioul sur une terre offerte par le roi lombard Aistolf. Aux établissements de Farfa, Saint-Vincent au Volturne et du Mont-Cassin, plusieurs monastères féminins nouvellement fondés ont été rattachés[91]. En dehors de ces grands établissements, de nombreuses petites communautés sont installées dans des *villae* privées par des propriétaires alors désireux de se consacrer, parfois avec leur famille, à la vie religieuse. À Lucques et à Pistoia, ces fondations familiales et aristocratiques – appelées dans les textes *monasteria*, *ecclesiae* – naissent à proximité de monastères plus importants et plus organisés comme celui fondé avant 764 à Lucques par Anspaldus[92]. Les évêques sont également à l'origine de plusieurs

[88] Wemple, 1994, p.82.
[89] Cantino Wataghin, 2002, p.234.
[90] Voir notices.
[91] Wemple, 1994, p.83.
[92] Destefanis, 2015.

fondations comme celle de Saint-Festo à Naples, par Stéphane II (767/8-799/800)[93]. Les implantations se concentrent souvent à proximité des grands axes de communication, comme pour Saint-Michel di Lucedio (à côté de Verceil et de la route reliant Milan à Pavie) au début du VIIIe siècle et Sainte-Marie de Sesto al Reghena (près de Concordia) en 762[94], ou proche des zones urbaines comme Saint-Eugène à Sienne fondé en 731 par Warnefrid. Notons également les fondations de monastères féminins à Senatore (par Teodelinda), à Pavie, à Milan, à Santa-Maria-Assunta de Cairate (par Monegunda), à Saint-Jean de Lodi, à Reggio nell'Emilia près du Salto ; en Toscane, de ceux de Florence, Lucques (2) et Pise ; à Rome, de ceux proches de grandes basiliques que sont Sainte-Marie-Majeure (*cata Barbara* de Saint-André, fondée par la patricienne Barbara), Saint-Paul (monastère double Saint-Stéphane et Saint-César) et Saint-Laurent (communauté féminine Saint-Cassien)[95].

Les reines et femmes nobles lombardes sont particulièrement actives, comme nous l'avons évoqué ci-dessus avec les fondations de Piumarola, de Senatore, de Cairate, de Brescia, mais aussi comme le prouve, entre autres, celle de Sainte-Marie/Solaro de Vérone fondée par Autconda et Natalia. Certaines communautés bénéficient également du privilège de la libre élection de l'abbé/abbesse, comme Saint-Sauveur de Brescia et le monastère de Senatore[96].

Avant son accession au trône, Didier de Lombardie fonde, en 753, avec sa femme Ansa, le monastère Saint-Sauveur de Brescia Il place à sa tête sa fille Anselperga et soumet tout un réseau de monastères à sa juridiction. Quelques années plus tard, en 758, il fonde le monastère de Leno[97]. Didier se montre particulièrement généreux avec ces monastères, qu'il dote en terres comme en numéraire[98]. Avant son accession au trône, Didier de Lombardie fonde, en 753 avec sa femme Ansa, le monastère Saint-Sauveur de Brescia, dont

[93] Wemple, 1994, p.81.
[94] Cantino Wataghin, 2000, p.232-233.
[95] Wemple, 1994, p.83.
[96] Wemple, 1994, p.84.
[97] Succuro, 2015, p.15-33 ; Baronio, 2013, p.191-208.
[98] Wemple, 1994, p.85.

les riches décors sculptés s'inspirent de l'Antiquité tardive et de l'art des Ve-VIe siècles de Ravenne[99], et place à sa tête sa fille Anselperga[100].

En 757, à la mort du roi Aistolf, sans enfant, une guerre de succession éclate entre Ratchis, le frère de ce dernier, qui quitte le monastère du Mont-Cassin où il avait pris sa retraite, et Didier (Desiderius), originaire de Brescia et duc de Toscane. Didier bénéficie du soutien des Francs et du pape en échange de la promesse de maintenir les termes dictés par Pépin lors de sa victoire sur Aistolf quelques années auparavant, quand le roi Lombard avait envahie les terres du pape. Après avoir vaincu son adversaire, renvoyé au monastère, Didier s'empare du trône (dès 757) et y associe son fils, Adalgis, en 759. Quelques années plus tard, en 758, il fonde le monastère de Leno et soumet tout un réseau de monastères à sa juridiction[101].

Une fois couronné roi des Lombards, il se montre particulièrement hostile à la papauté et attaque les territoires pontificaux. Ce premier assaut est repoussé par Pépin le Bref, alors appelé par le pape Étienne II. Malgré cette tension avec les Francs, Didier entreprend une alliance matrimoniale afin de s'assurer si ce n'est de leur amitié, du moins de leur neutralité (notamment vis-à-vis de ses prétentions sur les territoires pontificaux) et donne sa fille Désirée en mariage à Charlemagne en 770 qui la répudie dès l'année suivante. À la mort de Carloman, c'est auprès de Didier que sa veuve, Gerberge, et ses enfants se réfugient.

Didier cherche à unifier le royaume lombard et pour cela attaque les duchés de Spolète et de Bénévent. En 773, menacé à nouveau par Didier, le pape (Hadrien Ier), demande à Charlemagne d'intervenir. Ce dernier s'exécute, bat les armées lombardes et assiège la capitale, Pavie. Le royaume ainsi que le duché de Spolète tombent en 774 et Charlemagne prend le titre de roi des Lombards. Didier se voit imposer la tonsure et est exilé au monastère de Corbie, où il y demeure jusqu'à sa mort[102].

Le duché de Bénévent résiste aux assauts de Charlemagne jusqu'en 787, date à partir de laquelle il capitule, passe sous tutelle franque et devient une principauté. Le duc Arichis II (758-787) avait fait construire, dans les années 760, l'église à plan centré Sainte-Sophie

[99] Brogiolo, 2014 ; Mitchell, 2000, p.349.
[100] Brogiolo, 2014 ; Mitchell, 2000, p.349.
[101] Succuro, 2015, p.15-33 ; Baronio, 2013, p.191-208.
[102] Jarnut, 1999, p.724-725.

de Bénévent inspirée de celle de Byzance, associée à un monastère féminin[103]. Ce dernier dépendait du monastère du Mont-Cassin. Arichis III fonde également le monastère Saint-Sauveur à Alife.

[103] Mitchell, 2000, p.352-353.

c. Conclusion

Après sa prise de pouvoir du royaume lombard en 774, Charlemagne est à la tête d'un vaste territoire allant des Pyrénées jusqu'à la Thuringe en passant par la Neustrie, l'Austrasie, la Bourgogne et les Alpes, la Provence et une partie de la péninsule italienne donc. Le royaume dont il hérite présente d'importantes disparités.

D'après les notices de la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, il y a eu, entre 500 et 600, 48 nouveaux monastères urbains en Gaule ; et on en compte 56 de plus entre 600 et 750[104]. H. Atsma évoque quant à lui pour la Gaule du VIe siècle un total de 220 monastères urbains, chiffre auquel se rajoutent 320 établissements au VIIe siècle[105]. À la fin de ce siècle, il y aurait eu environ 550 fondations monastiques urbaines qui, alors qu'elles étaient régionalement bien réparties au VIe siècle, auraient été plus nombreuses dans la moitié nord de la Gaule au VIIe siècle. Mais ces chiffres ne donnent qu'un aperçu de la réalité puisqu'ils n'abordent que les cas urbains et ne recensent donc pas toutes les fondations en zones rurales. Pour ces dernières, à l'heure actuelle, aucun inventaire de ce type n'a encore été réalisé. M. Gaillard comptabilise, pour la partie septentrionale et orientale de la Gaule, 25 fondations monastiques féminines rurales contre 13 avant 720 et 18 contre 5 après 720[106]. Il apparaît ainsi qu'à cette période et pour cette région, dans le cadre de fondations féminines, c'est l'implantation en campagne qui ait prédominé. Certaines fondations rurales ont ensuite donné naissance à des bourgs voire des villes comme Nivelles, Mons ou encore Maubeuge. Pouvons-nous ainsi, pour la période couvrant la fin du VIe siècle jusqu'au début du VIIIe siècle, transposer cette proportion, d'environ 2/3 de fondations rurales pour environ 1/3 de fondations urbaines à l'ensemble de la Gaule, établissements masculins comme féminins ?

Certaines régions sont ainsi richement pourvues en monastères comme l'Italie et la Gaule, cette dernière étant romanisée depuis des siècles et sa culture monastique étant établie d'ancienne date. Mais répétons bien que, même dans ces parties du royaume – l'Italie

[104] Décompte donné dans Gaillard, Sapin, 2012, en annexe ; Gauthier, Picard, Prévot, 1986-2014.
[105] Atsma, 1976, p.168.
[106] Gaillard, 1990, p.14.

surtout[107] – il est difficile de recenser l'intégralité des établissements, surtout ceux implantés en zone rurale. En effet, quant aux fondations monastiques connues au VIe siècle (notamment grâce aux textes), nous ne sommes pas en mesure de savoir si elles demeurent encore au VIIIe siècle.

Dans ces mêmes régions, on constate que, très tôt dès le IVe siècle, les détenteurs du pouvoir séculier comme religieux, à savoir les évêques et la monarchie mérovingienne notamment, ont été les premiers soutiens et fondateurs de monastères, alors utilisés – outre leurs fonctions pastorales et religieuses – comme marqueurs et relais de leur pouvoir. Ce premier maillage territorial, essentiellement urbain, est renouvelé par l'arrivée de moines irlandais au VIIe siècle qui entreprennent la réforme et l'implantation de nouvelles institutions monastiques, toujours avec l'appui des seigneurs qu'ils soient rois, ducs, comtes, nobles propriétaires ou évêques[108]. À cette même période, on observe un phénomène similaire chez les nobles dont l'élan de piété et de conversion se caractérise par des fondations monastiques[109]. Ils n'en sont plus de simples soutiens ou donateurs mais en deviennent les instigateurs. Ainsi, il convient précisément de rappeler que l'aristocratie a été à l'origine de nombreuses créations de monastères dit privés ou familiaux, majoritairement implantés en zone rurale sur les terres détenues par la famille. Ces établissements étaient aussi, tout autant que les fondations épiscopales ou royales, des relais de leur propre pouvoir[110]. À leur tête étaient placés un homme ou une femme de confiance, souvent de la famille, alors en charge de la gestion non seulement du monastère mais aussi et surtout des terres et des hommes qu'il administrait. La communauté est également fortement dotée afin de pouvoir subsister dans le temps et offrir un lieu de prière et d'ascèse pérenne. Le patrimoine de la famille est par la même occasion mis à l'abri des héritages et des spoliations.

La réalité des implantations monastiques dans l'espace germanique est tout autre. Elles répondent à un nouveau besoin ; celle de la christianisation d'une population en majorité païenne. Le maillage territorial déjà relativement dense dans les zones urbaines de la Gaule et de l'Italie est encore à créer pour les régions les plus orientales du royaume dont

[107] Cantino Wataghin, 2016.
[108] Werner, 1976, p.72.
[109] Gaillard, 1990, p.11.
[110] Helvétius, 2008, p.40-41.

Charlemagne hérite. Cette réalité est d'autant plus pressante que l'on s'approche des terres frisonnes ou saxonnes.

Les fondations en Germanie sont donc pour la plupart à l'initiative de missionnaires dont les premières actions sont à imputer à saint Colomban au début du VIIe siècle puis surtout à saint Boniface et ses disciples dans le courant du VIIIe siècle ou encore aux premiers évêques à la tête de diocèses tout juste créés. Ici aussi, de grandes familles nobles ont fondé des monastères privés qui, pour les mêmes raisons que celles des familles citées plus haut pour l'espace gaulois, se sont constitué leur propre réseau comme les Agilolfings, les Alaholfings/Ahalolfings, les Mattonen et les Huosi. Ces grands propriétaires fonciers organisent et administrent dès lors leur territoire grâce aux abbayes qu'ils y implantent, et dont les prières qui y sont récitées ont pour objectif le salut de leur famille. Cette pratique est donc courante pour les familles aristocratiques. La famille des Pippinides s'y essaie, dès Pépin Ier de Landen, qui augmente sa sphère d'influence et sa domination territoriale en fondant des monastères ou en prenant leur contrôle grâce à de généreuses donations[111].

[111] Helvétius, 2008, p.41.

I. Implantations nouvelles et modifications de l'existant

B. Implantations nouvelles

1. Personnalités impliquées

Il y a fort à penser que Charlemagne et Louis d'Aquitaine, futur Louis le Pieux, ont été impliqués dans les fondations monastiques de leur royaume ou, du moins, ont approuvé et autorisé les implantations de chaque établissement érigé en leur royaume, ce qui concernerait donc toutes les abbayes évoquées ici. Cependant, ils sont aussi réputés avoir participé directement à la fondation de plusieurs monastères. Nous ne citerons donc pas ici tous les monastères du royaume dont la fondation aurait été approuvée et les biens confirmés par les monarques, mais seulement ceux qui se prétendent fondés ou soutenus par les monarques. Cependant, nous tenons à remarquer que ces données se basent sur des textes parfois tendancieux, soit parce que leur authenticité est mise en cause, soit parce qu'il s'agit de légendes très tardives ne reposant sur aucun document contemporain tangible.

Avec toutes les précautions qu'il convient donc de prendre, nous avons pu relever que Charlemagne aurait fondé ou encouragé et soutenu les fondations de Eresburg, de Müstair, de Disentis, de Saint-Sauveur de Feuchtwangen, de Saint-Vitus de Meppen, de Saint-Pierre de Corbigny, de Montjoi, de Padern/Mohlet, de Saint-Maurice (?) de Marolles-sur-Seine, de Saint-Savin-sur-Gartempe, de Saint-Polycarpe, de Saint-Thibéry, de La Réole-Squirs, de Saint-Girons (?) de Hagetmau, de Saint-Sauveur de Charroux, de Baignes-Sainte-Radegonde, de Sant'Antimo et de Montalcino en Italie, ainsi peut-être de Saint-Dié et de Notre-Dame/Saint-Benoît de Nanteuil-en-Vallée. Louis d'Aquitaine aurait quant à lui soutenu les fondations de Saint-Paul de Narbonne, de Saint-Sauveur de Conques et peut-être de Saint-Volusien de Foix et de Saint-Savin de Lavedan.

a. Ecclésiastiques[112]

i. Alcuin et son réseau

La première personnalité qu'il convient de présenter pour cette étude est Alcuin. Conseiller de Charlemagne, il devient rapidement l'instigateur de l'unification politique et religieuse de l'Empire. Alcuin est certainement issu d'une famille noble de Northumbrie. Il a été formé à l'école de la cathédrale d'York, et son érudition est fortement empreinte de la culture classique transmise par Bède le Vénérable et les arts libéraux. En 766, certainement ordonné diacre, il devient bibliothécaire de l'école de la cathédrale et le reste jusqu'en 780 lorsqu'il obtient la place de maître d'école. En 781, lors d'un voyage à Rome pour le compte de l'archevêque d'York, il rencontre à Parme Charlemagne qui l'invite à rejoindre sa cour. Il dirige alors l'école du palais de 782 à 796. Professeur de la famille royale, il devient très rapidement un ami intime de celle-ci et attribue même des surnoms à ses membres – il est ainsi le seul à le faire pour les filles de Charlemagne[113]. Il est également un conseiller de Louis d'Aquitaine, futur Louis le Pieux[114]. Il retourne régulièrement en Angleterre et maintient des contacts épistolaires avec les rois et princes de l'île.

Fervent défenseur de la doctrine trinitaire, il s'oppose fermement à l'adoptianisme ainsi qu'aux principes iconoclastes. En 794, bien qu'il ne soit pas évêque, il représente le roi lors du Concile de Francfort et condamne à ce moment-là les choix dogmatiques et religieux de Byzance pris lors du concile de Nicée II en 787. La confiance du souverain, son érudition et ses connaissances des doctrines ecclésiastiques lui permettent d'avoir ce statut spécial. C'est à ce moment qu'il évoque la question du *filioque*, doctrine développée par Élipand de Tolède et Félix d'Urgel. Félix et Alcuin débattent publiquement du sujet lors du concile d'Aix-la-Chapelle de 799, concile à la fin duquel Félix est déposé. Alcuin est soutenu dans cette querelle dogmatique par Benoît d'Aniane et surtout Théodulf, évêque d'Orléans et abbé de Fleury.

Avec Charlemagne, il favorise le développement de ce qu'on a appelé, plus tard, la Renaissance carolingienne. Celle-ci passe par la normalisation de la graphie et de la langue

[112] Pour ce sous-chapitre, se référer au tableau.
[113] Garrison, 2004, p.326.
[114] Depreux, 1997, p.93.

ainsi que de la liturgie. Leur pensée commune est exposée dans l'*Admonitio generalis* de 789 qui encourage les vocations religieuses, l'ouverture d'écoles et l'utilisation d'ouvrages précis dans les évêchés comme dans les monastères[115].

Alcuin est l'auteur de nombreuses lettres et possédait un réseau d'au moins 141 correspondants composé de rois, de reines, de princes et princesses, que ce soit en Angleterre, son pays d'origine, comme dans le royaume franc[116]. Il correspondait notamment avec ses anciens élèves, des évêques, des *missi*, des ermites, le pape et le patriarche de Jérusalem. La dispersion géographique de ceux-ci ainsi que leur diversité sociale reflètent le rôle significatif qu'avait Alcuin auprès de Charlemagne. Cet immense réseau avait été constitué grâce à ses fonctions officielles à la cour mais aussi par ses amitiés, et qu'il a maintenu pendant des décennies. Parmi les destinataires qui reçurent le plus de lettres (au minimum trois) on compte : Adalhard de Corbie, Angilbert de Saint-Riquire, Arn de Salzbourg, Benoît d'Aniane, Leidrade de Lyon, Charlemagne lui-même, Nefridius de Lagrasse (plus tard archevêque de Narbonne), Paulinus, le pape Léon III, Remedius de Coire (abbé de Müstair), Richbod de Lorsch, Riculf, Théodulf d'Orléans, Gisèle et Rotrude de Chelles, sœur et fille de Charlemagne, le roi Æthelred de Northumbrie, l'archevêque Eabald d'York et Higbald de Lindisfarne. Les motivations d'Alcuin étaient multiples ; il écrivait pour admonester, consoler, exhorter ou encore pour prendre des nouvelles.

Bien qu'il n'ait été ni missionnaire ni instigateur de missions d'évangélisation, Alcuin se trouve au cœur d'un réseau missionnaire qu'il soutient et théorise. Ce positionnement va de pair avec son rôle au sein de la cour et sa volonté d'uniformiser la chrétienté. Il conseille ainsi les membres de son réseau, dont fait partie Charlemagne, en matière de christianisation, et se place comme « conseiller ecclésiastique des guerres de conquêtes »[117]. Il adresse une trentaine de lettres à Charlemagne au sujet de la christianisation de l'Empire et des nouvelles terres conquises. Le trésorier Mégenfrid et Liudgarde, future épouse de Charlemagne, reçoivent aussi des lettres à ce sujet[118]. L'évangélisation des Saxons et des

[115] Feller, Bougard, 1997, p.71.
[116] Garrison, 2004, p.321.
[117] Dumont, 2004, p.420.
[118] Lettre d'Alcuin, n°111 et 50.

Avars lui tient particulièrement à cœur ; elle va de pair avec la stabilité du royaume[119]. Il déplore ainsi l'échec des missions saxonnes mais se félicite du succès de la conversion des Avars.

En effet, pour Alcuin, la guerre est avant tout une guerre d'évangélisation, constituée de chrétiens. Il encourage le monarque à protéger l'Église contre le paganisme mais aussi contre l'hérésie en conquérant et soumettant les peuples[120]. Il s'agit par là d'unifier le royaume sous la bannière du Christ. Pourtant, il s'oppose à la violence dont Charlemagne a usé pour assujettir et convertir les Saxons. Il accuse le monarque et la dureté de son administration (la dîme notamment) d'être en partie responsables du parjure et de la défiance des Saxons qui, par deux fois, ont rompu le serment qu'ils avaient fait au roi et à Dieu[121]. Il encourage alors le souverain à diffuser le christianisme en soumettant certes les païens par les armes, mais aussi en se positionnant en prédicateur et en leur apportant la parole du Christ[122]. Pour ce faire, le roi doit précisément envoyer des prédicateurs auprès de ces peuples.

L'Angleterre, son pays d'origine, a fourni un grand nombre de missionnaires, à commencer par Willibrord dont Alcuin serait un parent[123]. La mission, essentiellement en Germanie, apparaît très régulièrement dans la correspondance de celui-ci, surtout dans celle qu'il entretient avec des Anglo-Saxons. Il est également très proche d'Arn de Salzbourg, bavarois chargé par Charlemagne de l'évangélisation de la Saxe, qu'il couvre de conseils sur la mission et la prédication. Il l'encourage à baptiser les païens, et surtout au nom de la foi catholique et trinitaire[124]. Il écrit aussi très régulièrement à Paulin d'Aquilée qui évangélise les Avars. Dans sa lettre de 796, il l'exhorte à instruire les adultes avant de les baptiser[125].

---

[119] Lettre d'Alcuin, n°110.
[120] Lettre d'Alcuin, n°7.
[121] Lettre d'Alcuin, n°110.
[122] Lettre d'Alcuin, n°136.
[123] Dumont, 2004, p.417-418.
[124] Lettre d'Alcuin, n°113 : « Ainsi, notre Seigneur Jésus-Christ instruit ses disciples, disant : "Allez enseignez toutes les nations, baptisez les au nom du Père, Fils et du Saint-Esprit" (Mat. 28, 19) […]. Il leur a dit d'enseigner la foi catholique en premier lieu et après que la foi catholique a été reçu de baptiser au nom de la Trinité » (traduction donnée par Dumont, 2004, p.427).
[125] Lettre d'Alcuin, n°28 et 99.

Ce qui nous intéresse le plus directement est sa correspondance avec les monastères, les abbés et abbesses de l'État carolingien. Dans ses courriers, il se renseigne sur la gestion des établissements et prodigue des conseils. Il écrit également à des groupes entiers constitués de plusieurs abbés comme de communautés monastiques. Il envoie notamment une lettre aux moines de Murbach, de Fulda, de Lérins, de Montolieu, de Saint-Vaast et de Wearmouth-Jarrow et deux lettres aux moines de Gothie. Dans ces cas-là, il s'agit surtout d'admonitions sous forme d'épîtres dans lesquelles il livre des instructions. Dans la lettre pour les moines de Gothie, il les met en garde contre l'adoptianisme et leur rappelle la signification de la Trinité et les rites du baptême à suivre selon ces principes[126]. Cette correspondance témoigne ainsi de l'autorité qu'avait Alcuin dans tout l'État et auprès de ces communautés, lui qui n'était que diacre et *magister*[127]. Cependant, pour M. Garrison, une telle autorité et liberté de parole n'auraient pas été possibles s'il avait été promu au statut d'évêque (ou d'archevêque), ce qui aurait limité son champ d'action à sa circonscription seule.

Quant aux monastères que nous avons étudié de manière plus approfondie dans la première partie de cette thèse car ayant été construits ou reconstruits (du moins en partie) pendant le règne de Charlemagne, il a été constaté qu'Alcuin s'est entretenu avec les abbés d'une majorité d'entre eux, des abbés alors à l'origine des dits travaux.

Ses correspondances avec Benoît d'Aniane, Adalhard de Corbie, Angilbert de Saint-Riquier et Gisèle de Chelles sont bien connues et seront discutées dans les paragraphes ci-après qui leurs sont réservés[128].

On sait qu'il écrivait à Richbod, abbé de Lorsch (à partir de 784) et de Mettlach puis archevêque de Trèves (à partir de 792 environ), qui était un de ses anciens élèves à la cour de Charlemagne. Dans les quatre lettres qui nous sont parvenues, on distingue le lien d'amitié qui les unissait, Alcuin le surnommant même Macarius[129]. Tout comme Alcuin, Richbod s'opposait à Felix d'Urgel et à la doctrine adoptianiste que soutenait ce dernier[130].

---

[126] Lettre d'Alcuin, n°187 et 205.
[127] Garrison, 2004, p.325.
[128] Partie II, 1, b, i et Partie II, 1, c, i.
[129] Lettre d'Alcuin, n°13, 49, 78 et 191.
[130] Lettre d'Alcuin, n°149.

La chronique de Lorsch et le nécrologe attribuent à Richbod la construction d'une grande partie du monastère (abbatiale, *scriptorium*, maison des moines, murs d'enceinte etc.)[131].

On connaît également les liens qu'Alcuin avait tissés avec le monastère de Fulda et ses dirigeants. Alcuin participe activement à la mise en œuvre du culte de saint Boniface, le missionnaire fondateur de Fulda (avec Sturm). En 801-802, il offre un linceul pour envelopper les saintes reliques de Boniface[132]. Son intérêt pour l'abbaye est tel qu'il demande à Charlemagne de s'y retirer – souhait qui ne sera pas suivi d'effet[133]. L'abbé Baugulf (779-802) entretenait une relation épistolaire avec Alcuin[134]. Il est à l'origine de la construction d'une grande partie de l'abbatiale et de la fondation de trois autres monastères : Rasdorf, Wolfsmünster et Hünfeld[135]. Il applique les principes de la réforme voulue par Charlemagne à Fulda et obtient son soutien lors du conflit qui l'oppose à l'évêque Bernwelf de Würzburg (vers 794-800). Alors que Baugulf était menacé de destitution par les moines de Fulda, c'est Alcuin lui-même qui intervint pour tenter de le sauver, en vain. Son successeur, Ratgar (802-817), envoie de jeunes moines à Alcuin afin qu'ils puissent étudier auprès de lui. Parmi eux se trouve notamment Raban Maur, qui devient abbé de Fulda en 822. C'est d'ailleurs Alcuin qui lui attribue le surnom de Maurus (un des disciples de saint Benoît). À son retour à Fulda en 803, Raban Maur prend la direction de l'école monastique.

Alcuin correspond aussi avec Liudger, missionnaire en Saxe et en Frise et ancien élève à York en 767-769[136]. Entre 791 et 796, Alcuin correspond avec l'abbé de Müstair, Remedius (abbé de 780 ou 790 à sa mort vers 805/806 et également évêque de Coire[137]), qui dirigea l'achèvement des travaux et des décors de l'ensemble du monastère[138]. On sait également qu'il entretenait une correspondance avec l'abbé franc de Farfa, Mauroald de Worms (790-802), qui instaura la règle bénédictine en remplacement d'une règle mixte[139] et

---

[131] Voir notice.
[132] Dumont, 2004, p.418.
[133] Chelini, 1961, p.25 ; MGH, *Vita Alcuini*, p.191. Alcuin obtient en compensation l'abbaye Saint-Martin de Tours.
[134] Lettre d'Alcuin, n°250.
[135] Voir notice et tableau.
[136] Voir notice. Dumont, 2004, p.419.
[137] Sennhauser, 2013², p.92.
[138] Lettre d'Alcuin, n°76-77.
[139] Voir notice.

orna les murs de l'abbatiale d'or et d'argent[140]. Mauroald et l'abbaye de Farfa soutiennent financièrement l'armée de Charlemagne lors de sa campagne contre le Bénévent[141]. Une lettre de la correspondance d'Alcuin avec Lullus, disciple et successeur de Boniface, archevêque de Mayence (jusqu'en 786) a été conservée[142].

En remerciement pour sa loyauté, Charlemagne offre à Alcuin l'abbatiat de Saint-Martin de Tours en 796, qu'il conserve jusqu'à sa mort en 804. Ce monastère était un des plus prestigieux, en raison de la présence des reliques de saint Martin mais aussi de sa richesse foncière[143]. Alcuin en entreprend la réforme, notamment celle de son école, et en développe le *scriptorium*. Il est également abbé des monastères de Ferrières-en-Gâtinais, de Saint-Loup de Troyes (évoqué dans sa correspondance à partir de 798), de Flavigny (évoqué à partir de 796), de Saint-Josse-sur-mer près de Quentovic[144] et de Cormery dépendant de Saint-Martin de Tours. Il aurait été aussi abbé du monastère de Berge près de Liège[145]. Malgré la distance séparant ces établissements, Alcuin voyageait et y séjournait régulièrement afin d'en assurer la gestion et le contrôle[146]. À sa mort (ou un peu avant pour certaines), ces abbayes sont quasiment toutes passées aux mains de ses disciples : Fridugise († 835), un de ses élèves les plus éminents, devient abbé de Saint-Martin de Tours et de Cormery ; Ferrières est dirigée par un des premiers disciples de Fridugise, Sigulf, puis par Adelbert, Aldric et enfin Loup († après 860) ; Apollinaire, qui prend la tête de Flavigny, passe pour un disciple d'Alcuin même s'il n'est pas mentionné dans la correspondance de celui-ci.

---

[140] *Chronicon farfense,* I, p.20 : « Nam in ecclesia beate Marie multum pretiosum ex auro et argento ornatum fieri iussit ».
[141] Costambeys, 2007, p.229-230.
[142] Lettre d'Alcuin, n°6.
[143] Hartmann, 2004, p.91.
[144] Lettre d'Alcuin, n°25, p.66 : « Martinus apud Sanctum Iodocum remansit infirmus » ; Lettre de Loup de Ferrières, n° 11, p. 21 : « cellam sancti Iudoci, quam magnus Karolus quondam Alcuino ad elemosinam exhibendam peregrinis com miserat ».
[145] Felten, 1980, p.239.
[146] Hartmann, 2004, p.93.

ii. Fulrad

Fulrad (né vers 710- mort vers 784) est le fils du comte d'Alsace Riculfe et de sa femme Ermengarde, membre de la famille des Pippinides. Pépin le Bref ayant été éduqué à Saint-Denis, Fulrad devient un de ses proches, déjà du temps où celui-ci était maire du palais. Fulrad est également un proche de saint Boniface. Maître de la chapelle à la cour royale, il obtient la charge d'abbé de Saint-Denis vers 750, qu'il conserve jusqu'à sa mort en 784. Il reste un proche du pouvoir carolingien, que ce soit sous le règne de Pépin le Bref, de Carloman comme de Charlemagne.

En 750, il est envoyé à Rome avec Burchard, évêque de Wurtzbourg, pour rencontrer le pape Zacharie afin de légitimer l'accession de Pépin le Bref au trône des Francs. Bénéficiant de la reconnaissance de la papauté, il est ainsi un des principaux acteurs de l'alliance franco-pontificale et réalise pour cela plusieurs voyages à Rome entre 750 et 757[147]. Ses bonnes relations avec le pape, et notamment Étienne II, lui permettent d'obtenir de nombreux privilèges personnels comme le droit de fonder des monastères sur ses propres terres, monastères qui seront alors exempts de la juridiction épiscopale. Fort de cette nouvelle position, il réclame au roi, en 751, la restitution d'un grand nombre de biens qui avaient été sécularisés du temps de Charles Martel[148]. Pépin le Bref lui en restitue quarante-huit en Neustrie, principalement entre dans les actuels départements de la Somme, l'Oise, la Seine et la Manche[149].

C'est également par l'intermédiaire de Fulrad, que le pape obtient le soutien de Pépin face aux Lombards. En 754, Étienne II se déplace alors jusqu'auprès de Pépin pour défendre sa cause. Il fait une halte au monastère de Saint-Maurice d'Agaune où Fulrad vient à sa rencontre afin de l'escorter jusqu'à la *villa* royale de Ponthion (dans l'actuel département de la Marne). Le pape, qui séjourne alors à Saint-Denis, sacre Pépin le Bref ainsi que ses deux fils Carloman et Charles. Après cet événement inédit, Pépin offre à Fulrad la ville de Taverny et les droits du fisc royal sur les marchandises de la foire de Saint-Denis[150]. Fulrad

[147] Stoclet, 1993.
[148] *Chartae latinae antiquiores*, n°595.
[149] Wyss, 1996, p.402.
[150] Gasparri, 2015, p.360.

obtient également du pape une maison et un hospice à Rome ainsi que le droit de porter les ornements pontificaux et la dalmatique. Étienne II délègue six diacres à l'abbaye afin d'assurer une prière perpétuelle. Fulrad accompagne ensuite le pape et Pépin lors de l'expédition contre les Lombards et reste même encore quelque temps auprès du pape. La résistance des Lombards pousse le pape à requérir à nouveau l'aide de Pépin qui mène une deuxième campagne militaire, en 756, toujours accompagné de Fulrad. Ce dernier demeure encore en Italie afin de s'assurer de la bonne soumission des Lombards et de la restitution des terres au pape.

Fulrad possède, à sa mort, de nombreuses terres qu'il a dans le nord de la Neustrie mais aussi en Austrasie (notamment dans le *pagus* de Brabant et dans le Brisgau), en Alémanie, en Angleterre (dont une place dans le port de Londres)[151] et en Lombardie (dans l'actuelle région de la Valteline)[152]. Il rapporte de ses voyages à Rome des reliques[153] et fonde, sur le chemin du retour, plusieurs monastères sur ses possessions. Il fonde 757 le monastère de Salonnes, en 774 le monastère de *Fulradovillare* (Ribeauvillé), dans les Vosges, puis le monastère de *Fulradocella* (Lièpvre/Leberau) en 770. Charlemagne dote généreusement cet établissement de biens situés dans le domaine royal autour de Kintzheim et lui offre le monastère de Saint-Dié. Plus tard, sur ces terres dans le Brisgau il fonde Herbrechtingen, près de Heidenheim, en 774, *Hetsilingua* (Esslingen am Neckar), près du lac de Constance, et *Adalungocella* à Hoppetenzell, au nord du lac de Constance, avant 777.

Son plus prestigieux chantier se trouve à l'abbaye de Saint-Denis, dont il poursuit la reconstruction de l'église abbatiale, dès 768-769, juste après la mort de Pépin, qui aurait pu d'ailleurs être l'instigateur des travaux. Le souverain est enterré quelques années plus tard, dans un aménagement du massif occidental de l'église souhaité par Charlemagne. Le projet de Fulrad est ambitieux, bien que la description de 799 faite par un moine soit partiellement exagérée[154].

---

[151] Sonzogni, 2015, II, n°140, p.14, n°136, p.7-8.
[152] Voir le testament de Fulrad : Tangl, 1919, p.212-215.
[153] Celles de saint Alexandre et de saint Cucufas pour Lièpvre/Leberau/*Fulradocella*, celle de saint Hippolyte pour Ribeauvillé/*Fulradovillars*. La date exacte de ces acquisitions est inconnue.
[154] Voir la notice sur Saint-Denis.

Lors du partage du royaume entre Charlemagne et Carloman, l'abbaye de Saint-Denis échoit à ce dernier. Fulrad devient alors grand aumônier de Carloman qui exonère Saint-Denis d'impôts. Celui-ci meurt, en 771, après seulement trois ans de règne. Fulrad se rend alors à Corbeny pour y reconnaître Charlemagne qui lui offre en retour la charge d'archichapelain et se montre généreux avec l'abbaye de Saint-Denis. Fulrad, missionné par Charlemagne, est maintenu dans son rôle diplomatique auprès de la papauté, et retourne une dernière fois à Rome, entre 772 et 778. À sa mort, en 784, Fulrad lègue tous ses biens à l'abbaye de Saint-Denis.

iii. Sturm

Sturm est le disciple de saint Boniface. Il est issu d'une famille noble de la région de Freising, en Bavière. La *Vita Sturmi* nous apprend qu'après avoir été formé et avoir exercé la prêtrise à Fritzlar pendant trois ans, il souhaite s'isoler pour mener une vie d'ermite. Cette première vocation de Sturm est évoquée dans une autre source, la *Vita Eigilis* de Candidus, où l'on apprend que Boniface l'appelait « l'ermite »[155].

En 736, il fonde une *cella* à Buchonia (une forêt qui couvrait la vallée entre les collines de Vogelsberg à l'ouest et le Rhin à l'est), à quarante-cinq kilomètres au sud-est de Fritzlar, sur la rive gauche de la rivière Fulda[156]. Sturm ne reste pas à la *cella*, peut-être en raison de la pression saxonne[157]. Dans le courant des années 730, il fonde plus au sud, dans le *pagus* de Grapfeld[158], le long de la même rivière et toujours à Buchonia sur un site appelé Eihloha, le monastère de Fulda sur les ruines d'une ancienne *villa* alors entourée de collines et proche des routes commerciales. La véritable installation des moines date du 12 mars 744[159]. Il a fallu attendre pour cela la cession de la parcelle de terre par Carloman (742/747 – 754), maire du palais d'Austrasie, d'Alémanie et de Thuringe, à la demande de Boniface même[160]. Sturm semble avoir été aussitôt l'abbé de ce monastère, en tout cas avant même la mort de

[155] MGH, *Vita Eigilis*, p.223 : « […] heremitam suum vocitare solebat […]. »
[156] Raaijmakers, 2012, p.27; Wehlt, 1970, p.257.
[157] Trente-cinq ans plus tard, l'évêque de Mayence Lullus, y fonda le monastère d'Hersfeld.
[158] UBF, n°25, p. 48-50.
[159] Raaijmakers, 2012, p.30.
[160] Ibid. : « Locus quidem quem petis, et qui – ut adseris – Eihloha nuncupatur, in ripa fluminis Fuldae […]. »

Boniface, comme l'atteste un texte du pape Étienne II, daté du 25 avril 753 et qui appelle Sturm « abbé du monastère » (744-779)[161].

À la mort de Boniface, en 754, la communauté monastique de Fulda obtient que son corps soit amené et inhumé dans le monastère[162]. Dès la mort du saint, la lutte pour le contrôle du monastère entre l'épiscopat de Mayence et le monastère de Fulda même est vive – et ce malgré la protection du pape depuis 751[163]. Sturm est envoyé en exil en 763 par Pépin le Bref qui place Fulda sous la juridiction de Lullus, évêque de Mayence. Cependant, face à la contestation des moines, Pépin doit rappeler Sturm de Jumièges, deux ans plus tard, et le replace à la tête du monastère[164]. À son retour d'exil, Sturm entreprend des travaux sur l'église et le monastère[165]. C'est sous son abbatiat que Charlemagne dote généreusement le monastère et lui accorde l'immunité[166]. Il accompagne Charlemagne en 779 lors d'une campagne militaire en Saxe et tombe gravement malade. Il meurt la même année, à peine rentré à Fulda.

iv. Benoît d'Aniane

La *Vita Sancti Benedicti Anianensis* dit que saint Benoît (alias Witiza) était le fils du comte goth de Maguelone[167]. La situation politique de sa région d'origine, appelée la Gothie, est relativement instable ; ancienne Narbonnaise des Wisigoths, elle était soumise aux Omeyyades jusqu'en 759, date de la reprise par Pépin le Bref. Le père de Benoît avait à cette époque rallié Pépin. Benoît fait donc partie de l'aristocratie locale, voire plus. À ce propos, L. Schneider s'intéresse au nom de naissance de Benoît, Witiza, qui se trouve être le même

[161] UBF, n°19, p.36-39 : « filio Sturmioni venerando abbati monasterii sancti salvatoris ».
[162] Caillet, 2004, p.45.
[163] Raaijmakers, 2012, p.36-44.
[164] *Vita Sturmi*, p.373 : « in exilium cum paucis suis mittere clericis, id est ad magnum coenobium quod dicitur Iumedica. »
[165] Ibid., p.375 : « templum, id est ecclesiam, quod tunc habebant, ornare, ed domos omnes monasterii recentibus columnis et grandibus tradibus novisque tectorum structuris corroboravit. »
[166] Voir notice.
[167] *Vita Benedicti*, fol. 1 v°, p.3 : « Pater siquidem ejus commitatum Magdalonensem. »

nom que celui d'un des derniers rois wisigoths des territoires du nord (Tarraconnaise et Narbonnaise), Witiza (695/702-710). Il serait ainsi possible que Benoît/Witiza soit d'origine royale. On pourrait également s'interroger sur les origines de son biographe, Ardon, qui porte le même nom que le souverain local (territoires du nord-est) qui succéda à Akhila II, jusqu'en 719[168].

Witiza grandit au palais de Pépin, en compagnie d'Adalhard et de Wala, le demi-frère de celui-ci. Il aurait été l'échanson de la reine Bertrade de Laon, l'épouse de Pépin[169]. Il embrasse une carrière militaire et sert en Lombardie aux côtés de Charlemagne dès 773. Vers 774 ou 775, lors du siège de Pavie, il sauve son frère de la noyade – événement qui le marque irrémédiablement[170]. Ce dénouement n'est pourtant pas assuré : certains évoquent justement la mort de son frère, qu'il n'aurait pas sauvé à temps. Dans tous les cas, cet épisode marque Witiza qui se retire de la vie laïque au monastère de Saint-Seine en Bourgogne. Notons que W. Kettemann nuance ce récit et propose d'y voir une conversion forcée[171]. On n'a pas encore tranché entre les deux hypothèses, à l'heure actuelle. Witiza devient moine de Saint-Seine puis, reconnu pour la rigueur de son ascétisme – il n'hésite pas à pratiquer mortification et macération –, il devient cellérier avant d'être élu abbé vers 780, malgré quelques réticences de la part d'une partie des moines, peu inspirés par son intransigeance[172].

Aussitôt après son élection, il tente en vain la réforme du monastère de Saint-Seine. Déçu par le relâchement des mœurs, il part pour le sud de la Gaule construire un modeste ermitage sur les terres appartenant à son père. Benoît s'installe ainsi vers 780 auprès d'une *ecclesia* (également appelée *oratorium*) déjà existante dédiée à saint Saturnin. Avec l'aide de Widmar, qui l'avait déjà accompagné à Saint-Seine, une petite communauté se forme[173]. Le succès est tel que Benoît entreprend la fondation d'un monastère un kilomètre en aval sur

---

[168] Schneider, 2016, p.9-10.
[169] Vic, Vaissette, 1730-1745, I, VI, LXXXVI, p. 858 ; Depreux, 1997, p.123-129.
[170] Bonnerue, 1997, p.177.
[171] Kettemann, 1999, p.243-255.
[172] Schneider, 2016.
[173] *Vita Benedicti*, fol.3 r°, p.6 : « in patris suamque possessionem super rivulum, cui nomen est Anianus, necnon prope fluvium Arauris, cum prefato viro Witmare paucisve aliis juxta beati Saturnini permodicam ecclesiam cellam exiguam ob abitandum construxit. »

le ruisseau, *Anianus* (aujourd'hui Corbières), afin d'avoir un terrain plus large et de répondre aux nouveaux besoins de la communauté grandissante[174]. Il choisit le site d'une ancienne *domus* qu'il fait agrandir et consacre à sainte Marie, mère de Dieu, *beate Dei genitricis Marie*. Selon la *Vita*, l'ensemble était modeste et dénué de toute richesse, conformément à la rigueur qu'il lui était connue[175]. Établi stratégiquement en marge du *pagus* de Maguelone, le monastère d'Aniane se retrouve aux confins des trois *pagi*, diocèses et comtés de Lodève, Béziers et Maguelone (Substantion).

Selon la Chronique d'Aniane, l'empereur Charlemagne dote l'abbaye de reliques de la Vraie Croix[176] – affirmation qui requiert la plus grande prudence[177]. Très rapidement, Witiza fait alors construire un nouveau *cenobium* avec l'aide des ducs et des comtes, « en l'honneur de notre Seigneur et Sauveur, la quatorzième année du règne de Charlemagne », c'est-à-dire en 782[178]. Cette note d'Ardon laisse penser que Benoît a un statut particulier dans la région auprès de la noblesse, dont il semble détenir le respect et la confiance. Charlemagne lui accorde l'immunité dans une charte de 787[179]. D'autres privilèges du souverain puis de son successeur Louis le Pieux lui octroient la protection royale, la confirmation des biens et la libre élection. Selon Justin Paulinier, la cérémonie de dédicace de l'abbatiale Saint-Sauveur eut lieu en 804 et fut présidée par Nebridius, archevêque de Narbonne et abbé de Lagrasse[180]. Nebridius et Witiza auraient entretenu une correspondance, comme l'attesterait la lettre que lui adresse Witiza à la fin de sa vie[181]. Ils

---

[174] *Ibid.*, fol.3 v°, p.8 : « Et quoniam vallis, in qua primum insederat, perangusta erat, paululum extra confinia ejus monasterium novvo opere construere cepit. »
[175] *Ibid.*, fol. 3 v° p.8 : « Non enim ornatis parietibus tegulisque rubentibus, vel pictis laquearibus, set stramine vilique maceria cooperire, vel facere domos decreverat. »
[176] *Patrologiae*, 98, p. 1432 : « Caroli vero imperatoris […] Unam vero partem sibi reservavit, quam dedit Benedicto abbati sancti Salvatoris Anianensis archisterii, videlicet crucis Dominicae cum gemmis. »
[177] Voir notice.
[178] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Anno igitur septingentesimo septuagesimo secundo, Karoli vero Magni regis quatuordecimo, adjuvantibus eum ducibus, comitibus, aliam rursus in honorem Domini et Salvatoris nostri ecclesiam pregrandem construere cepit » ; Bonnery, 1989, p.33.
[179] *Cartulaire d'Aniane*, n°1, p.41, fol. 15 r°.
[180] Paulinier, 1870, p.77.
[181] Schneider, 2016, p.9.

œuvraient ensemble à l'évangélisation et à la pastorale de l'Aquitaine, soutenus et encouragés par Alcuin[182].

À partir de 787, Witiza visite plusieurs monastères afin d'en collecter les règles monastiques comme celles de saint Benoît, de saint Pacôme, de saint Basile, de saint Colomban, d'Isidore et de Fructueux, de Césaire[183]. Il en rédige ainsi une compilation, le *corpus regularum*, qu'il découpe en chapitres. C'est certainement à cette époque qu'il choisit de se faire appeler Benoît (Benedictus)[184].

Avec le soutien de Louis d'Aquitaine dont il est le conseiller, il instaure la règle bénédictine dans plusieurs monastères du royaume : Cormery[185], l'Île-Barbe, Saint-Mesmin de Micy[186], Aniane, Gellone, Caseneuve, Ménat, Saint-Savin, Saint-Maximin, Massay, Celleneuve, Marmoutier et Inda[187]. Il fonde le monastère de Castres vers 810 et encourage celle de Cruas vers 803/804.

Benoît est ainsi soutenu par Charlemagne, Louis d'Aquitaine mais aussi par Alcuin, abbé de Saint-Martin de Tours, avec qui il correspond[188], et par Théodulf, évêque d'Orléans. Benoît et Théodulf sont d'ailleurs missionnés en Aquitaine au début des années 790 pour éradiquer l'adoptianisme[189]. Il participe alors au concile de Francfort de 794 où il est question de ce dogme rejeté par le pouvoir royal et ses conseillers. Bien que le corpus de lettres entre Benoît et Alcuin ne nous soit pas parvenu, nous possédons des lettres que ce dernier envoie communément aux grands dignitaires ecclésiastiques de la région Aquitaine. Il y nomme Benoît juste après les archevêques Leidrade de Lyon et Nefridius de Narbonne et avant les évêques – témoignant ainsi du prestige dont l'abbé d'Aniane bénéficiait[190]. Dans une de ces lettres, Alcuin les consulte afin d'avoir leurs avis sur un traité qu'il avait écrit sur Élipand de Tolède, fervent défenseur de l'adoptianisme[191]. Benoît est ainsi une figure importante de la réforme religieuse et liturgique, notamment en Aquitaine.

---

[182] MGH, *Alcuini Epistolae*, n°303, p.461 et n°206, p.342 ; Depreux, 1997, p.125.
[183] Bonnerue, 1997, p.177.
[184] Bührer-Thierry, 2015, p.86.
[185] *Vita Benedicti*, chap.24.
[186] Depreux, 1997, p. 125.
[187] *Vita Benedicti*, chap.42.
[188] Lettre d'Alcuin, n°200 et 268.
[189] Depreux, 1997, p.124.
[190] MGH, *Alcuini Epistolae*, n°200, p.330.
[191] MGH, *Alcuini Epistolae*, n°207, p.345.

Il est un des relais du pouvoir, comme on peut le voir lorsqu'il sert d'intermédiaire pour Alcuin afin de relayer ses admonitions aux autres abbés de Gothie[192].

Plus tard, lors des conciles d'Aix-la-Chapelle de 816 et 817, Louis le Pieux et Benoît, inspirés par les succès rencontrés en Aquitaine, tenteront d'unifier la vie monastique en imposant la règle bénédictine à tous les monastères de l'Empire. Ils fondent ensemble le monastère d'Inden-Kornelimünster dans le but de servir de modèle dans la diffusion de la règle. Vers 818-820, Benoît rédige la *concordia regularum*, une compilation de textes monastiques dans laquelle il présente la règle de saint Benoît comme la synthèse de toutes les autres[193]. Il associe à cette nouvelle règle des « coutumes », sortes de notes concrètes régissant la vie quotidienne des moines[194]. Benoît meurt à Inden en 821.

v. Liudger

Né à Utrecht (Frise) d'une famille chrétienne noble, Liudger (744-809) est très tôt destiné à la vie religieuse[195]. À partir de 756, il suit les enseignements du missionnaire Grégoire d'Utrecht, disciple de Boniface, abbé de Saint-Martin d'Utrecht et, depuis 755, également évêque d'Utrecht. Pour parfaire son apprentissage, il se rend à York en 767 où il a pour maître Alcuin qui lui enseigne l'importance de la prédication. Il revient à Utrecht entre 768 et 769 puis retourne en Angleterre, où il est ordonné diacre par l'archevêque Ethelbert. Il rejoint son maître Grégoire d'Utrecht jusqu'à la mort de celui-ci en 775. Il en écrit la *Vita* quelque temps plus tard[196].

C'est à cette période que Liudger commence ses missions d'évangélisation de la Frise avec la construction de l'église de Deventer (sur la tombe de Lebuin). Ordonné prêtre à Cologne le 7 juillet 777, il poursuit son activité missionnaire en direction de la Saxe jusqu'en

---

[192] Depreux, 1997, p.124-125 ; MGH, *Alcuini Epistolae*, n°205, p.340.
[193] Vogüé, 2006, p. 39-45.
[194] Helvétius, 2008, p.74. Ces coutumes ne seront imposées qu'à partir du concile d'Aix-la-Chapelle de 816/817.
[195] Pour les indications sur la jeunesse de Liudger voir Lebecq, 1990. Pour les indications sur la vie du saint, voir Angenendt, 2009 ainsi que la notice dans les *series episcoporum* : Weinfurter, Engels, 1982, p.113-115.
[196] *Vita Gregorii.*

784, année du soulèvement de Widukind. L'instabilité de la région causée par la guerre que mènent alors les Saxons païens contre les Francs et plus généralement les chrétiens, pousse Liudger à partir. Après un pèlerinage à Rome puis au Mont-Cassin entre 784 et 786/787, où il est sûrement accompagné de son disciple Gerbert Castus, il revient dans le royaume franc et obtient rapidement l'estime de Charlemagne qui le charge de l'évangélisation de la moyenne Frise en 787 et le place à la tête du monastère Saint-Pierre de Lothusa dans la Leuze (actuelle province de Hainaut en Belgique). Vers 791, il part en mission d'évangélisation sur l'île de Heligoland avant d'être nommé par Charlemagne évêque missionnaire de la Saxe en 792. Pour assurer l'efficacité et la pérennité de ses missions dans les régions à évangéliser, il entreprend la fondation de plusieurs églises et monastères. Cependant, le contexte est difficile et les Saxons comme les Frisons, alors païens, s'opposent à ces installations. Les premières tentatives tournent rapidement à l'échec comme à Wierum et Wichmond (Frise). Dès 793, il installe une communauté de chanoines à Münster (Mimigernaford) puis une de moniales à Nottuln qu'il place sous l'autorité de sa sœur Heriburg[197]. Il continue l'évangélisation en accompagnant Charlemagne, alors en campagne militaire contre les Saxons, à l'assemblée de Minden en 798.

Après cette dernière campagne, vers 800, Liudger fonde le monastère de Helmstedt sur le site d'un ancien sanctuaire païen. Le monastère est alors construit près d'une importante voie de communication reliant Brunswick à Magdebourg[198]. Liudger s'entoure de disciples qui, à leur tour, favorisent l'implantation de communautés religieuses. Gerbert Castus aurait, à ce titre, fondé le monastère de Visbek (Fiscbechi) autour de 800, dans la région de la Lerigau.

D'après les *Vitae* de Liudger, celui-ci se procure des reliques du Sauveur, de la Vierge ainsi que de l'apôtre Pierre (et, peut-être, de Paul) lors d'un voyage à Rome, en 796. Mais la réalité de ce voyage est remise en cause par A. Angenendt, de même que la façon dont il se serait procuré les reliques (ce qui demeure d'ailleurs une zone d'ombre, comme en convient le chercheur)[199]. Il se procure ensuite des terres à Werden le 18 janvier 799 et y fonde alors

[197] Gerchow, 1999, p.27.
[198] Voir tableau.
[199] Angenendt, 2009, p.164.

un monastère dont il devient le premier abbé[200]. D'après les sources, la région était boisée et a dû être défrichée[201]. En mai 801, nous savons que les reliques sont déjà installées à Werden. La première église du monastère est consacrée le 9 juillet 808[202]. D'après la *Vita Liudgeri*, elle était consacrée au Sauveur, à la sainte Vierge et à saint Pierre[203].

Après avoir participé à la christianisation de la région, Liudger est nommé, le 30 mars 805, premier évêque de Münster, alors placé sous l'autorité de l'archevêque de Cologne. Il meurt en 809 lors d'un de ses voyages de prédication à travers son diocèse. Son corps est dans un premier temps transporté à Münster pour l'embaumement avant d'être inhumé, selon sa volonté, le 26 avril 809 à Werden[204]. Le texte hagiographique de Liudger, Altfrid, rapporte qu'il a été inhumé là où il avait vécu et comme il l'avait décidé dans un acte d'humilité, en dehors de l'église, à l'est[205].

vi. Lull/Lullus

Lullus/Lull est un Anglo-Saxon originaire du Wessex[206]. Moine au monastère de Malmesbury, il part en pèlerinage à Rome en 738, voyage pendant lequel il rencontre Boniface et décide de se joindre à lui dans ses missions d'évangélisation du continent. Il rejoint ainsi le monastère de Fritzlar en 738 et suit les enseignements de saint Wigbert. Ordonné diacre en 740, il devient prêtre en 747 et chorévêque de Mayence en 752, toujours aux côtés de Boniface. Il succède très rapidement à ce dernier en tant qu'évêque de Mayence (754-786) et étend l'évêché en intégrant ceux de Büraburg et d'Erfurt.

Comme évoqué précédemment, aussitôt après la mort de Boniface, en 754, la lutte entre Lullus et Sturm pour le contrôle du monastère de Fulda qui détenait les reliques de

---

[200] Gerchow, 1999, p.27.
[201] Angenendt, p.164-165.
[202] Oswald, Schaefer, Sennhauser, 1966, p.368. Voir notice.
[203] *Vita Liudgeri*, p.414 : « ut in loco nuncupato Werthina, ubi in hereditate propria ob habitaculum monachorum in honore sancti Salvatoris, sanctae Dei genitricis sanctique apostolorum principis Petri ipse construxit ecclesiam, eius sepeliretur corpus ».
[204] Weinfurter, Engels,1982, p. 115 ; Gerchow, 1999, p.27.
[205] Diekamp, 1881, p.38 : « in loco ubi ipse vivus decreverat, sanctum illius conderetur corpus, extra ecclesiam in parte orientis ».
[206] Struve, 1993, p.1.

saint Boniface est vive [207]. Fulda garde son autonomie jusqu'à ce que Pépin le Bref envoie Sturm en exil en 763 et place Fulda sous la juridiction de Lullus. Sturm est rappelé de Jumièges, deux ans plus tard, et replacé à la tête du monastère[208]. N'ayant pas réussi à mettre la main sur Fulda, Lullus fonde un nouveau monastère entre 765 et 775 à Hersfeld[209].

Il accompagne Charlemagne dans sa campagne contre les Saxons et prend une part active dans l'évangélisation des populations. Il est notamment présent lors de la destruction d'Irminsul en 772 et organise des baptêmes de masse (forcés) en 776/777. Son rôle dans l'implantation de l'Église et dans les projets de Charlemagne étant reconnu, il est appelé par le roi Alhred de Northumbrie afin d'apaiser un conflit avec Charlemagne.

Archevêque à partir de 780/782, il obtient le *pallium* du pape Hadrien Ier en 781. En tant que plus haut dignitaire ecclésiastique à l'est du Rhin, il poursuit l'action de Boniface et réforme l'Église de toute la région avec le soutien de Charlemagne. Il décède en 786 et est inhumé dans l'abbatiale d'Hersfeld.

vii. Archevêques et évêques

Les archevêques et les évêques alors à la tête de circonscriptions territoriales et chargés de l'évangélisation de leurs régions ont été parmi les premiers fondateurs de monastères. Il convient d'évoquer ici pour l'espace germanique : Arbéo de Freising (764-784) probablement membre de la famille noble bavaroise des Huosi, (Freising- Saint-Marie/Saint-Corbinian et Schliersee) et soutien de Charlemagne lors de la révolte de Tassilon III de Bavière ; puis son successeur Atto de Freising (783 / 784-810 / 811), membre de la famille des Huosi (Innichen/San Candido) ; Adalwin de Regensburg (791-816) (Spalt) ; Erkanbert, évêque de Minden nommé par Charlemagne et frère de Baugulf de Fulda (Hameln) ; Fraido/Flaido, évêque de Spire (782-804) (Klingenmünster) ; Sintpert d'Augsbourg (Sainte-Afre), ancien moine de Murbach puis abbé de 789 à 792, désigné évêque d'Augsbourg par Charlemagne (778-807) puis évêque de Neuburg an der Donau

[207] Caillet, 2004, p.45 ; Raaijmakers, 2012, p.36-44.
[208] MGH, *Vita Sturmi*, p.373 : « in exilium cum paucis suis mittere clericis, id est ad magnum coenobium quod dicitur Iumedica. »
[209] Voir notice.

(789-802) ; Richulf de Mayence (787-813) (Saint-Alban de Mayence) successeur de Lullus/Lull missionné par Charlemagne pour raccompagner le pape Léon III à Rome ; et Megingaud de Würzburg (754-769) de la famille des Mattonen, proche de Lullus et de Boniface (Neustadt am Main) ; l'évêque Remigius/Remi de Strasbourg, petit-fils du duc d'Alsace Étichon de la famille des Étichonides qui fonde un monastère (Eschau) sur un domaine reçu de l'abbesse Adala de Hohenbourg et de sa sœur Ruchvina de la famille des Étichonides.

Dans l'espace gaulois, remarquons saint Barnard issu d'une noble famille de la région lyonnaise (ou de Nantua). Bien qu'il ait été formé en tant que clerc, il est contraint après la mort de ses frères d'abandonner cette première vocation afin de retourner à la vie laïque. Il est alors engagé aux côtés de Charlemagne lors des campagnes en Frise puis en Saxe. Entre 797 et 810, il retourne dans sa région d'origine, fonde un monastère et s'y retire (Ambronay). Après y avoir été élu abbé, il est nommé archevêque de Vienne dans les années 810. Mentionnons également l'évêque de Lyon Leidrade (Savigny)[210] ; Agamus/Agarnus évêque de Cahors (Meauzac) ; Jean II, évêque de Sisteron (aujourd'hui Digne) (Volx) ; saint Syagrius ancien moine de Lérins et évêque de Nice qui était, selon la légende, neveu de Charlemagne (Saint-Pons de Cimiez).

viii. Abbés, moines, missionnaires et prêtres

En dehors des évêques et des archevêques, nombreux ont été les abbés et les moines à fonder des monastères.

Mentionnons pour l'espace germanique : l'abbé Baugulf de Fulda (779-802) membre d'une famille aristocratique franque de l'est du royaume proche de la famille royale (Rasdorf, Wolfsmünster, Hünfeld)[211] ; l'abbé Fulrad de Saint-Denis (Herbrechtingen, Esslingen am Neckar, Hoppetenzell)[212] ; le missionnaire anglo-saxon de la Frise Lébuin (Deventer), disciple de Willibrord ; et le prêtre Gamelbert, membre de l'aristocratie bavaroise (Metten, sur une terre offerte par Tassilon III de Bavière).

[210] Voir sous-partie II.1.C.i.
[211] Voir sous-partie II.1.C.i.
[212] *Ibid.*

Remarquons pour l'espace gaulois les fondations de l'abbé Fulrad de Saint-Denis (Leberau/Lièpvre ; Ribeauvillé) ; de Manassès de Flavigny (Corbigny) ; de l'abbé Olomond/Olémond (Montolieu) ; de l'ermite Datus/Dado noble local soutenu par Louis d'Aquitaine (Conques) ; de l'abbé Athale/Atala, d'origine espagnole (Saint-Polycarpe) proche de Benoît d'Aniane et soutenu par Charlemagne ; d'Aignan/Anianus abbé de Caunes, disciple de Benoît d'Aniane (Citou, Caunes, Saint-Laurent in Olibegio / Conques-sur-Orbiel, Saint-Laurent de la Cabrerisse (?)) ; de Nebridius, abbé et fondateur de Lagrasse, proche d'Alcuin, qui, en 799 et 800, est chargé par Charlemagne d'une mission en Septimanie pour réformer les adoptianistes, en compagnie de Benoît d'Aniane et de Leidrade – il est nommé plus tard archevêque de Narbonne ; de l'abbé Atilion/Attilio disciple de Benoît (Saint-Thibéry) ; et du moine Castellanus (Amélie-les-Bains).

Dans une lettre de Théodulphe d'Orléans adressée à saint Benoît en 798, nous constatons que plusieurs des abbés ci-dessus évoqués sont en contact avec l'abbé d'Aniane, tels Nébridius, Athale/Atala, Olomond/Olémond ainsi qu'Aignan/Anianus[213].

Des communautés monastiques ont également été à l'origine de la création de nouveaux établissements, comme c'est le cas de celle d'Aniane qui fonde Cruas avec l'aide du comte du Vivarais, Eribert ou Teydon (comté créé par Charles Martel ou Pépin le Bref après la reprise de la Narbonnaise aux Sarrasins) ; de celle de Sainte-Foy de Conques qui aurait fondé Sainte-Foy-la-Grande[214] ; de la communauté des moines de Saint-Victor de Marseille et du prêtre Corbilla (Psalmodi) ; de celles des moines de Saint-Fleury (Saint-Benoît-du-Sault?)

[213] MGH, *Theodulfi Carmina*, p.520-522.
[214] En Aquitaine, actuellement dans la Gironde.

b. Aristocratie[215]

i. Tassilon III de Bavière

À la mort du duc de Bavière Odilon en 748, c'est son épouse Hiltrude qui exerce la régence au nom de leur fils Tassilon, âgé d'environ sept ans. Hiltrude est la fille de Charles Martel et donc la sœur de Pépin. Tassilon est donc le cousin de Charlemagne. Lorsque cette dernière décède en 754, Pépin récupère la tutelle du duché[216]. Pépin institue Tassilon duc de Bavière en 757 lors du Concile de Compiègne et lui fait jurer fidélité.

À partir de 763, et ce malgré l'obligation en tant que vassal de participer aux campagnes militaires de Pépin (en Aquitaine notamment), Tassilon demeure en Bavière. Il mène progressivement une politique d'indépendance vis-à-vis de l'autorité franque. Cette même année, il épouse Liutberge, la fille du roi des Lombards Didier, et scelle ainsi une alliance matrimoniale avec ce dernier. Charlemagne considère à son tour la Bavière comme vassale du royaume franc depuis le serment de Compiègne. Pourtant, Tassilon traite directement avec le pape Hadrien Ier qui baptise son fils et se fait appeler *princeps et dominus*. Il entend également étendre sa domination vers l'est et entreprend la conquête de la Carinthie (territoire perdu par la Bavière quelques années auparavant). Il perd un puissant allié en 773-774 lorsque Charlemagne attaque le royaume de Didier et s'empare de la couronne lombarde, l'isolant davantage face aux Francs.

Tassilon s'implique dans la politique religieuse de son duché et, à titre de prince, convoque plusieurs conciles réformateurs – se positionnant alors en rival de Charlemagne[217]. Il se crée un important réseau de monastères en fondant plusieurs établissements en Bavière, Moosburg, Pfaffenmünster, Thierhaupten à une date inconnue, Weltenburg avant 770, Innichen vers 769, Wessobrunn après 770, Frauenchiemsee en 782, Mattsee avant 783, Münchsmunster avant 785, Niedermünster en 788, ainsi qu'en Carinthie, Kremsmünster en 777[218]. Il favorise également la fondation des monastères par des nobles ou des membres du clergé comme ceux de Schäftlarn, de Scharnitz-Schlehdorf, de

[215] Pour ce sous-chapitre, se référer au tableau.
[216] Bührer-Thierry, 2015, p.25-26.
[217] Bührer-Thierry, 2015, p.36.
[218] Voir tableau.

Tegernsee, de Benediktbeuern, de Metten, de Gars am Inn et de Au am Inn, avec l'octroi de terres ou de privilèges[219]. Ces centres monastiques lui servent en outre de bases pour développer les missions de conversion (ainsi ceux de Kremsmünster et d'Innichen pour les Slaves de Carinthie).

En 787, souhaitant mettre fin aux prétentions indépendantistes de son cousin, Charlemagne exige le renouvellement du serment de Compiègne. Tassilon tente d'obtenir l'appui du pape, en vain. Le duc s'y refusant, Charlemagne déploie son armée et se rallie de nombreux membres de l'aristocratie et de l'église bavaroise dont les évêques Arbéo de Freising et Arn de Salzbourg. Tassilon cède et Charlemagne l'investit officiellement, à Lechfeld près d'Augsbourg, de sa charge ducale, faisant de lui un vassal.

Cependant, Tassilon complote aussitôt avec les Avars, ennemis des Francs. La réponse de Charlemagne ne se fait pas attendre. En 788, il convoque une assemblée à Ingelheim pour juger Tassilon, reconnu coupable de haute trahison[220]. Charlemagne commue sa peine de mort en exil forcé au monastère Saint-Pierre de Jumièges. Il sera également détenu aux monastères de Saint-Goar et de Lorsch. Ses fils et son épouse lombarde, Liudberge, sont également envoyés dans des monastères. Charlemagne supprime la charge ducale et nomme à la place son beau-frère, Gérold, *praefectus*. Les nobles qui s'étaient opposés à lui sont également démis de leurs charges alors confiées à des alliés. Charlemagne met la main sur toutes les abbayes ducales qui avaient soutenu Tassilon lors de sa révolte. Il les distribue ensuite aux évêques et abbés de Francie. Il s'empare également de la Carinthie, qu'il annexe à son royaume.

En 794, Tassilon est rappelé et présenté lors du Concile de Francfort afin de renoncer publiquement à tout pouvoir, pour lui comme pour sa famille[221]. C'est la fin de la domination des Agilofings en Bavière.

---

[219] Dopsch, 2005, p.215.
[220] Dopsch, 2005, p.212.
[221] MGH, *Concilium Francofurtense,* chap.III, p.165-166.

ii. Guillaume de Toulouse / Saint Guilhem

Guillaume de Toulouse, également connu sous le nom de Guilhem ou saint Wilhelm, était une des figures majeures de la cour de Charlemagne, à laquelle il grandit très certainement.

De ses origines, des zones d'ombres persistent. Fils du comte Théodoric et de sa femme Aldana, ses liens familiaux avec les Carolingiens sont cependant assurés. Plusieurs hypothèses ont été émises : la première faisant d'Aldana une fille de Charles Martel[222], la deuxième faisant de Théodoric un petit-fils de Bertrade de Prüm (la grand-mère de Bertrade de Laon, épouse de Pépin le Bref et mère de Charlemagne)[223] ; mais ces deux propositions ne font pas l'unanimité[224]. Le frère de Guilhem, Théodoinus, succède à leur père comme comte d'Autun et leurs deux sœurs Bertana et Albana choisissent une vie de recluse dans un monastère.

Après un premier mariage avec Cunégonde (peut-être une Wisigothe avec qui il a une fille, Gerberge), il épouse Witgurbis avec qui il aura au moins sept enfants dont Bernard de Septimanie[225]. Les sources ne permettent pas de déterminer avec précision s'il était *dux* d'Aquitaine ou non ; on sait néanmoins avec certitude qu'il était comte et chef militaire de Toulouse[226].

L'Aquitaine jusque-là autonome a été intégrée au royaume franc vers 769, après la rébellion d'Hunald II contre l'autorité franque ; depuis, les troubles fomentés par la noblesse indépendantiste sont nombreux, comme celui mené par le duc basque Loup II (peut-être à l'origine du massacre de Roncevaux en 778). Charlemagne après avoir défait Hunald II, nomme son fils Louis, roi d'Aquitaine en 781 et l'entoure de conseillers. La Septimanie, elle, a été prise aux musulmans vers 750 par Pépin le Bref. Le comte de Toulouse jusque-là en place était Chorson mais il changea d'allégeance après avoir été enlevé par les Basques vers 787/788. Charlemagne, accompagné de Guilhem, entreprend

---

[222] Proposition de Joseph Calmette (Calmette, 1902, p.14) reprise par Léonce Auzias (Auzias, 1937, p. 37) et Martin Aurell (Aurell, 1995, p.36).
[223] Hlawitschka, 1967, p.77.
[224] Strauch, 2013.
[225] Lauranson-Rosaz, 2006, p.52.
[226] Strauch, 2013.

alors de marcher sur la Septimanie et ce qui sera plus tard la Marche d'Espagne. Il conquiert Urgel et sa région en 789 et démet Chorson de ses fonctions. Parent de Charlemagne, Guilhem est nommé comte de Toulouse par celui-ci lors de l'assemblée de Worms en 789/790. Il devient à ce titre un conseiller de Louis d'Aquitaine, et un membre de sa cour[227]. En plaçant ainsi un homme de confiance, son cousin, Charlemagne s'assure de la fidélité du comté et minimise les risques de tentatives d'indépendance de la noblesse.

En tant que comte de Toulouse, Guilhem est plusieurs fois amené à défendre la région des incursions des Arabes et entreprend la conquête des terres que ceux-ci occupent dans le sud de la Gaule. Il aurait repris la ville de Nice vers 790/793[228]. En 793, il est défait à Orbieu près de Narbonne par l'armée de l'émirat de Cordoue dirigée par Abd-al-Malik. Cette défaite n'entache pas la réputation de Guilhem ; au contraire, le *Chronicon Moissiacense,* qui relate l'événement, insiste sur le courage du comte qui, malgré la perte de Narbonne, parvient à repousser les armées sarrasines de l'autre côté des Pyrénées[229]. Les années suivantes, il continue de défendre la Septimanie et la Marche d'Espagne – créée à partir de 796 – des incursions des musulmans mais aussi des Basques responsables du massacre de Roncevaux.

Quand en 796, l'émirat de Cordoue donne des signes de faiblesse à causes de troubles de succession, Guilhem convoque à Toulouse (vers 798) le roi des Asturies, Alphonse II, alors ennemi de l'émirat, et le rebelle musulman Bahlul ibn Marzuq, afin de mettre au point la prise de Barcelone en 801/802. Les Francs réunissent trois armées dirigées par Louis d'Aquitaine, le comte de Gérone, Rostaing, et Guilhem. La ville est prise en 801 et un nouveau comté, rattaché à la marche d'Espagne est érigé et confié au comte de Gérone[230].

[227] Depreux, 1997, p.224.
[228] Strauch, 2013.
[229] MGH, *Chronicon Moissiacense*, p.300.
[230] Depreux, 1997, p.225.

Guilhem entreprend, sur les conseils de son ami Benoît d'Aniane[231], la construction d'une *cella,* non loin du monastère de celui-ci et y établit la règle de saint Benoît[232]. Après la prise de Barcelone, Guilhem s'éloigne progressivement de la vie civile en fréquentant cet établissement, et prend finalement l'habit monastique. Il se retire, à une date inconnue (le 29 juin 806, selon la *Vita Karoli gloriosi*[233]), dans ce monastère de Gellone, dédié au Sauveur et à la Sainte Croix[234], et qu'il dote le 15 décembre 804[235] de possessions dans le Lodévois. Selon L. Schneider, Guilhem aurait aussi fondé avant Gellone le monastère de Caseneuve en Uzège[236]. Les deux *Vitae* évoquant la fondation de Gellone, à savoir la Vie de Guilhem et la Vie de Benoît, attribuent respectivement la fondation du monastère à Guilhem ou Benoît. Dans tous les cas, il semblerait que Benoît ait fortement encouragé son établissement en envoyant à Guilhem plusieurs moines de son propre monastère. Le monastère semble avoir détenu dès sa fondation des reliques de la Vraie Croix, prétendument offertes par Charlemagne[237]. Guilhem serait mort à Gellone en 812/813[238].

iii. Autres membres de l'aristocratie

Encore sous le règne de Charlemagne, les membres de l'aristocratie comptent parmi les plus généreux donateurs et les plus fervents fondateurs d'établissements monastiques. Parmi ceux-ci, il convient d'évoquer les Agilolfings, peut-être francs, membres d'une ancienne famille aristocrate à la tête du duché de Bavière depuis le VIe siècle[239]. Leurs origines pourraient remonter à Agiluf, roi des Suèves[240]. Déjà au début du VIIIe siècle, la fondation d'établissements monastiques était une pratique courante pour la famille des

[231] ADH, 1 J 1015 : « in illa cella Gellonis quem ego superius nominatus Vuilhelmus per consilio domni abbatis Benedicti, seu cum suo adiutorio edificavi. »
[232] *Vita Sancti Benedicti Anianensis*, p.23 : « vallis vero a beati viri Benedicti monasterio ferme quatuor milibus, cui nomen est Gellonis, in qua construere prefatus comes, in dignitate adhuc seculi positus, cellam jusserat. »
[233] BNF, ms lat. 5941, fol.41 v° : « Anno DCCVI° ab incarnatione Domini. »
[234] *Vita Sancti Benedicti Anianensis*, p.23 : « illo se vite sue tempore Christo tradidit serviturum. »
[235] ADH, 1 J 1015 ; Chastang, 2004, p.29.30.
[236] Schneider, 1996, p.162.
[237] Voir notice.
[238] Strauch, 2013.
[239] Settipani, 2015, p.176.
[240] Jarnut, 1986.

Agilolfings. Un membre de la famille (et peut-être Eustasius de Luxeuil) fonde l'abbaye de Chiemsee avant 770 (voire même avant 740). On compte également, avant 770, la fondation du monastère de Berg im Donaugau. Tassilon III de Bavière (mentionné ci-dessus) ainsi que la femme de Charlemagne, Hildegarde de Vintzgau étaient membres de cette même famille. Cette dernière dote généreusement les abbayes de Reichenau et de Kempten. En raison de la *damnatio memoriae* de Tassilon III de Bavière et de toute sa famille, nous n'avons cependant que peu d'informations relatives aux fondations monastiques des Agilolfings, qui devaient certainement être plus nombreuses, comme l'attestent les fondations légendaires de plusieurs monastères bavarois.

La famille des Étichonides – des Francs essentiellement possessionnés en Alsace et dont ils récupèrent le duché vers le troisième quart du VIIe siècle – continue d'être active dans ce domaine, comme on le constate avec la fondation d'Eschau vers 778 sur une terre offerte par Adala de Hohenbourg et sa sœur Ruchvina. L'abbatiat sera d'ailleurs confié à un membre de la famille, Attala.

Parmi les illustres familles fondatrices de monastères privés, il convient de mentionner les Mattonen qui possédaient des terres en Franconie ainsi qu'en Bavière et à laquelle appartient Fastrade, quatrième épouse de Charlemagne. Matto le Vieux fonde, dans la deuxième moitié du VIIIe siècle, Einfirst/Mattenzell. Ses enfants, Matto le Jeune, Megingaud le Jeune, Juliana, Hruadlaug et Megina fondent l'abbaye de Wenkheim vers 776-796. Münsterschwarzach est établi entre 762 et 783 par ces derniers ou bien par Fastrade. Hruadlaug puis Juliana en seront les premières abbesses. Megingaud le Vieux, frère de Matto le Vieux et évêque de Würzburg, refonde Neustadt am Main vers 772, à la demande de Charlemagne.

Mentionnons également la famille noble d'Alémanie des Alaholfings/Ahalolfings, elle aussi déjà active au début VIIIe siècle et dont un membre fonde Marchthal/ Obermarchtal avant 776 ; ainsi que la famille des Liudolfings à l'origine de la création du monastère de Brunshausen.

D'autres nobles fondent des monastères sur leurs terres à l'époque de Charlemagne, comme : Drudmunt fils du comte du Waldsassengau, Throand/Droant (Holzkirchen) ; le comte Adalunc (Schliersee) ; le seigneur Cadolt, (Herrieden) ; le comte Cancor (Lorsch) de

la famille des Robertiens ; le noble Waltger (Müdehorst) ; le comte Bernard et sa femme Christina avec le soutien de Erkanbert, évêque de Minden (Hameln) ; Gisla, fille du comte saxon Hessi (Karsbach) ; un membre de la famille des Müsinger (Freising/Hukiperhti) ; les comtes Roggo, Hatto et leur frère Nordiu, le comte Brunicho et son frère Moricho, Eggihart et son frère Job ainsi que l'abbesse Emhild de Milz qui offrent des terres pour la fondation de Rasdorf par Baugulf de Fulda ; le comte Hugues III d'Alsace qui refonde Niedermünster et y dépose les reliques de la Croix offerte par Charlemagne ; en Aquitaine, le comte Roger de Limoges mis en place par Charlemagne en 778 (Alloue, Charroux, Collonges et sûrement Saint-Angel) ; le comte d'Albi Ulfarius, institué par Charlemagne (Castres) ; Engalmode, la femme de Claude seigneur de Chanteuges (Les Chases) ; le comte Milon de Narbonne mis en place par Pépin (Caunes, peut-être Narbonne) ; dans la péninsule italienne, Adonald duc de Ligurie et de Toscane (Badia di Ripoli), le noble Salviano (Baschi) et le noble Ursone et sa femme Rosana (Rossano).

I. Implantations nouvelles et modifications de l'existant

B. Implantations nouvelles

2. Chronologie relative aux implantations nouvelles

a. Proposition de chronologie relative aux implantations monastiques nouvelles

Avant 730 ou entre 764/783 : Freising, monastère dit Sainte-Marie puis Saint-Corbinian à l'arrivée des reliques du saint entre 765 et 769. Fondé par Corbinian avant 730 ou par l'évêque de Freising Arbeo entre 764 et 783 (Bavière).

748-770 : Moosburg, monastère dit *Mosabyrga*, Sainte-Marie puis Saint-Castule à l'arrivée des reliques vers 800-807. Sûrement fondé par Tassilon III de Bavière (Bavière).

748-770 : Münchsmünster, monastère dit *Monasteriensus* ? *Wörth* ? Abbatiale Saint-Pierre-et-Saint-Sixte. Fondé par le duc de Bavière Tassilon III (Bavière).

740-770 : Chiemsee / Herrenwörth, monastère dit Kieminseo, Saint-Sauveur. Fondation des Agilolfings ou de l'abbé Eustasius de Luxeuil (VIIe siècle). Première mention du monastère en 770 ; première mention du centre missionnaire en 740 (Bavière).

762-783 : Münsterschwarzach, monastère dit *Suarizaha,* Sainte-Marie. Fondé entre 762 et 783 par la famille des Mattonen, peut-être par Fastrade, femme de Charlemagne. Fin de la construction de l'abbatiale en 788 (Austrasie).

763/768 : Metten, monastère dit Saint-Michel. Fondé par saint Gamelbert (Bavière, à la frontière avec la Thuringe).

763-774 : Lorsch, monastère dit *Lorishaim, Lauresham,* Saints-Nazaire-Pierre-et-Paul. Fondé par le comte du Rheingau, Cancor, et sa mère, la veuve Williswinth en 763. Consécration église en 774 (Austrasie).

764/783 ? : Pfaffenmünster, monastère dit Saint-Tiburce. Fondé par Tassilon III de Bavière (Bavière).

768/769 ? : Deventer, monastère dit Saint-Lebuin. Fondé par Lebuin en 768/769 ? Détruit deux fois par les Saxons puis reconstruit par Liudger en 777 (Frise).

769 : Baignes-Sainte-Radegonde, monastère dit *Beania, Beauna, Begina*, Saint-Étienne. Fondé par Charlemagne même (Aquitaine) ?

Vers 769 : Innichen / San Candido, monastère dit *Gelau, Intiha, Cellula Inticha*, Saint-Pierre puis également Saint-Candide à l'arrivée des reliques de Rome en 780. Fondé par Arbéo de Freising et le duc de Bavière Tassilon III (Bavière).

769 ? : Brantôme, *Brantosmium*, Saint-Pierre puis également Saint-Sicaire à l'arrivée des reliques sous le règne de Charlemagne. Fondé sous Pépin le Bref ou Charlemagne en 769 ? (Aquitaine).

Avant 770 : Berg im Donaugau, monastère dit *Bergensis*, Saint-Sauveur. Fondé par un membre de la famille des Agilolfings, Wolchanhard (Bavière).

Avant 770 : Angers, monastère dit Saint-Étienne. Abbatiale Saint-Maurice (Neustrie).

770 : Sant'Antimo, monastère dit Sant'Antimo, *Sancti Anthimi*. Fondé par l'abbé Tao, soutenu par la royauté lombarde. Légende d'une implication de Charlemagne dans la fondation en 781 (Lombardie).

Vers 770 : Eschau, monastère dit *Ascoviensis*, Sainte-Marie et Saint-Trophime à sa fondation puis ajout de la titulature Saintes-Sophie-Foi-Espérance-et-Charité à partir de 778 avec l'arrivée des reliques des saintes. Fondé vers 770 par Remigius, évêque de Strasbourg, sur l'île d'Eschau (Alémanie).

Vers 770/780 : Caseneuve, monastère dit *cellula*, Notre-Dame de Caseneuve. *Cellula* fondée une première fois par Guilhem, comte de Toulouse, dans les années 770 et qui la dote généreusement. Il la déplace à Gouzargues entre 806 et 815 (Provence).

Vers 770/780 : Saint-Thibéry, monastère dit *Cesarionense, Cesseronense, Agathense*, Saint-Étienne, Saint-Thibéry, Saint-Modeste, Sainte-Florence. Fondé ou refondé vers 770/780 par Atilion/Attilio alors premier abbé, avec le soutien de Charlemagne. (Septimanie/Marche d'Espagne).

770-775 : Müstair, monastère dit *Tuberis*, Saint-Jean. Fondation sur le site d'une ancienne église des VI-VIIe siècles. Projet planifié par l'évêque de Coire Constantinus. Construction abbatiale en 775 et érection des bâtiments conventuels en dur par l'abbé Remedius, évêque de Coire. Légende d'une fondation par Charlemagne à son retour de Lombardie (Rhétie).

Avant 774 : Castelseprio, monastère dit *Santa Maria foris portas*. Date de fondation controversée (entre le Ve et le VIIIe siècle). Cycle pictural daté d'après la conquête franque de 774 (Lombardie).

774 : Herbrechtingen. Monastère dit *Hagrebertingas*, Saint-Denis et peut-être Saint-Varan/Veran ? (sanctus Varanus/Veranus) Fondé par Fulrad sur une *villa* offerte par Charlemagne (Alémanie).

774 : Leberau/ Lièpvre, monastère dit *Fulradocella*, Saint-Denis, Saint-Alexandre et Saint-Cucufa. Fondé par Fulrad sur une terre reçue en 768 par Wido, grand propriétaire austrasien (Austrasie).

Vers 774 : Ribeauvillé, monastère dit *Cella, Fulradouilare*, *Fulradovillars*, Saint-Hippolyte. Fondé par Fulrad sur une terre reçue en 768 par Wido, grand propriétaire austrasien (Austrasie).

Avant 775 : Holzkirchen, monastère dit Sainte-Marie. Fondé par Drudmunt fils du comte de Waldsassengau Throand/Droant (Bavière).

775 : Corbigny, monastère dit *Corbiniacum apud Aeduos,* Saint-Pierre. Fondé par l'abbé de Flavigny, Manassès, avec le soutien de Charlemagne (Bourgogne) ?

775 ? : Paunat, monastère dit *Palnatensis,* Saint-Sauveur-Saint-Benoît, Sainte-Trinité (?). Fondé et offert à l'abbaye Saint-Martial de Limoges par David et sa femme Bénédicte. (Aquitaine).

775-800 : Montolieu, monastère dit *Mallast, Montis Olivi,* Saint-Jean-Baptiste. Fondé par le premier abbé Olomond/Olémond (Septimanie/Marche d'Espagne).

Avant 776 : Marchthal/ Obermarchtal, monastère dit *Marthala, Marhctala*, Saint-Pierre. Fondé par Halaholf de la famille des Alaholfings (Alémanie).

Avant 776 : Rodez, monastère dit *Ruthenensis*, Saint-Amans (Aquitaine).

776-796 (792 ?) : Wenkheim, monastère dit *Monasteriolum in Uuangheimero marcu*. Fondé par la famille des Mattonen (Austrasie).

Avant 777 : Adalungszell/Hoppetenzell/Stockach, monastère dit *Adalungocella*, Saint-Georges. Fondé par Fulrad, abbé de Saint-Denis (Bourgogne).

Avant 777 : Esslingen am Neckar, monastère dit *Cella*, *Hetsilingua,* Saint-Vital. Fondé par Fulrad, abbé de Saint-Denis, sur une terre cédée par Hafit (Alémanie).

777 : Kremsmünster, monastère dit *Chremsa, Chremisa, Cremisa*, Saint-Sauveur. Fondé par Tassilon III, duc de Bavière (Carinthie).

Vers 777 : Nice, monastère dit Saint-Pons de Cimiez. Fondation légendaire vers 777 par saint Syagrius, évêque de Nice et prétendu neveu de Charlemagne. Intervention et aménagement par Charlemagne (Provence).

777 ? : La Réole-Squirs, monastère dit *Squirs*, Saint-Pierre de Regula. Légende fondation en 777 par Charlemagne. Monastère certainement fondé avant 836 (Aquitaine).

Avant 778 : Amélie-les-Bains, monastère dit Sainte-Marie ? Fondé par le moine Castellanus à l'emplacement d'anciens bains (Septimanie/Marche d'Espagne).

778 : Hagetmau, monastère dit Saint-Girons. Légende de fondation au temps de Charlemagne (Aquitaine).

778-807 : Augsburg, monastère dit Sainte-Afre, *Afra*. Fondé par l'évêque Wikpert vers 740. Reconstruction de l'église et construction du couvent pour les chanoines par Sintpert. (Alémanie).

779 : Schliersee, monastère dit *Slerseo, monasterium Slierense / Slyrse*, Saint-Sixte et Saint-Martin. *Cellula* avec *oratorium* fondée par Adalunc et ses frères et l'évêque Arbeo de Freising qui consacre l'abbatiale (Bavière).

779 : Lagrasse, monastère dit *Novalitius,* Notre-Dame. Fondé par Nebridius, abbé (Septimanie/Marche d'Espagne).

780 : Meppen, monastère dit Saint-Vitus, puis, plus tard, Sainte-Marguerite. Légende de la fondation par Charlemagne d'une *cellula* avec baptistère (Saxe, proche de la Frise).

780 : Rossano, monastère dit Sainte-Marie. Fondé par Ursone et sa femme Rosana (Lombardie).

780 : Brunshausen, monastère dit *Brunesteshuse*, Saint-Boniface. Certainement fondé par un membre de la famille des Liudolfings (Saxe).

Vers 780 : Fischbach, monastère dit *Fisgibah*. Titulature inconnue. Fondé sur un fief royal ayant appartenu au comte Liutfried. Dépend de Fulda (Austrasie).

Vers 780 : Saint-Laurent de la Cabrerisse, monastère dit *S. Laurentius in Septimania, ad Nigellam, de Cabberessa*, Saint-Laurent. Fondé par saint Aignan/Anianus ? (Septimanie/Marche d'Espagne).

Vers 780 : Naples, monastère dit Saint-Pierre, "Donna Regina" (Duché de Naples).

780 ? : Klingenmünster, monastère dit *Bliedenvelt, Blindinfeld, Chlingo sive Plidinfeld,* Saint-Michel puis également Saint-Théodule à partir du IXe siècle. Fondation légendaire en 626 par Dagobert. Sûrement fondé en 780 par l'évêque de Spire et premier abbé, Fraido/Flaido (Austrasie).

780-782 : Aniane, monastère dit *Anianus*, Saint-Sauveur. Fondé par Benoît d'Aniane (Septimanie/Marche d'Espagne).

Entre 780 et 811 : Saint-Polycarpe, monastère dit Saint-Polycarpe. Fondé par Atala/Athala, premier abbé, et Charlemagne (Septimanie/Marche d'Espagne).

782 (au plus tard) : Narbonne, monastère dit Saint-Paul. Fondation soutenue par Louis d'Aquitaine et Charlemagne ? Sur une terre offerte par le comte Milon ? (Septimanie/Marche d'Espagne).

782 : Frauenchiemsee /Frauenwörth, monastère dit Sainte-Marie. Fondé par Tassilon III, duc de Bavière (Bavière).

782 : Hünfeld / Haunfeld, monastère dit *Cella Unofelt/Hunifelt*. Fondé par Baugulf de Fulda (Austrasie).

Avant 783 : Mattsee, monastère dit *Monasterium Mathaseo*, Saint-Michel. Fondé par Tassilon III, duc de Bavière (Bavière).

783 : Meauzac, monastère dit *Melsagum*, Saint-Martin. Fondé par l'évêque de Cahors, Agamus/Agarnus qui le donne à l'abbaye de Moissac (Aquitaine).

Vers 783 : Aigues-Mortes / Psalmodi, monastère dit *Psamoldiense*, Saint-Pierre et Saint-Julien. Légende d'une fondation au VIIe siècle par les moines de Saint-Victor de Marseille. Destruction par les Sarrasins. Vraisemblablement refondé vers 783 par le prêtre Corbilla avec le soutien de Benoît d'Aniane (?) (Septimanie/Marche d'Espagne).

Avant 784 : Milz, monastère dit *Milize, Mileze,* vocable inconnu. Fondé par l'abbesse Emhilt/Emhild/Einhild (Austrasie).

784 : Milan, monastère dit Saint-Ambroise. Installation des moines assurée (Lombardie).

784 : Charroux, monastère dit *monasterium Carroffinii*, Saint-Sauveur. Fondé par le comte de Limoges Roger et sa femme avec le soutien de Charlemagne (Aquitaine).

Après 784/785 : Eresburg, monastère dit *Eresburgus*. Fondé par Charlemagne et confié à Sturm de Fulda (Saxe).

Vers 785 : Saint-Angel, monastère dit *S. Michael de Angelis*, Saint-Michel-des-Anges, Saint-Michel. Fondé par le comte Roger de Limoges (qui l'offre au monastère de Charroux dans son testament) ? (Aquitaine).

Après 785 : Collonges, monastère dit *Colongia*, Saint-Martin. Fondé par les moines de l'abbaye de Charroux après la donation du comte Roger de Limoges (Aquitaine).

786 ? : Marolles-sur-Seine, monastère dit Saint-Maurice. Offert par Charlemagne au monastère Saint-Germain-des-Prés en 786. Fondation du monastère à ce moment ? (Neustrie).

787-796 : Mainz, monastère dit Saint-Alban. Fondé par Richulf, archevêque de Mayence. Abbatiale consacrée en 805 (Alémanie).

Avant 788 : Baumerlenbach, monastère dit *Alirinbach*, Saint-Sauveur, Sainte-Marie et tous les saints (Alémanie).

788 : Ratisbonne, monastère dit *Niedermünster*, Saint-Erhard. Fondé par Tassilon III duc de Bavière (Bavière).

789-800 : Herford / Müdehorst, monastère dit Sainte-Marie ? Fondé en 789 par le noble Waltger à Müdehorst et déplacé en 800 (Saxe).

790 : Badia di Ripoli, monastère dit Saint-Barthelémy. Fondé par Adonald, duc de Ligurie et de Toscane (Lombardie).

790 (?) : Herrieden, monastère dit Saint-Sauveur. Fondé par le seigneur Cadolt (Austrasie).

790/795 : Conques, monastère dit *Conchae, Conquarum*, Saint-Sauveur puis Sainte-Foy. (Re)fondé par l'ermite Dadon. Fondation soutenue par Louis d'Aquitaine (Aquitaine).

Années 790 : Citou, monastère dit Saint-Jean d'*Excitorio*, de Citou. Fondé par l'abbé saint Aignan/Anianus (Septimanie/Marche d'Espagne).

Années 790 : Caunes, monastère dit Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Fondé par l'abbé saint Aignan/Anianus, sur une terre et une *villa* (dite Bufens) offertes par le comte Milon (Septimanie/Marche d'Espagne).

790-800 : Saint-Savin-sur-Gartempe, monastère dit *Sanctus Savinus in Pictonibus*, Saints-Savin-et-Cyprien. Fondation par l'abbé Badillus/Baldilus certainement soutenue par Charlemagne (Aquitaine).

791-800/804 : Cormery, monastère dit *Cormeriacus, Cormaricus, Cella*, Saint-Paul. Fondé par Alcuin, Benoît d'Aniane et l'abbé Hitier/Ithier de Saint-Martin-de-Tours en 791. Nouvelle église et monastère reconstruit en 800-804 par Alcuin et l'abbé Fridugise (Aquitaine, à la frontière de la Neustrie).

792-810 : Spalt, monastère dit *Rezat/Rethratenza*, Saint-Sauveur. Fondé par l'évêque Adalwin de Regensburg (Bavière).

793-803 : Nottuln, monastère dit Nottulense. Fondé par saint Liudger (Saxe).

793-809 : Mimigernaford (Münster), monastère dit *Mimigernaford, monasterium*. Fondé par saint Liudger (Saxe).

Avant 794 : Saint-Laurent in Olibegio / Conques-sur-Orbiel, monastère dit Saint-Laurent. Fondé par l'abbé saint Aignan/Anianus (Septimanie/Marche d'Espagne).

797 : Ambronay, monastère dit *Ambroniacum*, Sainte-Marie. Fondé par saint Barnard (Bourgogne).

Avant 799 : Celleneuve, monastère dit *Cella Nova*, Sainte-Croix. Fondé avant 799 par Benoît d'Aniane. Propriété confirmée par Charlemagne (Septimanie/Marche d'Espagne).

Avant 799 : Asogrado/Sograde, monastère dit *Asogrado cellam*. Fondé avant 799 par Benoît d'Aniane. Propriété confirmée par Charlemagne (Septimanie/Marche d'Espagne).

799 : Werden, monastère dit Saint-Sauveur, Sainte-Marie et Saint-Pierre. Fondé par saint Liudger (Saxe).

799 : Liesborn, monastère dit *Lesbornnensi*. Fondé en 799 à l'emplacement d'une église missionnaire construite vers 784 (Saxe).

799 : Foix, monastère dit *de Fusco*, Saint-Volusien. Fondé au plus tard sous le règne de Charles le Chauve (vers 799 selon Cottineau). Fondé avec l'appui de Louis d'Aquitaine ? (Aquitaine, à la frontière avec la Marche d'Espagne).

Avant 800 : Schienen, monastère dit *Skina,* Saints-Genès-et-Eugène (Alémanie).

Avant 800 : Réez, monastère dit *Redum*, Saint-Martin ? (Neustrie).

Deuxième moitié du VIIIe siècle – avant 788 : Einfirst/Mattenzell, monastère dit *Einfirst/Mattencella*. Fondé par le comte Matto le Vieux (Austrasie, à la frontière de la Saxe).

Deuxième moitié du VIIIe siècle : Müstail, monastère dit Saint-Pierre (Rhétie).

Deuxième moitié du VIIIe siècle / IXe siècle : Montecchia di Crosara, monastère dit Saint-Sauveur ? (Lombardie).

Fin du VIIIe siècle : Alloue, monastère dit *Lauda, Loa*, Sainte-Marie. Fondé par le comte de Limoges, Roger (Aquitaine).

Fin du VIIIe siècle : Nanteuil-en-Vallée, monastère dit *Nantolium. Nantogilum, Nantoliacum in Valle*, Notre-Dame, Saint-Benoît. Fondé par Charlemagne ou Louis d'Aquitaine ? (Aquitaine).

800 : Rasdorf, monastère dit *Ratesdorf*. Fondé par Baugulf après que le "mark" de Rasforf ait été offert à Fulda vers 780-781 par les comtes Roggo, Hatto et leur frère Nordiu, le comte Brunicho et son frère Moricho, Eggihart et son frère Job ainsi que l'abbesse Emhild de Milz (Austrasie).

Vers 800 : Helmstedt, monastère dit *Helmonstedi*. Fondé par saint Liudger (Saxe).

Vers 800 : Visbek, monastère dit Saint-Vitus après 855. Fondé par Gerbert Castus, missionnaire en Saxe, disciple de Liudger ? (Saxe, à la frontière de la Frise).

Vers 800 : Les Chases/Chazes, monastère dit *Casae*, Saint-Pierre. Fondé par Engalmode, femme du seigneur de Chanteuges, Claude (Aquitaine).

800-806 : Vérone, monastère dit Saint-Zénon. L'église est consacrée en 806, en présence du roi d'Italie, Pépin, fils de Charlemagne, probablement à l'origine de sa fondation. (Lombardie).

802 : Wolfsmünster. Monastère dit Saint-Boniface ? *Cella* fondée par Baugulf, abbé de Fulda (Austrasie).

802-817 : Hameln, monastère dit *Romanuskloster*, Saint-Boniface. Fondation légendaire avant 779 par le comte Ebrard et sa femme Odegundina (invention). Sûrement fondé par le comte Bernard et sa femme Christina, entre 802 et 817 avec le soutien de l'évêque Erkanbert de Minden (ancien moine de Fulda et frère de Baugulf) (Saxe).

803-804 : Cruas, monastère dit *Crudatium, Crudatense*, Sainte-Marie. Fondé par un comte du Vivarais, Eribert ou Teydon (?) et par des moines envoyés par Benoît d'Aniane (Provence).

804 : Gellone, monastère dit Saint-Sauveur. Fondé par Guilhem/Wilhelm, comte de Toulouse (Septimanie/Marche d'Espagne).

804 : Karsbach, monastère dit *Charoltespach* / *Caragoltesbah*. Fondé par Gisla, fille du comte saxon Hessi, pour sa fille Hruodhilt (Austrasie).

805 : Padern/Mohlet, monastère dit *cella*, Saint-Pierre, Saint-Martin. Fondé par Charlemagne et/ou l'abbaye de Lagrasse lorsque l'empereur offre les *villae* de Padern et de Mohlet à l'abbaye (Septimanie/Marche d'Espagne).

Vers 807 : Le-Mas-d'Azil, monastère dit *Mansum Azilis*, *Asilo*, Saint-Étienne (Aquitaine, à la frontière de la Marche d'Espagne).

808 : Vaudesson/ Allemant, monastère dit Saint-Ghislain ? (Neustrie).

Avant 809/811 : Ischia di Castro, monastère dit *Sancti Columbani* (Lombardie).

Vers 810 : Castres, monastère dit *Castrense*, Bellecelle, Saint-Benoît. Ermitage fondé en 647 par Sigebert III d'Austrasie. Refondation par Benoît d'Aniane et par le comte albigeois Ulfarius institué par Charlemagne (Aquitaine).

Avant 812 : Bourg-Saint-Pierre, monastère dit Saint-Pierre de Montjoux. Fondé par Willicaire abbé de Saint-Maurice d'Agaune avant 812 (Bourgogne) ?

812 : Volx, monastère dit *Baulis, Baulae*, Saint-Marie. Fondé par l'évêque de Sisteron (Digne) Jean II (Provence).

812 ? : Sainte-Foy-la-Grande, monastère dit *Sancta Fides* de Vinairols, Sainte-Foy. Fondé par l'abbaye Sainte-Foy de Conques ? (Aquitaine).

813 ? : Montalcino, monastère dit Saint-Antime/Antimo. Légende fondation par Charlemagne (Lombardie).

Avant 816 : Savigny, monastère dit Saint-Martin. Certainement par Leidrade, évêque de Lyon (798/799-816) (Bourgogne).

b. Fondations incertaines pour le règne de Charlemagne

VIIIe siècle : Châteauvieux, monastère dit Sainte-Marie ? Fondé par les moines de l'abbaye de Menat (Aquitaine, à la frontière de la Neustrie).

VIIIe siècle : Sacierges / Saint-Benoît du Sault, monastère dit *Sanctus Benedictus de Saltu*, *Caput Servium*, Saint-Benoît. Fondé par des moines de Fleury (Aquitaine).

VIIIe siècle : Massa Martana, monastère dit *monasterium Sancti Faustini* (Lombardie).

VIIIe siècle : Baschi, monastère dit *monasterium Sancti Gemini de Massa*. Fondé par le noble Salviano (Lombardie).

VIIIe siècle : Alix, monastère dit *Ali*, Saint-Denis. Fondé selon la légende au VIIIe siècle (par le comte de Lyon, dignité créée par Charlemagne ?) (Bourgogne).

VIIIe siècle : Pamiers, monastère dit *Appamiensis*, Saint-Antonin. Fondé au VIIIe siècle et doté par Pépin le Bref ? Ou fondé par les comtes de Carcassonne pendant le règne de Charlemagne ? (Aquitaine, proche de la Marche d'Espagne).

VIIIe- IXe siècle : Böckweiler, *Bliescastel, Blesitchowa, Bliesgau* (plus tard, à l'époque romane, devient église paroissiale Saint-Étienne). Fondé entre le VIIIe et le IXe siècle, peut-être par les moines ou l'abbé de Hornbach dont le monastère dépend au XIIe siècle (Austrasie, proche de l'Alémanie).

Fin VIIIe siècle – avant 840 : Vreden, monastère dit *Fretheni*. Fondé à l'emplacement d'un centre missionnaire actif à la fin du VIIIe siècle, au plus tard en 840 (Saxe).

719-814 ? : Reims, monastère dit Saint-Pierre-le-Bas. Fondé entre 719 et la fin du règne de Charlemagne (Neustrie).

750-817 : Schlüchtern, monastère dit *monasterium Sculturbura,* Saint-Michel, Sainte-Marie. (Austrasie).

768-814 : Montjoi, monastère dit Notre-Dame de Montjoy. Légende d'une fondation par Charlemagne lors d'une visite pastorale (Septimanie/Marche d'Espagne).

Avant 765 - 800 : Disentis, monastère dit *Desertina, monasterium Dissertinensis*. Abbatiale Sainte-Marie. Fondé avant 765 ou, au plus tard, vers 800 par Charlemagne lors de son retour de Rome après son couronnement (Rhétie).

Avant 816 : Simorre, monastère dit *Simorra*, Sainte-Marie et Saint-Michel. Fondation légendaire par Clovis (Aquitaine).

Avant 817 : Cabrières, monastère dit *Caprariense*, Sainte-Marie (Septimanie/Marche d'Espagne, à la frontière de la Provence).

Avant 817 : Faget-Abbatial, monastère dit *Altum-fragitum*, Saint-Sixte (Aquitaine).

Avant 817 : Feuchtwangen, monastère dit Saint-Sauveur. Légende d'une fondation sous Charlemagne. Première mention en 817 (Austrasie).

IXe siècle : Bardolino, monastère dit Saint-Zénon. Fondé dans le cours du IXe siècle (Lombardie).

IXe siècle : Aslonnes, monastère dit *Alona*, Saint-Marie (Aquitaine).

Inconnu : Freising, monastère dit *Hukiperhti*. Abbatiale Saint-Andrea. Fondé par un membre de la famille des Müsinger. Première mention en 806-811 sous l'épiscopat d'Atto (Bavière).

Inconnu : Nevers. Monastères Saint-Didier, Saint-Martin, Saint-Sauveur. Fondés avant le précepte de Charles le Gros de 886 (Bourgogne).

Inconnu : Vierzon, monastère dit *Virzio, Virzinum, Cella*, Saint-Pierre. Fondé sous le règne de Charlemagne en même temps que l'abbaye de Dèvres dont il dépendait ? Ou en 843 ? (Aquitaine).

Inconnu : Saint-Dié, abbatiale Saint-Maurice ? Fondé à la demande de Charlemagne pour le salut de son père Pépin ? (Austrasie).

Inconnu : Lavedan, monastère dit *Sanctus Sabinus in Levitania*, Saint-Savin. Fondation avant le règne de Louis le Pieux qui la restaure après qu'elle ait été détruite par les Sarrasins (?) (Aquitaine).

c. Cas particuliers

Nous présentons ici les cas particuliers qui pourraient potentiellement être à la fois des implantations monastiques nouvelles ou des reconstructions. Dans ces cas-ci, la date de la fondation monastique originelle est méconnue ou encore légendaire. Certains des sites étaient auparavant occupés par des ermitages dont le passage à la vie communautaire est également inconnu. Il est possible que le succès de quelques sites ait rapidement attirés des frères, qui se sont installés aux côtés de l'ermite comme nous l'avons par ailleurs constaté

en Italie pour les périodes précédentes[241]. Aussi la classification de ces établissements entre implantation nouvelle et modification de structures monastiques existantes est encore à déterminer.

765-775 : Hersfeld, monastère dit Saint-Wigbert, Simon et Juda. Premier ermitage fondé par Sturm en 736. Monastère fondé par l'archevêque de Mayence, Lullus, entre 765 et 775 (Austrasie, à la frontière de la Thuringe et de la Saxe).

769-772 : Neustadt am Main, monastère dit *Rorlach/Rorinlacha*, Saint-Sauveur, Sainte-Marie. Un premier monastère fondé par Burkard/Bouchard entre 738 et 741 ? Seconde fondation en 769/772 par l'évêque de Würzburg, Megingaud/Meingaudus (Bavière).

Fin VIIIe siècle : Saint-Florent-le-Vieil, monastère dit *Glonnense, Salmuriense*, Mont-Glonne, église Saint-Sauveur. Première installation vers 390 par saint Florent. Deuxième fondation et reconstruction à la fin du VIIIe siècle par l'abbé Abaldus (Neustrie, à la frontière de l'Aquitaine).

802 : Niedermünster, monastère dit Niedermünster, Saint-Martin sous Odile puis Sainte-Marie à partir de la refondation et déposition des reliques de la croix en 802 ? Fondation légendaire par sainte Odile, vers 720. Fondation/refondation en 802 par le comte Hugues III d'Alsace qui y dépose les reliques de la Croix offerte par Charlemagne (Austrasie).

[241] Voir I. A. et les recherches de G. Cantino Wataghin.

d. Conclusion

En raison des lacunes documentaires, textuelles comme archéologiques, l'ensemble ici présenté est forcément non exhaustif, par rapport à ce qui a dû être. Cependant, nous nous efforçons d'analyser, ci-dessous, les données qu'il a été possible de rassembler. De cette liste chronologique, il est convient donc de restituer quelques tendances relatives aux implantations monastiques nouvelles.

Durant toute la durée du règne de Charlemagne, les fondations de monastères ont été régulières, sans véritable période creuse. Si l'on s'en tient à ces données, on constate cependant que ce sont les premières années du règne qui ont été les plus fécondes avec la création d'une trentaine d'établissements, entre 768 et 780. Entre 780 et 790 ainsi qu'entre 790 et 800, on observe un léger fléchissement – bien que stable dans le temps – avec, à chaque fois, une vingtaine de nouvelles implantations. Le phénomène ralentit davantage à la fin du règne, entre 800 et 814, avec moins de 20 établissements recensés.

Des monastères ont été fondés dans l'ensemble des régions du royaume (Synthèse fig. 19, 20, 22 et 23). De cette liste, on en compte 28 pour l'Aquitaine, 20 pour l'Austrasie, 18 pour la Septimanie/Marche d'Espagne, 17 pour la Bavière, 12 pour la Lombardie, 12 pour la Saxe, 8 pour l'Alémanie, 7 pour la Bourgogne, 7 pour la Neustrie, 4 pour la Provence, 3 pour la Rhétie, 1 pour la Frise.

Une des régions dans laquelle le plus de monastères a été fondé est donc l'Aquitaine ; ce qui s'explique déjà par le fait qu'il s'agisse d'un des plus vastes territoires du royaume franc. Ces 28 nouvelles implantations sont disséminées sur tout son territoire, sans que l'on puisse observer de pic chronologique particulier. Il faut mettre l'Aquitaine en regard avec la région de la Septimanie et la Marche d'Espagne, bien moins étendues mais pour lesquelles on dénombre 18 créations. Comme cela a déjà été évoqué précédemment[242], ces trois régions ont été soumises aux Francs ; vers 750, pour la Septimanie, prise aux musulmans par Pépin le Bref ; vers 769, pour l'Aquitaine qui était demeurée autonome jusque-là mais dont la rébellion du duc soutenu par les nobles de la région provoqua l'intervention militaire

[242] Voir notamment la biographie sur Guilhem/Guillaume de Gellone, comte de Toulouse.

de Charlemagne ; et enfin, vers 796, pour la Marche d'Espagne constituée de plusieurs comtés formant comme un glacis protecteur au sud du royaume franc. Vers 787/788, Charlemagne entreprend à nouveau de marcher sur la Septimanie ainsi que sur la Marche d'Espagne[243]. En cela, l'implantation de monastères répond aux besoins du pouvoir franc et de ses comtes de quadriller le territoire et de le contrôler par le biais de ces nouvelles structures administratives également propriétaires de vastes domaines. Ces régions sont également soumises, au début du règne de Charlemagne, à une polémique religieuse. Le mouvement adoptianiste, porté par les archevêques et évêques de Tolède et d'Urgel, influence la pratique religieuse des populations ainsi que des ecclésiastiques locaux[244]. Aussi, l'Aquitaine et la Septimanie deviennent les régions d'intervention des défenseurs de la doctrine trinitaire telle qu'elle a été définie au concile de Nicée II, professée par Charlemagne, Alcuin ainsi que Théodulf d'Orléans, et incarnée sur le terrain par Benoît d'Aniane[245]. Ce dernier réalise et encourage la fondation de nombreux établissements monastiques, en charge dès lors de l'évangélisation et du maintien de la « vraie foi ». Il est, entre autres, accompagné dans cette mission par Nebridius, fondateur de Lagrasse, par son ami l'abbé Athale/Atala, fondateur de Saint-Polycarpe et par son disciple Aignan/Anianus, abbé de Caunes[246]. Nombreux sont les abbés et les moines d'Aquitaine ainsi que de Septimanie encouragés à lutter de la sorte contre l'adoptianisme[247]. Ainsi, des fondations monastiques y apparaissent régulièrement durant tout le règne de Charlemagne.

L'Austrasie est également une région riche en implantations nouvelles avec 20 fondations. Celles-ci s'expliquent en partie par la volonté de grandes familles nobles, comme les Mattonen, d'étendre leur contrôle sur leur territoire tout en répondant aux besoins de leur piété. Pour les établissements proches de la Saxe et de la Thuringe, leur création répond aussi à la nécessité d'établir des centres religieux servant de bases pour les missionnaires, comme on peut l'observer avec les fondations de Rasdorf[248],

[243] Strauch, 2013.
[244] Bührer-Thierry, 2015, p.87-88.
[245] Depreux, 1997, p.124-125 ; MGH, *Alcuini Epistolae*, n°205, p.340.
[246] Voir tableau.
[247] Lettre d'Alcuin, n°187 et 205.
[248] Schneider, 1840, p.209 et Gockel, 1973-1974, p.12-13 ; *Germania Benedictina*, *Hessen*, 7, p.910.

Wolfsmünster[249] et Hünfeld[250] par Baugulf de Fulda ou de Hersfeld[251] par Lullus de Mayence – ce dernier étant d'ailleurs fondé avant même la conquête franque. Ainsi, les implantations austrasiennes doivent être mises en regard avec celles de la Frise (1 fondation) et de la Saxe (12 fondations) dont l'évangélisation des populations est à entreprendre depuis leur récente conquête – toujours en cours d'ailleurs pour la Saxe, pendant le règne de Charlemagne. Dans ces régions, des monastères sont créés dès les premières interventions militaires franques et continuent d'être régulièrement implantés pendant tout le règne de Charlemagne[252].

Pour la Bavière qui comptabilise 17 fondations, les motivations sont similaires. Il s'agit tout autant pour Tassilon III, duc de Bavière, de se créer un réseau de monastères (et donc, d'entités administratives et foncières) que d'une nécessité d'évangélisation des populations, surtout de la Carinthie et des terres proches de celles-ci[253]. Le duc étant le fondateur ou le soutien et donateur principal de ces établissements, on observe un pic d'implantations pendant sa gouvernance entre 748 et 788.

On peut imputer les mêmes motivations pour les autres régions que sont la Lombardie, la Neustrie, l'Alémanie, la Bourgogne, la Provence et la Rhétie et dans lesquelles les monastères sont également voués à servir de points d'appui à la domination territoriale des familles nobles, des comtes ou encore des évêques – la plupart missionnés par le souverain même. Aussi, et bien que ces régions soient, en grande partie, christianisées depuis des décennies voire des siècles, ce sont essentiellement les couches supérieures de la société et les zones urbaines qui ont été évangélisées. Dans les campagnes, les pratiques païennes demeurent vives et l'implantation de monastères a donc également pour mission la christianisation de ces populations[254]. Les petits chiffres donnés pour la Provence et la Rhétie s'expliquent par les dimensions du territoire qu'elles recouvrent, bien plus modestes que pour les autres régions.

---

[249] Kraus, Spindler, 1997, p.241.
[250] Hildebrandt, 1992, p.127 ; Schneider, 1840, p.209 ; *Germania Benedictina*, *Hessen*, 7, p.653.
[251] Voir notice.
[252] Helvétius, 2015, p.67, voir carte.
[253] Dopsch, 2005 ; Voir tableau.
[254] Werner, 1976, p.73.

I. Implantations nouvelles et modifications de l'existant

C. Modifications de complexes plus anciens

Les travaux dans le cadre de monastères déjà existants sont difficiles à recenser, dans la mesure où nous pâtissons du manque de sources ainsi que de leur fiabilité incertaine. Les mentions écrites relatives à des entreprises de restauration ou d'agrandissement sont nécessaires car elles permettent d'interpréter plus précisément les vestiges archéologiques retrouvés, et ainsi de pouvoir les attribuer à un abbatiat en particulier. Elles sont cependant peu fréquentes. Les recherches archéologiques complètent ces lacunes lorsque nous n'avons pas de textes ou, dans le cas contraire, permettent de les vérifier. Hélas, elles restent aussi assez rares, à l'égard du grand nombre de monastères à envisager – lorsque nous en connaissons la localisation. Notons enfin que lorsqu'il n'y a aucune source textuelle à disposition, il devient difficile d'interpréter les sources archéologiques récoltées et surtout de les faire concorder avec des dates précises de règne ou d'abbatiat. Nous ne pourrons donc ici que nous efforcer de présenter l'ensemble (forcément non exhaustif, par rapport à ce qui a dû être) des données qu'il a été possible de rassembler.

1. Personnalités impliquées

a. Ecclésiastiques

i. Angilbert

Né dans une famille aristocratique, peut-être celle du comte de Ponthieu, Angilbert a grandi à la cour de Pépin le Bref et devient de ce fait un proche de Charlemagne. Au sein de l'Académie palatine, il est formé par Paulin d'Aquilée, Pierre de Pise et Alcuin qui le surnomme Homère en raison de son intérêt pour la poésie (Virgile et Ovide notamment)[255]. Il fait ainsi partie du cercle restreint d'intellectuels et d'ecclésiastiques de la cour qui gravitent autour du roi et d'Alcuin.

[255] Lettre d'Alcuin, n°95 et 164.

Conseiller et proche de Charlemagne, il aurait eu deux fils, Nithard et Harnid, avec Berthe, la fille de Charlemagne[256]. Il est nommé par Charlemagne *primicerius palatii* auprès de son fils Pépin et accompagne ce dernier en Italie en 782. Il forme alors un groupe de lettrés entourant le prince et recherche, pour Charlemagne et sa cour, des érudits qu'il lui envoie[257].

À son retour, vers 790, Charlemagne lui offre l'abbatiat de Centula/Saint-Riquier dont il entreprend aussitôt la reconstruction et la réforme liturgique. Abbé laïc, il dote le monastère de plusieurs églises, d'une multitude de reliques ainsi que d'une importante bibliothèque. Il en fait un important centre religieux, intellectuel et culturel. Angilbert ne manque pas de préciser qu'il doit la reconstruction du monastère et la possession d'autant de reliques à la générosité de Charlemagne[258]. En l'honneur du souverain, il institue d'ailleurs à Saint-Riquier une prière quotidienne pour le salut du roi et de sa famille[259]. Tout comme Alcuin et Charlemagne, Angilbert est un fervent défenseur du dogme trinitaire, comme il apparaît dans ses écrits mais aussi dans ses choix architecturaux[260].

Dès cette époque, Angilbert est également chargé de la surveillance des provinces maritimes du nord de la Gaule, alors menacées par les raids vikings. C'est certainement afin d'inspecter les défenses de la région que Charlemagne lui rend visite à Centula, à Pâques de l'an 800, juste avant son couronnement à Rome auquel Angilbert l'accompagnera.

Ses nouvelles fonctions dans le nord de la Gaule ne n'empêchent pas Angilbert de continuer à servir le roi, qui l'envoie plusieurs fois en mission diplomatique à Rome en 792 et en 794 ou 796[261]. Après le Concile de Francfort de 794, il est chargé d'apporter au pape les *Libri Carolini*. Alcuin lui écrit pendant l'un de ses voyages et lui demande de lui envoyer des reliques[262]. Il le tient en haute estime et le qualifie dans une lettre au pape Hadrien et de

---

[256] Lauer, Nithard, 1926, p.138-139.
[257] Jullien, 2004, p.402.
[258] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p. 54 : « Piissimus autem rex Karolus ex suis, ut dictum est, thesauris tantam et tam immensam eidem delegavit pecuniam, ut ad omne opus necessarium, mercede abundante, ante deficeret quis operaretur et quod operaretur, quam unde operarius remuneraretur ».
[259] Voir notice.
[260] Voir notice.
[261] Favier, p.460.
[262] Lettre d'Alcuin, n°75.

filius […] *carissimus electissimus domini mei regis missus*[263]. Le pape lui-même, dans une lettre de 791 à Charlemagne, précise qu'Angilbert est un familier fidèle du roi, abbé et ministre de la chapelle[264]. Dans une de ses lettres au pape Léon III (796), Charlemagne présente Angilbert comme le « conseiller habituel de notre intimité »[265]. Angilbert est ainsi à plusieurs reprises peint sous les traits d'un homme pieux, sage et fidèle à ses amis. Ses qualités d'émissaire et d'abbé sont louées par tous.

Proche d'Alcuin, avec qui il entretient une correspondance, Angilbert lui adresse, à sa demande, des livres comme l'Histoire des Goths de Jordanès[266]. Ainsi les manuscrits mais aussi les idées circulent entre les abbayes de Saint-Riquier et de Saint-Martin de Tours.

En tant qu'ancien maître et protecteur d'Angilbert, Alcuin semble également s'inquiéter de son penchant pour le siècle et de son intérêt pour les bateleurs ambulants. Il lui en fait le reproche et s'en renseigne auprès d'Adalhard de Corbie, leur ami commun, avec qui il entretient également une correspondance[267]. Alcuin s'inquiète de ce que le capitulaire interdisant les animations théâtrales ne fâche Angilbert[268].

Parmi les textes d'Angilbert qui nous sont parvenus, nous retenons surtout : plusieurs poèmes dont un inscrit sur les murs de l'abbatiale, le *De perfectione Centulensis ecclesiae libellus* et l'*Institutio de diversitate officiorum*[269]. Le *Libellus* d'Angilbert traite de la consécration des nouveaux édifices de culte de Centula[270]; Angilbert commence par y relater l'achèvement des sanctuaires et la consécration de ceux-ci puis il en énumère les reliques, les autels ainsi que les objets, vêtements liturgiques, livres qu'ils renferment. L'*Institutio* est un règlement liturgique décrivant l'ensemble des processions à l'intérieur et à l'extérieur du complexe. Angilbert l'écrit et s'en sert afin d'assurer la bonne réforme de son monastère, réforme voulue et soutenue par Alcuin et Charlemagne.

---

[263] Lettre d'Alcuin, n°27.
[264] MGH, *Epistolae selectae pontificum,* n°2.
[265] Viarre, 1992, p .271 ; Lettre d'Alcuin, n°93 : « manualem nostrae familiaritatis auricolarium ».
[266] Peltier, 1963, p.73-77.
[267] Kasten, 1992, p.22.
[268] Peltier, 1963, p.73-77 ; MGH, Epp IV, n°175, p.290, n°237, p.381.
[269] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier.*
[270] Wagner, 2004.

ii. Adalhard

Adalhard appartient à la famille royale carolingienne. Son père, le comte Bernard, était le fils illégitime de Charles Martel et d'une saxonne[271]. Né du premier mariage de son père avec une franque, vers 751-752, Adalhard a des demi-frères (dont Wala, co-fondateur de Corvey) et des demi-sœurs issus d'un second mariage avec une saxonne. Des études ont permis de démontrer le lien particulier qui unissait Adalhard aux familles nobles saxonnes. B. Kasten suppose qu'Adalhard est un descendant de Hessi, chef des Ostphales, et de la famille des Ekbertiniens-Popponiens[272]. Elle rappelle aussi qu'il pourrait appartenir à la famille noble austrasienne des Widoniens. En tout cas, Adalhard passe pour avoir grandi à la cour de Pépin, en compagnie de Charlemagne avec qui il partage les mêmes maîtres. Il devient ensuite un membre de la cour de Carloman. À la mort de ce dernier, il entre, malgré lui d'après Éginhard, au service de Charlemagne[273].

Un Adalhard est cité dans les *Annales Mettesens priores* et dans les *Annales regni Francorum* en décembre 771[274]. Les textes rapportent l'hommage rendu à Charlemagne à Corbeny par les proches de son frère Carloman alors décédé. Parmi les dignitaires, figure un comte, Adalhard. Plusieurs propositions d'identification ont été émises, dont celle qu'il s'agirait du futur abbé de Corbie. En effet, d'après sa *Vita*, Adalhard de Corbie n'entra au monastère qu'après la répudiation par Charlemagne de sa première épouse lombarde – événement qui eut lieu probablement peu de temps après la mort de Carloman[275]. Il est possible que le changement de politique de Charlemagne vis-à-vis de l'Italie ait été décidé à

---

[271] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.61, p.530.
[272] Kasten, 1986, p.15.
[273] *Patrologia Latina*, 104, année 771, col. 392: DCCLXXl: Peracto secundum morem generali conventu super fluvium ScaJdiam in villa VaJentianas, rex Karlus ad hiemandum proficiscitur. Gumque ibi aliquamdiu moraretur, Karlomannus frater a. d. 2 Nonas Decembris decessit in villa Salmontiaco. Et rex ad capiendum ex integra regnum animum intendens, Carbonacum vilIam venit. Ibi Wllharium episcopum Sedunensem et Folradum presbiterum et alios plures sacerdotes, comites etiam atque primates fratris sui, inter quos vel paecipui fuere Warinus et Adalhardus ad se venientes suscepit. Nam uxor eius et filii cum parte optimatum in Italiam profecti sunt. Rex autem profectionem eorum in Italiam quasi supervacuam patienter tulit.
[274] MGH, *Annales Mettenses priores,* p.57 ; MGH, *Annales regni Francorum*, p.32.
[275] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.7, p.525.

ce moment-là, voire même demandé par les grands de Corbeny en échange de leur ralliement. Ainsi Adalhard aurait pu être élevé à la cour de Pépin en tant que laïc avant de rejoindre la cour de Carloman. Néanmoins, B. Kasten concède qu'il semble assez jeune (environ 20 ans) pour bénéficier d'une telle position à Corbeny ; bien que ce ne soit pas impossible, étant lui-même fils de comte. Ce n'est qu'après ces deux événements majeurs qu'il serait devenu moine. Rappelons qu'une autre identification, avec le comte Adalhard de Chalon-sur-Saône, est tout aussi plausible, d'autant plus que la *Vita Adalhardi* est muette quant à l'éventuel titre de comte d'Adalhard de Corbie. Ce comte de Chalon-sur-Saône était intéressé par la question italienne, en raison de la proximité de son comté avec les Alpes[276].

Quoi qu'il en soit, Adalhard entre au monastère de Corbie en 772. Il apparaît dans la liste de la communauté des moines de Corbie incluse dans le livre de fraternité de Saint-Pierre de Salzbourg[277]. Son nom est, par ailleurs, écrit juste en dessous de celui de l'abbé Maurdramne. D'après son texte hagiographique, il se serait retiré en signe de protestation contre la répudiation de la fille du roi lombard, ne souhaitant pas partager la responsabilité de la démarche du souverain, qu'il jugeait illicite[278]. Ainsi, outre des motifs moraux, sa motivation peut également avoir été politique. Il ne souhaitait pas partager la nouvelle orientation prise par Charlemagne dans la question lombarde et voulait peut-être se soustraire à la nouvelle autorité[279]. B. Kasten évoque également la possibilité qu'il ait pu être contraint d'entrer au monastère en raison de sa divergence d'opinion. Il ne s'agit que d'une hypothèse, car nous ne connaissons pas d'exemples d'amis politiques d'Adalhard à qui on aurait imposé la vie monastique entre 771 et 772.

Dès l'arrivée d'Adalhard, sa *Vita* raconte qu'il a été affecté aux travaux des jardins ; ce qui semble une tâche avilissante, et peut-être imposée par le roi selon Pascase Radbert[280]. Rapidement, peut-être pendant son noviciat vers 771-772, il serait parti pour le monastère du Mont-Cassin, apparemment pressé de fuir son entourage ou le roi, les « échos du royaume » l'empêchant de mener à bien sa nouvelle vie spirituelle[281]. Il est ramené à Corbie

[276] Kasten, 1986, p.22-23.
[277] Forstner, 1974, f°7/Bb 11.
[278] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.7, p.525.
[279] Foucher, 2007, p.75.
[280] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.9, p.525.
[281] Foucher, 2007, p.75.

par des envoyés de Charlemagne vers 773, lorsque ce dernier se porte au secours du pape Hadrien Ier, menacé par le roi lombard[282]. Malgré ces précédents épisodes, Adalhard retrouve les bonnes grâces du roi. Hincmar le décrit comme un de ses premiers conseillers (*inter primos consiliaros*)[283]. Vers la fin de la vie de l'abbé Maurdramne de Corbie, entre 780 et 781, il est nommé son coadjuteur et successeur[284]. Selon son hagiographe, il aurait été désigné régent du royaume lombard et précepteur de Pépin, fils encore mineur de Charlemagne, alors élevé à la dignité de roi d'Italie par son père, dès 781[285]. Adalhard est décrit comme le pacificateur de ce royaume, notamment entre les Francs et les duchés de Spolète et de Bénévent.

Il entretient une correspondance avec Paul Diacre qui lui envoie, à sa demande, des copies des lettres de saint Grégoire le Grand, entre 782 et 786[286]. Adalhard entretient également une correspondance avec d'autres grands personnages comme Lothaire Ier ou encore Dungal[287]. On lui connaît une amitié avec Alcuin et Angilbert de Saint-Riquier, monastère situé non loin de Corbie[288]. Alcuin aurait été à l'origine du transfert du demi-frère d'Adalhard, Bernaire, au monastère de Corbie (alors qu'il était à celui de l'île de Lérins)[289].

Adalhard correspond avec Alcuin et le renseigne sur Angilbert (notamment à propos de son penchant pour le siècle et les représentations de saltimbanques)[290]. En 801, il sert d'intermédiaire entre les deux hommes et fait suivre une lettre d'Alcuin à Angilbert[291]. Leur correspondance semble régulière, et surtout particulièrement désirée de la part d'Alcuin, qui ne manque pas de le solliciter dans ses lettres dès 790[292]. À la cour de Charlemagne et dans le cercle d'Alcuin, Adalhard est appelé Antoine, en référence au père du monachisme

---

[282] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.12, p.525.
[283] MGH, Hincmar, chap. 3, 54.
[284] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.14, p.525.
[285] Ibid., chap.16, p.525-526 ; Kasten, 1986, p.42-43.
[286] MGH, *Epistolae Karolini*, n°12, p.508 ; Peltier, 1963, p.78.
[287] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.18, p.526.
[288] Peltier, 1963, p.68-77.
[289] MGH, *Epistolae Karolini*, n°9, p.35, n°220, p.364 ; MGH, *Vita Adalhardi*, chap.35, p.528 ; Kasten, 1986, p.51.
[290] MGH, *Epistolae Karolini*, n°175, p.290, n°237, p.381.
[291] Ibid., n°221, p.364.
[292] Ibid., n°9, p.34, n°175, p.290.

égyptien et à la rigueur monastique pratiquée à Corbie sous son influence[293]. Il est parfois aussi appelé *Augustinus*, en souvenir de saint Augustin[294]. Leur relation n'est pas seulement épistolaire, et les deux hommes se rencontrent épisodiquement. On sait qu'Alcuin manque de se rendre à Corbie en 799, en raison de son état de santé[295]. Dans une autre lettre, de septembre 799, Alcuin demande à Adalhard de lui raconter les entrevues de l'été entre Charlemagne et le pape Léon III, à Paderborn[296]. Si Adalhard n'était pas présent, il était alors certainement très informé sur la question et a dû conseiller le roi sur les démarches à suivre. Pascase Radbert mentionne une rencontre entre Adalhard et le pape mais ne précise pas l'année (en 799-800 ou vers 810-814)[297]. Ces éléments confortent le fait qu'Adalhard est devenu un des grands conseillers de Charlemagne. Il participe notamment au synode d'Aix-la-Chapelle de 802 où ont été discutées des propositions relatives à la vie monastique dans le cadre de la règle bénédictine[298]. Il s'opposé, à ce moment-là, à Benoît d'Aniane, notamment sur la question de la tonsure des novices[299].

On sait également qu'Adalhard, Alcuin et Angilbert s'échangeaient des ouvrages. En 800, Alcuin fait copier des manuscrits corbéiens à Saint-Martin-de-Tours : un de Tite-Live[300] et les *Moralia in Job* de Grégoire le Grand[301]. À Corbie, c'est une copie du *De doctrina christiana* de saint Augustin qui est réalisée d'après un manuscrit de Saint-Riquier[302]. Aujourd'hui, nous avons conservé plus de 800 manuscrits copiés à Corbie (toutes périodes confondues). Adalhard nourrit un intérêt certain pour l'astronomie et est reconnu en son temps comme un spécialiste de cette science. Il est aussi l'auteur d'écrits à consonance politique. À ce titre, Hincmar de Reims reprend et modifie son traité *De ordine palatii et reipublicae dispositione* ou *De ordine palatii et dispositione regni*[303]. Miroir des princes, cet écrit reflète l'implication et l'intérêt de l'abbé dans l'organisation franque de la royauté,

---

[293] Ibid., n°176, n°220, n°222, n°237; MGH, *Vita Adalhardi*, chap. 21, p.526 ; Kasten, 1986, p.47-48.
[294] MGH, *Vita Adalhardi*, chap. 14, p.515.
[295] MGH, *Epistolae Karolini*, n°176, p.291.
[296] Ibid., n°181, p.299.
[297] MGH, *Vita Adalhardi*, chap. 17, p.526 ; Kasten, 1986, p.53.
[298] Semmler, 1965, p.266.
[299] Kasten, 1986, p.56-57.
[300] MGH, *Epistolae Karolini*, n°221, p.365.
[301] BnF, ms. Lat. 12247, f°17-22 ; Kasten, 1986, p.67.
[302] BnF, ms. Lat. 13359.
[303] MGH, Flodoard, L.III, p.531 ; Schmidt, 1962 ; Prou, 1885 ; MGH, Hincmar.

notamment dans la région lombarde. Il y dépeint également l'idéal de la cour carolingienne tout en donnant des conseils d'organisation pratique[304].

Charlemagne confirme les privilèges et l'immunité qui avaient été accordés à Corbie depuis l'époque de Bathilde[305]. À l'époque d'Adalhard, l'abbaye possède des biens patrimoniaux vers Amiens, Arras et Boulogne ainsi qu'en Alsace et dans le Wormsgau[306]. Du temps de Carloman, sa femme, Gerberge, belle-sœur de Charlemagne, fait d'importantes donations foncières à l'abbaye de Corbie (dans la vallée du Rhin, en Alsace et en Hesse rhénane)[307].

L'abbaye de Corbie semble avoir été impliquée dans la christianisation et la création de monastères en Saxe, ce qui était une des volontés de Charlemagne en 800[308]. Anschaire est un des premiers moines saxons de Corbie. Il dirige l'école monastique au temps d'Adalhard, avant de partir pour Corvey en 822 et de devenir l'évangélisateur du royaume danois. On note vers 809/810, à Corbie, la présence d'un otage saxon, Thiodrad ou Théodrade, qui sert d'intermédiaire auprès de ses parents afin d'obtenir leur assentiment pour fonder un monastère sur leurs terres. Le projet est réalisé plus tard, en 815, avec la fondation de Héthis, au temps de l'exil d'Adalhard[309]. L'auteur de la *Translatio sancti Viti* nous apprend que le projet a effectivement été retardé d'environ six ans[310]. Il faut donc voir dans la fondation de Corvey, que nous évoquerons plus loin, la réalisation d'un projet déjà élaboré sous Charlemagne[311].

Enfin, plusieurs moines d'origine saxonne se trouvent à Corbie au temps d'Adalhard, comme notamment le moine Warin ou, encore Bruningus[312]. D'après B. Kasten, Adalhard et le monastère de Corbie, dont la rigueur était reconnue, auraient été

---

[304] Kasten, 1986, p.84.
[305] Ibid., p.60.
[306] Peltier, 1969, p.27 ; Kasten, 1986, p.37-38.
[307] Levillain, 1902, p.124-125 ; Cousin, 1963, p.25.
[308] MGH, *Translatio Viti,* chap.1 ; *Ibid.*, chap. 8, p.578 : « Adalhardus habuit voluntatem de constructione monasterii in Saxoniae partibus. »
[309] Ibid.*,* chap.8, p.579 : « in loco qui dicitur Hethis ».
[310] Ibid.*,* chap.5, p.578 : « Nam ipse Pipinus, Karoli regis filius, ante triennii tempus obierat, et ideo predictus abbas [Adalhardus] non potuit perficere quod cupierat, sicque per sexennii tempus suspensum est opus.»
[311] Foucher, 2007, p.76.
[312] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi*, p.365.

désignés par Charlemagne pour inaugurer le mouvement de fondation monastique en Saxe. Ce choix aurait été justifié par, notamment, les liens de parenté d'Adalhard à la fois avec la royauté carolingienne mais aussi, par ses demi-frères et sœurs, avec la Saxe[313].

En 806, Adalhard est nommé *missus dominicus* pour les environs de Liège[314]. Lui et les autres *missi* rédigent une lettre aux comtes les exhortant à obéir à l'évêque. Il participe également au concile d'Aix-la-Chapelle de 809 où la question du Saint Esprit et du *filioque* est débattue[315] et doit, au début de l'année 810, en rapporter les décisions au pape Léon III, accompagné de l'évêque Bernaire de Worms. À l'occasion de ce concile, il rencontre d'autres conseillers influents : Théodulf évêque d'Orléans et Smaragde abbé de Saint-Mihiel[316]. Une de ses dernières importantes missions est de retourner en Italie, en 810-811, afin d'assurer une nouvelle régence pour Bernard, le fils mineur de Pépin, mort prématurément[317]. Cette fois-ci, plus qu'un précepteur, il est un véritable *missus domini regis*. Il rencontre une dernière fois le pape Léon III en 814[318].

iii. Gisèle

Gisèle est la sœur de Charlemagne. Elle devient abbesse de Chelles avant 788 et le demeure jusqu'à sa mort, peut-être en 810[319]. Nous connaissons sa date de naissance grâce aux *annales Petaviani,* qui la situent en 757, soit trois ans après le sacre de son père, Pépin le Bref, et de ses deux frères à Saint-Denis[320]. Elle est appelée par le pape Paul Ier sa « fille

[313] Kasten, 1986, p.58, p.145.
[314] MGH, *Capitularia*, 1, n°85, p.183.
[315] Capelle, 1958, p.309-322.
[316] Foucher, 2007, p.76.
[317] MGH, *Translatio Viti,* chap.6, p.578 ; Bougard, 2008.
[318] Kasten, 1986, p.72.
[319] Helvétius, 2015, p.161-167. Nous ne connaissons pas la date de sa mort avec exactitude. Seul Éginhard nous apprend qu'elle est morte *paucis annis* avant son frère. Sot, Veyrard-Cosme, 2014, chap.18, p.44.
[320] MGH, *Annales Petaviani*, p.11 : « a.757 : in eodem anno moritur Stephanus papa ; et nativitas Gislanae ».

spirituelle » dans sa lettre de 758, écrite à Pépin le Bref, en remerciement de l'envoi du linge de baptême[321].

Dans un premier temps, elle est promise en mariage au futur empereur d'Orient, Léon IV[322], puis à Adalgise, fils du roi lombard Didier[323]. Les deux projets échouent néanmoins sous la pression des papes Paul Ier puis Etienne III qui y étaient opposés[324]. En effet, la péninsule italienne était à cette époque le théâtre de nombreux conflits entre la papauté, les Lombards et les Byzantins. Malgré leur annulation, la perspective de ces mariages a certainement permis à Gisèle de bénéficier d'une éducation particulière. Sa nièce Rotrude, avait appris la langue grecque et les coutumes byzantines, du temps où elle était promise à Constantin VI, en 781-782. Il est possible qu'il en ait été de même pour Gisèle[325]. Nous savons d'ailleurs que, dans les années 758-763, Pépin le Bref avait demandé au pape Paul Ier que lui soient envoyés des manuscrits grecs[326]. Notons également que la pratique du grec au monastère de Chelles est avérée pour cette époque, comme l'atteste le sacramentaire gélasien dit *Vaticanus Reginensis 316*, réalisé à Chelles.

À une date inconnue, Gisèle se consacre alors à la vie spirituelle et est nommée abbesse de Chelles, où lui est confiée Rotrude, la fille de Charlemagne. A. Stoclet suggère que Gisèle aurait pu être non seulement abbesse de Chelles mais aussi de Notre-Dame de Soissons et d'Argenteuil[327]. Dans tous les cas, le choix de placer sa sœur à la tête du monastère est, comme le qualifie J.-M. Laporte, une nomination politique et patrimoniale[328].

Elle noue des relations avec les abbés de Saint-Denis, Fulrad, Maginaire puis Fardulphe ainsi qu'avec Alcuin, avec qui elle entretient une correspondance entre les années

---

[321] MGH, *Codex Carolinus*, p.511-512 (n°14).
[322] Auzépy, 1994, p.53-54.
[323] Halphen, 1968, p.93-95.
[324] MGH, *Codex Carolinus*, p.560-563 (n°45) ; A.-M. Helvétius rappelle cependant que cette opposition papale n'avait pas dissuadé Charlemagne d'épouser la fille du roi Didier. Il est alors possible que Gisèle, en tant que « fille spirituelle » du pape, ait été plus sensible au discours de ce dernier. Helvétius, 2015, p.166.
[325] *Ibid.*, p.165.
[326] MGH, *Codex Carolinus*, p.529 (n°24).
[327] Stoclet, 1986, p.250-270.
[328] Laporte, 1988, p.3.

793 et 801[329]. L'analyse de ces lettres permet de cerner les intérêts de Gisèle, qui se portent essentiellement sur l'étude, l'exégèse biblique et la transcription de manuscrits[330]. Alcuin, comme à son habitude, lui attribue un surnom, Lucia, et la qualifie de *femina verbipotens*. Ces termes renverraient à la qualité de ses enseignements mais aussi à son action politique et à son rôle de conseillère auprès de son frère Charlemagne et plus généralement de l'Empire[331].

En effet, pour J. Nelson, Gisèle aurait été particulièrement impliquée dans la politique et l'idéologie impériale carolingiennes. Elle aurait été une des instigatrices, avec Alcuin, de l'élévation impériale de Charlemagne mais aussi de la réconciliation de Charlemagne avec ses fils. Elle aurait été notamment impliquée dans la *divisio* de 806 en prenant la défense du fils aîné de son frère, le jeune Charles[332]. Toujours selon J. Nelson, Gisèle aurait été présente à Rome, en 800, lors du couronnement de Charlemagne ; ce qui confirmerait à nouveau le rôle qu'elle a pu jouer[333]. Cette hypothèse se fonde sur une lettre qu'Alcuin lui écrit pour la remercier de lui avoir relaté les événements de Rome[334]. Elle aurait été ainsi un témoin direct du couronnement. Cependant, pour A.-M. Helvétius, cela ne suffit pas à prouver la présence de Gisèle à Rome, qui aurait pu rapporter à Alcuin le témoignage d'une tierce personne[335].

Gisèle, en tant que fille et sœur de roi, possédait de nombreux biens. Le 13 juin 799, elle fait une importante donation à Saint-Denis pour la mémoire de ses parents, Pépin et Bertrade, qui y étaient enterrés[336]. Charlemagne confirme le bien le jour-même, les deux résidant à ce moment-là à Aix-la-Chapelle. Ce document atteste en outre la mobilité de l'abbesse, qui ne restait pas cloîtrée à Chelles mais séjournait également à la cour d'où elle pouvait ainsi tenir un rôle de conseiller auprès de son frère. Le souverain a d'ailleurs

[329] MGH, *Alcuini Epistolae*, p.40-41 (n°15), p.73-74 (n°32), p.127 (n°84), p. 248 (n°153), p.249 (n°154), p. 267-268 (n°165), p. 292-293 (n°177), p. 322-323 (n°195), p. 323-324 (n°196), p.354-357 (n°213), p. 357-358 (n°214), p. 359-360 (n°216), p. 371-372 (n°228) et p.419-420 (n°262). Garrison, 2004, p.319-331.
[330] McKitterick, 1999, p.158-161.
[331] Nelson, 1996, p.209.
[332] Nelson, 1990, p.75-85 ; Id.,1991, p.207-208 ; Id., 2002, p.279-280 ; Sanders, 1982, p.411-428.
[333] Nelson, 1991, p.191.
[334] MGH, *Alcuini Epistolae*, n°214.
[335] Helvétius, 2015, p.164.
[336] MGH, *Diplomata Karolinorum*, *Urkunde Giselas*, p.483-484 (n°319) et p.254-255 (n°190).

séjourné à Chelles en 804[337], pour visiter Gisèle, malade. Cet épisode confirmerait les dires d'Éginhard qui évoque l'affection de Charlemagne pour sa sœur[338].

D'après J.-M. Laporte, Gisèle aurait été l'initiatrice de l'important rassemblement de reliques de Chelles, accroissant ainsi l'importance religieuse et le prestige du monastère dans la région[339]. Cela aurait été rendu possible grâce au remarquable réseau qu'elle possédait. De cette collection ont été dénombrés 138 authentiques antérieurs à l'an 800 et vraisemblablement rassemblés entre 750 et 810[340]. Chaque relique était enroulée d'une bande de tissu faite de soieries orientales des VIe, VIIe et VIIIe siècles puis d'un authentique[341]. En outre, le monastère possédait plusieurs objets prestigieux comme le calice de saint Éloi (fondu à la Révolution), la « chasuble » de Chelles (certainement brodée pour la reine Bathilde entre 660 et 664) et des objets lui ayant appartenu, une « robe de dessus », une écharpe et des sandales liturgiques. Plus encore, à Chelles se trouvaient les sépultures de la reine Bathilde, morte vers 680, et de la première abbesse, Bertille, morte vers 704-705, qui ont constitué les éléments principaux de la collection de reliques[342]. Gisèle développe aussi le culte de sainte Pétronille, fille de saint Pierre, dont elle bénéficie de la protection symbolique. Sainte Pétronille est, depuis, devenue une des saintes patronnes des Pippinides.

Gisèle fait reconstruire l'abbaye de Chelles à quelques centaines de mètres de la précédente. Nous pouvons lire dans une de ses correspondances avec Alcuin qu'elle fait édifier dès 798-799 une nouvelle abbatiale, plus à l'est de Sainte-Croix, et dédiée à Notre-Dame[343]. Alcuin s'en réjouit et la félicite de ce dur labeur ainsi que de « s'occuper des livres »[344]. Il lui propose alors son aide et lui recommande l'aide d'un garçon, nommé Fridigisus. Il s'agit certainement du disciple d'Alcuin, originaire d'York, qui le remplacera

---

[337] MGH, *Annales Mettenses priores*, a°804, p.92.
[338] Sot, Veyrard-Cosme, 2014, chap.18, p.44.
[339] Laporte, 1988, p.118.
[340] *Ibid.*, p.V.
[341] *Ibid.*, 1993², p.103.
[342] McKitterick, 2009.
[343] MGH, *Alcuini Epistolae*, p.249 (n°154).
[344] *Ibid.* : « Placet mihi valde labor vester in sanctae Dei genetricis ecclesiae exaltatione et in librorum consideratione. Unde in his laboribus, quantum poterimus, vestram sollertiam adiuvare gaudemus. Et puer Fridigisus secundum temporis oportunitatem vobis ferat auxilium. Vester vero profectus in Deo adiuvante misericordia diligentissime studeas ».

en 804 à la tête de l'abbaye Saint-Martin de Tours. Il est difficile de dire si son aide concerne la construction de l'église ou les livres. Cette précision pourrait faire référence au développement de la bibliothèque et/ou du *scriptorium* à Chelles, sous l'abbatiat de Gisèle.

Le monastère se développe ainsi davantage, notamment grâce à l'activité du *scriptorium*[345], actif au milieu du VIIIe siècle et qui a produit, entre autres, le sacramentaire gélasien dit *Vaticanus Reginensis 316*[346] et les manuscrits de Cologne (Psaumes de saint Augustin)[347]. Si Y. Hen demeure prudent quant à l'attribution de la rédaction des Annales de Metz (*Annales Mettenses priores*) – il hésite encore à l'attribuer à Metz, Saint-Denis ou Chelles[348] –, en revanche, pour J. Nelson[349], R. McKitterick[350] et I. Wood[351], Gisèle en serait bien l'auteure, ou du moins la commanditaire. Il est possible que ce soit également le cas pour la composition de la Vie de sainte Bertille et la réécriture de la Vie de sainte Bathilde[352]. Chelles devient un centre de diffusion de la culture et de la liturgie carolingiennes[353]. Très bien inséré dans le réseau des monastères royaux, le monastère de Chelles a noué des relations étroites avec plusieurs d'entre eux. Des échanges entre Chelles et la Bavière sont attestés. Le monastère envoie des manuscrits issus de son *scriptorium* ; en retour, des reliques de Germanie lui ont été offertes[354].

iv. Les abbés de Fulda, Baugulf et Ratgar

- Baugulf

Le successeur de Sturm à la gouvernance de Fulda, Baugulf (779-802), est d'une riche famille franque de l'est de la Francie. La *Vita Eigilis* précise que cette lignée faisait partie de l'élite aristocratique et qu'elle était proche du pouvoir royal[355]. Son frère Erkanbert,

---

[345] McKitterick, 2008, p.61-62 et p.362-363.
[346] Vatican, Bibl. apost., ms. Reg. lat. 316.
[347] Bischoff, 1957.
[348] Hen, 2000, p.175-190.
[349] Nelson, 1991, p.191-194.
[350] McKiterrick, 2000, p.166-167.
[351] Wood, 2004, p.238.
[352] Helvétius, 2015, p. 167 ; MGH, *Vita Bertilae Kalensis*, p.101-109 ; MGH, *Vita Balthildis secunda*, p.457-508.
[353] Bischoff, 1966, p.16-34.
[354] Laporte, 1988, p.4.
[355] MGH, *Vita Eigilis*, p.224.

quant à lui, est évêque de Minden de 790 à 830. L'identité même de Baugulf a cependant fait débat. La rareté de ce nom dans les sources a amené certains chercheurs à le confondre avec un de ses contemporains : le comte Baugulf de Speyergau[356], faisant de Baugulf un abbé laïc. J. Raaijmakers pense, au contraire, qu'il s'agit de deux personnes bien distinctes mais probablement appartenant à la même famille[357].

C'est sous sa gouvernance que l'abbaye devient l'une des plus importantes du royaume franc[358]. En 791, la construction de l'église abbatiale est entamée, sous la direction du moine architecte Ratgar[359]. J. Raaijmakers a évalué, pour les années 780, qu'au moins 364 moines étaient attachés à Fulda – dépendances comprises[360]. L'ensemble de la communauté devait alors se réunir lors des grandes fêtes liturgiques au monastère de Fulda. Aussi, en plus du flux de pèlerins autour de la sépulture de Boniface, le nombre important de moines à accueillir aurait manifestement été une des motivations de Baugulf pour faire agrandir l'abbatiale.

Afin de soutenir l'évangélisation de la région, Baugulf crée les monastères de Hünfeld (avant 802), de Wölfsmünster (avant 802) et de Rasdorf (800), fondé après que le "Mark" de Rasforf ait été offert à Fulda vers 780-781 par les comtes Roggo, Hatto et leur frère Nordiu, le comte Brunicho et son frère Moricho, Eggihart et son frère Job ainsi que l'abbesse Emhild de Milz.

Outre son éventuelle filiation, Baugulf entretenait des liens avec Charlemagne et son entourage. Il applique les principes de la réforme voulue par Charlemagne à Fulda et obtient son soutien lors du conflit qui l'oppose à l'évêque Bernwelf de Würzburg (vers 794-800). On sait qu'il correspondait avec Alcuin et en était proche[361]. Lors d'un conflit avec les moines de Fulda qui réclamaient sa démission, Alcuin intervint directement en faveur de

---

[356] Innes, 2000, p.190.
[357] Raaijmakers, 2012, p. 73. En effet, le comte Baugulf est mentionné plus tard dans un texte de 780-800 (UBF, n°523, p.504) et aucune fonction d'abbé n'y est précisée.
[358] Untermann, 2006, p.144.
[359] MGH, *Catalogus*, p.272: « Orientale etiam illud templum mirificum artificiose constructum studio Ratgeres strenuissimi viri honorabiliter extruxit. Per annos igitur 25 idem coenobium nobiliter provectum, monasteriolum, quod ex suo nomine construxit, perrexit. »
[360] Raaijmakers, 2012, p.90. D'après la liste de Baugulf.
[361] MGH, *Alcuini Epistolae*, n°250, p.405.

l'abbé. Malgré cela, Baugulf est contraint à la démission par l'ensemble de la communauté monastique. Il se retire en 802 dans la *cella* de Wolfsmünster qu'il avait fondée, non loin de la riche possession d'Hammelburg, et y demeure jusqu'à sa mort en 815.

- Ratgar

À son tour à la tête de l'abbaye, Ratgar (802-817), issu d'une famille noble, achève les travaux de l'abbatiale. Il maintient les relations étroites qu'avaient tissées ses prédécesseurs avec Charlemagne et ses conseillers et continue d'inscrire Fulda dans le vaste mouvement culturel de la renaissance carolingienne. Pour cela, il envoie de jeunes moines : Raban Maur, en 802, et Hatto, futurs abbés de Fulda, pour étudier auprès d'Alcuin à Tours ainsi qu'auprès d'Éginhard ; aussi, Candidus (Bruun) et Modestus. C'est d'ailleurs Alcuin qui attribue à Raban le surnom de Maurus (un des disciples de saint Benoît). À son retour à Fulda en 803, Raban Maur prend la direction de l'école monastique.

Le monastère de Fulda est aussi connu pour les querelles intestines de sa communauté. En 807, les jeunes moines du monastère alors frappé d'une épidémie tentèrent de s'enfuir, en vain[362] ; mais c'est surtout l'épisode de contestations contre Ratgar qui nous intéresse ici. En 809, les moines de Fulda vont se plaindre de leur abbé Ratgar et de sa gestion du monastère auprès de Charlemagne même[363]. Il est fort probable que les coûts et les travaux de la grande abbatiale aient été à l'origine de cette révolte. Le *supplex libellus* rapporte que les moines considéraient l'église comme immense et superflue[364]. Pour régler le conflit, le roi charge de l'affaire l'archevêque de Mayence Riculf. Malgré l'apparent apaisement obtenu, une nouvelle révolte des moines éclate en 812 – comme en témoignent les annales d'Hildesheim. L'empereur doit à nouveau intervenir et envoie plusieurs enquêteurs à Fulda : Riculf, archevêque de Mayence, Bernard, évêque de Worms et Hatto, évêque de Bâle. La querelle n'est cependant pas réglée et en 816/817, les moines de Fulda

[362] Ibid., p. 114.
[363] *Supplex libellus*, chap.12, p.324 : « Ut aedificia immensa atque superflua et cetera inutilia opera omittantur, quibus fratres ultra modum fatigantur et familiae foris dispereunt. »
[364] Raaijmakers, 2012, p.99-100.

présentent leur plainte par écrit à l'empereur Louis le Pieux. L'abbé Ratgar est alors déposé en 817 et remplacé par Eigil[365].

v. Leidrade

Les origines de Leidrade sont méconnues. D'après les recherches B. Bischoff, il est possible qu'il soit issu d'une famille aristocratique de Bavière[366]. Destiné à la vie cléricale, il est envoyé dans sa jeunesse à l'école épiscopale de Freising, certainement pendant la gouvernance d'Aribo (764-783). C'est à cette époque qu'il est ordonné diacre, entre la fin des années 760 et le début des années 770[367]. Au début des années 780, il se rend à la cour de Charlemagne et devient un disciple très apprécié d'Alcuin[368]. Il obtient rapidement la confiance de Charlemagne et est nommé bibliothécaire.

Manifestement reconnu et apprécié pour ses qualités intellectuelles, le roi le nomme *missus dominicus* et l'envoie, vers 797-798, en Septimanie et en Espagne, en compagnie de Théodulf d'Orléans. La région est alors en proie à une importante querelle religieuse opposant adoptianistes, dont le dogme est professé par l'évêque d'Urgel, Félix, et l'archevêque de Tolède, Élipand, et défenseurs du dogme trinitaire de Nicée représentés par Leidrade et Théodulf. Lors de cette mission qui a pour but la conversion des adoptianistes, Leidrade rencontre Benoît d'Aniane et Néfridius/Nimfridius de Lagrasse, dont il partage les idées[369].

---

[365] Gaillard, 2006, p.137-136 ; Krönert, 2012, p. 49-65. Notons que les rapports entre Ratgar et les moines n'étaient pas aussi désastreuses que l'auteur de la Vita Eigilis a bien voulu faire croire. Louis le Pieux a rapidement rappelé Ratgar d'exil pour le placer à la tête de la communauté de Frauenberg situé à quelques minutes de marche de Fulda.
[366] Bischoff, 1940, p.60-64, p.83-85.
[367] Semmler, 1966, p.391-392.
[368] MGH, *Alcuini Epistolae,* n°141, p.222-223. Lettre d'amitié d'Alcuin à Leidrade dans laquelle il se félicite de leur amitié sincère et requère davantage de ces nouvelles : « Multoties, secundum opportunitatem portantium, litteras mihi dirigere satage, ut habeam curam tuae charitati rescribendi, et etiam demandandi quodcunque veniat mihi ».
[369] Depreux, 1997, p.287-288.

Leidrade obtient ensuite de Charlemagne l'évêché de Lyon, vers 797/798[370]. Homme de confiance du roi, il a pour mission de réformer l'Église de Lyon considérée en plein déclin. Il emmène avec lui Félix d'Urgel, destitué en 794, et alors placé sous sa surveillance. Il fonde à la cathédrale plusieurs écoles de clercs, formant lecteurs et chantres alors aptes à l'évangélisation du royaume, afin d'uniformiser la pratique religieuse selon les critères établis par le pouvoir royal[371]. Leidrade est épaulé dans sa tâche par un disciple de Chrodegang, initiateur de la réforme de l'Église franque. Il a parmi ses disciples l'espagnol Claude (futur évêque de Turin), arrivé à Lyon vers 800, accusé plus tard d'adoptianisme, et proche de Louis d'Aquitaine, ainsi qu'Agobard, qui lui succédera à l'épiscopat de Lyon en 816[372]. Artisan de la *renovatio*, Leidrade développe considérablement le *scriptorium* de sa cathédrale et fait de Lyon un foyer de la renaissance carolingienne[373].

Ces informations nous sont connues grâce à une lettre qu'il écrit à Charlemagne vers 813. Dans celle-ci, il rend des comptes à l'empereur à propos de sa mission en tant qu'évêque de Lyon et de ses obligations. Il précise qu'il s'est attaché à redresser l'Église de Lyon tant au niveau de la liturgie que des édifices à rénover. Grâce aux privilèges de Charlemagne, il a institué une psalmodie « où l'on suit, […], le rite du sacré palais ». Il réforme la vie communautaire des monastères et chapitres en instaurant des règles et en construisant des bâtiments conventuels adaptés[374]. Il entreprend surtout la restauration de plusieurs édifices religieux de sa cité : deux monastères et cinq églises dont la cathédrale avec son baptistère et son cloître[375] :

« Je n'ai rien omis de ce qui était en mon pouvoir pour la restauration des églises, si bien que j'ai fait recouvrir de nouveau la grande église de cette ville, dédiée à saint Jean-Baptiste, et que j'ai reconstruit de nouveau une portion des murs. J'ai réparé aussi le toit de l'église de Saint-Etienne j'ai rebâti de nouveau

---

[370] Hartmann, 2004, p.99.
[371] MGH, *Leidradi Epistolae*, n°30, p.542-544 : « Nam habeo scholas cantorum, ex quibus plerique ita sunt eruditi, ut alios etiam erudire possint. Praeter haec vero habeo scholas lectorum, non solum qui officiorum lectionibus exercentur, sed etiam in divinorum librorum meditatione spiritalis intelligentiae fructus consequantur; ex quibus nonnulli de libro Evangeliorum sensum spiritalem etiam ex parte adipisci possunt ».
[372] Depreux, 1997, p.154.
[373] Bischoff, 1968, p.309-312 ; Holtz, 2002, p.28-34 ; MGH, *Leidradi Epistolae*, n°30, p.542-544 : « In libris quoque conscribendis, in eadem Ecclesia, in quantum potui, elaboravi ».
[374] Fédou, 2002, p.853-854.
[375] Voir annexe doc.3 : Lettre de Leidrade à Charlemagne (MGH, *Leidradi Epistolae*, n°30).

l'église de Saint-Nizier et celle de Sainte-Marie : sans compter les monastères et les maisons épiscopales, dont il y en a une en particulier qui était presque détruite, et que j'ai réparée et recouverte. J'en ai construit aussi une autre avec une plate-forme en haut, et je l'ai doublée : c'est pour vous que je l'ai préparée, ainsi que, si vous venez dans ces régions, vous puissiez y être reçu. J'ai construit pour les clercs un cloître dans lequel ils habitent maintenant tous réunis en un seul édifice. J'ai réparé encore dans ce diocèse d'autres églises, dont l'une dédiée à sainte Eulalie, et où se trouvait un monastère de filles dédié à saint Georges ; je l'ai fait recouvrir, et j'ai fait reprendre dans les fondements une partie des murailles. Une autre maison en l'honneur de saint Paul a été aussi recouverte.

J'ai réparé depuis les fondements, l'église et la maison d'un monastère de filles consacrées à saint Pierre, où repose le corps de saint Annemond, martyr, et fondé par ce saint évêque lui-même. Trente-deux vierges du Seigneur y vivent actuellement sous une règle monastique. J'ai réparé aussi, en renouvelant les toits et une partie des murailles, le monastère royal de l'Ile Barbe ; quatre-vingt-dix moines y vivent maintenant sous une discipline régulière. Nous avons donné à son abbé le pouvoir de lier et délier, comme l'avaient eu ses prédécesseurs ».

Toujours proche de l'empereur, il lui fait construire une maison à Lyon pour l'accueillir lors d'un éventuel voyage dans sa cité. Il fait également parti des signataires du testament de Charlemagne de 811. À la demande de ce dernier, il écrit deux traités sur le baptême, *De sacramento baptisme* et *De abrenuntiatione diaboli* décrivant la signification du baptême et de ces rites[376]. Il présente ses deux textes au souverain dans deux épîtres qu'il lui adresse[377]. Après avoir fait de son disciple Agobard son coadjuteur en 813, puis son successeur, il renonce à sa fonction épiscopale vers 815 et se retire au monastère Saint-Médard de Soissons où il mourra plusieurs années après[378].

[376] *Patrologia Latina*, 99, col.853b-872a et col.873b-884c.
[377] MGH, *Leidradi Epistolae,* n°28, p.539-540 et n°29, p.540-541.
[378] Depreux, 1997, p.288.

vi. Les abbés de Saint-Maurice d'Agaune : Willicaire et Althée

- Willicaire

Adon de Vienne rapporte que Willicaire était évêque de Vienne (au plus tard jusqu'en 741) avant de se retirer à l'abbaye de Saint-Maurice et d'en devenir l'abbé[379]. Il aurait reçu, lors d'un séjour à Rome, le *pallium* de la main du pape Grégoire III (731–741) – probablement en compensation de la perte de son évêché – et le titre d'archevêque[380]. En 753, il accueille, en compagnie de l'abbé Fulrad de Saint-Denis et du duc Rotard[381], le pape Étienne II, qui fait une halte à Saint-Maurice lors de son voyage auprès du roi Pépin le Bref[382]. Installé à Rome malgré sa charge à l'abbaye, il est très certainement le compagnon de route d'Étienne II (752–755) avant d'être nommé négociateur auprès du roi des Francs. Selon Jean-Marie Theurillat, il est possible qu'il ait été envoyé par le pape auprès du roi Pépin afin de préparer leur rencontre[383].

Sa présence à Agaune en tant qu'*episcopus de monasterio sancti Mauricii* est attestée, au plus tard vers 762, par les souscriptions au concile d'Attigny[384] et par la charte de donation d'Ayroenus[385] de 765. Mentionné comme le vingt-neuvième abbé de Saint-Maurice, il cumule avec cette charge celle d'évêque de Sion[386]. Il contrôle ainsi toute la région du Valais. Vers 765, il apporte les reliques de Nabor, Gorgon et Nazaire à Chrodegang de Metz, sur ordre du pape Paul Ier. L'année suivante, Chrodegang meurt et Willicaire récupère le siège métropolitain de Sens. Bien que de nombreuses études relatives à un autre Willicaire, archevêque de Sens, aient été faites, J.-M. Theurillat pense qu'il s'agit du même homme.

---

[379] MGH, *Ex Adonis chronico*, p.319.
[380] *Liber pontificalis*, I, p.446 ; Helvétius, 2015, p.127.
[381] Favier, 1999, p.493.
[382] Archives de l'abbaye Saint-Maurice (ACV). Copie du XVe-XVIIIe siècle, LIB 0/0/15/70.
[383] Theurillat, 1954, p.115.
[384] MGH, *Concilium Attiniacense* p.72-73.
[385] ACV, « Charte d'Ayroenus » et Cartulaire Turin : « ubi Wilcarius episcopus preesse videtur pontifex. »
[386] MGH, *Annales regni francorum*, p.32 : *Wilcharius archiepiscopus.* Voir la note à ce propos dans l'édition. Voir aussi son épitaphe le mentionnant comme abbé de Saint-Maurice et évêque de Sion, dans Pierre Bourban, *L'épitaphe de saint Vulchaire*, Fribourg, 1900.

En 769, Willicaire mène une délégation de douze évêques francs à un concile convoqué par le pape et ce, en tant qu' « archevêque de la province des Gaules ». Il est également à la tête des évêques et des grands de l'ancien royaume de Carloman afin de venir prêter hommage à Charlemagne, en 771 à Corbény[387]. Il aurait continué à être actif, au moins jusqu'en 785, en tant qu'ambassadeur de Rome à la cour franque, et aurait entretenu des relations avec le pape et Charlemagne, notamment dans la tentative de réforme de l'église hispanique[388]. Le fait d'être installé à Agaune, entre Rome et les palais carolingiens, favorisait l'accomplissement de sa mission d'ambassadeur.

Fort de cette position, il aide Charlemagne à créer la nouvelle métropole de la Tarentaise composée des diocèses de Tarentaise, Sion, Maurienne et Aoste. Il en profite également pour favoriser la place d'Agaune dans la région et la promotion du culte des martyrs. Pour cela, il fait transférer les reliques du compagnon de Maurice, Victor, à Sens afin d'étendre le culte des martyrs thébains. Il est peut-être aussi à l'origine du faux acte de fondation du monastère qui justifie le mode de vie des moines et ce, afin d'assurer la *laus perennis*[389].

Un jugement de Louis le Pieux laisse penser que Willicaire avait fondé un monastère « sur le Mont-Joux », peut-être à Bourg-Saint-Pierre. Il est également à l'origine de travaux d'agrandissement et d'aménagement de l'abbatiale[390]. L'année de la mort de Willicaire est inconnue. Il est possible qu'il ait été encore abbé lors de la conquête du royaume lombard par Charlemagne. Les troupes franques passèrent notamment par le col du Mont-Joux, que son abbaye contrôlait.

- Althée

Althée (vers 785 ?- 804), également évêque de Sion, passait pour être un parent de Charlemagne[391]. Sa nomination par Charlemagne à Agaune s'explique par l'importance

[387] MGH, *Annales regni francorum*, p.32 : « Domnus rex Carolus venit ad Corbonacum villam, ibique venientes Wilcharius archiepiscopus […] cum aliis episcopis ac sacerdotibus, Warinus et Adalhardus comites cum aliis primatibus, qui fuerunt Carlomanni ; uxor vero Carlomanni. »
[388] MGH, *Codex Carolinus*, p.644.
[389] Helvétius, 2015, p.128.
[390] Voir notice.
[391] ASM. Copie du XVe-XVIIIe siècle, LIB 0/0/15/70, LIB 0/0/15/72 ; Helvétius, 2015, p.129.

stratégique du monastère, sur la route menant vers l'Italie et le royaume lombard récemment conquis (ou conquis sous l'abbatiat d'Althée, d'ailleurs). Il paraît alors justifié d'avoir placé des hommes fidèles aux postes clés. Althée aurait faire reconstruire la basilique[392] – entreprise dont les prémices doivent être également imputées à Willicaire[393]. Aucun texte ne permet d'assurer cette paternité, mais L. Blondel accepte volontiers la possibilité que ces renseignements aient été puisés dans des documents disparus.

Charlemagne a probablement séjourné à l'abbaye en 774, 776 et 801. Le roi aurait enrichi l'établissement de dons et de privilèges – notamment après l'épisode de sa vision : les saints martyrs thébains lui seraient apparus en songe alors qu'il séjournait à l'abbaye[394]. En effet, le Trésor de Saint-Maurice contient une aiguière qui aurait été offerte par l'empereur, et des chartes mentionnent aussi une table d'autel en or – aujourd'hui disparue[395]. La charte d'Hadrien Ier confirmant la dotation de Charlemagne à Saint-Maurice d'Agaune est réputée fausse[396]. Cependant, elle témoignerait d'une documentation plus ancienne confirmant la cession de privilèges par le roi à l'abbaye et, implicitement, l'intérêt qu'il portait à l'établissement.

vii. Les abbés de Fontenelle/Saint-Wandrille : Gervold et Anségise

- Gervold

Gervold est le fils d'un noble nommé Walgario et de sa femme Walda[397]. À la cour de Charlemagne, il est le chapelain de la reine Bertrade de Laon. Charlemagne lui confie également d'importantes missions diplomatiques auprès du chef breton Anowarith ainsi que du roi de Mercie Offa[398]. Il est également chargé des négociations de mariage de la fille de Charlemagne. Homme de confiance du roi, il collecte pour celui-ci les droits de douanes

[392] MGH,*Annales regni francorum*, p.32.
[393] Oswalf, Schaefer, Sennhauser, 1990, p.297.
[394] ASM. Copie du XVe-XVIIIe siècle, LIB 0/0/15/72.
[395] Thurre, 1992 ; Claussen 2013, p.172-193 ; Antoine-König, 2014.
[396] Blondel, 1948, p.13 ; ASM, CHA 2/1/1. Elle daterait du XIIe siècle. Brackmann, 1927, p.140, n°2.
[397] MGH, *Gesta abbatum Fontanellensium*, p.291.
[398] MGH, *Ex miraculis S. Wandregisili*, p.407.

de Rouen et de Quentovic. Il est nommé un temps évêque d'Evreux en 785 avant de devenir abbé de Fontenelle en 787/789.

À l'abbaye, Gervold crée une école monastique et enrichit la bibliothèque de manuscrits[399]. Il favorise le développement de la cantilène et fait recopier au moine Hardouin des ouvrages rapportés de Rome[400]. Il fait également construire un chauffoir et une infirmerie pour les moines ainsi qu'un *sacrarium*. Ce terme peut être interprété comme une sacristie ou un trésor, ou encore comme un sanctuaire. Il entreprend la reconstruction des cuisines qui avaient été détruites et fait couvrir de plomb la toiture de l'abbatiale Saint-Pierre ainsi que de la chapelle Saint-Michel[401]. Enfin, il enrichit le trésor de l'église Saint-Pierre de nombreuses pièces d'orfèvrerie[402].

- Anségise

Anségise est le fils d'un noble nommé Anastase et de sa femme Himilrade. Il est envoyé au monastère de Fontenelle Saint-Wandrille pour y devenir moine, sous l'abbatiat de Gervold (787/789-807 ?)[403]. Celui-ci, qui aurait été un parent, le présente alors à la cour de Charlemagne à une date inconnue où il devient certainement un membre de la Chapelle royale.

Le monarque lui confie, avant 807, la gouvernance des monastères Saint-Sixte de Reims et Saint-Menge de Châlons-sur-Marne afin de les réformer. En 807, Anségise reçoit

[399] MGH, *Gesta abbatum Fontanellensium*, p.292 : « De libris vero pentatheucum Moysi codicem unum, minorum prophetarum codicem unum, expositio beati Augustini in evangelium Ioannis codices duos, librum enchiridion sancti Augustini codicem unum, homiliare diversorum auctorum volumen unum.» et « Scholam in eodem coenobio esse instituit, quoniam omnes pene ignaros literarum invenit, ac de diversis locis plurimum Christi gregem aggregavit, optimisque cantilenae sonis, quantum temporis ordo sinebat, edocuit. Erat enim praedatus Gervoldus, quanquam aliarum literarum non nimium gnarus, cantilenae tamen artis peritus, vocisque suavitate ac excellentia non egenus ».
[400] Atsma, 1989, 2, p.301 et 314.
[401] MGH, *Gesta abbatum Fontanellensium*, p.292 : « De aedificiis vero basilicam sancti apostoli Petri plumbo cooperuit, similiter sancti Michaelis archangeli ; caminatam fratrum a fundamentis aedificavit ; domum etiam infirmantium fratrum emendare studuit. Coquinam fratrum iam pene dirutam in maiori elegantia reparavit ; sacrarium ecclesia a fundamentis aedificavit ».
[402] *Ibid.*: « Hic dedit in ecclesia beati Petri cruciculam auream unam, inaures sex, fibulam unam, annulum aureum unum, bisnomem unum, cruciculam cum auro et argento unam, calices argenteos tres cum patenis eorum […] ».
[403] *Ibid.*, p.293.

cette fois Saint-Germer de Fly, qu'il aurait en partie restauré mais doit restituer les deux précédents monastères. Il est nommé *exactor operum regalium* de la cour et est placé sous les ordres d'Éginhard. Il supervise ainsi les grands travaux impériaux (les palais d'Aix-la-Chapelle et d'Ingenheim).

Du temps de Louis le Pieux, il demeure un proche du pouvoir royal et se voit confier plusieurs missions à Spolète puis dans la Marche d'Espagne entre 820 et 830. Il reçoit l'abbaye de Luxeuil en bénéfice en 817/818 et succède à Éginhard à la tête de l'abbaye de Fontenelle en 823[404].

viii. Évêques et papes

Les évêques qui avaient dans leur cité plusieurs monastères ont également participé à la restauration ou à l'agrandissement de ceux-ci, comme c'est le cas de l'évêque Sintpert qui restaure l'église et construit les bâtiments conventuels de Saint-Afre d'Augsbourg ; ou encore, comme nous l'avons vu précédemment, avec Leidrade, évêque de Lyon.

L'évêque de Saintes, Aton, également *rector* de Saint-Hilaire de Poitiers, restaure le monastère de Nouaillé (Maupertuis). Parent de Louis d'Aquitaine, futur Louis le Pieux, il était auparavant chapelain du palais avant d'être envoyé au moins deux fois en mission diplomatique : une première fois à Rome avec Fulrad de Saint-Denis en 779/780 et une seconde fois à Salerne vers 787. Plus tard, il obtient l'abbatiat de Saint-Philibert de Noirmoutier et participe à la réforme monastique en Aquitaine, jusqu'à sa mort en 819[405].

Remedius, peut-être d'origine franque, est sûrement nommé évêque et comte de Coire par Charlemagne. On situe le début de son épiscopat vers les années 780 ou 790[406]. Il poursuit, si ce n'est les travaux de gros œuvre du monastère de Müstair, au moins ceux de décoration[407]. Proche du pouvoir royal franc, il entretient une correspondance avec Alcuin[408]. À sa mort (autour de 805/806), Charlemagne nomme un comte, dont les pouvoirs et les biens sont distincts de ceux de l'évêque.

---

[404] Depreux, 1997, p.105.
[405] *Ibid.*, p.114-115.
[406] Sennhauser, 2013, p.92.
[407] Voir la notice sur Müstair.
[408] MGH, *Alcuini Epistolae,* n °76, p.118 ; n°77, p.118-119 ; n°208, p.345-346 ; n°263, p.420-421 ; n°310, p.478-479.

Willibald († 787), évêque dès 742 d'Eichstätt, fonde en 752 l'abbaye de Heidenheim avec son frère Wunibald. Ils placent à la tête de celle-ci leur sœur Walburge. Quelques années après, en 777, Willibald entreprend des travaux d'aménagement dans l'abbatiale et fait construire une crypte afin d'y accueillir la sépulture de Wunibald, mort en 761. Il semblerait que Willibald et ses frères et sœurs, d'origine anglo-saxonne, aient été apparentés à saint Boniface. Dès son enfance, il est placé au monastère de Waltham puis accomplit plusieurs pèlerinages à Rome, à Constantinople et en Terre sainte. Il s'installe ensuite quelques temps au monastère du Mont-Cassin avant d'être envoyé par le pape en mission évangélique auprès de Boniface.

Quant au pape lui-même, outre son implication dans des fondations monastiques, il continue d'entretenir ou de transformer les monastères de Rome : ainsi Hadrien Ier (772-795) fait construire une importante crypte à Santa-Maria-in-Cosmedin.

ix. Abbés et moines

C'est sans surprise que l'on peut remarquer que les reconstructions et modifications de complexes monastiques ont surtout été à l'initiative des abbés eux-mêmes. En effet, une fois le monastère fondé, sa gestion et son entretien sont confiés à l'abbé.

Ainsi, nous pouvons mentionner les travaux entrepris par Alcuin et poursuivis par l'abbé Fridugise/Fridigise (804-834) à Cormery. Ce dernier est le disciple d'Alcuin et est présent à la cour de Charlemagne dès 782. L'abbé Radon (776-797) fait reconstruire toute l'abbaye Saint-Vaast d'Arras après un incendie qui la détruisit en 793. Sur ordre de Charlemagne, il fait édifier trois églises et Alcuin rédige les inscriptions pour leurs autels. Notons également les aménagements, agrandissements et/ou modifications de l'abbé Heito (806-823) également évêque de Bâle (803-823) à Sainte-Marie de Mittelzell-Reichenau, issu d'une famille noble d'Alémanie, il a été plusieurs fois missionné par Charlemagne dont une fois en 811 à Constantinople. Mentionnons aussi les travaux de l'abbé Eléphas (dates d'abbatiat méconnues – abbé en 808), peut-être nommé par Charlemagne à Saint-Ghislain ; de l'abbé Ductran (dates d'abbatiat méconnues – abbé en 810) après d'importantes destructions au Monastier-sur-Gazeille ; de l'abbé Orland (785-804) à Arques/Sithiu/Saint-

Omer-Saint-Bertin ; de l'abbé Fulrad – différent de celui de Saint-Denis – (abbé en 813) à Saint-Quentin de Péronne ; de l'abbé Abaldus (abbé à la fin du VIIIe siècle) à Saint-Florent le Vieil ; des abbés du Mont-Cassin Poton (771-777), Théodemar (777-796) et Gisulf (796-817) ; des abbés de San Vincenzo al Volturno, Paul (783-792) et Josué (792-817) probablement d'origine franque ; de l'abbé Probat (770-781), originaire de Sabine et émissaire du pape auprès du roi lombard Didier/Desiderius avant la conquête de Charlemagne, et de l'abbé franc Mauroald de Worms (790-802) à Farfa, qui entretenait une relation épistolaire avec Alcuin ; ainsi que de l'abbé Fardulphe de Saint-Denis (797-806), un lombard, ancien favori du roi Didier et chapelain à la cour de Charlemagne, qui dénonce la conspiration menée par Pépin le Bossu (cet acte lui vaut sa nomination à la tête de Saint-Denis par le roi et la récupération de l'héritage des biens de Gisèle, la sœur du Charlemagne).

Nous pouvons également évoquer le très probable agrandissement du monastère de Schlehdorf à l'arrivée des moines de Scharnitz, et dont l'initiative serait à imputer à la communauté même (soutenue par l'abbé).

b. Aristocrates

Nous n'avons trouvé que très peu d'informations relatives à des reconstructions, modifications ou agrandissements de monastères déjà existants de la part de membres de l'aristocratie, au temps de Charlemagne. Cela peut s'expliquer par le manque de sources textuelles ou encore parce que les travaux des monastères, une fois ceux-ci fondés, sont entrepris par leur gestionnaire (à savoir l'abbé ou encore l'évêque).

En revanche, les rois Charlemagne et son fils Louis d'Aquitaine (futur Louis le Pieux) ont participé à la restauration ou reconstruction de monastères – ou du moins sont réputés l'avoir fait. Charlemagne aurait ainsi encouragé les reconstructions des monastères de Saint-Denis, de Saint-Laurent de Bourges, des trois églises de Saint-Vaast d'Arras, de l'église abritant de tombeau du saint éponyme au monastère de Saint-Ghislain (Belgique actuelle) ainsi que, de manière bien plus incertaine, du monastère Saint-Andoche de Saulieu, détruit par les Sarrasins.

Louis d'Aquitaine aurait également soutenu les reconstructions/refondations de Saint-Hilaire de Nouaillé/Maupertuis, du monastère de Noirmoutier et celui de Manglieu.

I. Implantations nouvelles et modifications de l'existant

C. Modifications de complexes plus anciens

2. Chronologie relative aux modifications de complexes plus anciens

a. Proposition de chronologie relative aux modifications de complexes plus anciens

Mi VIIIe – mi IXe siècle : Saint-Maurice d'Agaune, monastère dit *Acaunum, Acaunensium*, Saint-Maurice. Fondé en 515 par saint Sigismond (prince puis roi de Burgondie). Reconstruction chœur oriental probablement sous les abbatiats de Willicaire (abbé entre 762 au plus tard et 785 au plus tôt) puis d'Althée (vers 786-804). Reconstruction chœur occidental et nef dans la première moitié du IXe siècle (Bourgogne).

VIIIe – début IXe siècle : Novalaise, monastère dit *monasterium Novalicium*, Saint-Pierre. Fondé entre 726 et 739 par Abbon, fidèle de Charles Martel. Modifications entre le VIIIe et le début du IXe siècle (Provence).

768/769-775 -806 : Saint-Denis, monastère dit *monasterium, Sancti Dionysii.* Abbatiale agrandie par l'abbé Fulrad dès 768-769 (peut-être premiers travaux (de la crypte ?) dès 754 avec la consécration de l'autel des saints Pierre et Paul). Nouvelle abbatiale consacrée le 25 février 775. Travaux encore sous Fardulphe (797-806) (Neustrie).

769-772 : Schlehdorf / Scharnitz, monastère dit *Scarantiensis*, *Schledorfiensi*, Saint-Denis, Saint-Tertullien. Fondé par la famille des Huosi vers 763 (ou avant 740?). Reconstruction à l'arrivée des moines de Scharnitz (après un incendie de leur propre monastère) (Bavière).

771-817 : Mont-Cassin, monastère dit *Montis Cassini*, Saint-Benoît. Fondée en 529 par Benoît de Nursie. Fondation des églises Saint-Benoît et Saint-Michel par l'abbé Poton (771-777); de l'église Sainte-Marie-aux-Cinq-Tours par l'abbé Théodemar (777-796) ; reconstruction du monastère, transformation de l'église Saint-Jean-Baptiste en église Saint-Benoît et édification de l'église Saint-Sauveur par l'abbé Gisulf (796-817) (Latium).

Vers 772-795 : Rome, monastère dit Sainte-Marie-in-Cosmedin. Église dès le VIe siècle. Ajout d'une crypte-halle sous Hadrien Ier (772-795) (Latium).

Après 774 : Castelseprio, monastère dit Santa Maria fortis portas. Date de fondation controversée (entre le Ve et le VIIIe siècle). Cycle pictural daté d'après la conquête franque de 774 (Lombardie).

776-800 : Lobbes, monastère dit *Laubias*, Saints-Pierre-et-Paul. Fondé sur la Sambre par saint Landelin vers 654. Achèvement de l'abbatiale par son disciple Ursmer en 697. Construction d'une école monastique sous l'abbé Anson (776-800) (Austrasie).

778 : Heidenheim, monastère dit Saint-Sauveur. Fondé en 752 par le missionnaire Wunibald. Le 24 septembre 777 réinhumation de Wunibald par son frère missionnaire Willibald dans crypte nouvelle église consacrée 24 septembre 778 (Bavière).

778-807 : Augsburg, monastère dit Sainte-Afre (Afra). Fondé par l'évêque Wikpert vers 740. Reconstruction de l'église et construction du couvent pour les chanoines par l'évêque Sintpert (Alémanie).

783-792-817 : San Vincenzo al Volturno, monastère dit Saint-Vincent. Fondation en 703 par trois frères moines de Farfa, Paldo, Tadp et Taso sous le patronage de Thomas de Maurienne, abbé de Farfa, et avec le soutien du duc du Bénévent Gisulf Ier (689-706). Modifications sous l'abbatiat de Paul (783-732) (peut-être) et de Josué (792-817) (Bénévent).

785-804 : Arques, monastère dit de *Sithiu*, Sainte-Marie, Saints-Pierre-et-Paul puis également Saint-Bertin. Fondé au VIIe par l'évêque de Thérouanne, saint Omer, et les moines Bertin, Mommelin et Ebertram sur des terres et une *villa* données par le comte Walbert. Reconstruit par l'abbé Orland (785-804) (Neustrie).

786-801 : Saint-Benoît-sur-Loire, monastère dit *Floriacense*, Fleury, puis Saint-Benoît à partir de l'arrivée des reliques de saint Benoît dans la seconde moitié du VIIe siècle. Fondé en 651, par l'abbé Léodebold de Saint-Aignan d'Orléans ? Avec le soutien de l'évêque Léodegarius d'Orléans et de la reine Bathilde. Églises et enclos monastique triangulaire construit/reconstruit sous l'abbatiat de Maugulfus (786 et 801) ? (Bourgogne).

787- 806/807 – 833 : Saint-Wandrille /Fontenelle, monastère dit Fontanelle, *Fontanellense*, Saint-Wandrille, Saint-Pierre. Fondé en 649 par saint Wandrille. Travaux sous l'abbé saint Gervold (787-806/807) qui fonde l'école, fait construire le chauffoir, l'infirmerie et le

sacrarium et refait les cuisines et la toiture de l'abbatiale et de la chapelle Saint-Michel (Neustrie).

Vers 790 : Saint-Riquier, monastère dit *Centula*, Saint-Riquier, Saint-Sauveur. Fondation méconnue/légendaire au VIIe siècle par saint Riquier. Reconstruit par Angilbert (Neustrie).

791-819 : Fulda, monastère dit Saint-Sauveur et Saint-Boniface. Fondé en 744 par l'abbé Sturm, sur l'ordre de saint Boniface. Abbatiale reconstruite à partir de 791 par les abbés Baugulf et Ratgar, et consacrée en 819 (Austrasie, proche de la Thuringe).

Vers 791 ? : Ratisbonne, monastère dit Saint-Emmeram. Fondé en 739. Reconstruction d'une partie au moins de l'abbatiale et construction d'une crypte annulaire vers 791, date de la translation des reliques de saint Emmeram ? Influence du séjour de Charlemagne à cette date ? (Bavière).

Vers 793 ? : Bourges, monastère dit *Sanctus Laurentius Bituricensis*, Saint-Laurent. Fondé au VIIe siècle par sainte Eustadiole. Deuxième fondation et reconstruction par Charlemagne à la demande de l'archevêque David et de saint Asclépius II, évêque de Limoges, vers 793 ? (Bourgogne).

Après 793 : Arras, monastère dit Saint-Vaast. Fondé en 656 par l'évêque Aubert de Cambrai sur le site de l'église construite par saint Vaast. Incendié en 793 et reconstruite par Radon, chancelier du roi et abbé. Construction de trois églises ordonnées par Charlemagne (Neustrie).

794-805 : Mainz/Mayence, monastère dit Saint-Alban. Fondé par Richulf, archevêque de Mayence entre 787 et 796. Modifications sûrement lors de l'arrivée de la sépulture de Fastrade, épouse de Charlemagne, après 794. Abbatiale consacrée en 805 (Alémanie).

796-806 : Mittelzell Reichenau, monastère dit *Augia. Augiensis insula*, Sainte-Marie, Saints-Pierre-et-Paul, Saint Marc. Construction d'un *scriptorium* par l'abbé Waldo (Rhétie).

Vers 798 : Chelles, monastère dit *cenobiolum, monasterium, Kala*, Sainte-Bathilde, abbatiale Notre-Dame. Légende fondation *cenobiolum* par Clothilde vers 520. Refondation (monastère double) par Bathilde entre 657 et 662. Construction d'une nouvelle abbatiale et de bâtiments conventuels à partir de 798 par l'abbesse Gisèle (Neustrie).

Vers 798-813 : Lyon, monastère dit Saint-Pierre aux Nonnains, Saint-Pierre. Fondation peut-être au VIIe siècle sous évêque Ennemond ou dans la seconde moitié du VIIIe siècle. Reconstruit par l'évêque Leidrade (798/799-816), avant sa lettre à Charlemagne de 813 (Bourgogne).

Vers 798-813 : Lyon, monastère dit de l'île Sainte-Barbe, Saint-André puis Saint-Martin par Leidrade en l'honneur de Charlemagne. Fondé au Ve siècle. Travaux de restauration par l'évêque Leidrade (798/799-816), avant sa lettre à Charlemagne de 813. Travaux sur les toits et les murailles (Bourgogne).

Vers 798-813 : Lyon, monastère dit Saint-Georges, Sainte-Eulalie. Fondé par Sacerdos, évêque Lyon au VIe siècle. Abbatiale restaurée par l'évêque Leidrade (798/799-816), avant sa lettre à Charlemagne de 813 (Bourgogne).

Fin VIIIe – début IXe siècle : Baumes-les-Messieurs, monastère dit *Balma, cellula*, Saint-Pierre. Fondé au VIIe siècle à l'emplacement d'une ancienne *villa* mérovingienne ? Légende fondation par saint Colomban. Plusieurs reconstructions dont un bâtiment à la fin du VIIIe - début du IXe siècle (état 2) (Bourgogne).

Fin VIIIe – début IXe siècle : Lérins, monastère *Lirinense, Lirinensium*, Saint-Honorat. Fondé par Honorat et Caprais vers 400-410 avec le soutien de l'évêque de Fréjus, Léonce. Modifications à la fin du VIIIe siècle-début du IXe siècle : chapelle Saint-Sauveur, nouveaux bâtiments conventuels, peut-être nouvelle église Saint-Sauveur (Provence).

Début IXe siècle : Nouaillé/Maupertuis, monastère dit *Nobiliacensi monasterio*, Saint-Hilaire, Saint-Junien à partir de 830 et de l'arrivée des reliques du saint. Installation de clercs au début du VIIe siècle. Sous la dépendance de l'abbaye Saint-Hilaire de Poitiers. Autonomie en 808. Reconstruction du monastère vers 799 par l'évêque de Saintes, Aton (également abbé de Saint-Hilaire de Poitiers). Soutien de Louis d'Aquitaine (Aquitaine).

800-804 : Cormery, monastère dit *Cormeriacus, Cormaricus, Cella*, Saint-Paul. Fondé vers 791 par Alcuin, Benoît d'Aniane, et l'abbé Hitier/Ithier de Saint-Martin-de-Tours. Nouvelle église et monastère reconstruits en 800-804 par Alcuin et l'abbé Fridugise (Aquitaine, à la frontière de la Neustrie).

Vers 800 : Hornbach, monastère dit Sainte-Marie-et-Saint-Pierre, *Gamundias*. Fondé vers 741 par saint Pirmin avec le soutien de la famille des Widonides. Aménagement d'une chambre funéraire et remaniement de l'abside (au moins), peut-être pour la sépulture de Pirmin inhumé depuis 753 (Austrasie).

Vers 800 : Echternach, monastère dit Saints-Pierre-et-Paul à sa fondation puis Saint-Wilibrord. Fondé en 698 par Willibrord, évêque d'Utrecht. Première abbatiale érigée en 700 avec l'aide de Pépin de Herstal. En 797, à la mort de l'abbé Bernard, Charlemagne en prend le contrôle. Phase de construction de l'église à trois nefs et de la crypte datée d'environ 800 (Austrasie).

804 : Noirmoutier, monastère dit *Her, Herio insula, Nigrum monasterium*, Sainte-Marie puis Saint-Philibert. Fondé entre 674 et 677 par saint Philibert de Tournus. Détruit en 732 par les Sarrasins. Rétabli par Louis d'Aquitaine en 804. Au moins agrandissement du chevet vers l'est (Aquitaine).

806-816 : Mittelzell Reichenau, monastère dit *Augia. Augiensis insula*, Sainte-Marie, Saints-Pierre-et-Paul, Saint Marc. Fondé en 724 par saint Pirmin. Abbatiale Sainte-Marie construite par l'abbé Heito (Rhétie).

808 : Saint-Ghislain, monastère dit Saint-Ghislain, une première *cella* dite Saint-Pierre, puis abbatiale Saint-Aubert. Fondé par saint Ghislain en 650 et soutenu par Dagobert. En 808, construction de l'église sur le tombeau de saint Ghislain par Charlemagne et l'abbé Eléphas (Austrasie).

Dès 810 : Le Monastier-sur-Gazeille, monastère dit *Calmeliacense*, Saint-Pierre puis Saint-Chaffre. Oratoire fondé par Calminus au VIe siècle puis fondation d'un monastère par Théofrède, futur saint Chaffre, au VIIe siècle (680?). Reconstruction de l'abbaye sous l'abbé Ductran (dès 810) (Provence).

813 : Saint-Quentin, monastère dit *Mons Cynorum,* Sainte-Trinité puis Saint-Quentin et Saint-Prix. Fondé en 660 par Clovis II. Dotée de reliques par Charlemagne. Église reconstruite dès 813 par l'abbé Fulrad (différent de celui de Saint-Denis) (Neustrie).

b. Reconstructions incertaines pour le règne de Charlemagne

768-814 : Saulieu, monastère dit *Sedelocus, Sidoloucum*, Saint-Andoche. Monastère fondé sur une ancienne église vers 722 par Wideradus/Widrad abbé de Flavigny. Détruit par les Sarrasins en 747 et aurait été reconstruit par Charlemagne (Bourgogne).

788 : Blaye, monastère dit *Blavianense, Blabanna, Blavutum*, Saint-Romain. Fondé avant 593. Roland, le neveu de Charlemagne aurait été enterré dans l'abbatiale en 788. Éventuelles modifications structurelles/aménagements lors de l'inhumation ? (Aquitaine).

VIIIe siècle : Hamage, monastère dit *Hamaticum, Hamatgiensis*, Sainte-Marie. Fondé vers 630-640. Première église du début du VIIIe siècle reconstruite dans le courant du VIIIe siècle : sous Charlemagne ? (Neustrie).

VIIIe siècle : Moissac, monastère dit *Moissiacensis, Moysiacensis, Musciacensis*, Saint-Pierre. Fondé par saint Amans vers 630/640. Destruction au VIIIe siècle et reconstruction au moins du chevet (Aquitaine).

VIIIe siècle : Massa Martana, monastère dit *monasterium, Sancti Faustini*. Fondé au VIIIe siècle, après que la *villa* antique récupérée jusque-là soit tombée en ruine (Lombardie).

VIIIe – IXe siècle ? : Ferrières-en-Gâtinais, monastère dit de Ferrières, Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Fondée par Wandebert sous le règne de Dagobert (entre 629 et 639). Peut-être constructions carolingiennes pour la rotonde du chevet de l'abbatiale et la chapelle Notre-Dame de Bethléem (Neustrie).

VIIIe – IXe siècle ? : Soissons, monastère dit *Suessiones*, Notre-Dame. Fondé en 666 par le maire du palais Ebroïn et sa femme Leutrade. Reconstructions au temps de Charlemagne, sous l'abbatiat de Gisèle ? (Neustrie).

VIIIe – IXe siècle ? : Bonn, monastère dit Saints-Cassius-et-Florent. Aussi Saint-Martin en 798/799 ? Fondé à la fin du VIIe siècle. Modifications aux VIIIe/IXe siècles avec les constructions d'un *atrium* (mentionné en 787/788) et d'un réfectoire (mentionné en 804) (Austrasie).

803 : Wissembourg, monastère dit Saints-Pierre-et-Paul. Fondé vers 630-660. Consécration d'une nouvelle église en 803 (Austrasie) ?

Début du IXe siècle : Luxeuil, monastère dit *Luxovium*. Fondé au VIe siècle par saint Colomban. Reconstruction de l'église funéraire Saint-Martin au début du IXe siècle ou peut-être sous l'abbatiat d'Anségise (817-833) (Bourgogne).

Début IXe siècle : Saint-Germer de Fly, monastère dit *Flaviacense, Sanctus Geremarus*, Sainte-Trinité, Sainte-Marie, Saint-Pierre puis Saint-Germer. Fondé au VIIe siècle par saint Germer (vers 655). Travaux menés par l'abbé Anségise (807-833) au début du IXe siècle (Neustrie).

Début du IXe siècle : Gand/Gent, monastère dit Saint-Pierre, Saint-Bavon. Fondation attribuée à saint Amand entre 625 et 640 ou à saint Bavon en 651. Probable église transformée en abbaye avant 819 (Austrasie).

812 ? : Manglieu, monastère dit *Magnilocense, Magnilocum*, Sainte-Marie ? (puis Saint-Sébastien au Xe siècle). Fondé par saint Genès, évêque de Clermont-Ferrand vers 650/660. Reconstruit en 812 (?) par Louis d'Aquitaine (Aquitaine).

IXe siècle ? : Remiremont, monastère dit *Romerici-mons,* monastère et abbatiale Saint-Pierre. Fondée en 620 par saint Amé, moine d'Agaune et compagnon de Romaric. Adopte la règle bénédictine vers 800. Reconstruction de l'abbatiale à l'époque carolingienne (Bourgogne).

IXe siècle ? : Ratisbonne, monastère dit Niedermünster, Saint-Erhard. Fondé en 788 par Tassilon III duc de Bavière. Ajout d'annexes au IXe siècle (Bavière).

IXe siècle : Auxerre, monastère dit Sainte-Marie. Fondé au début du VIIe siècle. Construction d'une crypte à l'époque carolingienne. Vestiges d'un chancel du IXe siècle (Bourgogne).

IXe siècle : Tours, monastère dit Saint-Martin. Fondé au Ve siècle. Basilique achevée vers 467 par l'évêque Perpet et consacrée vers 471. Reconstruction et vestiges carolingiens incertains en raison des nombreux incendies subis au IXe siècle (Neustrie).

c. Conclusion

Comme cela a déjà été dit au début de cette sous partie, des lacunes documentaires, textuelles comme archéologiques nous contraignent à ne présenter ici qu'un ensemble non exhaustif (par rapport à ce qui a dû être) des modifications de complexes plus anciens. Cependant, nous nous efforçons ici d'analyser les données qu'il a été possible de rassembler.

Durant toute la durée du règne de Charlemagne, les modifications de complexes monastiques plus anciens semblent avoir été régulières, sans que l'on puisse observer de véritables fléchissements ou augmentations de leur nombre à une période précise. Cependant, on peut constater quelques disparités régionales (Synthèse fig. 19, 20 et 23). On compte ainsi 12 modifications de monastères pour la Neustrie, 11 pour la Bourgogne, 8 pour l'Austrasie, 6 pour l'Aquitaine, 4 pour la Bavière, 3 pour la Provence, 2 pour l'Alémanie, 2 pour la Lombardie, 1 pour la Rhétie, et aucune pour la Septimanie/Marche d'Espagne, la Saxe et la Frise.

Trois régions se détachent plus particulièrement en termes de nombre de complexes modifiés ; il s'agit de la Bourgogne, de la Neustrie et de l'Austrasie. Ces trois territoires sont les régions franques historiques, celles qui en ont composé les premiers royaumes. En grande partie romanisées, elles ont également été christianisées depuis des décennies voire des siècles. Aussi, à l'arrivée de Charlemagne au pouvoir, de nombreux monastères y sont déjà implantés[409]. À cette époque, il convient ainsi soit de restaurer ces premiers établissements en raison de leur état de conservation (dans les cas où les monastères ont été construits depuis longtemps) soit de les agrandir, que ce soit en augmentant les dimensions des bâtiments ou leur nombre, pour accueillir une communauté toujours plus importante et/ou pour en faire de véritables centres religieux et relais du pouvoir. Il s'agit, pour beaucoup, d'établissements déjà importants tant sur le plan religieux que politique et économique comme Baumes-les-Messieurs, Saint-Maurice d'Agaune, Fulda, Saint-Wandrille, Centula-Saint-Riquier, Saint-Vaast d'Arras, Chelles, Saint-Bertin/Saint-Omer, Saint-Denis etc.

Bien que cela soit dans des proportions bien moindres pour les régions que sont l'Aquitaine, la Provence, la Bavière, l'Alémanie, la Rhétie, les établissements qui subissent

[409] Voir II. 1. a.

des modifications architecturales et structurelles sont également des établissements religieusement, politiquement et économiquement importants dans leur région comme Noirmoutier, Cormery et Moissac pour l'Aquitaine ; Lérins et Novalaise pour la Provence ; Reichenau pour la Rhétie. Il en va de même pour le Mont-Cassin, dans le Latium, et San Vincenzo al Volturno, dans le Bénévent. Il convient cependant d'être très prudent quant à notre interprétation des données relatives à la Lombardie dont les sources sont particulièrement lacunaires, comme il a déjà été question auparavant[410].

Dans l'ensemble des régions du royaume franc, l'implication de certains évêques dans la restauration des monastères de leur cité ou de leur diocèse est notable comme c'est le cas de Leidrade à Lyon, Sintpert à Augsburg, Asclépius II de Bourges à Limoges, Aton de Saintes à Nouaillé/Maupertuis. Il s'agit alors pour eux d'entretenir leurs établissements et les communautés qui sont sous leur autorité.

Enfin, aucune modification de complexe monastique n'a été recensée dans les régions de la Septimanie/Marche d'Espagne, de la Saxe et de la Frise. Encore une fois, nous nous devons de rappeler le caractère non exhaustif de cette liste chronologique. Il est quasi certain que des monastères ont été modifiés pendant le règne de Charlemagne dans ces territoires. En effet, nous avons connaissance de nombreuses destructions de monastères causées par les Saxons, les Frisons ou encore les Arabes à cette époque ; ce qui, postérieurement, a sûrement induit des reconstructions. Mais, nous constatons aussi qu'après ces destructions, il est souvent question de délocalisation (et donc d'implantations nouvelles)[411], ce qui expliquerait aussi en partie ce chiffre. Enfin, ces régions font partie des zones à évangéliser et à contrôler. Aussi, les monastères sont encore rares à l'époque de Charlemagne et il faut donc les construire. Il y a donc plus d'implantations nouvelles que de reconstructions à dénombrer.

[410] Cantino Wataghin, 2016.
[411] Comme cela avait été le cas pour Fulda, initialement implanté plus au nord ou encore comme on peut le constater pour Herford et pour Schlehdorf.

II. Caractérisation architecturale

A. Implantations nouvelles

a. Incidence de la topographie locale sur l'implantation et la configuration générale des complexes

Certains éléments de la topographie locale ont influencé la configuration générale des complexes. Il peut s'agir d'un relief accidenté de montagne, de la forte déclivité du terrain, de la présence de cours d'eau limitant ou favorisant l'implantation d'un ou de plusieurs bâtiments, du manque d'espace constructible, ou au contraire d'une zone suffisamment vaste pour que le complexe monastique puisse s'étendre. Leur impact n'est pas nécessairement contraignant et peut également favoriser un certain type de développement. D'ailleurs, la topographie a parfois constitué une des motivations première dans le choix de l'implantation. Dans tous les cas, elle a incité les bâtisseurs à trouver les solutions architecturales les plus optimales possibles.

i. Les routes

Loin de la notion de désert, certains monastères ont souvent été implantés au bord de routes commerciales ou de grands axes fluviaux comme Werden qui a été fondé sur la rive gauche de la Ruhr et Lorsch à proximité du Weschnitz[412], affluent du Rhin. Müstair, quant à lui, se trouvait dans la vallée contrôlant le col de l'Umbrail qui menait à la région de la Valteline (vers l'Italie) et celui d'Ofen (vers le nord et la Basse-Engadine). Le monastère était un des avant-postes de la Rhétie, région proche de la frontière lombarde (Müstair fig.1 et 2)[413]. Peu de temps avant, les routes antiques de Septime, Julien et Albula ont été réunies pour alors bifurquer sur la rive droite du Rhin, dans la vallée de Domleschg, en direction de Coire[414]. Le monastère était alors non loin de la Via Claudia Augusta, qui reliait Vérone à Augsbourg via le col de Resia.

[412] Platz, 2011, p. 176.
[413] Le plus ancien d'entre-eux était celui de Cazis, fondé en 700, au cœur des possessions épiscopales de Coire.
[414] Heitmeier, 2013, p.143–176.

b. La déclivité du terrain

Certains monastères ont été construits sur des terrains en pente. Bien que des travaux de terrassements aient été entrepris – qu'on en ait connaissance grâce aux textes ou grâce à l'observation des sols lors de fouilles –, il apparaît dans certains cas que la zone n'était pas totalement aplanie. Aussi, une certaine déclivité pouvait demeurer et les constructeurs devaient ainsi s'y adapter.

Les fouilles ont révélé que le monastère de Lorsch a été établi sur un terrain recouvert de végétation qui avait été considérablement terrassé. Malgré ces travaux, le complexe reste en légère déclivité ouest-est[415]. Les bâtisseurs du complexe ont dû adapter les édifices afin de répondre à la particularité du site. L'église abbatiale est ainsi compartimentée en plusieurs zones, chacune possédant un niveau de sol différent, créant un système de paliers. La zone la plus élevée était à l'est, à partir de la nef, puis une zone intermédiaire a été aménagée à l'emplacement de l'avant-nef, et enfin la zone la plus basse se trouvait à l'ouest, au niveau de la façade (Lorsch fig.10 et 14).

La zone orientale est la plus méconnue en raison du peu de fouilles réalisées. Il semblerait que les sols de la nef et du chœur aient été du même niveau. Cependant, malgré les recherches, il n'a pas été déterminé s'ils l'étaient également avec celui de la salle à colonnades, située entre la nef et l'avant-nef.

Le réseau de fondations de la salle à colonnades a été mise au jour lors des fouilles pratiquées par F. Behn, à l'est de l'avant-nef (Lorsch fig.3)[416]. Les fondations de l'axe le plus à l'est semblent avoir été plus larges que les autres (environ 1,70 mètre voire 1,80 mètre) tandis que celles de l'axe le plus à l'ouest étaient plus profondes de 80 centimètres. La profondeur de l'axe occidental peut s'expliquer par la nécessité de s'adapter à la pente. Le sol de cette salle aurait été ainsi plus élevé que la zone occidentale adjacente, à savoir le corps de l'avant-nef. En revanche, on ne peut dire avec certitude si cette salle à colonnades était en contrebas par rapport à la nef située à l'est. Au-dessous du mur oriental de l'actuelle Saint-Nazaire, à l'entrée de l'avant-nef, des vestiges ont été attribués par T. Platz à une phase

[415] Voir la notice sur Lorsch. Platz, 2010, p. 89 ; Platz, 2011, p.162.
[416] Köhl, 2007, p.30-32.

carolingienne et correspondrait soit à une structure ayant fait office d'escalier soit à l'amorce d'un autre chœur (Lorsch fig.14)[417].

L'abbatiale de Lorsch possédait, à son extrémité occidentale, une façade monumentale composée, peut-être dans un deuxième temps, de deux tours reliées à une galerie[418]. D'après T. Platz, il semblerait que le sol de cette galerie ait été en contrebas par rapport au reste de l'église.

Outre l'église, la déclivité du terrain a influencé l'architecture d'autres constructions du site. Le complexe abbatial de Lorsch était prolongé vers l'ouest par un grand *atrium,* délimité à l'extrémité occidentale par un portail d'entrée (Lorsch fig.13 et 14). Il s'agissait d'une vaste cour à portiques dont la datation est incertaine. Plus tard, sous l'abbatiat de Gerbod (951-972), des *pulpita* (à savoir une estrade ou des gradins[419]) ont été fabriqués devant les portes de l'*atrium*, certainement dans le but de trouver une solution à la déclivité du terrain[420]. On n'en sait pas plus sur l'aménagement des portiques de l'*atrium* même et si, pour s'adapter à la pente du terrain, ils étaient constitués de rampes ou de marches, comme ce fut le cas à Centula/Saint-Riquier.

c. Les cours d'eau

La présence d'un cours d'eau, d'une rivière ou d'un lac a fortement influencé les fondateurs des monastères dans leur choix d'implantation. Cette proximité quasi immédiate avec l'eau offrait davantage d'autonomie. L'eau était notamment utilisée à des fins artisanales ou domestiques ; les moines construisaient au bord ou au-dessus des rivières des moulins ou encore des latrines. Ainsi, le complexe monastique et surtout ses bâtiments conventuels se développaient en fonction des besoins de la communauté en eau et selon la localisation de celle-ci.

---

[417] Platz, 2011, p. 166.
[418] *Ibid.*, 2007, p.39.
[419] Schefers, 2004, p.14.
[420] Glöckner, 1929, n°69, p.353 : « paradisum totum plumbo operuit ; pulpita ante portas eiusdem paradisi fabricauit »

Müstair a été implanté à environ 300 mètres au nord de la rivière Rom/Rambach. La Ruhr, coulait à l'ouest du complexe de Werden, à environ 250 mètres (Werden fig. 8). Quant au monastère de Lorsch, il a été bâti à 400 mètres à l'ouest de la Weschnitz – affluent du Rhin –, appelé *Wisgoz* dans la chronique de Lorsch[421].

Le monastère de Gellone a été fondé à 50 mètres au nord du Verdus, affluent de l'Hérault. La présence du cours d'eau a forcément influencé son fondateur dans leur choix d'emplacement. D'ailleurs, on apprend que, dès l'époque de Guilhem, se trouvait un moulin, alors implanté sur cette rive attestant de l'utilisation immédiate de cet avantage[422]. R. Bavoillot-Laussade relève par ailleurs que le tracé « droit » du Verdus pourrait être un aménagement antérieur à l'implantation monastique[423].

Le monastère d'Aniane, fondé par saint Benoît, a été bâti dans la vallée de l'Hérault, à une cinquantaine de kilomètres de l'île de Maguelone, au bord de la rivière *Anianus*/Aniane (Aniane fig.10). Celle-ci longe le complexe au sud et à l'ouest. D'après le texte d'Ardon, le biographe de saint Benoît, il semblerait que le dortoir des moines, au sud de l'abbatiale, ait été terminé par des latrines. Il rapporte un épisode pendant lequel la rivière, alors en forte crue, manque de peu d'emporter le bâtiment des latrines, édifié à côté du dortoir et au-dessus de la rivière[424]. L'association de dortoirs avec latrines est courante à cette époque comme on le retrouve, plus tard, sur le plan de Saint-Gall (Synthèse fig.1). Le témoignage d'Ardon nous permet de préciser la localisation des latrines, au sud de l'abbatiale mais surtout de constater que les moines ont su faire preuve d'ingéniosité en adaptant le complexe à leur environnement. Ils ont pour cela étendu la construction du dortoir jusqu'à la rivière, à l'extrémité duquel ils ont bâti les commodités. La construction des latrines au-dessus de la rivière – bien que dangereuse – répond ainsi à des besoins sanitaires évidents.

---

[421] Glöckner, 1929, chap. 5, p. 276 : « super fluuium Wisgoz ».
[422] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, […] junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »
[423] Bavoillot-Laussade, 1996, p.25.
[424] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18.

d. Les éléments éphémères de la topographie locale

À Werden, au moment de l'installation de la communauté par saint Liudger, se trouvait un arbre qui était manifestement au cœur d'une dévotion païenne. Il fut coupé et une église a été érigée là où il se dressait, certainement afin de détourner et de récupérer la piété des locaux. La présence de l'arbre – considéré comme un élément sacré – a ainsi défini l'emplacement et l'orientation même de l'église qui y a été bâtie directement à l'ouest[425]. Afin de consolider cette réappropriation, Liudger a été enterré, quelques années plus tard, à l'emplacement de l'arbre. Son hagiographe, Altfrid, rapporte qu'il a été inhumé là où il avait vécu et comme il l'avait décidé dans un acte d'humilité, en dehors de l'église, à l'est – ce qui confirme ainsi l'implantation de l'église par rapport à l'arbre[426]. Sa sépulture qui devait alors recevoir un certain nombre de pèlerins a été aménagée en ce qui était vraisemblablement une crypte hors œuvre, *extra ecclesiam*, avec un autel. Ce « monument » était encore appelé *locus arboris*. Les vestiges carolingiens de deux murs de fondations parallèles ont été interprétés comme ceux de cette chambre funéraire (Werden fig.6). Ils délimitent un espace large de 1,60-1,80 mètres[427] et, si l'on croit la *Vita*, donnent également la limite maximale de l'extension de l'église à l'est. Ainsi, l'arbre – bien qu'abattu – a conditionné la configuration de l'abbatiale, son emplacement et son développement.

e. L'absence apparente de contraintes topographiques

Si les éléments de la topographie locale ont pu – lorsqu'ils n'étaient pas tout simplement supprimés – influencer la configuration des complexes monastiques, nous

[425] *Vita Liudgeri*, p.420 : « […] arborem quamdiu ibi stetit, diligenter observavit ; sed cum postea in usum ecclesiae quae ad occidentalem eius partem construebatur, praecisa esset, lapidem in eodem loco nemine alio sciente, pro signo huius rei infodit; qui ibidem, cum postea monumentum sancto viro foderetur, inventus et effosus est.»
[426] Diekamp, 1881, p.38 : « in loco ubi ipse vivus decreverat, sanctum illius conderetur corpus, extra ecclesiam in parte orientis ».
[427] Isenberg, 1999, p.258.

pouvons tout autant nous interroger sur le développement de ces établissements lorsque le terrain ne présente pas de contraintes apparentes.

Müstair a été fondé dans l'actuel canton suisse des Grisons, au cœur des Alpes. Le monastère dominait la partie inférieure de la vallée dans laquelle il fut implanté, contrôlant alors le col de l'Umbrail (vers l'Italie) et celui d'Ofen (vers le nord et la Basse-Engadine). En pleine vallée donc, le terrain sur lequel il a été bâti, à partir des années 772-773, était régulier et ne présentait manifestement aucune contrainte (ni relief, ni dénivelé, ni cours d'eau)[428]. Il était suffisamment vaste pour permettre un développement optimal et ordonné. Ces conditions de développement ont, sûrement en partie, contribué à l'élaboration du complexe à l'organisation rationnelle que l'on connaît, à savoir quatre ailes flanquées de quatre corps de bâtiments entourant une cour quadrangulaire et desservant les sanctuaires (Müstair fig.5).

Les contraintes de terrain peuvent également être contournées voire supprimées par des aménagements. Avant la construction de l'abbaye de Gellone, la vallée du Verdus était une zone marécageuse[429]. Des travaux d'aménagements ont donc été nécessaires, comme le drainage et l'assainissement du site. Le site choisi présentait également un relief accidenté qu'il a fallu en partie terrasser (Gellone fig.3)[430]. Cette domestication du paysage (découpage du tuf calcaire, apprivoisement des cours d'eau) a été entreprise avant la période carolingienne et poursuivie au temps de Guilhem, le fondateur de l'abbaye[431] afin que les constructions puissent s'adapter au relief irrégulier du terrain[432].

L'abbatiale a été construite tout contre un affleurement rocheux, sans que celui-ci ne contraigne son orientation ou son édification (Gellone fig.13 et 15). Aujourd'hui, nous n'avons pas connaissance à Gellone de bâtiments carolingiens dont la configuration aurait été influencée par la topographie locale. Malgré le peu de vestiges retrouvés, le monastère

[428] Roth-Rubi, 2013², p. 451.
[429] Vignard, Raynaud, 1996, p.160.
[430] Bavoillot-Laussade, 1996, p.25.
[431] Duhamel-Amado, 2000, p.11.
[432] Vignard, Raynaud, 1996.

carolingien semble ainsi s'être régulièrement développé au sud de l'abbatiale[433]. Ainsi on aurait eu, et ce malgré l'irrégularité du terrain, une implantation ordonnée autour d'un cloître (voire deux) desservant les bâtiments liés à la vie communautaire (Gellone fig. 5 et 18)[434]. La *Vita Sancti Willelmi* indique d'ailleurs que ces bâtiments sont correctement et régulièrement disposés[435]. Les contraintes topographiques ont ainsi pu être contournées lors de l'implantation du monastère à l'époque carolingienne. Elles ne sont devenues conséquentes que lors des agrandissements à partir de l'époque romane. Les limites topographiques, le relief et la composition du sol, ont empêché le monastère de s'étendre de manière significative vers l'est[436].

[433] Palouzié, Mallet, 2009, p.23.
[434] Bavoillot-Laussade, 1996, p.35.
[435] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Hiis ita dispositis et congrue atque regulariter designatis ».
[436] Vial, 2003, p. 345-346, notice « Saint-Guilhem-le-Désert ».

II. Caractérisation architecturale

A. Implantations nouvelles

2. Nature et nombre des unités architecturales et des aménagements connus

Dans cette sous-partie, il conviendra de dénombrer et de localiser dans les nouveaux complexes monastiques les différentes unités architecturales qui les ont composés. Il ne sera pas question ici d'étude des caractéristiques architecturales et fonctionnelles propres à chaque unité ; cela fera l'objet d'une analyse détaillée dans le chapitre suivant. Comme il a déjà été mentionné précédemment – mais il convient, à nouveau, de le rappeler ici –, nous sommes tributaires des sources tant textuelles qu'archéologiques, qui ne recouvrent qu'une partie de la réalité telle qu'elle a dû être. Aussi, la grande majorité de l'architecture des monastères fondés pendant le règne de Charlemagne ne nous est pas connue. De ces complexes, parfois, nous ne connaissons que les vestiges d'une seule unité architecturale – un sanctuaire la plupart du temps. Nous nous efforcerons cependant de restituer l'ensemble de ces données et de voir dans quelle mesure il est possible d'en tirer des conclusions.

a. Les sanctuaires et leurs annexes

i. Les sanctuaires

Tous les complexes monastiques sont composés d'au moins un sanctuaire. Dans certains cas, l'abbaye possède plusieurs églises et chapelles à l'intérieur comme à l'extérieur de sa clôture.

- Les complexes à sanctuaire unique

Définir si un monastère ne possède qu'un seul sanctuaire est une tâche complexe. Afin d'exclure tout autre édifice religieux – église comme chapelle –, il faut avoir exploré toutes les sources écrites, qui ne sont d'ailleurs pas toujours complètes, et avoir pu fouiller au moins une grande partie du site. Il arrive, en effet, que certains sanctuaires ne soient connus que dans les textes ou seulement découverts lors de fouilles. Cependant, comme ce cas de figure demeure rare, la plupart des monastères à un seul sanctuaire exposés ici le sont

sur la base d'hypothèses que nous jugeons crédibles au regard des données qui nous sont parvenues.

À Gellone en Aquitaine, il ne semble y avoir eu qu'une seule église à l'époque carolingienne, dédiée principalement au Sauveur[437]. L'abbatiale était au nord du complexe monastique (Gellone fig. 7). Des doutes sur la datation des vestiges préromans ont été émis et il ne s'agit pas ici d'en débattre à nouveau. Si l'on admet que la fondation a été faite par Guilhem, alors il est légitime de penser, comme les *Vitae* et la charte de dotation le relatent, que les constructions ont été menées en son temps ; par ailleurs, si le monastère existait et fonctionnait dès le IXe siècle, et qu'il n'y a pas eu de reconstruction avant l'époque romane, alors les éléments préromans retrouvés remonteraient, sans doute, au IXe siècle[438].

Il en va de même pour le monastère de Werden, dans la Saxe, qui n'avait qu'une seule église du temps de Charlemagne dédiée principalement au Sauveur[439]. Si l'on se réfère à la *Vita Liudgeri*, le saint a été inhumé en 809, à l'est de l'église, dans une crypte hors œuvre[440]. Cette information signifierait que l'église – ou, du moins, sa partie orientale – était achevée du temps de Liudger (799-809), son fondateur et premier abbé, et de son successeur et frère Hildegrim (809-827)[441].

- Les complexes à sanctuaires multiples

Le monastère d'Aniane possédait plusieurs églises. L'église la plus ancienne, celle construite dès la fondation du monastère vers 780, était dédiée à sainte Marie, selon la *Vita*

[437] ADH, 1 J 1015 : « pro nos omnibus superius nominatos dono ad sacrosanctae basilice, qui est constructa in honore sancto Salvatore et sanctae Mariae semper virginis, seu S. Petri et S. Pauli, et S. Andrea, et S. Michaëlis, vel omnium apostolorum, in illa cella Gellonis. »
[438] Palouzié, Mallet, 2009, p.22. Bien que là encore il est impossible de nier ou d'affirmer catégoriquement s'il s'agit des vestiges originaux construits du vivant de Guilhem.
[439] *Vita Liudgeri*, p.414 : « ut in loco nuncupato Werthina, ubi in hereditate propria ob habitaculum monachorum in honore sancti Salvatoris, sanctae Dei genitricis sanctique apostolorum principis Petri ipse construxit ecclesiam, eius sepeliretur corpus ».
[440] Weinfurter, Engels,1982, p. 115 ; Gerchow, 1999, p.27 ; Diekamp, 1881, p.38 : « in loco ubi ipse vivus decreverat, sanctum illius conderetur corpus, extra ecclesiam in parte orientis ».
[441] Winkler, 1999, p.273-274.

Benedicti[442]. Dès 782, une nouvelle église est érigée en l'honneur du Sauveur[443] et devient l'abbatiale du monastère[444]. Elle est dédicacée en 804[445]. Une troisième église a été bâtie à l'époque carolingienne. Il s'agit de l'église Saint-Jean-Baptiste qui était l'ancienne église cémétériale du monastère, à laquelle était donc rattaché le cimetière des moines[446]. Ardon la qualifie, dans la *Vita*, d'*oratorium*. Elle a certainement été construite du temps de Benoît (v.780-816/821)[447].

L'abbaye de Müstair (Rhétie) possédait deux églises (Müstair fig.5 et 29)[448]. L'analyse dendrochronologique a daté des pièces de bois du pignon de l'abbatiale Saint-Jean entre 775 et 776[449]. Ils correspondent à des éléments mis en place à la fin des travaux. D'après celles-ci on peut donc supposer que le gros œuvre a été entrepris vers 774. Ainsi, la planification serait à reporter plus avant, vers 772-773[450].

Il est possible que la seconde église dédiée à Sainte-Croix ait existé dès les Ve- VIe siècles sous un vocable inconnu. Elle a été reconstruite – selon les recherches de

---

[442] *Ibid.*, fol. 3 v°, p.8: « Non enim ornatis parietibus tegulisque rubentibus, vel pictis laquearibus, set stramine vilique maceria cooperire, vel facere domos decreverat ». ; Paulinier, 1870, p.35-37.
[443] *Ibid.*, fol. 5 r°, p. 13 : « sed in deifice Trinitatis […] nomine prefatam ecclesiam consecrare disposuit. »
[444] *Patrologiae*, 98, p. 1432 : « Caroli vero imperatoris […] Unam vero partem sibi reservavit, quam dedit Benedicto abbati sancti Salvatoris Anianensis archisterii, videlicet crucis Dominicae cum gemmis. »
[445] Paulinier, 1870, p.77 ; *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Anno igitur septingentesimo septuagesimo secundo, Karoli vero Magni regis quatuordecimo, adjuvantibus eum ducibus, comitibus, aliam rursus in honorem Domini et Salvatoris nostri ecclesiam pregrandem construere cepit » .
[446] *Vita Benedicti*, fol. 5 v°, p.13: « Illa vero quae in cimiterio fundata consistit, in honorem S. Joannis Baptistae consecrata consecrate dinoscitur. »
[447] Benoît quitte Aniane en 816 pour rejoindre Louis le Pieux à Aix-la-Chapelle.
[448] Sennhauser, 2003, p. 136.
[449] *Ibid.*, 2013², p.94. L'église a été à nouveau consacrée au XIe siècle. L'acte de consécration alors inscrit dans l'église au XIe siècle serait la copie de l'acte carolingien : « in honore domini nostri Iesu Christi et victoriosissime crucis dei et genitricis Marie et sancti Johannis Baptiste et sanctorum apostolorum Petri, Pauli, Andree, Thome et Bartholomei, sanctorum martirum Georii, Desiderii, Uigilii, Laurencii, Uictoriani, Marcelli, Cassiani, sanctorum confessorum Benedicti, Florini et Zenonis sanctarumque virginum Eulalie, Verene, quorum reliquie altari sunt imposite ».
[450] Roth-Rubi, 2013², p. 451.

H. R. Sennhauser et K. Roth-Rubi – entre les années 765 et 788, d'après les analyses dendrochronologiques de la charpente de la moitié orientale du plafond[451].

• Cas particulier

À l'heure actuelle, on n'a retrouvé à Lorsch qu'une seule église, celle dite Saint-Nazaire, consacrée en 774[452] par l'archevêque de Mayence Lullus, en présence de Charlemagne[453]. Également appelée *ecclesia triplex*, en raison de ses trois nefs[454], elle a été achevée du temps de l'abbé Richbod (784-804). Pourtant, d'autres églises sont mentionnées dans les textes dont celle de Saint-Pierre qui aurait été la plus ancienne, fondée en premier lieu par le comte et mentionnée à quelques reprises dans la chronique de Lorsch[455]. Il y est dit que Helmerich alors abbé de Lorsch après Gundeland, entre 778 et 784, fit transférer l'autel de Saint-Nazaire dans l'église Saint-Pierre d'*Altenmunster* (*Altenmunster* signifie « le vieux monastère »), à Lorsch[456]. Néanmoins, et malgré les nombreuses fouilles pratiquées jusqu'en 2014, cette église qui devrait être dans le complexe abbatial, n'a pas été retrouvée. Il est possible que Saint-Pierre ait été un édifice indépendant et peut-être bâti au nord de l'abbatiale Saint-Nazaire, dans le cimetière donc – zone encore peu fouillée. En revanche, on peut également imaginer l'église Saint-Pierre comme l'église originelle du monastère qui fut alors reconstruite et agrandie en 774 sous le vocable, rappelons-le, Saints-Nazaire-Pierre-et-Paul (ou, plus simplement parfois, Saint-Nazaire)[457]. La chronique de Lorsch

[451] Goll, 2013, p. 63−64. Cette analyse révèle que la construction a été achevée entre 785 et 788. Sennhauser et Roth-Rubi ont donné la date de 765 pour le début des travaux.
[452] Glöckner, 1929, chap. 8, p.284 : « concessimus ad monasterium quod est constructum in honore sancti Nazarii » ; p.286 : « ecclesie sue sancti Nazarii ».
[453] Scholz, 2011, p.384
[454] Glöckner, 1929, chap. 12, p.289 : « ecclesia triplici fecit. »
[455] *Ibid.*, chap. 9, p. 285 : « Hic ecclesie laquearia fecit, pauimentum strauit, cancellos circa tumbam sancti Nazarii auro argentoque decorauit, altare etiam simili inpensa et opera mirificauit, quod postea ad ecclesiam sancti Petri que dicitur Altenmunster translatum est. »
[456] *Ibid.*, chap. 1, p. 267 : « sacrosanctam ecclesiam sancti Petri seu ceterorum sanctorum, que est constructa in loco nuncupato Lauresham in pago rhenense […] »
[457] *Ibid.*, chap.5, p. 276 : « monasterium quod dicitur Lauresham quod est constructum in honore beatorum apostolorum Petri et Pauli, vel ceterorum sanctorum, et ubi preciosus domnus et sanctus preclarus martyr Nazarius in corpore requiescit »

précise dans un autre récit, qu'au temps d'Helmerich, l'autel Saint-Pierre était installé dans l'*ecclesia triplex*, que l'on considère être l'abbatiale à trois vaisseaux[458]. Ainsi la chronique, rédigée au XIIe siècle est confuse ; on peut tantôt considérer l'existence de deux églises strictement indépendantes ; tantôt imaginer qu'un pôle liturgique ou simplement un autel dédié à saint Pierre a été intégré dans le nouvel édifice qu'est Saint-Nazaire, à l'ouest ou encore dans un des trois vaisseaux de la nef[459].

Le Codex et le nécrologe de Lorsch évoquent à plusieurs reprises une autre église qu'ils appellent *ecclesia varia* et dont l'identité est encore méconnue. On apprend par ailleurs que le fils de Louis le Germanique, Louis le Jeune (876−882), a entrepris la construction de cette *ecclesia* afin d'y amener sa sépulture future ainsi que celles de son père et de son fils Hugo[460]. Lors de ses fouilles à l'est de l'abside de Saint-Nazaire, Behn a retrouvé les fondations d'une crypte de forme oblongue, en « U » (Lorsch fig.2 et 4)[461], qu'il identifie comme l'*ecclesia varia*. Il y découvre, à l'est, des fragments d'enduits peints, qui l'ont conduit à penser qu'il s'agissait bien de la fameuse église colorée (*ecclesia varia*) des textes – appelée ainsi certainement en raison de l'enduit peint qui recouvrait ses murs[462]. Il faut néanmoins souligner qu'aucun fragment d'enduit peint n'a été retrouvé à l'intérieur de la crypte même. L'existence d'un décor peint doit encore être prouvée. Elle aurait été le lieu de sépulture, depuis le IXe siècle, des quelques membres de la famille carolingienne[463]. T. Platz doute pourtant que ce soit le cas car, d'après ses observations de l'appareil, la crypte daterait plutôt du XIe siècle. Le lieu d'inhumation des carolingiens, appelé *ecclesia varia*, ne peut donc, à première vue, être cette crypte. Cependant, il est possible que les sépultures des carolingiens

---

[458] *Ibid.*, chap.17, p. 298 : « Quippe altare dominicum ut nunc est quatuor ex partibus fabulis argenteis inclusit, nec minus altare ad crucem, atque sancti Iohannis Baptiste, sancte quoque Marie virginis, preterea altare sancti Petri in ecclesia triplici, mirifice perornauit, auream quoque crucem et opere et materia aliis preciosiorem fabrefieri iussit. »
extrinsecus, nobilius quoque templum intrinsecus vario venustauit decore.

[459] Comme c'est déjà le cas dans l'*Institutio* d'Angilbert relatif à la construction de Centula.. Voir la notice sur Centula/Saint-Riquier.

[460] MGH Regionis, p.114-116 : « Rex diluculo consurgens, cum filium extinctum reperisset, nimio dolore afficitur ; corpus eius in loculo compositum ad Loresheim monasterium imperat deferri ibique tumulari » ; Glöckner, 1929, chap. 44, p.326 : « Ludouuico rege Germanie filio Ludouuico defuncto, et iuxta patrem apud Lauresham in ecclesia que dicitur Uaria quam ipse huius rei gratia construxerat sepulto ».

[461] Wittur, 2007, p.41.

[462] *Ibid.*, 1934, p.62.

[463] Behn, 1949, p.14-16.

aient été disposées ailleurs dans l'église Saint-Nazaire ou dans l'ancien *atrium* et transférées dans la crypte à partir du XIe siècle. Comme les sources textuelles, et notamment la chronique, ont été rédigées au XIIe siècle, il est tout à fait possible que les scribes évoquent bel et bien cette crypte en tant qu'*ecclesia varia*, qui existait déjà de leur temps.

Une autre hypothèse fait de cette *ecclesia varia* un édifice autonome, érigé ailleurs dans le complexe monastique. Notons qu'aucun vestige n'a encore été retrouvé afin d'appuyer cette proposition[464].

Enfin, la dernière hypothèse possible est celle qui propose de voir dans l'*ecclesia varia* des textes, une autre appellation pour l'église carolingienne Saint-Nazaire même[465]. En effet, les fragments d'enduits peints retrouvés par F. Behn à l'extérieur de la crypte ont été datés, au plus tard, de la première moitié du IXe siècle[466]. Ces enduits auraient donc recouvert soit une éventuelle crypte antérieure alors située sous celle du XIe siècle, soit ils décoraient l'église Saint-Nazaire même[467].

ii. *Atrium,* avant-nef et massif

L'abbatiale de Lorsch possédait, à l'ouest, une avant-nef, suivie d'une cour (un *atrium*) puis d'une façade monumentale (Lorsch fig.3, encadré orange, puis rouge puis vert). La cour semble avoir été éphémère. Elle est rapidement couverte et transformée en nouvelle avant-nef à colonnes.

En plus à l'ouest de l'église carolingienne Saint-Nazaire de Lorsch, existait vraisemblablement un *atrium* (Lorsch fig.7). Dans la chronique de Lorsch, il est fait référence aux restaurations du *paradisum* réalisées sous l'abbatiat de Gerbod (951-972)[468]. Il ne s'agit manifestement pas ici de la construction *stricto sensu* du *paradisum* mais seulement de l'installation de son couvrement – voire de sa rénovation –, ce qui suggère que le

[464] Wittur, 2007, p.41.
[465] *Ibid.*, p. 40-43.
[466] Brogiolo, 2010.
[467] Exner, 1993, p.46-48.
[468] Glöckner, 1929, n°69, p.353 : « paradisum totum plumbo operuit ; pulpita ante portas eiusdem paradisi fabricauit »

paradisum ait été une structure plus ancienne, peut-être contemporaine de la *Torhalle,* qui daterait, au plus tard, de la deuxième moitié du IXe siècle[469].

L'église abbatiale de Gellone aurait été précédée, à l'ouest, d'une tour quadrangulaire massive qui ne semble pas avoir été conçue comme une entrée[470].

La présence d'un *atrium* à Aniane est incertaine. Dans une charte de Louis le Pieux de 822[471], il est fait mention des *ecclesia(e) atque atria*. Cependant, cela reste la seule occurrence de ce terme *atrium* et aucune autre information, textuelle ou archéologique, ne permet de l'interpréter. On peut le considérer comme une place devant l'église, comme l'espace consacré de l'église (avec le périmètre tout autour de celle-ci inclus), ou encore comme un cloître. Pour l'instant, aucun vestige que l'on pourrait interpréter comme un *atrium* (entendons une cour bordée de portiques à l'avant d'une église) n'a été retrouvé.

On ne sait pas non plus s'il existait un *atrium* à l'est de l'église de Werden dès l'époque de Charlemagne. Il aurait été construit à l'est de l'abbatiale, au plus tôt, après l'inhumation de Liudger, en 809, et plus vraisemblablement du temps d'Altfrid (840-849) qui a entamé la reconstruction de l'abbatiale et de la crypte de Liudger dans les années 839-849. Il est, en effet, fait mention deux fois dans la *Vita Liudgeri* d'un portique situé devant la basilique et de sa porte, portique sous lequel était la tombe de saint Liudger (fig.6)[472].

iii. Conclusion

L'observation de ces différents cas de complexes à sanctuaire.s unique ou multiples permet de dégager quelques tendances. Gellone et Werden sont deux monastères à sanctuaire unique, implantés dans des régions en marge du royaume, la Septimanie et la Saxe. Leur unique édifice religieux a été consacré principalement au Sauveur ainsi qu'à

[469] Exner, 1993. Voir la sous-partie sur l'*atrium* et le porche.
[470] Bavoillot-Laussade, 1996, p.28.
[471] *Cartulaire Aniane*, n°6, p.49.
[472] *Vita Liudgeri*, p. 416 : « in ea porticu, quae est ante basilicae ianuam, infra quam sancti sacerdotis sepulcrum suspectum es » ; *Vita Liudgeri*, Diekamp, p.45 : « in ea porticu quae est ante basilicae ianuam et sancti sacerdotis ambit sepulchrum ».

d'autres saints, ce qui témoigne certainement de la présence de plusieurs autels. Cette spécificité liturgique a ainsi, en partie, contribué à la modélisation du complexe monastique pour lequel il n'était plus nécessaire de multiplier les sanctuaires indépendants ; tous les autels étant regroupés au sein du même édifice. Cette configuration architecturale est d'autant plus réalisable qu'il s'agit d'implantations nouvelles, dans des lieux dépourvus de sanctuaires plus anciens.

Pourtant, cette solution architecturale et liturgique n'est pas la seule tendance que l'on peut observer dans les cas de fondations nouvelles. Il apparaît que certains complexes monastiques se sont implantés dans des lieux déjà équipés de sanctuaires comme à Müstair, en Rhétie, où se trouvait une petite chapelle datant peut-être des Ve- VIe siècles – par ailleurs reconstruite à l'époque carolingienne. Dans ce cas de figure, le projet n'était pas de remplacer l'édifice primitif mais de le conserver et de continuer à l'utiliser en plus du nouvel édifice religieux. À Lorsch, il est encore difficile de déterminer si l'on a affaire à un complexe à plusieurs sanctuaires ou non. Il est possible que l'église primitive Saint-Pierre aient été conservée (peut-être quelque part dans la zone nord du complexe) ou bien reconstruite et intégrée à la nouvelle abbatiale Saints-Nazaire-Pierre-et-Paul. On ne sait pas non plus si l'*ecclesia varia* fait référence à une crypte, à Saint-Nazaire ou à un sanctuaire indépendant. Enfin, à Aniane, il existait trois églises, toutes construites vraisemblablement pendant l'abbatiat de Benoît. Les églises possédaient chacune un ou plusieurs autels. Ainsi, à Aniane, l'absence de sanctuaires plus anciens, la multiplication des autels (liée à la pratique d'une liturgie stationnale et au culte des reliques), notamment dans Notre-Dame et Saint-Sauveur, n'a pas imposé la configuration d'un complexe monastique à sanctuaire unique comme à Gellone, pourtant géographiquement très proche.

Si la présence d'un *atrium* devant l'abbatiale Saint-Nazaire de Lorsch semble attestée, pour Aniane, il pourrait ne s'agir que d'une place. Notons que celui de Werden semble postérieur à notre aire d'étude.

b. Les bâtiments conventuels, artisanaux et autres

i. Les bâtiments conventuels

• Cloître et cour

À l'époque de Charlemagne, la présence de cloîtres dans les monastères n'est pas récurrente. Pourtant, il faut souligner ici que nous n'avons pas toujours été en mesure d'affirmer ou d'infirmer leur existence. Il est en effet difficile de les localiser avec certitude pour cette période, soit parce qu'on ne les retrouve pas lors des fouilles (qu'ils soient absents ou en-dessous de couches de construction plus récentes) soit parce que leur dénomination dans les textes n'est pas encore normalisée. Dans plusieurs cas, leur existence est davantage supposée qu'assurée. Cependant, même dans les cas les plus incertains, il est possible de dégager quelques interprétations.

Ce qui constitue l'originalité première de Müstair demeure la disposition régulière des bâtiments conventuels autour d'un cloître. H. R. Sennhauser[473] et J. Goll[474] proposent que le complexe monastique carolingien (et ainsi le cloître) ait été bâti d'un seul tenant selon un programme architectural préalablement pensé et défini. Ainsi – et en prenant comme repère chronologique le récit traditionnel de la fondation du monastère et l'analyse dendrochronologique réalisée sur un élément de charpente à Saint-Jean précédemment évoqué –, H. R. Sennhauser estime la date du projet de construction aux années 772 – 774[475].

À Lorsch, nos connaissances relatives à un cloître carolingien sont limitées par les sources. L'association de bâtiments conventuels à un cloître n'est attestée que pour la période romane, au sud de Saint-Nazaire (Lorsch fig.7)[476]. La chronique de Lorsch attribue à Richbod (784-804) la construction des nouveaux bâtiments monastiques et parle d'un *claustrum*[477]. Ce mot renvoie ici à une clôture – et non à un cloître tel qu'on l'entend –

[473] Sennhauser, 2013², p.90.
[474] Goll, Exner, Hirsch, 2007, p. 47.
[475] Sennhauser, 2013², p.92.
[476] Caillet, 2004, p.45.
[477] Glöckner, 1929, chap. 12, p.289 : « Qui statim in primordio destructis ligneis domibus in quibus fratres eatenus commanebant, in aquilonali uidelicet parte, claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc uidetur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit. »

enserrant les édifices conventuels. Ainsi, nous ne sommes pas en mesure d'affirmer si le cloître roman situé au sud de l'abbatiale a remplacé un cloître plus ancien (Lorsch fig.15, 16, 17 et 18)[478].

À Werden, les bâtiments conventuels étaient peut-être organisés autour d'un cloître dont des vestiges auraient été retrouvés[479].

Le monastère de Gellone que l'on connaît aujourd'hui est celui qui a été essentiellement reconstruit à partir du XIe siècle (Gellone fig.5 et 19). Pourtant, il est possible que l'organisation générale de l'abbaye médiévale s'appuie sur des éléments déjà en place à l'époque carolingienne[480]. La *Vita Sancti Willelmi,* mentionne le *claustrum*, évoqué comme un espace, dès la construction du monastère par Guilhem[481]. Il pourrait s'agir du cloître ou bien de la clôture. Il semblerait que les bâtiments artisanaux se soient également développés autour d'un cloître, ou du moins d'une cour.

Il est possible qu'Aniane ait eu un cloître dès les premiers temps de sa fondation. Sur le plan de 1656 on peut remarquer la présence d'une cour, remplacée par la chapelle Sainte-Cécile, et qui aurait pu constituer ce premier cloître (Aniane fig.2)[482]. Le cloître est peut-être mentionné par Ardon en tant que *claustra novo*[483].

• Dortoir, réfectoire, cuisine

Le dortoir, le réfectoire et la/les cuisine(s) sont les bâtiments conventuels essentiels à la vie communautaire adoptée dans les monastères. Bien qu'on ne les retrouve pas

[478] Platz, 2011, p. 177.
[479] Winkler, 1999, p.273-274.
[480] Palouzié, Mallet, 2009, p.23.
[481] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »
[482] Schneider, 2016, p.27.
[483] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Claustra novo opere aliam cum columnis marmoreis quamplurimis, que site sunt in porticibus, non jam stramine domos set tegulis cooperuit. »

toujours à l'occasion de fouilles, ils font partie des unités architecturales nécessairement construites.

Dans certains cas, ces bâtiments sont d'abord provisoires, comme on peut le constater à Müstair (Müstair, fig.5 et 17). Ils ont ensuite été remplacés par des bâtiments en dur. Le dortoir et le réfectoire étaient associés à une cuisine et à une salle d'eau.

La chronique de Lorsch attribue à Richbod (784-804) la construction des nouveaux bâtiments monastiques, après avoir, au préalable, détruit les anciennes demeures en bois des moines[484]. Le dortoir des moines a été construit vraisemblablement en même temps que l'église, *dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit*, et ainsi peut-être tout contre[485]. Cependant, la phase la plus ancienne des bâtiments monastiques découverts au sud ne remonte qu'aux environs de l'an mil et concerne l'aile ouest (Lorsch fig.15, 16, 17 et 18)[486]. Pour l'instant, aucun vestige carolingien n'a été retrouvé au sud de l'église. Une note de la chronique de Lorsch nous apprend que l'abbé Gerbod (951-972) a agrandi le réfectoire, rénové le dortoir et construit de nouvelles toilettes[487] – ce qui suggèrerait qu'ils existaient déjà auparavant et peut-être déjà au sud, où les vestiges de bâtiments conventuels (l'aile ouest du cloître) datant de l'an mil ont été retrouvés.

D'après la *Vita Sancti Willelmi,* ainsi que d'après les quelques vestiges retrouvés, le réfectoire et le dortoir de Gellone auraient été réunis dans une seule maison[488]. Guilhem résidait dans une cellule à part (Gellone fig.10)[489].

À Aniane, nous savons grâce à la *Vita Benedicti* qu'au temps où seule l'église Sainte-Marie était édifiée, il existait une *domus*, construite par les moines eux-mêmes et qui jouxtait

---

[484] Glöckner, 1929, chap. 12, p.289 : « Qui statim in primordio destructis ligneis domibus in quibus fratres eatenus commanebant, in aquilonali uidelicet parte, claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc uidetur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit. »
[485] Glöckner, 1929, chap. 12, p.289 : « Qui statim in primordio destructis ligneis domibus in quibus fratres eatenus commanebant, in aquilonali uidelicet parte, claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc uidetur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit. »
[486] Platz, 2011, p. 177.
[487] Glöckner, 1929, n°69, p.353 : « refectorium augmentauit ; dormitorium renouauit, edificium necessariorum prominens aptauit, domum lapideam in castello Michlenstat edificauit »
[488] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium. »
[489] Palouzié, Mallet, 2009, p.22 ; Bavoillot-Laussade, 1996, note.25.

l'église Sainte-Marie[490]. Il s'agissait manifestement d'un bâtiment conventuel, très certainement le dortoir et/ou le réfectoire. Un peu plus tard, un grand bâtiment destiné aux moines est construit par Benoît, certainement un nouveau dortoir[491]. D'après Dom du Bourg, il semblerait qu'en 1260 l'évêque de Béziers se rendit à Aniane et décida de faire édifier un nouveau grand dortoir[492]. Ce récit vient étayer l'hypothèse de l'existence d'un dortoir plus ancien.

• *Scriptorium*/bibliothèque/chartrier

Bien qu'un monastère possède plusieurs livres, au moins pour l'office, ainsi que des chartes attestant ses possessions, l'existence de salles vouées entièrement à leur stockage ou à leur production n'est pas indispensable. Pour l'époque qui nous concerne, nombreux sont les monastères n'ayant pas de tels aménagements. On sait que beaucoup se sont contentés d'armoires ou de niches pour les y disposer. Les sources tant archéologiques que textuelles sont ténues. Parfois, la présence d'un *scriptorium* n'est assurée que parce que sa production a été conservée.

Il est possible que le monastère de Müstair ait été doté d'un chartrier. Dans la salle la plus orientale de l'aile sud du cloître – et donc la plus proche de l'aile des moines[493]. La pièce était chauffée. J. Goll ne pense pas que cette salle orientale était un *scriptorium* ; les vestiges de stylets retrouvés et le confort d'une salle chauffée ne peuvent être les seuls éléments déterminants pour cette identification[494]. Pour l'instant, cette salle semblerait avoir été à vocation artisanale avec peut-être un espace d'écriture réservé à l'archivage et à

[490] *Vita Benedicti*, fol.4 v°, p.11 : « Ignis quodam tempore domum juxta beate Marie Virginis baselicam sitam invasit. Set cum vorax flamma stipulam lamberet siccam, concurrent dolentes fratres, domum quam non sine magno labore construxerant. »
[491] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18 : « ob quorum eximiam congregationem talem mansionem construere jussit, que mille et eo amplius homines capere videtur, centum recipiens cubitos in longitudinem et viginti in latitudinem.[…]constituit locis congruis cellas quibus, prefectis magistris, posuit fratres. »
[492] Dom du Bourg, 1899, p.173-174. D'après BnF, ms lat. 12660.
[493] Goll, 2008, p.292-293.
[494] La seule constante qu'il relève est celle de son voisinage direct avec la bibliothèque, qu'il s'agisse d'une pièce à part ou d'une simple armoire à livre.

l'administration du monastère (éventuellement associé à d'autres fonctions – voire utilisé pour l'évêque de Coire lors de ses venues), plutôt qu'un *scriptorium* destiné à recopier et enluminer des manuscrits. Enfin, d'après J. Ackermann, les quatre fragments carolingiens retrouvés aux archives de Müstair ne suffisent pas non plus à affirmer le fait qu'ils aient été produits sur place[495].

À Werden, il est très probable que Liudger ait eu un espace dédié à sa bibliothèque (dans le monastère ou l'abbatiale), pour conserver les livres qu'il possédait et qu'il avait rapportés (en partie) de son séjour à York[496]. Il existait également un *scriptorium*, déjà actif vers 800[497], voire même dès la fondation du monastère. Leurs éventuels emplacements n'ont pas été encore déterminés.

D'après les sources textuelles, Lorsch possédait un important *scriptorium*, au plus tard dès l'abbatiat de Richbod (784-804)[498]. Il s'agissait surtout de produire et de collecter des bibles et des livres pour l'usage liturgique dans le but d'assurer la mise en œuvre correcte du service, voulue par la réforme carolingienne[499].

Malgré les lacunes documentaires, nous savons grâce au témoignage d'Ardon qu'il existait à Aniane, à l'époque carolingienne, une bibliothèque instituée par Benoît, qui devait accueillir de nombreux livres[500]. Elle était sûrement associée à un espace d'écriture, sous-entendu dans la préface de la *Vita Benedicti,* lorsque le moine explique qu'il écrit l'ouvrage à Aniane même. Pour l'instant, l'archéologie n'a encore pu révéler l'existence de ces bâtiments.

---

[495] Ackermann, 2008, p.306.
[496] Angenendt, 2009, p. 166.
[497] Karpp, 1999, p. 242.
[498] Des catalogues de la bibliothèque monastique de Lorsch compilés vers 830-860 font état des codex produits et conservés au monastère depuis l'abbatiat de Richbod. (Vatican, BAV, Pal. lat. 1877, fol. 1r-34r, 44ra-66vb et 67ra-79vb; Pal. lat. 57, fol. 1r-7v).
[499] Scholz, 2011, p.383.
[500] *Ibid.*, fol. 5 v°, p.14 : « Instituit cantores, docuit lectores, habuit gramaticos, et scientia scripturarum peritos, de quibus etiam quidam post fuere episcopi. Adgregavit librorum multidinem. »

• Infirmerie

Nous n'avons pour l'instant rassemblé que très peu d'informations relatives aux infirmeries. Celles-ci ne sont connues que dans les textes, pour les monastères qui nous concernent ici.

E. Winkler suppose d'après la lecture des sources textuelles qu'il y aurait eu une infirmerie, à Werden, à l'époque carolingienne[501]. En l'absence de preuves, cette hypothèse doit être considérée avec la plus grande prudence. Nous ne savons pas s'il existait déjà une infirmerie à Lorsch, au temps de Charlemagne ; celle-ci n'est attestée, dans le nécrologe de Lorsch, que pour la période post-carolingienne[502]. En revanche, nous en sommes un peu plus certains pour Gellone. D'après la *Vita Sancti Willelmi,* il y aurait eu une infirmerie dès l'époque de son fondateur, installée dans une maison très certainement au sud de l'abbatiale[503].

• Salle des moines/salle capitulaire

Il existait, dans certains monastères, des salles strictement réservées aux moines, pour la préparation des offices, le travail (artisanal), la lecture ou encore d'éventuelles réunions.

À Müstair, au nord de l'église, trois pièces ont été ajoutées après la construction de l'abbatiale (Müstair fig.6)[504]. Selon H. R. Sennhauser, il pourrait s'agir d'une salle du chapitre associée à une pièce réservée au lavage des pieds des moines et une autre à leur préparation avant les offices.

À Gellone, Richard Bavoillot-Laussade propose avec Philippe Lorimy de considérer l'aile orientale du cloître carolingien comme la salle de l'*auditorium*, avérée au plus tôt dans la *Vita Sancti Willelmi*, lieu où se réunissaient les moines pour la lecture[505].

---

[501] Winkler, 1999, p.273-274.
[502] Schefers, 2007, fol.96v., p.137 : « infirmarie nostre »
[503] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum. »
[504] Sennhauser, 2003, p. 136.
[505] *Vita Sancti Willelmi*, chapitre 22, p.82: « Completa vero oratione , factaque cunctis altaribus sua cuique digna veneratione (ingentia namque munera in singulis Deo obtulit et ea deauratis et decenter gemmatis ornamentis operuit) itur in auditorium, et osculatis fratribus, lectaque ex more

• Demeure de l'abbé

Bien que nos connaissances à ce sujet soient très ténues pour la période relative au règne de Charlemagne, il semblerait que les abbés aient possédé des locaux distincts de ceux des moines – comme on peut d'ailleurs le constater plus tard sur le plan de Saint-Gall.

Müstair en est un des exemples les mieux connus et étudiés pour notre période. L'aile septentrionale du cloître de Müstair était la résidence secondaire de l'évêque de Coire, également abbé du monastère (Müstair fig.14). Cette partie, qui est par ailleurs nommée dans les textes « palais-monastère »[506], a connu cinq étapes de constructions successives du VIIIe au XVIIe siècle. Un inventaire du XVe siècle évoque cet aménagement[507]. Il déclare que le monastère de Müstair était la résidence d'origine de l'évêque avant que celui-ci n'en fasse construire une autre à Fürstenburg au XIIIe siècle. Cette résidence à Müstair était totalement intégrée au programme architectural et organisationnel du complexe projeté dès 772-774[508].

Plus tard, l'étage de l'aile méridionale fut doublé dans sa largeur par une loggia[509]. La richesse de ce niveau ainsi que le voisinage avec la chapelle Sainte-Croix laisse supposer qu'il s'agissait de la résidence de l'abbé, qui était distinct de l'évêque à partir de la mort de Remedius vers 805/806.

À Werden, à l'époque carolingienne, E. Winkler suppose, d'après la lecture des sources textuelles, qu'il y aurait eu un établissement de bains pour l'abbé[510]. Là encore, faute de preuves suffisantes, cette hypothèse doit être considérée avec la plus grande prudence.

---

lectione, factoque pro tempore brevi sermone de animae aedificatione. » ; Bavoillot-Laussade, 1996, p.42.

[506] Sennhauser, 1996², p.288-292.

[507] Sennhauser, 2010², p.3 ; Muoth, 1898, p.17.

[508] Sennhauser, 2010², p.7.

[509] Goll, 2007², p. 48.

[510] Winkler, 1999, p.273-274.

• Latrines

D'après la chronique de Lorsch, l'abbé Gerbod (951-972) a construit de nouvelles toilettes[511] – ce qui suggèrerait qu'il en existait déjà auparavant, peut-être à l'époque où Richbod (784-804) reconstruit les bâtiments conventuels[512].

À Aniane, la *Vita* d'Ardon mentionne la présence de latrines à l'extrémité du dortoir.

• Autres bâtiments

À Lorsch, dans l'*atrium* situé devant l'abbatiale se trouvait un petit bâtiment, appelé *Torhalle*. Il était ainsi implanté à l'entrée du monastère. L'édifice aurait été bâti soit entre les années 830 et 850 – sous le règne de Louis le Pieux (814–840) ou de Louis le Germanique (840–876)[513] –, soit à une date plus haute – peut-être sous l'abbatiat de Richbod (784–804) et donc sous le règne de Charlemagne (768–814)[514]. Sa fonction demeure énigmatique. Il aurait très bien pu s'agir d'un porche d'entrée solennel, avec une salle de réception à l'étage ou une chapelle[515].

Un noviciat installé dans une *cella,* certainement au sud de l'abbatiale de Gellone, a été construit du temps de Guilhem[516]. On sait également qu'à Aniane se trouvait une école instituée par Benoît où de nombreux « savants » se rendaient[517].

---

[511] Glöckner, 1929, n°69, p.353 : « refectorium augmentauit ; dormitorium renouauit, edificium necessariorum prominens aptauit, domum lapideam in castello Michlenstat edificauit »
[512] Platz, 2010, p. 88.
[513] Ludwig, 2011, p.402.
[514] Les questions de datation de la *Torhalle* ont déjà été débattues dans la notice sur Lorsch à laquelle nous renvoyons.
[515] Untermann, 2011.
[516] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum. »
[517] *Ibid.*, fol. 5 v°, p.14 : « Instituit cantores, docuit lectores, habuit gramaticos, et scientia scripturarum peritos, de quibus etiam quidam post fuere episcopi. Adgregavit librorum multidinem. »

ii. Bâtiments artisanaux

Les monastères possédaient souvent plusieurs bâtiments artisanaux, dans ou en marge de leur enclos. On en dénombre une grande variété comme les moulins, les viviers, les boulangeries, les brasseries, les celliers et pièces de stockage, les écuries, les ateliers etc. Ils ne sont pas tous indispensables à l'autonomie ou à la vie en communauté. Aussi, en plus des lacunes documentaires, cela expliquerait pourquoi nous n'en avons pas retrouvé dans tous les monastères.

• Moulins, viviers et installations hydrauliques

À Werden, en 2011, un étang carolingien a été découvert dans l'enceinte du monastère[518]. Il était probablement associé à un moulin en bois, daté au carbone 14 du VIIIe siècle et donc d'avant la fondation du monastère[519]. Il était toujours exploité à l'époque qui nous concerne. Dans un second temps, des barrages ont été installés à l'extrémité sud de l'étang[520]. Cela laisse imaginer que les moines avaient installé un vivier. La plupart de ces cloisons ont été datées, par dendrochronologie, des années 837-842.

À Gellone, selon la *Vita Sancti Willelmi,* un moulin fonctionnait dès l'époque de Guilhem[521].

Les moines de Müstair se sont approvisionnés en eau grâce à la construction d'un système de canalisations (Müstair fig.5 et 17).

• Autres bâtiments

À Müstair, une basse-cour était aménagée à l'ouest du cloître (Müstair fig.4). On suppose que les bâtiments des ailes nord, ouest et sud ont été aménagés afin d'accueillir

[518] Brand, Schoenfelder, 2011, p.151-153.
[519] Brand, 2013, p.29.
[520] Brand, Schoenfelder, 2011, p.152.
[521] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »

diverses activités artisanales[522] et agricoles, notamment des écuries et des enclos pour le bétail[523].

L'aile méridionale du cloître était, elle, composée de pièces de stockage et d'autres peut-être vouées au travail artisanal des moines (Müstair, fig.5 et 17)[524]. À l'intérieur du cloître, dans la cour, furent ajoutés en plusieurs étapes des bâtiments de service : une cave, une boulangerie ainsi qu'une citerne reliée au réseau des canaux souterrains (Müstair fig.5).

À Werden, à l'époque carolingienne, E. Winkler suppose, d'après la lecture des sources textuelles, qu'il y aurait eu une boulangerie et une brasserie[525]. Encore une fois, cette hypothèse mériterait d'être soutenue par davantage d'éléments.

À Gellone, selon la *Vita Sancti Willelmi,* il existait une boulangerie à côté du moulin[526].

iii. Espaces et aménagements de circulation

Dans les monastères, des structures ont été aménagées pour faciliter la circulation. À Müstair, c'est le cloître qui faisait office de liaison entre les différents bâtiments conventuels et les sanctuaires. Lors des fouilles, plusieurs passages et escaliers desservants les pièces et les bâtiments conventuels ont été découverts (Müstair, fig.5, 14 et 18).

À Gellone, R. Bavoillot-Laussade propose d'imaginer, comme à Müstair, des petites pièces non aménagées entre les différentes salles cantonnant le cloître, utilisées comme des couloirs (Gellone fig.18)[527].

---

[522] Sennhauser, 2003, p. 135.
[523] Sennhauser, 1996², p.288.
[524] Voir plus haut, pour l'une des deux, la possibilité qu'il ait pu s'agir d'un chartrier.
[525] Winkler, 1999, p.273-274.
[526] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »
[527] Bavoillot-Laussade, 1996, p.43.

iv. Hôtellerie, *xenodochium* et palais

À l'époque carolingienne, l'accueil et le soin des invités, riches comme pauvres, était un des principaux devoirs d'une communauté monastique. On retrouve ainsi ces préceptes retranscrits au chapitre 53 de la règle bénédictine réactualisée par Benoît d'Aniane. Aussi, les monastères se sont dotés de bâtiments afin d'accueillir les différents types de visiteurs.

À Müstair, une hôtellerie était implantée dans une des ailes du cloître (Müstair fig.18 et 19). On suppose qu'elle accueillait les laïcs, visiteurs ou pèlerins de passage. Les moines extérieurs, quant à eux, auraient été logés, à part, dans une cellule (Müstair fig.5 et 6)[528].

À Gellone, selon la *Vita Sancti Willelmi,* il existait des hôtelleries pour deux types de visiteurs : les invités de marque étaient logés dans une *proaula* et les pauvres dans un *xenodochium*[529]. Ainsi, on observe qu'il existait au moins deux types de bâtiments et d'espaces d'accueil pour les personnes se rendant dans un monastère et que les groupes pouvaient ainsi être séparés selon qu'ils soient pèlerins, laïcs, religieux, pauvres ou riches.

À Werden, à l'époque carolingienne, E. Winkler suppose, d'après la lecture des sources textuelles, qu'il y aurait eu une maison d'hôtes, sûrement à associer avec les écuries, également mentionnées[530].

v. Clôture

Le principe d'une vie communautaire monastique étant également de vivre retiré du monde – du moins en partie –, les monastères pouvaient être clôturés afin de les isoler davantage. Était ainsi concernée l'abbaye tout entière ou seulement les bâtiments réservés

[528] Sennhauser, 2003, p. 136.
[529] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »
[530] Winkler, 1999, p.273-274.

aux moines. Cependant, à Müstair, il ne semble pas y avoir eu de clôture murée[531], ce qui n'est pas une exception pour l'époque carolingienne.

À Lorsch, la superficie bâtie du complexe a été évaluée à 25 000m² (Lorsch fig.7)[532]. Il semblerait que, dans les premiers temps carolingiens, seul un petit fossé ait délimité le territoire du monastère. La première source que nous possédons à ce propos mentionne le *claustrum*, enceinte construite par l'abbé Richbod (784-804)[533].

À Aniane, le monastère était enclos. Deux chartes carolingiennes évoquent un *claustrum monasterii,* que l'on pourrait traduire comme l'enclos monastique. La première, de 801, fait état de l'église Sainte-Marie *infra claustra Aniani monasterii*[534] et la deuxième, de 822, mentionne le *claustrum monasterii* ainsi que d'autres *claustr(a)*, à savoir des espaces ceints de fossés ou de haies[535].

vi. Cimetière

Les cimetières font partie des aménagements indispensables aux monastères afin que les membres de la communauté puisse être inhumés. Cependant leur localisation n'a pas toujours été déterminée.

À Müstair, le cimetière actuel au sud-est de l'église Saint-Jean semble avoir été le premier lieu de sépulture depuis les temps carolingiens (Müstair fig.4 et 5)[536].

À Lorsch, le cimetière des moines se trouvait au nord de l'église Saint-Nazaire (Lorsch fig.7). De nouvelles investigations ont mis au jour l'étendue minimale de ce cimetière monastique. Un trou de poteau isolé a été découvert dans le cimetière sans qu'il ait été possible d'en expliquer l'origine[537].

---

[531] Sennhauser, 2010², p.11.
[532] Heitz, 1980, p.43.
[533] Glöckner, 1929, T.I, chap. 12, p.289 : « claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc videtur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit »
[534] *Cartulaire Aniane*, n°254, p.379.
[535] *Ibid.*, n°6, p.49.
[536] *Ibid.*, 2003, p. 136.
[537] Platz, 2011, p. 157.

À Aniane, ont été retrouvés deux cimetières utilisés aux VIIIe-IXe siècles. Un premier a été localisé dans la cour dite d'honneur, à l'est de l'abbatiale Saint-Sauveur. Il se développait depuis le chevet de l'église jusqu'à environ 50 mètres de distance en direction de l'est (Aniane fig.13). Malgré sa présence à l'intérieur de l'enclos, des sépultures de femmes prouvent que les populations inhumées étaient, en partie, extérieures à la communauté monastique (Aniane fig.14)[538]. Le second cimetière se situait autour de l'église Saint-Jean-Baptiste, l'église « cémétériale » du complexe (Aniane fig.11, n°9). Située en marge, son emplacement s'accorde avec sa fonction funéraire et son association avec un cimetière.

vii. Conclusion

La présence d'un cloître n'est pas assuré pour l'ensemble des monastères ; Müstair étant le seul cas dont nous soyons certains. En revanche, à Gellone, on sait que les bâtiments étaient ordonnés, sûrement autour de cours voire de cloîtres[539]. À Müstair comme à Gellone, en plus du cloître, les bâtiments artisanaux auraient pu être organisés autour d'une seconde cour. Dans tous les cas, la présence d'un dortoir, d'un réfectoire et d'une cuisine était systématique dans les monastères. Si l'on n'a pu les retrouver dans les fouilles, les textes les mentionnent. Ainsi, il apparaît que ceux-ci se développent à proximité immédiate de l'abbatiale.

Il est possible que Müstair ait eu un chartrier mais à l'heure actuelle aucune bibliothèque n'a été retrouvée dans les fouilles ni évoquée dans les textes[540]. Pour Werden, Lorsch et Aniane, la présence d'une bibliothèque est supposée grâce au témoignage des textes mais elles n'ont pas été localisées[541]. Werden et Lorsch possédaient quant à eux un *scriptorium*, connus en partie grâce à leurs productions[542]. Nous n'avons de mention de

[538] BSR, 2011, p.111 : tombe SP. 10537.
[539] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : *Hiis ita dispositis et congrue atque regulariter designatis.*
[540] La seule constante qu'il relève est celle de son voisinage direct avec la bibliothèque, qu'il s'agisse d'une pièce à part ou d'une simple armoire à livre.
[541] Angenendt, 2009, p. 166.
[542] Karpp, 1999, p. 242 ; Des catalogues de la bibliothèque monastique de Lorsch compilés vers 830-860 font état des codex produits et conservés au monastère depuis l'abbatiat de Richbod. (Vatican, BAV, Pal. lat. 1877, fol. 1r-34r, 44ra-66vb et 67ra-79vb; Pal. lat. 57, fol. 1r-7v).

noviciat qu'à Gellone et à Aniane[543] et nous ne sommes pas en mesure d'affirmer la présence d'infirmerie dans chacun de ces cinq monastères sauf à Gellone où elle est évoquée dès l'époque de Guilhem[544].

Il pouvait exister dans les monastères, comme à Müstair, des salles de préparation (pour l'office), de travail et de lectures (*auditorium*), construits à proximité de l'abbatiale[545]. Bien que les salles capitulaires ne soient assurées dans les monastères qu'à partir des constructions d'Anségise à Saint-Wandrille, dans les années 820, il est possible qu'une des pièces rajoutées au nord de l'abbatiale de Müstair ait rempli cette fonction.

À l'heure actuelle nous n'avons que très peu d'informations relatives aux demeures de l'abbé, à l'exception du cas de Müstair. À l'époque où l'abbé était également évêque de Coire, il avait son propre palais dans une des ailes du cloître, puis, plus tard, il semblerait avoir occupé l'étage de l'aile méridionale. Dans les deux cas, la demeure de l'abbé était au cœur du complexe. On la suppose pour Werden dont les textes évoquent des bains[546].

Comme le commande la règle de saint Benoît, les pauvres, les étrangers et les pèlerins étaient accueillis dans les monastères. Cependant, on a pu remarquer qu'ils étaient séparés des invités de marque, logés quant à eux dans d'autres hôtelleries comme on l'a vu pour Müstair[547], Gellone[548] et sûrement Werden[549]. Leur dénomination dans les textes était également différenciée.

---

[543] *Ibid.*, fol. 5 v°, p.14 : « Instituit cantores, docuit lectores, habuit gramaticos, et scientia scripturarum peritos, de quibus etiam quidam post fuere episcopi. Adgregavit librorum multidinem. »

[544] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum. »

[545] *Vita Sancti Willelmi*, chapitre 22, p.82: « Completa vero oratione , factaque cunctis altaribus sua cuique digna veneratione (ingentia namque munera in singulis Deo obtulit et ea deauratis et decenter gemmatis ornamentis operuit) itur in auditorium, et osculatis fratribus, lectaque ex more lectione, factoque pro tempore brevi sermone de animae aedificatione. » ; Bavoillot-Laussade, 1996, p.42.

[546] Winkler, 1999, p.273-274.

[547] Sennhauser, 2003, p. 136.

[548] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »

[549] Winkler, 1999, p.273-274.

Les monastères possédaient plusieurs bâtiments artisanaux tels des boulangeries, des moulins, des étables, qui étaient, quant à eux, construits dans l'enclos, mais en marge de celui-ci. Ils étaient parfois autour d'une seconde cour, comme nous l'avons vu précédemment avec Müstair et Gellone, et certainement au bord de l'eau pour les moulins. Des systèmes de canalisations conduisaient l'eau jusqu'à certaines salles du monastère – on suppose les cuisines et les réservoirs. Ainsi avec ces aménagements, les monastères pouvaient être davantage autonomes.

La clôture des monastères ne semble pas avoir été nécessairement matérialisée, comme c'est le cas pour Müstair[550] ; ce qui n'est pas une exception pour l'époque carolingienne. Les clôtures deviennent cependant plus courantes pour les monastères ainsi que pour les palais royaux à partir de la seconde moitié du IXe siècle. Appelé *claustrum*, il pouvait y en avoir parfois plusieurs dans un même complexe, comme à Aniane[551].

S'il paraît évident que les monastères possédaient des cimetières réservés aux moines mais aussi parfois ouverts aux populations environnantes, leur localisation est plus aléatoire. Cette unité se trouve au sud-est de l'abbatiale Saint-Jean à Müstair[552], au nord de Saint-Nazaire à Lorsch[553], à l'est de Saint-Sauveur et autour de l'église cémétériale Saint-Jean-Baptiste à Aniane, située dans la partie nord-ouest du complexe[554].

[550] Sennhauser, 2010², p.11.
[551] *Cartulaire Aniane*, n°6, p.49.
[552] Sennhauser, 2003, p. 136.
[553] Platz, 2011, p. 157.
[554] BSR, 2011, p.111 : tombe SP. 10537.

II. Caractérisation architecturale

A. Implantations nouvelles

3. Caractéristiques architecturales et fonctionnelles des différentes unités et de leurs composantes

Nous ne reprendrons pas ici l'énumération des édifices présents dans chaque complexe (tâche déjà réalisée dans le chapitre précédent) – sauf si cela s'avère nécessaire, au regard de ce qui s'est fait au temps de Charlemagne. En revanche, il sera question de se concentrer sur les unités architecturales et leurs composantes (mobilier, décor etc.) dont nous avons conservé des vestiges ou, au moins, une description textuelle. Les unités dont nous n'avons qu'une simple mention dans les sources écrites ne peuvent évidemment faire l'objet d'une analyse architecturale. Nous reprendrons du moins, dans le détail, les caractéristiques architecturales et fonctionnelles de celles qui s'y prêtent. Il conviendra de voir si, à la lumière des comparaisons que nous effectuerons entre ces différentes unités, il est possible de déterminer une tendance générale propre au règne de Charlemagne.

a. Les sanctuaires et leurs annexes

i. Les sanctuaires

- Les dimensions générales des édifices

Si l'on compare les dimensions des sanctuaires qui composent notre corpus, on constate une grande diversité, y compris dans les proportions longueur/largeur. L'abbatiale de Müstair, qui revêt un plan ramassé quasi quadrangulaire se détache du lot constitué par les abbatiales d'Aniane, de Gellone, de Werden et de Lorsch dont le parti est résolument plus allongé, basilical ou en croix latine.

Ainsi, l'abbatiale de Müstair mesurait un peu plus de 24 mètres de long pour environ 20/21 mètres de large hors œuvre. À Aniane, l'abbatiale est dite plus grande et plus spacieuse que l'église Sainte-Marie[555]. Elle mesurait, hors œuvre, 34 mètres de long sur 15 mètres de large. La longueur totale de l'abbatiale de Werden est évaluée à 38 mètres pour

[555] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « in honorem Domini et Salvatoris nostri ecclesiam pregrandem construere cepit »

20,30 mètres de large (Werden fig.5 et 6)[556]. L'abbatiale de Gellone mesurait hors-œuvre 38,60 mètres de long pour une largeur maximale (au niveau des bras du transept) de 19,30 mètres[557]. L'abbatiale Saint-Nazaire de Lorsch mesurait 45,50 mètres de longueur pour une largeur de 15,30 mètres (Lorsch fig.2 et 4)[558].

Parmi les églises secondaires de ce corpus, on compte : la chapelle Sainte-Croix de Müstair qui mesurait environ 11 mètres de long sur 10 de large hors œuvre ; l'église Notre-Dame d'Aniane qui faisait 25 mètres de long minimum pour environ 15 mètres de large (au niveau des bras du transept)[559] ; et l'église Saint-Jean-Baptiste d'Aniane qui mesurait 28,50 mètres de long sur 13,50 mètres de large (hors œuvre) (Aniane fig.19).

- La titulature des sanctuaires

La majorité des vocables est dédiée au Sauveur, ensuite viennent ceux consacrés aux apôtres, à la Vierge puis au saint local. En général, l'église en détient des reliques. L'abbatiale de Lorsch était ainsi consacrée en l'honneur des saints Nazaire, Pierre et Paul[560] ; celle de Müstair à saint Jean[561] ; celle de Werden au Sauveur ainsi qu'à la sainte Vierge, à saint Pierre, saint Étienne, saint Laurent et saint Martin[562] ; celle d'Aniane au Sauveur[563] et à la Trinité ; celle de Gellone au Sauveur, à la Vierge et aux saints Pierre, Paul, André, Michel ainsi qu'à

[556] Jacobsen, 1991, p.453-455.
[557] Bavoillot-Laussade, 1996, p.28.
[558] Platz, 2011, p. 163.
[559] *Ibid.*, fol. 3 v°, p.8: « Non enim ornatis parietibus tegulisque rubentibus, vel pictis laquearibus, set stramine vilique maceria cooperire, vel facere domos decreverat ». ; Paulinier, 1870, p.35-37.
[560] Glöckner, 1929, chap. 12, chap.5, p. 276 : « monasterium quod dicitur Lauresham quod est constructum in honore beatorum apostolorum Petri et Pauli, vel ceterorum sanctorum, et ubi preciosus domnus et sanctus preclarus martyr Nazarius in corpore requiescit »
[561] MGH, *Libri Sancti Galli*, p.394. Dans l'église, l'inscription du XIe siècle dit qu'elle est également dédiée à plusieurs saints : « in honore domini nostri Iesu Christi et victoriosissime crucis dei et genitricis Marie et sancti Johannis Baptiste et sanctorum apostolorum Petri, Pauli, Andree, Thome et Bartholomei, sanctorum martirum Georii, Desiderii, Uigilii, Laurencii, Uictoriani, Marcelli, Cassiani, sanctorum confessorum Benedicti, Florini et Zenonis sanctarumque virginum Eulalie, Verene, quorum reliquie altari sunt imposite ».
[562] *Vita Liudgeri*, p.414 : « ut in loco nuncupato Werthina, ubi in hereditate propria ob habitaculum monachorum in honore sancti Salvatoris, sanctae Dei genitricis sanctique apostolorum principis Petri ipse construxit ecclesiam, eius sepeliretur corpus ».
[563] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « in honorem Domini et Salvatoris nostri ecclesiam pregrandem construere cepit » et p. 13 : « sed in deifice Trinitatis […] nomine prefatam ecclesiam consecrare disposuit. »

tous les apôtres[564]. Parmi les églises secondaires on retrouve une église Sainte-Croix, à Müstair ; une église Notre-Dame[565] et une (cimétériale) dédicacée à saint Jean-Baptiste, à Aniane.

- L'implantation des sanctuaires

Les abbatiales de Werden et de Gellone se trouvaient dans la partie nord du complexe (Werden fig.9) (Gellone fig.7). Celle de Lorsch l'était également, bien que le cimetière et peut-être les premiers bâtiments conventuels se soient développés au nord de l'église (Lorsch fig.7).

À Aniane, la localisation de l'abbatiale, dont il ne reste plus rien en élévation aujourd'hui, a suscité de nombreuses interrogations. Sur le plan de 1656, conservé aux Archives nationales, est figurée une église avec nef unique, transept très saillant muni d'absidioles et chevet carré (Aniane fig.1 et 2)[566]. Si elle a longtemps été considérée comme celle du Sauveur[567], on sait aujourd'hui et grâce aux fouilles qu'il s'agit de l'ancienne église Notre-Dame[568]. Sur le plan, on peut cependant encore voir, au sud de l'église Notre-Dame, l'arrondi d'une abside semi-circulaire pris dans un mur de clôture (Aniane fig.2). Il s'agit d'un des vestiges de l'église Saint-Sauveur retrouvé en 2011/2012 (Aniane fig.14, église 1, 2a). L'abbatiale se trouvait ainsi à une trentaine de mètres au sud-ouest de Notre-Dame, et au nord-est des bâtiments conventuels et de la rivière Aniane (Corbières) (Aniane fig. 11 et 16). La troisième église du complexe, l'église Saint-Jean, se trouvait près de la rivière, à 250 mètres en contrebas au nord-ouest des églises Notre-Dame et Saint-Sauveur et en marge – voire à l'extérieur – de la clôture monastique (Aniane fig.10 et 11).

---

[564] BNF, ms. Lat. 12048, f° 276 r : « XVIII Kl. ian. […] dedicatio basilicae sancti saluatoris in gellone. » ; ADH, 1 J 1015 : « pro nos omnibus superius nominatos dono ad sacrosanctae basilice, qui est constructa in honore sancto Salvatore et sanctae Mariae semper virginis, seu S. Petri et S. Pauli, et S. Andrea, et S. Michaëlis, vel omnium apostolorum, in illa cella Gellonis. »
[565] *Vita Benedicti,* fol 3. v°, p. 8 : « Domus enim in eo erat loco, quo fundare moliebantur monasterium, quam auctam in honore sancte Dei genitricis consecrarunt Marie. »
[566] AN. N III Hérault 1/1, « Pl. du monastère d'Aniane comme il est à présent ».
[567] Heitz, 1989-1990, p. 36. Pour plus de détails sur les débats qui ont animés cette question, voir la notice sur Aniane.
[568] Durand, 1994, p.153.

À Müstair, l'abbatiale Saint-Jean[569] était dans la partie nord-est du complexe abbatial (Müstair fig.5 et 29)[570]. Une seconde église dédiée à Sainte-Croix se trouvait dans la partie sud-est du complexe.

- Chevet et chœur
  - Orientation du chevet et nombre de chœurs

Toutes les églises de Werden, de Müstair, d'Aniane et de Gellone étaient orientées et ne possédaient qu'un chœur. L'abbatiale orientée de Lorsch possédait peut-être un second chœur à l'ouest.

  - Chevet plat

Découvert en 1962, le sanctuaire quadrangulaire oriental de Gellone était en réalité divisé en deux salles superposées (Gellone fig.9, 10 et 11). La *Camera Sancta*, appelée « crypte » par ses découvreurs et leurs successeurs, se trouvait en bas ; et le chœur, dit l'*Altarium*, était à l'étage, où a été implanté l'autel principal dédié au Sauveur (Gellone fig.11 et 14)[571]. R. Bavoillot-Laussade a estimé la hauteur de l'*Altarium* à environ 8 mètres. Les claveaux peints d'une fenêtre qui, selon l'emplacement des contreforts orientaux, était probablement axiale, ont été retrouvés. Les calculs pratiqués à partir des vestiges retrouvés indiquent qu'elle aurait mesuré un mètre de large pour un ébrasement intérieur d'1,40 mètre. Sa hauteur, en revanche, reste inconnue ; elle peut être estimée entre 1,80 mètre et 2,40 mètres. La présence de contreforts extérieurs contre la crypte suggère qu'ils venaient

[569] Sennhauser, 2013², p.94. L'église a été à nouveau consacrée au XIe siècle. L'acte de consécration alors inscrit dans l'église au XIe siècle serait la copie de l'acte carolingien : « in honore domini nostri Iesu Christi et victoriosissime crucis dei et genitricis Marie et sancti Johannis Baptiste et sanctorum apostolorum Petri, Pauli, Andree, Thome et Bartholomei, sanctorum martirum Georii, Desiderii, Uigilii, Laurencii, Uictoriani, Marcelli, Cassiani, sanctorum confessorum Benedicti, Florini et Zenonis sanctarumque virginum Eulalie, Verene, quorum reliquie altari sunt imposite ».
[570] *Ibid.*, 2003, p. 136.
[571] *Vita Sancti Willelmi*, p.81. Voir la sous-partie sur les autels.

soutenir la voûte de l'*Altarium*, peut-être en plein cintre, comme il est courant aux Asturies[572].

L'extrémité orientale de l'abbatiale de Lorsch demeure encore méconnue. F. Behn aurait retrouvé lors des fouilles un mur de fondation d'orientation nord-sud et qui formait un angle droit. D'après lui, il s'agirait d'un vestige du chevet rectangulaire de l'église carolingienne, dont il a évalué la profondeur à 3,40 mètres[573]. Cette proposition est depuis contestée : pour I. Gerbig, l'élément retrouvé est bien trop infime pour permettre d'interpréter la forme du chevet[574].

D'après H. Schefers, la pause d'un nouveau sol de marbre sous Helmerich (779-784), aurait entraîné le rehaussement du sol en face de l'autel et donc une restructuration du chœur. Il suggère d'y voir, à ce moment-là, l'aménagement d'une estrade pour les chœurs de chanteurs, ou encore celui d'une crypte au niveau inférieur[575].

- Chevet à absides multiples
  - échelonnées

À Müstair, l'abbatiale Saint-Jean était une église-salle à trois absides flanquée sur toute la longueur de ses côtés nord et sud d'annexes absidées (Müstair fig.6 et 7). Des trois absides, celle du centre était la plus grande, semi-circulaire et en saillie sur les deux autres absides attenantes qui étaient, elles, en forme de fer à cheval. Elles étaient toutes trois percées d'une fenêtre centrale. Si l'on sait que l'abside centrale possédait une couverture conique, en revanche nous sommes moins certains de celles des absides latérales. H. R. Sennhauser propose d'éventuels toits en pente sur celles-ci. Le chœur était surélevé par un

[572] Bavoillot-Laussade, 1996, chapitre I, note 43.
[573] Behn, 1949, p.14.
[574] Gerbig, 2007, p.29.
[575] Schefers, 2004, p.12.

grand degré de trois marches qui séparait alors cet espace de la nef, sur toute la largeur de l'édifice[576].

À Werden, nous ne connaissons que le chevet de la deuxième phase de construction de l'église– celle des environs de 850. Cette seconde église qui présentait trois nefs, comme l'église initiale, était terminée à l'est par trois absides échelonnées ; les absides latérales étaient plus petites que celle du centre (Werden fig.5). Bien que cela reste hypothétique et demande à être vérifié par l'archéologie, il est possible que l'église de Liudger ait eu le même type de terminaison orientale.

À Aniane, l'abbatiale possédait un chevet quadrangulaire flanqué de deux absidioles (Aniane fig.16, n°2)[577]. Le chevet est profond de 8,5 mètres dans l'œuvre pour une superficie de 42 mètres². L'espace central était légèrement plus haut que celui de la nef (altimétrie à 69,22 mètres pour le chevet quadrangulaire et 68,76 mètres pour la nef). Les fouilles ont révélé qu'il s'agissait bien d'un chevet tripartite dont l'élément central n'était pas absidé mais quadrangulaire. L. Schneider précise que les preuves archéologiques sont assez ténues et qu'il est aussi possible que le retour oriental, interprété comme le mur d'un chevet plat, soit en fait un angle de retrait marquant le départ d'une abside moins profonde. Pour l'instant, il préfère privilégier la première hypothèse[578]. Les absidioles étaient en retrait d'environ 6 mètres sur l'extrémité orientale du chevet quadrangulaire et mesuraient environ 2 mètres de diamètre interne chacune pour un mètre de profondeur. Une tombe axiale était située devant les degrés menant au chevet quadrangulaire. D'autres tombes étaient disposées à l'extérieur de l'édifice, à l'est. La plus ancienne a été datée au radiocarbone entre 778 et 989.

L'église secondaire Notre-Dame était prolongée par un chevet tripartite composé d'une abside centrale à la terminaison incertaine, cantonnée de deux absidioles (seul le bras nord pourrait, sur le plan de 1656, en être un vestige) (Aniane fig.12)[579]. Dans ces absidioles

[576] Goll, 2013, p. 62.
[577] Sur l'image, léglise 1 et la chapelle 2a ne sont probablement qu'un seul et même édifice à absides échelonnées et chapelles. Voir la partie sur l'église Saint-Sauveur.
[578] Schneider, 2016, p.40.
[579] Schneider, 2016, p.31.

se trouvaient certainement les chapelles Saint-Martin (fig.12, n°1) et Saint-Benoît (fig.12, n°2)[580].

Sous le chœur de l'actuelle église Saint-Jean, une abside de 3,40 mètres de diamètre, a été mise au jour entre 2014 et 2015 (Aniane fig.18). Dans un second temps, elle a été flanquée au nord d'une absidiole de 2,20 mètres de diamètre. Grâce à une sépulture retrouvée sous l'absidiole et datée par radiocarbone des années 676-868, on peut situer cette deuxième phase de construction avant 868. L'adjonction de l'absidiole nous permet de supposer que ce sanctuaire a ensuite été transformé en édifice terminé par un chevet tripartite[581]. La découverte de nombreuses sépultures à l'intérieur et la présence d'un cimetière à l'extérieur confirme sa fonction d'église cémétériale[582].

- En triconque

L'église secondaire de Müstair, Sainte-Croix, était pourvue à l'est, au nord et sud de trois absides en forme de fer à cheval largement saillantes (Müstair fig.12 et 30)[583]. Elle comportait deux niveaux. Le rez-de-chaussée était aménagé en chambre funéraire, probablement réservé à l'inhumation de personnes de haut rang ; un caveau a effectivement été retrouvé dans le sol de l'abside orientale, à la place d'un autel (Müstair fig.13). Le plan cruciforme de la chapelle rappelle la nature des reliques (de la sainte Croix) détenues. L'abside orientale était précédée d'en emmarchement en marbre (Müstair fig.12). Les absides latérales étaient percées sur le côté oriental d'une petite fenêtre. L'ensemble des fenêtres des absides et de la nef étaient cintrées. Des fouilles à l'extérieur du site ont confirmé qu'elles étaient ornées de vitraux colorés.

[580] *Vita Benedicti*, fol. 5 v° p.13: « In ecclesia vero beate Dei genitricis Marie, que primitus est fundata, Sancti Martini, necnon et beati Benedicti haberi videntur altaria. »
[581] *Ibid.*, p.53.
[582] BSR 2015, p. 120.
[583] Il s'agit d'un type que l'on rencontre déjà à Coire au Ve siècle avec l'église funéraire Saint-Etienne où étaient inhumés les évêques.

♦ Crypte

Parmi les édifices qui composent ce corpus relatif aux implantations nouvelles, on remarque que l'aménagement de crypte n'est pas une tendance récurrente. Les seuls exemples sont ceux de la crypte de Werden, construite pour l'inhumation de Liudger, et de la crypte de Gellone, édifiée pour accueillir les reliques de la Croix.

À Gellone, une crypte a été aménagée sous le chœur, dès la construction de l'abbatiale. R. Bavoillot-Laussade a calculé les dimensions de cette salle basse, autrement appelée *Camera Sancta*, qui aurait donc mesuré 3,90 mètres sur 5 mètres dans œuvre (Gellone fig.12 et 13). Cet espace rectangulaire affiche ainsi presque la même superficie que les bras du transept. À l'origine, la pièce était haute de 3,60 mètres environ. Subdivisée en deux vaisseaux, ses deux voûtes en berceau retombaient sur cinq piliers : un au centre et quatre[584] disposés aux points cardinaux, tandis que des pilastres s'élevaient aux angles de la salle. L'hypothèse d'un couvrement par de petites croisées est rejetée par R. Bavoillot-Laussade ; il soutient celle du voûtement en berceau qui, malgré sa rareté pour la période carolingienne, est tout à fait possible : on le retrouvait au monastère Suso de San Millàn de la Cogolla et à San Juan de la Peña en territoire ibérique. Deux petites fenêtres orientales éclairaient la pièce : larges de 60 centimètres, elles étaient placées dans l'axe des vaisseaux.

Le reliquaire de la Croix aurait ainsi été situé dans le pilier central de la crypte (Gellone fig.12), c'est-à-dire juste en-dessous de la localisation présumée de l'autel du Sauveur dans la salle haute[585]. Deux arcades aveugles, profondes de 45 centimètres, ont été construites contre chaque mur latéral et à l'intérieur desquelles ont été logées de petites niches. Ces *loculi* étaient destinés à accueillir d'autres reliquaires de moindre importance, qui encadraient ainsi la relique principale de la Croix. Ce dispositif de logettes dans les murs et piliers se retrouvait également dans la crypte de San Felice de Pavie (VIIIe-IXe siècle), tandis que la manière d'installer des reliques « secondaires » autour d'une autre plus importante est aussi avérée à Notre-Dame-et-tous-les-apôtres de Centula.

L'accès à la *Camera Sancta* se faisait donc par le transept, en descendant les marches d'un large escalier central (Gellone fig.10 et 14). Le passage alors ouvert pour entrer dans la crypte était large de 3,35 mètres. Du fait de l'absence de corniches latérales, R. Bavoillot-

[584] Un pilier et trois pilastres plus exactement.
[585] Voir la sous-partie historique „Pendant le règne de Charlemagne".

Laussade propose de voir un tympan porté par un linteau, dont l'appui aurait disparu lors des nombreuses modifications ultérieures. Cette éventuelle structure était précédée à l'ouest d'un grand arc d'un mètre de large et haut d'1,40 mètre, soutenu par des corniches encore visibles sur un mètre environ de long. C'est sur cet arc que reposait l'éventuel balcon du sanctuaire haut.

À Werden, saint Liudger a été inhumé en 809 dans une crypte hors-œuvre, à l'est du chevet[586]. Les vestiges carolingiens de deux murs de fondations parallèles ont été interprétés comme ceux de sa chambre funéraire, appelée *locus arboris* (Werden fig.6). Ils délimitent un espace large de 1,60-1,80 mètres et, si l'on croit la *Vita*, donnent également la limite maximale de l'extension de l'église à l'est[587].

- Transept
  - Avec transept

L'église secondaire d'Aniane, Notre-Dame, possédait un transept saillant de 15,6 mètres sur 7 mètres (Aniane, fig. 19). Des chapelles étaient aménagées dans ses bras et étaient dédiées à saint Martin de Tours et à saint Benoît de Nursie[588].

L'abbatiale de Gellone possédait certainement un transept. Rappelons, cependant, que nous ne pouvons avancer que des suppositions à partir des maçonneries romanes subsistantes. Si l'on sait que son sol était 1,70 mètre plus bas que celui de la nef, nous pensons que sa hauteur égalait celle de la nef et formait une toiture continue (Gellone fig.14 et 15). R. Bavoillot-Laussade propose une longueur hors œuvre de 19,30 mètres et intérieure de 17,50 mètres pour une largeur d'environ 5,80 mètres[589]. Le passage entre la nef et le transept était matérialisé par un arc triomphal aux piliers dégagés.

---

[586] Diekamp, 1881, p.38 : « in loco ubi ipse vivus decreverat, sanctum illius conderetur corpus, extra ecclesiam in parte orientis ».
[587] Isenberg, 1999, p.258.
[588] *Vita Benedicti*, fol. 5 v°, p.13 : « In ecclesia vero beate Dei genitricis Marie, que primitus est fundata, Sancti Martini, necnon et beati Benedicti haberi videntur altaria. »
[589] Bavoillot-Laussade, 1996, p.29.

L'espace du transept aurait été divisé en trois parties avec deux chapelles aménagées dans les deux espaces latéraux, de 4,40 mètres sur 5,80 mètres. Au nord se trouvait celle dédiée à la Vierge et au sud celle dédiée aux apôtres Pierre et Paul[590]. L'incertitude relative à l'éventuelle structure qui aurait été installée au centre du transept plane encore. Le changement de niveau entre la nef et le transept incite à imaginer qu'un escalier à plusieurs degrés (sept selon R. Bavoillot-Laussade) avec palier intermédiaire y était aménagé[591]. Occupant toute la largeur de l'espace central délimité par la grande arcade et les chapelles latérales, ce dispositif aurait relié la nef au transept et offrait un passage vers la crypte.

Si un sanctuaire haut est avéré pour la période carolingienne, R. Bavoillot-Laussade propose de le voir surélevé d'1,70 mètre par rapport au transept ; d'après lui, son accès se serait effectué par deux escaliers ménagés dans l'épaisseur des murs des passages latéraux, où deux couloirs voûtés (de 2 mètres de large sur 2 mètres de haut) étaient percés, en-dessous, afin de permettre l'accès aux chapelles latérales. Chacun de ces deux escaliers menait aux extrémités d'un palier qui donnait accès au sanctuaire, moyennant un ou deux degrés afin de compenser la légère différence de niveau. Ce palier aurait constitué, selon R. Bavoillot-Laussade**,** un balcon large d'environ 1,25 mètre qui s'appuyait sur l'arc d'entrée de la crypte.

Derrière les arcades secondaires qui entouraient la large arcade reliant la nef au transept, ont été retrouvées les traces de petits escaliers larges de 55 centimètres. Perpendiculaires au grand degré, ils descendaient au palier intermédiaire, et on pense alors qu'il devait exister dans leur prolongement quelques degrés offrant un autre accès aux chapelles latérales. Si le chœur des moines était en haut de la nef, la clôture interdisait alors aux fidèles d'avoir accès, depuis la nef, aux larges marches du grand degré central et aux chapelles du transept. Ce dispositif pourrait être une solution envisagée dès la construction de la première église.

[590] Voir la sous-partie sur les autels.
[591] Bavoillot-Laussade, 1996, chapitre I, note 32.

- Sans transept

L'abbatiale d'Aniane et son église cémétériale Saint-Jean-Baptiste, les églises de Müstair et celle de Lorsch ne possédaient pas de transept. Il semblerait que celle de Werden non plus. Il s'agissait donc d'églises à plan basilical ou ramassé (quasi centré pour les églises de Müstair).

- Nef et collatéraux
  - Vaisseau unique

Parmi les églises de notre corpus, on observe quelques cas de nefs à vaisseau unique, parfois remplacé dans un second temps par une nef à trois vaisseaux.

La nef unique de l'abbatiale de Müstair – sans support donc – mesurait 12,70 mètres de large sur 19,50 mètres de long. Ses murs étaient hauts de 4,08 mètres et larges de 2,67 mètres. La largeur a été portée au maximum supportable pour les solives de la charpente, à savoir 12 mètres[592]. Deux fenêtres cintrées furent aménagées dans chacun des murs longitudinaux de l'église ainsi que trois autres dans son mur occidental (Müstair fig.9).

La nef était flanquée de deux annexes au nord et au sud. Bien que seule l'annexe nord ait été intégralement fouillée, les fondations de son homologue méridional ont été partiellement retrouvées (Müstair fig.5 et 7). Ces deux annexes ont été construites en même temps que la nef et les absides principales. Il ne s'agit donc pas d'ajout mais bel et bien d'une construction d'ensemble. Elles mesuraient entre 4 mètres et 4,10 mètres de large pour une longueur de 19,60 mètres. Chacune ouvrait sur l'église par un grand arc percé dans le tiers oriental des murs de la nef. L'annexe septentrionale était éclairée par une petite fenêtre percée dans l'abside[593].

L'église secondaire de Müstair, Sainte-Croix, possédait une nef rectangulaire composée de deux travées quadrangulaires (fig.12 et 30)[594]. Elle remplaçait une nef plus

[592] Goll, 2013, p. 62.
[593] Goll, 2013, p. 62.
[594] Il s'agit d'un type que l'on rencontre déjà à Coire au Ve siècle avec l'église funéraire Saint-Etienne où étaient inhumés les évêques.

ancienne (des Ve-VIe siècle peut-être) qui a été écourtée afin d'obtenir un édifice à plan centré[595]. Surtout, elle était comportait deux niveaux.

L'église secondaire d'Aniane, dédiée à Notre-Dame, possédait une nef unique d'environ 8,5 mètres sur 17,5 mètres hors œuvre. La première église Saint-Jean-Baptiste avait une nef unique avant d'être remplacée par une nef à trois vaisseaux (Aniane fig.18).

- Vaisseaux multiples

L'église de Liudger à Werden possédait une nef à trois vaisseaux, aux murs larges d'1 (voire 1,20) mètre (Werden fig.5)[596]. La longueur de la nef a été évaluée à 31 mètres pour une largeur totale de 20,30 mètres environ soit 9,50/9,70 mètres pour la nef centrale, 2,90/3,10 mètres pour le bas-côté méridional et 3,20/3,40 mètres pour le bas-côté septentrional, plus large donc. W. Jacobsen se base sur les fouilles de M. Gechter qui estimait la largeur intérieure de la nef centrale plutôt à 9,30 mètres et 2,60 mètres pour les bas-côtés.

La question de la séparation entre la nef et les bas-côtés de l'église de Liudger demeure irrésolue. En effet, si Jacobsen n'a pas trouvé de trace de colonnes ou de piliers, il affirme qu'il n'y avait pas, pour autant, de murs qui cloisonnaient ces espaces – comme il y en a eu lors de la deuxième phase. Seules de nouvelles recherches archéologiques nous permettraient d'avancer sur ce point.

À Lorsch, la nef de l'abbatiale possédait trois vaisseaux. Au cours des fouilles de 2007 et 2008, ont été retrouvés des vestiges alors interprétés comme les restes du mur du collatéral sud de la phase 1 de l'église (Lorsch fig.8)[597]. Si les vestiges du bas-côté nord n'ont pu être clairement mis en lumière[598], T. Platz remarque plusieurs excavations sur des photos de F. Behn qu'il associe à un bas-côté antérieur aux vestiges romans. Les deux archéologues s'accordent sur le fait que l'église carolingienne avait une nef centrale quasiment de la même

[595] Sennhauser, 2013², p.85.
[596] Jacobsen, 1991, p.453-455.
[597] Platz, 2011, p.163.
[598] *Ibid.*, p.165.

largeur que celle encore en partie en élévation, à laquelle deux nefs latérales furent greffées. D'après les fouilles de F. Behn, l'église carolingienne Saint-Nazaire mesurait 45,50 mètres de longueur pour une largeur de 21,75 mètres (Lorsch fig.2 et 4)[599]. Ces résultats ont depuis été remis en question par T. Platz qui, grâce aux vestiges observés lors des fouilles des bas-côtés, a pu calculer que la largeur du collatéral sud carolingien atteignait 2,20 mètres[600]. Bien que cela semble très étroit en comparaison de la largeur de la nef centrale évaluée à 10,90 mètres, T. Platz précise qu'à l'époque carolingienne les notions de proportions n'étaient pas les mêmes que celles de l'époque romane, et que cette découverte correspond alors totalement aux pratiques carolingiennes. Cela expliquerait alors l'élargissement à la période romane des dits collatéraux (Lorsch fig.8)[601]. En définitive, selon T. Platz, l'église Saint-Nazaire aurait eu une largeur totale approchant les 15,30 mètres.

Le nombre de travées de la nef n'a pu être clairement défini dans les fouilles[602]. F. Behn se réfère alors au rythme des arcades de la partie occidentale encore en élévation, et l'a appliqué à la nef orientale. Il a pu ainsi proposer que cette dernière possédait six travées (Lorsch fig.4). Néanmoins, comme il se base sur une partie restaurée à l'époque romane pour déterminer un état plus ancien à l'est, la prudence est de mise.

L'abbatiale Saint-Sauveur d'Aniane possédait une nef à trois vaisseaux (Aniane fig.16 et 19). Avant 868, l'église Saint-Jean-Baptiste a été flanquée au nord d'une absidiole de 2,20 mètres de diamètre. D'après L. Schneider, cette adjonction laisse imaginer que l'édifice a été transformé en église à trois nefs terminées par un chevet tripartite[603]. Cependant la transformation en chevet tripartie n'induit pas forcément l'aménagement d'une nef à trois vaisseaux, comme on a pu le voir à Müstair.

La nef carolingienne de l'abbatiale de Gellone était composée de trois vaisseaux ; à l'extérieur, le long du collatéral sud, une coursière avait probablement été construite pour abriter l'escalier droit qui desservait l'étage de la tour Saint-Martin – peut-être aux IXe-X^{e}

[599] Behn, 1949, p.7.
[600] Platz, 2011, p. 163. Les murs de fondation de ce collatéral avaient une épaisseur équivalente à soixante centimètres.
[601] *Ibid.*
[602] *Ibid.*, p. 176.
[603] Schneider, 2016, p.53.

siècles (Gellone fig.10, 14 et 16). Les structures architectoniques des vaisseaux carolingiens sont inconnues et les seules propositions envisageables sont celles qui supposent que les constructions romanes se sont alignées sur les plus anciennes. Ainsi, les quatre travées construites au XIe siècle et larges d'environ 3,60 mètres (voir 3,90 mètres) reprennent très certainement la disposition carolingienne. Les arcs qui séparaient les vaisseaux reposaient sur des colonnes monolithes[604] dont la hauteur (base non comprise) a été estimée à 3,50 mètres pour 30 à 35 centimètres de diamètre[605]. La nef centrale carolingienne aurait eu, selon R. Bavoillot-Laussade, une largeur de 4,70 mètres pour 9 mètres de hauteur, et les bas-côtés auraient mesuré, environ, 2,50 mètres de large. Enfin, le *Libellus de Miraculis Sancti Willelmi*[606], mentionne l'existence d'un plafond charpenté et plafonné (*laquearia*).

ii. *Atrium* et avant-nef

- *Atrium* et portail d'entrée

À Werden, l'église était précédée d'un portique en-dessous duquel aurait été la tombe de saint Liudger[607] (Werden fig.6). La *Vita Liudgeri* rapporte que le porche se trouve devant la porte de la basilique et qu'il entoure la tombe de Liudger[608]. Cela supposerait qu'une porte (*ianua*) se trouvait à l'est de l'abbatiale. Il est alors probable qu'une porte réservée aux pèlerins a été aménagée à l'est, accessible depuis le *porticus*. Notons cependant qu'il est possible que cet aménagement date du temps d'Altfrid (840-849) qui, on le sait, a entamé la reconstruction de l'abbatiale et de la crypte de Liudger dans les années 839-849.

À Lorsch, la première façade occidentale de l'abbatiale composée de deux grosses tours (Lorsch fig.3, encadré vert) était séparée de l'église par un espace alors appelé *paradisum*, un *atrium* donc (Lorsch fig.3, encadré rouge)[609]. D'après I. Gerbig, il s'agissait

[604] La réutilisation de colonnes antiques est envisageable comme on le constate au portail de la tour romane du Gimel de Gellone.
[605] Bavoillot-Laussade, 1996, notes I, n°28.
[606] *Libellus Willelmi*, p.568 : « campanam argenteam ad templi laquearia suspensam. »
[607] *Vita Liudgeri*, p. 416 : « in ea porticu, quae est ante basilicae ianuam, infra quam sancti sacerdotis sepulcrum suspectum es ».
[608] *Vita Liudgeri*, Diekamp, p.45 : « in ea porticu quae est ante basilicae ianuam et sancti sacerdotis ambit sepulchrum ».
[609] Glöckner, 1929, n°69, p.353 : « paradisum totum plumbo operuit »

d'un espace à ciel ouvert, et qui pourrait être la transformation d'une basse-cour antérieure[610]. Il aurait été couvert dans un second temps et aurait alors formé une antéglise à trois vaisseaux, ; cela peut-être à l'époque romane[611]. Dans le niveau de la phase 1, les archéologues ont retrouvé une installation maçonnée circulaire qui pourrait avoir été un bassin d'ablutions ou une cuve baptismale (Lorsch fig.37). Après avoir été couvert, peut-être au Xe siècle, cela aurait pu constituer une salle pour les laïcs (Lorsch fig.3 et 14)[612].

Lorsch possédait un second *atrium* à l'ouest de sa façade, une vaste cour à portiques – à ne pas confondre avec l'*atrium* qui aurait précédé l'avant-nef (Lorsch fig.7) – modifié sous l'abbatiat de Gerbod (951-972) qui l'aurait recouvert de plomb (Lorsch fig.13)[613]. Cette rénovation suggère que le *paradisum* ait été une unité plus ancienne. Ce texte fait aussi référence à des portes soit situées à l'est, et il évoquerait ici très certainement le massif occidental, soit à l'ouest, et là, il y a fort à penser qu'il s'agit de la *Torhalle* et/ou du portail la précédant (Lorsch fig.7 et 22)[614].

Selon le plan de F. Behn, un premier portail occidental ouvrait sur l'*atrium* (Lorsch fig.4). Il aurait pu être constitué de deux tours quadrangulaires encadrant un passage. I. Gerbig confirme cette hypothèse en supposant que l'accès à l'*atrium* se faisait depuis l'ouest par un porche à étage qui s'est maintenu jusqu'en 1849 (Lorsch fig.23)[615].

Le bâtiment appelé *Torhalle* est l'un des rares éléments carolingiens encore conservé en élévation (bien qu'il ait subi plusieurs restaurations) (Lorsch fig.38). Il aurait été bâti soit entre les années 830 et 850 – sous le règne de Louis le Pieux (814–840) ou de Louis le Germanique (840–876)[616] –, soit à une date plus haute – peut-être sous l'abbatiat de Richbod (784–804) et donc sous le règne de Charlemagne (768–814). S'inspirant de la forme d'un arc de triomphe antique, le porche se développe sur deux niveaux : au rez-de-chaussée, trois grandes arcades et, à l'étage, une salle accessible par deux tourelles d'escaliers. Les motifs géométriques de son parement externe reprennent une composition tripartite où se

[610] Gerbig, 2007, p.27.
[611] Platz, 2011, p.167.
[612] Köhl, 2007, p.35. Voir notice
[613] Glöckner, 1929, n°69, p.353 : « paradisum totum plumbo operuit ; pulpita ante portas eiusdem paradisi fabricauit »
[614] Schefers, 2004, p.14.
[615] Gerbig, 2007, p .28.
[616] Ludwig, 2011, p.402.

superposent en différents registres les ordres composite et ionique : au rez-de-chaussée, les trois grandes arcades sont flanquées de colonnes engagées à chapiteaux composites ; il est séparé de l'étage par une plate-bande décorée de feuilles d'acanthe et d'un astragale ; à chaque arcade du rez-de-chaussée correspondent, à l'étage, trois arcades aveugles, coiffées d'arcs de mitre, retombant sur des pilastres ioniques cannelés. Ainsi, en conformité avec le principe antique de Vitruve, les formes décroissent et se multiplient au fur et à mesure que s'élèvent les étages. La qualité plastique de l'édifice se retrouve également dans le jeu de bichromie de ses matériaux. La salle à l'étage était peinte d'un décor en trompe l'œil qui imite des placages de marbres de différentes couleurs, et emprunte ainsi au répertoire de l'antiquité classique.

- Avant-nef, massif

À Lorsch, l'abbatiale possédait une avant-nef dont le réseau de fondations entrecroisées a été retrouvé (Lorsch fig.3 encadré orange). D'après les plans de F. Behn, on peut compter les vestiges de quatre murs d'axe nord-sud en recoupant six autres d'axe est-ouest. F. Behn a interprété les trois espaces délimités par les axes en question comme les trois nefs de l'église carolingienne[617]. Il est possible d'imaginer, au centre du grand compartiment, une grande salle dont la voûte aurait été supportée par des colonnes ou des piliers alors placés aux croisements des axes sur le plan[618]. Cette salle aurait été flanquée de deux annexes au nord et au sud, manifestement intégrées aux collatéraux. La profondeur d'un des axes (Q1) peut s'expliquer par la nécessité de s'adapter à une pente. Le sol de cette salle aurait été plus élevé que la zone occidentale adjacente (comme il a été déjà mentionné dans le chapitre relatif à l'influence de la topographie). F. Behn a proposé de localiser la tombe de saint Nazaire ainsi que le maître autel dans la partie ouest de l'église, peut-être dans cet espace – proposition qui a cependant été réfutée par S. Köhl et U. Lobbedey, comme nous l'avons évoqué précédemment. Il semblerait que si un double chœur occidental avait existé, il aurait probablement accueilli un autel différent de celui de saint Nazaire (qui aurait été à l'est), peut-être celui de saint Pierre. Cette avant-nef serait venue

[617] Kirchberger, 2004, p.38.
[618] Pour ce paragraphe, voir Köhl, 2007, p.30-32.

marquer l'entrée dans l'espace sacré de l'église Saint-Nazaire (Lorsch fig.3 encadré orange). Pour T. Platz, la nef se serait alors étendue après cet espace, soit plus de 25 mètres après la façade occidentale.

La façade occidentale de l'église carolingienne se tenait en avant du pignon ouest de l'actuelle église (Lorsch fig.8, 10 et 32). Comme aucun texte ne mentionne la construction du massif occidental, F. Behn suggère qu'il aurait été édifié en même temps que l'église Saint-Nazaire, vers 774, et aurait perdu sa fonction d'avant-poste avec la construction plus tardive de l'*atrium* occidental (celui où fut construite la *Torhalle*)[619]. Cette hypothèse est en partie réfutée par T. Platz. D'après celui-ci, il y aurait eu deux phases pendant les temps carolingiens (Lorsch fig.10). La phase 1, sur les plans de Platz, doit être considérée comme celle de 774, c'est-à-dire contemporaine de la construction de l'église. Si les traces de cette première façade sont quasi inexistantes, T. Platz a pu affirmer que, lors d'une deuxième phase, un bâtiment constitué de trois éléments (deux annexes encadrant une partie intermédiaire d'une hauteur inférieure et dont seuls les vestiges du mur oriental ont été préservés (Lorsch fig.32)) a été édifié (Lorsch fig.12, a)[620]. La deuxième phase serait, selon T. Platz, une modification datant du règne de Louis le Pieux, vers 815-825[621]. En revanche, pour K. Papajanni, il n'y aurait eu qu'une seule phase carolingienne[622]. S. Köhl de son côté, admet qu'une datation des environs du règne de Charlemagne est précoce, bien que possible, pour la deuxième phase.

L'édifice avait au moins deux étages, chacun d'eux ouvrant sur la nef centrale par un grand arc (Lorsch fig.12, 32 et 34)[623]. Si F. Behn pensait qu'il s'agissait de deux tours quadrangulaires, autrefois autonomes d'après l'empattement qui les cernait et les isolait des autres constructions (Lorsch fig.3)[624], les recherches engagées par l'université de Bamberg ont révélé qu'il n'y avait pas d'empattement autour des tourelles d'églises mais seulement à la base du corps intermédiaire, en plus de traces d'arrachements – attestant dès lors

[619] Behn, 1934, p. 45-47.
[620] Platz, 2010, p.90.
[621] Platz, 2011, p.166.
[622] Papajanni, 2013, p. 19.
[623] *Ibid.*, 2010, p.90.
[624] Behn, 1949, p.8.

l'intégration de la façade à l'église (Lorsch fig.36) [625]. T. Platz précise qu'en réalité les deux annexes nord et sud étaient des tourelles abritant les cages d'escalier destinées à desservir les étages du corps de bâtiment intermédiaire (Lorsch fig.10 et 12). D'après T. Platz, la galerie intermédiaire aurait eu une couverture en appentis avec tuiles de pierre. Il semblerait que le sol de cet espace ait été en contrebas par rapport au reste de l'église. De forme quadrangulaire, l'espace intérieur était plus étroit que la nef centrale (Lorsch fig.10). D'après les observations faites sur les vestiges des tourelles nord et sud, cette partie centrale était en saillie à l'ouest (Lorsch fig.8 et 10, bleu ciel)[626].

Au-dessous du mur oriental de l'actuelle Saint-Nazaire, à l'entrée de l'avant-nef, des vestiges (auparavant interprétés par Behn comme romans) ont été attribués par T. Platz à une phase carolingienne et correspondraient soit à une structure ayant fait office d'escalier soit à l'amorce d'un autre chœur[627]. L'accès à l'avant-nef depuis la façade se faisait bel et bien par la galerie intermédiaire et le grand arc qui la perçait. En revanche, il est tout aussi possible que les tours annexes de la façade n'aient pas été en lien avec l'avant-nef et aient été isolées de celle-ci – leur rôle se cantonnant à desservir les étages de la galerie de façade[628]. Finalement, l'harmonie entre la façade, l'avant-nef et la nef à trois vaisseaux des phases 1 à 3 est encore difficile à déterminer.

T. Platz refuse d'interpréter ce bâtiment de la deuxième phase comme un massif, puisqu'il ne présente qu'une galerie cantonnée au nord et au sud par des tourelles d'escaliers. Ce n'est que lors d'une troisième phase de construction, datable des environs du XIe siècle[629], que les annexes abritant les escaliers ont été détruites et remplacées par des clochers à l'architecture plus imposante. Pour T. Platz, la forme même du massif occidental aurait donc vu le jour à Lorsch au XIe siècle.

Parmi la quinzaine d'inhumations retrouvées dans cette portion occidentale (entre la façade et l'avant-nef à colonnades (Lorsch fig.3)), deux (les tombes 8 et 5) coïncident avec le plancher de la première phase de construction (Lorsch fig.9)[630]. I. Dudziński et

[625] Platz, 2007, p.39 ; *Ibid.*, 2011, p.166.
[626] *Ibid.*, 2011, p. 166.
[627] *Ibid.*
[628] *Ibid.*, p.167.
[629] Platz se base sur l'utilisation de pierre de taille et sur le traitement de surface de celles-ci pour conclure à cette datation.
[630] Platz, 2010, p.90.

K. Kaffenberger confirment également que ces deux sépultures dateraient d'avant la fin du VIIIe siècle[631]. La tombe 8 se trouve au centre du corps intermédiaire de la façade tandis que la tombe 5 est à l'intérieur de l'avant-nef, à l'angle des murs nord-ouest. En somme, ces deux sépultures sont à l'entrée de l'église. Selon T. Platz, il s'agirait probablement des sépultures des fondateurs du monastère, le comte Cancor et sa mère Williswinth[632].

À l'ouest de l'abbatiale de Gellone a été érigée une tour quadrangulaire de 8,80 mètres sur 9,90 mètres hors-œuvre et dont l'épaisseur des murs a été calculée en moyenne à 1,60 mètre (Gellone fig.10, 11 et 14). Sa hauteur a pu être mesurée à environ 17 mètres[633]. À l'intérieur, ont été aménagés trois niveaux (Gellone fig.14)[634] : un rez-de-chaussée quasi aveugle à l'exception d'une fenêtre à pénétration sur la face nord ; une salle intermédiaire ; et une salle supérieure, accessible de l'extérieur seulement[635], et dont une seule baie, sur la face nord, est encore conservée. Couvertes en plein cintre, les salles supérieure et intermédiaire[636] sont hautes de 4,20 mètres et la salle du rez-de-chaussée de 5,40 mètres. L'observation des restes du fronton occidental de cette tour massive, encore visibles sur la tour du Gimel romane (Gellone fig.17), indique qu'elle a été couverte en bâtière axiale. Un comble charpenté d'environ 1,50m séparait probablement la voûte sommitale du couvrement.

Une tourelle carrée de 4,10 mètres de côté et haute de 18 mètres environ, appelée tour Saint-Martin (Gellone fig.22), était dès l'époque carolingienne plaquée contre le flanc sud du massif (Gellone fig.10, 11 et 17). Le fait qu'elle soit légèrement encastrée dans ce dernier suscite quelques interrogations : s'agit-il d'une construction légèrement postérieure[637] ? Comme le souligne G. Mallet, sa datation est difficile à établir. Selon elle, il

[631] Dudzinski, Kaffenberger, 2011, p. 185.
[632] Platz, 2011, p.176.
[633] Bavoillot-Laussade, 1996, p.28.
[634] *Ibid.*, p.28.
[635] Pour cela a été ménagée une porte à l'est de la tour Saint-Martin donnant à l'extérieur sur un pallier de 4-5 m². De là, l'accès au massif se faisait par une porte ouverte dans sa façade sud. Bavoillot-Laussade, 1996, note 21.
[636] *Ibid.*, note 19 : cette voûte intermédiaire a été détruite au XIe siècle.
[637] Bavoillot-Laussade, 1996, p.29.

est peu probable qu'elle ait été construite au temps de Guilhem ; en revanche, elle aurait pu l'être dans le courant du IXe, voire même du Xe siècle[638].

Au rez-de-chaussée, une petite pièce voûtée plein cintre d'1,90 mètre sur 2,20 mètres ouvrait au sud sur le cloître[639] par une porte, aujourd'hui disparue, mais dont une petite fenêtre matérialise encore l'axe. Cette petite pièce, qui ne communique pas avec la salle du rez-de-chaussée du massif, aurait pu être une chapelle Saint-Martin de Tours – ce qui expliquerait alors le nom donné à celle-ci.

Au premier étage de la tour, se trouve le départ d'un escalier hélicoïdal voûté et appareillé en bloc de tuf. Il ne mène pas directement à l'étage supérieur mais à un promenoir, en partie voûté[640], qui, lui, conduit à la salle intermédiaire du massif occidental (le passage est muré depuis le XVIIIe siècle). L'accès à l'escalier se faisait très certainement par l'extérieur, à l'est, via une série de marches prises dans le mur sud de la nef[641] puis par un palier. Au sud ouvrait une deuxième porte (actuellement murée) qui menait probablement à l'une des ailes du cloître (Gellone fig.22).

À Müstair, l'abbatiale ne possédait pas d'*atrium* ni de porche d'entrée. Elle était au contraire, directement greffée à un des angles du cloître, dont la similitude architecturale n'est pas sans rappeler la forme d'un *atrium* (Müstair fig.5).

iii. Les accès au sanctuaire

Si la plupart des sanctuaires orientés et étudiés ici présentent un accès à l'ouest, on remarque que, pour la plupart, des accès secondaires étaient également aménagés.

Les églises d'Aniane ne semblent avoir été accessibles que depuis leur façade occidentale. Il en va de même pour l'abbatiale de Lorsch dont l'accès se faisait par l'ouest, en empruntant un portail, puis le grand *atrium*, la façade monumentale, et enfin un petit *atrium* qui conduisait à l'avant-nef.

---

[638] Palouzié, Mallet, 2009, p.22.
[639] Pour les questions relatives au cloître, voir la sous-partie correspondante plus loin.
[640] Bavoillot-Laussade, 1996, p.29. Ce couloir était d'abord voûté un tunnel puis couvert de charpentes et de dalles, correspondant au passage entre la tour Saint-Martin et le massif.
[641] *Ibid.*, chapitre II, note.17, disposition que l'on rencontre à Centula (dont l'escalier suit le mur gouttereau sud mais aussi à Aix-la-Chapelle.

À Werden, il semblerait qu'il existait au moins deux accès au sanctuaire : un à l'est, du côté de la crypte, où l'on passait un portique puis une porte ; un à l'ouest, du côté de la façade (Werden fig.6)[642]. À Müstair, l'accès à l'église abbatiale se faisait à partir de l'annexe sud (celle du nord ne donnait accès qu'à de petites pièces secondaires) et par une porte étroite percée dans l'angle sud-ouest de celle-ci, ouverte sur l'angle des galeries nord-ouest du cloître (Müstair fig.6 et 7)[643]. La chapelle Sainte-Croix de Müstair possédait deux accès : un à l'ouest et un au nord, percé dans le flanc occidental de l'absidiole nord. Elle était accessible par les galeries de circulation méridionale et orientale qui la reliaient également à l'église principale. Elle donnait également sur le cimetière. À Gellone, nous savons qu'une des portes qui ouvrait sur le collatéral sud de l'abbatiale était réservée à Guilhem, qui y avait accès depuis sa cellule ; les autres moines pénétraient dans l'abbatiale par au moins une autre porte du flanc sud. Dans le flanc méridional de l'actuelle basilique, trois portes murées encore visibles peuvent être envisagées comme des restes ou des indications de vestiges carolingiens (Gellone fig.27). Celle qui donne accès à l'église depuis le cloître est désaxée par rapport aux constructions romanes mais se retrouvait au centre de la nef carolingienne. S'agit-il d'une reprise romane d'une communication antérieure ? La deuxième porte également romane, près de l'angle nord-est, est ornée de remplois carolingiens (probablement ceux de la porte précédente) insérés au XIe siècle dans le nouveau mur. La dernière, s'ouvrant dans le mur nord du transept méridional, aurait pu remplacer une plus ancienne, carolingienne donc, et aurait ainsi relié le cloître au transept abritant l'autel des saints apôtres Pierre et Paul. En ce qui concerne l'accès aux fidèles, l'hypothèse la plus vraisemblable est celle d'une porte au nord (un accès aurait pu être ménagé à l'ouest mais jusqu'ici aucune étude des maçonneries n'a pu être réalisée en raison des escaliers qui couvrent ledit mur). Cette proposition est étayée par la présence d'une voie d'accès, entre le flanc nord de l'église et le rocher, qui reliait l'Hérault au bourg s'étant formé au nord-est du monastère. R. Bavoillot-Laussade propose de voir cette porte sur le mur nord du massif ouest[644].

---

[642] *Vita Liudgeri*, p. 416 : « in ea porticu, quae est ante basilicae ianuam, infra quam sancti sacerdotis sepulcrum suspectum es ».
[643] Goll, 2013, p. 62.
[644] Bavoillot-Laussade, 1996, note 17.

iv. Les autels, les chancels et autres aménagements liturgiques

- Les autels

Toutes les abbatiales étudiées ici possédaient plusieurs autels. Il convient d'en comparer les vocables, et si possible leur emplacement et leur forme. Seules quelques églises secondaires ne possédaient qu'un seul autel.

À Müstair, l'autel principal de l'abbatiale, dédié à saint Jean, était placé au niveau de l'abside centrale. Il avait une largeur d'1,86 mètre sur 1,46 mètre. Une niche de 46 centimètres de profondeur sur 1,07 mètre de haut y fut aménagée. L'abbatiale possédait plusieurs autres autels, comme sa titulature semble l'indiquer. On peut d'ailleurs remarquer que les nombreuses titulatures évoquées dans l'acte de consécration inscrit dans l'église au XIe siècle[645] se retrouvent en partie dans les peintures murales carolingiennes de l'abbatiale : le Christ est représenté dans la voûte en cul-de-four de l'abside centrale (Müstair fig.20), les saints Pierre et Paul dans la *traditio legis* figurée sur celle de l'abside nord (Müstair fig.21) et la croix victorieuse dans celle de l'abside sud (Müstair fig.22). Un fragment de stuc peint représentant la mort de saint Martin a été retrouvé dans l'annexe nord de l'église. Il est possible que certaines de ces représentations aient été associées avec un autel. On pourrait imaginer qu'un autel Saints-Pierre-et-Paul ait été aménagé devant l'image de la *traditio legis*. Néanmoins, cette hypothèse ne s'applique pas pour l'abside représentant une croix ; une chapelle lui est entièrement dédiée dans le monastère – il ne pourrait y avoir de doublon.

La chapelle Sainte-Croix possédait un autel placé au fond de l'abside orientale et dans lequel ont sûrement été déposées les reliques de la sainte Croix (Müstair fig.12 et 31). Les fenêtres des absides latérales ont accueillis des autels ou des reliquaires comme en témoigne la niche pratiquée dans leur rebord. Pour celles-ci, un marchepied semi-circulaire surélevait le célébrant à la hauteur nécessaire.

[645] Sennhauser, 2013², p.94.

Dans la chronique de Lorsch, il semblerait que l'autel principal ait été dédié à saint Nazaire et associé à sa sépulture à l'époque d'Helmerich (779-784)[646] qui l'aurait également embelli[647]. Un autre texte précise que l'église Saint-Nazaire fut à nouveau embellie sous l'abbatiat d'Adalung (804-837) qui décora le maître autel de plaques d'argent[648].

Il y est également précisé que, sous l'abbatiat d'Adalung (804-837), l'église possédait, en plus de l'autel majeur (à savoir Saint-Nazaire), quatre autels : un dédié à la sainte Croix, un à saint Jean-Baptiste, un à la Vierge Marie et un dernier dédié à saint Pierre installé dans l'*ecclesia triplex*[649]. L'autel de saint Paul n'est pas mentionné alors que d'après certains textes l'église semble aussi placée sous son patronage[650]. Ceci pourrait s'expliquer par le phénomène courant aux temps carolingiens qui voit le partage d'un même autel entre les saints Pierre et Paul.

L'emplacement de plusieurs de ces autels n'est pas connu. Au XVIIe siècle, un sarcophage était toujours en place dans la nef centrale de l'église. D'après Helwig et plus récemment T. Meier, il s'agirait du sarcophage détenant les reliques de saint Nazaire[651]. Néanmoins, l'emplacement carolingien de cette tombe ainsi que de l'autel qui y était associé fait toujours débat. Comme S. Köhl et U. Lobbedey supposent que l'église Saint-Nazaire aurait eu, à l'époque carolingienne, deux pôles liturgiques, un à l'est et un à l'ouest, ils proposent de voir l'autel du saint (à qui l'église est dédiée) et sa sépulture dans la partie orientale de l'église[652], comme c'est souvent le cas à l'époque carolingienne lorsque l'église

---

[646] Glöcker, 1929, chap. 9, p. 285 : « cancellos circa tumbam sancti Nazarii auro argentoque decorauit, altare etiam simili inpensa et opera mirificauit ».
[647] Glöcker, 1929, chap. 9, p. 285 : « Hic ecclesie laquearia fecit, pauimentum strauit, cancellos circa tumbam sancti Nazarii auro argentoque decorauit, altare etiam simili inpensa et opera mirificauit, quod postea ad ecclesiam sancti Petri que dicitur Altenmunster translatum est."
[648] Schefers, 2007, fol.91r., p.125 : « Adalungi abbatis. Hic auream crucem cum preciosissimis lapidibus preornans, altare dominicum inclusit IIII tabulis argenteis et alia V fecit eiusdem operis. »
[649] *Ibid.*, chap.17, p. 298 : « Quippe altare dominicum ut nunc est quatuor ex partibus fabulis argenteis inclusit, nec minus altare ad crucem, atque sancti Iohannis Baptiste, sancte quoque Marie virginis, preterea altare sancti Petri in ecclesia triplici, mirifice perornauit, auream quoque crucem et opere et materia aliis preciosiorem fabrefieri iussit. »
extrinsecus, nobilius quoque templum intrinsecus vario venustauit decore.
[650] *Ibid.*, chap.5, p. 276 : « monasterium quod dicitur Lauresham quod est constructum in honore beatorum apostolorum Petri et Pauli (…) ».
[651] Wittur, 2007, p.40.
[652] Köhl, 2007, p.32 ; Lobbedey, 2002, p.176-178.

possède deux chœurs ; le second chœur aurait été associé au culte de saint Pierre. Le sarcophage aurait été déplacé plus tard dans la nef.

À Werden, d'après la *Vita Liudgeri*, l'abbatiale était consacrée au Sauveur, à la sainte Vierge, à saint Pierre, saint Étienne, saint Laurent et saint Martin[653]. On ne sait pas si la multiplicité de ce vocable a conduit à l'installation de plusieurs autels ou s'il n'en existait qu'un. Le culte de saint Liudger se développe dès son inhumation en 809[654]. Il est possible qu'un autel voué à son culte ait été installé dans ou proche de la crypte dans laquelle se trouvait sa sépulture.

À Aniane, l'autel principal conservait des reliques de la Vraie Croix offertes par Charlemagne[655] et était dédié à la Trinité[656]. Ardon, le biographe de saint Benoît d'Aniane, l'évoque justement, avec précision, ainsi que les trois *arae* où étaient disposées les reliques[657]. Il s'agirait plus vraisemblablement de trois dalles, fixées autour du pied de l'autel, en applique. Comme le dit Ardon, sur la face postérieure de l'autel était ménagée une porte qui donnait accès à la cavité de l'autel[658] qui, malgré son apparence massive, était en réalité creux pour contenir les reliques, de la même manière que celui que Dieu ordonna à Moïse de construire dans l'Exode (chapitre 27, verset 1). Si pour l'autel de Moïse le fait d'être creux

---

[653] *Vita Liudgeri*, p.414 : « ut in loco nuncupato Werthina, ubi in hereditate propria ob habitaculum monachorum in honore sancti Salvatoris, sanctae Dei genitricis sanctique apostolorum principis Petri ipse construxit ecclesiam, eius sepeliretur corpus ».
[654] Drögereit, 1957, p.62-63.
[655] *Patrologiae*, 98, p. 1432 : « Caroli vero imperatoris […] Unam vero partem sibi reservavit, quam dedit Benedicto abbati sancti Salvatoris Anianensis archisterii, videlicet crucis Dominicae cum gemmis. »
[656] *Vita Benedicti*, fol. 5r°, p.11: « Et mira dispositio, ut in tribus aris individua Trinitas et in uno altare essentialiter firma demonstretur deitas. Altare vero illud forinsecus est solidum, ab intus autem cavum illud videlicet prefigurans, quod Moyses condidit in heremum, retrorsum habens hostiolum quo, privatis diebus, incluse tenentur capse, cum diversis reliquiis Patrum. » *; Ibid.*, p.12 : « Siquidem venerabilis Pater, Benedictus, pia consideratione preventus, non in alicujus sanctorum pretitulatione, sed in deifice Trinitatis, uti iam diximus, nomine prefatam ecclesiam consecrare disposuit. »
[657] *Ibid.*, fol.5 r°, p.12 *:* « in altare, quod potissimum ceteris videtur, tres aras censuit subponi, ut in his personalitas Trinitatis typice videatur significari. »
[658] *Vita Benedicti*, fol. 5r°, p.11: « Et mira dispositio, ut in tribus aris individua Trinitas et in uno altare essentialiter firma demonstretur deitas. Altare vero illud forinsecus est solidum, ab intus autem cavum illud videlicet prefigurans, quod Moyses condidit in heremum, retrorsum habens hostiolum quo, privatis diebus, incluse tenentur capse, cum diversis reliquiis Patrum. »

permettait le déplacement du mobilier liturgique, à Aniane il est en revanche creux afin d'y accueillir les reliques lorsqu'elles n'étaient pas exposées à la vénération. Ce type d'autel, appelé « Kastenaltar » par le Père Braun, se retrouve à des dates postérieures à San Giovanni in Oleo à Rome, Saint-Martin à Cividale et Saint-Étienne à Ratisbonne[659].

Ardon précise qu'il y avait trois autres autels, plus modestes, autour de celui-ci, consacrés à saint Michel, aux saints apôtres et à saint Étienne[660]. B. Udhe-Stahl, propose de localiser les autels ainsi : un dans chaque abside latérale ; celui dédié au Sauveur au centre, dans l'axe du chevet quadrangulaire, et le quatrième placé dans l'axe principal de l'église, à la croisée du transept ou en haut de la nef (Aniane fig.16 et 19)[661].

Dans l'église Notre-Dame, il y avait, à l'époque de Charlemagne, des autels consacrés à la mère du Sauveur[662], à saint Martin de Tours et à saint Benoît de Nursie[663]

Grâce à la *Vita sancti Willelmi* et à la charte de dotation, nous savons que plusieurs autels prenaient place à Gellone à l'époque carolingienne, et ce bien que leur nombre et leur emplacement soit difficile à définir pour cette période[664]. Il y avait à Gellone au moins cinq autels, six peut-être[665]. L'autel majeur était dédié au Sauveur et se situait dans la zone orientale de l'église, très certainement dans l'*Altarium*, la partie haute du sanctuaire, au-dessus de la crypte et des reliques de la Croix. L'autel Saint-Michel était, lui, à l'ouest, dans une des chapelles supérieures du massif occidental[666]. S'il est ainsi possible de proposer des

---

[659] Braun, 1924, pl. 28-29.
[660] *Vita Benedicti*, fol. 5 v°, p.13: « Tria denique altaria in eadem sunt dicata ecclesia vel baselica, unum videlicet in honore Sancti Michaelis archangeli, aliud in veneratione beatorum apostolorum Petri et Pauli, tercium in honore almi prothomartiris Stephani. »
[661] Udhe-Stahl, 1989-1990, p.48.
[662] *Vita Benedicti*, fol. 4 v°, p.11 : « sese cum lacrimis ante beate Virginis et Dei genitricis Marie altare prostravit. »
[663] *Ibid.*, fol. 5 v°, p.13 : « In ecclesia vero beate Dei genitricis Marie, que primitus est fundata, Sancti Martini, necnon et beati Benedicti haberi videntur altaria. »
[664] Mallet, 2004, p.104.
[665] ADH, 1 J 1015 : « in honore sancto Salvatore et sancte Mariae semper Virginis seu sancti Petri et sancti Pauli et sancti Andreae et sancti Micahel, vel omnium apostolorum » ; ADH, 1 J 1014 : « in honore Domini, et Salvatoris nostri Jhesu Christi, et sancte Maria semper Virginis, et Sancti Michaelis archangeli, seu apostolorum gloriosorum Petri et Pauli, necnon et Sancti Andree, omniumque apostolorum » ; *Vita Sancti Willelmi*, chap. 9, p.76: « in nomine Salvatoris, id est Jesu-Christi, qui est verè Salvator mundi […] Sancta Regina caelorum et Princeps Archangelorum, Petrus Pastor ovium, et Paulus Doctor gentium, cum Joanne Theologo et Andrea Apostolo, cum omni duodeno Apostolorum numero. »
[666] ADH, 5 H 19 ; ADH 5H1, Inventaire, fol. 36 v° et 295 v°.

emplacements pour ceux-ci, cela n'est pas envisageable pour les autres autels (celui sous le vocable de sainte Marie, celui de Saint-Jean-l'Évangéliste, celui de Saint-André-et-tous-les-apôtres et celui (ou ceux) dédiés aux saints Pierre et Paul – en effet, les textes ne nous permettent pas d'affirmer si ces deux apôtres partageaient le même autel ou non). G. Mallet soumet l'idée que les autels primitifs de Marie et de Pierre auraient pu se trouver à l'endroit où devaient se dresser par la suite les chapelles partageant ces mêmes noms : Marie dans l'absidiole nord et Pierre dans l'absidiole sud – le nom de Paul disparaissant des textes après le Moyen Âge[667].

- Les chancels et autres aménagements liturgiques
  - Chancels

À Müstair, des vestiges de plaques de marbre ont été retrouvés, correspondant certainement à un chancel (Müstair fig.27 et 28). Leur reconstitution et leur datation sont en cours ; plusieurs aménagements ont été envisagés (Müstair fig.6, 7). Il y aurait eu également un chancel dans l'annexe septentrionale et, peut-être, dans celle du sud également (Müstair fig.7)[668]. Dans la chapelle Sainte-Croix, la nef et la partie orientale ont été séparées par une clôture de marbre.

La chronique de Lorsch et le nécrologe mentionnent l'existence de chancels orfévrés autour des reliques de saint Nazaire et autour de son autel. Néanmoins, la chronique se contredit à deux reprises en n'attribuant pas au même abbé l'aménagement du *cancellum*. Dans un premier texte, c'est Helmerich qui aurait fait installer un chancel d'or et d'argent autour de la tombe de saint Nazaire[669]. Pourtant la même chronique évoque, sous l'abbatiat de Richbod (784-804), l'installation d'un même chancel d'or et d'argent autour des reliques

[667] Mallet, 2004, p.104.
[668] Goll, 2013, p. 62.
[669] Glöcker, 1929, chap. 9, p. 285 : « Hic ecclesie laquearia fecit, pauimentum strauit, cancellos circa tumbam sancti Nazarii auro argentoque decorauit, altare etiam simili inpensa et opera mirificauit, quod postea ad ecclesiam sancti Petri que dicitur Altenmunster translatum est."

de saint Nazaire[670]. Soit il s'agit d'une erreur des scribes du XIIe siècle soit les reliques étaient conservées en deux endroits distincts, une partie dans un autel et le reste du corps ailleurs, dans une sépulture. Pourtant, dans les deux textes de la chronique de Lorsch, le chancel semble encercler le même élément, c'est-à-dire la sépulture du saint, appelée *tumba* (tombe) dans l'un et *requies* (repos) dans l'autre. Notons cependant que Schefers doute de son existence, en raison du peu de fiabilité des sources[671].

Il est possible qu'un autre chancel ait été installé dans l'abbatiale de Lorsch à l'époque qui nous concerne. Parmi les 450 fragments de sculptures découverts pendant l'ensemble des campagnes de fouilles du site, des éléments carolingiens en grès rouge ont été mis au jour dont des chapiteaux à feuilles d'acanthe, des bases de colonnes au profil attique, des frises de rosettes et des piliers sculptés de rinceaux, de cannelures et de rosettes (Lorsch fig.40). Cet ensemble a amené les chercheurs à supposer l'existence d'un chancel de chœur en grès à l'époque carolingienne[672] – à ne pas confondre avec l'éventuel chancel d'or et d'argent qui encerclait la tombe du saint. R. Schiavone a notamment daté les chapiteaux à feuilles d'acanthe de la fin du VIIIe siècle, ou du début du IXe siècle, tandis que des piliers ornementaux de grès rouge ont été datés de la seconde moitié du IXe siècle. L'emplacement de cet hypothétique chancel à l'intérieur de l'église demeure énigmatique en raison de l'absence de données archéologiques. Par ailleurs, il est même tout à fait envisageable que ces éléments sculptés aient été utilisés à d'autres fins. L'archéologue F. Behn pense avoir retrouvé l'emplacement d'un chancel entre la troisième et la quatrième travée mais I. Gerbig rejette cette proposition au vu des vestiges sur lesquels il se repose et qui s'avèrent insuffisamment déterminants[673]. Il pourrait d'ailleurs s'agir d'une installation moderne (Lorsch fig.8 et 11).

Parmi les éléments préromans conservés à Gellone, ceux d'un chancel de type « pergola » ont été identifiés grâce au décor caractéristique de grands cercles dessinés au compas, perlés ou ornés de petites feuilles juxtaposées, de tresses, d'entrelacs, de rinceaux

[670] *Ibid.*, chap. 12, p.289 : « cancellos circa requiem beati Nazarii ex auro argentoque mirifice uestiens, pauimentum etiam coram altari uario stratum marmore sublimauit. »
[671] Schefers, 2004, p.12.
[672] Schiavone, 2011, p.268-281.
[673] Gerbig, 2007, p.29.

contenant des végétaux divers en léger relief sur fonds plats, dont la datation carolingienne ne fait aucun doute[674]. Au total on comptabilise : une dalle entière[675] et des fragments d'une ou plusieurs autres, des piliers pour les tenir, des colonnettes monolithes à fût bombé avec leur chapiteau à décor végétal simplifié (qui étaient érigées sur les piliers) et des fragments de frises, probables vestiges d'un entablement posés sur celles-ci[676]. R. Bavoillot-Laussade pense que le chœur monastique clos par ce chancel se trouvait en haut de la nef centrale (Gellone fig.9 et 10)[677]. Cette disposition, au regard du plan hypothétique de l'église carolingienne, fonctionne bien. L'enrichissement du décor sculpté propre au renouveau artistique carolingien se retrouve donc, ici à Gellone, dans le chancel. Cette utilisation de clôture de chœur renvoie à l'idée paléochrétienne d'une église riche en mobilier sculpté entourant (et sublimant) l'autel tout en l'isolant des fidèles[678].

♦ Autres mobiliers et aménagements liturgiques

À Müstair, des vestiges de plaques de marbre ont été retrouvés et confirment l'existence de bancs et de sièges (probablement jadis installés dans la nef), à l'époque carolingienne. Leur disposition dans l'abbatiale fait encore débat (Müstair fig.6, 7). Parmi les aménagements liturgiques retrouvés figure également une base en fonte, mise au jour dans l'abside sud[679]. Leur étude est encore en cours.

À Aniane, l'abbatiale Saint-Sauveur possédait sept candélabres richement ornés[680], sept lampes disposées devant l'autel principal[681], sept autres lampes d'argent, en forme de

[674] Palouzié, Mallet, 2009, p.23.
[675] Mallet, 2000, p.109.
[676] Palouzié, Mallet, 2009, p.23.
[677] Bavoillot-Laussade, 1996, p.30.
[678] Barral i Altet, 2000, p.83-86.
[679] Sennhauser, 2003, p. 136.
[680] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12: « Septem scilicet candelabra fabrili arte mirabiliter product […] quod Beseleel miro composuit studio. »
[681] *Ibid.* : « Ante altare etiam septem dependunt lampades mire atque pulquerrime inestimabili fuse labore […] Salomoniaco dicuntur conflatae. »

couronne, au-dessus du chœur[682]. Toutes ces lampes étaient allumées aux fêtes solennelles[683].

Parmi les éléments préromans conservés à Gellone, certains fragments sont peut-être attribuables à des aménagements liturgiques de type ambon, baldaquin (voire deuxième clôture).

À Lorsch, le nécrologe mentionne les décorations d'or et d'argent du *ciborium* de l'autel principal commandées par l'abbé Gundeland et son successeur Helmerich (779-784)[684]. Un autre texte précise qu'Adalung (804-837) offrit une croix gemmée[685].

v. Les décors

À Müstair, le sol du chœur était certainement recouvert de dalles de marbre tandis que celui de la nef et des annexes était recouvert d'un mortier de couleur rouge. Dans un second temps, un sol de marbre a été installé dans les annexes[686]. À Lorsch, la chronique mentionne de nouvelles installations comme la pose d'un marbre de couleur sous Helmerich (779-784), au-devant de l'autel Saint-Nazaire[687].

Les ouvertures de l'abbatiale de Müstair étaient décorées d'une imitation d'alternance bicolore de pierre et les montants des fenêtres étaient peints. On ne reviendra pas ici sur le détail des décors peints de l'abbatiale, déjà évoqué dans la notice sur Müstair. Cependant, il convient de rappeler ici leur très probable concordance avec les autels installés dans les absides juste devant.

---

[682] *Ibid.* : « Alie tantumdem in choro dependunt lampades argentee, in modum corone. »
[683] *Ibid.*: « morisque est precipuis in festivitatibus oleo repletos accendi. »
[684] Schefers, 2007, fol.66v., p.71 : « Helmerici abbatis. Hic pauimentum strauit et ciborium a domino Gudelando inceptum perficiens cum principali altari auro et argento decorauit. »
[685] Schefers, 2007, fol.91r., p.125 : « Adalungi abbatis. Hic auream crucem cum preciosissimis lapidibus preornans. »
[686] Goll, 2013, p. 62.
[687] Glöckner, 1929, chap. 12, p.289.

Des traces de décorations peintes ont été retrouvées sur l'ensemble des parois extérieures de la chapelle Sainte-Croix. Il n'y a que sur le pignon oriental que l'on a pu décerner des motifs figuratifs.

La crypte dite *Camera Sancta* de Gellone est encore aujourd'hui recouverte d'enduit peint et on peut voir sur la paroi sud, en relief, une croix pattée et hampée. Cet enduit n'est probablement pas celui d'origine car une première couche, sans doute peinte, semble avoir préexisté[688]. Le couloir qui mène à la salle est, lui, recouvert d'un badigeon plus grossier, peut-être fait de chaux et de pierre tendre[689]. Plusieurs croix y ont été gravées, peintes ou dessinées au charbon, certainement par les pèlerins (on retrouve ces marques sur les colonnettes-chapiteaux du chevet roman, probables remplois carolingiens).

L'extérieur de l'abbatiale de Müstair aussi a été décoré. Les murs de la nef enduits et recouverts de chaux étaient ornés sur leur moitié supérieure d'une série d'arcades aveugles, en faible relief. On retrouve ses arcs plein-cintre aveugles sur les frontons est et ouest. Une frise de zigzags rouges et blancs soulignait les corniches des toitures de l'église et une frise de denticules peinte imitant l'alternance de pierre blanche et de brique bordait l'arrondi des arcades et des fenêtres. Les annexes, en revanche, ne semblent pas avoir été décorées de la sorte à l'exception des arcades aveugles. Le fronton a par ailleurs été conçu comme celui d'un temple antique avec une corniche saillante.

L'extérieur de la chapelle Sainte-Croix a été décoré d'arcades aveugles : trois sur chaque mur de la nef, trois pour chaque abside et trois sur le pignon oriental (Müstair fig.30). Il faut noter certaines irrégularités dans leur construction et notamment dans leur largeur, leur profondeur et la réalisation de leur *intrados*. L'encadrement des ouvertures était peint d'une imitation de brique réalisée avec de l'ocre rouge ou avec du minium de plomb orange. Les corniches des absides ont été soulignées d'une frise peinte en zig-zag comme à Saint-Jean.

[688] Selon les observations de Richard Bavoillot-Laussade.
[689] Bavoillot-Laussade, 1996, chapitre I, note 37.

À Gellone, une décoration murale embellissait le sanctuaire ; plusieurs éléments de tuf stuqué ont été retrouvés. Leur datation est incertaine et pourrait être estimée aux temps carolingiens. Mais, comme le sanctuaire a été fortement remanié, les propositions relatives à un éventuel décor architectonique restent à l'état d'hypothèses. R. Bavoillot-Laussade pense que les colonnes antiques placées à l'extérieur de l'abbatiale venaient, à l'origine, orner cet espace. Au total, on trouve dans l'abbaye douze colonnes monolithiques en marbre[690]. Si celles-ci ont bel et bien été utilisées pour le premier sanctuaire de Gellone, nous aurions affaire à une formule déjà répandue dans les Asturies comme à San Miguel de Lillo et à San Salvador de Priesca (le nombre douze étant symboliquement en accord avec la dédicace christique de l'autel principal). Patrick Perry et Géraldine Mallet ont inventorié les éléments sculptés antérieurs au XIIe siècle[691] : le premier a eu en charge les chapiteaux, les consoles, les reliefs et les éléments divers présents dans l'ancien réfectoire ; la deuxième s'est occupé des décors d'entrelacs dont la datation, bien qu'elle soit à considérer avec prudence en raison du manque d'indices archéologiques et historiques suffisants, se situerait au IXe siècle, pour la totalité des fragments conservés[692]. La structure architecturale interne était peu favorable à l'emploi de chapiteaux ; ainsi l'église carolingienne arborait un décor sculpté foisonnant, mais essentiellement regroupé à l'extérieur[693]. Notons qu'il s'agit là de déplacements : la plupart des chapiteaux et des colonnes toujours insérés dans les murs de l'édifice n'étaient pas au même endroit à l'origine.

Avec la construction de la tour du Gimel au XIIe siècle[694] contre le flanc ouest du massif carolingien, tous les éventuels décors et fenêtres de ce dernier ont été détruits. Seule demeure une bande en tuf à dents d'engrenage sous le larmier des façades sud et nord. Quatre chapiteaux carolingiens, au style antiquisant, ont été remployés dans cette tour romane et provenaient peut-être du massif[695].

---

[690] Il y en a six au chevet, trois à la tour du Gimel et trois autres sont représentées dans le décor de la galerie ouest du cloître.
[691] Perry, 2000, p.87-108 ; *Ibid.*, 2000², p.121-146 ; Mallet, 2000, p.108-119.
[692] Mallet, 2000², p.143-146.
[693] Perry, 2000², p. 121.
[694] Perry, 2000², p. 121-146.
[695] *Ibid.*

vi. Conclusion

La diversité des plans des églises des complexes ici étudiés s'explique notamment par les distances géographiques entre les différents monastères. On trouve en effet des sanctuaires comparables dans leurs régions d'implantation respectives.

Le plan de l'église Saint-Jean de Müstair, une église salle à trois absides, se trouve dans de nombreuses autres églises de la Rhétie et plus précisément dans les Grisons et le Val Venosta comme à Saint-Martin et Saint-Luce de Coire, à Saint-Florin de Ramosch, à Sainte-Agathe de Disentis, à Saint-Vincent de Vella/Pleif, à Tomils, à Saint-Pierre de Mistail ou encore à l'église de Casteltirolo (Synthèse fig. 2)[696]. Le plan en triconque de l'église Sainte-Croix de Müstair se retrouve à Saint-Vigile de Morter ou encore à Invillino (Synthèse fig. 3).

Le plan de Gellone, avec nef à trois vaisseaux, à transept absidé et chevet quadrangulaire, pourrait être rapproché de celui de Saint-Michel-de-Cuxa et de Ligugé (Synthèse fig. 4). Le plan de l'église Notre-Dame d'Aniane correspond à celui d'autres églises carolingiennes reconnues de la région, comme Saint-Genis-des-Fontaines ou Saint-André-de-Sorède avec une nef unique, un transept saillant, et trois absides à l'est (Synthèse fig. 5). Il se rapproche aussi sensiblement de celui de Psalmodi, avec son chœur rectangulaire (Synthèse fig. 6). Il faut encore les comparer aux vestiges des deux églises carolingiennes de Caseneuve, la chapelle Saint-Michelet et Notre-Dame[697]. Le plan de l'abbatiale Saint-Sauveur d'Aniane, retrouvée récemment dans les fouilles, serait une solution intermédiaire, entre ceux de Gellone et de Notre-Dame d'Aniane.

Du plan de l'église de Werden à l'époque de Charlemagne, on ne connaît vraiment que les trois vaisseaux de sa nef, deux murs de sa crypte et sa longueur générale. On retrouve ce type de nef dans les cathédrales de Cologne, Paderborn et Halberstadt (Synthèse fig. 6)[698]. Quant à Lorsch, on peut davantage rapprocher le plan de son avant-nef avec celui de l'église Saint-Pantaléon de Cologne (Lorsch, fig.19). On retrouvera, plus tard, ce même

[696] Sennhauser, 2006.
[697] Udhe-Stahl, 1989-1990 p..48.
[698] Lobbedey, 1999, p.499-507.

plan d'une église, sans transept, à trois vaisseaux, précédée d'un long *atrium* à Corvey (Synthèse fig. 7).

À Werden, nous avons pu observer que la nef centrale est trois fois plus large que ces collatéraux, ce qui correspond à un rapport de 1/3[699] tandis qu'à Aniane[700] et à Gellone, le vaisseau central aurait été deux fois plus large que ces collatéraux (rapport 1/2)[701]. Lorsch présente des proportions encore plus grandes avec une nef centrale cinq fois plus large que les collatéraux[702].

Cette diversité des plans induit une diversité des dimensions. L'église de Müstair, au plan plus ramassé, étant presque deux fois plus petite que celle de Lorsch (mais façade occidentale incluse) (24 mètres de long contre 45 mètres environ). Les autres églises d'Aniane, de Gellone, de Werden possédaient des proportions relativement similaires, entre 34 et 38 mètres de long, et 13 à 20 mètres de large environ.

Les sanctuaires construits dans les monastères étaient avant tout des édifices réservés aux moines. Cependant, leur multiplicité dans les complexes, leurs dimensions parfois imposantes ou encore la présence de chancels ont laissé imaginer qu'ils aient pu accueillir des laïcs, au moins pour les grandes fêtes.

À Müstair, on comptait une quarantaine de moines du début du IXe siècle. Lors des offices, on imagine qu'ils se réunissaient dans la nef de l'abbatiale, en bas des trois marches la séparant du chœur (Müstair fig.6 et 7) – ce dernier était trop étroit pour pouvoir tous les y accueillir. D'après les dimensions de l'édifice, J. Goll pense que, peut-être, il pourrait s'agir d'un sanctuaire non strictement conventuel, partagé entre les moines et les laïcs[703]. Bien que des vestiges de ce qui pourrait être un chancel en marbre – vraisemblablement coudé (fig.7 et 28) – aient été mis au jour, cela ne confirme pas la présence des laïcs[704]. On peut difficilement imaginer que les fidèles aient été accueillis dans la nef ou dans les annexes qui conduisaient aux salles de préparation de l'office, au cloître et à l'aile résidentielle des

[699] Jacobsen, 1991, p.453-455.
[700] Schneider, 2016, p.40.
[701] Bavoillot-Laussade, 1996.
[702] Platz, 2011, p. 163
[703] Goll, 2013, p. 61.
[704] Goll, 2013, p. 62.

religieux. De plus, il est important de rappeler que les informations que nous possédons sur le mobilier liturgique de Saint-Jean et les éléments de clôture sont trop ténues pour conduire à une interprétation favorisant le statut d'église à la fois conventuelle et accessible aux laïcs. J. Goll lui-même, en définitive, convient que, vu l'état de nos connaissances, on doit tout de même plutôt considérer que l'église était totalement conventuelle et que les laïcs avaient une église paroissiale à Tubres.

La question se pose ainsi pour les édifices dans lesquels des vestiges de chancels ont été retrouvés ou mentionnés comme à Lorsch et Gellone. Ces aménagements servaient forcément à délimiter un espace, en général le chœur. Il s'agissait alors de séparer les moines des laïcs. Les églises conventuelles n'étaient pas forcément ouvertes de manière continue aux populations ; il pouvait s'agit de cas ponctuels, liés à de grandes fêtes liturgiques.

Outre leur rôle d'abbatiale de monastère, certaines églises, ou chapelles ont été édifiées à l'arrivée de nouvelles reliques ou d'inhumations importantes ; de même pour certaines cryptes.

On peut supposer que la reconstruction à l'époque carolingienne de la chapelle Sainte-Croix a été motivée par l'arrivée des reliques dont elle porte la titulature ; ainsi la chapelle a été reconstruite comme un écrin. Néanmoins, aucun texte ne nous renseigne sur la liturgie qui y était pratiquée ni même sur la qualité de ceux qui assistaient aux offices.

La crypte de Werden a elle été aménagée afin d'y déposer la sépulture de saint Liudger. Si plusieurs hypothèses relatives à la fonction de la crypte de Gellone, appelée *Camera Sancta*, ont été avancées depuis sa découverte en 1962 (dont celles qui prétendaient qu'il s'agissait d'un oratoire précarolingien, d'une chapelle annexe ou du lieu de sépulture de Guilhem), nous pensons aujourd'hui que cette salle était destinée à recevoir les reliques de la Sainte-Croix offertes, selon la légende, par Charlemagne[705]. La relation de la crypte avec la salle haute de l'*Altarium* est accentuée par la présence dans cette dernière de l'autel du Sauveur.

On suppose également que certains sanctuaires aient pu être réservés à l'abbé ou aux invités de marque comme peut-être l'église Sainte-Croix de Müstair. La chapelle était-elle

[705] Voir la sous-partie historique „Pendant le règne de Charlemagne".

réservée aux moines, ou était-ce la chapelle palatiale où se rendaient les hôtes de marque logés dans les ailes nord et ouest, comme le laisse entendre J. Goll ? Le seul point qui viendrait nuancer son interprétation demeure l'éloignement entre cette chapelle et les logements de l'évêque ou des hôtes de marque. Leurs bâtiments se trouvent à l'opposé du complexe. En revanche, si le bâtiment méridional du cloître aurait accueilli, à l'étage, les appartements de l'abbé, on peut imaginer que la chapelle Sainte-Croix lui était réservée.

Enfin, d'autres sanctuaires avaient, eux, une fonction funéraire avérée comme l'église Saint-Jean-Baptiste d'Aniane qui était l'ancienne église cémétériale du monastère[706]. La découverte de nombreuses sépultures à l'intérieur de l'église et la présence d'un cimetière à l'extérieur confirme cette fonction[707]. Notons qu'une fonction supplémentaire a été proposée pour cette église. Elle aurait été une des portes du monastère, probablement ménagée à proximité d'un gué ou d'un pont (Aniane fig.4)[708]. Le cadastre de 1786 figure l'église avec son cimetière. On constate immédiatement que son mur occidental ainsi qu'une partie de son mur méridional ont été intégrés dans l'enceinte du bourg. Le mur méridional été d'ailleurs percé d'une porte afin de pouvoir accéder, depuis l'église, à la berge. À l'angle sud-est du cimetière, la porte dite « de Saint-Jean » s'ouvrait dans la fortification. Il ne reste de roman que le mur ouest de la nef et ses murs adjacents au nord et au sud[709].

On a pu constater que certaines parties des sanctuaires ont eu une fonction funéraire – du moins en partie –, comme les cryptes mentionnées plus haut, les *atria* ou encore les massifs occidentaux. À Gellone, le rez-de-chaussée de la tour massive occidentale aurait été un espace funéraire, le premier lieu où Guilhem a été inhumé[710] en présence des membres de sa famille, dont ses sœurs. R. Bavoillot-Laussade rappelle, à juste titre, que la famille des

[706] *Vita Benedicti*, fol. 5 v°, p.13: « Illa vero quae in cimiterio fundata consistit, in honorem S. Joannis Baptistae consecrata consecrate dinoscitur. »
[707] BSR 2015, p. 120.
[708] Schneider, 2016, p. 51.
[709] Schneider, Garcia, 1998, p.111.
[710] Rappelons qu'en 794 Charlemagne, dans un capitulaire, interdit les sépultures dans les églises. L'idée d'une sépulture dans ce massif devant l'église est tout à fait envisageable. MGH, *Capitularia* p.174, n°20: « Ut mortui in ecclesia non sepeliantur, nisi episcopi aut abbates vel fideles et boni presbiteri ».

Wilhelmides ne possède pas de nécropole dynastique connue avant le début du Xe siècle[711]. À Lorsch, entre la façade et la salle à colonnades de l'abbatiale, plusieurs sépultures ont été retrouvées dans l'ancien petit *atrium* (Lorsch fig.3 et 9). Deux d'entre elles (les tombes 8 et 5) pourraient être les sépultures des fondateurs du monastère, le comte Cancor et sa mère Williswinth[712].

Les massifs ou bâtiments d'entrée semblent ainsi avoir rempli plusieurs fonctions au sein du complexe. Celles des trois niveaux de la tour massive occidentale de l'abbatiale de Gellone demeurent méconnues (Gellone fig.14)[713]. Selon R. Bavoillot-Laussade cependant, la spécificité de l'accès à la dernière salle (uniquement par l'extérieur) induit une fonction particulière ou une construction postérieure. Dans le premier cas, la salle aurait pu être le premier oratoire Saint-Michel avant son déplacement, un étage plus bas, au XIe siècle (lorsque le plancher entre ces deux niveaux a été détruit); la salle intermédiaire, ouverte sur la nef par une arcade, aurait pu abriter à l'époque carolingienne des fonts baptismaux, comme c'était le cas à Reims à cette époque. Cette proposition se fonde sur la présence d'un autel dédié à saint Jean-Baptiste dans une chapelle de ce niveau à l'époque romane[714]. Une autre hypothèse veut y voir une tribune princière, mais nous préférons la rejeter en raison de lacunes documentaires.

La *Torhalle* de Lorsch n'était vraisemblablement pas la première porte d'entrée du monastère à proprement parler, puisqu'elle était déjà précédée d'un premier porche (Lorsch fig.7 et 22). Sa fonction demeure alors énigmatique. Il aurait très bien pu s'agir d'un porche d'entrée solennel, avec une salle de réception à l'étage ou une chapelle[715]. Nous rappelons également que les fonctions de l'édifice ont très bien pu évoluer au fil des siècles.

On a tenté de démontrer ici la variété des solutions architecturales employées dans les sanctuaires : chevet plat ou à abside, parfois multiples, présence de crypte ou non, nef à

[711] Bavoillot-Laussade, 1996, note 20.
[712] Platz, 2011, p.176.
[713] *Ibid.*, p.28.
[714] *Ibid.*, p.50.
[715] Untermann, 2011.

vaisseau unique ou triple, accès à l'ouest ou sur les côtés. Le problème des lacunes documentaires, notamment archéologiques pour certains cas, contrarie nos tentatives de comparaison. On pourrait imaginer que les terminaisons orientales à trois absides (ou chevet plat et deux absides) ont forcément déterminé des constructions de nefs à trois vaisseaux mais les cas de Müstair, Notre-Dame et Saint-Jean-Baptiste d'Aniane empêchent ce rapprochement. La présence de transept n'est pas une tendance récurrente. On observe cependant qu'il accueille à chaque fois des chapelles dans ses bras, comme à Gellone et Notre-Dame d'Aniane.

Les accès aux églises sont parfois multiples. Dans la plupart des cas, on les retrouve à l'opposé du chœur, à l'ouest. Régulièrement, des accès secondaires sont percés dans les murs gouttereaux, souvent au sud pour donner un accès direct aux moines depuis les bâtiments conventuels. Ces ouvertures peuvent être destinées à divers types d'usagers, moines comme laïcs lorsqu'il s'agit de portes ouvrant, comme à Gellone, au nord, à l'extérieur de l'enclos monastique.

En ce qui concerne les titulatures des églises, on observe une prédominance de vocables associés au Sauveur et, dans des proportions moindres, aux apôtres et à la sainte Vierge. On notera que cette titulature se retrouve dans des monastères implantés dans des régions alors en cours d'évangélisation ou récemment conquises à l'époque de Charlemagne, comme Werden en Saxe, et/ou en proie à des dissensions dogmatiques, comme Aniane et Gellone en Septimanie. À Lorsch, le monastère (et son abbatiale) semblait d'abord consacré à saint Pierre avant d'être rapidement consacré à saint Nazaire dès l'arrivée des reliques[716].

Les autels pouvaient être disposés dans les absides (Müstair), devant celles-ci dans le chœur, dans les différents vaisseaux de la nef, dans les bras du transept (Gellone ; Notre-Dame d'Aniane) ou encore dans un second chœur liturgique (Lorsch ?) quand l'église en

[716] Glöckner, 1929, chap.1, p. 267 : « Anno duodecimo regnante d(om)no nostro Pippino rege, sub die quarto idus iulii, ego Williswinda deo sacrata et filius meus Cancor comes, […] ideoque nos in dei nomine donamus ad sacrosanctam ecclesiam sancti Petri seu ceterorum sanctorum, que est constructa in loco nuncupato Lauresham in pago rhenense […] ubi preest uir uenerabilis Rudgangus archiepiscopus et abbas, donatumque in perpetuum esse uolumus […]atque transfundimus, ita ut ab hac die iam dictus d(om)nus Rudgangus […].»

possédait. L'autel principal se trouvait dans l'axe de l'abside centrale, en avant sur le chœur ou dans l'abside même. On suppose ainsi que la multiplicité des absides répond à la multiplicité des autels (Aniane). Il semblerait que lorsqu'il y a trois autels et trois absides ou trois nefs, il soit logique de proposer de voir un autel aménagé dans chacune de ces unités. On peut transposer ce principe aux églises avec transept dans lesquelles on aurait placé un autel dans le chœur et un dans chaque bras de transept (Gellone).

Enfin, il est important de noter que les abbatiales consacrées au Sauveur possédaient parfois des autels ou des cryptes dédiés à la sainte Croix (car elles en possédaient des reliques) ou à la Trinité, comme à Gellone et à Aniane. À Aniane, il existait un lien symbolique entre la Trinité, le nombre des églises du complexe – à savoir trois –, la dédicace de l'abbatiale au Sauveur, la forme de l'autel principal dédié à la Trinité et composé de trois dalles ainsi que la présence de trois autels supplémentaires autour de celui-ci. Cette volonté d'inscrire une symbolique religieuse dans l'architecture et l'aménagement liturgique des sanctuaires est revendiqué par Ardon, le biographe de saint Benoît, lorsqu'il évoque les sept candélabres, les sept lampes devant l'autel[717] et les sept autres lampes du sanctuaire[718] qui sont pour lui la « représentation de la grâce septiforme du Saint Esprit »[719].

On remarque alors que les corps saints et les reliques étaient généralement installés dans une crypte, dans des autels ou dans des niches ménagées dans les murs ou les supports de l'abbatiale. On observe également deux cas particuliers : à Gellone où saint Guilhem semble avoir eu sa première sépulture au rez-de-chaussée de la tour occidentale de l'abbatiale (avant d'être déplacé dans la crypte au XIe siècle) ; et à Lorsch où les reliques de saint Nazaire étaient exposées dans l'abbatiale et entourées d'un chancel d'or et d'argent.

On ne reviendra pas ici sur la multitude des décors employés dans les sanctuaires, qu'il s'agisse de peintures, stucs, sculptures, décors architectoniques, sols de marbre ou mobiliers précieux tels croix, chancels et candélabres. Il convient cependant de noter que certaines églises en ont été manifestement volontairement dépourvues comme Notre-

[717] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Ante altare etiam septem dependunt lampades mire atque pulquerrime inestimabili fuse labore […] Salomoniaco dicuntur conflatae. »
[718] *Ibid.* : « Alie tantumdem in choro dependunt lampades argentee, in modum corone. »
[719] *Ibid.* : « In septem itaque altaria, in septem candelabra, et in septem lampades septiformis gratia Spiritus Sancti intelligitur. »

Dame d'Aniane[720]. Surtout, nous pouvons souligner l'étroitesse du lien entre ces décors et la liturgie : les peintures de Müstair sont associées au vocable des autels ; le nombre de candélabres et de lampes d'Aniane constitue une référence au Saint-Esprit. Ces décors semblent se concentrer davantage sur les lieux les plus importants du sanctuaire : les dalles de marbres, les plaques d'argent et les lampes autour des autels, et les chancels autour des sépultures prestigieuses.

b. Les bâtiments conventuels, artisanaux et autres

i. Les bâtiments conventuels

- Cloître et cour

Le cas le plus connu pour la période qui nous concerne est le cloître de Müstair présentant une disposition régulière de bâtiments autour d'une cour à angle droit et de ses galeries (Müstair fig. 5). Il se trouvait au sud-ouest de l'abbatiale. Celle-ci fait d'ailleurs partie des bâtiments composant ses ailes ; le mur occidental de Saint-Jean a effectivement été prolongé vers le sud pour former l'aile de la galerie orientale du cloître. Plus au sud, à environ 300 mètres de là coulait la rivière Rom/Rambach.

La cour mesurait 30,50 mètres sur environ 38 mètres[721] ; l'épaisseur des murs variait entre 0,70 et 0,80 mètres[722]. Les galeries intérieures avaient une largeur de 2,60/2,70 mètres et encerclaient la cour ouverte (fig.5). Elles possédaient toutes les quatre un étage comme le confirme l'escalier retrouvé au pied de la galerie méridionale du cloître. Autour de celles-ci étaient construites les ailes d'habitation, sur deux niveaux.

L'emplacement des bâtiments artisanaux laissent imaginer qu'ils étaient eux aussi organisés autour d'une cour à l'ouest du complexe (Müstair fig.4). Elle était délimitée par un système de portes au nord et par des bâtiments de ferme. Elle s'étendait au minimum sur 30 mètres à l'ouest du cloître, voire peut-être 50 mètres. Ainsi à Müstair, il y aurait eu deux cours/cloîtres.

---

[720] *Ibid.*, fol. 3 v°, p.8: « Non enim ornatis parietibus tegulisque rubentibus, vel pictis laquearibus, set stramine vilique maceria cooperire, vel facere domos decreverat ». ; Paulinier, 1870, p.35-37.
[721] Goll, 2007², p. 47.
[722] Sennhauser, 2003, p. 135.

Il y avait à Gellone, à l'époque carolingienne, deux cloîtres – du moins un cloître au sud de l'abbatiale et une cour secondaire – autour desquels les bâtiments conventuels étaient implantés. En effet, la *Vita Sancti Willelmi,* indique qu'à Gellone les bâtiments conventuels sont correctement et régulièrement disposés[723].

L'observation, par P. Lorimy et R. Bavoillot-Laussade, de l'ancienne salle capitulaire romane, située dans l'aile est du cloître, a révélé plusieurs anomalies. En effet, la voûte a été ajoutée au XIIe siècle en couvrement d'une pièce plus ancienne dont l'entrée a été désaxée lors de remaniements postérieurs. Le long bâtiment formant l'aile est de la galerie était probablement déjà construit à l'époque carolingienne et a été transformé lors de la reprise romane du cloître[724]. Ainsi, les auteurs précités proposent pour le cloître carolingien de voir un quadrilatère bordé par deux façades de bâtiments, à l'est et au sud, et deux galeries de circulation, au nord et à l'ouest. Les quatre murs ont probablement tous été percés des mêmes baies géminées que les quatre encore présentes sur la façade est.

Le plan du cloître à l'époque carolingienne n'était pas strictement carré (Gellone fig.18) ; d'après R. Bavoillot-Laussade, trois des côtés du préau mesuraient 21,70 mètres, et le quatrième 18,10 mètres. Il était bordé au nord par la basilique et sur les trois autres côtés de longs bâtiments rectangulaires. Il semblerait que les ailes est et ouest aient été prolongées vers le sud afin de former une seconde cour, certainement à usage domestique. Cette proposition est confortée par le plan de Plouvier (Gellone fig.5 et 6) et la présence de maçonneries carolingiennes à l'angle sud-est de l'enclos monastique, près du Verdus[725]. Le plan de Plouvier montre que l'entrée au monastère se faisait, au XVIIe siècle, par cette cour méridionale, entre les deux ailes est des deux cloîtres. Pour R. Bavoillot-Laussade, l'organisation du monastère en deux cloîtres pourrait donc également être un aménagement carolingien, avec le regroupement des activités artisanales et agricoles au sud de l'enclos. Cette porte communiquait alors avec le village-bas de Gellone.

[723] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Hiis ita dispositis et congrue atque regulariter designatis ».
[724] Bavoillot-Laussade, 1996, p.35.
[725] *Ibid.*, p.37.

Sur le plan d'Aniane de 1656, à l'angle sud-ouest de l'église Notre-Dame, la chapelle Sainte-Cécile empiète sur une ancienne cour (Aniane fig.2). L. Schneider propose d'y voir, la trace et l'emplacement d'un éventuel cloître carolingien – ou du moins une cour[726]. Pourtant celui-ci n'est pas clairement attesté dans les textes. Ardon mentionne bien un *claustra novo* mais ce terme pourrait aussi désigner plus largement les nouveaux bâtiments conventuels (couverts de tuiles) et l'enclos monastique construits lors de la même phase que Saint-Sauveur (dès 782)[727]. Il est pourtant fait mention des portiques constitués de nombreuses colonnes de marbre et qui composaient ce *claustra novo*[728]. On aurait effectivement tendance à imaginer ici un cloître, ou du moins des galeries reliant les bâtiments entre eux.

À Werden, les bâtiments conventuels étaient situés au sud de l'abbatiale, proche de l'eau pour l'approvisionnement, comme le furent ceux des époques romane et moderne (Werden fig.9)[729]. La Ruhr, coulait à l'ouest du complexe, à environ 250 mètres (Werden fig. 8). Ils étaient peut-être organisés autour d'un cloître dont des vestiges auraient été retrouvés. E. Winkler évoque rapidement la découverte de deux fondations de murs parallèles, d'axe nord-sud, dans le sud-ouest du cloître d'aujourd'hui (Werden fig.9). Malgré l'étroitesse de l'espace qu'ils délimitent, elle suppose qu'il pourrait s'agir du premier cloître ou d'une de ses galeries[730].

- Dortoir, réfectoire, cuisine

Bien qu'il s'agisse d'implantations nouvelles, certains monastères ont eu recours dans les premiers temps à des bâtiments conventuels parfois provisoires, recouverts de chaume ou en bois.

---

[726] Schneider, 2016, p.27.
[727] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Claustra novo opere aliam cum columnis marmoreis quamplurimis, que site sunt in porticibus, non jam stramine domos set tegulis cooperuit. »
[728] Selon C. de Vic et J. Vaissette, il s'agirait d'éléments venant de Nîmes (Vic, Vaissette, 1730-1745). Mais rien dans les sources ne permet de confirmer cette hypothèse.

[729] Winkler, 1999, p.273-274.
[730] Winkler, 1999, p.273-274.

À Müstair, l'aile orientale en dur remplaçait une plus ancienne en bois et qui, tout en étant sur le même axe, était légèrement plus à l'ouest. Son mur oriental s'alignait presque sur le canal creusé en-deçà – et qui existait depuis l'époque du bâtiment en bois. H. R. Sennhauser propose de voir, pour cette première aile monastique, une construction provisoire qui aurait été remplacée par l'aile maçonnée une fois l'abbatiale Saint-Jean achevée[731].

À Aniane, dans les premiers temps du monastère, il existait une *domus*, avec toit de chaume, tout contre l'église[732]. Cette situation, à côté du sanctuaire, suggère qu'il s'agissait d'un bâtiment monastique, peut-être en bois ou en clayonnage.

Ce serait également le cas à Lorsch où nous savons que Richbod (784-804) fait construire des nouveaux bâtiments monastiques en pierre, après avoir, au préalable, détruit les anciennes demeures en bois des moines qui se trouvaient au nord[733].

Richbod (784-804) fait ainsi construire des nouveaux bâtiments monastiques en pierre, au sud de l'église, à l'intérieur des murs du *claustrum*[734], dont un dortoir, en même temps que l'église, *dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit*. Ainsi, un lien structurel entre le dortoir et l'*ecclesia triplex* apparaît ici très clairement. Il est possible que le dortoir ait été, si ce n'est directement relié à l'église, au moins très proche.

À Müstair le dortoir, le réfectoire et la cuisine étaient aménagés dans l'aile orientale du cloître qui jouxtait le sud de l'abbatiale. L'aile était la plus étroite du cloître avec ses quelques 7,50 mètres de large (Müstair fig.5)[735]. Son mur occidental était une prolongation de celui de l'église et était ouvert sur la galerie du cloître par quatre larges ouvertures. Selon H. R. Sennhauser et J. Goll, les ailes orientale et méridionale ont probablement été réservées aux moines, du moins les rez-de-chaussée. La première salle directement au sud de l'église

[731] Sennhauser, 2013², p.91.
[732] *Vita Benedicti*, fol.4 v°, p.11 : « Ignis quodam tempore domum juxta beate Marie Virginis baselicam sitam invasit. Set cum vorax flamma stipulam lamberet siccam, concurrent dolentes fratres, domum quam non sine magno labore construxerant. »
[733] Glöckner, 1929, chap. 12, p.289 : « Qui statim in primordio destructis ligneis domibus in quibus fratres eatenus commanebant, in aquilonali uidelicet parte, claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc uidetur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit. »
[734] Glöckner, 1929, chap. 12, p.289 : « Qui statim in primordio destructis ligneis domibus in quibus fratres eatenus commanebant, in aquilonali uidelicet parte, claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc uidetur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit. »
[735] Mesures données par : Goll, 2013, p. 58.

n'était pas divisée à l'origine et était ainsi d'une longueur importante (Müstair fig.17). Depuis 1995, H. R. Sennhauser propose d'y voir le réfectoire dont une porte ménagée dans le mur donnait un accès direct à l'annexe sud de l'église Saint-Jean. Si on la croit postérieure à la première construction carolingienne, il est possible qu'elle en ait remplacé une plus ancienne[736]. En direction du sud ont été aménagés un passage (que J. Göll propose de voir comme un éventuel *auditorium*) puis une salle carrée équipée d'un four et de canalisations d'eau froide – peut-être la cuisine[737] – et, enfin, une salle d'eau traversée par des canalisations souterraines. L'étage aurait été le dortoir des moines. Les moines pouvaient ainsi rejoindre directement l'église depuis le dortoir pour suivre les offices. H. R. Sennhauser propose de voir dans l'annexe sud un escalier aménagé qui aurait relié les deux espaces.

À Aniane, de nouveaux bâtiments conventuels couverts de tuiles sont construits en même temps que l'enclos monastique et la nouvelle abbatiale Saint-Sauveur (dès 782)[738]. Ardon évoque dans la *Vita Benedicti*, la construction par Benoît d'un grand bâtiment de cent coudées de long sur vingt (environ 50 mètres de long sur 10 mètres de large) destiné à accueillir plus de mille moines – probablement un dortoir[739]. Au sud du cloître mauriste, les archéologues ont découvert, lors des campagnes de 2011/2012, un grand bâtiment, d'axe nord-sud (Aniane fig.14, n°8). Identifié comme le dortoir reconstruit par l'évêque de Béziers en 1260, il aurait pu recouvrir un corps de logis carolingien[740]. Il est d'autant plus remarquable que ce grand édifice médiéval se trouvait être perpendiculaire à l'église du Saint-Sauveur, et formait alors l'aile orientale du cloître médiéval, comme c'est souvent le cas pour les dortoirs. Des cuisines carolingiennes ont été retrouvées au nord de l'abbatiale Saint-Sauveur (sous la chapelle construite entre les XIe et XIIe siècles) (fig.16, sous le n°3)[741].

---

[736] Sennhauser, 1996², p.285.
[737] Notons que la multiplicité de foyers et de fours retrouvés indique certainement les différents changements d'emplacement des cuisines dans le temps.
[738] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Claustra novo opere aliam cum columnis marmoreis quamplurimis, que site sunt in porticibus, non jam stramine domos set tegulis cooperuit. »
[739] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18 : « ob quorum eximiam congregationem talem mansionem construere jussit, que mille et eo amplius homines capere videtur, centum recipiens cubitos in longitudinem et viginti in latitudinem.[…]constituit locis congruis cellas quibus, prefectis magistris, posuit fratres. »
[740] Dom du Bourg, 1899, p.173-174. D'après BnF, ms lat. 12660.
[741] Schneider, 2016, p.38.

À Gellone, il semblerait qu'une cellule particulière ait été construite pour Guilhem, au sud-ouest de l'abbatiale. De la petite pièce située au rez-de-chaussée de la tour Saint-Martin, un accès menait juste à l'est de celle-ci dans un local réduit de 2,20 mètres sur 1,30 mètre (Gellone fig.10). Malgré les modifications entreprises à l'époque romane, le constructeur a laissé, au sud, une fente verticale pour que la lumière pénètre. Reconnue comme la cellule primitive de Guilhem, elle communiquait avec l'église par une porte (aujourd'hui murée)[742].

Il existait un dortoir et un réfectoire, qualifiés par la *Vita sancti Willelmi* de *domus*[743]. Comme le texte le distingue d'un autre bâtiment nommé *cella*, on imagine que la *domus* est un édifice plus grand. Le texte rapporte également le fait que le dortoir et le réfectoire sont dans une seule *domus* ; on pourrait alors imaginer le réfectoire au rez-de-chaussée et le dortoir à l'étage. Ils auraient pu être dans l'aile sud du premier cloître (Gellone, fig.18). La cuisine, comme nous l'observons toujours sur le plan de Plouvier (Gellone, fig.5), n'a peut-être pas été déplacée depuis l'époque carolingienne. À l'angle des bâtiments occidental et méridional, elle a pu alimenter en tout temps le réfectoire qu'il soit au sud comme à l'ouest (son emplacement au XVIIe siècle). Aujourd'hui détruit, cet éventuel bâtiment des cuisines de 5,70 mètres de côté[744] a été remplacé par une petite cour et un couloir au temps des Mauristes. Des éléments carolingiens, des traces d'ouvertures et des ajouts postérieurs se lisent encore, tout comme l'emplacement d'un four.

- *Scriptorium*/bibliothèque/chartrier

À Müstair, la pièce orientale de l'aile méridionale était la plus proche de l'aile des moines. Elle était chauffée et mesurait 8 mètres environ de large sur presque 10 mètres de long. On y a retrouvé des stylets, des serrures de porte en métal, des éléments de vannerie et de menuiserie ainsi qu'un fragment de marbre gravé d'un psaume ont été retrouvé. Rien

[742] Bavoillot-Laussade, 1996, note.25.
[743] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »
[744] *Ibid.*, p.39.

ne permet d'imaginer un *scriptorium* ; son emplacement et ces éléments laissent plutôt penser à un chartrier ou une pièce vouée à des travaux d'artisanat (Müstair fig.5)[745]. Elle était accessible depuis la galerie intérieure du cloître (Müstair fig.18).

À Gellone, à l'angle de l'aile orientale et méridionale se trouvait une pièce d'environ 5,70 mètres de côté et qui était peut-être le *scriptorium* avec à son étage le chartrier - *scriptorium* incendié au XIIe siècle, d'après l'auteur du cartulaire de Gellone (Gellone fig. 18). Des traces de rubéfaction et de chaulage de la maçonnerie ont été relevées par Jean-Luc Massy[746]. Cependant, Pierre Chastang a envisagé l'éventuelle invention de cet événement.

- Infirmerie

À Gellone, il existait une infirmerie qualifiée de *domus*[747]. Comme nous l'avons indiqué plus haut, d'autres bâtiments sont évoqués dans les textes sous les termes de *cellae* ; on peut alors avancer l'hypothèse qu'une *domus* est un bâtiment plus imposant qu'une *cella.*

- Salle des moines/salle capitulaire

À Müstair, dans l'aile orientale, entre l'éventuel réfectoire et la cuisine se trouvait un passage large d'environ 3 mètres et que J. Goll propose de voir comme un éventuel *auditorium* (fig.5 et 17)[748]. L'extrémité sud de l'aile orientale aurait pu être aménagée en salle de travail pour les moines. Au nord de l'église, trois pièces ont été ajoutées après la construction de l'abbatiale (Müstair fig.6)[749]. La pièce la plus à l'est et la plus grande est considérée par H. R. Sennhauser comme une probable salle du chapitre. Elle était ainsi tout contre l'abbatiale. La salle mitoyenne n'avait d'accès que depuis cette pièce orientale. Le long du mur ouest a été retrouvé une embase dans lequel était creusé un grand ovale,

[745] Goll, 2008, p.292-293.
[746] Massy, 1995, p.139-140.
[747] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »
[748] Mesures données par : Goll, 2013, p. 58.
[749] Sennhauser, 2003, p. 136.

probable réservoir d'eau. Il est alors possible de considérer que cette pièce était réservée au lavage des pieds des moines et à leur préparation avant les offices.

À Gellone, le bâtiment carolingien – d'une dimension calculée à 18,10 mètres sur 5,70 mètres – qui formait l'aile orientale du cloître (là où se trouvait la salle capitulaire) a très certainement été amputé d'un quart de sa longueur par l'agrandissement du transept de l'église à l'époque romane. La porte d'accès au corps de logis a été dès lors désaxée. Il pourrait s'agir d'un *auditorium*[750], évoqué dans la *Vita Sancti Willelmi*. En dessous, il y aurait peut-être eu un premier niveau composé d'une succession de pièces, liées à l'activité liturgique, qui a été ensuite enterré au XIe siècle[751]. Cet éventuel *auditorium* a été, à l'époque romane, aménagé en salle capitulaire.

- Demeure de l'abbé

À Müstair, la demeure de l'évêque, également abbé du monastère au temps de sa construction, constitue l'aile septentrionale du cloître qui a pu être mesurée entre 60 mètres et 66 mètres pour une largeur de 16 mètres (Müstair fig.14). Cette résidence était totalement intégrée au programme architectural et organisationnel du complexe[752]. Elle était séparée de l'église à l'est et de l'aile occidentale par des couloirs. Ainsi, elle était tout autant liée et isolée du reste du monastère. Des trois salles aménagées qui se divisent son espace, les deux localisées aux extrémités étaient rectangulaires et séparées en trois nefs par des supports. La salle centrale s'apparentait plus à une chambre quadrangulaire dont le couvrement était retenu par quatre supports placés au centre. La salle la plus orientale possédait un escalier ménagé derrière un panneau, conduisant aux niveaux supérieurs de l'église et de son annexe nord. Le sol du rez-de-chaussée de cette aile était constitué de mortier posé sur un lit de pierre solide à l'exception de celui de la salle la plus occidentale qui possédait le même revêtement argileux que l'aile méridionale à vocation économique. Il s'agissait peut-être ici

[750] *Vita Sancti Willelmi*, chapitre 22, p.82: « Completa vero oratione , factaque cunctis altaribus sua cuique digna veneratione (ingentia namque munera in singulis Deo obtulit et ea deauratis et decenter gemmatis ornamentis operuit) itur in auditorium, et osculatis fratribus, lectaque ex more lectione, factoque pro tempore brevi sermone de animae aedificatione. »
[751] Bavoillot-Laussade, 1996, p.42.
[752] Sennhauser, 2010², p.7.

d'une cuisine, bien que le four ou la cheminée ait été disposé dans la salle centrale (fig.16)[753]. H. R. Sennhauser propose de voir pour la salle la plus orientale une écurie (en raison de son pavage grossier). Il propose d'autres fonctions possibles pour ces trois salles comme celles d'arsenal, d'entrepôt, de relais ou encore d'hospice[754]. La forme de la pièce centrale, similaire à une tour et dont la couverture est supportée par des piliers, laisse supposer la présence d'un étage avec peut-être une toiture à deux pans (Müstair fig.15). Bien que la division et l'aménagement des chambres à l'étage ne soient pas connues, nous pouvons avancer l'hypothèse, qu'étant donné la largeur des pièces, des supports intermédiaires ont également dû être prévus aux niveaux supérieurs. Leur accès pouvait se faire depuis un escalier hypothétiquement aménagé dans le large couloir qui sépare les ailes septentrionale et occidentale. Rappelons cependant que les lacunes documentaires peuvent fausser nos interprétations, ce palais épiscopal demeure une exception dans la région ainsi que pour son époque. Pour l'instant, les exemples similaires d'aile tripartite avec foyer central que nous connaissons sont ceux appartenant à la royauté et non intégré dans des monastères.

Dans un second temps, toujours à l'époque carolingienne, l'étage supérieur de l'aile méridionale fut doublé dans sa largeur par une loggia qui débordait alors sur la cour du cloître. J. Goll qualifie cette substructure de *piano nobile*. En effet, des vestiges de peinture murale à motifs floraux y ont été découverts[755]. Cet étage était desservi par un escalier particulier. On pourrait considérer cet espace comme la résidence de l'abbé, avec de riches décors et une relative promiscuité avec la chapelle Sainte-Croix dont l'étage aurait pu lui être réservé.

- Latrines

À Lorsch, on sait que l'abbé Gerbod (951-972) a construit de nouvelles toilettes[756] – ce qui suggèrerait qu'il en existait déjà auparavant, peut-être à l'époque de Richbod (784-

[753] H.R. Sennhauser a établi un parallèle entre l'aménagement de ce four et ceux retrouvés à Deventer et à Paderborn. Les détails de son fonctionnement sont encore inconnus. Nous ne savons pas s'il chauffait le sous-sol, le rez-de-chaussée ou l'ensemble des niveaux.
[754] Sennhauser, 2013², p.84.
[755] Goll, 2007², p. 48.
[756] Glöckner, 1929, n°69, p.353 : « refectorium augmentauit ; dormitorium renouauit, edificium necessariorum prominens aptauit, domum lapideam in castello Michlenstat edificauit »

804). Au nord-est du complexe, a été mis au jour un bâtiment pour les latrines du XIIe siècle mais, pour l'instant, les résultats des fouilles ne nous permettent pas d'envisager le fait que ce bâtiment ait succédé à un autre plus ancien[757].

D'après le texte d'Ardon, le biographe de saint Benoît d'Aniane, le dortoir des moines à Aniane, au sud de l'abbatiale, ait été terminé par des latrines. Il rapporte plus loin qu'il était édifié à côté du dortoir et au-dessus de la rivière[758]. En effet, lors d'un épisode de forte crue de la rivière, le bâtiment des latrines, édifié à côté du dortoir et au-dessus de la rivière, manque de peu d'être emporté. Si le bâtiment perpendiculaire à l'abbatiale, retrouvé dans les fouilles et interprété comme une reconstruction médiévale du dortoir carolingien (évoqué plus haut) a effectivement eu, comme le texte l'indique, 100 coudées de long, alors il se serait effectivement développé jusqu'à la rivière Aniane qui coule à moins de 100 mètres de Saint-Sauveur. Ce témoignage nous permet alors de préciser la localisation des latrines, au sud ou à l'ouest de l'abbatiale, mais surtout de constater que les moines ont su faire preuve d'ingéniosité en adaptant le complexe à leur environnement. Cependant, nous ne savons pas davantage quelle solution architecturale a été mise en place afin de placer ce bâtiment « au-dessus ». Nous pouvons imaginer un système d'enjambement ou bien un encorbellement.

- Autres bâtiments

À Gellone, il existait une maison pour les novices qualifiée de *cella*. Tout ce que l'on peut dire de son architecture est qu'il s'agirait d'un petit édifice ou d'une petite pièce, en opposition aux *domus*[759].

[757] Platz, 2010, p. 88.
[758] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18.
[759] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »

ii. Les bâtiments artisanaux

- Moulins et viviers

Le monastère de Werden possédait, à l'intérieur de son enceinte un étang d'environ 10 mètres de large sur 20 mètres de long[760], associé à un bâtiment en bois, probablement un moulin. L'ensemble pourtant daté d'avant la fondation du monastère est toujours utilisé au temps de Charlemagne et permettait aux moines de vivre davantage en autarcie[761].

À Gellone, le moulin devait alors être implanté au sud de l'abbatiale avec l'ensemble des bâtiments conventuels et artisanaux et surtout, sur le Verdus qui coulait à 50 mètres au sud de Saint-Sauveur[762].

À Müstair, les moines ont aménagé tout un système de canalisations d'eau, sous les bâtiments conventuels des ailes est et sud. Plus tard, une canalisation fut amenée dans la cour du cloître pour alimenter une citerne (Müstair fig.5 et 17).

- Autres bâtiments

À Müstair, l'aile méridionale n'a pas été complètement explorée mais semble avoir eu une longueur plus ou moins équivalente à celle du nord, soit une soixantaine de mètres (Müstair fig.5)[763]. En revanche, elle était deux fois moins large, environ 8 mètres. Le rez-de-chaussée, accessible depuis la galerie intérieure du cloître, était probablement divisé en une série de cinq pièces (Müstair fig.18). Les deux les plus orientales étaient chauffées par des cheminées tandis que les deux salles du milieu l'étaient par le sol grâce à un four souterrain alimenté depuis l'extérieur et à partir duquel des canaux conduisaient l'air chaud

[760] Brand, Schoenfelder, 2011, p.151-153.
[761] Brand, 2013, p.29.
[762] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »
[763] Mesures données par : Goll, 2013, p. 58.

jusqu'à l'étage supérieur. Au rez-de-chaussée furent certainement installées des salles de travail artisanal, sans aucune fonction représentative (le sol était le seul des trois ailes à ne pas être recouvert de mortier) mais dont l'usure du sol argileux confirme la forte fréquentation. Celle-ci s'explique par le confort qu'offraient les lieux grâce au chauffage. Comme il a déjà été mentionné, dans la salle la plus orientale de l'aile sud – et donc la plus proche de l'aile des moines – des stylets, des serrures de porte en métal, des éléments de vannerie et de menuiserie ainsi qu'un fragment de marbre gravé d'un psaume ont été retrouvé[764]. Pour l'instant, cette salle semblerait avoir été à vocation artisanale voire également un espace d'écriture réservé à l'archivage et à l'administration du monastère. Les salles le plus à l'ouest de l'aile sud auraient pu servir d'espace de stockage[765].

Enfin, tout à l'ouest du complexe, des bâtiments ont été construits autour d'une basse-cour. Elle s'étendait au minimum sur 30 mètres à l'ouest du cloître, voire peut-être 50 mètres. Seule la zone nord-est ainsi que la partie orientale de l'aile nord de cet ensemble ont été fouillées, le reste ayant été détruit par les excavations ultérieures. On suppose que les bâtiments des ailes nord, ouest et sud ont été aménagés afin d'accueillir diverses activités artisanales et agricoles, notamment des écuries et des enclos pour le bétail[766]. En effet, des ateliers y ont récemment été localisés où des objets en os et en métal non-ferreux ont été retrouvés (Müstair fig.5)[767].

À Gellone, selon la *Vita Sancti Willelmi,* il existait une boulangerie certainement implantée au sud de l'abbatiale avec l'ensemble des bâtiments conventuels et artisanaux et surtout, pour des raisons pratiques, à côté du moulin[768].

---

[764] *Ibid.*, 2008, p.292-293.
[765] Mesures données par : Goll, 2013, p. 58.
[766] Sennhauser, 1996², p.288.
[767] *Ibid.*, 2003, p. 135.
[768] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »

iii. Espaces et aménagements de circulation

À Gellone, R. Bavoillot-Laussade pense qu'il existait, entre les différentes salles des ailes du cloître, des petites pièces non aménagées, utilisées pour faciliter la circulation entre les salles principales des ailes du cloître et celui-ci[769] (autrement dit des couloirs) (Gellone fig.18).

On sait qu'il a existé le même système à Müstair, entre les quatre ailes du cloître (Müstair fig.5). Cela offrait ainsi des passages entre les différents bâtiments mais assurait également une séparation entre eux – séparation parfois nécessaire notamment entre l'hôtellerie, la demeure de l'évêque/abbé, les bâtiments artisanaux et les bâtiments communautaires.

Surtout, dans ces deux cas, ce sont les galeries de circulation flanquant les quatre côtés des cours quadrangulaires et formant ainsi les cloîtres qui ont été les principaux éléments de circulation du monastère. Il s'agissait de galeries à arcades et colonnes, certainement couvertes de tuiles[770].

Comme pour Aniane, à Gellone, on pourrait peut-être envisager un étage au cloître carolingien et à ses galeries, comme ce fut le cas en 1656 (Gellone fig.6). Ces niveaux aménagés en galeries de circulation auraient pu relier le cloître (et ses salles supérieures dont le dortoir) avec la basilique, la tour massive occidentale et sa chapelle Saint-Michel. Cette hypothèse est confortée par la présence, sur le palier du premier étage de la tour Saint-Martin, d'une porte murée donnant accès à un escalier, qui ne démarre qu'à ce niveau (Gellone fig.22)[771]. Comment aurait pu se faire l'accès à cette porte et à ce palier à l'époque carolingienne ? Un escalier droit orienté est-ouest, plaqué à l'intérieur du gouttereau sud de la basilique ou placé sur une coursière parallèle à ce mur, pourrait être envisagé. Cette hypothèse ne pourrait être confirmée qu'à condition que la largeur de la nef carolingienne avec ses coursières en annexes ait été égale à celle de la nef romane qui se serait greffée dessus. Rappelons cependant que toute la prudence est requise pour cette hypothèse

[769] Bavoillot-Laussade, 1996, p.43.
[770] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Claustra novo opere aliam cum columnis marmoreis quamplurimis, que site sunt in porticibus, non jam stramine domos set tegulis cooperuit. »
[771] Voir la partie sur la tour Saint-Martin.

puisque la tour Saint-Martin pourrait n'avoir été édifiée qu'au IXe siècle voire au Xe siècle. Cet aménagement pourrait donc être postérieur à notre ère d'étude.

iv. Hôtellerie et *aula*

À Müstair, une hôtellerie aurait été aménagée dans l'aile occidentale du cloître, large d'environ 16 mètres (Müstair fig.18 et 19). Composée de deux niveaux comme en témoignent les supports en bois aménagé au milieu de la salle du rez-de-chaussée, son étage était accessible par un escalier situé au coin sud du cloître dans un passage[772]. Au rez-de-chaussée, en plus des murs recouverts d'enduits, les archéologues ont retrouvés une bande peinte en rouge à leur base et des traces d'un mortier soigneusement appliqué au sol sur lit de pierres. Avec ceci et en considérant les deux fours présents dans la pièce, les trois traces de supports alignés au nord (supposant l'existence d'une tribune comme dans l'*aula* de Saint-Maurice d'Agaune), la grande salle semble avoir été un réfectoire pour hôtes. L'aile se terminait au sud par des entrepôts ou une cuisine avec foyer. Elle était strictement isolée de l'aile septentrionale et de l'aile méridionale par des passages étroits.

Au nord de l'abbatiale, a été construite une série de trois pièces en enfilade. La salle la plus à l'ouest, de forme presque carrée, était chauffée (Müstair fig.6). H. R. Sennhauser propose d'y voir une cellule pour les moines extérieurs logés à Müstair[773].

À Gellone, il existait du temps de Guilhem un bâtiment pour les invités qualifié de *proaula*[774]. Il s'agirait d'une salle ou d'un bâtiment situé non loin de l'entrée du monastère, comme l'indique le préfixe *pro*. Cet emplacement, en marge de l'enclos, correspond à la fonction du bâtiment accessible aux laïcs. La *proaula* aurait pu être située dans l'aile ouest du cloître, à proximité de l'entrée de la basilique et de l'éventuel *atrium*,

[772] *Ibid.*, 2003, p. 135.
[773] Sennhauser, 2003, p. 136.
[774] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »

aujourd'hui place de la Liberté. Le mur encore conservé donnant dans la cour du cloître ne présente aucun vestige de communication, ce qui laisse penser qu'elle se trouvait de l'autre côté, sur une des façades extérieures du bâtiment, au nord comme le propose P. Lorimy. Dans l'angle sud-ouest du cloître médiéval est visible une trace de porte qui donnait accès à l'aile ouest. Cette *proaula hospitum* a été transformée en réfectoire entre le XIe et le XIIe siècle. Les pauvres étaient logés dans le *xenodochium*, aménagé à proximité de la boulangerie et du moulin.

v. Clôture

À Lorsch, nous savons que la clôture était dans un premier temps un petit fossé. Très rapidement, l'abbé Richbod (784-804) fait construire un *claustrum* fait de murs de pierre[775]. Dans la chronique, on pourrait comprendre que cette enceinte encerclait seulement la partie méridionale du monastère[776]. Cela sous-entend que la partie septentrionale n'était pas comprise dans cet enclos. H. Schefers soulève alors la relative étroitesse de cet hypothétique enclos méridional qui semble, selon sa lecture du texte, ne pas enserrer le dortoir[777]. Cette supposition demeure cependant très fragile.

L'utilisation du mot « muris » suggère à ce propos une structure maçonnée mais, pour l'instant, aucune fouille n'a pu le confirmer pour l'abbatiat de Richbod (784-804). Dans le Codex de Lorsch, il est dit qu'en 1151, l'abbé Heinrich (1151-1167) fit entièrement réparer l'enceinte, alors à l'état de ruine[778]. Il y est précisé que le tracé de l'enceinte de Richbod n'était déjà plus visible – ce qui confirmerait son existence[779].

Si nous considérons que le texte décrit une enceinte maçonnée encerclant uniquement la partie méridionale, alors nous pouvons envisager l'existence d'une seconde enceinte, plus large, qui aurait encerclé l'ensemble du territoire du monastère. Le plan de 1744 laisse entrevoir la possibilité que, à l'intérieur d'une grande enceinte, des murs aient

[775] Glöckner, 1929, T.I, chap. 12, p.289 : « claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc videtur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit »
[776] Schöbel, 2013, p.31.
[777] Schefers, 2004, p. 10.
[778] Glöckner, 1929, chap. 155c, p.438 : « circa exteriora tam uigilis fuit efficatie, ut edificiis exstruendis, restaurandis, ampliandis, exornandis multam et impensam impertiretur et operam. »
[779] Schöbel, 2013, p.31.

séparés les différents espaces du complexe monastique et ainsi formés d'autres enclos (Lorsch fig.22). Il faudrait alors programmer de nouveaux sondages au sud de l'église Saint-Nazaire afin de retrouver l'hypothétique petite enceinte méridionale. Cependant, il faut demeurer très prudent face à ce texte écrit au XIIe siècle et relatant des faits du VIIIe siècle ; le scribe a pu commettre des erreurs et rapporter ce qui relève plus de la tradition que de l'histoire proprement dite.

Dès l'époque carolingienne, il semblerait qu'il existait à Aniane, un enclos appelé *claustrum monasterii* englobant les églises et, certainement, les bâtiments conventuels[780]. Il a été retrouvé, à 18 mètres au sud de l'église mauriste Saint-Sauveur, sous la galerie nord du cloître, un mur d'enceinte d'axe nord-sud qui fermait une cour méridionale, dont l'usage funéraire au Moyen Âge est attesté (Aniane fig.14, n°5)[781]. Il pourrait s'agir d'un vestige de l'enceinte carolingienne.

Selon B. Uhde-Stahl et G. Durand, l'enclos figuré sur le plan de 1786 (Aniane fig.4) pourrait correspondre à celui de l'époque carolingienne - ce qui permettrait d'y inclure l'église Saint-Jean-Baptiste située à l'extrémité occidentale. Mais, finalement, aucun indice ne permet d'étayer leur hypothèse. En revanche, L. Schneider repère, grâce au cadastre napoléonien (Aniane fig.10)[782], que le parcellaire adopte au nord de l'église mauriste Saint-Sauveur un tracé curviligne qui pourrait être un reliquat de l'ancienne clôture monastique[783]. Le cas échéant, la place devant l'église Saint-Sauveur aurait alors constitué le cœur de l'espace ici délimité et l'église Saint-Jean-Baptiste se serait donc en revanche trouvée en dehors. Toujours selon le même auteur, cette dernière aurait déterminé un second pôle dans l'organisation du site et n'aurait été associée dans une même enceinte, commune au bourg et au monastère, qu'à partir du XIIe siècle, lorsqu'elle en est devenue la paroissiale.

[780] *Cartulaire Aniane*, n°254, p.379 ; n°6, p.49.
[781] BSR, 2012, p.126.
[782] AD Hérault, cadastre, 3 P 3438, section B5.
[783] Schneider, Garcia, 1998, p.111-112.

vi. Conclusion

Parmi les complexes qui ont été présentés ici, nous pouvons constater plusieurs tendances ou phénomènes communs. Müstair, Gellone, Aniane, Lorsch et Werden, sont tous implantés à moins de 400 mètres d'un cours d'eau. Les trois premiers sont tous au nord de celui-ci tandis que Werden s'est développé à l'est et Lorsch à l'ouest. L'abbatiale était souvent l'édifice le plus éloigné de la rivière. Ainsi, on constate que, pour ces cinq cas, la majeure partie des bâtiments monastiques a été construite au sud/sud-ouest de l'abbatiale, leur laissant un accès quasi direct au cours d'eau – du moins l'abbatiale ne se trouve pas entre eux et la rivière. Des bâtiments conventuels ou artisanaux nécessitant un apport en eau se sont alors développés, comme les moulins et viviers que l'on retrouve à Werden comme à Gellone, ou encore des latrines à Aniane, construites à l'extrémité du dortoir des moines au-dessus du cours d'eau.

L'emplacement de ces bâtiments au sud de l'abbatiale était un parti pris récurrent, comme nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent. Leur aménagement de manière ordonnée autour d'une cour quadrangulaire à portiques, un cloître donc, est une organisation attestée à l'époque de Charlemagne comme le prouve Müstair[784] et comme on pourrait fortement le penser pour Gellone[785]. Si les bâtiments des moines de même que l'abbatiale flanquaient ce premier cloître, les bâtiments à vocation artisanale étaient parfois réunis autour d'une seconde cour ou d'un second cloître[786].

Les premiers bâtiments communautaires ont parfois été provisoires et en bois et rapidement remplacés par de nouveaux, en pierre, couverts de tuile (Müstair ; Aniane ; Lorsch). Les dortoirs ont été les bâtiments les plus proches de l'abbatiale, aménagés dans une des ailes du cloître lorsqu'il y en a un, et ce pour des raisons pratiques. Il était ainsi plus commode pour les moines de se rendre à l'office de nuit. On a ainsi souvent affaire à de longs bâtiments rectangulaires, souvent perpendiculaires à l'abbatiale (Müstair ; Gellone ; Aniane). On suppose que les dortoirs étaient souvent aménagés à l'étage tandis que le

[784] Goll, 2007², p. 47.
[785] *Vita Sancti Willelmi*, p.76.
[786] Sennhauser, 1996², p.288.

réfectoire se trouvait au rez-de-chaussée, avec un accès direct sur les cuisines – petite pièce attenante équipée d'un four. Le dortoir pouvait être occupé à son extrémité de latrines (Aniane)[787].

On ne peut pas dire grand-chose des *scriptoria* et pièces d'archivage, faute de vestiges, si ce n'est qu'ils étaient non loin des bâtiments réservées aux moines, dans une des ailes du cloître lorsqu'il y en a : à Gellone, il pourrait s'agir d'une très petite pièce d'environ 5 mètres de côté ; à Müstair, la pièce de 8 mètres sur 10, dans laquelle le chartrier aurait été installé, aurait eu d'autres fonctions en plus, artisanales cette fois-ci[788]. Aucun vestige d'infirmerie n'a été retrouvé ; mais pour Gellone, on sait qu'il s'agissait d'un édifice de dimensions relativement importantes, supérieures à celles du noviciat[789]. On en sait un peu plus sur les salles de travail ou de lecture des moines construites dans les ailes orientales du cloître pour Müstair et Gellone mais dont les dimensions varient de 7,50 mètres sur 3 mètres à plus de 18 mètres sur 5 mètres. Elles étaient construites parmi les bâtiments conventuels – au plus près de l'abbatiale – et étaient parfois chauffées.

Grâce aux riches vestiges de Müstair, on sait que la demeure de l'abbé (également évêque de Coire dans ce cas) pouvait être installée dans une des ailes du cloître et se présenter sous la forme d'un long bâtiment rectangulaire à étage, composé de plusieurs pièces (Müstair fig.5). Il a été créé, plus tard, une loggia au-dessus de l'aile méridionale du transept ; loggia que l'on pense avoir été réservé à l'abbé ou à des hôtes de marque notamment à partir de 805/806, lorsque l'évêque de Coire et l'abbé de Müstair sont devenus deux personnes distinctes.

Les hôtelleries et les bâtiments artisanaux n'étaient pas nécessairement éloignés et en marge du complexe et pouvaient être logés dans les bâtiments rectangulaires formant les ailes du cloître. Ils étaient, en revanche, dans les ailes à l'opposé de l'église et, effectivement,

[787] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18.
[788] Goll, 2008, p.292-293.
[789] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum et cellam Novitiorum, proaulam hospitum, xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »

du côté de la zone artisanale. Ces pièces bénéficiaient également d'un certain confort (fours ou chauffage au sol)[790].

Entre ces différents espaces étaient aménagés des passages pour faciliter la circulation et bien séparer les bâtiments aux fonctions différentes (Gellone fig. 18 et Müstair fig. 5). Ce sont surtout les galeries du cloître qui ont été les aménagements les plus pratiques pour assurer une circulation fluide dans le complexe monastique. Il s'agit la plupart du temps de portiques à arcades et colonnes, parfois doublés d'un étage pour desservir les étages des ailes du cloître[791].

Enfin, les clôtures ceinturant les monastères pouvaient être parfois constituées de fossé (premier état de la clôture de Lorsch[792]) ou de pierre (Lorsch ; Aniane)[793]. Elles adoptent souvent un tracé curviligne. D'après les textes, on pourrait envisager plusieurs clôtures dans un seul complexe : une délimitant seulement les quartiers des moines[794] et une englobant l'ensemble du monastère.

En guise de dernière remarque, nous pouvons constater que ces complexes sont souvent le résultat d'un seul programme architectural. Si Müstair en est l'exemple le plus fameux, les textes semblent le démontrer également pour Lorsch, Aniane et Gellone et peut-être même Werden. La construction de l'abbatiale aurait été la première étape ; aussitôt après, ce sont les bâtiments communautaires qui auraient été construits, en dur. Cette relative simultanéité explique également pourquoi on retrouve des complexes à l'organisation structurelle rationalisée. Le fait de construire l'intégralité du monastère, les églises comme les bâtiments conventuels, a conduit les bâtisseurs à concevoir un projet d'ensemble et, ainsi, un complexe ordonné[795].

---

[790] Goll, 2013, p. 58.
[791] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « Claustra novo opere aliam cum columnis marmoreis quamplurimis, que site sunt in porticibus, non jam stramine domos set tegulis cooperuit. »
[792] Heitz, 1980, p.43.
[793] BSR, 2012, p.126 ; Glöckner, 1929, T.I, chap. 12, p.289 : « claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc videtur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit ».
[794] Glöckner, 1929, T.I, chap. 12, p.289 : « claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc videtur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit »
[795] Sennhauser, 2013², p.92.

II. Caractérisation architecturale

B. Modifications de complexes plus anciens

1. Incidence de la topographie locale sur l'implantation et la configuration générale des nouveaux complexes

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, relatif aux implantations nouvelles, la topographie locale a influencé le développement des complexes et de ses unités architecturales. Si lors de la fondation du monastère, le site se prêtait tout à fait au projet architectural originel, les constructeurs ont pu rencontrer des difficultés lorsqu'il a été question d'agrandissements au temps de Charlemagne. L'impact de cette topographie locale sur l'architecture et la structure des monastères n'a pas été nécessairement contraignant et a pu favoriser un certain type d'évolution. Parmi les éléments qu'il a été possible de recenser, il s'agit essentiellement de reliefs accidentés de montagne, de la forte déclivité d'un terrain, de la présence de cours d'eau ou du manque d'espace constructible.

a. La déclivité du terrain

L'abbé Angilbert reconstruit le monastère de Saint-Riquier des deux côtés de la rivière appelée Scardon. Il y implante les sanctuaires de la manière suivante : l'abbatiale au nord de celle-ci, l'église Saint-Benoît au bord, à l'est, et Notre-Dame-et-tous-les-apôtres de l'autre côté de la rive, au sud (Centula/Saint-Riquier fig.6 et 7). Entre l'abbatiale Saint-Riquier-Saint-Sauveur, dans la partie nord du complexe et en haut d'une butte, et l'église Notre-Dame-et-tous-les-apôtres, en contrebas, il existait une importante pente, en partie remblayée par les Mauristes au XVIIe siècle.

La morphologie des églises ne semble pas avoir pâti de ce terrain fortement incliné – aucune différence dans les niveaux de sols entre les différentes partie de l'édifice n'a pu être constatée, comme à Lorsch par exemple. En revanche, elles ont été reliées par des galeries – appelées *longaniae* par Angilbert – dont l'aménagement a dû s'adapter à la pente. Les solutions architecturales qui semblent avoir été trouvées ne sont aujourd'hui appréhendables que par les sources écrites, à savoir les écrits d'Angilbert même.

Dans la procession organisée lors de la fête des Rameaux, après une cérémonie à Notre-Dame (Centula/Saint-Riquier fig.7), le cortège peut emprunter une *longania* couverte qui remonte vers le nord[796]. Dans cette situation, il est dit qu'il suit le *terra tenus,* à savoir un terrain plat, puis franchit un *ascensorium*, une rampe ascendante[797], avant d'arriver dans une autre *longania* (certainement d'axe ouest-est) par laquelle on gagnait la porte Saint-Maurice pour pénétrer dans la nef *per medium ecclesiae*.

Plus loin dans texte, Angilbert évoque des escaliers à arcades, *gradus arcuum*, empruntés par les moines pour rejoindre l'autel Saint-Maurice depuis l'église Saint-Benoît lors de la procession suivant les offices des matines et des vêpres[798]. Nous sommes donc, à Centula, en présence de deux termes évoquant des aménagements fonctionnels. Lorsqu'Angilbert parle de la procession des Rameaux, est-ce la *longania* à arcades d'axe nord-sud qui aurait été en partie aménagée en *ascensorium* ? Pourquoi, dans l'autre passage, l'abbé n'a-t-il pas parlé de *longania* mais seulement de *gradus arcuum* ? S'agit-il d'un aménagement qui ne se trouvait pas dans une galerie ? Il est fort probable que les *longaniae* aient combiné l'ensemble de ces solutions et qu'elles aient suivi la déclinité du terrain en se présentant tantôt sous la forme d'une rampe, tantôt sous la forme de degrés. Ainsi, lors de la recontruction du monastère, les bâtisseurs se sont adaptés au terrain fortement inclinée.

b. Les cours d'eau

La plupart des monastères a été implantée au bord d'un cours d'eau. Ces derniers ainsi que les sols humides ont contraint les bâtisseurs à trouver des solutions architecturales pour le développement du complexe mais ont aussi favorisé la construction de bâtiments conventuels pour lesquels l'usage de l'eau était nécessaire.

---

[796] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice, p.296-306 : « Quod si ratio aeris hoc non permiserit, de Sancta Maria per longaniam terra tenus usque ad Ascensorium ipsius longaniae quo sursum ascenditur veniant. Quibus ibidem sursum ascendentibus per ipsam longaniam pergentes, ingrediantur per ostium Sancti Mauricii atque sic per medium ecclesiae accedant ad Sanctum Salvatorem missam ad perficiendam. »

[797] Si la pente n'est plus appréhendable en raison du remblai pratiqué par les Mauristes, la déclivité du terrain s'observe toujours dans l'actuelle rue Notre-Dame.

[798] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre XI, p.71 : « inde per gradus arcuum intrent ad Sanctum Mauricium ».

Ainsi, le monastère de Centula/Saint-Riquier a été construit sur le Scardon qui coule au sud de son enclos (Centula, fig.6 et 7); San Vincenzo al Volturno directement sur les bords de la rive gauche du Volturne, à l'ouest donc (San Vincenzo al Volturno, fig.3) ; Farfa est à 500 mètres au sud de la rivière Farfa ; Fulda se développe à une centaine de mètres au nord du Waides, affluent de la Fulda (Fulda, fig.20) ; Saint-Maurice d'Agaune, à environ 300 mètres à l'ouest du Rhône (Saint-Maurice d'Agaune, fig.55) ; Saint-Denis à quelques 200 mètres au nord-est du ru de Montfort (Saint-Denis, fig.44) ; Corbie à 100 mètres à l'ouest de l'Ancre et 400 mètres au nord de la Somme (Corbie, fig.1) ; Novalaise (pour l'abbatiale) à moins de 200 mètres à l'ouest de la Cenise ; et Hersfeld à environ 200 mètres à l'ouest de l'Haune, affluent de la Fulda (Hersfeld, fig.6).

À Centula Saint-Riquier, les sanctuaires de l'abbaye étant situés de part et d'autre de la rivière Scardon, l'ensemble du complexe, enfermé dans les *longaniae,* est alors traversé par le cours d'eau (Centula/Saint-Riquier fig.7). Nous n'avons cependant aucune information qui nous permettrait de savoir si des ponts ou des passerelles ont été aménagés pour le franchir, notamment au niveau des galeries qui le croisaient. En revanche, grâce à une autre source, le moine Hariulf, auteur de la Chronique de Saint-Riquier, nous savons que la présence du Scardon a conduit à la construction d'un moulin dans le clos des moines - ce qui confirme le fait que l'enclos s'étendait de part et d'autre de la rivière afin de l'y intégrer et d'avoir, au moins une partie des activités et des services dans le monastère[799].

L'abbaye de Corbie a été fondée dans la vallée de la Somme, au bord d'un de ses affluents, l'Ancre. Le sous-sol sur lequel elle a été bâtie est crayeux et comprend des bancs de silex. Il est recouvert de dépôts meubles et d'alluvions argilo-sableux formant des tourbes, et donc déterminant un milieu susceptible de former un étang. Cette condition a vraisemblablement dû favoriser la création de viviers tels que l'évoque Adalhard dans ses *brevia*[800].

---

[799] *Ibid.*, chapitre III, p.56 : « Monasterium igitur secundum decretum regulae sanctissimi Benedicti ita dispositum fuit, ut omnis ars omneque opus necessarium intra loci ambitum exerceretur. Aqua autem torrentis Scarduonis ipsum claustrum praeterfluit, quae et ibi farnarium fratrum in vertiginem mittit. »

[800] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367 : « Isti uero extra monasterium : […] ad piscariam sex, […] ad uiuarium unus.».

La topographie locale et la présence d'une source proche ont également influencé la configuration générale de l'abbaye de Farfa. Implantée sur un plateau qui longe le versant nord-est du *Monte Martino* aussi appelé *Monte Acuziano*, l'abbaye surplombe la vallée et la rivière Farfa. L'abbé Probat (770-781) entreprend, entre 777 et 778, d'importants travaux hydrauliques au sein du complexe monastique. Il fait notamment construire un aqueduc entre l'abbaye et la source de Saint-Alexandre (près de Toffia)[801].

c. Les reliefs accidentés

Plusieurs monastères ont été implantés dans des sites montagneux, au relief particulièrement accidenté. Les installations originelles – précédant notre période de recherche, à savoir le règne de Charlemagne – n'ont pas été particulièrement contraintes par celui-ci, notamment en raison de leur faible emprise au sol. Ces premiers projets d'établissements ont été conçus selon la surface constructible disponible. En revanche, l'expansion a demandé aux bâtisseurs davantage d'ingéniosité. Il leur a fallu s'accommoder à la topographie locale, la modifier ou, dans la plupart des cas, adapter les nouvelles constructions et leur développement à celle-ci.

Le site de Saint-Maurice se trouve au pied de la falaise, sur un plateau surélevé des Alpes, à l'entrée de la haute vallée du Rhône (Saint-Maurice d'Agaune fig.11). Eucher, évêque de Lyon, en fait la description au Ve siècle : « Agaune […] est située dans une vallée, au milieu des sommets des Alpes ; le chemin qui y conduit est étroit et escarpé, il n'offre au voyageur qu'un passage difficile ; le Rhône, en effet, gêné par les rochers du pied des montagnes, laisse à peine aux passants un chemin praticable. Mais dès que l'on a franchi les gorges du défilé, on voit s'ouvrir devant soi une plaine assez ouverte entre les rochers »[802].

[801] *Regesto Farfa*, II, p.91, n°99 : « cooperuit os fontis aque manantis ab evo, et traxit aquam a pristino cursu suo, ab hoc loco miliarios tres. Porro hanc fabricari iussit formam, per montis huius latera hesam. Sub terra decurrens constricta, opitulante Christi gratia, hoc loco honeste fluit aqua » ; Enckell, 2008, p.25.
[802] Traduction de Theurillat, 1954 p.94 ; MGH, *Passio Acaunensium*, p.34.

Entre le IIe siècle et la première moitié du IIIe siècle, une première construction associée à une nécropole s'était adossée au rocher (Saint-Maurice d'Agaune fig.14 E). La nécropole s'est ensuite développée en sanctuaire vers le deuxième quart du IVe siècle. Ce premier édifice a dû s'adapter à la terrasse sur laquelle la nécropole était implantée. Il a ainsi été construit en partie sur le replat et en partie sur la pente[803]. L'édifice a été agrandi au nord, à l'est et à l'ouest, au milieu du IVe siècle (Saint-Maurice d'Agaune fig.14 B et C)[804]. Le mur de la façade sud du bâtiment a alors été prolongé vers l'ouest afin de délimiter une terrasse et agrandir l'espace devant l'entrée. L'ensemble de ces constructions a été intégré à la nouvelle église de la fin du IVe siècle (Saint-Maurice d'Agaune fig.16)[805]. Un passage couvert, menant depuis la route au complexe, a été aménagé entre la roche et l'ouest de l'église et faisait le tour du sanctuaire par le sud afin d'accéder à l'entrée de l'édifice.

Ce parti a été conservé lors des constructions postérieures, et ce jusqu'à la période carolingienne. Les églises successives (celles du Ve puis du VIe siècle) ont ainsi utilisé et agrandi ce passage couvert (Saint-Maurice d'Agaune fig.20 et 24). Les constructeurs ont su s'adapter à l'inclinaison du terrain. En effet, les différences de niveau dans et autour de l'église sont importantes : l'est de l'abside se situe un mètre plus bas que le nord de l'église, et trois mètres plus bas que le chœur. À la fin du VIe siècle, l'église est à nouveau reconstruite (Saint-Maurice d'Agaune fig. 27). Désormais, un nouveau couloir au sud passe sous la nef. En effet, en créant une plate-forme au-dessus de son voûtement, le couloir permet aux constructeurs d'élargir la nef. À l'ouest, deux terrasses ont été réalisées afin de pallier la dénivellation. Ensuite, il fallait gravir le dénivelé (3,65 mètres) vers le nord grâce à un escalier pour arriver au même niveau que la nef.

Vers le VIIIe siècle[806], probablement sous les abbatiats de Willicaire (abbé entre 762 au plus tard et 785 au plus tôt) puis d'Althée (vers 786-804), a été entreprise, en plusieurs étapes, la construction d'une nouvelle basilique avec crypte à l'est (Saint-Maurice d'Agaune fig.30). La nouvelle abside reprend les alignements intérieurs et les épaulements de l'ancienne abside. Elle est chemisée à l'extérieur par un épais mur au tracé probablement trapézoïdal. Des maçonneries en saillie renforçaient les angles du chevet à pans coupés.

[803] Antonini, 2015², p.62-63.
[804] Antonini, 2012, p.356 et Ibid., 2015², p.63-64.
[805] Ibid., 2013, p. 101 ; Ibid., 2015², p.65.
[806] Ibid., p. 106.

L'une d'elle était construite sur l'ancien contrefort sud, et une seconde au nord de l'ancien contrefort oriental. Ces aménagements avaient pour vocation de soutenir le chevet et surtout l'écart des sols. En effet, à l'extérieur du chevet, le sol est 2,3 mètres plus bas que celui de la nouvelle crypte, soit 4,5 mètres plus bas que celui de l'abside.

Au IXe siècle, après l'édification du chœur oriental et de sa crypte et avant sa réfection en entrée principale, une nouvelle abside avec crypte à déambulatoire est créée à l'ouest (Saint-Maurice d'Agaune fig.33, 34 et 37). Selon les fouilles pratiquées dans les années 2000[807], il semblerait que les sols aient été en premier lieu terrassés. En construisant ce nouveau chœur, les bâtisseurs ont dû tenir compte de la pente. Ainsi, les parties occidentale et septentrionale du chœur se situent environ 4 mètres plus haut que la zone au sud de celui-ci. L'abside intérieure est semi-circulaire et inscrite dans un massif trapézoïdal, épaulé au nord et à l'ouest par des contreforts.

Avec la construction du chevet occidental, une nouvelle entrée a pu être percée à la place du chevet originel oriental et de sa crypte, arasés ; devant, on a construit un narthex ou un porche. Un passage central, restitué comme un escalier de cinq marches, permettait de franchir l'écart de niveau entre l'extérieur et la nef.

Lors de l'élargissement de la nef, à la même époque, il n'a pas été possible de s'étendre vers le nord, à cause de la paroi rocheuse. Le mur nord de la nouvelle nef s'appuie donc sur le mur de l'ancienne église. En revanche, le déploiement a été possible au sud. Pour ce faire, l'ancien couloir du sud – appelé couloir « des catacombes » en raison des nombreuses inhumations qui y avaient été pratiquées – a été totalement recouvert et s'est alors retrouvé sous la moitié méridionale de la nef (Saint-Maurice d'Agaune fig.37 et 42). Il a été nécessaire de réaliser un soubassement important au sud afin d'égaliser le niveau de la nef. Le soubassement est alors voûté et double vers l'extérieur l'ancien couloir « des catacombes », toujours accessible. Ses voûtes s'adossaient aux extrémités du couloir à de puissantes maçonneries transversales.

À cette époque, les chapelles funéraires au nord de l'abbatiale sont reprises[808]. Elles demeurent adossées à la paroi rocheuse (Saint-Maurice d'Agaune fig.33).

[807] Antonini, 2013, p. 104.
[808] Ibid., p.89-90.

Les bâtiments conventuels du monastère ont été construits sans ordonnance particulière, selon les contraintes topographiques et de manière progressive. Il en résulte une multiplication des couloirs, petites pièces et cours.

Plus haut dans la montagne, la chapelle Notre-Dame du Scex remplace aujourd'hui un ermitage et une chapelle carolingienne, datés d'entre la fin du VIIIe siècle et le Xe siècle, et retrouvés grâce aux fouilles. Les contraintes topographiques et le manque de place ont incité les constructeurs à orienter la petite chapelle absidée vers le nord. C'est le rocher même qui constituait son mur occidental (Saint-Maurice d'Agaune fig.57).

On constate ici qu'à l'époque carolingienne, les solutions architecturales pour s'adapter à la topographie fortement accidentée des zones montagneuses ne font que reprendre et développer davantage celles déjà mises en œuvre aux IVe-VIe siècles comme les terrassements, l'adossement des édifices à la paroi rocheuse, l'aménagement de couloirs de circulation utilisés en soubassements. Grâce à leur mise en place, il a été possible d'optimiser les constructions et de pallier le manque d'espace, et ce en créant de nouvelles surfaces bâtissables.

Certains monastères de montagne, implantés dans des zones présentant peu de surface constructible, ont dû recourir à la dissociation de leur complexe, en établissant les bâtiments sur plusieurs niveaux de la montagne ou de l'escarpement rocheux.

Novalaise se situe dans la région du Piémont, dans la vallée de Cenise (Cenischia), du nom de l'affluent du Pô, Cenise. L'abbaye est implantée au pied du col du Mont-Cenis, au fond de la vallée, sur un faux-plat tout près de la pente qui conduit au col. Ainsi logée sur un éperon, elle est protégée sur trois côtés.

Le monastère possède aux VIIIe-IXe siècles plusieurs sanctuaires. Le manque de place a conduit les constructeurs à les disséminer sur l'ensemble de l'éperon ainsi qu'à son pied (Novalaise fig.6). L'église abbatiale Saint-Pierre, de même que les bâtiments communautaires, se trouve sur un faux-plat, au pied du col. La chapelle Sainte-Marie se situe dans le secteur nord du complexe monastique, près de l'ancienne entrée de l'enclos, en contrebas[809]. Sa position, en marge des unités principales, en fait ainsi une chapelle

[809] *Liber cappellarum*, chap.26 : « pro altare sancte Marie Madallene sito in capella […] sita extra muros abbatiae novaliciensis».

d'entrée. Les chapelles Saint-Michel et Saint-Sauveur se situent dans partie sud, au bord de l'escarpement descendant au torrent[810].

La réalité du terrain a ainsi dessiné un complexe monastique à l'organisation éclatée sur plusieurs niveaux, sans ordonnance apparente.

L'abbaye du Mont-Cassin est implantée au sur le mont éponyme, le long de la voie *Casilina*, à mi-chemin entre Naples et Rome. Le monastère originel étant au sommet, son développement était donc topographiquement limité. Ainsi, dès le VIIe siècle et surtout au VIIIe siècle, d'autres églises sont construites en contrebas, dans la vallée. Ces implantations correspondent également à une volonté d'occupation de la vallée dans le but d'étendre la présence physique du monastère, mais aussi afin de mieux accomplir sa mission d'évangélisation des populations.

Ainsi, l'abbé Poton (771-777) fait construire les églises Saint-Michel et Saint-Benoît qui deviennent les deux premiers bâtiments religieux de la vallée[811]. L'abbé Théodemar (777-796) fait édifier Sainte-Marie-aux-Cinq-Tours dont l'étude architecturale semble révéler une fonction baptismale[812] ; ce rôle expliquerait la nécessité de la construire dans la vallée, auprès des populations. L'église Saint-Benoît est transformée en Saint-Sauveur et est considérablement agrandie sous Gisulf (796-817). Bien que ces églises soient établies dans la vallée, leurs travaux ont nécessité d'importants terrassements afin d'offrir une surface plane pour la construction[813].

Ainsi, le fait d'avoir fondé le monastère au sommet du mont, sur une surface de construction limitée par l'escarpement rocheux donc, (et surtout) éloigné des populations présentes en contrebas, dans la vallée, a contraint le développement de son complexe aux siècles suivants. Les bâtiments du complexes et surtout ses sanctuaires sont ainsi implantés sur plusieurs niveaux : au sommet et dans la plaine.

---

[810] La chapelle Saint-Eldrade n'est construite qu'à partir du milieu du IXe siècle.
[811] Carella, 2011, p.73-74.
[812] *Ibid.*, p.81-86.
[813] MGH, *Chronica S. Benediti Casinensis*, p.592-593.

d. Des évolutions contraintes par le manque d'espace

Nombre d'agrandissements ou de reconstructions de monastères ont été contraints par le manque d'espace. L'établissement initial était réalisé sur une petite surface constructible, parfois enserrée par des massifs, une rivière ou encore des zones marécageuses, mais suffisante pour une première implantation. Lorsque des développements ont été prévus, qu'il s'agisse d'ajouts de bâtiments ou d'agrandissements d'édifices, les bâtisseurs ont souvent dû œuvrer dans un espace limité par ces contraintes topographiques ou envisager de déplacer les nouvelles constructions plus loin.

À Chelles, le monastère est encadré au nord par plusieurs mares et deux rus (appelés aujourd'hui rus de Chantereine et de Montfermeil). Le sol y est peu perméable. Au sud de Chelles coule la Marne. Sur un ancien méandre se greffait un cours d'eau, appelé « Rivière de Chelles » ou « Rivière des Dames » (aujourd'hui canalisé). Entre ces deux zones particulièrement humides se dressait une butte, haute de 70 mètres, le Mont Chalats (Chelles fig. 4 et 8)[814].

L'abbesse Gisèle (avant 788-810 ?) décide de reconstruire de nouveaux bâtiments conventuels ainsi qu'une nouvelle abbatiale, dédiée à Notre-Dame (Chelles fig. 21 et 22). À quelques 30 mètres au sud de l'emprise supposée de cette dernière, a été retrouvé un mur de clôture, large de 1,50 mètre et reconnu sur environ 200 mètres, fait de silex lié au mortier (Chelles fig. 29). L'agrandissement du monastère plus au sud, au-delà de l'espace délimité par la clôture, n'était pas possible à l'époque carolingienne en raison de la nature instable et inconstructible du terrain, trop humide[815]. Ainsi, à l'époque qui nous concerne, les bâtiments conventuels ont dû se développer dans cet espace compris entre l'abbatiale et la clôture. Bien que ce confinement ne semble pas avoir eu d'impact sur la morphologie des édifices, il a délimité la configuration générale du complexe en imposant une limite méridionale infranchissable qui ne sera dépassée que plus tard, au XIIIe siècle, moyennant l'installation d'un système hydraulique[816].

[814] Charamond, 2012, p.21.
[815] Information qui nous a été donnée par l'archéologue du site, C. Charamond, lors d'une discussion.
[816] Charamond, 2012, p.82-85.

Dans les cas où le constructeur ne peut ou ne veut supprimer les contraintes topographiques ni les bâtiments préexistants pour gagner davantage de place, les nouvelles constructions sont établies plus loin, dans une autre zone. Il se crée alors un autre pôle monastique comme c'est le cas à San Vincenzo al Volturno (Italie, Bénévent).

Le premier monastère San Vincenzo al Volturno est implanté sur la rive droite du Volturne (San Vincenzo al Volturno fig.3). L'aire plane qu'il occupe, large d'environ 200 mètres, est flanquée au nord-ouest par les parties basses du massif rocheux appelé Corre della Torre et à l'ouest par le cours du Volturne (San Vincenzo al Volturno fig.5 et 6). Si le Corre della Torre a été plusieurs fois nivelé en terrasses, et occupé dès la haute Antiquité (San Vincenzo al Volturno fig.10) – les traces d'une ferme et d'une tour résidentielle, datant du début du IVe/ milieu du Ve siècle, y ont été retrouvées (1ère phase d'occupation) (San Vincenzo al Volturno fig.18) –, c'est la zone sud, en contrebas, au bord du Volturne, qui va être exploitée et où va être construit le premier monastère, à partir du VIIIe siècle.

Sur cette aire plane à l'est du massif, une église dite « église sud » a été édifiée entre le début et le milieu du VIIIe siècle (phase 3a) (San Vincenzo al Volturno fig. 18 et 22)[817]. L'édifice est à nef unique (San Vincenzo al Volturno fig.22 et 24) et mesure 17,6 mètres de long sur 7,05 mètres de large dans œuvre. L'église sud se voit adjoindre un déambulatoire semi-circulaire contre son abside, entre 750 et 780, ou entre 780 et 792 (phase 3c) (San Vincenzo al Volturno fig.20, 22 et 24)[818]. L'église subit d'importantes modifications, peut-être dans le troisième quart du VIIIe siècle, entre 780 et 792 (phase 3c) ou sous l'abbatiat de Josué (792-817) (phase 4) mais n'est pas agrandie pour autant[819].

Une autre église, appelée « église nord », aurait été reconstruite entre 750 et 780 (phase 3b)[820]. Les dimensions internes de l'église sont de 16,44 mètres de longueur (à partir du sommet de l'abside) pour 6,71 mètres de largeur. Elle reprend le plan de la structure qu'elle remplace, à savoir un édifice rectangulaire, légèrement trapézoïdal, à nef unique

[817] Carella, 2011, p.148.
[818] Hodges, 1993, p.32.
[819] Carella, 2011, p.148.
[820] *Ibid.*, p.148-149.

flanquée d'une abside à l'ouest. Dans la zone du chevet sont construits, un triconque, un petit *atrium* et une crypte, au plus tôt au temps de l'abbatiat de Josué (792-817) (phase 4)[821].

Comme on peut le constater, ces deux sanctuaires ont conservé, au fil de leurs reconstructions, des dimensions modestes, certainement imposées par la faible surface constructible disponible. Les agrandissements sont limités à un petit atrium pour l'église nord et à un déambulatoire pour l'église sud. Même quand cette dernière change de fonction et est complètement remaniée, elle n'est pas agrandie pour autant.

Malgré le relief accidenté, des églises – de dimensions modestes également – ont été construites sur le Corre della Torre comme l'église dite de la terrasse 3 (San Vincenzo al Volturno fig.36). R. Hodges pense que les vestiges retrouvés pourraient être du IXe siècle[822]. Au sommet du mont, des maçonneries ont été retrouvées lors des fouilles (San Vincenzo al Volturno fig.6 et 10). R. Hodges pense qu'elles appartenaient à une église utilisée aux VIIIe-IXe siècles[823].

Cette première installation monastique, dont les sanctuaires présentent des dimensions modestes, a rapidement été limitée dans son développement par la topographie locale. En effet, les bâtiments étaient enserrés à l'est par le Volturne et à l'ouest par le massif. Le monastère ne pouvait donc guère s'étendre au-delà de ces deux premiers hectares et les bâtiments étaient contraints à un développement restreint[824].

Ainsi, lorsqu'a été décidée la construction d'une nouvelle abbatiale, San Vincenzo Maggiore, aux dimensions monumentales, il a fallu choisir un terrain plus vaste, à quelques mètres de l'ancien centre monastique, cette fois le long du flanc sud du Colle della Torre (San Vincenzo al Volturno fig.12), toujours sur la rive gauche du Volturne. L'église se trouve dès lors surélevée sur une terrasse et davantage visible depuis la *via Numicia*[825]. Le terrain sur lequel elle est bâtie est particulièrement dénivelé entre les parties orientales et occidentales (San Vincenzo al Volturno fig.5 et 54). D'après la Chronique, la nouvelle abbatiale a été construite à l'initiative de l'abbé Josué (792-817)[826].

---

[821] *Ibid.*, p.154.
[822] Hodges, 1993, p.95.
[823] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.6.
[824] Marazzi, 1997, p.192.
[825] *Ibid.*, p.192.
[826] *Chronicon Vulturnense*, I, p.220-221.

L'église San Vincenzo Maggiore était précédée, à l'est, d'un *atrium* carré de 7,20 mètres de côté (San Vincenzo al Volturno fig. 12 et 37). Il a été construit après l'édification de l'abbatiale et prolonge sa terminaison orientale de 33 mètres environ[827]. Il était en réalité composé de trois ailes, au nord, au sud et à l'est. R. Hodges suppose que l'édification de l'*atrium* remonterait au premier quart du IXe siècle, à l'époque où le monastère connaît une prospérité remarquable sous l'abbatiat de Josué (qui débute dès la phase 4 et s'achève à la phase 4a7 – vers 800-817) (San Vincenzo al Volturno fig.53)[828]. En raison du fort dénivelé, son sol était en contrebas, par rapport à celui de la nef de l'église (San Vincenzo al Volturno fig. 54).

Pour pallier l'éloignement entre les deux sites du complexe, de nouveaux aménagements ont été pensés ; la nouvelle abbatiale a été reliée à l'église sud par un long corridor prenant la forme d'une galerie (*Upper Thoroughfare*, selon la dénomination de R. Hodges), ainsi que par un chemin au nord, conduisant au terrassement supérieur, à l'est du Colle della Torre (appelé *Upper Route*) (San Vincenzo al Volturno fig.12, 13, 49 et 50)[829]. Le grand corridor desservait également l'*atrium*, au nord, via un escalier (San Vincenzo al Volturno fig.13 et 52).

Ainsi, la topographie locale n'offre parfois que peu de possibilités pour les agrandissements et développements des complexes monastiques : les bâtisseurs sont contraints par des limites naturelles qui enserrent les complexes. Lorsque la place n'est plus suffisante, certains choisissent néanmoins de délocaliser une partie du nouveau monastère à quelque distance, créant ainsi un second pôle. Des solutions architecturales (comme les couloirs et les galeries) sont alors mises en place afin de relier et d'organiser les deux sites toujours actifs d'un même complexe.

[827] Marazzi, 1997, p.193.
[828] Hodges, Francis, Mitchell, 2002, p.557-560 ; Mitchell, Hodges, Leppard, Sebastiani, 2010, p.107.
[829] Marazzi, 1997, p.192-193.

e. L'absence apparente de contraintes topographiques

Tout comme dans le cas d'implantations nouvelles, si les éléments de la topographie locale ont pu influencer la configuration des complexes monastiques, nous pouvons tout autant nous interroger sur le développement de ces établissements lorsque le terrain ne présente pas de contraintes apparentes. Dans certains cas, on observe que les complexes ont pu se développer de manière ordonnée comme à Fulda, avec ce qui s'apparente à un cloître.

En effet, un premier cloître carolingien, édifié vers 750 et rénové vers 765, se trouvait au sud de l'église de Sturm (Fulda fig. 24 et 37)[830]. Cependant, après la consécration de l'église en 819, un nouveau cloître, monumental cette fois, est bâti à l'ouest de l'abbatiale (Fulda fig. 18)[831]. La présence du canal au sud de l'abbatiale limitait l'espace disponible et a sûrement contraint les bâtisseurs à opter pour cet emplacement. Il était auparavant suffisant pour le premier cloître mais pour le second, monumental, il a fallu changer de place.

[830] Jacobsen, 1991, p.132.
[831] Krause, 2002, p.165.

II. Caractérisation architecturale

B. Modifications de complexes plus anciens

2. Nature et nombre des unités architecturales et des aménagements connus

Dans cette sous-partie, il conviendra de dénombrer les différentes unités architecturales qui ont été modifiées ou construites pendant le règne de Charlemagne. Il ne sera pas question ici d'étude des caractéristiques architecturales et fonctionnelles propres à chaque unité ; cela fera l'objet d'une analyse détaillée dans la sous-partie suivante. Comme il a déjà été mentionné précédemment – mais il convient, à nouveau, de le rappeler ici –, nous sommes tributaires des sources tant textuelles qu'archéologiques que nous possédons, qui ne recouvrent qu'une partie de la réalité telle qu'elle a dû être. Aussi, la grande majorité des monastères reconstruits pendant le règne de Charlemagne ne nous sont pas connus dans leur intégralité. Nous nous efforcerons cependant de restituer l'ensemble de ces données et de voir dans quelle mesure il est possible d'en tirer des conclusions.

a. Les sanctuaires et les annexes

i. Les sanctuaires

- Les complexes à sanctuaire unique

C'est à partir de la *cella* de Sturm qu'a été construit le monastère d'Hersfeld à 200 mètres à l'ouest du Meisebach, affluent de la Fulda.[832]. Sturm n'y serait resté qu'environ huit ans, soit entre 736 et 744, avant de partir pour Fulda. L'archevêque de Mayence Lullus entreprend de fonder sur le site de l'ermitage un monastère bénédictin entre 765[833] et 775[834]. Il agrandit alors l'abbatiale précédente – aux dimensions très modestes (Hersfeld, fig. 10 et 11). En revanche, on ne sait pas s'il s'agit de la deuxième, de la troisième ou de la quatrième reconstruction de l'édifice[835]. Dans tous les cas, elle a subi de nombreux remaniements à

[832] Vita Sturmi, p.367 : « parva arborum corticibus tecta instruunt habitacula »
[833] Heinemeyer, 1991, p.26.
[834] Oswald, 1966, p.113.
[835] Voir la notice sur Hersfeld.

l'époque carolingienne. D'après Unger, l'abbatiale aurait été au centre de l'enceinte monastique[836].

La première église de Fulda est communément considérée comme étant celle de Sturm. La construction de cette église a pu débuter dès la fondation en 744[837]. Elle se serait achevée entre 754, première année officielle de l'abbatiat de Sturm et 765, année de son retour d'exil. Selon T. Platz, elle aurait été agrandie, dans un second temps, d'une crypte à l'ouest[838].

L'église abbatiale a manifestement été reconstruite en plusieurs étapes à l'époque carolingienne. Après la première construction de Sturm, une crypte est ajoutée à l'ouest. Puis, Baugulf (779-802), son successeur, fit ériger une nouvelle église par son moine architecte, Ratgar, qui commença par la partie orientale, puis fit la nef et le transept massif. La partie occidentale fut achevée dans un second temps, lorsque Ratgar devint abbé à son tour, en 802[839]. Le chantier de l'abbatiale s'arrêta certainement entre août 816 et août 817 lorsque Louis le Pieux priva Ratgar de son statut d'abbé. C'est son successeur Eigil (817-822) qui acheva les travaux. La nouvelle église a finalement été consacrée le 1er novembre 819[840].

- Les complexes à sanctuaires multiples

Parmi les complexes monastiques de fondation antérieure, nombreux sont ceux qui possèdent dans leur enclos plusieurs sanctuaires soit construits à cette époque soit bâtis bien avant et modifiés au temps de Charlemagne.

---

[836] Unger, 2004, p. 606.
[837] Jacobsen, 1991, p.132.
[838] Platz, 2010, p. 86.
[839] *Catalogus*, p. 272 : « Orientale etiam illud templum mirificum artificiose constructum studio Ratgeres strenuissimi uiri honorabiliter extruxit […]. Tertius abbas Ratgar, sapiens architectus, occidentale templum iam accepta potestate, mira arte et immensa magnitudine alteri copulans, unam fecit ecclesiam. »
[840] Raaijmakers, 2012, p.84.

- L'agrandissement ou la reconstruction de sanctuaires plus anciens

À Saint-Maurice d'Agaune, à l'époque de Charlemagne, il existait dans l'enclos monastique l'abbatiale dédiée à Saint-Maurice, une église dite « du parvis » et un baptistère (Saint-Maurice d'Agaune, fig.41, B).

Sanctuaire depuis l'époque romaine et remaniée de nombreuses fois, l'abbatiale est à nouveau reconstruite vers le VIIIe siècle[841], probablement sous les abbatiats de Willicaire (abbé entre 762 au plus tard et 785 au plus tôt) puis d'Althée (vers 786-804). Dans un premier temps, ces travaux ont concerné le chevet oriental (Saint-Maurice d'Agaune fig.30). Avant le milieu du IXe siècle, il est transformé en entrée principale, et un nouveau chevet avec crypte à déambulatoire est créé à l'ouest (Saint-Maurice d'Agaune fig.33, 34 et 37)[842].

Une seconde église n'est connue que grâce aux investigations archéologiques (Saint-Maurice d'Agaune, fig.41, B). Construite vers le VIe siècle, elle est remaniée à l'époque carolingienne, vers le VIIIe siècle ; l'abside et la première travée de la nef sont alors reprises[843]. Elle est réaménagée au IXe siècle.

Au sud-est de l'abbatiale, en amont sur le chemin qui menait les fidèles et les pèlerins aux tombeaux de saint Maurice et de ses compagnons, on a retrouvé un baptistère datant du début du Ve siècle et remanié au VIe siècle[844], et modifié à l'époque carolingienne[845].

À Saint-Denis, il existait plusieurs églises à l'époque carolingienne, toutes ayant été construites à une époque antérieure (Saint-Denis, fig.44 et 53). L'abbatiale, qui a été agrandie plusieurs fois depuis le IVe siècle, a été entièrement reconstruite du temps de l'abbé Fulrad (v.750-784). À l'initiative de Charlemagne, l'église est à nouveau agrandie à l'ouest par un *augmentum* – qui sera modifié peu de temps après. Suger nous apprend que Charlemagne avait fait agrandir l'église afin d'y intégrer la tombe de son père, Pépin, inhumé depuis plusieurs années déjà, juste devant l'église (fig. 39 et 59)[846]. Il faudrait situer cette

[841] Antonini, 2015, p. 106.
[842] Antonini, 2015², p.89-90.
[843] Antonini, 2015², p. 96-100.
[844] Blondel, 1949, p. 15-28 ; Antonini, 2015², p.94-96.
[845] Blondel, 1948, p. 22.
[846] Jacobsen, Wyss, 2002 ; Suger, p.187-188.

construction vers 783 (ou un peu après), année de la mort de Bertrade, mère de Charlemagne et épouse de Pépin le Bref (†768) ; celle-ci a, en effet, été enterrée à ses côtés[847].

Le complexe possédait plusieurs autres églises antérieures à l'époque carolingienne : Saint-Barthélemy, construite au VIe siècle[848] ; Saint-Pierre, également construite au VIe siècle ; Saint-Paul et Saint-Jean qui sont certainement des constructions de l'époque mérovingienne[849] (Saint-Denis fig. 57, 58 et 65).

- La reconstruction de bâtiments plus anciens et l'ajout d'un ou de plusieurs nouveaux édifices

À San Vincenzo al Volturno, on compte à l'époque de Charlemagne plusieurs sanctuaires – certains nouvellement édifiés, d'autres reconstruits à cette époque. Avant la construction de la nouvelle abbatiale, il existait plusieurs églises aux dimensions modestes, connues grâce aux textes mais aussi grâce aux fouilles. Le « fragment Sabatini » mentionne l'église Sainte-Marie et l'église Saint-Vincent-Mineur, construites à côté l'une de l'autre[850]. Puisque les églises « nord » et « sud » retrouvées dans les fouilles sont les seules églises du complexe implantées côte à côte, nous pouvons imaginer avoir affaire ici à Saint-Vincent-Mineur et à Sainte-Marie[851]. La Chronique nous permet de préciser la titulature de cette dernière en rapportant que l'église Sainte-Marie-Mineure se trouvait près du fleuve[852]. La Chronique mentionne d'autres églises secondaires, celles reconstruites au XIe siècle par l'abbé Harius (1011-1045) : Sainte-Marie-Majeure fondée par l'abbé Taso (729-739) ; Saint-Pierre construite par l'abbé Ato (739-760) et enfin Saint-Michel construite par l'abbé

[847] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p.47-48.
[848] Wyss, 1996, p.114.
[849] Wyss, 2016, p.18.
[850] Marazzi, 2014, p.23 ; Braga, 2003, p.2 et 20-22 : « aedificavit in eodem loco eacclesia Sanctae Mariae iuxta aecclesia Sancti Vincentii qui nominatur minor ».
[851] Marazzi, 2014, p.23 ; Braga, 2003, p.2 et 20-22.
[852] *Chronicon Vulturnense*, I, p.204 : « ecclesia Sancte Marie, iuxta flumen, que Minor vocabatur ».

Talaricus (817-823)[853] . Certaines d'entre elles ont été remaniées – et parfois plusieurs fois – à l'époque qui nous concerne.

L'église dite « sud » a été édifiée entre le début et le milieu du VIIIe siècle (phase 3a) (fig. 18 et 22)[854]. Elle est bâtie sur le terrain d'une ancienne nécropole de la deuxième moitié du Ve – deuxième moitié du VIe siècle. On n'a pas pu déterminer si cette église sud a également été bâtie sur un ancien sanctuaire antique antérieur à la phase 1 (comme pour l'église nord), les vestiges appareillés étant trop minces pour être interprétés et surtout datés. Un déambulatoire semi-circulaire est ajouté contre son abside, pour S. Carella entre 750 et 780(phase 3b), et pour R. Hodges entre 780 et 792 (phase 3c) (fig.20, 22 et 24)[855]. L'église subit à nouveau des modifications, peut-être dans le troisième quart du VIIIe siècle, entre 780 et 792 (phase 3c) ou sous l'abbatiat de Josué (792-817) (phase 4)[856]. Au début du IXe siècle, une grande campagne de restructuration est menée par l'abbé Josué (phase 4) (fig.22, 26 et 27), époque où le bâtiment est transformé et perd son statut de lieu de culte.

L'église nord aurait été construite entre 750 et 780 (phase 3b) sur un ancien sanctuaire antique chrétien (phase 1 – fig.18) qui remplaçait lui-même un sanctuaire samnite païen (avant la phase 1) (fig.28)[857]. Des décors auraient été ajoutés au plus tard pour la phase 3c et des accès condamnés lors de la phase 4 (792-817) ou 5(827-842) (fig.20). Son chevet est transformé et une crypte et un *atrium* sont ajoutés à une date encore non déterminée (phase 4 ou 5) (fig.28 et 29)[858].

Des vestiges attribués à une ancienne église (dite église de la terrasse 3) ont été retrouvés sur une des terrasses du massif rocheux Colle della Torre, au bord duquel le monastère est implanté (fig.36). Leur datation n'a pas été clairement déterminée ; R. Hodges pense que ces vestiges pourraient être du IXe siècle[859]. Il propose de la considérer comme l'une des églises reconstruites au XIe siècle par l'abbé Harius (1011-1045) et évoquées dans la Chronique : Sainte-Marie-Majeure, Saint-Pierre ou Saint-Michel dite construite par l'abbé

[853] *Chronicon Vulturnense*, III, p.77 : « « restauravit vero ecclesias infrascriptas Sancte Marie, que Marior dicta est, Sancti Petri et Sancti Michaelis » ».
[854] Carella, 2011, p.148.
[855] Hodges, 1993, p.32.
[856] Carella, 2011, p.148.
[857] Carella, 2011, p.148-149.
[858] Voir les débats sur la datation de ces unités architecturales dans la notice.
[859] Hodges, 1993, p.95.

Talaricus (817-823/824)[860] ; peut-être qu'il s'agit de cette dernière (la date de la Chronique concorderait avec la proposition de R. Hodges) mais nous ne possédons pas assez de données pour le déterminer.

Au sommet du Colle della Torre, des maçonneries ont été retrouvées lors des fouilles (fig.6 et 10). Une première structure (peut-être un sanctuaire) existait déjà dans l'Antiquité tardive. Sa construction a nécessité d'importants travaux de terrassement[861]. R. Hodges propose d'y voir, éventuellement, une église qui a ensuite été utilisée aux VIIIe-IXe siècles. Elle était associée à cette époque à un cimetière (fig.58).

Au temps de Charlemagne, une nouvelle abbatiale aux dimensions monumentales est construite à l'initiative de l'abbé Josué (792-817) et a été consacrée en 808[862]. Il semblerait néanmoins que le projet de construction de l'ensemble monumental ait été conçu en 793[863].

Une dernière église n'est connue que dans les textes ; il s'agit de Sainte-Marie-Majeure. Si on a pensé identifier l'église Sainte-Marie-Mineure comme étant l'église nord ou sud, nous n'avons pas encore identifié Sainte-Marie-Majeure[864]. La chronique mentionne sa fondation au VIIIe siècle par l'abbé Taso (729-739) et sa reconstruction au XIe siècle par

---

[860] *Chronicon Vulturnense*, III, p.77 : « restauravit vero ecclesias infrascriptas Sancte Marie, que Marior dicta est, Sancti Petri et Sancti Michaelis ».

[861] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.6.

[862] *Chronicon Vulturnense*, I, p.220-221 : « cum maxima dona eidem sancto monasterio idem imperator contulisset, optutibus illius venerandus pater Iosue simul cum universis fratribus se Supplices exhibentes, cum obnixe deposcunt, ut illis concederet templum antiquissimum in territorio Capuano, quod maximis colupmnis et diversis lapidibus ab antiquis fuerat institutum in locum, ubi Edes Imperatoris, vel Cripte dicebantur. et quia tantis patribus in unum congregatis esse illis parva oracionis domus videbatur, sue pietatis auxilio ecclesia in eodem monasterio ad honorem summi Dei, et eius preciosi martyris vocabulo Vincencii tante congregacioni competens sublimior et celsior edificaretur […]ut non multo tempore preclaro opere et maximis colupmnis ecclesia levaretur, in cuius ecclesie fronte ita, deauratis litteris, legebatur :
Queque vides, ospes, pendencia celsa, vel ima,
Vir Domini Iosue struxit cum fratribus una.
[…]erat enim ipsa ecclesia in longitudine habens passus triginta sex, et in latitudine cum ipsas porticus passus sedecim, <in altitudine passus XII. usque ad trabes> cameras quoque iuxta sacras edes firmissimas habens. perfectis igitur edificiis, invitatur ad eiusdem ecclesie sollepmnia dedicacionis Augustus, quique gaudens et letus cum sua regina, eiusdem felicissimi abbatis Iosue germana sorore, ac magna multitudine utriusqe condicionis et sexus advenit. per singulas denique colupmnas singulas palliorum cortinas pendere iussit regina, que colupmne hinc et inde simul fuerunt triginta due. ab incarnacione Domini tunc agebatur annus octingentesimus octabus, et indiccio prima. »

[863] Marazzi, 1997, p.196-197.

[864] *Chronicon Vulturnense*, I, p.204 : « ecclesia Sancte Marie, iuxta flumen, que Minor vocabatur ».

l'abbé Harius (1011-1045)[865]. Toujours d'après la chronique, l'église Sainte-Marie-Majeure possédait trois autels, dédiés à la Vierge et aux saints Benoît et Pancrace[866].

Ainsi à San Vincenzo al Volturno, il existait déjà trois églises avant le règne de Charlemagne : l'église Sainte-Marie-Majeure, l'église Sainte-Marie Mineure et l'église Saint-Vincent-Mineur (pour ces dernières peut-être les églises « nord » et « sud »). À la période qui nous concerne, de grands projets de construction sont initiés : les églises nord et sud sont remaniées et de nouvelles églises sont bâties : une grande abbatiale (San Vincenzo Maggiore) dans un nouveau pôle religieux, et peut-être deux autres églises, sur les hauteurs et terrasses du Colle della Torre (église de la terrasse 3 et église du Colle della Torre).

À Novalaise, les différentes églises qui composent le monastère ont été construites dans un laps de temps relativement court, entre 726/739 et le début du IXe siècle, soit à peine un siècle. L'église abbatiale Saint-Pierre a été construite entre 726, date de la fondation du monastère, et 739, date de la rédaction du testament d'Abbon, à moins de 200 mètres à l'ouest de la Cenise (Novalaise fig.2 et 6)[867]. Elle est modifiée dans un second temps, entre les VIIIe et IXe siècles (Novalaise fig.7 et 21)[868].La chapelle Saint-Michel a vraisemblablement été construite dans les premiers temps du monastère, au VIIIe siècle (fig.17)[869]. La chapelle Sainte-Marie, quant à elle, a été construite au cours des VIIIe-IXe siècles (fig.6)[870]. D'après le *Chronicon*, cette chapelle existait à l'époque carolingienne[871]. Saint-Eldrade n'est construite qu'à partir de 840.

---

[865] *Chronicon Vulturnense*, III, p.77 : « restauravit vero ecclesias infrascriptas Sancte Marie, que Marior dicta est, Sancti Petri et Sancti Michaelis ».
[866] *Chronicon Vulturnense*, I, p.155 : « edificavit vero in eodem monasterio ecclesiam Sancte Dei genitricis Marie que Maior vocabatur cum altario S. Pancracii et S. Benedicti ».
[867] Cantino Wataghin, 2014, p.280.
[868] MGH, *Chronicon Novaliciense*, III, chap.15, p.46 : « sanctum quoque Walericum […] atque aliorum sanctorum pignoribus ».
[869] Magni, 1966, p. 47-63 ; Savi, 1973, p.88.
[870] *Liber cappellarum*, chap.26 : « pro altare sancte Marie Madallene sito in capella […] sita extra muros abbatiae novaliciensis».
[871] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, p.82.

D'après les textes et notamment l'acte de fondation, l'abbaye de Corbie, établie par la reine Bathilde vers 657-662, possédait déjà deux églises à l'époque mérovingienne[872] : l'abbatiale Saints-Pierre-et-Paul et l'église Saint-Étienne. On ne sait pas si elles ont été remaniées à l'époque de Charlemagne, par l'abbé Adalhard (780/781-815 puis 822-826) notamment. Lors de sa fondation, l'église Saint-Étienne était uniquement dédiée au saint éponyme. Plus tard, nous avons connaissance, grâce aux *Capitula* d'Adalhard, de l'existence d'une autre église dédiée à la Vierge[873]. D'après les recherches de C. de Mérindol, il s'agirait, à l'époque carolingienne, du même édifice, qui serait à double vocable donc[874]. Ce changement de vocable signifierait-il que des aménagements, au moins liturgiques, ont été pratiqués ?

Une mention de martyrologe rédigé à Corbie vers 800 rapporte l'existence d'une troisième église, dédiée à saint Jean[875] - église également mentionnée par Adalhard dans ses Statuts[876]. Elle a ainsi sûrement été établie avant 800. On peut supposer qu'elle fut construite par Adalhard, ou un de ses prédécesseurs. Bien plus tard, au XIe siècle, le moine Gérard/Géraud confirme l'existence de trois églises au monastère : celle des saints Pierre et Paul, celle dédiée à saint Étienne et celle à l'apôtre Jean[877].

Il y aurait eu, au temps d'Adalhard, l'érection d'au moins deux chapelles supplémentaires à Corbie, à l'intérieur de l'enclos monastique[878] : Saint-Martin[879], à plus de 400 mètres au nord-ouest de l'abbaye, au pied du Mont Thabor (Corbie, fig.7 et 9) ; et Saint-Jean-Baptiste, dans l'avant-cour près de la porte du monastère à l'est (fig.9, n°6 ?)[880]. D. Grenier suppose qu'il existait également deux chapelles à cette époque, Saint-André[881] et Saint-Laurent[882], mais nous manquons de sources pour le confirmer.

---

[872] Levillain, 1902, n°1, p.214 : « monasterio virorum in honore sancti Petri et Pauli, principum apostolorum et sancti Stephani protomartiris ».
[873] CCM, *Capitula*, p.454 : « De sedendo in sancta Maria vel in aliis locis ».
[874] Mérindol, 1993, p.68.
[875] Foucher, 2007, p.79 ; BnF, ms. Lat. 12260, f°2.
[876] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : : « ad custodem sancti Johannis ».
[877] MGH, *Miracula Adalhardi*, p.859-865 ; Migne, *Patrologia latina*, 147, col.1063 : « in quibus corda fidelium sanctae Trinitatis confessio bene possit unire ».
[878] Caillet, 2004, p.43.
[879] CCM, *Capitula*, (*additio*), p.420 ; Mérindol, 1993, p.65.
[880] CCM, *Capitula*, (*additio*), p.420 : « Freskingias ad domum informorum damus a missa sancti Iohannis Babtistae usque ad missam sancti Martini ».
[881] Grenier, 1910, p.86.
[882] Ibid., p.77 et 86.

À Corbie, nous savons ainsi qu'il existait ainsi au moins cinq sanctuaires actifs à l'époque d'Adalhard (780/781-815 puis 822-826). Ce dernier aurait été à l'origine de la construction de trois d'entre eux : Saint-Jean, Saint-Martin et Saint-Jean-Baptiste. En revanche, nous ne savons pas si les sanctuaires préexistants, l'abbatiale Saints-Pierre-et-Paul et l'église Saint-Étienne, ont été remaniés ; du moins des aménagements peuvent y être conjecturés.

À Chelles, si un *coenobiolum* associé à un oratoire dédié à saint Georges a été fondé vers 520 par la reine Clothilde[883], c'est la reine Bathilde qui passe pour la nouvelle fondatrice du monastère double[884]. Il aurait été construit entre 657 et 662[885]. Il existait alors deux sanctuaires avant l'époque carolingienne. L'existence de l'église Saint-Georges édifiée vers 520 par Clotilde est confirmée dans le testament d'Ermentrude de la fin du VIe siècle[886]. L'église Sainte-Croix est édifiée par la reine Bathilde à l'occasion de la reconstruction (voire re-fondation) du monastère Saint-Georges[887]. Elle est dédicacée en 661/662[888]. Comme le suggère la *Vita Balthildis*, Sainte-Croix pourrait être un agrandissement de l'église préexistante et l'auraient ainsi englobée dans son bâti (Chelles, fig.17). Nous ne possédons quasiment aucune information quant à l'état de Saint-Georges et de Sainte-Croix à l'époque carolingienne –comme cela est déjà relativement le cas pour l'époque mérovingienne. Aussi, nous ne savons rien des éventuels remaniements des/de l'église(s), après leur/sa première construction aux VIe et VIIe siècles (Chelles, fig. 19).

---

[883] MGH, *Vita Balthildis*, p. 506, Chap.18, version A : « et sancti Georgii in coenobiolo virginum in Kala prima construxit.» ; il s'agit de la plus ancienne dédicace connue dédiée à saint Georges en Gaule.
[884] MGH, *Vita Balthildis*, p. 489, chap. 7, version A : «quod etiam et ipsa velud proprioas seu et peculiares Dei casas, id est Kala in Parisiaco, a Deo sacratas puellas, coenobium magnum virginum aedificavit, ubi Dei famulum religiosam valde puellam Berthilanem in locum matris esse primam constituit ? » ; Pour Bathilde voir : Dubois, 1984 ; *Ibid.*,1994-1995 ; Laporte, Boyer, 1991 ;
[885] Dubreucq, 1994, p.62.
[886] Barbier, 2005.
[887] MGH, *Vita Balthildis*, p. 506, version B : « Ecclesiam quoque in honore sancti Petri, ubi religio monastici ordinis vigeret, Parisius fecit necnon et cenobiolum in honore sancti Georgii sacrarum virginum in Kala construxit. »
[888] Charamond, 2012, p.70-71.

La nouvelle abbatiale carolingienne, Notre-Dame, est construite vers 798 par Gisèle (avant 788- v.810) (Chelles, fig. 22)[889]. Il est possible qu'une seconde ait été bâtie à cette époque également.

Ainsi, à Chelles, à l'époque qui nous concerne, les anciens sanctuaires ne sont pas modifiés. Ils sont pourtant toujours utilisés. Une nouvelle abbatiale – et peut-être une autre église secondaire – est en revanche entièrement construite quelques mètres plus loin.

- Cas particuliers

Il y a deux cas qui suscitent quelques interrogations. Farfa et Centula/Saint-Riquier sont des monastères fondés avant l'époque carolingienne. Au temps de Charlemagne, d'importants travaux de construction sont entrepris et plusieurs églises sont édifiées. Pourtant dans les fouilles, les nouveaux sanctuaires alors établis ne semblent pas reprendre des structures plus anciennes. Aucun vestige des sanctuaires antérieurs n'a été retrouvé. Plusieurs hypothèses peuvent répondre à cette énigme : les églises carolingiennes ont été construites ex-nihilo, à la place de bâtiment en bois ; ou bien, les fondations des édifices précédents ont été complètement excavées. Cependant, les fouilles archéologiques entreprises sur ces deux sites mériteraient d'être reprises et approfondies, surtout à Centula, afin de vérifier ce constat.

Le monastère de Farfa est construit sur le site d'une *villa* des Ier-IIe siècles, remplacée aux IIe-IIIe siècles par un cimetière associé à une petite construction remaniée de nombreuses fois jusqu'au IVe siècle (fig. 10 phases 2 et 3-4)[890]. Au VIe siècle, il existait un premier *coenobiolum* (fig. 10 phase 5)[891]. Pour J. Enckell, il est possible qu'un premier édifice cultuel occidenté (de la même manière que l'abbatiale carolingienne) ait existé entre le Ve et

[889] MGH, *Alcuini Epistolae*, p.249 (n°154) : « Placet mihi valde labor vester in sanctae Dei genetricis ecclesiae exaltatione et in librorum consideratione. Unde in his laboribus, quantum poterimus, vestram sollertiam adiuvare gaudemus. Et puer Fridigisus secundum temporis oportunitatem vobis ferat auxilium. Vester vero profectus in Deo adiuvante misericordia diligentissime studeas ».
[890] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.
[891] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.

le VIe siècle[892]. C'est lui qui aurait influencé l'orientation des constructions ultérieures, notamment l'abbatiale. Cette hypothèse requiert cependant d'être vérifiée lors d'éventuelles futures fouilles. Vers 690, Thomas de Maurienne reconstruit l'abbaye qui a été détruite par les Lombards dans la seconde moitié du VIe siècle. Pour l'instant, nous n'avons pas retrouvé, sous l'abbatiale carolingienne, de vestiges d'un édifice antérieur. Nous ne savons donc pas s'il s'agit d'un tout nouvel édifice ou d'une reconstruction de la première abbatiale de Thomas de Maurienne, voire de celle du VIe siècle – toutes les deux non localisées.

L'abbatiale carolingienne a été bâtie en plusieurs phases, qui ont soulevé de nombreux débats[893]. Le chevet occidental avec crypte a été édifié, pour O. Gilkes et J. Mitchell, dans les dernières décennies du VIIIe siècle, sous Probat (770-781), et serait le sanctuaire marial du complexe[894]. Grâce aux peintures retrouvées sur les murs de la nef de l'abbatiale carolingienne, il a été possible de fournir un *terminus ante quem* pour sa construction, achevée autour 790-800 donc. Plus tard, l'abbé Sichard (830-842) fait construire un nouveau chœur avec crypte, dédié au Sauveur, dans la partie orientale de l'abbatiale.

Selon Grégoire de Catino, il existait trois églises/chapelles jouxtant l'abbatiale, dès 749. Elles étaient dédiées à saint Pierre, saint Michel et saint Gétule[895]. Dans sa *Destructio monasterii farfensis*, Hughes Ier (997-1038) mentionne l'existence de six églises à Farfa, au IXe siècle (avant les destructions de 898)[896]. Selon lui, en plus de l'abbatiale dédiée à la Vierge, une autre était dédiée à Saint-Pierre. Deux églises sont également affectées au service hospitalier : une est réservée aux malades et aux infirmes et l'autre aux mourants – peut-être l'une d'elles était Saint-Pierre. Une quatrième église se trouve à l'intérieur du palais impérial. La dernière, qui se trouve à l'extérieur de l'enclos monastique, est réservée aux

[892] Enckell, 2008, p.39-41.
[893] Voir la notice sur Farfa.
[894] McClendon, 1986, p.31 ; Gilkes, Mitchell, 1995, p.358
[895] *Chronicon farfense,* I, p.149.
[896] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Basilice alie absque maiore quinque ibi errant, quarum una, que adhuc stat, in honorem sancti Petri constructa, in usu canonicorum habebatur, secunda vero et tertia ad opus errant infirmorum monachorum. Harum vero duarum una erat pro infirmis qui iam convalescebant, alia vero pro illis qui proximabant morti, simul adiunctis domibus et balneis, que ad utrorum ordinum utilitatem composite habebantur. Quarta autem in palatio regali constituta erat, quod ibi honorificum satis edificateum erat, in quo imperatores hospirabantur, quando illuc visitandi gratia veniebant ».

femmes et est également dédiée à la Vierge[897]. Bien évidemment, nous ne pouvons déterminer avec précision si le complexe monastique et ses composantes évoqués par Hugues Ier étaient ainsi sous le règne de Charlemagne. Il est bien probable que certaines unités soient plus tardives ; seules des investigations archéologiques permettraient d'en savoir davantage. C'est en tout cas à l'époque carolingienne que de nouveaux petits sanctuaires sont érigés autour de l'abbatiale[898].

Du premier monastère Centula/Saint-Riquier – fondé par saint Riquier au début du VIIe siècle –, de son architecture et de son organisation, nous n'avons aujourd'hui aucun vestige ; l'abbé Angilbert (790-814) aurait, selon Hariulf, détruit l'ancien complexe, sous le vocable de Sainte-Marie, pour en reconstruire un plus grand et plus remarquable[899] sur le tombeau de saint Riquier. Il aurait peut-être excavé les fondations des édifices précédents. Aussi, pour ne pas paraître irrévérencieux, il aurait fait construire une autre église Sainte-Marie en plus de l'abbatiale[900]. Il existait en tout trois églises à l'époque carolingienne, toutes

[897] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quinta vero ecclesia extra muros ipsius monasterii edificata in honore sancte Marie, parva quidem sed mirifice constructa, ubi mulieres conveniebant orationis causa et visitationis, quia, ut senum refert relatio, antiquitus nulla mulierum intra muros illius ingrediebatur monasterii ; sed quotiescumque regine aut alie mulieres causa qua supra diximus illuc properabant, in basilica parvula quam predicimus faciebant ad se venire abbatem ipsius loci aut fratres quos volebant, ut cum eis de spiritualibus agerent que oporterent ».

[898] *Chronicon farfense,* I, p.22 : « Multasque alias aecclesias per diversa loca istius monasterii et antiquas studuit reedificare destructas, et noviter plures construere ceu usque hodie apparet. Alia quoque multa bona huic loco acquisivit lucra scilicet terras, ornamenta diversa aecclesiastica et alia innumerabilia, ita ut pene nullus suorum predecessorum illum in hoc supergrederetur, quemadmodum in epitaphio illius memorie sciri potest ».

[899] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p. 53 : « Angilbertus igitur, Dei fretus auxilio et domni Karoli assensu et largitate omnimoda, primo dejiciens illud antiquum a sancto Richario locatum templum, magna et insigni prudentia nova fundamenta conjecit. Ob hoc autem vetustum deposuit, quia sancti Richarii venerabile corpus ibidem tumulo tenebatur, et voti ejus erat super sancta ejus membra componere elegantem basilicam. »

[900] *Ibid.*, p.56 : « Enimvero quia antiqua illa sancti Richarii ecclesia in honore sanctae Mariae fuerat consecrata, ne videretur venerabilis vir Dei matrem exhonorasse, alteram ei construxit, quae citra fluviolum Scarduonem hactenus consistit. Sancto quoque Benedicto abbati unam exstruxit, quam super ripam jam dicti fluvioli collocavit. »

construites par l'abbé Angilbert (790-814) (fig.1 et 7)[901]. Angilbert fait également construire trois chapelles[902].

ii. *Atrium* et avant-nef

À San Vincenzo al Volturno, deux églises se sont vues adjoindre des *atria*, après leur édification : l'église nord et la nouvelle abbatiale Saint-Vincent-Majeure qui bénéficie encore après de l'ajout d'un porche monumental. La datation de l'*atrium* de l'église nord fait encore débat. R. Hodges et F. Marazzi le datent comme la crypte (et les fresques de celle-ci), du temps d'Épiphane (827-842) (phase 5) ou peut-être un peu avant (fin de la phase 4 pour F. Marazzi). S. Carella émet l'hypothèse que la crypte et l'*atrium* aient pu être construits avant ou en même temps que le triconque, au VIIIe siècle (phase 4)[903].

La datation à la fois de l'*atrium* et du porche de Saint-Vincent-Majeur est encore discutée. R. Hodges suppose que l'édification de l'*atrium* remonterait au premier quart du IXe siècle, à l'époque où le monastère connaît une prospérité remarquable sous l'abbatiat de Josué (qui débute dès la phase 4 et s'achève à la phase 4a7 – vers 800-817) (fig.53) et que le porche aurait été ajouté lors de la phase 5[904]. Cependant, pour F. Marazzi, la construction de l'*atrium* est bien plus tardive (fig.8 et 17)[905]. Il faudrait repousser la date de construction à la fin du Xe siècle pour l'*atrium* et au début du XIe siècle pour le porche (fig. 38 et 49). Néanmoins, F. Marazzi précise qu'il n'est pas exclu qu'un porche, même monumental, ait pu exister au IXe siècle[906].

---

[901] *Ibid.*, p.56 : « Quarum major et prima est in honore sancti Salvatoris et S. Richarii; alia in honore sanctae Dei genitricis semperque virginis Mariae et sanctorum apostolorum; tertia vero, in claustro fratrum, in honore S. Benedicti abbatis et reliquorum sanctorum regularium abbatum. »
[902] *Ibid.*, appendice VI, p.296-29 : « in ecclesiis vero sanctorum angelorum Gabrielis, Michaelis, Raphaelis altaria tria » ; *Ibid.*, II, Chapitre VIII, p.60 : « Sed et altare beati archangeli, Gabrihelis, quod est situm in porta meridiana, VIII Kal. Aprilis in Annuntiatione sancte Mariae Michaelis ero, quod est in porta occidentali, III Kal. Oct., a Hildiwardo, venerabili episcopo ; Raphaelis autem altare, quod est in porta septentrionali, II Nonas Septembris, in honore isporum archangelorum, omnium virtutum celorum, a Jesse religioso episcopo optime est consecratum. »
[903] Carella, 2011, p.148.
[904] Hodges, Francis, Mitchell, 2002, p.557-560 ; Mitchell, Hodges, Leppard, Sebastiani, 2010, p.107; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 19.
[905] Marazzi, 2008, p.334-338.
[906] *Ibid.*, p.343-345.

À l'est de l'abbatiale de Fulda est édifié un *atrium* (*paradisus*), qui a connu deux états successifs (fig.13 et 24)[907]. D'après E. Krause, le premier état de celui-ci serait contemporain de l'église de Ratgar (802-817)[908]. La restauration et l'agrandissement du paradis sont attestés sous l'abbatiat de Wernher/Werinhari (968-982). Dans le *Catalogus abbatum fuldensium*, il est fait mention sous l'abbatiat de Thioto (856-869) d'un « porticus » inférieur, c'est-à-dire un *atrium*[909]. Cette précision pourrait signifier qu'il existait deux « portici ». On peut ainsi voir dans l'utilisation du terme « inferiores » l'allusion à l'*atrium* oriental par opposition au second « porticus », par déduction supérieur, autrement dit le cloître à l'ouest construit après la consécration de l'abbatiale en 819.

À Farfa, il y aurait eu un *atrium* devant l'abbatiale (occidentée) depuis le début du VIIIe siècle. D'après la *Constructio* de Grégoire de Catino, il y aurait eu, en 705, un *atrium* devant l'église abbatiale. L'auteur évoque le lieu à plusieurs reprises lors de la visite du duc Faroald Ier, qui y aurait déposé son convoi de bagages[910]. Un premier *atrium* aurait pu exister – d'après les sépultures retrouvées – dès le VIe siècle et, d'après les vestiges, aurait été manifestement reconstruit à l'époque carolingienne. Pour O. Gilkes et J. Mitchell, l'*atrium* carolingien serait donc une reconstruction d'un état plus ancien et serait contemporain de toute la partie occidentale de l'abbatiale, qui daterait des dernières décennies du VIIIe siècle (Farfa fig. 11 et 14)[911].

---

[907] Caillet, 2004, p.46.
[908] Krause, 2002, p.56.
[909] Catalogus, p.273 : « Hic inter cetera bonitatis suae opera studio Sibigelti strenuissimi viri sanctos Antonium et Eonium martires monasterio gloriose advocavit et porticos inferiores adornavit ibidemque honorifice requiescere fecit.»
[910] *Chronicon farfense,* I, p.9 : « Ianuam itaque ecclesiae oppilare curaverunt. At vero hi qui honera deferebant, ante fores aecclesiae ipsa ponentes, iumenta exhonerare fecerunt. Tunc unus ex eisdem venerandi viri Dei discipulis respiciens per foramen ianue, vidit ipsum apparatum ante fores aecclesiae depositum ; revertensque nuntiavit patri atque sociis nichil mali adesse, sed e contra largissimis dapibus ciborum atque vini dorsis iumentorum hominumque humeris advectatis atrium esse repletum ».
[911] Gilkes, Mitchell, 1995, p.356. Voir la partie relative à l'abbatiale et à la crypte occidentale pour la datation de celles-ci.

À Centula-Saint-Riquier, l'abbatiale était précédée à l'ouest par un *atrium* (fig.16)[912] et appelle l'espace délimité par celui-ci « *paradisum* »[913]. Gilles Ménage, dans son dictionnaire étymologique, propose de voir ici l'ancienne version du mot parvis (*paravisum*) qui changea le « d » en « v »[914] (fig.21).

À Saint-Denis, Charlemagne fit ériger, au-devant de l'abbatiale, un *augmentum*[915]. Plus à l'ouest de cette construction, il est semblerait que l'abbatiale ait possédé un *atrium*. Les *Miracula sancti Dionysii* évoquent un vestibule, un portique ou un *atrium*. D'après M. Wyss, ils auraient tous les trois la même acception[916]. Il y aurait eu ainsi un *vestibulum*, situé en-avant de l'abbatiale, et qui accueillait les *ex-voto* des fidèles[917]. L'*atrium* en question peut, quant à lui, désigner une zone au-devant de l'abbatiale (la zone doit encore faire l'objet de fouilles afin de pouvoir le déterminer) mais aussi celle au nord de cette dernière. Les églises secondaires qui s'y trouvaient semblent avoir été reliées par des galeries et auraient ainsi délimité le dit *atrium* (fig. 58 et 59).

À Novalaise, au début du IXe siècle, alors que de nouveaux aménagements liturgiques sont opérés dans l'abbatiale, cette dernière est prolongée à l'ouest par un avant-corps constituant une sorte de massif occidental (fig.7 et 11)[918].

---

[912] Bernard, 2009, p.78.
[913] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.296-297 : « Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi, tertia cantata et ramis ac palmis acceptis, per viam monasterii una cum populo accedentes, ad portam beati Archangeli Michaelis paradisum ingrediantur, et coram sancta Nativitate oratione facta, per ostium medianum et per cocleam meridianam ascendentes, ad sanctum Salvatorem perveniant […] »
[914] Ménage, 1694, p.559.
[915] Voir plus haut la sous-partie relative aux sanctuaires.
[916] Wyss, 1996, p.39 ; 110.
[917] Hincmar, I, chap. 18 : « persicum in vestibulo domus de pariete suspensum » ; Hincmar, I, chap. 8 : « cornu ante fores basilicae appensum ».
[918] Cantino Wataghin, 2014, p.269.

iii. Conclusion

Nous pouvons remarquer ici, à travers les exemples d'Hersfeld et de Fulda, que les complexes à sanctuaires uniques étaient relativement récents, c'est-à-dire fondés peu de temps avant le règne de Charlemagne. Lors des reconstructions du temps de ce dernier, c'est la modification du préexistant qui a été choisi par les bâtisseurs, au lieu de l'édification de nouveaux sanctuaires et de la conservation des anciens. Il est intéressant de noter que les deux monastères de notre corpus présentant ce trait sont implantés en Saxe (ou du moins dans une région proche).

Quant à la multiplicité des sanctuaires dans un même complexe, plusieurs phénomènes semblent l'expliquer. On constate d'ailleurs que cette tendance n'a pas été adoptée qu'à l'époque carolingienne et que déjà aux temps mérovingiens, les monastères possédaient plusieurs sanctuaires qui ont alors été conservés et/ou reconstruits et agrandis à l'époque carolingienne, comme Saint-Maurice d'Agaune et Saint-Denis. D'autres complexes ont conservé leurs premiers sanctuaires qui ont parfois été remodelés, mais on a choisi de bâtir, à côté, une toute nouvelle abbatiale ou des églises secondaires comme c'est le cas de San Vincenzo al Volturno avec Saint-Vincent-Majeur, de Chelles avec Notre-Dame, de Novalaise avec peut-être les chapelles Sainte-Marie et Saint-Sauveur et de Corbie avec Saint-Jean et les chapelles Saint-Martin et Saint-Pierre. Deux cas particulier se dégagent : Centula/Saint-Riquier et Farfa où, bien qu'il s'agisse de monastères antérieurs au règne de Charlemagne, on semble avoir construit ex-nihilo leurs sanctuaires. En effet, aucun vestige précarolingien n'a été retrouvé sous leur structure, soit parce qu'ils étaient en bois ou ont été totalement excavés lors des constructions carolingiennes, soit parce que le nouveau sanctuaire carolingien n'a pas été construit sur un ancien édifice religieux.

Les motivations qui ont conduit à ces modifications peuvent parfois être multiples. Le remaniement des anciennes églises, de même que la construction de nouvelles à l'époque de Charlemagne, serait ainsi à imputer à un essor des communautés monastiques – plus grandes – (Chelles, San Vincenzo al Volturno, Fulda), à l'arrivée de reliques ou de sépultures prestigieuses (Saint-Maurice d'Agaune, San Vincenzo al Volturno, Fulda, Hersfeld, Centula,

Saint-Denis, Novalaise), à l'évolution de la liturgie, à la nécessité de restaurer des édifices trop anciens, ou encore à la volonté d'édifier un sanctuaire monumental prestigieux – ces diverses motivations pouvant se cumuler. Il conviendra d'en discuter davantage dans le chapitre suivant, relatif aux caractéristiques architecturales et fonctionnelles des différentes unités et de leurs composantes[919].

Plusieurs monastères possédaient des *atria*, au-devant de leur abbatiale. À San Vincenzo al Volturno, il aurait été édifié dans le premier quart du IXe siècle (rappelons toutefois que sa datation fait débat) juste après la consécration, en 808, de la nouvelle abbatiale monumentale construite par Josué (792-817) et à laquelle il est rattaché, à l'est[920]. À cette même époque à Fulda, au temps de Ratgar (802-817), un *atrium* est édifié à l'est de la façade de l'abbatiale dont les travaux d'agrandissement avaient été commencés par ce dernier, du temps de Baugulf (779-802)[921]. À Centula/Saint-Riquier, Angilbert (790-814) fait également édifier un *atrium* en façade de l'abbatiale, en même temps qu'il reconstruit l'ensemble du complexe monastique[922]. Ainsi, pour ces trois abbatiales, San Vincenzo al Volturno, Fulda et Centula/Saint-Riquier, on aurait affaire à une même campagne de construction prévoyant l'édification de l'abbatiale puis de son *atrium* ex-nihilo. Le cas de Farfa est presque similaire : l'*atrium* carolingien daterait des dernières décennies du VIIIe siècle et serait contemporain de la partie occidentale de l'abbatiale à laquelle il est rattaché[923]. Il s'agirait donc d'une même phase de construction. Notons cependant qu'à la différence des premiers exemples, il aurait existé à Farfa un *atrium* avant celui de l'époque carolingienne, qui ne correspondrait qu'à une reconstruction. Enfin, peut-être que le monastère de Chelles possédait un *atrium* au-devant de la nouvelle église abbatiale Notre-Dame, comme pourrait le suggérer le départ de galerie d'axe nord-sud qui semblait passer devant.

---

[919] Voir le II. 2. b. iii.
[920] Hodges, Francis, Mitchell, 2002, p.557-560 ; Mitchell, Hodges, Leppard, Sebastiani, 2010, p.107.
[921] Krause, 2002, p.56.
[922] Bernard, 2009, p.78.
[923] Gilkes, Mitchell, 1995, p.356.

Des structures sont également ajoutées en façade de certaines abbatiales. À Saint-Denis, un *augmentum* est implanté par Charlemagne devant la façade ouest, juste après la campagne de reconstruction de l'abbatiale entamée par l'abbé Fulrad (v.750-784)[924]. L'église nord de San Vincenzo al Volturno se voit également adjoindre un petit *atrium* ou plutôt une avant-nef devant sa façade, à l'est, peut-être dans premier quart du IXe siècle, en même temps que le remaniement de la crypte. À Novalaise, au début du IXe siècle, alors que de nouveaux aménagements liturgiques sont opérés dans l'abbatiale, cette dernière est prolongée à l'ouest par un avant-corps[925]. On constate donc que ces constructions sont advenues en même temps (ou tout juste après) que des modifications dans l'église même. Nous n'avons ici, à travers ces exemples, pas de cas d'*atrium* ou d'avant-nefs construits lors d'une campagne qui lui est propre.

b. Les bâtiments conventuels, artisanaux et autres

i. Les bâtiments conventuels

• Cloître et cour

Un premier cloître carolingien, édifié vers 750 et rénové vers 765 d'après W. Jacobsen (fig. 24 et 37). Il a été habité par les moines au VIIIe siècle puis réparé dans un second temps, sûrement au temps de Charlemagne et de l'abbé Baugulf (779-802)[926].Ce n'est qu'après l'achèvement du pôle occidental de l'abbatiale qu'il a été progressivement abandonné[927]. Un nouveau cloître est alors reconstruit après la consécration de l'église en 819, à l'ouest de l'abbatiale (fig. 18)[928]. E. Krause pense néanmoins que l'ancien bâtiment du cloître, au sud de l'abbatiale, était encore en bon état au moment de la construction du nouveau, après 819, et qu'il était encore utilisé par les moines.

[924] Voir plus haut la sous-partie relative aux sanctuaires.
[925] Cantino Wataghin, 2014, p.269.
[926] Krause, 2002, p.165.
[927] Voir la sous-partie relative aux constructions pré-carolingiennes. Jacobsen, 1991, p.132-133 ; Krause, 2002, p. 165.
[928]Krause, 2002, p.165.

À Novalaise, au IXe siècle, sûrement en même temps que sont opérées les modifications dans le chœur de l'abbatiale, des bâtiments sont construits au sud de cette dernière (fig.7) et disposés autour d'une cour que l'on peut considérer comme la première ébauche du futur cloître roman.

Dans le troisième quart du VIIIe siècle, à San Vincenzo al Volturno, la communauté monastique s'agrandit et de nouvelles constructions sont entreprises dans la partie nord-est du complexe (la plus ancienne) (phase 3c) (fig.11)[929]. Selon R. Hodges, il est possible qu'un petit cloître ait déjà existé à cette époque.

À Centula/Saint-Riquier, contrairement à ce que montrent les gravures du XVIe siècle censées représenter le monastère carolingien, il semblerait qu'il y ait eu un cloître quadrangulaire tout juste au sud de l'abbatiale (Centula, fig.7). Les fouilles pratiquées par H. Bernard auraient mis au jour les vestiges des ailes nord, est et ouest de celui-ci[930]. Mais cela doit encore être prouvé, en raison de l'absence de vestiges de la dernière aile du cloître qui serait venue fermer le quadrilatère à l'extrême sud.

À Saint-Maurice d'Agaune, le baptistère des Ve-VIe siècles a déterminé l'implantation des bâtiments conventuels dès le VIe siècle (phase 5) qui sont alors régulièrement construits autour et suivant le même axe (Saint-Maurice d'Agaune fig.42 C). Plus tard, à l'époque médiévale, il est remplacé par un cloître. L. Blondel suggère que celui-ci aurait pu déjà exister aux temps carolingiens, mais rien ne permet de le prouver[931]. Le baptistère semble effectivement avoir persisté jusqu'à l'époque carolingienne, période à laquelle il subit des aménagements internes.

À Hersfeld, il est possible qu'un cloître ait été construit à la même période que l'église de Lullus (l'église-X)[932] (fig. 11). Cette hypothèse, qui se base sur des données archéologiques anciennes, demeure fragile.

---

[929] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 2-4.
[930] Bernard, 2009, p.70.
[931] Blondel, 1959, p. 24.
[932] Voir la notice sur Hersfeld.

• Dortoir, réfectoire, cuisine

Comme cela a déjà été évoqué dans la partie relative aux implantations nouvelles, le dortoir, le réfectoire et la cuisine sont des éléments essentiels à la vie communautaire. Chaque monastère en possédait forcément, même s'il n'a pas toujours été possible de les localiser.

À Fulda, les bâtiments communautaires ont été construits dès le VIIIe siècle (Fulda, fig. 24/B)[933]. Il y a fort à penser que le réfectoire, le dortoir ou encore la cuisine des moines aient été dans les bâtiments retrouvés tout juste au sud de l'abbatiale. Si certaines unités ont été datées du milieu du IXe siècle, d'autres sont des remplois de la deuxième moitié du VIIIe siècle (fig. 31)[934]. Cela signifie alors qu'elles ont été habitées par les moines au VIIIe siècle puis réparées dans un second temps[935].

Au sud de la future abbatiale de San Vincenzo al Volturno ont été retrouvés des bâtiments communautaires en pisé (fig.11 et 50). Ils pourraient être les témoins de la rapide expansion de la communauté à cette période, et avoir ainsi constitué une réponse temporaire aux nécessités d'hébergement de cette dernière. Il pourrait également s'agir de bâtiments artisanaux comme des ateliers, une réserve ou encore une hôtellerie pour les artisans ambulants[936]. Ils ont été installés entre la phase 3c et la phase 4a1, c'est-à-dire entre le troisième quart du VIIIe siècle et le début de l'abbatiat de Josué (792-817) (fig.49 et 51)[937]. Ils sont agrandis d'une nouvelle pièce quelque temps après, toujours sous l'abbatiat de Josué (phase 4). Cette pièce suit l'alignement de l'abbatiale, et est donc désaxée par rapport au

[933] *Vita Eigilis*, p.231 : « in quo loco aedificatio claustri congruentius potuisset aptari. Quidam dederunt consilium, contra partem meridianam basilicae iuxta morem prioris ».
[934] Sur l'image : DD/3/176, DD/3/182, DD/3/196, DD/3/230, DD/3/237.
[935] Krause, 2002, p.165.
[936] *Ibid.*, p.133-135.
[937] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.158-192.

bâtiment primitif sur lequel elle se greffe. Cette orientation pourrait confirmer l'hypothèse qu'elle fut construite au plus tôt en même temps que l'abbatiale (phase 4).

On a retrouvé, au sud de l'église « sud », un grand réfectoire et des cuisines datés du troisième quart du VIIIe siècle (phase 3c) (fig.11)[938]. Cela est agrandi au début du IXe siècle sous l'abbatiat de Josué (792-817) (phase 4) (fig.12 et 35). Un grand dortoir était également aménagé dans ce premier pôle monastique (fig.33 et 12, salle M).

À Novalaise, les bâtiments communautaires ont été construits au sud de l'abbatiale, et ce depuis la première installation dans la première moitié du VIIIe siècle[939]. Au IXe siècle, sûrement en même temps que sont opérées les modifications dans le chœur de l'abbatiale, des bâtiments sont construits au sud de cette dernière ; parmi eux se trouvait le réfectoire des moines (fig.7 et 24).

La chronique de Novalaise nous indique qu'à l'époque carolingienne, plusieurs moines étaient logés dans des cellules, petites cabanes dispersées dans l'enclos monastique, autour des églises[940]. En effet, leur trop grand nombre les empêchait d'être tous dans le dortoir commun.

À Saint-Maurice d'Agaune, les bâtiments conventuels carolingiens semblent avoir été les mêmes que ceux du VIe siècle, retrouvés regroupés au sud de l'abbatiale (Saint-Maurice d'Agaune, fig.42 C). Suivant un axe transversal divergent, ils étaient adossés et reliés au chœur oriental de l'église. On peut imaginer qu'à l'étage ont été aménagés les communs des moines, à savoir le dortoir, le réfectoire et la salle chauffée mentionnés dans l'acte de fondation de 515[941]. Entre le VIIe et le IXe siècle, le rez-de-chaussée avait une fonction funéraire comme l'attestent les tombes maçonnées disposées sur deux niveaux.

---

[938] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 2-4.

[939] Cantino Wataghin, 2014, p.263 ; Cantino Wataghin, 1996, p.17-26.

[940] MGH, *Chronicon Novalicense*, p.82 : « vel separati manere cum aliquantis senis senioribus ad aecclesiam domini Salvatoris. Aliorum autem caterva senum, quorum multitudo in unum habitare non quibat, in diversis cellulis in circuitu manebant ecclesiarum, de quibus tuguriolis, nisi cum nimia infirmitas obstitisset, oportunis horis ad capitulum et ad mensam pariter occurrebant. Turba vero iuvenum fratrum regularium omnis summa cum custodia infra claustra inclusi retinebantur monasterii ».

[941] Antonini, 2015², p.107. L'information ici fournie peut être prise en compte, avec prudence, bien qu'il s'agisse probablement d'un faux carolingien. Il décrit alors très probablement un état, au plus tard, carolingien.

À Chelles, l'abbesse Gisèle (avant 788- v.810), considérant les bâtiments conventuels établis autour de l'église Sainte-Croix trop petits, décide d'en construire de nouveaux plus à l'est, au sud de Notre-Dame (Chelles, fig. 21 et 22). Les anciens bâtiments auraient néanmoins été laissés aux moines officiants[942]. Dans les fouilles, ont été retrouvés ce que l'on pense avoir été le dortoir et/ou le réfectoire et un bâtiment à destination domestique (une cuisine ?)[943].

À Hersfeld, nous n'avons ni mention ni vestige des bâtiments communautaires, à l'exception d'un départ de galerie (fig. 11)[944].

À Saint-Denis, les *Miracula sancti Dionysii* évoquent le réfectoire des moines ainsi que la table (*lignea mensa*) installée près de l'entrée de la salle[945]. La mense conventuelle de 832 et le précepte de Charles le Chauve de 862 mentionnent le dortoir, le réfectoire et la cuisine[946]. À l'heure actuelle, ils n'ont pas été retrouvés.

À Centula/Saint-Riquier, nous n'avons pas encore retrouvé les vestiges des bâtiments communautaires. Seul le dortoir des moines est supposé dans un récit de la Chronique[947].

À Corbie, l'abbé Adalhard (780/781-815 puis 822-826) livre dans ses Statuts de 822 ses instructions pour la gestion du réfectoire, de la cuisine, des livraisons et du ravitaillement en céréales comme en porc ainsi qu'en vêtement. C'est le cellérier qui était en charge de la cuisine et du réfectoire, espaces alors vraisemblablement situés à proximité l'un de l'autre[948].

---

[942] Pour cette sous-partie, voir Charamond, 2012, p.82-85.
[943] Charamond, 2012, p.82-85.
[944] Oswald, 1966, p. 114.
[945] Hincmar, *Gesta Dagoberti,* I, chap. 27 : « generalis refectio » ; « ante fores refectorii ».
[946] Levillain, 1909, p.79-90 ; Mentionné à nouveau dans un autre diplôme de 875 : Tessier, 1952, n°379.
[947] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, IV, Chapitre XX, p.226 : «His visu audituque perceptis, monachus sanus exurgit, chorum petit, atque cum caeteris altos ut poterat pro laude sancti cantus emittit. »
[948] Foucher, 2007, p. 80.

• *Scriptorium*/bibliothèque/chartrier

De même que pour les implantations nouvelles, bien qu'un monastère possède plusieurs livres, au moins pour l'office, ainsi que des chartes attestant de ses possessions, l'existence de salles vouées entièrement à leur stockage ou à leur production n'est pas indispensable. Pour l'époque qui nous concerne, nombreux sont les monastères n'ayant pas de tels aménagements. Il pouvait être d'usage d'utiliser des armoires ou des niches pour les y disposer. Les sources tant archéologiques que textuelles sont ténues. Parfois, la présence d'un *scriptorium* n'est assurée que parce que sa production a été conservée.

Il semblerait que l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune ait possédé une chancellerie, comme en témoigne la production d'actes dès la période carolingienne[949]. Cependant, le texte le plus ancien conservé de la chancellerie du monastère date de 878. Celle-ci aurait existé en parallèle à celle des rois de Bourgogne, qui l'utilisèrent d'ailleurs épisodiquement[950]. Un acte d'Amédée IV confirma ce droit en 1245, alors déclaré comme une ancienne coutume de l'abbaye[951].

D'après les textes et notamment l'acte de fondation, l'abbaye de Corbie possédait déjà un *scriptorium* à l'époque mérovingienne, qu'Adalhard fit considérablement développer[952]. Il était associé à une bibliothèque dont la collection était composée d'apports extérieurs et de productions des scribes locaux[953]. Sa localisation n'a toujours pas été déterminée.

Nous savons qu'un *scriptorium* existait au temps de Charlemagne à Saint-Denis et même avant, comme en témoignent certains manuscrits encore conservés aujourd'hui, dont les Évangiles en onciale réalisés au début du VIIIe siècle[954]. Il n'a pas été encore localisé

[949] ACV, cote CIa, chancellerie des rois de Bourgogne ; Coutaz, 2015, p.13.
[950] Coutaz, 1996, p.9.
[951] ASM, CHA 1 2/007~01.
[952] Caron, 1994, p.45-64.
[953] Cousin, 1963, p.26-28.
[954] Paris, BnF, latin 256.

mais pourrait avoir été situé dans le secteur sud du complexe comme on le suppose pour l'ensemble des bâtiments conventuels (Saint-Denis, fig.63).

À Fulda, il semblerait qu'une bibliothèque et un *scriptorium* se soient rapidement constitués. On note entre 750 et 778 l'arrivée d'un manuscrit liturgique contenant les tables dites de Pâques (destinées à déterminer la date de Pâques) et le *De temporum ratione* de Bède[955]. Cela pourrait être dû à une intervention de Boniface ou encore de Lullus, qui entretenaient des liens avec les communautés de York et de Wearmouth. Le *scriptorium* est actif dès l'époque de Sturm (744/754-779) et de Baugulf (779-802). Nous pouvons noter le début de la rédaction du nécrologe et des *Annales Fuldenses antiquissimi* sous la gouvernance du premier. Les scribes de Fulda débutèrent leur travail de copie à cette époque, comme en témoigne le manuscrit de Munich, commencé en 779, et qui comprend les tables de Pâques, les annales de Lindisfarne et les *Annales Fuldenses antiquissimi* ainsi que la liste des empereurs romains[956].

Ses activités se déployaient certainement, dans les premiers temps, dans les anciens bâtiments de la *villa rustica* et des premières constructions mérovingiennes récupérées par les moines ainsi que dans les ailes du premier cloître (fig. 19 et 24)[957]. En revanche, l'installation de ce *scriptorium* au sein du nouveau complexe occidental reste particulièrement difficile à déterminer, du fait des nombreuses carences dans les sources textuelles et archéologiques.

Le monastère de Chelles est réputé pour son *scriptorium*, dont plusieurs exemplaires de la production nous sont parvenus[958]. Il particulièrement actif sous l'abbatiat de Gisèle (avant 788- vers 810), et ce dès le milieu du VIIIe siècle

Nous savons que le monastère d'Hersfeld s'est doté, à l'époque carolingienne, d'un *scriptorium*[959]. Il n'a pas été localisé dans le complexe abbatial.

[955] Raaijmakers, 2012, p.55.
[956] Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14641.
[957] Voir la sous-partie sur l'état pré-carolingien.
[958] McKitterick, 2008, p.61-62 et p.362-363.
[959] Struve, 1971.

Il en va de même pour le monastère de Farfa qui, depuis le IXe siècle, possède un important *scriptorium* et une bibliothèque par ailleurs généreusement pourvue par l'abbé Benoît (802-815)[960].

On sait que Saint-Riquier possédait une bibliothèque, instituée par Angilbert[961]. Elle était sûrement associée à un *scriptorium*. En effet, au IXe siècle, l'abbaye a son propre relieur, ce qui confirme qu'elle produisait des manuscrits[962]. Les bâtiments n'ont pas été localisés.

• Infirmerie

Il existait à Corbie une infirmerie, mentionnée par Adalhard dans ses Statuts de 822[963]. Elle était associée à une chapelle, certainement celle dédiée à saint Martin qui aurait été fréquentée par Adalhard (780/781-815 puis 822-826) dans les dernières années de sa vie, alors qu'il était malade[964]. Si c'est le cas, alors l'infirmerie aurait été assez éloignée de l'enclos monastique, à plus de 400 mètres au nord-ouest de l'abbatiale (Corbie, fig.9 n°4). On sait d'après Adalhard qu'elle se trouvait dans une zone strictement réservée aux moines – et manifestement assez étendue.

[960] Enckell, 2008 ; Brugnoli, 1951 ; Supino Martini, 2012.
[961] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre X, p.69 « De libris, Evangelium auro scriptum cum tabulis argenteis auro et lapidibus preciosis mirifice paratum I, aliud evangelium plenarium I. De aliis libris volumina CC. »
[962] Laffitte, Denoël, 2007, p.40.
[963] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : « De clericis : Pulsantes duodecim, alii clerici septem. Ex his cellarium duo, ad lauendariam fratrum unus, ad curticulam abbatis unus, ad domum infirmorum tres. »
[964] AASS, *Januarii*, I, p.109 : « Quo peracto, vehementius cœpit vrgeri febribus: quotidie tamen ad oratorium B. Martini veniens, quem copioso amore in vita semper dilexerat, ibidemque Missas audiens, communionem sanctam percepit, donec vltimus dies vitæ a noctis huius eum eduxit caligine.» ; p.117 : « Quotidie tamen ad oratorium B. Martini veniebat, cuius priuilegio amoris præ ceteris cum ceteris memoriam recolebat, ibique Missas audiens sanctam communionem percipiebat. »

- Salle des moines/salle capitulaire/salle chauffée

On ne sait pas grand' chose des salles capitulaires avant la deuxième moitié du VIIIe siècle. Pourtant, il semblerait que certaines pièces aient pu avoir cette fonction – du moins en partie. On pourrait envisager que la salle en question pouvait alors servir aux lectures comme aux réunions.

À San Vincenzo al Volturno, un des grands bâtiments du complexe possédait une salle chaude, réservée aux moines(fig.33 et 12, bâtiment J).

À Fulda, une *villa rustica* du VIIe siècle existait avant la construction du monastère (fig.19 et 20)[965] ; certaines unités en ont été occupées et restaurées au IXe siècle[966]. Le bâtiment sous l'*atrium* et celui au bord du canal, avaient au moins une pièce avec dispositif de chauffage. Ce dernier fut incendié probablement pendant une incursion saxonne avant d'être reconstruit, peut-être par les moines de Sturm. Ces deux bâtiments ont été ainsi datés de la période mérovingienne, du VIIe siècle plus précisément, et doivent manifestement être associés à la *villa rustica*. Néanmoins, malgré la réutilisation par les moines de ces bâtiments, ceux-ci ont été démolis au plus tard dans la deuxième moitié du IXe siècle, peut-être après la construction du grand cloître occidental[967]. La présence de salles chauffées laisse penser à des bâtiments d'habitation ou de travail pour les moines.

Dans l'angle sud-ouest du supposé cloître, E. Krause a repéré les vestiges d'une salle quasi-quadrangulaire qui aurait fait office de salle chauffée. Selon elle, elle serait antérieure au XIIe siècle et probablement même de la fin de la période carolingienne[968]. Mais on ne sait pas si cette salle existait déjà à l'époque de Charlemagne.

À Saint-Maurice d'Agaune, se trouvait un grand bâtiment (fig.41 E) dont la plus grande salle possédait un réseau de canalisations destiné à la chauffer. Il est similaire au dernier niveau d'utilisation de l'*aula* et pourrait donc être daté du VIIIe siècle[969]. Entre ce grand bâtiment et l'*aula*, a été construite à la même époque une maison d'habitation avec sa

[965] Hahn, 1985, p.181-182 ; Staab, 2001.
[966] Hahn, 1954, p.641-643 ; Jacobsen, 1991, p.132.
[967] Jacobsen, 1991, p.132.
[968] Krause, 2002, p.166.
[969] Antonini, 2015², p.104-105.

cuisine (fig.41 F et 54). Il pourrait s'agir d'une hôtellerie, d'une salle chauffée pour les moines ou encore du noviciat.

À Corbie, dans les *Capitula de admonitionibus in congregatione* de l'abbé Adalhard (780/781-815 puis 822-826), est mentionnée une pièce chauffée, certainement réservée aux moines[970].

À Saint-Denis, les bâtiments conventuels ne sont connus que grâce aux textes. La mense conventuelle de 832 mentionne la salle chauffée sûrement réservée aux moines, pour le travail, la lecture ou les réunions[971]. Le précepte de Charles le Chauve de 862 évoque également cette salle (*caminata*) ainsi que le vestiaire pour les moines (*camera fratrum*)[972]. Bien que les sources soient plus tardives que notre période d'étude, il y a fort à penser que ces bâtiments existaient déjà au temps de Charlemagne.

L'existence d'une salle capitulaire à Centula/Saint-Riquier du temps d'Angilbert (790-814) fait débat. On retrouve dans l'*Institutio* d'Angilbert le terme *ad capitulum*[973], qui renvoie au chapitre tenu par les moines[974]. Ce terme est notamment évoqué lors d'une procession. Mais l'auteur ne précise pas si le cortège franchit une salle appelée chapitre ou s'il se met en route après la réunion appelée le chapitre. Aussi, rien ne nous permet d'affirmer l'existence d'une salle dévolue à cette fonction.

• Demeure de l'abbé

À San Vincenzo al Volturno, on pense avoir retrouvé les vestiges de la demeure de l'abbé (fig.33 salle W/A et fig.12, L), associée à deux autres unités de service[975].

[970] CCM, *Capitula*, p.412.
[971] Levillain, 1909, p.79-90.
[972] Tessier, 1952, n°247.
[973] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.296 : « Dominica palmarum omne vespertinum et nocturnum officium in ecclesia Sancti Salvatoris et Sancti Richarii celebretur. Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi ».
[974] *Ibid.*, p.304 : « In die vero fratres post capitulum ad sanctum Benedictum vestes induant » et p.296 : «Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi».
[975] Marazzi, 2002, p.264.

D'après la chronique de Novalaise, la résidence de l'abbé était associée à une chapelle, Saint-Sauveur, et ce dès l'époque carolingienne[976].

Adalhard, l'abbé de Corbie (780/781-815 puis 822-826), écrit en 822 qu'il existait dans son monastère un espace réservé à l'abbé qui possédait son propre *curticula*, un jardin (ou une cour enclos.e)[977]. Celui-ci se trouvait dans la zone interdites aux laïcs.

Il en va de même à Centula/Saint-Riquier, où l'abbé possédait son propre jardin, distinct de celui des moines[978]. On suppose ainsi qu'il aurait également pu avoir des appartements privés.

- Latrines/salles de bains/lavoirs

Nous avons très peu d'informations sur les latrines, salles de bains et lavoirs réservés aux moines dans les monastères étudiés ici. Les seuls témoignages que nous ayons sont des textes ; aucune structure n'a été retrouvé dans les fouilles.

Adalhard, l'abbé de Corbie (780/781-815 puis 822-826), écrit en 822 qu'il existait dans son monastère, dans l'espace réservé aux moines, un lavoir[979].

La mense conventuelle de 832 et le précepte de Charles le Chauve de 862 mentionnent à Saint-Denis l'existence d'une salle de bains – certainement non loin du Croult, au sud de l'abbatiale[980]. On suppose qu'elle était réservée aux moines.

---

[976] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap.1, p.5-6.
[977] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : « De clericis : Pulsantes duodecim, alii clerici septem. Ex his cellarium duo, ad lauendariam fratrum unus, ad curticulam abbatis unus, ad domum infirmorum tres. »
[978] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.303.
[979] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : « De clericis : Pulsantes duodecim, alii clerici septem. Ex his cellarium duo, ad lauendariam fratrum unus, ad curticulam abbatis unus, ad domum infirmorum tres. »
[980] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.

• Autres bâtiments

Grégoire de Tours évoque l'existence d'une école monastique à Agaune ; cela à travers le récit d'une femme offrant son fils en oblat au monastère afin qu'il y soit instruit pour devenir clerc. Il est dit que le fils progressa, avant de mourir, dans l'apprentissage des lettres spirituelles et chantait au chœur[981]. Il existait donc manifestement une école et au moins un édifice (ou une pièce) destiné à l'enseignement et aux études au VIe siècle. Celle-ci a sûrement perduré à l'époque carolingienne.

La mense conventuelle de 832 et le précepte de Charles le Chauve de 862 mentionnent à Saint-Denis l'existence d'un noviciat, et d'un cellier[982]. Bien que ces textes soient postérieurs à notre période d'étude, il est fort probable que ces bâtiments ou ces salles aient déjà existé au temps de Charlemagne.

Adalhard, l'abbé de Corbie (780/781-815 puis 822-826), écrit en 822 qu'il existait dans son monastère un cellier, dans l'espace réservé aux moines[983]. On sait qu'il existait également une école monastique, dirigée en 822 par Anshaire[984]. Elle était peut-être associée à la chapelle Saint-Jean-Baptiste.

Nous savons que le monastère d'Hersfeld s'est doté, à l'époque carolingienne, d'une école[985]. Elle n'a pas encore été localisée dans le complexe.

À Novalaise, parmi les bâtiments communautaires du début du IXe siècle retrouvés dans les fouilles, l'un d'entre eux avait une fonction utilitaire (fig.23)[986].

Il en a de même à Chelles, où un entrepôt ou un cellier a été dégagé lors d'investigations archéologiques (Chelles, fig.22)[987].

---

[981] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis libri historiarum*p.88 : « Mulier quaedam filium suum unicum ad hoc monasterium adducens, abbati tradidit erudiendum, videlicet ut factus clericus sanctis manciparetur officiis. Verum cum iam spiritalibus eruditus esset in litteris et cum reliquis clericis in choro canentium psalleret. »
[982] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.
[983] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : « De clericis : Pulsantes duodecim, alii clerici septem. Ex his cellarium duo, ad lauendariam fratrum unus, ad curticulam abbatis unus, ad domum infirmorum tres. »
[984] Héliot, 1957, p. 27.
[985] Struve, 1971.
[986] Cantino Wataghin, 2014, p.282.
[987] Charamond, 2012, p.82-85.

ii. Les bâtiments artisanaux

• Moulins, viviers et installations hydrauliques

À Saint-Denis, de vastes travaux hydrauliques ont été réalisés par les moines dès l'époque carolingienne dont la création d'une rivière artificielle (Saint-Denis fig. 53) afin d'alimenter le monastère (Saint-Denis fig. 44). Déjà en 832, le curetage annuel de cette rivière est prolongé, témoignant alors d'une existence plus ancienne[988]. La première mention d'un moulin sur le Croult, près du pont de Trecine, date de 894[989]. Les moines ont également construit un aqueduc et trois bassins (Saint-Denis fig. 44 et 53)[990]. Dans les couches d'abandon des bassins ont notamment été retrouvés des fragments de céramique dite « de Tating », datés du dernier quart du VIIIe siècle[991]. L'aqueduc et les bassins avaient été construits à une date antérieure – vraisemblablement dans le courant du VIIIe siècle.

Adalhard de Corbie nous rapporte dans les Statuts de 822 que le monastère possédait, dans des annexes situées à l'extérieur de celui-ci, un moulin et au moins deux viviers[992].

Le chroniqueur de Centula/Saint-Riquier, Hariulf, nous rapporte la présence d'un moulin dans le clos des moines, alimenté par le Scardon (fig.7)[993].

---

[988] Tessier, 1952, p.63 : « annualis etiam mundatio Crodoldi fluminis de villis ad hoc ex multo tempore ordinatis inexcusabiliter fiat ».

[989] Bautier, 1967, n°36 : « molendinum juxta monasterium super fluvium Chrodoldi super pontem Tricine ».

[990] Wyss, 2001, p.194-195. Il mesurait environ 0,25-0,30 mètre de large sur 0,25-0,45 mètre de hauteur. Sa pente était de 2 mètres au kilomètre.

[991] Ces tessons de céramique dite « de Tating » font ici figure d'exception. En effet, Saint-Denis est la zone la plus méridionale où cette poterie a été retrouvée.

[992] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367 : « Isti uero extra monasterium : Ad molinum duodecim, ad piscariam sex, ad stabulum duo, ad hortos octo, ad buriam septem, ad arboretam nouam duo, berbicarii duo, ad uiuarium unus.».

[993] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VII, p.56 : « Claustrum vero monachorum triangulum factum est, videlicet a sancto Richario usque ad sanctam Mariam, tectus unus; a sancta Maria usque ad sanctum Benedictum, tectus unus; itemque a sancto Benedicto usque ad sanctum Richarium, tectus unus. Sicque fit ut, dum hinc inde parietes sibi invicem concurrunt, medium spatium sub divo triangulum habeatur. Monasterium igitur secundum decretum regulae sanctissimi Benedicti ita dispositum fuit, ut omnis ars omneque opus necessarium intra loci ambitum exerceretur. Aqua autem torrentis Scarduonis ipsum claustrum praeterfluit, quae et ibi farnarium fratrum in vertiginem mittit. »

À Fulda, il est rapporté dans le *Catalogus abbatum fuldensium* que Sturm fit construire un canal dérivé de la rivière Fulda pour amener l'eau jusqu'au monastère (fig. 21)[994] et fit venir pour cela des terrassiers[995]. Il s'agit certainement du cours d'eau coulant au sud de l'abbatiale.

À Farfa, l'abbé Probat (770-781) entreprend, entre 777 et 778, d'importants travaux hydrauliques au sein du complexe monastique. Il fait notamment construire un aqueduc entre l'abbaye et la source Saint-Alexandre (près de Toffia)[996].

• Autres bâtiments et espaces

À San Vincenzo al Volturno, ont été retrouvés un four à briques, un atelier métallurgique (pour des objets en cuivre), une verrerie et une fonderie pour les cloches. Ils étaient contemporains de la construction de l'abbatiale Saint-Vincent-Majeure (phase 4) et ont disparu avec l'édification de l'*atrium* (fig.40)[997].

Il est possible que les bâtiments en pisé retrouvés au sud de la future abbatiale San Vincenzo al Volturno (voir la sous-partie dortoir, réfectoire et cuisine), aient été des ateliers ou une réserve (fig.11 et 50)[998], installés entre la phase 3c et la phase 4a1, c'est-à-dire entre le troisième quart du VIIIe siècle et le début de l'abbatiat de Josué (792-817), puis agrandis sous ce dernier (fig.49 et 51)[999].

---

[994] *Catalogus*, p.272: « sed et inter alia multa utilia partem fluminis Fuldae monasterio per aquaeductum introduxit ».

[995] *Vita Sturmi*, p.375 : « ne forte propter aliquam necessitatem foris vagandi fratribus opus fieret, congregatis quantis potuit fossatoribus, et ut ipse erat acer ingenio, explorato passim cursu fluminis Fuldae, non parvo spatio a monasterio ispius amnis fluenta a proprio abduxit cursu, et per non modica fossata monasterium influere fecit, ita ut fluminis impetus laetificaret coenobium.»

[996] *Regesto Farfa*, II, p.91, n°99 : « cooperuit os fontis aque manantis ab evo, et traxit aquam a pristino cursu suo, ab hoc loco miliarios tres. Porro hanc fabricari iussit formam, per montis huius latera hesam. Sub terra decurrens constricta, opitulante Christi gratia, hoc loco honeste fluit aqua » ; Enckell, 2008, p.25.

[997] Marazzi, 1997, p.193 ; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.128-156.

[998] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.133-135.

[999] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.158-192.

À Chelles, des bâtiments légers à vocation artisanale ont été retrouvés. Ils ont été régulièrement transformés entre la fin du VIIIe siècle et le IXe siècle. L'un d'entre eux était un atelier de métallurgie[1000].

Les rois mérovingiens avaient accordé au monastère d'Agaune, à une date inconnue, le droit de posséder un atelier monétaire. A.-M. Helvétius propose de l'associer au tonlieu et à la reconquête du territoire au temps de Gontran[1001]. On ne sait pas s'il existait encore à l'époque carolingienne, ni où il était implanté.

La mense conventuelle de 832 et le précepte de Charles le Chauve de 862 mentionnent à Saint-Denis l'existence d'ateliers – dont un de cordonnerie –, et d'une boulangerie[1002]. Bien que ces textes soient postérieurs à notre période d'étude, il est fort probable que ces bâtiments ou ces salles aient déjà existé au temps de Charlemagne (Saint-Denis, fig.53).

Une saunière a été découverte au sud du monastère d'Hersfeld ; elle daterait de l'époque carolingienne ou ottonienne, et témoigne de l'importance de l'activité économique au monastère[1003].

L'abbé de Corbie, Adalhard, mentionne en 822 l'existence de jardins dans son monastère. Nous avons connaissance des *brevia* (à comprendre comme des prescriptions administratives) pour l'administration des jardins par les *fratres hortoiani*. La présence des jardins (à cultiver) à Corbie est d'autant plus attestée que l'on sait qu'Adalhard y a été affecté lors de son entrée au monastère[1004]. Leur culture était néanmoins réalisée en grande partie par les serfs des domaines proches[1005]. Adalhard évoque également les vendanges pratiquées à l'abbaye, ce qui laisse imaginer que des vignes étaient plantées non loin de là[1006]. Plus tard,

---

[1000] Charamond, 2012, p.84.
[1001] Helvétius, 2015, p.123.
[1002] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.
[1003] Gensen, 1985, p.14-16.
[1004] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.9, p.525.
[1005] Kasten, 1986, p.131.
[1006] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 379 : « et ad ea opera que omni anno in monasterio funt, ut sunt uendemiae » ; Mérindol, 1993, p.81.

entre le XIIe et le XIVe siècle, des vignes sont d'ailleurs encore mentionnées au nord de l'abbaye.

Des *provendarii* (des laïcs) étaient affectés à plusieurs activités, réparties en *camara*. Leurs activités suggèrent l'existence de bâtiments réservés à leurs fonctions. La première *camara* regroupe trois cordonniers, deux palefreniers, un foulon ; la seconde, un serviteur, six forgerons, deux orfèvres, deux cordonniers, deux fabricants de boucliers, un parcheminier, un fourbisseur, trois fondeurs ; et la dernière, deux portiers dans le cellier, un dans la *dispensa* (pharmacie ?), et un pour l'infirmerie (autre que celle des moines) peut-être en tant que portier. À cela s'ajoutent un homme en charge du bûcher de la boulangerie, un autre à la porte intermédiaire, quatre charpentiers, quatre maçons, deux médecins, deux serviteurs pour la maison des vassaux[1007]. À cela il faut encore ajouter l'existence d'une brasserie. D'autres *provendarii* étaient affectés dans d'autres lieux : deux dans l'écurie, huit dans les jardins, sept dans la remise des voitures, deux dans le verger créé par Adalhard, et deux à la bergerie[1008].

À Centula/Saint-Riquier, des maisons réservées aux ouvriers se trouvaient manifestement à l'extérieur de l'enclos monastique[1009]. On sait également, d'après l'*Institutio* de l'abbé Angilbert (790-814), que les moines possédaient un jardin et qu'il existait un *broilum* – probablement une partie boisée – dans le monastère. Enfin, il semblerait que, dans le complexe, une salle faisait office de vestibule[1010].

[1007] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367: « Ad primam camaram sex : sutores tres, [ad] caualos duo, fuJIo unus. Ad secundam camaram decem et septem : ex his ad camaram unus, fabri grossarii sex, aurifices duo, sutores duo, scutarii duo, pargaminarius unus, saminator unus, fusarii tres. Ad tertiam camaram tres : ad cellarium et dispensam portarii duo, ad domum infirmorum unus. Gararii duo, ad lignarium in pistrino unus, ad portam medianam unus, carpentarii quattuor, mationes quattuor, medici duo, ad casam uasallorum duo. Isti sunt infra monasterium.»

[1008] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367 : « Isti uero extra monasterium : Ad molinum duodecim, ad piscariam sex, ad stabulum duo, ad hortos octo, ad buriam septem, ad arboretam nouam duo, berbicarii duo, ad uiuarium unus.».

[1009] *Ibid.*, Appendice VI, p.303 : « De quo loco per viam publicam coram supra dictis mansionibus fabrorum ad portam quę eis conjungitur, accedant ad Sanctam Mariam ad celebrandam missam. » Bernard, 2009, p.80 : Honoré Bernard pense alors que l'église était comprise dans une enceinte intérieure et dont les vestiges seraient à la base du mur du collatéral sud de l'abbatiale.

[1010] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.303.

iii. Espaces et aménagements de circulation

Des espaces et des unités architecturales ont été créés afin d'améliorer la circulation entre les différentes composantes du monastère.

À San Vincenzo al Volturno, lors des campagnes de construction du troisième quart du VIIIe siècle (phase 3c) et de l'abbatiat de Josué (792-817) (phase 4), pendant lesquels plusieurs églises et bâtiments sont édifiés, les bâtisseurs aménagent de nombreux accès, couloirs, galeries et escaliers entre eux, afin d'améliorer la circulation dans le monastère (fig.11)[1011]. Ils seront étudiés plus tard, dans la partie relative aux caractéristiques architecturales et fonctionnelles des différentes unités.

À Saint-Maurice d'Agaune, plusieurs portiques ont été construits à l'époque carolingienne, le long des bâtiments du complexe monastique. Ainsi, on retrouve un long corridor voûté au sud de l'abbatiale et un portique au sud de l'*aula*.

Il en va de même à Novalaise où le long des bâtiments communautaires, il y aurait eu des portiques ou des galeries[1012].

À Saint-Denis, dans la seconde moitié du VIIe siècle et aux VIIIe et IXe siècles, des galeries ont été construites entre le palais et les églises secondaires implantées au nord, Saint-Barthélemy, Saint-Pierre et Saint-Paul (Saint-Denis, fig.65)[1013]. La description de 799 mentionne des portiques ou des porches attenants à l'abbatiale et comprenant 59 grandes colonnes et 37 plus petites[1014]. Juste après, l'auteur de la description rapporte qu'il y a, à l'extérieur, dans les portiques, un total de 103 colonnes[1015].

À Farfa, des voies pavées ont été aménagées pour relier les différentes officines que comportait le monastère[1016]. À l'intérieur de celui-ci, des portiques étaient réservés aux moines alors que ceux à l'extérieur des murs étaient accessibles aux laïcs[1017].

[1011] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 2-4.
[1012] Cantino Wataghin, 2014, p.282-283.
[1013] Périn, Wyss, 2015, p.39; Wyss, 2016, p. 13.
[1014] Description 799 : « Excepto habet foras per illo porticos de illa ecclesia columnas capitales LVIIII, alias columnas minores XXXVII ».
[1015] *Ibid.* : « In summo sunt columnas deforas per ipsos porticos CXXX ».
[1016] *Chronicon farfense,* I, p.30-31 : «Officine cuncte laterculis cooperte habebantur, pavimenta vero lapidibus quadratis et septis omnia strata erant, ut usque hodie ex parte apparent ».
[1017] *Chronicon farfense,* I, p.30-31 : « Arcus deambulatorii per totum circuitum habebantur intus et foris, quia ut intra erant claustra ad utilitatem monachorum, ita erant extra laicorum.».

À Corbie, d'après le plan de Plouvier de 1658, les églises étaient reliées par un système de murs ou de galeries (Corbie, fig.2). Il est possible que cela ait déjà été le cas à l'époque carolingienne ; mais seules des fouilles permettraient de le confirmer.

À Chelles, à l'extrémité occidentale du mur nord du bâtiment conventuel nord-ouest, deux maçonneries parallèles ont été découvertes, et interprétées comme un départ de galerie se dirigeant vers la façade de l'abbatiale ; il pourrait s'agir des vestiges d'un *atrium* (Chelles, fig.22).

Enfin, à Centula/Saint-Riquier, les trois églises étaient reliées par des galeries de circulation comme l'attestent à la fois les textes d'Angilbert qui les appelle *longaniae*, mais aussi les gravures (Centula fi.1 et 2)[1018].

iv. Hôtellerie, *xenodochium*, *aula* et palais

Comme il a en déjà été question dans la partie relative aux implantations nouvelles, à l'époque carolingienne, l'accueil et le soin des invités, quel que soient leur statut, était un des principaux devoirs d'une communauté monastique. Des bâtiments destinés à les recevoir ont alors été édifiés. Parmi les monastères étudiés ici, il peut s'agir soit de constructions nouvelles, soit d'agrandissements ou de transformations de bâtiments préexistants.

• Les espaces pour les hôtes de marque

À San Vincenzo al Volturne, l'ancienne église sud est transformée en résidence sous l'abbatiat de Josué (792-817) (phase 4)[1019] – une hôtellerie pour les visiteurs de prestige selon R. Hodges et F. Marazzi, et la demeure de l'abbé selon A. Zettler. Cette nouvelle

[1018] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, p.296-306 : « Quod si ratio aeris hoc non permiserit, de Sancta Maria per longaniam terra tenus usque ad Ascensorium ipsius longaniae quo sursum ascenditur veniant. Quibus ibidem sursum ascendentibus per ipsam longaniam pergentes, ingrediantur per ostium Sancti Mauricii atque sic per medium ecclesiae accedant ad Sanctum Salvatorem missam ad perficiendam. »
[1019] Marazzi, 1997, p.192.

hôtellerie serait à mettre en relation avec un bâtiment interprété comme le réfectoire réservé aux hôtes de marque (fig.12)[1020].

À Saint-Maurice d'Agaune, à l'intérieur de l'enclos monastique, se trouvait, une *aula* du Ve siècle, remaniée jusque dans la première moitié du VIIIe siècle[1021]. Chauffée, elle était sûrement réservée aux hôtes de marque, à l'abbé, à l'évêque ou encore au roi (burgonde puis franc).

À Saint-Denis, plusieurs bâtiments civils ont été retrouvés (Saint-Denis fig.65, A2, B, C, D, F). On sait que plusieurs personnalités ont séjourné à Saint-Denis à l'époque carolingienne : le pape Étienne II en 754 et la reine Bertrade, notamment. Les *Miracula* rapportent le séjour de la mère de Charlemagne[1022]. Il y a fort à penser qu'un bâtiment était alors réservé à l'accueil des hôtes de marque à l'intérieur du monastère. Le texte rapporte que les hôtes de marques (en l'occurrence ici un chevalier du roi Pépin – celui qui fut enterré à Saint-Pierre) étaient accueillis dans un bâtiment de bois qui n'a pas encore été retrouvé[1023]. Plus tard, l'abbé Fardulphe (797-806) rapporte qu'il a construit, dans son monastère, un palais pour Charlemagne – dont les vestiges ont été retrouvés[1024].

Le monastère de Farfa possédait un palais. C'est l'abbé Hugues Ier (997-1038) qui l'évoque lorsqu'il parle des églises du monastère[1025]. Nous ne savons pas quand ce palais fut construit mais il est probable qu'il a existé (ou a été construit) sous Charlemagne qui y

---

[1020] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 415.
[1021] Antonini, 2015², p.100-104.
[1022] Hincmar, I, chap. 16 : «Betrada clarissima regina matre magni Karoli vitam in monasterium beatorum martyrum degente ».
[1023] Hincmar, I, chap. 4.
[1024] MGH, *Fardulfi abbatis carmina*, p. 353 :
« Inter quae sancti Dionysi rector ut aulae
Fieret , indulsit pacificus Carolus 1 .
Hanc benefactori construxit providus aedem ,
In qua cum famulis gaudeat ipse suis . »
[1025] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quarta autem in palatio regali constituta erat, quod ibi honorificum satis edificateum erat, in quo imperatores hospirabantur, quando illuc visitandi gratia veniebant ».

séjourne à l'occasion de son voyage à Rome en 800 – bien que le premier texte officiel d'une visite impériale au monastère date de 872[1026].

Dans la *Destructio*, Hugues Ier mentionne une chapelle mariale réservée aux femmes. Il précise également que, lors des visites de reines ou de femmes de l'aristocratie, l'abbé ou des moines pouvaient sortir du monastère et aller les rencontrer[1027]. E. Destefanis précise que ces mesures répondent à un besoin spirituel, mais aussi à une nécessité de bien accueillir des hôtes de marque. Il faudrait ainsi envisager que des structures d'accueil aient été réalisées pour ces prestigieux visiteurs féminins.

À Chelles, il existait un palais depuis l'époque mérovingienne, appelé *villa* jusqu'en 1008[1028]. Le roi Charlemagne a séjourné à Chelles en 804, notamment pour visiter Gisèle, malade[1029]. Nous ne savons pas s'il s'installe dans l'ancien palais mérovingien ou dans un autre bâtiment. Nous ne savons pas non plus si un palais a été construit ou reconstruit à l'époque de Gisèle.

Charlemagne se rend à Hersfeld en 782[1030]. Il y a donc fort à penser que des bâtiments réservés au roi et à sa suite alors en déplacement vers la Saxe ont été construits dans l'enceinte du monastère ou aux abords de celui-ci. Notons que les vestiges retrouvés (Hersfeld, fig. 15−n°1) et interprétés par Erdmann comme un « Volksburg » d'Henri Ier témoignent, peut-être, de la présence d'importants bâtiments laïques à proximité du monastère – présence qui serait assurée depuis la fondation du monastère.

[1026] *Regesto Farfa*, III, p.11-12, n°307.
[1027] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quinta vero ecclesia extra muros ipsius monasterii edificata in honore sancte Marie, […] sed quotiescumque regine aut alie mulieres causa qua supra diximus illuc properabant, in basilica parvula quam predicimus faciebant ad se venire abbatem ipsius loci aut fratres quos volebant, ut cum eis de spiritualibus agerent que oporterent ».
[1028] MGH, *Gregorii historiarum, liber VI,* chap. 46, p.319 : « ad villam Calensim, quae distat ab urbe Parisiaca quasi centum stadiis.».
[1029] MGH, *Annales Mettenses priores*, a°804, p.92.
[1030] Unger, 2004, p.590.

- Les hospices pour les pauvres et autres hôtelleries

À San Vincenzo al Volturno, les bâtiments en pisé déjà évoqués plus haut, auraient pu être une hôtellerie pour les artisans ambulants (fig.11 et 50)[1031].

Il est possible qu'un hospice pour les pauvres et les lépreux ait existé à Agaune, à l'époque carolingienne. On sait qu'il en existait un au VIe siècle, grâce à l'épitaphe de l'abbé Tranquillus (†526) qui évoque son activité auprès des lépreux[1032].

D'après Hincmar, le monastère de Saint-Denis était doté, dès l'époque de Dagobert, d'un hospice appelé *senodochium*, probablement destiné à accueillir les pèlerins (fig. 45)[1033]. On ne sait pas où il était implanté. Un diplôme de Charles le Simple de 898 mentionne deux bâtiments distincts : un hôpital pour les pauvres (*hospitale pauperum*), futur Hôtel-Dieu, et une hôtellerie (*cella hospitum*)[1034]. Il semblerait que l'hospice attribué à Dabogert et évoqué par Hincmar soit l'Hôtel-Dieu. Le texte de Charles le Simple rapporte que cet hôpital des pauvres, de même que « la terre dépendant du four et le petit enclos des frères », se trouvaient près d'une porte du *castellum* : « dans l'espace entre la porte de l'enceinte (donnant sur la chapelle de Saint-Remi) et la porte établie anciennement établie devant l'hôpital » (Saint-Denis, fig. 46 et 53). Il précise ensuite que, l'hôtellerie, quant à elle, a été instituée « anciennement », de l'autre côté du Croult.

[1031] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.133-135.
[1032] MGH, *Vita abbatum Acaunensium*, p.180.
[1033] Hincmar, *Gesta Dagoberti*, p.411.
[1034] Lauer, Lot, 1940, p.15-17, n°10 : « la porte établie anciennement devant l'hôpital des pauvres – comprenant cet hôpital, la terre dépendant du four et le petit enclos des frères (avec la poterne qui permet de sortir pour accomplir diverses activités) […] et de l'autre côté du Croult entre l'hôtellerie instituée anciennement et la cordonnerie ».

À Novalaise, il existait une *domus* destinée à accueillir « toutes les femmes qui se rendaient là-bas pour adorer Dieu »[1035] et associée à la chapelle Sainte-Marie[1036].

À Farfa, on sait qu'il existait dès 768 une hôtellerie pour les pauvres et les pèlerins[1037], bien que la première mention d'une *domus hospitum* date seulement de 1119. Celle-ci était associée à une maison (*casale*) qui la jouxtait et recevait une dîme.

Grâce à l'abbé Adalhard de Corbie (780/781-815 puis 822-826), on sait qu'il existait bien un hospice pour les pauvres dans son monastère. Adalhard aurait rédigé des *brevia* (à comprendre comme des prescriptions administratives) pour l'hospitalier de Corbie (*hospitalarius*) en charge de l'hospice pour les pauvres, les clercs en voyage, les pèlerins et les malades.

Adalhard mentionne également une maison réservée aux vassaux, « à l'intérieur du monastère »[1038].

v. Clôture

Aucune clôture n'a été retrouvée à San Vincenzo al Volturno, dont les limites semblent avoir été délimitée par des éléments naturels : la rivière Volturne à l'est et le massif rocheux au nord (San Vincenzo al Volturno, fig.6).

Il semblerait qu'il en ait été de même pour Novalaise même si la notion de clôture était bien présente à l'époque carolingienne. En effet, dans les textes, il est question des

---

[1035] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap. 2, p.8 : « : « domus, in qua hospitabantur omnes femine, quæ ad adorandum Deum ibi veniebant ».

[1036] Ibid. : « Eratque crux ibi Deo sacrata iuxta viam, muro et calce composita, que adhuc in odiernum permanet diem, in qua, ut opinor, erant preciose reliquie collocate ; quam nulla feminarum ultra eandem audebat vel quippiam progredi, ut ad seniorem aliquando perveniret monasterium ».

[1037] *Regesto Farfa*, II, n° 75, p. 72 : «pro nostra anima orent et pro nobis, et peregrinos vel minus potentes ibi suscipiant, et *senodochias ibidem faciant in ipso sancto monasterio ».*

[1038] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367: « […] ad casam uasallorum duo. Isti sunt infra monasterium.»

églises Sainte-Marie et Saint-Sauveur « hors les murs »[1039]. La Chronique évoque également l'enceinte qui existait au plus tard au XIe siècle[1040].

Le monastère de Centula/Saint-Riquier était ceint de murs forts, comme le dit l'abbé Angilbert (790-814) dans son *Libellus*[1041]. Il ne faut pas confondre cette muraille avec celle délimitant le cloître des moines et qui aurait été, selon les sources textuelles, un triangle formé de trois murs ponctué à ses trois angles par les églises du monastère (fig.1 et 2)[1042]. L'espace intérieur qu'ils délimitaient abritait les bâtiments conventuels.

À Hersfeld, on sait qu'une première enceinte est fortifiée en 925 par l'abbé Diethart (912-927). D'après Heinemeyer, une portion d'enceinte, construite selon lui dès la fondation de Lullus, a été retrouvée (fig.13) [1043].

À Saint-Maurice d'Agaune, il semblerait que la clôture monastique ait été constituée de corps de bâtiments – du moins en partie (Saint-Maurice d'Agaune fig.41 E)[1044].

[1039] *Liber cappellarum*, chap.26 et 68.
[1040] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap. 2, p.8-9 : « Erat enim ipse locus ita in circuitu suo oppido premunitus, ut cum modicis obstaculis possit undique protegi, aut cum stipitibus, maceriave, vel peribol ».
[1041] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p.61 : « Reliqua vero mœnia ipsius monasterii, eodem Domino cooperante, quae actenus conspiciuntur constructa, sicuti cernuntur omnia a fundamentis, studuimus cum turribus et cappellis reformare, et, ut habitatores illius in eo missarum solemnia frequentare, et omnipotenti Deo delectentur deservire, ipso adjuvante, muro curavimus firmiter undique ambire. »
[1042] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, chapitre III, p.56 : « Claustrum vero monachorum triangulum factum est, videlicet a sancto Richario usque ad sanctam Mariam, tectus unus; a sancta Maria usque ad sanctum Benedictum, tectus unus; itemque a sancto Benedicto usque ad sanctum Richarium, tectus unus. Sicque fit ut, dum hinc inde parietes sibi invicem concurrunt, medium spatium sub divo triangulum habeatur. Monasterium igitur secundum decretum regulae sanctissimi Benedicti ita dispositum fuit, ut omnis ars omneque opus necessarium intra loci ambitum exerceretur. Aqua autem torrentis Scarduonis ipsum claustrum praeterfluit, quae et ibi farnarium fratrum in vertiginem mittit. »
[1043] Gensen, 1985 ; Heinemeyer, 1991, p.26-27.
[1044] Antonini, 2015², p.104-105.

Dès le VIIe siècle, à Saint-Denis, il est question d'un ou de plusieurs *atrium/atria* dans lequel/lesquels sont construits les bâtiments du monastère[1045]. Il faudrait ainsi considérer ces *atria* comme des enclos. On sait que du temps de l'abbé Fulrad, une clôture de bois a été élevée pour encercler le monastère et le séparer du *vicus*[1046]. Les *Miracula sancti Dionysii* évoquent les différents éléments qu'il conviendrait d'associer à la clôture du temps de Fulrad (puis d'Hilduin)[1047].

Le monastère de Farfa possédait une enceinte dont le porche d'entrée des VIIIe-IXe siècles, a été retrouvé (Farfa, fig.15). Il a été remanié plusieurs fois et était le seul accès connu à l'époque[1048].

À Chelles, un mur de clôture, construit en même temps que les bâtiments conventuels de Gisèle (avant 788- v.810), a été retrouvé et atteste la présence d'un enclos autour du monastère (ou du moins d'une partie) (Chelles, fig. 22).

L'enclos de Corbie est mentionné par Adalhard, dans ses Statuts de 822. Il évoque les portes de la clôture : la porte Saint-Albin, la « seconde porte » et la « porte du milieu »[1049]. Il existait également une quatrième porte. Dans cette clôture, il convient de distinguer deux espaces : un strictement réservé aux moines ; et un où les laïcs et serviteurs du monastère sont autorisés. Un dernier espace, hors de la clôture, regroupait d'autres bâtiments à vocation artisanale.

[1045] MGH*, Concilia*, p.196 : « in basilicam dominae Mariae matris Domini, quae in atrium sancti Dyonisii martyris site est » ; MGH*, Diplomata spuria,* n°36, p.154 : « qui ad ipsa basilica vel infra eius atrio ad matriculas residere videntur » ; MGH*, Vita Eligii*, p.642 : « egressus Eligius temple deambulabat in atrio ».
[1046] Hincmar, I, chap. 14. : « ligneus murus quo Fulradus abba ambitum monasterii porrexerat ».
[1047] Wyss, 1996, p.39 ; 110.
[1048] Destefanis, 2015.
[1049] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.368.

vi. Cimetière

À San Vincenzo al Volturno, plusieurs lieux d'inhumation sont attestés dans l'enclos du monastère. Une grande concentration de sépultures du IXe siècle a été retrouvée sous le portique occidental de l'*atrium* de San Vincenzo Maggiore (fig.52 et 54)[1050]. Les tombes étaient alignées devant l'abbatiale[1051]. Au sommet du Colle della Torre, ont été découverts un cimetière (terrasse 5) (fig.60) et une église remontant à l'Antiquité tardive – tous deux encore utilisés à la période carolingienne (fig.6 et 16). Enfin, plusieurs sépultures ont été retrouvées à proximité et à l'intérieur des églises sud et nord, notamment devant cette dernière dans l'*atrium*. Si certaines tombes sont datées de la deuxième moitié du Ve siècle et deuxième moitié du VIe siècle (fig.18 et 24 – phase 1), on sait que cet espace sert toujours pour des inhumations ponctuelles pendant la phase 5 (fig.21 et 28).

Le monastère de Saint-Maurice d'Agaune a été fondé sur le site d'une ancienne nécropole. Aussi, depuis l'époque romaine et jusqu'à l'époque carolingienne, des inhumations ont été pratiquées dans le sanctuaire et ses alentours. L. Blondel a découvert une concentration de sépultures de l'époque carolingienne devant l'entrée orientale de l'abbatiale[1052]. Plusieurs sépultures étaient également aménagées dans des annexes au nord de l'abbatiale (Saint-Maurice d'Agaune, fig.30) ainsi qu'à l'ouest de celle-ci sur un replat.

À Centula/Saint-Riquier, les fouilles pratiquées dans les années 1960 dans la cour intérieure à l'est de l'abbatiale ont révélé une vaste nécropole carolingienne, dont plusieurs sarcophages et fragments ont permis la datation. Mais lors des fouilles de 1988, c'est tout un cimetière qui a été localisé sur l'ensemble de la surface de l'abbatiale[1053].

À Saint-Denis, une nécropole se trouvait depuis le Bas-Empire au nord de l'abbatiale (Saint-Denis, fig.38). Cette aire funéraire a été évaluée à environ un hectare – elle s'étend au nord au-delà des églises secondaires (fig. 64 et 65)[1054]. Elle a dû progressivement perdre sa fonction funéraire à mesure que les bâtiments civils carolingiens ont débordé sur cette

[1050] Voir la sous-partie relative à l'*atrium*.
[1051] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.98-104.
[1052] Blondel, 1948, p.41.
[1053] Bernard, 2002, p.99.
[1054] Wyss, 1996 , p.112.

zone. La fonction de cet espace a également muté lorsque les églises secondaires ont été affectées en paroisse pour le bourg[1055].

À Farfa, l'*atrium* occidental délimitait un espace funéraire où de nombreuses tombes ont été découvertes (fig. 20)[1056]. Les sépultures situées à l'intérieur de la cour étaient disposées en trois couches distinctes au-dessus de celles du VIe siècle. Les tombes les plus anciennes de cette nouvelle phase ont été datées du VIIIe siècle, grâce aux tessons de céramiques retrouvés[1057]. O. Gilkes et J. Mitchell pensent également que les espaces à l'extérieur des bras du transept de l'abbatiale carolingienne aient également été utilisés à des fins funéraires. Au haut Moyen Âge, lorsque l'enceinte romaine existait encore (fig. 10 phase 5), une mince allée d'environ 1 mètre de large courait entre le mur d'enceinte et le bras sud du transept. O. Gilkes et J. Mitchell suggèrent de voir là une zone funéraire qui fut remplacée dans le courant du Moyen Âge par une extension du bras du transept sud alors transformée en chapelle funéraire (Farfa, fig. 7). Ils supposent que le schéma a pu être répété au nord[1058].

En 820, Eigil, abbé de Fulda, ordonna la construction de l'église cimétériale Saint-Michel. Puisqu'elle a été construite au nord de l'abbatiale, nous supposons que le cimetière carolingien se trouvait alors dans cette même zone (Fulda, fig. 22).

À Corbie, le cimetière des moines se trouvait autour de l'église Saint-Jean (Corbie, fig.4)[1059]. Aucune fouille n'y a été pratiquée, malgré les travaux engagés au XXe siècle qui permirent de le localiser.

À Chelles, se trouvait déjà une nécropole mérovingienne sous le sol de l'église Saint-Georges (Chelles fig. 15 et 17). Elle se développe vers l'ouest et vers le nord à l'époque carolingienne[1060].

[1055] Wyss, 2016, p.24.
[1056] Gilkes, Mitchell, 1995, p.355.
[1057] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347. Il s'agit de fragments de céramiques sigillées claires africaines.
[1058] Gilkes, Mitchell, 1995, p.355.
[1059] Mérindol, 1993, p.68.
[1060] Charamond, 2012, p.59-61.

vii. Conclusion

Après avoir présenté les différentes unités architecturales et espaces constitutifs d'un complexe monastique, il est possible de dégager quelques conclusions, évidemment tributaires des sources parfois lacunaires que nous avons.

L'existence d'un cloître dans les complexes monastiques reconstruits au temps de Charlemagne suscite pour chaque cas des interrogations. Déjà, dans les textes, les noms qui peuvent désigner un cloître comme « claustra » « atrium » « porticus » peuvent également être traduits par enceinte, clôture ou encore galerie. Parfois il est même simplement question de cour ou d'organisation régulière des bâtiments. Aussi, résoudre la question de l'existence d'un cloître uniquement grâce aux sources textuelles peut être difficile. Ce sont souvent les fouilles qui permettent de retrouver ces cloîtres et de les localiser, mais là encore les formes peuvent être diverses. Il en sera question dans le chapitre suivant relatif aux caractéristiques architecturales et fonctionnelles des unités composant le monastère. Si à Chelles, il n'en existait pas on sait que des petits cloîtres ont été construits à Fulda, dès 750[1061], à Novalaise au IXe siècle[1062], probablement à Centula/Saint-Riquier vers 799[1063], et à San Vincenzo al Volturno, dans le troisième quart du VIIIe siècle[1064]. À Saint-Maurice d'Agaune, il est possible que les moines aient réutilisé les anciens bâtiments. Surtout, l'existence des cloîtres ne semble pas encore systématique, comme auraient pu le suggérer les cas de Chelles, de San Vincenzo al Volturno (pour son abbatiale) et de Farfa.

Comme cela a déjà été mentionné, le réfectoire, le dortoir et les cuisines étaient des unités architecturales indispensables à la vie en communauté. Bien que nous n'en ayons pas toujours conservé de mention dans les textes ou de vestiges, leur présence dans les monastères était certaine. Cependant, il convient de nuancer cette affirmation. Le dortoir

[1061] Jacobsen, 1991, p.132.
[1062] Cantino Wataghin, 2016.
[1063] Bernard, 2009, p.70.
[1064] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 2-4.

commun n'était pas forcément l'unique solution architecturale et, on sait qu'il pouvait exister en plus des cellules pour les moines, comme à Novalaise[1065]. Cette pratique est attestée au chapitre 22 de la règle de saint Benoît.

À l'heure actuelle, pour les monastères ici étudiés, aucun(e) *scriptorium*, bibliothèque ou chartrier n'a été retrouvée dans les fouilles. Pourtant, il semblerait que Saint-Maurice d'Agaune ait possédé une chancellerie, mais rien n'est assuré pour la période relative au règne de Charlemagne[1066]. Et on sait que des *scriptoria* étaient actifs à cette époque à Corbie, à Saint-Denis, à Fulda, à Hersfeld et à Farfa. Il faudrait certainement les associer à une bibliothèque, nécessaire pour conserver les manuscrits qui y étaient produits. Ce sont d'ailleurs ces derniers qui nous permettent de connaître l'existence de *scriptoria* dans ces monastères.

On a retrouvé dans plusieurs complexes des salles chauffées que l'on a considérées comme des salles réservées aux moines pour le travail, la lecture, les réunions ou tout simplement pour se réchauffer (San Vincenzo al Volturno ; Fulda ; Saint-Maurice d'Agaune ; Saint-Denis ; Corbie).

À Centula/Saint-Riquier du temps d'Angilbert (790-814), on sait que les moines tenaient un chapitre. En revanche, on ne sait pas si une salle ou un bâtiment était entièrement dévolu à cette utilisation[1067].

L'abbé était manifestement logé dans des appartements ou des bâtiments (ou du moins des appartements) distincts de ceux de la communauté. On pense en avoir retrouvé

[1065] MGH, *Chronicon Novalicense*, p.82 : « vel separati manere cum aliquantis senis senioribus ad aecclesiam domini Salvatoris. Aliorum autem caterva senum, quorum multitudo in unum habitare non quibat, in diversis cellulis in circuitu manebant ecclesiarum, de quibus tuguriolis, nisi cum nimia infirmitas obstitisset, oportunis horis ad capitulum et ad mensam pariter occurrebant. Turba vero iuvenum fratrum regularium omnis summa cum custodia infra claustra inclusi retinebantur monasterii ».

[1066] ACV, cote CIa, chancellerie des rois de Bourgogne ; Coutaz, 2015, p.13.

[1067] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.296 : « Dominica palmarum omne vespertinum et nocturnum officium in ecclesia Sancti Salvatoris et Sancti Richarii celebretur. Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi » ; *Ibid.*, p.304 : « In die vero fratres post capitulum ad sanctum Benedictum vestes induant » et p.296 : «Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi».

des vestiges à San Vincenzo al Volturno[1068]. Pour les autres complexes monastiques nous n'avons à disposition que des sources textuelles. On le suppose lorsqu'il est question du jardin de l'abbé à Centula/Saint-Riquier[1069]. À Corbie aussi, on sait que l'abbé possédait son propre jardin ou sa propre cour. On peut alors supposer qu'il bénéficiait d'un logement privé. Enfin, l'exemple de Novalaise nous apprend que, parfois, celui-ci pouvait être associé à une chapelle[1070].

On suppose qu'il devait exister dans chaque monastère un espace ou un bâtiment affecté aux latrines ; mais pour les exemples traités ici, aucun document ne les évoque ni aucun vestige n'en a été retrouvé. En revanche, on a connaissance d'un lavoir pour les moines à Corbie[1071] et d'une salle de bains à Saint-Denis[1072].

De même que pour les *scriptoria*, bibliothèque et chartrier, nous n'avons retrouvé aucun vestige de noviciat dans les monastères présentés ici. Pourtant, les textes en mentionnent et on sait qu'ils existaient à l'époque de Charlemagne à Corbie[1073], et peut-être à Saint-Maurice d'Agaune (attesté depuis le VIe siècle)[1074], à Saint-Denis (attesté en 832)[1075]. On en est moins sûr pour Hersfeld[1076].

Les celliers ne sont également connus que dans les textes. Bien que ceux-ci soient postérieurs à notre période d'étude, il est fort probable que les bâtiments dont il est question

---

[1068] Marazzi, 2002, p.264.
[1069] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.303.
[1070] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap.1, p.5-6.
[1071] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : « De clericis : Pulsantes duodecim, alii clerici septem. Ex his cellarium duo, ad lauendariam fratrum unus, ad curticulam abbatis unus, ad domum infirmorum tres. »
[1072] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.
[1073] Héliot, 1957, p. 27.
[1074] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis libri historiarum*p.88 : « Mulier quaedam filium suum unicum ad hoc monasterium adducens, abbati tradidit erudiendum, videlicet ut factus clericus sanctis manciparetur officiis. Verum cum iam spiritalibus eruditus esset in litteris et cum reliquis clericis in choro canentium psalleret. »
[1075] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.
[1076] Struve, 1971.

aient déjà existé au temps de Charlemagne. Il en existait à Saint-Denis[1077], à Corbie[1078], à Novalaise et à Chelles[1079].

On sait que des moulins étaient installés à Corbie, avec deux viviers[1080], de même à Centula/Saint-Riquier à l'époque de Charlemagne[1081], et qu'à Saint-Denis[1082], à Farfa[1083] et à Fulda[1084], de grands travaux hydrauliques ont été menés. Ces installations favorisaient l'autonomie du monastère qui pouvait ainsi produire sa propre nourriture, sa propre farine – et ainsi son pain. Le chapitre 48 de la règle de saint Benoît précise que les moines doivent effectuer des travaux manuels chaque jour. Ainsi, ce sont les moines ou bien des artisans laïcs qui pouvaient s'occuper des moulins et des viviers.

À travers les différents exemples abordés ici, on a pu constater qu'une multitude d'ateliers pouvaient exister dans un monastère (stockage, métallurgie, cordonnerie, boulangerie etc.). Enfin, nous ne reprendrons pas ici la longue liste d'ateliers énumérés par Adalhard à Corbie, qui démontre à quel point les monastères deviennent à cette époque d'importants centres économiques.

Dans plusieurs cas, à San Vincenzo al Volturno, à Saint-Maurice d'Agaune, à Saint-Denis, à Farfa,à Centula/Saint-Riquier, peut-être à Corbie et à Chelles, ces différentes

---

[1077] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.
[1078] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : « De clericis : Pulsantes duodecim, alii clerici septem. Ex his cellarium duo, ad lauendariam fratrum unus, ad curticulam abbatis unus, ad domum infirmorum tres. »
[1079] Cantino Wataghin, 2014, p.282 ; Charamond, 2012, p.82-85.
[1080] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367 : « Isti uero extra monasterium : Ad molinum duodecim, ad piscariam sex, ad stabulum duo, ad hortos octo, ad buriam septem, ad arboretam nouam duo, berbicarii duo, ad uiuarium unus.».
[1081] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VII, p.56 : « Aqua autem torrentis Scarduonis ipsum claustrum praeterfluit, quae et ibi farnarium fratrum in vertiginem mittit. »
[1082] Wyss, 1996, p. 319.
[1083] *Regesto Farfa*, II, p.91, n°99 : « cooperuit os fontis aque manantis ab evo, et traxit aquam a pristino cursu suo, ab hoc loco miliarios tres. Porro hanc fabricari iussit formam, per montis huius latera hesam. Sub terra decurrens constricta, opitulante Christi gratia, hoc loco honeste fluit aqua » ; Enckell, 2008, p.25.
[1084] *Catalogus*, p.272: « sed et inter alia multa utilia partem fluminis Fuldae monasterio per aquaeductum introduxit ».

composantes étaient reliées entre elles par des galeries, des couloirs, des systèmes de rampe ou des escaliers qu'il conviendra d'étudier plus précisément dans le chapitre suivant.

On a pu constater que différents types d'hôtelleries étaient implantés dans les monastères. On peut trouver des palais ou des hôtelleries pour les hôtes de marque comme à San Vincenzo al Volturno (au nord dans l'ancienne église sud), à Saint-Maurice d'Agaune (à l'est dans l'*aula* du Ve siècle remaniée), à Saint-Denis (au nord-ouest avec plusieurs bâtiments civils), à Farfa (au sud), à Chelles (peut-être au nord ou au sud-est) et peut-être à Hersfeld. Dans d'autres cas, comme à Farfa, Corbie, il s'agit d'hospices réservés aux pauvres et aux pèlerins, notamment. Il en existait deux à Saint-Denis ; d'autres étaient réservés aux femmes comme à Novalaise et à Farfa. Enfin Adalhard mentionne une « maison des vassaux » à l'intérieur du monastère. Là encore, leur présence correspond bien à un des préceptes de la règle de saint Benoît qui veut que chaque monastère se fasse un devoir d'accueillir pauvres comme riches en son sein (chapitre 53). Lorsque des hôtes importants séjournent au monastère, l'abbé doit même manger avec eux. Par ailleurs, ils doivent partager la même cuisine.

Tous les monastères ne semblent pas avoir été ceints d'une clôture, comme on peut le penser à partir des exemples de San Vincenzo al Volturno et de Novalaise. À Saint-Denis et à Chelles, il en existait à l'époque de Charlemagne ; on en est moins sûr pour Hersfeld et Saint-Maurice d'Agaune. Celle de Saint-Denis se confond dans les textes avec le terme d'*atrium* qu'il conviendrait, comme pour l'*atrium* de Farfa, de considérer comme une partie intégrante de la clôture. On peut y imaginer alors plusieurs types de clôture comme à Centula/Saint-Riquier et à Corbie : une uniquement pour l'enclos des moines et une pour le complexe entier, reliant les églises entre elles.

Enfin, les cimetières n'ont pas toujours été très bien localisés. Il est certain que les moines avaient aménagés plusieurs lieux d'inhumation dans leur monastère. Les sépultures n'ont pas été forcément concentrées en un seul endroit.

On remarque déjà des concentrations de sépultures dans les abbatiales même comme à Centula/Saint-Riquier[1085] et à Saint-Maurice d'Agaune[1086], en particulier au niveau des entrées. Les espaces autour de l'abbatiale ont également été utilisés à des fins funéraires : à l'extérieur des bras du transept pour Farfa (Farfa, fig. 7)[1087], dans des chapelles funéraires au nord et à l'ouest pour Saint-Maurice d'Agaune.

Ainsi de nombreuses sépultures ont été découvertes aux entrées des abbatiales, qu'il s'agisse d'une simple cour comme à Saint-Maurice d'Agaune, d'une avant-nef comme à Novalaise et Saint-Denis, ou d'un *atrium* comme à San Vincenzo al Volturno (fig.51)[1088] et à Farfa (fig. 20)[1089]. Ces concentrations semblent pour certaines, correspondre à des sépultures privilégiées ; et il faudrait imaginer un autre emplacement pour le cimetière des moines.

On remarque également, dans le cas de certains monastères à sanctuaires multiples, que le cimetière se développe autour et/ou dans une église à vocation funéraire. Ainsi, à Corbie, autour de l'église Saint-Jean (Corbie, fig.4)[1090] ; à Chelles, au nord-ouest du complexe autour des églises Saint-Georges et Sainte-Croix (Chelles fig. 15 et 17)[1091] ; à Saint-Denis, au nord, autour des églises secondaires (fig. 64 et 65)[1092] ; et à San Vincenzo al Volturno, au sommet du Colle della Torre, autour d'une église remontant à l'Antiquité tardive (fig.6 et 16), ainsi qu'à proximité et à l'intérieur des églises sud et nord, notamment devant cette dernière dans l'*atrium* (fig.21 et 28). On suppose que le cimetière de Fulda se trouvait au nord, là où plus tard, en 820, Eigil fait construire une nouvelle église cimétériale Saint-Michel (Fulda, fig. 22).

Ainsi, on constate que les inhumations – outre celles retrouvées dans les églises et les *atria* – ont davantage été pratiquées dans le secteur nord.

[1085] Bernard, 2002, p.99.
[1086] Blondel, 1948, p.41.
[1087] Gilkes, Mitchell, 1995, p.355.
[1088] Voir la sous-partie relative à l'*atrium*.
[1089] Gilkes, Mitchell, 1995, p.355.
[1090] Mérindol, 1993, p.68.
[1091] Charamond, 2012, p.59-61.
[1092] Wyss, 1996, p.112.

III. Caractérisation architecturale

B. Modifications de complexes plus anciens

3. Caractéristiques architecturales et fonctionnelles des différentes unités et de leurs composantes

Comme cela a déjà été présenté en introduction du chapitre relatif aux implantations nouvelles, il n'est pas question ici d'énumérer les édifices présents dans chaque complexe (tâche déjà réalisée) ni d'en décrire les états antérieurs (évoqués dans les notices) – sauf si cela s'avère nécessaire, au regard de ce qui s'est fait au temps de Charlemagne. Il conviendra d'étudier, dans le détail, les caractéristiques architecturales et fonctionnelles des unités architecturales et de leurs composantes (mobilier, décor etc.), celles dont nous avons conservé des vestiges ou, au moins, une description textuelle. Leurs comparaisons nous permettrons, à nouveau, de déterminer s'il y a eu une tendance générale propre au règne de Charlemagne.

a. Les sanctuaires et leurs annexes

i. Les sanctuaires

- Les dimensions générales des édifices

À des édifices monumentaux, répondent d'autres aux dimensions bien plus modestes – les églises secondaires étant, bien entendu, nettement plus petites que les abbatiales, qu'il s'agisse de reconstructions totales ou non.

Plusieurs dimensions ont été proposées pour l'abbatiale de Fulda. J. Vonderau, a estimé qu'elle avait une longueur de 72 mètres pour une largeur totale de 35,50 mètres (33,40 mètres pour Oswald). Selon H. Hahn, elle avait une longueur intérieure d'environ 93,50 mètres pour une largeur totale de 35,80 mètres (Fulda fig. 18)[1093]. E. Krause considère qu'elle avait mesurait 68 mètres de long sur environ 20 mètres de large (Fulda fig.30)[1094].

[1093] Hahn, 1985, p.185-186.
[1094] Krause, 2002, p.164.

Pour T. Platz, elle aurait fait 94 mètres de long pour 18,10 mètres de large [1095]. Malgré le peu de vestiges retrouvés, l'abbatiale de Centula/Saint-Riquier aurait mesuré environ 80 mètres de long pour 33 mètres de large. L'abbatiale de Saint-Denis mesurait 64 mètres de long pour une largeur d'un peu plus de 21 mètres au niveau de la nef et 27 mètres au niveau du transept[1096]. L'abbatiale San Vincenzo Maggiore de San Vincenzo al Volturno mesurait 63,5 mètres de long sur 28,2 mètres de large[1097]. F. Marazzi rapporte que sans prendre en compte la longueur des absides, l'église mesurerait 56,75 mètres de long pour 28,2 mètres de large, soit un rapport 1/2[1098]. L'abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune mesurait, lors de l'aménagement du chœur occidental (6e église – phase 8) 51,6 mètres sur 20,6 mètres[1099]. L'église X d'Hersfeld a été reconnue sur environ 46 mètres de long (porche inclus) pour 22 mètres de large supposés. L'abbatiale de Farfa aurait mesuré plus de 31 mètres de long (son extrémité orientale d'avant 830 n'a pas été reconnue) pour environ 16/17 mètres de large. L'abbatiale de Novalaise, est de loin la plus petite de ce corpus et mesurait environ 25 mètres de long pour 16 mètres de large (chapelles et avant-nef incluses).

Quant aux églises secondaires, nous savons que l'église « sud » de San Vincenzo al Volturno mesurait 17,6 mètres de long sur 7,05 mètres de large dans œuvre[1100]. Les dimensions internes de l'église « nord » étaient de 16,44 mètres de longueur (à partir du sommet de l'abside) pour 6,71 mètres de largeur[1101]. On ne connaît de l'église de la terrasse 3 que sa nef et l'amorce d'un transept[1102] ; elle aurait eu une largeur totale d'environ 12 mètres. À Chelles, l'éventuelle église secondaire était un édifice quadrangulaire de 13,50 mètres de côté[1103]. L'église Notre-Dame-et-tous-les-apôtres de Centula/Saint-Riquier aurait mesuré environ 21 mètres de long (porche inclus) pour 16 mètres de large. Enfin, l'église

[1095]Platz, 2010, p.86.
[1096] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p. 44.
[1097] Carella, 2011, p.160 ; Hodges, Mitchell, 1995, p.34-35 ; 32 *passi* sur 16, d'après la chronique citée plus haut, soit 36 pas de long sur 16 de large et 12 de haut).
[1098] Marazzi, 2008, p.328.
[1099] Ibid., p.83.
[1100] Carella, 2011, p.148.
[1101] Carella, 2011, p.150-151.
[1102] Hodges, 1993, p.95.
[1103] Gillon, 1998, p. 64-97.

Sainte-Marie de Novalaise mesurait environ 12 mètres de long pour un peu plus de 4 mètres de large.

- La titulature des sanctuaires

Nous pouvons constater la grande diversité des titulatures. Notons bien que ces édifices ont été construits dans des régions parfois fort éloignées les unes des autres, et surtout à des époques très différentes, entre le IVe siècle et le VIIIe siècle. Soumises à diverses liturgies, elles ont conservé leur titulature d'origine malgré les remaniements de l'époque carolingienne. L'abbatiale de San Vincenzo al Volturno est ainsi consacrée à saint Vincent, celle de Saint-Maurice d'Agaune à saint Maurice, celle de Saint-Denis à saint Denis, celle de Centula/Saint-Riquier à saint Riquier et au Sauveur, celle de Novalaise à saint Pierre, celle d'Hersfeld était dédiée aux saints Simon et Jude Thadée, celles de Farfa et de Chelles à la Vierge, celle de Corbie aux saints Pierre et Paul, et celle de Fulda au Sauveur[1104]. Cependant, avec l'arrivée des reliques de son co-fondateur, le monastère de Fulda a été très tôt associé à saint Boniface et appelé *monasterium sancti Bonifatii* ou encore *monasterium sancti Salvatoris et sancti Bonifatii martyris Christi*[1105].

Parmi les sanctuaires secondaires construits ou modifiés à l'époque de Charlemagne, on trouve des églises Saint-Vincent-Mineur, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Marie-Mineure, à San Vincenzo al Volturno ; Sainte-Marie et Saint-Sauveur à Novalaise ; Saint-Jean à Corbie ; Notre-Dame-et-tous-les-apôtres et Saint-Benoît à Centula/Saint-Riquier.

- L'implantation des sanctuaires

L'abbatiale de Fulda se développe à une centaine de mètres au nord du Waides, dans le secteur septentrional du complexe (Fulda, fig.20).

L'abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune était dans la partie nord du complexe monastique, en haut d'une terrasse, contre la paroi rocheuse. La seconde église du

[1104] UBF, n°34, p. 61 : « ad monastirio noncupante Fulda, qui est constructus in honore sancti salvatoris, quem sanctus Bonefatius a novo construxit opere, ubi ipse praeciosus martyr corpore requie[scit] »
[1105] Ibid., n°19, p.37-38, n°25, p.48-50 ; n°33, p.58, n°61, p.103-104.

complexe, l'église du Parvis, se trouvait dans la partie nord-est du complexe et était placée dans l'alignement de l'abbatiale (Saint-Maurice d'Agaune, fig.41, B).

À Saint-Denis, le Croult coule juste au sud de l'abbatiale qui semble avoir été au centre du complexe monastique – si l'on considère que les bâtiments monastiques ont bien été au sud de celle-ci (Saint-Denis, fig.44 et 53). Le complexe possédait au nord plusieurs autres églises implantées en enfilade selon un même axe est-ouest : Saint-Barthélemy, la plus à l'ouest[1106] ; Saint-Pierre, au centre ; Saint-Paul, plus à l'est, et Saint-Jean, à l'extrême est,[1107]. Ces églises ne semblent pas avoir été remaniées à l'époque carolingienne bien qu'elles aient toujours été utilisées (Saint-Denis fig. 57, 58 et 65).

À San Vincenzo al Volturno, les églises dites « sud » et « nord » ont été édifiées, côte à côte, dans le secteur nord-est du complexe (fig. 18 et 22)[1108] ; la nouvelle abbatiale est construite à environ 150 mètres de l'ancien centre monastique, cette fois-ci le long du flanc sud du Colle della Torre (fig.12).

À Novalaise, l'église abbatiale Saint-Pierre se trouve sur un faux-plat, au pied du col (Novalaise fig.2 et 6)[1109]. Les chapelles Saint-Michel et Saint-Sauveur se situent dans le secteur sud du complexe monastique, au bord de l'escarpement descendant au torrent (fig.6). Saint-Sauveur aurait été construite hors les murs, selon le *Liber cappellarum*[1110]. Contrairement à la chapelle Sainte-Marie qui est particulièrement excentrée, Saint-Sauveur était peut-être juste à la limite de la clôture.

À Corbie, bien qu'aucune fouille ne permette de l'assurer, si l'on s'en tient aux gravures du *Monasticon Gallicanum* (Corbie fig. 4) et de la *Corbeia renovata illustrata* (Corbie fig.5), les deux églises Saints-Pierre-et-Paul et Saint-Étienne se trouvaient dans le secteur sud-ouest du complexe ; Saints-Pierre-et-Paul était la plus au sud et Saint-Étienne était la plus à l'ouest. Entre celles-ci, a été construite l'église Saint-Jean (Corbie, fig.2, 4 et 5). La proximité de ces trois églises, telle qu'on la constate sur les gravures modernes (Corbie fig. 4 et 5), est certainement la même qu'à l'époque carolingienne. Nous n'imaginons que

[1106] Wyss, 1996, p.114.
[1107] Wyss, 2016, p.18.
[1108] Carella, 2011, p.148.
[1109] Cantino Wataghin, 2014, p.280.
[1110] *Liber cappellarum*, p.68.

difficilement leurs reconstructions respectives sur d'autres sites que ceux prévus dès leur origine.

À Chelles, les deux premiers sanctuaires, Saint-Georges et Sainte-Croix, se trouvaient dans le secteur nord-ouest du complexe (Chelles, fig.17). Ensuite, la nouvelles abbatiale Notre-Dame est implantée à une centaine de mètres à l'est de celles-ci (Chelles, fig. 22).

À Farfa, plusieurs églises sont implantées autour de l'abbatiale : une au sud de son chevet (fig. 11, n°10 et fig. 15)[1111], en marge du *claustrum*, dans le secteur où l'on suppose que se trouvait le palais ; et une peut-être au nord de sa nef. Enfin, il en existait une en dehors des murs du monastère, et réservées aux femmes qui, selon une coutume antique, ne pouvaient pas pénétrer dans le monastère[1112] – E. Destefanis a situé cette chapelle à l'ouest du monastère, en marge du complexe abbatial et de son territoire (Farfa fig. 3 et 4)[1113].

À Centula/Saint-Riquier, l'église dédiée au Sauveur et à saint Riquier (l'abbatiale) était dans le secteur nord du complexe, celle dédiée à la Vierge et aux saints apôtres, tout au sud, après le cours d'eau Scardon, et la troisième dédiée à saint Benoît, à l'est, au bord du Scardon (fig.1 et 7)[1114]. Incluse dans le cloître des frères, d'après la chronique de Saint-Riquier, cette dernière était vraisemblablement réservée à l'usage exclusif des moines. Trois chapelles se trouvaient à l'ouest de l'église Saint-Riquier, reliées entre elles par des murs formant alors un *atrium* : Saint-Michel à l'est, Saint-Raphaël au nord et Saint-Gabriel au sud[1115].

[1111] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.

[1112] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quinta vero ecclesia extra muros ipsius monasterii edificata in honore sancte Marie, parva quidem sed mirifice constructa, ubi mulieres conveniebant orationis causa et visitationis, quia, ut senum refert relatio, antiquitus nulla mulierum intra muros illius ingrediebatur monasterii ; sed quotiescumque regine aut alie mulieres causa qua supra diximus illuc properabant, in basilica parvula quam predicimus faciebant ad se venire abbatem ipsius loci aut fratres quos volebant, ut cum eis de spiritualibus agerent que oporterent ».

[1113] Destefanis, 2015.

[1114] *Ibid.*, p.56 : « Quarum major et prima est in honore sancti Salvatoris et S. Richarii; alia in honore sanctae Dei genitricis semperque virginis Mariae et sanctorum apostolorum; tertia vero, in claustro fratrum, in honore S. Benedicti abbatis et reliquorum sanctorum regularium abbatum. »

[1115] *Ibid.*, appendice VI, p.296-29 : « in ecclesiis vero sanctorum angelorum Gabrielis, Michaelis, Raphaelis altaria tria » ; *Ibid.*, II, Chapitre VIII, p.60 : « Sed et altare beati archangeli, Gabrihelis, quod est situm in porta meridiana, VIII Kal. Aprilis in Annuntiatione sancte Mariae Michaelis ero, quod est in porta occidentali, III Kal. Oct., a Hildiwardo, venerabili episcopo ; Raphaelis

- Chevet et chœur(s)

♦ Orientation du chevet et nombre de chœurs

Les abbatiales de Saint-Denis et d'Hersfeld, les églises secondaires de Centula/Saint-Riquier, les églises de Novalaise, et probablement celles de Corbie, étaient orientées. En revanche, les églises de San Vincenzo al Volturno et l'abbatiale de Farfa sont occidentées.

Trois cas plus atypiques se détachent : Saint-Maurice d'Agaune, Fulda et Centula/Saint-Riquier. Si dans un premier temps l'abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune possédait un seul chœur orienté, un second à l'ouest lui a été ajouté (Saint-Maurice d'Agaune fig.30 et 33). Cependant, comme la construction du chœur occidental s'est faite quelques années après celle de la crypte orientale, A. Antonini doute que le chœur oriental ait continué à être utilisé tel quel, comme l'avançait L. Blondel avec l'hypothèse d'un double chœur carolingien ; en effet, les reliques avaient très tôt été transférées dans la nouvelle crypte occidentale, et l'abside orientale percée pour former la nouvelle entrée de la basilique.

À Fulda, la nouvelle église construite par Baugulf possédait un chevet orienté. Aussitôt après, du temps de Ratgar, est ajouté un deuxième chevet à l'ouest (Fulda fig.34).

À Centula/Saint-Riquier, l'abbatiale a été construite avec deux chœurs opposés, un à l'ouest et un à l'est (Centula fig.1).

♦ Chevet plat/rectangulaire

L'abbatiale de Centula/Saint-Riquier possédait deux chevets. Celui à l'ouest, dédié au Sauveur semble avoir été constitué d'un chevet rectangulaire associé à un transept et à une tour de croisée flanquée de tourelles d'escalier (Centula fig.1 et 16)[1116]. D'après un angle maçonné retrouvé et des calculs (non précisés dans ses articles), Honoré Bernard propose de reconstituer le chœur occidental et d'y voir deux polygones concentriques reposant sur de grandes arcades avec alternance des supports (les points forts étant des piles au nord et

autem altare, quod est in porta septentrionali, II Nonas Septembris, in honore isporum archangelorum, omnium virtutum cęlorum, a Jesse religioso episcopo optime est consecratum. »

[1116] Bernard, 2002, p.92.

au sud) : un octogone et héxadégagone (Centula fig.17). Ce dernier reposait certainement sur trois arcades à chacun des quatre points cardinaux ; mais seules les traces d'arrachement au niveau des murs sur lesquelles elles s'appuyaient en témoignent[1117]. Cette restitution repose sur l'idée qu'un bloc de fondation supportant lesdites piles aurait dû se trouver à l'angle en question. L'hypothèse, bien que fragile au vu des vestiges seuls actuellement attestés, reste toutefois admissible dans la mesure où l'on observe sur deux gravures du XVIIe siècle (inspirées d'une représentation médiévale de l'abbaye) une tour à l'ouest (Centula fig.1 et 2). Quant à savoir s'il s'agit là d'un octogone à l'intérieur d'un hexadécagone, rien n'est moins sûr. Nous pouvons au moins retenir l'idée d'un chœur occidental à plan centré, surmonté d'une tour.

Si l'on accepte l'hypothèse des deux polygones, en reconstituant leur tracé selon l'angle trouvé, il apparaît que l'octogone était désaxé par rapport aux accès vers l'est et l'ouest. Au rez-de-chaussée donc, au lieu d'offrir une ouverture face à l'entrée, c'est un angle (et donc un support) qui barre le passage[1118]. Ceci s'expliquerait par le fait qu'on y ait logé une niche ou une arcade afin d'accueillir la *capsa major*, évoquée par Angilbert (790-814)[1119]. Cet espace au rez-de-chaussée est appelé la « crypte sous le Sauveur »

Dans l'espace compris à l'ouest, entre l'octogone et la limite retrouvée par H. Bernard, il y avait un front occidental précédé d'un porche[1120]. Le chevet était donc composé d'une tour de croisée octogonale de quatre mètres de côté flanquée à l'ouest, au nord et au sud de trois unités de plan rectangulaire, qui pourraient avoir mesuré 5,20 mètres sur 13,60 mètres ; cela si on accepte les données fournies par H Bernard. L'archéologue propose ainsi de voir quatre espaces rectangulaires - le quatrième empiétant sur la nef à l'est du chœur occidental - qu'il appelle *augmenta*[1121] ; ils se répartissent autour de l'octogone, formant une croix grecque (Centula fig.17).

[1117] *Ibid.*, p.96.
[1118] *Ibid.*, p.95.
[1119] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre IX, p.66 : « in nomine sanctę Trinitatis cum multa diligentia preparavimus capsam majorem auro et gemmis ornatam, in qua posuimus partem supradictarum reliquiarum, quam cum ipsis, ob venerationem illorum sanctorum quorum reliquie in ea recondi videbantur, subtus cryptam Sancti Salvatoris ponere studuimus. »
[1120] Bernard, 2002, p.96.
[1121] *Ibid.*, 2002, p.96.

Par ailleurs, les textes livrent de précieux renseignements au sujet de l'élévation de la tour du Sauveur (Centula fig.1, 2, 8 , 10 et 18). La procession des Rameaux, racontée par Angilbert dans son *Institutio*[1122], remontait jusqu'au sanctuaire du Sauveur à l'étage de la tour du même nom en empuntant des tourelles d'escalier appelées *cochleae*[1123], construites à l'endroit où se joignaient les murs latéraux de ce qu'Honoré Bernard appelle les *augmenta* et du porche. (Centula fig.7). Cet espace se devait d'être suffisamment vaste pour pouvoir accueillir la foule qui s'y réunissait au temps de Pâques (Centula fig.22)[1124]. S'il s'agit bien d'une tour, il serait logique de voir l'espace du rez-de-chaussée reproduit à l'étage et présenter la quasi-même disposition : ce que les dessins semblent montrer. Il est cependant possible d'imaginer l'incorporation des *augmenta* (autrement dit les branches de la croix grecque) pour former une vaste salle à l'étage, qui s'ouvrait peut-être en balcon vers l'est et la nef. H. Bernard propose de restituer, à partir des piliers découverts, l'ensemble du rez-de-chaussée couvert de voûtes d'arêtes, espace central comme *augmenta*[1125]. Par ailleurs, malgré la hauteur de la tour et la place encore disponible, il ne semble pas y avoir eu d'étage supérieur[1126], en revanche un dernier étage était peut-être accessible par les tourelles, uniquement pour la zone des *augmentae*.

Enfin, Honoré Bernard invoque la similitude des modules métriques entre le sanctuaire Saint-Sauveur et l'avant-nef de Corvey[1127]. Il s'inspire alors de ce dernier pour proposer une restitution de la tour : au rez-de-chaussée, au centre, un espace octogonal dont les voûtes d'arêtes retombent sur quatre colonnes disposées en carré, espace cantonné d'*augmenta* également voûtés ; et, à l'étage, une ouverture en balcon sur la nef et, des *augmenta*, dit ici *ambulatoria*, ouverts sur l'intérieur par des baies et éclairés par des *oculi* (que

---

[1122] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p. 297 : « per cocleam meridianam ascendentes, ad sanctum Salvatorem perveniant. »
[1123] Angilbert, Institution, ed. Kallinger, 1963, p.294
[1124] *Ibid.*, p.298-299 : « Ordinavi enim ut in die Sanctissimo Paschę et in Nativitate Domini, fratres et ceteri omnes qui in ęcclesia Sancti Salvatoris ad missam audiendam steterint in eadem aecclesia communionem percipiant. »
[1125] Bernard, 2002, p.97.
[1126] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, IV, Chapitre IX, p.197-198 : « Ruit ergo, et dum terram ocius petit, a morte nigra exciperetur, nisi virtus divina, quae sui sancti domum morte hominis cruentari nolebat, eum sustulisset ; nam ut nescienti loquamur, ipsa fabrica templi porrectis in antea lapidibus ex se interius semitam facit, quam ut tutus posses tenere podiorum munimine industria prisca firmavit. Super hos igitur lapides homo cecidit, et Domini pietate sancti merito exibita suae salutis gaudia tulit. »
[1127] *Ibid.*, p.97-98.

l'on voit sur les deux gravures) (Centula fig.17). La toiture de la tour aurait été tronconique et se serait terminée en retrait par une couronne de fenêtres, comme à Aix-la-Chapelle. L'ensemble de cette restitution demeure hypothétique ; la comparaison avec Corvey, certes intéressante, est à considérer avec circonspection, les édifices ayant été construits à environ 90 ans d'écart.

À Centula/Saint-Riquier, il y avait également à l'est un chevet surmonté d'une tour et associé à un transept, dédié à saint Riquier (Centula fig.16). L'auteur de la chronique de Saint-Riquer, Hariulf, précise que ladite tour est identique (*aequalis*) à la tour du Sauveur située à l'ouest de l'abbatiale. H. Bernard s'est donc appuyé sur les analyses de la tour du Sauveur pour restituer l'espace oriental de l'église. Elle aurait les mêmes proportions et le même tracé polygonal que la tour de l'ouest, bien que les bras du transept aient été plus profonds que ceux du transept occidental (Centula fig.16 et 19). Il y aurait eu trois espaces rectangulaires de mêmes dimensions qui l'auraient flanqué au nord, au sud et à l'est, ainsi que deux tourelles d'escaliers donnant accès aux niveaux supérieurs, aux angles formés par le transept et le déambulatoire oriental. Honoré Bernard pense, comme pour l'ouest, qu'un quatrième espace venait flanquer la tour, cette fois-ci à l'ouest en empiétant sur la nef. La *Vita Angilberti* d'Anscher[1128] évoque, au rez-de-chaussée, un espace surélevé, appelé *thronus Richarii*, dédié à saint Riquier avec son autel et sa sépulture (Centula fig.20)[1129], ce qui nous fait inévitablement penser à un chœur (Centula fig.16).

Il est possible que le déambulatoire à angle droit qui enveloppe le chevet à l'ouest soit une construction plus tardive (fig.20)[1130].

[1128] AS, *Vita Angilberti*, p.127 : « tertius autem chorus decantabat in orientali parte basilicae, quae dicitur Thronus Sancti Richarii, eo quod altare ipsius Sancti in loco editiori ibidem mira honorificentia sit excultum, et ejus sepulcrum juxta positum sit.»

[1129] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.297 : « In vigilia cenę Domini omne officium in aecclesia Sanctę Dei Genetricis Mariae et omnium apostolorum celebretur. In Parasceve vero vigilię in tribus choris impleantur ; quorum sit unus fratrum coram altare ipsius Sancte Crucis, alius puerorum in throno Sancti Richarii ab occidente, tertius vero infra buticum, hinc et inde, sicut jam supra scriptum est. »

[1130] Bernard, 2002, p.101.

Dans son texte, Angilbert ne mentionne pas de niveau intermédiaire pour cette tour Saint-Riquier, qu'il appelle *buticum*[1131], alors qu'il en parle pour la tour du Sauveur. Peut-être pourrions-nous envisager, comme H. Bernard et F. Möbius, la possibilité d'un vide ininterrompu entre le sol et les couvertures de la tour[1132]? Hariulf rapporte qu'Angilbert fit écrire un poème sur le mur intérieur de la tour Saint-Riquier[1133].

L'église secondaire Sainte-Marie de Novalaise possédait un chevet rectangulaire profond d'un peu plus de 3 mètres pour une église longue de 12 mètres environ, au total. De l'église Saint-Sauveur, on ne sait pas grand' chose sauf qu'elle existait à l'époque carolingienne[1134]. Au XIe siècle il s'agissait d'un édifice à chevet rectangulaire qui reprenait peut-être un schéma carolingien. Les premières églises de Novalaise, construites avant le règne de Charlemagne, dans la première moitié du VIIIe siècle, à savoir l'abbatiale et la chapelle Saint-Michel, avaient un plan similaire.

Nous ne savons que très peu de choses sur l'église Saint-Benoît de Centula/Saint-Riquier si ce n'est ce que nous pouvons observer sur les gravures du XVIIe siècle – représentant l'état de l'abbaye au XIe siècle (Centula fig. 1 et 2). On y voit un petit édifice à chevet rectangulaire ou à chevet plat prolongé d'une crypte hors-œuvre.

[1131] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, p.297 : « In Parasceve vero vigilię in tribus choris impleantur; quorum sit unus fratrum coram altare ipsius Sancte Crucis, alius puerorum in throno Sancti Richarii ab occidente, tertius vero infra buticum, hinc et inde, sicut jam supra scriptum est.»

[1132] Möbius, 1985.

[1133] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p.55 : « Ubi etiam in gyro deintus hos versiculos scribere fecit memorabilis Angilbertus:
Omnipotens Dominus qui celsa vel ima gubernas,
Majestate potens semper ubique Deus.
Respice de solio, sanctorum gloria, summo,
Auxiliumque tuis, Rex bone, da famulis.
Principibus pacem, subjectis adde salutem;
Hostis pelle minas, et fera bella preme.
Hec quoque que statui fulgentia culmina templi
Angilbertus ego, sint tibi grata Deo.
Augusto et Karolo, cujus virtute peregi,
Concede imperii gaudia magna tui.
Quisquis et hic summas precibus pulsaverit aures.
Effectum tribuas semper habere, Deus.»

[1134] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap.1, p.5-6.

♦ Chevet à abside simple

À l'ouest de l'église « sud » de San Vincenzo al Volturno se trouve une abside semi-circulaire de 4,7 mètres de large pour une profondeur de 2,47 mètres, certainement voûtée en cul-de-four. Une fenêtre d'un mètre de large environ était ménagée au centre de cette abside[1135]. Le sol était surélevé de 0,70 mètre par rapport à celui de la nef. On y accédait par un degré de trois marches.

L'église se voit adjoindre un déambulatoire semi-circulaire contre cette abside, pour S. Carella entre 750 et 780, au moment de l'édification de l'église nord (phase 3b), et pour R. Hodges entre 780 et 792 (phase 3c) (San Vincenzo al Volturno fig.20, 22 et 24)[1136]. Deux ouvertures sont alors percées dans l'abside pour offrir un accès à l'église. Celle-ci est d'autre part isolée par un mur, érigé contre la pente du massif rocheux (San Vincenzo al Volturno fig.25). Pour R. Hodges, le déambulatoire pourrait avoir été inspiré de la forme de la crypte de Saint-Pierre de Rome, construite sous Grégoire le Grand (590-604). Il s'agirait d'une version primitive de ce type de crypte annulaire[1137].

S. Carella imagine que le mur entre l'abside et le déambulatoire était ajouré, comme à Prata. Le chevet aurait pu être formé d'une grande arcade en plein cintre ouvrant sur l'abside, flanquée de deux petits arcs ouvrant sur le déambulatoire, formule également présente à Prata ainsi qu'à Pratola Serra – églises lombardes du IXe siècle[1138].

L'église « nord » de San Vincenzo al Volturno, qui aurait été reconstruite entre 750 et 780 (phase 3b)[1139], reprend le plan de la structure précédente, à savoir un édifice rectangulaire, légèrement trapézoïdal, à nef unique prolongée par une abside à l'ouest. L'abside, aussi large que la nef et probablement voûtée en cul-de-four, suit un tracé légèrement irrégulier (fig. 18). Cette forme très simple évoque les partis architecturaux paléochrétiens et constitue quasiment un *unicum* pour l'Italie lombarde du VIIIe siècle (à

[1135] Carella, 2011, p.148.
[1136] Hodges, 1993, p.32.
[1137] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.124.
[1138] Carella, 2011, p.158-159.
[1139] Carella, 2011, p.148-149.

l'exception d'une église à Olevano et de la cathédrale de Venosa – d'ailleurs, cette dernière ne suit pas exactement le même schéma)[1140].

L'intérieur de l'abside semi-circulaire de l'église « nord » de San Vincenzo al Volturno est transformé en triconque à une date encore non déterminée sous l'abbatiat de Josué (792-817) ou d'un de ses successeurs Épiphane (827-842) (phase 4 ou 5) (San Vincenzo al Volturno fig.27 et 28). S. Carella suppose que l'on accédait au triconque par une volée de marches, même si celles-ci auraient condamné la *fenestella confessionis* de la crypte située en-dessous (San Vincenzo al Volturno fig.29). Il aurait pu s'agir en réalité de deux volées de marches encadrant la *fenestella confessionis* afin de ne pas l'obstruer[1141].

Vers le VIIIe siècle[1142], probablement sous les abbatiats de Willicaire (abbé entre 762 au plus tard et 785 au plus tôt) puis d'Althée (vers 786-804), a été entreprise, en plusieurs étapes, la construction d'une nouvelle basilique à Saint-Maurice d'Agaune (Saint-Maurice d'Agaune fig.30). Dans un premier temps, ces modifications ont concerné l'abside orientale - toute la section ouest demeurant inchangée. Il s'agit ici de 7e phase de l'édifice.

Le nouveau chœur oriental était toujours suivant la même direction est-ouest que l'ancien, mais cependant décalé vers le sud. Selon L. Blondel, le déplacement aurait été réalisé afin d'éviter les constructions plus anciennes accolées à la falaise[1143]. Ce nouveau chevet a été réalisé afin de coexister avec la nef de l'édifice précédent. À ce stade il n'était donc pas prévu de reprendre le reste de l'église – seul l'escalier d'accès occidental et l'inclinaison de sa rampe ont été légèrement modifiés[1144]. La nouvelle abside reprend les alignements intérieurs et les épaulements de l'ancienne abside. L'abside était chemisée à l'extérieur par un épais mur au tracé probablement trapézoïdal – si on se réfère aux restes de parement et à la forme qui devait être retenue pour le chevet occidental construit dans un second temps. Des maçonneries en saillie renforçaient les angles du chevet à pans coupés. L'une d'elle était établie sur l'ancien contrefort sud, et une seconde au nord de l'ancien contrefort oriental. Il est possible qu'une fenêtre axiale ait été percée entre ces

[1140] Id., p.153 ; Percival, 1976.
[1141] Carella, 2011, p.152 ; Barosso, 1955, p.164-167.
[1142] Ibid., p. 106.
[1143] Blondel, 1948, p.28.
[1144] Antonini, 2015², p.82.

épaulements. Ils soutenaient le chevet et surtout l'écart des sols. À l'extérieur du chevet, le sol est 2,3 mètres plus bas que celui de la crypte (à voir dans le paragraphe suivant) soit 4,5 mètres plus bas que celui de l'abside.

Cette nouvelle abside était associée à une crypte. Les fouilles d'A. Antonini ont permis de retrouver, tout juste devant le seuil de cette nouvelle abside, des sépultures ordonnées et, d'après l'une d'elles retrouvée dans le mur du chevet oriental, le chœur aurait déjà commencé à être détruit au milieu du IXe siècle – soit très peu de temps avant ou après la construction de son pendant occidental.

C'est donc après l'édification du chœur oriental et avant sa réfection en entrée principale qu'une nouvelle abside avec crypte à déambulatoire a été créée à l'ouest et que la petite église fut remplacée par une basilique à trois nefs (Saint-Maurice d'Agaune fig.33, 34 et 37). Les constructeurs se sont inspirés de la forme du chœur oriental pour élever celui à l'ouest[1145]. Ce nouveau chœur détermine un nouvel axe alors décalé vers le sud (par rapport à celui de l'ancienne église). Dans un premier temps, c'est le socle et notamment le soubassement sud du chœur, au pied de la pente, qui a été établi. Ensuite, le tombeau-reliquaire est mis en place puis les parois du couloir de la crypte et l'*arcosolium* au-dessus de la tombe (Saint-Maurice d'Agaune fig.35)[1146].

En construisant ce nouveau chœur, les bâtisseurs ont dû tenir compte de la pente. Ainsi, les parties occidentale et septentrionale du chœur se situent environ 4 mètres plus haut que la zone au sud de celui-ci. L'abside intérieure est semi-circulaire et inscrite dans un massif trapézoïdal. Celui-ci est épaulé au nord et à l'ouest par des contreforts. Un mur de clôture délimitant un cimetière et percé d'un portail à vantail s'appuyait perpendiculairement au sud de l'abside. À l'intérieur, le chœur forme une estrade surélevée – à cause de la crypte en-dessous – qui s'avance jusqu'au milieu de la première travée de la nef. Une maçonnerie du reste de son parement nord a été retrouvée. Son extrémité orientale était percée d'un passage central qui permettait d'avancer jusqu'à une niche aménagée au-dessus de la *confessio* et du tombeau-reliquaire de la crypte. À cet endroit le sol était une seule et grande dalle. L'accès à l'estrade n'a pas été conservé mais A. Antonini propose de

[1145] Antonini, 2015², p.83.
[1146] Antonini, 2013, p. 104.

reconstituer deux escaliers de sens opposés de part et d'autre du passage central (comme à l'église Saint-Théodule de Sion).

L'abbatiale de Fulda a été entièrement reconstruite au temps de l'abbé Baugulf (779-802). Les travaux ont commencé par le chevet oriental. Dans les fouilles, trois absides (imbriquées l'une dans l'autre) ont été retrouvées par Vonderau (Fulda fig. 10). Celle de Baugulf serait vraisemblablement semi-circulaire. D'après Platz, il pourrait s'agir soit de la plus petite soit de la médiane[1147]. Flanquées à l'abside orientale, deux tours manifestement d'escaliers ont été attribuées par Platz au temps de Ratgar (802-817) (Fulda fig. 24, 34 et 36)[1148]. Ces tours desservaient un second niveau. Aucune donnée ne nous permet de savoir s'il aurait pu s'agir d'une tribune ou d'une chapelle.

L'abbatiale de Fulda a également été dotée d'une abside occidentale, sauf qu'elle s'est ajoutée à celle à l'est et ne s'est non pas substituée à elle comme à Agaune. Effectivement, avec les agrandissements de la nef, la sépulture de Boniface se trouve alors au centre de la nef de la grande église de Ratgar. Il est possible que Baugulf ait envisagé la construction du second chœur à l'ouest afin d'y transférer le corps du saint[1149] ; construction qui n'est réalisée que par Ratgar, son successeur à la tête du monastère. Dans le martyrologe de Fulda, une entrée de 819 précise que le corps du saint fut inhumé dans la partie occidentale de l'abbatiale[1150]. La *Vita Eigilis* évoque elle aussi ce transfert qui eut lieu le 1er novembre 819 lors de la consécration de la nouvelle église par l'archevêque de Mayence[1151].

L'abside semi-circulaire occidentale était greffée directement sur le long transept. Selon Krause, elle aurait mesuré 12,20 mètres de large (Fulda fig. 28)[1152]. L'emplacement de l'abside occidentale peut être déterminé en fonction des murs ouest du transept retrouvés dans les fouilles. Platz a également souligné l'existence de vestiges de tourelles d'escaliers à

[1147] Voir la sous-partie relative à l'église de Sturm ; Ibid., 2009, p.77.
[1148] Ibid., p.87.
[1149] Jacobsen, 1996, p.116-117.
[1150] *Martyrologio*, p.61 : « Eodem die in Fulda monasterio dedicatio aeclesiae sancti Bonifatii episcopi et martyris et translatio corporis eius in occidentalem partem eiusdem basilicae. »
[1151] *De Vita Aeigili*, p.111 : « His ita perceptis gressum porrexit ad aram / Pontificalis apex, magno comitatus honore / In parte occidua Romano more peractum [peractam]. Elevat interea populari voce repente advena plebs […]. »
[1152] Ibid., p.149-152.

l'ouest, contre l'abside (Fulda fig. 35) probablement ultérieures mais qui ont permis de délimiter la largeur de l'abside à 12,20 mètres comme l'a proposé Krause[1153].

L'église du Parvis, construite depuis le VIe siècle au nord-est de l'abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune possédait, dans un premier temps[1154], une vaste nef avec abside inscrite dans un chevet polygonal (à sept pans) à un contrefort (Saint-Maurice d'Agaune fig.46). Elle mesurait 30 mètres sur 16 mètres. À l'époque carolingienne, au VIIIe siècle, l'abside et la première travée de la nef ont été remaniées, et la vocation funéraire n'a plus eu cours dans cette zone (Saint-Maurice d'Agaune fig.50). Un nouveau sol a été disposé 40 centimètres plus haut. Le chancel de chœur qui existait a été détruit ; celui à l'est a été conservé. Au IXe siècle, un plancher a été posé, mais il devait être incendié à une date inconnue.

À Novalaise, le chevet rectangulaire de l'abbatiale Saint-Pierre de la moitié du VIIIe siècle a été modifié en abside semi-circulaire au début du IXe siècle (Novalaise fig.7). Son ouverture sur la nef était encadrée de deux colonnes (au moins), sur plinthes – manifestement des remplois antiques.

Les premières fouilles menées à Farfa par P. Markthaler ont permis de découvrir les vestiges du chevet occidental de l'église carolingienne. Elle était composée d'une abside avec crypte annulaire et d'un transept continu (Farfa fig. 12, 14 et 18)[1155]. L'abside semi-circulaire se greffait directement sur le transept (Farfa fig. 14). Le chœur était donc manifestement au niveau du transept. Les murs de fondation de l'abside avaient 0,69 mètre d'épaisseur[1156]. Un mur curviligne considéré comme un déambulatoire a été mis au jour, à trois mètres environ au-delà de l'abside[1157]. Plusieurs tombes ont d'ailleurs été retrouvées à proximité.

[1153] Voir sur le plan : BU/WB/4 et DIV/2.
[1154] Antonini, 2015², p. 96-100. L'ensemble des différentes étapes de constructions de la nef sont datées par A. Antonini d'après l'examen des formes du bâtiment et l'analyse des sépultures retrouvées dans les différentes couches.
[1155] Gilkes, Mitchell, 1995, p.348 ; Whitehouse, 1984.
[1156] McClendon, 1986, p.57.
[1157] Croquison, 1937.

À Hersfeld, la restitution des états carolingiens de l'abbatiale et leur datation soulève encore de nombreux débats. D'après Oswald, l'église de Lullus (765/775-786) aurait été une église-halle (dite église-C) (dit église-B) (fig. 10, 11 et 17) avec chevet semi-circulaire[1158]. Son abside aurait mesuré 6,30 mètres de diamètre. Les fondations du mur de séparation – probable arc triomphal – entre l'abside et le chœur auraient été en partie retrouvées.

La chapelle Saint-Martin de Corbie aurait été en partie retrouvée. Une abside arrondie mise au jour sur le site présumé de sa construction a été datée de l'époque carolingienne (Corbie fig.7 et 9)[1159].

- Chevet à absides multiples
  - Échelonnées

L'abbatiale de San Vincenzo al Volturno est terminée par trois absides surmontant une crypte annulaire (San Vincenzo al Volturno fig.38). Les trois absides sont surélevées par rapport à la nef, celle du centre étant plus grande (15 mètres de diamètre) que les absides latérales qui, elles, étaient accessibles par des volées de deux marches (San Vincenzo al Volturno fig.43). Le niveau de leur sol était supérieur de 0,40 mètre par rapport à la nef. Selon F. Marazzi, le chœur surélevé (et l'abside médiane) était accessible par un corridor de 2 mètres de large qui conduisait à deux volées de marches se faisant face (une dirigée vers le nord et l'autre vers le sud). Cette proposition va à l'encontre de celle de R. Hodges qui restitue un accès direct via deux volées de marches mais orientées est-ouest (San Vincenzo al Volturno fig.44). Un espace a été ménagé entre l'abside centrale et l'abside méridionale et conduisait directement derrière le mur occidental. À l'intérieur de celui-ci ont été découverts des épingles en argent et en cuivre, plusieurs imitations en verre de pierres précieuses, des fragments de lampes et de verre de fenêtres notamment. R. Hodges suppose

[1158] Voir la sous-partie sur l'état précarolingien.
[1159] Mérindol, 1993, p.68.

qu'il s'agissait d'un petit « trésor », conservé lors de l'attaque arabe de 881 ou à la démolition de l'abbaye au XIe siècle[1160].

Contrairement à ce que l'on a longtemps supposé, l'abbatiale de Saint-Denis, reconstruite par Fulrad, possédait certainement un chevet à trois absides échelonnées – bien que les « absides » latérales aient été en réalité quadrangulaires (Saint-Denis fig. 65)[1161]. Une crypte annulaire était aménagée dessous (Saint-Denis fig. 67)[1162], si bien que le sol du chœur a dû être surélevé d'1,30 mètre environ par rapport au sol de la nef[1163]. Il formait une plate-forme s'avançant jusqu'à minimum 5 mètres au-delà de l'abside, accessible par une volée d'escalier ménagée dans l'axe de la nef. L'abside avait un mur épais de 1,80 mètre et était certainement voûtée en cul-de-four (Saint-Denis fig. 66).

À Hersfeld, il est possible que l'église (dite C) de Lullus (765/775-786) ait été modifiée dans un second temps, toujours pendant le règne de Charlemagne (église X)[1164]. À l'est a été construit un chevet triparti (Hersfeld fig.11). De cette terminaison orientale seule aurait été retrouvée la partie méridionale : une abside semi-circulaire à l'intérieur d'un "augment" quadrangulaire en fort dévers par rapport aux murs latéraux de la nef. L'enveloppe maçonnée autour de l'abside se révèle particulièrement épaisse à certains endroits (environ 4 mètres au maximum). Pour Oswald, cette disposition se répétait au nord[1165]. Les fondations d'un mur de jonction entre les deux absides latérales ont été retrouvées ; elles délimitent une éventuelle croisée du transept. Notons cependant que la probable abside axiale demeure inconnue. Thomas Ludwig suppose que sous cette abside se trouvait une crypte[1166]. Dans une phase ultérieure, une nouvelle abside aurait été installée à l'ouest.

[1160] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.42.
[1161] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p. 44.
[1162] Une crypte qui s'inspire de celle de Saint-Pierre de Rome édifiée sous Grégoire le Grand (590-604).
[1163] Wyss, 1996, p.56.
[1164] Les vestiges font l'objet de nombreuses relectures et contestations. Il est possible que l'église X n'ait jamais été un édifice indépendant. Nous renvoyons le lecteur à la notice sur Hersfeld.
[1165] Oswald, 1965, p.29-34.
[1166] Ludwig, 2002, p.4

♦ Cas particuliers

À Chelles, parmi les quatre bâtiments retrouvés au sud de l'abbatiale, celui situé au nord-est aurait pu être une église secondaire quadrangulaire prolongée, à l'est, d'une abside carrée de 4,70 mètres de côté (Chelles fig. 22 et 29). Pour C. Charamond, il est possible que cet édifice soit une église secondaire de Chelles. Il est intéressant de noter, qu'au Xe siècle, ce bâtiment est aménagé en salle capitulaire (Chelles fig. 23)[1167].

Un autre cas particulier, différent de celui évoqué ci-dessus, doit être pris en compte. Il s'agit de l'église secondaire Notre-Dame-et-tous les-apôtres de Centula/Saint-Riquier qui se trouve être une église à plan centré précédé d'un porche.

Lors des investigations archéologiques menées en 1962, Honoré Bernard trouva un angle qu'il attribua à un polygone à douze pans (Centula fig.24). Celui-ci faisait partie d'un complexe architectural comprenant au centre un hexagone enfermé par ce dodécagone, au mur épais, et avec entre eux un déambulatoire d'environ deux mètres de large[1168]. À l'ouest furent mis au jour des restes de ce qui pourrait être un porche (Centula fig.25). L'observation des maçonneries induit une construction en deux temps. Sont considérés comme du premier état, datant du temps d'Angilbert (790-814), les polygones à un niveau, le déambulatoire et le porche mentionnés ci-dessus. Les deux sources graphiques (la copie de 1612 et celle de 1673) représentent Notre-Dame sous les traits d'une rotonde alors que, selon les fouilles, il s'agissait d'un polygone (Centula fig.1 et 2). Cependant, nous observons sur les deux dessins une ceinture de petites chapelles ou de grandes arcades tout autour de celui-ci. Écartant l'hypothèse des absidioles car aucune empreinte archéologique allant dans ce sens n'a été retrouvée, H. Bernard[1169] pense à une succession de niches évidées dans le mur épais, et qui auraient pu accueillir les treize autels mentionnés par Angilbert dans son *Libellus* lors de la consécration de l'église (annexe doc.1)[1170] ; c'est là une autre solution

[1167] Gillon, 1998, p. 64-97.
[1168] Bernard, 2002, p.90.
[1169] *Ibid.*
[1170] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p. 59-60 : « In ecclesia etenim beatę Mariae virginis, altare ipsius, in quo reconditę sunt reliquie ejus et sanctarum Felicitatis, Perpetuę, Agathę, Agnetis, Lucię, Cecilię, Anastasię, Gertrudis et Petronillę; altare sancti Pauli, in quo reliquie ejus, Barnabę et Timothei; altare sancti Thomę, in quo reliquie ejus, Ambrosii et Sulpicii; altare sancti Philippi, in quo reliquie ejus, Silvestri et Leonis; altare sancti Andreę, in quo reliquie

architecturale que l'on retrouve à San Vigolo Marchese mais qui, rappelons-le, ne date que du XIe siècle (Centula fig.26). Cet aménagement est-il une modification du XIe siècle (époque représentée dans les gravures) ou était-il déjà présent à Notre-Dame lors de sa construction ? H. Bernard soulève la similtude dans les choix architecturaux qui caractérisent Notre-Dame-et-tous-les-apôtres et l'église palatine d'Aix[1171], à savoir deux polygones de « rapport 1-2 » précédés d'un porche[1172].

♦ Chevet inconnu

À Farfa, au sud du chevet de l'abbatiale a été découvert une petit église rectangulaire, avec abside orientée, rajoutée dans un massif, au milieu du XIe siècle au plus tard (Farfa fig. 11, n°10 et fig. 15). Elle en a remplacé une autre plus ancienne dont un mur d'orientation est-ouest, décoré de peintures et manifestement carolingien, a été retrouvé (Farfa fig. 11, n°9)[1173]. Elle mesurait environ 5 mètres de large sur 11 mètres de long.

Deux pilastres ont également été retrouvés sur la face méridionale du mur. D'après C. McClendon, leur présence ainsi que l'épaisseur du mur laissent imaginer un édifice de grandes dimensions, en tout cas suffisamment haut pour nécessiter l'utilisation de pilastres. Il est probable qu'il s'agisse d'une chapelle ou petite église carolingienne mentionnée par Hugues Ier, voire celle du palais comme l'avait suggéré D. Whitehouse[1174].

---

ejus, Georgii et Alexandri; altare sancti Jacobi, in quo reliquie ejus, Xisti et Apollinaris; altare beati Johannis evangelistę, in quo reliquie ejus, Lini et Cleti; altare sancti Bartholomaei, in quo reliquie ejus, Ignatii et Policarpi; altare sancti Symonis, in quo reliquie ejus, Cosmę et Damiani; altare sancti Mathei, in quo reliquie ejus, Marchi et Lucę; altare sancti Taddei, in quo reliquie ejus, Nazarii et Vitalis; altare sancti Jacobi, fratris Domini, in quo reliquie ejus, Gervasii et Protasii; altare sancti Mathię, in quo reliquie ejus, Hilarii et Augustini. »

[1171] Voir la théorie de Ludwig Falkenstein, avançant l'idée qu'il s'agit d'une collégiale et non d'une chapelle. Ludwig Falkenstein, *Karl der Große und die Entstehung des Aachener Marienstiftes*, Paderborn, 1981.

[1172] Bernard, 2002, p.90.

[1173] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.

[1174] Destefanis, 2015.

♦ Crypte

Parmi notre corpus ici présenté, on remarquera aussitôt la prédominance des types de crypte dite annulaire.

L'abbatiale San Vincenzo Maggiore de San Vincenzo al Volturno possédait une crypte, à l'ouest, qui mesurait 9 carrés de long sur 4 de large soit 16,20 mètres environ sur 7,20 mètres (voir la description plus bas) (San Vincenzo al Volturno fig.41 et 42)[1175]. Sa forme combine deux variantes : la crypte annulaire de tradition romaine et la crypte à couloir transversal plus courante dans la région (San Vincenzo al Volturno fig.41 et 42)[1176]. Deux escaliers orientés nord-sud et accessibles depuis les bas-côtés y conduisent. Ils mènent à deux passages qui, après un angle droit, débouchent sur le couloir annulaire (San Vincenzo al Volturno fig.44). Celui-ci dessert le couloir central d'axe est-ouest et la chambre funéraire de plan cruciforme. Celle-ci comporte deux niches, se faisant vis-à-vis d'un bras latéral à l'autre. Au fond du couloir, à l'est, se trouve une tombe en *arcosolium* éclairée par une *fenestella* de 0,22 mètre, ouverte sur la nef[1177]. La crypte était par ailleurs éclairée par quatre fenêtres de 0,90 mètre de large (leur largeur s'amenuisant vers l'extérieur).

Elle aurait donc été construite après l'abbatiale (consacrée en 808) et achevée vers 820/830, et fut insérée dans le bâti déjà existant comme ce fut le cas à Saint-Pierre de Rome (où l'adjonction de la crypte n'a pas causé de modification de l'extrémité occidentale)[1178]. R. Hodges souligne que l'escalier nord est d'une qualité d'exécution médiocre, et ainsi dénote l'adjonction postérieure – manifestement contraignante pour les constructeurs[1179]. Il imagine cependant qu'une première crypte avait déjà pu être construite dès le début des travaux. Cela reste une hypothèse.

Une crypte a été ajoutée à l'église « nord » de San Vincenzo al Volturno (San Vincenzo al Volturno fig.28 et 29). R. Hodges et F. Marazzi la datent, au plus tôt, du temps d'Épiphane (827-842) (phase 5). S. Carella émet l'hypothèse que la crypte et l'*atrium* aient

[1175] Marazzi, 2014, p.87-98.
[1176] Carella, 2011, p.192-193.
[1177] Id., p.160.
[1178] Krautheimer *et al.*, 1937-1977, V, p.259-261.
[1179] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 43-44 et p.413.

pu être construits avant ou en même temps que le triconque, au VIIIe siècle (phase 4)[1180]. Il la compare à la crypte à couloir transversal de la cathédrale de Bénévent, dont le type se répand entre les VIIe et VIIIe siècles.

La crypte a été en partie creusée dans la couche géologique. Le reste de son élévation est en *opus incertum*. On accédait à la crypte située sous le triconque par le sud, au moyen d'un escalier d'axe est-ouest (San Vincenzo al Volturno fig.31). La crypte est composée d'un couloir transversal d'axe nord-sud qui s'étend sur toute la largeur de la nef de l'église. À l'extrémité nord de ce couloir, le mur n'est pas plat mais légèrement incurvé (sans pour autant former une abside). Il est percé sur les côtés de deux niches (sur les murs est et ouest, donc), sûrement pour abriter un autel et/ou des reliques. Un second couloir, d'axe est-ouest, traverse le premier en son centre. Plus court, il est clos à l'ouest par une abside semi-circulaire, et par une profonde niche rectangulaire à l'est, dans laquelle une tombe en *arcosolium* était ménagée[1181]. La crypte était couverte en berceau, à l'exception du croisement des deux couloirs voûté en arêtes et de la partie occidentale voûtée en cul-de-four. Un grand bloc de pierre a été retrouvé à côté de la tombe centrale, contre le mur ouest de la partie nord du couloir transversal. Il s'agissait peut-être d'un banc.

À l'extérieur de la crypte, sur le mur oriental, une *fenestella confessionis* rectangulaire a été percée au centre d'un enfeu à arc en plein cintre (appareillé). L'arc était destiné à mettre en valeur la tombe qui se trouve de l'autre côté, à l'intérieur de la crypte (San Vincenzo al Volturno fig.30).

Lors du remaniement de la seconde moitié du VIIIe siècle de l'abside orientale de l'abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune, une crypte à couloir annulaire, découverte en 1899 par P. Bourban, a été ajoutée. L'accès se faisait par des escaliers latéraux, eux-mêmes adossés aux épaulements de l'abside. Sur les photos de P. Bourban prises lors des fouilles, on peut voir la partie sud du déambulatoire de la crypte avec les quelques marches en éléments de remploi donnant accès à la nef (fig.31)[1182]. Le couloir était large d'1,10 mètre. Le sol était couvert d'un mortier très dur avec une forte inclinaison à l'est, et les murs ont

[1180] Id., p.148.
[1181] Carella, 2011, p.151.
[1182] Une tombe du VIe siècle fut notamment utilisée.

été recouverts d'un enduit peint imitant le marbre. La typologie de la crypte orientale rappelle fortement le parti de Saint-Denis en 775[1183].

C'est lors du remaniement de la partie occidentale de l'abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune qu'une nouvelle crypte est construite. Elle se révèle plus vaste que celle de l'est. Il s'agit d'une crypte à couloir semi-circulaire donnant accès à une chambre funéraire en forme de tunnel menant au tombeau-reliquaire (Saint-Maurice d'Agaune fig.33 et 35). La largeur de l'escalier pour y descendre est de 0,90 mètre, le tombeau-reliquaire est large de 1,20 mètre et le tunnel central qui y donne accès a une largeur comprise entre 1,50 et 1,75 mètre.

Dans une description de la crypte au XVIIe siècle[1184], alors que celle-ci était visible depuis l'éboulement du rocher qui détruisit les voûtes du chœur, il est dit que l'accès était double. On y parvenait du côté du rocher, au nord donc, par une entrée ouverte sur le chœur, et une autre du côté du vivier. D'après les fouilles, l'entrée dans cette crypte se faisait par les bas-côtés en franchissant trois marches de marbre de remploi. De l'enduit recouvrait le sol du déambulatoire, et les murs étaient percés de quelques fentes pour l'éclairage. Les fouilles ont également permis de découvrir les traces de l'une de ces ouvertures au nord, et d'une autre au nord-ouest. Selon leur emplacement, il est fort probable que deux autres aient été disposées, de manière symétrique, au sud. Une autre ouverture pouvait avoir existé juste en face des reliques, à l'ouest donc, peut-être au-dessus de la niche. Le fait que les ouvertures aient été percées assez bas dans le mur laisse imaginer un couloir de faible hauteur. Ses parois étaient crépies et décorées par un damier blanc et rouge.

Le tunnel ou chambre funéraire qui donnait accès au tombeau-reliquaire était large, à son entrée, d'1,80 mètre et, à l'opposé, d'1,45 mètre. Le tombeau-reliquaire, alors installé au fond du tunnel central de la crypte, contenait un sarcophage du VIe siècle[1185]. Il était aménagé dans une tombe de type *arcosolium* : une niche semi-circulaire creusée au-dessus de la sépulture. Le voûtain de l'*arcosolium* est posé sur deux dalles insérées dans les

---

[1183] Antonini, 2015², p.90.

[1184] ASM, tiroir 62, n°127, Jean-Jodoc de Quartéry : « De altaribus in alma Ecclesia Sancti Mauritii Agaunensis olim existentibus : Sub ipso magno altari illud erat oratorium versus originem fontis in capite catacumbarum positum, lapis illius altaris erat marmoris rubri ; duplex erat ingressus a parte rupis chori et viviarii. »

[1185] Antonini, 2013, p. 104 : Dimensions intérieures : longueur 189cm, largeur 56−44cm, profondeur 33cm.

maçonneries latérales. Son diamètre, adapté à la largeur du tunnel, est d'1,45 mètre. La niche de l'*arcosolium* a été reprise plusieurs fois.

Au sommet de l'*arcosolium*, à environ un mètre au-dessus du sol de la crypte, une ouverture rectangulaire a été percée. Cette *fenestella* relie symboliquement le tombeau à la *confessio* située au niveau de la nef et à l'autel situé au niveau du chœur. Sur les parois du tunnel central menant au tombeau-reliquaire, à quatre-vingt centimètres du sol, on distingue des empreintes rectangulaires de 0,20 mètre sur 0,10 mètre – probablement les vestiges de consoles latérales ou d'un linçoir[1186]. A. Antonini suggère également l'existence d'une grille au-dessus de la crypte, qui permettait au visiteur de contempler la tombe.

Au temps de l'abbé Fulrad (v.750-784), une crypte annulaire est construite dans la partie est de l'abbatiale de Saint-Denis, sous le nouveau chœur. Deux passages latéraux, coudés, larges d'1,30 mètre et équipés de trois marches, donnaient accès à cette crypte depuis le transept, situé 0,55 mètre plus haut (Saint-Denis fig. 67). Le couloir hémicirculaire n'a pratiquement pas été conservé à l'exception de restes de son couvrement en dalles encastrées dans le mur de l'abside[1187]. On sait qu'il mesurait 2 mètres de hauteur[1188]. La partie centrale n'existe plus mais il s'agissait très certainement d'une confession abritant les reliques des saints patrons de l'église. Le couloir annulaire était éclairé par sept fenêtres rectangulaires (Saint-Denis fig. 85). Il s'agissait d'ouvertures rampantes au fort ébrasement allant en se rétrécissant vers l'extérieur jusqu'à n'être que des fentes et dont le côté intérieur était divisé par un meneau supportant un linteau[1189]. Deux niches voûtées en cul-de-four étaient ménagées dans l'épaisseur de ce mur, certainement pour des luminaires. Le mur extérieur de l'abside était scandé de pilastres à imposte chanfreinées. La crypte était décorée d'un enduit peint imitant les veinures du marbre (Saint-Denis fig. 85).

À Farfa, une crypte annulaire occidentée a été retrouvée lors des fouilles entreprises sur le site, en-dessous de l'abbatiale (Farfa fig. 20)[1190]. Elle était accessible par deux escaliers

[1186] Ibid., p. 105.
[1187] Comme dans la crypte de Sant'Apollinare in Classe de Ravenne.
[1188] Wyss, 2016, p.22.
[1189] Crosby, 1987.
[1190] Whitehouse, 1983, p.85-86.

latéraux, longeant les murs ouest du transept. Ils menaient à un couloir annulaire qui conduisait à un autre couloir, médian, où les reliques étaient vraisemblablement déposées. Elle était également richement décorée de peintures.

À Fulda, il est possible que la première église de l'abbé Sturm (744/754-779) ait été prolongée à l'ouest après l'arrivée des reliques de saint Boniface (†754) par une crypte extérieure, destinée à recevoir le corps du saint fondateur.

La portion de mur qui se trouve actuellement sous le sol ouest de la nef a été considérée comme un de ses vestiges par T. Platz (Fulda, fig 24). Il l'interprète comme une crypte extérieure notamment en raison du niveau de son sol situé 2,22 mètres plus bas que celui de l'église actuelle, et reliée à celle-ci par deux murs (Fulda fig. 34)[1191]. Les deux murs de jonction créent un espace de 9,35 mètres de large dont le sol se trouve à 2,06 mètres de profondeur sous l'église actuelle[1192].

Notons qu'une chambre funéraire, placée dans l'axe central de l'église (est-ouest) a été retrouvée. Il s'agit vraisemblablement du premier emplacement de la sépulture de saint Boniface[1193]. D'après les données archéologiques, la sépulture se serait trouvée tout juste à l'entrée occidentale de l'église (fig. 17, 24 et 30)[1194].

À Hersfeld, il est possible que l'église (dite C) de Lullus (765/775-786) ait été modifiée dans un second temps, toujours pendant le règne de Charlemagne (église X)[1195]. Thomas Ludwig suppose que sous la nouvelle abside tripartite se trouvait une crypte[1196].

[1191] Platz, 2010, p. 86.
[1192] Ibid., 2009, p.75-76.
[1193] Richter, 1905, p. 27 ; Vorromanische, p.84.
[1194] Sur le plan : V/3/1 est le mur ouest ; V/3/3 est l'emplacement de la première sépulture de Boniface ; Platz, 2009, p.74.
[1195] Les vestiges font l'objet de nombreuses relectures et contestations. Il est possible que l'église X n'ait jamais été un édifice indépendant. Nous renvoyons le lecteur à la notice sur Hersfeld.
[1196] Ludwig, 2002, p.4

- Transept
  - Avec transept

À Fulda, la nouvelle abbatiale construite au temps de Baugulf puis de Ratgar a été dotée d'un transept, à l'ouest. Selon Hahn, il avait 78 mètres de longueur extérieure. Oswald suppose que les longs côtés du transept possédaient des fenêtres[1197] – trois grandes fenêtres d'après Hahn[1198]. Krause a évalué la longueur interne du transept à 75 mètres et sa largeur interne à 13,60 mètres (Fulda fig. 29). Sa hauteur aurait pu atteindre les 7 ou 8 mètres.

La monumentalité du transept suggère que chacune de ses extrémités aurait été aménagée en salle séparée du reste de l'espace par un mur ou une colonnade (Fulda fig. 29)[1199]. Si Richard Krautheimer pense qu'il s'agit de colonnes comme à Saint-Pierre[1200], les études d'Eva Krause incitent à penser qu'il s'agit de murs, érigés du temps de Raban Maur (822-840). Selon elle, ces salles auraient pu être la bibliothèque et le *sacrarium*, évoqués dans la *Gesta abbatum*[1201]. À la fin du Moyen Âge, ces pièces étaient au nord la salle du chapitre et au sud la sacristie[1202]. Platz, quant à lui, suggère plus de prudence à propos de ces supposées salles notamment en raison des données archéologiques qu'il estime insuffisantes[1203].

L'abbatiale de Saint-Denis possédait un transept continu peu saillant (Saint-Denis fig. 65). La présence d'une tour-clocher au-dessus de la croisée du transept est mentionnée dans la description de 799 ainsi que, peut-être, dans les *Miracula sancti Dionysii*[1204]. Il s'agit peut-être ici d'une tour élevée à la croisée du transept. La question du transept pose également problème. En effet, la reconstitution de ses dimensions et surtout de son mur oriental n'est pas certaine. Déjà E. Viollet-le-Duc le restituait quasiment aussi long que celui de l'église gothique (Saint-Denis fig. 24) – tracé que confirme M. Wyss[1205]. J. Formigé a

[1197] Ibid., p.85
[1198] Hahn, 1985, p.186.
[1199] Oswald, 1966, p.85.
[1200] Krautheimer, 1942, p.10.
[1201] *Catalogus,* p.273 : «Rhabanus […] fecit et sacrarium, quod sacris vasis aureis et argenteis mira arte fabricates pene replicuit ; fecit et bibliothecam (quam) tanta librorum multitudine ditvit […].»
[1202] Oswald, 1966, p.85.
[1203] Platz, 2010, p.86.
[1204] Hincmar, I, chap.14 et 15.
[1205] Wyss, 1996 p. 33.

alors reconstitué un transept d'environ 26 mètres de long sur 12 de large (Saint-Denis fig. 29 et 30). Mais S. Crosby, qui a retrouvé le mur occidental du transept et la façade de son bras méridional, propose un transept moins large et surtout une abside plus allongée (Saint-Denis fig. 33 et 35). Comme pour la nef, en raison de la faible épaisseur de ses murs, le transept était certainement charpenté (Saint-Denis fig. 66).

L'abbatiale de Farfa possédait un transept sur lequel était directement greffée l'abside. Il était symétrique avec des bras longs de 4,35 mètres chacun. Le bras sud a été prolongé plus tard, au Moyen Âge (Farfa fig. 19). Une partie de pavement y a été retrouvé (Farfa fig. 24). C'est l'observation de ce dernier qui a permis de reconnaître l'empreinte d'une transenne barrant la nef et marquant le passage vers le transept et le chœur[1206]. O. Gilkes et J. Mitchell imaginent que là devait s'amorcer les premières marches d'un escalier montant au chœur surélevé en raison de la crypte (Farfa fig. 20). Cette transition semble avoir été marquée dans le pavement par un *rota* de porphyre rouge, situé à l'est du chancel. Ils estiment que le sol du transept aurait été 0,60 mètre plus bas que celui de la nef afin de pouvoir donner accès à la crypte annulaire du chevet – calcul réalisé selon le niveau d'un des seuils de porte qui y conduisait (Farfa fig. 17). Cet arrangement a été observé à Sainte-Marie de Vescovio, située à 16 kilomètres au nord de Farfa[1207]. Pour O. Gilkes et J. Mitchell, il est possible que des portes aient été aménagées dans les murs occidentaux du transept afin d'offrir aux pèlerins un accès direct à la crypte, depuis l'extérieur et l'*atrium*, et ainsi leur permettre de contourner la nef (Farfa fig. 20 et 23)[1208].

L'abbatiale à double chœur de Centula/Saint-Riquier possédait également deux transepts, respectivement associés aux deux chevets. En effet, un soubassement entre le corridor d'entrée et le collatéral sud s'étendant sur deux travées de la nef, possédait un appareillage soigné avec chaînage d'angle de gros blocs. D'après des recherches ayant montré l'existence d'un même dispositif au nord, il s'agirait, selon H. Bernard, des deux

[1206] Gilkes, Mitchell, 1995, p.352.
[1207] Ce système s'observe également dans d'autres édifices carolingiens comme à Paderborn et à Seligenstadt.
[1208] Gilkes, Mitchell, 1995, p.355.

extrémités du transept occidental construit sous Angilbert (790-814) (Centula fig.16)[1209]. Appelé *augmentum* par H. Bernard, chaque bras aurait mesuré 5,20 mètres sur 13,60 mètres. Selon l'archéologue, en superposant au transept les deux polygones constituant le chœur et la tour le surmontant, et si l'on s'en tient au principe que le grand polygone avait bien seize côtés, alors chaque bras du transept (ainsi que l'espace avant, à l'ouest) est articulé en 2 x 3 travées (Centula fig.17). Il est intéressant de noter, alors, que sur les dessins apparaissent bien trois travées de fenêtres au niveau des bras du transept occidental (Centula fig.1).

Celui qui se trouvait à l'est est moins connu mais semble avoir été conçu selon les mêmes caractériques. Il aurait été néanmoins plus long que celui du chevet occidental (Centula fig.19).

L'église de la terrasse 3 de San Vincenzo al Volturno semble avoir eu un transept (San Vincenzo al Volturno fig.35)[1210].

L'éventuelle nouvelle église d'Hersfeld (église X) aurait eu un transept bas, à l'articulation d'un chevet triparti (Hersfeld fig.11). Les fondations d'un mur de jonction entre les deux absides latérales ont été retrouvées ; elles délimitent une éventuelle croisée du transept.

Il est fort probable que l'abbatiale Saints-Pierre-Saint-Paul de Corbie ait possédé un transept, bien que cette information ne provienne que des textes. Pascase Radbert rapporte effectivement que l'abbé Adalhard (780/781-815 puis 822-826) a été inhumé au centre de la croisée de l'église Saint-Pierre (il ne mentionne pas le vocable Saint-Paul)[1211]. Cela nous renseigne ainsi sur l'emplacement de la tombe de l'abbé mais aussi sur la forme de l'abbatiale à l'époque carolingienne. Il s'agissait vraisemblablement d'une église cruciforme formée d'une nef et d'un transept, donc. Pour Pierre Héliot et Carol Heitz, le terme *fastigium* employé par Pascase Radbert dans sa brève description du lieu fait référence à une tour de croisée[1212]. L'affirmation peut être confirmée par une autre phrase de Pascase Radbert dans

[1209] Bernard, 2002, p.92.
[1210] Hodges, 1993, p.95.
[1211] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.87, p.532 : « Sepulta sunt autem decenter membra carissimi senis in basilica beati Petri Apostoli, sub fastigio inter ejusdem medioximae quatuor ecclesiae centra ».
[1212] Héliot, 1957, p.23 ; Heitz, 1987, p.193.

laquelle il mentionne le fait que l'on sonnait les cloches au-dessus du corps d'Adalhard[1213]. On aurait alors affaire à une tour surmontée d'un clocher.

Notons que l'autre église Saint-Jean aurait pu avoir un transept ou une tour de croisée. La *Vita* de Pascase Radbert, abbé de Corbie (843/844-849/853) nous apprend qu'il fut inhumé au centre de l'église, devant l'entrée du chœur[1214]. Le concept de « centre » laisse imaginer un tel aménagement. Il est intéressant de noter que ces deux églises ont été reconstruites plus tard avec des transepts (Corbie fig.2)

- Sans transept

Les églises de San Vincenzo al Volturno, celle d'Hersfeld (église C) et celles de Novalaise n'avaient pas de transept (San Vincenzo al Volturno fig.11). Les deux petites chapelles de Farfa et les églises secondaires de Centula/Saint-Riquier ne possédaient pas de transept non plus (celle du palais et celle sous la tour nord).

- Nef et collatéraux
  - Vaisseau unique

Les églises secondaires de San Vincenzo al Volturno étaient à nef unique. L'église « nord » avait des murs gouttereaux mesurant 13,42 mètres de long (sans la partie absidiale)[1215]. R. Hodges suppose que le couvrement de l'église était un toit en bâtière (dont des tuiles ont été retrouvées lors des fouilles) supporté par une charpente. Il estime la hauteur des murs de la nef à environ 7 mètres (10 mètres au faîte du toit). Ce couvrement a dû être maintenu jusqu'à l'incendie de 881, d'après S. Carella (phase 5c)[1216].

[1213] Mabillon, *Vita s. Adalhardi*, p.340 : « Senex nostra [Adalhardus] … super quem signa ad horas divini officii pulsantur » ; Héliot, 1957, p.24.
[1214] MGH, *Radberto Paschasio*, p.454 : « in ecclesia sancti Johannis euangeliste, medio loco ante introitum presbyterii ».
[1215] Carella, 2011, p.150-151.
[1216] Carella, 2011, p.150.

L'abbatiale de Farfa possédait une nef unique longue de 22 mètres sur 8,30 mètres de large (Farfa fig. 14 et 19)[1217]. Les murs de fondation avaient 0,59 mètre d'épaisseur[1218]. P. Markthaler avait trouvé des portions de murs parallèles à ceux de la nef à une distance variant entre 1,25 et 5 mètres (Farfa fig. 12). Cependant, ces vestiges ne sont plus visibles et ne peuvent, en l'absence de nouvelles fouilles, être interprétés comme des murs de bas-côtés, d'autant plus que l'étude des murs de la nef n'a révélé la présence d'aucun support ni d'aucune colonnade[1219]. Aussi, l'hypothèse d'une nef unique est maintenue. Celle-ci est légèrement désaxée (de 0,35 mètre) par rapport au chœur occidental (Farfa fig. 13).

L'église primitive de Saint-Maurice d'Agaune ne possédait qu'un seul vaisseau avant qu'il ne soit divisé en trois avant le milieu du IXe siècle (Saint-Maurice d'Agaune fig.30).

Toutes les églises de Novalaise de même que les petites chapelles de Farfa (celle du palais et celle sous la tour nord) avaient un seul vaisseau. Il s'agit surtout d'édifices aux dimensions modestes.

À Hersfeld, l'abbatiale (dite église C) de Lullus (765/775-786) avait une largeur évaluée par Oswald à 8,50 mètres pour une épaisseur des murs de 1,20 mètre. La terminaison occidentale est inconnue[1220].

La petite église secondaire Saint-Benoît, de Centula/Saint-Riquier, semble n'avoir possédé qu'un vaisseau unique (Centula fig. 1 et 2).

- Vaisseaux multiples

À San Vincenzo al Volturno, l'architecte de la nouvelle abbatiale San Vincenzo Maggiore aurait utilisé une grille modulaire, de quatre carrés d'environ un *passus* de côté (une mesure bénéventaine correspondant environ à 1,76 mètre et probablement mise au

[1217] Enckell, 2008, p.43 ; Gilkes, Mitchell, 1995, p.362.
[1218] McClendon, 1986, p.57.
[1219] McClendon, 1986, p.56.
[1220] Oswald, 1965.

point par l'architecte de Josué) soit 7,20 mètres de côté par grille, pour définir le plan de l'abbatiale (San Vincenzo al Volturno fig.37).

Le vaisseau central mesurait 15,3 mètres de large, le bas-côté nord 5,5 mètres de large et le bas-côté sud 5,7 mètres de large (San Vincenzo al Volturno fig.37). La Chronique donne plusieurs chiffres à propos du nombre de colonnes. Dans la description de l'abbatiale de Josué, il est question de 32 colonnes, tandis qu'une description plus tardive de l'abbatiale romane (celle construite de l'autre côté du Volturne) rapporte que l'église d'avant, dite *antea* – donc très probablement celle de Josué –, en possédait 24[1221]. Effectivement, lors de ses fouilles, R. Hodges a découvert que les vaisseaux étaient séparés par deux rangées de douze colonnes, de 0,68 mètre de diamètre et d'un entrecolonnement d'4,1 mètres. Des fragments de colonnes de marbre rose et de granit noir ont été retrouvés. Elles proviendraient, d'après la Chronique, du démantèlement d'un temple romain de Capoue[1222]. On suppose que ces colonnes étaient surmontées de grandes arcades en plein cintre (San Vincenzo al Volturno fig.44). D'après la Chronique qui rapporte que la hauteur des murs gouttereaux atteignait 21 mètres (12 pas de haut), le faîte de la toiture, certainement charpentée, a été estimé à environ 24 mètres. La hauteur des murs des bas-côtés aurait été de 12 mètres. Les murs ont une épaisseur variant entre 0,55 mètre pour le mur gouttereau nord, 1,17 mètre pour celui du sud et 1,5 mètre pour le mur de façade.

Sur la terrasse 3 à San Vincenzo al Volturno, des vestiges attribués à une ancienne église ont été retrouvés (San Vincenzo al Volturno fig.35). Leur datation n'a pas été clairement déterminée ; R. Hodges pense que ces vestiges pourraient être du IXe siècle[1223]. Elle aurait comporté trois vaisseaux, avec une nef centrale de 7 mètres de large et des vaisseaux latéraux de 2 mètres de large, soit une largeur totale d'environ 12 mètres. Elle était accessible par le corridor supérieur (*Upper Thoroughfare*).

[1221] *Chronicon Vulturnense*, III, p.106 : « Loquens de maiori venerabili ecclesia monasterii Sancti Vincentii : nam antea vigintiquattuor columnas » .
[1222] *Chronicon Vulturnense*, I, p.220-221 : « ut illis concederet templum antiquissimum in territorio Capuano, quod maximis colupmnis et diversis lapidibus ab antiquis fuerat institutum in locum [...].»
[1223] Hodges, 1993, p.95.

À Saint-Maurice d'Agaune, l'édification du chœur occidental a été l'occasion d'un remaniement conséquent de la nef (Saint-Maurice d'Agaune fig.33 et 36). Elle est élargie et divisée en trois vaisseaux de sept travées par des piliers. Seul le vaisseau sud a survécu en élévation et est aujourd'hui intégré dans la façade baroque du monastère actuel. Le vaisseau central était large de 10 mètres et les bas-côtés mesuraient 3 mètres de large au sud et entre 3,3 et 4 mètres au nord. De nouveaux murs sont dressés au nord sur les anciennes fondations mais reposent sur de nouvelles au sud. L'élargissement de la nef dans la nouvelle basilique a été tel que l'ancien couloir du sud –appelé couloir « des catacombes » en raison des nombreuses inhumations qui y avaient été pratiquées – a été totalement recouvert et s'est alors retrouvé sous la moitié méridionale de la nef (Saint-Maurice d'Agaune fig.37 et 42). Pour ce faire, il a été nécessaire de réaliser un soubassement important au sud afin d'égaliser le niveau de la nef. Le soubassement est alors voûté et double vers l'extérieur l'ancien couloir « des catacombes ».

De la nef ont été conservés cinq des sept piliers de l'arcade sud (intégrés dans la façade du bâtiment actuel) maçonnés, rectangulaires, élevés sur des socles et sommés par des impostes (Saint-Maurice d'Agaune fig. 36)[1224]. D'une hauteur de 3,75 mètres, ils étaient composés d'un mélange de marbres romains en remploi et de fragments de blocs de tuf taillés qui furent ensuite enduits. Les piliers étaient distants d'environ 3,25 mètres et le dernier pilier, à l'ouest, était lui à 7 mètres de l'épaulement de l'abside occidentale. Il faut alors restituer ici une arcade plus grande qui marque la croisée du transept. A. Antonini propose d'y voir un transept non saillant. D'après les restes d'une fenêtre, il semblerait que des ouvertures aient été pratiquées entre les supports. La nef possédait vraisemblablement une couverture en charpente ouverte ou un plafond de bois.

Lorsque Fulrad (v.750-784) entreprend de reconstruire l'abbatiale de Saint-Denis, le chantier a sûrement débuté par les murs extérieurs de la nef qui ont alors été érigés autour de l'ancienne église. Ceux-ci ont été en partie conservés dans la crypte visible aujourd'hui (Saint-Denis fig. 81). Il s'agit de blocs cyclopéens parementés à l'extérieur en assises régulières[1225]. À l'intérieur, l'appareillage est plus irrégulier et les pierres assez

[1224] Antonini, 2015², p.89.
[1225] Périn, Wyss, 2004, p. 46 ; Wyss, 2016, p.22.

sommairement dégrossies (un acte volontaire afin d'assurer une meilleure accroche de l'enduit).

Dans un second temps, les bases des colonnes des grandes arcades séparant la nef et les bas-côtés ont été montées sur les murs de la nef mérovingienne (Saint-Denis fig. 77). Les supports cylindriques ou quadrangulaires de ces arcades, dont on a retrouvé des fragments, étaient emboîtés dans des creusements pratiqués dans des bases cubiques. L'église présentait un sol en mortier de tuileau, de couleur rouge brique. En raison de la faible épaisseur de ses murs, la nef était certainement charpentée (Saint-Denis fig. 66)[1226].

À Hersfeld, l'éventuelle nouvelle abbatiale (église X) aurait eu une nef à trois vaisseaux. Les murs extérieurs de la nef sont particulièrement épais (environ 2 mètres). D'après Ludwig, les bas-côtés étaient séparés de la nef centrale par des rangées de colonnes[1227].

À Fulda, la nef de la nouvelle abbatiale de Baugulf (779-802) a, comme la précédente du temps de Sturm, trois vaisseaux, qu'il agrandit.

Selon Hahn, la nef centrale aurait eu 15,80 mètres de large et les collatéraux environ 7,90 mètres de large. La longueur intérieure totale de l'église a été évaluée à environ 93,50. Hahn suppose ainsi qu'il s'agit d'une nef centrale possédant deux rangées de douze colonnes, espacées de 4,10 mètres – proposition déjà émise par Krautheimer et Oswald qui suggèrent que les trois nefs de l'église étaient séparées par de grandes arcades avec architraves, d'après le texte recopié par Browers évoquant les « super epistylia columnarum »[1228]. Le plafond de la nef centrale aurait culminé à 21,10 mètres (8,75 mètres pour les bas-côtés).

Jacobsen a nuancé quelques données de Vonderau et de Hahn insuffisamment documentées, selon lui. S'il suit les propositions de Hahn tant pour la datation que les dimensions de l'église, il préfère considérer que la largeur de la nef de 16,70 mètres avancée par Vonderau paraît la plus plausible, notamment si l'on prend en compte la largeur de

[1226] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p. 46-47.
[1227] Ludwig, 2002, p.4.
[1228] Oswald, 1966, p.85-86 ; Brower, 1612, p.120-121.

l'abside, les proportions des trois nefs et l'épaisseur des murs[1229]. En ce qui concerne l'hypothèse de Hahn (voir dans la nef une architrave avec les grandes arcades), il préfère rester prudent, puisqu'il n'y a aucun élément tangible allant dans ce sens.

Pour Krause, la nef aurait eu une largeur totale d'environ 20 mètres (avec la largeur de la nef centrale entre 11 et 12,90 mètres), alors que l'église mesurait 68 mètres de long (Fulda fig.30)[1230].

Cette révision des données ne convainc pas Platz et Untermann[1231]. Platz détermine clairement la phase de construction relative à l'abbatiat de Baugulf (Fulda fig. 34). Si la nef centrale de l'église de Sturm a été conservée, ce sont les collatéraux qui ont été élargis, passant de 2,50 mètres à 3,60 mètres de large, et considérablement prolongés vers l'ouest sur presque 30 mètres. La largeur de la nef centrale aurait été de 10,90 mètres[1232] – ce qui se rapproche des données de Krause. En ce qui concerne les ajouts au temps de Ratgar, Platz calcule qu'entre les absides est et ouest, la longueur de l'église aurait atteint environ 94 mètres.

À Centula/Saint-Riquier, la nef possédait trois vaisseaux. H. Bernard refuse cependant de parler de cet espace comme étant une nef à cause de sa longueur trop faible. Il préfère utiliser le terme *vestibulum,* employé par l'abbé Angilbert (790-814). Cependant, les fouilles ont révélé une longueur d'une quarantaine de mètres, ce qui est tout de même assez considérable[1233]. Un point intéressant est la différence de largeur intérieure reconnue entre le vaisseau central de la nef et les *augmenta* qui l'empiètent, ceux-ci étant plus larges. L'archéologue précise seulement que la différence est minime[1234]. Nous savons également par Angilbert que des arcades ornaient ce *vestibulum*, « au milieu de l'église »[1235] . On peut dès lors envisager plusieurs interprétations : soit il s'agit de séries d'arcades entre le vaisseau central et les collatéraux, soit d'arcs « triomphaux » marquant le passage entre la nef et les tours (Centula fig.10 et 21).

[1229] Jacobsen, 1991, p.132.
[1230] Krause, 2002, p.164.
[1231] Platz, 2010 et Untermann, 2006.
[1232] *Ibid.*, 2010, p.86.
[1233] Bernard, 2009, p.69-70.
[1234] *Ibid.*, 2002, p.103.
[1235] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p. 305 : « arcus mediae ecclesiae».

Le 9 septembre 1685, lors de travaux menés par les Mauristes, ont été retrouvés à l'entrée du chœur, et donc dans la zone correspondant à la nef, les restes d'Angilbert. Il semblerait que la tombe de l'abbé ait été installée dans ce qui aurait été le quatrième *augmentum* de la tour Saint-Riquier (Centula fig.16) [1236].

À Chelles, l'éventuelle église secondaire située tout juste au sud-est de l'abbatiale était divisée par un mur de refend nord-sud puis par deux murs est-ouest délimitant ce qui se présente comme des bas-côtés (Chelles fig.22)[1237]. À l'angle sud-ouest, une annexe de 4 mètres sur 5 mètres pourrait être une tourelle d'escalier (Chelles fig. 29).

ii. Mausolée, chapelle et chambre funéraire

À Saint-Maurice d'Agaune, une pièce, au nord du chœur oriental, adossée à la falaise, a été reprise à la période carolingienne ; et peu de temps après la construction du chœur, une tombe y a été creusée dans la paroi sud, comme un enfeu (Saint-Maurice d'Agaune fig.30). Il s'agissait certainement d'une chambre funéraire, bien que sa fonction de chapelle ne soit pas totalement exclue. Comme le niveau du sol était plus bas que celui de la nef (au même niveau que la crypte annulaire) il est probable qu'elle a été accessible par l'extérieur. Il faut également prendre en compte la possibilité qu'un étage ait existé au-dessus de la tombe, étage qui aurait pu être ouvert sur le chœur. Compte tenu de la situation privilégiée de cette chambre funéraire (fig.32) dans le voisinage immédiat des reliques, elle a peut-être tenu lieu de sépulture pour un personnage important en lien avec la construction de l'église.

Avant le milieu du IXe siècle, les chapelles funéraires au nord de l'abbatiale sont à nouveau reprises[1238]. À la chapelle au nord-est est ajoutée une absidiole orientée. Au nord-ouest, une nouvelle chapelle absidée est construite. Elle est accessible depuis le bas-côté grâce à une large ouverture pratiquée dans le mur nord de l'abbatiale et depuis le nord, par le couloir qui longe la nef. Les bases de deux colonnes ont été retrouvées adossées au rocher. Elles soutenaient une arcade de deux travées et un plafond. Son abside était surélevée de deux marches.

[1236] *Ibid.*, p.102.
[1237] Charamond, 2012, p.82-85.
[1238] Antonini, 2015², p.89-90.

Une chapelle funéraire, de la fin du VIIIe siècle ou du début du IXe siècle, est ajoutée à l'angle nord-ouest de l'église du Parvis[1239]. Elle mesurait 3,50 mètres de côté. Une tombe retrouvée au nord était nichée dans un *arcosolium*. L'intérieur était décoré d'une fresque figurant une grande croix gemmée sur fond de losanges rouges et jaunes (Saint-Maurice d'Agaune fig.47).

À San Vincenzo al Volturno, un mince bâtiment flanquait le mur nord de l'*atrium* (San Vincenzo al Volturno fig.51). Il a été construit juste après celui-ci, associé à une tour de 2,5 mètres sur 2,95 mètres. Un mur partait de l'ouest de cette tour et se prolongeait sur plus d'un mètre vers l'ouest. Du mortier a été retrouvé à l'intérieur de la structure, ainsi que les traces d'une *fenestella* et de décors peints. Enfin, le chemin nord (*Upper Route*, selon la dénomination de R. Hodges) qui reliait les églises nord et sud à l'abbatiale (via la Terrace 3) aurait également pu conduire (comme le *Upper Thoroughfare*) jusqu'à ce bâtiment (San Vincenzo al Volturno fig. 13). Ces éléments ont conduit R. Hodges et J. Mitchell à suggérer qu'il s'agissait d'un mausolée d'une personnalité importante, dont la tombe n'a pas été retrouvée[1240]. Le mausolée aurait été associé à des escaliers menant à l'*atrium*. En revanche, le mausolée a été interprété comme un contrefort du XIe siècle par F. Marazzi[1241].

À Novalaise, entre les VIIIe et IXe siècles, une chapelle à nef unique et chœur quadrangulaire est construite sur le côté nord de l'abbatiale (Novalaise fig.7 et 21). Elle mesurait environ 6 mètres de large pour 12 mètres de long. À l'extérieur, contre le côté est de la chapelle, a été retrouvée une sépulture privilégiée. G. Cantino Wataghin suppose que la chapelle pourrait avoir abrité de célèbres reliques[1242]. En effet, le *Chronicon* rapporte que Charlemagne fit don à l'abbaye des reliques de Côme et Damien[1243]. Il est possible que la chapelle ait été construite afin de les abriter, elles ou d'autres reliques.

[1239] Blondel, 1948, p.40-43.
[1240] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.419.
[1241] Marazzi, 2002, p.249.
[1242] Cantino Wataghin, 2014, p.269.
[1243] MGH, *Chronicon Novaliciense*, III, chap.15, p.46 : « sanctum quoque Walericum […] atque aliorum sanctorum pignoribus ».

Au nord de l'abbatiale de Farfa, se trouvait un espace couvert. Il aurait pu s'agir d'une aile d'un cloître ou d'une chapelle utilisée pour l'inhumation pour les abbés de Farfa (d'après ces peintures). On ne sait pas si cette aire nord remplissait le rôle de cimetière comme on l'a découvert pour la zone tout juste au sud de l'église qui, elle, a révélé la présence de plusieurs sépultures, malheureusement très mal documentées (Farfa fig. 7 et 8)[1244]. Il semblerait que cet espace funéraire nord ait été marqué, à l'intérieur de l'église, par un autel entouré d'un *ciborium* comme l'attesterait la découverte d'une base de colonne à proximité (fig. 24)[1245].

La tour-clocher médiévale de Farfa a été édifiée sur un bâtiment carolingien présentant un décor peint (Farfa fig. 30 et 34). Pour C. McClendon il s'agit des vestiges carolingiens d'une cellule de moine[1246]. En revanche, O. Gilkes et J. Mitchell les interprètent comme ceux d'une chapelle ou d'une petite église avec son sanctuaire à l'ouest, séparé de la nef par un panneau de pierre de type *transennae* dont l'empreinte verticale est restée dans le mur peint[1247]. L'édifice aurait été juste au nord de l'extrémité orientale de l'abbatiale. O. Gilkes et J. Mitchell pensent que s'il s'agissait d'une église occidentée qui suivait alors l'axe de l'abbatiale à côté de laquelle elle était tout juste construite.

iii. *Atrium* et avant-nef

- *Atrium* et portail d'entrée

L'église Saint-Vincent-Majeur de San Vincenzo al Volturno était précédée, à l'est, d'un *atrium* carré composé, selon la grille modulaire déjà utilisée pour dresser le plan de l'abbatiale, de quatre carrés, soit 7,20 mètres de côté (San Vincenzo al Volturno fig. 12 et 36). Il a été construit après l'édification de l'abbatiale et prolonge sa terminaison orientale de 33 mètres environ[1248]. Il était en réalité composé de trois ailes, au nord, au sud et à l'est. Sa façade est était décorée de pilastres dont des fragments ont été retrouvés[1249].

[1244] McClendon, 1986, p.55-57.
[1245] Gilkes, Mitchell, 1995, p.360.
[1246] McClendon, 1986, p.40 ; Gilkes-Mitchell, 1995, p.350-351.
[1247] Gilkes, Mitchell, 1995, p.351.
[1248] Marazzi, 1997, p.193.
[1249] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.19, 95-98.

Cet *atrium* était accessible, au nord, par un escalier qui conduisait au grand corridor (*Upper Thoroughfare*, selon la dénomination de R. Hodges) et aux bâtiments du nord (notamment les églises nord et sud) (San Vincenzo al Volturno fig.13 et 51). Il est possible qu'il ait existé un autre escalier, au sud. Il ne semble pas y avoir eu d'entrée dans sa façade orientale ni occidentale. L'église ne possédant aucun accès d'aménagé dans sa façade, l'*atrium* ne correspond donc pas avec elle. Cette situation a conduit certains chercheurs à repousser la datation de l'*atrium* au XIe siècle[1250].

En 1996, la tombe de l'abbé Talaricus (817-823/824) a été découverte dans l'*atrium* (San Vincenzo al Volturno fig.51 et 52)[1251]. Son alignement exact avec le portrait de l'abbé représenté dans la niche nord de la crypte a induit les archéologues à identifier l'abbé en question comme Talaricus. D'autres sépultures contemporaines ont été retrouvées dans la partie occidentale de l'*atrium*[1252]. R. Hodges suppose que Josué devait être enterré au sud de l'entrée principale, de la même manière que Talaricus.

Dans un second temps, à une date encore indéterminée, l'*atrium* s'est vu ajouter des portiques à l'intérieur de la cour qu'il délimitait (San Vincenzo al Volturno fig.51).

À l'est de l'abbatiale de Fulda est édifié un *atrium* (*paradisus*) dont l'aile orientale était surmontée à l'étage d'une chapelle (Fulda fig.13 et 24)[1253]. Mentionné comme un *porticus*, dans le *Catalogus abbatum fuldensium*, on peut imaginer un cloître à portique[1254].

Vonderau a reconnu deux états successifs à cet *atrium* (Fulda fig. 26 et 27 ; 38 et 39). Les fondations des bas-côtés nord et sud ont été utilisées pour la prolongation de la structure.

Le passage de l'*atrium* à l'église se faisait par l'intermédiaire des galeries nord et sud qui étaient directement greffées au chevet oriental, de part et d'autre de l'abside, et ce dès

---

[1250] Id., 2008, p.338-343.

[1251] Marazzi, 1997, p.193 ; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.98-104 et p.120. L'intérieur de la sépulture renfermait les squelettes de six individus ; elle a donc été plusieurs fois réutilisée comme les autres tombes retrouvées dans l'*atrium*. À l'intérieur était écrit : *ego talaricus / [cr]edo s(an)c(t)am resurrectione(m).*

[1252] Marazzi, 1997, p.193-195.

[1253] Caillet, 2004, p.46.

[1254] Catalogus, p.273 : « Hic inter cetera bonitatis suae opera studio Sibigelti strenuissimi viri sanctos Antonium et Eonium martires monasterio gloriose advocavit et porticos inferiores adornavit ibidemque honorifice requiescere fecit.»

le premier état[1255]. Dans les plans inclus dans les deux éditions des *Vorromanische Kirchenbauten* (Fulda fig. 24), les murs extérieurs de l'*atrium* sont dans l'exact prolongement des murs gouttereaux de l'abbatiale. Vonderau a calculé que la largeur interne de ces galeries étaient de 6,60 mètres. La longueur du premier *atrium* aurait été de 30,63 mètres et d'environ 44 mètres pour le second.

Le plan d'Oswald, Schaefer et Sennhauser restitue, pour le premier état de ces galeries, une largeur interne de 3,40 mètres et une longueur de 36 mètres. Les deux galeries parallèles étaient associées à une troisième à l'est, perpendiculaire, sur laquelle se trouvait la chapelle centrale (Fulda fig. 24). La titulature de celle-ci demeure encore inconnue. Elle a été conservée et amplifiée lors de l'agrandissement de l'*atrium*.

Mais contrairement aux hypothèses de Vonderau, il n'y avait vraisemblablement pas de salles aux angles des galeries – celles-ci formaient un simple coude à 90°. Le second état aurait atteint les 60 mètres et la galerie septentrionale aurait été élargie à 6,40 mètres (Fulda fig. 24). La galerie orientale et la chapelle auraient également été élargies.

Pour Hahn, l'*atrium* avait 24 mètres de large pour 27 mètres de long (Fulda fig. 14 et 18). Il interprète le bâtiment quadrangulaire à l'est comme une entrée de 5 mètres de large. Des vestiges d'une structure circulaire de 4,70 mètres ont été découverts en son centre. Ce même bâtiment aurait été flanqué de deux tours d'escaliers quadrangulaires qui desservaient alors son ou ses étages[1256]. D'après Hahn, le complexe abbatial de Ratgar mesurait 123,67 mètres une fois l'*atrium* construit[1257].

D'après Krause, le premier état de celui-ci serait contemporain de l'église de Ratgar. À l'angle nord-est du paradis, elle interprète les vestiges, antérieurs à la construction de Wernher, comme ceux d'une tour quadrangulaire (comme l'avait également interprété Hahn) (Fulda fig. 26) – structure qu'Oswald, Schaefer et Sennhauser attribuaient à la superposition des deux états successifs. Pour Krause, il n'y aurait pas de tour au sud : l'angle sud-est de l'*atrium* était formé par la galerie qui se retourne en coude à 90°. La largeur interne des galeries atteindrait plutôt les 3 mètres – deux fois moins que les dimensions avancées par Vonderau. Si, pour Krause aussi, la longueur approximative du premier *atrium* (chapelle

[1255] Krause, 2002, p.56. Données déjà évoquées par Vonderau et Hahn.
[1256] Hahn, 1985, p.186.
[1257] Ibid., p.188.

centrale incluse) aurait été d'environ 30 mètres, elle considère que le second était un peu plus grand, presque de 50 mètres (Fulda fig. 27).

À l'ouest du chevet de l'abbatiale de Farfa a été construit un *atrium* qui serait une reconstruction d'un état plus ancien. Il serait contemporain de toute la partie occidentale de l'abbatiale qui daterait des dernières décennies du VIIIe siècle[1258].

D'après les fouilles du début des années 1980, l'abside occidentale était doublée vers l'extérieur d'un autre mur curviligne (Farfa fig. 10 phase 6)[1259]. Ce mur était, à l'origine, percé en son centre pour laisser un passage large de 2,30 mètres et était recouvert sur sa face extérieure d'enduit de plâtre blanc. Aussi, peut-on penser ici à la galerie orientale de l'*atrium* qui flanquait alors l'église à l'ouest. O. Gilkes et J. Mitchell supposent que d'autres entrées se trouvaient sur les côtés, à la jonction avec le mur du transept (Farfa fig. 14 et 20)[1260]. Un petit canal en pierre longeait le mur et laisse imaginer un système de récupération des eaux de pluie (Farfa fig. 10 phase 6). Il y avait vraisemblablement un toit en appentis au-dessus de ce déambulatoire (Farfa fig. 18). Comme le mur ne mesurait que 0,50 mètre de haut, il semblerait qu'un système de colonnettes et d'arcades ait été mis en place afin de supporter la toiture. C. McClendon mentionne la présence de fenêtres dans la crypte semi-enterrée qui ouvraient ainsi sur l'extérieur. Il suggère qu'avec la présence de l'aile curviligne de l'*atrium* flanquant la crypte, les ouvertures de celles-ci alors occultées auraient été inutiles. Aussi, il suggère que l'aile curviligne (et non pas l'*atrium* tout entier) ait été un ajout postérieur à la construction de la crypte. Selon la datation de la crypte occidentale sera déterminée ou proposée une datation pour cette aile de l'*atrium* – à condition que l'argument des fenêtres, avancé par C. McClendon, soit suffisant pour se positionner. Au sud de l'aile curviligne, deux murs parallèles du IXe siècle et distants d'environ 3 mètres ont été retrouvés (Farfa fig. 11, n°3 et 5). Ils étaient reliés à l'aile curviligne et formaient une galerie sud, peut-être supportant aussi des colonnettes en bois ou en pierre[1261]. Le mur le plus au sud (n°5) aurait été bâti sur l'ancien mur de clôture du Ve-VIe siècle (Farfa fig. 10 phase 5) ; mais si

[1258] Gilkes, Mitchell, 1995, p.356. Voir la partie relative à l'abbatiale et à la crypte occidentale pour la datation de celles-ci.
[1259] McClendon, 1986, p.66-67.
[1260] Gilkes, Mitchell, 1995, p.352.
[1261] McClendon, 1986, p.68.

C. McClendon et P. Markthaler l'ont reconnu, O. Gilkes et J. Mitchell, lors de la reprise des fouilles, n'ont pas pu déterminer si ce mur avait bien été repris à l'époque carolingienne (fig. 10 phase 6). Les ailes nord et ouest n'ont pas été retrouvées.

Est-ce que l'aile orientale offrait un accès direct à l'intérieur de l'église et faisait ainsi office de déambulatoire comme à Saint-Castor de Koblenz ? Il est aussi possible qu'il n'y ait pas eu de connexion comme à Seligenstadt ou, bien plus proche, comme à Saint-Vincent-au-Volturne (abbatiale et église sud). Toutefois, O. Gilkes et J. Mitchell remarquent sur le mur sud du transept une trace d'une éventuelle porte condamnée avec seuil donnant accès à l'aile orientale de l'*atrium* (Farfa fig. 23). En revanche, rien de tel n'a été observé au nord.

L'*atrium* délimitait un espace funéraire où de nombreuses tombes ont été découvertes (Farfa fig. 20). Aucune tombe antérieure au Xe siècle n'a été retrouvée dans l'aile orientale à l'exception d'un sarcophage placé dans sa partie nord, sur son niveau de fondation. On peut imaginer que d'autres sarcophages y avaient été disposés hors-sol, dès l'époque de la construction de l'*atrium*[1262].

Un nouveau mur de clôture a été érigé plus à l'ouest (Farfa fig. 10 phase 6)[1263]. L'entrée se faisait par un porche ménagé dans ce mur occidental. Il a été transformé en portique au IXe siècle (Farfa fig. 20)[1264].

L'abbatiale de Centula/Saint-Riquier était précédée à l'ouest, d'un *atrium* cantonné de trois portes[1265] : Saint-Michel à l'est, Saint-Raphaël au nord et Saint-Gabriel au sud (Centula fig.16)[1266]. H. Bernard a retrouvé sous le parvis actuel une partie de l'aile occidentale où se trouvait la porte Saint-Michel[1267]. Chacune de ces portes avait probablement à son étage une chapelle avec un autel dédié au saint éponyme (Centula

[1262] Gilkes, Mitchell, 1995, p.355.
[1263] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.
[1264] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347. Datation réalisée grâce à l'association avec de la céramique dite *ceramica vetrina a pesante*.
[1265] Bernard, 2009, p.78.
[1266] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VIII, p.60 : « Sed et altare beati archangeli, Gabrihelis, quod est situm in porta meridiana, VIII Kal. Aprilis in Annuntiatione sancte Mariae Michaelis ero, quod est in porta occidentali, III Kal. Oct., a Hildiwardo, venerabili episcopo ; Raphaelis autem altare, quod est in porta septentrionali, II Nonas Septembris, in honore isporum archangelorum, omnium virtutum celorum, a Jesse religioso episcopo optime est consecratum. »
[1267] Bernard, 2002, p.105, note 35.

fig.9)[1268]. Nous pouvons donc y voir une place devant la façade ouest de Saint-Riquier, ponctuée par trois portes très probablement reliées entre elles par des galeries (Centula fig.21).

- Avant-nef, massif

Charlemagne aurait entrepris de nouveaux travaux à l'ouest de l'abbatiale de Saint-Denis afin d'y intégrer la tombe de son père, Pépin, inhumé depuis plusieurs années déjà, juste devant l'église (Saint-Denis fig. 39 et 59)[1269]. Il faudrait situer cette construction vers 783 (voire un peu après), année de la mort de Bertrade, mère de Charlemagne et épouse de Pépin le Bref (†768) ; celle-ci a, en effet, été enterrée à ses côtés. Suger décrit un porche étroit percé de portes et associé à des tours jumelles, peu élevées, qui menaçaient ruine[1270]. Cette information fait inévitablement penser à un massif occidental qui reprend la façade préexistante composée deux tours flanquant un vestibule barlong percé d'un passage axial[1271].

De cette première transformation carolingienne, deux retours de fondation ont été retrouvés avec, entre eux, deux murs obliques – attribués à une abside polygonale ouverte sur la nef par S. Crosby (Saint-Denis fig. 33) et à une porte axiale à ébrasement intérieur par J. Formigé (Saint-Denis fig. 30)[1272]. M. Wyss et S. Crosby remarquent que la facture de ces éléments est de qualité moindre par rapport aux autres parties de l'église carolingienne. Cet ajout a alors été vraisemblablement réalisé avec moins de soin et/ou de moyen mais semble avoir été dans la continuité du chantier mené par Fulrad. Cet *augmentum* prolonge l'abbatiale d'une travée supplémentaire d'environ 6 mètres de long vers l'ouest et remplace l'ancien vestibule percé d'un passage axial par une pièce en abside à pans coupés (Saint-Denis fig. 59 et 65). Si cela a été considéré comme une contre-abside, M. Wyss a depuis réfuté cette

[1268] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre X, p.67 : « In ecclesiis vero sanctorum angelorum Gabrielis, Mychaelis, Raphaelis altaria III ».
[1269] Jacobsen, Wyss, 2002 ; Suger, p.187-188.
[1270] Suger, p.217-224.
[1271] Wyss, 2015, p.22.
[1272] Wyss, 1996, p.33.

hypothèse. En effet, son sol était plus bas que la nef de 0,65 mètres. Il fallait donc y descendre, contrairement à une contre-abside qui doit être plus élevée[1273].

Une deuxième phase de construction a été repérée (Saint-Denis fig. 65). L'abside à pans coupés a été remplacée par une pièce rectangulaire placée dans l'axe de la nef. Son sol était inférieur de 0 ,65 mètres à celui de la nef. À l'intérieur de cette pièce ont été inhumées plusieurs personnes. Parmi les différents sarcophages et coffrages maçonnés retrouvés, un coffrage double, vide, était décoré à l'intérieur d'un enduit rouge. Ce type d'inhumation (double) signifie que les deux défunts avaient un lien de parenté. Au vu de ses informations et de son emplacement privilégié à l'entrée de l'église, il y a fort à penser qu'il s'agit ici de l'ancienne sépulture de Pépin le Bref et de Bertrade, déplacés ensuite dans un autre lieu[1274].

Cependant, il est également possible que la terminaison occidentale de l'abbatiale ait été plus longue encore comme en attesteraient les quelques fondations retrouvées par S. Crosby jusqu'à environ 7 mètres à l'ouest et qu'il a daté d'avant les modifications de Suger. Ainsi – et seulement si les vestiges constatés par S. Crosby sont à nouveau étudiés – soit cet *augmentum* était plus grand qu'on ne l'a supposé dès sa construction, soit il a été agrandi entre 800 et 1137/1140.

Hincmar évoque dans les *Miracula sancti Dionysii*, un vestibule au-devant de l'église abbatiale où les fidèles plaçaient des *ex-voto*[1275]. L'interprétation de ce passage demeure problématique. Doit-on imaginer un *atrium* attenant à l'*augmentum*, comme l'avait imaginé S. Crosby en 1942[1276] ? S'agit-il d'une avant-nef comme le suggérait J. Hubert en 1950[1277] ? Ou bien est-ce qu'il est question ici de l'*augmentum*, de son vestibule ou notamment de la pièce qui l'a prolongé dans un second temps ? La question demeure encore ouverte.

S. Carella propose de considérer l'espace interne oriental de l'église « sud » de San Vincenzo al Volturno comme un endo-narthex (San Vincenzo al Volturno fig.23). En effet,

[1273] Wyss, 2016, p.22.
[1274] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p.47-48.
[1275] Hincmar, I, chap. 18 : « persicum in vestibulo domus de pariete suspensum » ; Hincmar, I, chap. 8 : « cornu ante fores basilicae appensum ».
[1276] Crosby, 1942.
[1277] Hubert, 1950.

R. Hodges avait trouvé une portion de mur qu'il datait de l'Antiquité tardive, mais S. Carella pense qu'elle appartient plutôt à l'église du VIIIe siècle[1278].

Un petit *atrium*/avant-nef a été ajouté à l'église « nord » de San Vincenzo al Volturno (San Vincenzo al Volturno fig.14 et 27). Six sépultures y ont été retrouvées : une dans l'axe de l'entrée au plus près de l'église, puis quatre côte à côte dans l'*atrium*, et enfin encore une dans l'axe de l'entrée[1279]. S. Carella propose d'y voir des sépultures des abbés voire des fondateurs du monastère. Cette disposition dans l'*atrium* ou devant la façade se retrouve déjà au Mont-Cassin et correspond à une tendance lombarde. En étudiant les inscriptions présentes sur les sépultures, J. Mitchell les a pourtant datées de la première moitié du IXe siècle, ce qui viendrait nuancer cette proposition – les fondateurs ayant vécu dans la première moitié du VIIIe siècle[1280]. On pourrait toutefois imaginer qu'il s'agirait d'une réinhumation des fondateurs du monastère, ou bien de l'inhumation d'importants donateurs ou abbés du IXe siècle. Les données sont encore trop insuffisantes pour conduire à une interprétation solide.

À Novalaise, au début du IXe siècle, alors que de nouveaux aménagements liturgiques sont opérés dans l'abbatiale, cette dernière est prolongée de 3 mètres environ à l'ouest par un avant-corps constituant une sorte de massif occidental (fig.7 et 11)[1281]. Seule une partie des fondations a pu en être reconnue, mais il est fort probable qu'il ait couru sur toute la largeur de la façade. Deux tombes privilégiées carolingiennes y ont été retrouvées.

À Centula/Saint-Riquier, l'abbatiale à double chevet était précédée à l'ouest d'un porche d'entrée flanqué de deux tourelles. Ses dimensions auraient été similaires à celles des bras du transept constituant le pôle occidental. Articulé en 2 x 3 travées, il était ouvert par trois portes et menait directement au chœur et à sa tour octogonale[1282]. De plan rectangulaire, il aurait mesuré 5,20 mètres sur 13,60 mètres. Il est une composante de ce chevet occidental avec la tour de croisée et les bras du transept (Centula fig.17). Il est

[1278] Carella, 2011, p.159.
[1279] Id., p. 153-156.
[1280] Hodges, 1993, p.61-62.
[1281] Cantino Wataghin, 2014, p.269.
[1282] *Ibid.*, 2009, p.62.

possible que des sépultures y aient été aménagées ; H. Bernard précise en avoir trouvé sous toute la surface de l'abbatiale.

L'église secondaire Notre-Dame-et-tous-les-apôtres possédait également un petit porche d'entrée quadrangulaire reconnu sur environ 5 mètres de profondeur (Centula fig.24).

On remarquera que la façade orientale de Fulda était composée d'un chevet absidé flanqué de deux tours (Fulda fig.10 et 34)[1283]. On pourrait restituer l'ensemble comme une façade monumentale, à l'image des massifs occidentaux.

L'éventuelle église X d'Hersfeld aurait été précédée d'un porche, installé dans un second temps (Hersfeld, fig. 11)[1284]. En effet, les murs de la nef présentent de grandes différences avec ceux du porche occidental, ce qui lui laisse penser à deux phases de construction bien distinctes. Il ne semble pas avoir couru sur toute la largeur de la façade et se présentait sous la forme d'un vestibule.

iv. Les accès au sanctuaire

Les sanctuaires ont possédé un ou plusieurs accès. On remarquera que ceux-ci ne se trouvent pas forcément à l'opposé de leur chevet, qu'il soit orienté comme occidenté.

L'abbatiale San Vincenzo Maggiore de San Vincenzo al Volturno possédait un accès au nord – une porte encadrée de pilastres – et était accessible par sa façade à l'est (San Vincenzo al Volturno fig.12, 13, 38 et 49). Pour R. Hodges, les pilastres de la porte nord seraient contemporains de ceux retrouvés sur la façade orientale de l'*atrium*, construit vers 800-817 (phase 4a7)[1285]. Notons que l'église ne possède aucun accès aménagé dans sa façade[1286].

[1283] Voir plus haut, la sous-partie relative aux chevets.
[1284] Ludwig, 2002, p.4.
[1285] Hodges, Francis, Mitchell, 2002, p.557-560 ; Mitchell, Hodges, Leppard, Sebastiani, 2010, p.107.
[1286] Id., 2008, p.338-343.

L'accès principal de l'église « sud » de San Vincenzo al Volturno se faisait, lors de la phase 3b, par une porte, d'1,3 mètre de large, au centre de la façade (San Vincenzo al Volturno fig.21 et 23). Un second accès de 0,93 mètre de large se trouvait dans le mur sud (San Vincenzo al Volturno fig.19). Il assurait la communication entre l'église, le réfectoire et le jardin. Plus tard (phase 3c), deux ouvertures sont alors percées dans l'abside pour offrir un accès à l'église (San Vincenzo al Volturno fig.20, 22 et 24)[1287]. L'église subit à nouveau des modifications, peut-être dans le troisième quart du VIIIe siècle, entre 780 et 792 (phase 3c) ou sous l'abbatiat de Josué (792-817) (phase 4)[1288]. Les accès pratiqués dans l'abside sont alors bouchés (San Vincenzo al Volturno fig.21). Pour accéder au déambulatoire, il ne restait plus que l'accès par le côté sud.

L'accès à l'église « nord » se faisait soit par une porte ménagée au centre de la façade orientale (supposée à la phase 3) soit par une porte ménagée dans la partie ouest du mur méridional (San Vincenzo al Volturno fig.18 et 27) (phase 3b). Le seuil et les montants de cette dernière étaient constitués de grands blocs de pierre ; celui du seuil mesurait 1,10 mètre de large. Un autre accès existait dans le tiers nord de l'abside, au plus tard pour la phase 3c, et aurait été condamnée lors de modifications ultérieures (phase 4 ou 5 ; San Vincenzo al Volturno fig.20). Cet accès dans le tiers nord de l'abside, peu commode, répondait cependant à une nécessité fonctionnelle ; cela menait aux structures de l'Antiquité tardive située sur le Colle della Torre. Ensuite, l'accès depuis le tiers nord de l'abside a été bouché, certainement lors de l'établissement du triconque ; et un autre accès large d'environ 2 mètres alors aménagé, cette fois-ci au centre de la façade orientale (San Vincenzo al Volturno fig.27 et 28). L'entrée par le mur méridional est décalée vers le centre. Ce nouvel accès est totalement aligné à l'ouverture pratiquée juste en face dans l'église sud (San Vincenzo al Volturno fig.35).

À Saint-Maurice d'Agaune, l'accès se faisait dans un premier temps à l'ouest, en empruntant le corridor voûté, appelé « couloir des catacombes », et qui passait sous le sud de l'abbatiale (Saint-Maurice d'Agaune fig. 27 et 30). Lors du remaniement dans la seconde

[1287] Hodges, 1993, p.32.
[1288] Id., p.148.

moitié du VIIIe siècle du chevet oriental, un porche est ajouté devant ce couloir comme l'atteste son pilastre nord-est retrouvé dans le mur de l'abside.

Comme nous l'avons précédemment évoqué, la construction du chevet occidental, avant le milieu du IXe siècle, bouleverse alors l'accès originel à l'église. Désormais une nouvelle entrée est percée à la place du chevet oriental et de sa crypte ; arasés, devant, on a construit un narthex ou un porche abritant des sépultures. L'emplacement de deux tombes en particulier – perpendiculaires aux autres, le long de ce qui devait être la façade orientale – laisse imaginer l'aménagement d'un passage central, restitué comme un escalier de cinq marches qui permettait de franchir l'écart de niveau entre l'extérieur et la nef. L'aménagement de cette nouvelle entrée directement à l'est a permis d'allonger et d'élargir la nef et d'améliorer l'accès à l'église – ce qui évitait de faire le tour du bâtiment. De plus, avec ce nouveau chœur, l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune imitait le parti de Saint-Pierre de Rome et rappelait ses relations étroites avec l'Église romaine.

À cette même époque, l'élargissement de la nef vers le sud impose la construction d'un soubassement voûté qui vient alors doublé le couloir des catacombes créant ainsi deux couloirs d'accès menant à l'ouest de l'église et au cimetière qui s'y trouvait.

À Saint-Denis, l'abbatiale était percée de plusieurs accès. L'accès principal se faisait à l'ouest, à l'opposé du chevet, via le massif occidental. À l'extrémité orientale du bas-côté septentrional a été découvert une porte donnant sur l'*atrium* et le cimetière. Suger l'appelle la « porte d'airain ». Une seconde, symétrique, était percée dans le bas-côté sud et donnait accès aux bâtiments communautaires (fig. 59). Suger l'appelle la « porte Saint-Eustache »[1289]. Il s'agit peut-être ici des *portas* richement ornées de la description de 799[1290]. Elles étaient associées à des marches montant à l'église. À l'extérieur, elles étaient flanquées de niches plates[1291].

[1289] Suger, p.223-224. Suger est amené à mentionner les deux portes lors de sa description des processions menant les cortèges à l'intérieur puis à l'extérieur de l'abbatiale : « revenant par une porte qui ouvre sur le cimetière sacré, la porte d'airain […] » ; Suger, p.187-188 : « une seule et glorieuse procession sortait par la porte Saint-Eustache ».

[1290] Description 799 ; Bischoff, 1981 : «Habet ipsa ecclesia / luminaria mille CCL […] Et habet in illa ecclesia portas paratas / de auro et argento II. Alias portas habet / paratas de iborio et argento II. /Excepto habet hostia parata I de iborio et de / argento et excepto habet alia hostia II / paratas de argento. Dagoberto regis / bone memoriae ».

[1291] Wyss, 1996, p.33.

À Novalaise, l'abbatiale n'était accessible que par l'ouest, par l'intermédiaire de son avant-nef à partir du début du IXe siècle (Novalaise fig.7 et 11)[1292]. L'église d'Hersfeld (phase C comme X) aurait également été accessible par l'ouest – l'église X possédant peut-être un porche en façade (Hersfeld fig. 10 et 11).

À Fulda, l'accès à l'abbatiale se faisait du côté oriental, par des portes ménagées autour du chevet. Le passage se faisait par l'intermédiaire des galeries nord et sud de l'*atrium* qui étaient directement greffées au chevet, de part et d'autre de l'abside, et ce dès le premier état[1293].

À Farfa, on n'a conservé aucune trace des accès menant à l'abbatiale occidentée. Pour O. Gilkes et J. Mitchell, des portes auraient pu être aménagées dans les murs occidentaux du transept afin d'offrir aux pèlerins un accès direct à la crypte, depuis l'extérieur et l'*atrium*, et ainsi leur permettre de contourner la nef (Farfa fig. 20 et 23). Cependant, comme à partir de l'incendie de 898 et durant les siècles qui suivirent, la cour de l'*atrium* se transforme progressivement en dépotoir (fig. 10 phases 8 et 9), O. Gilkes et J. Mitchell trouvent là un argument appuyant l'hypothèse que l'entrée principale de l'église n'était pas de ce côté, à l'ouest, mais à l'opposé, à l'est[1294].

Toutes les églises de Centula/Saint-Riquier étaient accessibles depuis l'ouest (Centula fig. 1 et 2). Elles étaient également reliées entre elles par des galeries appelées dans les textes carolingiens longaniae. Pour accéder à l'abbatiale, il fallait également emprunter l'atrium qui était construit contre sa façade occidentale. Enfin, un autre accès semble avoir été aménagé au sud ; il s'agit de la porte Saint-Maurice située à l'extrémité du transept carolingien, souvent évoquée dans l'*Institutio* d'Angilbert[1295] et dont nous pouvons voir,

[1292] Cantino Wataghin, 2014, p.269.
[1293] Krause, 2002, p.56. Données déjà évoquées par Vonderau et Hahn.
[1294] Voir les sous-parties suivantes sur les sanctuaires et les cryptes occidentales et orientales.
[1295] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre XI, p.71 : « Matutinali etenim, seu vespertinali officio consummato, mox omnes chori ordinabiliter se ante sanctam passionem congregent, decem tantum psalmistis unicuique choro remanentibus, et sic per portam sancti Gabrielis, ac per salam domni abbatis ambulando per occidentalem claustri regionem cantando

encore aujourd'hui, les probables traces dans le mur oriental de l'actuelle sacristie (Centula fig.23).

v. Les autels, les chancels et autres aménagements liturgiques

- Les autels

Le socle d'un autel a été découvert dans l'abside de l'église « sud » de San Vincenzo al Volturno. Il aurait été installé entre 780 et 792 (phase 3c pour R. Hodges)[1296]. Composé de pierres appareillées et de fragments de matériaux cuits, il mesurait 1 mètre sur 0,75 mètre et était percé, sur sa face occidentale, d'une niche profonde de 0,25 mètre. Des traces de décor peint ont été retrouvées à sa base. Ils attestent la présence d'un décor dans l'église au plus tôt pour la phase 3c/phase 4.

On ne sait pas si la crypte occidentale de Saint-Maurice d'Agaune possédait un autel. L. Blondel pensait, selon les maçonneries encore conservées, que la niche retrouvée dans le mur occidental, dans l'axe du couloir médian menant à l'arcosolium, aurait pu accueillir un autel.

À Saint-Denis, le 28 juillet 754, un autel situé devant le tombeau de saint Denis est consacré par le pape Étienne II en personne aux saints Pierre et Paul[1297]. Il aurait pu se trouver dans la nouvelle crypte (à condition que celle-ci ait déjà été construite) ou bien dans le chœur. D'après Hincmar, il existait également un autel dédié au Sauveur ; il s'agit de l'autel principal[1298]. Il serait l'autel placé derrière le *gazofilacium* (le tronc à offrandes)[1299]. Suger nous

---

veniant ad sanctam Mariam, ubi oratione pro temporis ratione deposita, remeando veniant ad sanctum Benedictum in orientali parte claustri situm; inde per gradus arcuum intrent ad sanctum Mauricium, sicque intrantes sancti Richarii basilicam, restituantur suis choris. »

[1296] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.4.

[1297] MGH, *Ex Hilduini abbatis,* p.2 : « in venerabili monasterio sancti martiris subtus campanas, et vidi ante altare bonum pastorem domnum Petrum et magistrum gentium domnum Paulum ».

[1298] Hincmar, I, chap.5 : «altare quod primum in honore(m) Domini Salvatoris dicatum est ».

[1299] Hincmar, *Gesta Dagoberti*, p.406 : « Gazofilacium quoque ante cornu altaris eiusdem ecclesiae ex argento fieri iussit […].

apprend qu'au temps de l'abbé Fardulfe (797-806), l'autel majeur était situé devant l'abside, sur la plate-forme du chœur surélevé (Saint-Denis fig. 67)[1300]. Nous savons qu'au Moyen Âge, l'autel des Corps-Saints[1301] (comprendre des saints Denis, Rustique et Éleuthère) était à l'entrée de l'hémicycle du chevet et que le maître-autel était plus avant vers la nef (Saint-Denis fig. 70). On pourrait imaginer qu'ils reprenaient alors les emplacements des autels carolingiens.

À Centula/Saint-Riquier, Angilbert énumère les autels de son abbaye[1302] : « On compte, dans l'église du Sauveur et de S. Riquier, onze autels […]. Dans celle de Ste Marie et des SS. apôtres, treize autels […]. Dans celle de S. Benoît, trois autels, et dans les chapelles des anges Gabriel, Michel et Raphaël, trois autels. Ce qui fait en tout trente autels […] ». En plus des autels principaux dédiés au Sauveur, à saint Riquier, et à la Vierge[1303], il évoque également la *capsa major*, châsse contenant de nombreuses reliques, qui aurait été déposée dans le chœur occidental de l'abbatiale, dédié au Sauveur. Si l'on accepte l'hypothèse des deux polygones, en reconstituant leur tracé selon l'angle trouvé, il apparaît que l'octogone était désaxé par rapport aux accès vers l'est et l'ouest. Au rez-de-chaussée, il semblerait qu'un des supports de la tour de croisée ait été dans l'axe de la nef[1304]. Ceci s'expliquerait par le fait qu'on y ait logé une niche ou une arcade afin d'accueillir la *capsa major*[1305]. Ainsi, ce n'est pas le passage qui primait, mais le support et ce qu'on y avait aménagé: le réceptacle du reliquaire le plus important du sanctuaire.

À l'est, du côté de la tour Saint-Riquier, la *Vita Angilberti* d'Anscher[1306] évoque, au rez-de-chaussée, un espace surélevé, appelé *thronus Richarii*, dédié à saint Riquier avec son

---

[1300] Wyss, 1996, p.34 ; Suger, p.234.
[1301] Suger, p.148.
[1302] Hariulf, *Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier*, publication Lot, 1894, livre II, chapitre X, p.67.
[1303] *Ibid.*, III, chapitre III, p. 87 : « In quibus principalia habentur altaria III, hoc est sancti Salvatoris, sancti Richarii, et sanctae Mariae, ex marmore, auro, et argento, et gemmis, ac lapidibus diversis fabrefacta. »
[1304] *Ibid.*, p.95.
[1305] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre IX, p.66 : « in nomine sanctę Trinitatis cum multa diligentia preparavimus capsam majorem auro et gemmis ornatam, in qua posuimus partem supradictarum reliquiarum, quam cum ipsis, ob venerationem illorum sanctorum quorum reliquie in ea recondi videbantur, subtus cryptam Sancti Salvatoris ponere studuimus. »
[1306] AS, *Vita Angilberti*, p.127 : « tertius autem chorus decantabat in orientali parte basilicae, quae dicitur Thronus Sancti Richarii, eo quod altare ipsius Sancti in loco editiori ibidem mira honorificentia sit excultum, et ejus sepulcrum juxta positum sit.»

autel et sa sépulture (Centula fig.20)[1307]. Hariulf, quant à lui, précise que c'est au niveau de la tour Saint-Riquier que se trouve le tombeau du saint éponyme avec à sa tête un autel dédié à saint Pierre[1308] et à ses pieds un autel à sa gloire, également indiqué dans lieu plus élevé[1309], à savoir un chœur (Centula fig.16).

Dans son *Institutio*, à l'occasion du récit d'une procession, Angilbert nous renseigne sur les autels aménagés dans son abbatiale: « Quand ils auront chanté les offices du soir et du matin au Saint-Sauveur, qu'alors un chœur descende à la Sainte-Résurrection, l'autre à la sainte-Ascension, et que là en priant ils aillent de la même manière que ci-dessus en chantant jusqu'à Saint-Jean et Saint-Martin ; là cette oraison faite, qu'ils viennent de l'un et l'autre endroit par les arcs du milieu de l'église et qu'ils prient à la Sainte-Passion. De là qu'ils parviennent à Saint-Riquier ; l'oraison achevée à cet endroit, qu'ils se divisent de la même manière qu'ils l'avaient fait auparavant, et qu'ils aillent par Saint-Etienne et Saint-Laurent en psalmodiant et en priant jusqu'à la Sainte-Croix. De là ensuite à nouveau qu'ils aillent à Saint-Maurice et par la *longania* jusqu'à Saint-Benoît »[1310]. C'est dans l'*augmentum* du chevet oriental empiètant sur la nef qu'aurait pu se situer l'autel de la Sainte-Croix dont parle

[1307] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.297 : « alius puerorum in throno Sancti Richarii ab occidente, tertius vero infra buticum, hinc et inde, sicut jam supra scriptum est. » ; *Ibid.*, Livre II, Chapitre VII, p.54 : « illa autem quae ad orientem vergit, prope locum sita est quo sanctus Richarius sepulturam habuit. Sepultura vero ipsa ita posita est, ut a parte pedum ipsius sancti altare sit in loco editiori, et a parte capitis sancti Petri apostoli ara persistat. Turris ergo orientalis cum cancello et butico sancto Richario dicata est…»

[1308] *Ibid.*, I, Chapitre XXIII, p.36-37 : « Sepultus est ergo Christi amicus et gloriosus confessor Richarius in ecclesia sua, quam sub honore nostrae dominae, sanctae Dei matris, Mariae dudum aedificaverat, VII idus Octobris: in quo loco a parte capitis ejus beati Petri Apostolorum primatis nunc altare habetur. »

[1309] *Ibid.*, II, Chapitre VII, p.54 : « illa autem quae ad orientem vergit, prope locum sita est quo sanctus Richarius sepulturam habuit. Sepultura vero ipsa ita posita est, ut a parte pedum ipsius sancti altare sit in loco editiori, et a parte capitis sancti Petri apostoli ara persistat. Turris ergo orientalis cum cancello et butico sancto Richario dicata est…»

[1310] *Ibid.*, Appendice VI, p. 305-306 : « Cum enim vesperos et matutinos ad Sanctum Salvatorem cantaverint, tunc descendat unus chorus ad Sanctam Resurrectionem, alter ad Sanctam Ascensionem, ibique orantes vadant similiter, ut supra, canendo usque ad Sanctum Johannem et Sanctum Martinum; ubi oratione facta, ingrediantur hinc et inde per arcus mediȩ ęçclesiȩ et orent ad Sanctam Passionem. Inde ad Sanctum Richarium perveniant ; ubi oratione finita, dividant se iterum sicut ante fuerant, et veniant per Sanctum Stephanum et Sanctum Laurentium psallendo et orando usque ad Sanctam Crucem. Inde vero iterum ad Sanctum Mauricium et per longaniam usque ad Sanctum Benedictum ».

Hariulf[1311]. Pour les autres autels, plusieurs proprositions de restitution ont été avancées (Centula fig.15 et 16).

Notre-Dame-et-tous-apôtres de Centula/Saint-Riquier a été restitué comme un édifice à plan centré, un dodécagone enveloppant un hexagone. Il a été proposé de voir dans chaque pan douze niches évidées dans le mur épais et qui auraient pu accueillir douze des treize autels, mentionnés par Angilbert dans son *Libellus* lors de la consécration de l'église[1312] ; c'est là une autre solution architecturale que l'on retrouve à San Vigolo Marchese mais qui, rappelons-le, date du XIe siècle (fig.26). Le treizième autel, dédié à la Sainte-Vierge et surmonté d'un baldaquin, aurait pu se trouver au centre du sanctuaire[1313].

À Novalaise, plusieurs fragments de dalles sculptées ont été dégagés lors des fouilles de l'abbatiale. Ils appartenaient probablement à un autel, ou à un chancel[1314].

À Fulda, la *Vita Sturmi* évoque l'installation d'un autel d'or dédié à saint Boniface[1315] sans préciser s'il s'agit de l'œuvre de Sturm, de Baugulf (779-802) ou de Ratgar (802-817)[1316].

[1311] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p.59 : « altare sanctę Crucis, in quo reliquie ligni ipsius ».

[1312] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p. 59-60 : « In ecclesia etenim beatę Mariae virginis, altare ipsius, in quo reconditę sunt reliquie ejus et sanctarum Felicitatis, Perpetuę, Agathę, Agnetis, Lucię, Cecilię, Anastasię, Gertrudis et Petronillę; altare sancti Pauli, in quo reliquie ejus, Barnabę et Timothei; altare sancti Thomę, in quo reliquie ejus, Ambrosii et Sulpicii; altare sancti Philippi, in quo reliquie ejus, Silvestri et Leonis; altare sancti Andreę, in quo reliquie ejus, Georgii et Alexandri; altare sancti Jacobi, in quo reliquie ejus, Xisti et Apollinaris; altare beati Johannis evangelistę, in quo reliquie ejus, Lini et Cleti; altare sancti Bartholomaei, in quo reliquie ejus, Ignatii et Policarpi; altare sancti Symonis, in quo reliquie ejus, Cosmę et Damiani; altare sancti Mathei, in quo reliquie ejus, Marchi et Lucę; altare sancti Taddei, in quo reliquie ejus, Nazarii et Vitalis; altare sancti Jacobi, fratris Domini, in quo reliquie ejus, Gervasii et Protasii; altare sancti Mathię, in quo reliquie ejus, Hilarii et Augustini. »

[1313] *Ibid.*, III, Chapitre III, p. 87 : « In quibus principalia habentur altaria III, hoc est sancti Salvatoris, sancti Richarii, et sanctae Mariae, ex marmore, auro, et argento, et gemmis, ac lapidibus diversis fabrefacta. Super illa tria altaria habentur tria ciboria ex argento et auro parata ».

[1314] Uggé, 2004, p.59-71.

[1315] *Vita Sturmi*, p. 375 : « Super sepulcrum vero beati martyris Bonifacii auro argentoque compositam statuit arcam, quam nos solemus requiem appelare ; quam - ut tunc moris erat – pulcro opere condidit ; quae usque hodie super tumulum ipsius Christi martyris cum altari aureo perseverat. »

[1316] Comme le texte manque de clarté et que la *Vita* a été rédigée vers 820, il est possible que le scribe fasse référence à un autel installé après l'abbatiat de Sturm.

Cette installation signifie que la tombe du saint a été intégrée à la liturgie de l'église et a créé un autre pôle liturgique.

Raban Maur évoque sous son abbatiat la présence de trente autels (822-840)[1317]. Il est fort probable que la plupart d'entre eux étaient déjà présents sous l'abbatiat de Ratgar. Dans les *Carmina*, il est alors question de celui du saint Sauveur dans l'abside orientale, d'Étienne à sa droite dans le bas-côté nord associé à d'autres saints, de Clément à sa gauche dans le bas-côté sud et associé aux premiers papes sanctifiés de la chrétienté. Au croisement, lieu de la première sépulture de Boniface, se trouvaient des reliques de la Passion et de saints romains, tandis que les extrémités du transept accueillaient les autels de saintes romaines. À gauche et à droite de l'arc triomphal oriental se trouvaient les autels dédiés aux saints évangélistes Luc et Marc associés notamment aux saints Pierre et Paul. Enfin, dans l'abside occidentale, deuxième lieu où repose le corps de saint Boniface, se trouvait son autel associé aux saints Sylvestre et Denis entre autres[1318].

À Farfa, à l'intérieur de la nef, au nord, a été retrouvé un autel entouré d'un *ciborium* comme l'attesterait la découverte d'une base de colonne à proximité (Farfa fig. 24)[1319]. Il semble avoir été en étroite relation avec l'espace funéraire implanté juste de l'autre côté du mur, à l'extérieur de l'église.

- Les chancels et autres aménagements liturgiques
  - Chancels

Bien que nous n'ayons pas suffisamment de vestiges de chancels afin de proposer une étude comparative, nous pouvons ici constater qu'une grande partie des sanctuaires en était dotée. Il est possible, pour quelques-uns, d'en restituer l'emplacement.

On sait qu'à l'époque carolingienne, tout en conservant l'ancien petit chancel, un nouveau est aménagé dans l'église du Parvis de Saint-Maurice d'Agaune (Saint-Maurice

[1317] *Carmina*, p.205-209.
[1318] *Carmina*, p.205-209.
[1319] Gilkes, Mitchell, 1995, p.360.

d'Agaune fig.50)[1320]. D'après l'épaisse maçonnerie retrouvée à l'intérieur de la nef, au sud, et si l'on en restitue une similaire au nord, il semblerait que deux murs aient été dressés dans le sens de la longueur de la nef afin de créer un passage central (*solea*) menant au presbyterium. Ce nouveau chancel délimitait l'espace où les bancs des moines étaient installés. On observe un aménagement similaire dans l'église nord du groupe épiscopal de Genève aux VI-VIIe siècles.

Dans le *De administratione*, Suger évoque un « mur sombre » qui divisait la nef de l'abbatiale de Saint-Denis et qu'il dut abattre[1321]. On peut alors imaginer ici un mur de chancel, antérieur à Suger. En revanche, nous ne pouvons préciser à quel moment il a été aménagé. Il aurait été installé entre la troisième et la quatrième travée de la nef. S. Crosby a proposé d'en voir le vestige dans sa découverte d'une base de colonne isolée, retrouvée dans le collatéral septentrional, au niveau de la quatrième travée. Deux autres clôtures lui auraient succédé, dont une construite probablement à la période romane (après la clôture détruite par Suger) et une du XIIIe siècle dont les fondations puissantes auraient effacé les traces des deux précédentes (fig. 40)[1322].

À Farfa, c'est l'observation du sol en marbre qui a permis de reconnaître l'empreinte d'une transenne barrant la nef et marquant le passage vers le transept et le chœur (Farfa fig. 19 et 20)[1323]. L'éventuelle petite chapelle qui se trouvait au nord-est de l'abbatiale avait son sanctuaire séparé de la nef par un panneau de pierre de type *transenna* dont l'empreinte verticale est restée dans le mur peint[1324].

À Centula/Saint-Riquier, il semblerait que plusieurs chancels aient été disposés dans le chœur oriental (Centula fig.20). En confrontant la *Vita Angilberti* d'Anscher[1325], l'*Institutio*

[1320] Antonini, 2015², p.99-100.
[1321] Suger, p.204 : « quo medium ecclesiae muro tenebroso secabatur ».
[1322] Crosby, 1970.
[1323] Gilkes, Mitchell, 1995, p.352.
[1324] Gilkes, Mitchell, 1995, p.351.
[1325] AS, *Vita Angilberti*, chapitre VIII, p.127 : « Tertius autem chorus decantabat in orientali parte basilicae quae dicitur Thronus sancti Richarii, eo quod altare ipsius sancti in loco editiori ibidem mira honorificentia sit exultum (sic) et eius sepulcrum iuxta positum sit. »

d'Angilbert[1326] et l'inventaire des biens de l'abbaye de 831[1327], il semblerait que ce dernier ait été compartimenté d'est en ouest en trois parties, au moyen de ce qui ressemble fortement à des chancels à arcades « *trabes […] sustantentes arcus* ». L'espace dédié à saint Riquier[1328], où se trouvaient l'autel dédié au saint, aurait été séparé de celui du centre, où se serait trouvée sa sépulture, par un chancel à six grandes colonnes en cuivre. La dernière partie, la plus à l'ouest, était réservée au chœur des enfants lors des Vendredis saints[1329] et accueillait l'autel de saint Pierre[1330].

À Novalaise, plusieurs fragments de dalles sculptées ont été dégagés lors des fouilles de l'abbatiale. Ils appartenaient probablement à un autel, ou à un chancel[1331].

Le chœur de la nouvelle abbatiale de San Vincenzo al Volturno était probablement fermé par un chancel ; pour F. Marazzi, il était constitué de piliers et de panneaux (San Vincenzo al Volturno fig.45)[1332]. Mais pour R. Hodges cependant, le chœur était sans chancel (San Vincenzo al Volturno fig.44) [1333].

[1326] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre X, p.68 : « columnę coram altare sancti Richarii auro et argento parate VI, trabes minores cum arcubus suis argento paratę III ».
[1327] *Ibid.*, III, Chapitre III, p.87 : « paries ad caput sancti Richarii, et duo ostiola parva ex argento et auro gemmisque fabricata ; ad pedes ipsius ostiola VI, ex argento auroque parata. Sunt et alia IV, similiter parata. Ante altare ejusdem sancti stant columnae VI magnae ex cupro argento et auro paratae, sustentantes trabem, unam similiter cupream argenta auroque paratam. Sunt et aliae trabes minores tres ex cupro, argento, auroque paratae in circuitu altaris vel chori, sustentantes arcus XVII, ex cupro, argento, auroque fabricatos; inter quos stant imagines bestiarum, avium, hominumque VII, ex aere circuli ad signa pendentes argentei V, reliqui ex aurichalco. »
[1328] *Ibid.*, Appendice VI, p.297 : « In Parasceve vero vigilię in tribus choris impleantur; quorum sit unus fratrum coram altare ipsius Sancte Crucis, alius puerorum in throno Sancti Richarii ab occidente. »
[1329] *Ibid.*, Appendice VI, p.297 : « In Parasceve vero vigilie in tribus choris impleantur; quorum sit unus fratrum coram altare ipsius Sancte Crucis, alius puerorum in throno Sancti Richarii ab occidente»
[1330] *Ibid.*, II, Chapitre VII, p.54 : « Sepultura vero ipsa ita posita est, ut a parte pedum ipsius sancti altare sit in loco editiori, et a parte capitis sancti Petri apostoli ara persistat. »
[1331] Uggé, 2004, p.59-71.
[1332] Marazzi, 2014, p.85-86.
[1333] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.42.

♦ Mobilier, reliquaires et autres aménagements liturgiques

Dans la chambre funéraire de la crypte de l'abbatiale San Vincenzo Maggiore à San Vincenzo al Volturno, deux niches abritaient sûrement des reliques placées dans des urnes (San Vincenzo al Volturno fig. 41 et 42). Celles de saint Vincent se seraient peut-être trouvées dans une châsse, en-dessous de la *fenestella* afin d'être visible depuis le chœur.

Dans la crypte orientale de Saint-Maurice d'Agaune, l'emplacement des reliques ne peut être clairement déterminé (Saint-Maurice d'Agaune, fig.30). En effet, malgré les suppositions sur l'analogie entre les cryptes est et ouest, il semblerait que l'emplacement des reliques ait été distinct d'un pôle à l'autre. D'après l'étude du sol du déambulatoire de la crypte orientale par A. Antonini, il n'y avait pas (comme à l'ouest) de passage médian menant vers un éventuel tombeau-reliquaire. Seule l'existence d'un déambulatoire semi-circulaire est attestée. L'archéologue propose alors d'envisager les reliques dans un aménagement de la paroi du déambulatoire, une niche par exemple.

À Saint-Maurice d'Agaune, un ambon a été retrouvé dans les murs du chevet polygonal de la chapelle gothique et a été daté de la deuxième moitié du VIIIe siècle. Il pourrait avoir été un des aménagements liturgiques de la nouvelle église carolingienne[1334].

À Saint-Maurice d'Agaune, dès le début du Ve siècle, se trouvait au sud de l'abbatiale un baptistère (Saint-Maurice d'Agaune fig. 42). Nous ne savons pas précisément quand sa piscine a été comblée, mais c'est l'époque carolingienne qui demeure l'hypothèse la plus probable. Notons qu'un tel aménagement n'exclut nullement le fait que ce dernier édifice ait conservé la même fonction. Au contraire, il est fort probable que des fonts baptismaux ont été installés au-dessus de la piscine condamnée. Celle-ci a en effet été recouverte d'une grande dalle par-dessus laquelle furent disposés des blocs de pierres. L. Blondel pense qu'ils supportaient les nouveaux fonts baptismaux[1335].

[1334] Ibid., p.90.
[1335] Blondel, 1948, p. 22.

L'église « sud » de San Vincenzo al Volturno possédait des banquettes, à l'intérieur de l'église, le long du mur méridional (phase 3a). La façade, côté extérieur, était aussi bordée de banquettes (San Vincenzo al Volturno fig.24)[1336].

À Saint-Denis, Suger rapporte l'aménagement qu'il fit faire de stalles de bois à la place de plus anciennes qui était en marbre et en cuivre. Wyss suppose qu'elles étaient dans la partie médiane du nouveau chœur, non loin du lutrin en forme d'aigle qu'il fait redorer[1337]. Nous savons ainsi que des stalles et un lutrin existaient avant Suger, mais nous ne savons pas à quel moment ils avaient été installés.

Suger nous apprend que l'abbatiale de Saint-Denis, possédait un *ciborium* installé par l'abbé Fardulfe (797-806) au-dessus de l'autel majeur[1338] (Saint-Denis fig. 67). Un autel de Farfa, retrouvé au nord de la nef semble également avoir été associé à un *ciborium* (Farfa fig. 24). Cette mise en valeur a été maintenue lors de la reconstruction à la Renaissance (Farfa fig. 29)[1339]. Dans l'inventaire des biens de Centula/Saint-Riquier que commande Louis le Pieux en 831, il est question de baldaquins richement ornés au-dessus des trois autels principaux des sanctuaires de l'abbaye : ceux dédiés au Sauveur et à Riquier dans l'abbatiale et celui dédié à la Vierge dans l'église Notre-Dame[1340].

Les *Miracula sancti Dionysii* évoquent également le décor de l'abbatiale à l'époque carolingienne. Il y est dit qu'au temps d'Hilduin (815-841) la tombe de saint Denis était illuminée en permanence[1341] et l'espace alentour embellit d'objets précieux tel le reliquaire du doigt de saint Denis[1342] – installations peut-être déjà en place avant son abbatiat. En

[1336] Carella, 2011, p.148.
[1337] Wyss, 1996, p.80 ; Suger, p.204 : « Aquilam vero in medio chori ammirantium tactu frequenti dedeauratam reaurari fecimus. »
[1338] Wyss, 1996, p.34.
[1339] Gilkes, Mitchell, 1995, p.360.
[1340] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, chapitre III, p. 87 : « In quibus principalia habentur altaria III, hoc est sancti Salvatoris, sancti Richarii, et sanctae Mariae, ex marmore, auro, et argento, et gemmis, ac lapidibus diversis fabrefacta. Super illa tria altaria habentur tria ciboria ex argento et auro parata ».
[1341] Hincmar, II, chap.32. ; Luchaire, 1899.
[1342] Hincmar, I, chap.23.

effet, vers 768, Pépin le Bref aurait fait suspendre les bracelets du duc Guaifre d'Aquitaine qu'il venait de vaincre[1343].

On apprend également qu'à Centula/Saint-Riquier se trouvait, dans le chœur oriental, des châsses mineures contenant des reliques insérées dans une croix suspendue à l'arcade devant l'autel de saint Riquier[1344].

L'abbé Benoît (802-815) a offert à l'abbaye de Farfa de nouveaux objets liturgiques et des livres[1345].

vi. Les décors et les inscriptions

- Peintures murales

Des trompe-l'œil imitant des panneaux de marqueterie de marbres (losanges, disques etc.) étaient peints sur les parties inférieures des murs de l'abbatiale de San Vincenzo al Volturno. Il est probable que l'ensemble de l'église a ainsi été orné de décors peints[1346]. Sur le mur nord et le mur occidental, des traces en ont été retrouvées mais il n'est pas possible d'affirmer s'ils datent de la phase de construction de l'abbatiale ou de travaux d'embellissement du XIe siècle[1347].

L'église « nord » était décorée. L'abside était peinte de bandes de couleur bleu-gris, rouge, orangé, crème et jaune ainsi que de lignes blanches, comme en témoignent des fragments retrouvés lors des fouilles (phase 3c)[1348]. Plus tard, son triconque est également orné de fresques, dont au moins deux campagnes ont été reconnues (San Vincenzo al Volturno fig.30). Le décor de la deuxième phase est essentiellement composé, pour la partie basse du mur, de motifs géométriques et de tentures. La seule représentation figurée retrouvée est celle d'un saint vers le mur nord de la nef.

[1343] Gasparri, 2015, p.362.
[1344] *Ibid.*, III, Chapitre IX, p.66 : « per alias XIII capsas minores auro argentoque, vel gemmis pretiosis honestissime paratas, quas a saepe dictis venerabilibus Patribus cum eisdem reliquiis, donante Domino, adipisci meruimus, dividere, atque super trabem, quam in arcu coram altare Beati Richarii statuimus »
[1345] *Chronicon farfense,* I, p.21 : « devotus ad suam fratrumque salute, necnon et in exterioribus ornamentis que ad cultum ecclesiae utilia videntur, ita ut in libris et altaris vestibus atque diversis utensilibus construendis nimis sagacissimus esset, ut usque ad presens ex parte apparet ».
[1346] Hodges, Mitchell, 1995 ; Mitchell, 2000, p.353-355.
[1347] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.33.
[1348] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.4.

À Farfa, une portion du mur nord de la nef était décorée sur ses deux faces. La face côté sud et à l'intérieur de l'église était peinte de motifs imitant des draperies (Farfa fig. 29). La face côté nord était peinte de deux couches : celle du dessus représentait des motifs géométriques ; celle du dessous représentait une lunette avec le portrait d'un abbé associé à une inscription. D'autres lunettes semblent avoir été peintes à côté mais il n'en reste que des fragments. Il s'agirait de l'abbé Albert, mort en 790[1349]. Dans le transept sud, on a retrouvé des fragments de décors peints présentant des motifs géométriques ; ils ont été remplacés dans un second temps par des lignes horizontales rouge orangé[1350].

L'éventuelle petite chapelle construite au nord-est de l'abbatiale était également décorée de peintures (Farfa fig. 30 et 34). Dans son soubassement, un mur d'1,20 mètre, d'axe est-ouest présente un décor floral (Farfa fig. 25). Un autre pan de mur, formant un angle droit à l'ouest du premier, possède des peintures représentant notamment un *velum* et un paon[1351].

L'extérieur de l'abside de l'abbatiale de Saint-Denis était également décoré mais d'un badigeon blanc peint d'un réseau de faux-joints rouges. À l'intérieur, à la base de son mur ont été retrouvées des traces d'un enduit peint imitant le drapé. Il est difficile de dater de décor avec précision. Nous savons néanmoins qu'il date d'avant le XIIe siècle.

L'église secondaire Sainte-Marie de Novalaise était décorée, à l'intérieur, d'enduits peints (Novalaise fig.14)[1352].

L'intérieur de la crypte de l'abbatiale de San Vincenzo al Volturno était aussi éclairé par des lampes manifestement été fabriquées dans les ateliers du monastère (San Vincenzo al Volturno fig.40 et 50) [1353]. Les marches conduisant à la crypte étaient recouvertes de dalles de marbre. Le couloir annulaire de la crypte était, comme pour l'église, orné dans sa partie basse de décors peints en trompe-l'œil, imitant l'*opus sectile* (San Vincenzo al Volturno fig.46)[1354]. Les voûtes étaient peintes de scènes figurées et les sols recouverts de dallage de

[1349] McClendon, 1986, p.55.
[1350] Enckell, 2008, p.42.
[1351] Gilkes, Mitchell, 1995, p.351.
[1352] Cantino Wataghin, Colonna Durando, 1994, p.135-155.
[1353] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 37-39.
[1354] Mitchell, 2009, p.85.

marbres de couleur, de porphyre et de serpentine. Le couloir transversal, conduisant à la sépulture en *arcosolium* était richement décoré de peintures[1355]. Surtout, les niches sont décorées d'un portrait d'abbé, en posture d'orant, la tête ornée d'un nimbe carré (fig.43). Les abbés représentés dans ces portraits sont très certainement Josué (792-817), au sud, et son successeur Talaricus (817-823/824), au nord[1356].

La crypte de l'église « nord » aussi était richement décorée de fresques, composées essentiellement de panneaux à motifs géométriques surmontées de scènes figurées (San Vincenzo al Volturno fig.32)[1357].

On a également retrouvé des traces de décor dans la crypte orientale de Saint-Maurice d'Agaune (fig.30)[1358]. L. Blondel décrivit les fragments de décors qu'il retrouva ; il s'agissait de panneaux rectangulaires (large de 1,05 mètre sur environ 0,95 mètre de hauteur), faisant alterner une dalle marbrée grise et rouge et une dalle ornée de deux rosettes. De cette crypte, il ne subsiste aujourd'hui que quatre gros fragments du mortier du sol (lequel avait été renouvelé deux fois). Leur étude a démontré qu'il s'agissait – pour les deux phases les plus anciennes – d'un mortier de couleur rouge obtenu grâce à de la poussière de brique ; la couche plus récente était composée de mortier blanc, et deux incrustations y ont été retrouvées : l'une en marbre et l'autre en brique.

La crypte occidentale de Farfa était également décorée. Les fouilles de la crypte ont permis de découvrir les enduits qui ornaient les murs de son couloir annulaire (Farfa fig. 22). Les décors étaient faits scènes narratives sur deux registres encadrées de bordures noires et rouges ainsi que d'un *velum* dans leur partie basse (Farfa fig. 22)[1359]. Pour O. Gilkes et J. Mitchell ce décor est proche stylistiquement de la scène du martyre des saints Quiricus et Julitta dans l'oratoire de Thedotus à Santa Maria Antiqua datée autour de 750 ainsi que des enluminures de manuscrit de Godescalc, réalisé pour Charlemagne en Italie en 781-783. On retrouve également à Farfa un motif de tuiles ou d'écailles arrondies superposées (Farfa fig. 28) comparable à celui sur la façade de Sainte-Sophie de Bénévent – église lombarde

[1355] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 39.
[1356] La tombe de ce dernier a été découverte dans l'*atrium* ; Marazzi, 1997, p.193.
[1357] Carella, 2011, p. 152-153.
[1358] Une tombe du VIe siècle fut notamment utilisée.
[1359] Enckell, 2008, p.40 ; Gilkes, Mitchell, 1995, p.358 ; McClendon, 1986, p.31.

construite par le duc Arichis II dans les années 760 – et à Saint-Vincent au Volturne, vers 800.

- Éléments sculptés

L'église de Saint-Denis était décorée de sculptures comme on a pu le constater sur les bases des grandes arcades de la nef, sculptées de fleurons juxtaposés, de rinceaux à grappes de raisin, de vases ou encore, pour l'une d'entre elles, d'animaux broutant des végétaux[1360]. Suger nous apprend que les colonnes de l'abbatiale sont faites de marbres, comme le rapporte aussi la description de 799[1361].

Quelques fragments de chapiteaux antiques ont été retrouvés ponctuellement dans l'abbatiale San Vincenzo al Volturno[1362]. S. Carella suppose que la plupart des décors sculptés de l'abbatiale ont été démontés puis réutilisés pour la construction de la nouvelle abbatiale romane, de l'autre côté du Volturne. Au nord-ouest de l'église, un bloc de porte antique sculptée a été remployé pour constituer un bassin recueillant l'eau bénite.

À Novalaise, la chapelle à nef unique et chœur quadrangulaire construite sur le côté nord de l'abbatiale était décorée sur certains blocs de d'entrelacs sculptés d'un côté et d'inscriptions de l'autre (Novalaise fig.7 et 21).

L'église secondaire Sainte-Marie de Novalaise avait ses parois extérieures animées de grandes arcades aveugles en plein cintre. Elles sont encore visibles dans la zone du chevet. Celle située à l'extrémité orientale était percée d'une petite fenêtre (obstruée au XVe siècle) (Novalaise fig.14)[1363].

- Inscriptions

On sait que certains sanctuaires comportaient des inscriptions. Le *Chronicon* de San Vincenzo al Volturno rapporte que sur la façade de l'église courait une inscription : « Tout ce que tu vois, hôte du plus élevé au plus profond,/l'homme du Seigneur Josué l'a construit

[1360] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p. 46-47.
[1361] Description 799 : « et sunt in totum illo monasterio sancti Dyonisii columnas marmoreas CCXLV ».
[1362] Giorleo, Luongo, 2008, p.511-514.
[1363] Cantino Wataghin, Colonna Durando, 1994, p.135-155.

avec ses frères » (San Vincenzo al Volturno fig.48). Il s'agissait de lettres métalliques incrustées dans la façade. Des pierres portant encore les marques de ces incrustations ont été retrouvées dans l'abbatiale romane (réutilisées dans l'*opus sectile*)[1364].

À Centula/Saint-Riquier, l'abbé Angilbert (790-814) fit écrire un poème sur le mur intérieur de la tour Saint-Riquier[1365]. H. Bernard propose de le voir disposé sur six murs du polygone intérieur de la tour, à raison de deux vers par panneaux (les deux panneaux à l'est de l'octogone restant vides puisqu'en partie évidés par l'arcade abritant l'autel de saint Riquier[1366]). C'est là une restitution audacieuse, au vu des quelques données dont on dispose.

- Pavements

Les églises étaient régulièrement décorées de pavement de marbre. On sait qu'à Fulda, l'abbé Eigil (818-822) refit les pavements, ce qui atteste leur existence bien avant[1367]. La nouvelle abbatiale de San Vincenzo al Volturno était décorée d'un pavement en *opus sectile* (San Vincenzo al Volturno fig.47)[1368]. Des fragments datés du IXe siècle ont été retrouvés à l'entrée de la crypte[1369]. À Farfa, on a retrouvé la trace du pavement décoratif en *opus alexandrinum* de granit et de marbre qui ornait le sol (Farfa fig. 19 et 24)[1370]. Plus qu'un embellissement, le pavement semble avoir marqué la transition entre le transept et le

---

[1364] Pantoni, 1980 ; De Rubeis, Banterla, 2008, p.477-484.
[1365] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p.55 : « Ubi etiam in gyro deintus hos versiculos scribere fecit memorabilis Angilbertus:
Omnipotens Dominus qui celsa vel ima gubernas,
Majestate potens semper ubique Deus.
Respice de solio, sanctorum gloria, summo,
Auxiliumque tuis, Rex bone, da famulis.
Principibus pacem, subjectis adde salutem;
Hostis pelle minas, et fera bella preme.
Hec quoque que statui fulgentia culmina templi
Angilbertus ego, sint tibi grata Deo.
Augusto et Karolo, cujus virtute peregi,
Concede imperii gaudia magna tui.
Quisquis et hic summas precibus pulsaverit aures.
Effectum tribuas semper habere, Deus.»
[1366] Bernard, 2002, p.99.
[1367] *Vita Eigilis*, p.229-230 : « Pavimenta refundi constituit ».
[1368] Guidobaldi, Gobi, 2008, p.443-446.
[1369] Carella, 2011, p.161 ; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.33.
[1370] Enckell, 2008, p.43.

chœur, par une *rota* de porphyre rouge, située à l'est du chancel[1371]. L'agencement linéaire de ce pavement conduisait les fidèles et les officiants le long de la nef tel un chemin de cérémonie (Farfa fig. 20). Il est comparable avec les sols carolingiens romains de Santa-Maria in Cosmedin (réalisé par le pape Hadrian Ier, 772-795), de la chapelle Saint-Zénon de Sainte-Praxède à Rome (réalisé par le pape Pascal Ier, 817-824), de Saint-Georges-de-Vélabre (réalisée par le pape Grégoire IV, 827-844) ou de la basilique des Quatre-Saints-Couronnés (réalisée par le pape Léon IV, 847-855). Pour C. McClendon, il faudrait davantage rapprocher le style du sol de Farfa des décors réalisés sous Pascal Ier et Grégoire IV et donc le dater des environs de 817-844[1372]. D'après Hincmar, la basilique de Saint-Denis était également pavée de marbre[1373].

- Autres

À Centula/Saint-Riquier, la *Vita Angilberti* d'Anscher précise que se trouvait au milieu de l'église la Sainte-Passion, dans la partie sud la Sainte-Ascension, dans la partie nord la Sainte-Résurrection et, au porche d'entrée muni de portes, la Sainte-Nativité (Centula fig.11, 12 et 16)[1374]. Il a été proposé d'y voir des représentations de ces scènes sous la forme de stucs, de mosaïques ou de fresques. Plusieurs restitutions sont alors possibles mais aucune ne peut être arrêtée définitivement, pour le moment. Carol Heitz propose de voir dans la disposition de ces *imagines* une croix symbolique[1375], rappel de la Crucifixion et de l'Adoratio Crucis lors du Vendredi saint[1376].

Grégoire de Catino nous apprend que l'abbé Mauroald (790-802) a orné les murs de l'abbatiale de Farfa d'or et d'argent[1377].

[1371] Gilkes, Mitchell, 1995, p.352.
[1372] McClendon, 1986, p.57.
[1373] Hincmar, II, chap.32 : « marmoreum pavimentum ».
[1374] AS, *Vita Angilberti*, p.127 : « In medio ecclesiae sancta Passio ; in australi parte santa Adsensio, in aquilonali sancta Resurrectio ; et in porticu secus januas sancta Nativitas ».
[1375] Heitz, 1980, p.58.
[1376] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p. 297 : « Sollemnes autem orationes et adoratio crucis per choros quatuor dividatur ».
[1377] *Chronicon farfense,* I, p.20 : « Nam in ecclesia beate Marie multum pretiosum ex auro et argento ornatum fieri iussit ».

vii. Conclusion

Ainsi, nous avons pu constater une nette différence entre les dimensions des abbatiales. Celle de Fulda, aux proportions monumentales, étant plus de trois fois plus grande que celle de Novalaise. Évidemment, cet écart s'explique d'abord par les contraintes topographiques évoquées dans un chapitre précédent – Novalaise étant implanté au bord d'un escarpement rocheux. Mais il convient aussi de remarquer que Novalaise et Fulda sont dans des régions éloignées, aux contextes religieux et culturels bien différents. On ne sera pas étonné que Fulda adopte des proportions monumentales, étant établie non loin de la Saxe dans une zone encore à évangéliser. Outre l'accueil d'une communauté grandissante, la monumentalité revêt dans cette région une symbolique de puissance, au service du christianisme. Rien de comparable avec les régions alpines, déjà romanisées et évangélisées depuis longtemps – bien que cette mission soit toujours d'actualité pour les populations des campagnes notamment. Surtout, les dimensions de Novalaise correspondent à ce qui se pratique alors du côté des Alpes, comme on a pu le voir à Müstair (24 mètres de long pour environ 20/21 mètres de large hors œuvre), bien qu'il s'agisse encore ici de deux régions aux caractéristiques architecturales disparates, notamment à partir du VIIIe siècle[1378]. L'éloignement géographique n'empêche pas cependant certaines concordances comme on peut le constater entre les abbatiales de Saint-Denis et de San Vincenzo al Volturno aux dimensions quasi identiques.

Des titulatures de l'ensemble des sanctuaires, il est impératif de prendre en compte l'ancienneté de leur fondation. Le choix de leur vocable ne peut donc faire l'objet d'une analyse au regard du règne de Charlemagne. En revanche, le fait que les sanctuaires en question aient été modifiés ou agrandis à cette époque témoigne de l'intérêt, religieux, symbolique ou économique qu'ils avaient pour les instigateurs de ces travaux.

La plupart du temps, il s'agit de sanctuaires possédant de prestigieuses reliques de saints dont ils prennent le nom comme Saint-Denis et Saint-Maurice d'Agaune. Cet attrait pour les reliques perdure sous Charlemagne. On notera d'ailleurs que le monastère de San Vincenzo al Volturno semble, malgré son ancienneté, ne s'être doté des reliques de saint

[1378] Sennhauser, 2003, p.919-980.

Vincent qu'à l'époque de Charlemagne et que c'est probablement leur acquisition qui a motivé la construction de la grande abbatiale[1379]. À Fulda, le vocable de l'abbatiale jusqu'alors exclusivement vouée au Sauveur a été partagé depuis l'arrivée des reliques de saint Boniface[1380]. À Centula/Saint-Riquier, le corps du fondateur est au centre de la dévotion mise en place dans le chœur oriental et a donné son nom au monastère.

Toujours parmi les complexes fondés avant le règne de Charlemagne, on observe une certaine prédominance des vocables mariaux parmi les églises secondaires construites ou reconstruites à l'époque de Charlemagne, comme à Novalaise, San Vincenzo al Volturno et Centula/Saint-Riquier. Ce vocable aussi très utilisé pour les abbatiales modifiées ou construites à cette époque comme à Farfa et Chelles.

On remarque que le vocable du Sauveur est peu présent parmi les sanctuaires de monastères précarolingiens. Cependant, il se développe davantage à partir de la deuxième moitié du VIIIe siècle et notamment pendant le règne de Charlemagne comme on a pu le voir avec Gellone et Aniane. Du corpus étudié dans ce chapitre, seule l'abbatiale de Fulda est dédiée au Sauveur. On ne manquera pas de remarquer, ici, qu'il s'agit d'un monastère très récemment fondé – en 744. Il en va de même pour Centula/Saint-Riquier qui, bien que fondé par saint Riquier au VIIe siècle[1381], a été entièrement reconstruit par l'abbé Angilbert (790-814) et son abbatiale consacrée au Sauveur et au saint fondateur. À Novalaise, une église secondaire dédiée au Sauveur aurait été construite à l'époque carolingienne[1382].

Enfin, les abbatiales sont souvent au nord des bâtiments conventuels à l'exception de San Vincenzo al Volturno et de Corbie où elles se trouvent au sud. Dans les cas de complexes à sanctuaires multiples, plusieurs schémas d'implantation ont été adoptés. Si à Saint-Denis et Saint-Maurice d'Agaune le choix des emplacements des sanctuaires avait déjà été décidé lors des siècles précédents, on peut remarquer quelques partis nouveaux pour Centula/Saint-Riquier et Corbie. À Centula/Saint-Riquier, Angilbert fait construire les trois églises suivant un schéma topographique triangulaire, qui n'est pas sans évoquer le dogme

[1379] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.13.
[1380] UBF, n°19, p.37-38, n°25, p.48-50 ; n°33, p.58, n°61, p.103-104.
[1381] MGH, *Vita Richarii primigenia*, p.444.
[1382] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, p.82.

trinitaire (Centula fig.1)[1383] – on remarque cette référence également dans la disposition des trois chapelles de son *atrium* (Centula fig.16) –, tandis qu'à Corbie on aurait une disposition quasi linéaire des trois sanctuaires (Corbie fig.2) ; cette organisation résulterait d'une intervention d'Adalhard, certainement à l'initiative de la construction de Saint-Jean, église alors construite entre les deux sanctuaires déjà existants. Cette implantation en enfilade se retrouve quelques années plus tard à Ferrières-en-Gâtinais (Synthèse fig.8)[1384]. Quant aux autres complexes, Novalaise, le Mont-Cassin, San Vincenzo al Volturno, Chelles, les implantations y ont été plus aléatoires et surtout contraintes par la topographie, comme nous avons déjà pu l'évoquer dans un chapitre précédent.

En ce qui concerne l'orientation des chœurs, on constate que de plus en plus d'églises sont construites ou reconstruites avec un chevet à l'ouest comme San Vincenzo al Volturno, Farfa, Saint-Maurice d'Agaune. Dans ce dernier cas, l'implantation d'un chevet à l'ouest s'est fait très peu de temps après la construction d'un nouveau chevet à l'est. On remarque que ces édifices sont surtout situés en Italie ou dans les Alpes. Il conviendrait d'y voir une influence directe de Saint-Pierre de Rome. Dans les régions plus au nord, on constate l'adoption d'un double chevet, à l'est et à l'ouest – un amalgame entre les traditions locales et la nouvelle influence romaine comme Centula/Saint-Riquier et Fulda.

Quant aux plans de ces sanctuaires en général, on observe davantage de similitudes régionales qu'à l'échelle de l'empire carolingien. À Novalaise, l'abbatiale, sa chapelle septentrionale, Saint-Michel, Sainte-Marie, Saint-Eldrade (plus tardive de quelques années) et peut-être la première phase de Saint-Sauveur étaient des édifices à nef unique prolongée par un chœur quadrangulaire (Novalaise fig.21). Cette forme est commune dans le milieu alpin et transalpin (moins au sud des Alpes, toutefois)[1385]. Malgré la distance géographique, ce plan très simple semble assez répandu ; on pourrait envisager des caractéristiques similaires pour l'église secondaire Saint-Benoît de Centula/Saint-Riquier (Centula fig. 1 et 2).

[1383] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VII, p.56 : « Claustrum vero monachorum triangulum factum est ».
[1384] Coulangeon, 2015.
[1385] Lomartire, 2007, p.299-336.

En général, c'est donc une assez grande diversité des solutions architecturales qui sont employées à travers tout l'empire carolingien. En ce qui concerne les chevets, on retrouve des chevets rectangulaires autant à l'abbatiale de Centula/Saint-Riquier[1386] et à son église secondaire Saint-Benoît que dans les églises de Novalaise[1387]. Ce type de chevet est cependant le moins utilisé. On observe davantage de chevet à abside semi-circulaire unique.

Plusieurs variantes du type de chevet à abside semi-circulaire unique ont été remarquées. À San Vincenzo al Volturno, l'église sud s'est vue ajouter un déambulatoire autour de son chevet. À San Vincenzo al Volturno, l'église « nord » avait une abside aussi large que sa nef ; ce qui est quasiment un *unicum* dans la région. Surtout, l'intérieur est transformé en triconque plus tard, perpétuant ainsi l'originalité de l'architecture de cette église. À Saint-Maurice d'Agaune, les structures préexistantes (pour l'est) et le projet d'associer les chevets à des cryptes annulaires ont certainement incité les constructeurs à faire le choix de chevets à abside simple (pour l'ouest surtout)[1388]. Ici, l'abside occidentale est inscrite dans un massif trapézoïdal. On retrouverait ce dispositif dans les absides latérales de l'abbatiale d'Hersfeld (église X)[1389].

Lorsqu'il y a un transept, on observe en général que l'abside ou le chevet rectangulaire se greffe directement sur celui-ci, sans travée intermédiaire. Le chœur se retrouve alors au centre de la croisée du transept comme à Centula/Saint-Riquier, à Fulda sur le pôle occidental, à Saint-Denis et à Farfa.

On retrouve également des chevets à absides échelonnées – celle du centre étant la plus grande – à la grande abbatiale de San Vincenzo al Volturno et à Saint-Denis (bien qu'ici les absides latérales aient été de petites chapelles quadrangulaires)[1390]. Une variante aurait pu se retrouver dans l'église X d'Hersfeld : un chevet semi-circulaire ou quadrangulaire flanqué de deux absides intégrées dans des massifs.

Certaines absides ont tendance à être surélevées par rapport à la nef. Ceci ne doit pas être expliqué uniquement par l'existence d'une crypte aménagée en-dessous ; les absides latérales de l'abbatiale de San Vincenzo al Volturno, et celle de l'église « sud », n'en

[1386] Bernard, 2002, p.92.
[1387] Cantino Wataghin, 2014.
[1388] Sapin, 2014, p.71.
[1389] Oswald, 1965, p.29-34.
[1390] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p. 44.

possédant pas. Cette surélévation des absides doit être mise en relation avec la présence d'autels à l'intérieur et ainsi mis en valeur.

La construction de cryptes n'a pas été une tendance récurrente pour l'aménagement de sépultures prestigieuses et l'installation de reliques comme on peut le voir à Centula/Saint-Riquier et à Fulda, où elles sont placées dans le nouveau chœur, construit dans ce but. En revanche, les chevets possédant des cryptes ont été surélevés comme à Saint-Denis, San Vincenzo al Volturno, Saint-Maurice d'Agaune et Farfa[1391].

Les cryptes que l'on a retrouvées sont généralement des cryptes annulaires (Saint-Denis, Farfa, Saint-Maurice d'Agaune) parfois combinées avec le type de crypte à couloir transversal comme à l'abbatiale San Vincenzo al Volturno[1392]. À l'exception de celle de l'est à Saint-Maurice d'Agaune, elles sont toutes associées à un couloir médian, en retour, conduisant à une *confessio*. De notre corpus, seule la crypte de l'église « nord » de San Vincenzo al Volturno est une crypte à couloir transversal. Elles sont toutes associées à des chevets abside semi-circulaire, unique ou échelonnées.

Dans les cas des cryptes annulaires, les accès se font via des escaliers orientés nord-sud et accessibles depuis les bas-côtés ou le transept. Dans la crypte à couloir transversal de l'église « nord » de San Vincenzo al Volturno, l'accès se fait via un seul escalier d'axe est-ouest.

Certaines *confessiones* sont associés à des *fenestellae*, offrant un regard depuis le chœur ou la nef sur la relique qui était déposée dans la crypte, comme à l'ouest de Saint-Maurice d'Agaune[1393] et à l'abbatiale de San Vincenzo al Volturno[1394] . Dans l'église « nord » de San Vincenzo al Volturno[1395], la *fenestella* ne donnait pas sur le chœur mais à l'extérieur de l'église. Ces aménagements sont associés à des tombes en *arcosolium*.

La plupart des cryptes sont percées de jours et de fenêtres ainsi que de niches qui pouvaient accueillir des luminaires, d'autres reliquaires voire des petits autels (Saint-Denis, Saint-Maurice d'Agaune, San Vincenzo al Volturno).

[1391] Gilkes, Mitchell, 1995, p.352.
[1392] Carella, 2011, p.192-193.
[1393] Antonini, 2015², p.86-88.
[1394] Carella, 2011, p.160.
[1395] Carella, 2011, p.152 ; Barosso, 1955, p.164-167.

Cas à part de notre corpus, la crypte extérieure quadrangulaire de la première église de Fulda construite par Sturm a été rajoutée pour accueillir les reliques de saint Boniface.

On n'observe pas de tendance générale quant à la présence ou non de transept. On remarque cependant qu'on les trouve davantage sur des édifices aux dimensions importantes comme Fulda, Centula/Saint-Riquier, Saint-Denis et Farfa. Mais on en retrouve également à l'église de la terrasse 3 de San Vincenzo al Volturno, dont les proportions sont moindres, et peut-être à l'église X d'Hersfeld. Surtout, nous avons connaissance d'une abbatiale monumentale qui a fait le choix du plan sans transept, celle de San Vincenzo al Volturno. On peut également souligner que les édifices alpins n'en possédaient pas (Saint-Maurice d'Agaune, Novalaise), de même que les petites églises secondaires (Novalaise, Centula/Saint-Riquier, San Vincenzo al Volturno).

On retrouve des formules de transept plus ou moins saillants ; ceux de Farfa et de Saint-Denis étant assez courts tandis que celui de l'est à Centula/Saint-Riquier[1396] et surtout celui de Fulda sont bien plus longs. Leur longueur ou leur profondeur a laissé supposer la présence d'autels (Centula/Saint-Riquier, Fulda, Farfa) voire même des pièces (Fulda – hypothèse très incertaine)[1397]. Les absides étant directement greffées sur les transepts – sans travée intermédiaire – on peut facilement imaginer que le chœur débordait sur la croisée du transept comme à Saint-Denis. À Centula/Saint-Riquier, c'est à la croisée des transepts même, sous la tour, que semblent avoir été aménagés les chœurs liturgiques et les reliquaires/sépultures prestigieuses. À Saints-Pierre-Saint-Paul (et peut-être Saint-Jean) de Corbie, la croisée du transept aurait quant à elle accueilli, sous sa tour, la sépulture d'un abbé[1398].

Il apparaît assez évident que les édifices aux dimensions modestes n'ont que très rarement adopté la formule de la nef à trois vaisseaux, comme on peut le voir dans les églises de Novalaise, Farfa, et dans les sanctuaires secondaires de San Vincenzo al Volturno et peut-être de Centula/Saint-Riquier. Seule l'église de la terrasse 3 de San Vincenzo al

[1396] Bernard, 2002, p.92.
[1397] Platz, 2010, p.86.
[1398] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.87, p.532 : « Sepulta sunt autem decenter membra carissimi senis in basilica beati Petri Apostoli, sub fastigio inter ejusdem medioximae quatuor ecclesiae centra ».

Volturno constituerait une exception. Mais ce type de nef n'est pas l'apanage des petits édifices puisqu'on a pu montrer que l'abbatiale de Farfa et la première église carolingienne de Saint-Maurice d'Agaune étaient à nef unique.

Le choix des nefs à trois vaisseaux semblent se répandre davantage dans les abbatiales à l'époque carolingienne, notamment dans celles de grands dimensions comme Fulda, San Vincenzo al Volturno, Saint-Denis, Centula/Saint-Riquier mais peut-être aussi dans l'église X d'Hersfeld. On remarquera qu'avant le milieu du IXe siècle, la nef de l'abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune adopte également ce parti. En général, la nef centrale est trois fois plus large que ces collatéraux (rapport 1/3) ; c'est le cas pour San Vincenzo al Volturno (église abbatiale et église de la terrase 3[1399]), Saint-Maurice d'Agaune[1400], Fulda[1401] et hypothétiquement à Centula/Saint-Riquier[1402]. En revanche, à Saint-Denis, le vaisseau central n'aurait été que deux fois plus large que les collatéraux (rapport 1/2).

On pourrait imaginer une relation entre les nefs et les chevets tripartites mais on constate que l'association n'est pas systématique, comme le démontrent Saint-Maurice d'Agaune, Centula/Saint-Riquier ou encore Fulda.

Aux abbatiales de Saint-Maurice d'Agaune, San Vincenzo al Volturno, Novalaise, Farfa, ainsi qu'à l'église du Parvis de Saint-Maurice d'Agaune ont été rajoutées des chapelles funéraires annexes ou des mausolées. Leur forme est quadrangulaire dans la plupart des cas, à l'exception d'une des chapelles au nord de Saint-Maurice d'Agaune qui se voit adjoindre une absidiole dans un second temps[1403]. On constate que dans tous les cas présentés ici, ces chapelles funéraires sont aménagées au nord.

Les façades peuvent revêtir un aspect assez monumental avec l'adoption de tourelles d'escalier flanquant les chevets et desservant les niveaux supérieurs. On remarque ce type de chevet à l'ouest à Centula/Saint-Riquier et à l'est à Fulda. Dans les deux cas, il s'agit d'abbatiales à double chevet et cette composition est mise en œuvre du côté de l'entrée.

[1399] Hodges, 1993, p.95.
[1400] Antonini, 2015², p.89.
[1401] Platz, 2010, p.86.
[1402] Bernard, 2009, p.69-70.
[1403] Antonini, 2015², p.89-90.

L'entrée des sanctuaires pouvait être précédée d'un *atrium* comme à San Vincenzo al Volturno (abbatiale), Farfa, Centula/Saint-Riquier, et Fulda. L'implantation de ces unités ne s'est pas fait strictement à l'opposé du chevet ; au contraire, à Farfa, Centula/Saint-Riquier et Fulda (qui sont tous deux des sanctuaires à double chœur), l'*atrium* le prolonge.

Il s'agit de cours quadrangulaires flanquées par des galeries ou des portiques de circulation, couverts et composés de colonnes ou de colonnettes et d'arcades. Plusieurs variantes ont cependant été observées : parfois, il n'y a que trois ailes (San Vincenzo al Volturno)[1404], parfois des chapelles y sont aménagées (Fulda, Centula/Saint-Riquier)[1405], ou encore des porches d'entrée (Farfa)[1406]. À San Vincenzo al Volturno (abbatiale) et à Farfa, leur cour a été utilisée comme lieu d'inhumation.

Outre ces *atria*, des avant-nefs ou massifs occidentaux pouvaient être aménagés en façade du sanctuaire et en constituer les entrées principales (abbatiales de Saint-Denis, Hersfeld, Centula/Saint-Riquier, Novalaise et église « sud » de San Vincenzo al Volturno). À l'exception d'Hersfeld, ces avant-nefs ou massifs flanquent le sanctuaire sur toute sa largeur[1407]. Il s'agit de massifs quadrangulaires (Novalaise, Hersfeld), parfois divisés par des supports (Centula/Saint-Riquier) ou encore composés de plusieurs pièces ou vestibules (Saint-Denis)[1408]. Aux abbatiales de Saint-Denis[1409] et de Novalaise[1410], à l'église « sud » de San Vincenzo al Volturno[1411], et peut-être à Centula/Saint-Riquier, ces unités revêtent à chaque fois un caractère funéraire comme l'attestent les sépultures qui y ont été retrouvées.

Les sanctuaires possédaient souvent plusieurs accès. Dans la majorité des cas, à l'exception de l'abbatiale San Vincenzo al Volturno, lorsqu'il s'agit de sanctuaires avec un seul chœur, au moins une entrée se situe à l'opposé de celui-ci. À San Vincenzo al Volturno, l'entrée est au nord et conduit directement aux bâtiments conventuels et à l'ancien pôle religieux. À Saint-Maurice d'Agaune, qui n'a possédé qu'un seul accès, lorsque le chœur

[1404] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.19, 95-98.
[1405] Caillet, 2004, p.46.
[1406] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.
[1407] Ludwig, 2002, p.4.
[1408] Wyss, 2016, p.22.
[1409] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p.47-48.
[1410] Cantino Wataghin, 2014, p.269.
[1411] Carella, 2011, p. 153-156.

change d'orientation et est établi à l'ouest (là où se trouvait l'ancienne entrée), c'est l'ancien chevet oriental qui est à son tour transformé en entrée.

Parfois, des accès secondaires sont en général aménagés dans un des murs de la nef (sauf les églises secondaires de San Vincenzo al Volturno dont au moins un accès est percé dans leur abside, à un moment donné, pendant la période carolingienne) afin d'assurer la communication avec les autres structures du monastère – bâtiments conventuels et autres sanctuaires (églises secondaires de San Vincenzo al Volturno, Centula/Saint-Riquier, Saint-Denis).

Lorsqu'il y a des *atria*, en général ces unités constituent le passage principal vers le sanctuaire sauf à l'abbatiale San Vincenzo al Volturno. Le cas de Centula/Saint-Riquier requiert davantage de fouilles archéologiques pour pouvoir être précisé. À Farfa et à Fulda, on constate que l'*atrium* est du même côté que le chevet, aussi les ailes nord et sud greffées sur l'église conduisaient directement au sanctuaire, grâce à des passages ménagés de part et d'autres de l'abside, sur le mur de la nef ou du transept.

Si le manque de sources pour le présent corpus nous empêche toute analyse comparative des formes d'autels, nous pouvons en revanche étudier leur emplacement dans le sanctuaire. L'installation des autels principaux est évidemment en correspondance avec le chœur, dans l'abside (église « sud » de San Vincenzo al Volturno)[1412] ou devant celle-ci (Saint-Denis)[1413]. Les autels se trouvaient également à proximité des reliques ou des sépultures prestigieuses faisant l'objet d'un culte ; ils étaient dédiés au saint vénérés là (Saint-Denis[1414], Fulda[1415], Centula/Saint-Riquier[1416]). Ils se trouvaient alors parfois dans les

[1412] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.4.
[1413] Wyss, 1996, p.34 ; Suger, p.234.
[1414] Suger, p.148.
[1415] *Vita Sturmi*, p. 375 : « Super sepulcrum vero beati martyris Bonifacii auro argentoque compositam statuit arcam, quam nos solemus requiem appelare ; quam - ut tunc moris erat – pulcro opere condidit ; quae usque hodie super tumulum ipsius Christi martyris cum altari aureo perseverat. »
[1416] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.297 : « alius puerorum in throno Sancti Richarii ab occidente, tertius vero infra buticum, hinc et inde, sicut jam supra scriptum est. » ; *Ibid.*, Livre II, Chapitre VII, p.54 : « illa autem quae ad orientem vergit, prope locum sita est quo sanctus Richarius sepulturam habuit. Sepultura vero ipsa ita posita est, ut a parte pedum ipsius sancti altare sit in loco editiori, et a parte capitis sancti Petri apostoli ara persistat. Turris ergo orientalis cum cancello et butico sancto Richario dicata est…»

cryptes, souvent aménagés dans des niches (San Vincenzo al Volturno, Saint-Maurice d'Agaune). Si leur localisation est parfois méconnue pour l'époque carolingienne, on observe dans tous les cas un lien structurel entre la crypte exposant les reliques et le chœur qui la surplombe et qui accueille l'autel consacré au saint en question. Le système de *fenestella* aménagé entre le chœur et la crypte, évoqué plus haut, témoigne de ce rapport étroit.

Pendant le règne de Charlemagne, on observe un développement du phénomène de la multiplication des autels. Centula/Saint-Riquier[1417] et Fulda[1418] l'illustrent dans sa forme la plus aboutie. On y comptait une trentaine d'autels alors disséminés dans tout le sanctuaire (ou les sanctuaires). Cette profusion explique alors le choix de construire deux chœurs et sûrement d'adopter des plans à trois vaisseaux.

Nous l'avons vu plus haut, plusieurs sanctuaires sont dédiés au Sauveur ; cela signifie qu'un autel lui était dédié comme à Centula/Saint-Riquier[1419], à Fulda[1420], et dans l'église secondaire de Novalaise[1421]. À Saint-Denis, un autel consacré au Sauveur est installé à l'époque carolingienne et devient l'autel principal[1422]. On ne manquera pas de souligner le fait qu'à Centula/Saint-Riquier et à Fulda, c'est un chœur supplémentaire qui a été construit en l'honneur du Sauveur ; l'abbatiale est donc construite avec deux chœurs liturgiques, un pour le saint fondateur dont on détient les reliques (Riquier et Boniface) et un pour le Sauveur.

On remarque également la prédominance des autels consacrés aux saints Pierre (souvent associé à Paul) (Centula/Saint-Riquier, Fulda, Novalaise, Saint-Denis, Corbie) ainsi qu'à la Vierge (Chelles, Centula/Saint-Riquier, Novalaise, Farfa, San Vincenzo al Volturno).

[1417] Hariulf, *Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier*, publication Lot, 1894, livre II, chapitre X, p.67.
[1418] *Carmina*, p.205-209.
[1419] Hariulf, *Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier*, publication Lot, 1894, livre III, chapitre III, p. 87 : « In quibus principalia habentur altaria III, hoc est sancti Salvatoris, sancti Richarii, et sanctae Mariae, ex marmore, auro, et argento, et gemmis, ac lapidibus diversis fabrefacta. »
[1420] UBF, n°34, p. 61 : « ad monastirio noncupante Fulda, qui est constructus in honore sancti salvatoris, quem sanctus Bonefatius a novo construxit opere, ubi ipse praeciosus martyr corpore requie[scit] »
[1421] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap.1, p.5-6.
[1422] Hincmar, I, chap.5 : «altare quod primum in honore(m) Domini Salvatoris dicatum est ».

Certains sanctuaires possédaient des chancels qui délimitaient l'espace du chœur (église du Parvis/Saint-Maurice d'Agaune, Farfa, Centula/Saint-Riquier, peut-être Novalaise, Saint-Denis et San Vincenzo al Volturno). Ils pouvaient être placés en avant dans la nef ou le transept comme à Farfa, ou ne délimiter qu'un petit espace dans le chœur comme à Centula/Saint-Riquier. Il pouvait s'agir d'une simple barrière transversale barrant la nef ou le chœur dans sa largeur (Farfa, Centula, Saint-Denis) ou de plusieurs barrières délimitant un passage central menant au chœur et suffisamment large pour accueillir des bancs à l'usage des moines (église du Parvis/Saint-Maurice d'Agaune)[1423]. À Farfa et à Novalaise, il s'agirait de panneaux et de dalles sculptées assemblés. À Centula/Saint-Riquier, il est question de chancel à arcades ; on peut y voir ici un système de colonnettes et d'arcades ou entablements[1424].

Nous avons connaissance de plusieurs types de mobiliers liturgiques installés dans les sanctuaires à l'époque de Charlemagne. On sait que les reliques étaient déposées dans des châsses exposées dans des niches, dans les cryptes (abbatiale de San Vincenzo al Volturno, Saint-Maurice d'Agaune) ou dans les chœurs (Centula/Saint-Riquier). Les autels majeurs – ou importants – étaient souvent mis en valeur par un *ciborium* (Saint-Denis[1425], Centula/Saint-Riquier[1426], Farfa[1427]). Les moines semblent avoir disposé de stalles ou de banquettes en dur (église « sud » de San Vincenzo al Volurno[1428] ; église du Parvis/Saint-Maurice d'Agaune[1429]) ou en marbre et en cuivre (Saint-Denis ?[1430]).

Saint-Maurice d'Agaune est peut-être le seul monastère de ce corpus à avoir disposé, selon nos connaissances, de fonts baptismaux. Il était équipé d'un baptistère depuis le Ve siècle qui aurait été ainsi transformé à l'époque carolingienne. Cet aménagement témoigne de la mutation du rôle évangélisateur des monastères et notamment des basiliques de

[1423] Antonini, 2015², p.99.
[1424] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre X, p.68 : « columnę coram altare sancti Richarii auro et argento parate VI, trabes minores cum arcubus suis argento paratę III ».
[1425] Wyss, 1996, p.34.
[1426] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, chapitre III, p. 87 : « Super illa tria altaria habentur tria ciboria ex argento et auro parata ».
[1427] Gilkes, Mitchell, 1995, p.360.
[1428] Carella, 2011, p.148.
[1429] Antonini, 2015², p.99.
[1430] Wyss, 1996, p.80 ; Suger, p.204 : « Aquilam vero in medio chori ammirantium tactu frequenti dedeauratam reaurari fecimus. »

pèlerinage. Si celui-ci perd en intensité, il semblerait que – si les fonts ont bien été aménagés – le rôle ait été maintenu[1431].

Comme nous l'avons vu, les sanctuaires étaient richement décorés de pavements de marbre (abbatiale de San Vincenzo al Volturno[1432] ; Fulda[1433] ; Farfa[1434] ; Saint-Denis[1435]), de peintures murales allant du portrait au trompe l'œil en passant par les décors géométriques (abbatiale de San Vincenzo al Volturno[1436] et son église « nord »[1437] ; crypte orientale de Saint-Maurice d'Agaune[1438] ; crypte occidentale de Farfa[1439] et ses chapelles au nord ; abside de Saint-Denis ; église Sainte-Marie de Novalaise[1440]), de sculptures (Saint-Denis[1441] ; Centula/Saint-Riquier ?[1442] ; San Vincenzo al Volturno[1443] ; Novalaise[1444]) ou encore d'inscriptions (Centula/Saint-Riquier[1445] ; San Vincenzo al Volturno[1446]).

Nous l'avons vu à plusieurs reprises tout au long de cette démonstration : les reconstructions sont tributaires des structures préexistantes dont elles reprennent la forme – lorsqu'elles ne s'appuient pas directement dessus (Saint-Maurice d'Agaune et Saint-Denis pour leurs nefs notamment). Saint-Denis reprend complètement le parti précédent et ne fait qu'élargir et prolonger l'abbatiale mérovingienne, comme Saint-Maurice d'Agaune. Novalaise persiste dans la construction d'édifices aux dimensions très modestes comme cela a été établi dès sa fondation au début du VIIIe siècle. Pour l'abbatiale, les bâtisseurs se contentent de modifier l'abside et ne prolongent le porche que de quelques mètres.

[1431] Blondel, 1948, p. 22.
[1432] Guidobaldi, Gobi, 2008, p.443-446
[1433] *Vita Eigilis*, p.229-230 : « Pavimenta refundi constituit ».
[1434] Enckell, 2008, p.43.
[1435] Hincmar, II, chap.32 : « marmoreum pavimentum ».
[1436] Hodges, Mitchell, 1995 ; Mitchell, 2000, p.353-355.
[1437] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.4.
[1438] Une tombe du VIe siècle fut notamment utilisée.
[1439] Enckell, 2008, p.40 ; Gilkes, Mitchell, 1995, p.358 ; McClendon, 1986, p.31.
[1440] Cantino Wataghin, Colonna Durando, 1994, p.135-155.
[1441] Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p. 46-47.
[1442] Heitz, 1980, p.58.
[1443] Giorleo, Luongo, 2008, p.511-514.
[1444] Cantino Wataghin, Colonna Durando, 1994, p.135-155.
[1445] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p.55.
[1446] Pantoni, 1980 ; De Rubeis, Banterla, 2008, p.477-484.

Bien qu'elle se développe à partir d'une première abbatiale (celle de Sturm), la nouvelle église de Fulda bâtie par Baugulf et Ratgar s'émancipe considérablement en adoptant des dimensions monumentales et un nouveau chœur occidental. Plus tard, elle se détachera davantage en déplaçant le cloître à l'ouest. À Hersfeld aussi, l'église X se détache du schéma précédent d'une église à nef unique prolongée d'une abside pour un parti plus imposant avec chevet triparti, transept et porche d'entrée. On le constate encore plus à San Vincenzo al Volturno, où une nouvelle abbatiale monumentale est bâtie plus loin. Bien que ce déplacement soit motivé par la topographie, il a été ainsi possible de se départir de toute influence architecturale et structurelle. On passe alors d'une abbatiale de petites dimensions à nef unique et abside unique à un complexe monumental à trois vaisseaux, trois absides, crypte et *atrium*.

On constate que la présence de certaines reliques ou de sépultures prestigieuses a conduit les constructeurs à adopter des proportions monumentales, à la gloire du saint vénéré. À Fulda, alors que le chevet oriental consacré au Sauveur demeura assez simple dans ses dimensions, c'est le chevet occidental, accueillant les célèbres reliques de saint Boniface qui revêtit une monumentalité particulière, grâce au transept auquel il était associé. Ce vaste transept qui s'interpose entre les deux chevets reprend le même schéma et les mêmes dimensions que celui de Saint-Pierre de Rome. Les sources insistent par ailleurs sur le caractère *more romano* de l'édifice[1447]. Ainsi le saint local bénéficiait du même emplacement prestigieux que saint Pierre à Rome[1448]. À Saint-Denis, les sépultures de Pépin et de sa femme Bertrade ont été magnifiés par la construction imposante d'un massif occidental. On remarque qu'à Centula/Saint-Riquier, la tombe de Riquier et la grande châsse aux reliques (*capsa major*) sont toutes deux aménagées sous les grandes tours de la croisée des transepts – comme ce fut probablement le cas à Saint-Pierre-Saint-Paul de Corbie pour la sépulture de l'abbé Adalhard. À San Vincenzo al Volturno, c'est notamment la présence des reliques de saint Vincent qui a motivé la construction de l'abbatiale monumentale puis de sa crypte.

[1447] *Vita Eigilis*, p.231 : « quidam dederunt consilium, contra partem meridianam basilicae iuxta morem prioris ; quidam autem, Romano more contra plagam occidentalem satius poni, confirmant, propter vicinitatem martyris, qui in ea basilicae parte quiescit. »
[1448] Caillet, 2004, p.73.

Le règne de Charlemagne a été propice à la réalisation de grands projets de reconstruction. Certains projets ont d'ailleurs été effectués par plusieurs abbés différents. C'est le cas de l'église abbatiale de Fulda qui a manifestement été construite en plusieurs étapes à l'époque carolingienne. Il est généralement admis qu'après la première construction de Sturm (744/754-779), Baugulf (779-802), son successeur, fit ériger une nouvelle église par son moine architecte, Ratgar, qui commença par la partie orientale, puis fit la nef et le transept massif. La partie occidentale fut achevée dans un second temps, lorsque Ratgar devint abbé à son tour, en 802 (et il le fut jusqu'à sa destitution en 816)[1449]. Il y aurait eu une étape intermédiaire entre les constructions des églises de Sturm et de Baugulf. L'église de Sturm a été effectivement agrandie entre temps par l'adjonction d'une crypte extérieure vraisemblablement sous son abbatiat. La question du parti initial se pose alors. Est-ce que la construction de la partie occidentale, réalisée dans un second temps, avait déjà été décidée sous Baugulf ? Ou s'agit-il d'une initiative propre à Ratgar une fois celui-ci abbé ? La concordance des dimensions entre la nef de Baugulf et le transept de Ratgar suggère plus fermement l'idée que l'ensemble architectural fut planifié dès le début de la reconstruction de l'abbatiale. On pourrait y voir ici un seul projet monumental réalisé en une vingtaine d'années[1450].

On constate qu'à San Vincenzo al Volturno un même projet de grande envergure a vu le jour sous les abbatiats de Paul (783-792) et surtout de Josué (792-817) et ont concerné l'érection de la nouvelle abbatiale, de son *atrium* mais aussi la construction de nouveaux bâtiments conventuels et la transformation des anciens sanctuaires (que nous allons étudiés ci-après). Il en va de même pour le complexe monastique de Centula/Saint-Riquier dont au moins les trois églises ont été reconstruites sous l'abbé Angilbert (790-814) ; et on le sait également pour Chelles où Gisèle entreprend la construction d'une nouvelle abbatiale ainsi que de nouveaux bâtiments conventuels, que nous allons détailler ci-dessous.

[1449] *Catalogus*, p.272 : « Orientale etiam illud templum mirificum artificiose constructum studio Ratgeres strenuissimi uiri honorabiliter extruxit […]. Tertius abbas Ratgar, sapiens architectus, occidentale templum iam accepta potestate, mira arte et immensa magnitudine alteri copulans, unam fecit ecclesiam. »
[1450] Platz, 2009, p.80.

b. Les bâtiments conventuels, artisanaux et autres

i. Les bâtiments conventuels

- Cloître et cour

Les bâtiments conventuels et les sanctuaires s'organisaient souvent autour de cours à portiques, appelées cloîtres. Si cette tendance ne s'est pas encore généralisée pendant le règne de Charlemagne, on commence déjà à en apercevoir les prémices.

À San Vincenzo al Volturno, dans le troisième quart du VIIIe siècle, il est possible qu'un petit cloître trapézoïdal ait été construit au sud de l'église « sud », peut-être sous la forme d'une cour avec jardin et portiques (phase 3c /780-792) (San Vincenzo al Volturno fig.11 et 19)[1451].

À Novalaise, un cloître bordé de bâtiments est construit au sud de l'abbatiale Saint-Pierre au début du IXe siècle (Novalaise fig.7)[1452]. Il s'agissait d'édifices de plan rectangulaire allongé, disposés autour d'une cour quadrangulaire (plus exactement rectangulaire – celle-ci étant plus allongée vers l'ouest que celle de l'époque romane). Organisés rationnellement et axés sur l'abbatiale, ils forment les prémices du cloître roman. G. Cantino Wataghin suppose qu'il existait des portiques ou des galeries le long de ces bâtiments, et ce même si aucune trace n'en a été encore retrouvée. Peut-être pouvons-nous imaginer des galeries en bois. Une sépulture a été retrouvée accolée au bâtiment nord, témoignant de la sacralité de l'espace.

À Fulda, un premier cloître carolingien, édifié vers 750 et rénové vers 765 d'après W. Jacobsen, se trouvait au sud de l'église de Sturm (Fulda fig. 24 et 37)[1453]. Lors de récentes fouilles au sud de l'abbatiale, certains éléments ont été datés du milieu du IXe siècle, d'autres sont des remplois de la deuxième moitié du VIIIe siècle (Fulda fig. 31)[1454]. Il s'agit d'un édifice d'environ 35 mètres de long sur 33 mètres de large composé d'au moins trois pièces

[1451] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 2-4.
[1452] Cantino Wataghin, 2014, p.282-283.
[1453] Jacobsen, 1991, p.132.
[1454] Sur l'image : DD/3/176, DD/3/182, DD/3/196, DD/3/230, DD/3/237.

encadrant soit une quatrième salle soit une cour. Cette éventuelle cour mesurait environ 12 mètres de large sur 15 mètres de long (dans œuvre).

À Hersfeld, quasiment à l'angle extérieur sud-ouest de ce qui a été considéré comme l'église abbatiale (X), a été retrouvé un départ de mur d'axe nord-sud, perpendiculaire (fig. 11). Il s'agirait peut-être d'un mur des bâtiments monastiques carolingiens, d'un cloître probablement[1455]. Malheureusement, on ne peut en dire davantage si ce n'est que les bâtiments claustraux ont pu se développer au sud de l'abbatiale.

À Chelles, dans l'espace compris entre l'abbatiale et le mur de clôture ont été retrouvés des bâtiments disposés sur deux lignes parallèles, séparées de passages larges de 4 à 5 mètres (Chelles fig.22). On constate, ici, une organisation rationnelle et méthodique de l'espace communautaire, malgré l'absence – d'après les données archéologiques disponibles, en tout cas – d'un cloître[1456].

Il est possible que le monastère de Centula/Saint-Riquier ait été doté d'un cloître quadrangulaire construit juste au sud de l'abbatiale (à ne pas confondre avec l'enclos triangulaire). H. Bernard a délimité l'aile ouest du cloître qu'il pense avoir trouvé lors de fouilles près du transept occidental. Celle-ci avait la même largeur que le transept ; et il a repéré sous le corridor d'entrée actuel les vestiges des murs carolingiens se poursuivant vers le sud. Il a également situé l'aile est du cloître, se greffant à son tour sur le bras du transept oriental mais d'une largeur moindre que celui-ci (fig.16 et 19).

Au pied de la façade sud et non loin de l'aile ouest, à cinq mètres de profondeur, l'angle d'un bâtiment carolingien considéré comme une cave a été retrouvé[1457]. Pour H. Bernard, il s'agit vraisemblablement des vestiges d'une des galeries, appelées *longaniae* par Angilbert[1458], qui longeait au sud le corps central de l'abbatiale sans s'y adosser (Centula fig.19)[1459]. Entre les deux se trouvait une ruelle accessible par des escaliers. La galerie

[1455] Oswald, 1966, p. 114.
[1456] Charamond, 2012, p.82-84.
[1457] Bernard, 2009, p.70.
[1458] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p. 305-306 : « Inde vero iterum ad Sanctum Mauricium et per longaniam usque ad Sanctum Benedictum ».
[1459] Bernard, 2009, p.70.

débouchait à l'est sur la porte Saint-Maurice située à l'extrémité du transept carolingien[1460]. Pour H. Bernard, cette aile viendrait, avec celles de l'est et de l'ouest, former les trois côtés d'un quadrilatère[1461]. Il propose alors de restituer un cloître carré de 40 mètres environ de côté (Centula fig.7 et 21). Mais cela doit encore être prouvé, en raison de l'absence de vestiges de la dernière aile du cloître qui serait venue fermer le quadrilatère à l'extrême sud. H. Bernard pense néanmoins que cette dernière aile se situerait sous l'ancienne aile du cloître mauriste conservé en partie jusqu'à la Révolution[1462] et qui ne serait qu'une reprise ultérieure du cloître d'Angilbert (Centula fig.3, 4 et 5). Aujourd'hui, il reste à déterminer si cette composition correspond à un état carolingien ou à un état postérieur. Notons enfin qu'après l'incendie du 28 août 1131, relaté par Jean de la Chapelle[1463], les collatéraux de l'église Saint-Riquier sont élargis au point d'incorporer la ruelle du sud. La galerie est modifiée en aile nord du cloître[1464]. Il semblerait donc qu'avant cela, il n'y ait eu qu'une galerie et non un corps de bâtiment juste au sud de l'abbatiale.

- Dortoir, réfectoire, cuisine

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire dans un chapitre précédent, le dortoir, le réfectoire et la cuisine sous la forme de logis communs ou de cellules sont des composantes essentielles aux complexes monastiques.

À San Vincenzo al Volturno, dans le troisième quart du VIIIe siècle, est édifié, au sud de l'église sud, un réfectoire de 21 mètres de long sur 11,6 mètres de large pouvant accueillir une centaine de moines (phase 3c) (fig.11 et 19)[1465]. Ce bâtiment était associé à une cuisine avec fours. Il est agrandi, au début du IXe siècle, d'une dizaine de mètres et peut

[1460] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre XI, p.71 : « Matutinali etenim, seu vespertinali officio consummato, mox omnes chori ordinabiliter se ante sanctam passionem congregent, decem tantum psalmistis unicuique choro remanentibus, et sic per portam sancti Gabrielis, ac per salam domni abbatis ambulando per occidentalem claustri regionem cantando veniant ad sanctam Mariam, ubi oratione pro temporis ratione deposita, remeando veniant ad sanctum Benedictum in orientali parte claustri situm; inde per gradus arcuum intrent ad sanctum Mauricium, sicque intrantes sancti Richarii basilicam, restituantur suis choris. »
[1461] Bernard, 2009, p.78.
[1462] *Ibid.*, p.112.
[1463] Prarond, 1893, p. 109.
[1464] Bernard, 2009, p.74.
[1465] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 2-4.

désormais recevoir jusqu'à 300 personnes dans deux nefs séparées par un muret supportant des colonnes (fig.13 et 34). Il est associé à une cuisine au nord-ouest. À cette même époque, un dortoir long de 48 mètres est aménagé au sud-ouest d'un grand bâtiment d'axe nord-sud, construit entre le pôle religieux nord et celui du sud. La première section de ce grand bâtiment était d'ailleurs partagée par le grand corridor reliant les églises entre elles (fig.12 M). Il était ainsi plus aisé pour les moines de se rendre tantôt à l'église nord, tantôt à l'abbatiale.

À Novalaise, au IXe siècle, sûrement en même temps que sont opérées les modifications dans le chœur de l'abbatiale, des bâtiments sont construits au sud de cette dernière (Novalaise fig.7)[1466]. Organisés rationnellement autour d'une cour et axés sur l'abbatiale, ils forment les prémices du cloître roman. Il s'agissait d'édifices de plan rectangulaire allongé. Celui au sud était le réfectoire des moines et mesurait environ 17 mètres de long. Sur un sol en mortier en tuileau, les traces des bancs des moines le long des murs ainsi que l'emplacement de l'estrade du lecteur à l'angle sud-ouest ont été retrouvés (Novalaise fig.24).

À Fulda, l'existence des bâtiments conventuels est attestée dès l'époque de Boniface où il est question, dans une de ses lettres, des moines travaillant à la cuisine ou encore à la construction de la maison dite *domuncula*[1467]. La *Vita Eigilis* situe ces bâtiments au sud du monastère[1468]. En effet, un premier cloître carolingien bordés de pièces se trouvait au sud de l'église de Sturm (Fulda fig. 24 et 37)[1469]. Il a été habité par les moines au VIIIe siècle puis réparé et utilisé à la fin du VIIIe siècle et jusqu'au milieu du IXe siècle[1470].

Une partie des murs est et ouest de ce cloître flanqué de pièces a été retrouvée sous l'actuelle abbatiale[1471]. Son mur oriental se trouve dans le prolongement du mur oriental de l'église de Sturm tandis que le mur ouest déborde légèrement celui de l'extrémité occidentale de l'église (Fulda fig. 24/B). Selon Hahn, il s'agit d'un édifice d'environ 35 mètres de long

[1466] Cantino Wataghin, 2014, p.282-283.
[1467] Boniface, *Epistolae*, n°40, p.289.
[1468] *Vita Eigilis*, p.231 : « in quo loco aedificatio claustri congruentius potuisset aptari. Quidam dederunt consilium, contra partem meridianam basilicae iuxta morem prioris ».
[1469] Jacobsen, 1991, p.132.
[1470] Krause, 2002, p.165.
[1471] Oswald, 1966, p.85 ; Vonderau, 1924, p. 40.

sur 33 mètres de large composé d'au moins trois pièces encadrant soit une quatrième salle soit une cour. Cette éventuelle cour mesurait environ 12 mètres de large sur 15 mètres de long (dans œuvre). La pièce la plus au sud était la plus vaste et mesurait 35 mètres de long sur 13 mètres de large. On pourrait y imaginer le réfectoire et/ou le dortoir (s'il y avait un éventuel étage). La salle au nord-est mesurait 9 mètres de large sur 12 mètres de long. L'autre salle, au nord-ouest mesurait 14 mètres de large pour 12 mètres de long également. Krause pense que la salle était chauffée. Selon elle, elle serait antérieure au XIIe siècle et probablement même de la fin de la période carolingienne[1472].

À Chelles, parmi les quatre bâtiments fouillés au sud de l'abbatiale, celui situé au nord-ouest a été partiellement reconnu (Chelles fig.22)[1473]. Long d'environ 12 mètres sur 8,50 mètres de large, il possédait des murs faits de silex et de meulière liés au mortier, recouverts d'un enduit de chaux. Son sol en radier de silex est recouvert de mortier. Ce bâtiment pourrait avoir été le dortoir et/ou le réfectoire, en raison de sa proximité avec l'abbatiale et de sa forme longitudinale. À l'extrémité occidentale de son mur nord, deux maçonneries parallèles ont été découvertes. Séparées l'une de l'autre de 2,50 mètres et associées à un sol en terre battue, elles ont été interprétées comme un départ de galerie. Enfin, à environ 7,50 mètres plus à l'est, a été retrouvé un angle de mur dont la facture et le sol auquel il est associé sont de même nature que le bâtiment évoqué ci-dessus. Compte tenu de son léger désaxement, on peut imaginer qu'il s'agissait d'une annexe (ou bien d'un autre bâtiment).

À Centula/Saint-Riquier, on suppose d'après les textes et les gravures que les bâtiments conventuels étaient au sud de l'abbatiale, peut-être formant les ailes du cloître quadrangulaire. À la lecture de la vision du moine Hugo retranscrite par Hariulf, il est possible de restituer, comme le propose Honoré Bernard, le dortoir des moines non loin l'abbatiale. En effet, dans son rêve, le moine se lève de son lit et se rend directement à

[1472] Krause, 2002, p.166.
[1473] Charamond, 2012, p.82.

l'office dans l'église Saint-Riquier[1474]. Il est probable qu'il ait été aménagé dans le bâtiment longitudinal d'axe nord-sud, prolongeant le transept oriental de l'abbatiale (Centula fig. 19).

À Hersfeld, il semblerait que les bâtiments communautaires aient été implantés au sud-ouest de l'abbatiale comme l'attesterait un départ de mur d'axe nord-sud, perpendiculaire à l'abbatiale, quasiment à l'angle extérieur sud-ouest de celle-ci (l'église-X) (fig. 11)[1475]. Évidemment, en raison de l'ancienneté des données archéologiques et des erreurs d'interprétations qui ont été faites à leur propos, cette hypothèse demeure fragile. Cependant, cet emplacement est tout à fait plausible ; la rivière coulant à l'ouest, il ne serait pas étonnant que les bâtiments monastiques et artisanaux se soient développés en direction de celle-ci.

À Saint-Denis, on suppose que les bâtiments conventuels et surtout le réfectoire, le dortoir et la cuisine, mentionnés dans les textes, se trouvaient au sud de l'abbatiale, comme ceux du Moyen Âge plus tardif[1476]. M. Wyss suppose également que si la chapelle/crypte d'Hilduin[1477], construite en 823, est ainsi désaxée par rapport à l'abbatiale, c'est parce qu'elle suivait peut-être un axe défini par d'autres bâtiments, le dortoir et le réfectoire probablement. Comme des moines étaient assignés à la chapelle pour assurer une prière perpétuelle, on peut facilement imaginer que le dortoir se trouvait non loin de là afin qu'ils puissent accomplir leur tâche sans avoir à traverser tout le complexe[1478].

À Corbie, si l'on se réfère aux gravures modernes, et que l'on suppose que les bâtiments monastiques représentés ont supplanté ceux de l'époque carolingienne, alors ces derniers auraient été au nord de l'abbatiale et des églises Saint-Etienne-Sainte-Marie et Saint-Jean (Corbie, fig.4). En 1983, quelques fouilles ont permis de retrouver l'emplacement

---

[1474] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, IV, Chapitre XX, p.226 : «His visu audituque perceptis, monachus sanus exurgit, chorum petit, atque cum caeteris altos ut poterat pro laude sancti cantus emittit. »
[1475] Oswald, 1966, p. 114.
[1476] Hincmar, *Gesta Dagoberti,* I, chap. 27 : « generalis refectio » ; « ante fores refectorii » ; Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°379.
[1477] Félibien, 1706, LVI.
[1478] Wyss, 1996, p.44.

du réfectoire mauriste sous lequel des tessons de céramique carolingienne ont été découverts. Mais il est difficile d'en déduire que le réfectoire carolingien se trouvait à cette même place. Il faudrait que d'autres fouilles puissent le confirmer[1479]. La cuisine des moines possédait des annexes établies hors de la clôture, et dans lesquelles les laïcs préparaient les légumes, les poissons, etc.

- Salle des moines/salle capitulaire

Il est difficile d'attribuer cette fonction à un bâtiment en particulier. On suppose que certaines pièces chauffées, notamment celles au cœur des bâtiments conventuels, proches de l'église ou du dortoir et du réfectoire, aient pu être réservées aux moines, pour se chauffer mais aussi pour leurs réunions et leurs lectures.

À San Vincenzo al Volturno, au temps de l'abbé Josué (792-817), une salle chaude a été construite au nord-est du grand bâtiment d'axe nord-sud, construit entre le pôle religieux nord et celui du sud. (fig.33 et fig.12, au-dessus du J). Cette salle occupe la première section du grand corridor (*Upper Thoroughfare*). À l'intérieur se trouvaient des bancs ainsi que des niches contenant peut-être des brasiers ou des casiers pour le rangement. Elle se trouvait en cœur de l'enclos monastique, entre le dortoir et le réfectoire des moines ainsi que juste à côté de la demeure supposée de l'abbé[1480].

À Fulda, une des salles du bâtiment conventuel retrouvé directement au sud de l'abbatiale aurait bénéficié d'un système de chauffage. On imagine ainsi, et vue son emplacement, qu'il s'agissait d'une pièce réservée aux moines[1481].

À Chelles, parmi les quatre bâtiments retrouvés au sud de l'abbatiale, celui situé au nord-est aurait pu être une église ou un bâtiment conventuel pour les moines (Chelles fig. 22). Il possède des murs et un sol de même qualité que le bâtiment nord-ouest. Il s'agit d'un édifice quadrangulaire de 13,50 mètres de côté. Il est divisé par un mur de refend nord-sud puis par deux murs est-ouest. Il est prolongé, à l'est, d'une abside ou une annexe carrée de

[1479] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.382-388 ; Mérindol, 1993, p.80.
[1480] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.415.
[1481] Krause, 2002, p.166.

4,70 mètres de côté et possède, à l'angle sud-ouest, une annexe de 4 mètres sur 5 mètres (fig. 29). Pour C. Charamond, il est possible que cet édifice soit une église secondaire de Chelles, et l'annexe sud-ouest, une tourelle d'escalier. Il est d'ailleurs intéressant de noter, qu'au Xe siècle, ce bâtiment est aménagé en salle capitulaire (Chelles fig. 23)[1482]. Peut-on y voir une église secondaire qui sert également de salle du chapitre ? Ou bien s'agit-il déjà d'une salle capitulaire ou d'une salle de travail ou de lecture réservée aux moines ? Notons que l'édifice retrouvé au sud-ouest présente également trois vaisseaux et une annexe quadrangulaire (certes double) à son extrémité ouest. Ce bâtiment a été identifié comme un entrepôt ou un cellier. Ainsi, en l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons que soulever ces interrogations et espérer que de nouvelles découvertes puissent nous renseigner davantage sur sa fonction.

- Demeure de l'abbé

À San Vincenzo al Volturno, au temps de l'abbé Josué (792-817), la demeure de l'abbé semble avoir été au nord-ouest du grand bâtiment d'axe nord-sud, construit entre le pôle religieux nord et celui du sud. (fig.33 salle W/A et fig.12, L)[1483]. La pièce qu'elle occupait mesurait environ 15 mètres de long sur 10 mètres de large. Elle était associée à deux petites pièces de service situées au nord. Au nord également, des escaliers en bois conduisaient à un étage et peut-être à la terrasse supérieure (Terrasse 3). Des fragments de panneaux de verre bleu, un foyer à l'angle sud-ouest et d'importants piliers supportant le couvrement témoignent de sa destination prestigieuse[1484]. Sa demeure se trouvait ainsi au cœur de l'enclos monastique, à côté du dortoir, du réfectoire et de la salle chaude des moines. Elle avait également directement accès aux chemins conduisant aux différents lieux de culte.

[1482] Gillon, 1998, p. 64-97.
[1483] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.416.
[1484] Marazzi, 2002, p.264.

À Novalaise, la demeure de l'abbé associée à la chapelle Saint-Sauveur devait donc se situer de même que celle-ci dans le secteur sud du complexe monastique, au bord de l'escarpement descendant au torrent (fig.6) [1485].

- Autres bâtiments

À Saint-Maurice d'Agaune, au sud-est de l'abbatiale entre le grand bâtiment et l'*aula* (Saint-Maurice d'Agaune fig.41 E et D), un second bâtiment, beaucoup plus petit, a été retrouvé (Saint-Maurice d'Agaune fig.41 F et 54)[1486]. Il possède une pièce avec son système de chauffage et une annexe, au nord, avec un foyer.

Le sol de la pièce chauffée est une chape de mortier qui recouvre un dallage posé sur des piles de tuiles et de carreaux de terre cuite. Le vide sanitaire est haut de 0,60 mètre. Un canal bordé de briques conduit la chaleur dans cette zone. On a pu constater une ouverture voûtée dans le mur est qui permettait le chargement du bois. Il faut alors imaginer qu'un local de service était construit à l'est et affecté à l'entretien du chauffage (*praefurnium*).

Il convient de restituer ici une maison d'habitation avec sa cuisine. Comme il se trouve dans l'enclos monastique mais relativement éloigné de l'abbatiale, il pourrait s'agir d'une hôtellerie, d'un hospice, d'un noviciat ou d'une infirmerie.

À Fulda, les moines de l'époque carolingienne se sont appropriés des édifices plus anciens qu'ils ont en partie restaurés et occupés. Nous ne sommes malheureusement pas en mesure de dire s'il s'agit de bâtiments ayant servis au logement des moines ou à leurs activités notamment artisanales.

Le premier bâtiment était une *villa rustica* du VIIe siècle (Fulda fig.20)[1487]. Il s'agit d'un bâtiment d'axe oblique (par rapport à l'abbatiale future) et rectangulaire, de 32,75 mètres de long sur 17,65 mètres (Fulda fig. 14, 19 et 37). Il comportait six pièces et probablement un étage. La partie principale de la *villa* s'articule autour d'une pièce centrale de 18 mètres de long sur 8,35 mètres de large. Précédée de ce que Hahn appelle une

[1485] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap.1, p.5-6.
[1486] Antonini, 2015², p.104-105.
[1487] Hahn, 1985, p.181-182 ; Staab, 2001.

« pergola » aux dimensions quasi similaires, celle-ci et l'unité précédente sont toutes deux flanquées de deux salles rectangulaires. Cette *villa* aurait été abandonnée après un incendie vers 700[1488]. Lors de l'installation de Sturm et de ses moines dans les années 740, les ruines étaient encore présentes. Il est possible qu'ils s'y soient installés un certain temps, car les fouilles ont révélé des signes d'occupation de certaines zones de la *villa* au IXe siècle[1489] qui ont également été restaurées par les moines[1490]. Sippel propose ainsi de voir dans ses édifices désaxés les premiers bâtiments monastiques du temps de Sturm et Boniface[1491].

Sous la partie sud-est de l'*atrium* et de l'abbatiale carolingiens, a été repéré un bâtiment longitudinal de 4,40 mètres de large, composé d'une succession d'au moins trois pièces de 6 et 8 mètres de long pour les deux premières et dont la longueur de la troisième ne peut être évaluée car l'extrémité sud-ouest n'a pas été repérée. Le sol de ce bâtiment était constitué de tuiles et de granite. Les murs étaient recouverts d'enduit et, dans la deuxième pièce, des vestiges d'un système de chauffage ont été trouvés.

En 1941, au bord du canal, les archéologues découvrirent un second bâtiment, en équerre, comportant six pièces. Quelques-unes de ces pièces possédaient un chauffage par le sol. D'une largeur évaluée à 8,50 mètres par Hahn, son aile nord aurait mesuré environ 33 mètres de long et son aile ouest, 28,50 mètres (Fulda fig. 19). Il a pu être daté de la période mérovingienne. Après un incendie, il est ensuite reconstruit, peut-être par les moines de Sturm. Son sol a été recouvert de dalles à l'époque carolingienne[1492].

Ces deux bâtiments ont été ainsi datés de la période mérovingienne, du VIIe siècle plus précisément, et doivent manifestement être associés à la *villa rustica*.

À Chelles, parmi les nouveaux bâtiments des moines construits par l'abbesse Gisèle (avant 788- vers 810), se trouvaient un cellier, des cuisines et des salles de stockage au sud de l'abbatiale Notre-Dame (Chelles fig.22). Le bâtiment sud-ouest mesure 21 mètres sur 15 mètres. L'espace interne est divisé par des murs de silex liés au mortier ou des cloisons de clayonnages hourdées de plâtre. Les pièces orientales sont couvertes d'un sol de mortier

[1488] Raaijmakers, 2012, p.28. Sa structure s'apparente à d'autres connues dans la partie occidentale du royaume franc – il n'y a que de rares exemples de ce type à l'est du Rhin.
[1489] Hahn, 1954, p.641-643.
[1490] Jacobsen, 1991, p.132.
[1491] Sippel, 1993, p.256.
[1492] Hahn, 1985, p.181.

tandis que les pièces occidentales n'avaient qu'un sol de glaise. Ce bâtiment est prolongé, à l'ouest, par deux pièces quadrangulaires. L'accès se faisait par un passage large de 1,70 mètre ménagé dans le mur sud. L'emplacement de ce bâtiment, ses sols et ses divisions internes laissent imaginer un entrepôt ou un cellier.

Le bâtiment au sud-est n'a été reconnu qu'en partie et a subi de nombreux remaniements postérieurs. Des trous de poteaux, des vestiges de foyers et un four laissent supposer qu'il s'agissait d'un bâtiment à destination domestique (une cuisine ?)[1493].

À Novalaise, parmi les bâtiments conventuels construits au IXe siècle au sud de l'abbatiale et autour d'un cloître, celui le plus à l'ouest, le plus proche de l'extérieur de la clôture, aurait eu une fonction utilitaire ou domestique (fig.23)[1494]. Formant un grand corps longitudinal, il avait une largeur d'environ 9 mètres et a été reconnu sur plus de 30 mètres.

À Saint-Denis, nous supposons que les bâtiments conventuels mentionnés dans les textes comme les bains, le noviciat et le cellier[1495] se trouvaient au sud de l'abbatiale, comme on l'imagine pour le réfectoire et le dortoir (Saint-Denis, fig.53).

ii. Les bâtiments artisanaux

- Moulins, viviers et installations hydrauliques

De vastes travaux hydrauliques ont été réalisés dans le courant du VIIIe siècle à Saint-Denis (Saint-Denis fig. 53). Un des plus importants constitue en la canalisation de la rivière artificielle appelée le Croult. C'est son bras sud qui alimentait le monastère et recueillait les eaux du ru naturel de Montfort (Saint-Denis fig. 44) [1496]. Un aqueduc et trois bassins ont été découverts au nord de l'enclos monastiques (à une trentaine de mètres des églises Saint-Pierre et Saint-Barthélemy) (Saint-Denis fig. 44 et 53). L'aqueduc, dont le conduit était

[1493] Charamond, 2012, p.82-85.
[1494] Cantino Wataghin, 2014, p.282-283.
[1495] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.
[1496] Tessier, 1952, p.63 : « annualis etiam mundatio Crodoldi fluminis de villis ad hoc ex multo tempore ordinatis inexcusabiliter fiat ».

enfoui à plus de 2 mètres de profondeur, a été reconnu sur 240 mètres de long et conduisait vraisemblablement l'eau de la source Saint-Remi située à 700 mètres environ à l'est de l'abbaye[1497]. L'aqueduc comme les bassins étaient faits de dalles jointoyées (Saint-Denis fig. 56). Chaque bassin était accessible par un escalier droit qui descendait alors à environ 1,80 mètre en-dessous du niveau du sol, ce qui correspondait alors au rebord des bassins[1498]. Le très bon état de conservation de l'aqueduc ainsi que l'absence de dalles sur le dernier tronçon amène M. Wyss à suggérer que celui-ci ne fut pas terminé.

Les fonctions de l'aqueduc et des trois bassins demeurent méconnues. En raison de leur taille, M. Wyss a écarté l'hypothèse faisant d'eux de simples réserves pour l'artisanat. Il suppose que le premier bassin aurait pu être un bassin de décantation (car isolé sur le canal). Les deux autres bassins, relativement proches (une trentaine de mètres) doivent certainement être associés au groupe architectural civil carolingien de l'abbaye (évoqué ci-après). Ils auraient pu y alimenter des bains[1499] (déjà mentionnés dans des textes carolingiens en 832[1500] et en 862[1501]) et plus généralement le monastère et ses infrastructures – on peut imaginer ici viviers, latrines, lavoirs, égoûts etc…

À Corbie, on suppose que le moulin était construit au sud ou à l'ouest de l'abbaye, sur la Somme ou sur son affluent[1502].

On sait grâce au chroniqueur de Centula/Saint-Riquier, que le moulin, alimenté par le Scardon, était dans le clos des moines – ce qui pourrait expliquer le fait que le cloître triangulaire s'étende au-delà de la rivière afin de l'y intégrer, et d'avoir ainsi la totalité des

[1497] Wyss, 2001, p.194-195. Il mesurait environ 0,25-0,30 mètre de large sur 0,25-0,45 mètre de hauteur. Sa pente était de 2 mètres au kilomètre.
[1498] M. Wyss a calculé que les bassins avaient une profondeur qui variait entre 0,60 mètre et 1,20 mètre – ce qui correspondait à 1400-1800 litres.
[1499] Wyss, 2001, p.195.
[1500] Levillain, 1909, p.79-90.
[1501] Tessier, 1952, n°247.
[1502] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367 : « Isti uero extra monasterium : Ad molinum duodecim, ad piscariam sex, ad stabulum duo, ad hortos octo, ad buriam septem, ad arboretam nouam duo, berbicarii duo, ad uiuarium unus.».

activités et des services dans le monastère même (notamment ceux nécessitant l'usage de l'eau) (fig.7)[1503].

- Autres bâtiments

Plusieurs bâtiments artisanaux sont découverts lors des fouilles sans qu'il ne soit possible d'en préciser davantage la fonction. Nous ne pouvons donc que relever leur présence, leur typologie tout en restant prudent sur leur destination.

À San Vincenzo al Volturno, plusieurs bâtiments probablement artisanaux ont été retrouvés. Lors de la phase 3c (correspondant environ à l'abbatiat de Paul (783-792)) des bâtiments en pisé ont été construits au sud de l'abbatiale Saint-Vincent-Majeur (San Vincenzo al Volturno fig.11 et 50). L'ensemble mesure 28 mètres de long sur environ 9 mètres de large et est composé de deux pièces. Légèrement désaxés par rapport à l'abbatiale, ils lui sont certainement antérieurs et suivaient, selon R. Hodges, l'axe défini par le grand corridor d'axe nord/sud. Ils ont été installés entre la phase 3c et la phase 4a1 (San Vincenzo al Volturno fig.49)[1504]. Lors de la phase 4 (abbatiat de Josué (792-814)), ils sont agrandis d'une troisième pièce quadrangulaire d'environ 10 mètres de côté (fig.49 et 50)[1505]. Cette pièce suit l'alignement de l'abbatiale, et est donc désaxée par rapport au bâtiment primitif sur lequel elle se greffe. Cette orientation pourrait confirmer l'hypothèse qu'elle fut construite au plus tôt en même temps que l'abbatiale (phase 4). La découverte de trous de poteaux à environ 3,4 mètres au sud de la pièce occidentale laisse imaginer la présence d'un porche ou d'un portique en bois. Pour l'instant, leur fonction ne peut être envisagée, à défaut de matériaux suffisants. Ces bâtiments pourraient être les témoins de la rapide

[1503] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VII, p.56 : « Claustrum vero monachorum triangulum factum est, videlicet a sancto Richario usque ad sanctam Mariam, tectus unus; a sancta Maria usque ad sanctum Benedictum, tectus unus; itemque a sancto Benedicto usque ad sanctum Richarium, tectus unus. Sicque fit ut, dum hinc inde parietes sibi invicem concurrunt, medium spatium sub divo triangulum habeatur. Monasterium igitur secundum decretum regulae sanctissimi Benedicti ita dispositum fuit, ut omnis ars omneque opus necessarium intra loci ambitum exerceretur. Aqua autem torrentis Scarduonis ipsum claustrum praeterfluit, quae et ibi farnarium fratrum in vertiginem mittit. »
[1504] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.158-192.
[1505] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.158-192. Ils sont notamment détruits et reconstruits en dur.

expansion de la communauté à cette période, et avoir ainsi constitué une réponse temporaire aux nécessités d'hébergement de cette dernière. Il a aussi été proposé d'y voir des ateliers, une réserve ou encore une hôtellerie pour les artisans ambulants[1506].

Pendant la construction de l'abbatiale Saint-Vincent-Majeur et avant que ne soit construit l'*atrium* et la façade, des ateliers se succédèrent dans la zone orientale devant l'église : un four à briques puis un atelier métallurgique (pour des objets en cuivre) et enfin une verrerie et une fonderie pour les cloches (fig.39)[1507].

À Saint-Maurice d'Agaune, à 100 mètres au sud de l'abbatiale (non loin de la place proche de la Procure), se trouvait un grand bâtiment composé d'une grande salle de 12,5 mètres de large sur environ autant de longueur et de plusieurs petites pièces alignées (Saint-Maurice d'Agaune fig.41 E)[1508]. Elles sont toutes séparées par des murs presque tous perpendiculaires à un grand mur sud. Les petites pièces ont un sol en terre battue ou en mortier tandis que la grande salle a un sol peint au tuileau. Surélevé, ce dernier est constitué d'une chape de mortier et d'un radier épais de 0,15 mètre qui recouvrent un dallage irrégulier placé au-dessus de piles. Le vide sanitaire est haut de 0,40 mètre. Ce système correspond à un réseau de caniveaux destinés à chauffer la pièce. Assez éloigné du complexe abbatial, mais toujours dans l'enclos, on pourrait imaginer un bâtiment affecté aux travaux artisanaux des moines comme on l'a vu pour Müstair.

À Chelles, dans la zone située entre Saint-Georges et les unités décrites ci-dessus, des bâtiments légers à vocation artisanale ont été implantés. Daté de la fin du VIIIe siècle, un premier fond de cabane à quatre poteaux d'angle de 3,5 mètres sur 2 mètres était associé à une fosse dépotoir. Rapidement, dès le début du IXe siècle, il est remplacé par un bâtiment de bois et de torchis de 7,5 mètres sur 2,8 mètres. Toujours au IXe siècle, ce dernier est à nouveau reconstruit avec des cloisons de clayonnage hourdées de plâtre sur solin de silex et avec un sol en plâtre. Un foyer a été retrouvé au centre du bâtiment. Une activité métallurgique est attestée par la découverte de creusets, de plomb fondu et de fils d'or. Un second bâtiment a été retrouvé, plus à l'est, en parallèle. De même dimension, il semble

[1506] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.133-135.
[1507] Marazzi, 1997, p.193 ; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.128-156.
[1508] Antonini, 2015², p.104-105.

avoir eu la même destination artisanale ou domestique. On peut y voir un modèle stéréotypé d'architecture, conditionné par la fonction[1509].

À Corbie, quasiment tous bâtiments artisanaux (cordonnerie, écurie, moulin à foulon, forge, boulangerie, fonderie, ateliers d'orfèvrerie, de fabrication d'armes et de boucliers, de parchemins, de construction) mais aussi le cellier, la *dispensa* (pharmacie ?), et l'infirmerie (autre que celle des moines) et les maisons accueillant les vassaux et les artisans se trouvaient « à l'intérieur du monastère »[1510]. Seuls demeuraient, dans les annexes du monastère, situées à l'extérieur de celui-ci, une écurie, des jardins, la remise des voitures, le verger créé par Adalhard, et une bergerie[1511].

En raison du manque de sources archéologiques, il est difficile de les localiser plus précisément. On suppose qu'une partie d'entre eux se seraient trouvés du côté des bâtiments conventuels, comme ceux de l'époque moderne, au nord des trois églises principales. En revanche, les installations nécessitant de l'eau, comme celles des foulons, ou encore une certaine proximité avec le moulin, comme la boulangerie, auraient plutôt été dans le secteur sud ou ouest du complexe, près des cours d'eau.

À Centula/Saint-Riquier, les bâtiments artisanaux se trouvaient dans l'enceinte triangulaire délimitée par les trois églises du complexe (Centula fig.7)[1512]. L'abbé Angilbert (790-814) nous apprend que les moines possédaient un jardin, sûrement au sud-est[1513]. En effet, il est rapporté que la procession du deuxième jour de la fête des Rogations sortait à

[1509] Charamond, 2012, p.84.

[1510] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367: « Ad primam camaram sex : sutores tres, [ad] caualos duo, fuJIo unus. Ad secundam camaram decem et septem : ex his ad camaram unus, fabri grossarii sex, aurifices duo, sutores duo, scutarii duo, pargaminarius unus, saminator unus, fusarii tres. Ad tertiam camaram tres : ad cellarium et dispensam portarii duo, ad domum infirmorum unus. Gararii duo, ad lignarium in pistrino unus, ad portam medianam unus, carpentarii quattuor, mationes quattuor, medici duo, ad casam uasallorum duo. Isti sunt infra monasterium.»

[1511] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367 : « Isti uero extra monasterium : Ad molinum duodecim, ad piscariam sex, ad stabulum duo, ad hortos octo, ad buriam septem, ad arboretam nouam duo, berbicarii duo, ad uiuarium unus.».

[1512] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VII, p.56 : « Claustrum vero monachorum triangulum factum est […] Monasterium igitur secundum decretum regulae sanctissimi Benedicti ita dispositum fuit, ut omnis ars omneque opus necessarium intra loci ambitum exerceretur. Aqua autem torrentis Scarduonis ipsum claustrum praeterfluit, quae et ibi farnarium fratrum in vertiginem mittit. »

[1513] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.303.

l'ouest par la porte Saint-Michel, contournait l'abbaye par le nord, chemin le plus court et, par les arcs orientaux et par la porte orientale, revenait dans l'enclos monastique, dans un espace appelé *broilum*. Puis en suivant une ligne droite, la procession entrait alors dans le jardin des frères, puis dans la cour de l'abbé et passait par une salle qui est dite être également une porte[1514]. On sait aussi qu'il existait dans l'enclos monastique un *broilum* – probablement une partie boisée – ainsi qu'une salle qui faisait office de vestibule. Enfin, l'*Institutio* d'Angilbert nous rapporte l'existence de maisons réservées aux ouvriers, manifestement à l'extérieur de l'enclos monastique[1515].

Enfin, on imagine que les bâtiments artisanaux de Saint-Denis évoqués dans les textes, à savoir les ateliers – dont un de cordonnerie – et la boulangerie, aient été au sud de l'abbatiale, comme les bâtiments conventuels [1516].

iii. Espaces et aménagements de circulation

Une des particularités de San Vincenzo al Volturno est la création de corridors, chemins et galeries de circulation entre ses pôles religieux.

Plusieurs passages sont établis déjà entre les différents bâtiments et sanctuaires du pôle religieux nord. Un premier passage a été aménagé au sud de l'église sud (supposé pour la phase 3c et avéré pour la phase 4) reliant le Ponte della Zingara (qui traverse le Volturne) courant au nord de la cour avec jardin jusqu'au déambulatoire de l'église sud (fig.11) ; et un d'axe nord-sud partant de la porte sud de l'église sud, courant à l'ouest de la cour avec jardin

[1514] Bernard, 2009, p.79-80. Honoré Bernard propose de voir un chemin qui aurait traversé la cour et serait encore marqué dans le paysage actuel au pied des vestiges d'un rempart qui sert depuis la fin du XVIIe siècle de mur de soutènement au jardin mauriste. Le chemin aurait débouché rue Notre-Dame via une éventuelle autre poterne.
[1515] *Ibid.*, Appendice VI, p.303 : « De quo loco per viam publicam coram supra dictis mansionibus fabrorum ad portam quę eis conjungitur, accedant ad Sanctam Mariam ad celebrandam missam. » Bernard, 2009, p.80 : Honoré Bernard pense alors que l'église était comprise dans une enceinte intérieure et dont les vestiges seraient à la base du mur du collatéral sud de l'abbatiale.
[1516] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.

jusqu'au réfectoire. La partie basse de ses murs était décorée de peintures murales imitant l'*opus sectile*.

La nouvelle abbatiale était reliée à l'église sud par un long corridor (fig.12, 13, 49 et 50)[1517]. Sa porte nord ouvrait sur un chemin qui, après une volée d'escaliers montant vers le nord, bifurquait vers l'ouest. On ne connaît pas, pour la phase 4 (sous l'abbatiat de Josué (792-817), d'autre entrée à l'abbatiale que celle au nord. Cela laisse imaginer que les pèlerins empruntaient les corridors contournant les bâtiments claustraux puis arrivaient par l'entrée latérale nord.

À l'époque de Josué (phase 4), un hall d'entrée situé au sud de l'église sud conduisait à un vestibule et, de là, à plusieurs corridors et chemins possibles (fig.13) : un grand corridor d'axe nord-sud, divisé en deux ; et une voie conduisant au terrassement supérieur, à l'est du Colle della Torre (fig.13 *Lower Thoroughfare*, *Upper Thoroughfare*, Terrace 3 *Upper Route*). Le grand corridor est construit entre l'abside de l'église sud et l'angle nord-est de la façade de la nouvelle San Vincenzo Maggiore, à savoir entre l'ancien centre monastique et le nouveau[1518]. Cette construction s'apparente à un mur séparant deux couloirs : celui du côté ouest était, pour F. Marazzi, réservé aux laïcs (*Upper Thoroughfare*) et celui du côté est, en contrebas de 2,50 mètres environ, aurait été réservé aux moines (*Lower Thoroughfare*). R. Hodges pense plutôt que c'est le chemin contournant les bâtiments communautaires (*Upper Route* via la terrasse 3) qui était utilisé par les laïcs[1519]. La première section du grand corridor est intégrée à un bâtiment composé de plusieurs pièces.

À Centula/Saint-Riquier, on sait que les trois églises du monastère étaient reliées entre elles par des galeries couvertes appelées *longaniae* dans les textes. Cet enclos triangulaire serait venu se greffer au cloître quadrangulaire (Centula fig.7 et 21)[1520]. Les galeries est et ouest n'auraient commencé qu'au niveau des *posterulae* évoquées dans le texte, suivant un tracé parallèle sur quelques mètres de part et d'autre de l'*ascensorium*[1521], pente aujourd'hui remblayée, avant de rejoindre respectivement l'église Saint-Benoît pour l'une et Notre-

[1517] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.19.
[1518] Id., p.192-193.
[1519] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 410 et p.419.
[1520] *Ibid.*, II, chapitre III, p.56 : « Claustrum vero monachorum triangulum factum est […]. »
[1521] Bernard, 2009, p.81

Dame-et-tous-les-apôtres pour l'autre. Dans la procession organisée lors de la fête des Rameaux le cortège a la possibilité d'emprunter, en cas de mauvais temps, une *longania* intérieure et couverte. Dans cette situation, il est dit qu'il suit le *terra tenus,* à savoir un terrain plat, puis franchit un *ascensorium*, une rampe ascendante[1522], avant d'arriver dans une autre *longania* par laquelle on gagnait la porte Saint-Maurice pour pénétrer dans la nef *per medium ecclesiae*[1523].

À seulement deux reprises, Angilbert évoque des arcs, *arcus*[1524], à l'extérieur de l'enclos des moines et par lesquels les processions passent. Ce nom, au pluriel dans le texte, renvoie certainement à un système d'arcades. Aucune autre information ne nous permet de déterminer leur fonction et leur disposition si ce n'est qu'il y en avait, au moins, à l'ouest et à l'est. L'autre point intéressant est la mention d'escaliers à arcades, *gradus arcuum*, empruntés pour rejoindre l'autel Saint-Maurice depuis l'église Saint-Benoît lors de la procession suivant les offices des matines et des vêpres[1525].

Lorsqu'Angilbert parle de la procession des Rameaux, est-ce la *longania* à arcades d'axe nord-sud qui aurait été en partie aménagée en *ascensorium* ? Pourquoi, dans l'autre passage, l'abbé n'a-t-il pas parlé de *longania* mais seulement de *gradus arcuum* ? S'agit-il d'un aménagement qui ne se trouvait pas dans une galerie ? Il est fort probable que les *longaniae* aient combiné l'ensemble de ces solutions et qu'elles aient suivi la déclinité du terrain en se présentant tantôt sous la forme d'une rampe, tantôt sous la forme de degrés.

On sait grâce aux textes qu'à Farfa, les officines du IXe siècle (les pièces de travail ou plus généralement, les bâtiments non cultuels à l'intérieur de la clôture monastique)

[1522] La pente ici suggérée n'est plus appréhendable en raison du remblai pratiqué par les Mauristes pour aplanir leur jardin. Cependant la déclivité du terrain s'observe toujours dans l'actuelle rue Notre-Dame.

[1523] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, p.296-306 : « Quod si ratio aeris hoc non permiserit, de Sancta Maria per longaniam terra tenus usque ad Ascensorium ipsius longaniae quo sursum ascenditur veniant. Quibus ibidem sursum ascendentibus per ipsam longaniam pergentes, ingrediantur per ostium Sancti Mauricii atque sic per medium ecclesiae accedant ad Sanctum Salvatorem missam ad perficiendam. »

[1524] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, p.302-303 : « inde per januam occidentalem quę habetur in platea et per arcus similiter occidentales revertantur per portam beati Mychaelis usque ad gloriosam Nativitatem […] Secundo die per supradictam portam beati Mychaelis exeant, et inde per arcus orientales et per januam orientalem quę habetur in platea ingrediantur broilum. »

[1525] *Ibid.*, II, Chapitre XI, p.71 : « inde per gradus arcuum intrent ad Sanctum Mauricium ».

étaient reliées entre elles par des voies pavées[1526]. À l'intérieur du monastère, des portiques à arcades étaient réservés à la stricte utilisation des moines alors que ceux à l'extérieur des murs étaient accessibles aux laïcs. Cela laisse imaginer la présence de galeries de circulation construites afin de relier les édifices du monastère.

À Saint-Maurice d'Agaune, l'élargissement de la nef dans la nouvelle basilique a nécessité la reprise du couloir d'accès du sud – appelé couloir « des catacombes » en raison des nombreuses inhumations qui y avaient été pratiquées[1527]. Il a été totalement recouvert et s'est alors retrouvé sous la moitié méridionale de la nef (Saint-Maurice d'Agaune fig.37 et 42). Pour ce faire, un important soubassement voûté a été réalisé au sud afin d'égaliser le niveau de la nef. Il double ainsi vers l'extérieur l'ancien couloir « des catacombes ». Ses voûtes s'adossaient aux extrémités du couloir à de puissantes maçonneries transversales. Le couloir « des catacombes » reste néanmoins toujours accessible malgré la fermeture de son accès occidental.

Dans la deuxième moitié du VIIIe siècle, une galerie de circulation est construite au sud de l'*aula* de Saint-Maurice d'Agaune (Saint-Maurice d'Agaune fig.51). Il s'agissait d'un portique reposant sur un mur de soubassement.

À Saint-Denis également, l'*aula* de la fin du VIIIe siècle-début du IXe siècle, considérée comme la demeure construite par l'abbé Fardulfe (797-806) pour Charlemagne, se raccordait à la galerie de circulation nord-est (du VIIe siècle) qui conduisait aux églises situées à l'est[1528].

À Corbie, d'après des illustrations plus récentes, Notre-Dame-Saint-Étienne se trouvait au XVIIe siècle à quelques mètres à peine au sud-est de l'abbatiale Saints-Pierre-et-Paul (Corbie fig.4). D'après le plan de Plouvier, elles étaient reliées, avec Saint-Jean, par un système de murs ou de galeries (Corbie fig.2). On ne sait pas si cet aménagement existait

[1526] *Chronicon farfense,* I, p.30-31 : «Officine cuncte laterculis cooperte habebantur, pavimenta vero lapidibus quadratis et septis omnia strata erant, ut usque hodie ex parte apparent » ; « Arcus deambulatorii per totum circuitum habebantur intus et foris, quia ut intra erant claustra ad utilitatem monachorum, ita erant extra laicorum.».
[1527] Antonini, 2015², p.89.
[1528] Wyss, 2016, p.23.

déjà à l'époque carolingienne mais, au regard des témoignages ci-dessus évoqués, cela pourrait être possible.

iv. Hôtellerie et *aula*

• Les espaces pour les hôtes de marque

À San Vincenzo al Volturno, au début du IXe siècle, une grande campagne de restructuration est menée par l'abbé Josué (phase 4) (San Vincenzo al Volturno fig.21, 25 et 26). Les deux tiers orientaux de l'église « sud » sont transformés en résidence – une hôtellerie pour les visiteurs de prestige selon R. Hodges et F. Marazzi, et la demeure de l'abbé selon A. Zettler – partitionnée en deux niveaux. La fonction de la partie occidentale demeure inconnue. Jusque-là, les spécialistes s'accordaient à la maintenir dans ses fonctions religieuses. Pourtant, la découverte d'un badigeon blanc recouvrant les peintures laisse R. Hodges imaginer qu'elle aurait été utilisée comme pièce de service[1529]. L'ancienne nef est divisée en trois pièces de service par des maçonneries. La pièce centrale sert d'étable. Deux couloirs communicants sont aménagés à l'intérieur de l'église : il s'agit d'abord d'un couloir oblique qui la traverse du nord au sud et permet de relier les bâtiments qui se trouvent de part et d'autre de l'édifice ainsi que d'accéder à la partie absidée ; puis d'un couloir en forme de « L » qui longe les murs sud et est de l'église. Ce dernier couloir dessert plusieurs accès : un à l'est, sur l'ancienne façade ; deux autres ouvrent sur les pièces de la nef ; deux donnent accès au sud ; et le dernier permet la jonction avec le couloir oblique. La façade orientale aurait été aménagée en portique. Le précédent accès méridional a été bouché lors de ces travaux. Des fragments de décors peints à motifs géométriques et datés de la fin du VIIIe siècle ont été retrouvés dans les couloirs ainsi que dans les pièces centrale et orientale du rez-de chaussée. Celui-ci devait avoir un couvrement un charpente, du fait du plancher aménagé pour le second niveau. Ce dernier était la partie résidentielle à proprement parler[1530].

S. Carella propose de voir l'élévation de ce nouvel édifice comme un portique (pour le couloir « L ») surmonté d'un niveau de galeries. Il est possible que l'étage ait été

[1529] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.414.
[1530] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 8-9.

pareillement organisé avec la présence d'une balustrade au sud. On y accédait par un escalier dont le premier emmarchement se trouve au sud du couloir oblique (fig.26 et 27).

La proposition d'y voir une hôtellerie pour les hôtes de marque est tout à fait plausible. L'aspect résidentiel de la transformation est avéré et la qualité de son décor laisse imaginer qu'elle était destinée à accueillir des hôtes prestigieux. Alfons Zettler a cependant proposé d'y voir la demeure de l'abbé avec son jardin attenant, ce qui est tout aussi possible[1531]. Notons toutefois que le caractère excentré de la demeure (associée à une cour avec jardin et surtout à un réfectoire) par rapport au nouveau complexe monastique (de la phase 4) s'accorde tout à fait à l'idée d'une hôtellerie pour laïcs – que l'on sait généralement implantée en marge des monastères (fig.13 et 14).

Au début du IXe siècle, au temps de l'abbé Josué (792-817) (phase 4), à l'est de la cour avec jardin et portique, un étroit bâtiment rectangulaire a été construit. Il était richement décoré de peintures et des fragments de verrerie ont été découverts. Il s'agissait du réfectoire réservé aux hôtes de marque logés dans l'ancienne église sud[1532]. F. Marazzi souligne que cette association d'un bâtiment de réception (type *tricliunium*) (celui des hôtes) et d'une cour à jardin se retrouve également dans les demeures de l'aristocratie campanienne (Salerne, Gaète)[1533]. La présence de ce réfectoire contrarierait l'interprétation de A. Zettler qui veut que l'ancienne église sud ait été la résidence de l'abbé ; en effet, l'association d'un réfectoire avec une hôtellerie est davantage attestée qu'avec la demeure d'un abbé.

À Saint-Maurice d'Agaune, une *aula* du Ve siècle a été remaniée jusqu'au VIIIe siècle[1534]. Elle était implantée au sud-est de l'abbatiale (Saint-Maurice d'Agaune, fig.42, D). Jusqu'à cinq sols superposés sur 1,1 mètre de hauteur ont été reconnus. L'*aula* mesurait 22 mètres de large sur, au moins, 30 mètres de long (Saint-Maurice d'Agaune fig.42 et 51). Sa façade orientale était proche de la voie publique, et sa façade occidentale près du baptistère – notons que, pour cette dernière, il s'agit d'une supposition puisqu'elle n'a pas encore été reconnue. Elle était bordée le long de son mur sud par un portique de 4 mètres de largeur. L'entrée se faisait du côté nord.

[1531] Zettler, 2008, p.259-274.
[1532] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 415.
[1533] Marazzi, 1997, p.194.
[1534] Antonini, 2015², p.100-104.

Dans la seconde moitié du VIIIe siècle, qui est donc sa dernière phase d'utilisation et la seule clairement analysée, l'édifice a été divisé en deux dans la largeur par un mur auquel les constructeurs ajoutèrent une abside axée nord-ouest et un passage de service. Dans la salle d'apparat, un podium était installé, adossé à la paroi occidentale (comme à Müstair). C'est la présence de cet aménagement qui a permis d'identifier le bâtiment comme une *aula*.

La salle alors délimitée à l'ouest mesurait 21 mètres par, au moins, 10 mètres. Cette salle à l'ouest était séparée de l'annexe nord par une cloison qui a ensuite été détruite. Des traces d'un poteau qui soutenait le plafond ont été retrouvées sous les chapes qui ont successivement recouvert le sol. L'accès se faisait par une porte ménagée dans le mur nord. Près de cette entrée ont été retrouvées deux des marches d'un escalier menant à l'étage. Cet escalier était déjà présent lors du percement de la porte nord. L'abside implantée sur le mur séparant l'*aula* en deux pièces était également percée d'une petite porte. On y accédait par une rampe qui reliait le niveau de la salle occidentale à celui du podium surélevé. A. Antonini précise que les deux portes et l'abside résultent tous de remaniements différents[1535]. La rampe a été réalisée après la suppression du mur de refend entre la salle occidentale et son annexe septentrionale.

La salle orientale, quadrangulaire, mesurait 21/17,5 mètres par 22,5/20 mètres[1536]. Aucun de ses murs n'est parallèle. Le mur nord prolonge celui de la salle occidentale. La voirie a certainement influencé le tracé des murs sud et est. Comme pour la salle occidentale, seule sa phase finale est connue.

Le niveau d'utilisation le plus récent (sur cinq), c'est-à-dire le niveau carolingien, est constitué d'une chape de mortier rouge d'une épaisseur de 20 centimètres (fig.53). Le sol ainsi constitué recouvrait des dalles posées sur des socles maçonnés de 45 centimètres de haut (mais aux dimensions variables) laissant passer des conduits de chauffage (fig.52). Ce système a été installé en même temps que le dernier niveau de sol. Des cheminées ont été ménagées dans les murs.

De l'aménagement de l'espace n'ont été conservés que la base d'un pilier et le podium. On doit l'associer à un pilier ou une colonne qui soutenait le couvrement,

[1535] Ibid., p.101.
[1536] Ibid., p.101-103.

certainement un plafond. Le podium était à l'ouest de la salle et mesurait 5,3 mètres de côté sur 0,10 mètre de haut. Son origine remonte jusqu'au quatrième sol (sur les cinq reconnus). Il a été agrandi dans un second temps par l'adjonction de l'abside (placée après le dernier sol). Celle-ci avait également un sol de mortier peint en rouge. Aucune implantation de dispositif cultuel (autel ou chancel), n'a été constatée.

L'*aula* était flanquée au sud d'une galerie et d'un système de récupération des eaux.

Les sources textuelles sont muettes quant à cette *aula*. Néanmoins, son emplacement, son système de chauffage, son estrade et ses dimensions monumentales suggèrent qu'il s'agissait d'un édifice destiné à accueillir des personnalités de haut rang, peut-être l'abbé de Saint-Maurice, l'évêque de Sion ou encore le roi (burgonde puis franc) lors de ses visites. Son association au complexe monastique est évidente et son emplacement près de la route, en bordure ou à l'extérieur de l'espace monastique, en fait un lieu de réception et/ou de résidence idéal. On peut ici imaginer l'existence d'une salle publique, d'apparat, comme l'était certainement la pièce orientale, et de salles privées comme celles qui devaient se trouver à l'étage. À l'époque carolingienne, le monastère devient un instrument de pouvoir. L'abside ajoutée à cette époque témoigne de la sacralisation de ce lieu de pouvoir[1537]. L'*aula* est ainsi à considérer, après l'abbatiale, comme un des bâtiments les plus importants du complexe.

À Saint-Denis, plusieurs vestiges de bâtiments ont été retrouvés, vraisemblablement à l'intérieur de l'enclos monastique ou – au moins – à la périphérie de celui-ci (Saint-Denis fig. 53, 58 et 59)[1538]. Comme on l'a mentionné dans le chapitre précédent, cette zone à l'ouest de l'abbatiale, et donc proche de l'entrée de l'abbatiale, semble même avoir été un fief royal[1539], du moins pendant les siècles qui suivirent. Les bâtiments retrouvés là avaient une destination civile ; il s'agissait d'hôtelleries et d'*aulae* réservées au roi et aux visiteurs prestigieux. Le grand bâtiment civil (Saint-Denis fig. 55 n°3) pourrait être celui réalisé par

[1537] Renoux, 2010, p.81-98.
[1538] Pour l'étude des trois bâtiments énumérés ci-dessous, voir Wyss, 2001, p.191-200.
[1539] Doublet, 1625, p.1274 ; Wyss, 2001, p.199 ; Suger, p.224 : « plateam quandam cimeterio collimitantem juxta acclesiam sancti Michaelis, quam quater viginti libris a Willelmo Corneilensi emeramus » ; p.357 : « terram regiae domus, quam quater viginti libris a Willelmo Cornillonensi favore filiorum et parentum locandam et hospitandam comparavimus, ad luminaria ipsorum oratoriorum in perpetuum confirmassemus. »

l'abbé Fardulfe (797-806) pour Charlemagne[1540] et dont l'utilisation autour de 800 est assurée.

Ainsi, un premier bâtiment en pierre a été construit dans le courant du VIIIe siècle (Saint-Denis fig. 55 n°1). S'il n'a pas été reconnu dans son intégralité, il est clair qu'il possédait au moins deux pièces séparées par un mur de refend perpendiculaire au mur de façade (qui est exposé au nord). L'épaisseur du mur de fondation de 0,70 mètre laisse penser qu'il s'agissait d'un édifice élevé. Dans la couche de démolition des restes d'enduit peint polychrome (technique *a fresco*) ont été retrouvés et sont la preuve de la présence d'un décor intérieur riche.

De la même phase de construction, tout juste au nord de cet édifice, une construction en bois a été découverte (Saint-Denis fig. 55 n°2). Mais il ne reste que quelques fragments de mur de clayonnage et la trace d'une tranchée de sablière. Eu égard à la structure et à la forme des constructions, nous savons que nous n'avons pas affaire ici à d'autres églises mais plutôt à des bâtiments résidentiels, probablement civils étant donné leur emplacement dans le complexe.

Surtout, un important bâtiment civil (Saint-Denis fig. 55 n°3), considéré comme la demeure de Fardulfe (797-806) pour Charlemagne, a été construit dans le prolongement des églises Saint-Barthélemy et Saint-Pierre, jouxtant l'église (plus tardive) Saint-Michel-du-Degré (Saint-Denis fig. 59 et 60). Il s'appuyait sur une galerie au nord-est et communiquait avec elle et donc avec les églises situées à l'est[1541]. Il suivait ainsi leur axe, manifestement curviligne. Il est à l'origine de la destruction du bâtiment en bois n°2. La construction de pierre n° 1 elle, a subsisté. Ce nouvel édifice (n°3) daterait de la fin du VIIIe ou du début du IXe siècle. Il mesurait 14 mètres de large et sa longueur a été estimée à 50 mètres (25 mètres ont été réellement reconnus et 25 mètres plus à l'ouest a été découvert un tronçon de fondation éboulé qui aurait pu appartenir à la structure). Les fondations mesuraient 1 mètre d'épaisseur et les murs en élévation, 0,70 mètre. Au moins deux pièces en enfilade ont constitué le corps central du bâtiment. La pièce située à l'est mesure

[1540] MGH, *Fardulfi abbatis carmina*, p. 353 :
« Inter quae sancti Dionysi rector ut aulae
Fieret , indulsit pacificus Carolus 1 .
Hanc benefactori construxit providus aedem ,
In qua cum famulis gaudeat ipse suis . »
[1541] Wyss, 2016, p.23.

17,50 mètres de longueur intérieure sur 6,10 mètres de large. D'étroites annexes de 2,10/2,50 mètres de large (intérieur) s'étendent le long de la façade sud et vraisemblablement nord. M. Wyss suppose qu'il s'agissait d'annexes et non de galeries en raison du mur de refend qui les divisait dans le sens de la longueur. Dans la pièce occidentale ont été découverts des vestiges et des traces de cinq coffres et un tonneau. Ils avaient été enfouis à 1 mètre de profondeur. La pièce occidentale a été modifiée dans un second temps. Il semblerait que des portes aient été percées pour donner accès aux annexes. Le bâtiment est flanqué à l'angle sud-est d'une construction carrée de 8 mètres carrés (intérieur) épaulée par des contreforts. Il s'agit probablement d'une tourelle d'escalier ou d'un soubassement de balcon – ce qui induit que l'édifice avait au moins un étage. Il est possible qu'une autre tourelle ait été construite à l'angle nord-est. M. Wyss suppose qu'à l'étage il n'y avait qu'une pièce unique (sans annexe donc). Un chapiteau en calcaire décoré de feuilles d'acanthe a été retrouvé dans le remblai d'une fosse à proximité du bâtiment. On peut supposer qu'il s'agit d'un élément de décor du grand bâtiment carolingien.

L'implantation en marge du complexe serait tout à fait logique puisqu'il est en adéquation avec la fonction même d'un bâtiment réservé aux laïcs à l'intérieur d'un monastère, à cheval entre deux mondes. M. Wyss suppose que sa relative proximité avec l'*augmentum* de Charlemagne a été une des motivations dans le choix de l'emplacement de sa construction. Ainsi, la demeure du souverain était proche d'un lieu hautement symbolique (qui accueillait la sépulture de Pépin le Bref). Cette zone à l'ouest de l'abbatiale, et donc proche de l'entrée de celle-ci, semble même avoir été un fief royal[1542], du moins pendant les siècles qui suivirent. Le grand bâtiment civil pourrait être celui réalisé par l'abbé Fardulfe (797-806) pour Charlemagne[1543] et dont l'utilisation autour de 800 est assurée. Plus tard, nous savons également que Charles le Chauve, et ce dès 867, choisit Saint-Denis comme lieu de séjour à Pâques. Il est possible qu'il ait utilisé ce bâtiment pour y résider. La « terre du domaine royal » que rachète Suger en 1140 se trouve à une « place voisine du

[1542] Doublet, 1625, p.1274 ; Wyss, 2001, p.199.
[1543] MGH, *Fardulfi abbatis carmina*, p. 353 :
« Inter quae sancti Dionysi rector ut aulae
Fieret , indulsit pacificus Carolus 1 .
Hanc benefactori construxit providus aedem ,
In qua cum famulis gaudeat ipse suis . »

cimetière près de l'église Saint-Michel » (fig. 59 et 60)[1544]. S'il s'agit bien de l'église Saint-Michel-du-Degré, alors le grand bâtiment civil carolingien qui a été retrouvé dans les fouilles juste à côté était vraisemblablement une demeure royale. Les souverains Robert le Pieux, Philippe Ier et Louis VI ont conservé une même demeure à Saint-Denis, comme en témoignent la charte de Louis VI ainsi que les écrits de Suger et d'Helgaud de Fleury[1545]. S'agit-il pour autant du même bâtiment que celui de Fardulfe pour Charlemagne, de Charles le Chauve mais aussi de Robert le Pieux et Philippe Ier [1546] ? Notons cependant que J. Doublet a localisé la demeure de Robert Ier au sud de l'abbatiale, à l'emplacement des logis du courtillier et du trésorier (fig. 42)[1547]. En définitive, il semblerait qu'il y ait une relative continuité dans l'occupation par les souverains et leur cour de ce large espace à l'ouest de l'abbatiale, dans lequel ils firent construire des demeures et des dépendances. On pourrait imaginer qu'elles étaient au nord-ouest pour l'ensemble des bâtiments civils ou bien au nord-ouest pour les bâtiments carolingiens et au sud-ouest pour ceux des capétiens – propositions à vérifier archéologiquement. Quoi qu'il en soit, on peut d'ores et déjà affirmer qu'ils étaient implantés à l'ouest de l'abbatiale. Cette zone s'étendait peut-être du nord jusqu'au sud (fig. 42).

Le monastère de Farfa possédait un palais associé à une chapelle[1548]. On pense avoir retrouvé cette dernière au sud du chevet occidental de l'abbatiale, en marge du *claustrum*, dans le secteur où l'on suppose que se trouvait le palais (Farfa fig.11). E. Destefanis rappelle que la tour massive s'élevant immédiatement à l'ouest de la chapelle (fig. 31), et encore en élévation, aurait fait partie de cet ensemble[1549].

Les femmes étaient interdites d'entrer dans le monastère. Pourtant, on sait que des reines et des femmes de l'aristocratie se rendaient à Farfa, où une chapelle leur était

---

[1544] Suger, p.224 : « plateam quandam cimeterio collimitantem juxta acclesiam sancti Michaelis, quam quater viginti libris a Willelmo Corneilensi emeramus » ; p.357 : « terram regiae domus, quam quater viginti libris a Willelmo Cornillonensi favore filiorum et parentum locandam et hospitandam comparavimus, ad luminaria ipsorum oratoriorum in perpetuum confirmassemus. »
[1545] Helgaud de Fleury, p.96 : « ad domum suam apud Sanctum Dyonisium ».
[1546] Voir la sous-partie relative à l'histoire de l'abbaye après le règne de Charlemagne.
[1547] Doublet, 1625, p.1274.
[1548] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quarta autem in palatio regali constituta erat, quod ibi honorificum satis edificateum erat, in quo imperatores hospirabantur, quando illuc visitandi gratia veniebant ».
[1549] Destefanis, 2015.

réservée[1550]. Il faudrait alors envisager que des structures d'accueil leur aient été consacrées et que celles-ci aient été implantées en marge ou à l'extérieur de l'enclos monastique.

À Chelles, deux hypothèses d'implantation du palais ont été émises : au nord, rue Louis Éterlet, sous l'Hôtel-Dieu (fig. 28) ; et au sud-est, vers la chapelle Saint-Martin et l'ancien palais puis hôtel des Tournelles (fig. 7 et 27)[1551]. Les deux suppositions ne sont pas contradictoires car entre les deux points en question, il n'y a, tout au plus, que 300/400 mètres de distance. Aussi, dans les deux cas, le palais semble relativement proche du monastère.

- Les hospices pour les pauvres et autres hôtelleries

On pourrait imaginer qu'une hôtellerie pour les artisans ait été aménagée dans les bâtiments en pisé, provisoires, de San Vincenzo al Volturno, et mentionnés plus haut (fig.11 et 50)[1552]. Ils se trouvaient alors au sud de l'abbatiale, à proximité du chantier donc.

La Chronique de Novalaise mentionne la présence dans le monastère d'une *domus* réservée aux femmes construite tout près de la chapelle Sainte-Marie[1553]. Elles étaient alors toutes deux bâties en marge de la clôture.

À Farfa, une hôtellerie pour les pauvres et les pèlerins[1554] était associée à une maison (*casale*) qui la jouxtait. On ne peut situer cet hôpital qu'à partir du dernier quart

[1550] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quinta vero ecclesia extra muros ipsius monasterii edificata in honore sancte Marie, […] sed quotiescumque regine aut alie mulieres causa qua supra diximus illuc properabant, in basilica parvula quam predicimus faciebant ad se venire abbatem ipsius loci aut fratres quos volebant, ut cum eis de spiritualibus agerent que oporterent ».
[1551] Berthelier-Ajot, 1986, p.349.
[1552] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.133-135.
[1553] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap. 2, p.8 : « : « domus, in qua hospitabantur omnes femine, quæ ad adorandum Deum ibi veniebant ».
[1554] *Regesto Farfa*, II, n° 75, p. 72 : «pro nostra anima orent et pro nobis, et peregrinos vel minus potentes ibi suscipiant, et *senodochias ibidem faciant in ipso sancto monasterio ».*

du XVIe siècle, à l'extrême nord-ouest de l'abbaye, près de la douane pour les marchandises (fig. 3). I. Schuster et E. Destefanis associent la chapelle Saint-Pierre à cet hôpital. Un document du XIe siècle mentionne bien que l'église est tout proche de l'hôpital[1555]. Le texte évoque la présence d'une femme, ce qui laisse penser que la structure d'accueil est à l'extérieur de l'enclos strictement réservé aux moines. Cependant, d'autres textes contemporains situent clairement l'église Saint-Pierre à l'intérieur du monastère. Il faudrait donc voir cet hôpital implanté en marge de la clôture monastique, toujours dans le domaine de l'abbaye mais dans une zone où les laïcs peuvent se rendre[1556].

Enfin, à Corbie, l'hospice pour les pauvres, les clercs en voyage, les pèlerins et les malades possédait son propre réfectoire et son dortoir pouvant accueillir douze personnes par nuit. Il se trouvait à la marge du monastère, près de sa porte, peut-être à l'est.

v. Clôture

À Saint-Maurice d'Agaune, il semblerait qu'au moins une partie de la clôture carolingienne ait été composée de bâtiments. En effet, au sud de l'abbatiale, un grand bâtiment, composé d'une grande salle et de plusieurs petites pièces alignées, a été découvert (Saint-Maurice d'Agaune fig.41 E)[1557]. Elles sont toutes séparées par des murs presque tous perpendiculaires à un grand mur sud. C'est ce dernier qui pourrait bien avoir été le mur de clôture du complexe monastique.

À Saint-Denis, au temps de l'abbé Fulrad, une clôture de bois a été élevée pour encercler le monastère[1558] et le séparer du *vicus*. Elle englobait certainement les églises secondaires, le cimetière et les bâtiments civils au nord/nord-ouest. Son étendue, au sud (elle englobait certainement les bâtiments communautaires, mais leur localisation reste à

[1555] *Regesto Farfa*, IV, n° 607, p. 6 (a. 1010) : « iuxta ipsum suprascriptum monasterium ante ecclesiam sancti Petri » *et* n° 623, p. 21 (a. 1012).
[1556] *Regesto Farfa*, IV, n° 609, p. 8 (a. 1011), doc. n° 625, p. 22 (a. 1012).
[1557] Antonini, 2015², p.104-105.
[1558] Hincmar, I, chap. 14. : « ligneus murus quo Fulradus abba ambitum monasterii porrexerat ».

découvrir), à l'ouest comme à l'est sont inconnues. L'observation des rues et du parcellaire peut nous permettre d'en imaginer la forme à l'époque carolingienne (fig. 50 ; deuxième image ; fig. 44 et 45).

Dans les textes, la clôture de Saint-Denis semble être appelée *atrium*, à l'intérieur duquel se trouve plusieurs églises et bâtiments[1559]. La description de 799 mentionne des portiques ou des porches attenants à l'abbatiale et comprenant 59 grandes colonnes et 37 plus petites[1560]. Outre des murs, plusieurs éléments semblent avoir constitué la clôture du temps de Fulrad (puis d'Hilduin), à savoir un vestibule, un portique ou encore une fois un *atrium*. D'après Wyss, ils auraient tous les trois la même acception[1561]. Il pense qu'il y aurait eu plusieurs *atria* et/ou cloîtres ; on peut en imaginer au-devant et au sud de l'abbatiale (les zones doivent encore faire l'objet de fouilles afin de pouvoir le déterminer), en plus de celle au nord.

À Saint-Denis, une partie de la clôture aurait également été formée par des bâtiments, civils et religieux, reliés entre eux par des galeries puis des murs. Il existait déjà une galerie de circulation au VIe siècle, au sud de Saint-Pierre (en direction de Saint-Barthélemy). Elle renfermait des tombes et mesurait 4 à 4,40 mètre de largeur intérieure sur 23 mètres de long (minimum reconnu). Une seconde a été construite au VIIe siècle. Large de 3,50 mètres, elle partait du porche occidental de Saint-Barthélemy et se poursuivait vers l'est sur 29,50 mètres jusqu'à un petit bâtiment isolé (Saint-Denis fig. 58 et 64). Cette galerie servait probablement de clôture entre le cimetière et le bourg artisanal. Ainsi elle n'était peut-être ouverte par des arcades que du côté du cimetière. À l'époque carolingienne, les églises Saint-Barthélemy et Saint-Pierre sont reliées par un mur de clôture, sur lequel prenait appui la galerie de Saint-Pierre (Saint-Denis fig. 65). Il s'étend vers les églises Saint-Paul et Saint-Jean et mesure ainsi de plus de 50 mètres[1562]. Comme ses fondations étaient peu profondes, M. Wyss suggère qu'il ne devait pas être très élevé. Il est possible qu'il ait été

[1559] MGH*, Concilia*, p.196 : « in basilicam dominae Mariae matris Domini, quae in atrium sancti Dyonisii martyris site est » ; MGH*, Diplomata spuria,* n°36, p.154 : « qui ad ipsa basilica vel infra eius atrio ad matriculas residere videntur » ; *MGH, Vita Eligii*, p.642 : « egressus Eligius temple deambulabat in atrio ».
[1560] Description 799 : « Excepto habet foras per illo porticos de illa ecclesia columnas capitales LVIIII, alias columnas minores XXXVII ».
[1561] Wyss, 1996, p.39 ; 110.
[1562] Périn, Wyss, 2015, p.39; Wyss, 2016, p. 13.

dressé afin de séparer les églises du cimetière et surtout du monastère, celles-ci ayant peut-être déjà été employées à des fins paroissiales par les habitants du bourg (Saint-Denis fig. 59). Cette mesure pourrait cependant être contemporaine de l'érection du *castellum* par Charles le Chauve.

À Hersfeld, une des premières mentions de l'enceinte est celle qui concerne l'abbé Diethart (912-927) qui, en 925, fortifie par des murs de pierre le monastère pour le protéger des raids hongrois. Ainsi, le monastère semble avoir été doté d'une enceinte bien avant cette période. D'après Heinemeyer, une portion d'enceinte, construite selon lui dès la fondation de Lullus, a été retrouvée sur environ 800 mètres de long. Elle devait être haute de 4 ou 5 mètres, large de 10 mètres et profonde de 4/5 mètres. Ce mur fait de bois, de pierre et de terre était ce qu'on appelle un *murus gallicus*[1563]. Dans les fouilles de 1975-1981, au sud du complexe, une porte a été retrouvée dans les vestiges de la première enceinte (Hersfeld fig.13). Elle a été renforcée dans un second temps par une large tour maçonnée de 6 mètres x 5,5 mètres de côté. Si une entrée semble alors avoir été ménagée au sud, il demeure probable que l'entrée principale a toujours été dans l'axe de l'église, à l'ouest donc. Des fouilles entreprises en 2006 par Jürgen Kneipp au nord du complexe laissent penser qu'une autre porte aurait pu se trouver également dans cette zone. Cependant, les résultats n'ont pas été assez concluants pour faire office de preuve[1564].

Ainsi, la surface du monastère carolingien a été évaluée à 4,5 hectares. D'après Unger, l'abbatiale aurait été au centre de l'enceinte monastique qu'il estime quasi circulaire[1565]. Si l'on regarde un plan actuel d'Hersfeld, il est facile de repérer le premier découpage urbain. En effet, autour des ruines de l'abbatiale on décèle, grâce aux vestiges de l'enceinte reconstruite à l'époque romane, un premier tracé circulaire (Hersfeld fig. 13 et 15).

[1563] Gensen, 1985 ; Heinemeyer, 1991, p.26-27.
[1564] Braasch-Schwersmann, 2007, p.8.
[1565] Unger, 2004, p. 606.

D'après le *Chronicon farfense,* l'enceinte aurait été composée de murs de pierres et de tours, à la manière d'une ville, *ad instar fortis et civitatis*[1566]. L'*atrium* à l'ouest de l'abbatiale et son porche faisaient ainsi partie intégrante de cette clôture (Farfa fig. 10 phase 6)[1567]. On peut également imaginer une clôture plus vaste, peut-être en plus de ce premier enclos des moines qu'elle englobe, puisque la chapelle Sainte-Marie réservée aux femmes se trouvait à l'ouest, en marge de la clôture, et suffisamment loin pour que les femmes n'aient aucun accès aux alentours immédiats de l'abbaye[1568].

On a également retrouvé une portion du mur de clôture du monastère de Chelles, à quelques 30 mètres au sud de l'emprise supposée de Notre-Dame. Rectiligne, il suivait un axe nord-sud. Reconnu sur environ 200 mètres, il était large de 1,50 mètre et a été fait de silex lié au mortier (Chelles fig. 22 et 29)[1569]. Juste au nord se trouvaient des bâtiments conventuels tandis qu'au sud il était longé par une aire de circulation en gravier, de 10 mètres de large, utilisée depuis l'époque romaine, et ce jusqu'au XIe siècle.

L'ensemble du monastère était ceint de murailles, murs forts, comme le dit Angilbert[1570]. Il semblerait que cette enceinte ait doublé, sur un périmètre plus large, l'enclos triangulaire représenté dans les gravures et ponctué à ses trois angles par les églises du monastère (Centula fig.1 et 2)[1571]. Hariulf précise que ces murs étaient recouverts d'une

---

[1566] *Chronicon farfense,* I, p.30-31 : «Foris vero claustrum totius monasterii ex omni parte erat fortiter munitum et turritum ad instar fortis et civitatis » ; « Placita quoque et iudicia nunquam ibi exercebantur ; sed habebant unum palatium ultra rivum qui Riana dicitur, ubi hec gerebantur ».
[1567] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347.
[1568] Destefanis, 2015.
[1569] Charamond, 2012, p.82.
[1570] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p.61 : « Reliqua vero menia ipsius monasterii, eodem Domino cooperante, quae actenus conspiciuntur constructa, sicuti cernuntur omnia a fundamentis, studuimus cum turribus et cappellis reformare, et, ut habitatores illius in eo missarum solemnia frequentare, et omnipotenti Deo delectentur deservire, ipso adjuvante, muro curavimus firmiter undique ambire. »
[1571] *Ibid.*, chapitre III, p.56 : « Claustrum vero monachorum triangulum factum est, videlicet a sancto Richario usque ad sanctam Mariam, tectus unus; a sancta Maria usque ad sanctum Benedictum, tectus unus; itemque a sancto Benedicto usque ad sanctum Richarium, tectus unus. Sicque fit ut, dum hinc inde parietes sibi invicem concurrunt, medium spatium sub divo triangulum habeatur. Monasterium igitur secundum decretum regulae sanctissimi Benedicti ita dispositum fuit, ut omnis ars omneque opus necessarium intra loci ambitum exerceretur. Aqua autem torrentis Scarduonis ipsum claustrum praeterfluit, quae et ibi farnarium fratrum in vertiginem mittit. »

toiture continue, ce qui nous laisse imaginer un système de galeries couvertes. L'espace intérieur qu'ils délimitaient était découvert et abritait les bâtiments conventuels. Sur ce point, le chroniqueur Hariulf est clair : il dit que, conformément à la règle de saint Benoît, tous les arts et tous les ouvrages sont exercés dans l'enceinte triangulaire du monastère.

À Novalaise, le site offre au monastère plusieurs limites et protections naturelles (escarpements…), le côté nord était en revanche exposé (fig.6). Il est probable que, si clôture matérielle il y a eu, elle a été de ce côté[1572]. Même si aucun vestige de l'enceinte n'a été retrouvé, la notion de clôture était cependant bien présente à Novalaise à l'époque carolingienne puisqu'à plusieurs reprises les églises Sainte-Marie et Saint-Sauveur sont dites « hors les murs »[1573]. G. Cantino Wataghin fait remarquer, grâce à des vues aériennes, l'implantation à peu près circulaire de certains arbres autour de l'actuelle enceinte polygonale ; cela correspondrait peut-être au dernier vestige visuel de l'ancienne enceinte qui, d'ailleurs, passe à proximité de la chapelle Sainte-Marie (fig.1).

vi. Conclusion

Nous avons vu dans le chapitre précédent (sur l'incidence de la topographie) que presque tous les monastères étaient implantés non loin d'un cours d'eau, à moins de 400 mètres – à l'exception de Farfa et de Chelles donc. Ainsi Fulda et Saint-Denis sont au nord du cours d'eau. À Centula/Saint-Riquier, le monastère se développe essentiellement au nord du cours d'eau qui traverse l'enclos. San Vincenzo al Volturno, Saint-Maurice d'Agaune, Novalaise, Hersfeld sont à l'ouest. Corbie est au nord et à l'est de deux cours d'eau. Dans tous les cas, l'abbatiale est l'édifice le plus éloigné du cours d'eau en question et les bâtiments conventuels et artisanaux en sont les plus proches (cela à l'exception de Corbie où l'abbatiale semble avoir été au centre du complexe – les bâtiments conventuels

[1572] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap. 2, p.9 : « Ergo ex uno latere rupis excelsa atque saxea preminet, in cuius cacumine sunt ecclesie a predictis fratribus fabricate ; ex altera vero parte, montem excelsum atque nemorosum, nomine Panarium, qui in sua summitate pascua dicitur retinere uberrima ».
[1573] *Liber cappellarum*, chap.26 et 68.

se trouvant au nord et certains des bâtiments artisanaux, comme le moulin, au sud ou à l'ouest).

Sous le règne de Charlemagne, il apparaît que les bâtiments conventuels ainsi que les sanctuaires commencent à suivre une implantation rationnelle suivant un schéma régulier ordonné autour des cloîtres. Si la construction de ces derniers n'est pas encore une tendance générale, on en constate déjà les prémices à San Vincenzo al Volturno[1574], à Novalaise[1575], à Centula/Saint-Riquier[1576], à Fulda[1577] et peut-être à Hersfeld[1578]. En l'état actuel de nos connaissances, le cas de Chelles, avec ses bâtiments conventuels alignés et ordonnés malgré l'absence d'un cloître, démontre que cette solution n'est pas encore adoptée dans tous les complexes monastiques ni même nécessaire à une organisation rationnelle[1579]. Ses bâtiments conventuels et artisanaux situés au sud de l'abbatiale étaient construits de manière ordonnée et ont formé les prémices du futur cloître roman. Il s'agit dans tous les cas de cours plus ou moins quadrangulaires, flanquées de bâtiments. Dans certains cas, les cours sont bordées de galeries de circulation composées d'arcades et de colonnes (San Vincenzo al Volturno).

On a moins de certitude pour Saint-Maurice d'Agaune, où se trouvait au sud des bâtiments organisés régulièrement autour d'un baptistère au VIe siècle, ensemble transformé en cloître à l'époque médiévale plus ou moins tardive. Aucune trace d'intervention carolingienne n'a pour l'instant été trouvée dans cette zone. Les moines ont peut-être simplement réutilisé les anciens bâtiments.

Dans tous les cas présentés ici, on constate que les cloîtres, avérés comme supposés, ont été construits au sud de l'église et, dans les cas carolingiens, suivaient le même axe que celle-ci.

D'après les fouilles qui ont été pratiqués dans les monastères ici à l'étude, on constate que les réfectoires, dortoirs et cuisines étaient non seulement à proximité les uns des autres mais aussi, très souvent, au sud de l'abbatiale (ou de l'ancienne abbatiale) –

[1574] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 2-4.
[1575] Cantino Wataghin, 2014, p.282-283.
[1576] Bernard, 2009, p.70.
[1577] Jacobsen, 1991, p.132.
[1578] Oswald, 1966, p. 114.
[1579] Charamond, 2012, p.82-84.

notons toutefois que la plupart du temps, il s'agit d'une simple déduction. À Chelles, on pense avoir retrouvé le dortoir et /ou le réfectoire dans un bâtiment au sud-ouest de l'abbatiale. À Fulda, le réfectoire, le dortoir et la cuisine des moines n'ont pas été précisément localisés. Il y a fort à penser qu'ils aient été tout juste au sud de l'abbatiale, dans les corps de bâtiments associés à une éventuelle cour centrale retrouvés dans les fouilles[1580]. Plusieurs anciens bâtiments du VIIe siècle, présents au sud et à l'ouest de l'abbatiale, avant la fondation du monastère, ont été réutilisés et parfois modifiés par les moines du VIIIe siècle ; ils auraient pu être utilisés pour le logement des moines notamment, ou d'autres activités. À San Vincenzo al Volturno, on ne sait pas si les bâtiments provisoires retrouvés au sud de l'abbatiale ont servi à accueillir une partie de la communauté monastique. En revanche, c'est au sud de l'église sud qu'ont été retrouvés le grand réfectoire, parallèle à celle-ci, et associé à des cuisines, ainsi que le dortoir, dans un bâtiment presque perpendiculaire à l'église et comportant plusieurs pièces ainsi qu'un long couloir menant à l'abbatiale[1581]. À Novalaise, aussi, on suppose que les trois bâtiments réservés aux moines étaient ceux que l'on a retrouvé au sud de l'abbatiale, disposés autour de la cour[1582]. On sait cependant que d'autres moines étaient logés dans des cellules, faute de place. Pour Saint-Maurice d'Agaune, Hersfeld, Saint-Denis et Centula/Saint-Riquier, on suppose – d'après quelques vestiges et mentions dans les textes – que le réfectoire, le dortoir et la cuisine étaient également au sud de l'abbatiale. Pour Corbie, le cas est différent. Ces trois bâtiments/salles sont clairement mentionnés par Adalhard (780/781-815 puis 822-826), en 822, mais non localisés[1583]. À Corbie, contrairement à tous les autres établissements monastiques ici présentés, ils sembleraient – d'après les gravures modernes et quelques vestiges ponctuels – avoir été implantés au nord des sanctuaires.

Les dortoirs et les réfectoires étaient souvent associés dans une même unité architecturale. On a pu constater qu'il s'agissait de bâtiments rectangulaires (Novalaise ; San Vincenzo al Volturno ; Chelles ; peut-être Fulda, au sud ; et peut-être Centula/Saint-Riquier) reliés au sanctuaire principal par les galeries du cloître – quand il y en a un – ou des couloirs. Ils pouvaient également être installés dans des structures plus

[1580] Krause, 2002, p.165.
[1581] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 2-4.
[1582] Cantino Wataghin, 2014, p.263 ; Cantino Wataghin, 1996, p.17-26.
[1583] Foucher, 2007, p. 80.

anciennes (Fulda, *villa rustica*). Le développement des communautés a favorisé leur agrandissement comme à San Vincenzo al Volturno où le réfectoire est prolongé sur sa longueur et divisé en deux vaisseaux et où le dortoir est aménagé sur 48 mètres. On retrouve dans les réfectoires des bancs ainsi que des estrades pour le lecteur (Novalaise). La solution des dortoirs communs n'est pas encore totalement adoptée comme le précise la chronique de Novalaise, où il est dit que des cellules de moines étaient encore utilisées en raison du grand nombre de moines et du manque de structures adaptées[1584].

La seule infirmerie pour laquelle nous avons des informations est celle de Corbie. Elle aurait été associée à une chapelle particulière et se serait retrouvé relativement éloigné du centre monastique, en marge de la clôture, au nord-ouest[1585].

Plusieurs complexes monastiques possédaient, au cœur des bâtiments conventuels, des salles chauffées que l'on pense avoir été réservées aux moines pour leurs travaux artisanaux, leurs réunions ou leurs lectures (San Vincenzo al Volturno[1586] ; Fulda[1587]). Les fonctions ont pu se cumuler dans une même pièce. On pourrait considérer ces salles comme les prémices des salles capitulaires. À Chelles, parmi les quatre bâtiments retrouvés au sud de l'abbatiale, celui situé au nord-est laisse perplexe (Chelles fig. 22). Il pourrait s'agir d'une église secondaire. On sait surtout qu'au Xe siècle, ce bâtiment est aménagé en salle capitulaire (Chelles fig. 23)[1588]. Peut-on y voir une église secondaire qui sert également de salle du chapitre ? Ou bien s'agit-il déjà d'une salle capitulaire ou d'une salle de travail ou de lecture réservée aux moines ? À Centula/Saint-Riquier, l'*Institutio*

[1584] MGH, *Chronicon Novalicense*, p.82 : « vel separati manere cum aliquantis senis senioribus ad aecclesiam domini Salvatoris. Aliorum autem caterva senum, quorum multitudo in unum habitare non quibat, in diversis cellulis in circuitu manebant ecclesiarum, de quibus tuguriolis, nisi cum nimia infirmitas obstitisset, oportunis horis ad capitulum et ad mensam pariter occurrebant. Turba vero iuvenum fratrum regularium omnis summa cum custodia infra claustra inclusi retinebantur monasterii ».
[1585] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : « De clericis : Pulsantes duodecim, alii clerici septem. Ex his cellarium duo, ad lauendariam fratrum unus, ad curticulam abbatis unus, ad domum infirmorum tres. »
[1586] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.415.
[1587] Krause, 2002, p.166.
[1588] Gillon, 1998, p. 64-97.

d'Angilbert précise que les moines tenaient un chapitre[1589]. Le texte ne précise pas où il se tient mais on remarque qu'il est question de la petite église Saint-Benoît. On pourrait comprendre que soit après avoir tenu le chapitre à l'église Saint-Benoît, les moines doivent se vêtir, soit après avoir tenu le chapitre les moines doivent se vêtir à l'église Saint-Benoît. Dans les deux cas, les moines tiennent chapitre ou se changent dans l'église qui aurait donc plusieurs fonctions. On pourrait envisager de même pour l'édifice de Chelles qui aurait très bien pu être une église secondaire et/ou une salle capitulaire.

Plusieurs autres salles chauffées ont été retrouvées parmi les bâtiments conventuels des monastères (Saint-Maurice d'Agaune[1590] ; Fulda[1591]). Celles éloignées du sanctuaire auraient pu être de cellules supplémentaires pour les moines (un noviciat ?), des pièces consacrées aux activités artisanales ou encore des hôtelleries.

Le seul cas potentiel de demeure réservée à l'abbé parmi ce corpus est celui de San Vincenzo al Volturno. On remarquera qu'elle se trouvait tout juste contre le dortoir des moines et proche du réfectoire et qu'elle était associée à de petites annexes[1592]. Ainsi, moines et abbé auraient partagé le même bâtiment. Il est intéressant de noter que cette proximité semble avoir été la même à Centula/Saint-Riquier lorsqu'une procession passe successivement dans le jardin des frères puis dans celui de l'abbé[1593].

Plusieurs bâtiments domestiques ou artisanaux ont été retrouvés lors des campagnes de fouilles sans qu'il ait été possible de leur attribuer une fonction plus précise. Les bâtiments à vocation domestique sont davantage éloignés du sanctuaire que les bâtiments conventuels. Ils pouvaient être inclus dans les monastères et se trouvaient dans la très grande majorité des cas au sud ou à l'ouest du complexe (Chelles ; Novalaise ; Fulda ; Saint-Maurice d'Agaune ; sûrement Centula/Saint-Riquier, Saint-Denis et Hersfeld)[1594]. À Fulda, nous avons pu constater que plusieurs anciens bâtiments du VIIe siècle, présents

[1589] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.304 : « In die vero fratres post capitulum ad sanctum Benedictum vestes induant » et p.296 : «Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi».
[1590] Antonini, 2015², p.104-105.
[1591] Hahn, 1985, p.181-182 ; Staab, 2001.
[1592] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.416.
[1593] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.303.
[1594] Charamond, 2012, p.84.

dans les secteurs sud et ouest de l'abbatiale, avant la fondation du monastère, ont été réutilisés et parfois modifiés par les moines du VIIIe siècle. Il pouvait également s'agir d'installations provisoires comme à San Vincenzo al Volturno où le four à brique, l'atelier métallurgique, la verrerie et la fonderie pour les cloches n'ont été établis à l'est de l'abbatiale que le temps de sa construction (fig.40)[1595].

Ils pouvaient être associés à des systèmes de chauffage (Saint-Maurice d'Agaune, Fulda). À Chelles, on a retrouvé un cellier, des cuisines et des salles de stockage aménagés dans des bâtiments en dur, avec foyers, sols en mortier et glaise et cloisons de séparation en clayonnage. Directement utilisés par les moines, ils se trouvaient au plus près des bâtiments conventuels[1596]. On remarque également un type récurrent de bâtiments domestiques/artisanaux ; il s'agit de bâtiments longitudinaux divisés en plusieurs petites pièces (Fulda[1597] ; Saint-Maurice d'Agaune[1598] ; San Vincenzo al Volturno[1599]). Les bâtiments artisanaux sont de structure plus rudimentaire ; il peut s'agir de cabanes ou de bâtiments en bois (cloisons de clayonnage hourdé de plâtre sur solin de silex) ou en pisé (Chelles, San Vincenzo al Volturno).

Le moulin de Corbie était certainement construit au sud ou à l'ouest de l'abbaye, sur la Somme ou sur son affluent[1600] ; celui de Centula/Saint-Riquier a été localisé au bord du Scardon, à l'intérieur de la clôture délimitée par les trois églises du complexe[1601]. À Corbie[1602] et à Saint-Denis[1603], il est question de boulangerie, que l'on pourrait alors imaginer à côté des moulins pour l'approvisionnement en farine. Les textes et les fouilles

---

[1595] Marazzi, 1997, p.193 ; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.128-156.
[1596] Charamond, 2012, p.82-85.
[1597] Hahn, 1985, p.181-182 ; Staab, 2001.
[1598] Antonini, 2015², p.104-105.
[1599] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.158-192.
[1600] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367 : « Isti uero extra monasterium : Ad molinum duodecim, ad piscariam sex, ad stabulum duo, ad hortos octo, ad buriam septem, ad arboretam nouam duo, berbicarii duo, ad uiuarium unus.».
[1601] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VII, p.56 : « Aqua autem torrentis Scarduonis ipsum claustrum praeterfluit, quae et ibi farnarium fratrum in vertiginem mittit. »
[1602] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367: « Ad primam camaram sex : sutores tres, [ad] caualos duo, fuJIo unus. Ad secundam camaram decem et septem : ex his ad camaram unus, fabri grossarii sex, aurifices duo, sutores duo, scutarii duo, pargaminarius unus, saminator unus, fusarii tres. Ad tertiam camaram tres : ad cellarium et dispensam portarii duo, ad domum infirmorum unus. Gararii duo, ad lignarium in pistrino unus, ad portam medianam unus, carpentarii quattuor, mationes quattuor, medici duo, ad casam uasallorum duo. Isti sunt infra monasterium.»
[1603] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.

nous apprennent qu'à Saint-Denis[1604], Farfa[1605] et Fulda[1606], de grands travaux hydrauliques ont été menés à l'époque qui nous concerne, qu'il s'agisse du creusement de canaux comme de la construction d'aqueduc et de bassins. Ainsi, bien que tous les monastères de la présente étude aient été établis à proximité d'un cours d'eau, il a parfois été nécessaire de construire de quoi acheminer l'eau au plus près des complexes.

Pendant le règne de Charlemagne, les différentes unités architecturales qui composaient les complexes monastiques pouvaient être reliées entre elles par des systèmes de galeries et de portiques (San Vincenzo al Volturno[1607] ; Centula/Saint-Riquier[1608] ; Farfa[1609] ; Saint-Maurice d'Agaune[1610] ; Saint-Denis[1611] et peut-être Corbie et Chelles). Il s'agissait de galeries couvertes ajourées par des arcades parfois associés à des escaliers ou des rampes. On retrouve des portiques également plaqués le long des édifices (*aula* et abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune). Ce système de circulation existait avant l'époque carolingienne (Saint-Maurice d'Agaune ; Saint-Denis) et semble s'être davantage généralisé au temps de Charlemagne. Il facilitait les déplacements dans le monastère et, comme le dit l'abbé Angilbert de Centula/Saint-Riquier, était davantage utilisé en temps de pluie.

Les hôtelleries à destination des plus riches comme des plus pauvres ont été implantées en marge des monastères. Même si elles étaient parfois dans l'enceinte même, elles étaient le plus possible éloignées de l'enclos réservé aux moines – sauf peut-être à

[1604] Wyss, 1996, p. 319.
[1605] *Regesto Farfa*, II, p.91, n°99 : « cooperuit os fontis aque manantis ab evo, et traxit aquam a pristino cursu suo, ab hoc loco miliarios tres. Porro hanc fabricari iussit formam, per montis huius latera hesam. Sub terra decurrens constricta, opitulante Christi gratia, hoc loco honeste fluit aqua » ; Enckell, 2008, p.25.
[1606] *Catalogus*, p.272: « sed et inter alia multa utilia partem fluminis Fuldae monasterio per aquaeductum introduxit ».
[1607] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.19.
[1608] Bernard, 2009, p.81
[1609] *Chronicon farfense,* I, p.30-31 : «Officine cuncte laterculis cooperte habebantur, pavimenta vero lapidibus quadratis et septis omnia strata erant, ut usque hodie ex parte apparent » ; « Arcus deambulatorii per totum circuitum habebantur intus et foris, quia ut intra erant claustra ad utilitatem monachorum, ita erant extra laicorum.».
[1610] Antonini, 2015², p.89.
[1611] Wyss, 2016, p.23.

Farfa. On ne peut déterminer de tendance plus précise dans le choix des implantations même si on constate davantage d'hôtelleries dans le secteur nord des complexes.

Quelques hôtelleries pour visiteurs prestigieux ont été retrouvées. Si celle de San Vincenzo al Volturno, aménagée dans l'ancienne église « sud », constitue un cas à part, on peut cependant noter quelques concordances avec d'autres hôtelleries. Dans ce cas, on notera que l'espace a été partitionné en plusieurs pièces par l'érection de parois et associé à un système de couloirs. L'hôtellerie possédait un étage, certainement résidentiel, tandis que le rez-de-chaussée était aménagé en pièces de service et d'étables[1612]. Le bâtiment était richement décoré de peintures murales et associé à un jardin, comme les riches demeures de Campanie[1613].

À Saint-Denis, plusieurs bâtiments résidentiels ont été bâtis dans le but d'accueillir des hôtes. Le plus grand bâtiment, de forme longitudinale, était lui aussi partitionné en plusieurs grandes pièces – dont l'une aurait pu faire office de salle de représentation – et annexes et possédait un étage certainement résidentiel[1614]. Il était relié au complexe par des galeries. Il aurait été décoré de chapiteaux sculptés

À Saint-Maurice d'Agaune, c'est une ancienne *aula* du Ve siècle qui a été remaniée au temps de Charlemagne[1615]. À cette époque, l'espace est divisé en plusieurs salles. L'une d'elles sert de salle d'apparat avec son abside et son podium, d'autres servent de salles de service. Un système de chauffage a été installé – témoignant d'un certain confort et de sa destination prestigieuse. L'aula était associée à un portique.

Ces bâtiments revêtent des caractéristiques architecturales variées qui s'expliquent notamment par des périodes de construction différentes ; les hôtelleries de Saint-Maurice d'Agaune et San Vincenzo al Volturno ayant été installées dans des bâtiments plus anciens tandis que celle de Saint-Denis a été entièrement construite au temps de Charlemagne. Elles possédaient parfois des salles de représentation, des annexes et des étages résidentiels. Surtout elles étaient plutôt en marge du complexe mais toujours reliées aux autres unités du monastère par des systèmes de galeries ou de couloirs.

[1612] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 8-9.
[1613] Marazzi, 1997, p.194.
[1614] Wyss, 2001, p.191-200.
[1615] Antonini, 2015², p.100-104.

Enfin, les clôtures bordant les monastères pouvaient être de simples fossés ou barrières de bois (Saint-Denis[1616]) ou encore des structures maçonnées (Chelles[1617] ; Farfa[1618] ; Centula/Saint-Riquier[1619]) ou mixtes tels le *murus gallicus* (Hersfeld[1620]). Ces enceintes pouvaient être composées, non seulement de murs, mais aussi de bâtiments et de galeries alors associés et reliés entre eux, comme c'est le cas avec le grand bâtiment sud de Saint-Maurice d'Agaune dont le grand mur méridional aurait constitué une partie de la clôture, et comme on peut le voir avec les *atria* ainsi qu'avec les *longaniae* et les galeries reliant les églises entre elles à Centula/Saint-Riquier et à Saint-Denis. Ces éléments constituent, ensemble, la clôture du monastère[1621]. Les limites naturelles ont aussi fait office d'enceinte comme à San Vincenzo al Volturno, mais sûrement aussi à Novalaise – pour la partie construite en haut de l'éperon rocheux mais pas pour la zone au nord. Ailleurs, la mention d'églises dites « hors les murs » laisse imaginer la présence d'une clôture même non maçonnée ou symbolique[1622].

[1616] Hincmar, I, chap. 14. : « ligneus murus quo Fulradus abba ambitum monasterii porrexerat ».
[1617] Charamond, 2012, p.82.
[1618] *Chronicon farfense,* I, p.30-31 : «Foris vero claustrum totius monasterii ex omni parte erat fortiter munitum et turritum ad instar fortis et civitatis » ; « Placita quoque et iudicia nunquam ibi exercebantur ; sed habebant unum palatium ultra rivum qui Riana dicitur, ubi hec gerebantur ».
[1619] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p.61 : « Reliqua vero mœnia ipsius monasterii, eodem Domino cooperante, quae actenus conspiciuntur constructa, sicuti cernuntur omnia a fundamentis, studuimus cum turribus et cappellis reformare, et, ut habitatores illius in eo missarum solemnia frequentare, et omnipotenti Deo delectentur deservire, ipso adjuvante, muro curavimus firmiter undique ambire. »
[1620] Gensen, 1985 ; Heinemeyer, 1991, p.26-27.
[1621] Wyss, 1996, p.39 ; 110.
[1622] *Liber cappellarum*, chap.26 et 68.

II. Caractérisation architecturale

C. Bilan. Le règne de Charlemagne, une étape décisive ?

Au cours de ce chapitre relatif à la caractérisation architecturale des complexes monastiques pendant le règne de Charlemagne, nous avons pu étudier l'incidence de la topographie locale sur l'implantation et la configuration générale des complexes. Il est apparu que les monastères avaient été construits avant toute chose au bord d'un cours d'eau, en général à moins de 500 mètres de celui-ci. La majorité des complexes se trouvaient au nord de celui-ci (Müstair, Gellone, Aniane, Centula/Saint-Riquier, Fulda, Saint-Denis) ou à l'ouest (Lorsch, San Vincenzo al Volturno, Saint-Maurice d'Agaune, Corbie, Novalaise, Hersfeld), plus rares ont été ceux au sud (Farfa) ou à l'est (Werden). L'intérêt de cette implantation était d'être proche de l'eau pour des besoins sanitaires et artisanaux mais aussi afin de bénéficier de l'axe commercial que certaines rivières offraient. Les bâtiments artisanaux ont été implantés au plus près du cours d'eau, tandis que l'abbatiale en était l'édifice le plus éloigné (à l'exception de Corbie où les églises étaient au centre du complexe). Loin du *topos* monastique du « désert », des monastères ont également été implantés à proximité d'une route comme Müstair[1623] ; cette tendance était déjà avérée pour les monastères plus anciens (Saint-Maurice d'Agaune[1624] ; San Vincenzo al Volturno[1625] ; Saint-Denis[1626] ; Farfa[1627]). Werden, quant à lui, a été construit à l'emplacement d'un ancien sanctuaire païen (un arbre) afin d'en détourner le culte[1628].

Nous avons pu constater que la topographie a modifié ou défini la structure de certains monastères et de leurs édifices. Malgré des travaux de terrassements, la déclivité persistante du terrain a favorisé la construction de rampes, de paliers et d'escaliers

[1623] Heitmeier, 2013, p.143–176.
[1624] Paxton, 1993, p.104-105.
[1625] Marazzi, 1997, p.192.
[1626] Deux voies romaines ont été identifiées aux abords de Saint-Denis : la chaussée Jules César du Ier siècle qui longe la Seine et relie Paris à Rouen, et la voie d'Estrée d'axe nord-sud qui passe à 600 mètres du site de l'abbaye.
[1627] Sa position domine la *Via Salaria* qui conduit à Rome.
[1628] *Vita Liudgeri*, p.420 : « […] arborem quamdiu ibi stetit, diligenter observavit ; sed cum postea in usum ecclesiae quae ad occidentalem eius partem construebatur, praecisa esset, lapidem in eodem loco nemine alio sciente, pro signo huius rei infodit; qui ibidem, cum postea monumentum sancto viro foderetur, inventus et effosus est.»

(Centula/Saint-Riquier[1629] ; Lorsch[1630]). Les monastères implantés en milieu montagnard ont dû étendre leur complexe sur plusieurs terrasses ou niveaux (Mont-Cassin[1631] ; Novalaise[1632]) et s'adapter au relief en utilisant des soubassements et des contreforts afin d'étayer leurs structures (Saint-Maurice d'Agaune[1633]). Les bords de falaise ont également été utilisés pour constituer un des murs des sanctuaires (chapelles secondaires et chapelle Notre-Dame du Scex de Saint-Maurice d'Agaune[1634]). L'espace, limité par des reliefs, des cours d'eau ou des zones marécageuses pouvait s'avérer insuffisant et a alors contraint les monastères à se développer dans des zones précises : Fulda[1635] et Chelles[1636] ne pouvaient s'étendre plus au sud ; San Vincenzo al Volturno, l'exemple le plus remarquable, qui jusque-là ne possédait que de petites églises, a dû délocaliser son pôle religieux au sud-ouest pour pouvoir construire une nouvelle grande abbatiale (San Vincenzo al Volturno fig.12).

Pendant le règne de Charlemagne, de nouvelles formes architecturales ont été développées tandis que d'autres, plus anciennes, étaient réutilisées et adaptées. L'étude portée sur des exemples – qu'il s'agisse d'implantations nouvelles de monastères ou de modifications d'établissements préexistants – a démontré que la période était féconde en innovations comme en réappropriations. S'il n'y a pas d'homogénéité généralisée à l'échelle de tout l'empire, on remarque toutefois les prémices d'une tentative d'uniformisation des solutions architecturales et des liturgies qui sera reprise, plus tard, par Louis le Pieux.

C'est à cette période que nous voyons apparaître, dans tout le royaume – y compris à ses marges – de grands projets de construction ou de reconstruction (Fulda, Centula/Saint-Riquier, Müstair, Chelles, San Vincenzo al Volturno, sûrement Lorsch, Gellone et Aniane (dont les bâtiments conventuels doivent encore être retrouvés)). Ces projets visent l'édification ou la modification du ou des sanctuaires ainsi que des bâtiments

[1629] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice, p.296-306 : « per longaniam terra tenus usque ad Ascensorium ipsius longaniae quo sursum ascenditur veniant. » ; *Ibid.*, II, Chapitre XI, p.71 : « inde per gradus arcuum intrent ad Sanctum Mauricium ».
[1630] Voir la notice sur Lorsch. Platz, 2010, p. 89 ; Platz, 2011, p.162.
[1631] Carella, 2011, p.73-74.
[1632] Cantino-Wataghin, 2014, p. 255-287.
[1633] Antonini, 2015², p.89.
[1634] Antonini, 2013, p.89-90.
[1635] Krause, 2002, p.165. Le monastère se développera, après 819, vers l'ouest, alors que son premier cloître était au sud.
[1636] Charamond, 2012, p.82-85.

conventuels. C'est ainsi tout un ensemble qui est pensé et conçu. Les instigateurs de ces grands travaux sont tous de l'entourage royal ou proches d'Alcuin, avec qui ils correspondent : Baugulf (779-802) et Ratgar (802-817) de Fulda ; Angilbert de Centula/Saint-Riquer (790-814) ; Lullus de Mayence, abbé d'Hersfeld (765/775-786) ; Remedius de Coire, abbé de Müstair (vers 780/790-805/806)[1637] ; Gisèle de Chelles (avant 788- vers 810) ; Willicaire (avant 762-vers 785) et Althée de Saint-Maurice d'Agaune ; Fulrad et Fardulphe (797-806) de Saint-Denis ; Liudger de Werden ; Mauroald de Worms (790-802) de Farfa ; Guilhem de Gellone (vers 806-812/813) ; et Benoît d'Aniane (782-821). Bien que les travaux se soient étalés sur plusieurs abbatiats, la cohérence des constructions laisse imaginer qu'un véritable projet avait été établi en amont, comme tendent notamment à le prouver les cas de Fulda et de Müstair. Au-delà des exemples traités en détail ici, nous savons que d'autres grands projets ont été menés dans l'empire. Par exemple, Leidrade, évêque de Lyon et disciple d'Alcuin, fait reconstruire les monastères dans son diocèse (annexe doc.3)[1638]. À Fontenelle/Saint-Wandrille, l'abbé Gervold entreprend l'édification de nouveaux bâtiments (école, chauffoir, infirmerie, *sacrarium*, cuisines, toitures des sanctuaires)[1639]. À Saint-Vaast, l'abbé Radon (776-797) fait reconstruire une nouvelle abbaye avec trois églises, après qu'elle eût été détruite par les flammes en 793. Alcuin y apporte d'ailleurs son concours[1640]. Le monastère de Saint-Benoît-sur-Loire aurait également été entièrement reconstruit, églises comme enclos, peut-être sous Maugulfus, entre 786 et 801[1641]. Au Mont-Cassin, des églises sont construites ou reconstruites sous les abbés Poton (771-777), Théodemar (777-796) et Gisulf (796-817)[1642]. Il semblerait que le monastère de Sithiu, Saint-Bertin/Saint-Omer, ait subi de nombreux remaniements sous l'abbatiat d'Orland (795-804)[1643].

Au temps de Charlemagne apparaissent également des édifices aux proportions monumentales, comme cela a été remarqué avec les abbatiales de Fulda et de Centula/Saint-

[1637] Il succède à Constantinus, l'instigateur des premiers travaux.
[1638] Hartmann, 2004, p.99 ; MGH, *Leidradi Epistolae*, n°30.
[1639] MGH, *Gesta abbatum Fontanellensium*, p.291-292.
[1640] Mériaux, 2006, p.247 ; Treffort, 2004 ; Lestocquoy, 1943, p. 197-208.
[1641] Bautier, Dufour, Davril, Donnat, 2004 ; Vergnolle, 1985 ; Erlande-Brandenburg, 1970, p. 75 ; Bautier, 1968, p.71-156.
[1642] Carella, 2011, p.73-86.
[1643] Meijns, 2001 ; Cottineau, 1935/1938, p.160.

Riquier (plus de 80 mètres de long) suivies par celles de San Vincenzo al Volturno et de Saint-Denis (environ 64 mètres de long), construites dans des régions différentes – en marge comme au cœur de l'empire. Mais, cette monumentalité est loin de s'appliquer à toutes les nouvelles constructions et reconstructions. On observe ainsi une majorité d'édifices dont la longueur est comprise entre 34 et 51 mètres (certainement Farfa ; Aniane ; Werden ; Gellone ; Lorsch ; Hersfeld ; Saint-Maurice d'Agaune). Müstair et Novalaise, tous deux monastères alpins, ont des abbatiales de moins de 25 mètres de long. La construction de petits sanctuaires perdure également au Mont-Cassin ou encore à Centula/Saint-Riquier, pour les églises secondaires.

La monumentalité des sanctuaires a été renforcée par l'adjonction de façades flanquées de tours ou de massifs occidentaux. Les formules ne sont pas encore bien définies et plusieurs solutions architecturales ont été expérimentées. On observe tantôt des façades composées d'abside ou de chevet rectangulaire flanqué de tours (Fulda[1644], Centula/Saint-Riquier[1645], Saint-Denis[1646], Lorsch[1647]) tantôt composées d'une seule tour massive (peut-être Gellone[1648]). Il pouvait également s'agir d'avant-nef – sorte de vestibule flanquant la façade sur toute sa largeur – (église « nord » de San Vincenzo al Volturno[1649], abbatiale de Novalaise[1650]) ou de porche – vestibule quadrangulaire précédent la façade (Hersfeld)[1651].

Pendant le règne de Charlemagne, le culte des reliques se développe et, avec lui, la multiplication des autels et des sanctuaires. Jusqu'alors, le concept de complexe monastique à plusieurs églises était bien connu comme on a pu le voir à Saint-Denis[1652] et à Saint-Maurice d'Agaune[1653] dès le VIe siècle, à Corbie dès le VIIe siècle[1654], à San Vincenzo al

[1644] Platz, 2009, p.87.
[1645] Bernard, 2002, p.92.
[1646] Jacobsen, Wyss, 2002 ; Suger, p.187-188.
[1647] Platz, 2011, p.165.
[1648] Bavoillot-Laussade, 1996, p.28.
[1649] Carella, 2011, p.159.
[1650] Cantino Wataghin, 2014, p.269.
[1651] Ludwig, 2002, p.4.
[1652] Périn, 1993 ; Wyss, 2016, p.17-18.
[1653] Antonini, 2015², p. 96-100.
[1654] Levillain, 1902, n°1, p.214 : « monasterio virorum in honore sancti Petri et Pauli, principum apostolorum et sancti Stephani protomartiris » ; Foucher, 2007, p.79.

Volturno[1655], à Farfa[1656] et à Novalaise[1657] dès le VIIIe siècle. Plusieurs types de complexes monastiques ont ainsi pu être observés. Certains complexes n'ont pas de nouveaux sanctuaires construits à l'époque carolingienne ; ce sont les anciens qui sont modifiés et/ou agrandis comme à Saint-Maurice d'Agaune et à Saint-Denis. D'autres ont conservé leurs premiers sanctuaires, qui sont parfois remodelés, mais se dotent, à côté, d'une toute nouvelle abbatiale ou d'églises secondaires comme c'est le cas de San Vincenzo al Volturno avec San Vincenzo Maggiore, de Chelles avec Notre-Dame, de Novalaise avec peut-être les chapelles Sainte-Marie et Saint-Sauveur, de Müstair avec l'abbatiale Saint-Jean, de Corbie avec Saint-Jean et les chapelles Saint-Martin et Saint-Pierre et, éventuellement, de Lorsch avec la nouvelle abbatiale Saint-Nazaire. Des monastères sont aussi entièrement fondés au temps de Charlemagne avec plusieurs sanctuaires comme Aniane[1658] et Centula/Saint-Riquier[1659]. Notons cependant que ce phénomène des complexes à sanctuaires multiples n'est pas généralisé à l'empire : Gellone, Fulda, Hersfeld, Werden et peut-être Lorsch n'ont été pourvus que d'une seule église. C'est l'aménagement de plusieurs autels voire de plusieurs pôles liturgiques au sein d'un même édifice (Fulda et peut-être Lorsch) qui a été la solution adoptée en réponse aux besoins liturgiques du temps liés au culte des reliques. Notons cependant que ces solutions ne sont pas propres aux complexes à sanctuaire unique et que même les complexes à plusieurs églises pouvaient posséder des sanctuaires avec plusieurs autels et pôles liturgiques (Centula/Saint-Riquier ; Aniane).

Ces autels étaient aménagés dans les cryptes, dans les absides, devant celles-ci, au centre du chœur ou en avant de celui-ci, à la croisée du transept, dans les bras du transept, dans les vaisseaux de la nef ou encore dans un second pôle liturgique à l'ouest. Plus tard, on retrouve cette multiplicité sur le plan de Saint-Gall (Synthèse fig.1).

[1655] Carella, 2011, p.148-149.
[1656] *Chronicon farfense,* I, p.149 : « similiter et de cellis pertinentibus ad hunc locum, idest de Sancto Angelo et Sancto Petro ac Sancto Gethulio constituit idem dux ut ibi nullatenus mulieres procedere aut ambulare debeant ».
[1657] Cantino Wataghin, 2014, p.274-282.
[1658] Schneider, 2016, p.31, p.40, p. 51.
[1659] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p.56 : « Quarum major et prima est in honore sancti Salvatoris et S. Richarii; alia in honore sanctae Dei genitricis semperque virginis Mariae et sanctorum apostolorum; tertia vero, in claustro fratrum, in honore S. Benedicti abbatis et reliquorum sanctorum regularium abbatum. »

La multiplication des sanctuaires ne doit pas uniquement s'expliquer par la multiplication des autels, le développement d'une liturgie stationnale, ou par le fait qu'il s'agisse d'édifices construits à des époques différentes. La nécessité de posséder plusieurs sanctuaires aurait également été motivée par une volonté de distinguer des édifices aux fonctions religieuses différentes.

Les abbatiales tenaient le rôle d'église principale. Dans tous les cas présentés ici, il s'agissait de l'édifice le plus grand mais pas nécessairement le plus ancien, comme tendent à le prouver les constructions de nouvelles abbatiales *ex-nihilo,* à l'époque de Charlemagne, à San Vincenzo al Volturno, à Chelles, à Müstair et à Aniane. C'était également là où se trouvaient les reliques les plus prestigieuses et où se déroulaient les principales fêtes liturgiques (Saint-Maurice d'Agaune ; San Vincenzo al Volturno ; Saint-Denis ; Centula/Saint-Riquier ; Farfa[1660]). À Centula/Saint-Riquier, l'abbé Angilbert témoigne des processions entre les différentes églises du complexe, qui démarrent ou aboutissent toujours à l'abbatiale Saint-Sauveur-Saint-Riquier[1661].

On pourrait évoquer des fonctions principalement funéraires pour les églises secondaires de Saint-Denis, pour l'église Saint-Jean-Baptiste d'Aniane, au moins pour le premier niveau de l'église Sainte-Croix de Müstair[1662] et évidemment toutes les chapelles funéraires annexes et les mausolées de Saint-Maurice d'Agaune[1663], de San Vincenzo al Volturno[1664], de Farfa[1665], et de Novalaise[1666].

[1660] Enckell, 2008, p.40 ; Gilkes, Mitchell, 1995, p.358 ; McClendon, 1986, p.31.
[1661] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.296-297 : « Dominica palmarum omne vespertinum et nocturnum officium in ecclesia Sancti Salvatoris et Sancti Richarii celebretur » ; *Ibid.*, II, Chapitre VII, p.56 : « Quarum major et prima est in honore sancti Salvatoris et S. Richarii; alia in honore sanctae Dei genitricis semperque virginis Mariae et sanctorum apostolorum; tertia vero, in claustro fratrum, in honore S. Benedicti abbatis et reliquorum sanctorum regularium abbatum. »
[1662] Sennhauser, 2013², p.85 ; Krautheimer, 1986, p.24.
[1663] Antonini, 2015², p.89-90 ; Blondel, 1948, p.40-43.
[1664] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.419.
[1665] Gilkes, Mitchell, 1995, p.360.
[1666] Cantino Wataghin, 2014, p.269.

Il y avait aussi des églises réservées aux femmes, souvent placées sous le vocable de Notre-Dame et situées en marge du monastère (Farfa[1667], Novalaise[1668]), et d'autres strictement réservées aux moines (église Saint-Benoît de Centula/Saint-Riquier ; sûrement l'église du Parvis de Saint-Maurice d'Agaune). La localisation de l'église Saint-Benoît de Centula/Saint-Riquier, à l'intérieur du cloître des frères, laisse en effet supposer qu'il s'agissait d'une église strictement réservée aux moines – hypothèse que sa titulature tend à confirmer. C'est également le lieu où les moines s'habillent[1669] et tiennent peut-être le chapitre[1670]. À Saint-Maurice d'Agaune, les murs de chancels, disposés au centre de l'église du Parvis, ont pu être utilisés comme banquettes pour les moines[1671]. Cet aménagement, ainsi que la taille de l'église, laisse imaginer que l'église était réservée aux seuls moines et peut-être utilisée pour la prière perpétuelle et éventuellement pour les réunions. On a vu à Chelles, un bâtiment qui était peut-être une église secondaire et qui, dès le Xe siècle, est utilisé pour le chapitre – fonction déjà peut-être assurée dès l'époque de sa construction[1672]. Enfin, il existait des chapelles associées à la demeure de l'abbé (Saint-Sauveur de Novalaise[1673], peut-être le niveau supérieur de l'église Sainte-Croix de Müstair[1674]), à l'infirmerie (Saint-Martin de Corbie[1675]) ou encore associée à une hôtellerie ou à un palais

[1667] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quinta vero ecclesia extra muros ipsius monasterii edificata in honore sancte Marie, parva quidem sed mirifice constructa, ubi mulieres conveniebant orationis causa et visitationis, quia, ut senum refert relatio, antiquitus nulla mulierum intra muros illius ingrediebatur monasterii ».
[1668] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap. 2, p.8 : « : « domus, in qua hospitabantur omnes femine, quæ ad adorandum Deum ibi veniebant » ; Cantino Wataghin, 2014, p.251, p.274.
[1669] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.302 : « Quarto nanque Ascensionis Domini die, fratres in Sancto Benedicto vestes induant ».
[1670] *Ibid.*, p.304 : « In die vero fratres post capitulum ad sanctum Benedictum vestes induant ».
[1671] Antonini, 2015², p.99.
[1672] Gillon, 1998, p. 64-97.
[1673] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap.1, p.5-6.
[1674] Goll, 2007², p. 48.
[1675] AASS, *Januarii*, I, p.109 : « Quo peracto, vehementius cœpit vrgeri febribus: quotidie tamen ad oratorium B. Martini veniens, quem copioso amore in vita semper dilexerat, ibidemque Missas audiens, communionem sanctam percepit, donec vltimus dies vitæ a noctis huius eum eduxit caligine.» ; p.117 : « Quotidie tamen ad oratorium B. Martini veniebat, cuius priuilegio amoris præ ceteris cum ceteris memoriam recolebat, ibique Missas audiens sanctam communionem percipiebat. »

(Farfa[1676], peut-être l'église « nord » ou l'abside de l'ancienne église « sud » de San Vincenzo al Volturno[1677]).

Il est également apparu que certains complexes se dotaient précisément de trois églises, comme à Centula/Saint-Riquier (églises Saint-Sauveur/Saint-Riquier, Notre-Dame-et-tous-les-apôtres, Saint-Benoît), à Aniane (églises Saint-Sauveur, Notre-Dame et Saint-Jean-Baptiste), à Saint-Vaast (églises Saint-Vaast, Saint-Pierre et Notre-Dame[1678]), à Corbie (églises Saints-Pierre-et-Paul, Notre-Dame-Saint-Étienne, Saint-Jean[1679]), peut-être à Fleury/Saint-Benoît-sur-Loire (églises Saint-Benoît, Notre-Dame et peut-être Saint-André[1680]). On remarquera qu'elles étaient parfois reliées entre elles par des galeries et formaient ainsi des enclos (Centula/Saint-Riquier, peut-être Corbie et Fleury/Saint-Benoît-sur-Loire[1681]).

Enfin, nous avons pu constater que les églises ou les cryptes ont été construites ou reconstruites pendant le règne de Charlemagne afin d'accueillir des reliques et une sépulture prestigieuse. On remarquera aussi que lors de la fondation d'un monastère, l'abbé cherche à le doter aussitôt de reliques, comme nous l'avons vu à Lorsch où Chrodegang fait venir des reliques de Rome[1682] et à Centula/Saint-Riquier où Angilbert entame une véritable collection (annexe doc.1)[1683]. Il semblerait qu'à Chelles, l'abbesse Gisèle ait procédé de même[1684].

Des plans des sanctuaires, ici encore nous avons présenté toute une gamme, allant du plus simple au plus complexe, et qui révèle la grande variété des solutions architecturales. Surtout, nous avons vu qu'il n'existait pas d'associations généralisées entre plusieurs formes

---

[1676] Gilkes, Mitchell, 1995, p.347 ; Destefanis, 2015.
[1677] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.414.
[1678] Mériaux, 2006, p.247 ; Treffort, 2004 ; Lestocquoy, 1943, p. 197-208.
[1679] Levillain, 1902, n°1, p.214 : « monasterio virorum in honore sancti Petri et Pauli, principum apostolorum et sancti Stephani protomartiris » ; Foucher, 2007, p.79 ; BnF, ms. Lat. 12260, f°2 ; CCM, *Capitula*, p.454 : « De sedendo in sancta Maria vel in aliis locis ».
[1680] Bautier, Dufour, Davril, Donnat, 2004 ; Vergnolle, 1985 ; Erlande-Brandenburg, 1970, p. 75 ; Bautier, 1968, p.71-156.
[1681] Erlande-Brandenburg, 1970, p. 75.
[1682] Scholz, 2011, p.382.
[1683] Berger, 2004 ; Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Livre II, Chapitre V, *De reliquiis quas de diversis provintiis in hunc sanctum locum congregavit, et de capsis quibus habentur reconditae.*
[1684] Laporte, 1988, p.118.

comme les nefs à trois vaisseaux et les absides triples. On observe davantage de similitudes régionales qu'à l'échelle de l'empire carolingien, relativisant le phénomène d'uniformisation.

Du côté germanique, le plan de l'abbatiale de Werden dont on ne connaît surtout les trois vaisseaux de sa nef, deux murs de sa crypte et sa longueur générale, pourrait être rapproché de celui des cathédrales de Cologne (Synthèse fig.12), de Paderborn et d'Halberstadt – du moins pour la nef (Synthèse fig.6)[1685]. On pourrait rapprocher la forme de la nef de l'abbatiale de Lorsch de celles de la cathédrale de Salzbourg (767-774) et de l'abbatiale Saint-Alban de Mayence (787-805) (Synthèse fig. 9)[1686]. Quant à son avant-nef comportant plusieurs fondations entrecroisées, on retrouve cette solution architecturale pour l'avant-nef de l'église Saint-Pantaléon de Cologne (Lorsch, fig.19). L'agencement du complexe abbatial de Lorsch, à savoir une église sans transept, à trois vaisseaux, précédée d'un long *atrium*, s'apparente à ce que l'on retrouvera, plus tard, à Corvey (Synthèse fig.7). Pour Hersfeld, si l'on considère que l'église X a bien existé, son plan à trois vaisseaux prolongés d'un transept absidé peut être rapproché de ce qui se fera, quelques années plus tard, au monastère d'Essen, à Steinbach dans l'église d'Éginhard, et à Sainte-Walburge de Meschede (Synthèse fig.10)[1687].

À Novalaise, l'abbatiale, sa chapelle septentrionale, Saint-Michel, Sainte-Marie et peut-être la première phase de Saint-Sauveur étaient des édifices à nef unique prolongée par un chœur quadrangulaire (Novalaise fig.21). Cette forme est commune dans le milieu alpin et transalpin (moins au sud des Alpes, toutefois)[1688]. Ce plan très simple est aussi largement répandu dans tout l'empire. On le trouve par exemple, avec des dimensions plus importantes, à Saint-Sauveur de Paderborn (777) (Synthèse fig.11), à l'église de Niederdornberg (Müdehorst, vers 790)[1689]. On pourrait envisager des caractéristiques similaires pour l'église secondaire Saint-Benoît de Centula/Saint-Riquier (Centula fig. 1 et 2).

Müstair, également dans les Alpes, présente pourtant un plan bien éloigné de celui de Novalaise. À l'échelle de l'empire, ces deux monastères semblent plutôt proches

[1685] Lobbedey, 1999, p.499-507.
[1686] Jacobsen, 1999, p.623-642.
[1687] Lobbedey, 1999, p.509-511.
[1688] Lomartire, 2007, p.299-336.
[1689] Thümmler, 1957, p.85.

géographiquement ; mais déjà, leurs deux régions affichaient des caractéristiques architecturales disparates dès le VIIIe siècle[1690]. À Müstair, on a affaire à un plan massé avec nef à trois vaisseaux, sans transept, sans support, et prolongés de trois absides – sans compter les annexes. Autour de Müstair, on retrouve des églises au plan similaire à Disentis, à Coire, à Saint-Vincent de Vella/Pleif, à Tomils, à Mistail et peut-être à Saint-Florin de Ramosch (Synthèse fig. 2). Le plan de l'église Sainte-Croix de Müstair, à savoir une nef simple flanquée, sur ses trois côtés, à l'est d'absides, peut être également vu à Saint-Vigile de Morter ou encore à Invillino[1691]. Le triconque que l'on retrouve plus tard dans l'abside de l'église « nord » de San Vincenzo al Volturno, est courant dans les édifices à vocation funéraire qui se développent dès le IVe siècle à Rome[1692].

À Gellone, l'abbaye présente quelques similitudes avec l'architecture des Asturies[1693]. Les contreforts extérieurs contre la crypte suggèrent qu'ils venaient soutenir la voûte du chœur, peut-être en plein cintre, comme il est courant dans cette région (Suso de San Millàn de la Cogolla ; San Juan de la Peña[1694]) ; les colonnes antiques retrouvées auraient pu être remployées dès l'époque de Guilhem comme à San Miguel de Lillo et à San Salvador de Priesca. Il convient néanmoins de rester prudent quant aux restitutions du premier état carolingien de Gellone pour lequel les sources archéologiques manquent.

À Aniane, le plan de l'église Notre-Dame – à savoir une nef à un vaisseau, prolongée d'un transept flanqué de trois absides (peut-être intégrées dans un massif) – s'apparente à celui de Psalmodi (fondé vers 783)[1695], de Caunes (fondé dans les années 790 par saint Aignan/Anianus)[1696], de Saint-Genis-des-Fontaines, de Saint-André-de-Sorède (tous deux mentionnés pour la première fois en 819 et 823) (Synthèse fig.5)[1697]. Benoît d'Aniane a d'ailleurs exporté ce plan, à Inden, pour sa nouvelle abbatiale Saint-Sauveur (Synthèse fig.4). L'église Saint-Sauveur d'Aniane, quant à elle, mérite davantage d'investigations mais déjà son chevet quadrangulaire flanqué d'absides pourrait être considéré comme une phase

[1690] Sennhauser, 2003, p.919-980.
[1691] Sennhauser, 2006, p.XIV.
[1692] Krautheimer, 1986, p.24.
[1693] Bavoillot-Laussade, 1996, chapitre I, note 32.
[1694] Bavoillot-Laussade, 1996, chapitre I, note 43.
[1695] Thiébaut, 1979, p.67 ; Durliat, 1976, p.246 ; Cottineau, 1935/1938, p.2373.
[1696] Schneider, 2016 ; Bonnery, 2010, p.33-36 ; Favreau, Michaud, Mora, 1988, p.20-21.
[1697] Mallet, 2015, p.55.

expérimentale, s'apparentant peut-être à celui de l'abbatiale de Lagrasse, à ce que pouvait être le chevet de celle de Gellone (quadrangulaire) et enfin à ce que l'on pourra observer quelques années plus tard à Saint-Michel-de-Cuxa. Sa nef sans transept la distingue pourtant de ces exemples et la rapproche plus du plan basilical de l'église Saint-Jean-Baptiste d'Aniane.

Du côté du Bénévent et de la zone d'influence lombarde, le type d'édifices à nef unique prolongée d'une abside comme on a pu le constater dans les églises « nord » et « sud » de San Vincenzo al Volturno est très répandu dans la région, comme à Prata, Pratola, Saint-Jean-Baptiste et Saint-Martin au Mont-Cassin, Saints-Jacques-et-Nicolas et Saint-Paul à Bénévent. L'église « sud » de San Vincenzo al Volturno se distingue néanmoins par son déambulatoire. Le chevet aurait pu être formé d'une grande arcade en plein cintre ouvrant sur l'abside flanqué de deux petits arcs ouvrant sur le déambulatoire, formule également présente à Prata ainsi qu'à Pratola Serra – églises lombardes du IXe siècle[1698]. L'église « nord » de San Vincenzo al Volturno avec son chevet aussi large que sa nef constitue quasiment un *unicum* pour l'Italie lombarde du VIIIe siècle (à l'exception d'une église à Olevano et de la cathédrale de Venosa (Synthèse fig.13) – d'ailleurs, cette dernière ne suit pas exactement le même schéma)[1699]. Le plan basilical à trois vaisseaux et trois absides de l'abbatiale de San Vincenzo al Volturno se retrouve dans la région, dans des sanctuaires monastiques construits, eux aussi, dans le dernier quart du VIIIe siècle : Saint-Benoît et Saint-Sauveur du Mont-Cassin (Synthèse fig.14), Saints-Lupolo-et-Zosimo à Bénévent et peut-être l'église de Frigento[1700]. Ce type existait déjà plus au nord, à Saint-Sauveur de Brescia, Sainte-Marie-des-Cacce et Saint-Michel-alla-Pusterla à Pavie et à Sainte-Marie-in-Aurona vers Milan. D'après S. Carella, ce type aurait vu le jour en Toscane, sous le règne de Didier, et se serait propagé plus au sud après la conquête lombarde de 774 par Charlemagne[1701].

Ainsi donc on constate que les particularismes régionaux perdurent au temps de Charlemagne et forment la principale caractéristique architecturale des églises monastiques.

[1698] Carella, 2011, p.158-159.
[1699] Carella, 2011, p.153 ; Percival, 1976.
[1700] Carella, 2011, p.179.
[1701] Ibid., p.188.

Pourtant, sous son règne apparaissent quelques préférences architecturales, que l'on pourrait imputer à l'influence de Rome et à la volonté de construire et de prier *more romano*. On observe l'adoption de plus en plus récurrente des nefs à trois vaisseaux et que l'on retrouve dans toutes les régions de l'empire (Saint-Maurice d'Agaune, Saint-Denis, Hersfeld, San Vincenzo al Volturno, Fulda, Gellone, Centula/Saint-Riquier, Lorsch, Werden et Aniane) – et ce même si les basiliques romaines qui auraient servi de modèles en possédaient davantage. À Saint-Maurice d'Agaune, la nef qui était à vaisseau unique est d'ailleurs transformée en nef tripartite dans la première moitié du IXe siècle. On observe plus souvent ce parti pris dans les grands édifices ; la largeur des trois vaisseaux étant ainsi équilibrée par la longueur. En général, nous avons pu observer que la nef centrale est trois fois plus large que ses collatéraux, ce qui correspond à un rapport de 1/3 (San Vincenzo al Volturno (église abbatiale et église de la terrase 3[1702]), Saint-Maurice d'Agaune[1703], Fulda[1704], Werden[1705] et hypothétiquement à Centula/Saint-Riquier[1706]). En revanche, à Saint-Denis[1707], à Aniane[1708] et à Gellone[1709], le vaisseau central aurait été deux fois plus large que ces collatéraux (rapport 1/2). Lorsch demeure l'exception de ce corpus avec une nef centrale cinq fois plus large que les collatéraux (rapport de 1/5)[1710].

À Fulda, le grand transept qui s'interpose entre les deux chevets reprend le même schéma et les mêmes dimensions que celui de Saint-Pierre de Rome. Les sources insistent par ailleurs sur le caractère *more romano* de l'édifice[1711]. Comme l'a relevé R. Krautheimer, on a affaire à Fulda à un plan en T, inspiré des basiliques romaines[1712]. Ainsi, le saint local (Boniface) bénéficiait du même emplacement prestigieux que saint Pierre à Rome[1713]. Dans la région, on retrouve l'adoption d'une formule similaire (une église avec le chœur à l'ouest

---

[1702] Hodges, 1993, p.95.
[1703] Antonini, 2015², p.89.
[1704] Platz, 2010, p.86 ; Behn, 1949, p.7.
[1705] Jacobsen, 1991, p.453-455.
[1706] Bernard, 2009, p.69-70.
[1707] Wyss, 1996.
[1708] Schneider, 2016, p.40.
[1709] Bavoillot-Laussade, 1996.
[1710] Platz, 2011, p. 163
[1711] *Vita Eigilis*, p.231 : « quidam dederunt consilium, contra partem meridianam basilicae iuxta morem prioris ; quidam autem, Romano more contra plagam occidentalem satius poni, confirmant, propter vicinitatem martyris, qui in ea basilicae parte quiescit. »
[1712] Krautheimer, 1942, p.2.
[1713] Caillet, 2004, p.73.

et un transept saillant,) à la cathédrale de Cologne (initié vers 790/800, réalisé après 818) (Synthèse fig.12)[1714] et, plus tard, à l'église Saint-Sauveur de Paderborn (vers 836)[1715] (Synthèse fig. 11), ainsi qu'à Hersfeld, vers 831-850 (Hersfeld fig.10). Surtout, Fulda et Cologne ont en commun leur monumentalité : Fulda mesurant 90 mètres de long et Cologne 91 mètres (Synthèse fig.12)[1716].

La bipolarisation de l'église, comme on vient de l'évoquer pour Fulda, a permis la pratique du rituel romain, les cérémonies se déroulant alors en direction de l'est. On retrouve ce principe à Centula/Saint-Riquier qui se dote également d'un double chœur et peut-être aussi à l'église Saint-Sauveur du Mont-Cassin reconstruite par l'abbé Gisulf (796-817) qui aurait possédé un second chœur dédié à saint Michel (Synthèse fig.14). Ce sera également le cas, plus tard à Farfa sous l'abbatiat de Sichard (830-842)[1717]. D'autres églises sont directement construites avec le chevet à l'ouest (San Vincenzo al Volturno, Farfa) et d'autres, initialement orientées ont leur chevet inversé et placé à l'ouest (Saint-Maurice d'Agaune). On remarque que ces édifices sont surtout situés en Italie ou dans les Alpes. Il conviendrait d'y voir ici une influence directe de Saint-Pierre de Rome. Dans les régions plus au nord, on constate l'adoption d'un double chevet, à l'est et à l'ouest – un amalgame entre les traditions locales et la nouvelle influence romaine. Mais surtout, on remarque que les églises se dotant d'un double pôle liturgique à savoir Centula/Saint-Riqueir et Fulda et, plus tard, Farfa adoptent le vocable du Sauveur, en plus de celui voué au saint local ou vénéré (Riquier, Boniface et la Vierge).

L'aménagement d'*atria* en façade de l'église reprend également la formule élaborée à Saint-Pierre de Rome (Synthèse fig.15) (Farfa ; Centula/Saint-Riquier ; Fulda) que l'on retrouvait peut-être aussi à Saint-Sauveur du Mon-Cassin (Synthèse fig.14).

Enfin, l'église à plan centré Notre-Dame-et-tous-apôtres de Centula/Saint-Riquier doit être comparée aux églises d'Aix-la-Chapelle et de Saint-Vital de Ravenne ainsi qu'au Saint-Sépulcre de Jérusalem[1718].

[1714] Oswald, Schaefer, Sennhauser,, 1966, p.139-141.
[1715] Heitz, 1980, p.157; Gai, 1999.
[1716] Raaijmakers, 2012, p.101.
[1717] *Chronicon farfense,* I, p.21-22 : « Nam oratorium hoc quod cernimus in honorem Domini Salvatoris, adjunctum aecclesie sancta Marie, ipse construxit cum cripta ».
[1718] Heitz, 1980, p. 58-60.

Nous avons également pu étudier la Torhalle de Lorsch dont la forme rappelle les arcs de triomphes romains et dont le décor architectonique suit les principes vitruviens.

À l'époque de Charlemagne, nous avons pu remarquer, au sein de quelques abbatiales, la construction de cryptes annulaires (Farfa, Saint-Maurice d'Agaune, Saint-Denis) ou de cryptes imitant le modèle annulaire (San Vincenzo al Volturno). Ces installations ne concordent pas nécessairement avec l'arrivée des reliques puisque des monastères se dotent de cryptes bien après leur acquisition (Saint-Maurice d'Agaune ; Saint-Denis). Leur architecture s'est manifestement inspirée de celle de Saint-Pierre de Rome datée de la fin du VIe siècle ou encore de celles de Saint-Pancrace (entre 625 et 638) et de Saint-Chrysogone à Rome (730) (Synthèse fig.16)[1719]. Le chœur occidental avec une crypte annulaire de Saint-Maurice d'Agaune est alors caractéristique des églises de pèlerinage, et les nombreuses reprises de l'*arcosolium* témoignent d'une volonté constante de modernisation et d'adaptation aux flux des pèlerins. Ce choix typologique permet également de pouvoir insérer plus facilement la crypte dans une abside semi-circulaire déjà existante. La crypte à couloir est également un parti courant dans le Valais à l'époque carolingienne – d'ailleurs les deux chœurs de l'abbatiale Saint-Maurice d'Agaune ont chacun été associés à une crypte à couloir. L'église Saint-Sigismond dans le bourg de Saint-Maurice et celle de Saint-Théodule à Sion ont également été dotées d'une crypte annulaire. Cette forme a ainsi été utilisée dans la région afin d'assurer le culte de saint Maurice et de ses promoteurs. On peut y voir une initiative ou un sérieux soutien de la part de l'abbé de Saint-Maurice d'Agaune, également évêque de Sion à partir de la moitié du VIIIe siècle. Surtout, on constate que la construction de cryptes annulaires, dans des édifices anciens (Saint-Denis, Saint-Maurice d'Agaune) ou directement en association avec un nouvel édifice (sûrement Farfa), est à mettre en étroite relation avec le développement du culte des reliques comme à Saint-Emmeram de Ratisbonne/Regensburg et à la cathédrale de Cologne. Si cette formule n'a pas été adaptée à Müstair, on sait qu'à Saint-Martin de Disentis (vers 800) et à Saint-Lucius de Coire, les églises, même de petites dimensions, en ont été pourvues[1720]. Son succès se développe encore après le règne de Charlemagne, à Seligenstadt (vers 828), à Fulda

[1719] Sapin, 2014, p.69-71.
[1720] Jacobsen, Oswald, Schaefer, Sennhauser, 1991, p.93 et p.55-81.

sous l'abbé Eigil (818-822), à Paderborn (vers 836) (Synthèse fig.11). C. Sapin a démontré que les rares cas de cryptes annulaires en Gaule sont à attribuer à des proches du pouvoir royal comme le développeront l'abbé Fulrad (814-826) de Saint-Quentin (Aisne), neveu de Pépin le Bref et son successeur l'abbé Hugues (833-841), frère de Drogon, le fils de Charlemagne[1721]. La crypte était, dans tous les cas, étroitement associée au chœur qui la surplombe et qui accueille souvent l'autel consacré au saint en question. Le système de *fenestella* aménagé entre le chœur et la crypte témoigne de ce rapport étroit (abbatiale San Vincenzo al Volturno ; crypte occidentale de Saint-Maurice d'Agaune).

Il est important de souligner que le modèle de la crypte annulaire n'a pas été le seul parti architectural développé pour mettre en valeur une sépulture ou des reliques. Du temps de Sturm (744/754-779) à Fulda et lors de la construction de l'église de Werden, des cryptes extérieures auraient été aménagées afin de loger les reliques des saints Boniface et Liudger. Outre cette solution, elles peuvent également être mises en valeur dans les pôles liturgiques des églises à double chœur comme à Centula/Saint-Riquier (pôle Saint-Sauveur à l'ouest avec la *capsa major* et pôle Saint-Riquier avec la sépulture de saint Riquier) ou encore comme à Fulda (pôle occidental avec les reliques de saint Boniface, du temps de Ratgar). Les sépultures peuvent également être installées en face du chœur comme à Aniane, sous une tour de croisée comme à Centula/Saint-Riquier[1722] et à Saint-Pierre-Saint-Paul de Corbie[1723].

Rappelons que dans un capitulaire de 789, Charlemagne interdit que les moines prient à proximité des corps saints. Aussi, de nombreuses sépultures prestigieuses ont été mises à l'honneur en étant aménagées dans des massifs occidentaux ou des avant-nefs comme nous l'avons vu avec celles de Pépin et de Bertrade, dans le massif construit à la demande de Charlemagne à Saint-Denis[1724]. Des sépultures ont également été retrouvées dans l'avant-nef de l'église « nord » de San Vincenzo al Volturno[1725], dans celle de l'abbatiale

[1721] Sapin, 2014, p.74-75.
[1722] Racinet, 2009, p.21 ; Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VII, p.56 : « Videtur usque hodie in pavimento chori tam pulchra et tam distincta marmoris operatio, ut quicunque illud inspicit, incomparabile opus asseveret. Sane coram altare S. Richarii fecit pingere in ipso pavimento quosdam versiculos, quos nos hic quoque necessario mittere curamus.
[1723] MGH, *Vita Adalhardi*, chap.87, p.532 : « Sepulta sunt autem decenter membra carissimi senis in basilica beati Petri Apostoli, sub fastigio inter ejusdem medioximae quatuor ecclesiae centra ».
[1724] Jacobsen, Wyss, 2002 ; Suger, p.187-188.
[1725] Carella, 2011, p.159.

de Novalaise[1726], et dans ce qui aurait été un porche occidental à Hersfeld[1727]. On suppose également que la tombe de Guilhem se trouvait au rez-de-chaussée de la tour massive à l'ouest de l'abbatiale de Gellone[1728].

Des sépultures ont également été placées dans les *atria* comme ce fut le cas à Lorsch, pour les sépultures des fondateurs Cancor et Williswinth[1729], à Farfa pour les sépultures des abbés ou des laïcs – hommes et femmes bienfaiteurs de l'abbaye –[1730], à l'abbatiale de San Vincenzo al Volturno notamment pour la sépulture de l'abbé Talaricus (817-823/824), exactement alignée avec le portrait de l'abbé représenté dans la niche nord de la crypte[1731], et peut-être à Centula/Saint-Riquier où H. Bernard affirme avoir retrouvé des sépultures sous toute la surface de l'abbatiale[1732].

Outre leur utilisation comme espaces d'inhumation, ces unités architecturales marquaient avant tout une des entrées du sanctuaire. Les *atria* pouvaient aussi être associées à des galeries de circulation (Farfa, sûrement Lorsch et peut-être Werden) ainsi qu'à des chapelles (Centula/Saint-Riquier, Fulda).

Enfin, si les entrées principales se trouvent en général à l'opposé du chœur liturgique (à l'exception de l'abbatiale San Vincenzo al Volturno), d'autres sont également percées au niveau du chevet (dans les cas d'abbatiales à chevet unique comme Werden, églises « nord » et « sud » de San Vincenzo al Volturno, et Farfa ; ainsi que dans le cas d'abbatiales à chevet double comme Fulda et Centula/Saint-Riquier), ou encore dans les murs gouttereaux de l'église dans le but d'offrir un accès direct aux bâtiments conventuels (Gellone, Müstair, Saint-Denis, San Vincenzo al Volturno).

On a pu remarquer que les édifices pouvaient être richement décorés d'enduits peints, de sculptures, de mosaïques et de sols pavés. Ils étaient également dotés de

---

[1726] Cantino Wataghin, 2014, p.269.
[1727] Ludwig, 2002, p.4.
[1728] L'idée d'une sépulture dans ce massif devant l'église est tout à fait envisageable. MGH, *Capitularia* p.174, n°20: « Ut mortui in ecclesia non sepeliantur, nisi episcopi aut abbates vel fideles et boni presbiteri ».
[1729] Platz, 2010, p.90.
[1730] Gilkes, Mitchell, 1995, p.355.
[1731] Marazzi, 1997, p.193 ; Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.98-104 et p.120. L'intérieur de la sépulture renfermait les squelettes de six individus ; elle a donc été plusieurs fois réutilisée comme les autres tombes retrouvées dans l'*atrium*. À l'intérieur était écrit : *ego talaricus / [cr]edo s(an)c(t)am resurrectione(m)*.
[1732] Bernard, 2009, p.62.

nombreuses pièces de mobiliers liturgiques, des croix, des *ciboria*, des ambons, et surtout des chancels (église du Parvis de Saint-Maurice d'Agaune[1733] ; Müstair[1734] ; Gellone[1735] ; Farfa[1736] ; Centula/Saint-Riquier[1737] ; sûrement Saint-Denis[1738] et peut-être Lorsch[1739] ; Novalaise[1740] et l'abbatiale San Vincenzo al Volturno[1741]). Ces derniers délimitaient l'espace du chœur mais pouvaient également être installés autour d'une sépulture (sûrement Lorsch[1742] ; Centula/Saint-Riquier[1743]). Les barrières de chœurs pouvaient être richement ornées, sculptées et servaient également, dans certains cas, de bancs pour les moines (église du Parvis de Saint-Maurice d'Agaune[1744]).

Il a également été question de la titulature des sanctuaires construits ou reconstruits sous Charlemagne. Évidemment, les vocables choisis dès avant notre période d'étude ne peuvent faire l'objet d'une analyse au regard du règne de Charlemagne. En revanche, le fait que les sanctuaires en question aient été modifiés ou agrandis à cette époque témoignerait de l'intérêt, religieux, symbolique ou économique qu'ils avaient. La plupart du temps, il s'agit de sanctuaires possédant de prestigieuses reliques de saints (Saint-Denis ; Saint-Maurice d'Agaune ; San Vincenzo al Volturno[1745]). À Fulda, le vocable de l'abbatiale jusqu'alors exclusivement voué au Sauveur a été partagé depuis l'arrivée des reliques de saint Boniface[1746]. À Centula/Saint-Riquier, le corps du fondateur est au centre de la dévotion

---

[1733] Antonini, 2015², p.99-100.
[1734] Goll, 2013, p. 62.
[1735] Palouzié, Mallet, 2009, p.23.
[1736] Gilkes, Mitchell, 1995, p.352.
[1737] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre X, p.68 : « columnę coram altare sancti Richarii auro et argento parate VI, trabes minores cum arcubus suis argento paratę III ».
[1738] Suger, p.204 : « quo medium ecclesiae muro tenebroso secabatur ».
[1739] Glöcker, 1929, chap. 9, p. 285 : « Hic ecclesie laquearia fecit, pauimentum strauit, cancellos circa tumbam sancti Nazarii auro argentoque decorauit, altare etiam simili inpensa et opera mirificauit, quod postea ad ecclesiam sancti Petri que dicitur Altenmunster translatum est."
[1740] Uggé, 2004, p.59-71.
[1741] Marazzi, 2014, p.85-86.
[1742] Glöcker, 1929, chap. 12, p.289 : « cancellos circa requiem beati Nazarii ex auro argentoque mirifice uestiens, pauimentum etiam coram altari uario stratum marmore sublimauit. »
[1743] AS, *Vita Angilberti*, chapitre VIII, p.127 : « Tertius autem chorus decantabat in orientali parte basilicae quae dicitur Thronus sancti Richarii, eo quod altare ipsius sancti in loco editiori ibidem mira honorificentia sit exultum (sic) et eius sepulcrum iuxta positum sit. »
[1744] Antonini, 2015², p.99-100.
[1745] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.13.
[1746] UBF, n°19, p.37-38, n°25, p.48-50 ; n°33, p.58, n°61, p.103-104.

mise en place dans le chœur oriental et a donné son nom au monastère. Il partage cependant la titulature avec le Sauveur dont le culte est pratiqué dans le chœur occidental. Surtout, la *capsa major* détenant les reliques majeures, comme son nom l'indique, se trouve dans le pôle liturgique occidental. Ainsi, les reliques les plus vénérées ont été, comme à Fulda, déposées à l'ouest.

Les monastères et leurs abbatiales portent alors un vocable associé aux reliques qu'ils détiennent. On peut également constater que l'arrivée de précieuses reliques peut modifier la titulature de l'abbatiale comme cela semble avoir été le cas à Lorsch dont l'église dédiée à saint Pierre a été consacrée, ensuite, à saint Nazaire[1747]. Ce phénomène se retrouve en Bavière à Freising où le monastère Sainte-Marie prend le vocable de Saint-Corbinian à l'arrivée des reliques du saint entre 765 et 769[1748] ; à Moosburg où le monastère Sainte-Marie devient le monastère Saint-Castule une fois les reliques du saint acquises vers 800-807[1749] ; à Innichen, où le monastère Saint-Pierre prend le nom de Saint-Candide à l'arrivée des reliques de Rome en 780[1750] ; en Aquitaine Saint-Pierre de Brantôme obtient les reliques de saint Sicaire et change ainsi sa dédicace (vers 769 ?)[1751] ; il en va de même à Eschau en Alémanie quand le monastère Sainte-Marie et Saint-Trophime change son vocable en Saintes-Sophie-Foi-Espérance-et-Charité, à partir de 778, avec l'arrivée des reliques des saintes[1752].

Parmi les complexes fondés avant le règne de Charlemagne, on remarque une certaine prédominance des vocables mariaux parmi les églises secondaires construites ou reconstruites à l'époque de Charlemagne, comme à Novalaise, San Vincenzo al Volturno,

---

[1747] Glöckner, 1929, chap.1, p. 267 : « Anno duodecimo regnante d(om)no nostro Pippino rege, sub die quarto idus iulii, ego Williswinda deo sacrata et filius meus Cancor comes, […] ideoque nos in dei nomine donamus ad sacrosanctam ecclesiam sancti Petri seu ceterorum sanctorum, que est constructa in loco nuncupato Lauresham in pago rhenense. »
[1748] Cazanove, 2015, p.76-77.
[1749] Dopsch, 2015, p.215 ; Bauer, Bauer, 1993, p.9-10 ; Germania Benedictina, Bayern, 2, p.1225-1227
[1750] Bauer, Bauer, 1993, p.9 ; Germania Benedictina, Österreich und Südtirol, 2, p.64-67.
[1751] Cottineau, 1935/1938, p.243 ; Besse, Provinces ecclésiastiques d'Auch et de Bordeaux, p.200-201.
[1752] MGH, *Notitia fundationis et restaurationis monasterii Ascoviensis*, p.955 ; Bornert, 2008, p.9-77.

Centula/Saint-Riquier mais aussi à Saint-Vaast[1753], au Mont-Cassin[1754], à Saint-Benoît-sur-Loire[1755] et peut-être Ferrières-en-Gâtinais[1756]. Ce vocable aussi très utilisé pour les abbatiales modifiées ou construites à cette époque comme à Farfa et Chelles ou encore Noirmoutier, Nonantola, Sainte-Marie in Cosmedin Hornbach, Reichenau, Manglieu, Hamage, et peut-être Auxerre, Sithiu/Saint-Bertin/Saint-Omer, et Soissons[1757].

Le vocable du Sauveur est peu présent parmi les sanctuaires de monastères précarolingiens. Il se développe davantage à partir de la deuxième moitié du VIIIe siècle et notamment pendant le règne de Charlemagne comme on a pu le voir avec Gellone, Aniane, Fulda, Werden, Centula/Saint-Riquier[1758], Novalaise[1759]. On sait également qu'au Mont-Cassin une église Saint-Sauveur est édifiée par l'abbé Gisulf (796-817)[1760]. Plusieurs autres églises Saint-Sauveur sont érigées à cette époque : à Chiemsee (vers 740-770)[1761] ; à Neustadt-am-Main/Rorlach (769-772)[1762] ; à Berg im Donaugau (avant 770)[1763] ; à Paunat (vers 775 – également dédiée à saint Benoît et à la Trinité)[1764] ; à Kremsmünster (777)[1765] ;

[1753] Mériaux, 2006, p.247 ; Treffort, 2004 ; Lestocquoy, 1943, p. 197-208.
[1754] Carella, 2010, p.73-86.
[1755] Bautier, Dufour, Davril, Donnat, 2004 ; Vergnolle, 1985 ; Erlande-Brandenburg, 1970, p. 75 ; Bautier, 1968, p.71-156.
[1756] Coulangeon, 2015.
[1757] Abbaye Sainte-Marie dont des vestiges de chancel du IXe siècle ont été retrouvés à proximité. Gaillard, Sapin, 2012.
[1758] MGH, *Vita Richarii primigenia*, p.444.
[1759] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, p.82.
[1760] Carella, 2011, p.78-81.
[1761] Untermann, 2013, p.49 ; MGH, *Diplomata*, n°162, p.219-220 : "monasterium virorum nomine Kieminseo […] quod est in honore domini et salvatoris nostri Iesu Christi constructum".
[1762] Wagner, 2003, p.17-43 ; MGH, *Diplomata*, n°252, p.357-360 : "monasterium, quod vocatur Rorlacha sive Nuowenstat […] quos Bukardus episcopus […] adduxerat" ; "ecclesiam in honore Salvatoris nostri et sancte Marie matris".
[1763] Bauer, Bauer, 1993, p.10 ; *Germania Benedictina*, Bayern, 1, p.329-330 ; MGH, *Concilium Dingolfingense*, p.97 (cité lors du synode de Dingolfing en 770).
[1764] Cottineau, 1935/1938, p.2223 ; Poupardin, Thomas, 1906 ; Charte de fondation de 804 : Voir Levillain, 1906 ; MGH, *Annales Bertiniani*, anno 849, p.37 (relate les destructions dans la région en 849).
[1765] Lexikon, 5, p.1486 ; MGH, *Bernardi liber de origine et ruina monasterii cremifanensis*, chap. 9, p.643 :"ad monasterium sancti Salvatoris, quod Chremsa nuncupatur"

à Charroux (784)[1766] ; à Baumerlenbach (avant 788)[1767] ; à Herrieden (vers 790)[1768] ; à Conques (vers 790/795)[1769] ; à Spalt (792-810)[1770] ; à Feuchtwangen (avant 817)[1771] ; à Nevers (avant 886) ; peut-être à Montecchia di Crosara (deuxième moitié du VIIIe siècle / IXe siècle)[1772] et à Saint-Florent-le-Viel (fin du VIIIe siècle)[1773]. Du côté de Lérins, des modifications ont été opérées sur la chapelle Saint-Sauveur entre la fin du VIIIe siècle et le début du IXe siècle. On sait qu'une nouvelle crypte est construite dans l'abbatiale Saint-Sauveur d'Heidenheim (778)[1774].

Pendant le règne de Charlemagne, il est apparu une certaine rationalisation de l'espace monastique. Dans tous les cas étudiés ici, l'abbatiale est l'édifice le plus éloigné du cours d'eau ; les bâtiments conventuels et artisanaux en étaient les plus proches, à l'exception de Corbie qui semble avoir été au centre du complexe. On a pu également constater que les bâtiments conventuels étaient non seulement à proximité les uns des autres mais aussi, très souvent, au sud de l'abbatiale – bien que la plupart du temps il s'agisse de déduction (San Vincenzo al Volturno avant la construction de la grande abbatiale ; Saint-Maurice d'Agaune ; Saint-Denis ; Novalaise ; Müstair ; Gellone ; Aniane ; Fulda ; Chelles ; Centula/Saint-Riquier et peut-être Hersfeld et Lorsch).

[1766] Barrière, 2006, p.302 ; Monsabert, 1910, p.56 : "cenobio curiam de Loa cum ecclesiae [..] Rotgerius comes cenobio Karrofensi cum suis et omnibus ad illas pertinentibus" (testament du comte Robert qui donne le monastère à l'abbaye de Charroux).
[1767] MGH, *Chronicon Laureshamense*, p.353-354: "in loco Alirinbach, id est basilicam qua est constructa in honorem sancti Salvatoris et sanctae Mariae vel caeterorum sanctorum".
[1768] MGH, *Das Verbrüderungsbuch der Abtei Reichenau, Ortsregister*, p.226 : "monasterium Hasareod" ; MGH, *Diplomata Ludowici Germanici*, n°5, p.6 : "monasterio quod dicitur Hasereod, quod est constructum super fluvium Alomona in honore domini et salvatoris nostri Iesu Christi".
[1769] Gobry, 2002 ; Cottineau, 1935/1938, p.860-862 ; Desjardins, 1879.
[1770] Brown, 2001, p.126 ; *Germania Benedictina*, *Bayern*, 3, p.2229.
[1771] *Germania Benedictina, Bayern*, 1, p.617-618.
[1772] Scudellaro, 2008 ; Caillet, 2004, p.53.
[1773] Cottineau, 1935/1938, p.2675-2677 ; Port, 1996, p.62-63.
[1774] Haarländer, 2015 ; Zwanzig, 2015.

À l'époque qui nous concerne, ceux-ci sont davantage organisés et ordonnés que cela soit autour d'un cloître (Müstair[1775], Gellone[1776], Novalaise[1777] ; Fulda[1778] ; Centula/Saint-Riquier[1779] ; San Vincenzo al Volturno[1780]) ou non (Chelles[1781]). L'existence des dits cloîtres n'est pas une constante à l'époque carolingienne même si certains départs de galeries ont laissé imaginer que des cloîtres avaient été construits (Chelles, Hersfeld[1782]). Ils étaient composés de cours généralement quadrangulaires, flanquées de galeries de circulation composées d'arcades. Les bâtiments conventuels étaient alors construits autour et en formaient les ailes. Certains établissements ont manifestement possédé deux cloîtres, un pour les bâtiments conventuels et un pour les bâtiments artisanaux (Müstair[1783], Gellone[1784]).

L'ensemble du monastère était cerné d'une ou de plusieurs clôtures, dont les matériaux employés varient du simple fossé ou des barrières en bois (Saint-Denis[1785]) aux structures maçonnées (Chelles[1786] ; Farfa[1787] ; Centula/Saint-Riquier[1788] ; Lorsch[1789] ; Aniane[1790]) ou mixtes tels le *murus gallicus* (Hersfeld[1791]). Il pouvait exister une clôture délimitant le cloître des moines et les bâtiments auxquels ils étaient les seuls à pouvoir

[1775] Goll, 2007², p. 47.
[1776] *Vita Sancti Willelmi*, p.76.
[1777] Cantino Wataghin, 2014, p.282-283.
[1778] Jacobsen, 1991, p.132.
[1779] Bernard, 2009, p.70.
[1780] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 2-4.
[1781] Charamond, 2012, p.82-84.
[1782] Oswald, 1966, p. 114.
[1783] Sennhauser, 1996², p.288.
[1784] Bavoillot-Laussade, 1996, p.35.
[1785] Hincmar, I, chap. 14. : « ligneus murus quo Fulradus abba ambitum monasterii porrexerat ».
[1786] Charamond, 2012, p.82.
[1787] *Chronicon farfense,* I, p.30-31 : «Foris vero claustrum totius monasterii ex omni parte erat fortiter munitum et turritum ad instar fortis et civitatis » ; « Placita quoque et iudicia nunquam ibi exercebantur ; sed habebant unum palatium ultra rivum qui Riana dicitur, ubi hec gerebantur ».
[1788] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p.61 : « muro curavimus firmiter undique ambire. »
[1789] Glöckner, 1929, T.I, chap. 12, p.289 : « claustrum muris circumdans ad meridianam partem uti nunc videtur transtulit, dormitorium quoque cum ecclesia triplici fecit ».
[1790] BSR, 2012, p.126.
[1791] Gensen, 1985 ; Heinemeyer, 1991, p.26-27.

accéder et une englobant l'ensemble du domaine monastique (Centula/Saint-Riquier[1792], peut-être Corbie[1793]). Ces enclos pouvaient être composés non seulement de murs mais aussi de bâtiments (Saint-Maurice d'Agaune[1794]), de sanctuaires (Saint-Denis), de galeries de circulation (Centula/Saint-Riquier[1795] ; Saint-Denis[1796]) et d'*atria*, (évoqués précédemment)[1797].

À l'intérieur de cette clôture devaient être construits la majorité des bâtiments permettant aux moines de vivre en autarcie comme le préconisent les règles de Saint-Benoît et du Maître. Ainsi, le monastère doit être « autant que possible disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers, afin que l'on puisse pratiquer les divers métiers à l'intérieur du monastère », de sorte que « les moines [n'aient] pas besoin de se disperser au dehors »[1798].

Les premiers bâtiments communautaires ont parfois été provisoires, en bois ou couverts de chaume, et rapidement remplacés par de nouveaux, en pierre, couverts de tuile (Müstair[1799], Aniane[1800], Lorsch[1801], peut-être Centula/Saint-Riquier et San Vincenzo al Volturno[1802]).

[1792] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p.61 : « Reliqua vero mœnia ipsius monasterii, eodem Domino cooperante, quae actenus conspiciuntur constructa, sicuti cernuntur omnia a fundamentis, studuimus cum turribus et cappellis reformare, et, ut habitatores illius in eo missarum solemnia frequentare, et omnipotenti Deo delectentur deservire, ipso adjuvante, muro curavimus firmiter undique ambire. »
[1793] CCM, *Capitula,* p.413 : « De custodia claustri ». Les différentes clôtures sont supposées d'après le texte d'Adalhard. Voir notice sur Corbie.
[1794] Antonini, 2015², p.104-105.
[1795] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II,, chapitre III, p.56 : « Claustrum vero monachorum triangulum factum est, videlicet a sancto Richario usque ad sanctam Mariam, tectus unus; a sancta Maria usque ad sanctum Benedictum, tectus unus; itemque a sancto Benedicto usque ad sanctum Richarium, tectus unus. » ; *Ibid.*, Appendice VI, p. 305-306 : « Inde vero iterum ad Sanctum Mauricium et per longaniam usque ad Sanctum Benedictum ».
[1796] Périn, Wyss, 2015, p.39; Wyss, 2016, p. 13.
[1797] Wyss, 1996, p.39 ; 110.
[1798] Lauwers, 2016, p.60 ; *Regula Benedicti*, chapitre 66 ; *Regula Magistri*, chapitre 95.
[1799] Sennhauser, 2013², p.88.
[1800] *Vita Benedicti*, fol.4 v°, p.11 : « Ignis quodam tempore domum juxta beate Marie Virginis baselicam sitam invasit. Set cum vorax flamma stipulam lamberet siccam, concurrent dolentes fratres, domum quam non sine magno labore construxerant. »
[1801] Glöckner, 1929, chap. 12, p.289 : « Qui statim in primordio destructis ligneis domibus in quibus fratres eatenus commanebant, in aquilonali uidelicet parte. »
[1802] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.158-192.

Il a été possible de relever tout une variété de bâtiments : réfectoire, dortoir, cloître, cuisine, *scriptorium*, bibliothèque, chartrier, infirmerie, salle des moines/salle capitulaire, salle chauffée, demeure de l'abbé, latrines, moulins, viviers, hôtelleries, aula, palais, boulangeries, écuries/étables etc.

Le réfectoire qui était souvent associé au dortoir, dans un seul et même bâtiment, était, avec les cuisines, constituait une unité architecturale absolument nécessaire à la vie communautaire. Nous avons pu constater qu'il s'agissait de grands bâtiments rectangulaires (Novalaise[1803] ; Chelles[1804] ; Müstair[1805] ; Aniane[1806] ; peut-être Gellone, Fulda[1807] et Centula/Saint-Riquier) parfois divisés en deux nefs (réfectoire de San Vincenzo al Volturno[1808]) et qui constituaient une des ailes du cloître – quand il y en avait. Il s'agissait en général des bâtiments les plus proches de l'abbatiale afin de pouvoir la rejoindre plus facilement pour les offices – la nuit notamment. Lorsqu'ils étaient assez éloignés, comme à San Vincenzo al Volturno, des systèmes de galeries et de couloirs étaient aménagés pour les relier comme cela a également été le cas au palais d'Aix-la-Chapelle (Synthèse fig.17). Notons cependant que ces dortoirs communs n'ont pas empêchés la création de cellules à part, soit par nécessité et manque de place (Novalaise[1809]), soit pour accueillir des moines venus de l'extérieur (Müstair[1810]) ou encore le fondateur (Gellone[1811]). Il est intéressant de noter que le seul exemple de latrines que nous connaissons ici est celui d'Aniane, qui

[1803] Cantino Wataghin, 2014, p.282-283.
[1804] Charamond, 2012, p.82.
[1805] Goll, 2013, p. 58.
[1806] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18 : « ob quorum eximiam congregationem talem mansionem construere jussit, que mille et eo amplius homines capere videtur, centum recipiens cubitos in longitudinem et viginti in latitudinem.[…]constituit locis congruis cellas quibus, prefectis magistris, posuit fratres. »
[1807] Oswald, 1966, p.85 ; Vonderau, 1924, p. 40.
[1808] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 2-4.
[1809] MGH, Chronicon Novalicense, p.82 : « vel separati manere cum aliquantis senis senioribus ad aecclesiam domini Salvatoris. Aliorum autem caterva senum, quorum multitudo in unum habitare non quibat, in diversis cellulis in circuitu manebant ecclesiarum, de quibus tuguriolis, nisi cum nimia infirmitas obstitisset, oportunis horis ad capitulum et ad mensam pariter occurrebant. Turba vero iuvenum fratrum regularium omnis summa cum custodia infra claustra inclusi retinebantur monasterii ».
[1810] Sennhauser, 2003, p. 136.
[1811] Bavoillot-Laussade, 1996, note 25.

ponctuait le dortoir, comme on peut le voir également un peu plus tard sur le plan de Saint-Gall (Synthèse fig. 1), et surplombait la rivière[1812].

On a retrouvé dans plusieurs complexes des salles chauffées que l'on a considéré comme des salles réservées aux moines pour le travail, la lecture, les réunions ou tout simplement pour se réchauffer (Müstair[1813] ; San Vincenzo al Volturno[1814] ; Fulda[1815] ; Saint-Denis[1816] ; Corbie[1817]). Mais selon leur disposition, plus ou moins en marge de la clôture, ils pourraient être des hôtelleries, ou encore des noviciats (Fulda[1818] ; Saint-Maurice d'Agaune[1819]).

Cela nous a amené à nous interroger sur l'existence de salles capitulaires dont on ne sait pas grand-chose avant la deuxième moitié du VIIIe siècle. On sait pourtant qu'à l'époque de Charlemagne les moines tenaient des chapitres[1820]. Il semblerait que certaines pièces, comme celles qui étaient chauffées, aient pu avoir cette fonction – du moins en partie. Comme nous l'avons mentionné précédemment, et avec toute la prudence requise eu égard au manque de sources, une autre hypothèse serait de voir l'utilisation d'églises secondaires pour le chapitre (église du Parvis de Saint-Maurice d'Agaune ; église Saint-Benoît de Centula/Saint-Riquier ; éventuelle église au sud-est de l'abbatiale de Chelles).

Si les textes nous renseignent sur l'existence de demeures réservées à l'abbé et associées à des cours, des jardins ou encore des chapelles (Novalaise[1821] ; Corbie[1822] ; Centula/Saint-Riquier[1823], peut-être Werden[1824]), les vestiges sont plus ténus. L'abbé

[1812] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18.
[1813] Goll, 2008, p.292-293.
[1814] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.415.
[1815] Krause, 2002, p.166.
[1816] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.
[1817] CCM, *Capitula*, p.412.
[1818] Hahn, 1954, p.641-643 ; Jacobsen, 1991, p.132.
[1819] Antonini, 2015², p.104-105.
[1820] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.296 : « Dominica palmarum omne vespertinum et nocturnum officium in ecclesia Sancti Salvatoris et Sancti Richarii celebretur. Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi » ; *Ibid.*, p.304 : « In die vero fratres post capitulum ad sanctum Benedictum vestes induant » et p.296 : «Post capitulum vero procedentes, veniant ad sanctam Mariam ubi».
[1821] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, chap.1, p.5-8.
[1822] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : « De clericis : Pulsantes duodecim, alii clerici septem. Ex his cellarium duo, ad lauendariam fratrum unus, ad curticulam abbatis unus, ad domum infirmorum tres. »
[1823] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.303.
[1824] Winkler, 1999, p.273-274.

pouvait avoir sa résidence dans une des ailes du cloître (Müstair[1825]) ou bien dans un bâtiment commun avec les moines (San Vincenzo al Volturno[1826]). Dans tous les cas, sa demeure se trouvait au cœur des bâtiments communautaires.

On ne connaît les écoles monastiques des monastères de notre corpus que grâce aux textes (Saint-Denis[1827] ; Hersfeld[1828] ; Gellone[1829] ; Aniane[1830] et peut-être Saint-Maurice d'Agaune[1831]). Elles étaient parfois associées à une chapelle particulière (Saint-Jean-Baptiste de Corbie[1832]). On y apprend qu'au temps de Charlemagne, de nouvelles écoles sont créées dans les abbayes de Lobbes/Laubias sous l'abbé Anson (776-800)[1833] et de Fontenelle Saint-Wandrille sous l'abbé Gervold (787-806/807)[1834].

Il en va de même pour les *scriptoria*, les chancelleries, les chartriers (Saint-Maurice d'Agaune[1835] ; Corbie[1836] ; Saint-Denis[1837] ; Fulda[1838] ; Hersfeld[1839] ; Farfa[1840] ; Werden[1841] ;

[1825] À Müstair, il aurait pu y avoir deux demeures réservées pour l'abbé, l'aile ouest et l'étage de l'aile est du cloître : Sennhauser, 1996², p.288-292 ; Goll, 2007², p. 48.
[1826] Marazzi, 2002, p.264.
[1827] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.
[1828] Struve, 1971.
[1829] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « Accitis quoque magistris quos secum educebat, virisque sapientibus quos in suo comitatu habebat, quamprimum condecens metitur Oratorium, metitur etiam totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, domum etiam infirmorum. »
[1830] *Ibid.*, fol. 5 v°, p.14 : « Instituit cantores, docuit lectores, habuit gramaticos, et scientia scripturarum peritos, de quibus etiam quidam post fuere episcopi. Adgregavit librorum multidinem. »
[1831] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis libri historiarum*p.88 : « Mulier quaedam filium suum unicum ad hoc monasterium adducens, abbati tradidit erudiendum, videlicet ut factus clericus sanctis manciparetur officiis. Verum cum iam spiritalibus eruditus esset in litteris et cum reliquis clericis in choro canentium psalleret. »
[1832] Héliot, 1957, p. 27.
[1833] Destefanis, 2015 ; Dierkens, 1985, p.315-317 ; Balau, 1902-1903, p.46.
[1834] MGH, *Gesta abbatum fontanellensium*, p.291-292.
[1835] ACV, cote CIa, chancellerie des rois de Bourgogne ; Coutaz, 2015, p.13.
[1836] Caron, 1994, p.45-64.
[1837] Paris, BnF, latin 256.
[1838] Raaijmakers, 2012, p.55.
[1839] Struve, 1971.
[1840] Enckell, 2008 ; Brugnoli, 1951 ; Supino Martini, 2012.
[1841] Karpp, 1999, p. 242.

Lorsch[1842] ; Chelles[1843] ; peut-être Müstair[1844]) et les bibliothèques (Corbie[1845] ; Fulda[1846] ; Farfa[1847] ; Centula/Saint-Riquier[1848] ; peut-être Werden[1849] et Aniane[1850]) qui nous sont également connus grâce à la conservation des manuscrits qui y étaient produits ou détenus. Notons qu'il paraît logique de considérer que s'il existait un *scriptorium*, il devait y avoir également une bibliothèque pour la conservation de la production. L'époque de Charlemagne semble propice à la construction de bibliothèque et de *scriptoria*. L'abbé Orland (795-804) fait édifier une bibliothèque dans son monastère de Sithiu/Saint-Bertin/Saint-Omer[1851]. À Reichenau, l'abbé Waldo (796-806), proche de Charlemagne, fait construire un *scriptorium*[1852]. Le phénomène est commun aux cathédrales ; Angilram/Enguerrand évêque de Metz (768-791) et chapelain de Charlemagne fait construire un *scriptorium* dans son complexe épiscopal[1853]. Notons surtout que l'existence de salles vouées entièrement au stockage de manuscrits, de documents ou à leur production n'est pas indispensable. Pour l'époque qui nous concerne, nombreux sont les monastères n'ayant pas de tels aménagements. Pour les bibliothèques, il pouvait être d'usage d'utiliser des armoires ou des niches pour les y disposer.

[1842] Des catalogues de la bibliothèque monastique de Lorsch compilés vers 830-860 font état des codex produits et conservés au monastère depuis l'abbatiat de Richbod. (Vatican, BAV, Pal. lat. 1877, fol. 1r-34r, 44ra-66vb et 67ra-79vb; Pal. lat. 57, fol. 1r-7v).
[1843] McKitterick, 2008, p.61-62 et p.362-363.
[1844] Goll, 2008, p.292-293.
[1845] Cousin, 1963, p.26-28.
[1846] Raaijmakers, 2012, p.55.
[1847] Enckell, 2008 ; Brugnoli, 1951 ; Supino Martini, 2012.
[1848] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre X, p.69 « De libris, Evangelium auro scriptum cum tabulis argenteis auro et lapidibus preciosis mirifice paratum I, aliud evangelium plenarium I. De aliis libris volumina CC. »
[1849] Angenendt, 2009, p. 166.
[1850] *Ibid.*, fol. 5 v°, p.14 : « Instituit cantores, docuit lectores, habuit gramaticos, et scientia scripturarum peritos, de quibus etiam quidam post fuere episcopi. Adgregavit librorum multidinem. »
[1851] MGH, *Gesta Abbatum Sancti Bertini Sithiensium*, p.613.
[1852] Laffite, Denoël, 2007, p.229.
[1853] *Ibid.*, p.224.

Les monastères étaient équipés de réseaux et de bâtiments hydrauliques parfois complexes passant du simple vivier au moulin (Werden[1854] ; Gellone[1855] ; Corbie[1856] ; Centula/Saint-Riquier[1857]), en comptant les canaux, aqueducs (Saint-Denis[1858] ; Fulda[1859] ; Farfa[1860]) et bassins (Saint-Denis[1861]) et parfois même les lavoirs (Corbie[1862]) et les salles de bains (Saint-Denis[1863]). Notons que les boulangeries se trouvaient souvent à proximité immédiate des moulins en raison de la farine qui était produite dans ces derniers.

Les bâtiments artisanaux étaient construits à la périphérie de l'enclos (bien qu'à l'intérieur, encore). Ils sont identifiables grâce aux matériaux employés pour leur construction : du bois, du clayonnage, de la terre battue pour leurs sols et parfois grâce aux aménagements retrouvés tels les fours (San Vincenzo al Volturno[1864] ; Chelles[1865] ; Müstair[1866]). Ils pouvaient également s'organiser autour d'une seconde cour, comme nous l'avons évoqué précédemment (Gellone, Müstair). Certains pouvaient bénéficier d'un système de chauffage (Müstair et peut-être Fulda). On a essentiellement retrouvé des celliers

[1854] Brand, Schoenfelder, 2011, p.151-153.
[1855] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « junctum clibano pistrinum de latere molendinum. »
[1856] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p. 367 : « Isti uero extra monasterium : Ad molinum duodecim, ad piscariam sex, ad stabulum duo, ad hortos octo, ad buriam septem, ad arboretam nouam duo, berbicarii duo, ad uiuarium unus.».
[1857] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VII, p.56 : « Aqua autem torrentis Scarduonis ipsum claustrum praeterfluit, quae et ibi farnarium fratrum in vertiginem mittit. »
[1858] Wyss, 1996, p. 319.
[1859] *Catalogus*, p.272: « sed et inter alia multa utilia partem fluminis Fuldae monasterio per aquaeductum introduxit ».
[1860] *Regesto Farfa*, II, p.91, n°99 : « cooperuit os fontis aque manantis ab evo, et traxit aquam a pristino cursu suo, ab hoc loco miliarios tres. Porro hanc fabricari iussit formam, per montis huius latera hesam. Sub terra decurrens constricta, opitulante Christi gratia, hoc loco honeste fluit aqua » ; Enckell, 2008, p.25.
[1861] Wyss, 2001, p.194-195. Il mesurait environ 0,25-0,30 mètre de large sur 0,25-0,45 mètre de hauteur. Sa pente était de 2 mètres au kilomètre.
[1862] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi,* p.366 : « De clericis : Pulsantes duodecim, alii clerici septem. Ex his cellarium duo, ad lauendariam fratrum unus, ad curticulam abbatis unus, ad domum infirmorum tres. »
[1863] Levillain, 1909, p.79-90 ; Tessier, 1952, n°247.
[1864] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.133-135.
[1865] Charamond, 2012, p.84.
[1866] Sennhauser, 2003, p. 135.

et bâtiments de stockage, assez proches des réfectoires et des cuisines voire même parfois autour du cloître (Müstair[1867] ; Chelles[1868] ; Novalaise[1869]).

Toujours dans l'esprit d'une meilleure structuration du monastère et de la vie des moines pendant le règne de Charlemagne, des systèmes de galeries et de portiques étaient construits (en plus des cloîtres et des *atria*) pour relier les différentes unités architecturales qui composaient les complexes monastiques – bâtiments conventuels comme sanctuaires (San Vincenzo al Volturno[1870] ; Centula/Saint-Riquier[1871] ; Farfa[1872] ; Saint-Maurice d'Agaune[1873] ; Saint-Denis[1874] et peut-être Corbie et Chelles). Il s'agissait de galeries couvertes ajourées par des arcades parfois associés à des escaliers ou des rampes ou encore des portiques plaqués le long des édifices (*aula* et abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune). Ce système de circulation n'est pas une invention carolingienne ; il existait bien avant (Saint-Maurice d'Agaune ; Saint-Denis) mais semble s'être davantage généralisé au temps de Charlemagne. À Gellone, R. Bavoillot-Laussade imagine que les galeries du cloître carolingien auraient pu être doublées d'un étage et auraient ainsi créées un second réseau de couloirs[1875].

Dans les ailes du cloître, des petits passages étaient aménagés entre les différents bâtiments qui les composaient. Ils faisaient office d'espaces de circulation mais aussi de séparation (Müstair[1876] ; Gellone[1877]).

Si, avec le présent corpus, on connaît peu de choses des hospices pour les pauvres et de leur architecture, on en sait plus sur hôtelleries pour visiteurs prestigieux. On a pu

---

[1867] Goll, 2013, p. 58.
[1868] Charamond, 2012, p.89.
[1869] Cantino Wataghin, 2014, p.282-283.
[1870] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p.19.
[1871] Bernard, 2009, p.81
[1872] *Chronicon farfense,* I, p.30-31 : «Officine cuncte laterculis cooperte habebantur, pavimenta vero lapidibus quadratis et septis omnia strata erant, ut usque hodie ex parte apparent » ; « Arcus deambulatorii per totum circuitum habebantur intus et foris, quia ut intra erant claustra ad utilitatem monachorum, ita erant extra laicorum.».
[1873] Antonini, 2015², p.89.
[1874] Wyss, 2016, p.23.
[1875] Voir la notice sur Gellone. Il s'agit ici d'une hypothèse.
[1876] Sennhauser, 2003.
[1877] Bavoillot-Laussade, 1996, p.43.

remarquer une différence dans leur dénomination : *xenodochium, cella, hospitum* (Saint-Denis[1878] ; Gellone[1879]) sont des termes généralement utilisés pour les hôtelleries des pauvres et des pèlerins, *palatius*, *aula, proaula* et *domus* étant réservées pour les palais des rois et des évêques ainsi que pour les hôtelleries pour les invités de marque (Gellone[1880] ; Saint-Denis[1881] ; Farfa[1882] ; Chelles[1883]). Il s'agit de bâtiments relativement en marge de la clôture ou du moins éloignés des bâtiments des moines. L'hôtellerie de San Vincenzo al Volturno aménagée dans l'ancienne église « sud », constitue une exception. Il s'agit généralement de bâtiments partitionnés en plusieurs pièces par l'érection de parois (Müstair[1884] ; San Vincenzo al Volturno[1885] ; Saint-Denis[1886] ; Saint-Maurice d'Agaune[1887]). Ces hôtelleries possédaient parfois un étage, certainement résidentiel, tandis que le rez-de-chaussée était aménagé en pièces de service, en étables (San Vincenzo al Volturno) ou en salle de réception (Saint-Denis ; Müstair) dotées de podium ou d'estrade (Saint-Maurice d'Agaune ; Müstair). Ils pouvaient être aménagés de fours (Müstair) et étaient surtout décorés de peintures murales (San Vincenzo al Volturno[1888] ; Müstair) ou encore de chapiteaux sculptés (Saint-Denis[1889]). Malgré leur éventuelle marginalisation, les hôtelleries n'en demeuraient pas moins étroitement liées aux autres bâtiments du complexe monastique par des couloirs, des galeries et des portiques (Saint-Maurice d'Agaune ; Saint-Denis ; San Vincenzo al Volturno) quand elles ne sont pas directement intégrées aux ailes du cloître (Müstair).

[1878] Hincmar, *Gesta Dagoberti*, p.411.
[1879] *Vita Sancti Willelmi*, p.76 : « xenodochium pauperum »
[1880] *Ibid.* : « proaulam hospitum »
[1881] MGH, *Fardulfi abbatis carmina*, p. 353 :
« Inter quae sancti Dionysi rector ut aulae
Fieret , indulsit pacificus Carolus 1 .
Hanc benefactori construxit providus aedem ,
In qua cum famulis gaudeat ipse suis . »
[1882] *Chronicon farfense,* I, p.30 : « Quarta autem in palatio regali constituta erat, quod ibi honorificum satis edificateum erat, in quo imperatores hospirabantur, quando illuc visitandi gratia veniebant ».
[1883] MGH, *Gregorii historiarum, liber VI,* chap. 46, p.319 : « ad villam Calensim, quae distat ab urbe Parisiaca quasi centum stadiis.».
[1884] Sennhauser, 2003, p. 135. À Müstair, il en existait deux logées dans les ailes septentrionales et occidentales. Seule leur implantation permet de les distinguer. On suppose que celle à l'ouest, proche des bâtiments artisanaux étaient réservées à des visiteurs moins prestigieux.
[1885] Hodges, Leppard, Mitchell, 2011, p. 8-9.
[1886] Wyss, 2001, p.191-200. Il s'agit ici du grand bâtiment carolingien.
[1887] Antonini, 2015², p.100-104.
[1888] Marazzi, 1997, p.194.
[1889] Wyss, 2001, p.191-200.

Ainsi, le règne de Charlemagne se révèle être une période d'expérimentation architecturale où diverses formules sont adoptées. On observe une réappropriation des formes et des partis paléochrétiens (basiliques à plusieurs vaisseaux, à transept ; *atria* ; plus exceptionnellement églises à plan centré) et romains (cryptes annulaires ; pôle liturgique à l'ouest) tout comme des innovations (cloîtres – inspirés des *atria* ; façades et massifs occidentaux ; organisation rationnelle de l'espace ; monumentalité). Si l'ensemble apparaît assez hétérogène en raison des influences régionales, des contraintes topographiques et des structures préexistantes dans le cas de monastères plus anciens, on constate également une tendance à l'uniformisation par l'adoption de ces modèles ou encore d'une liturgie commune (multiplication des autels, des pôles et des sanctuaires ; vocables du Sauveur et marial ; culte des reliques). L'organisation rationnelle des monastères et de leurs composantes se développe davantage ; les bâtiments conventuels commencent à suivre une implantation ordonnée et suivent l'axe des abbatiales même si la formule du cloître ne s'est pas encore généralisée. L'impulsion donnée par Charlemagne et son entourage, à commencer par Alcuin, favorise les nouvelles implantations et les reconstructions des complexes monastiques qui se multiplient. Les bibliothèques et les *scriptoria* se développent davantage pour porter le programme carolingien de la renaissance culturelle. Aussi, les monastères deviennent de véritables centres économiques autarciques en se dotant d'équipements hydrauliques et artisanaux.

Surtout, cet élan dont les prémices ont commencé à se faire sentir du temps de Pépin le Bref, est appelé à prendre de l'ampleur pendant le règne de Louis le Pieux, appuyé en cela par Benoît d'Aniane. Les formules alors expérimentées se diffusent plus largement dans tout l'empire, sans jamais atteindre toutefois l'homogénéité désirée. Aussi, le règne de Charlemagne constitue une période charnière dans l'architecture monastique où les règles, les usages et les pratiques sont progressivement définies et où le principe de l'uniformisation est abordé.

III. Interprétation politico-religieuse

A. Interprétation du choix des implantations et des adjonctions

1. L'évangélisation des territoires

Nous l'avons vu dans les chapitres précédents, l'implantation de nouveaux monastères a contribué à l'évangélisation des territoires. Malgré une christianisation précoce de certaines régions, les monastères ont continué à jouer un rôle dans l'évangélisation des populations habitant les campagnes, moins encadrées par des structures ecclésiastiques et où les pratiques païennes étaient parfois toujours vivaces, comme en Aquitaine, en Neustrie ou encore en Lombardie[1890]. Ainsi la fondation de monastères renforçait un premier maillage religieux constitué par les cités épiscopales. Plus encore, lorsque les Carolingiens ont entrepris la conquête de régions germaniques non romanisées et donc non chrétiennes, leur intégration au royaume franc a dû se faire par la sacralisation de l'espace (Synthèse fig.19 et 20)[1891]. Outre la création d'évêchés, il s'agissait d'établir de nouveaux monastères qui serviraient de bases pour les missionnaires (Synthèse fig. 22 et 23).

Depuis le VIIe siècle, les missions d'évangélisation se concentrent vers la Germanie et sont entreprises par des prêtres et des moines essentiellement francs, irlandais ou anglo-saxons. Au VIIIe siècle, ces actions sont soutenues par les Carolingiens qui, bien que désireux d'étendre la Chrétienté d'un point de vue purement religieux, comprennent aussi qu'il leur est plus facile de dominer un peuple christianisé plutôt que païen. Et l'unité du royaume, constitué d'une mosaïque de peuples, ne peut se faire que si ceux-ci partagent des valeurs communes que sont celles du christianisme. Ainsi, Willibrord, Pirmin et Winfrid, futur Boniface, sont soutenus par Charles Martel puis par Pépin le Bref[1892]. Willibrod se rend plusieurs fois en Frise. Pirmin concentre son action sur l'Alsace et la Bavière. Winfrid quant à lui entreprend l'évangélisation de la Frise puis de la Hesse, de la Thuringe et enfin de l'Alémanie et de la Bavière. Ces prédicateurs nommés par le roi sont chargés de convertir

[1890] Dubreucq, 1994, p.56.
[1891] Helvétius, 2015, p.65.
[1892] Fouracre, 2000, p.127-129.

les populations, de les baptiser mais aussi d'établir les premières structures d'une organisation territoriale ecclésiastique.

Mais, les Saxons s'opposent fermement à toute forme de christianisation qui, d'ailleurs, les rapprocherait trop des Francs et de leur domination. Les missions d'évangélisation se soldent toutes par des échecs. Aussi, Charlemagne entreprend la conquête militaire de la Saxe en 772 (Synthèse fig. 19 et 20). Il commence aussitôt par abattre l'arbre Irminsul au centre du culte païen des Saxons. Ce procédé se répète, vers 800, à Helmstedt où Liudger – nommé évêque missionnaire de la Saxe par Charlemagne – fonde un monastère sur le site d'un ancien sanctuaire païen[1893] ainsi qu'à Werden, où il fait raser un arbre sacré pour y implanter l'église d'un nouveau monastère (Synthèse fig. 22). Il sera d'ailleurs inhumé en 809 à l'endroit même où se trouvait, jadis, l'arbre[1894]. Le roi espère obtenir la soumission des Saxons au pouvoir franc et au christianisme en faisant l'usage de la force. Il déplace ainsi des tribus entières jusqu'en Aquitaine[1895], organise des massacres de prisonniers et impose le baptême de masse. Charlemagne promulgue même vers 782 un capitulaire particulièrement répressif, le *Capitulatio de partibus Saxoniae*[1896]. Alcuin se plaint d'ailleurs de cette méthode dans une de ses lettres et préfère la prédication à la violence. La Saxe et son peuple se rebellent pendant des années, jusqu'en 797. Ces révoltes, tant des Saxons que des Frisons, ont notamment visé la destruction et le pillage de monastères comme ceux de Fritzlar, de Fulda (première tentative de Sturm), de Wierum, de Wichmond et de Deventer ainsi que celle d'évêchés comme Büraburg. La christianisation forcée est ainsi un échec. Charlemagne et ses partisans œuvrent alors à la conversion sincère des élites locales - seule solution efficace pour maintenir la christianisation mais aussi la domination franque dans les territoires. Cette entreprise est brillamment illustrée par le baptême du chef saxon Widukind, en 785, qui devient le filleul de Charlemagne mais est également nommé comte – charge qui fait de lui un *missus* du roi. La politique carolingienne saxonne est assouplie par un nouveau règlement en 797 et surtout, en 802/803, par la nouvelle loi

[1893] Voir tableau.
[1894] *Vita Liudgeri*, p.420 : « […] arborem quamdiu ibi stetit, diligenter observavit ; sed cum postea in usum ecclesiae quae ad occidentalem eius partem construebatur, praecisa esset, lapidem in eodem loco nemine alio sciente, pro signo huius rei infodit; qui ibidem, cum postea monumentum sancto viro foderetur, inventus et effosus est.»
[1895] Bührer-Thierry, 2015, p.37.
[1896] MGH, *Capitulatio Saxoniae*.

saxonne mise en place par l'empereur. Le peuple saxon est ainsi bien intégré à l'empire et possède des lois qui lui sont propres.

L'intégration de ces nouveaux territoires a nécessité l'installation de structures ecclésiastiques. Ces régions qui n'ont jamais été romanisées sont dépourvues d'évêchés, de monastères et d'églises. Tout est à construire. Les premiers centres missionnaires deviennent alors les sièges des diocèses. La Frise a été la première région à bénéficier d'une telle organisation dès Charles Martel et Pépin le Bref qui fonde le diocèse d'Utrecht. Charlemagne entreprend, à son tour, la création des évêchés de Minden vers 780, de Verden vers 787, de Munster entre 792 et 794, de Paderborn vers 800, d'Osnabrück vers 803 et enfin de Brême vers 805[1897].

En 744, Sturm fonde, avec l'appui de Boniface, le monastère de Fulda. Le monastère devient aussitôt le centre missionnaire le plus important de la Saxe. Son abbé accompagne même Charlemagne en 779 lors d'une campagne militaire en Saxe. L'abbatiale est considérablement agrandie au temps de Baugulf (779-802) puis de Ratgar (802-817). Baugulf de Fulda (779-802) étendit la capacité évangélisatrice de Fulda, en fondant, non loin de ce monastère, d'autres centres missionnaires, tenus par les moines de Fulda, à savoir Hünfeld/Haunfeld vers 782[1898], Rasdorf vers 800[1899], et peut-être, Fischbach construit vers 780[1900]. Charlemagne fait d'ailleurs de Fulda le principal centre missionnaire pour la Saxe, en assurant sa pérennité par d'importants dons et privilèges[1901].

Pendant les guerres saxonnes, sont fondés sur le territoire les monastères de Meppen (780)[1902] – qui aurait été associé à un baptistère –, de Brunshausen (780)[1903], d'Eresburg (après 784/785) – proche du site de l'Irminsul –, d'Herford/Müdehorst (789/800)[1904], de Nottuln (793/803)[1905], Mimigernarford (793/809)[1906], Werden (799), et Helmstedt (vers

[1897] Helvétius, 2015, p.66.
[1898] Hildebrandt, 1992, p.127 ; Schneider, 1840, p.209 ; *Germania Benedictina, Hessen*, 7, p.653.
[1899] Schneider, 1840, p.209 et Gockel, 1973-1974, p.12-13 ; *Germania Benedictina, Hessen*, 7, p.910.
[1900] Dronke, 1844, n°279, p 139-140.
[1901] *Catalogus*, p.272: « Qui Magnum Karolum monasterio vocatum susceptione et dato honoravit, et apud eum Achaz villam et Dienenheim adquisivit. » ; UBF, n°77, p.140-147, n°146, p.206-208, n°149, p.214-221 ; Raaijmakers, 2012, p.74-75.
[1902] *Germania Benedictina, Nord-Deutschland*, 6, p. 358-359.
[1903] Hildebrandt, 1992, p.127.
[1904] Ehlers, 2005, p.186 ; Caillet, 2004, p.48 ; Pape, 1988.
[1905] Gerchow, 1999, p.27.
[1906] *Ibid.*

800)[1907], – tous les quatre par saint Liudger –, de Liesborn (799), de Vreden (fin du VIIIe siècle), de Visbek (vers 800)[1908] – par le disciple de Liudger, Gerbert Castus –, de Hameln (802/817). Notons également la célèbre fondation frisonne de Deventer en 768/769, évoquée plus haut, et détruite deux fois par les Saxons avant sa reconstruction par Liudger en 777[1909]. Ainsi, la fondation des monastères et leur utilisation en tant que centres missionnaires correspond à une résolution de Charlemagne qui se sert de l'évangélisation comme d'un moyen de conquérir et surtout d'asseoir son autorité. Rappelons que, pour Charlemagne qui se considère comme le représentant de Dieu sur terre, la christianisation des peuples fait partie de ses missions fondamentales.

D'autres monastères construits en Austrasie se trouvaient proches de la frontière avec la Saxe et avaient les mêmes missions de christianisation et d'encadrement de la population : Einfirst/Mattenzell fondé par le comte Matto le Vieux dans la deuxième moitié du VIIIe siècle[1910] ; et Hersfeld fondé par Lullus, évêque de Mayence, entre 765 et 775 sur un ancien ermitage de Sturm (établi vers 736)[1911]. Généreusement doté de biens et de privilèges par Charlemagne, Hersfeld devient alors un bastion et un centre missionnaire de la christianisation de la Thuringe et de la Saxe[1912].

Rappelons également que la christianisation de ces régions a été renforcée par l'action de monastères plus anciens – de prestigieuses fondations mérovingiennes que les Carolingiens ont récupérées dans leur giron. Ainsi comme le souhaitait Charlemagne en 800, Corbie soutient, depuis la Neustrie, la christianisation et la création de monastères en Saxe[1913]. L'abbaye forme ainsi plusieurs moines saxons comme Warin, Bruningus[1914], et Anschaire qui dirige l'école monastique au temps d'Adalhard, avant de partir pour Corvey en 822 et de devenir l'évangélisateur du royaume danois. Y est aussi formé Thiodrad ou Théodrade, qui sert d'intermédiaire auprès de ses parents afin d'obtenir leur assentiment

[1907] Kapp, 2014/2015, p.28-29.
[1908] Kölzer, 2012, p. 119–121 ; *Germania Benedictina, Nord-Deutschland*, 6, p.485-487.
[1909] *Vita Sancti Lebuini presbiteri et confessoris*, p.791-795 et *Ex Vita Sancti Lebuini*, p.360-364.
[1910] Lifshitz, 2014, n.49 ; *Handbuch der bayerischen Geschichte*, III, 1, p.232, p.242.
[1911] Voir notice.
[1912] Semmler, 1965-1968, p.271.
[1913] MGH, *Translatio Viti,* chap.1 ; *Ibid.*, chap. 8, p.578 : « Adalhardus habuit voluntatem de constructione monasterii in Saxoniae partibus. »
[1914] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi*, p.365.

pour fonder un monastère sur leurs terres, à Hétis en 815[1915]. Adalhard et le monastère de Corbie, dont la rigueur était reconnue, ont ainsi été désignés par Charlemagne pour inaugurer et soutenir le mouvement de fondation monastique en Saxe.

Utiliser les monastères à des fins de christianisation n'est pas propre à Charlemagne et à la Saxe. Déjà Tassilon III de Bavière s'y était attaché dans son duché. Évidemment, il s'agissait également pour lui de se doter d'un réseau de monastères fidèles à sa cause. Mais il ne faut pas négliger pour autant qu'il y a là une volonté de christianiser les populations et notamment les slaves de Carinthie et les Avars. Très tôt déjà, il fonde en Bavière Münchsmünster[1916] et Moosburg[1917] avant 770, Pfaffenmünster[1918] entre 764 et 783, Innichen[1919] vers 769, Frauenchiemsee[1920] en 782, Mattsee[1921] avant 783, Niedermünster[1922] de Ratisbonne en 788, ainsi que Kremsmünster[1923] en Carinthie en 777. Il soutient également la fondation de Metten par Gamelbert (entre 763 et 765) en lui octroyant des terres[1924]. D'autres monastères sont fondés en Bavière par des évêques : Spalt vers 792-810, par l'évêque Adalwin de Regensburg[1925] ; Neustadt am Main, peut-être à nouveau fondé en 769/772 par l'évêque de Würzburg, Megingaud/Meingaudus[1926] ; peut-être Saint-Corbinian de Freising (entre 764 et 783)[1927] et Schliersee (en 779) par l'évêque Arbéo (764-784)[1928] puis Saint-Andréa par l'évêque Atto (784-811)[1929]. Entre 769 et 772, Arbéo de Freising entreprend le déplacement de la communauté monastique de Scharnitz à Schlehdorf[1930]. Après la défaite des Avars face à Charlemagne et la chute du Ring en 796, les populations

[1915] MGH, *Translatio Viti,* chap.8, p.579 : « in loco qui dicitur Hethis ».
[1916] *Germania Benedictina, Bayern*, 2, p.1277 ; Thiel, Engels, 1961, p.59 et 66.
[1917] Dopsch, 2015, p.215 ; Bauer, Bauer, 1993, p.9-10 ; *Germania Benedictina, Bayern*, 2, p.1225-1227.
[1918] *Germania Benedictina, Bayern*, 2, p.1627-1628 ; MGH, *Ebendorfer tractatus*, p.25.
[1919] Bauer, Bauer, 1993, p.9 ; *Germania Benedictina, Österreich und Südtirol*, 2, p.64-67.
[1920] Dopsch, 2005, p.215 ; Bauer, Bauer, 1993, p.96 ; *Germania Benedictina, Bayern*, 1, p.623-627.
[1921] *Germania Benedictina, Österreich-Südtirol*, 2, p.485-486 *; Lexikon*, 6, p.403.
[1922] Caillet, 2004, p.46.
[1923] MGH, *Bernardi liber de origine et ruina monasterii cremifanensis*, p.643 ; *Lexikon*, 5, p.1486.
[1924] MGH, *Concilium Dingolfingense*, p.97 (cité lors du synode de Dingolfing en 770) ; Bauer, Bauer, 1993, p.195 ; *Germania Benedictina, Bayern*, 2, p.1117-1147.
[1925] Brown, 2001, p.126 ; *Germania Benedictina, Bayern*, 3, p.2229.
[1926] Wagner, 2003, p.17-43. MGH, *Pippini, Carlomanni, Caroli Magni Diplomata*, n°252, p.357-360.
[1927] Cazanove, 2015, p.76-77.
[1928] *Germania Benedictina, Bayern*, 3, p.2105-2109.
[1929] Cazanove, 2015, p.77-78.
[1930] Wüst, 2013, p.15-27.

vaincues sont contraintes de se convertir au christianisme. La charge de leur conversion est donnée à l'épiscopat de Bavière et à Arn de Salzbourg, un proche d'Alcuin.

Ce même phénomène s'est développé en Septimanie. En effet, sous le règne de Charlemagne, on y observe un nombre significatif de fondations monastiques. Ce mouvement est lancé par Benoît d'Aniane à travers toute la région ainsi qu'en Aquitaine et est soutenu par Charlemagne et Alcuin. À cette époque, la querelle du dogme trinitaire est au cœur des débats religieux et a son épicentre à Tolède et à Urgel – non loin de la Septimanie – et l'influence des adoptianistes grandit et gagne des partisans dans la région. Les fondations monastiques ont pour but d'enrayer sa progression et de dresser un maillage serré afin de lutter contre l'expansion de ce qui est jugé comme une hérésie. Les prêtres doivent répandre la vraie foi auprès des populations[1931]. Nous aurons l'occasion de détailler cette question dans le chapitre suivant, mais il convient dès ici de noter l'étroite relation entre les monastères fondés et la lutte contre l'adoptianisme. Nous pouvons évoquer en cela les créations des abbayes de Saint-Thibéry (770/780) par Atilion/Attili, un disciple de Benoît d'Aniane[1932] ; de Montolieu (vers 775/800), par Olémond/Olomond, un proche de Benoît d'Aniane, qui correspond également avec Alcuin[1933] ; de Lagrasse (779) par Nébridius, ami de saint Benoît[1934] et chargé avec lui et Leidrade par Charlemagne de la mission de réformer les adoptianistes de la région[1935] ; de Saint-Laurent de la Cabrerisse (vers 780), peut-être par saint Aignan/Anianus, un proche de saint Benoît[1936] ; d'Aniane, par saint Benoît (780/782)[1937] ; de Saint-Polycarpe (entre 780 et 811) par Atala/Athala et avec le soutien de Charlemagne[1938] ; peut-être Saint-Paul de Narbonne (vers 782 au plus tard) avec le soutien de Louis d'Aquitaine voire de Charlemagne[1939] ; de Psalmodi (783) par

[1931] Close, 2011, p.261-268.
[1932] Durand, 2004, p.141-145.
[1933] Lettre d'Alcuin, n°272, p. 430 : lettre/épître d'Alcuin aux moines de Montolieu ; Bonnery, 2010, p.33-36 ; Jordy, 2002 ; Garrison, 2004, p.325.
[1934] Schneider, 2016, p.9.
[1935] Bonnery, 2010, p.33-36 ; Magnou-Mortier, Magnou, 1996, p. 3-4.
[1936] Bonnery, 2010, p.33-36 ; Gaillard et alii, 2010 ; Cottineau, 1935/1938, p.2758.
[1937] Voir notice.
[1938] MGH, *Diplomata*, n°305, p. 458-460 ; Cottineau, 1935/1938, p.2854-2855 ; Vic, Vaissette, 2, 1730-1745, p.126.
[1939] Gobry, 2002 ; Lefèvre-Pontalis, 1907, p. 345.

le prêtre Corbilla et peut-être avec le soutien de saint Benoît[1940] ; de Citou[1941], de Caunes[1942] (vers 790) et de Saint-Laurent in Olibegio[1943] (avant 794) par saint Aignan/Anianus, proche de saint Benoît ; de Celleneuve[1944] et de Sograde/Asogrado[1945] (avant 799) fondés par Benoît- d'Aniane avec le soutien de Charlemagne ; de Gellone (804)[1946] par saint Guilhem, parent de Charlemagne et avec le soutien de celui-ci ; de Padern/Mohlet[1947] (805) certainement par l'abbaye de Lagrasse avec le soutien de Charlemagne. Notons également les fondations d'Amélie-les-Bains[1948] avant 778 (et plus tard déplacé à Arles-sur-Tech), par le moine espagnol Castellanus ; et peut-être celles de Montjoi[1949] et de Cabrières[1950] pendant le règne de Charlemagne.

2. Le contrôle économique et politique du territoire

Le rôle des monastères dans le contrôle économique et politique d'un territoire est indissociable que celui qu'ils ont dans la christianisation des populations. Nous l'avons précédemment évoqué, familles nobles comme royales ont fait des monastères des points

[1940] MGH, *Diplomata*, n°303, p.455-457 (faux) ; Chronique d'Uzès (mention fondation 783) ; *Notitia de servitio monasteriorum* (817), p.351 ; Thiébaut, 1979, p.67 ; Durliat, 1976, p.246 ; Cottineau, 1935/1938, p.2373.
[1941] Bonnery, 2010, p.33-36 ; Vic, Vaissette, 1730-1745, II, pr.57 (Anianus présenté comme abbé de Citou) ; pr.58 : (diplôme de Charlemagne de 794 dans lequel Anianus est désigné abbé de Citou). ; MGH, *Diplomata*, n°178, p.239-240 (794) : "quia vir venerabilis Anianus abba ex monastheria sancti Iohannis et sancti Laurenti, quod sunt constructi in locis nuncupantibus Extorio et Oligegio".
[1942] Schneider, 2016 ; Bonnery, 2010, p.33-36 ; Favreau, Michaud, Mora, 1988, p.20-21.
[1943] Bonnery, 2010, p.34 ; Cottineau, 1935/1938, p.2631 ; MGH, *Diplomata*, n°178, p.239-240 : "quia vir venerabilis Anianus abba ex monastheria sancti Iohannis et sancti Laurenti, quod sunt constructi in locis nuncupantibus Extorio et Oligegio".
[1944] MGH, *Diplomata*, n°188, p.252-253 : "nunc autem Nova Vella appellatur, quam ipsi proprio opere edificaverunt, etiam et molina duo infra ipsius terminum fisci supra fluvium Leto visi sunt construxisse" ; Clément, 1989, p.42.
[1945] MGH, *Diplomata*, n°188, p.252-253 : "in loco qui dicitur Asogrado cellam edificasset cum omni adiacentia sua".
[1946] Voir notice.
[1947] Chartes de La Grasse, t. I., n° 2, p. 5-7 ; Langlois, 2013, p.53-54.
[1948] Chastang, 2008, p.143 ; Mallet, 2015, p.58-61.
[1949] Langlois, 2013, p.55-56.
[1950] Cottineau, 1935/1938, p.545 ; *Notitia de servitio monasteriorum* (817), p.351: "monasterium sanctae Mariae Capariensis".

d'ancrage de leur pouvoir sur un territoire. En plus d'être des centres religieux possédant souvent de précieuses reliques, ils sont aussi de grands propriétaires fonciers qui administrent un territoire, lèvent des impôts, convoquent des hommes pour l'ost royal et rendent la justice lorsqu'ils obtiennent l'immunité (et agissent ainsi à la place du comte). La plupart se dotent d'hôtelleries pouvant accueillir le roi, ses serviteurs, les évêques, les ambassadeurs, parfois le pape mais aussi les pauvres et les pèlerins.

À l'époque de Charlemagne, la création de monastères et l'appropriation de complexes plus anciens se multiplient. Elles permettent alors au souverain de se constituer un véritable réseau de fidèles puissants. Toutes les régions de l'empire sont concernées par ce phénomène. Soit il s'agit de régions récemment conquises par les Francs et dont quasiment toute la christianisation est à entreprendre ou à consolider, soit il s'agit de restaurer d'anciennes fondations. La réappropriation des monastères déjà existants passe également par le simple octroi de privilèges, d'immunités voire même de statuts royaux. Nous avions compté 27 nouvelles fondations pour l'Aquitaine, 19 pour l'Austrasie, 18 pour la Septimanie, 18 pour la Bavière, 12 pour la Lombardie, 11/12 pour l'Alémanie, 12 pour la Saxe, 8 pour la Bourgogne, 4 pour la Provence, 3 pour la Frise, 3 pour la Rhétie. Ainsi les régions récemment conquises sont celles qui ont le plus bénéficié d'implantations monastiques nouvelles. En effet, le réseau tout entier était à constituer. En revanche, lorsqu'il s'agit de remaniements et de reconstructions, on observe que sont les anciennes régions qui arrivent en tête de liste. Il s'agit des régions romanisées depuis des siècles et dont le réseau monastique existait déjà mais devait être consolidé. On compte ainsi 11 modifications de monastères pour la Bourgogne, 10/11 pour la Neustrie, 10/11 pour l'Austrasie, 6 pour l'Aquitaine, 4 pour la Bavière, 3 pour la Provence, 2 pour l'Alémanie, 2 pour la Lombardie, 1 pour la Rhétie, et aucune pour la Septimanie, la Saxe et la Frise. Ces chiffres ne sont pas exhaustifs mais ils illustrent cependant la politique générale d'implantation et de modification des monastères pendant le règne de Charlemagne.

Le contrôle du territoire par l'implantation et la dotation de monastères s'avère d'autant plus nécessaire en Austrasie (surtout dans la zone frontalière avec la Saxe), en Alémanie, en Saxe et en Bavière, dont les structures ecclésiastiques sont encore jeunes ou

parfois même à créer. Ces fondations monastiques ne sont pas toutes de l'initiative de Charlemagne ou de ses proches. On en doit une partie à des membres de la noblesse locale, désireuse de posséder un monastère non seulement pour bénéficier des prières que les moines feront pour leur salut mais aussi pour administrer et contrôler leur territoire. Remarquons les fondations de Karsbach (804) par Gisla, fille du comte saxon Hessi, pour sa fille Hruodhilt[1951] ; de Niedermünster (Alsace) (802) par le comte Hugues III d'Alsace mais avec le soutien de Charlemagne qui aurait offert des reliques de la Croix[1952] ; et de Marchthal/Obermarchtal par Halaholf de la famille des Alaholfings (avant 776)[1953].

Dans ces régions on remarquera pourtant que certains établissements sont créés par des proches du pouvoir carolingien ainsi ceux de Wenkheim[1954], de *Suarizaha* (Münsterschwarzach) fondé par la famille des Mattonen voire peut-être même, pour ce dernier, par Fastrade, épouse de Charlemagne entre 783 et 794 – l'abbatiale est achevée en 788[1955] ; de Lorsch établit par le comte Cancor et sa mère entre 763 et 774 et qui l'offrent à Chrodegang de Metz (proche du roi Pépin et un des principaux acteurs de la réforme de l'Église franque) en 764[1956] ; de Leberau/Lièprvre[1957], Ribeauvillé[1958], Herbrechtingen[1959],

---

[1951] *Germania Benedictina, Bayern*, 1, p.911-912.
[1952] *Vita Odiliae*, p.24-50 ; Bornert, 2008, p.9-77.
[1953] *Germania Benedictina, Baden-Württemberg*, p.447-448 ; *Lexikon*, I, p.263 ; MGH, *Historia monasterii Marchtelanensis*, p.660.
[1954] Stengel, n°202, p.299 ; Wagner, 2003², p.64-65.
[1955] Stengel, n°39, p.66 ; *Notitia de servitio monasteriorum* (817), p.350 : "Monasterium Suarizaha" ; *Germania Benedictina, Bayern*, 2, p.1385-1391.
[1956] Glöckner, 1929, chap.1, p. 267 : « Anno duodecimo regnante d(om)no nostro Pippino rege, sub die quarto idus iulii, ego Williswinda deo sacrata et filius meus Cancor comes, […] ideoque nos in dei nomine donamus ad sacrosanctam ecclesiam sancti Petri seu ceterorum sanctorum, que est constructa in loco nuncupato Lauresham in pago rhenense […] ubi preest uir uenerabilis Rudgangus archiepiscopus et abbas, donatumque in perpetuum esse uolumus […]atque transfundimus, ita ut ab hac die iam dictus d(om)nus Rudgangus […].»
[1957] Bornert, 2008, p.9-77 ; Stoclet, 1993.
[1958] MGH, *Diplomata*, n°84, p.120-122 : "in loco qui dicitur Fulradouilare infra finis Audoldouilare cellam aedificasset vel a novo suo opere construwisset et inantea auxiliante domino et bonorum hominum aedificare velleat, ubi beatissimus et sanctus Yppolitus" ; Bornert, 2008, p.9-77 ; Stoclet, 1993, p.15.
[1959] MGH, *Diplomata*, n°83, p.119 : "Pro quo donamus villa nostra Hagrebertingas ad sacrosanctam ecclesiae beatissimi Dionisii marthuris". " [...] ecclesiae sancti Uarani" ; *Germania Benedictina, Baden-Württemberg*, p.273-275.

Esslingen am Neckar[1960] par Fulrad de Saint-Denis ; d'Herrieden par le seigneur Cadolt qui l'offre ensuite à Charlemagne[1961].

On y compte aussi l'importante reconstruction de Fulda par Baugulf et Ratgar, des proches d'Alcuin. L'abbaye se dote elle aussi de plusieurs *cellae* dépendantes qui, en plus de l'aide missionnaire qu'elles lui apportent, constituent son propre réseau de structures administratives et économiques, à savoir, Fischbach construite sur un fief royal ayant appartenu au comte Liutfried ainsi que Hünfeld/Haunfeld, Wölfsmünster et Rasdorf (sur des terres offertes par plusieurs comtes locaux) fondés par Baugulf lui-même. D'autres monastères pratiquent cette politique de fondation comme celui de Hornbach qui aurait fondé Böchweiler[1962].

Afin de consolider sa maîtrise du monastère de Fulda et de son territoire, Charlemagne lui accorda l'immunité, le 24 septembre 774[1963]. L'idée du monarque était alors de placer les monastères les plus importants de cette zone périphérique sous son contrôle[1964]. Les moines obtinrent notamment le droit d'élire eux-mêmes leur abbé – élection que le roi se réservait de confirmer ou non[1965]. Charlemagne dota le monastère de Fulda d'importantes terres[1966] : le territoire d'Hammelburg en 777[1967], le *campus* d'Hünfeld et ses bois en décembre 781[1968], ainsi que deux propriétés royales, Dienheim et Echzell en juillet 782[1969]. Ses dons permirent au monastère d'asseoir sa position économique et politique dans la région[1970].

[1960] Tangl, 1919, p.212-215 ; *Germania Benedictina, Baden-Württemberg*, p.212-213.
[1961] MGH, *Das Verbrüderungsbuch der Abtei Reichenau, Ortsregister*, p.226 : "monasterium Hasareod" ; MGH, *Diplomata Ludowici Germanici*, n°5, p.6 : "monasterio quod dicitur Hasereod, quod est constructum super fluvium Alomona in honore domini et salvatoris nostri Iesu Christi" ; Germania Benedictina, Bayern, 1, p.795.
[1962] Köhler-Schommer, 2012.
[1963] L'original de ce texte n'existe plus. Il a été recopié dans le Codex Eberhardi (UBF, n°68, p.121) ; Wehlt, 1970, p. 261.
[1964] Semmler, 1965-1968, p.271.
[1965] UBF, n°67, p.120 : « […] quando [quidem] ipse abba de ipso monasterio [de] hac luce migraverit, licentiam habeant pastorem vel abbatem cum dei gratia et nostro consensu ex semet ipsis eligendi, qui secundum regulam sanctam ipsos monachos regere et gubernare possit […]. »
[1966] *Catalogus*, p.272: « Qui Magnum Karolum monasterio vocatum susceptione et dato honoravit, et apud eum Achaz villam et Dienenheim adquisivit. »
[1967] UBF, n°77, p.140-147.
[1968] Ibid., n°146, p.206-208.
[1969] Ibid., n°149, p.214-221.
[1970] Raaijmakers, 2012, p.74-75.

À Hersfeld, l'installation d'une communauté monastique permet à Lullus – archevêque de Mayence – de pallier la perte que représente Fulda mais également d'avoir une nouvelle base pour l'expansion en Thuringe[1971]. Ce dernier rôle est confirmé par l'intérêt du souverain pour Hersfeld qui lui accorde sa protection et l'immunité, le 5 janvier 775[1972] – grâce à l'intervention de Lullus à Quierzy lors de l'assemblée des Grands préparant l'attaque de la Saxe. Encore une fois, c'est un moyen pour Charlemagne de d'intégrer à le monastère de cette zone périphérique à son réseau[1973]. Il offre également des parts de la *villa* Salzungen (possédant des salines)[1974] et les dîmes de Zimmern, Gotha et Hassla[1975] en 775. Dans la dépendance directe d'Hersfeld, il y aurait eu en tout au moins vingt fermes d'environ trente arpents chacune – situées dans le voisinage immédiat du monastère[1976]. Le 13 mai 779, le roi offre au monastère l'église royale de Lupnitz et ses droits de dîme[1977], la moitié de ses biens à Wölfis avec l'intégralité de la dîme qui y était associée ainsi que la moitié des biens et de la dîme de Hochheim. Ces dons continuent jusqu'en 786[1978]. Le monastère reçoit également la villa de Dorndof qui lui permet d'agrandir son domaine en direction de la Thuringe. Le *Brevarium Sancti Lulli* mentionne l'ensemble de ces donations. Au total, il fait état de possessions d'environ 60 000 arpents réparties dans les régions d'Hersfeld, de Niederaula, Bebra, Fritzlar, Kassel, Salzungen, Wetterau et surtout localisées en Thuringe[1979]. Comme pour Fulda, Charlemagne assure par là non seulement la pérennité, mais aussi la puissance foncière et économique du monastère alors placé sous sa protection.

[1971] Hörle, 1960, p.30 ; Wehlt, 1970, p.162.
[1972] Wehlt, 1970, p. 261. MGH, Diplomata, KI, n°89.
[1973] Semmler, 1965-1968, p.271.
[1974] MGH, Diplomata, KI, n°90.
[1975] MGH, Diplomata, KI, n°105.
[1976] Braasch-Schwersmann, 2007, p.9.
[1977] MGH, Diplomata, KI, n°121.
[1978] MGH, Diplomata, KI, n°103-105, 121, 126, 129, 144, 153.
[1979] Unger, 2004, p. 590.

En Bavière, on retient l'important réseau monastique que se constitue le duc Tassilon III et composée en partie de Metten[1980] ; Münchsmünster[1981] ; Moosburg[1982] ; Pfaffenmünster[1983] ; Innichen[1984] ; Frauenchiemsee[1985] ; Mattsee[1986] ; Niedermünster[1987] de Ratisbonne ; et de Kremsmünster[1988] (en Carinthie). Après avoir soumis le duc en 788, le roi confisque toutes les abbayes qui l'avaient soutenu durant sa rébellion et les remets à ses fidèles (essentiellement des abbés et des évêques de Francie)[1989]. Ainsi, en plus de fondations nouvelles, Charlemagne récupère les monastères existants et formant déjà un maillage serré du territoire afin d'y asseoir son pouvoir et de garantir son contrôle.

Outre les querelles dogmatiques liées à l'hérésie adoptianiste que nous évoquerons au chapitre suivant, l'Aquitaine et la Septimanie sont des régions récemment reprises ou acquises par les Francs. Elles ont été soumises vers 750, pour la Septimanie, prise aux musulmans par Pépin le Bref, et, vers 769, pour l'Aquitaine qui était demeurée autonome jusque-là mais dont la rébellion du duc Hunald II soutenu par les nobles de la région provoqua l'intervention militaire de Charlemagne. Malgré l'intervention de Pépin, Charlemagne entreprend à nouveau de marcher sur la Septimanie, vers 787/788, ainsi que sur la Marche d'Espagne, après la trahison du comte de Toulouse, Chorson, qu'il destitue en faveur de Guilhem[1990]. Il nomme son fils Louis, roi d'Aquitaine en 781[1991].

La plupart de ces monastères a été créée par des proches du pouvoir comme Benoît d'Aniane et ses disciples mais aussi par les comtes. Une fois l'Aquitaine replacée dans le giron de Charlemagne, celui-ci a nommé ses hommes comtes de territoires qu'il souhaitait davantage contrôler. Nous avons eu l'occasion de présenter le parent de Charlemagne

---

[1980] MGH, *Concilium Dingolfingense*, p.97 (cité lors du synode de Dingolfing en 770) ; Bauer, Bauer, 1993, p.195 ; *Germania Benedictina, Bayern*, 2, p.1117-1147.
[1981] *Germania Benedictina, Bayern*, 2, p.1277 ; Thiel, Engels, 1961, p.59 et 66.
[1982] Dopsch, 2015, p.215 ; Bauer, Bauer, 1993, p.9-10 ; *Germania Benedictina, Bayern*, 2, p.1225-1227.
[1983] *Germania Benedictina, Bayern*, 2, p.1627-1628 ; MGH, *Ebendorfer tractatus*, p.25.
[1984] Bauer, Bauer, 1993, p.9 ; *Germania Benedictina, Österreich und Südtirol*, 2, p.64-67.
[1985] Dopsch, 2005, p.215 ; Bauer, Bauer, 1993, p.96 ; *Germania Benedictina, Bayern*, 1, p.623-627.
[1986] *Germania Benedictina, Österreich-Südtirol*, 2, p.485-486 *; Lexikon*, 6, p.403.
[1987] Caillet, 2004, p.46.
[1988] MGH, *Bernardi liber de origine et ruina monasterii cremifanensis*, p.643 ; *Lexikon*, 5, p.1486.
[1989] Bührer-Thierry, 2015, p.33.
[1990] Strauch, 2013.
[1991] Depreux, 1997, p.224.

Guilhem, qu'il nomme comte de Toulouse et qui est à l'origine de la fondation du monastère de Gellone. Celle-ci s'est faite avec le soutien plein et entier du souverain qui lui aurait offert les précieuses reliques de la sainte Croix vers 801[1992]. Guilhem est présenté dans sa *Vita* comme le maître d'ouvrage lorsqu'il discute avec les responsables du chantier[1993] – bien que ce rôle soit contesté par la *Vita Sancti Benedicti Anianensis*, au profit de saint Benoît d'Aniane. Dans tous les cas, ce dernier a contribué à cette fondation en y envoyant des moines d'Aniane. Selon L. Schneider, Guilhem aurait aussi fondé avant Gellone le monastère de Caseneuve en Uzège[1994]. Le comte Milon de Narbonne, certainement institué par Pépin et maintenu dans ses fonctions par Charlemagne, participe à la fondation des monastères Saint-Paul de Narbonne (au plus tard en 782) et de Caunes (790), auxquels il offre des terres. À Limoges, le comte Roger en institué par Charlemagne en 778. Il fonde le monastère de Charroux en 784, avec sa femme et le soutien de Charlemagne qui lui accorde l'immunité[1995]. Dans son testament de 785, il offre le monastère de Saint-Angel (Saint-Michel-des-Anges)[1996] au monastère de Charroux et soutient la création du monastère de Collonges (par les moines de Charroux) en lui octroyant des terres[1997]. À la fin du VIIIe siècle, il fonde également le monastère d'Alloue[1998]. Le comte Ulfarius d'Albi participe également à la fondation du monastère de Castres avec

---

[1992] *Vita Sancti Willelmi*, p.81 : « Haec dicens beatus Willelmus, et cunctis vale faciens, seque propere ab omnibus ac fortiter excutiens, exit de civitate, bajulans crucem in aenigmate, crucem vero Jesu-Christi in veritate, Rege Carolo dilecto suo domino diutius illum cum lacrymus deducente, Francorum exercitu cum dolore et gemitu, cunctaque multitudine cum longius, quoulque oportuit, prosequente. »

[1993] *Ibid.* : « Hiis ita dispositis et congrue atque regulariter designatis, ipse Dux ad opus rediit, operarios ponit, artifices praeponit ; qui quibus insistant operibus, quaeve exerceant studia diligenter et opportune disponit. »

[1994] Schneider, 1996, p.162.

[1995] MGH, *Diplomata*, n°194, p.260-261 : "qualiter vir illustris Rotgerius comes fidelis noster ad nostram accessit clementiam et monasterium proprietatis suae, quod ipse novo opere in honore domini et Salvatoris nostri in loco nuncupato Carrofum super fluvium Carentae in pago Pictaviensi construxit" ; Treffort, 2007.

[1996] Monsabert, 1910, p.56 : "in pago Lemovicensi castrum sancti Angeli cum monasterio et omnibus ecclesiis" (testament du comte Roger de Limoges qui donne l'église au monastère de Charroux).

[1997] Monsabert, 1910, p.56 : "in predicto pago curiam Coloniensem cum ecclesiis suis".

[1998] Barrière, 2006, p.302 ; Monsabert, 1910, p.56 : "cenobio curiam de Loa cum ecclesiae [..] Rotgerius comes cenobio Karrofensi cum suis et omnibus ad illas pertinentibus" (testament du comte Robert qui donne le monastère à l'abbaye de Charroux).

Benoît d'Aniane (vers 810)[1999]. Il est possible que le monastère de Pamiers ait été fondé par les comtes de Carcassonne pendant le règne de Charlemagne[2000]. Ainsi, les comtes d'Aquitaine et de Septimanie œuvrent eux aussi à la création d'un réseau monastique qu'ils dotent en terres. Cette tendance s'observe dans d'autres régions comme en Provence où le comte du Vivarais (Eribert ou Teydon) – dont le comté a été créé après la reprise de la Narbonnaise aux Sarrasins – fonde le monastère de Cruas et obtient le soutien de Benoît d'Aniane qui lui envoie des moines vers 803/804[2001].

Charlemagne a fortement soutenu la (re)construction de Centula/Saint-Riquier, entreprise par son gendre et conseiller Angilbert (790-814)[2002]. Ce dernier avait été nommé par Charlemagne *primicerius palatii* auprès de son fils Pépin, qu'il accompagne en Italie en 782[2003]. À son retour, vers 790, Charlemagne lui offre l'abbatiat de Centula/Saint-Riquier dont il entreprend aussitôt la reconstruction et la réforme liturgique. Abbé laïc, il dote le monastère de plusieurs églises, d'une multitude de reliques ainsi que d'une importante bibliothèque. Il en fait un important centre religieux, intellectuel et culturel. La chronique de Saint-Riquier insiste sur l'implication du roi en disant qu'il accorda au monastère, sur ses propres trésors, des sommes d'argent si considérables qu'ils auraient plutôt manqué d'ouvriers et de matériaux, que d'argent pour les payer[2004]. Dès sa nomination, Angilbert est également chargé de la surveillance des provinces maritimes du nord de la Gaule, alors menacées par les raids vikings. Cette mission expliquerait ainsi les travaux entrepris à Centula/Saint-Riquier et notamment ceux des murailles. Angilbert précise d'ailleurs dans son *Libellus,* qu'il le fait afin de rassurer les fidèles et de les inciter à se rendre à l'abbaye[2005].

[1999] Vic, Vaissette, 1840-1846, II, preuves, col. 124-125 : diplôme de Louis le Pieux de 819. Archives de l'Hérault, n°1J1017.
[2000] Cottineau, 1935/1938, p.2183 ; Besse, *Provinces ecclésiastiques d'Alby, de Narbonne et de Toulouse*, 1999 (rééd.), p.321.
[2001] Capitulaire de Louis le Pieux (816), p.224: "monasterium Crudatis" ; Cottineau, 1935/1938, p.925-926.
[2002] Lauer, Nithard, 1926, p.138-139.
[2003] Jullien, 2004, p.402.
[2004] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p. 54 : « Piissimus autem rex Karolus ex suis, ut dictum est, thesauris tantam et tam immensam eidem delegavit pecuniam, ut ad omne opus necessarium, mercede abundante, ante deficeret quis operaretur et quod operaretur, quam unde operarius remuneraretur ».
[2005] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre VIII, p.61 : « Reliqua vero mϵnia ipsius monasterii, eodem Domino cooperante, quae actenus conspiciuntur constructa, sicuti cernuntur

C'est aussi certainement afin d'inspecter les défenses de la région que Charlemagne lui rend visite à Centula, à Pâques de l'an 800, juste avant son couronnement à Rome auquel Angilbert l'accompagnera.

L'intérêt de Charlemagne s'étend également aux monastères de Lombardie, région qu'il a conquise en 774, mais aussi à ceux du Latium et du Bénévent. Il s'est montré particulièrement généreux avec les monastères de Bobbio, de Nonantola, de Farfa, du Mont-Cassin et de San Vincenzo al Volturno. Son implication dans les fondations ou les reconstructions est plus difficilement appréhendable. La plupart des sources l'attestant relèvent plutôt de la légende comme c'est le cas du monastère de Sant'Antimo fondé en 770 par l'abbé Tao et soutenu par la royauté lombarde mais dont une légende mentionne une nouvelle fondation en 781 par Charlemagne[2006]. Il en va de même pour le monastère de Montalcino qui aurait été fondé par le souverain en 813[2007]. Pourtant cette implication semble avoir été bien effective – du moins s'agit-il d'un soutien financier (don de terre, de privilèges). On sait que l'église du monastère Saint-Zénon de Vérone est consacrée en 806, en présence de Pépin d'Italie, fils de Charlemagne, qui aurait été à l'origine de la fondation du monastère ou du moins l'aurait soutenu[2008].

On sait que de nombreux travaux sont entrepris à Farfa, à partir de l'abbatiat de Probat (770-781). Émissaire du pape auprès du roi lombard Desiderius avant la chute de celui-ci, il obtient de Charlemagne que le monastère soit libéré de l'emprise papale, épiscopale et civile. Farfa devient alors abbaye royale puis impériale[2009] et le premier établissement monastique italien à bénéficier de privilèges du nouveau souverain[2010]. En 776, Charlemagne confirme les biens que l'abbaye avait reçus auparavant[2011]. Le monastère

---

omnia a fundamentis, studuimus cum turribus et cappellis reformare, et, ut habitatores illius in eo missarum solemnia frequentare, et omnipotenti Deo delectentur deservire, ipso adjuvante, muro curavimus firmiter undique ambire. »

[2006] Mabillon, Patrologia Latina, IV, p147 ; Cottineau, 1935/1938, p.3030.

[2007] MGH, *Ludovici II diplomata*, n°113, p.253 : Confirmation de l'immunité et de la protection royale accordée par Charlemagne et ses successeurs.

[2008] Foy, 1765, p.CXXVIII : "Il dote de nouveau et rétablit le monastère de Saint-Zénon de Vérone, an. 807) ; Caillet, 2004, p.53.

[2009] MGH, *Diplomata Karolinorum*, I, p.141-142, n°98 ; Felten, 1982.

[2010] Costambeys, 2007, p. 323 et suivantes.

[2011] *Regesto Farfa*, II, p.117-118, n° 139.

est une place stratégique pour Charlemagne dans le contrôle du territoire. Il se trouve au sein de la Lombardie récemment conquise, à la frontière entre le duché de Spolète et le territoire papal. Charlemagne s'en sert comme étape lors de son voyage pour son couronnement impérial à Rome mais surtout pour réaffirmer son autorité sur le territoire. L'abbaye royale devient alors un bastion franc au sein de l'ancien royaume lombard. En 775-780, un second diplôme de Charlemagne accorde l'immunité au monastère[2012]. Bien qu'il ait ensuite cédé la Sabine au pape Hadrien Ier, en 781, il maintient les privilèges de Farfa et renouvelle sa protection dans un acte de 803[2013]. Dans les faits, le pape n'a ainsi aucun contrôle sur l'abbaye et ses terres ; et l'abbaye est vue comme une partie de l'empire carolingien malgré sa proximité de Rome et de ses administrateurs, les *duces* et *judices* mis en place par Léon III[2014]. Les successeurs de Probat sont tous des Francs : Ragambald de Gaule (781-786), Altbert de Paris (786-790) et Mauroald de Worms (790-802). Mauroald, qui entretenait une relation épistolaire avec Alcuin[2015], a financé au nom de l'abbaye le service militaire de deux hommes pour l'armée de Charlemagne lors de sa campagne contre le Bénévent[2016].

On ne peut également que constater l'intérêt de Charlemagne pour l'abbaye de San Vincenzo al Volturno. Le monastère attire également l'attention du duc du Bénévent – dont le duché ne fut pas annexé par Charlemagne après la conquête de Lombardie – et qui lui accorde des biens. Cet intérêt est certainement motivé par l'implantation du monastère tout près de la frontière nord-est du territoire[2017]. En effet, après la chute de Pavie, l'état carolingien a désormais une frontière commune avec le duché qui, depuis, s'érige en principauté. Soumise aux Francs, celle-ci est maintenue par Charlemagne afin de servir de zone tampon entre l'état carolingien et l'empire byzantin qui possède encore les terres du sud de la Péninsule (San Vincenzo al Volturno fig.2). Charlemagne et le pape Étienne III favorisent l'élection du franc Ambroise Autpert (777-778) à la tête du monastère, mais il

[2012] *Regesto Farfa*, II, p.107-108, n° 127.
[2013] *Regesto Farfa*, II, p.143-144, n° 173.
[2014] Boynton, 2006, p.7-8 ; Stroll, 1997, p.20.
[2015] La correspondance est mentionnée dans le *Chronicon farfense,* I, p.20, n°3.
[2016] Costambeys, 2007, p.229-230.
[2017] Marazzi, 1997, p.187 ; Carella, 2011, p.147.

est assassiné en 783[2018]. Le monastère bénéficie des largesses de Charlemagne qui lui accorde, en 787, l'immunité et la libre élection de l'abbé. Il le prend sous sa protection[2019] et confirme ses biens[2020]. À partir de cette date, sous les abbatiats de Paul (783-792) et de Josué (792-817) – qui était peut-être franc –, le monastère se développe considérablement et se dote d'une nouvelle abbatiale monumentale et de nouveaux bâtiments communautaires.

Avant 774, commence pour le Mont-Cassin une période de (re)construction et d'embellissement qui est maintenue et accrue pendant les années de règne de Charlemagne. Le monastère bénéficiait déjà des largesses de la cour bénéventaine qui avaient impulsées les premiers travaux. Après la conquête de la Lombardie, Charlemagne intègre le Mont-Cassin, berceau du monachisme bénédictin, à son réseau par le biais des privilèges en lui octroyant notamment, en 787, l'immunité et la libre élection de l'abbé[2021]. Sont ainsi fondées les églises de Saint-Benoît et Saint-Michel par l'abbé Poton (771-777); de Sainte-Marie-aux-Cinq-Tours par l'abbé Théodemar (777-796). Sous l'abbé Gisulf (796-817), le monastère est reconstruit, l'église Saint-Benoît est transformée en Saint-Jean-Baptiste et l'église Saint-Sauveur est édifiée.

Pour s'approprier et contrôler un territoire, il faut que le monastère soit desservi par des routes, des rivières et ainsi intégré dans un réseau de communication. Les fondations monastiques proches des routes ou d'axes fluviaux sont nombreuses du temps de Charlemagne. Elles contredisent le *topos* qui veut que le monastère soit établi dans un désert.

En réalité, plusieurs d'entre elles sont implantées auprès d'axes commerciaux ou de passage comme on le constate avec Müstair qui contrôle depuis la vallée le col de l'Umbrail, un des passages à travers les Alpes, qui menait à la région de la Valteline (vers l'Italie) et celui d'Ofen (vers le nord et la Basse-Engadine). Le monastère était un des avant-postes de

[2018] Thomas, 2008, p.84. Date revue d'après le témoignage du fragment Sabatini ; MGH, *Vita Paldonis*.
[2019] *Chronicon Vulturnense*, I, p.140-144.
[2020] MGH, *Diplomata Karolinorum*, I, n°157, p.212-213. Il est appelé dans le texte « monasterio sancti Vincentii martyris, quod est constructum in loco qui dicitur Samnii fluvium Vulturnum » ; *Chronicon Vulturnense*, I, p.183-185 ; p.186-189 ; p.211-212 ; p.212-216.
[2021] MGH, *Diplomata*, n°158, p.213-216.

la Rhétie, région proche de la frontière lombarde (Müstair fig.1 et 2)[2022]. Peu de temps avant, les routes antiques de Septime, Julien et Albula ont été réunies pour alors bifurquer sur la rive droite du Rhin, dans la vallée de Domleschg, en direction de Coire[2023]. Le monastère était alors non loin de la Via Claudia Augusta, qui reliait Vérone à Augsbourg via le col de Resia. La légende attribue sa fondation à Charlemagne même lorsqu'il revint d'Italie, après son couronnement en tant que roi des Lombards[2024]. Il paraît peu probable que le souverain ait été à Müstair, mais cela n'exclut pas pour autant sa participation à la fondation. Il faut néanmoins nuancer ; J. Semmler suivi de R. Mc Kitterick pensent, au contraire, que Charlemagne n'en est pas à l'origine ; mais qu'il s'est lié le monastère, soit en se le faisant offrir comme cadeau soit en lui accordant de nombreux privilèges. Müstair est une étape importante sur la voie, un lieu d'accueil pour les voyageurs de haut rang mais aussi un point d'ancrage stratégique entre la Bavière (toujours sous le contrôle du duc Tassilon III) et la Lombardie tout juste conquise[2025]. Établi dans une zone de tension récemment dominée par le pouvoir carolingien, le monastère se révélait être un élément important dans le réseau royal à l'extrême orient de son extension et sur la route reliant les Alpes nord et sud (Müstair fig.1). Il s'insère également dans le réseau constitué par l'épiscopat de Coire, dont l'évêque était alors le premier *missus* de la région[2026], détenteur du pouvoir spirituel et temporel, et qui a participé à la fondation du monastère.

Charlemagne a également manifesté de l'intérêt pour Agaune en multipliant les privilèges et surtout les cadeaux. Cela s'explique, en partie, par sa position près de la route du Grand Saint-Bernard, passage à travers les Alpes et le col du Mont-Joux qui reliait déjà les provinces de la péninsule Italienne à celles au nord de la chaîne de montagnes[2027]. Déjà sous l'empereur Claude, la route a été rendue entièrement carrossable de Genève jusqu'à Aoste et un forum a été établi à côté d'Octodure, le *Forum Claudii Vallensium*. Non loin de là, *Tarnaiæ* était une *statio* militaire, un carrefour entre la route du col et le Rhône dont elle

[2022] Le plus ancien d'entre-eux était celui de Cazis, fondé en 700, au cœur des possessions épiscopales de Coire.
[2023] Heitmeier, 2013, p.143–176.
[2024] Sur la voûte de l'église Saint-Jean de Müstair fut écrit en 1492, à propos de Charlemagne, qu'il fut *fundator et edificator primus*. L'effigie sculptée du souverain placée dans l'église rappelle cette tradition.
[2025] Goll, 2007, p.31.
[2026] Fischer, s.d., s.l., p.5−6.
[2027] Paxton, 1993, p.104-105.

contrôlait l'accès et le pont qui le traversait. Agaune, en amont, était certainement une *statio* commerciale destinée à prélever les taxes sur les marchandises[2028]. Cette position était stratégique pour Charlemagne, car elle contrôlait non seulement un passage vers Rome mais aussi la Lombardie.

On peut également mentionner les fondations des monastères d'Herrieden par le seigneur Cadolt sur route commerçante, proche de la rivière[2029] ; d'Helmstedt par Liudger, nommé évêque missionnaire de Saxe par Charlemagne, et qui est également implanté tout près d'une route commerciale[2030] ; de Saint-Thibéry en Septimanie implanté au confluent de l'Hérault et de la Thongue, près de la voie domitienne[2031]. Les rivières étaient également des facteurs d'implantations et de développement, outre leur intérêt sanitaire, elles constituaient aussi une voie de communication. On remarquera en ce sens les fondations déjà évoquées de Werden à l'est de la Ruhr ; de Lorsch, à l'ouest de la Weschnitz – affluent du Rhin[2032] ; ainsi que celles, entre autres, de Celleneuve au bord de la rivière Leto[2033] ; de Saint-Laurent in Olibegio (Conques-sur-Orbiel) près de l'Orbiel[2034] ; de Leberau/Lièpvre (*Fulradocella*) au bord de la Lièpvrette[2035] ; de Cruas au bord du Leyne[2036] ; ou encore de Montolieu près de la Dure[2037].

Parmi ceux qui ont été reconstruits du temps de Charlemagne, on rappellera surtout San Vincenzo al Volturno directement sur les bords de la rive gauche du Volturne, à l'ouest ; Farfa au sud de la rivière Farfa ; Fulda au nord du Waides, affluent de la Fulda ; Saint-Maurice d'Agaune, à l'ouest du Rhône ; Corbie au nord de la Somme (Corbie, fig.1) ;

[2028] Helvétius, 2015, p.112.
[2029] MGH, *Das Verbrüderungsbuch der Abtei Reichenau*, *Ortsregister*, p.226 : "monasterium Hasareod" ; MGH, *Diplomata Ludowici Germanici*, n°5, p.6 : "monasterio quod dicitur Hasereod, quod est constructum super fluvium Alomona in honore domini et salvatoris nostri Iesu Christi".; *Germania Benedictina, Bayern*, 1, p.795.
[2030] Kapp, 2014/2015, p.28-29.
[2031] Durand, 2004, p.141-145.
[2032] Glöckner, 1929, chap. 5, p. 276 : « super fluuium Wisgoz ».
[2033] MGH, *Diplomata*, n°188, p.252-253 : "nunc autem Nova Vella appellatur, quam ipsi proprio opere edificaverunt, etiam et molina duo infra ipsius terminum fisci supra fluvium Leto visi sunt construxisse".
[2034] MGH, *Diplomata*, n°178, p.239-240 : "quia vir venerabilis Anianus abba ex monastheria sancti Iohannis et sancti Laurenti, quod sunt constructi in locis nuncupantibus Extorio et Oligegio" ; Bonnery, 2010, p.34 ; Cottineau, 1935/1938, p.2631.
[2035] Bornert, 2008, p.9-77 ; Stoclet, 1993.
[2036] Capitulaire de Louis le Pieux (816), p.224: "monasterium Crudatis".
[2037] Bonnery, 2010, p.33-36 ; Jordy, 2002 ; Garrison, 2004, p.325.

Hersfeld à environ 200 mètres à l'ouest de l'Haune, affluent de la Fulda ; Mont-Cassin, implanté le long de la voie Casilina[2038] ; Saint-Ghislain près de l'Haine[2039] ; et Hamage au bord de la Scarpe[2040].

3. S'approprier les grandes fondations et magnifier le pouvoir carolingien

Pendant le règne de Charlemagne, plusieurs anciens établissements de Bourgogne, de Provence, de Neustrie et d'Austrasie sont pris sous la protection Charlemagne. Il s'agit d'importantes fondations, souvent rattachées aux dynasties précédentes mérovingiennes ou burgondes comme Saint-Denis, Saint-Maurice d'Agaune, Chelles, Corbie et peut-être Centula/Saint-Riquier (dont la première fondation aurait été soutenue par Nantilde, la femme de Charlemagne). Le roi a placé à leur tête des proches, des membres de son entourage politique et familial. C'est ainsi pendant leur abbatiat que d'importants travaux sont entrepris. Charlemagne s'attache la fidélité de ces prestigieuses abbayes en leur octroyant de nombreux bien et privilèges. Il les intègre ainsi à son réseau en leur conférant, notamment, le statut d'abbaye royale.

Avant l'établissement d'un monastère, Saint-Denis était une fondation prestigieuse où se trouvaient les corps de saint Denis et de ses compagnons ainsi que des sépultures de rois et reines mérovingiennes (Arnégonde, Dagobert, Nantilde, Clovis II etc.). D'après la *Gesta Dagoberti regis*, le roi Dagobert (629-639) avait fait édifier une nouvelle église à Saint-Denis à l'occasion de la découverte, lors d'une chasse au cerf, des reliques des saints, ci-dessus mentionnés, dans une petite église prieurale[2041]. Saint-Denis était ainsi étroitement liée à la dynastie mérovingienne et a continué à bénéficier de son soutien comme l'illustrent

[2038] Carella, 2011, p.73-86.
[2039] *Vita Gisleni prima*, (éd. Ghesquière), ch.16, p.383.
[2040] Louis, 2015 ; Louis, 2014 ; Cottineau, 1935-1938, p.1374.
[2041] Hincmar, *Gesta Dagoberti*, p.406 : « sanctorum martyrum Dyonisii, Rustici et Eleutherii corpora requirens, digesta eorum in sarcofagis nomina repperit, quae et in alium eiusdem vici locum […] transtulit […]. Et quamvis ecclesiam, quam ipse a fundamine construxerat […]. »

les dons et privilèges[2042] accordés par Nantilde[2043], Clovis II[2044], et notamment Bathilde. Vers 650, cette dernière, épouse de Clovis II, institue à Saint-Denis un ordre monastique régulier *sanctus ordo regularis*[2045]. C'est cette décision qui officialise le cadre institutionnel régulier de la communauté déjà présente et active à Saint-Denis.

L'abbé Fulrad (né vers 710- mort vers 784), membre de la famille des Pippinides, devient un de proches de Pépin le Bref qui y a été éduqué. Maître de la chapelle à la cour royale, il obtient la charge d'abbé de Saint-Denis vers 750, et reste un proche du pouvoir carolingien, que ce soit sous le règne de Pépin le Bref, de Carloman comme de Charlemagne. Envoyé de Pépin à Rome, il est un des principaux acteurs de l'alliance franco-pontificale[2046]. Fondateur de plusieurs monastères sur ses terres, il entreprend surtout la reconstruction de l'abbatiale de Saint-Denis, dès 768-769 (juste après la mort de Pépin, qui aurait pu d'ailleurs être l'instigateur des travaux). Pépin y est enterré quelques années plus tard, dans un aménagement du massif occidental de l'église souhaité par Charlemagne[2047]. Cet *augmentum*, construit en 800, sous l'abbatiat de Fardulfe, (797-806)[2048], est dit *ante limina basilicae* et revêt un caractère monumental[2049]. Ainsi, dès l'entrée dans l'église, le fidèle assimile l'abbaye de Saint-Denis aux Carolingiens dont le fondateur de la dynastie se trouve être inhumé juste là. Les proportions monumentales de cet ajout valorisent d'autant plus le prestige de leur famille qui se place ainsi dans la légitime continuité de celle des Mérovingiens.

L'abbaye de Chelles est également rattachée à la dynastique mérovingienne. La *Vita Bathildis* rapporte la fondation par Clothilde, vers 520, d'un *coenobiolum* associé à un oratoire

---

[2042] Stoclet, 1988.
[2043] Brühl, 1998, p.148-149 ; Sonzogni, 2015, p. IV.
[2044] Chartae latinae antiquiores, n°558.
[2045] MGH, *Vita Bathildis*, p.482-508 ; Sonzogni, 2015², cat. I, p.6-9, p. 8, n.26 ; Maître, 2015, p.376 ; Semmler, 1989.
[2046] Stoclet, 1993.
[2047] MGH, Epistolae Karolini, p. 326 : « Quique [scil. Pippinus] cum quanta se humilitate ante limina basilicae sanctorum martyrum ...sepeliri preceperit, titulus etiam ipsius conditorii innotescit.»
[2048] Ancien favori du roi Didier, qui devint un proche de Charlemagne après avoir dénoncé la conspiration menée par Pépin le Bossu, ce qui lui valut sa nomination à Saint-Denis et l'héritage des biens de Gisèle, la sœur du roi.
[2049] Wyss, 2015, p.22 ; Héber-Suffrin, Wyss, 2015, p.47-48.

dédié à saint Georges[2050] et à une nécropole ; cela témoigne de l'existence d'un premier petit monastère élevé sur le domaine royal, puisque Clothilde était l'épouse du roi Clovis[2051] . Les rois mérovingiens y possédaient surtout un palais[2052]. Bien que le palais semble de moins en moins occupé au VIIe siècle, les textes évoquent quelques séjours royaux[2053]. Régente pendant la minorité de son fils Clotaire III, la reine Bathilde passe pour la nouvelle fondatrice du monastère double de Chelles[2054], entre 657 et 662[2055]. On suppose que la reine aurait accordé de nombreux dons et privilèges à l'abbaye[2056]. Elle s'y retire et y meurt le 30 janvier 680 ou 681 et est enterrée dans l'église Sainte-Croix, selon la version carolingienne de sa *Vita*[2057]. Rapidement après sa mort, le service commémoratif en l'honneur de Bathilde semble se muer en culte.

La sœur de Charlemagne, Gisèle[2058], est nommée abbesse de Chelles avant 788 et le demeure jusqu'à sa mort, peut-être en 810[2059]. Elle noue des relations avec les personnalités importantes de son temps comme les abbés de Saint-Denis, Fulrad, Maginaire puis Fardulphe et surtout avec Alcuin avec qui elle entretient une correspondance entre les années 793 et 801[2060]. Elle aurait été particulièrement impliquée dans la politique et

---

[2050] MGH, *Vita Balthildis*, p. 506, Chap.18, version A : « et sancti Georgii in coenobiolo virginum in Kala prima construxit.» ; il s'agit de la plus ancienne dédicace connue dédiée à saint Georges en Gaule.
[2051] *Ibid.*, version B ; Laporte, 1988, p.1 ; *Ibid.*, 1982-1983, p. 125-126 ; Sanders, 1982, p.411-428.
[2052] Atsma, 1981, p. 423-425 ; MGH, *Gregorii historiarum, liber VI,* chap. 46, p.319 : « ad villam Calensim, quae distat ab urbe Parisiaca quasi centum stadiis.» ; Laporte, 1993, p.96.
[2053] Charamond, 2012, p.34.
[2054] MGH, *Vita Balthildis*, p. 489, chap. 7, version A : «quod etiam et ipsa velud proprioas seu et peculiares Dei casas, id est Kala in Parisiaco, a Deo sacratas puellas, coenobium magnum virginum aedificavit, ubi Dei famulum religiosam valde puellam Berthilanem in locum matris esse primam constituit ? » ; Pour Bathilde voir : Dubois, 1984 ; *Ibid.*,1994-1995 ; Laporte, Boyer, 1991 ;
[2055] Dubreucq, 1994, p.62.
[2056] *Ibid.*
[2057] *Ibid.*, p.502, chap. 15, version B : « sicque, ut decentissimum erat, excubias condignas agentes, in ecclesia sanctae Crucis, quam ispa a fundamentis construxerat, corpus beatissimum portaverunt et merito honore summaque reverentia ibidem sepelierunt » ; Laporte, 1988, p. 3 et p.53-54.
[2058] Voir la notice biographique plus complète dans la partie synthèse (II. 1. c. i.).
[2059] Helvétius, 2015, p.161-167. Nous ne connaissons pas la date de sa mort avec exactitude. Seul Éginhard nous apprend qu'elle est morte *paucis annis* avant son frère. Sot, Veyrard-Cosme, 2014, chap.18, p.44.
[2060] MGH, *Alcuini Epistolae*, p.40-41 (n°15), p.73-74 (n°32), p.127 (n°84), p. 248 (n°153), p.249 (n°154), p. 267-268 (n°165), p. 292-293 (n°177), p. 322-323 (n°195), p. 323-324 (n°196), p.354-

l'idéologie impériale carolingiennes et aurait été une des instigatrices, avec Alcuin, de l'élévation impériale de Charlemagne mais aussi de la réconciliation de Charlemagne avec ses fils et de la *divisio* de 806[2061].

Elle aurait été l'initiatrice de l'important rassemblement de reliques de Chelles, accroissant ainsi l'importance religieuse et le prestige du monastère dans la région[2062]. Surtout, on lui doit l'important développement du *scriptorium*[2063], la reconstruction du monastère avec l'édification d'une nouvelle abbatiale dédiée à Notre-Dame ainsi que de nouveaux bâtiments conventuels – travaux salués et encouragés par Alcuin lui-même (annexe doc.2)[2064].

Ainsi, Gisèle, très proche de son frère Charlemagne[2065], active dans la politique et l'idéologie impériale carolingienne, entreprend de faire de cette fondation mérovingienne, déjà prestigieuse, un établissement au rayonnement culturel important. Il s'agit, ici encore, d'une habile récupération d'un établissement mérovingien qui devient un des fers de lance de l'idéologie carolingienne.

Un autre exemple édifiant serait celui de l'abbaye de Corbie, elle aussi fondée par Bathilde, alors régente pendant la minorité de son fils Clotaire III (657-665), en 657/662 sur des terres du fisc royal[2066]. Pour L. Morelle, il s'agit, avec Chelles, de la première fondation monastique franque[2067] – jusque-là la royauté avait plutôt tendance à soutenir les projets des Grands et à participer à l'embellissement ou au développement d'une abbaye déjà existante. Dès sa fondation, Corbie est richement dotée par des nobles[2068] et surtout

357 (n°213), p. 357-358 (n°214), p. 359-360 (n°216), p. 371-372 (n°228) et p.419-420 (n°262). Garrison, 2004, p.319-331.

[2061] Nelson, 1990, p.75-85 ; Id.,1991, p.207-208 ; Id., 2002, p.279-280 ; Sanders, 1982, p.411-428.

[2062] Laporte, 1988, p.118.

[2063] McKitterick, 2008, p.61-62 et p.362-363.

[2064] MGH, *Alcuini Epistolae*, p.249 (n°154).

[2065] Sot, Veyrard-Cosme, 2014, chap.18, p.44.

[2066] Levillain, 1902, n°1, p.214 : « Igitur dum nos et precelsa genitrix nostra, domna Baldehildis regina, monasterio virorum in honore sancti Petri et Pauli, principum apostolorum et sancti Stephani protomartiris super fluvium Somna, in loco qui dicitur Corbeia quem Guntlandus quondam possederat et ad fiscum nostrum pervenerat ». Voir l'édition de B. Krusch (Krusch, 1906), p.367-372.

[2067] Morelle, 1997, p.211.

[2068] Kasten, 1986, p.118.

par la royauté – qui accorde également des privilèges fiscaux[2069]. La reine Bathilde fait construire à Corbie deux églises : Saints-Pierre-et-Paul et Saint-Étienne. Un *scriptorium* est établi et est actif dès le VIIe siècle comme en témoignent les manuscrits conservés de cette époque[2070]. L'abbaye sert également à l'évangélisation des populations de la région. Une école monastique est ensuite construite sous Érembert (†716)[2071]. Dès Charles Martel, Corbie se lie avec les Carolingiens ; l'abbé Grimon/Grimo est envoyé, entre 739 et 741, en ambassade à Rome, pour le compte du maire du palais[2072]. Grimo devient ensuite archevêque de Rouen en 744 et participe à la réforme de l'Église franque entreprise par Pépin le Bref et Chrodegang de Metz.

L'abbatiat de Corbie est, en grande majorité sous le règne de Charlemagne, détenu par Adalhard (780/781-815 puis 822-826) qui appartient à la famille royale carolingienne[2073]. À son époque, le rôle politique des abbés de Corbie est à son apogée. Adalhard est décrit comme un de ses premiers conseillers (*inter primos consiliaros*) de Charlemagne[2074] et entretient une relation épistolaire importante avec Alcuin[2075]. Sous Adalhard, le *scriptorium* devint l'un des plus importants du monde médiéval[2076] et une troisième église est construite sous le vocable de Saint-Jean[2077]. Charlemagne confirme alors les privilèges et l'immunité qui avaient été accordés à Corbie depuis l'époque de Bathilde[2078]. Il en a surtout fait un des fers de lance, depuis la Neustrie, de la christianisation de la Saxe[2079]. Ainsi, progressivement, cette prestigieuse fondation de la reine Bathilde, est récupérée par la famille carolingienne qui l'agrandit et en fait un des monastères les plus importants de son royaume.

[2069] MGH, *Diplomata*, n°96, p.246-248.
[2070] Laffite, Denoël, 2007, p.71-72 et p.122-124. Notons le manuscrit conservé à la Bnf, ms lat. 17655, de l'histoire des Francs de Grégoire de Tours daté de la fin du VIIe siècle.
[2071] Caron, 1994, p.32-38.
[2072] Laffite, Denoël, 2007, p.121 ; Cousin, 1963, p.24 ; Laporte, 1963, p.53-54.
[2073] Voir la notice biographique plus complète dans la synthèse (II. 1. c. i.).
[2074] MGH, Hincmar, chap. 3, 54.
[2075] MGH, Epp IV, n°176, p.291 ; Peltier, 1963, p.68-77.
[2076] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi*, p.367.
[2077] Foucher, 2007, p.79 ; BnF, ms. Lat. 12260, f°2.
[2078] Kasten, 1986, p.60.
[2079] MGH, *Translatio Viti,* chap.1 ; *Ibid.*, chap. 8, p.578 : « Adalhardus habuit voluntatem de constructione monasterii in Saxoniae partibus. »

Charlemagne s'est aussi intéressé au monastère de Saint-Maurice d'Agaune, dont la fondation– accompagnée d'une reconstruction de l'église – reviendrait, selon plusieurs sources, au prince et futur roi burgonde Sigismond[2080] qui le dota généreusement[2081]. Saint Maurice (originaire d'Égypte, le berceau du monachisme), dont la réputation de sainteté était largement répandue, avait acquis le statut de saint patron de la dynastie burgonde. Le monastère ainsi bâti sur ses reliques permettait à Sigismond de placer son royaume sous la protection du saint et de lui garantir, grâce à l'instauration de la *laus perennis*[2082], intégrité et prospérité jusqu'à la fin des temps[2083].

Charlemagne aurait couvert le monastère de Saint-Maurice d'Agaune de dons et de privilèges – notamment après l'épisode de sa vision : les saints martyrs thébains lui seraient apparus en songe alors qu'il séjournait à l'abbaye[2084]. En effet, le Trésor de Saint-Maurice contient une aiguière qui aurait été offerte par l'empereur et des chartes mentionnent aussi une table d'autel en or – aujourd'hui disparue[2085]. C'est certainement sous les abbatiats de Willicaire (ambassadeur de Charlemagne à Rome) puis d'Althée qui passait pour être un parent du souverain[2086] – tous deux évêques de Sion – que les travaux de l'abbaye sont commencés. Charlemagne n'a certainement pas commandé les reconstructions mais s'est assuré de sa fidélité par ses privilèges et ses dons. Il l'a par ce biais intégré à son réseau de monastères et à sa sphère d'influence. Ce contexte favorable et la présence d'abbés proches du pouvoir carolingien ont contribué à ce que des travaux soient entrepris. L'intérêt de cette récupération est multiple ; il s'agissait d'une fondation rattachée à la dynastie burgonde, contrôlant un des passages à travers les Alpes, et possédant les prestigieuses reliques de

[2080] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis libri historiarum*, III, chapitre VIII-IX. Il semblerait en revanche que la fondation ait eu lieu en 515 soit deux ans avant l'accession au trône de Sigismond, alors qu'il n'était encore que prince. ; MGH, *Marii episcopi Aventicensis chronica*, p.234 : « a. 515 Florentio et Anthemio. His consulibus monasterium Acauno a Sigismundo constructum est. »
[2081] MGH, *Gregorii episcopi Turonensis libri historiarum*, II, p.87 : « Ibique psallentium cotidianum instituit locumque tam in territuriis quam in reliquis rebus affluentissime dotavit. »
[2082] La liturgie est décrite « ad instar monasterii Agaunensium » dans la Geste de Dagobert. MGH, *Gesta Dagoberti,* p.414, chapitre 35.
[2083] Näf, 2005, p.100 ; Helvétius, 2015, p.117.
[2084] ASM. Copie du XVe-XVIIIe siècle, LIB 0/0/15/72.
[2085] Thurre, 1992 ; Claussen 2013, p.172-193 ; Antoine-König, 2014.
[2086] ASM. Copie du XVe-XVIIIe siècle, LIB 0/0/15/70, LIB 0/0/15/72.

saint Maurice qui faisaient alors du monastère un des plus importants centre de pèlerinage de la région[2087].

On peut également remarquer que des travaux sont entrepris dans d'anciennes fondations monastiques alors aux mains de proches du pouvoir carolingien comme Fontenelle/Saint-Wandrille, Saint-Vaast ou encore Saint-Ghislain. À Fontenelle/Saint-Wandrille en Neustrie, l'abbé Gervold (787/789-807 ?) était aussi le chapelain de la reine Bertrade de Laon. Il est aussi l'homme de confiance de Charlemagne, envoyé plusieurs fois en missions diplomatiques[2088] et collecteur des droits de douanes de Rouen et de Quentovic. Il est nommé un temps évêque d'Evreux en 785 avant de devenir abbé de Fontenelle en 787. Suivant ce vaste mouvement culturel et intellectuel impulsé par Charlemagne et ses conseillers, il crée une école monastique. Il fait aussi construire un chauffoir, une infirmerie pour les moines ainsi qu'un *sacrarium*[2089]. Il restaure également les toitures des églises. À Saint-Ghislain (Austrasie), en 808, Charlemagne aurait demandé à son parent Éléphas[2090], alors abbé du monastère, l'érection d'une nouvelle église sur le tombeau de saint Ghislain[2091]. À Saint-Vaast, la légende raconte qu'après l'incendie de 793, Charlemagne aurait ordonné, à l'abbé Radon (776-797) qui était aussi son chancelier, la reconstruction du monastère et l'édification de trois églises[2092]. Il y avait alors une église Saint-Vaast, une église Saint-Pierre et une église Notre-Dame. Alcuin participe à cette entreprise en rédigeant les inscriptions versifiées des autels[2093].

Ainsi, nous avons pu le remarquer, de nombreux monastères ont fait le choix de la monumentalité. Si dans certains cas, c'est l'église toute entière qui revêt des dimensions imposantes (Fulda et Centula/Saint-Riquier – avec plus de 80 mètres de long ; San Vincenzo al Volturno et Saint-Denis – avec environ 64 mètres de long), on a pu remarquer l'émergence d'une nouvelle formule, celle du massif occidental, encore en expérimentation pendant le règne de Charlemagne. L'exemple de Saint-Denis a démontré que la mise en

[2087] Paxton, 1993, p.104-105.
[2088] MGH, *Ex miraculis S. Wandregisili*, p.407.
[2089] MGH, *Gesta abbatum fontanellensium*, p.291-292.
[2090] Présenté comme son neveu.
[2091] Helvétius, 1994, p.218.
[2092] Mériaux, 2006, p.247 ; Treffort, 2004 ; Lestocquoy, 1943, p. 197-208.
[2093] Lettre d'Alcuin, n°296, p.454.

œuvre d'un massif et de la symbolique de la monumentalité a été réalisée afin de magnifier le pouvoir carolingien. On pourrait également rapporter cette interprétation aux autres grands édifices mentionnés ci-dessus, surtout à Centula/Saint-Riquier dont l'allégeance de son abbé à Charlemagne est évoquée dans ses propres écrits[2094]. Mais plus que la mise en scène du pouvoir royal, il s'agit surtout de celle du christianisme. Fulda a été fondée dans le but de servir de base missionnaire pour l'évangélisation des Saxons. Son architecture monumentale a forcément impressionné les populations. Aussi, c'est la force du christianisme qui s'expose à Fulda, implanté dans une région encore en majorité païenne.

À San Vincenzo al Volturno, il convient de demeurer plus prudent quant à l'interprétation du parti monumental. Le monastère, comme beaucoup d'autres, a obtenu de nombreux privilèges de Charlemagne[2095]. Il demeure pourtant tout aussi attaché à la cour bénéventaine qui le couvre de dons. Malgré cette position ambigüe, on ne peut pas douter du fait que le monastère fut intégré dans la sphère d'influence franque et a constitué un atout pour Charlemagne. Il s'agit du monastère le plus méridional ayant reçu l'immunité. Pour F. Marazzi, l'architecture de Saint-Vincent-Majeur et ses décors sont certes d'inspiration bénéventaine, campanienne voire romaine, mais l'aspect monumental et la conception du complexe doivent être mis en rapport avec la politique et l'influence carolingienne, qui ont permis au monastère de renforcer sa position sur le territoire. L'abbé Josué (et peut-être son prédécesseur Paul), certainement franc, aurait ainsi amorcé une ambitieuse campagne de transformation, alors poursuivie par ses successeurs. Surtout, le gigantisme de l'abbatiale (associée à l'*atrium*) doit être compris comme une volonté du monastère de marquer le territoire et de traduire architecturalement sa puissance et son hégémonie dans la région.

[2094] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre IV : « Ego igitur praescriptus Angilbertus […] ab omnipotente Deo et excellentissimo domno meo Karolo serenissimo Augusto, ad gubernandum commissum, auxiliante Domino, in melius reaedificare voluissem » et Chapitre VI : « Quinimo omnes unanimes sacrificium laudis Domino omnipotenti pro salute gloriosi Domini mei Augusti Karoli, proque regni ejus stabilitate continua devotione jugiter exhibeant. »
[2095] Bougard, 2008, p.555.

III. Interprétation politico-religieuse

B. Fonction religieuse des monastères sous le règne de Charlemagne

Comme il en a déjà été question dans le chapitre relatif aux interprétations du choix des implantations et des adjonctions, les monastères ont été les fers de lance de la christianisation, que ce soit dans des régions encore païennes (ou du moins en majorité) comme la Saxe, la Frise, les zones orientales de l'Austrasie et de la Bavière, ou dans des régions déjà christianisées, comme la Gaule et l'Italie[2096]. Le territoire sur lequel règne Charlemagne est vaste (Synthèse fig.19 et 20). Les peuples qu'il gouverne sont différents ; leurs usages, leurs langages, leur histoire sont différents. Aussi, pour le souverain, c'est la foi chrétienne qui doit être le ciment de son royaume[2097].

Les monastères – dont la fonction première est la prière – constituent ainsi, avec les évêchés, le premier maillage religieux qui quadrille et administre alors l'ensemble (Synthèse fig. 22 et 23). En outre, ils servent de bases missionnaires pour les prédicateurs[2098] et constituent, au cœur des zones rurales, des ancrages religieux destinés, entre autres, à répondre aux besoins spirituels de la population. Ils sont également les porte-paroles de la foi professée par Charlemagne lui-même.

1. Le maintien de la vraie foi et la querelle des adoptianistes

Charlemagne, dans son *Admonitio generalis* de 789, se présente comme le *rex* et *rector* de son royaume ; comprendre en cela qu'il dirige et corrige[2099]. Défenseur de l'Église et de la foi, il s'adresse dans son texte à tous : aux ordres religieux tout autant qu'aux dignités de la puissance séculière[2100]. Sa mission est d'assurer la conduite du peuple de Dieu jusqu'au Salut et au paradis[2101]. Il n'hésite pas pour cela à discuter de théologie et à s'introduire dans

[2096] Dubreucq, 1994, p.56.
[2097] Close, 2011, p.219.
[2098] Helvétius, 2015, p.65.
[2099] Depreux, 2002, p.721-753.
[2100] Iogna-Prat, 2012, p.110.
[2101] MGH, *Admonitio generalis*, préambule.

la gestion des affaires de l'Église. Il s'est déjà, d'une part, fermement opposé aux canons du concile de Nicée II de 787, dont les propos relatifs à la vénération des images avaient été mal traduits et passaient pour une invitation à l'adoration[2102]. Il commande alors à Théodulf d'Orléans les *Libri Carolini*, un traité théologique qui vise à réfuter les idées du concile.

D'autre part, rappelons qu'au concile de Chalcédoine de 451, il avait été proclamé que les natures divine et humaine étaient unies dans le Christ « sans confusion, sans changement, sans division et sans séparation »[2103]. Ainsi, le Christ était tout autant le Fils de Dieu que le fils né de la Vierge Marie. À partir des années 780, l'Église de Tolède enseigne une nouvelle doctrine christologique. F. Close précise que le credo trinitaire qui y était professé était une probable réponse aux réflexions jugées erronées de Migetius. Il s'agissait surtout d'une tentative de sauvegarde de la doctrine trinitaire nicéenne et non d'une nouvelle définition. Rapidement ses propos furent cependant considérés comme hérétiques – par les moines asturiens Beatus de Liébana et Etherius d'Osma, et par les Églises franque et romaine – qui y voyaient une résurgence de la doctrine nestorianiste qui professait le fait que le Christ n'était qu'un homme adopté par Dieu, au moment de son baptême. Il a depuis été démontré par John Cavadini que ce rejet n'est que le reflet d'une incompréhension totale voire d'une volonté réelle de ne pas chercher à comprendre ce qu'essayaient de prêcher les Espagnols[2104]. En tout cas, il reste que la doctrine défendue par Élipand prit de l'ampleur et renforça l'association des concepts d'incarnation et d'adoption. Elle fut introduite sur le territoire franc à la fin des années 780 par l'évêque Felix d'Urgel.

Mais, à cette époque, Charlemagne avait quant à lui l'ambition d'imposer sa vision ainsi que celle de ses théologiens (dont faisaient notamment partie Alcuin, Paulin d'Aquilée et Théodulf d'Orléans) et souhaitait confirmer sa fidélité et celle de son Église à la tradition patristique et conciliaire alors ainsi bousculée par les adoptianistes. Il prit donc la tête d'un mouvement de réflexion théologique qui fut pour lui l'occasion de démontrer son attachement à la foi trinitaire telle qu'elle avait été définie par le concile de Nicée I. Dès l'*Admonitio Generalis* de 789, Charlemagne impose aux prêtres et aux fidèles de son royaume l'enseignement de la foi en la Trinité[2105]. Dans ce capitulaire, le roi pose les bases de sa

[2102] Favier, 1999, p.398.
[2103] Close, 2011, p.46.
[2104] Cavadini, 1997, p.806-807 ; Close, 2011, p.51
[2105] *Admonitio generalis*, c.61, p.58 : « Primo omnium ut fides sanctae Trinitatis ».

réforme tant morale que religieuse du peuple franc, mais aussi de l'Église franque. L'adoptianisme menaçait en effet les principes voulus par Charlemagne, ceux d'un royaume orthodoxe et uni.

Alcuin devint l'un des principaux défenseurs du dogme soutenu par Charlemagne et, ainsi, le principal opposant des adoptianistes. La doctrine des évêques espagnols fut condamnée par les évêques francs et par Alcuin lors du concile de Francfort de 794 au cours duquel le roi exige des prêtres qu'ils soient capables de prêcher la Trinité. Après cela, Alcuin demeure attentif à d'éventuels signes d'un maintien de la croyance adoptianiste en Aquitaine et dans le sud de la Gaule. Pour cela, il fait appel à la vigilance des communautés monastiques de Septimanie et de la Marche d'Espagne. Il écrit, en 798, à l'une d'entre elles pour la mettre en garde contre la doctrine adoptianiste jugée erronée, et lui demande de transmettre une copie de sa présente lettre aux moines de Lérins[2106]. Il s'assure également que Benoît d'Aniane relaye ses admonitions aux autres abbés de Gothie[2107]. Il rédige alors un manuel de doctrine chrétienne destiné aux prédicateurs du royaume : le *De fide sanctae et individuae Trinitatis*[2108]. À cette époque, Leidrade (qui devait être nommé évêque de Lyon juste après), Benoît d'Aniane et Théodulf d'Orléans sont envoyés en mission en Provence et surtout en Septimanie, afin de constater l'éradication ou le maintien de la pratique adoptianiste[2109]. Pourtant, malgré sa condamnation de 794, Félix d'Urgel maintient sa position. L'archevêché de Tolède, étant quant à lui en dehors du royaume et de l'Église franque, Élipand échappe à leur jugement. En revanche, Félix d'Urgel, dont l'évêché se trouve dans la Marche d'Espagne, conquise par Charlemagne en 778, est dans le royaume franc. Il est de nouveau convoqué lors du concile d'Aix-la-Chapelle de 799, où il est destitué. Malgré l'échec de la conversion d'Élipand, Alcuin se réjouit du succès de celui de quelques 20 000 fidèles de l'archevêché de Tolède[2110].

Charlemagne s'immisce à nouveau dans les discussions théologiques lors des débats sur le *filioque* ; cela pendant le concile d'Aix-la-Chapelle de 809. Il s'oppose fermement à l'Église byzantine qui avait professé que le Saint-Esprit procédait « du Père par le Fils ». Il

---

[2106] MGH, *Alcuini Epistolae,* n°137, p.210-216.
[2107] Depreux, 1997, p.124-125 ; MGH, *Alcuini Epistolae*, n°205, p.340.
[2108] Close, 2011, p.270.
[2109] Depreux, 1997, p.287-288.
[2110] MGH, *Alcuini Epistolae,* n°208, p.345-346. Il s'agit d'une lettre qu'il écrit à son ami Arno/Arn de Salzbourg.

fait alors corriger le *credo* ainsi : le Saint-Esprit procède « du Père et du Fils », « qui ex Patre Filioque procedit »[2111]. La question du *filioque*, plus qu'une confrontation doctrinale avec Byzance, est surtout le résultat des débats entrepris lors de la crise adoptianiste[2112].

Benoît d'Aniane va assurer la mise en place de la réforme religieuse et liturgique en Aquitaine, en Septimanie et dans la Marche d'Espagne. Pour s'assurer que l'adoptianisme ne fasse plus d'adeptes dans la région tant auprès des prêtres, des moines que de la population, il fonde plusieurs monastères qu'il place sous la règle de saint Benoît. En uniformisant la pratique religieuse par la diffusion d'une seule règle, il participe également à la mise en place d'un mode de vie communautaire associée à une liturgie unique ; celle qui est soutenue par le pouvoir carolingien. Il devient un des principaux conseillers du jeune Louis d'Aquitaine qui l'appuie dans la diffusion de la règle bénédictine à travers toute la région et même au-delà. Son activité réformatrice est reconnue, et de nombreux dignitaires ecclésiastiques font appel à lui pour les appuyer dans la réforme de leurs établissements. On sait grâce à Ardon qu'Alcuin, en fondant Cormery, demande à Benoît de lui envoyer 20 moines afin d'y instaurer la règle bénédictine[2113]. Il en va de même avec Leidrade de Lyon pour le monastère de l'Île-Barbe et Théodulf d'Orléans pour celui de Saint-Mesmin de Micy[2114]. Benoît instaure la règle bénédictine dans plusieurs monastères à savoir : Aniane, Gellone, Caseneuve, Ménat, Saint-Savin, Saint-Maximin, Massay, Celleneuve mais aussi Marmoutier et Inda[2115]. Il fonde également le monastère de Castres vers 810 et encourage les moines d'Aniane à de nouvelles fondations comme Cruas vers 803/804. Ses disciples, Attilio de Saint-Thibéry et Aignan de Montolieu, poursuivent son œuvre et fondent des établissements monastiques en Aquitaine. Ce n'est qu'au concile d'Inden de 817 que sera prise la décision de prendre la règle de saint Benoît comme règle monastique unique pour l'empire. Comme les exemples ci-dessus le démontrent, elle est le fruit d'une longue période de réflexion et d'expérimentations mise en place sous Charlemagne et a pour but l'uniformisation des pratiques religieuses telle que le souverain la souhaitait[2116].

[2111] Foucher, 2007, p.76.
[2112] Close, 2011, p.257.
[2113] *Vita Benedicti*, chap.24.
[2114] Depreux, 1997, p. 125.
[2115] *Vita Benedicti*, chap.42.
[2116] Foucher, 2007, p.75.

Afin d'affirmer leur foi dans la doctrine trinitaire de Nicée I mais aussi leur fidélité à Charlemagne, plusieurs abbés et fondateurs de monastères du royaume tout entier ont joué sur la symbolique du chiffre 3, qui s'exprime dans l'architecture de leur complexe. On retrouve ainsi, en référence à la Trinité, des monastères se dotant de trois églises comme ceux de Centula/Saint-Riquier (églises Saint-Sauveur/Saint-Riquier, Notre-Dame-et-tous-les-apôtres, Saint-Benoît), d'Aniane (églises Saint-Sauveur, Notre-Dame et Saint-Jean-Baptiste), de Saint-Vaast (églises Saint-Vaast, Saint-Pierre et Notre-Dame[2117]), de Corbie (églises Saints-Pierre-et-Paul, Notre-Dame-Saint-Étienne, Saint-Jean[2118]), peut-être de Fleury/Saint-Benoît-sur-Loire (églises Saint-Benoît, Notre-Dame et peut-être Saint-André[2119]).

Il est intéressant de noter que Centula/Saint-Riquier, en plus de ses trois églises, possédait trois chapelles (dans son *atrium*)[2120], trente autels, trois *ciboria*, trois pupitres[2121] et accueillait 300 moines (d'après Angilbert)[2122]. Angilbert le dit lui-même : « Et comme tout le peuple des fidèles doit confesser, honorer, adorer de cœur et croire fermement la sainte et indivisible Trinité, nous nous sommes appliqué, avec l'aide du ciel et de notre dit seigneur empereur, à fonder, dans ce lieu, un témoignage de notre foi et, au nom du Dieu tout puissant, trois églises principales, avec toutes leurs dépendances »[2123].

[2117] Mériaux, 2006, p.247 ; Treffort, 2004 ; Lestocquoy, 1943, p. 197-208.
[2118] Levillain, 1902, n°1, p.214 : « monasterio virorum in honore sancti Petri et Pauli, principum apostolorum et sancti Stephani protomartiris » ; Foucher, 2007, p.79 ; BnF, ms. Lat. 12260, f°2 ; CCM, *Capitula*, p.454 : « De sedendo in sancta Maria vel in aliis locis ».
[2119] Bautier, Dufour, Davril, Donnat, 2004 ; Vergnolle, 1985 ; Erlande-Brandenburg, 1970, p. 75 ; Bautier, 1968, p.71-156.
[2120] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre X, p.67 : « In ecclesiis vero sanctorum angelorum Gabrielis, Mychaelis et Raphaelis altaria III. »
[2121] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre X, p.67 : « Quae fiunt simul altaria XXX, ciboria III, et lectoria III. »
[2122] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre XI, p.70-71 : « Quapropter CCC monachos in hoc sancto loco regulariter victuros […] Centum etiam pueros scholis […]. »
[2123] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, Chapitre VII, p.56 : « Quia igitur omnis plebs fidelium sanctissimam atque inseparabilem Trinitatem confiteri, venerari et mente colere firmiterque credere debet, secundum hujus fidei rationem in omnipotentis Dei nomine tres ecclesias principales cum membris ad se pertinentibus in hoc sancto loco, Domino cooperante et praedicto domino Augusto juvante, fundare studuimus.»

À Aniane aussi, on retrouve la symbolique de la Trinité. La communauté atteignait, sous l'abbatiat de Benoît, quelque trois cents individus[2124]. L'autel principal de l'abbatiale a été consacré à la Trinité[2125]. Il était entouré de trois autres autels, plus modestes, que l'on pourrait localiser dans les trois absides du chevet[2126]. En ce qui concerne le reste du mobilier liturgique de l'abbatiale, la *Vita Benedicti* rapporte que sept candélabres richement ornés, à l'instar de ceux fabriqués par Beseleël[2127], étaient disposés dans le sanctuaire ; que sept lampes comparables à celles de Salomon se trouvaient devant l'autel principal[2128] ; et que sept autres lampes d'argent, en forme de couronne, pendaient au-dessus du chœur[2129]. Ardon explique que la répétition de ce chiffre sept a une valeur symbolique, puisqu'il s'agit de la « représentation de la grâce septiforme du Saint Esprit » – une des trois hypostases de la Trinité[2130]. Porteur de cette symbolique, le monastère se voit comme le chef et le modèle des autres monastères de la région, et au-delà ; il se doit de répandre et de maintenir la vraie foi telle qu'elle a été définie par le souverain[2131].

Saint-Vaast, monastère fondé en 656 par l'évêque Aubert de Cambrai sur le site d'une église construite par le saint éponyme lui-même, subit un incendie en 793, qui ravage essentiellement son abbatiale. La reconstruction est entreprise par l'abbé Radon (776-797), chancelier du roi. La légende rapporte que Charlemagne aurait ordonné lui-même la construction de trois églises dans le complexe. Ainsi, en plus de l'abbatiale Saint-Vaast, sont construites les églises Saint-Pierre et Notre-Dame, dans lesquelles sont implantés 30

[2124] *Vita Benedicti*, fol. 7 v°, p.18 : « Ita ut plus quam trecenti fierent ».
[2125] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p. 13 : « sed in deifice Trinitatis […] nomine prefatam ecclesiam consecrare disposuit ».
[2126] *Vita Benedicti*, fol. 5 v°, p.13: « Tria denique altaria in eadem sunt dicata ecclesia vel baselica, unum videlicet in honore Sancti Michaelis archangeli, aliud in veneratione beatorum apostolorum Petri et Pauli, tercium in honore almi prothomartiris Stephani ».
[2127] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12: « Septem scilicet candelabra fabrili arte mirabiliter product […] quod Beseleel miro composuit studio ».
[2128] *Ibid.* : « Ante altare etiam septem dependunt lampades mire atque pulquerrime inestimabili fuse labore […] Salomoniaco dicuntur conflatae ».
[2129] *Ibid.* : « Alie tantumdem in choro dependunt lampades argentee, in modum corone ».
[2130] *Ibid.* : « In septem itaque altaria, in septem candelabra, et in septem lampades septiformis gratia Spiritus Sancti intelligitur ».
[2131] *Vita Benedicti*, fol. 5 v°, p. 12: «Cognoscat quisquis ille est, qui hanc cupit legere vel audire vitam, cunctorum hoc capud esse cenobiorum, non solum que Gotie in partibus constructa esse videntur, verum etiam et illorum que aliis in regionibus ea tempestate et deincebs per hujus exempla hedificata, atque de thesauris illius ditata, sicut inantea narratura est scedula ».

autels[2132]. L'intervention de Charlemagne est tout à fait probable étant donné son attachement au dogme trinitaire mais aussi sa relation avec l'abbé Radon.

Plus généralement, la construction de nefs à trois vaisseaux ou de chevets à trois absides doit également être comprise comme une référence à la Trinité. On constate ainsi que l'usage de la symbolique dans les lieux de culte est particulièrement attesté à l'époque carolingienne[2133], notamment lorsqu'à la tête du monastère on retrouve un lettré comme Benoît d'Aniane ou Angilbert. L'abbatiale est à la fois l'image de la Jérusalem céleste mais aussi celle du pouvoir et de la foi du souverain carolingien.

Le vocable du Sauveur se développe notablement à partir du règne de Charlemagne. Ici aussi, il convient de considérer le choix de ce vocable au regard du contexte religieux et politique. Comme nous l'avons mentionné précédemment, la lutte contre l'adoptianisme et sa vision de la Trinité a conduit Charlemagne à défendre et assurer la diffusion du dogme trinitaire selon les préceptes définis par Nicée I. Aussi, la dédicace au Sauveur que l'on rencontre à cette époque est, outre une allégeance au Christ, une référence au dogme professé par le roi et ses conseillers. Nous l'avons déjà évoqué, se trouve ce vocable dans tout le royaume, notamment à Gellone[2134], Aniane[2135], Fulda[2136], Werden[2137],

---

[2132] MGH, *Lettre d'Alcuin*, n°296, p.454 ; Mériaux, 2006, p.247 ; Treffort, 2004 ; Lestocquoy, 1943, p. 197-208.
[2133] Iogna-Prat, 2012, p.259-314.
[2134] BNF, ms. Lat. 12048, f° 276 r : « XVIII Kl. ian. […] dedicatio basilicae sancti saluatoris in gellone. » ; ADH, 1 J 1015 : « pro nos omnibus superius nominatos dono ad sacrosanctae basilice, qui est constructa in honore sancto Salvatore et sanctae Mariae semper virginis, seu S. Petri et S. Pauli, et S. Andrea, et S. Michaëlis, vel omnium apostolorum, in illa cella Gellonis. »
[2135] *Vita Benedicti*, fol. 5 r°, p.12 : « in honorem Domini et Salvatoris nostri ecclesiam pregrandem construere cepit » et p. 13 : « sed in deifice Trinitatis […] nomine prefatam ecclesiam consecrare disposuit. »
[2136] UBF, n°34, p. 61 : « ad monastirio noncupante Fulda, qui est constructus in honore sancti salvatoris, quem sanctus Bonefatius a novo construxit opere, ubi ipse praeciosus martyr corpore requie[scit] »
[2137] *Vita Liudgeri*, p.414 : « ut in loco nuncupato Werthina, ubi in hereditate propria ob habitaculum monachorum in honore sancti Salvatoris, sanctae Dei genitricis sanctique apostolorum principis Petri ipse construxit ecclesiam, eius sepeliretur corpus ».

Centula/Saint-Riquier[2138], Novalaise[2139], au Mont-Cassin[2140], à Chiemsee (vers 740-770)[2141], Neustadt-am-Main/Rorlach (769-772)[2142], Berg im Donaugau (avant 770)[2143], Paunat (vers 775 – également dédiée à saint Benoît et à la Trinité)[2144], Kremsmünster (777)[2145], Charroux (784)[2146], Baumerlenbach (avant 788)[2147], Herrieden (vers 790)[2148], Conques (vers 790/795)[2149], Spalt (792-810)[2150], Feuchtwangen (avant 817)[2151], Nevers (avant 886), peut-être à Montecchia di Crosara (deuxième moitié du VIIIe siècle / IXe siècle)[2152], et Saint-Florent-le-Viel (fin du VIIIe siècle)[2153]. À Lérins, des modifications ont été opérées sur la chapelle Saint-Sauveur entre la fin du VIIIe siècle et le début du IXe siècle. On sait que le monastère était informé de la position d'Alcuin et de la lutte contre l'adoptianisme, puisque Benoît d'Aniane leur aurait transmis une des lettres de ce dernier[2154]. Ainsi, pour un monastère, le choix du vocable du Sauveur pour son abbatiale est aussi une affirmation de

---

[2138] MGH, *Vita Richarii primigenia*, p.444.
[2139] MGH, *Chronicon Novaliciense*, II, p.82.
[2140] Carella, 2011, p.78-81. Une église Saint-Sauveur est édifiée par l'abbé Gisulf (796-817).
[2141] Untermann, 2013, p.49 ; MGH, *Diplomata*, n°162, p.219-220 : « monasterium virorum nomine Kieminseo […] quod est in honore domini et salvatoris nostri Iesu Christi constructum ».
[2142] Wagner, 2003, p.17-43 ; MGH, *Diplomata*, n°252, p.357-360 : « monasterium, quod vocatur Rorlacha sive Nuowenstat […] quos Bukardus episcopus […] adduxerat » ; « ecclesiam in honore Salvatoris nostri et sancte Marie matris ».
[2143] Bauer, Bauer, 1993, p.10 ; *Germania Benedictina*, Bayern, 1, p.329-330 ; MGH, *Concilium Dingolfingense*, p.97 (cité lors du synode de Dingolfing en 770).
[2144] Cottineau, 1935/1938, p.2223 ; Poupardin, Thomas, 1906 ; Charte de fondation de 804 : Voir Levillain, 1906 ; MGH, *Annales Bertiniani*, anno 849, p.37 (relate les destructions dans la région en 849).
[2145] Lexikon, 5, p.1486 ; MGH, *Bernardi liber de origine et ruina monasterii cremifanensis*, chap. 9, p.643 : « ad monasterium sancti Salvatoris, quod Chremsa nuncupatur ».
[2146] Barrière, 2006, p.302 ; Monsabert, 1910, p.56 : « cenobio curiam de Loa cum ecclesiae [..] Rotgerius comes cenobio Karrofensi cum suis et omnibus ad illas pertinentibus » (testament du comte Robert qui donne le monastère à l'abbaye de Charroux).
[2147] MGH, *Chronicon Laureshamense*, p.353-354: « in loco Alirinbach, id est basilicam qua est constructa in honorem sancti Salvatoris et sanctae Mariae vel caeterorum sanctorum ».
[2148] MGH, *Das Verbrüderungsbuch der Abtei Reichenau, Ortsregister*, p.226 : « monasterium Hasareod » ; MGH, *Diplomata Ludowici Germanici*, n°5, p.6 : « monasterio quod dicitur Hasereod, quod est constructum super fluvium Alomona in honore domini et salvatoris nostri Iesu Christi ».
[2149] Gobry, 2002 ; Cottineau, 1935/1938, p.860-862 ; Desjardins, 1879.
[2150] Brown, 2001, p.126 ; *Germania Benedictina*, *Bayern*, 3, p.2229.
[2151] *Germania Benedictina, Bayern*, 1, p.617-618.
[2152] Scudellaro, 2008 ; Caillet, 2004, p.53.
[2153] Cottineau, 1935/1938, p.2675-2677 ; Port, 1996, p.62-63.
[2154] MGH, *Alcuini Epistolae,* n°137, p.210-216.

fidélité non seulement au dogme de Nicée I mais aussi à la foi de Charlemagne. Prêcher la Trinité, c'était plaire au roi[2155].

2. Le culte des reliques

Le culte des corps saints se développe dès le IVe siècle, notamment sur les tombeaux des martyrs, et prend de l'ampleur à partir de la fin du Ve siècle et du début du VIe siècle. Plus tard, pendant le règne de Charlemagne, les monastères cherchent aussi à se doter de reliques, qu'il s'agisse de celles de saints locaux comme de saints romains. Cette pratique permet ainsi de s'assurer de la protection des saints tout en bénéficiant de leur prestige. Ainsi équipé, l'établissement devient également un véritable centre de pèlerinage qui attire autant les dons que les fidèles eux-mêmes.

Aussi, de nombreux monastères ont été fondés à l'emplacement même d'une sépulture vénérée. Les cas de Saint-Denis et de Saint-Maurice d'Agaune en sont les plus éloquents. Mais, dans le cas où il n'y a pas de sépulture et que l'on a affaire à une fondation *ex nihilo*, on observe qu'une des principales quêtes de l'abbé ou du fondateur est de doter le monastère de reliques, comme nous l'avons vu à Lorsch où Chrodegang fait venir des reliques de Rome dès sa fondation[2156]. Plus encore, à Centula/Saint-Riquier, Angilbert, qui possède déjà la sépulture du saint local et fondateur du monastère, Riquier, collecte une centaine de reliques supplémentaires[2157]. Il dit les avoir rassemblées avec ardeur grâce au concours de Charlemagne qui, outre le don de reliques qu'il conservait en son palais[2158], avait envoyé des légats pour en récupérer à Constantinople et Jérusalem, et surtout à Rome[2159]. Selon Angilbert, les papes Hadrien Ier et Léon III ainsi que de grands dignitaires ecclésiastiques auraient participé à cette collection en offrant des reliques de saints

[2155] Close, 2011, p.287-294.
[2156] Scholz, 2011, p.382.
[2157] Berger, 2004 ; Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Livre II, Chapitre V, *De reliquiis quas de diversis provintiis in hunc sanctum locum congregavit, et de capsis quibus habentur reconditae.*
[2158] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Livre II, Chapitre IX, p.62 : « seu etiam de sacro palatio quę per tempora ab anterioribus regibus, et postea a jam dicto domino meo maxime sunt congregatę, per ejus elemosinam, de omnibus partem habere, atque in hoc sancto loco condigne recondere meruimus. »
[2159] *Ibid.*: « de Constantinopoli vel Hierosolimis, per legatos illuc a Domino meo directos, ad nos usque delatas. »

romains[2160]. Le monastère de Fulda détenait quant à lui les reliques de saint Boniface, engendrant alors un important pèlerinage ; leur acquisition modifie même le vocable de l'abbatiale jusque-là exclusivement voué au Sauveur[2161]. Dans le monastère de Chelles, qui possède déjà les corps saints de Bathilde et de Bertille, l'abbesse Gisèle rassemble toute une collection de reliques[2162]. On y a dénombré 138 authentiques antérieurs à l'an 800 – associés à des reliques vraisemblablement rassemblées entre 750 et 810[2163]. Le monastère possédait également les reliques de sainte Pétronille, fille de saint Pierre, dont Gisèle contribue à développer le culte[2164]. En 780, Lullus récupère les reliques de saint Wigbert de Fritzlar, ancien disciple et missionnaire de saint Boniface probablement décédé vers 732/736[2165]. Elles sont transférées à Hersfeld dans un espace de l'église qualifié de magnifique et sont placées dans un reliquaire d'or et d'argent[2166]. Cette même abbaye détenait aussi des reliques de saints romains comme saint Maurice, saint Constantin, saint Cyrille, saint Decentius et de saints locaux comme saint Laurent, saint Florent, saint Justin et saint Juvinianus[2167]. Comme Werden qui détient la sépulture de son fondateur Liudger, Hersfeld récupère celle de Lullus. À Werden, le culte de saint Liudger est utilisé pour remplacer un ancien culte païen. La crypte hors œuvre dans laquelle il est inhumé a été construite à l'emplacement

---

[2160] *Ibid.*, Chapitre IX, p. 61-62 : « magno desiderio nimioque ardoris ardore sumus accensi, ut, secundum possibilitatem nostram, eodem Domino miserante, partem reliquiarum illorum sanctorum ad ornandas easdem sanctas Dei ecclesias adipisci mereremur. Quapropter totis visceribus totaque mentis intentione laborare contendimus, qualiter per auxilium omnipotentis Dei et adjutorium gloriosi domini mei magni imperatoris, de diversis partibus totius Christianitatis, quantas et quales, vel unde allatas, recondere in hoc sancto loco valuissemus, prout in consequentibus patet, id est inprimis de sancta Romana Ecclesia, largiente bonę memorię Adriano, summo pontifice, et post eum venerabili Leone […] deinde de Italia, Germania, Aquitania, Burgundia, atque Gallia a sanctissimis patribus, patriarchis videlicet, archiepiscopis, necnon et episcopis atque abbatibus, nobis directas ».
[2161] UBF, n°19, p.37-38, n°25, p.48-50 ; n°33, p.58, n°61, p.103-104.
[2162] Laporte, 1988, p.118.
[2163] *Ibid.*, p.V.
[2164] McKitterick, 2009.
[2165] Oswald, 1966, p.113.
[2166] *Vita Wigberti*, p.43 : « Ergo prefati fratres munus amplissimum sibi ab episcopo traditum monasterio Herolfesfeld celeres invexerunt, et a reliquis Dei servis illic exceptum, magnifice principe loco est in aecclesia conditum. Atque Lullus, annuente Magno Karlo, monumentum illius, quo more per Gallias Germaniamque ceterorum sanctorum visuntur, auro et argento necnon reliquis congruentibus metallis exornandum curavit […].»
[2167] Brower, 1612, p.153 ; MGH, *Vita Lulli*, *Appendix*, p.356-357.

d'un arbre qui était vénéré par les Saxons[2168]. Il s'agit là d'une prescription de Charlemagne même, qui ordonne, en 789, la destruction des arbres, pierres et fontaines qui font l'objet d'un culte païen[2169].

La vénération des saints locaux n'exclut évidemment par celle qui est due au Sauveur. Surtout, elle ne remplace pas le rite de l'Eucharistie, toujours au centre de la liturgie quelle qu'elle soit. Les exemples de Centula/Saint-Riquier et de Fulda en sont l'exemple. Chacun étant doté des reliques de son saint fondateur, disposées dans le pôle liturgique oriental, ils ont également fait l'objet de l'établissement d'un autre pôle, à l'ouest, voué au culte du Sauveur. Même à Saint-Denis, où le culte du saint éponyme est ancien et fait l'objet d'un important pèlerinage, l'autel principal est dédié au Sauveur[2170]. Dans d'autres cas que nous avons précédemment mentionnés, l'arrivée de précieuses reliques avait un impact tel que la titulature de l'abbatiale en était modifiée (Saint-Sauveur-Saint-Boniface de Fulda ; Saint-Nazaire de Lorsch[2171] ; Saint-Corbinian de Freising[2172] ; Saint-Castule de Moosburg[2173] ; Saint-Candide d'Innichen[2174] ; Saint-Sicaire de Brantôme[2175] ; et Sainte-Marie et Saint-Trophime d'Eschau qui change son vocable en Saintes-Sophie-Foi-Espérance-et-Charité[2176]).

Charlemagne a lui-même encouragé et participé à la dotation des monastères en reliques authentiques[2177] comme nous l'avons vu, plus haut, pour Centula/Saint-Riquier.

[2168] *Vita Liudgeri*, p.420 : « […] arborem quamdiu ibi stetit, diligenter observavit ; sed cum postea in usum ecclesiae quae ad occidentalem eius partem construebatur, praecisa esset, lapidem in eodem loco nemine alio sciente, pro signo huius rei infodit; qui ibidem, cum postea monumentum sancto viro foderetur, inventus et effosus est.» ; Isenberg, 1999, p.258 ; Angenendt, 2009, p.166-167.
[2169] MGH, *Admonitio generalis*, c.23.
[2170] Hincmar, I, chap.5 : «altare quod primum in honore(m) Domini Salvatoris dicatum est ».
[2171] Glöckner, 1929, chap.1, p. 267 : « Anno duodecimo regnante d(om)no nostro Pippino rege, sub die quarto idus iulii, ego Williswinda deo sacrata et filius meus Cancor comes, […] ideoque nos in dei nomine donamus ad sacrosanctam ecclesiam sancti Petri seu ceterorum sanctorum, que est constructa in loco nuncupato Lauresham in pago rhenense. »
[2172] Cazanove, 2015, p.76-77.
[2173] Dopsch, 2015, p.215 ; Bauer, Bauer, 1993, p.9-10 ; *Germania Benedictina*, Bayern, 2, p.1225-1227
[2174] Bauer, Bauer, 1993, p.9 ; *Germania Benedictina*, Österreich und Südtirol, 2, p.64-67.
[2175] Cottineau, 1935/1938, p.243 ; Besse, *Provinces ecclésiastiques d'Auch et de Bordeaux*, p.200-201.
[2176] MGH, *Notitia fundationis et restaurationis monasterii Ascoviensis*, p.955 ; Bornert, 2008, p.9-77.
[2177] À Thionville en 805, il met en garde contre la vénération des saints récemment inventés et non reconnus par les évêques.

Les abbayes d'Aniane[2178], de Gellone[2179], et de Niedermünster (Alsace)[2180] prétendent que le souverain leur aurait offert des reliques de la Vraie Croix. Ces affirmations ont cependant fait l'objet de débats – certaines étant considérées comme des légendes. Mais il est assuré que le roi légifère notamment sur la façon dont le culte des reliques et la liturgie dans un lieu possédant des reliques doivent être pratiqués. En 789, dans le capitulaire *Duplex legationis edictum*, il demande à ce que les moines prient à l'écart de l'emplacement même du corps du saint[2181]. Cette mesure a été prise afin que les moines comme les pèlerins ne se perturbent pas les uns les autres dans leurs prières et leurs dévotions[2182]. Ce précepte est repris dans le canon 15 du concile de Francfort de 794. Le souverain instaure également en 803 la pratique du serment prêté sur les reliques, ce qui confère un aspect sacré au serment en question[2183]. Ainsi, pour Charlemagne, le culte des reliques est extrêmement important ; il doit donc être encadré et commun à l'ensemble du royaume – à condition, bien sûr, que les reliques en question soient reconnues authentiques par les évêques.

Plus spécifiquement, il encourage le développement du culte de saint Denis et participe à la montée en puissance de l'abbaye détentrice de ses reliques[2184]. Les motivations de Charlemagne n'étaient, là, pas uniquement religieuses. Nous l'avons déjà évoqué, Saint-Denis était un lieu hautement associé à la dynastie mérovingienne (construction de Dagobert, fondation monastique par Bathilde, inhumation de plusieurs souverains mérovingiens). Il convenait alors de modifier cette affiliation, et d'associer désormais l'abbaye aux Carolingiens, placés ainsi directement dans la légitime continuité de leurs prédécesseurs. Ainsi, Saint-Denis est devenu le lieu du sacre des Carolingiens mais aussi le lieu d'inhumation des fondateurs de la dynastie : Pépin et sa femme Bertrade. Plus encore,

---

[2178] *Patrologiae*, 98, p. 1432 : « Caroli vero imperatoris […] Unam vero partem sibi reservavit, quam dedit Benedicto abbati sancti Salvatoris Anianensis archisterii, videlicet crucis Dominicae cum gemmis. » ; Chastang, 2001, p. 158.
[2179] *Vita Sancti Willelmi*, p.81 : « Haec dicens beatus Willelmus, et cunctis vale faciens, seque propere ab omnibus ac fortiter excutiens, exit de civitate, bajulans crucem in aenigmate, crucem vero Jesu-Christi in veritate, Rege Carolo dilecto suo domino diutius illum cum lacrymus deducente, Francorum exercitu cum dolore et gemitu, cunctaque multitudine cum longius, quoulque oportuit, prosequente. » ; Bozoky, 2004, p.79-84.
[2180] *Vita Odiliae*, p.24-50 ; Bornert, 2008, p.9-77.
[2181] MGH, *Duplex legationis edictum*, p. 63 : « Ut ubi corpora sanctorum requiescunt aliud oratorium habeatur, ubi fratres secrete possint orare. »
[2182] Geary, 1994, p.184.
[2183] MGH, *Capitularia regum Francorum*, I, 57, p.118.
[2184] Helvétius, 2015², p.33.

la construction d'une nouvelle abbatiale et l'édification d'un palais par Fardulphe pour Charlemagne ont participé à la nouvelle identité symbolique et visuelle de l'abbaye.

Une liturgie particulière s'est ainsi développée autour des reliques. Celles-ci en sont venues à constituer le fondement même du sanctuaire, en quelque sorte. Les corps saints étaient alors exposés et vénérés sous, dans ou devant le chœur même, qu'il soit oriental ou occidental. Ainsi, elles déterminent l'espace le plus sacré dans une église[2185]. Il est apparu que certains monastères maintiennent ou se dotent de plusieurs églises afin d'appliquer les préceptes de Charlemagne et du concile de Francfort, enjoignant la séparation du lieu où prient les moines de celui où se trouvent les corps saints. La petite église du Parvis de Saint-Maurice d'Agaune aurait ainsi pu accueillir les moines pour la prière perpétuelle tandis que les pèlerins se rendaient à l'abbatiale. D'autres moyens ont aussi été utilisés pour séparer ces espaces : le recours à des chancels, à des chevets doubles (voir plus bas pour Fulda et Centula/Saint-Riquier) ou encore à des cryptes – souvent de type annulaire ou parfois hors œuvre. À Saint-Denis et à Saint-Maurice d'Agaune, la présence des reliques des saints éponymes et leur vénération est ancienne. Elle est ravivée à l'époque de Charlemagne par de nouvelles constructions – à savoir des cryptes annulaires – insérées dans le bâti et qui ont justement pour fonction la mise en valeur des reliques et de leur culte, en plus de la gestion du flux des pèlerins. On peut, encore notamment évoquer, parmi les édifices dans lesquels on a eu recours aux cryptes pour installer et vénérer les reliques : San Vincenzo al Volturno, Farfa, Fulda et Werden ; et là également, cela permettait de dissocier les espaces cultuels spécifiques. Les reliques sont aussi, rappelons-le, indissociables du phénomène de pèlerinage qu'elles engendrent. Les églises de monastères qui se dotent ainsi de reliques deviennent d'importantes basiliques de pèlerinage à l'échelle de la région, voire, pour certaines, à celle de tout le monde carolingien.

La présence des corps saints a d'autre part incité à se faire inhumer au plus près de ceux-ci, *ad sanctos*, afin de bénéficier de leur protection après la mort[2186]. Les monastères qui en détenaient remplissaient ainsi une fonction funéraire. Mais l'inhumation dans les églises

[2185] Sapin, 2014, p.91.
[2186] Treffort, 1996, p.131.

a été très rapidement limitée. Il s'agissait toujours, en effet, de séparer la fonction funéraire du domaine du sacré, lié au sacrifice de l'Eucharistie. L'inhumation dans l'église devait donc revêtir un caractère exceptionnel ; ainsi seuls les grands dignitaires laïcs ou ecclésiastiques pouvaient en bénéficier. Au temps de Charlemagne, la pratique est encore plus réglementée. D'après son hagiographe, même Liudger, saint fondateur de Werden, aurait demandé à être inhumé à l'extérieur de l'église, dans une crypte hors œuvre, car « jamais, en effet, il n'avait consenti à ce qu'un corps humain soit enseveli dans son église consacrée »[2187]. Charlemagne fait même inhumer son père et sa mère dans un avant-corps occidental à l'abbatiale de Saint-Denis. Théodulf d'Orléans interdit même l'inhumation dans les églises de son diocèse, en 813[2188]. Le lieu de culte proprement dit doit ainsi être strictement séparé des zones funéraires, qui doivent quant à elles être cantonnées au cimetière, à l'*atrium* ou éventuellement, aux portes de l'église. Nous l'avons vu précédemment, des nombreuses inhumations ont été pratiquées dans les massifs, les porches et les *atria* des abbatiales carolingiennes. Nous avons également constaté que certains monastères à plusieurs églises en réservaient une spécialement pour cette fonction (Saint-Jean-Baptiste d'Aniane). Plusieurs prescriptions similaires à celle de Théodulf – dont celle du concile de Mâcon de 813 – seront à l'origine de la disparition de la fonction funéraire des églises entre les IXe et Xe siècles[2189].

Mais, il faut cependant noter au passage que, progressivement, c'est la prière, et non plus la proximité des reliques qui assure le salut. Ainsi, l'intercession des moines et leur prière jouent un rôle capital. On observe la diffusion de la pratique de la prière perpétuelle, la *laus perennis*, d'ailleurs déjà bien ancienne à Saint-Maurice d'Agaune et dans les monastères bourguignons[2190]. Elle sera notamment appliquée à Saint-Denis[2191] et à Centula/Saint-Riquier[2192]. Cette pratique a certainement eu une incidence sur la disposition des dortoirs dans le complexe. Pour des raisons de commodité, ils étaient ainsi construits directement

[2187] MGH, *Vita Liudgeri*, p.414 ; Treffort, 1996, p.138.
[2188] MGH, *Capitula episcoporum*, I, p.109.
[2189] Treffort, 1996, p.139 ; MGH, *Concilium Moguntinense*, c.52, p.273.
[2190] MGH, *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii scholastici*, IV, p.124 : « ad instar institutionis monasterii sanctorum Agauninsium […]monasterium Sancti Marcelli Gunthramnus institucionem firmandam curavit. » ; Helvétius, 2015, p.128.
[2191] La liturgie est décrite « ad instar monasterii Agaunensium » dans la Geste de Dagobert. MGH, *Gesta Dagoberti,* p.414, chapitre 35.
[2192] Dietler, 2013, p.28-29.

contre l'église, au plus près du chevet – un accès particulier était alors aménagé pour que les moines rejoignent l'office rapidement, même de nuit.

Un autel était souvent associé avec des reliques dont il portait le vocable. On observe alors une multiplication des autels dans un même édifice, et qui en structurent l'espace. Cela a déterminé la mise en place d'une nouvelle liturgie dite stationnale. Il s'agissait notamment de processions se déplaçant d'autel en autel à travers l'édifice, voire même entre les différents sanctuaires. L'*Institutio* d'Angilbert en livre l'exemple le plus fameux avec la grande procession de Pâques célébrant la « grâce septiforme » du Saint-Esprit (symbole déjà recherché à Aniane, comme nous l'avons évoqué plus haut)[2193]. Des portiques étaient construits pour diriger les processions et les pèlerins (Saint-Denis ; Saint-Maurice d'Agaune ; Farfa ; Centula/Saint-Riquier). Cette multiplicité des autels, et la structuration de l'espace par ces derniers et leurs reliques, est toujours attestée dans des édifices plus tardifs, comme Saint-Michel de Hildesheim, construit par Bernward vers l'an mil[2194].

Cette liturgie s'inspire de celle pratiquée à Rome. Angilbert, qui l'instaure dans son monastère, y a d'ailleurs séjourné trois fois. Bien que nous ne soyons pas aussi bien documentés pour les autres monastères, il paraît légitime d'imaginer que les monastères qui possédaient plusieurs autels et plusieurs sanctuaires ont procédés de même. D'autant plus que, pendant le règne de Charlemagne, Rome est considérée comme le modèle à suivre.

L'unité politique et religieuse du royaume telle que la voulaient Charlemagne et ses conseillers s'est faite par l'uniformisation – ou du moins sa tentative – de la doctrine à suivre, ainsi que de la liturgie à pratiquer ; et, pour cela, elles devaient être calquées sur le modèle romain, et plus précisément sur le modèle papal[2195]. En effet, la papauté a grandement contribué à cette réforme, surtout depuis qu'elle a forgée une alliance solide avec les Carolingiens qui se sont d'ailleurs positionnés en tant que « promoteurs de cette romanisation »[2196]. Ainsi, progressivement, le modèle romain s'est diffusé dans tout le monde franc ; mais il n'a cependant pas éradiqué les traditions liturgiques gallicanes

[2193] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, Appendice VI, p.300 : « Et ideo eos septenos ambulare decernimus ut in nostro opere gratiam septiformem Sancti Spiritus demonstremus ».
[2194] Héber-Suffrin, Wagner, 2011, p.42.
[2195] Raaijmakers, 2012, p.108.
[2196] Maître, 2015, p.377.

antérieures. Dans le royaume, se développe ainsi une liturgie hybride, comportant des éléments romains et francs ; le « chant grégorien » en devient l'illustration, dès les années 740-750. Déjà en 772, lors du concile de Neiching, les évêques sont sommés de s'assurer que les prêtres de leur diocèse prêchent selon le rite romain[2197]. Dans son *Admonitio generalis* de 789, Charlemagne souhaite que le chant romain s'impose à tous les clercs[2198]. Le concile de Francfort de 794 impose lors de la messe la pratique du baiser de paix ainsi que la récitation des dyptiques alors en vigueur dans la cité papale. Plus tard, lors des conciles de Rispach, de Freising et de Salzbourg sont décidés la célébration de quatre fêtes romaines dédiées à la Vierge[2199]. On remarquera que ses proches mettent tout en œuvre pour accomplir sa volonté, comme l'écrit Leidrade de Lyon (annexe doc.3) : dans sa lettre à Charlemagne des environs de 813, il lui rapporte comment il s'est attaché à redresser l'Église de Lyon, notamment en matière de liturgie ; et il déclare que, grâce à la générosité de Charlemagne, il a institué une psalmodie « où l'on suit, […], le rite du sacré palais ». Bien que liturgie à Saint-Denis au temps de Fulrad soit assez méconnue, il ne fait guère de doute qu'elle a été romanisée par celui-ci, lui qui a été le principal médiateur entre les Carolingiens et la papauté, comme en témoignent ses nombreuses missions à Rome. Cette évolution liturgique a pris un réel tournant lors de l'arrivée à Saint-Denis du pape Étienne II avec ses liturgistes et ses chantres. Nuançons cependant que le culte voué à saint Denis relève plutôt du caractère gallican de la liturgie alors menée[2200]. Surtout, rappelons que Charlemagne demande au pape Hadrien qu'il lui envoie un sacramentaire, ainsi qu'une compilation de lois régissant le droit de l'Église[2201]. La copie et la diffusion de ce recueil a été très importante pendant le règne de Charlemagne, comme l'attestent la conservation, encore aujourd'hui, de 80 exemplaires carolingiens. Cela témoigne du relatif succès de la pratique religieuse *more romano* dans le royaume. Au passage, notons d'ailleurs que se rapprocher de Rome, c'était aussi s'éloigner de Byzance et de son influence cultuelle, et préparer de ce fait la restauration de l'Empire d'Occident[2202].

[2197] Vogel, 1965, p.219.
[2198] MGH, *Admonitio generalis*, c.80, p.61.
[2199] Vogel, 1965, p.216.
[2200] Foley, 1990, p.270-271.
[2201] Bührer-Thierry, 2015, p.87.
[2202] Vogel, 1965, p.216.

Cette pratique liturgique *more romano* a eu une incidence sur l'architecture des monastères du royaume carolingien. L'*Ordo Romanus primus*, introduit en 750 déjà, faisait mention d'un célébrant se tournant régulièrement vers l'ouest, pendant l'office, pour faire face aux fidèles[2203]. Des églises sont alors construites ou reconstruites avec, à l'instar de Saint-Pierre de Rome, avec un chevet à l'ouest (Saint-Maurice d'Agaune ; Fulda ; Centula/Saint-Riquier). Dans ces abbatiales, les reliques du Sauveur et des saints Maurice et Boniface étaient toutes à l'ouest, et pouvaient ainsi être vénérées comme celles de saint Pierre dans la cité pontificale. Plus encore, à Fulda et à Centula/Saint-Riquier, où l'abbatiale possède toujours un pôle à l'est, les deux pôles paraissent bien constituer le résultat d'une hybridation des modèles romain et franc, associant comme on l'a vu plus haut une liturgie tournée vers le culte des reliques à celle de l'Eucharistie. Cela permet également d'appliquer les préceptes de Charlemagne et du concile de Francfort de 794, prônant la séparation de l'espace où prient les moines de celui où se trouvent les reliques et où se rendent les pèlerins. Cette occidentalisation du pôle liturgique se poursuit pendant le règne de Louis le Pieux comme en témoignent le plan de Saint-Gall mais aussi, plus tard, la cathédrale de Cologne. À Fulda, au début du règne de Louis le Pieux, le grand cloître occidental sera lui aussi construit *more romano*[2204]. Il convient cependant de nuancer l'impact de la diffusion de ce modèle ; car la majorité des églises ont continué à être construites avec un seul chœur à l'est. Les décors s'inspirent également des formes antiques comme le démontre parfaitement l'exemple de la Torhalle de Lorsch ou encore les nombreux remplois de colonnes et de chapiteaux antiques dans les églises des monastères ; pensons aux colonnes provenant d'un temple de Capoue et réutilisées à San Vincenzo al Volturno et[2205] mais aussi à celles placées dans la « chapelle » d'Aix-la-Chapelle.

Dans sa réforme liturgique, Charlemagne introduit aussi la pratique de fêtes de la Vierge Marie, comme à Rome[2206]. On a pu remarquer la récurrence de ce vocable dès avant

---

[2203] Heitz, 1995, p.58.
[2204] MGH, *Vita Eigilis*, p.231 : « quidam dederunt consilium, contra partem meridianam basilicae iuxta morem prioris ; quidam autem, Romano more contra plagam occidentalem satius poni, confirmant, propter vicinitatem martyris, qui in ea basilicae parte quiescit. »
[2205] *Chronicon Vulturnense*, I, p.220-221 : « […] ut illis concederet templum antiquissimum in territorio Capuano, quod maximis colupmnis et diversis lapidibus ab antiquis fuerat institutum in locum […]. »
[2206] Helvétius, 2015, p.69.

le règne de Charlemagne. Doit-on alors voir une influence de cette nouvelle liturgie également pendant son règne ? Le vocable est, en effet, très présent parmi les églises secondaires construites ou reconstruites à l'époque de Charlemagne, comme à Novalaise, San Vincenzo al Volturno, Centula/Saint-Riquier, à Saint-Vaast[2207], au Mont-Cassin[2208], à Saint-Benoît-sur-Loire[2209], à Saint-Thibéry[2210] et peut-être Ferrières-en-Gâtinais[2211]. Mais ce vocable surtout très utilisé pour les abbatiales modifiées ou construites à cette époque comme, entre autres, à Farfa, Chelles, Noirmoutier[2212], Nonantola[2213], Sainte-Marie in Cosmedin[2214], Hornbach[2215], Reichenau[2216], Manglieu[2217], Hamage[2218], Lagrasse[2219], Montjoy[2220], Caseneuve[2221], Arles-sur-Tech (fondation d'Amélie-les-Bains)[2222], Volx[2223], Ambronay[2224], Cruas[2225], Alloue[2226], Rossano[2227], Disentis[2228], Münsterscharzach[2229], et

[2207] Mériaux, 2006, p.247 ; Treffort, 2004 ; Lestocquoy, 1943, p. 197-208.
[2208] Carella, 2010, p.73-86.
[2209] Bautier, Dufour, Davril, Donnat, 2004 ; Vergnolle, 1985 ; Erlande-Brandenburg, 1970, p. 75 ; Bautier, 1968, p.71-156.
[2210] Durand, 2004, p.141-145.
[2211] Coulangeon, 2015.
[2212] MGH, *Notitia de servitio monasteriorum* (817), p.351 ; Cottineau, 1935/1938, p.2086 ; Archéologie médiévale, 1981 [en ligne].
[2213] Destefanis, 2015.
[2214] Caillet, 2004, p.55 ; Reekmans, 1989.
[2215] MGH, *Concilium Attiniacense* (762), p.73 : « Iacob epicopus de monasterio Gamundias » ; Oswald Schaefer Sennhauser, 1966.
[2216] MGH, *Diplomata*, n°232, p.317-319 : « Karoli, Pipini, qui maior domus dicebantur, in quibus continebantur multa predia et regalia dona, que, dum vixerunt, pro anima sua sancte Mariae Augensi tradiderunt. »
[2217] MGH, *Vita Boniti*, p.125-129 ; Cottineau, 1935/1938, p.1724 ; Mallay, 1838.
[2218] Louis, 2015 ; Louis, 2014.
[2219] Acte de fondation de 779 (conservé aux archives départementales de l'Aude : H 11) ; Bonnery, 2010, p.33-36 ; Magnou-Mortier, Magnou, 1996, p. 3-4.
[2220] Langlois, 2013, p.55-56.
[2221] Christian, 1949, p.48-56.
[2222] Chastang, 2008, p.143 ; Mallet, 2015, p.58-61.
[2223] *Gallia christiana*, I, col.440-442, n°2 ; Février, 1996, p.288 ; Cottineau, 1935/1938, p.3419.
[2224] Cottineau, 1935/1938, p.81.
[2225] Capitulaire de Louis le Pieux (816), p.224: « monasterium Crudatis » ; Cottineau, 1935/1938, p.925-926.
[2226] Barrière, 2006, p.302.
[2227] *Dodici secoli dell'Abbazia di S. Maria di Rosano*, 780/1980, 1981.
[2228] *Helvetia sacra*, III/1, p.474-512 ; Caillet, 2004, p.49 ; Bachrach, 2013, p.476.
[2229] *Germania Benedictina*, Bayern, 2, p.1385-1391.

peut-être Auxerre[2230], Sithiu/Saint-Bertin/Saint-Omer[2231], Nanteuil-en-Vallée[2232], Cabrières[2233], Simorre[2234], et Soissons[2235].

Ainsi, pour résumer, on peut considérer que dans le royaume puis l'empire franc, c'est Charlemagne qui décide de la manière de prier car l'unité religieuse concourt à l'unité du royaume dans son ensemble – unité par ailleurs conforme aux desseins divins[2236]. Pour cela, il a fallu établir un modèle à suivre, celui de Rome. Toutefois, notons que bien qu'il revendique son devoir d'intervention dans la défense de la foi, Charlemagne ne souhaite pas s'arroger le commandement suprême de l'Église au détriment de la papauté. Au contraire, il en reconnaît la souveraineté[2237].

Comme on l'a vu, les querelles dogmatiques et religieuses, que cela soit avec Byzance ou les adoptianistes ont été d'autant plus d'occasions pour Charlemagne d'affirmer sa vision du dogme et de la liturgie. Celle-ci est évidemment alimentée par des échanges avec ses conseillers ; mais, F. Close l'a démontré, c'est le souverain en personne qui prend position et exprime son intime conviction[2238]. Les monastères ont ainsi été les porteurs de sa réforme religieuse, déjà amorcée par Chrodegang de Metz et Pépin le Bref, et en ont favorisé la diffusion dans tout le territoire. Sous Charlemagne, la fonction religieuse des monastères prend ainsi un tournant. Ils se mettent au service du souverain et du dogme qu'il professe. Outre l'adoption d'une liturgie, leur fidélité s'est exprimée dans l'architecture, dans l'organisation des sanctuaires et des pôles liturgiques, dans l'aménagement des lieux de

[2230] Gaillard, Sapin, 2012.
[2231] MGH, *Diplomata*, n°59, p.86-87 : « Igitur venerabilis vir Hardradus abba de monasterio Sithiu, qui est in pago Tervaninse in honore sancte Marie […] et sancti Petro et Pauli apostolorum vel ceterorum domnorum sanctorum constructus » ; MGH, *Gesta Abbatum Sancti Bertini Sithiensium*, p.613.
[2232] Gobry, 2002 ; Cottineau, 1935/1938, p.2031.
[2233] MGH, *Notitia de servitio monasteriorum* (817), p.351: « monasterium sanctae Mariae Capariensis ».
[2234] MGH, *Capitulaire de Louis le Pieux* (816), p.225: « monasterium Cimorra » ; Cottineau, 1935/1938, p.3040.
[2235] Abbaye Sainte-Marie dont des vestiges de chancel du IXe siècle ont été retrouvés à proximité. Gaillard, Sapin, 2012 ; Stoclet, 1986, p.250-270 ; Thiébaut, 1971, p.202-203 ; Germain, 1675, II, p.131.
[2236] Depreux, 2002, paragraphe 2.
[2237] Close, 2011, p.217.
[2238] *Ibid.*, p.218.

sépulture, des systèmes de circulation pour les pèlerins, du mobilier liturgique ainsi que dans les vocables des églises.

III. Interprétation politico-religieuse

C. Un rayonnement culturel d'envergure

Nous l'avons déjà dit précédemment, Charlemagne, en tant que *rex* et *rector*, a l'ambition de mettre de l'ordre dans les affaires du royaume dont il entreprend la *renovatio*. En plus d'une réforme liturgique et religieuse, il souhaite corriger les mœurs et les pratiques de ses sujets – clercs comme laïcs[2239]. Afin de garantir l'efficacité de ses réformes, des missions d'évangélisation, mais aussi la bonne administration de son territoire, les agents de son État, le clergé, les comtes, tout comme les *missi* doivent être instruits. Cela signifie que chacun doit savoir lire afin de pouvoir prendre connaissance des ordres qui lui seront envoyés mais aussi écrire afin de rédiger des rapports[2240]. L'écrit est alors placé au centre de la réforme et en devient le principal outil. Comme du temps de l'empire romain, l'administration du royaume de Charlemagne se base sur ce *medium*. Il faut corriger le latin – pour s'assurer qu'il soit compris de tous –, les livres liturgiques venus de Rome et la Bible – pour qu'aucune erreur ne soit enseignée –, mais aussi les recopier – pour favoriser la diffusion de l'apprentissage et de la réforme. Le clergé doit lui-même pouvoir bénéficier d'un apprentissage grammatical et littéraire plus solide que celui dispensé aux laïcs[2241] ; cet apprentissage est basé sur les œuvres des auteurs classiques (Suétone, Cicéron, Virgile, Ovide etc.) notamment.

Avant l'arrivée au pouvoir de Charlemagne, la très grande majorité des lieux d'étude, des *scriptoria* comme des bibliothèques, se trouvaient dans les monastères (Synthèse fig.18). Aussi, Charlemagne tente d'amplifier ce potentiel en ordonnant, dans l'*Admonitio generalis* de 789 (au chapitre 72), que des écoles soient fondées non seulement dans les monastères mais aussi dans les évêchés ; décision qui avait déjà été prise par Tassilon III de Bavière en 772[2242]. Il s'adresse ainsi aux clercs : « corrigez scrupuleusement les psaumes, les notes, le chant, le comput, la grammaire et les livres religieux ; parce que souvent, ceux qui souhaitent bien prier Dieu le font mal à cause de livres non corrigés. Ne permettez pas que vos élèves

[2239] Depreux, 2002, paragraphe 10.
[2240] Laffitte, Denoël, 2007, p.35.
[2241] MGH, *Karoli epistola de litteris colendis*, p.78-79.
[2242] MGH, *Admonitio generalis*, p.59-60.

les altèrent, soit en les lisant, soit en les écrivant ; et s'il faut copier les Évangiles, le psautier ou le missel, que des hommes d'expérience les transcrivent avec le plus grand soin ». Cette décision prend de l'ampleur dans les années qui suivent puisqu'après 794, dans une lettre circulaire destinée aux abbés et aux évêques (mais dont seul l'exemplaire pour Baugulf, abbé de Fulda nous est parvenu), Charlemagne insiste à nouveau sur la nécessité que les clercs aient une éducation plus poussée[2243]. En 803, il invite d'autre part les parents à envoyer leurs enfants à l'école.

Rappelons ici que la nécessité pour un monastère de posséder des livres est indiquée dans la règle de saint Benoît, qui exhorte notamment les moines à faire des lectures régulières. À la tête des monastères mais aussi des évêchés se trouvent non seulement des membres de l'aristocratie mais aussi des lettrés, des clercs ou des laïcs ayant reçu une éducation solide. Ainsi, ces établissements se dotent d'importantes écoles, bibliothèques et parfois *scriptoria,* et deviennent de grands centres culturels au service du pouvoir carolingien et de ses réformes. Ils se développent essentiellement au cœur de l'empire, entre la Loire et le Rhin – le sud de la Gaule s'étant culturellement appauvri, à l'exception de la Septimanie[2244].

Les proches et les conseillers du roi, à commencer par Alcuin, diffusent l'ordre et tentent de l'appliquer chez eux. Théodulf d'Orléans demande ainsi, dans un capitulaire de 798, que des écoles soient construites dans chaque ville et village de son diocèse. Leidrade de Lyon, quant à lui, dans un compte-rendu pour Charlemagne, l'assure avoir développé l'activité de recopiage, et avoir fondé des écoles de lecteurs et de chantres, formés selon ce qui se pratique à la cour (annexe doc.3)[2245]. À Fontenelle/Saint-Wandrille, Gervold (787/789-807 ?) crée une école et acquiert de nombreux manuscrits pour enrichir sa bibliothèque[2246]. Soutenant également la réforme liturgique de Charlemagne, il fait recopier

[2243] MGH, *Karoli epistola de litteris colendis*, p.78-79.
[2244] Bührer-Thierry, 2015, p.96.
[2245] *Lettre de Leidrade à Charlemagne.*
[2246] MGH, *Gesta abbatum Fontanellensium*, p.292 : « De libris vero pentatheucum Moysi codicem unum, minorum prophetarum codicem unum, expositio beati Augustini in evangelium Ioannis codices duos, librum enchiridion sancti Augustini codicem unum, homiliare diversorum auctorum volumen unum.» et « Scholam in eodem coenobio esse instituit, quoniam omnes pene ignaros literarum invenit, ac de diversis locis plurimum Christi gregem aggregavit, optimisque cantilenae sonis, quantum temporis ordo sinebat, edocuit. Erat enim praedatus Gervoldus,

des ouvrages venus de Rome[2247]. Benoît d'Aniane institue à Aniane même une école fréquentée par nombreux « savants » ainsi qu'une bibliothèque détenant une multitude de manuscrits[2248].

À Corbie, l'école monastique, qui était aussi ouverte aux laïcs, existait depuis le début du VIIIe siècle[2249]. Dès les abbatiats de Grimon/Grimo et surtout de Leutchar/Leutchaire (751-768), le *scriptorium* de Corbie devient le lieu d'élaboration d'une nouvelle forme d'écriture, la précaroline[2250]. Maurdramne, abbé de Corbie de 772 à 781, est par ailleurs l'auteur de la première révision de la Bible. Puis, sous Adalhard (780/781-815 puis 822-826), le *scriptorium* devint l'un des plus importants du monde médiéval[2251]. Par sa volonté de réforme de l'écriture (dont le développement de l'écriture dite a-b), Adalhard s'inscrit dans la politique de ses prédécesseurs et dans celle de Charlemagne lui-même[2252]. Il agrandit la collection de manuscrits de Corbie[2253] ; ainsi, vers 800, la bibliothèque du monastère en possédait environ 84[2254]. Enfin, Adalhard et Charlemagne font de Corbie un centre de formation pour les évangélisateurs de la Saxe[2255].

Saint-Riquier possédait aussi une bibliothèque, instituée par Angilbert et riche de plus de 200 livres[2256]. Elle était associée à un important *scriptorium*. L'école créée par Angilbert aurait accueilli environ 100 enfants qui, regroupés en chœurs, chantaient pendant les offices[2257].

---

quanquam aliarum literarum non nimium gnarus, cantilenae tamen artis peritus, vocisque suavitate ac excellentia non egenus ».

[2247] Atsma, 1989, 2, p.301 et 314.

[2248] *Ibid.*, fol. 5 v°, p.14 : « Instituit cantores, docuit lectores, habuit gramaticos, et scientia scripturarum peritos, de quibus etiam quidam post fuere episcopi. Adgregavit librorum multidinem. »

[2249] Héliot, 1957, p. 27.

[2250] Laffite, Denoël, 2007, p.121.

[2251] CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi*, p.367.

[2252] Bischoff, 1981, p.1-4.

[2253] Ibid., 1981², p.165.

[2254] Winter, 1972, p.3.

[2255] MGH, *Translatio Viti,* chap.1 ; *Ibid.*, chap. 8, p.578 : « Adalhardus habuit voluntatem de constructione monasterii in Saxoniae partibus. »

[2256] Lot, Hariulf, *Chronique de Saint-Riquier*, II, chapitre X, p.69 « De libris, Evangelium auro scriptum cum tabulis argenteis auro et lapidibus preciosis mirifice paratum I, aliud evangelium plenarium I. De aliis libris volumina CC. »

[2257] Ibid. : « Centum etiam pueros scholis erudiendos sub eodem habitu et victu statuimus, qui fratribus per tres choros divisis in auxilium psallendi et canendi intersint ».

En tant que fille et sœur de roi, Gisèle de Chelles a bénéficié d'une éducation particulière, et a notamment appris le grec[2258] ; éducation qui a eu un impact sur la production de manuscrits du *scriptorium*, plus importante sous son abbatiat. La pratique du grec au monastère est d'ailleurs avérée dans le sacramentaire gélasien dit *Vaticanus Reginensis 316*[2259].

De nombreux centres sont ainsi créés ou se développent. Ainsi à Gellone, certainement dès sa fondation par Guilhem ; à Fulda sous Baugulf (779-802), Ratgar (802-817) puis, plus tard, sous Raban Maur (822-842) ; à Lorsch sous Richbod (784-804) ; à Saint-Martin de Tours du temps d'Alcuin ; à Reichenau sous l'abbé Waldo (796-806) puis sous Heito (806-823) ; à Echternach sous Béornrad (775-797) ; à Freising au temps d'Aribon (764-783) ; à Salzbourg sous Arno (785-821) ; mais aussi à Saint-Alban de Mayence, à Hersfeld, à Soissons, à Laon, au Mont-Cassin, à Ratisbonne, , à Strasbourg (Synthèse fig. 18). En particulier, pendant le règne de Charlemagne, les abbés s'efforcent de développer leur bibliothèque en acquérant le plus d'ouvrages liturgiques et religieux possible ; ce fut par exemple le cas de l'abbé Benoît (802-815) de Farfa, qui offrit à son abbaye tant de livres que de nouveaux objets liturgiques[2260]. Ces grands centres religieux s'échangent également des livres entre eux. On sait ainsi que le monastère de Chelles envoya des manuscrits issus de son *scriptorium* à des monastères en Bavière ; en retour, des reliques de Germanie lui ont été offertes[2261]. Angilbert de Centula/Saint-Riquier et Alcuin s'envoyaient aussi des livres, comme celui de l'Histoire des Goths de Jordanès[2262]. Et plus que des manuscrits, ce sont aussi d'ailleurs des idées qui circulaient entre toutes ces abbayes.

En effet, la circulation des personnes (et surtout des lettrés) garantissait celle des idées de la réforme. Déjà, à la cour de Charlemagne, les lettrés d'horizons différents étaient accueillis : l'illustre parfaitement la présence d'Alcuin d'origine anglo-saxonne, à côté duquel se réunissent Théodulf d'Orléans, d'origine wisigothe, et les lombards Paul Diacre, Pierre

[2258] Helvétius, 2015, p.165.
[2259] McKitterick, 2008, p.61-62 et p.362-363 ; Bischoff, 1957.
[2260] *Chronicon farfense,* I, p.21 : « devotus ad suam fratrumque salute, necnon et in exterioribus ornamentis que ad cultum ecclesiae utilia videntur, ita ut in libris et altaris vestibus atque diversis utensilibus construendis nimis sagacissimus esset, ut usque ad presens ex parte apparet ».
[2261] Laporte, 1988, p.4.
[2262] Peltier, 1963, p.73-77.

de Pise, et Paulin d'Aquilée ; tous attirés par le puissant rayonnement politique de la cour franque et de son souverain[2263]. Les Anglo-Saxons avaient la réputation d'être les meilleurs grammairiens de leur temps, tandis que les Irlandais excellaient dans la connaissance du *quadrivium*. Ainsi, à la cour de Charlemagne, on observe la fusion de toutes ces cultures, le tout sous la référence constante à la culture latine classique au service du christianisme[2264].

Les écoles monastiques, elles aussi, ont constitué non seulement des lieux d'étude et de formation, mais encore d'échanges. Les élèves étaient en effet envoyés dans différents monastères ainsi qu'à l'école du Palais pour parfaire leur éducation. Un véritable réseau se tissait alors entre ces milieux. Rappelons que Pépin le Bref, Carloman et Charlemagne ont d'ailleurs été éduqué à Saint-Denis. Alcuin forme depuis l'école de Tours ou depuis celle du palais de nombreux lettrés du royaume dont Angilbert, Leidrade de Lyon ainsi que Raban Maur et Éginhard, confiés à lui par les abbés Baugulf et Ratgar de Fulda. Dans d'autres cas, Alcuin envoie ses disciples en soutien. Dans une lettre à Gisèle, à propos de sa gestion du monastère, il la félicite de « s'occuper des livres » (annexe doc.2)[2265]. Il lui propose ensuite son aide et lui recommande celle d'un garçon nommé Fridigisus. Il s'agit certainement du disciple d'Alcuin, originaire d'York. On peut supposer que celui-ci assistait l'abbesse au *scriptorium*, à la bibliothèque ou encore, plus généralement, dans l'étude des textes.

Nous avons pu constater les liens tissés entre tous ces abbés. Ils rendent des comptes à Alcuin ou à Charlemagne, comme le prouve la lettre de Leidrade à ce dernier dans laquelle il lui explique comment il a mis en œuvre la réforme à Lyon[2266]. Plus encore, Alcuin est en contact, nous l'avons vu, avec presque tous les abbés et évêques des grands centres de son temps. Il prend de leurs nouvelles, s'assure de l'application de la réforme et, surtout, n'hésite pas à les encourager. Charlemagne, pour sa part, multiplie les capitulaires, y dictant les

[2263] Depreux, 2002, paragraphe 2.
[2264] Bührer-Thierry, 2015, p.99.
[2265] MGH, *Alcuini Epistolae*, p.249 (n°154) : « Placet mihi valde labor vester in sanctae Dei genetricis ecclesiae exaltatione et in librorum consideratione. Unde in his laboribus, quantum poterimus, vestram sollertiam adiuvare gaudemus. Et puer Fridigisus secundum temporis oportunitatem vobis ferat auxilium. Vester vero profectus in Deo adiuvante misericordia diligentissime studeas ».
[2266] Lettre de Leidrade à Charlemagne (MGH, *Leidradi Epistolae*, n°30)

préceptes et les pratiques à suivre. Mais ces réitérations témoignent aussi de la difficulté de la mise en œuvre de cette *renovatio*.

Enfin, pour en terminer avec ce sujet, insistons bien sur le fait que, comme l'a souligné P. Depreux, la réforme de Charlemagne concernant l'éducation est conditionnée par sa finalité eschatologique et ne saurait donc être considérée à part de la réforme liturgique et religieuse menée en parallèle[2267]. Toutes cette *correctio*, cette volonté d'uniformisation et d'unité sont menées dans un seul but : le Salut du peuple.

[2267] Depreux, 2002, paragraphe 9.

Conclusion

La présente étude avait pour mission d'évaluer les éventuels particularismes et les caractéristiques architecturales des monastères construits ou reconstruits sous Charlemagne. Les limites chronologiques ainsi strictement définies devaient permettre de déterminer s'il y a eu une authentique tendance architecturale propre à ce règne. Cela nous a également amené à considérer une possible intervention de la part du souverain et de ses conseillers dans les choix d'implantation des monastères ou de leurs reconstructions, ainsi que dans le choix des vocables, des aménagements liturgiques ou des partis architecturaux ; intervention qui aurait pu être plus ou moins directe.

Nous avons reconnu dans un premier temps que certaines régions bénéficiaient déjà d'une riche implantation monastique (Neustrie ; Austrasie ; Bourgogne) contrairement à d'autres dont la christianisation avait été plus tardive voire inexistante (Saxe ; Frise) ou parce que la conquête franque était plus récente (Aquitaine ; Septimanie). Pendant le règne de Charlemagne, il apparaît que des centaines de monastères ont été fondés ou modifiés ; davantage de fondations ont été comptabilisées dans les régions jusque-là pauvres en monastères et, logiquement, davantage de reconstructions ont été dénombrées dans les régions qui en possédaient déjà de longue date[2268].

Surtout, nous avons relevé l'étendue du réseau de personnalités qui s'était constitué autour de Charlemagne et, en particulier, d'Alcuin[2269]. Ses membres ont été les principaux instigateurs de ces fondations et de ces reconstructions. Il s'agit de membres du clergé, abbés, évêques, et missionnaires ou bien de comtes qui ont été, pour la plupart, nommés par Charlemagne en tant *missi*, et/ou qui ont été des disciples d'Alcuin ou de Benoît d'Aniane. Une grande partie d'entre eux correspondait avec Alcuin ou directement avec Charlemagne ; on a ainsi pu voir que Leidrade rendait des comptes au souverain sur sa politique religieuse et son implication dans la reconstruction des monastères de Lyon (annexe doc. 3) ; ou encore comment Alcuin encourageait Gisèle à poursuivre l'édification d'une nouvelle abbatiale et à développer le *scriptorium* de Chelles (annexe doc.2).

[2268] Dubreucq, 1994, p.56.
[2269] Garrison, 2004, p.319-331.

Ce même réseau a participé à la diffusion de la réforme religieuse de Charlemagne en adaptant l'architecture et l'organisation structurelle de leur monastère aux préceptes alors dictés.

Déjà impulsée par Pépin le Bref et Chrodegang de Metz, cette réforme religieuse s'est faite dans le cadre de la *renovatio* de l'empire souhaitée par Charlemagne et en a constitué l'axe principal. Elle a accompagné l'autre mission primordiale que s'était fixée le souverain : l'expansion de la Chrétienté et l'unité du royaume. Ainsi, les monastères ont constitué autant de bases missionnaires dans les régions à évangéliser comme la Saxe et la Frise que de garants de la vraie foi, telle que Charlemagne l'avait définie, notamment en Aquitaine et en Septimanie où la doctrine adoptianiste était répandue[2270].

On a ainsi pu constater le lien entre la récurrence du chiffre trois dans les partis architecturaux (trois églises ; trois autels ; 300 moines etc.), et entre le vocable du Sauveur choisi à cette époque pour des abbatiales ou des pôles liturgiques occidentaux, et la doctrine trinitaire professée par Charlemagne et ses conseillers (qui, rappelons-le, confirmait la place du Christ au sein de la Trinité telle que le concile de Nicée I l'avait fixée)[2271]. En soulignant la référence au modèle romain, nous avons également pu constater que le principe de l'adoption d'une liturgie (*more romano* donc) a contribué au développement de chevets occidentaux, et à la multiplication des autels (et parfois même des sanctuaires) dans le cadre de pratiques liturgiques stationnales[2272]. Ainsi, les formes romaines et plus généralement antiques/paléochrétiennes étaient alors reprises et adaptés au sein des complexes monastiques francs : il s'agit des chevets occidentaux évoqués ci-dessus, des cryptes annulaires, des basiliques à plusieurs vaisseaux et à transept, des *atria* et, par extension (ou, partiellement, dérivation), des cloîtres.

On a aussi montré que les monastères constituaient des ancrages politiques et stratégiques pour le pouvoir en place. Outre d'importants centres économiques, ils étaient des centres culturels et religieux d'envergure ; cela-même ceux, qui avaient été fondés par les Mérovingiens, et dont la captation par les Carolingiens participait à la légitimation de leur dynastie (Saint-Denis surtout, mais aussi Chelles et Corbie).

[2270] Helvétius, 2015, p.65.
[2271] Close, 2011, p.287-294.
[2272] Heitz, 1980 ; Heitz, 1995, p.58.

De nouvelles formes et partis architecturaux se sont développés à partir du règne de Charlemagne, comme les façades et massifs occidentaux ainsi que, plus généralement, les églises aux proportions monumentales. Cette monumentalité symbolisait, outre la puissance carolingienne, celle du monastère sur sa région et, plus largement encore, celle du christianisme.

L'application de cette réforme a également déterminé l'émergence de plusieurs écoles, bibliothèques et *scriptoria* monastiques afin d'en assurer la diffusion.

Pourtant, l'impact de cette réforme et de cette uniformisation a dû être nuancé : en effet, les particularismes régionaux se maintenaient (Bénévent ; régions alpines ; zones pyrénéennes etc.). Surtout, la réforme religieuse et les changements architecturaux et structurels qu'elle induisait n'ont pas été appliqués à la lettre ; et Charlemagne le constatait déjà dans un capitulaire de la fin de son règne : « au sujet de ces chapitres et de tous les autres, que nous avons expédiés depuis de nombreuses années de par notre royaume, nous voulons à présent apprendre pleinement par nos envoyés ce qui, parmi ces décisions, a été accompli ; nous voulons savoir qui les observe et qui les méprise et les néglige, pour savoir ce qu'il faut faire de ceux qui, durant tant d'années, méprisèrent les préceptes de Dieu et notre décision. »[2273].

Ainsi, et dans le cadre d'une autre étude, on pourrait s'interroger de la même manière pour les complexes cathédraux pendant le règne de Charlemagne, étudier leur implantation, leurs formes, leurs fonctions, les personnalités à l'initiative de leur fondation ou de leur reconstruction, et leur implication dans la réforme et la politique du souverain. Aussi, et comme le règne de Charlemagne constitue une période charnière dans l'architecture monastique – celle où de nombreuses formes ont été expérimentées, et ce dans tout le royaume –, il serait également intéressant de reporter le même questionnement aux monastères fondés ou modifiés pendant le règne de son fils Louis le Pieux, et de voir ainsi quels partis architecturaux se sont le plus diffusés (et comment) et si l'uniformisation s'est alors davantage imposée.

[2273] Depreux, 2002.

Bibliographie générale

N.B. : les bibliographies particulières de chaque site étudié individuellement figurent à la suite des notices correspondantes dans le volume catalogue.

Sources

Acht, 1968
Acht Peter, *Mainzer Urkundenbuch 2 : Die Urkunden seit dem Tode Erzbischof Adalberts I (1137) bis zum Tode Ezbischof Konrads (1200), 1: 1137-1175*, Darmstadt, 1968.

Acta sanctorum Junii
Janninck Conrad, Baert François (éd.), *Acta sanctorum Junii*, I, Paris/Rome, 1867.

Annales ordinis Sancti Benedicti
Mabillon Jean (éd.), *Annales ordinis Sancti Benedicti*, Paris, 1703-1739.

BHL
Société des Bollandistes, *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*, Bruxelles, 1898-1901, *Supplementum*, 1911, *Novum supplementum*, 1986.

Bitterauf, 1905/1909
Bitterauf Theodor (éd.), *Die Traditionen des Hochschtifts Freising*, 2, Munich, 1905/1909.

Böhmer/Will, 1877
Böhmer Johann Friedrich, Will Cornelius (éd.), *Regesten zur Geschicthe der Mainzer Erzbischöfe von Bonifatius bis Uriel von Gemmingen 742?-1514,* Innsbruck, 1877-1886.

Bosc, 1797
Bosc Louis Charles Paul, *Mémoires pour servir l'histoire du Rouergue*, II, Rodez, 1797.

Brackmann, 1927
Brackmann Albert (éd.), *Germania Pontificia, 2, partie II : Helvetia Pontificia*, Berlin, 1927, p.135-147.

Bulteau, 1684
Bulteau Louis, *Abrégé de l'ordre de saint Benoît*, Paris, 1684.

Capelle, 1958
Capelle Bernard, « Le pape Léon II et le «filioque » », dans *1054-1954. L'église et les églises. Neuf siècles de douloureuse séparation entre l'Orient et l'Occident. Études et travaux sur l'unité chrétienne offerts à Dom Lambert Beauduin*, 1, Chevetogne, 1958, p.309-322.

CCM, *Statuta seu Brevia Adalhardi*

Semmler Josepf (éd.), Adalhard, *Statuta seu Brevia Adalhardi abbatis Corbeiensis*, dans *Corpus Consuetudinum Monasticarum*, 1, Siegburg, 1963, p.365-408.

Chartae latinae antiquiores
Atsma Hartmut, Vezin Jean (éd.), *Chartae latinae antiquiores*, XV, Zurich, 1986.

Codex Eberhardi
Meyer zu Ermgassen Heinrich (éd.), *Der Codex Eberhardi des Klosters Fulda*, Marburg, 1995/2007.

Codex Ratisbonensis
Ried Thomas (éd.), *Codex chronologico diplomaticus episcopatus Ratisbonensis*, Ratisbonne, 1816.

Diekamp, 1881
Diekamp Wilhelm, *Die Vitae Sancti Liudgeri*, Münster, 1881

Dronke, 1844
Dronke Ernst Friedrich Johann, *Traditiones et antiquitates Fuldenses*, Fulda, 1844.

Ex Vita Sancti Lebuini
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), Hucbaldo, « Ex Vita Sancti Lebuini », *Scriptores*, 2, p.360-364.

Forstner, 1974
Forstner Karl (éd.), *Das Verbrüderungsbuch von St. Peter in Salzburg: Vollständige Faksimile-Ausgabe im Originalformat der Handschrift A 1 aus dem Archiv von St. Peter in Salzburg*, Graz, 1974.

Foy, 1765
Foy Louis Etienne de (éd.), *Notice des diplômes, des chartes et des actes relatifs à l'histoire de l'histoire de France*, I, Paris, 1765.

Gallia Christiana
Albanès Joseph Hyacinthe (éd.), *Gallia christiana novissima: histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France; accompagnée des documents authentiques recueillis dans les registres du Vatican et les archives locales,* 1899-1920.

Germain, 1675
Germain Michel, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons, de l'ordre de saint Benoît, divisée en quatre livres. Avec les preuves, et plusieurs titres, tirez des archives de cette abbaye*, Paris, 1675.

Grégoire le Grand, *Dialogues*
Vogüé Adalbert de (éd.), Grégoire le Grand, *Dialogues*, Paris, 1978-1980.

Lettre d'Alcuin
MGH, Dümmler Ernst (éd.), Alcuin, « Alcuini epistolae », dans *Epistolae, Epistolae in Quart*, *Epistolae Karolini aevi* , 4, 1895, Berlin.

Lettre de Leidrade à Charlemagne
MGH, Dümmler Ernst (éd.), Leidrade, « Summo Carolo imperatori Leidradus episcopus Lugdunensis salutem », *Epistolae, Epistolae in Quart*, *Epistolae Karolini aevi*, 4, 1895, Berlin, n°30, p.542-544.

Lettre de Loup de Ferrières
MGH, Dümmler Ernst, Hampe Karl (éd.), Loup de Ferrières, « Lupi abbatis ferrariensis epistolae », dans *Epistolae, Epistolae Karolini aevi,* 6, Berlin, 1926, p.1-126.

Lettres de Pascal Ier
MGH, Dümmler Ernst, Hampe Karl (éd.), « Epistolae selectae pontificum Romanorum Carolo Magno et Ludowico Pio regnantibus scriptae», dans *Epistolae, Epistolae Karolini aevi,* 5, Berlin, 1898-1899, p.1-84.

Liber pontificalis
Duchesne Louis (éd.), *Le Liber pontificalis : texte, introduction et commentaire*, Paris, éditions 1955-1970.

Kölzer, 2012
Kölzer Theo, "Die Urkunden Ludwigs des Frommen für Halberstadt (BM2 535) und Visbek (BM2 702) – ein folgenschweres Mißverständnis" dans *Archiv für Diplomatik*, 58, 2012, p. 103–123.

Marca, 1640
Marca Pierre de, *Histoire De Béarn, Contenant L'Origine Des Rois De Navarre, des Ducs de Gascogne, Marquis de Gothie, Princes de Béarn, Comtes de Carcassonne, de Foix et de Bigorre*, Paris, 1640.

MGH, *Admonitio generalis*
MGH, Boretius Alfred (éd), « Admonitio generalis », dans *Leges*, *Capitularia regum Francorum*, I, Hannovre, 1883, p.53-62.

MGH, *Alcuini Epistolae*
MGH, Dümmler Ernst (éd.), Alcuin, « Alcuini epistolae », dans *Epistolae*, 4, Berlin, 1895.

MGH, *Annales Bertiniani*
MGH, Waitz Georg (éd.), « Annales Bertiniani », dans *Scriptores rerum Germanicarum*, 5, Hannovre 1883.

MGH, *Annales Bertiniani, Hincmari remensis annales*

MGH, Waitz Georg (éd.), « Hincmari remensis annales », dans *Scriptores*, 1, Hannovre, 1826, p. 419-515.

MGH, *Annales Mettenses priores*
MGH, Von Simson Bernhard (éd.), « *Annales Mettenses priores »*, dans SRG, 10, Hanovre/Leipzig, 1905.

MGH, *Annales regni Francorum*
MGH, Kurze Friedrich (éd.), « Annales regni Francorum inde a. 741 usque ad 829, qui dicuntur Annales Laurissenses maiores et Einhardi », dans, SRG, 6, Hanovre, 1895.

MGH, *Annalista saxo*
MGH, Naß Klaus (éd.), « Annalista saxo », dans *Scriptores*, 37, Hannovre, 2006.

MGH, *Auctarium Gartense*
MGH, Georg Heinrich Pertz (éd.), « Auctarium Gartense », dans *Scriptores*, 9, Hannovre, 1851, p.561-569.

MGH, *Bernardi liber de origine et ruina monasterii cremifanensis*
MGH, Waitz Georg (éd.), « Bernardi liber de origine et ruina monasterii cremifanensis », dans *Scriptores*, 25, p.638-650.

MGH, *Capitularia*
MGH, Boretius Alfred (éd.), « Capitularia regnum francorum », dans *Leges*, Capit., 1, p.183-184.

MGH, *Capitulatio Saxoniae*
MGH, Freiherrn von Schwerin Claudius (éd.), « *Capitulatio de partibus Saxoniae* », dans *Leges, Fontes iuris*, 4,, Hannovre/Leipzig, 1918, p.37-66.

MGH, *Catalogus*
MGH, Waitz Georg (éd.), « Catalogus abbatum fuldensium », dans *Scriptores*, 13, Hannovre, 1881, p.272-274.

MGH, *Chronica monasterii casinensis*
MGH, Pertz Heinrich Georg (éd.), Léon d'Ostie, *Chronica monasterii casinensis,* dans MGH, Scriptores, 7, Hannovre, 1846, p.551-844.

MGH, *Chronica S. Benediti Casinensis*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), Leone, «Chronica S. Benediti Casinensis », dans *Scriptores*, 7, Hannovre, 1846, p.551-844.

MGH, *Chronicon Laureshamense*

MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), « Chronicon Laureshamense », dans Scriptores, 21, Hannovre, 1869, p.334-454.

MGH, *Chronicon Moissiacense*
Pertz Georg Heinrich (éd.), « Chronicon Moissiacense a saeculo quarto usque ad a. 818 et 840 », dans *Scriptores*, 1, Hannovre, 1826, p.280-313.

MGH, *Claudi Taurinensis episcopi epistolae*
MGH, Dümmler Ernst (éd.), « Claudi Taurinensis episcopi epistolae », dans *Epistolae*, *Epistolae Karolini aevi*, 4, Berlin, 1845, p.586-613.

MGH, *Codex Carolinus*
MGH, Gundlach Wilhelm, Dümmler Ernst (éd.), *Codex Carolinus*, dans *Epistolae*, *Epistolae Merowingici et Karolini aevi*, VIII, Berlin, 1892, p.469-653.

MGH, *Concilium Attiniacense*
MGH, Werminghoff Albert (éd.), « Concilium Attiniacense », dans *Leges, Conc.*, 2/1, Hannovre/Leipzig, 1906, p.72-73.

MGH, *Concilium Dingolfingense*
MGH, Werminghoff Albert (éd.), « Concilium Dingolfingense », dans *Leges, Conc.*, 2/1, Hannovre/Leipzig, 1906, p.93-96.

MGH, *Concilium Francofurtense*
MGH, Werminghoff Albert (éd.), « Concilium Francofurtense », dans *Concilia*, 2,1, Hannovre, Leipzig, 1906, p.110-171.

MGH, *Concilium Moguntinense*
MGH, Werminghoff Albert (éd.), « Concilium Moguntinense », dans *Leges, Conc.*, 2/1, Hannovre/Leipzig, 1906, p.258-273.

MGH, *Conversio Otgarii II*
MGH, Krusch Bruno et Levison Wilhelm (éd.), « Conversio Otgarii II », dans Scriptores, Scriptores rerum Merovingicarum, 5, p.203-206.

MGH, *Das Verbrüderungsbuch der Abtei Reichenau*
MGH, Autenrieth Johanne, Geuenich Dieter, Schmid Karl (éd.), « Das Verbrüderungsbuch der Abtei Reichenau » dans *Antiquitates, Libri mem. N. S.*, 1, Hannovre, 1979.

MGH, *De vita Beati Antoni*
MGH, Vogel Friedrich (éd.), Magni Felicis Ennodi, « De vita Beati Antoni », dans MGH, *Scriptores, Auctores Antiquissimi*, VII, Berlin, 1885, p.185-190.

MGH, *Diplomata, Pippini, Carlomanni, Caroli Magni*
MGH, Mühlbacher Engelbert (éd.), « Pippini, Carlomanni, Caroli Magni Diplomata », dans *Diplomata, Diplomata Karolinorum*, 1, Hannovre, 1906.

MGH, *Diplomata Ludowici Germanici*
MGH, Kehr Paul (éd.), « Ludowici Germanici Diplomata », dans *Diplomata, Diplomata regum Germaniae ex stirpe Karolinorum*, 1, *Ludowici Germanici, Karlomanni, Ludowici iunioris Diplomata*, Berlin, 1932-1934, p.1-274.

MGH, *Diplomata Lotharii II*
MGH, Kehr Paul (éd.), « Lotharii II Diplomata », dans *Diplomata, Diplomata Karolinorum*, 3, *Lotharii I et Lotharii II Diplomata*, Berlin/Turin, 1966, p.367-458.

MGH, *Diplomata Arnolfi*
MGH, Kehr Paul (éd.), « Arnolfi Diplomata », dans *Diplomata, Diplomata regum Germaniae ex stirpe Karolinorum*, 3, Berlin, 1940.

MGH, *Diplomata Heinrici*
MGH, Bresslau Harry, Bloch Hermann, Holtzmann Robert (éd.), « Heinrici II et Arduini Diplomata », dans *Diplomata, Diplomata regnum et imperatorum Germaniae*, 3, Hannovre, 1900-1903.

MGH, *Diplomata,Heinrici IV*
MGH, Von Gladiss Dietrich, Gawlik Alfred (éd.), « Heinrici IV Diplomata », dans *Diplomata, Diplomata regnum et imperatorum Germaniae*, 6, 1941-1978.

MGH, *Divisio regni Hlotharii*
MGH, Boretius Alfred, Krause Viktor (éd.), « Divisio regni Hlotharii », dans *Leges, Capitularia regum Francorum*, 2, Hannovre, 1890-1897, p.193-195.

MGH, *Ebendorfer tractatus*
MGh, Zimmermann Harald (éd.), Thomas Ebendorfer, « Tractatus de Schismatibus », dans *SSRGM NS*, Hannovre, 2004, p.1-99.

MGH, *Einhardi Annales*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), Eginhard, « Einhardi Annales », dans *Scriptores*, 1, Hannovre, 1826, p.135-218.

MGH, *Epistolae Karolini*
MGH, Dümmler Ernst (éd.), « *Epistolae Karolini* », dans *Epistolae*, 4, Berlin, 1925.

MGH, *Epistolae selectae pontificum*

MGH, Dümmler Ernst (éd.), « Epistolae Hadriani I Papae », « Epistolae selectae pontificum Romanorum Carolo Magno et Ludowico Pio regnantibus scriptae » dans *Epistolae*, 5, Berlin, 1899.

MGH, *Ermoldi Nigelli Carmina*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), Ermold le Noir, « Ermoldi Nigelli Carmina, In honorem Hludowici Caesaris Augusti libri IIII », dans *Scriptores*, 2, Hannovre, 1829, p.464-516.

MGH, *Ex Adonis chronico*,
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), *Ex Adonis archiepiscopi Viennensis chronico usque ad a. 869*, Scriptores, 2, Hannovre, 1829, p. 315-326.

MGH, *Ex Miraculis sancti Genesii*
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm (éd.), « Ex Miraculis sancti Genesii », dans *Scriptores*, 15,1, Hannovre, 1887, p.169-172.

MGH, *Ex miraculis S. Wandregisili*
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm, Holder-Egger O. (éd.), « », dans Scriptores, 15,1, Hannovre, 1887, p. 406-409.

MGH, Flodoard, *Historia Remensis Ecclesiae*
MGH, Waitz Georg (éd.), Flodoard, « Historia Remensis Ecclesiae », dans *Scriptores*, 13, Hannovre, 1881, p.405-599.

MGH, *Gesta abbatum Fontanellensium*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), « Gesta abbatum Fontanellensium », dans Scriptores, 2, Hannovre, 1829, p.270-300.

MGH, *Gesta Abbatum Sancti Bertini Sithiensium*
MGH, Holder-Egger O. (éd.), « *Gesta Abbatum Sancti Bertini Sithiensium* », dans *Scriptores*, 13, Hannovre, 1881, p.600-673.

MGH, *Gesta Episcoporum virdunensium*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), « Gesta Episcoporum virdunensium», *Scriptores*, 4, 1841, Hannovre,p.36-51.

MGH, *Gregorii I papae Registrum epistolarum*
MGH, Ewald Paul, Hartmann M. Ludo (éd.), « Gregorii I papae Registrum epistolarum », dans *Epistolae*, I, Berlin, 1887-1891.

MGH, Hincmar

MGH, Gross Thomas, Schieffer Rudolf (éd.), « Hincmar de Reims, De ordine palatii », dans *Font. Iur. Germ.*, 3, 1894, p.7-25.

MGH, *Historia monasterii Marchtelanensis*
MGH, Waitz Georg (éd.), « Historia monasterii Marchtelanensis », dans *Scriptores*, 24, Hannovre, 1879, p.660-683.

MGH, *Karoli epistola de litteris colendis*
MGH, Boretius Alfred (éd), « *Karoli epistola de litteris colendis* », dans *Leges*, *Capitularia regum Francorum*, I, Hannovre, 1883, p.78-79.

MGH, *Leidradi Epistolae*
MGH, Dümmler Ernst (éd.), « Epistolae variorum Carolo Magno regnante scriptae », dans *Epistolae*, 4, Berlin, 1895, p.539-546.

MGH, *Ludovici II Diplomata*
MGH, Wanner Konrad (éd.) *Ludovici II Diplomata*, dans *Diplomata, Diplomata karolinorum*, IV, Munich, 1994.

MGH, *Miracula Waldeberti et Eustasii*
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm (éd.) Adsone abbate Dervensi, « Miracula Waldeberti et Eustasii, dans *Scriptores*, 15,2, Hannovre, 1888, p.1170-1176.

MGH, *Miracula Sancti Benedicti*
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm, Holder-Egger O. (éd.), « Miracula Sancti Benedicti », dans *Scriptores*, 15,1, Hannovre, 1888, p.474-500.

MGH, *Notitia fundationis et restaurationis monasterii Ascoviensis*
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm (éd.), « Notitia fundationis et restaurationis monasterii Ascoviensis », dans *Scriptores*, 15,2, Hannovre, 1888, p.995-996.

MGH, *Richeri Gesta*
MGH, Waitz Georg (éd.), « Richeri Gesta Senoniensis ecclesiae », dans *Scriptores*, 25, Hannovre, 1880, p.249-345.

MGH, Schmitz, 1996
MGH, Schmitz Gerhard (éd.), « Collectio capitularium Ansegisi », dans Capitularia regum Francorum, Nova series, I, Hannovre, 1996.

MGH, *Series episcoporum Raceburgensium*
MGH, Waitz Georg (éd.), « Series episcoporum Raceburgensium », dans *Scriptores*, 13, Hannovre, 1881, p.346.

MGH, *Series episcoporum Viennensium*

MGH, Waitz Georg (éd.), « Series episcoporum Viennensium », dans *Scriptores*, 24, Hannovre, 1879, p.811-816.

MGH, *Translatio Viti*
Pertz Georg Heinrich (éd.), *Translatio sancti Viti martyris*, dans MGH, SS, 2, 1839, p.576-585.

MGH, *Vita Adalhardi*
Pertz Georg Heinrich (éd.), Pascase Radbert, *Ex vitis Adalhardi et Walae abbatum corbeiensium*, dans MGH, SS, 2, p. 524-532.

MGH, *Vita Alcuini*
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm, « Vita Alcuini », dans *Scriptores*, 15,1 , Hannovre, 1887, p.182-197.

MGH, *Vita Desiderii Cadurcae urbis episcopi,*
MGH, Krusch Bruno (éd.), « Vita Desiderii Cadurcae urbis episcopi », dans *Scriptores, Scriptores rerum Merovingicarum*, 4, Hannovre Leipzig, 1902, p.547-602.

MGH, *Vita Eigilis*
MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm (éd.), «*Vita Eigilis abbatis Fuldensis* », dans *Scriptores*, 15,1, Hannovre, 1887, p. 221-233.

MGH, *Vita Erhardi episcopi bavarici*
MGH, Krusch Bruno, Lewison Wilhelm (éd.), Paul, *Vita Erhardi episcopi bavarici*, dans *Scriptores, Scriptores rerum Merovingicarum*, 6, Hannovre, Leipzig, 1913, p.1-21.

MGH, *Vita Liudgeri*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), Altfridi, « Vita Sancti Liudgeri »,dans *Scriptores*, 2, Hannovre, 1809, p.403-419.

MGH, *Vita Rigoberti*
MGH, Lewison Wilhelm (éd.), « Vita Rigoberti », dans *Scriptores, Scriptores rerum Merovingicarum*, 7, Hannovre, 1920, p.54-80.

MGH, *Vita Sturmi*
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), Eigil, « Vita Sturmi », dans *Scriptores*, 2, Hannovre, 1809, p.365-377.

MGH, *Theodulfi Carmina*
MGH, Duemmler Ernestus (éd.), Théodulphe, « Theodulfi Carmina », dans *Antiquitates, Poetae*, 1, Berlin, 1881, p.437-581.

MGH, *Vitae Willibaldi et Wynnebaldi*

MGH, Waitz Georg, Wattenbach Wilhelm (éd.), « Vitae Willibaldi et Wynnebaldi auctore sanctimoniali Heidenheimensi », dans *Scriptores*, 15,1, Hannovre, 1887, p. 80–117.

Monsabert, 1910
Monsabert Pierre de (éd.), *Chartes et documents pour servir à l'histoire de l'abbaye de Charroux*, Poitiers, 1910.

Monsabert, 1936
Monsabert Pierre de (éd.), *Chartes de l'abbaye de Nouaillé de 678 à 1200*, Poitiers, 1936.

Notitia de servitio monasteriorum
MGH, Boretius Alfred (éd.), « Notitia de servitio monasteriorum », dans *Leges, Capit.*, I, Hannovre, 1883, p.349-352.

Patrologia Latina
Migne Jacques Paul (éd.), *Patrologiae cursus completus, Series Latina*, Paris, 1851.

Prou, 1885
Prou Maurice (éd.), Hincmar de Reims, *De Ordine Palatii*, Paris, 1885.

Regesto Farfa.
Balzani Ugo, Giorgi Ignazio (éd.), Grégoire de Catino*, Il regesto di Farfa*, Roma, 1879-1966.

Regula Benedicti
De Vogüe Adalbert (éd.), *La règle de saint Benoît*, Paris, 1971-1977.

Regula Magistri
De Vogüe Adalbert (éd.), *La règle du maître*, Paris, 1964.

Stengel, 1958
Stengel Edmund Ernst (éd.), *Urkundenbuch des Klosters Fulda*, Marburg, 1958.

Supplex Libellus
Semmler Josef (éd.),« Supplex Libellus monachorum Fuldensium Carolo imperatori porrectus », dans Hallinger Kassius (éd.), *Corpus Consuetudinum Monasticarum*, 1, Siegburg, 1963, p.319-322.

Tangl, 1919
Tangl, « Das Testament Fulrads von Saint-Denis », dans *Neues Archiv*, 32, 1907, p. 212-215.

Thiel, Engels, 1961
Thiel Matthias, Engels Odilo (éd.), *Die Traditionen, Urkunden und Urbare des Klosters Münchsmünster*, Munich, 1961.

UBF
Stengel Edmund E. (éd.), *Urkundenbuch des Klosters Fulda*, I, Sigmaringen, 1958.

Vic, Vaissette, 1730-1745
Vic Claude de, Vaissette Joseph, *Histoire générale de Languedoc*, Paris, 1730-1745.

Vic, Vaissette, 1840-1846
Vic Claude de, Vaissette, *Histoire générale de Languedoc : avec des notes et les pièces justificatives*, I, Toulouse, 1840-1846

Vita Amandi
Moreau Édouard de (éd.), "La Vita Amandi prima et les fondations monastiques de saint Amand, dans *Analecta Bollandiana*, 67, 1949, p.447-464.

Vita Amandi episcopi
MGH, Krusch Bruno (éd.), « Vita Amandi episcopi », dans SSRM, 5, Hannovre, 1910, p.395-485.

Vita Martini
Fontaine Jacques (éd.), Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, Paris, 1967.

Vita Odiliae
MGH, Krusch Bruno, Levison Wilhelm (éd.), « Vita Odiliae, abbatissae Hohenburgensis », SSRM, 6, p.24-50.

Vita Oudalrici
MGH, Pertz Georg Heinrich (éd.), Gerhardi, « Vita Sancti Oudalrici episcopi », *Scriptores*, 4, 1841, Hannovre, p.377-419.

Vita Sancti Benedicti Anianensis
Cassan Léon, Meynal Edmond (éd.), « Vita Sancti Benedicti Anianensis », dans *Cartulaire d'Aniane*, Montpellier, 1900, p. 1-35.

Vita Sancti Lebuini presbiteri et confessoris
MGH, Hofmeister Adolf (éd.), « Vita Sancti Lebuini presbiteri et confessoris », *Scriptores*, 30,2, p.791-795.

Vita Waltgeri
Raddatz Carlies Maria (éd.), *Vita S. Waltgeri. Leben des heiligen Waltger. Die Klostergründungsgeschichte der Reichsabtei Herford,* Münster, 1994.

Widemann, 1943

Widemann Josef (éd.), *Die Traditionen des Hochstifts Regensburg und des Klosters St. Emmeram*, Munich, 1943.

Zeitschrift Geschichte Oberrrheins
Hofmeister Adolf (éd.), « Notae Wissemburgenses », dans *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrrheins*, 34, 1919.

Abréviations

ADH
Archives départementales de l'Hérault.

Études

Angenendt, 2001
Angenendt Arnold, « Pirmin », dans Stolberg-Wernigerode Otto (dir.), *Neue Deutsche Biographie*, 20, Berlin, 2001, p.477.

Angenendt, 2009
Angenendt Arnold, « Liudger: Lehrer - Missionar - Klostergründer - Bischof - Heiliger », dans Schütz Rudolf Ludger (dir.), *Heiliger Liudger: Zeuge des Glaubens, 742 - 809 ; Gedenkschrift zum 1200. Todestag*, Essen, 2009, p.51-64.

Antoine-König, 2014.
Antoine-König Elisabeth (dir.), *Le trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, Paris, 2014.

Archéologie médiévale, 1981
« Constructions et habitats ecclésiastiques », dans *Archéologie médiévale, Chronique des fouilles*, 11, 1981, en ligne.

Atsma, 1976
Atsma Hartmut, « Les monastères urbains du nord de la Gaule », dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, 168, 1976, p. 163-187.

Atsma, 1989
Atsma Hartmut (dir.), *La Neustrie : Les pays au nord de la Loire de 650 à 850 : colloque historique international*, Sigmaringen, 1989.

Aurell, 1995
Aurell Martin, *Les noces du comte. Mariage et pouvoir en Catalogne (785-1213)*, Paris, 1995.

Auzias, 1937
Auzias Léonce, *L'Aquitaine carolingienne. 778-987*, Paris/Toulouse, 1937.

Bachrach, 2013

Bachrach S. Bernard, *Charlemagne's Early Campaigns (768-777): A Diplomatic and Military Analysis*, Boston, 2013.

Balau, 1902-1903
Balau Sylvain, *Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liège au Moyen Âge*, Bruxelles, 1902-1903.

Baronio, 2013
Baronio Angelo, « Il monastero di San Salvatore-San Benedetto ad Leones di Leno tappa obbligata per Carlo Magno », dans De Marchi Paola Marina et Pilato Stefano (dir.), *La via Carolingia. Uomini e idee sulle strade d'Europa*, Mantoue, 2013, p. 191-208.

Barrière, 2006
Barrière Bernadette, *Limousin médiéval : le temps des créations ; occupation du sol, monde laïc, espace cistercien ; recueil d'articles*, Limoges, 2006.

Bauer, Bauer, 1993
Bauer Hermann, Bauer Anna, *Klöster in Bayern : eine Kunst- und Kulturgeschichte der Klöster in Oberbayern, Niederbayern und der Oberpfalz*, Munich, 1993.

Bautier, 1968

Bautier Robert-Henri, « Le monastère et les églises de Fleury-sur-Loire sous les abbatiats d'Abbon, de Gauzlin et d'Arnaud (988-1032) », dans *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, 84, 1968, p.71-156.

Bautier, Dufour, Davril, Donnat, 2004
Bautier Robert-Henri, Dujour Jean, Davril Anselme, Donnat Lin, *L'abbaye de Fleury en l'an mil. 1. Vie d'Abbon, abbé de Fleury, Vita et passio sancti Abbonis, par Aimoin de Fleury. 2. Le coutumier de Fleury, Consuetudines Floriacenses antiquiores, par Thierry d'Amorbach*, Paris, 2004.

Bernot (et alii), 2007
Emmanuel Bernot, Clémence Mège, Émilie Robert, Céline Cadieu-Dumont et Audrey Baradat, Rapport de fouilles archéologiques préventives « La cure de Saint-Georges » : vol. 1 : Texte, Service archéologique de la ville de Lyon - Direction des affaires culturelles, juillet 2007 (cote DRAC : 24304 RAP LY 617).

Besse, 1910
Besse Jean-Martial, *Archives de la France monastique, Abbayes et prieurés de l'ancienne France*, Paris, 1910.

Biarne, 1998
Biarne Jacques, « L'essor du monachisme occidental (430-610) », dans Piétri Luce (dir), *Histoire du christianisme des origines à nos jours. 3. Les églises d'Orient et d'Occident (432-610)*, Paris, 1998, p.917-958.

Biarne, 2000
Biarne Jacques, « Le monachisme dans les îles de la Méditerranée occidentale », dans *Rivista di Archeologia Cristiana*, 76, 2000, p. 351-374.

Bischoff, 1940
Bischoff Bernhard, *Die südostdeutschen Schreibschulen und Bibliotheken in der Karolingerzeit, I. Die bayerischen Diözesen*, Leipzig, 1940.

Bischoff, 1968
Bischoff Bernhard, « Frühkarolingische Handschriften und ihre Heimat », dans *Scriptorium*, 23, 1968, p. 306-314.

Blondel, 1948
Blondel Louis, *Les anciennes basiliques d'Agaune, Etude archéologique*, 1948.

Bonnerue, 1997
Bonnerue Pierre, « Benoît d'Aniane et la législation monastique », dans Bougard François (dir.), *Le christianisme en Occident, du début du VIIe siècle au milieu du XIe siècle, Textes et documents*, Paris, 1997, p.175-185.

Bonnery, 1989
Bonnery André, « Églises abbatiales carolingiennes. Exemples du Languedoc Roussillon », dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1989, 20, p.29-60.

Bonnery, 2010
Bonnery André, « Les origines du monastère Saint-Pierre et Saint-Paul de Caunes-Minervois », dans *Archéologie du Midi médiéval*, supplément, 6/1, 2010, p. 33-36.

Bornert, 2008
Bornert René, « Les origines du monachisme en Alsace. Certitudes acquises, conclusions provisoires, nouvelles hypothèses », dans *Revue d'Alsace*, 134, 2008, p.9-77.

Bouchard, 1992
Bouchard Constance Brittain, *The Cartulary of Flavigny, 717-1113*, Cambridge, 1992.

Bourguignon, 2015
Bourguignon Claire, « Nouveaux apports sur l'évolution de la topographie urbaine de Troyes (Aube) au Haut Moyen Age », dans *Revue archéologique de l'Est*, 64, 2015, p.333-362.

Boyer, 1996
Boyer Jean-François, « Les circonscriptions civiles carolingiennes à travers l'exemple limousin », dans *Cahiers de civilisation médiévale*, 39/155, 1996, p. 235-261.

Brogiolo, 2014
Brogiolo Gian Pietro (dir.), *Dalla corte regia al monastero di San Salvatore - Santa Giulia di Brescia,* Mantoue, 2014.

Brogiolo, 2015
Brogiolo Gian Pietro (dir.), « Architecture and power at the end of the Lombard kingdom », dans Sanchez Pardo José Carlos, Shapland Michael (dir.), *Churches and social power in early medieval Europe*, Turnhout, 2015, p.451-472.

Brogiolo, Carver, 1984
Brogiolo Gian Pietro, Carver Martin Oswald Hugh, « Castelseprio (VA), S. Maria foris portas, 4° campagna di scavo », dans *Notiziario della Soprintendenza Archeologica della Lombardia 1983*, Brescia, 1984, p. 77-78.

Brown, 2001
Brown Warren, *Unjust Seizure: Conflict, Interest, and Authority in an Early Medieval Society*, Ithaca-Londres, 2001.

Bully, 2010
Bully Sébastien, « L'église Saint-Martin de Luxeuil-les-Bains (Haute-Saône), deuxième campagne », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA*, en ligne, 14, *2010*.

Bully *et alii*, 2007
Bully Sébastien, Fiocchi Laurent, Čaušević-Bully Morana et Bully Aurélia, « Saint-Lupicin (Jura), étude de bâti de l'église Notre-Dame », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA*, en ligne, 11, 2007.

Bully, *et alii*, 2016
Bully Sébastien, Bassi Marie-Laure, Bully Aurélia, Fiocchi Laurent, Čaušević-Bully Morana, « Le « Monastère des Reculées » au haut Moyen Âge : avancées de la recherche archéologique sur Balma (Baume-les-Messieurs, Jura), dans Balcon-Berry Sylvie, Boissavit-Camus Brigitte, Chevalier Pascale (dir.), *La mémoire des pierres. Mélanges d'archéologie, d'art et d'histoire en l'honneur de Christian Sapin*, Turnhout, 2016, p.241-254.

Bührer-Thierry, 2007
Bührer-Thierry Geneviève, *L'occident sur ses marges : (VIe - Xe siècles) ; formes et techniques de l'intégration,* Saint-Denis, 2007.

Bührer-Thierry, Mériaux, 2010
Bührer-Thierry Geneviève, Mériaux Charles, *La France avant la France : 481-888,* Paris, 2010.

Bührer-Thierry, 2014
Bührer-Thierry Geneviève, *Aux marges du monde germanique : l'évêque, le prince, les païens; (VIIIe - XIe siècles),* Turnhout, 2014.

Bührer-Thierry, 2015
Bührer-Thierry Geneviève, *L'Europe carolingienne, 714-888*, Paris, (rééd.) 2015.

Caillet, 2004
Caillet Jean-Pierre, *L'art carolingien*, Paris, 2004.

Cagnana, Roascio, Zucchiatti, 2009
Cagnana Aurora, Roascio Stefano, Zucchiatti Alessandro, « Stratigrafie degli intonaci e analisi archeometriche dei pigmenti degli affreschi altomedievali di Santa Maria di Castelseprio », dans *Atti V Congresso Nazionale di Archeologia Medievale (Foggia-Manfredonia, 30 settembre-3 ottobre 2009)*, Florence, 2009, p. 111-115.

Calmette, 1902
Calmette Joseph, *De Bernardo sancti Guillelmi filio*, Toulouse, 1902.

Cantino-Wataghin, 2000
Cantino-Wataghin Gisella, « Christianisation et organisation ecclésiastique des campagnes : l'Italie du Nord aux IVe-VIIIe siècles », dans Brogiolo Gian Pietro (dir.), *Towns and their territories between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Leiden, 2000, p.209-234.

Cantino-Wataghin, 2016
Cantino-Wataghin Gisella, « Moines et monastères en Italie à l'arrivée de Colomban : quelques données entre archéologie et histoire », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre,* 20.2, 2016 (en ligne).

Carella, 2010
Carella Silvio, *Architecture religieuse haut-médiévale en Italie Méridionale : le diocèse Bénévent*, Turnhout, 2010.

Carlo Magno e le Alpi, 2007
Carlo Magno e le Alpi: atti del XVIII Congresso Internazionale di Studio sull'Alto Medioevo, Susa, 19 - 20 ottobre 2006, Novalesa, 21 ottobre 2006, Spolète, 2007.

Cavadini, 1997
Cavadini John C., « Elipandus and his critics at the council of Frankfort », dans Berndt Rainer (dir.), *Das Frankfurter Konzil von 784, Kristallisationspunkt karolingischer Kultur. Akten*

zweier Symposien (vom 23. bis 27. Februar und vom 13. bis 15. Oktober 1994) anläßlich der 1200-Jahrfeier der Stadt Frankfurt am Main, Mayence, 1997, p. 787-808.

Cazanove, 2015
Cazanove de Claire, « L'ensemble épiscopal sur le Domberg à Freising », dans Marie-Laure Pain (dir.), *Groupes cathédraux et complexes monastiques, le phénomène de la pluralité des sanctuaires à l'époque carolingienne*, Rennes, 2015, p.75-86.

Chastang, 2004
Chastang Pierre, « La dotation de l'abbaye de Gellone par le comte carolingien de Toulouse : documents et récits », dans Barral i Altet Xavier, Lauranson-Rosaz Christian (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert : le contexte de la fondation, l'autel médiéval de Saint-Guilhem : table ronde d'août 2002,* Montpellier, 2004, p.29.36.

Chastang, 2008
Chastang Pierre (dir.), *Le passé à l'épreuve du présent : appropriations et usages du passé au Moyen Âge*, Paris, 2008.

Chelini, 1961
Chelini Jean, « Alcuin, Charlemagne et Saint-Martin de Tours », dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1961, vol.47, n°144, p. 19-50.

Chelini, 1976
Chelini Jean, « Alcuin, Charlemagne et Saint-Martin de Tours », dans Revue d'histoire de l'Eglise de France, 47/144, 1961, p.19-50

Christian, 1949
Christian M., « Les ruines carolingiennes de Goudargues et le site militaire connexe du *Castrum Planitium* au pays d'Uzès », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 93-1, 1949, p. 48-56.

Chupin, 2004
Chupin Annick, « Alcuin et Cormery », dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 111-3, 2004 (en ligne).

Claussen, 2013
Claussen Peter Cornelius, « Gold und Edelstein : die Schätze der heiligen. Reliquiare und andere sakrale goldschmiedekunst aus dem frühmittelalter », dans Riek Markus, Goll Jürg, Descœudres Georges (dir.), *Die Zeit Karls des Grossen in der Schweiz,* Zürich, 2013, p.172-193.

Codou, 2014

Codou Yann, « Aux origines du monachisme : le dossier de Saint-Honorat de Lérins », dans Gaillard Michèle (dir.), *L'empreinte chrétienne en Gaule du IVe au IXe siècle*, Turnhout, 2014, p.293-310.

Collart, 1999
Collart Jean-Luc, « Saint-Quentin », dans *Revue archéologique de Picardie*, 16/1, p.67-128.

Colloque Charlemagne, 1965
Charlemagne. Œuvre, rayonnement et survivances (Exposition d' Aix-la-Chapelle, 26 juin-19 septembre 1965), Aix-la-Chapelle, 1965.

Costambeys, 2007
Costambeys Marios James, *Power and patronage in early medieval Italy: local society, Italian politics and the Abbey of Farfa, c. 700 - 900*, Cambridge, 2007.

Cottineau, 1935/1938
Dom Cottineau Laurent-Henri, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, Mâcon, 1935/1938.

Coulangeon, 2015
Coulangeon Cécile, « L'abbaye Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Ferrières-en-Gâtinais : un complexe monastique à deux églises à l'époque carolingienne », dans Marie-Laure Pain (dir.), *Groupes cathédraux et complexes monastiques, le phénomène de la pluralité des sanctuaires à l'époque carolingienne*, Rennes, 2015, p.39-51.

Cousin, 1963
Cousin Patrice, « Les origines et le premier développement de Corbie », dans Gaillard Louis (dir.), *Corbie, abbaye royale : volume du 13e centenaire*, Lille, 1963, p. 19-46.

Crété-Protin, 2002
Crété-Protin Isabelle, *Église et vie chrétienne dans le diocèse de Troyes du IVe au IXe siècle*, Villeneuve d'Ascq, 2002.

Defente, 1996
Defente Denis (dir.), *Saint-Médard : trésors d'une abbaye royale*, Paris, 1996.

Depreux, 1997
Depreux Philippe, *Prosopographie de l'entourage de Louis le Pieux (781-840)*, Sigmaringen, 1997.

Depreux, 2002,
Depreux Philippe, « Ambitions et limites des réformes culturelles à l'époque carolingienne », dans Revue Historique, 2002/3, 623, en ligne.

Deflou-Leca, 2016

Deflou-Leca Noëlle, « Sources narratives et archéologie : quelques réflexions sur la topographie religieuse du haut Moyen Âge », dans Balcon-Berry Sylvie, Boissavit-Camus Brigitte, Chevalier Pascale (dir.), *La mémoire des pierres : mélanges d'archéologie, d'art et d'histoire en l'honneur de Christian Sapin*, Turnhout, 2016, p.21-32.

Destefanis, 1997
Destefanis Eleonora, *I beni delle abbazie di Sesto al Reghena e di Salt nel documento del 762 : uno studio storico-territoriale*, Sesto al Reghena, 1997.
Destefanis, 2002
Destefanis Eleonora, *Il monastero di Bobbio in età altomedievale*, Florence, 2002.

Destefanis, 2012
Destefanis Eleonora, « Bobbio come monastero 'di valle' nell'Appennino nord-occidentale (VII-XII secolo) » dans Pani Ermini Letizia (dir.), *Le valli dei monaci', Atti del Convegno Internazionale 'De re monastica III' (Roma-Subiaco, 17-19 maggio 2010)*, II, Spoleto, 2012, p. 703-732.

Destefanis, 2015
Destefanis Eleonora , « Le monastère face aux laïques au haut Moyen Âge : lieux de culte secondaires et accueil aux limites de l'espace monastique dans le contexte italien », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*, Hors-série, 8, 2015 (en ligne).

Dierkens, 1985
Dierkens Alain, *Abbayes et chapitres entre Sambre et Meuse (VIIe- XIe siècle). Contribution à l'histoire religieuse des campagnes du haut Moyen Âge*, Sigmaringen, 1985.

Dodici secoli dell'Abbazia di S. Maria di Rosano, 780/1980
Cassa di Risparmio di Firenze (dir.), *Dodici secoli dell'Abbazia di S. Maria di Rosano, 780/1980. Manifestazioni e interventi,* Firenze 1981.

Dopsch, 2005
Dopsch Heinz, « Zur Gründung der Abtei Mattsee: Die erste Klosterstiftung Herzog Tassilos III.? », dans Kolmer Lothar, Reindel Kurt (dir.), *Tassilo III. von Bayern. Großmacht und Ohnmacht im 8. Jahrhundert*, Ratisbonne, 2005, p. 211-236.

Dubois, 1976
Dubois Jacques, *Un sanctuaire monastique au Moyen Âge : Saint-Fiacre-en-Brie*, Genève, 1976.

Dubreucq, 1994
Dubreucq Alain, « Le monachisme féminin dans le nord de la Gaule à l'époque carolingienne », dans Bouter Nicole (dir.), *Les Religieuses dans le cloître et dans le monde des origines à nos jours*, Saint-Etienne, 1994, p. 55-71.

Dufour, 1974
Dufour Jean, *La bibliothèque et le scriptorium de Moissac*, Genève, 1972.

Dumont, 2004
Dumont Beatrix, « Alcuin et les missions », dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*,111-3, 2004, p.417-429.

Durand, 2004
Durand Geneviève, « L'abbaye bénédictine de Saint-Thibéry », dans *Archéologie du Midi Médiéval*, 22, 2004, p. 141-198.

Durliat, 1976,
Durliat Marcel, « Les fouilles de Psalmodi », dans *Bulletin Monumental*, 134, 1976/3, p.246.

Duval-Arnould, 1973
Duval-Arnould Louis, « État et carte du diocèse de Soissons d'après les listes bénéficiales de la fin du XIVe siècle», dans *Mélanges de l'école française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes*, 85/1, p.159-266.

Ehlers, 2005
Ehlers Caspar, *Die Integration Sachsens in das fränkische Reich*, Würzburg, 2005.

Erlande-Brandenburg, 1970
Erlande-Brandenburg Alain, « Saint-Benoît-sur-Loire à la fin du XIe et au début du XIIe siècle », dans *Bulletin Monumental*, 1970,128-1, p.75-76.

Favier, 1999
Favier Jean, *Charlemagne*, Paris, 1999

Favreau, Michaud, Mora, 1988
Favreau Robert, Michaud Jean, Mora Bernadette, *Corpus des inscriptions de la France médiévale, Aude, Hérault*, 12, 1988.

Fédou, 2002
Fédou René, « Lyon », dans Gauvard Claude, de Libera Alain et Zink Michel (dir.), Dictionnaire du Moyen Âge, Paris, 2002, p.853-854.

Feller, Bougard, 1997
Feller Laurent, Bougard François, « L'ordre carolingien » dans Bougard François (dir.), *Le christianisme en Occident, du début du VIIe siècle au milieu du XIe siècle, Textes et documents*, Paris, 1997, p.61-86.

Felten, 1980

Felten Franz J., *Äbte und Laienäbte im Frankenreich. Studie zum Verhältnis von Staat und Kirche im früheren Mittelalter*, Stuttgart, 1980.

Ferrari, 1957
Ferrari Guy, *Early Roman Monasteries*, Vatican, 1957.

Février, 1996
Février Paul-Albert, « Notes sur les monastères provençaux à l'époque carolingienne », dans Février Paul-Albert, *La Méditerranée*, Rome, 1996, p.1009-1024.

Foucher, 2007
Foucher Fabrice, « Adalhard et les deux Corbie : fondation et architecture raisonnée d'un monastère carolingien », dans Ripoll López Gisela, Jurkovic Miljenko (dir.), *Elites and architecture in the Middle Ages: 8e riunione del Comitato Internazionale per il Corpus delle Chiese Altomedievali*, Zagreb, 2007, p.75-85.

Fouracre, 2000
Fouracre Paul, *The age of Charles Martel*, Harlow, 2000.

Gai, 1999
Gai Sveva, « Die Plalz Karls des Grossen in Paderborn », dans Stiegemann Christoph et Wemhoff Matthias (dir), *799 - Kunst und Kultur der Karolingerzeit. Karl der Große und Papst Leo III. in Paderborn, 3, Beiträge zum Katalog der Ausstellung Paderborn 1999. Handbuch zur Geschichte der Karolingerzeit*, Mayence, 1999, p. 183-196.

Gaillard, 1990
Gaillard Michèle, « Les fondations d'abbayes féminines dans le nord et l'est de la Gaule, de la fin du VIe siècle à la fin du Xe siècle », dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, 196, 1990, p.5-20.

Gaillard, 1993
Gaillard Michèle, « Les monastères féminins de Reims pendant le Haut Moyen Âge : histoire et historiographie », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 71/4, 1993, p.825-840.

Gaillard, 2006
Gaillard Michèle, *D'une réforme à l'autre (816-934) : les communautés religieuses en Lorraine à l'époque carolingienne*, Paris, 2006.

Gaillard, 2011
Gaillard Michèle, « La Gaule mérovingienne à l'arrivée de saint Colomban », dans *Cahiers colombaniens, Aux origines du monachisme colombanien*, Luxueil-les-Bains, 2011, p.17-18.

Gaillard, 2014
Gaillard Michèle (dir.), *L'empreinte chrétienne en Gaule du IVe au IXe siècle*, Turnhout, 2014.

Gaillard et alii, 2010
Gaillard Arnaud, Kacki Sacha, Puig Carole, Bénézet Jérôme, Corrochano Alexis, « Premiers résultats concernant le site des Jardins de Saint-Benoît (Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse, Aude), pôle religieux et funéraire des Corbières », dans *Archéologie du Midi médiéval*, 28, 2010/1, p.209-218.

Gaillard, Sapin, 2012
Gaillard Michèle, Sapin Christian, « Monastères et espace urbain au haut Moyen Âge », dans *Mélanges de l'École française de Rome - Moyen Âge*, 124-1, 2012, (en ligne).

Galabert, 1913
Galabert François, « Sur la date de quelques actes relatifs à l'abbaye de Moissac et notamment à ses possessions dans l'Auvergne », dans *Annales du Midi*, 25/100, 1913, p.409-428.

Garrison, 2004
Garrison Mary, « Les correspondants d'Alcuin », dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 111/3, 2004, p.319-331.

Gautier, 2012
Gautier Alban (dir.), *Échanges, communications et réseaux dans le Haut Moyen Âge : études et textes offerts à Stéphane Lebecq,* Turnhout, 2012.

Gauthier, Picard, Prévot, 1986-2014
Gauthier Nancy, Picard Jean-Charles, Prévot Françoise (dir.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle*, Paris, 1986-2014.

Geary, 1994
Geary Patrick Joseph, *Living with the dead in the Middle Ages*, Ithaca, 1994.

Gerchow, 1999
Gerchow Jan (dir.), *Das Jahrtausend der Mönche : Kloster Welt Werden, 799-1803*, Köln, 1999.

Gobry, 2002
Gobry Ivan, *Louis Ier: premier successeur de Charlemagne*, Paris, 2002.

Gockel, 1973-1974
Gockel Michael, "Zur Verwandtschaft der Äbtissin Emhilt von Milz", dans Beumann Helmult (dir.), *Festschrift für Walter Schlesinger*, Cologne/Vienne, 1973-1974, p. 1-70.

Goodrich Remensnyder, 1995

Goodrich Remensnyder Amy, *Remembering Kings Past: Monastic Foundation Legends in Medieval Southern France*, Ithaca, 1995.

Goudot, 2006
Goudot Grégory, « L'abbaye de Menat et la région montluçonnaise à l'époque moderne », dans *Bulletin des Amis de Montluçon*, 57, 2006, p. 15-36.

Groten, 2009
Groten Manfred, *Nordrheinisches Klosterbuch: Lexikon der Stifte und Klöster bis 1815. 1: Aachen bis Düren*, Siegburg, 2009.

Guermont, 1971
Guermont Yves, *Notes de Dom Calmet sur l'abbaye de Remiremont*, Metz, 1971.

Guillot, 2006
Guillot Florence, « L'abbaye bénédictine du Mas d'Azil (Ariège) et son contexte à travers la documentation écrite de ses origines au XIVe siècle », dans *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 2006/1, p.31-50.

Guillot, 2009
Guillot Florence, « Saint-Volusien au Moyen Âge, une abbaye à l'ombre du château de Foix», dans *Revue de Comminges et des Pyrénées Centrales*, 2009/1, p.95-130.

Guillemain, 2015
Guillemain Bernard (dir.), *Le diocèse de Bordeaux*, Paris, 1974.

Guyon, 1973
Guyon Jean, « L'inscription carolingienne du tombeau de saint Pons à Cimiez (Alpes-Maritimes) », dans *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes*, 85, 1973/2, p.611-632.

Haarländer, 2015
Haarländer Stephanie, « Wunibald und das Kloster Heidenheim », dans Brandl Ludwig (dir.) *Der heilige Wunibald. Pilger und Missionar*, St-Ottilien, 2015, p. 37-62.

Handbuch der bayerischen Geschichte
Kraus Andreas, Splindler Max et alii (dir.), *Handbuch der bayerischen Geschichte*, Munich, 1981/2007.

Hartmann, 2004
Hartmann Martina, « Alcuin et la gestion matérielle de Saint-Martin de Tours », dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest,* [En ligne], 111-3, 2004, p.91-102.

Hauswald, 2010
Hauswald Eckhard, *Pirmin, Scarapsus*, Hannover, 2010.

Heidrich, 1989
Heidrich Ingrid, « Les maires du palais neustriens du milieu du VIIe au milieu du VIIIe siècle », dans Atsma Hartmut (dir.), *La Neustrie : Les pays au nord de la Loire de 650 à 850 : colloque historique international*, Sigmaringen, 1989, I, p.217-229.

Helvétius, 1994
Helvétius Anne-Marie, *Abbayes, évêques et laïques. Une politique du pouvoir en Hainaut au Moyen Âge (VIIe-XIe siècles),* Bruxelles, 1994.

Helvétius, 2008
Helvétius Anne-Marie, *Église et société au Moyen Âge : V^e^-XVe siècle*, Paris, 2008.

Helvétius, 2015
Helvétius Anne-Marie, « L'abbaye d'Agaune, de la fondation de Sigismond au règne de Charlemagne (515-814) », dans Andenmatten Bernard, Ripart Laurent (dir.), *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, 515-2015*, 1, *Histoire et archéologie*, Gollion, 2015, p.111-133.

Helvétius, 2015[2]
Helvétius Anne-Marie, « Saint Denis d'après les premiers textes », dans Delannoy Pascal (dir.), *Saint-Denis, dans l'éternité des rois et reines de France*, Strasbourg, 2015, p.29-34.

Heuclin, 1989
Heuclin Jean, « Les abbés des monastères neustriens : 650-850 », dans
Atsma Hartmut (dir.), *La Neustrie : Les pays au nord de la Loire de 650 à 850 : colloque historique international*, Sigmaringen, 1989, p.321-340.

Heuclin, 1998
Heuclin Jean, *Hommes de Dieu et fonctionnaires du roi, en Gaule du Nord du Ve au IXe siècle*, Villeneuve-d'Ascq, 1998.

Hildebrandt, 1992
Hildebrandt Madge M., *The external school in Carolingian society*, Leiden, 1992.

Hlawitschka, 1967
Hlawitschka Eduard, « Die Vorfahren Karls des Großen », dans Beumann Helmut (dir.), *Karl der Große. Lebenswerk und Nachleben, 1: Persönlichkeit und Geschichte*, Düsseldorf, 1967, p. 51-82.

Holtz, 2002

Holtz Louis, « L'évêque, le diacre et le manuscrit. Un grand moment de l'histoire du livre à Lyon : la bibliothèque épiscopale du IXe siècle », dans *Gryphe. Revue de la Bibliothèque de Lyon*, 5, 2002, p. 28-34.

Hubert, 1987
Hubert Jean, *L'empire carolingien (VIIIe – Xe siècle)*, Paris, 1987.

Innes, 2000
Innes Matthew, *State and Society in the Early Middle Ages : The Middle Rhine Valley 400-1000*, Cambridge, 2000.

Iogna-Prat, 2012
Iogna-Prat Dominique, *La maison de Dieu: une histoire monumentale de l'Église au Moyen âge v. 800 - v. 1200*, Paris, 2012.

Jacobsen, 1999
Jacobsen Werner, « Die Renaissance der frühchristlichen Architektur in der Karolingerzeit », dans Stiegemann Christoph et Wemhoff Matthias (dir), *799 - Kunst und Kultur der Karolingerzeit. Karl der Große und Papst Leo III. in Paderborn, 3, Beiträge zum Katalog der Ausstellung Paderborn 1999. Handbuch zur Geschichte der Karolingerzeit*, Mayence, 1999, p. 623-642.

Jacobsen, Oswald, Schaefer, Sennhauser, 1991
Jacobsen Werner, Oswald Friedrich, Schaefer Leo, Sennhauser Hans Rudolf, *Vorromanische Kirchenbauten : Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen, Nachtragsband*, Munich, 1991.

Jarnut, 1986
Jarnut Jörg , *Agilolfingerstudien. Untersuchungen zur Geschichte einer adlingen Familie im 6. und 7. Jahrhundert*, Stuttgart, 1986.

Jarnut, 1999
Jarnut Jörg, « Desiderius », dans *Lexikon des Mittelalters*, III, Berlin, 1999, p.724-725.

Jenal, 1995
Jenal George, *Italia ascetica atque monastica. Das Asketen- und Mönchtum in Italien von den Anfängen bis zurZeit der Langobarden (ca. 150/250-604)*, Stuttgart, 1995.

Jong, Erhart, 2000
Jong Mayke de, Erhart Peter, « Monachesimo tra I Longobardi e I Carolingi », dans Bertelli Carlo, Brogiolo Gian Pietro (dir.), *Il futuro dei Longobardi. L'Italia e la costruzione dell'Europa di Carlo Magno*, Milan, 2000, p. 105-114.

Jordy, 2002
Jordy Pierre, *Histoire de Montolieu*, Carcassonne, 2002.

Judic, 1996
Judic Bruno, « Grégoire le Grand, les moines et la ville », dans Heuclin Jean, Racinet Philippe (dir.) *Les moines dans la ville*, Amiens, 1996, p. 7-32.

Jullian, 1896
Jullian Camille, « La tombe de Roland à Blaye », dans *Romania*, 25/98, 1896, p. 161-173.

Jullien, 2004
Jullien Marie-Hélène, « Alcuin et l'Italie », dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 111-3, 2004, p.393-406.

Kapp, 2014/2015
Kapp Maria, « St. Ludgeri in Helmstedt: eine Klostergründung des 9. Jahrhunderts », dans *Jahrbuch für Geschichte und Kunst im Bistum Hildesheim*, 82/83 (2014/15), p. 28-29.

Kasten, 1986
Kasten Brigitte, *Adalhard von Corbie : die Biographie eines karolingischen Politikers une Klostervorstehers*, Düsseldorf, 1986.

Kettemann, 1999
Kettemann Walter, *Subsidia Anianensia. Überlieferungs- und textgeschichtliche Untersuchungen zur Geschichte Witiza-Benedikts, seines Klosters Aniane und zur sogenannten „anianischen Reform"*, Duisburg/Essen, 1999.

Köhler-Schommer, 2012
Köhler-Schommer Isolde, « Blieskastel, Böckweiler, Protestantische Stephanskirche», dans *Kunstlexikon Saar*, 2012, en ligne.

Krampe, 2011
Krampe Jochen, « Der Hamelner Kanoniker Johann von Pohle und seine Chronik der Hamelner Kirche », dans *Niedersächsisches Jahrbuch für Landesgeschichte*, 83, 2011, p. 179-208.

Krause, Spindler, 1997
Kraus Andreas, Spindler Max (dir.), *Handbuch der bayerischen Geschichte*, 3*, Geschichte Frankens bis zum Ausgang des 18 Jahreshunderts,* Munich, 1997.

Laffitte, Denoël, 2007
Laffitte Marie-Pierre, Denoël Charlotte, *Trésors carolingiens. Livres manuscrits de Charlemagne à Charles le Chauve*, Paris, 2007.

Langlois, 2013

Langlois Gauthier, « Petits établissements monastiques masculins des Corbières : un encadrement religieux dense (IXe -XIIIe siècle) », dans *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, CXIII, 2013, p. 51-68.

Lauranson-Rosaz, 2006
Lauranson-Rosaz Christian, « Les Guillelmides: une famille de l'aristocratie d'empire carolingienne dans le Midi de la Gaule (VIIIe-Xe siècles) », dans Mace Laurent (dir.), *Entre histoire et épopée. Les Guillaume d'Orange (IXe-XIIIe siècles). Hommage à Claudie Amado*, Toulouse, 2006, p. 45-81.

Lebecq, 1990
Lebecq Stéphane, *Les origines franques*, Paris, 1990.

Lefèvre-Pontalis, 1907
Lefèvre-Pontalis Eugène, « Saint-Paul de Narbonne : Étude archéologique », dans *Congrès archéologique de France*, LXXIII, 1907, p. 345-367.

Le Jan, 1995
Le Jan Régine, *Famille et pouvoir dans le monde franc (VIIe - Xe siècle). Essai d'anthropologie sociale*, Paris, 1995.

Lestocquoy 1943
Lestocquoy Jean, « Les Saints et les Églises de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras au VIIIe siècle », dans *Revue du Nord*, Vol.26, 103, 1943, p. 197-208.

Levillain, 1902
Levillain Léon, *Examen critique des chartes mérovingiennes et carolingiennes de l'abbaye de Corbie*, Paris, 1902.

Levillain, 1906
Levillain Léon, « Note sur une charte du monastère de Paunat (Dordogne) et sur les origines de Saint-Martial de Limoges », dans *Bulletin de la société des antiquaires de l'Ouest et des musées de Poitiers*, 10, 1906, p.526-532.

Lexikon
Lexikon des Mittelalters, München/ Zürich, 1980-1999.

Lifshitz, 2014
Lifshitz Felice, *Religious women in early Carolingian Francia : a study of manuscript transmission and monastic culture*, New York, 2014.

Lobbedey, 1999
Lobbedey Uwe, « Der Kirchenbau im sächsischen Missionsgebiet », dans Stiegemann Christoph et Wemhoff Matthias (dir), *799 - Kunst und Kultur der Karolingerzeit. Karl der Große*

und Papst Leo III. in Paderborn, 3, Beiträge zum Katalog der Ausstellung Paderborn 1999. Handbuch zur Geschichte der Karolingerzeit, Mayence, 1999, p.499-507.

Louis, 2014
Louis Étienne, « Une église monastique du haut Moyen Âge dans le nord de la France : le cas de Hamage », dans Gaillard Michèle (dir.), *L'empreinte chrétienne en Gaule du IVe au IXe siècle*, Turnhout, 2014, p.357-385.

Louis, 2015
Louis Étienne, « Les indices d'artisanat dans et autour du monastère de Hamage (Nord) », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA*, en ligne, Hors-série n° 8, 2015.

Magnou-Mortier, Magnou, 1996
Magnou-Mortier Elisabeth et Magnou Anne, *Recueil des chartes de l'abbaye de la Grasse*, *tome I, 77-1119,* 1996.

Mallay, 1838
Mallay Armand Gilbert, *Essai sur les églises romanes et romano-byzantines du Puy-de-Dôme*, Moulins, 1838.

Mallet, 2015
Mallet Géraldine, « Les abbatiales de la zone nord orientale des Pyrénées à l'époque carolingienne », », dans Marie-Laure Pain (dir.), *Groupes cathédraux et complexes monastiques, le phénomène de la pluralité des sanctuaires à l'époque carolingienne*, Rennes, 2015, p.53-61.

Martin, 1976
Martin E. Paul, « Les sources hagiographiques relatives aux saints Placide et Sigebert et aux origines de Disentis », dans *Mélanges d'histoire du Moyen Âge : offerts à Ferdinand Lot*, Genève, 1976.

Mas Latrie, 1837
Mas Latrie Louis*, Archevêchés, évêchés et monastères de France, sous les trois dynasties*, Crapelet, 1837.

Meijns, 2001
Meijns Brigitte, « Chanoines et moines à Saint-Omer. Le dédoublement de l'abbaye de Sithiu par Fridogise (820-834) et l'interprétation de Folcuin (vers 962) », dans *Revue du Nord*, 342, 2001, (en ligne), p.691-705.

Mériaux, 2006
Mériaux Charles, *Gallia irradiata: saints et sanctuaires dans le nord de la Gaule du haut Moyen Âge*, Stuttgart, 2006.

Minois, 2010
Minois Georges, *Charlemagne*, Paris, 2010

Mitchell, 2000
Mitchell John G., « Artistic Patronage and Cultural Strategies in Lombard Italy » dans Brogiolo Gian Pietro (dir.), *Towns and their territories between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Leiden, 2000, p. 347-370.

Moyse, 1973
Moyse Gérard, *Les origines du monachisme dans le diocèse de Besançon (Ve – Xe siècles)*, 1973, (en ligne), p. 369-485.

Nistahl, 1986
Nistahl Matthias, « Studien zur Geschichte des Klosters Schlüchtern im Mittelalter », dans *Quellen und Forschungen zur hessischen Geschichte,* 65, Darmstadt 1986.

Oswald, Schaefer, Sennhauser, 1966
Oswald Friedrich, Schaefer Leo, Sennhauser Hans Rudolf , *Vorromanische Kirchenbauten : Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen*, Munich, 1966.

Oswalf, Schaefer, Sennhauser, 1990
Oswald Friedrich, Schaefer Leo, Sennhauser Hans Rudolf, *Vorromanische Kirchenbauten : Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen*, Munich, 1990.

Pape, 1988
Pape Rainer, *Waltger und die Gründung Herfords*, Herford, 1988.

Peltier, 1963
Peltier Henri, « Saint Adalhard, abbé de Corbie. Son rôle politique et administratif : Service du roi – Pax carolina – De ordine palatii », dans Gaillard Louis (dir.), *Corbie, abbaye royale : volume du 13e centenaire*, Lille, 1963, p. 61-94.

Peltier, 1969
Peltier Henri, *Adalhard de Corbie*, Amiens, 1969.

Périn, 2002
Périn Patrick, *Clovis et les Mérovingiens, vers 250-751*, Paris, 2002.

Plancher, 1739/1781
Plancher Urbain, *Histoire générale et particulière de Bourgogne*, Dijon, 1739/1781.

Port, 1996
Port Célestin , *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire et de l'ancienne province d'Anjou : S-Z*, 4, Angers, 1996.

Pourpardin, Thomas, 1906
Poupardin, Thomas, « Fragments de cartulaire du monastère de Paunat (Dordogne) », dans *Annales du Midi*, 18, 1906, p.5-39.

Prigent, 2016
Prigent Daniel, « Les édifices antérieurs au milieu du XIe siècle en Val de Loire : l'évolution du regard de l'archéologie », dans Balcon-Berry Sylvie, Boissavit-Camus Brigitte, Chevalier Pascale (dir.), *La mémoire des pierres. Mélanges d'archéologie, d'art et d'histoire en l'honneur de Christian Sapin*, Turnhout, 2016, p.85-96.

Puel, 2013
Puel Olivia, *Saint-Martin de Savigny : archéologie d'un monastère lyonnais Histoire monumentale et organisation spatiale des édifices cultuels et conventuels (IXe -XIIIe siècle)*, thèse de doctorat, université Lyon 2, dirigée par Nicolas Reveyron, soutenue en 2013.

Puel, Ganivet, 2016
Puel Olivia, Ganivet Pierre , « Les origines de l'abbaye lyonnaise Saint-Martin de Savigny », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre, BUCEMA* (En ligne), Hors-série, 10, 2016.

Quaglia, 1972
Quaglia Lucien, *La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels*, Martigny, 1972

Raaijmakers, 2012
Raaijmakers Janneke, *The making of de monastic community of Fulda, c.744-c.900*, Cambridge, 2012.

Reekmans, 1989
Reekmans Louis, « L'implantation monumentale chrétienne dans le paysage urbain de Rome de 300 à 850 » dans *Actes du XIe congrès international d'archéologie chrétienne. Lyon, Vienne, Grenoble, Genève, Aoste, 21-28 septembre 1986*, Rome, 1989. p. 861-916.

Reynaud, 1998
Reynaud Jean-François, *Lugdunum Christianum : Lyon du IVe au VIIIe s. ; topographie, nécropoles et édifices religieux*, Paris, 1998

Richards, 1980
Richards Jeffrey, *Consul of God. The Life and Times of Gregory the Great*, Londres, 1980.

Rubellin, 2008

Rubellin Michel, « Retour sur les origines du monastère Saint-Pierre de Lyon » dans Reynaud Jean-François (dir.), *L'abbaye d'Ainay des origines au XIIe siècle*, Lyon, 2008, p. 73-90

Salvestrini, 2014
Salvestrini Francesco, « Chiostri, reti monastiche e strutture territoriali in area fiorentina. La badia di San Bartolomeo a Ripoli nel Medioevo », dans *Monachesimo e viabilità nella Toscana del Medioevo*, Florence, 2014, p. 19-38.

Sanchez Pardo, Shapland, 2015
Sanchez Pardo José Carlos, Shapland Michael (dir.), *Churches and social power in early medieval Europe*, Turnhout, 2015.

Sapin, 2007
Sapin Christian, « La basilique primitive du Ve au Xe siècle », dans Henri Galinié (dir.), *Tours antique et médiéval. Lieux de vie, temps de la ville. Quarante ans d'archéologie urbaine*, Tours, 2007, p.255-259.

Sapin, 2015
Sapin Christian, « Entre groupe cathédral et ensemble monastique, le cas d'Auxerre au milieu du IXe siècle », dans Pain Marie-Laure (dir.), *Groupes cathédraux et complexes monastiques, le phénomène de la pluralité des sanctuaires à l'époque carolingienne*, Rennes, 2015, p.101-108.

Schmid, 1971
Schmid Karl, « Personenforschung und Namenforschung am Beispiel der Klostergemeinschafi von Fulda », dans *Frühmittelalterliche Studien*, 5, 1971, p. 235-267.

Schmidt, 1962
Schmidt Jakob, *Hinkmars « de ordine palatii » une seine Quellen*, Francfort, 1962.

Schneider, 1840
Schneider Josef, « Nachträge zur Fuldaischen Geschichte », dans *Zeitschrift des Vereins für Hessische Geschichte und Landeskunde*, 1840, 2, p.188-216.

Schneider, 1996
Schneider Laurent, *Monastères, villages et peuplement en Languedoc central : les exemples d'Aniane et de Gellone (VIIIe-XIIe siècle),* Thèse de doctorat sous la direction de Michel Fixot - Université de Provence, Aix-en-Provence, 1996.

Schneider, 2016
Schneider Laurent, « Une fondation multiple, un monastère pluriel. Les contextes topographiques de la genèse du monastère d'Aniane d'après l'archéologie et la *Vie de saint*

Benoît (fin VIIIe-IXe siècle) », dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA)*, en ligne, Hors-série, 10, 2016.

Scudellaro, 2008
Scudellaro Lucia, *San Salvatore a Montecchia di Crosara e le chiese medievali nella Valle d'Alpone,* thèse soutenue en 2008 sous la direction de Gian Pietro Brogiolo.

Semmler, 1965
Semmler Josef, « Karl der Grosse und das fränkische Mönchtum », dans Beumann Helmut, Braunfels Wolfgang (dir.), *Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben*, 2, Düsseldorf, 1965, p.255-289.

Semmler, 1966
Semmler Josef, « Zu den bayrisch-westfränkischen Beziehungen in karolingischer Zeit », dans *Zeitschrift für bayerische Landesgeschichte*, 29, 1966, p. 334-424.

Sennhauser, 2003
Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Frühe Kirchen im östlichen Alpengebiet : von der Spätantike bis in ottonische Zeit*, Munich, 2003.

Sennhauser, 2006
Sennhauser Hans Rudolf, « Architettura e scultura nelle Alpi centro-orientali e il caso di Müstair », dans *Carlo Magno e le Alpi: atti del XVIII Congresso Internazionale di Studio sull'Alto Medioevo, Susa, 19 - 20 ottobre 2006, Novalesa, 21 ottobre 2006,* Spolète, 2007, p.337-351.

Sennhauser, 2013
Sennhauser Hans Rudolf, « Bemerkungen zur Gründung und zur Frühgeschichte des Klosters St Johann in Müstair », dans Sennhauser Hans Rudolf (dir.), *Wandel und Konstanz zwischen Bodensee und Lombardei zur Zeit Karls des Grossen, Kloster St. Johann in Müstair und Churrätien,* (actes du colloque des 13–16 Juin 2012, Müstair), Zurich, 2013, p.83–108.

Settipani, 2015
Settipani Christian, *Les Ancêtres de Charlemagne*, Paris, 2015.

Stoclet, 1993
Stoclet Alain, *Autour de Fulrad de Saint-Denis (v.710-784)*, Genève, 1993.

Strauch, 2013
Strauch Yanick, « Wilhelm von Toulouse », dans *Germanische Altertumskunde Online*, 2013.

Struve, 1993
Struve Tilman, « Lul », dans *Lexikon des Mittelalters*, VI, Berlin, 1993, p.1.

Succuro, 2015

Succuro Maria Chiara, « Building an identity : king Desiderius, the abbey of Leno (Brescia), and the relics of st.Benedict (8th century) », dans Sabaté Curull Flocel (dir.), *Life and religion in the Middle Ages*, Cambridge, 2015, p.15-33.

Théis, 1987
Théis Laurent, *Dagobert. Un roi pour un peuple*, Paris, 1987.

Theurillat, 1954
Theurillat Jean-Marie, « L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, Des origines à la réforme canoniale, 515-830 », dans *Vallesia*, 9, Sion, 1954.

Thiébaut, 1971
Thiébaut Jacques, « L'abbatiale Notre-Dame à Soissons », dans *Bulletin monumental*, 129/3, 1971, p.202-203.

Thiébaut, 1979
Thiébaut Jacques, « Une église carolingienne découverte à Psalmodi », dans *Bulletin monumental*, 137/1, 1979, p.67.

Thümmler, 1957
Thümmler Hans, « Die karolingische Baukunst in Westfalen », dans *Karolingische und ottonische Kunst. Werden, Wesen, Wirkung (6. Internationaler Kongreß für Frühmittelalterforschung. Deutschland, 31 Aug. - 9. Sept. 1954),* Wiesbaden, 1957, p. 84-108

Thurre, 1992
Thurre Daniel, *L'atelier roman d'orfèvrerie de l'Abbaye de Saint-Maurice*, Sierre, 1992.

Treffort, 2004
Treffort Cécile, « La place d'Alcuin dans la rédaction épigraphique carolingienne », dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest,* [En ligne], 111-3, 2004, p.353-369.

Treffort, 2007
Treffort Cécile, « Charlemagne à Charroux : légendes de fondation, histoire architecturale et création épigraphie », dans *Revue historique du Centre Ouest*, VI, 2007, p.265-276.

Untermann, 1999
Untermann Matthias, « „Opere mirabili constructa". Die Aachener ‚Residenz' Karls des Grossen », dans Stiegemann Christoph et Wemhoff Matthias (dir), *799 - Kunst und Kultur der Karolingerzeit. Karl der Große und Papst Leo III. in Paderborn, 3, Beiträge zum Katalog der Ausstellung Paderborn 1999. Handbuch zur Geschichte der Karolingerzeit*, Mayence, 1999, p. 152-164.

Untermann, 2006

Untermann Matthias, « Krause, Eva, Die Ratgerbasilika in Fulda : Eine forschungsgeschichtliche Untersuchung, Fulda, 2002– Rezension», dans *Deutsche Gesellschaft für Archäologie des Mittelalters und der Neuzeit: Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft für Archäologie des Mittelalters und der Neuzeit*, n°17, 2006, p.144-147.

Untermann, 2013
Untermann Matthias, « Kirchenfamilien, Grossklöster, Cellae : Schweizer Klöster im Karolingischen Umfeld», dans Riek Markus, Goll Jürg, Descoeudres Georges, *Die Zeit Karls des Grossen in der Schweiz*, Sulgen, 2013, p.48- 56.

Vergnolle, 1985
Vergnolle Éliane, *Saint-Benoît-sur-Loire et la sculpture du XIe siècle*, Paris, 1985.

Verhoeve, 2006
Verhoeve Yves-Mary, « Le royaume lombard et les duchés : formes et moyens d'une intégration progressive », dans *Médiévales,* 51, 2006, p. 21-36.

Viarre, 1992
Viarre Simone, « Un portrait d'Angilbert dans la correspondance d'Alcuin ? », dans Holtz Louis et Fredouille Jean-Claude, *Mélanges Jacques Fontaine, De Tertullien aux Mozarabes*, II, Paris, 1992, p.267-274

Vogel, 1965
Vogel Cyrille, « La réforme cultuelle sous Pépin le Bref et Charlemagne », dans Patzelt Erna (dir.), *Die karolingische Renaissance*, Graz, 1965.

Voguë, 2006
Vogüé Adalbert de , « La "Concordia regularum" de Benoît d'Aniane : son vrai but et sa structure », dans Giovanni Spinelli (dir.), *Il monachesimo italiano dall'età longobarda all'età ottoniana (secc. VIII-X). Atti del VII Convegno di Studi Storici sull'Italia Benedettina, Nonantola (Modena), 10-13 settembre 2003*, Cesena, 2006, p. 39-45.

Vogüé, 2008
Vogüé Adalbert de, *Histoire littéraire du mouvement monastique dans l'antiquité, 1, Le monachisme latin, 12, À l'aube du Moyen Âge (650-830)*, Paris, 2008.

Wagner, 2003
Wagner Heinrich, « Die Würzburger Bischöfe 741–842 », dans *Würzburger Diözesangeschichtsblätter,* 65, 2003, p. 17–43.

Wagner, 2003²
Wagner Heinrich, *Bonifatiusstudien*, Fulda, 2003.

Weinfurter, Engels, 1982
Weinfurter Stefan, Engels Odilo (dir.), *Series episcoporum ecclesiae catholicae occidentalis, ab initio usque ad annum MCXCVIII, Series V, Germania, T.1, Archiepiscopatus coloniensis*, Stuttgart, 1982.

Wemple, 1994
Wemple Suzanne Fonay, « Couvents de femme en Italie, de l'époque du pape Grégoire lᵉʳ Grand aux environs de 900 », dans *Les religieuses dans le cloître et dans le monde des origines à nos jours*, *Actes du Deuxième Colloque International du C.E.R.C.O.R., Poitiers, 29 septembre - 2 octobre 1988*, Poitiers, 1994, p. 73-90.

Werner, 1976
Werner Karl Ferdinand, « Le rôle de l'aristocratie dans la christianisation du nord-est de la Gaule », dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, 168, 1976, p. 45-73.

Wickham, 2007
Wickham, Chris (dir.), *The Lombards from the Migration Period to the Eigth Century*, Woodbridge, 2007.

Wickham, Neil, 2009
Wickham Chris et Neil Christie (dir.), *The Langobards before the Frankish Conquest*, Woodbridge, 2009.
ennec, 1986

Wilsdorf, 1980
Wilsdorf Christian, *Remiremont et Murbach à l'époque carolingienne*, Remiremont, 1980, p.47-57.

Wüst, 2013
Wüst Wolfgang, « Ein Kloster in der Scharnitz », dans *1250 Jahre Klais. 763-2013 – Geschichte und Entwicklung des Ortes an der Römerstraße*, Krün, 2013, p. 15-27.

Wyss, 1996
Michaël Wyss (dir.), *Atlas historique de Saint-Denis. Des origines au XVIIIᵉ siècle*, Paris, 1996.

Zwanzig, 2015
Zwanzig Christofer, « Heidenheim and Samos: Monastic Remembrance of the 'Anglo-Saxon Mission' in Southern Germany and the 'Mozarabic Resettlement' of Northern Spain Compared », dans Sánchez Pardo José Carlos, Shapland Michael G. (dir.), *Churches and social power in early medieval Europe*, Turnhout, 2015, p. 269-296.